This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

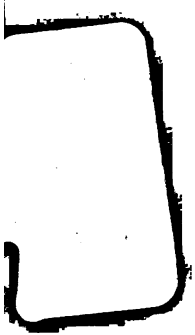
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



NOUVEAU

DICTIONNAIRE HISTORIQUE;

OU

HISTOIRE ABRÉGÉE

De tous les HOMMES qui ſe ſont fait un nom par des Talens, des Vertus, des Forfaits, des Erreurs, *&c.*

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'A NOS JOURS.

Et dans laquelle on expoſe avec impartialité ce que les Ecrivains les plus judicieux ont penſé ſur le caractère, les mœurs & les Ouvrages des Hommes célèbres dans tous les genres :

AVEC

Des Tables Chronologiques pour réduire en Corps d'Hiſtoire les Articles répandus dans ce Dictionnaire.

PAR une SOCIÉTÉ DE GENS-DE-LETTRES.

SEPTIÈME ÉDITION, revue, corrigée, & conſidérablement augmentée.

Mihi Galba, Otho, Vitellius, nec beneficio, nec injuriâ cogniti.
TACIT. Hiſt. lib. I. §. I.

TOME VI.

POR LIBRARY
NEW-YORK.

A CAEN, chez G. LEROY, ſeul Imprimeur du Roi, ancien Hôtel de la Monnoie, Grande-rue Notre-Dame.

A LYON, chez BRUYSET, Freres, Imprimeurs-Libraires.

Avec Approbation & Privilége du Roi. 1789.

NOUVEAU DICTIONNAIRE HISTORIQUE.

MAR.

I. MARIE, ſœur aînée de *Moïſe* & d'*Aaron*, fille d'*Amram* & de *Jocabed*, naquit vers l'an 1578 avant J. C. Lorſque la fille de *Pharaon* trouva *Moïſe* expoſé ſur le bord du Nil, *Marie*, qui étoit préſente, s'offrit pour aller chercher une nourrice à cet enfant. La princeſſe ayant agréé ſes offres, *Marie* courut chercher ſa mere, à qui l'on donna le jeune *Moïſe* à nourrir. On croit que *Marie* épouſa *Hur*, de la tribu de *Juda*; mais on ne voit pas qu'elle en ait eu des enfans. Après le paſſage de la Mer Rouge & la deſtruction entiere de l'armée de *Pharaon*, *Marie* ſe mit à la tête des femmes de ſa nation, & entonna avec elles le fameux cantique CANTEMUS DOMINO, pendant que *Moïſe* le chantoit à la tête du chœur des hommes. Lorſque *Séphora*, femme de ce dernier, fut arrivée dans le camp, *Marie* eut quelques démêlés avec elle, & intéreſſa dans ſon différent, ſon frere *Aaron*. L'un & l'autre murmurerent contre *Moïſe*: Dieu en fut irrité; il frappa *Marie* d'une lepre fâcheuſe, dont il la guérit, à la priere de *Moïſe*, après l'avoir cependant condamnée à demeurer ſept jours hors du camp. Elle mourut vers l'an 1452 avant J. C., âgée d'environ 126 ans.

II. MARIE, Vierge très-ſainte, mere de *N. S.* JESUS-CHRIST, de la tribu de *Juda*, & de la famille royale de *David*, épouſa *S. Joſeph* que Dieu lui donna pour être le gardien de ſa virginité. Ce fut à Nazareth, que l'ange *Gabriel* fut envoyé de Dieu, pour lui annoncer qu'elle concevroit le Fils du Très-Haut. La *Ste. Vierge*, ſurpriſe du diſcours de l'Ange, lui demanda humblement: *Comment ce qu'il diſoit pourroit-il s'accomplir, puiſqu'elle ne connoiſſoit point d'homme?* L'ange

Gabriel l'aſſura qu'*elle concevroit par l'opération du Saint-Eſprit.* Alors la *Ste. Vierge* témoigna ſa ſoumiſſion par ces paroles : *Je ſuis la ſervante du Seigneur : qu'il me ſoit fait ſelon votre parole.* Le fils de Dieu s'incarna dès-lors dans ſon chaſte ſein. Quelque temps après, elle alla viſiter *Ste. Eliſabeth*, ſa couſine, qui étoit enceinte de *S. Jean-Baptiſte.* L'enfant d'*Eliſabeth* treſſaillit dans les flancs de ſa mere, ſentant approcher celui dont il devoit être le précurſeur. Ce fut en cette occaſion que *Marie* prononça cet admirable Cantique, monument éternel de ſon humilité & de ſa reconnoiſſance. La même année elle ſe rendit à Bethléhem, d'où leur famille étoit originaire, pour ſe faire inſcrire ſur le rôle public, ſuivant les ordres de l'empereur *Auguſte.* Il ſe trouva alors dans cette petite ville une telle affluence de peuple, qu'ils ſe virent forcés de ſe retirer dans une taverne. C'eſt là que *J. C.* ſortit du ſein de ſa très-ſainte Mere, ſans rompre le ſceau de ſa virginité qu'il conſacra par ſa naiſſance. *Marie* vit avec admiration la viſite des Paſteurs & l'adoration des Mages, & 40 jours après la naiſſance de ſon fils, elle alla le préſenter au Temple, & obſerva ce qui étoit ordonné pour la purification des femmes. *Marie* ſuivit enſuite *Joſeph*, qui avoit eu ordre de ſe retirer en Egypte, pour ſouſtraire l'Enfant à la fureur d'*Hérode.* Ils ne revinrent à Nazareth, qu'après la mort de ce tyran. Ils demeurerent dans cette ville, & n'en ſortoient que pour aller tous les ans à Jéruſalem, à la fête de Pâques. Ils y menerent *Jeſus*, quand il eut atteint ſa 12e année ; & l'ayant perdu, ils le retrouverent le troiſieme jour au temple, aſſis au milieu des docteurs. Il n'eſt plus parlé de la *Ste. Vierge* dans l'Evangile, juſqu'aux noces de Cana, où elle ſe trouva avec *Jeſus*, qui y fit ſon premier miracle, à la priere de ſa mere. Elle ſuivit ſon fils à Capharnaüm, & le voyant accablé par la foule de ceux qui venoient pour l'entendre, elle ſe préſenta pour l'en tirer. L'Evangile dit encore que cette ſainte Mere aſſiſta au ſupplice de ſon Fils ſur la croix, & que *Jeſus-Chriſt* la recommanda à ſon diſciple bien-aimé, qui la reçut chez lui. On croit qu'après l'Aſcenſion dont elle fut témoin, ce ſaint apôtre la mena à Epheſe, où elle mourut dans un âge avancé, (environ ſoixante-douze ans,) ſans qu'on ſache aucune particularité de ſa mort. Ainſi tout ce qu'on en a dit, n'eſt fondé que ſur des monumens peu certains ; il n'y a pas même de conjectures probables pour déterminer l'année de cette mort. [*Voyez* ce qu'en dit le ſavant *Tillemont*, dans le premier volume de ſes *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire de l'Egliſe.*] Nous entrerons dans quelques détails ſur les fêtes de la *Vierge*, & ſur le temps auquel elles ont été inſtituées ; nous commencerons par ſon Aſſomption. Cette fête n'eſt pas moins ſolennelle dans les égliſes d'Orient, que dans celles d'Occident, quoique l'Aſſomption corporelle de la *Vierge* ne ſoit point un article de foi. L'égliſe n'a rien décidé à cet égard. Les Peres des quatre premiers ſiecles n'ont rien écrit non plus de précis ſur cette matiere. *Uſuard*, qui vivoit dans le IXe, dit dans ſon *Martyrologe*, que le corps de la *Ste. Vierge* ne ſe trouvant point ſur la terre, l'égliſe, qui eſt ſage dans ſes jugemens, a mieux aimé ignorer avec piété ce que la divine providence en a fait, que d'avancer rien d'apocryphe & de mal-fondé ſur ce ſujet. Cependant l'opinion de l'enlévement miraculeux au ciel, de la *Vierge* en corps & en ame, et[illegible] aujourd'hui gé-

néralement reçue ; & cette opinion remontant juſqu'au VIe ſiecle, ce ſeroit une témérité de s'oppoſer à ce ſentiment pieux. Un prédicateur qui avanceroit en chaire des propoſitions contraires, ſeroit obligé de ſe rétracter ou de s'expliquer publiquement, comme il arriva dans le dernier ſiecle à Paris. En 1696, la Sorbonne ayant cenſuré *Marie d'Agreda*, proteſta d'abord entre autres choſes, qu'elle croyoit l'Aſſomption. Ce qu'on peut recueillir de plus certain de la tradition depuis le IXe ſiecle, c'eſt que parmi les égliſes, que le pape *Paſcal* orna ou répara, il eſt fait mention de deux, où étoit repréſenté l'enlévement corporel de la *Ste. Vierge*. Ces tableaux montrent, qu'on le croyoit dès-lors à Rome. [*Voyez l'Hiſtoire Eccléſiaſtique* de *Fleuri*, ſous l'an 824.] Ajoutez qu'il eſt parlé de cette fête dans les Capitulaires de *Charlemagne*, & dans les décrets du concile de Mayence tenu en 813. On croit que l'*Aſſomption* a été célébrée beaucoup plutôt par l'égliſe Orientale, & qu'elle l'étoit déjà ſous *Juſtinien*. Une loi de l'empereur *Manuel-Comnene* ordonna, au XIIe ſiecle, qu'elle ſeroit établie dans tout l'empire ; car elle ne l'avoit été d'abord que dans diverſes égliſes. Il paroît par une Epître de *S. Bernard* aux Chanoines de Lyon, que cette fête étoit ſolennisée dès-lors par toute l'Egliſe d'Occident. La *Purification de la Vierge*, appelée vulgairement la Chandeleur, parce qu'on y allume des cierges, ne fut établie que vers le VIe ſiecle. Les Grecs l'appellerent *Hypapante*. L'*Annonciation* date à-peu-près du même temps, & elle fut reçue bientôt après par toutes les nations chrétiennes. La *Viſitation* fut inſtituée par *Urbain VI*, en 1389, en mémoire de la viſite de la *Ste. Vierge* à *Eliſabeth*, & confirmée par le concile de Bâle, en 1441. La *Nativité* qui avoit commencé à être célébrée dans le IXe ſiecle, paſſa des Latins aux Grecs Orientaux. La *Conception* fut établie dans le XIIIe ſiecle ; mais la célébration n'en fut ordonnée que dans le concile de Bâle, en 1439, & par *Sixte IV*, en 1476 & 1483. Nous ne parlons pas des fêtes particulieres célébrées dans différentes congrégations : comme la fête de ſes *Grandeurs*, de ſon *Cœur*, de ſes *Joies*, de ſes *Plaiſirs*, de ſes *Douleurs*, &c. On peut conſulter *Baillet*, ſi l'on eſt curieux de quelques détails ſur ce ſujet. Mais nous dirons que l'égliſe de Saint-Pierre de Rome célebre avec ſolennité, le 1er Dimanche de Septembre, *la fête des fêtes de Notre-Dame*, c'eſt-à-dire, la *ſolennité de l'aſſemblage de toutes les fêtes de la Ste. Vierge*. Indépendamment de ces fêtes particulieres, la mere de Dieu eſt honorée en divers lieux d'un culte ſpécial, à cauſe des graces eſpérées ou reçues de ſon crédit auprès de J. C. ſon fils. C'eſt ainſi qu'on l'honore dans diverſes égliſes du monde chrétien, ſous les noms de *Notre-Dame des vertus*, des *graces*, des *miracles*, des *révélations*, des *apparitions*, de *bon ſecours*, de *bon port*, de *bonne nouvelle*, de *délivrance*, de *remede*, de *guériſon*, de la *vie*, de la *victoire*, de la *paix*, de la *merci*, de *conſolation*, de *pitié*, de *miſéricorde*, &c. &c. Mais les Proteſtans ne doivent point en prendre occaſion de calomnier l'égliſe. Cette ſage mere, en honorant Dieu dans la plus excellente de ſes créatures, » ne veut » pas, dit *Baillet*, que ſes enfans » oublient jamais que l'éloge de » l'ouvrage retourne toujours à la » louange de l'ouvrier, comme à » l'auteur de tout ce qu'il contient » de louable «.

MARIE, autrement SALOMÉ, *Voyez* ce dernier mot, n° III.

III. MARIE DE CLÉOPHAS, ainſi nommée parce qu'elle étoit épouſe de *Cléophas*, autrement *Alphée*, eſt appelée dans l'Evangile, *Sœur de la Mere de Jeſus*. Elle avoit pour fils, *S. Jacques* le Mineur, *S. Simon* & *S. Jude*, & un nommé *Joſeph*, freres, c'eſt-à-dire, couſins-germains du Seigneur. Elle crut de bonne heure en *Jeſus-Chriſt*, l'accompagna dans ſes voyages pour le ſervir, le ſuivit au Calvaire, & fut préſente à ſa ſépulture. Etant allée à ſon tombeau le Dimanche de grand matin avec quelques autres femmes, elles apprirent de la bouche des Anges que *J. C.* étoit reſſuſcité, & elles coururent en porter la nouvelle aux Apôtres. *Jeſus* leur étant apparu en chemin, elles lui embraſſerent les pieds & l'adorerent. On ne ſait aucune autre particularité de la vie de *Marie*. [*Voyez* MAGDELENE, n° I.]

IV. MARIE, ſœur de *Marthe* & de *Lazare*, étoit de Béthanie, bourgade voiſine de Jéruſalem. J. C. avoit une conſidération particuliere pour cette famille. Après la mort de *Lazare*, *Marie* ſe jeta aux pieds de *Jeſus*, & lui dit : *Seigneur, ſi vous aviez été ici, mon frere ne ſeroit pas mort.* (*) *Jeſus* la voyant qui pleuroit, alla au monument & reſſuſcita *Lazare*. C'eſt cette même *Marie* qui oignit les pieds de *Jeſus*, & les eſſuya avec ſes cheveux, lorſqu'il étoit chez *Simon le Lépreux*. Quelques écrivains la confondent avec *MARIE Magdelene*; & la Femme Péchereſſe, qui oignit les pieds du Sauveur chez *Simon le Phariſien*.

V. MARIE, dame du bourg de Bathécort, fille d'*Eléazar*, s'étoit réfugiée avec ſon mari dans Jéruſalem; elle s'y trouva pendant le ſiege de cette ville par *Titus*. Une horrible famine réduiſit les habitans à ſe nourrir de corps morts. Un jour les ſoldats, après lui avoir volé tous ſes bijoux, lui prirent encore tout ce qui lui étoit néceſſaire pour la vie. Cette femme, mourant de faim, arracha de ſa mamelle ſon fils, le tua, le fit cuire, en mangea une partie, & garda le reſte pour une autre fois. Les ſoldats entrerent à l'odeur de ce mets cruel, & la forcerent de leur montrer ce qu'elle avoit fait cuire. Elle leur offrit d'en manger : mais ils en eurent tant d'horreur, qu'ils ſe retirerent en frémiſſant. Perſonne n'ignore que l'auteur de la *Henriade* a fait entrer cette ſcene terrible dans le xe chant de ſon Poëme.

VI. MARIE EGYPTIENNE, (Sainte) quitta ſon pere & ſa mere à l'âge de 12 ans, & mena une vie déréglée à Alexandrie, juſqu'à l'âge de 17 ans. La curioſité l'ayant conduite à Jéruſalem avec une troupe de pélerins, pour aſſiſter à la fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix, elle s'y livra aux derniers excès de la débauche. S'étant mêlée dans la foule pour entrer dans l'égliſe, elle ſe ſentit repouſſer par 3 ou 4 fois ſans pouvoir y entrer. *Marie*, frappée d'un tel obſtacle, prit alors la réſolution de changer de vie, & d'expier ſes déſordres par la pénitence. Puis étant retournée à l'égliſe, elle y entra facilement & adora la Croix. Le jour même elle ſortit de Jéruſalem, paſſa le Jourdain, & ſe retira dans la vaſte ſolitude qui eſt au-delà de ce fleuve. Elle y paſſa 47 ans, ſans voir perſonne, vivant de ce que produiſoit la terre, & menant la vie la plus auſtere. Un ſolitaire, nommé *Zozime*, l'ayant rencontrée vers l'an 430, elle lui raconta ſon hiſtoire, & le pria de lui apporter l'Euchariſtie. *Zozime* l'alla trouver,

(*) *Voy.* x. *MONTMORENCY.*

l'année ſuivante, le jour du Jeudi-ſaint, & lui adminiſtra ce ſacrement. Il y retourna l'année d'après, & trouva ſon corps étendu ſur le ſable, avec une inſcription tracée ſur la terre : *Abbé* Zozime, *enterrez ici le corps de la miſérable* Marie. *Je ſuis morte le même jour que j'ai reçu les ſaints Myſteres. Priez pour moi.* On ajoute que *Zozime* étant embarraſſé pour creuſer une foſſe, un lion vint ſe charger de ce travail. L'hiſtoire de *Marie* a été écrite, à ce que l'on croit, par un auteur contemporain ; mais, comme elle contient bien des circonſtances extraordinaires, pluſieurs critiques la révoquent en doute.

VII. MARIE-THÉRESE, impératrice, reine de Hongrie & de Bohême, naquit le 13 Mai 1717 de l'empereur *Charles VI* & d'*Eliſabeth-Chriſtine de Brunſwick-Wolfenbuttel*. L'empereur ayant perdu l'archiduc *Léopold* ſon fils unique, avoit deſtiné à ſa fille ainée, *Marie-Thérèſe*, l'héritage de ſes vaſtes états. Dès 1713 il avoit fait la fameuſe *Pragmatique-Sanction*, par laquelle, au défaut d'enfans mâles, la ſucceſſion devoit paſſer à l'ainée de ſes filles ; diſpoſition à laquelle il travailla pendant près de 30 ans à donner un caractere ſacré en la faiſant ratifier par preſque toutes les puiſſances de l'Europe. *Marie-Thérèſe*, mariée le 12 Février 1736 à *François-Etienne* de Lorraine, depuis empereur ſous le nom de *François I* [*Voyez* ſon article], monta ſur le trône après la mort de *Charles VI*, arrivée le 20 Octobre 1740. Les événemens qui ſuivirent cette mort, firent bientôt voir que le prince *Eugene* avoit eu raiſon de dire qu'*une armée de cent mille hommes garantiroit mieux la Pragmatique-Sanction que cent mille traités*. L'Europe fut inondée de manifeſtes, avant-coureurs de l'orage formé contre cette princeſſe. Le roi de Pruſſe envahit la Siléſie, & reçoit à Breſlaw l'hommage des états de cette belle province ; à cette conquête il joint celle de la Moravie. D'un autre côté l'électeur de Baviere, *Charles-Albert*, aſpirant aux couronnes de Bohême & de l'Empire, obtient des ſecours de la France. Les premiers efforts de *Charles-Albert* furent ſuivis des ſuccès les plus brillans. Il ſe fit couronner archiduc d'Autriche, à Lints ; roi de Bohême, à Pragues ; & empereur ſous le nom de *Charles VII* [*Voyez* cet article], à Francfort, en 1742. *Marie-Thérèſe* ne ſe trouvant pas en ſûreté à Vienne, fut obligée de prendre la fuite dès 1741. Elle va ſe jeter entre les bras des Hongrois, aſſemble les états de ce royaume, ſe préſente à eux, tenant ſur ſes bras le fils qu'elle venoit de mettre au monde, & leur adreſſe en latin ces paroles : » Abandonnée de mes amis, perſécutée par mes ennemis, attaquée par mes plus proches parens, je n'ai de reſſource que » dans votre fidélité, dans votre » courage & ma conſtance. Je remets entre vos mains la fille & » le fils de vos rois, qui attendent de vous leur ſalut «. A ce ſpectacle les Hongrois, ce peuple fier & belliqueux, qui depuis deux cents ans n'avoient ceſſé de repouſſer le joug de la maiſon d'Autriche, paſſent tout-à-coup de l'averſion au dévouement le plus ſincere, tirent leurs ſabres & s'écrient d'une voix unanime : *Moriamur pro rege noſtro, Mariâ-Thereſiâ*. Il paroiſſoit que la maiſon d'Autriche alloit être enſévelie dans le tombeau de ſon dernier empereur ; à peine reſtoit-il à *Marie Thérèſe une ville pour y faire ſes couches*, comme elle l'écrivit étant enceinte, à la ducheſſe de Lor-

raine ſa belle-mere, dans un moment d'une amertume profonde : mais c'étoit là le terme de ſes malheurs. Au milieu de tant de revers, *Marie-Thérèſe* a pour elle ſes grands talens, ſa fermeté & l'amour de ſes peuples. Des bords de la Drave & de la Save il ſort des peuples inconnus juſqu'alors, qui ſe joignent aux Hongrois. Leur ardeur martiale, leur coſtume ſingulier, leur air farouche ſont encore gravés dans la mémoire de leurs ennemis avec le ſouvenir de leurs actions. *Kevenhuller* à leur tête recouvre l'Autriche. Lintz, Paſſau, Munich ouvrent leurs portes aux Autrichiens ; *Marie-Thérèſe* ménage une alliance avec l'Angleterre qui lui fournit des ſecours d'argent & de troupes, tâche d'ébranler le roi de Sardaigne, & détache le roi de Pruſſe de la ligue, en lui cédant, le 11 Juin 1742, preſque toute la Siléſie & le comté de Glatz [*Voyez* les divers événemens de ces guerres, aux articles FOUQUET, CHARLES de Lorraine, BROWN, CHARLES-EMMANUEL de Savoie]. *Marie-Thérèſe* ſe fait couronner reine de Bohême à Prague le 11 Mai 1743. Seize mille Anglois traverſent la mer, ſe joignent aux Autrichiens, Hanovriens, Heſſois, marchent vers Francfort. *Georges* II & ſon fils, le duc de Cumberland, ſe rendent au camp. La bataille d'Ettingen ſe donne le 27 Juin 1743 ; la victoire ſe déclare pour les armes de *Marie-Thérèſe*, & ôte à l'électeur de Baviere [*Voyez* CHARLES VII] tout eſpoir de conſerver l'empire. Le roi de Sardaigne, à qui on avoit cédé la propriété du Paveſan & de Vigevanaſque, arma pour la reine de Hongrie. Ses armes furent ſouvent victorieuſes, & procurerent à la maiſon d'Autriche des avantages qui compenſerent bien les ſacrifices qu'elle lui avoit faits. Le traité de Breſlaw n'arrêta que pour un temps le roi de Pruſſe. Il fit une nouvelle irruption en Bohême en 1744, pendant que l'électeur de Saxe, roi de Pologne, concluoit un traité d'alliance à Varſovie avec *Marie-Thérèſe*. En 1745 le foyer de la guerre fut tranſporté dans les *Pays-Bas*. Preſque toutes les villes ouvroient leurs portes aux armes victorieuſes de *Louis XV* [*Voyez* ſon article]. Les plaines de Fontenoy, de Rocoux, de Lawfeldt, étoient arroſées du ſang des vainqueurs & des vaincus. Au milieu de revers & de ſuccès qui ſe balançoient, *Marie-Thérèſe* a la conſolation de placer, le 4 Octobre 1745, la couronne impériale ſur la tête de ſon époux ; la cérémonie ſe fit à Francfort comme en temps de paix. Sur ces entrefaites le roi de Pruſſe remportoit de nouveaux avantages à Friedberg & à Prandnitz. Elle ſe délivra de nouveau de cet ennemi par le traité de Dreſde le 25 Décembre de la même année. Enfin après huit ans de guerre, une paix univerſelle fut accordée à l'Europe par le traité d'Aix-la-Chapelle, ſigné le 18 Octobre 1748, & *Marie-Thérèſe* qu'on avoit cru opprimer, obtint preſque tout ce qu'elle demanda. Tous ſes ſoins furent alors de réparer les maux occaſionnés par la guerre & de faire fleurir ſes états. A l'imitation de *Fréderic*, elle voulut conſerver un grand nombre de troupes, qu'elle fit exercer à de nouvelles manœuvres ; on conſtruiſit des caſernes dans les villes de garniſon ; on établit des académies militaires à Vienne, à Neuſtadt, à Anvers. Les arts furent encouragés & le commerce prit un nouvel eſſor. Les ports de Trieſte & de Fiume furent ouverts à toutes les nations. Livourne éten-

ſur ſon commerce dans le Levant & dans les Indes Orientales. Le port d'Oſtende reçut des navires chargés des productions de la Hongrie. Des canaux ouverts dans les Pays-Bas apporterent dans le ſein de ſes cités les richeſſes des deux Indes. Vienne fut agrandie & embellie ; des manufactures de drap, de porcelaine, de glaces, d'étoffes de ſoie, &c, s'établirent dans ſes vaſtes faubourgs. Pour faire fleurir les ſciences, *Marie-Thereſe* érigea des univerſités & des colleges, parmi leſquels on admire celui qui porte ſon nom à Vienne. Elle fonda des écoles pour le deſſin, la peinture, l'architecture. Elle forma des bibliotheques publiques à Prague, à Inſpruck. Des obſervatoires magnifiques s'éleverent à Vienne, à Gratz, à Tyrnau, & furent enrichis de téleſcopes qui découvrirent le ſecret des cieux aux *Hall*, aux *Boſcovich*, aux *Halley*. [*Voyez* VANSWIETEN & METASTASE.] Ses ſoins s'étendirent ſur toutes les claſſes de citoyens de l'état. Les ſoldats bleſſés, vieux & infirmes, reçurent les ſecours ſpirituels & temporels, dans des hôpitaux propres & ſalubres. Les veuves d'officiers, les demoiſelles nobles, &c., trouverent des reſſources dans divers établiſſemens formés par l'humanité & la piété. Jamais les états de la maiſon d'Autriche ne virent luire de plus beaux jours, ſur-tout après que la France, longtemps ſa rivale, eut fait une alliance avec elle le 1er Mai 1756. Mais ce calme heureux fut troublé par une irruption ſubite que fit le roi de Pruſſe en Saxe pendant le mois d'Octobre de la même année. Il marcha vers la Bohême ; *Brown* l'arrêta par la bataille de Lowoſitz, où les deux partis s'atribuerent la victoire. Au printemps de l'an 1757 *Frédéric* paroît à la tête de cent mille combattans ſur les hauteurs de Prague. Le combat s'engage ſous les murs de cette capitale ; *Brown* bleſſé, eſt obligé de céder & de ſe retirer dans la ville ; le vainqueur la bloque & la bombarde. *Daun* arrive, repouſſe & culbute les Pruſſiens à Chotzemits, fait lever le ſiege, ſauve la Bohême par cette victoire, & rend aux troupes le courage & cette confiance que la réputation des victoires de *Frédéric* ſembloit leur avoir fait perdre. C'eſt à l'occaſion de cette victoire que *Marie-Thérèſe* établit l'ordre militaire de ſon nom le 18 Juin 1757. Cette guerre fut ſanglante ; jamais on ne livra tant de combats. Les Autrichiens eurent des ſuccès & des revers ; mais ils furent auſſi ſouvent vainqueurs que vaincus. Ils triompherent à Hochkirken, à Kunerſdorf, à Maxen, à Landshut, à Siplitz. Le prince *Charles* s'empare de Breſlaw, *Nadaſti* de Schweidnitz, *Haddick* & *Laſcy* de Berlin. On admira ſur-tout l'expédition de *Loudhon* contre *Schweidnitz*, par laquelle il enleva, le 1er Octobre 1761, cette ville en une nuit, & avec la ville une nombreuſe garniſon, une artillerie formidable, & des magaſins immenſes. Les armes de *Marie-Thérèſe* ne parurent eſſuyer qu'un revers conſidérable pendant cette guerre ; ce fut à Liſſa : cette déroute fut ſuivie de la priſe de Breſlaw & de 17 mille Autrichiens. Enfin le traité de Huberſbourg, conclu le 15 Février 1763, remit l'Allemagne ſur le pied où elle étoit avant la guerre. Le ſeul fruit qu'en retira *Marie-Thérèſe* fut de faire élire *Joſeph* ſon fils roi des Romains l'an 1764. *François I*, lui fut enlevé par une mort

inopinée (le 18 Août 1765.) Depuis ce moment elle ne quitta point le deuil, & elle ne ſoulagea ſa douleur, qu'en fondant à Inſpruck un chapitre de Chanoineſſes, dont la fonction eſt de prier pour le repos de l'ame de cet époux chéri. Vienne l'a vu tous les mois arroſer de ſes pleurs le tombeau de ce prince, qui avoit été pendant 30 ans ſon ſoutien & ſon conſeil. En 1772 elle fit une convention avec le roi de Pruſſe & l'impératrice de Ruſſie, pour démembrer la Pologne. Ce traité lui donna preſque toute la Ruſſie Rouge; Lemberg devint la capitale de ces nouveaux états, qui furent appelés *Lodomerie* & *Gallicie*; les riches mines de ſel de Wieliska en font partie. Cette acquiſition fit naître bien des raiſonnemens; un auteur célebre ne l'a enviſagée que comme une imitation forcée de ce qu'avoient fait deux puiſſans voiſins. Par la mort de *Maximilien-Joſeph*, électeur de Baviere, arrivée en 1777, la guerre ſe ralluma entre la Pruſſe & l'Autriche; mais elle fut terminée par la paix de Teſchen le 13 Mai 1779, qui augmenta les états de la maiſon d'Autriche d'une petite portion de la Baviere. Après un regne long & heureux, *Marie-Thérèſe* vit approcher ſa fin avec courage. Sa mort fut celle d'un héros chrétien qui quitte la vie ſans ſe plaindre & ſes grandeurs ſans les regretter. Elle expira à Vienne le 29 Novembre 1780, à 63 ans, avec la conſolation de laiſſer tous ſes enfans ſur le trône, ou près du trône. *Antoinette* eſt aſſiſe ſur celui de France; *Charlotte* eſt reine de Naples; *Marie-Amélie* eſt alliée au duc de Parme; *Joſeph II* ſuccede dans tous les états héréditaires d'Autriche; *Léopold* porte la couronne des Médicis; *Ferdinand* eſt gouverneur de la Lombardie; *Maximilien* eſt décoré de la grande-maîtriſe de l'ordre Teutonique, & coadjuteur de l'électorat de Cologne & de l'évêché de Munſter; enfin *Marie-Chriſtine*, unie au duc de Saxe-Teſchen, gouverne les Pays-Bas. Tel fut l'éclat de la maiſon d'Autriche quand *Marie-Thérèſe* deſcendit dans le tombeau, après avoir mérité le beau nom de MERE DE LA PATRIE, que lui ont donné les peuples attendris. Ses derniers momens ne furent employés qu'à répandre des bienfaits ſur les pauvres & les orphelins. Parmi les paroles qu'elle dit quelques heures avant ſa mort, on n'oubliera pas celles-ci: *S'il s'eſt fait quelque choſe de répréhenſible pendant mon regne, ç'a été certainement à mon inſu; car j'ai toujours eu le bien en vue...* » L'état où je ſuis, (dit-elle à ſon auguſte fils,) » eſt l'écueil » de ce qu'on appelle grandeur & » force: tout diſparoit dans ces » momens. La tranquillité où vous » me voyez, vient de celui qui » fait la pureté de mes vues. Pen- » dant un regne pénible de 40 an- » nées, j'ai aimé & recherché la » vérité; peut-être ai-je été trom- » pée dans mon choix; mes in- » tentions ont peut-être été mal » compriſes, encore plus mal exé- » cutées. Mais celui qui ſait tout, » a vu le fond de mon cœur. La » tranquillité dont je jouis eſt la » premiere grace de ſa miſéricor- » de, qui m'en fait eſpérer d'au- » tres. Je n'ai jamais fermé le cœur » aux cris des malheureux: c'eſt » la plus conſolante idée que j'aie » dans mes derniers momens «. *Marie-Thérèſe* étoit entrée dès l'âge de 14 ans au conſeil de *Charles VI* ſon pere. Comme elle ne ceſſoit pas de demander des graces: *Je vois bien*, lui dit un jour l'em-

pereur, *que vous ne voudriez être Reine que pour faire le bien. — Il n'y a que cette maniere de régner*, répondit-elle, *qui puiſſe faire ſupporter le poids d'une couronne...* Chaque jour de ſon regne fut marqué par quelque bienfait. Ayant apperçu un ſoldat malade, qui étoit en faction à la porte d'une de ſes maiſons de plaiſance, elle le fit relever tout-de-ſuite, & conduire dans une voiture juſqu'à l'hôpital. On lui dit que la maladie de ce jeune homme n'avoit d'autre cauſe que l'indigence, & l'éloignement d'une mere qu'il ne pouvoit plus faire vivre du travail de ſes mains. Elle envoya chercher cette femme juſqu'à Brinn en Moravie, diſtante de 40 lieues, pour la réunir à ſon fils. » Je ſuis » charmée, lui dit *Marie-Thérèſe*, » de vous remettre moi-même un » enfant qui vous eſt ſi tendrement » attaché. Je vous donne une penſion pour ſuppléer à ſon travail, » & je vous recommande à tous les » deux de toujours vous aimer. *Ce ſont là mes récréations*, diſoit-elle «. La bonne femme fut ſi tranſportée d'entendre ſa ſouveraine lui parler avec tant de bonté, qu'elle s'écria: » Je n'ai que ce fils, que vous » me rendez; &, quoique je l'aime plus que ma vie, je voudrois » tout-à-l'heure le voir expirer » ſous mes yeux pour le ſervice » de Votre Majeſté... «. *Marie-Thérèſe*, ſans autre garde que le cœur de ſes ſujets, ſe rendoit acceſſible aux petits comme aux grands. » Je ne ſuis qu'un *gueux Payſan*, (diſoit un pauvre laboureur de la Bohême;) » mais je parlerai à notre » bonne Reine quand je voudrai, » & elle m'écoutera comme ſi j'étois un MONSEIGNEUR... «. L'impératrice rentrant un jour dans ſon palais, apperçoit une femme & deux enfans qui ſe traînoient à ſes pieds. La faim les arrachoit à leur chaumiere. *Qu'ai-je donc fait à la Providence*, s'écria-t-elle, *pour qu'un ſemblable malheur arrive ſous mes yeux? Marie-Thérèſe* aſſure qu'on va les ſoulager, & dans l'inſtant même leur faiſant apporter ſon dîner, elle ne ſe nourrit que des larmes qu'elle répand, ſans pouvoir ſe réſoudre à manger. *Ce ſont mes enfans*, dit-elle, *ils ne ſeront plus réduits à mendier... Je me reproche*, diſoit-elle un jour, *le temps que je donne au ſommeil, parce que c'eſt autant de dérobé à mon peuple...* Quelque temps après la mort de l'empereur *François I*, ſon époux chéri, elle fit faire ſon cercueil, & couſut elle-même ſon habit mortuaire; & c'eſt dans cette robe funebre, faite dans le plus grand ſecret, de ſa main royale, qu'elle a été enſévelie. L'auteur des *Anecdotes ſur Fréderic le Grand*, peint à-peu-près ainſi *Marie-Thérèſe*. Ce fut la plus grande princeſſe & la plus aimable femme de ce ſiecle. Son eſprit étoit auſſi excellent que ſon cœur. La ſimple nature l'avoit formé; l'art ni la culture n'y étoient entrés pour rien. Elle s'étoit formé un ſtyle qui ne reſſembloit à aucun autre. Sans avoir jamais étudié les langues par principe, la juſteſſe de ſon eſprit & ſa grande pénétration lui préſentoient toujours le mot propre. Des femmes du meilleur ton, des miniſtres éloquens, des philoſophes aimables répandront dans leur converſation un ſel, un agrément qui enchanteront les gens d'eſprit; mais ils n'ont point ce rayon lumineux qui perce dans un inſtant tout ce qu'on propoſe, tel que l'avoit *Marie-Thérèſe*. Cet avantage n'étoit pas le ſeul qui ſubjuguât l'eſprit & le cœur de ceux qui approchoient de cette princeſſe. Sa figure, l'une des plus belles qu'on ait vues, reſpiroit la bonté & la droiture qui étoient dans ſon ca-

ractere. Elle ignoroit entiérement l'uſage de ces mots vagues, dont certains princes ſe ſont fait un art pour amuſer la vanité des particuliers, ou nourrir leurs eſpérances. *Marie-Thérèſe* écoutoit tout le monde ſans être préparée à faire une réponſe arrangée dans ſon cabinet avec ſes miniſtres. Elle la prenoit dans le diſcours qu'on lui adreſſoit : diſcours qui fixoit toute ſon attention. Jamais de défaites, jamais de promeſſes illuſoires : un refus motivé, ou une grace prompte. C'eſt avec raiſon qu'un célebre poëte a dit d'elle :

Marc-Aurele, *autrefois des princes le modele,*
Sur le devoir des rois écrivoit en ces lieux,
Et Thereſe *fait à nos yeux*
Tout ce qu'écrivoit Marc-Aurele.

Mais un avantage qu'elle eut ſur *Marc-Aurele*, c'eſt que pénétrée des vérités du Chriſtianiſme, elle en fit reſpecter les dogmes dans ſes états & en pratiqua tous les devoirs.

VIII. MARIE D'ARAGON, fille de *Sanchez II*, roi d'Aragon, & prétendue femme de l'empereur *Othon III*, périt par une mort auſſi honteuſe que ſa vie, ſi l'on en croit pluſieurs hiſtoriens. Ils prétendent que cette princeſſe, ayant en vain ſollicité un comte *de Modene* de ſatisfaire ſes déſirs, l'accuſa du crime qu'il n'avoit point voulu commettre. L'empereur trop crédule, fit trancher la tête à cet innocent cru coupable. La femme du comte ayant appris la vérité de ſon mari mourant, offrit de prouver ſon innocence par l'épreuve du feu. On apporta un fer dans un grand braſier, & lorſqu'il fut tout rouge, la comteſſe le prit ſans s'émouvoir, & le tint entre ſes mains ſans ſe brûler. L'empereur ſurpris & épouvanté, fit jeter dans un bûcher l'impératrice, en 998, & expia par ce juſte ſupplice la mort injuſte du comte *de Modene*. Voilà ce que plus de vingt hiſtoriens, entre autres *Maimbourg* & *Moréri*, ne craignent pas de rapporter comme une vérité, quoique ce ſoit une fable deſtituée de tout fondement. Il eſt faux d'abord qu'*Othon III* ait été marié ; il eſt encore auſſi faux qu'une fille d'un roi d'Aragon ait donné des ſpectacles ſcandaleux en Allemagne. Le ſage & ſavant *Muratori* a détruit ce roman mal-ourdi. Nous ne le rapportons ici que comme une fable accréditée, & pour donner une nouvelle preuve, que dans ce ſiecle philoſophique il ſe trouve encore des auteurs qui répetent les fables abſurdes des temps de menſonge & de crédulité.

IX. MARIE, fille de *Henri III* duc de Brabant, épouſa *Philippe le Hardi*, roi de France, en 1274. Elle fut accuſée, 2 ans après, d'avoir fait mourir par le poiſon l'aîné des fils que ſon mari avoit eus de ſa premiere femme. *Marie* auroit couru riſque d'être punie de mort, tant les indices étoient forts, ſi ſon frere, *Jean* duc de Brabant, n'eût envoyé un chevalier pour juſtifier par le combat l'innocence de cette reine. Son accuſateur n'ayant pas oſé ſoutenir ſa calomnie, fut pendu. *Marie* ſurvécut à *Philippe III* 36 ans, & ne mourut que l'an 1321. Son corps eſt aux Cordeliers de Paris, & ſon cœur aux Jacobins. Ces deux couvens ſe partageoient alors les triſtes reſtes des princes, comme pendant leur vie ils ſe diſputoient leurs faveurs.

X. MARIE D'ANJOU, fille ainée de *Louis II*, roi titulaire de Naples, & femme de *Charles VII* roi de France, mourut en revenant de Saint-Jacques en Galice, à l'abbaye de Chateliers en Poitou, l'an 1463,

à 59 ans. C'étoit une princeſſe d'un rare mérite, aimant ſon mari qui ne l'aimoit point; travaillant à le faire roi, tandis qu'il ne ſongeoit qu'à ſes plaiſirs, & qu'il pouſſoit l'indifférence juſqu'à refuſer de lui adreſſer la parole. C'eſt elle principalement qui lui aſſura la couronne, par ſon adreſſe, par ſes conſeils, & par ſon intrépidité.

XI. MARIE, troiſieme femme de *Louis XII*, étoit fille de *Henri VII*, roi d'Angleterre. Elle fut reçue à Bologne, à la deſcente du vaiſſeau, en 1514, par *François*, comte d'Angoulême, héritier préſomptif & premier gendre de *Louis XII*. Le comte fut ſi enchanté de ſes attraits, & la reine de ſon côté parut ſi touchée des manieres affables & gracieuſes du jeune prince, qu'ils ſe fuſſent peut-être trop aimés, ſi le gouverneur de *François* ne lui avoit fait entendre à propos, que jamais il ne régneroit, ſi la reine accouchoit d'un fils. Elle fut veillée de ſi près, que ſes amours n'eurent pas de ſuite : [*Voyez* I. DUPRAT.] *Brantôme* dit d'elle une choſe ſi extraordinaire, qu'aucun de nos hiſtoriens de quelque nom, pas même le romancier *Varillas*, ne l'a ſuivi. Il aſſure qu'*il ne tint pas à elle d'être reine-mere ; que n'ayant pas eu le temps d'y parvenir, elle fit courir le bruit, après la mort du roi, qu'elle étoit groſſe, & que pour le faire croire, elle avoit eu recours à des linges, dont elle s'enfloit peu-à-peu ; & que, ſon terme arrivant, elle avoit un enfant ſuppoſé, que devoit avoir une autre femme groſſe, & qu'elle devoit produire dans le temps de ſon accouchement. Mais*, ajoute-t-il, *madame* la Régente, *qui étoit une Savoyenne, qui ſavoit ce que c'eſt que de faire des enfans, & qui voyoit qu'il y alloit trop de bon pour elle & pour ſon fils, la fit ſi bien éclairer & viſiter par médecins & ſages-femmes ; & par la vue découverte de ſes linges & drapeaux, qu'elle fut découverte & faillie en ſon deſſein, & point reine-mere ; & renvoyée en ſon pays.* Il faut avouer que les idées ordinaires ne s'accordent guere avec la *ſuppoſition* dont parle *Brantôme* ; &, dans les circonſtances particulieres où *Marie* étoit, cette ſuppoſition ne paroît pas admiſſible. Cependant, ſuivant *Mézerai*, on crut *que* Marie *étoit groſſe ; mais*, dit-il, *on fut incontinent aſſuré du contraire, par le rapport qu'elle en fit elle-même.* Il pourroit donc bien ſe faire qu'en effet cette princeſſe auroit eu quelque deſſein d'avoir recours au ſtratagême dont parle *Brantôme ;* mais que la difficulté de l'exécution, & les menaces d'un examen ſérieux du fait par les voies d'uſage, déterminerent la jeune reine à faire une déclaration préciſe. Elle la fit, & elle ne penſa plus qu'à former un nouvel engagement avec un homme qu'elle avoit aimé. C'étoit *Charles Brandon*, duc *de Suffolck*, ſon premier amant, qui étoit venu à ſa ſuite avec le titre d'ambaſſadeur. Ce ſeigneur, né ſimple gentilhomme, étoit parvenu peu-à-peu aux plus hautes dignités ; autant par ſon mérite, que par la faveur de *Henri VIII*. *Marie* l'épouſa dès qu'elle fut veuve, le 31 Mars 1575. Leur mariage fut tenu ſecret, juſqu'à ce qu'on eût préparé *Henri VIII* à l'approuver. Elle en eut une fille, qui fut mariée à *Henri Gray*, duc de Suffolk, pere de l'infortunée *Jeanne Gray*. La ducheſſe *Marie* acheva ſes aventures & ſa vie en Angleterre, l'an 1533, dans ſa 37e année. C'étoit la femme la plus belle & la mieux faite de ſon temps. Son caractere étoit doux, gai, plus vif que ne l'eſt ordinairement celui des Angloiſes ; & ſon cœur étoit moins ambitieux que tendre.

XII. MARIE Ire, reine d'Angleterre, naquit le 18 Février 1515, de *Henri VIII* & de *Catherine d'Aragon*. *Edouard VI* avoit déclaré en mourant, héritiere du trône, ſa couſine *Jeanne Gray*, [*V.* I & II. GRAY.] & en avoit écarté *Marie*, à qui il appartenoit de droit; elle y monta malgré lui, & fit trancher la tête à ſa rivale, au pere, au beau-pere & à l'époux de cette infortunée. La nouvelle reine étoit attachée à la religion Romaine: pour la faire triompher, elle épouſa, en 1554, *Philippe II*, fils de *Charles-Quint*. Ces deux époux travaillerent à ce grand ouvrage avec toute la hauteur, toute la dureté, toute l'inflexibilité de leur caractere. Le parlement entra dans leurs vues. Il avoit pourſuivi ſous *Henri VIII* les Proteſtans, dit *Voltaire*; il les encouragea ſous *Edouard VI*; il les brûla ſous *Marie*. Sur l'avis que l'on eut que l'Angleterre étoit pleine de livres hérétiques & ſéditieux, la reine (dit M. *Pluquet*) donna un Edit, qui portoit que quiconque auroit de ces livres, & ne les brûleroit au plutôt, ſans les lire, ſans les montrer à perſonne, ſeroit eſtimé rebelle, & exécuté ſur le champ, ſelon le droit de la guerre. Elle fit défendre enſuite de parler aux Proteſtans qu'on conduiſoit au ſupplice, de prier Dieu pour eux, & même de dire, *Dieu les béniſſe*. » Plus de deux cents Proteſtans, (ajoute M. l'abbé *Pluquet*), » périrent dans les flammes; plus » de ſoixante moururent en priſon, beaucoup ſortirent d'Angleterre, & un plus grand nombre diſſimula ſes ſentimens pour » conſerver ſa liberté & ſa fortune. Ces derniers éprouverent » les plus cruels remords, & conçurent une haine mortelle contre les Catholiques qui les avoient » réduits à ces extrémités «. La cruauté fut extrême, lorſque les hérétiques furent livrés à des juges ou ſéveres ou prévenus. Une femme groſſe accoucha dans le bûcher même; quelques citoyens, touchés de pitié, arracherent l'enfant du feu: le juge l'y fit (dit-on) rejeter. Le cardinal *Polus*, envoyé par le pape *Jules III*, pour réunir l'Angleterre à l'égliſe Romaine, déſapprouva hautement ces rigueurs, que le Pere *d'Orléans* ne peut s'empêcher de trouver exceſſives. Ce prélat diſoit avec raiſon, » que le ſeul moyen d'éteindre l'hé» réſie, étoit d'édifier les hérétiques, » & non pas de les égorger «. *Marie d'Angleterre* ne fut pas plus louée par les Anglois, d'avoir ſecouru *Philippe* ſon époux contre la France. Calais lui fut enlevé par le duc *de Guiſe*; & la flotte qu'elle envoya, n'arriva que pour voir les étendards de la France arborés ſur le port. » En moins de trois ſemaines, (dit le P. *Fabre*) les Anglois perdirent tout ce qu'ils avoient conſervé en France de leurs anciennes conquêtes, par l'incapacité d'une reine qui n'avoit en tête que la deſtruction des Proteſtans, & par la négligence de ſon conſeil. Ce fut là le fruit de l'alliance entre l'Angleterre & l'Eſpagne, malgré le ſoin que le chancelier *Gardiner* avoit pris pour prévenir le mélange des intérêts des deux couronnes; ce qui fit dire aſſez ingénieuſement au pape, que *la perte de Calais étoit le douaire de cette princeſſe* «. Elle préparoit une 2e flotte de 120 vaiſſeaux, lorſqu'elle mourut, en 1558, laiſſant la mémoire d'une princeſſe active, courageuſe, zélée, mais d'un zele que M. l'abbé *Millot* appelle violent & ſanguinaire. Ce zele eut peu de ſuccès, & les ſuites en furent funeſtes à la religion Catholique, qu'il fit haïr par des gens déjà injuſtement indiſpoſés contre elle. Cependant *Marie* avoit

des vertus & quelque teinture des belles-lettres. Elle proſcrivit le luxe & le vice de ſa cour. La perte de Calais hâta ſa mort. *On n'a pas connu mon mal*, dit-elle dans ſes derniers momens : *ſi l'on veut le ſavoir, qu'on ouvre mon cœur, & on y trouvera Cal-is...* [*Voyez* HAVIEL.]

XIII. MARIE II, reine d'Angleterre, fille ainée de *Jacques II*, roi d'Angleterre, naquit au palais de Saint-James en 1662, & fut élevée dans la religion Proteſtante. Elle épouſa, en 1677, *Guillaume-Henri de Naſſau*, prince *d'Orange*, & paſſa en Hollande avec ſon époux, où elle demeura juſqu'en 1689. Ce prince ayant détrôné ſon beau-pere, elle repaſſa en Angleterre, & y fut proclamée reine conjointement avec ſon époux, qui eut l'adminiſtration du gouvernement. La reine *Marie* prit les rênes en l'abſence du roi ; & les dirigea avec beaucoup de prudence & de gloire. Elle mourut de la petite vérole dans le palais de Kinſington le 28 Décembre 1695, à 33 ans. Les arts perdirent une protectrice, & les malheureux une mere. On trouvoit en elle tous les agrémens de ſon ſexe & toute la fermeté du nôtre. Elle étoit ſans humeur, & haïſſoit la ſatire & les ſatiriques. L'hiſtoire, & ſur-tout celle de ſon pays, lui plaiſoit infiniment. Quand on blâmoit la ſévérité de certains hiſtoriens, qui ont traité trop durement quelques princes, elle répondoit : » Que ſi ces princes étoient tels que l'hiſtoire les repréſente, ils avoient bien mérité les cenſures de la poſtérité, & que ceux qui ſuivoient leurs traces, devoient s'attendre à être traités de même ; que la vérité, contrainte pendant la vie des rois, ne devoit pas être gênée après leur mort ; & que l'inconvénient d'être expoſé aux yeux de l'univers ſous les véritables couleurs lorſqu'on n'étoit plus, étoit bien léger en comparaiſon des maux réels que certains monarques avoient fait ſouffrir aux hommes lorſqu'ils étoient ſur le trône «.

XIV. MARIE STUART, fille de *Jacques V*, roi d'Ecoſſe, & de *Marie de Lorraine*, hérita du trône de ſon pere huit jours après ſa naiſſance, en 1542. *Henri VIII*, roi d'Angleterre, voulut la marier avec le prince *Edouard* ſon fils, afin de réunir les deux royaumes. Mais ce mariage n'ayant pas eu lieu, elle épouſa, en 1558, *François*, dauphin de France, fils & ſucceſſeur de *Henri II*. Ce monarque étant mort en 1560, elle quitta la France avec beaucoup de regret ; & c'eſt ainſi qu'elle exprima ſa douleur dans une chanſon qui nous eſt reſtée :

Adieu, plaiſant pays de France !
O ma patrie
La plus chérie,
Qui as nourri ma jeune enfance :
Adieu, France ! adieu nos beaux jours !
La nef qui déjoint nos amours,
N'a eu de moi que la moitié ;
Une part te reſte, elle eſt tienne :
Je la fie à ton amitié,
Pour que de l'autre il te ſouvienne.

De retour en Ecoſſe, elle ſe maria en ſecondes noces à *Henri Stuart Darnlei*, ſon couſin. Ce prince avoit tous les agrémens extérieurs, capables de ſéduire une jeune perſonne. *Marie*, dans les premiers tranſports de ſon amour, lui donna le titre de *Roi*, & joignit ſon nom au ſien dans tous les actes publics. Mais elle découvrit bientôt dans ſon époux, un homme inſolent, violent, irréſolu, crédule, bas, groſſier, brutal dans ſes plaiſirs, & qui, gouverné par les plus vils flatteurs, croyoit toujours mériter au-delà de ce qu'on faiſoit pour lui. Elle voulut alors uſer de plus de réſerve ; il en fut indigné, & il prit en averſion tous ceux qui avoient

la confiance de la reine. Un muſicien Italien, nommé *David Rizzo*, étoit alors le conſeil de cette princeſſe. *Henri*, qui n'avoit que le nom de roi, mépriſé de ſon épouſe, aigri & jaloux, quoique *Rizzo* fût un vieillard dégoûtant, entre par un eſcalier dérobé, ſuivi de quelques hommes armés, dans la chambre où ſa femme ſoupoit, n'ayant auprès d'elle que le muſicien & la comteſſe *d'Argile*. On renverſe la table, & on tue *Rizzo* aux yeux de la reine, enceinte alors de 5 mois, & qui ſe mit en vain au devant de lui. *Rizzo* n'avoit été probablement que le confident & le favori de *Marie*. Un homme plus dangereux lui ſuccéda auprès de cette princeſſe; ce fut le comte *de Bothwel*. Cette nouvelle liaiſon avec un homme ardent & vicieux, occaſionna la mort du roi, aſſaſſiné à Edimbourg dans une maiſon iſolée, que les meurtriers firent ſauter par une mine. *Marie* épouſe alors ſon amant, regardé univerſellement comme l'auteur de la mort de ſon époux: [*Voyez* HESBURN comte *de Bothwel.*] Cette union malheureuſe ſouleva l'Ecoſſe contre elle. Abandonnée de ſon armée, elle fut obligée de ſe rendre aux confédérés, & de céder la couronne à ſon fils. On lui permit de nommer un régent, & elle choiſit le comte *de Murray*, ſon frere naturel, qui ne l'en accabla pas moins de reproches & d'injures. L'humeur impérieuſe du régent procura à la reine un parti. Elle ſe ſauva de priſon, leva 6000 hommes; mais elle fut vaincue & obligée de chercher un aſile en Angleterre, où elle ne trouva qu'une priſon, & enfin la mort, après 18 ans de miſère & de captivité. *Eliſabeth* la fit d'abord recevoir avec honneur dans Carlile; mais elle lui fit dire, qu'*étant accuſée par la voix publique du meurtre de ſon époux, elle devoit s'en juſtifier*. On nomma des commiſſaires, & on la retint priſonniere à Teuksburi, pour inſtruire cet important procès. Le grand malheur de la reine *Marie*, fut d'avoir des amis dans ſa diſgrace. Il ſe formoit, ou l'on diſoit qu'il ſe formoit tous les jours des complots contre la reine d'Angleterre, dans le deſſein de rétablir celle d'Ecoſſe. [*Voyez* l'art. II. PARR.] Un prêtre nommé *Jean Ballard*, fut accuſé d'avoir conſeillé à un jeune gentilhomme nommé *Babington*, de travailler à l'exécution de ce projet. Quelques autres entrerent dans le complot. Leur procès, fut inſtruit ſur-le-champ, & il y en eut ſept de pendus & écartelés. Cette conſpiration ſervit à accélérer le jugement de *Marie*. On faiſoit courir tous les jours des bruits alarmans. Une flotte Eſpagnole (diſoit-on) étoit arrivée pour la délivrer; les Ecoſſois avoient fait une irruption; une armée conduite par le duc *de Guiſe*, [*Voy.* FITZ-MORITZ.] avoit débarqué dans la province de Suſſex. *Eliſabeth* alarmée par ces bruits, ou feignant de l'être, fit juger *Marie*, ſon égale, comme ſi elle avoit été ſa ſujete. » Quarante-» deux membres du parlement, & » cinq juges du royaume, allerent » l'interroger dans ſa priſon à Fot-» teringhai. Elle proteſta, mais elle » répondit. Jamais jugement ne fut » plus incompétent, & jamais pro-» cédure ne fut plus irréguliere. On » lui repréſenta de ſimples copies » de ſes lettres, & jamais les origi-» naux; on fit valoir contre elle les » témoignages de ſes ſecrétaires, & » on ne les lui confronta point; on » prétendit la convaincre ſur la dé-» poſition de 3 conjurés qu'on avoit » fait mourir, dont on auroit pu » différer la mort pour les examiner » avec elle. Enfin, quand on auroit » procédé avec les formalités que » l'équité exige pour le moindre

» des hommes, quand on auroit » prouvé que *Marie* cherchoit par- » tout des ſecours & des vengeurs, » on ne pouvoit la déclarer cri- » minelle. *Eliſabeth* n'avoit d'autre » juridiction ſur elle, que celle du » puiſſant ſur le foible & ſur le » malheureux «. *HISTOIRE Générale*, tome II. [*Voyez* ELISABETH, n° VII.] Mais ſa politique cruelle exigeoit le ſacrifice de cette illuſtre victime. *Marie* fut condamnée à mort, & elle la reçut avec un courage, dont les plus grands hommes ne ſont pas toujours capables. *La mort qui doit mettre fin à mes malheurs, me ſera*, dit-elle, *très-agréable. Je regarde comme indigne de la félicité céleſte, une ame trop foible pour ſoutenir le corps dans ce paſſage au ſéjour des Bienheureux.* Dans ſes derniers jours, elle joignit aux exercices d'une piété courageuſe, les ſoins les plus tendres à l'égard de ſes domeſtiques. Après leur avoir diſtribué des récompenſes, & avoir écrit en leur faveur à *Henri III* & au duc *de Guiſe*, elle demanda qu'ils fuſſent témoins de ſon ſupplice. Le comte *de Kent* le refuſoit avec dureté. Touchée d'un tel refus, elle s'écria: *Je ſuis couſine de votre Reine, je ſuis du ſang royal de* Henri VIII; *j'ai été Reine de France par mariage; j'ai été ſacrée Reine d'Ecoſſe*: paroles bien frappantes dans une telle conjoncture! Au lieu de lui donner un confeſſeur Catholique qu'elle demandoit, on lui envoya un miniſtre Proteſtant, qui la menaçoit de la damnation éternelle, ſi elle ne renonçoit à ſa religion. *Ne vous tourmentez pas ſur ce point*, lui dit-elle pluſieurs fois avec vivacité: *Je ſuis née dans la religion Catholique, j'y ai vécu; je veux y mourir.* Un crucifix qu'elle avoit entre les mains, lui attira un autre reproche. Le comte *de Kent* voulut lui dire qu'*il falloit avoir le CHRIST dans le cœur & non dans les mains*; elle répliqua qu'*il étoit difficile d'avoir ſon Sauveur dans les mains, ſans que le cœur en fût vivement touché.* On ne lui permit d'être accompagnée que d'un petit nombre de domeſtiques. Elle fit choix de quatre hommes & de deux de ſes femmes. » Adieu, mon » cher *Melvill*, dit-elle à l'un » d'eux! Tu vas voir le terme lent » & déſiré de mes malheurs. Publie » que je ſuis morte inébranlable » dans la religion, & que je de- » mande au ciel le pardon de ceux » qui ont été altérés de mon ſang. » Dis à mon fils qu'il ſe ſouvienne » de ſa mere. Adieu encore une » fois, mon cher *Melvill*, ajouta- » t-elle en l'embraſſant! Ta mai- » treſſe, ta reine ſe recommande » à tes prieres...«. Le 18 Février 1587, s'étant levée deux heures avant le jour, pour ne pas retarder l'heure de l'exécution de l'arrêt, elle s'habilla avec plus de ſoin qu'à l'ordinaire; & ayant pris une robe de velours noir: *J'ai gardé*, dit-elle, *cette robe pour ce grand jour, parce qu'il faut que j'aille à la mort avec un peu plus d'éclat que le commun.* Elle rentra enſuite dans ſon oratoire où après quelques prieres, elle ſe communia elle-même d'une hoſtie conſacrée que le pape *Pie V* lui avoit envoyée. Lorſque les commiſſaires entrerent, elle les remercia de leurs ſoins, en ajoutant: *Les Anglois ont trempé plus d'une fois leurs mains dans le ſang de leurs Rois. Je ſuis de ce même ſang; ainſi il n'y a rien d'extraordinaire dans ma mort & dans leur conduite.* On la conduiſit dans une ſalle où on avoit élevé un échafaud tendu de noir. Les ſpectateurs qui la rempliſſoient furent frappés en voyant le maintien aſſuré de cette reine, qui avoit conſervé une partie de ſes charmes & de ſes graces. Quand il fallut quitter ſes habits, elle ne voulut point que le bourreau

fit cette fonction, disant qu'*elle n'étoit pas accoutumée à se faire servir par de pareils gentilshommes*. Après avoir fait quelques prieres, elle tendit sa tête, sans montrer la moindre frayeur. Elle étoit dans la 46e année de son âge. Sa tête ne fut séparée du corps qu'au second coup; & le bourreau montra cette tête qui avoit porté deux couronnes, aux quatre coins de l'échafaud, comme celle d'un scélérat. Telle fut la fin tragique d'une des plus belles princesses de l'Europe. [*Voy.* LAMBRUN.] Reine de France par son mariage avec *François II*, reine d'Ecosse par sa naissance, elle passa près de la moitié de sa vie dans les chaînes, & mourut d'une mort infame. Son attachement à la religion Catholique, & ses droits sur l'Angleterre, firent aux yeux d'*Elisabeth* une partie de ses crimes. Sa beauté, ses talens, la protection dont elle honora les lettres, le succès avec lequel elle les cultiva, sa fermeté dans ses derniers instans, son attachement à la religion de ses peres, ont un peu fermé les yeux sur ses vices, & on ne se souvient plus aujourd'hui que de ses malheurs. On a donné un *Recueil des Ecrivains* contemporains qui ont écrit sa *Vie*, Londres, 1725, 2 vol. in-folio. Nous avons suivi, dans cet article, non le satirique *Buchanan*, non le partial *Rapin de Toiras*; mais le véridique *de Thou*, le judicieux *Hume* & l'impartial abbé *Millot*, qui ont examiné avec soin les raisons des apologistes & des accusateurs de *Marie*. Nous ajouterons que l'abbé de *Choisi*, dans son *Histoire Ecclésiastique*, où il ne devoit montrer *Marie Stuart* que par le bon côté, finit pourtant ainsi son portrait: *Il faut avouer que sa bonté mal-entendue, sa foiblesse & son inconstance lui attirerent la plupart de ses malheurs.* La fin de la reine d'Ecosse fut d'une héroïne chrétienne, mais plusieurs traits de sa vie ne sont pas d'une femme chrétienne. » L'humanité, » dit *Dreux du Radier*, ne sauroit » refuser des larmes à sa fin mal- » heureuse. Mais jusqu'à ce qu'on » ait réfuté les écrits du président » *de Thou*, & opposé une juste » apologie à ce qu'il dit de la » mort de *Henri Stuart* comte Darn- » lei; de la familiarité de *Marie* » avec *David Rizzo*; de son mariage » avec *Bothwel*, meurtrier du comte » Darnlai, on ne sauroit accuser » les historiens d'avoir employé » (comme le dit le président *Hénaut*) » des *couleurs affreuses pour peindre* » *toutes les actions de sa vie.* Ce » sont les couleurs que présente la » vérité. Nous voulons bien ne » pas lui faire un crime de son » humeur galante, de l'amour qu'eut » pour elle *Damville*, fils du » connétable *de Montmorenci*, qui la » suivit en Ecosse; de l'aventure » de *Chastelard* à qui elle avoit par- » donné une hardiesse criminelle, » puisqu'il avoit été jusqu'à se ca- » cher la nuit dans sa chambre » pour satisfaire sa passion, & » qu'elle ne le sacrifia à sa répu- » tation que parce qu'elle ne put » s'en dispenser. Enfin, nous ne » lui imputons point les poésies » galantes qu'on lui attribue sur » son commerce avec ce gentil- » homme, non plus que les let- » tres que les Protestans ont pu- » bliées & qu'elle écrivoit, disent- » ils, à *Bothwel*, avant la mort du » comte *Darnlei*. Mais, encore une » fois, écartant les faits faux ou » douteux, *Marie* n'est point justi- » fiée aux yeux de la postérité, » & il n'y aura que l'éclat de sa » mort qui puisse faire oublier les » reproches qu'on peut faire à sa » vie. *Mémoires des Reines de France*, » tome V. Elle eut de *Henri*

Stuart

Stuart ſon ſecond mari, *Jacques I*, roi d'Angleterre; & de *Bothwel* ſon troiſieme époux, une fille qui ſe fit religieuſe à Notre-Dame de Soiſſons. On trouve dans le recueil intitulé *Cambdeni & illuſtrium virorum Epiſtolæ*, une lettre que l'illuſtre préſident *de Thou* écrit à *Cambden*, pour juſtifier ce qu'il a dit de *Marie Stuart* dans ſon Hiſtoire. Il aſſure qu'il s'eſt inſtruit à fond des particularités de ſa vie & de la ſource de ſes malheurs.

XV. MARIE DE MÉDICIS, fille de *François II de Médicis*, grand-duc de Toſcane, & femme de *Henri IV* roi de France, naquit à Florence l'an 1573. Son mariage avec *Henri IV* fut célébré en 1600. Le cardinal *Aldrobandin*, neveu de *Clément VIII*, qui en avoit fait la premiere cérémonie à Florence, lorſque le duc *de Bellegarde* remit la procuration pour l'épouſer, étala une grande magnificence. Le duc *de Florence* donna des fêtes ſomptueuſes. La repréſentation d'une ſeule comédie coûta plus de 60 mille écus. *Marie de Médicis* fut nommée régente du royaume en 1610, après la mort de *Henri IV*. Le duc *d'Epernon*, colonel général de l'infanterie, força le parlement à lui donner la régence: droit qui juſqu'alors n'avoit appartenu qu'aux états-généraux. *Marie de Médicis*, à la fois tutrice & régente, acheta des créatures, de l'argent que *Henri le Grand* avoit amaſſé pour rendre la nation puiſſante. L'état perdit ſa conſidération au dehors, & fut déchiré au dedans par les princes & les grands ſeigneurs. Les factions furent appaiſées par un traité, en 1614, par lequel on accorda aux mécontens tout ce qu'ils voulurent; mais elles ſe réveillerent bientôt après. *Marie*, entiérement livrée au maréchal *d'Ancre* & à *Galigai* ſon épouſe, les favoris les plus inſolens qui aient approché du trône, irrita les rebelles par cette conduite. [*Voy.* LUDE.] La mort de ce maréchal, aſſaſſiné par l'ordre de *Louis XIII*, éteignit la guerre civile. *Marie* fut reléguée à Blois, d'où elle ſe ſauva à Angoulême. *Richelieu*, alors évêque de Luçon, & depuis cardinal, réconcilia la mere avec le fils en 1619. Mais *Marie*, mécontente de l'inexécution du traité, ralluma la guerre, & fut bientôt obligée de ſe ſoumettre. Après la mort du connétable *de Luynes*, ſon perſécuteur, elle fut à la tête du conſeil; &, pour mieux affermir ſon autorité naiſſante, elle y fit entrer *Richelieu*, ſon favori & ſon ſurintendant. Ce cardinal, élevé au faîte de la grandeur à la ſollicitation de ſa bienfaitrice, affecta de ne plus dépendre d'elle, dès qu'il n'en eut plus beſoin: *Marie de Médicis* indignée le fit dépouiller du miniſtere. Le roi, qui l'avoit ſacrifié par foibleſſe, lui ſacrifia ſa mere à ſon tour par une autre foibleſſe. La reine ſe vit obligée de fuir à Bruxelles en 1631. Depuis ce moment elle ne revit plus ſon fils, ni Paris, qu'elle avoit embelli de ce palais ſuperbe appelé *Luxembourg*, des aqueducs ignorés juſqu'à elle, & de la promenade publique qui porte encore le nom de *la Reine*. Du fond de ſa retraite, elle demanda juſtice au parlement de Paris, dont elle avoit tant de fois rejeté les remontrances. On voit encore aujourd'hui ſa requête: » Supplie » MARIE, reine de France & de » Navarre, diſant que depuis le 23 » Février auroit été priſonniere au » château de Compiegne, ſans être » ni accuſée ni ſoupçonnée... «. Quelle leçon, & quelle conſolation pour les malheureux! La veuve de *Henri le Grand*, la mere d'un roi de France, la belle-mere de trois ſouverains, manque du néceſſaire &

meurt dans l'indigence! Ce fut à Cologne, le 3 Juillet 1642, à 69 ans. L'abbé *Fario Chigi* (alors internonce, depuis pape ſous le nom d'*Alexandre VII*) qui l'aſſiſtoit à la mort, lui demanda ſi elle pardonnoit à ſes ennemis, & particuliérement au cardinal *de Richelieu*. Elle répondit: *Oui, de tout mon cœur.* — *Madame*, ajouta l'internonce, *ne voudriez-vous pas, pour marques de réconciliation, lui envoyer ce braſſelet que vous avez à votre bras.* La reine, à ces mots, tourna la tête & dit: » Queſto è pur tropo «. *C'eſt un peu trop.* La ſource des malheurs de cette princeſſe, née avec un caractere jaloux, opiniâtre & ambitieux, fut d'avoir reçu un eſprit trop au-deſſous de ſon ambition. Elle n'avoit pas été plus heureuſe ſous *Henri IV*, que ſous *Louis XIII*. Les maîtreſſes de ce prince lui cauſoient les plus grands chagrins, & elle ne les diſſimuloit pas. Le florentin *Concini* & ſa femme, ſemoient la défiance dans ſon cœur jaloux. L'aigreur étoit quelquefois ſi forte, que *Henri IV* ne put s'empêcher de dire, en parlant des confidens de cette princeſſe: *Ces étrangers ſont venus juſqu'à lui perſuader de ne manger de rien de ce que je lui envoie.* Naturellement violente, elle excédoit le roi ſon époux de ſes reproches, & elle pouſſa même un jour la vivacité au point de lever le bras pour le frapper. Elle ne pouvoit ſouffrir ni remontrances, ni obſtacles. Le dépit la rendoit capable de tout; & quand quelque intérêt ſecret la forçoit à ſe contraindre, la nature violentée s'expliquoit par l'altération de ſon viſage & de ſa ſanté. Ses paſſions étoient extrêmes; l'amitié chez elle étoit un dévouement aveugle, & la haine une exécration indomptable. Cependant elle étoit dévote, ou affectoit de l'être. Elle avoit fondé, en 1620, le monaſtere des religieuſes du Calvaire. Cette princeſſe aimoit les deviſes. En 1608, elle prit une *Junon* appuyée ſur un paon avec ces mots: *Viro parique beata.* Après la mort du roi ſon époux, ce fut un *pélican* avec ſa charité (comme diſent les maîtres en deviſe) & ces paroles: *Tegit virtute minores.* Elle fit graver auſſi l'oiſeau du paradis, portant trois de ſes petits ſur le dos, & prenant ſon eſſor vers le ciel, avec cette deviſe: *Meos ad ſidera tollo.* Voyez ſa *Vie*, publiée à Paris en 1774, 3 vol. in-8°.

XVI. MARIE-THÉRESE d'AUTRICHE, fille de *Philippe IV* roi d'Eſpagne, née à Madrid en 1683, épouſa en 1660 *Louis XIV*, & mourut en 1683, à 45 ans. Son époux la pleura & dit: *Voilà le ſeul chagrin qu'elle m'ait donné.* C'étoit une ſainte: mais il falloit à *Louis XIV* une femme qui l'attachât à elle, & qui le détachât de ſes maîtreſſes. Carmélite par ſon caractere, reine par ſa naiſſance, elle eut toutes les vertus, hormis celles de ſon état. Sa dévotion, dirigée par un confeſſeur Eſpagnol peu éclairé, la faiſoit ſouvent aller à l'égliſe, lorſque le roi la demandoit. Cette princeſſe avoit d'ailleurs des ſentimens très-élevés: témoin la réponſe qu'elle fit (*dit-on*) un jour à une Carmélite, qu'elle avoit priée de lui aider à faire ſon examen de conſcience pour une confeſſion générale. Cette religieuſe lui demanda ſi, avant ſon mariage, elle n'avoit pas cherché à plaire aux jeunes-gens de la cour du roi ſon pere? *Oh non! ma Mere*, répondit-elle; *il n'y avoit point de Rois.*

XVII. MARIE LECZINSKA, reine de France, fille de *Staniſlas*

roi de Pologne, duc de Lorraine, & de *Catherine Opalinska*, née le 23 Juin 1703, ſuivit ſon pere & ſa mere à Veiſſembourg en Alſace, quand ils furent obligés de quitter la Pologne. Elle y demeuroit depuis 6 ans, lorſqu'elle fut demandée en mariage par le roi *Louis XV*. Elle épouſa le 5 Septembre 1725 ce monarque, dont elle eut 2 princes & 8 princeſſes. Inſtruite par un pere ſage & éclairé, elle fut ſur le trône le modele des vertus chrétiennes; ne s'occupant qu'à mériter la tendreſſe du roi ſon époux, à inſpirer des ſentimens de religion aux princes & princeſſes ſes enfans, & à répandre des bienfaits ſur les égliſes & dans le ſein des malheureux. La providence lui fournit une occaſion bien propre à ſignaler ſa magnanimité, lorſque les intérêts politiques qui préſident au mariage des rois, firent choiſir pour l'épouſe du dauphin, la fille du prince même qui avoit renverſé du trône ſon pere; mais la vertu généreuſe de la reine de France, & l'ingénieuſe délicateſſe de la jeune dauphine, triompherent des vains murmures de la nature, & elle la regarda toujours comme ſa fille chérie. Le 3e jour après ſon mariage, Madame la Dauphine devoit, ſuivant l'étiquette, porter en bracelet le portrait du roi ſon pere. La fille de *Staniſlas* devoit redouter de voir dans ſon propre palais le portrait d'*Auguſte III* qui l'avoit détrôné. Cependant elle fixa les yeux ſur le bracelet, en diſant: *Voilà donc, ma fille, le portrait du roi votre pere. — Oui, maman*, répondit la dauphine, en préſentant ſon bras: *voyez comme il eſt reſſemblant.* C'étoit le portrait de *Staniſlas*. Ennemie des intrigues de cour, la reine couloit des jours tranquilles au milieu des exercices de piété. Mais la mort prématurée du *Dauphin* ſon fils, pere de *Louis XVI* qui regne aujourd'hui, ſuivie bientôt après de celle du roi ſon pere, la pénétra de la plus vive douleur. Cette princeſſe ſi digne des regrets de la France, y ſuccomba le 24 Juin 1768, à l'âge de 65 ans. Dans les derniers jours de ſa maladie, les médecins s'empreſſoient d'y chercher des remedes. *Rendez-moi*, leur dit-elle, *mon pere & mes enfans, & vous me guérirez.* Elle fut conſtamment la mere des pauvres. Voici, entre mille autres, un trait de bienfaiſance qui a été célébré par un poëte de nos jours:

Un Tréſorier diſoit à notre auguſte REINE:

Modérez les tranſports d'un cœur ſi généreux;
Les tréſors de l'Etat vous ſuffiroient à peine
Pour fournir aux beſoins de tous les malheureux....
—Ce diſcours ne ſauroit, dit l'illuſtre princeſſe,
Interrompre le cours de mes ſoins bienfaiſans.
Allez, conformez-vous au vœu de ma tendreſſe:
Tout le bien d'une Mere appartient aux Enfans.

Cette princeſſe avoit de l'eſprit, & aimoit ceux qui en avoient. Elle jugeoit ſainement. Un acteur ayant joué devant elle le rôle d'*Auguſte* dans *Cinna*, & ne lui ayant donné que le ton d'un bourgeois qui pardonne, en prononçant ces mots: » *Soyons amis, Cinna...* «. La reine dit: *Je ſavois qu'*Auguſte *étoit clément; mais je ne ſavois pas qu'il fût bon-homme.*

MARIE-LOUISE-GABRIELLE DE SAVOIE, femme de *Philippe V* roi d'Eſpagne; *Voyez* MARIE-ADÉLAÏDE DE SAVOIE, n° XIX.

MARIE DE GONZAGUE, *Voyez* GONZAGUE, n° VII.

XVIII. MARIE-CHRISTINE-VICTOIRE DE BAVIERE, fille de *Ferdinand de Baviere*, naquit à Munich en 1660, & épouſa en 1680, à Châlons en Champagne, *Louis* dauphin, fils de *Louis XIV*. Elle mourut en 1690, des ſuites des couches du duc *de Berry*. Prête à expirer, elle embraſſa ſon fils en lui diſant : *C'eſt de bon cœur, quoique tu me coûtes bien cher* ! Elle dit au duc de Bourgogne : *N'oubliez jamais, mon fils, l'état où vous me voyez ; que cela vous excite à la crainte de Dieu, à qui je vais rendre compte de mes actions. Aimez & reſpectez toujours le Roi & Monſeigneur votre Pere ; chériſſez vos freres, & conſervez de la tendreſſe pour ma mémoire.* C'eſt à cette occaſion que *Louis XIV* dit au *Dauphin*, en le tirant du chevet du lit de ſon épouſe mourante : *Voilà ce que deviennent les grandeurs !* ... Cette princeſſe avoit de l'eſprit, aimoit les arts, s'y connoiſſoit & les protégeoit. On ſe ſouvient toujours de pluſieurs de ſes reparties très-heureuſes. Le roi lui diſant : *Vous ne m'aviez point dit, Madame, que la Ducheſſe de Toſcane, votre ſœur, étoit extrêmement belle.— Puis-je me reſſouvenir*, répondit-elle, *que ma ſœur a toute la beauté de ſa famille, lorſque j'en ai tout le bonheur ?* Elle eut d'abord cette envie de plaire, qui dans une particuliere paroît coquetterie, & qui dans une princeſſe ſupplée aux agrémens de la figure. Cette envie ſe diſſipa bientôt. Mad^e la *Dauphine*, livrée à ſes favorites, n'aimoit que la retraite ; & après les premieres fêtes, ſa maiſon eut plutôt l'air d'un monaſtere que d'une cour : auſſi elle ne fut pas autant regrettée qu'elle le méritoit.

XIX. MARIE-ADÉLAIDE DE SAVOIE, fille ainée de *Victor-Amédée II*, naquit à Turin en 1685. Par le traité de paix conclu dans cette ville en 1696, elle fut promiſe au duc *de Bourgogne*, depuis dauphin. Ce mariage ſe célébra l'année d'après. La princeſſe étoit propre à faire le bonheur de ſon époux par ſon caractere, ſon eſprit, ſa beauté, & la ſenſibilité de ſon cœur. Le peuple dans la joie de voir finir la guerre par cette alliance, l'appela *la Princeſſe de la paix*. En 1702, le duc *de Bourgogne* nommé généraliſſime des armées en Flandres, ayant d'abord eu quelque défavantage, la ducheſſe, qui entendit à Verſailles blâmer la conduite de ſon époux, ne put retenir ſes larmes, & s'abandonna à une douleur amere. Madame *de Maintenon*, qui étoit préſente, recueillit ſes précieuſes larmes ſur un ruban qu'elle envoya au prince, & ranima ainſi dans ſon cœur l'amour de la gloire. La victoire de Nimegue en fut l'effet. La France perdit cette princeſſe en 1712, dans la 26e année de ſon âge, tandis qu'elle annonçoit à la France les plus beaux jours. *Je ſens*, diſoit-elle quelque temps avant ſa mort, *que mon cœur grandit à meſure que ma fortune m'éleve*. Pendant la guerre de la ſucceſſion, on lui propoſoit une partie de jeu. *Avec qui voulez-vous que je joue ?* répondit-elle, *je ſuis entourée de femmes qui tremblent pour leurs maris & leurs enfans, & moi je tremble pour l'état*. Cependant on l'accuſa d'avoir été la cauſe d'une partie de nos malheurs, par l'inclination qu'elle avoit conſervé pour ſon pays ; mais cette imputation, fondée ſeulement ſur la part qu'elle avoit pu avoir au choix de quelques généraux, parut démentie par les ſentimens d'attachement qu'elle témoigna pour la France. Une fievre ardente l'emporta en peu de jours. Cette princeſſe expirante fit

appeler ſes dames, & dit à la ducheſſe *de Guiſe*: *Adieu ma belle Ducheſſe; aujourd'hui Dauphine, & demain rien!* Sa converſation étoit vive & animée, & il lui échappoit des réflexions d'un grand ſens. Elle diſoit un jour à Madame *de Maintenon* en préſence de *Louis XIV*: *Savez-vous, ma tante, pourquoi les reines d'Angleterre gouvernent mieux que les rois. C'eſt que des hommes gouvernent ſous le regne des femmes, & les femmes ſous celui des hommes.* Cette anecdote eſt rapportée dans le *Mémorial* de *Duclos*.

Sa ſœur *MARIE-LOUISE de Savoie*, mariée à *Philippe V*, roi d'Eſpagne, ſe fit aimer de ſes ſujets par le ſoin qu'elle prenoit de leur plaire, & par une intrépidité au-deſſus de ſon ſexe. *Philippe* ayant pris le parti de ſe rendre en Italie pour ſe mettre à la tête de ſes armées, les Eſpagnols demanderent unanimement que leur jeune reine, quoique n'ayant pas encore quatorze ans, fût nommée régente pendant l'abſence de ſon époux. En vain elle voulut s'y oppoſer: il fallut ſe rendre aux vœux de ſes peuples. Elle gouverna avec autant de ſageſſe que de dextérité. Au milieu des cruels revers qui plus d'une fois mirent *Philippe* à la veille d'être forcé de deſcendre du trône, *Marie-Louiſe* alloit elle-même de ville en ville animer les cœurs, exciter le zele, & recevoir les dons que lui apportoient les peuples. Elle fournit ainſi à ſon mari plus de 200 mille écus en trois ſemaines. *Philippe* ne jouit pas longtemps de tant de vertus réunies. L'Eſpagne perdit cette illuſtre princeſſe le 14 Avril 1714; elle n'étoit encore âgée que de vingt-ſix ans.

XX. MARIE-JOSEPHE DE SAXE, naquit à Dreſde le 4 Novembre 1731, de *Fréderic-Auguſte III*, roi de Pologne & électeur de Saxe. Elle fut mariée, en 1747, à *Louis* dauphin de France, mort à Fontainebleau en 1765. La tendreſſe qui uniſſoit ces deux époux étoit d'autant plus forte, que la vertu la plus pure en reſſerroit les liens. [*Voyez* XVII. MARIE.] Les ſoins pénibles & aſſidus qu'elle donna à Monſeigneur le *Dauphin* pendant ſa derniere maladie, & les larmes qu'elle ne ceſſa de répandre depuis la mort de ce prince, hâterent la ſienne. Une maladie de langueur, qui la conſumoit depuis plus d'un an, l'emporta le 13 Mars 1767. Elle mourut avec la réſignation qu'inſpirent la religion & la vertu. Son amour pour les princes & les princeſſes ſes enfans; l'attention qu'elle donna, juſques aux derniers momens de ſa vie, à toutes les parties de leur éducation; ſon application à les fortifier dans les principes de la religion, & les autres qualités qui la diſtinguoient, cauſerent de vifs regrets à la cour & à la France. *Louis XV* l'aimoit & l'eſtimoit. Conſulté après la mort du Dauphin, ſur le rang qu'elle tiendroit déſormais à la cour, il répondit: *Il n'y a que la couronne qui puiſſe décider abſolument du rang. Le droit naturel la donne aux meres ſur leurs enfans; ainſi Madame la Dauphine l'aura ſur ſon fils juſqu'à ce qu'il ſoit roi.*

XXI. MARIE DE BOURGOGNE, fille de *Charles le Téméraire*, duc de Bourgogne, naquit à Bruxelles en 1457. *Charles* ayant été tué au ſiege de Nancy en 1477, *Marie* hérita dès l'âge de 20 ans de tous les états de ſon pere. *Louis XI*, à qui les ambaſſadeurs de Bourgogne la propoſerent pour ſon fils, la refuſa par une mauvaiſe politique. *Marie* épouſa *Maximilien*, fils de l'empereur *Fréderic*, & porta tous ſes états des Pays-Bas à la

maiſon d'*Autriche* : [Voyez XII. MARGUERITE.] On dit que ce Prince étoit ſi pauvre, qu'il fallut que ſa femme fît la dépenſe des noces, de ſon équipage & de ſes gens. Cette princeſſe mourut à Bruges en 1482, d'une chute de cheval ; fort regrettée des Flamans, qui cependant lui avoient donné de grands déſagrémens, juſqu'à faire le procès à ſes miniſtres & les décapiter en ſa préſence. On voit à Bruges, dans l'égliſe de Notre-Dame, ſon mauſolée & celui du duc ſon pere en bronze doré ; & c'eſt un des plus beaux ouvrages de ce genre.

XXII. MARIE D'AUTRICHE, reine de Hongrie & de Bohême, fille de *Philippe*, archiduc d'Autriche & roi d'Eſpagne, & de *Jeanne* d'Aragon, & ſœur des empereurs *Charles V* & *Ferdinand I*, naquit à Bruxelles le 13 Septembre 1503. Elle épouſa en 1521 *Louis*, roi de Hongrie, qui périt l'an 1526 à la bataille de Mohats. Cette mort toucha ſenſiblement la reine, qui depuis ne voulut jamais ſonger à de ſecondes noces, quoiqu'elle fût recherchée par pluſieurs princes. Son frere, *Charles V*, lui donna le gouvernement des Pays-Bas, dont elle ſe chargea en 1531. Elle fit la guerre au roi Henri II ; & dans le temps que l'empereur *Charles V* ſon frere aſſiégeoit Metz, l'an 1552, elle fit diverſion d'armes en Picardie. Sa prudence la rendit chere aux peuples, qu'elle gouverna pendant 24 ans. Elle paſſa en Eſpagne en 1556, & y mourut en 1558, peu de jours après la mort de *Charles V*.

XXIII. MARIE DE CLEVES, femme de *Henri Ier* du nom, prince de *Condé*, inſpira l'amour le plus violent au duc d'Anjou, depuis *Henri III*. Ce prince étoit dans tout le feu de ſa paſſion, lorſqu'il fut appelé au trône de Pologne, d'où il ne ceſſa de lui écrire, ſignant de ſon ſang toutes ſes lettres. Il penſa même à ſon retour en France, à faire rompre le mariage du prince de *Condé* & à épouſer *Marie*. Mais *Catherine de Médicis* craignant l'aſcendant qu'elle prendroit ſur ſon fils, prit ſi bien ſes meſures, que *Marie* mourut preſque ſubitement le 30 Octobre 1574, à 18 ans & dans tout l'éclat de la beauté & de la jeuneſſe. *Henri III* au déſeſpoir ſe refuſa toute nourriture pendant trois jours ; & rougiſſant enſuite de l'excès de ſa douleur, il publia lui-même qu'il avoit été enſorcelé par une croix & un pendant d'oreille. C'étoit vouloir s'excuſer d'une foibleſſe par une autre.

XXIV. MARIE-MAGDELENE DE LA TRINITÉ, fondatrice de l'*Ordre de la Miſéricorde*, avec le Pere *Yvan*, prêtre de l'Oratoire, naquit à Aix en Provence en 1616, d'un pere ſoldat. Elle fut élevée avec grand ſoin par ſa mere, & fut demandée en mariage à l'âge de quinze ans par un homme fort riche, dont elle refuſa la main. Pour marcher plus ſûrement dans la voie du ſalut, elle ſe mit ſous la direction du P. *Yvan*, qui compoſa pour elle un livre intitulé : *Conduite à la perfection Chrétienne*. Une maladie dont elle fut affligée en 1632, lui fit prendre la réſolution de fonder l'*Ordre de la Miſéricorde*, pour y recevoir les filles de qualité ſans bien & ſans dot. *Marie-Magdelene* exécuta heureuſement ce pieux deſſein. Cette ſainte fondatrice établit à Aix, en 1637, la premiere maiſon de ſon inſtitut, dont elle fut la premiere ſupérieure. Elle mourut ſaintement à Avignon le 20 Février 1678, à 62 ans, après avoir fondé pluſieurs maiſons de ſon ordre. *Voy.* ſa *Vie*

par le P. *Croiſet* Jéſuite, Lyon, 1696, in-8°.

MARIE DE L'INCARNATION, fondatrice des Carmélites Réformées en France; *Voyez* AVRILLOT.

XXV. MARIE DE L'INCARNATION, célebre religieuſe Urſuline, nommée *Marie Guyart*, naquit à Tours le 18 Octobre 1599. Après la mort de ſon mari, elle entra, à l'âge de trente-deux ans, chez les Urſulines à Tours, où elle compoſa pour l'inſtruction des novices, un aſſez bon livre, intitulé: L'*Ecole Chrétienne*. Appelée par la grace à la converſion des filles du Canada, elle paſſa à Québec en 1639, où elle établit un couvent de ſon ordre, qu'elle gouverna avec beaucoup de ſageſſe & de prudence. Elle y mourut le 30 Avril 1672, à 73 ans. Outre ſon *Ecole Chrétienne*, on a d'elle un volume in-4° de *Retraites* & de *Lettres*. Dom *Claude Martin*, ſon fils, a publié ſa Vie; elle a été auſſi écrite par le P. *de Charlevoix*, Jéſuite, 1724, in-12. Tous les écrits de cette religieuſe reſpirent cette onction ſublime qu'on ne trouve que dans les Saints.

MARIE ALACOQUE, *Voyez* MARGUERITE, n° XIII.

MARIE D'AGREDA, *Voyez* AGREDA.

MARIETTE, (Pierre-Jean) fils de *Jean Mariette*, libraire & graveur de Paris, mort en 1741, & libraire lui-même, avoit reçu de ſon pere le goût de la gravure, & l'avoit perfectionné dans ſes voyages en Allemagne & en Italie. Il vendit ſon fonds de librairie en 1750, & acheta une charge de ſecrétaire du roi & de contrôleur de la chancellerie. Alors uniquement occupé du Recueil de ſes *Eſtampes*, qu'il augmentoit & perfectionnoit ſans ceſſe, il jouiſſoit, dans ſa vie retirée, des plaiſirs de l'eſprit. Une maladie, longue & douloureuſe, termina ſes jours le 10 Septembre 1774. On a de lui: I. *Traité des Pierres gravées*, Paris, 1750, 2 vol. in-fol. II. *Lettres à M. de Caylus*. III. *Lettres* ſur la *Fontaine de la rue de Grenelle*. IV. Les *Deſcriptions* qui ſe trouvent dans le Recueil des Planches gravées, d'après les Tableaux de M. *Crozat*, 1729, 2 vol. in-fol. Le *Catalogue* de ſes Eſtampes a été dreſſé par M. *Baſan*, & a paru en 1775, in-8°. C'eſt un des plus complets en ce genre... *Voyez* FUSTH.

MARIGNAN, (Jean-Jacques Medichino, marquis de) célebre capitaine du XVIe ſiecle, naquit à Milan de *Bernardin de Médicis* ou *Medichino*, amodiateur des fermes ducales. Ayant donné dans ſa jeuneſſe diverſes preuves de valeur, il s'acquit la protection de *Jérôme Morone*, chancelier & principal miniſtre de *François Sforce* duc de Milan. Ce prince voulant ſe défaire d'*Hector Viſconti* ſeigneur Milanois, *Medichino* fut choiſi, par le conſeil de *Morone*, avec un autre officier, pour l'aſſaſſiner. Mais le meurtre ne fut pas plutôt exécuté, que le duc réſolut d'en ſacrifier les inſtrumens à la crainte de paſſer pour l'auteur d'un ſi lâche aſſaſſinat. Le compagnon de *Medichino* fut le premier immolé; & la mort de l'un fut un avis preſſant pour l'autre de mettre ſa vie en ſûreté. Il ſortit promptement de Milan, & s'étant rendu à Muſſo, place forte ſur le lac de Côme, & voiſine du pays des Suiſſes, il eut l'adreſſe de s'en rendre maître. Pluſieurs hiſtoriens, & entre autres *de Thou*, ont écrit que ſous un faux prétexte il fut envoyé par le duc au gouverneur de Muſſo, & chargé pour lui d'une lettre qui contenoit l'ordre de le

faire périr ; mais que la défiance l'ayant porté en chemin à ouvrir cette lettre, il y en ſubſtitua une autre, contrefaite, par laquelle il étoit enjoint à cet officier de lui remettre le gouvernement de la place, & de partir ſur l'heure pour Milan : ce qui fut exécuté. Mais *Meſſaglia*, auteur de la *Vie* du marquis *de Marignan*, traite cette anecdote de fable. Quoi qu'il en ſoit, maître du château de Muſſo, *Medichino* obligea le duc, par l'intérêt qu'il avoit de tenir ſecret l'aſſaſſinat de *Viſconti*, à diſſimuler ſa ſupercherie, & à lui laiſſer le gouvernement de cette place. Il entra au ſervice de l'empereur en 1528, & reçut en échange de Muſſo la ville de Marignan, d'où il prit le nom de *Marquis de Marignan*. Dès-lors, chargé des emplois militaires les plus conſidérables, il acquit la réputation d'un grand capitaine. Il défit, en 1554, à la bataille de Marciano en Toſcane, l'armée Françoiſe commandée par le maréchal *Strozzi*, & s'empara l'année ſuivante, après un ſiege de 8 mois, de la ville de Sienne qui s'étoit révoltée contre l'empereur. Le marquis *de Marignan* avoit autant d'eſprit que de talent pour la guerre ; mais ſa fourberie, ſon avarice, & ſur-tout ſa cruauté, ternirent la gloire de ſes exploits militaires. Irrité de la longue réſiſtance des Siennois, il tourna ſa rage contre les malheureux habitans de la campagne, & en fit pendre aux arbres, (diſent les hiſtoriens du temps,) plus de 5000, de tout ſexe & de tout âge. Il prit pour prétexte de ſes barbaries, les contraventions à la défenſe qu'il avoit fait publier ſous peine de la vie, de porter dans la ville aucune eſpece de vivres. Il prenoit quelquefois plaiſir à les tuer lui-même avec une béquille armée d'un fer pointu, dont il ſe ſervoit pour marcher à cauſe de la goutte. Il prit Porto-Hercole en 1555, & mourut la même année à Milan, âge d'environ 60 ans. *Jean-Ange de Médicis*, qui fut pape ſous le nom de *Pie IV*, étoit ſon frere. Tous les hiſtoriens qui ont parlé du marquis *de Marignan*, s'accordent à dire qu'il n'étoit point de la maiſon des *Médicis* de Florence, dont il n'avoit pris le nom que par vanité, à la faveur de la reſſemblance avec le ſien ; mais, ce qui doit rendre la choſe au moins problématique, c'eſt le témoignage de l'auteur de ſa *Vie*, qui le dit vraiment iſſu d'une branche de *Médicis*, établie à Milan. Les preuves ſur leſquelles il ſe fonde, ſont : 1° Que du vivant même du marquis, c'eſt-à-dire, avant que ſon frere fût pape, *Alexandre* & *Côme de Médicis*, grands-ducs de Florence, l'avoient reconnu pour leur parent ; & il cite à ce ſujet une lettre du premier, par laquelle il le recommandoit comme tel au marquis *du Guaſt*, général de l'empereur. 2° Qu'il a vu les armes de *Médicis* ſculptées dans une maiſon très-ancienne, des aïeux du marquis à Milan. 3° Enfin il dit avoir vu une *Deſcription* imprimée à Florence, des fêtes données en cette ville pour l'arrivée de *Jeanne d'Autriche* ; ouvrage qui fait mention d'une ſalle où ſe voyoient peintes les tiares de 3 papes de la maiſon de Médicis ; *Léon X*, *Clément VII*, & *Pie IV*, frere du marquis *de Marignan*.

I. MARIGNY, (Enguerrand de) comte *de Longueville*, d'une famille noble de Normandie, fut grand-chambellan, principal miniſtre & coadjuteur du royaume de France ſous *Philippe le Bel*. Il s'avança à la cour par ſon eſprit &

par ſon mérite. Devenu capitaine du Louvre, intendant des finances & bâtimens, il uſa très-mal de ſa grandeur. Il pilla les finances, accabla le peuple d'impôts, altéra les monnoies, dégrada les forêts du roi, & ruina pluſieurs particuliers par des vexations inouies. Il étoit ſans foi, ſans pitié, le plus vain & le plus inſolent de tous les hommes. Sa fierté irrita les grands, & ſes rapines les petits. Le comte *de Valois*, à qui il avoit donné un démenti en plein conſeil, profita de cette haine pour le faire condamner au dernier ſupplice, après la mort de *Philippe le Bel*. La veille de l'Aſcenſion, en 1315, avant le point du jour, (comme c'étoit alors la coutume) il fut pendu au gibet qu'il avoit fait lui-même dreſſer à Montfaucon; *& comme maître du logis*, (dit *Mezeray*,) *il eut l'honneur d'être mis au haut bout, au-deſſus de tous les autres voleurs*. Le confeſſeur du comte *de Valois* lui inſpira des remords ſur la condamnation de ce miniſtre, dont le procès n'avoit pas été inſtruit ſelon toutes les formalités requiſes. Sa mémoire fut réhabilitée; mais cette réhabilitation ne l'a pas entièrement lavé dans l'eſprit de la poſtérité. Si on en croit cependant M. de B***, *Œuvres diverſes*, Lauſanne (Paris), 1770, 2 vol. in-8°; ce miniſtre fut un grand-homme d'état, injuſtement maltraité par *Mezeray* & par les autres hiſtoriens qui l'ont ſuivi ſans examen. „ Il y eut (dit M. *du Radier*) „ de la paſſion dans le comte „ *de Valois*, cela eſt certain. La „ procédure fut violente & irréguliere. *Marigny* avoit rendu de „ très-grands ſervices à ſon maître; cela eſt encore vrai. Mais „ tout cela ne prouve pas que ſa „ conduite fût irréprochable, & „ ſes mains pures; il avoit été l'auteur de très-grandes violences. „ L'excuſe qu'il portoit d'avoir délivré au comte *de Valois* de très-„ grandes ſommes, méritoit un „ examen: toute la nation l'accuſoit d'avoir trahi la France. *Voy.* „ les *Favoris* de M. *Dupuy*, les „ *Annales* de M. *Touchet*, &c. Je „ crois que c'eſt un procès à remettre ſur le tapis, pour en juger ſainement ".

II. MARIGNY, (Jacques Carpentier de) fils du ſeigneur du village de ce nom, près de Nevers, (& ſuivant *d'Aubery*, d'un marchand de fer) ſe fit eccléſiaſtique & vécut en épicurien. De retour d'un voyage en Suede, il s'attacha au cardinal de *Retz*, & entra dans toutes les intrigues de la Fronde. Il fut un des principaux auteurs des plaiſanteries qu'on publia contre *Mazarin* dans les tumultes de ces troubles. Le parlement ayant mis à prix la tête de ce miniſtre, *Marigny* fit une répartition de la ſomme aſſignée; tant pour une oreille, tant pour un œil, tant pour le faire eunuque; & ce ridicule fut tout l'effet de la proſcription. Après la détention du cardinal *de Retz*, *Marigny* ſuivit le prince *de Condé* en Flandres, & le divertit par ſes bons mots, & par le récit vrai ou faux des aventures de ſes voyages. Ce poëte étoit un de ces eſprits plaiſans & de ces hommes libertins, qui ſacrifient tout à la ſaillie & au plaiſir, & qui meurent dans la crapule, après avoir vécu dans la débauche. Une apoplexie l'emporta en 1670. On aimoit ſa converſation, parce qu'il contoit agréablement les choſes rares & curieuſes qu'il avoit remarquées en ſes différens voyages, & qu'il flattoit la malignité par ſes médiſances continuelles: il auroit perdu un ami plutôt qu'un bon mot. Ce penchant dangereux lui attira des corrections

fâcheuſes en Hollande, en Allemagne & en Suede. Sa langue s'étant exercée à Bruxelles ſur les amours d'un gentilhomme, on lui donna un rendez-vous un peu éloigné de la ville, où des gens apoſtés répondirent cruellement à ſes propos ſatiriques. Quand *Marigny* fut de retour à Bruxelles, il porta ſes plaintes à M. le prince *de Condé*, qui, le tenant chez lui à titre de bel-eſprit, ne daigna pas les écouter. *Marigny*, loin de cacher l'affront qu'il avoit reçu, fit imprimer lui-même ſon aventure dans une lettre à la reine de Bohême, qui étoit alors à la Haye. Il y avoit au bas de la lettre : „ *Madame, de Votre Majeſté, le très-humble & très-obéiſſant, & très-bâtonné ſerviteur*, MARIGNY...". Il diſoit quelquefois en plaiſantant des choſes très-ſenſées. Dans une maladie qu'il eut en Allemagne, & dont il penſa mourir, l'évêque Luthérien d'Oſnabruck lui ayant demandé ſi la crainte d'être enterré avec les Luthériens n'ajoutoit pas à l'inquiétude que lui donnoit ſon état ? „ *Monſeigneur*, lui répondit *Marigny* mourant, » *il ſuffira de creuſer deux ou trois pieds plus bas, & je ſerai avec des Catholiques* «. On a de lui : I. Un *Recueil de Lettres*, en proſe & en vers, imprimées à la Haie en 1673, in-12. On y trouve quelques bonnes plaiſanteries & quelques traits d'eſprit. II. Un *Poéme ſur le Pain bénit*, 1673, in-12, dans lequel il y a plus de naturel que de fineſſe : & plus de ſales équivoques que de véritables ſaillies. Son humeur ſatirique lui attira des éloges & des coups de canne. *Gui Patin* lui attribue un libelle devenu rare. Il eſt intitulé : *Traité politique, compoſé par* Williams Alleyn, *où il eſt prouvé par l'exemple de* MOÏSE, *que tuer un Tyran*, (titulo vel exercitio,) *n'eſt pas un meurtre* ; Lyon, 1658, in-16. [*Voy.* II. ALLEYN.] On prétend que l'auteur de cette mauvaiſe production en vouloit à *Olivier Cromwell*, lorſqu'il la mit au jour.

III. MARIGNY, (l'Abbé Augier de) mort à Paris en 1762, étoit un écrivain du troiſieme ordre. Nous avons de lui : I. Une *Hiſtoire du XIIe ſiecle*, en 5 vol. in-12, 1750. II. Une *Hiſtoire des Arabes*, 1756, 4 vol. in-12. III. *Révolutions de l'Empire des Arabes*, 4 vol. in-12. Ces ouvrages offrent des recherches ; mais le ſtyle manque de pureté & d'agrément. Les deux derniers ſont remplis de contes orientaux, & d'anecdotes puériles, dont bien peu ſont intéreſſantes.

MARIKOWSZKY, (Martin) médecin, né à Roſenau en Hongrie, en 1728, mourut en 1772 à Sirmich, dans l'Eſclavonie, où il s'étoit retiré. C'étoit un homme plein d'humanité, qui s'attacha ſur-tout à examiner les cauſes des épidémies, qui avoient fait périr en Hongrie plus de ſoldats, que les armes des Turcs. Il conſigna ſes obſervations dans ſes *Ephemerides Sirmienſes*, eſpece de journal, qui commença à paroître à Vienne en 1763. On a encore de lui une traduction Hongroiſe, de l'*Avis au peuple*, de M. *Tiſſot*.

I. MARILLAC, (Charles de) fils de *Guillaume de Marillac*, contrôleur général des finances du duc *de Bourbon*, naquit en Auvergne vers 1510. Il fut d'abord avocat au parlement de Paris, & s'y ſignala tellement par ſon éloquence & par ſon ſavoir, que le roi *François I* le chargea de diverſes ambaſſades importantes. Il devint abbé de Saint-Pierre de Melun, maître des requêtes, évêque de Vannes, puis archevêque de Vienne, & chef du conſeil-privé. Député par *Henri II*, en 1559, avec *Imbert de la Platiere*,

à la diette d'Ausbourg, pour remettre la bonne intelligence entre l'empereur *Ferdinand* & le roi, ſes diſcours furent très-applaudis. Dans l'aſſemblée des Notables tenue à Fontainebleau en 1560, il ſe fit encore admirer par une belle harangue. Elle roula entiérement ſur la réformation des déſordres de l'état, & ſur les moyens propres à prévenir les troubles qui menaçoient le royaume. La douleur que lui cauſa la vue des maux qui alloient inonder la France, le mit au tombeau le 2 Décembre 1560, à 50 ans. On a de lui des *Mémoires* manuſcrits, qu'on trouve dans pluſieurs bibliotheques. Le chancelier *de l'Hôpital*, ſon ami intime, lui adreſſa un Poëme, monument éternel de leurs liaiſons.

II. MARILLAC, (Michel de) neveu du précédent, avoit été dans ſa jeuneſſe un des plus paſſionnés Ligueurs. Son inclination le portant à la piété, il ſe fit faire un appartement dans l'avant-cour des Carmélites du fauxbourg Saint-Jacques, afin de paſſer dans leur égliſe quelques heures la nuit & le jour. Devenu maître des requêtes, il ne laiſſa pas de continuer à prendre ſoin des bâtimens & des affaires du couvent. C'eſt ce qui le fit connoître de *Marie de Médicis*, qui y alloit ſouvent, parce qu'elle en étoit fondatrice. Cette princeſſe le recommanda au cardinal *de Richelieu*, qui le fit directeur des finances en 1624, & garde des ſceaux 2 ans après. On verra, dans l'article ſuivant, la cauſe de ſa diſgrace auprès de ce miniſtre, qui le fit enfermer au château de Caen, puis dans celui de Châteaudun. Il y mourut le 7 Août 1632, dans la pauvreté, quoiqu'il eût été pendant quelque temps à la tête des finances. Il ne ſubſiſta dans ſa priſon que des libéralités de *Marie de Creil*, ſa belle-fille, qui fit encore les frais de ſes modiques funérailles. *Jean-François de* MARILLAC, brigadier des armées du roi, gouverneur de Béthune, tué à la bataille d'Hochſtet, en 1704, un an après ſon mariage, a été le dernier rejeton de ſa famille... Ce magiſtrat ſe croyant un autre *Tribonien*, publia, en 1628, une Ordonnance qui régloit preſque tout. Mais ce Code, appelé par dériſion le CODE *MICHAU*, du nom de baptême de *Marillac*, fut rejeté par le parlement, & tourné en ridicule par les plaiſans du barreau. Comme ce n'étoit qu'un recueil des anciennes ordonnances, & de celles qui avoient été faites aux derniers Etats-généraux, on voyoit bien que le mépris des officiers du parlement tomboit moins ſur l'ouvrage que ſur ſon auteur. *Marillac*, homme vif, auſtere, hautain, opiniâtre, fut offenſé de leurs railleries; il avoit réſolu d'humilier cette compagnie. (*Voyez* l'art. de TOYRAS.) On a encore de lui: I. Une *Traduction des Pſeaumes*, 1630, in-8°, en vers françois, qui ne rendent que foiblement l'énergie de l'Hébreu. II. D'autres *Poéſies*, aſſez plates. III. Une *Diſſertation* ſur l'auteur du livre de l'*Imitation*, qu'il attribue avec pluſieurs critiques à *Gerſen*.

III. MARILLAC, (Louis de) frere du précédent, gentilhomme ordinaire de la chambre de *Henri IV*, avoit épouſé *Catherine de Médicis*, demoiſelle Italienne, iſſue d'une branche de cette maiſon, différente de celle du grand-duc. Ce mariage lui procura la protection de *Marie de Médicis*; il dut à cette protection & à ſes ſervices militaires, le bâton de maréchal de France, que *Louis XIII* lui accorda en 1629. Son frere, *Michel de Maril-*

Lac, s'étoit élevé, comme nous l'avons dit, de la charge de conſeiller au parlement de Paris, à celles de garde des ſceaux & d'intendant des finances. Ces deux hommes qui devoient leur fortune au cardinal *de Richelieu*, ſe flatterent, à ce qu'on a prétendu, de le perdre, & de ſuccéder à ſon crédit. Le maréchal fut un des principaux acteurs de la *Journée des dupes*. Il offrit (dit-on) de tuer de ſa propre main ſon bienfaiteur. *Richelieu* feignant d'ajouter foi à ce complot qui ne fut jamais prouvé, fit arrêter, en 1630, le maréchal au milieu de l'armée qu'il commandoit en Italie, pour le conduire en France, où il lui préparoit un ſupplice ignominieux. Son procès dura près de deux années, & ce procès fit bientôt voir que *Richelieu* le feroit traiter avec la rigueur vindicative d'un homme armé du pouvoir ſuprême. » Le cardinal ne ſe contenta pas, (dit » l'auteur de l'*Hiſtoire générale*) de » priver le maréchal du droit d'être » jugé par les chambres du parlement aſſemblées; droit qu'on » avoit déjà violé tant de fois. Ce » ne fut pas aſſez de lui donner dans » Verdun des commiſſaires dont il » eſpéroit de la ſévérité. Ces premiers juges ayant, malgré les » menaces & les promeſſes, conclu » que l'accuſé ſeroit reçu à ſe juſtifier; le miniſtre fit caſſer l'arrêt. » Il lui donna d'autres juges, parmi leſquels on comptoit les plus » violens ennemis de *Marillac*, & » ſur-tout ce *Paul Hay du Châtelet*, » [*Voyez* l'art. CHATELET.] connu » par une ſatire atroce contre les » deux freres. Jamais on n'avoit » mépriſé davantage les formes de » la juſtice & les bienſéances. Le » cardinal leur inſulta au point de » transférer l'accuſé, & de continuer le procès à Ruel dans ſa » propre maiſon de campagne.... » Il fallut rechercher toutes les actions du maréchal. On déterra » quelques abus dans l'exercice de » ſa charge, quelques anciens profits illicites & ordinaires, faits » autrefois par lui ou par ſes domeſtiques dans la conſtruction de la » citadelle de Verdun: *Choſe étrange*, » diſoit-il à ſes juges, *qu'un homme* » *de mon rang ſoit perſécuté avec tant* » *de rigueur & d'injuſtice! Il ne s'agit* » *dans mon procès que de foin, de* » *paille, de pierre & de chaux*... Ce- » pendant ce général, chargé de » bleſſures & de quarante années » de ſervice, fut condamné à mort «. Les parens du maréchal coururent ſe jeter aux pieds du roi, pour demander ſa grace; mais le cardinal *de Richelieu*, importuné de la préſence de quelques-uns, les fit retirer. Lorſque le greffier de la commiſſion lut l'arrêt au condamné, & qu'il en fut à ces paroles: *Crime de Péculat, Conceſſions, Exactions.* — *Cela eſt faux*, dit-il. *Un homme de ma qualité accuſé de Péculat!* Il étoit dit dans le même arrêt qu'on leveroit cent mille livres ſur ſes biens, pour les employer à la reſtitution de ce qu'il avoit extorqué. *Mon bien ne les vaut pas*, s'écria-t-il, *on aura bien de la peine à les trouver.* Le chevalier du Guet, qui l'accompagna ſur l'échafaud, lui dit: *J'ai très-grand regret*, Monſieur, *de vous voir dans cet état!* (Le bourreau venoit de lui lier les mains.) — *Ayez-en regret pour le Roi, & non pour moi*, répondit le maréchal. Il eut la tête tranchée en place de Greve à Paris, le 10 Mai [ſelon *Hénault*; *Ladvocat* dit le 8] 1632. L'arrêt du parlement qui avoit voulu prendre connoiſſance de cette affaire, fut caſſé par un arrêt du conſeil; le procureur général *Molé* décrété d'ajournement perſonnel, & interdit. » Mais ſa préſence & la gravité naturelle dont » il ne rabattit rien, lui firent bien-

„ tôt obtenir un arrêt de décharge «. [*Mém. de* TALON.] Pluſieurs des amis de *Marillac* lui avoient offert de le tirer de priſon; mais il avoit refuſé, parce qu'il ſe repoſoit ſur ſon innocence. L'hiſtoire de ſon jugement & de ſon exécution, ſe trouve dans le *Journal* du cardinal *de Richelieu*, ou dans ſon *Hiſtoire*, par *le Clere*, de l'édition de 1753, 5 vol. in-12. Quelque temps après, le cardinal, promoteur de cette exécution rigoureuſe, railla les magiſtrats qui avoient condamné *Marillac*. „ Il faut avouer (leur dit-il) que „ Dieu donne aux juges des lumie„ res qu'il n'accorde pas aux autres „ hommes, puiſque vous avez con„ damné le maréchal *de Marillac* à „ mort! Pour moi, je ne croyois „ pas que ſes actions méritaſſent un „ ſi rude châtiment «. La mémoire du maréchal, coupable de quelques légeres concuſſions trop ſévérement punies, & regardé par la plus grande partie du public comme une des victimes de la vengeance d'un miniſtre puiſſant, fut rétablie par arrêt du parlement, après la mort de ſon perſécuteur.

IV. MARILLAC, (Louiſe de) *Voyez* GRAS, n° I.

MARIN, *Voyez* MARTIN II. & MARTIN III. papes.

I. MARIN, (*P. Carvilius Marinus*) prit la pourpre impériale dans la Mœſie à la fin du regne de l'empereur *Philippe*. Il s'étoit diſtingué contre les Goths; c'eſt ce qui lui fit donner le titre de *Céſar* par les troupes l'an 249 : mais il n'en jouit pas long-temps. Les ſoldats, indignés de ſa mauvaiſe conduite, le maſſacrerent, dans le temps que *Philippe* envoyoit une armée pour diſſiper ſon parti. Ce qu'il y a de remarquable, c'eſt qu'il fut mis au rang des Dieux.

II. MARIN, (le Cavalier) *Voyez* MARINI.

III. MARIN, (Michel-Ange) religieux Minime, vit le jour à Marſeille en 1697, d'une famille noble, originaire de Gênes, & fixée à Toulon dès le XIIe ſiecle. Elle alla s'établir à Marſeille vers la fin du XVIe, & y fut diſtinguée par ſa probité & par ſes places. Le frere du P. *Marin* étoit commiſſaire général de la marine, & faiſoit les fonctions d'intendant à la Guadaloupe. M. *Marin*, cenſeur royal, homme cher aux arts & à l'amitié, que la calomnie a tenté vainement de noircir, eſt de la même famille. Le P. *Marin*, dont il eſt queſtion dans cet article, fut employé de bonne heure en ſon ordre dans les écoles, dans les chaires & dans la direction. Il fut quatre fois provincial. Fixé dès ſa jeuneſſe à Avignon, il y prêcha la controverſe aux Juifs avec un ſuccès peu commun. C'eſt auſſi dans cette ville qu'il fit imprimer différens ouvrages, qui lui firent une répution diſtinguée parmi les écrivains aſcétiques. Son nom pénétra juſqu'à *Clément XIII*, qui l'honora de trois Brefs pleins d'éloges flatteurs & mérités. Ce pontife le chargea de recueillir en un ſeul corps d'ouvrage les *Actes des Martyrs*. Il en avoit déjà compoſé 2 vol. in-12, lorſqu'une hydropiſie de poitrine l'enleva à ſes amis, c'eſt-à-dire aux gens de bien, le 3 Avril 1767, dans la 70e année de ſon âge. Sa converſation reſpiroit la vertu; elle étoit animée par cette douce chaleur d'imagination qui ſe fait ſentir dans ſes livres. Les principaux ſont: I. *Conduite de la Sœur Violet, décédée en odeur de ſainteté*, à Avignon, in-12. II. *Adélaïde de Vitzburi*, ou *la pieuſe Penſionnaire*, in-12. III. *La parfaite Religieuſe*; ouvrage ſolide & ſagement écrit, in-12. IV. *Virginie*, ou *la Vierge Chrétienne*; roman pieux,

très-répandu, 2 vol. in-12. V. *La Vie des Solitaires d'Orient*, 9 vol. in-12, ou 3 in-4°. VI. *Le Baron* de Van-Heſden, *ou* la *République des Incrédules*, 5 vol. in-12. VII. *Théodule* ou l'*Enfant de Bénédiction*, in-16. VIII. *Farfalla*, ou *la Comédienne convertie*, in-12. IX. *Agnès de Saint-Amour*, ou *la Fervente Novice*, en 2 vol. in-12. X. *Angélique*, ou *la Religieuſe ſelon le cœur de Dieu*, 2 vol. in-12. XI. *La Marquiſe* de Los-Valientes, *ou* la *Dame Chrétienne*, 2 vol. in-12. XII. *Retraite pour un jour de chaque mois*, 2 vol. in-12. XIII. *Lettres Spirituelles*, 2 vol. in-12, 1769. Le P. *Marin* marchant ſur les traces du célebre *Camus*, évêque de Belley, a ſu dans ſes Hiſtoires romaneſques conduire ſes lecteurs à la vertu par les charmes de la fiction. Son ſtyle eſt un peu diffus, & quelquefois lâche & incorrect; mais les perſonnes pour leſquelles il écrivoit avoient beſoin d'une morale un peu développée; & quelques fautes de langage n'empêchoient pas que le fond de ſa diction ne ſoit bon. Il écrivoit avec clarté & de temps en temps avec élégance. *Voyez* ſon *Eloge hiſtorique*, imprimé à Avignon en 1769, in-12.

MARINE, (Ste.) Vierge de Bithynie, vivoit, à ce qu'on croit, vers le VIIIe ſiecle. Son pere, nommé *Eugene*, ſe retira dans un monaſtere, & la laiſſa preſque livrée à elle-même dans l'âge de la diſſipation & des plaiſirs. Cette conduite imprudente lui cauſa des remords. Son abbé lui ayant demandé le ſujet de ſa triſteſſe, il lui dit qu'elle venoit du regret d'avoir laiſſé ſon enfant. L'abbé croyant que c'étoit un fils, lui permit de le faire venir dans le monaſtere. *Eugene* alla querir ſa fille, lui coupa les cheveux & la revêtit d'un habit de garçon, en lui recommandant le ſecret de ſon ſexe juſqu'à ſa mort. Elle fut reçue dans le monaſtere ſous le nom de Frere *Marin*, & y vécut d'une maniere exemplaire. On dit qu'ayant été accuſée d'avoir abuſé de la fille de l'hôtel où elle alloit querir les proviſions pour le monaſtere, elle aima mieux ſe charger de cette faute, que de déclarer ſon ſexe. On la mit en pénitence à la porte du monaſtere, & on la chargea de l'éducation de l'enfant. Enfin elle mourut environ trois ans après. L'abbé ayant reconnu, après ſa mort, ce qu'elle étoit, eut beaucoup de douleur de l'avoir traitée avec tant de rigueur. On ne ſait point au vrai dans quel temps ni dans quel pays cette vierge a vécu; & cette incertitude ſembleroit autoriſer l'incrédulité des critiques qui rejettent une partie de cette hiſtoire. Au reſte ſi elle eſt vraie en tout, il faut avouer avec *Baillet* qu'on doit plutôt admirer en Ste. *Marine* la diverſité des voies de Dieu dans la conduite de ſes élus, que propoſer ſon exemple à imiter aux perſonnes de ſon ſexe. *Voyez* une hiſtoire à-peu-près ſemblable dans l'article de Ste. *Hildegonde*. *Voyez* auſſi EUPHROSINE, *à la fin*.

MARINELLA, (Lucrece) dame Vénitienne du XVIIe ſiecle, avoit beaucoup d'eſprit. On a d'elle quelques ouvrages en italien: I. *La Nobiltà delle Donne*, Veniſe, 1601, in-8°: elle y ſoutient la prééminence de ſon ſexe au-deſſus des hommes. II. *La Vita di Maria Vergine*, en proſe & en rimes, Veniſe, 1602, in-4°, fig. III. *Arcadia felice*, 1705, in-12. IV. *Amore inamorato*, Parme, 1618, in-4°. V. *Rime*, 1693, in-12.

MARINELLO, (Jean) médecin Italien du XVIe ſiecle, eſt auteur d'un ouvrage intitulé: *Gli ornamenti delle Donne, tratti delle Scrit-*

ture d'una Rena Greca, à Veniſe, 1574, in-12. Il eſt auſſi ſous ce titre: *Le Medecine partenenti alle infermita delle Donne.* On a de meilleurs ouvrages ſur cette matiere.

MARINEUS, (Luc) Sicilien, floriſſoit dans le XVIe ſiecle: il enſeigna avec réputation les belles-lettres à Salamanque, & s'acquit l'eſtime de *Ferdinand le Catholique* & de *Charles-Quint*, qui le fit chapelain de la Cour. On a de lui: I. *De Laudibus Hiſpaniæ, lib. VII.* II. *De Aragoniæ regibus & eorum rerum geſtarum, lib. V.* III. *De regibus Hiſpaniæ memorabilibus, lib. XXII.* IV. Des *Epîtres familieres*; un grand nombre de *Harangues.*

MARINI, (Jean-Baptiſte) connu ſous le nom de *Cavalier MARIN*, naquit à Naples le 18 Octobre 1569. Son pere, juriſconſulte habile, voulut que ſon fils le fût auſſi; mais la nature l'avoit fait Poëte. Obligé de fuir de la maiſon paternelle, il devint ſecrétaire du grand-amiral de Naples, & paſſa enſuite à Rome. Le cardinal *Aldobrandin*, neveu du pape *Clément VIII*, ſe l'attacha, & le mena avec lui dans ſa légation de Savoie. *Marini* avoit l'humeur fort ſatirique; il ſe fit quelques partiſans à la cour de Turin, & beaucoup plus d'ennemis. La haine qu'il inſpira au poëte *Murtola* par ſa *Murtoléide*, ſatire ſanglante, fut ſi vive, que ce rimeur tira ſur lui un coup de piſtolet, qui porta à faux & bleſſa un favori du duc. *Murtola* fut arrêté; mais *Marini*, ſachant de quoi eſt capable l'amour-propre d'un poëte humilié, demanda ſa grace & l'obtint. Les autres ennemis du poëte Italien vinrent enfin entiérement à bout de le perdre à la cour de Savoie. *Marini*, appelé en France par la reine *Marie de Médicis*, ſe rendit à Paris, & mit au jour ſon poëme d'*Adonis*, qu'il dédia au jeune roi *Louis XIII.* On y trouve des peintures agréables, des allégories ingénieuſes. Le ſtyle a cette voluptueuſe molleſſe qui plaît tant aux jeunes gens, & qui leur eſt ſi funeſte; mais cet ouvrage manque de ſuite, de liaiſon, & eſt ſemé de *concetti* & de pointes. Son ſtyle, appelé *Marineſco*, corrompit la poéſie italienne, & fut le germe d'un mauvais goût qui régna pendant tout le dernier ſiecle. Le cavalier *Marini* mourut à Naples le 21 Mars 1625, à 56 ans, dans le temps qu'il ſe diſpoſoit à revenir à Rome ſous le pontificat d'*Urbain VIII*, protecteur des gens de lettres. Lorſqu'il vit approcher ſa derniere heure, il voulut qu'on brûlât devant lui toutes ſes *Poéſies licencieuſes*; » & quoique les » religieux qui l'aſſiſtoient, moins » ſcrupuleux que lui, lui diſſent » qu'*il pouvoit conſerver les amou-* » *reuſes dans leſquelles il n'y avoit* » *rien de licencieux*, il fut inexorable » à cet égard... *Marini* étoit d'une » taille qui paſſoit beaucoup l'or- » dinaire. Sa converſation étoit » des plus agréables, & il y di- » ſoit librement ce qu'il penſoit: » (*Voyez* MALHERBE.) Il aimoit » beaucoup l'étude, & quand il ſe » couchoit, il mettoit toujours » des livres auprès de lui, parce » qu'il ne dormoit jamais que deux » heures. C'étoit à ce peu de ſom- » meil qu'il attribuoit ſa grande » maigreur. Il ſe levoit cependant » aſſez tard, & travailloit dans ſon » lit. Son application à l'étude étoit » ſi forte, qu'un jour travaillant au- » près du feu, un charbon qui étoit » ſauté ſur une de ſes jambes, y fit, » ſans qu'il le ſentît, une brûlure ſi » conſidérable, qu'il fut long-temps » à la guérir «. Ses principaux ouvrages ſont: I. Le Poëme *de Strage de gli Innocenti*, Veniſe 1633, in-4°.

II. *Rime*, 3 parties in-16. III. *La Sampogna*, 1620, in-12. IV. *La Murtolide*, 1626, in-4°. & depuis in-12. V. *Lettere*, 1627, in-8°. VI. *Adone*. Feu M. *Fréron* a imité le VIIIe chant de ce dernier poëme dans une brochure intitulée: *Les vrais Plaiſirs*, ou *les Amours de Vénus & d'Adonis*. Il y a eu pluſieurs éditions de l'original italien. On diſtingue celles de Paris, 1623, in-fol.; de Veniſe, 1623, in-4°; d'*Elzévir*, 1651, en 2 vol. in-16; d'Amſterdam, 1678, 4 vol. in-24, avec les figures de *Sébaſtien le Clerc*. Pluſieurs littérateurs Italiens écrivirent la VIE du cavalier *Marin*. On peut voir les titres de leurs ouvrages dans le tome 32 des *Mémoires* de *Niceron*... *Voy.* POUSSIN...

MARINIANA, ſeconde femme de l'empereur *Valérien*, & mere de *Valérien le Jeune*, étoit auſſi vertueuſe que belle. Elle ſuivit ſon époux en Aſie l'an 258, & fut faite priſonniere en même temps que lui, par *Sapor* roi de Perſe. Spectatrice des affronts inouis que ce prince barbare faiſoit ſouffrir à *Valérien*, elle fut elle-même expoſée aux inſultes de *Sapor* & à la riſée d'un peuple inſenſé. Elle ſuccomba à tant de malheurs, & mourut dans la priſon où elle avoit été enfermée. On la mit au rang des Divinités; & il eſt marqué ſur une de ſes médailles, qu'*elle faiſoit dans le Ciel la félicité des Dieux*. Son cœur étoit le ſanctuaire de toutes les vertus.

I. MARINIS, (Léonard de) célebre Dominicain, fils du marquis *de Caſa-Maggiore*, d'une noble famille de Gênes, naquit dans l'iſle de Chio en 1509. Le pape *Jules III* l'envoya nonce en Eſpagne. Il y plut tellement au roi *Philippe II* par ſon eſprit de conciliation, qu'il le nomma archevêque de Lanciano. Il parut avec éclat au concile de Trente, & ce fut lui qui dreſſa les articles qui concernent le ſacrifice de la Meſſe, dans la XXIIe ſeſſion. Les papes *Pie IV* & *Pie V*, dont il avoit mérité l'eſtime, lui confierent diverſes affaires importantes. Ses vertus & ſes lumieres lui acquirent l'amitié de *S. Charles Borromée*. Cet illuſtre prélat mourut évêque d'Albe le 11 Juin 1573, à 62 ans. Les Barnabites lui doivent leurs Conſtitutions. C'eſt l'un des évêques qui travaillerent par ordre du concile de Trente à dreſſer le *Catechiſmus ad Parochos*, Rome, 1566, in-folio; & à rédiger les *Bréviaire & Miſſel Romains*.

II. MARINIS, (Jean-Baptiſte de) petit-neveu du précédent, ſecrétaire de la congrégation de l'*Index*, puis général des Dominicains, mort en 1669, à 72 ans, écrivoit bien en latin, & étoit reſpectable par ſes mœurs.

III. MARINIS, (Dominique de) frere de ce dernier, ſe fit auſſi Dominicain, & devint archevêque d'Avignon, où il fonda deux chaires pour ſon ordre, & où il mourut en 1669. On a de lui des *Commentaires* ſur la Somme de *S. Thomas*, imprimés à Lyon en 1663, 1666 & 1668, 3 vol. in-folio.

MARINIUS, *Voy.* I. SACHS.

MARINONI, (Jean-Jacques) naquit à Udine dans le Frioul vers la fin du dernier ſiecle, & mourut à Vienne en Autriche l'an 1755. Le génie, l'architecture & l'aſtronomie remplirent ſon temps & ſes études. Ses ſuccès lui mériterent une place dans l'académie de Berlin, & le firent appeler à la cour d'Autriche, qui l'employa à réparer des ouvrages de fortification. La république des lettres lui doit pluſieurs ouvrages, parmi leſquels on diſtingue: *Specula domeſtica de re Ichnographica*,

MARIO NUZZI, peintre, naquit l'an 1603 à Penna dans le royaume de Naples. Il eſt plus connu ſous le nom de *Mario di Fiori*, parce qu'il excelloit à peindre des fleurs. On admire dans ſes tableaux un beau choix, une touche légère, un coloris brillant. Son pinceau lui acquit une grande réputation, des amis puiſſans & une fortune conſidérable. Il mourut à Rome en 1673, à 70 ans.

MARION, (Simon) avocat au parlement de Paris, natif de Nevers, plaida pendant 35 ans avec une réputation extraordinaire. *Henri III*, inſtruit de ſon mérite, le chargea du réglement des limites d'Artois avec les députés du roi d'Eſpagne. Des lettres de nobleſſe furent la récompenſe de ſes ſervices. Il devint enſuite préſident aux enquêtes, puis avocat-général au parlement de Paris; & mourut à Paris le 15 Février 1605, à 65 ans. On a de lui des Plaidoyers, qu'il fit imprimer en 1594, ſous le titre d'*Actiones Forenſes*. Ils eurent beaucoup de ſuccès dans leur temps. L'auteur fut reſpecté de tous les bons citoyens, par ſon zele pour les droits du roi, pour la liberté publique, & pour la gloire de la France. *Catherine* MARION, ſa fille, mariée à *Antoine Arnauld*, eut vingt enfans, illuſtres par leurs talens & par leurs vertus. Après la mort de ſon époux, elle ſe fit religieuſe à Port-royal, dont ſa fille *Marie-Angélique Arnauld* étoit abbeſſe. Elle y mourut ſaintement en 1641, à 68 ans, au milieu de ſes filles ou de ſes petites-filles, qui s'étoient conſacrées à Dieu dans ce monaſtere.

MARIOTTE, (Edme) Bourguignon, & prieur de Saint-Martin-ſous-Baune, fut reçu à l'académie des ſciences en 1666, & mourut le 12 Mai 1684, après avoir mis au jour pluſieurs écrits qui ſont encore eſtimés, & qui le furent beaucoup dans le ſiecle paſſé. Ce ſavant avoit un talent particulier pour les expériences. Il réitéra celles de *Paſcal* ſur la peſanteur, & fit des obſervations qui avoient échappé à ce vaſte génie. Il enrichit l'hydraulique d'une infinité de découvertes ſur la meſure & ſur la dépenſe des eaux, ſuivant les différentes hauteurs des réſervoirs. Il examina enſuite ce qui regarde la conduite des eaux, & la force que doivent avoir les tuyaux pour réſiſter aux différentes charges. C'eſt une matiere aſſez délicate, qui demande beaucoup de ſagacité dans l'eſprit & une grande dextérité dans l'exécution. *Mariotte* fit la plupart de ſes expériences à Chantilli & à l'Obſervatoire, devant de bons juges. Ses ouvrages ſont plus connus que l'hiſtoire de ſa vie. Celle d'un ſavant, réduit à ſon cabinet, à ſes livres & à ſes machines, ne fournit pas des événemens fort variés. On a de lui: I. *Traité du choc des Corps*. II. *Eſſai de Phyſique*. III. *Traité du mouvement des Eaux*, (publié par *la Hire*.) IV. *Nouvelles découvertes touchant la Vue*. V. *Traité du Nivellement*. VI. *Traité du mouvement des pendules*. VII. *Expériences ſur les Couleurs*. Tous ces écrits furent recueillis à Leyde en 1717, en deux vol. in-4°. On lui attribue le diſtique heureux ſur les conquêtes de *Louis XIV*, rapporté à l'article de ce monarque. On l'a rendu ainſi en vers françois:

Un ſeul jour a conquis la ſuperbe Lorraine;
La Bourgogne te coûte à peine une ſemaine;
Une Lune en ſon cours voit le Belge ſoumis....
Que promet donc l'année à tous tes ennemis?

MARIVAULT, *Voyez* I. MAROLLES.

MARIVAUX, (Pierre Carlet de Chamblain de) né à Paris en 1668, d'un pere qui avoit été directeur de la monnoie à Riom en Auvergne, étoit d'une famille ancienne dans le parlement de Normandie. La fineſſe de ſon eſprit, ſoutenue par une bonne éducation, lui fit un nom dès ſa jeuneſſe. Le théâtre fut ſon premier goût; mais voyant que tous les ſujets des *Comédies de Caractere* étoient épuiſés, il ſe livra à la compoſition des *Pieces d'intrigue*. Il ſe fraya une route nouvelle dans cette carriere ſi battue, en analyſant les replis les plus ſecrets du cœur humain, & en mêlant le ſentiment à l'épigramme. *Marivaux* ſoutint ſeul & long-temps la fortune des Italiens, & il leur donna *xxi Pieces de Théâtre*, dont la plupart embelliſſent encore la ſcene. Les ſuccès de ſes pieces & de ſes autres ouvrages, lui procurerent une place à l'académie Françoiſe, qui devoit le rechercher autant pour ſes talens que pour les qualités de ſon cœur. Il étoit dans le commerce de la vie, ce qu'il paroiſſoit dans ſes écrits. Doué d'un caractere tranquille, quoique ſenſible & fort vif, il poſſédoit tout ce qui rend la ſociété ſûre & agréable. A une probité exacte, à un noble déſintéreſſement, il réuniſſoit une candeur aimable, une ame bienfaiſante, une modeſtie ſans fard & ſans prétention, & ſur-tout une attention ſcrupuleuſe à éviter tout ce qui pouvoit offenſer ou déplaire. Il diſoit qu'*il aimoit trop ſon repos pour troubler en rien celui des autres*. Il diſputoit rarement; mais lorſque cela lui arrivoit il prenoit de l'humeur, & il la pouſſoit quelquefois juſqu'à l'aigreur. Ce qui régnoit principalement dans ſa converſation, dans ſes Comédies & dans ſes Romans, étoit un fonds de philoſophie, qui, caché ſous le voile de l'eſprit & du ſentiment, avoit preſque toujours un but utile & moral. „ *Je voudrois rendre les hommes plus juſtes & plus humains*, diſoit-il; *je n'ai point d'autre objet en vue* “. Son indifférence pour les richeſſes & les diſtinctions, égala ſon amour pour les hommes. Il ne ſollicita jamais les graces des grands; jamais il ne s'imagina que ſes talens duſſent les lui mériter. Il ne refuſa pas pourtant les faveurs de la fortune, lorſqu'elle les lui fit offrir par l'eſtime & l'amitié, ou par les protecteurs [*Voy.* III. *Helvetius.*] déſintéreſſés des arts & des lettres. Il auroit pu ſe faire une ſituation auſſi aiſée que commode, s'il eût été moins ſenſible aux malheurs d'autrui, & moins prompt à les ſecourir. On l'a vu plus d'une fois ſacrifier juſqu'à ſon néceſſaire pour rendre la liberté, & même la vie, à des particuliers qu'il connoiſſoit à peine; mais qui étoient, ou pourſuivis par des créanciers impitoyables, ou réduits au déſeſpoir par l'indigence. Il avoit la même attention à recommander le ſecret à ceux qu'il obligeoit, qu'à cacher à ſes intimes amis, ſes chagrins domeſtiques & ſes propres beſoins. Cette ſenſibilité pour les pauvres & les malheureux, avoit une ſource bien noble: la religion. *Marivaux* la connoiſſoit, l'aimoit & la pratiquoit, ſur-tout dans ſes dernieres années. Son reſpect pour nos myſteres étoit ſincere. Il ne comprenoit pas comment certains hommes ſe montroient ſi incrédules ſur des choſes eſſentielles, & ſi crédules pour des futilités. Il dit un jour à Milord *Bolyngbrocke*, qui étoit de ce caractere: *Si vous ne croyez pas, ce n'eſt pas du moins faute de foi.* Cet académicien ſi eſtimable mourut à Paris le 11 Février 1763, à 75 ans. M. *D. L. P.* lui fit cette épitaphe que nous avons un peu corrigée;

Avec trop d'art copiant la nature,
En fait de goût on peut lui trouver des égaux :
Mais par la bienfaiſance, la candeur, la droiture,
Son cœur vainquit tous ſes rivaux.

Ses ouvrages ſont : I. Des *Pieces de Théâtre*, recueillies en 5 vol. in-12, parmi leſquelles on diſtingue la *Surpriſe de l'Amour*, le *Legs*, & le *Préjugé vaincu*, au Théâtre François ; la *Surpriſe de l'Amour*, la *double Inconſtance*, & l'*Epreuve* au Théâtre Italien : [*Voyez* HOLBERG & KRUGER.] II. L'*Homere traveſti*, 2 vol. in-12 ; ouvrage qui ne fit pas honneur à ſon goût. III. *Le Spectateur François*, 2 vol. in-12, écrit d'un ſtyle maniéré ; mais eſtimable d'ailleurs par un grand nombre de penſées fines & vraies. IV. *Le Philoſophe indigent*, 2 volumes in-12. Il offre de la gaieté & de la philoſophie. V. *Vie de Marianne*, 4 vol. in-12 : un des meilleurs Romans que nous ayons dans notre langue, pour l'intérêt des ſituations, la vérité des peintures & la délicateſſe des ſentimens. *Marianne* a bien de l'eſprit, mais trop de babil ; une imagination vive, mais quelquefois peu réglée. Les ſcenes attendriſſantes qu'on y trouve peuvent faire des impreſſions trop fortes ſur de jeunes cœurs. La derniere partie de ce roman n'eſt pas de lui. VI. Le *Payſan parvenu*, 3 vol. in-12. S'il y a plus d'eſprit & de gaieté dans ce roman que dans celui de *Marianne*, il y a auſſi moins de ſentiment & de réflexions, & on y trouve, malheureuſement, des peintures dangereuſes. VII. *Pharſamon*, en 2 vol. : autre roman fort inférieur aux précédens. C'eſt le même qui a reparu ſous le titre de *Nouveau Dom Quichotte*. On y apperçoit, ainſi que dans les autres écrits de *Marivaux* :

Une Métaphyſique où le jargon domine,
Souvent imperceptible, à force d'être fine.

Mais cette métaphyſique ne doit pas fermer les yeux ſur les peintures du cœur humain, & ſur les beautés de ſentimens qui caractériſent la plupart de ſes ouvrages. *Voyez* ſa Vie, à la tête de L'*Eſprit de Marivaux*, 1769, Paris, in-8°.

I. MARIUS, (*Caïus*) célebre général Romain, fut ſept fois conſul. Né d'une famille obſcure dans le territoire d'Arpinum, & occupé dans ſa jeuneſſe à labourer la terre, il embraſſa la profeſſion des armes pour ſe tirer de ſon obſcurité. Il ſe ſignala ſous *Scipion l'Africain*, qui vit en lui un grand homme de guerre. Sa valeur & ſes brigues l'éleverent aux premieres dignités de la république. Etant lieutenant du conſul *Metellus* en Numidie, il travailla d'abord à le décrier dans l'eſprit des ſoldats ; & devenu bientôt l'ennemi déclaré de ſon général, il ſe rendit à Rome, où il vint à bout par ſes intrigues & par ſes calomnies, de le ſupplanter & de ſe faire nommer à ſa place pour terminer la guerre contre *Jugurtha*. En effet, *Marius* après avoir dépouillé *Jugurtha* de ſes états l'an 107 avant Jeſus-Chriſt, & l'avoir réduit à s'enfuir chez *Bocchus* roi de Mauritanie ſon beau-pere, il menaça *Bocchus* de le traiter de même s'il ne lui livroit ſon gendre. Le roi de Mauritanie qui redoutoit la puiſſance des Romains, écrivit ſecrétement à *Marius* de lui envoyer un homme de confiance, pour traiter de cette affaire avec lui. *Sylla* ayant paru propre à cette

négociation, il fut envoyé vers le roi. Les conditions du traité étant arrêtées, il livra *Jugurtha* au député qui le conduiſit à *Marius*, & peu après à Rome pour ſervir d'ornement au triomphe du conſul. Cette guerre ſi heureuſement terminée, donna au peuple Romain une ſi haute opinion de la valeur de *Marius*, qu'alarmé de la guerre des *Cimbres* & des *Teutons* qui menaçoient l'Italie, il lui continua le conſulat pendant cinq ans, honneur que perſonne n'avoit reçu avant lui. Il ſe prépara donc à la guerre contre ces peuples à demi-barbares. On dit qu'il en tua 200,000 en deux batailles, & qu'il en prit 80,000 priſonniers. En mémoire de ce triomphe, le vainqueur fit élever une pyramide, dont on voit encore les fondemens ſur le grand chemin d'Aix à Saint-Maximin. Les femmes des Teutons ſe voyant privées de leurs défenſeurs, avoient envoyé à *Marius* une députation pour le prier de conſerver au moins leur chaſteté & leur liberté. Le barbare les ayant refuſées, ne trouva, quand il entra dans leur camp, que des monceaux de cadavres ſanglans. Ces meres déſeſpérées s'étoient poignardées, elles & leurs enfans, pour prévenir leur déshonneur. L'année ſuivante 108 fut marquée par la défaite des Cimbres. Il y en eut (dit-on) 100,000 de tués, & 60,000 faits priſonniers. Plutarque rapporte qu'ayant eu d'abord quelques déſavantages contre les Cimbres, il fut averti en ſonge d'immoler aux dieux ſa fille *Calpurnie*, & qu'il exécuta ce barbare ſacrifice. *Marius*, devenu conſul pour la ſixieme fois, l'an 100 avant l'Ere Chrétienne, eut *Sylla* pour compétiteur & pour ennemi. Ce général vint à Rome à la tête de ſes légions victorieuſes, en chaſſa *Marius* avec ſes partiſans, & les fit déclarer ennemis de la patrie. *Marius* âgé de plus de ſoixante & dix ans, ſe vit réduit à s'enfuir de Rome, ſeul, ſans amis, ſans domeſtiques, & obligé, pour échapper aux pourſuites de ſon ennemi, de ſe cacher dans un marais appelé *Minica*, où il paſſa une nuit entiere enfoncé dans la boue juſqu'au cou. En étant ſorti au point du jour pour tâcher de gagner le bord de la mer, il fut reconnu par des habitans de Minturne, & conduit, la corde au cou, dans cette ville, où il fut enfermé dans un cachot. Alors le magiſtrat, pour obéir aux ordres qu'il avoit reçus de Rome, lui envoya un Cimbre pour le tuer. *Marius* voyant entrer cet eſclave dans ſa priſon, lui cria d'une voix terrible : *Barbare, auras-tu bien le courage d'aſſaſſiner Caius Marius ?* Le meurtrier effrayé, jeta ſon épée & ſortit de la priſon tout ému. *Marius* le ſuivit, & trouvant les portes ouvertes, il ſe jeta dans une barque qui le porta en Afrique, où il rejoignit ſon fils, aux environs du lieu où fut Carthage. Là il reçut quelque conſolation, à la vue des ruines d'une ville autrefois ſi redoutée, qui avoit éprouvé comme lui les cruelles viciſſitudes de la fortune ; mais bientôt il fut contraint de quitter cette triſte retraite. Le préteur d'Utique, vendu à *Sylla*, étoit réſolu de le ſacrifier aux vues ambitieuſes de ce général. *Marius*, après avoir échappé à divers périls, fut rappelé à Rome par *Cornelius Cinna*, qui, privé par le ſénat de la dignité conſulaire, ne crut pouvoir mieux ſe venger, qu'en faiſant révolter les légions & en mettant à leur tête *Marius*. Rome fut bientôt aſſiégée & obligée de ſe rendre. *Cinna* y entra en triomphateur, & fit prononcer l'arrêt du rappel de *Marius*. Des ruiſ-

ſaux de ſang coulerent auſſi-tôt autour de ce héros vindicatif. On tua ſans pitié tous ceux qui venoient le ſaluer, & auxquels il ne rendoit pas le ſalut. Tel étoit le ſignal dont il étoit convenu. Les plus illuſtres ſénateurs périſſent par les ordres de ce cruel vieillard ; on pille leurs maiſons, on confiſque leurs biens. Les ſatellites de *Marius*, choiſis parmi tout ce qu'il y avoit de plus déteſtables bandits en Italie, ſe porterent à des excès ſi énormes, qu'il fallut enfin prendre la réſolution de les exterminer. On les enveloppa de nuit dans leur quartier, & on les tua tous à coups de fleches. *Cinna* ſe déſigna conſul pour l'année ſuivante, & nomma *Marius* avec lui de ſa propre autorité. C'étoit le ſeptieme conſulat de ce vieillard barbare; mais il n'en jouit que 16 ou 17 jours. Une maladie, cauſée par la grande quantité de vin qu'il prenoit pour s'étourdir ſur les remords de ſes crimes, l'emporta l'an 86 avant J. C. *Marius*, élevé parmi des pâtres & des laboureurs, conſerva toujours quelque choſe de ſauvage & même de féroce. Son air étoit groſſier, le ſon de ſa voix dur & impoſant, ſon regard terrible & farouche, ſes manieres bruſques & impérieuſes. Sans autre qualité que celle d'excellent général, il parut long-temps le plus grand des Romains, parce qu'il étoit le plus néceſſaire contre les Barbares qui inondoient l'Italie. Dès qu'il ne marcha plus contre des Cimbres & des Teutons, il fut toujours déplacé, toujours cruel, & le fléau de ſa patrie & de l'humanité. S'il parut ſobre, auſtere dans ſes mœurs, il le dut à la ruſticité de ſon caractere ; s'il mépriſa les richeſſes, s'il préféra les travaux aux plaiſirs, c'eſt qu'il ſacrifioit tout à la paſſion de dominer, & ſes vertus prirent leur ſource dans ſes vices. MARIUS *le Jeune* ſon fils, tenoit du caractere féroce de ſon pere. Après avoir uſurpé le conſulat à l'âge de 25 ans, l'an 82 avant J. C., il aſſiégea le ſénat qui s'oppoſoit à ſes entrepriſes, & fit périr tous ceux qu'il croyoit ſes ennemis. Battu par *Sylla*, il s'enfuit à Préneſte, où il ſe tua de déſeſpoir.

II. MARIUS, (*Marcus Aurelius*) l'un des Tyrans des Gaules ſous le regne de *Gallien*, étoit un homme d'une force extraordinaire, qui avoit été ouvrier en fer. Il quitta ſa forge pour porter les armes. Il s'avança par dégrés, & ſe ſignala dans les guerres contre les Germains. Après la mort de *Victorin*, il fut revêtu de la pourpre impériale par le crédit de *Victorina*, mere de cet empereur. Il n'y avoit que 3 jours qu'il portoit ce titre, lorſqu'un ſoldat, ſon compagnon dans le métier d'armurier ou de forgeron, l'aſſaſſina. Ce qui feroit penſer cependant qu'il régna plus long-temps, c'eſt qu'on a de lui un grand nombre de médailles. On a prétendu que ſon aſſaſſin, en lui plongeant ſon épée dans le ſein, lui dit ces paroles outrageantes: *C'eſt toi qui l'as forgée!* Parmi les preuves de ſa force extrême, on rapporte qu'il arrêtoit avec un de ſes doigts, un chariot dans ſa courſe la plus rapide.

III. MARIUS, évêque d'Avenche, dont il tranſféra le ſiege à Lauſanne en 590, mourut en 596, à 64 ans. Il eſt auteur d'une *Chronique* que l'on trouve dans le Recueil des Hiſtoriens de France, de *Duchesne*. Cette *Chronique*, qui commence à l'an 445 & finit à l'an 581, peche quelquefois contre la chronologie.

IV. MARIUS *Æquicola*, ainſi nommé, parce qu'il étoit né à

Alvete, bourg de l'Abbruzze, qu'il croyoit être le pays des anciens *Æques*, fut l'un des beaux eſprits de la cour de *François de Gonzague*, duc de Mantoue. Il mourut vers l'an 1526. On a de lui un livre *De la nature de l'Amour*, in-8°, en italien, traduit en françois par *Chapuis*, auſſi in-8° ; & d'autres Ouvrages en latin & en italien, parmi leſquels on diſtingue ſon *Hiſtoire de Mantoue*, in-4°.

V. MARIUS, (Adrien) chancelier du duc *de Gueldres*, né à Malines, frere du poëte *Jean Second*, mourut à Bruxelles en 1558. Il ſe fit un nom par ſon talent pour la poéſie latine. On trouve ce qu'il en a fait dans le Recueil de *Grudius*, de 1612. On a encore de lui *Cimba Amoris*, parmi les Poéſies de *Jean Second*.

VI. MARIUS, (Léonard) natif de Groës en Zélande, fut docteur & profeſſeur en théologie à Cologne, vicaire-général du chapitre de Harlem, & paſteur à Amſterdam. Il ſe rendit habile dans les langues Grecque & Hébraïque, & dans l'Ecriture-ſainte. Il laiſſa un bon *Commentaire* ſur le Pentateuque, Cologne, 1621, in-folio ; & la *Défenſe Catholique de la Hiérarchie Eccléſiaſtique*, contre *Marc-Antoine de Dominis*, Cologne, 1619. Ces écrits ſont en latin : l'auteur mourut le 18 Octobre 1652.

MARIUS de CALASIO, *Voyez* CALASIO.

MARIUS-MERCATOR, *Voyez* MERCATOR.

MARIUS-NIZOLIUS, *Voyez* NIZOLIUS.

MARLEBOROUGH, (Jean *Churchill*, duc & comte de) né à Aſhe dans le Dévonshire le 24 Juin 1650, commença à porter les armes en France ſous *Turenne*. On ne l'appeloit dans l'armée que *le bel Anglois* ; » mais le général Fran-» çois (dit *Voltaire*) jugea que le » bel Anglois ſeroit un jour un » grand homme ". Il ſervit enſuite ſous *Guillaume d'Orange*, qui venoit de détrôner ſon beau-pere *Jacques II. Guillaume* ayant quitté l'Irlande quelque temps après la bataille de la Boine, donnée en 1690, laiſſa au jeune *Marleborough* le ſoin de la ſoumettre, en diſant : *Je n'ai jamais vu perſonne qui eût moins d'expérience & plus de talent.* Ses talens militaires éclaterent ſur-tout dans la guerre de 1701. Il n'étoit pas comme ces généraux auxquels un miniſtre donne par écrit le projet d'une campagne ; il étoit alors maître de la cour, du parlement, de la guerre & des finances ; plus roi que n'avoit été *Guillaume* ; auſſi politique que lui, & beaucoup plus grand capitaine. Il avoit cette tranquillité de courage au milieu du tumulte, & cette ſérénité d'ame dans le péril, premier don de la nature pour le commandement. Guerrier infatigable pendant la campagne, *Marleborough* devenoit un négociateur auſſi agiſſant durant l'hiver : il alloit dans toutes les cours ſuſciter des ennemis à la France. Dès qu'il eut le commandement des armées confédérées, il forma d'abord des hommes, & gagna du terrain ; prit Venlo, Ruremonde, Liege, & obligea les François qui avoient été juſqu'aux portes de Nimegue, de ſe retirer derriere leurs lignes. Le duc *de Bourgogne*, petit-fils de *Louis XIV*, que ſon aïeul avoit envoyé contre lui, ſe vit forcé de revenir à Verſailles, ſans avoir remporté aucun avantage. La campagne de l'an 1703 ne lui fut pas moins glorieuſe ; il prit Bonn, Hui, Limbourg, ſe rendit maître du pays entre le Rhin & la Meuſe. L'année 1704 fut encore plus funeſte à la France. *Marleborough*,

après avoir forcé un détachement de l'armée de Baviere, s'empara de Donnawert, paſſa le Danube, & mit la Baviere à contribution. La bataille d'Hochſtet ſe donna dans le mois d'Août de cette année. Le prince *Eugene* & *Marleborough* remporterent une victoire complete, qui ôta cent lieues de pays aux François, & du Danube les jeta ſur le Rhin. Les vainqueurs y eurent près de cinq mille morts & environ huit mille bleſſés; mais l'armée des vaincus fut preſque entiérement détruite. Après la bataille, *Marleborough* ayant reconnu parmi les priſonniers, un ſoldat qu'il avoit remarqué pendant l'action, lui dit: *Si ton maître avoit beaucoup de ſoldats comme toi, il ſeroit invincible.* — *Ce ne ſont pas des ſoldats comme moi qui lui manquent*, répondit ce brave homme, *mais des Généraux comme vous.* La dépêche qu'il envoya à la reine *Anne* étoit laconique; elle portoit en ſubſtance: „ Nous avons combattu, & la victoire a été pour nous. J'ai eu ce „ moment avec moi dans ma voi„ ture M. le maréchal *de Tallard*. „ Voilà tout ce que peut en ap„ prendre actuellement Votre Ma„ jeſté. Elle en ſaura le détail le „ plutôt poſſible «. [*Voyez* TALLARD.] L'Angleterre érigea à la gloire du vainqueur un palais immenſe qui porte le nom de *Bleinheim*, parce que la bataille de Hochſtet étoit connue ſous ce nom en Allemagne & en Angleterre. La qualité de *Prince* de l'empire, que l'empereur lui accorda, fut une nouvelle récompenſe de ſa victoire. Les ſuccès d'Hochſtet furent ſuivis de ceux de Ramillies en 1706, & de Malplaquet en 1709. *Marleborough*, ayant déſapprouvé trop ouvertement la paix conclue avec la France, perdit tous ſes emplois, fut diſgracié, & ſe retira à Anvers. Le peuple, (dit un hiſtorien,) ne regretta point un citoyen, dont l'épée lui devenoit inutile & les conſeils pernicieux. Les ſages ſe ſouvinrent que *Marleborough* avoit été l'ami de *Jacques II*, au point d'en favoriſer les amours pour Mlle *Churchill* ſa ſœur, & qu'il l'avoit trahi plutôt que quitté; qu'il avoit perdu la confiance de *Guillaume*, & avoit mérité de la perdre; & qu'enfin, comblé de biens & d'honneurs par la reine *Anne*, il avoit toujours cabalé contre elle. A l'avénement du roi *George* à la couronne en 1714, il fut rappelé & rétabli dans toutes ſes charges. Quelques années avant ſa mort il ſe déchargea des affaires publiques, & mourut dans l'enfance, le 16 Juin 1722, âgé de 73 ans, à Windſorlodg. On vit le vainqueur d'Hochſtet jouer au petit palet avec ſes pages, dans ſes dernieres années. *Guillaume III* l'avoit peint d'un ſeul mot, lorſqu'en mourant il conſeilla à la princeſſe *Anne* » de „ s'en ſervir comme d'un homme „ qui avoit la tête froide & le cœur „ chaud «. Ses intérêts lui étoient encore plus chers que ſa gloire. Il diſoit à un ſeigneur François, qui lui faiſoit compliment ſur ſes campagnes de Flandres: *Vous ſavez ce que c'eſt que les ſuccès de la guerre; j'ai fait cent fautes, & vous en avez fait cent une.* Il paſſoit pour aimer beaucoup l'argent. Un jour quelques infortunés ayant demandé l'aumône au comte *de Pétersborourg*, en l'appelant *Milord Marleborough: Je ne ſuis point* Milord Marleborough, répondit le comte avec vivacité; *& pour vous le prouver, je donne à chacun de vous une guinée.* La veuve *de Marleborough* a vécu juſqu'en 1744.... *Voy.* PÉTERSBOROUGH, *à la fin.*

MARLORAT, (Auguſtin) né en Lorraine l'an 1506, entra jeune chez les Auguſtins; mais il ſortit de cet ordre pour embraſſer le Cal-

viniſme. Il s'acquit beaucoup de réputation dans ſon parti, par ſes prédications & par ſon ſavoir. Il parut avec éclat au colloque de Poiſſi en 1561. Les guerres de religion ayant commencé l'année ſuivante, le roi prit Rouen ſur les Calviniſtes. *Marlorat*, qui étoit miniſtre en cette ville, y fut pendu le 30 Octobre 1562, à 56 ans. On a de lui des *Commentaires ſur l'Ecriture ſainte*, peu eſtimés; & un livre qui a été plus conſulté que ſes Commentaires: il eſt intitulé: *Theſaurus locorum communium ſanctæ Scripturæ*, Londres, 1574, in-folio; & Geneve, 1624.

MARLOT, (Guillaume) né à Reims, ſe fit Bénédictin, fut grand-prieur de Saint-Nicaiſe à Reims, & mourut en 1667 au prieuré de Fives, près de Lille en Flandres. Il a donné: I. *Metropolis Remenſis Hiſtoria*, Lille, 1666; & Reims, 1679, 2 volumes in-folio. II. *Le Théâtre d'honneur & de magnificence, préparé au ſacre des Rois*, 1654, in-4°, & d'autres ouvrages.

MARLY, (*Machine* de) *Voyez* les articles Rannequin; & Ville, n° III.

MARMARÈS: c'eſt le nom du prince Scythe qui périt avec grand nombre de ſes ſujets maſſacrés en trahiſon par les Medes, ſous le roi *Cyaxare*: *Voyez* ce mot.

MARMOL, (Louis) célebre écrivain du ſeizieme ſiecle, natif de Grenade, laiſſa pluſieurs ouvrages. Le principal & le plus connu eſt la *Deſcription générale de l'Afrique*, que *Nicolas Perrot d'Ablancourt* a traduite d'eſpagnol en françois. Cet ouvrage peu exact n'a été eſtimé pendant long-temps, que parce qu'on n'avoit rien de mieux ſur cette matiere: [*Voyez* Léon, n° xxii.] La verſion françoiſe parut à Paris en 1667, en 3 vol. in-4°. L'original eſpagnol fut imprimé à Grenade en 1573, en 3 vol. in-folio. Cette premiere édition eſt fort rare. L'auteur s'étoit trouvé au ſiege de Tunis en 1536, & avoit été huit ans priſonnier en Afrique.

MARNE, (Jean-Baptiſte de) né à Douai le 26 Novembre 1699, ſe fit Jéſuite en 1716, devint confeſſeur de Jean-Théodore *de Baviere*, cardinal, évêque & prince de Liege, & mourut dans cette ville en 1756. Nous avons de lui: I. *La Vie de S. Jean Népomucene*, Paris, 1741, in-12. II. *Hiſtoire du Comté de Namur*, Liege, 1754, in-4°, enrichie de pluſieurs diſſertations critiques. En 1780 on a donné une nouvelle édition, en 2 vol. in-8°, à Bruxelles, augmentée de la *Vie* de l'auteur, & de notes par M. Paquot, qui dit que « cette hiſtoire eſt ſans » contredit la mieux écrite que » nous ayons parmi toutes celles » des provinces belgiques, & preſ- » que la ſeule qui mérite le nom » d'*Hiſtoire*».

MARNIX, (Philippe de) ſeigneur du Mont *Sainte-Aldegonde*, né à Bruxelles en 1538, fut diſciple de *Calvin* à Geneve, & ſe rendit très-habile dans les langues, dans les ſciences & dans le droit. A peine de retour aux Pays-Bas, il fut contraint d'en ſortir, & ſe retira dans le Palatinat, où il fut conſeiller eccléſiaſtique de l'électeur. Mais *Charles-Louis-Guillaume*, prince *d'Orange*, l'ayant redemandé quelque temps après, l'employa avec utilité dans les affaires les plus importantes. Ce fut lui qui dreſſa le formulaire de la confédération, par laquelle pluſieurs ſeigneurs des Pays-Bas s'oppoſerent, en 1566, au tribunal de l'Inquiſition. Elu conſul d'Anvers, il défendit cette ville contre le duc de Parme, en 1584; & mourut à Leyde en 1598, à 60 ans, dans le temps qu'il travailloit à une verſion flamande de la *Bible*. On

a de lui : I. Des *Theſes de controverſe*, Anvers, 1580, in-fol. II. Une *Epitre circulaire* aux proteſtans. III. *Apiarium, ſive alvearium romanum*, Bois-le-Duc, 1571 : ouvrage où l'on trouve des germes d'Athéiſme, réfuté victorieuſement par Jean *Coens*, curé à Courtrai. IV. *Tableau où on montre la différence entre la Religion Chrétienne & le Papiſme*, Leyde, 1599, in-8°. La haine contre l'égliſe catholique fait le caractere de tous ces ouvrages.

I. MAROLLES, (Claude de) gentilhomme de la province de Touraine, mérita, par ſa valeur, ſon adreſſe & ſa probité, d'être fait gentilhomme ordinaire du roi, lieutenant des Cent-Suiſſes, & maréchal-de-camp. Il porta les armes de bonne heure, & ſe ſignala dans diverſes occaſions, ſur-tout dans un combat ſingulier contre *Marivault*, en 1589. Celui-ci ayant défié *Marolles*, le combat ſe donna avec grand appareil aux portes de Paris, le lendemain de l'aſſaſſinat du roi *Henri III. Marivault* étoit royaliſte, & *Marolles* ligueur. Le premier rompit ſa lance dans la cuiraſſe de ſon adverſaire, qui en fut fauſſée; & l'autre porta ſi adroitement ſon coup dans l'œil de ſon ennemi, qu'il y laiſſa le fer de ſa lance avec le tronçon, pénétrant juſqu'au derriere de la tête. Le royaliſte renverſé par terre expira dans un demi-quart-d'heure, en proférant ces généreuſes paroles : *Que le plaiſir de vaincre auroit été contrebalancé par la douleur de ſurvivre au Roi ſon maître... Marolles* n'exigea d'autre marque de ſa victoire, que l'épée & le cheval du vaincu. On le ramena à Paris en triomphe, au ſon des trompettes & au milieu des acclamations publiques. Les fanatiques prédicateurs de la Ligue firent ſon panégyrique en chaire, & ne craignirent pas de le comparer à *David* vainqueur de *Goliath*. *Marolles* ſignala ſon courage en France, en Italie, en Hongrie & ailleurs, & mourut en 1633 à 67 ans, regardé comme un héros qui mêloit la rodomontade à la bravoure. Il ne ſe faiſoit jamais ſaigner que debout & appuyé ſur ſa pertuiſanne, ſous prétexte qu'un homme de guerre ne doit répandre ſon ſang que les armes à la main.

II. MAROLLES, (Michel de) fils du précédent, entra de bonne heure dans l'état eccléſiaſtique, & obtint par le crédit de ſon pere deux abbayes, celle de Beaugerais & celle de Villeloin. Il étoit né avec une ardeur extrême pour l'étude, & il la conſerva juſqu'à ſa mort. Depuis l'année 1619, qu'il mit au jour la traduction de *Lucain*, juſqu'en 1681 qu'il publia, in-4°, l'*Hiſtoire des Comtes d'Anjou* *, il ne ceſſa de travailler avec une application infatigable. Il s'attacha ſur-tout à faire paſſer les auteurs anciens dans notre langue; mais il les traveſtit en moderne, qui n'a ni le goût, ni les graces de l'antiquité. Les fleurs les plus brillantes des poëtes ſe fanerent entiérement entre ſes mains. S'il ne fut ni le plus élégant, ni le plus fidelle des traducteurs, on lui a du moins l'obligation d'avoir frayé le chemin à ceux qui vinrent après lui. La plupart le traiterent avec indécence dans leurs Préfaces, après avoir profité de ſon travail. L'abbé de *Marolles* avoit beaucoup d'érudition, & il ſe ſignala dans tout le cours de ſa vie par ſon amour pour les arts. Il fut l'un des premiers qui rechercherent avec ſoin les *Eſtampes*. Il en fit un *Recueil* de près de 100,000, qui eſt aujourd'hui un des ornemens du cabinet du roi. Il ſe mêla d'être poëte, & enfanta, en dépit d'*Apollon*, 133,124 vers, parmi leſquels il y en a deux ou trois de bons. Il diſoit un jour à

(*) *Voy.* IV. *Foulques.*

Liniere : Mes vers me coûtent peu. — Ils vous coûtent ce qu'ils valent, lui répondit ce ſatirique... L'abbé *de Marolles* prétendoit » que la multitude des mauvaiſes verſions qu'il avoit faites, devoit le mettre au niveau de ceux qui n'en avoient fait que peu, mais bonnes «. J'aimerois autant la vanité d'un manœuvre, qui prétendroit avoir droit de prendre place parmi les habiles architectes, parce qu'il auroit bâti un grand nombre de chaumieres. Son ame étoit mâle, autant que ſon ſtyle étoit rampant. Il écrivoit pour le plaiſir d'écrire, ſans penſer à aller par cette voie à la fortune. Dans l'Epître dédicatoire de ſes *Mémoires*, il détourne ſes parens & ſes amis de s'appliquer comme lui à l'étude, s'ils penſent qu'elle ſerve à leur gloire & à leur avancement. » Croyez-moi, (leur dit-il,) » Meſſieurs : pour prétendre aux » faveurs de la fortune, il ne faut » que ſe rendre utile & complaiſant à ceux qui ont beaucoup de » crédit & d'autorité ; être bien » fait de ſa perſonne ; flatter les » puiſſances ; ſouffrir de leur part, » en riant, toutes ſortes d'injures » & de mépris, quand ils trouvent bon d'en agir de la ſorte ; » ne ſe rebuter jamais de mille obſtacles qui ſe préſentent ; avoir » un front d'airain & un cœur de » rocher ; inſulter les gens de bien » injuſtement perſécutés ; dire rarement la vérité, & paroître dévot, même avec ſcrupule, quoique l'on abandonne toutes choſes pour ſes intérêts : après cela, » tout le reſte eſt preſque inutile. » Mais quoi qu'il en ſoit, ne faiſons pas le mal, afin qu'il en arrive du bien. Révérons les puiſſances ſouveraines avec tous les » reſpects qui leur ſont dus, & » ſouvenons-nous que la courte » durée de notre vie nous défend » de concevoir ici-bas de longues eſpérances, & que nos jours » s'écoulent tandis que nous parlons «. Ces réflexions marquent aſſez la façon de penſer de l'abbé *de Marolles* & la trempe de ſon caractere. Il mourut à Paris le 6 Mars 1681, à 81 ans. Il avoit eu ſoin de faire imprimer avant ſa mort, à l'imitation du préſident *de Thou*, ſes *Mémoires*, publiés en 1755 par l'abbé *Goujet*, en 3 vol. in-12. Ces Mémoires ſont à ceux du célebre hiſtorien, ce que *Limiers* eſt à *Voltaire*. C'eſt un mélange de quelques faits intéreſſans, & d'une infinité d'anecdotes minutieuſes. Mais quoique foiblement & même platement écrits, on ne les lit pas ſans plaiſir, parce que ces petites choſes, ces menus faits, ces riens perſonnels ou domeſtiques, peignent l'homme & les hommes. C'eſt le cas de dire comme *Ciceron* : *Hiſtoria quoquo modo ſcripta placet.* On a encore de l'abbé *de Marolles* : I. Des Traductions plates, alongées & ſouvent peu fidelles de *Plaute* ; de *Térence* ; de *Lucrece* ; de *Catulle* ; de *Tibulle* ; de *Virgile* ; d'*Horace* ; de *Juvenal* ; de *Perſe* ; de *Martial*, 1655, 2 vol. in-8°, (à la tête duquel *Ménage* mit : » EPIGRAMMES » CONTRE *MARTIAL* «.) de *Stace* ; d'*Aurélius-Victor* ; d'*Ammien-Marcellin* ; de *Grégoire de Tours*, 2 vol. in-8° ; d'*Athenée* : celle-ci eſt très-rare. Les moins eſtimées de ces verſions ſont celles des poëtes, quoiqu'elles lui aient beaucoup plus coûté. *Leſtang*, dans ſes *Regles de bien traduire*, maltraita un peu l'abbé *de Marolles*, qui s'en plaignit vivement. Le cenſeur prit le moment où il alloit faire ſes Pâques pour l'appaiſer. *Marolles* ne put s'empêcher de lui accorder ſon pardon ; mais quelques jours après, il lui dit, » qu'il le lui avoit extorqué «. *Monſieur l'Abbé*, (lui ré-

pliqua *Leſtang*,) *ne faites pas tant le difficile*; *on peut bien*, *quand on a beſoin d'un pardon général*, *en accorder un particulier*. II. Une Suite de l'*Hiſtoire Romaine* de *Coëffeteau*, in-fol. C'eſt *Virgile* continué par *Stace*. III. Une verſion du *Bréviaire Romain*, 4 vol. in-8°; & d'autres ouvrages, qui ſont l'écume de nos bibliotheques. IV. Les *Tableaux du Temple des Muſes*, tirés du cabinet de *Favereau*, ſont priſés des curieux. Ils virent le jour à Paris en 1655, in-folio; mais cette édition a été effacée par celle d'Amſterdam, 1733, in-fol. Les planches de la premiere furent deſſinées par *Diépenbeck*, & gravées la plupart par *Bloëmaërt*. V. Cet infatigable écrivain avoit commencé à traduire la *Bible*. Surpris, dit-on, par le fameux *Iſaac la Peyrere*, *Marolles* inſéra dans ſa verſion les *Notes* de ce viſionnaire. L'archevêque de Paris, *de Harlay*, en fit ſaiſir & brûler preſque tous les exemplaires. C'eſt pour cela qu'il ne nous reſte que la traduction des livres de la *Geneſe*, de l'*Exode*, & des 23 premiers chapitres du *Lévitique*. Cette verſion fut imprimée à Paris en 1671, in-fol. VI. Deux *Catalogues* d'Eſtampes, curieux & recherchés, publiés en 1666, in-8°; & 1672, in-12. *Voy.* TIBULLE.

MARON, *Voy.* *VIRGILE*.

MARON, un des héros Grecs qui ſe ſacrifierent au paſſage des Thermopyles, ſous *Leonidas*. Il fut révéré comme un dieu.

MARONI, *Voy.* LITOLPHI.

MAROSIE, Dame Romaine, fille de *Theodora*, monſtre d'impudicité & de ſcélérateſſe, ne fut pas inférieure à ſa mere en méchanceté. Sa beauté, ſes charmes & ſon eſprit lui ſoumirent les cœurs des plus grands ſeigneurs de Rome. Elle ſe ſervit d'eux pour faire réuſſir ſes deſſeins ambitieux, s'empara du château Sainte-Ange, & deſtitua les papes à ſa fantaiſie. Elle fit dépoſer & périr *Jean X* en 928; & plaça, en 631, ſur le trône pontifical, *Jean XI*, qu'elle avoit eu du duc de Spolette. Elle avoit d'abord épouſé *Adelbert*; & après la mort de ſon époux, elle ſe maria à *Gui*, fils du même *Adelbert*. *Gui* étant mort, elle contracta un 3e mariage avec *Hugues*, beau-frere de *Gui*. *Alberic* ſon fils, qu'elle avoit eu d'*Adelbert*, ayant reçu un ſoufflet de ce *Hugues*, aſſembla ſes amis, en 632, le chaſſa de Rome, & mit *Jean XI*, ſon frere utérin, en priſon avec ſa mere, laquelle mourut miſérablement.

I. MAROT, (Jean) né à Matthieu près de Caen l'an 1463, mort en 1523, à 60 ans, fut pere de *Clément Marot*. Jean *Marot* prenoit la qualité de *Secrétaire & de Poëte de la magnanime Reine* ANNE *de Bretagne*. Il vécut ſous *Louis XII* & ſous *François I*. Ses Poéſies furent fort goûtées de ſon temps. Ses ouvrages en vers ſont : La *Deſcription des deux Voyages de* Louis XII *à Gênes & à Veniſe*; le *Doctrinal des Princeſſes & Nobles Dames*, en 24 rondeaux; *Epitres des Dames de Paris au Roi* François I; autre *Epitre des Dames de Paris aux Courtiſans de France étant en Italie*; *Chant-Royal de la Conception Notre-Dame*; cinquante *Rondeaux*, &c. Ces ouvrages ont été imprimés à Paris en 1732, in-8°. *Marot* avoit de l'imagination, ſans avoir ni l'enjouement, ni la facilité de ſon fils. Il peint aſſez bien, & s'exprime quelquefois avec force; mais ſouvent auſſi il ſe néglige trop : le tour de ſa phraſe en devient obſcur; & l'on trouve chez lui pluſieurs vers où le mauvais arrangement des mots détruit abſolument la verſification.

Un autre défaut, c'eſt qu'il emploie des rimes inſuffiſantes, & qu'il ſe ſert de proverbes bas dans des ſujets relevés. Il eſt néanmoins exempt de ces pointes & de ces jeux de mots dont les poëtes de ſon temps faiſoient tant d'uſage. La plupart de ſes rondeaux ſont bons, & il y en a quelques-uns d'excellens.

II. MAROT, (Clément) fils du précédent, naquit à Cahors en Querci l'an 1495. Il fut, comme ſon pere, valet de chambre de *François I*, & page de *Marguerite de France*, femme du duc *d'Alençon*. Il ſuivit ce prince en 1521, fut bleſſé & fait priſonnier à la bataille de Pavie. *Clément Marot* s'appliqua avec ardeur à la poéſie, & s'y rendit infiniment ſupérieur à ſon pere. De retour à Paris, il fut accuſé d'héréſie & mis en priſon : ſon irréligion & ſon étourderie lui mériterent ce châtiment. On a conté, que donnant à dîner à *Diane de Poitiers* un jour maigre, il s'aviſa d'enfreindre la loi de l'abſtinence ; & ſa maîtreſſe, piquée de l'indiſcrétion de ſon amant, le dénonça (dit-on) à l'Inquiſiteur, qui le fit enfermer au Châtelet : mais ce conte paroît peu vraiſemblable. Quoi qu'il en ſoit, il fut obligé de comparoître devant le lieutenant-criminel. On lui entendit reprocher ſes écrits licencieux & les hiſtoires les plus ſcandaleuſes de ſa vie. Tout ce qu'il obtint, après bien des ſollicitations, fut d'être transféré, de priſons obſcures & mal-ſaines du Châtelet, dans celles de Chartres. C'eſt là qu'il écrivit ſon *Enfer*, ſatire ſanglante contre les gens de juſtice, & qu'il retoucha le *Roman de la Roſe*. Il ne ſortit de ſa priſon qu'après la délivrance de *François I*, en 1526. A peine fut-il libre, qu'il reprit ſon ancienne vie. Une nouvelle intrigue avec la reine de Navarre, qu'il ne cacha pas davantage que la premiere, lui cauſa des chagrins non moins cuiſans. Toujours fougueux, toujours imprudent, il s'aviſa de tirer un criminel des mains des archers. Il fut mis en priſon, obtint ſon élargiſſement, donna dans de nouveaux travers, & fut obligé de s'enfuir à Geneve. On prétend, mais ſans preuves, que *Marot* corrompit dans cette ville la femme de ſon hôte ; & que la peine rigoureuſe qu'il avoit raiſon d'appréhender, fut commuée en celle du fouet, à la recommandation de *Calvin*. De Geneve il paſſa à Turin, où il mourut dans l'indigence, en 1544, à 50 ans. Ce poëte avoit un eſprit enjoué & plein de ſaillies, ſous un extérieur grave & philoſophique. *Marot* a ſur-tout réuſſi dans le genre épigrammatique. *Du Verdier* dit, en parlant de lui, » qu'il a été le Poëte des » Princes & le Prince des Poëtes » de ſon temps «. Cette antitheſe puérile eſt vraie à quelques égards. Les juges les plus ſéveres ſeront forcés de convenir, qu'il avoit beaucoup d'agrément & de fécondité dans l'imagination : s'il eût vécu de nos jours, le goût la lui auroit réglée. On a de lui des *Epîtres*, des *Elégies*, des *Rondeaux*, des *Ballades*, des *Sonnets*, des *Epigrammes*. L'ouvrage de *Marot* qui fit le plus de bruit, eſt ſa *Traduction* en vers *des Pſeaumes*, chantée à la cour de *François I*, & cenſurée par la Sorbonne. Cette faculté porta des plaintes au roi au ſujet de cette verſion ; mais *François* n'y eut aucun égard, & engagea même le poëte à continuer, comme *Marot* le témoigne dans cette épigramme :

Puiſque voulez que je pourſuive, ô SIRE,
L'œuvre royal du Pſeautier *commencé,*
Et que tout cœur aimant Dieu le déſire,
De beſogner ne me tiens diſpenſé.
S'en ſente donc, qui voudra, offenſé;
Car ceux à qui un tel bien ne peut plaire,
Doivent penſer, ſi jà ne l'ont penſé,
Qu'en vous pluiſant me plaît de leur déplaire.

Marot n'avoit pas cependant lieu de s'enorgueillir de ſa verſion. Comparée à l'original, elle étoit bien loin d'y atteindre. Elle eſt dénuée de cette ſublimité raviſſante & de cette poéſie d'expreſſion qui le caractériſent. Etoit-il poſſible que *Marot*, dont tout le mérite conſiſte dans l'art de plaiſanter avec un tour épigrammatique, dans un naturel unique à la vérité, mais dont les grands défauts ſont un ſtyle le plus ſouvent comique, trivial & bas; rendit l'harmonie & la noble ſimplicité de l'Hébreu? C'eſt un tableau de *Raphaël*, copié par *Callot*. Il chante les louanges de l'Etre ſuprême du même ton dont il avoit célébré les charmes d'*Alix*. Le ſtyle des Pſeaumes de *Marot* plut aux François: parce que celui de ſes Epigrammes leur avoit plu. Il eut des imitateurs; on écrivit, en ſtyle *Marotique*, les tragédies, les poëmes, l'hiſtoire, les livres de morale. *La Fontaine* dans le ſiecle dernier, & *Rouſſeau* dans celui-ci, ne contribuerent pas peu à le répandre. Tous les genres de la littérature furent avilis par cette bigarrure de termes bas & nobles, ſurannés & modernes. On entendit, dans quelques pieces de morale, les ſons du ſifflet de *Rabelais* parmi ceux de la flûte d'*Horace*. Le bon goût a diſſipé cette barbarie, ſupportable dans un conte & dans le temps de *François I*; mais déteſtable dans un ouvrage noble, & ſous le regne de *Louis XIV* & les ſuivans. *Michel* MAROT, ſon fils, eſt auſſi auteur de quelques vers; mais ils ne ſont pas comparables à ceux de *Jean* & de *Clément*. Les Œuvres des trois *Marot* ont été recueillies & imprimées enſemble à la Haie, en 1731, en 4 vol. in-4°, & en 6 vol. in-12. [*Voyez* LENGLET, n° II.] L'abbé *Irail* a parlé des amours de *Marot* pour *Diane* de Poitiers, d'après cet auteur. M. *Goujet* prétend que ces amours ſont imaginaires: conſultez le tom. XIe de ſa *Bibliotheque Françoiſe*.

III. MAROT, (François) peintre, né à Paris de la même famille que le poëte, fut l'éleve de *la Foſſe*, & perſonne n'approcha plus de ſon maître. On voit pluſieurs de ſes ouvrages à Notre-Dame de Paris, qui prouvent ſon habileté. L'académie de peinture ſe l'aſſocia en 1702; il fut enſuite profeſſeur, & mourut en 1719, à 52 ans.

MARQUARD-FREHER, né à Ausbourg en 1565, d'une famille féconde en perſonnes lettrées, étudia à Bourges ſous le célebre *Cujas*, ſe rendit habile dans les belles-lettres & dans le droit. De retour en Allemagne, il devint conſeiller de l'électeur Palatin, & profeſſeur de droit à Heidelberg. Peu de temps après, il quitta ſa chaire, & fut employé par l'électeur *Fréderic IV* dans les affaires les plus délicates. Ce prince l'envoya, en qualité de miniſtre, en Pologne, à Mayence, & dans pluſieurs autres cours. *Langelheim* lui écrivit de la Haye une lettre, qui, par les anecdotes qu'elle renferme, mérite d'être rapportée. » Il eſt glo» rieux pour moi ſans doute de rece» voir, dans cette extrémité du con» tinent, une lettre écrite au milieu

» de la Sarmatie. N'allez pas croire » cependant qu'il y ait là de quoi » ſurprendre mes Bataves : ils ſe » font déjà un jeu de naviguer » dans les deux Indes. *Scaliger* a » demandé de vos nouvelles avec » un très-vif intérêt ; il dit vous » avoir écrit. *Grotius* & d'autres » ſavans vous aiment tendrement. » *Meurſius* ſe plaint que vous ne » lui ayez pas répondu. *Douza* eſt » d'une douceur admirable, & ſon » commerce mérite d'être recher- » ché. Rien de plus prodigieux » que la ſcience, également vaſte » & conſommée, de *Grotius*, jeu- » ne homme à peine âgé de vingt » ans «. *Freher* mourut à Heidel-berg le 13 Mai 1614, à 49 ans. On a de lui un grand nombre d'ou-vrages. Les principaux ſont : I. *Origines Palatinæ*, in-fol., très-ſa-vant. II. *De Inquiſitionis proceſſu*, 1679, in-4°, curieux. III. *De re Monetaria veterum Romanorum, & hodierni apud Germanos imperii*, Lug-duni, 1605, in-4°, traité utile, qu'on trouve auſſi dans le tome XIe des *Antiquités Romaines* de *Grævius*. IV. *Rerum Bohemicarum Scriptores*, Hanau, 1602, in-fol. ; ce recueil contient les meilleurs hiſtoriens de Bohême. V. *Rerum Germanicarum Scriptores*, in-folio, 3 vol., à Francfort & à Hanovre ; le 1er en 1600, le 2e en 1602, le 3e en 1611. Cette collection, réim-primée en 1717, eſt utile & même néceſſaire pour l'hiſtoire d'Allema-gne. VI. *Corpus Hiſtoriæ Franciæ*, in-fol. moins eſtimé, &c. *Freher* joignoit à une vaſte littérature, beaucoup de goût pour la pein-ture antique & pour la ſcience numiſmatique. Il eſt différent de *Jean* FREHER, qui a écrit contre *Francus*.

MARQUEMONT, (Denys *Si-mon de*) cardinal, archevêque de Lyon en 1612, né à Paris, ſe rendit célebre par ſes diverſes am-baſſades, & par l'étendue de ſon zele. Il avoit établi une congréga-tion de docteurs qui s'aſſembloient une fois la ſemaine dans ſon pa-lais, pour traiter de toutes les af-faires concernant le dioceſe dont il étoit chargé. Ce fut par ſon conſeil que *S. François de Sales* mit en clôture les religieuſes de la Viſita-tion qu'il avoit fondées. Ce cardinal mourut à Rome en 1626, à 54 ans.

MARQUES, (Jacques de) ha-bile chirurgien, né à Paris d'une famille originaire de Nantes, mou-rut dans cette capitale en 1622. On a de lui une excellente *Introduction à la Chirurgie*, qu'il compoſa en faveur des jeunes éleves ; & un *Traité des Bandages de Chirurgie*, à Paris, 1618, & 1662, in-8°. La clarté & la ſolidité étoient le ca-ractere de ſon eſprit, & ſont celui de ſes ouvrages.

MARQUET, (François-Nico-las) né à Nancy en 1687, prati-qua avec ſuccès la médecine dans ſa patrie, & s'occupa toute ſa vie de l'étude de la botanique. Les fruits de ſes recherches ſur cette ſcience ſont conſignés dans trois volumes in-folio, forme d'Atlas, qui ſont entre les mains de ſon gen-dre M. *Buc'hoz*, qui les a fait paſſer en grande partie dans un ou-vrage publié à Paris, 1762, intitulé : *Traité hiſtoriqae des Plantes qui croiſ-ſent dans la Lorraine & les trois Evê-chés*, 10 vol. in-8°. *Marquet* eſt encore auteur : I. De la *Méthode pour apprendre, par les notes de la muſique, à connoître le pouls*, Paris, 1768, in-12. II. Des *Obſervations ſur la guériſon de pluſieurs maladies notables*, 2 vol. in-12. Il mourut le 29 Mai 1759.

I. MARQUETS, (Anne des) native du comté d'Eu, religieuſe Dominicaine à Poiſſi, poſſédoit les langues grecque & latine, &

faiſoit aſſez bien des vers. On a d'elle : I. Une *Traduction* en vers françois des *Poéſies* pieuſes & des *Epigrammes* de *Flaminio*, le latin à côté, à Paris, 1569, in-8°. II. *Traduction*, d'après les vers latins de *Claude d'Eſpenſe*, des *Collectes* de tous les Dimanches. Elle entretenoit un commerce littéraire avec ce ſavant, qui dans ſon teſtament fit une gratification à ſon amie. III. *Sonnets & Deviſes*, Paris, 1562. *Anne* perdit la vue quelque temps avant ſa mort, arrivée vers 1588.

II. MARQUETS, (Charles des) *Voyez* DESMARQUETS.

MARRIER, (D. Martin) religieux de Cluny, fut pendant 15 ans prieur de Saint-Martin-des-Champs. Il étoit né à Paris en 1572, & mourut dans la même ville en 1644, à 72 ans. On lui doit un recueil curieux & très-utile aux hiſtoriens eccléſiaſtiques : il le publia in-fol. en 1614, ſous le titre de *Bibliotheca Cluniacenſis*, avec des notes que lui fournit *André Duchesne*, ſon ami. C'eſt une collection de titres & de pieces concernant les abbés de l'ordre de Cluny, & non une hiſtoire des hommes illuſtres de cet ordre, comme le dit le continuateur de *Ladvocat*. On a encore de lui l'*Hiſtoire* latine du *Monaſtere de Saint-Martin-des-Champs*, où il avoit fait profeſſion, in-4°, Paris, 1637.

MARS, dieu de la guerre, étoit fils de *Jupiter* & de *Junon*, ſelon *Héſiode*; ou de *Junon* ſeule, ſelon *Ovide*, qui raconte que cette déeſſe, jalouſe de ce que ſon mari en ſe frappant le front, en avoit fait ſortir *Minerve* armée de pied en cap, ſe mit en voyage pour chercher un moyen d'en faire autant que lui. Etant arrivée au palais de *Flore* femme de *Zéphyre*, elle lui dit le ſujet de ſon voyage. *Flore* lui promit de lui découvrir le ſecret qu'elle cherchoit, ſi elle ne vouloit pas le révéler à *Jupiter*. *Junon* le lui ayant juré par le Styx, elle lui indiqua une certaine plante qui croît dans les campagnes d'Olene en Achaïe, ſur laquelle une femme en s'aſſeyant concevoit ſur le champ. *Junon* exécuta ce que *Flore* lui avoit dit, & donna ainſi le jour à *Mars*, qu'elle nomma le *Dieu de la Guerre*. Ce dieu préſidoit à tous les combats. Il aima paſſionnément *Vénus*, avec laquelle *Vulcain* le ſurprit. On le repréſente toujours armé de pied en cap, & un coq auprès de lui, parce qu'il métamorphoſa en coq *Alectrion* ſon favori, qui, faiſant ſentinelle pendant qu'il étoit avec *Vénus*, le laiſſa ſurprendre. On bâtit beaucoup de temples en ſon honneur, particuliérement dans la Thrace, dans la Scythie, & chez les Grecs. Il préſidoit aux jeux des gladiateurs & à la chaſſe, parce que ces exercices avoient quelque choſe de belliqueux. On lui donnoit pour ſœur, BELLONE, Déeſſe de la Guerre, que l'on repréſentoit avec un caſque en tête, une pique & un fouet dans les mains, & quelquefois tenant une torche ardente pour allumer la guerre. Le cheval, le loup, le chien & le pivert étoient les victimes qu'on immoloit à *Mars*. Les Romains le révéroient particuliérement, parce que, ſuivant l'opinion vulgaire, il étoit pere de *Rémus* & de *Romulus*. On lui avoit bâti à Rome un temple ſous le nom de *Mars-Vengeur*. Lorſqu'un général Romain partoit pour la guerre, il entroit dans ce temple, remuoit les boucliers conſacrés à ce Dieu, & ſecouoit ſa ſtatue en lui criant : *Mars, vigila* : Mars, veille à notre conſervation.

MARSAIS, (Céſar Cheſneau du) né à Marſeille en 1676, entra dans la congrégation de l'Ora-

toire ; mais le déſir d'une plus grande liberté la lui fit quitter bientôt après. Il vint à Paris, s'y maria, fut reçu avocat, & commença à travailler avec ſuccès. Des eſpérances flatteuſes l'avoient engagé dans cette profeſſion ; mais, trompé dans ſes eſpérances, il ne tarda pas à l'abandonner. L'humeur chagrine de ſa femme, qui croyoit avoir acquis par une conduite ſage le droit d'être inſociable, l'obligea de ſe ſéparer d'elle. Il ſe chargea de l'éducation du fils du préſident *de Maiſons*. La mort du pere l'ayant privé de la récompenſe que méritoient ſes ſoins, il entra chez le fameux *Law*, pour être auprès de ſon fils. Après la chute de ce fameux charlatan, il entra chez le marquis *de Beaufremont*, & fit des éleves dignes de lui. Quoiqu'il fût accuſé d'irréligion, & que cette accuſation fût fondée, il ne leur inſpira que des principes capables de former un Chrétien & un honnête homme. L'éducation de MM. *de Beaufremont* finie, il prit une penſion, dans laquelle il éleva, ſuivant ſa méthode, un certain nombre de jeunes gens. Des circonſtances imprévues le forcerent de renoncer à ce travail utile. Obligé à donner quelques leçons pour ſubſiſter, ſans fortune, ſans eſpérances, & preſque ſans reſſource, il ſe réduiſit à un genre de vie fort étroit. Ce fut alors que les auteurs de l'*Encyclopédie* l'aſſocierent à leur grand ouvrage. Les articles dont il l'enrichit ſur la *Grammaire* & ſur d'autres parties, reſpirent une philoſophie ſaine & lumineuſe, un ſavoir peu commun, beaucoup de préciſion dans les regles, & non moins de juſteſſe dans les applications. M. le comte *de Lauraguais*, touché de la ſituation & du mérite du grammairien philoſophe, lui aſſura une penſion de mille livres. Ce bienfaiteur de l'humanité & des talens, en a continué une partie à une perſonne qui avoit eu ſoin de la vieilleſſe de ſon protégé. Il mourut à Paris le 11 Juin 1756, à 80 ans, après avoir reçu les Sacremens. Le compliment qu'il fit au prêtre qui les lui adminiſtra, fut différemment interprété. Mais pourquoi enlever à la religion ce triomphe, & au philoſophe la gloire d'un retour ſincere ? » La foi des » eſprits forts n'eſt pas une foi éteinte » (dit *Bayle*, qu'on peut bien citer en » cette matiere), ce n'eſt qu'un feu » caché ſous la cendre. Ils en reſ» ſentent l'activité dès qu'ils ſe con» ſultent, & principalement à la » vue de quelque péril. On les » voit alors plus tremblans que les » autres hommes «. Quoi qu'il en ſoit des derniers ſentimens de *du Marſais*, on ne peut nier qu'en ſanté, il n'eût donné plus d'une fois des ſcenes d'irréligion ; mais on a ajouté des contes abſurdes, à quelques traits vrais & peu édifians. On a prétendu que le philoſophe, appelé pour préſider à l'éducation des trois freres dans une des premieres maiſons du royaume, avoit demandé : *Dans quelle Religion on vouloit qu'il les élevât* ? Propos peu vraiſemblable qui, répété, & même orné en paſſant de bouche en bouche, nuiſit infiniment à ſa fortune. *Du Marſais* s'en conſola facilement. Son caractere doux & tranquille, & ſon ame toujours égale, étoient peu agités par les différens événemens de la vie, même par les plus triſtes. Quoiqu'accoutumé à recevoir des louanges, il en étoit très-flatté. Peu jaloux d'en impoſer par les dehors d'une fauſſe modeſtie, il laiſſoit entrevoir, ſans peine, l'opinion avantageuſe qu'il avoit de ſes ouvrages ; & cet amour-propre trop

flatté

ſanté par quelques incrédules, l'engagea ſouvent à penſer & à parler comme eux. Son extérieur & ſes diſcours n'annonçoient pas toujours ce qu'il étoit. Il avoit l'eſprit plus ſage que brillant, la marche plus ſûre que rapide, & étoit plus propre à diſcuter avec lenteur qu'à ſaiſir avec promptitude. Les qualités dominantes de ſon eſprit étoient la netteté & la juſteſſe. Son peu de connoiſſance des hommes, ſon peu d'uſage de traiter avec eux, & ſa facilité à dire librement ce qu'il penſoit, lui donnoient cette naïveté, cette ſimplicité qui n'eſt pas incompatible avec beaucoup d'eſprit. *Fontenelle* diſoit de lui: *C'eſt le nigaud le plus ſpirituel, & l'homme d'eſprit le plus nigaud que je connoiſſe.* C'étoit le *la Fontaine* des philoſophes. Par une ſuite de ce caractere, il étoit ſenſible au naturel, & bleſſé de tout ce qui s'en éloignoit. Il ne contribua pas peu par ſes conſeils à faire acquérir à la célebre *le Couvreur*, cette déclamation ſimple, d'où dépendent le plaiſir & l'illuſion des ſpectateurs. Ses principaux ouvrages ſont: I. *Expoſition de la Doctrine de l'Egliſe Gallicane par rapport aux prétentions de la Cour de Rome*, in-12. Cet ouvrage clair & précis, commencé à la priere du préſident *de Maiſons*, n'a paru qu'après la mort de l'auteur. II. *Expoſition d'une Méthode raiſonnée pour apprendre la langue Latine*, in-12, 1722, rare. Cette Méthode paroît conforme au développement naturel de l'eſprit, & plus propre à abréger les difficultés; mais elle avoit deux grands défauts aux yeux du public peu éclairé: elle étoit nouvelle, & elle attaquoit les anciennes. III. *Traité des Tropes*, 1730, in-8°, réimprimé en 1771, in-12. Cet ouvrage explique les différens ſens qu'on peut donner au même mot. C'eſt un chef-d'œuvre de logique, de juſteſſe, de clarté & de préciſion. Les obſervations & les regles ſont appuyées d'exemples frappans ſur l'uſage & l'abus des Tropes. Il développe, en grammairien de génie, ce qui conſtitue le ſtyle figuré. Croira-t-on qu'un ouvrage auſſi excellent fut peu vendu & preſque ignoré? Quelqu'un voulant un jour lui faire compliment ſur ce livre, lui dit qu'il avoit entendu dire beaucoup de bien de ſon *Hiſtoire des Tropes*: il prenoit cette figure de rhétorique pour un nom de peuple. IV. *Les véritables Principes de la Grammaire* ou *Nouvelle Grammaire raiſonnée pour apprendre la langue Latine*, 1729, in-4°. Il n'a paru que la préface de cet ouvrage, dans lequel il mettoit dans tout ſon jour ſa *Méthode raiſonnée*. V. L'*Abrégé de la Fable* du Pere *Jouvenci*, diſpoſé ſuivant ſa Méthode, 1731, in-12. VI. Une *Réponſe* manuſcrite à la *Critique* de l'Hiſtoire des *Oracles*, par le Pere *Baltus*. On n'en a trouvé que des fragmens imparfaits dans ſes papiers. VII. *Logique* ou *Réflexions ſur les opérations de l'eſprit*: ouvrage fort court, qui contient tout ce qu'on peut ſavoir ſur l'art de raiſonner. On l'a réimprimé avec les articles qu'il avoit fournis à l'*Encyclopédie*; à Paris, 1762, 2 parties in-12. Nous ne dirons rien de quelques autres ouvrages impies qui peut-être ne ſont pas de lui, quoique publiés ſous ſon nom, & qui ſont tombés dans un oubli d'où il ne faut pas les tirer.

MARSHAM, (Jean) chevalier de la Jarretiere, né à Londres en 1602, étudia avec diſtinction à l'école de Weſtminſter & à Oxford. Il voyagea enſuite en Italie, en France & en Allemagne, & ſe perfectionna, par la vue des différens monumens antiques, dans l'hiſtoire ancienne & dans la chronologie. De

retour à Londres, il devint, en 1638, l'un des *ſix Clercs* de la cour de la chancellerie. Le parlement le priva de cette place, parce que, dans le premier feu de la guerre civile, il ſuivit le roi & le grand ſceau à Oxford. Sur le déclin des affaires de l'infortuné *Charles I*, il retourna à Londres. Ne pouvant, comme la plupart des autres royaliſtes, avoir aucun emploi, il ſe renferma dans ſon cabinet, & ſe livra tout entier à l'étude juſqu'à ſa mort, arrivée à Londres en 1685, à 83 ans. *Charles II* honora ce bon citoyen du titre de chevalier & de baronnet. Il laiſſa deux fils, dont l'un (*Jean*) étoit très-ſavant, & l'autre (*Robert*) lui ſuccéda dans ſon office de clerc de la chancellerie. On a de *Marſham* : I. *Diatriba Chronologica*, in-4°, Londres, 1645. L'auteur y examine aſſez légérement les principales difficultés qui ſe rencontrent dans la chronologie de l'ancien Teſtament. II. *Canon Chronicus Ægyptiacus, Hebraïcus, Græcus*, in-folio, 1672, Londres : ouvrage cher & recherché. L'auteur y a fondu une partie du livre précédent. On ſait quelle obſcurité couvre les commencemens de la monarchie des Egyptiens. Le chevalier *Marſham* a tâché de débrouiller ce chaos. Il montre que les dynaſties étoient non pas ſucceſſives, mais collatérales. Il a éclairci, autant qu'on le peut faire, l'hiſtoire de l'antiquité la plus reculée. On lui reproche d'avoir mêlé aux vérités qu'il a miſes au jour, pluſieurs opinions fauſſes. Il prétend, par exemple, que les Juifs ont emprunté des Egyptiens la circonciſion & les autres cérémonies, & que l'accompliſſement des 70 ſemaines de *Daniel* finit à *Antiochus Epiphanes*. Ces erreurs, réfutées par *Prideaux*, n'empêchent pas que *Marſham* ne fût un érudit. On lui doit encore la ſavante Préface qui eſt à la tête du *Monaſticon Anglicanum*, Londres, 1655, in-folio.

MARSI, *Voyez* MARSY & MARCY.

MARSIAS, *Voyez* MARSYAS.

I. MARSIGLI, (Antoine-Felix) évêque de Pérouſe, mort en 1710, à 61 ans, eſt auteur d'un Traité *De ovis Cochlearum*, 1684, in-4°. Il étoit frere du ſuivant, & ſe montra digne de lui par ſon ſavoir.

II. MARSIGLI, (Louis-Ferdinand) d'une ancienne maiſon patricienne de Bologne, naquit dans cette ville en 1658. Dès ſa premiere jeuneſſe, il fut en relation avec les plus illuſtres ſavans d'Italie, mathématiciens, anatomiſtes, phyſiciens, hiſtoriens & voyageurs. Un voyage qu'il fit à Conſtantinople en 1679, avec le baile de Veniſe, lui donna le moyen de s'inſtruire par lui-même de l'état des forces Ottomanes. Après onze mois de ſéjour en Turquie, il revint à Bologne, & ramaſſa les différentes obſervations faites dans ſes courſes. L'empereur *Léopold* étoit alors en guerre contre les Turcs. Il entra à ſon ſervice, & montra, par ſon intelligence dans les fortifications & dans la ſcience de la guerre, combien il étoit au-deſſus du ſimple officier. Bleſſé & fait priſonnier au paſſage de Raab, en 1683, il ſe crut heureux d'être acheté par deux Turcs, avec qui il ſouffroit beaucoup ; mais plus (dit *Fontenelle*) par leur miſere, que par leur cruauté. La liberté lui ayant été rendue l'année d'après, il fut fait colonel en 1683. Ce fut dans la même année qu'il fut envoyé deux fois à Rome, pour faire part aux papes *Innocent XI* & *Alexandre VIII* des grands ſuccès des armes chrétiennes. Lorſque les puiſſances belligérantes ſongerent à terminer une guerre cruelle par une paix

durable, entre l'empereur & la république de Veniſe d'une part, & la Porte Ottomane de l'autre; le comte *de Marſigli* fut employé comme homme de guerre, & comme négociateur, pour établir les limites entre ces trois puiſſances. Cette négociation l'ayant obligé de ſe rendre dans le pays où il avoit été eſclave, il demanda ſi ſes patrons vivoient encore, & fit donner à l'un deux un *Timar*, eſpece de bénéfice militaire. Le grand-viſir, charmé de ſa généroſité, lui en accorda un beaucoup plus conſidérable qu'il n'eût oſé l'eſpérer, & avec la même ardeur qu'auroit pu avoir le premier miniſtre de la nation la plus exercée à la vertu. La ſucceſſion d'Eſpagne ayant rallumé en 1601 une guerre qui embraſa l'Europe, l'importante place de Briſach ſe rendit par capitulation au duc *de Bourgogne*, après 13 jours de tranchée ouverte, le 6 Septembre 1703. Le comte *d'Arco* y commandoit, & ſous lui *Marſigli*, parvenu alors au grade de général de bataille. Une ſi prompte capitulation ſurprit l'empereur: il nomma des juges, qui condamnerent le comte *d'Arco* à être décapité; & *Marſigli* à être dépoſé de tous les honneurs & charges, avec la rupture de l'épée, malgré les *Mémoires* qu'il publia pour ſa défenſe. Un coup ſi terrible eût dû lui faire regretter l'eſclavage chez les Tartares, ſi cette flétriſſure avoit pu ternir ſa réputation dans l'Europe. On penſa aſſez généralement que ce jugement n'étoit qu'un effet de la politique de la cour Impériale, qui vouloit ſauver l'honneur du prince *de Bade*, commandant en chef. Ce général, qui avoit fait la faute de laiſſer une nombreuſe artillerie dans une mauvaiſe place avec une garniſon très-foible, fut récompenſé, & les ſubalternes furent punis. *Louis XIV* rendit plus de juſtice au comte *de Marſigli*: l'ayant vu à ſa cour ſans épée, il lui donna la ſienne & l'aſſura de ſes bonnes graces. Le comte *de Marſigli* ne ſe crut pas flétri, parce que la voix pulique le raſſuroit. A la tête de ſes apologies, il mit pour vignette une eſpece de deviſe ſinguliere, qui avoit rapport à ſon aventure. C'étoit une M, premiere lettre de ſon nom, qui portoit de part & d'autre entre ſes deux jambes, les deux tronçons d'une épée rompue, avec ces mots: *FRACTUS INTEGRO*. Eût-il imaginé cette repréſentation affligeante, l'eût-il publiée, s'il ſe fût cru coupable? Le comte *de Marſigli* chercha dans les ſciences la conſolation, que les agitations du monde ne lui avoient pas procurée. Il avoit étudié, les armes à la main, au milieu des fatigues & des périls; il étudia en ſimple particulier, & n'en fit que plus de progrès. Il parcourut la Suiſſe pour connoître les montagnes; il paſſa enſuite à Marſeille pour étudier la mer. Etant un jour ſur le port, il y trouva le galérien Turc qui l'attachoit à un pieu dans ſon eſclavage, & obtint ſa liberté de la cour de France. On le renvoya à Alger, d'où il écrivit à ſon libérateur qu'il avoit obtenu du bacha des traitemens plus doux pour les eſclaves chrétiens. Il ſemble, dit *Fontenelle*, que ſa fortune imitât un auteur de roman, qui auroit ménagé des rencontres imprévues & ſingulieres en faveur de ſon héros. Le pape *Clément XI* le rappela de Marſeille en 1709, pour lui donner le commandement d'une armée qu'il devoit oppoſer aux troupes de l'empereur *Joſeph*. Il comptoit finir ſes jours en Provence, où il étoit retourné en 1728; mais des affaires domeſtiques l'ayant rappelé à Bologne, il y mourut d'apoplexie le pre-

mier Novembre 1730, à 72 ans. Sa patrie lui doit l'établiſſement d'une académie des ſciences & des arts, avantageuſement connue dans l'Europe ſous le nom d'*Inſtitut*. Cette compagnie prit naiſſance en 1712, & s'ouvrit en 1714. Ses profeſſeurs y donnent des leçons réglées. Il y a un riche cabinet & une belle imprimerie. L'académie des ſciences de Paris s'aſſocia le fondateur, ainſi que la ſociété royale de Londres, & l'académie des ſciences de Montpellier. Ces honneurs l'immortaliſeront moins que ſa bienfaiſance. Se ſouvenant de ſes malheurs utilement pour les autres malheureux, il fit établir un tronc dans la chapelle de ſon Inſtitut, pour le rachat des chrétiens, & principalement de ſes compatriotes eſclaves en Turquie. On a de lui, : I. *Eſſai Phyſique de l'Hiſtoire de la mer*, traduit en françois par *le Clerc*, & publié à Amſterdam en 1725, in-fol., avec 40 planches. II. *Opus Danubiale*, en 6 vol. in-fol. C'eſt la deſcription du Danube, depuis la montagne de Kalemberg en Autriche, juſqu'au confluent de la riviere Jantra dans la Bulgarie. Le premier volume contient, en une carte générale, le cours du Danube depuis ſa ſource juſqu'à ſon embouchure; cette carte eſt diviſée en 19 autres particulieres, qui renferment les villes, villages, châteaux, iſles, &c, qui ſont ſur le Danube; on y trouve la deſcription géographique du royaume de Hongrie, des obſervations aſtronomiques & hydographiques, avec la table de toutes les rivieres qui ſe jettent dans le Danube, &c. &c.: le ſecond volume renferme les antiquités qui ſe trouvent aux environs du Danube: dans le troiſieme on décrit les minéraux des environs de ce fleuve, & ceux que les eaux y ont entraînés: le quatrieme renferme les poiſſons du Danube & ceux que la douceur de ſes eaux y attire, qui ſont diviſés en poiſſons de riviere, de mer, d'eau douce, de marais, &c., avec leurs figures & noms gravés, &c.: le cinquieme donne la deſcription des oiſeaux qui fréquentent les bords du Danube, en 74 planches gravées: le ſixieme contient des obſervations mêlées, ſur la ſource de ce fleuve, des obſervations anatomiques ſur les oiſeaux & autres animaux dont il eſt parlé dans le cours de l'ouvrage, des expériences pour meſurer la viteſſe de l'eau du Danube & de la Theiſſ (*Tibiſcus*), un catalogue des plantes qui croiſſent aux bords du Danube, des quadrupedes qui fréquentent ſes rives, &c. &c. &c. Cet ouvrage curieux & cher, a été traduit en françois, & imprimé à la Haye, 1744, 6 vol. in-fol. III. *De potione Aſiatica* CAFÉ, Vienne, 1685, in-12. IV. *De fungorum generatione*, Romæ, 1714, in-fol. V. *Etat des forces Ottomanes*, in-fol., 1732, en françois & en italien; curieux & intéreſſant. VI. *Traité du Boſphore*, in-4°, qu'il compoſa en italien, & qu'il dédia, en 1681, à la reine *Chriſtine* de Suede.

I. MARSILE DE PADOUE, ſurnommé *Menandrin*, fut recteur de l'univerſité de Paris, dans laquelle il avoit étudié & profeſſé en 1312 la théologie. On a de lui pluſieurs ouvrages ſur les droits du *Sacerdoce* & de l'*Empire*; mais en voulant défendre les empereurs contre les entrepriſes des papes, il tombe quelquefois dans l'extrémité oppoſée, & écrit plutôt en juriſconſulte paſſionné qu'en théologien. Ses principales productions ſont: I. *De Tranſlatione Imperii Romani*. II. Un Traité *De Juriſdictione Imperiali in cauſis matrimonialibus*, in-folio. III. *Defenſor Pacis*, en faveur de *Louis de Baviere*, con-

tre le ſouverain pontife. *Jean XXII* condamna cet écrit où, ſous le titre de *Défenſeur de la Paix*, on déclaroit la guerre au pontife Romain. Le pape réduit ſes erreurs à cinq principales. Les voici : 1° Quand J. C. paya le tribut de deux drachmes, il le fit parce qu'il y étoit obligé ; & par conſéquent, les biens temporels ſont ſoumis à l'empereur. 2° *S. Pierre* ne fut pas plus chef de l'Egliſe que les autres apôtres ; il n'eut pas plus d'autorité qu'eux, & Jeſus-Chriſt n'en fit aucun, en particulier, ſon vicaire, ni chef de l'Egliſe. 3° C'eſt à l'empereur de corriger & de punir le pape, de l'inſtituer ou le deſtituer. 4° Tous les prêtres, le pape, l'archevêque, le ſimple prêtre, ont une égale autorité, par l'inſtitution de J. C. même, pour la juridiction ; & ce que l'un a de plus que l'autre, vient de la conceſſion de l'empereur, qui peut la révoquer. 5° Le pape ni toute l'Egliſe enſemble, ne peut punir perſonne, quelque méchant qu'il ſoit, de peine coactive, ſi l'empereur ne lui en donne l'autorité. Le pape condamna ces cinq articles comme hérétiques, & *Marſile* comme héréſiarque. *Fleury* remarque, que la condamnation du dernier article tend à la confuſion des deux puiſſances, la ſpirituelle & la temporelle. Les peines coactives appartiennent à la puiſſance temporelle, que J. C. n'a point donnée à ſon Egliſe. Mais il faut prendre garde, qu'en voulant trop reſſerrer le pouvoir des pontifes, on ne contribue à la détruire. *Marſile* avoit auſſi exercé la médecine.

II. MARSILE DE INGHEN, ainſi nommé du lieu de ſa naiſſance, qui eſt un bourg dans le duché de Gueldres, fut chanoine & tréſorier de Saint-André de Cologne, & fondateur du college d'Heidelberg. Il mourut dans cette ville en 1394, après avoir mené une vie extrêmement pénitente. On a de lui des *Commentaires* ſur le *Maître des Sentences*, imprimés à Strasbourg en 1501, in-fol.

MARSILE FICIN, *Voy* FICIN. & MARCILE.

MARSILLAC, *Voyez* ROCHEFOUCAULT, n° III.

MARSIN, *Voyez* MARCHIN.

MARSOLLIER (Jacques) né à Paris en 1647, d'une bonne famille de robe, prit l'habit de chanoine régulier de Sainte-Genevieve. Il fut envoyé à Uſez pour rétablir le bon ordre dans le chapitre de cette ville, pour lors régulier. *Marſollier* s'y fixa, & en fut enſuite prévôt : dignité dont il ſe démit en faveur de l'abbé *Poncet*, depuis évêque d'Angers. On travailloit alors à ſéculariſer la cathédrale d'Uſez ; mais cette affaire n'ayant pas été terminée dans ce temps-là, *Marſollier* fut fait archidiacre. Il mourut dans cette ville le 30 Août 1724, à 78 ans, après avoir publié pluſieurs Hiſtoires qu'on lit encore avec plaiſir. Son ſtyle eſt, en général, aſſez vif & aſſez coulant. Quoiqu'il emploie quelquefois des expreſſions très-familieres & même baſſes, il eſt pourtant facile de ſentir qu'il cherche l'ornement. Il y a un air trop oratoire dans la plupart de ſes diſcours : extrêmement long dans ſes récits, il ne les finit qu'à regret, & y mêle ſouvent des circonſtances minutieuſes. Ses digreſſions ſont trop fréquentes & trop prolixes. Ses portraits ont une eſpece d'uniformité ennuyeuſe, & plus de vérité que de fineſſe. Il a encore le défaut d'annoncer fréquemment ce qu'il doit dire dans la ſuite de ſon Hiſtoire ; & ces annonces in-

terrompent la narration, & enlevent le plaiſir de la ſurpriſe. On a de lui : I. *L'Hiſtoire du Cardinal* XIMENÈS, 1693, deux vol. in-12, & réimprimée pluſieurs fois depuis. Ce qu'on peut y critiquer, c'eſt que l'auteur s'attache trop à l'homme public, & ne parle pas aſſez de l'homme privé. Quoique la guerre des Maures ſoit un épiſode intéreſſant, le récit en eſt trop long, & *Ximenès* n'y avoit pas eu aſſez de part pour occuper ſi long-temps la plume de l'hiſtorien : (*Voyez* FLECHIER.) II. *Hiſtoire de* HENRI VII, roi d'Angleterre, réimprimée en 1727, en 2 vol. in-12. C'eſt, ſuivant quelques critiques, le chef-d'œuvre de l'auteur. III. *Hiſtoire de l'Inquiſition & de ſon origine*, in-12, 1693. Cet ouvrage, curieux & aſſez bien traité, & dans lequel l'auteur parle aſſez librement, a été reproduit depuis quelques années à Paris, avec des augmentations, en 2 vol. in-12. IV. *La Vie de S.* FRANÇOIS *de Sales*, en 2 vol. in-12. Elle a été réimprimée pluſieurs fois, & traduite en italien par l'abbé *Salvini*. V. *La Vie de Madame* DE CHANTAL, 2 vol. in-12. VI. *La Vie de Dom* RANCÉ, *Abbé & Réformateur de la Trappe*, 1703, 2 vol. in-12. La vérité n'a pas toujours conduit ſa plume, comme Dom *Gervaiſe* le prouve dans un *Jugement critique*, &c., imprimé à Troyes en 1744, in-12 : (*Voyez* II. GERVAISE.) La conduite de l'abbé *Marſollier* eſt peinte d'une maniere peu avantageuſe dans la préface de cet ouvrage. Mais, comme D. *Gervaiſe* étoit fort ſatirique, il ne faut pas prendre à la lettre tout ce qu'il dit. Nous nous contenterons de rapporter le parallele que les Journaliſtes de *Trévoux* firent de la Vie de l'abbé de *Rancé* par *Marſollier*, avec celle que M. *de Maupeou* avoit donnée peu de temps auparavant. » L'un » & l'autre auteur, (diſent-ils,) a » ſuivi ſon caractere. M. *Marſol-* » *lier* paroît plus hiſtorien ; & M. » *de Maupeou* plus orateur. Celui- » ci prêche la vie de M. de la » *Trappe*, & celui-là la raconte. » L'un inſiſte ſur tous les repro- » ches qu'on a faits au vertueux » abbé ; l'autre les diſſimule ou » les enveloppe. M. *Marſollier* a » beaucoup de politeſſe : M. *de* » *Maupeou* beaucoup de franchiſe. » Celui-ci prend feu pour ſon an- » cien ami ; & celui-là narre de » ſang froid & ſans émotion «. VII. *Entretiens ſur pluſieurs devoirs de la Vie civile*, in-12, 1715. Sa morale eſt verbeuſe. Le fond de quelques-uns de ces Entretiens eſt tiré d'*Eraſme*, qui lui avoit ſervi de modele. VIII. *L'Hiſtoire de* Henri *de la* TOUR-*d'Auvergne*, *Duc de Bouillon*, en trois vol. in-12 ; peu eſtimée. IX. Une *Apologie d'*ERASME, in-12, qui ſouffrit quelques contradictions. L'auteur entreprend d'y prouver la catholicité d'*Eraſme*, non par des raiſonnemens recherchés, mais par des faits & par des paſſages tirés de ſes ouvrages. *Bellarmin*, *Poſſevin*, *Salmeron* ne vouloient pas qu'on plaçât le théologien de Roterdam parmi les enfans de l'Egliſe. Mais la profeſſion qu'il fit toujours de la religion catholique, les diſputes qu'il ſoutint pour elle contre les Proteſtans, les éloges que lui donnerent les évêques, les cardinaux & les papes même, doivent tempérer (ſelon le P. *Berthier*) le jugement déſavantageux qu'on ſeroit quelquefois tenté de porter de lui. C'étoit une tête remplie de problêmes, d'argumens *pour* & *contre* les diverſes matieres de controverſe. Il raiſonna quelquefois en homme indécis, en

docteur qui ménage tous les ſentimens. Mais quand il défendit la doctrine de l'Egliſe contre *Luther*, il s'expliqua en théologien très-orthodoxe. X. *Hiſtoire de l'origine des Dixmes & autres biens temporels de l'Egliſe*, Paris, 1689, in-12. C'eſt le moins commun & le plus curieux de tous les ouvrages de *Marſollier*.

I. MARSY, *Voyez* MARCY.

II. MARSY, (François-Marie de) né à Paris, entra de bonne heure chez les Jéſuites, où il cultiva avec fruit le goût qu'il avoit pour la littérature. A peine avoit-il 20 ans, qu'il donna au public de petits *Poëmes* latins, qui lui firent un nom dans les colleges de la Société. Obligé de quitter l'habit de Jéſuite, il n'abandonna pas la carriere des lettres; mais s'il ſe fit eſtimer par quelques ouvrages utiles, il ſe couvrit d'opprobre par ſon *Analyſe de Bayle*, qu'il publia en 1754, en 4 vol. in-12, & qu'on a depuis réimprimée en Hollande avec une ſuite de 4 autres vol. Cette compilation des ordures & des impiétés répandues dans les ouvrages du philoſophe Proteſtant, fut proſcrite par le parlement de Paris, & l'auteur enfermé à la Baſtille. Dès qu'il eut obtenu ſa liberté, il continua l'*Hiſtoire Moderne*, dont il avoit déjà publié pluſieurs volumes. Il travailloit au 12e lorſqu'une mort précipitée l'enleva, en Décembre 1763. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on a de lui: I. *L'Hiſtoire de Marie Stuart*, 1742, 3 vol. in-12. M. *Fréron* travailla avec lui à cet ouvrage élégant, & qui eſt en général exact & impartial. II. *Mémoires de Melvill, traduits de l'Anglois*, 1745, 3 vol. in-12. (*Voyez* MELVILL.) Cette traduction paroît faite avec ſoin. III. *Dictionnaire abrégé de Peinture & d'Architecture*, deux vol. in-12, aſſez bien fait. IV. *Le Rabelais Moderne*, ou *les Œuvres de Rabelais, miſes à la portée de la plupart des lecteurs*, 1752, 8 vol. in-12. Dès que l'abbé *de Marſy* vouloit réformer *Rabelais*, il ne falloit pas tant de volumes pour des turlupinades. Toutes ſes corrections conſiſtent à avoir abrégé ou ſupprimé les endroits obſcurs de ſon auteur. Il a auſſi ajouté quelques mots plus intelligibles dans le texte, & corrigé un peu l'orthographe. Ce qu'il auroit fallu changer ou adoucir, étoient les obſcénités, les alluſions indécentes; mais l'abréviateur de *Bayle* ne vouloit pas faire de pareils ſacrifices. Quel dommage (dit *Clément* de Geneve) qu'un éleve de *Virgile* ait été chercher quelques pailletes d'or dans ce tas d'ordures! V. *Le Prince* traduit de *Fra-Paolo*, 1751, in-12. VI. *L'Hiſtoire Moderne*, pour ſervir de ſuite à l'*Hiſtoire Ancienne* de M. *Rollin*, en 26 vol. in-12. Cette Hiſtoire eſt écrite avec ordre, mais avec peu d'élégance. Le continuateur de l'abbé *de Marſy* s'eſt quelquefois écarté de ſon plan. Il écrit avec moins de préciſion; mais ſes recherches, ſur-tout dans ce qui regarde la Ruſſie & l'Amérique, ſont plus approfondies. Au reſte, le livre de l'abbé *de Marſy* eſt moins une Hiſtoire, qu'une deſcription géographique & hiſtorique. VII. *PICTURA*, 1736, in-12. M. *Clément* de Dijon, qui a comparé ce Poëme à celui de *Dufreſnoy*, donne la préférence à celui-ci. » L'abbé *de Marſy*, (dit ce » judicieux critique) a ſu rendre » la lecture moins difficile, en » écartant les préceptes qui tiennent à l'art méchanique de la » peinture. Otez-en deux ou trois » endroits qui regardent particuliérement cet art, le reſte peut

» s'appliquer également à la poé-
» ſie. Il a fait une galerie de ta-
» bleaux ; mais il n'a pas fait de
» Poëme proprement. Auſſi l'*Art*
» *de peindre* de *Dufreſnoi*, malgré
» ſa ſéchereſſe, eſt-il un ouvrage
» plus original, plus dans le genre
» de la poéſie didactique. Son ſtyle
» eſt auſſi plus convenable à ce
» genre. Il manque quelquefois
» de grace & de ſoupleſſe ; mais il
» eſt ſain, précis, ſobrement poé-
» tique ; il fait penſer. Celui de
» l'abbé *de Marſy* eſt chargé d'or-
» nemens ambitieux. Son élégance
» eſt trop pompeuſe ; ſes fleurs
» trop recherchées ; il ne vous
» laiſſe guere que des mots dans
» la tête. Le ſtyle de *Dufreſnoy*
» eſt à lui : il s'eſt formé ſur *Lu-*
» *crece* & ſur *Horace* ; mais il ne
» les met pas à contribution. L'abbé
» *de Marſy* a le ſtyle de tous les
» poëtes latins de college ; ce ſont
» des membres pris çà & là dans
» *Virgile*, dans *Ovide* : voilà pour-
» quoi il a préféré les deſcriptions
» & les tableaux, au raiſonnement
» & à la critique. Avec les ſecours
» des anciens poëtes, il eſt facile
» de faire des images dans leur
» langue ; mais, pour raiſonner
» & pour donner des leçons de
» goût, il faut ſe renfermer plus
» en ſoi-même, & tirer davantage
» de ſon propre fonds ; puiſqu'il
» n'y a qu'*Horace* qui ait écrit en
» vers ſur ces matieres, & qu'il
» n'eſt pas facile de prendre la
» maniere ſimple & aiſée d'*Horace*.
» Le Poëme de l'abbé *de Marſy*
» ne peut donc plaire qu'aux
» jeunes gens, qui font comme
» lui des vers, ſans ſonger dans
» quel genre ils travaillent ; qui
» courent après les tirades, mais
» qui ne recherchent point l'en-
» ſemble d'un ouvrage ; qui effleu-
» rent tout, & n'ont rien à eux.
» Si le Poëme de *Dufreſnoy* eſt
» lu de peu de gens, au moins
» ſera-t-il étudié avec fruit de ce
» petit nombre d'artiſtes & de
» connoiſſeurs : il leur laiſſera
» dans l'eſprit des réflexions utiles.
» Mais le Poëme de l'abbé *de*
» *Marſy* ne ſera goûté que par
» des lecteurs très-ſuperficiels, &
» ne peut être utile à perſonne.
» Si vous voulez entrer un peu
» dans le détail de ſon Poëme,
» vous verrez qu'il n'a pas de
» marche à lui ; point d'idées neu-
» ves, rien qui lui appartienne
» & qui lui ſoit propre ». Cette critique eſt motivée ; mais elle a paru ſévere à pluſieurs égards ; & ſi les peintres étudient avec plus de fruit le Poëme de *Dufreſnoy*, les amateurs des Muſes latines liſent avec plus de plaiſir celui de l'abbé *de Marſy*, dont pluſieurs tableaux ſont d'un coloris brillant & reſpirent les graces. On a encore de cet ex-Jéſuite un *Poëme* latin *ſur la Tragédie*.

MARSYAS, né en Phrygie, excelloit à jouer de la flûte ; il mit le premier en chant les *Hymnes* conſacrées aux Dieux. Etant arrivé à Nyſa avec *Cybele*, dont il étoit aimé, il oſa diſputer à *Apollon* le prix de l'harmonie. Son orgueil lui fut fatale, & faillit l'être auſſi à ſon frere *Babys*. En vain il déploya toutes les reſſources de ſon art à emboucher ſon inſtrument. *Apollon*, ayant marié avec grace ſa voix mélodieuſe aux ſons de ſa lyre, enleva tous les ſuffrages, hormis celui de *Midas* : (*Voyez* ce mot.) Le vainqueur indigné fit attacher ce rival téméraire à un chêne, où il fut écorché vif. Le dieu le changea enſuite en un fleuve de Phrygie, qui porte le nom de *Marſyas*, ſelon la Fable.

MARTEL, *V.* CHARLES, n° XXI.

I. MARTEL, (François) chirurgien de *Henri IV* vers l'an 1590,

Il étoit à ſa ſuite dans les guerres du Dauphiné, de Savoie, du Languedoc & de Normandie. Il ſauva la vie de ce prince à la Mothe-Frelon. *Henri* avoit ſecouru une place de ſon parti, appelée la Ganache, que ſes ennemis aſſiégeoient. Il eſſuya tant de fatigues, que le ſoir il eut une forte douleur de côté, accompagnée d'une fievre violente, qui rendoient ſa reſpiration difficile. *Martel* fut le ſaigner à propos, & le 7e jour il n'avoit plus de fievre. Cette guériſon lui attira la confiance de *Henri IV*, dont il devint le premier chirurgien. *François Martel* eſt auteur de l'*Apologie pour les Chirurgiens, contre ceux qui publient qu'ils ne doivent ſe mêler de remettre les os rompus & démis*. Dans cet ouvrage il rapporte pluſieurs guériſons qu'il avoit faites à la cour, ſous les yeux des médecins & chirurgiens que le roi avoit nommés pour examiner ſon habileté. Il a encore écrit des *Paradoxes ſur la pratique de Chirurgie*, où l'on trouve beaucoup de choſes que les chirurgiens modernes ont introduites dans leur art, comme les panſemens à froid, l'abus des ſutures, les bandages; &c. Ses *Œuvres* ſont imprimées avec la *Chirurgie de Philippe de Flaſſelle*, médecin, à Paris, chez *P. Trichard*, in-12, 1635.

II. MARTEL, (Gabriel) Jéſuite, né au Puy en Velay le 14 Avril 1680, remplit avec ſuccès les différens emplois de ſa compagnie, juſqu'à ſa mort, arrivée le 14 Février 1656. Il eſt connu par un ouvrage intitulé: *Le Chrétien dirigé dans les exercices d'une Retraite ſpirituelle*, 2 vol. in-12. Ce livre a été réimprimé en 1764, avec des augmentations conſidérables. On a encore de lui: *Exercice de la préparation à la Mort*, 1725, in-12.

MARTELIERE, (Pierre de la) célebre avocat au parlement de Paris, & enſuite conſeiller-d'état, étoit fils du lieutenant-général au bailliage du Perche, & mourut en 1631. Il eut une grande réputation dans le barreau, & y parut avec éclat, ſur-tout dans la cauſe de l'univerſité de Paris contre les Jéſuites qui ſollicitoient leur rétabliſſement. Après ce que les *Paſquier* & les *Arnauld* avoient dit contre la Société, il ſembloit que la ſatire devoit être épuiſée; mais *la Marteliere* montra qu'ils avoient été réſervés. Il appelle les Jéſuites *Faux, Ambitieux, Politiques, Vindicatifs, Aſſaſſins des Rois, Corrupteurs de la Morale; Perturbateurs des Etats de Veniſe, d'Angleterre, de Suiſſe, de Hongrie, de Tranſilvanie, de Pologne, de l'Univers entier*. Il les peint tous comme des *Châtel* & des *Barriere*, portant le flambeau de la diſcorde depuis trente ans dans la France, & y allumant un feu qui ne devoit jamais s'éteindre. Son *Plaidoyer*, extrêmement applaudi au barreau, le fut également à l'impreſſion, lorſqu'il vit le jour, en 1612, in-4°. On le mit à côté des Philippiques de *Démoſthenes* & des Catilinaires de *Cicéron*; mais il n'eſt comparable aux ouvrages de ces grands hommes que pour l'emportement. C'eſt un amas de toutes les figures de la rhétorique, raſſemblées ſans beaucoup de choix; avec tous les traits de l'Hiſtoire ancienne & moderne que ſa mémoire put lui fournir. Les accuſations qu'il intente contre les Jéſuites, ſont pour la plupart ſans preuves; &, eût-il été en état de les prouver, ſon eſprit de ſatire & de déclamation lui auroit fait perdre toute confiance.

I. MARTELLI, (Louis) poëte Italien, né à Florence vers 1500,

mort à Salerne dans le royaume de Naples en 1527, âgé de 28 ans, fit des vers ſérieux & bouffons. Les premiers furent imprimés à Florence, 1548, in-8°. Les autres ſe trouvent dans le 2e tome des *Poéſies à la Berneſque*. Cet auteur fut compté parmi les princes du théâtre Italien. Sa Tragédie de *Tullia* eſt fameuſe parmi ſes compatriotes. On la trouve dans le Recueil de ſes vers, de l'édition de Florence. *Vincent* MARTELLI, ſon frere, ſe fit auſſi connoître par le talent de la verſification. En 1607 on publia à Florence, in-8°, le recueil de ſes *Lettres* & de ſes *Poëſies* Italiennes.

II. MARTELLI, (Hugolin) de Florence, fut amené en France par la reine *Catherine de Médicis*, & nommé, en 1672, évêque de Glandeves. On a de lui : I. *De anni integrâ in integrum reſtitutione*, Florence, 1578. II. *Sacrorum temporum aſſertio*. III. *La Chiare del Calendario Gregoriano*.

III. MARTELLI, *ou* MARTELLO, (Pierre-Jacques) ſecrétaire du ſénat de Bologne & profeſſeur en belles-lettres dans l'univerſité de cette ville au XVIIe ſiécle, a écrit en vers & en proſe avec un très-grand ſuccès. Ses *Verſi e Proſe* ont été recueillis en 7 vol. in-8°, & imprimés à Rome en 1729. Ce recueil renferme diverſes *Tragédies*, qui furent jouées avec applaudiſſement, & quelques Romans. *Martelli* eſt placé par le marquis *Maffei* dans la claſſe des meilleurs poëtes Italiens. M. *Marin* a donné, dans ſa *Fleur d'Agathon*, une traduction ou imitation d'une petite Paſtorale, inſérée dans l'*Euripide lacerato* de *Martelli*.

MARTENNE, (Edmond) Bénédictin de Saint-Maur, né en 1654, à Saint-Jean-de-Loſne au diocèſe de Langres, ſe ſignala dans ſa congrégation par des vertus éminentes & par des recherches laborieuſes. La vaſte étendue de ſes connoiſſances n'ôta rien à la ſimplicité de ſes mœurs, & ſon amour pour l'étude ne ralentit point ſon aſſiduité aux offices & aux autres exercices clauſtraux. Une attaque ſubite d'apoplexie l'enleva à la république des lettres le 20 Juin 1739, à 85 ans. La recherche des monumens eccléſiaſtiques, avoit été l'objet de preſque toutes ſes études. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, auſſi ſavans qu'exacts. Les principaux ſont : I. Un *Commentaire* latin ſur la *Regle de Saint-Benoît*, in-4°, Paris, 1690. C'eſt une compilation, mais elle eſt bien faite ; & c'eſt en partie dans ce livre que D. *Calmet* a puiſé le ſien ſur la même matiere. Dom *Martenne* a inſéré dans le corps de l'ouvrage pluſieurs ſavantes Diſſertations, ſur l'uſage de la volaille, ſur la juſte meſure de l'*Hémine*, ſur le travail des mains, ſur les études monaſtiques. Il y réfute le réformateur de la Trappe. II. Un Traité *De antiquis Monachorum ritibus*, 2 vol. in-4°, à Lyon, 1690 ; & 1738, in-fol. Quoique ce livre paroiſſe ſe borner aux uſages monaſtiques, on y trouve une infinité de choſes qui peuvent ſervir à l'intelligence des anciens hiſtoriens eccléſiaſtiques, & mêmes des hiſtoriens profanes. III. Un autre *Traité ſur les anciens Rits Eccléſiaſtiques touchant les Sacremens*, en latin, 3 vol. in-4°, Reims, 1700 & 1701. Il y a un tome VIe, publié en 1706 ; & le tout fut réimprimé à Milan en 1736, 3 vol. in-fol. Ce livre ne ſe borne pas au détail & à l'hiſtoire des cérémonies obſervées dans les Sacremens. Les théologiens y ſe-

lent encore avec plaiſir pluſieurs éclairciſſemens relatifs au dogme, & qui ſervent à l'établir & à le défendre. IV. Un *Traité* latin *ſur la diſcipline de l'Egliſe dans la célébration des Offices divins*, Lyon, 1706, in-4°. V. Un *Recueil d'Ecrivains & de Monumens Eccléſiaſtiques*, qui peut ſervir de continuation au Spicilege du P. *d'Achery*. Il parut en 1717 ſous ce titre: *Theſaurus novus Anecdotorum*, 5 vol. in-fol. VI. *Voyages Littéraires*, Paris, 1717 & 1724, en 2 vol. in-4°. VII. *Veterum Scriptorum... amplissima Collectio*, Paris, 9 vol. in-fol., &c. Tous ſes ouvrages ſont des tréſors d'érudition. L'auteur y ramaſſe avec beaucoup de ſoin tout ce que des recherches laborieuſes & une lecture immenſe ont pu lui procurer; mais il ſe borne à recueillir, & il ne ſe pique pas d'orner ce qu'il écrit. Il a laiſſé un manuſcrit des *Mémoires* pour ſervir à l'Hiſtoire de ſa congrégation; & il avoit publié, en 1697, in-8°, la *Vie de D. Claude Martin*, ſon confrere, où il entre dans des détails qu'on pourroit trouver puérils. Il y a cependant quelques particularités curieuſes ſur l'édition de *S. Auguſtin*.

MARTENS, *Voyez* MARTIN, n° IX.

MARTHE, ſœur de *Lazare* & de *Marie*. C'étoit elle qui recevoit ordinairement N. S. *Jeſus-Chriſt* dans ſon château de Béthanie. Un jour qu'elle ſe donnoit bien de la peine pour préparer à manger, elle fut jalouſe de ce que ſa ſœur étoit aux pieds de N. S. & n'étoit occupée qu'à l'écouter, au lieu de la ſeconder dans ſon travail. *Marthe* s'en plaignit au Sauveur, qui lui répondit » qu'elle » avoit tort de s'inquiéter; que » *Marie* avoit choiſi la meilleure » part «. Les anciens auteurs Grecs & Latins ont toujours cru qu'elle mourut à Jeruſalem avec ſon frere & ſa ſœur, & qu'ils y furent enterrés. Ce n'eſt qu'au xe ſiecle qu'on imagina le roman de leur arrivée en Provence. On prétendit qu'après la mort de *Jesus*, *Marthe*, *Marie* & *Lazare* furent expoſés dans un vaiſſeau ſans voiles, qui aborda heureuſement à Marſeille dont *Lazare* fut évêque; que *Marthe* ſe retira près du Rhône, dans un lieu où eſt préſentement la ville de Taraſcon; & qu'enfin *Magdelene*, que l'on confondoit avec *Marie*, paſſa le reſte de ſes jours dans un déſert, appelé aujourd'hui *Sainte-Baume*. Mais rien n'eſt plus apocryphe. Il n'eſt plus permis de le croire, qu'à ceux qui gardent les prétendues reliques de la *Magdelene*.

MARTHE, (Scevole de Sainte-) *Voyez* SAINTE-MARTHE.

I. MARTIA, fille de *Caton l'Ancien*, étoit une dame très-vertueuſe. Quelqu'un lui demandoit un jour, pourquoi étant veuve & jeune, elle ne ſe remarioit pas? *C'eſt*, dit-elle, *parce que je ne trouve point d'homme qui m'aime plus que mon bien.*

II. MARTIA, étoit femme de *Caton* d'Utique qui la céda à *Hortenſius*; quoiqu'il en eût pluſieurs enfans, & la reprit après la mort de ſon ami, qui arriva vers le commencement de la guerre civile. Les ennemis de *Caton* lui reprocherent d'avoir renvoyé ſa femme pauvre & ſans bien, pour la reprendre lorſqu'elle ſeroit enrichie par le teſtament de ſon ſecond mari.

III. MARTIA, dame Romaine, femme d'un certain *Fulvius* favori d'*Auguſte*. Son mari étant venu lui dire qu'il avoit encouru la diſgrace de l'empereur, pour avoir laiſſé tranſpirer un ſecret important, &

qu'il étoit réſolu de ſe donner la mort: *Tu as raiſon*, (lui répondit-elle,) *puiſqu'ayant éprouvé ſouvent l'intempérance de ma langue, tu t'es confié à moi; mais je dois mourir la premiere*: & à l'inſtant même elle ſe poignarda. Les femmes de nos jours ſeroient à coup ſûr plus diſcretes, ſi elles étoient obligées de racheter leur indiſcrétion au même prix que fit *Martia*.

MARTIA, *Voyez* COMMODE.

I. MARTIAL, (Marc-Valere) de Biblis, aujourd'hui Bubiera, dans le royaume d'Aragon en Eſpagne, vint à Rome à l'âge de 20 ans, & y eut tout le ſuccès qu'un eſprit ſatirique peut avoir dans une grande ville, livrée à l'oiſiveté & à la malignité. Il y demeura 35 ans ſous le regne de *Galba* & des empereurs ſuivans, qui lui donnerent des marques d'amitié & d'eſtime. *Domitien* le créa tribun; *Martial* fit un Dieu de cet empereur pendant ſa vie, & le traita comme un monſtre après ſa mort. On trouve une de ſes épigrammes dans les notes d'un ancien interprete de *Juvénal*, où il efface d'un trait de plume tout ce qu'il en avoit dit de bien:

Flavia gens quantùm tibi tertius abſtulit hæres,
Pœnè fuit tanti non habuiſſe duos.

Trajan, ennemi des ſatiriques, ne lui ayant pas témoigné les mêmes bontés, il ſe retira dans ſon pays. Paſſant de Rome, le centre des arts, à une petite ville ſans goût & ſans genie, il n'y trouva que de l'ennui, des jaloux & des cenſeurs. *Pline le Jeune* qu'il avoit célébré dans ſes vers, lui donna une ſomme d'argent lorſqu'il quitta la capitale de l'empire. *Martial* avoit beſoin de ce ſecours; il étoit peu riche. Ce poëte mourut vers l'an 100 de J. C. Il eſt principalement connu par ſes *Epigrammes*, dont il a dit lui-même avec raiſon:

Sunt bona, ſunt quædam mediocria, ſunt mala plura.

Par un faux goût, ſuite de la décadence des belles-lettres, il chercha dans le contraſte des mots de quoi faire une pointe. Cette chute à laquelle on ne s'attend pas, & qui préſente un ſens double à l'eſprit, fait toute la fineſſe de ſes ſaillies. Quelques anciens l'ont appelé un *Sophiſme agréable*, & nos gens de goût modernes lui ont donné le nom de *Jeux de mots*. C'eſt l'ornement de la plupart de ſes Epigrammes. [*Voy.* FANNIUS... TYRON... SILLIUS.] On en trouve quelques-unes, mais en plus petit nombre, pleines de graces & d'eſprit, & aſſaiſonnées d'un ſel véritablement attique. L'auteur n'y reſpecte pas toujours la pudeur, & en peignant des mœurs vicieuſes, il peut enſeigner le vice aux jeunes gens. M. *Fréron* a fait un parallele de ce poëte avec *Catulle*, dont le lecteur nous ſaura gré d'avoir orné cet article. » MARTIAL, » (dit ce critique) ſe ſert, avec une » affectation continuë, de mots extraordinaires & recherchés. Il » faut plus d'étude & de myſtere » pour l'entendre lui ſeul, que » pour expliquer tous les poëtes » du ſiecle d'*Auguſte*. CATULLE excelle dans le même genre (*Epigramme*:) il a du ſentiment, de » la fineſſe, de l'aménité. Son ouvrage n'eſt pas conſidérable; » mais il eſt exquis, élégant, varié: c'eſt la nature qui lui dicte » des vers; il a de l'ame & du » goût. MARTIAL n'a que de l'eſprit » & de l'art. En un mot, MARTIAL » ſeroit peut-être plus admiré » dans notre ſiecle, ou régne le bel » eſprit; CATULLE auroit été plus » applaudi ſous *Louis XIV*, où

» régnoit le génie «. [*Voyez* NAVAGERO.] Les meilleures éditions des XIV livres d'*Epigrammes* de *Martial*, ſont : Celle de Veniſe par *Vendelin* de Spire, 1470, in-folio ; celle *cum notis Variorum*, Leyde, 1670, in-8° ; celle *ad uſum Delphini*, 1680, in-4° ; celle d'Amſterdam, 1701, in-8°. L'abbé *le Maſcrier* en donna une élégante en 1754, in-12, 2 vol., chez *Couſtelier*, avec pluſieurs corrections. On attribue divers ouvrages à *Martial*, qui ne ſont pas de lui. L'abbé *de Marolles* a traduit ſes *Epigrammes* en 2 vol. in-8° ; & comme il a rendu cet auteur fort platement, *Ménage* appeloit cette verſion, des *Epigrammes contre Martial*... *Voyez* PONÇOL.

II. MARTIAL, (S.) évêque & apôtre de Limoges ſous l'empire de *Dece*, eſt plus connu par la tradition que par les anciens hiſtoriens. On lui attribue deux *Epîtres*, qui ne ſont pas de lui.

III. MARTIAL D'AUVERGNE, (c'étoit ſon nom de famille) fut procureur au parlement & notaire au châtelet de Paris ſa patrie. Il mourut en 1508, regardé comme un des hommes les plus aimables & des eſprits les plus faciles de ſon ſiecle. Ses ouvrages ſont : I. Les *Arrêts d'Amour* ; les poëtes Provençaux lui en avoient fourni le modele. Ce ſont des pieces badines, aſſez ingénieuſes, dont le principal mérite eſt une grande naïveté. *Benoît de Court*, ſavant juriſconſulte, a commenté fort ſérieuſement ces badinages. Il étale une très-grande érudition dans ſon Commentaire, où il développe fort bien pluſieurs queſtions du droit civil, que l'on ne ſeroit pas tenté d'y aller chercher. Cependant quelques-uns des arrêts de *Martial d'Auvergne* auroient, aux oracles du barreau, de quoi parler longuement. Son trentieme arrêt, par exemple, eſt de ce nombre. Il eſt ainſi intitulé : » Un ami ſe plaint de ce que, » pour ſervir à ſa dame, il a tout » deſpendu ; laquelle, depuis, n'a » tenu compte de lui : concluant à » ce qu'elle fût condamnée à l'en- » tretenir comme devant «. Ce *Commentaire*, avec les *Arrêts*, fut imprimé chez *Gryphe*, à Lyon, in-4°, 1533 ; in-8°, à Rouen, 1587 ; & en Hollande, 1731, in-12. Ces Arrêts, au nombre de 53, ſont écrits en proſe, au commencement près qui eſt en vers, ainſi que la fin. Voici un échantillon de ſa poéſie :

Environ la fin de Septembre
Que faillent violettes & flours,
Je me trouvai en la grand'chambre
Du noble parlement d'Amours.

. . . . . .

Pluſieurs amant & amoureux
Illec vinrent de divers lieux ;
Qui leſdits Arrêts écoutoient,
Dont leurs cœurs étoient tant ravis
Qu'ils ne ſavoient où ils étoient.
Les uns de paour ſerroient leurs dents ;
Les autres, émus & ardens,
Tremblans comme la feuille en l'arbre.
Nul n'eſt ſi ſage, ne parfait,
Que, quand il oit ſon jugement,
Il ne ſoit à moitié deffait
Et troublé à l'entendement.

II. Un *Poëme hiſtorique* de *Charles VII*, en 6 ou 7000 vers de différentes meſures, ſous le titre de *Vigiles de la mort du Roi*, &c., Paris, 1493, in-fol. L'auteur lui a donné la forme de l'Office de l'Egliſe, que l'on nomme *Vigiles*. Au lieu de Pſeaumes, ce ſont des récits hiſtoriques, dans leſquels le poëte raconte les malheurs & les glorieux exploits de ſon héros. Les Leçons ſont des complaintes ſur la mort du roi. Le cœur du poëte parle dans tous ſes récits avec beaucoup de naïveté. Il ſeme ſur

ſa route des portraits fidelles, mais groſſiers ; des peintures énergiques, mais baſſes, de tous les états qu'il paſſe en revue ; des maximes ſolides, qui reſpirent l'amour de la vertu & la haine du vice. Il y a de l'invention & du jugement dans le poëme, mais peu d'exactitude dans la verſification. III. *L'Amant rendu Cordelier de l'Obſervance d'Amour*, Poëme de 234 ſtrophes, in-16. C'eſt un tableau des extravagances où jette la paſſion de l'amour. La ſcene ſe paſſe dans un couvent de Cordeliers, où l'auteur eſt tranſporté en ſonge. IV. *Dévotes Louanges à la Vierge Marie*, in-8° : Poëme hiſtorique de la vie de la *Ste. Vierge*, rempli de fables pieuſes que le peuple adoptoit alors, & qui n'eſt qu'une légende mal verſifiée. Les *Poéſies* de *Martial d'Auvergne* ont été réimprimées à Paris chez *Couſtellier*, en deux volumes in-8°, 1724.

MARTIANAY, (Jean) né à Saint-Sever-Cap, au dioceſe d'Aires, en 1647, entra dans la congrégation de Saint-Maur. Il s'y diſtingua par ſon application à l'étude du Grec & de l'Hébreu ; il s'attacha ſur-tout à la critique de l'Ecriture-ſainte, & ne ceſſa de travailler juſqu'à ſa mort, arrivée à Saint-Germain-des-prés, le 16 Juil. 1717, à 70 ans. Quoiqu'occupé à repouſſer les traits des critiques qu'il s'étoit faits, & tourmenté de la pierre, il ne laiſſa pas d'écrire beaucoup. Il poſſédoit l'Ecriture-ſainte dans la perfection. Sa converſation étoit honnête, & la douceur étoit peinte ſur ſa figure. Il n'en étoit pas moins mordant ; & „ il reprenoit les autres „ avec une liberté qui n'étoit pas „ toujours réglée par la diſcrétion, „ n'épargnant pas même ſes con„ freres les plus reſpectables. On „ peut voir comment il les traite „ dans ſes Prolégomenes ſur la „ Bibliotheque divine de *S. Jérôme* (*Hist. littéraire de la Congrégation de Saint-Maur*, page 383.) Quelques ſavans ne furent pas en reſte avec lui. *Richard Simon* le railla aſſez plaiſamment ſur le ſurnom de *Dom* & ſur ſon nom de *Martianay*, dérivé de *Martin* : nom qu'on donne quelquefois aux ânes :

Cùm voco te Domnum, noli tibi, Marce, placere ;
Sic aſinum ſemper, Domne, ſaluto meum.

On a de D. *Martianay* : I. Une nouvelle édition de *S. Jérôme* avec le P. *Pouget*, en 5 vol. in-fol., dont le premier parut en 1693, & le dernier en 1706. Cette édition offre des Prolégomenes ſavans ; mais elle n'eſt ni auſſi méthodique, ni auſſi bien exécutée que celle de pluſieurs autres Peres données par quelques-uns de ſes confreres. Elle eut divers cenſeurs parmi les Proteſtans & parmi les Catholiques. *Simon* & *le Clerc* la critiquerent avec vivacité, & ſouvent avec juſteſſe. On lui reprocha principalement de n'avoir pas orné ſon texte de notes grammaticales & théologiques, & d'avoir diſtribué dans un ordre embarraſſant les *Lettres* de *S. Jérôme*, qu'il mêla tantôt avec ſes Commentaires, tantôt avec ſes ouvrages polémiques. Le ſtyle de ſes Préfaces, de ſes Prolégomenes & de ſes Notes n'eſt pas aſſez naturel. Il y fait des applications forcées & même indécentes de l'Ecriture-ſainte. Il dit, en parlant d'une de ſes maladies qui l'avoit réduit à l'extrémité, que le Seigneur avoit ſemblé lui dire, comme au *Lazare* : MARTIANE, VENI FORAS..... De telles applications ne peuvent partir que d'une imagination ardente : celle du P. *Martianay* l'étoit. Il ſembloit, (dit Dom *de la Vieville*, dans ſa *Bibliotheque des Auteurs de la Congrégation de Saint-*

Maur) avoir hérité du zele qu'avoit *S. Jérôme* pour la religion, de ſa vivacité à défendre ſes ſentimens, & du mépris qu'il témoignoit pour ceux qui ne les adoptoient pas. II. *La Vie de S. Jérôme*, 1706, in-4°. L'auteur l'a tirée des propres écrits du Saint; auſſi eſt-elle un tableau aſſez fidelle. » En la liſant, (diſent „ les Journaliſtes de *Trévoux*,) on „ a le plaiſir de voir que c'eſt *S.* „ *Jérôme* lui-même qui fait le récit „ de ſa vie. Car ce qu'il en a mar„ qué en différens endroits de ſes „ ouvrages, eſt ici rapporté & placé „ ſi à propos, qu'il ſemble que le „ P. *Martianay* lui a laiſſé toute „ la narration, & ne lui a prêté „ que l'ordre & l'arrangement «. Il tâche de juſtifier ce Pere de l'Egliſe du réproche d'avoir été trop vif & trop cauſtique, & il donne un précis exact de ſa doctrine. III. Deux *Ecrits* en françois, 1689 & 1693, deux vol. in-12, dans leſquels il défend contre le P. *Petron*, Bernardin, l'autorité de la chronologie du texte hébreu de la Bible. Ils ſont ſavans, mais mal écrits. [*Voy.* PETRON.] IV. *Vie de Magdelene du Saint-Sacrement*, Carmélite, 1714, in-12. V. Un *Commentaire* manuſcrit ſur l'Ecriture-ſainte. Ce ſavant auteur ſe propoſoit d'y expliquer le texte ſacré par lui-même; mais il n'eut pas le temps d'achever cet ouvrage utile.

MARTIEN, *Voyez* MARCIEN.

MARTIGNAC, (Etienne Algai, ſieur de) commença, vers l'an 1620, à donner en françois diverſes *Traductions* en proſe de quelques poëtes latins. Elles ſont meilleures que celles qu'on avoit publiées avant lui ſur les mêmes auteurs; mais elles ſont fort au-deſſous de celles qui ont vu le jour après lui. Il a traduit: I. Les trois *Comédies* de *Térence*, auxquelles les Solitaires de Port-Royal n'avoient pas voulu toucher. II. *Horace*. III. *Perſe* & *Juvenal*. IV. *Virgile*. V. *Ovide* tout entier, en 9 vol. in-12. Ces verſions ſont en général fidelles, exactes & claires; mais elles manquent d'élégance & de correction. L'auteur a ſoin, dans ſes notes, de faire accorder l'ancienne géographie avec la moderne. On a auſſi de lui une *Traduction de l'Imitation de Jeſus-Chriſt*. Il avoit commencé celle de la *Bible*. Son dernier ouvrage fut la *Vie des Archevêques & derniers Evêques de Paris, du XVIIe ſiecle*, in-4°. Ce laborieux écrivain mourut en 1698, âgé de 70 ans. *Martignac* avoit été l'un des confidens de *Jean-Baptiſte Gaſton*, duc d'Orléans; & ce fut lui qui rédigea les *Mémoires* in-12 de ce prince, qui s'étendent depuis 1608, juſqu'à la fin de Janvier 1636.

I. MARTIN, (S.) né vers 316 à Sabarie dans la Pannonie, [à préſent *Stain* dans la baſſe Hongrie] d'un tribun militaire, fut forcé de porter les armes, quoiqu'il eût beaucoup de goût pour la ſolitude. Il donna l'exemple de toutes les vertus, dans une profeſſion qui eſt ordinairement l'aſile des vices. Il coupa ſon habit en deux, pour couvrir un pauvre qu'il rencontra à la porte d'Amiens. On prétend que JESUS-CHRIST ſe montra à lui la nuit ſuivante, revêtu de cette moitié d'habit. *Martin* étoit alors catéchumene; il reçut bientôt après le baptême, & renonça à la milice ſéculiere, pour entrer dans la milice eccléſiaſtique. Après avoir paſſé pluſieurs années dans la retraite, *S. Hilaire*, évêque de Poitiers, lui conféra l'ordre d'exorciſte. De retour en Pannonie, il convertit ſa mere, & s'oppoſa avec zele aux Ariens qui dominoient dans l'Illyrie. Fouetté peubliquement pour avoir rendu témoignage à la divi-

nité de JESUS-CHRIST, il montra au milieu de ſon ſupplice la conſtance des premiers Martyrs. Cet illuſtre confeſſeur de la foi, ayant appris que *S. Hilaire* étoit revenu de ſon exil, alla s'établir près de Poitiers. Il y raſſembla un nombre de religieux, qui ſe mirent ſous ſa conduite. Ses vertus éclatant de plus en plus, on l'arracha à ſa ſolitude en 374. Il fut ordonné évêque de Tours, avec applaudiſſement général du clergé & du peuple. Sa nouvelle dignité ne changea point ſa maniere de vivre. Au zele & à la charité d'un évêque, il joignit l'humilité & la pauvreté d'un anachorete. Pour vivre moins avec le monde, il bâtit auprès de la ville, entre la Loire & une roche eſcarpée, le célebre monaſtere de Marmoutier, qui ſubſiſte encore, & que l'on croit être la plus ancienne abbaye de France. *S. Martin* y raſſembla 80 moines, qui retraçoient dans leur vie celle des Solitaires de la Thébaïde. Après avoir converti tout ſon dioceſe, il fut l'Apôtre de toutes les Gaules; il diſſipa l'incrédulité des Gentils, détruiſit les temples des Idoles, & confirma ſes prédications par des miracles ſans nombre: les élémens lui obéiſſoient comme au Dieu de la nature. L'empereur *Valentinien*, étant venu dans les Gaules, le reçut avec honneur. Le tyran *Maxime*, qui, après s'être révolté contre l'empereur *Gratien*, s'étoit emparé des Gaules, de l'Angleterre & de l'Eſpagne, l'accueillit d'une maniere non moins diſtinguée. Le ſaint évêque ſe rendit auprès de lui à Treves, vers l'an 383, pour en obtenir quelques graces. *Maxime* le fit manger à ſa table, avec les plus illuſtres perſonnes de ſa cour, & le fit aſſeoir à ſa droite. Quand on donna à boire, l'officier préſenta la coupe à *Maxime*, qui la fit donner à *Martin* pour la recevoir enſuite de ſa main; mais l'illuſtre prélat la donna au prêtre qui l'avoit accompagné à la cour. Cette ſainte hardieſſe, loin de déplaire à l'empereur, obtint ſon ſuffrage & celui des courtiſans. *Martin*, ennemi des hérétiques, mais ami des hommes, profita de ſon crédit auprès de ce prince, pour empêcher qu'on ne condamnât à mort les Priſcillianiſtes, pourſuivis par *Ithace* & *Idace* évêque d'Eſpagne. L'évêque de Tours ne voulut pas communiquer avec des hommes qui ſe faiſoient une religion de répandre le ſang humain, & obtint la vie de ceux dont ils avoient demandé la mort. Revenu à Tours, il s'y prépara à aller jouir de la récompenſe de ſes travaux. Il mourut à Candes le 8 Novembre 397, ſelon les uns, & le 11 Novembre de l'an 400 ſuivant d'autres. On a conſervé, ſous ſon nom, une *Profeſſion de Foi* touchant le myſtere de la Sainte-Trinité. *S. Martin* eſt le premier des ſaints confeſſeurs, auxquels l'égliſe Latine a rendu un culte public. *Sulpice-Sévere* ſon diſciple, & *Fortunat*, ont écrit ſa *Vie*: on ne peut conſeiller une meilleure lecture aux prêtres & aux évêques. On y trouve la pureté & l'élégance du latin d'*Auguſte*, réunies à la fidélité de l'hiſtoire & à l'édification des vertus chrétiennes. *Paulin* de Périgueux, & *Fortunat* de Poitiers, ont donné en vers, d'après *Sulpice-Sévere*, la *Vie* de *S. Martin*; mais ils ont défiguré par une poeſie un peu agreſte, la belle proſe de l'auteur qu'ils copioient. *Nicolas Gervais* a auſſi donné une *Vie* de ce Saint pleine de recherches, Tours, 1699, in-4°. La tradition d'Amiens eſt que *S. Martin* exerça l'acte de charité qui l'a rendu ſi célebre, proche d'une ancienne porte de la ville, dont on voit des reſtes auprès

près des Céleſtins. On y a inſcrit ces deux vers, plus propres à faire honneur au Saint qu'au poëte :

Hic quondam veſtem Martinus dimidiavit,
Ut faceremus idem, nobis exemplificavit.

II. MARTIN Ier, (S.) de Todi dans le duché de Spolete, pape après *Théodore*, le 5 Juillet 649, mérita la chaire pontificale par ſes vertus & ſes lumieres. Il tint un nombreux concile à Rome, dans lequel il condamna l'héréſie des Monothélites, avec l'Ecthèſe d'*Héraclius* & le Type de *Conſtant II.* Ce fut la cauſe de ſa diſgrace auprès de ce dernier prince. Après qu'on eut vainement tenté de l'aſſaſſiner, on l'enleva ſcandaleuſement du milieu de Rome pour le conduire à Conſtantinople : *Martin* y eſſuya la priſon, les fers, la calomnie & toutes ſortes d'outrages. *Conſtant* l'exila enſuite dans la Cherſonneſe, où le ſaint pape mourut dans les ſouffrances, le 16 Septembre 655, après plus de deux ans de captivité & ſix de pontificat. On a de lui XVIII *Epîtres* dans la Bibliotheque des Peres, & dans l'édition des Conciles de *Labbe*.

III. MARTIN II, *ou* MARIN Ier. archidiacre de l'Egliſe Romaine, trois fois légat à Conſtantinople pour l'affaire de *Photius*, occupa le ſaint ſiege après le pape *Jean VIII*, en 882. Il condamna *Photius*, rétablit *Formoſe*, dans ſon ſiege de Porto, & mourut en Février 884, avec la réputation d'un homme pieux & éclairé.

IV. MARTIN III, *ou* MARIN II, Romain de naiſſance, ſucceſſeur du pape *Etienne VIII* en 942, mourut le 4 Août 946, après avoir ſignalé ſon zele & ſa piété dans la réparation des égliſes & le ſoulagement des pauvres.

V. MARTIN IV, appelé *Simon de Brion*, & non de *Bris*, né au château de Montpencien dans la Touraine, d'une famille illuſtre ; fut ſucceſſivement garde des ſceaux du roi *S. Louis*, cardinal, & enfin pape le 22 Février 1281, après la mort de *Nicolas III.* Il avoit été chanoine & tréſorier de l'égliſe de Saint-Martin de Tours : ce qui l'engagea à prendre le nom de *Martin* en l'honneur de ce Saint. Il réſiſta à ſon élection, juſqu'à faire déchirer ſon manteau, quand on voulut le revêtir de celui de pape. Il fut élu enſuite ſénateur de Rome, & il eſt étrange qu'il acceptât cette charge, qui ne lui donnoit qu'une ſimple magiſtrature dans Rome, dont les papes ſe prétendoient ſeigneurs temporels depuis près de deux ſiecles. Ce pontife, né avec un génie ſévere, & nourri des maximes d'une fauſſe juriſprudence canonique, ſignala ſon regne par pluſieurs anathêmes. Après avoir excommunié l'empereur *Michel Paléologue*, comme fauteur de l'ancien ſchiſme & de l'héréſie des Grecs, il lança ſes foudres ſur *Pierre III* roi d'Aragon, uſurpateur de la Sicile, après le maſſacre des *Vêpres Siciliennes*, dont ce prince avoit été le promoteur. Le pape le priva non-ſeulement de la Sicile, mais encore de l'Aragon qu'il donna à *Charles de Valois*, 2e fils du roi de France. Ces cenſures, ſuivies d'une dépoſition ſolennelle prononcée en 1282, n'intimiderent ni le roi ni les ſeigneurs, ni les eccléſiaſtiques ni les religieux. *Pierre* continua de porter le titre de roi d'Aragon, & ſe qualifiant dans tous les actes, *Chevalier Aragonois, Pere de deux Rois, & Maître de la Mer.* Le pape n'en fut que plus irrité ; il fit prêcher une Croiſade contre lui, & donna ſes états à *Philippe le Hardi* pour l'un de ſes fils. Ce prince obtint du pontife la décime des revenus

eccléſiaſtiques, pour faire cette guerre ſacrée. Si l'on doit être ſurpris que les papes donnaſſent des royaumes qui ne leur appartenoient pas, faut-il l'être moins en voyant des princes accepter de pareils préſens ? N'étoit-ce pas convenir, que les papes avoient le droit de diſpoſer des couronnes, & de dépoſer les monarques à leur gré ? L'expédition de *Philippe* fut malheureuſe ; il mourut en 1285, d'une contagion qui s'étoit miſe dans ſon armée. Elle fut regardée par les Aragonnois comme une punition des excès & des profanations des Croiſés, qui s'imaginoient qu'il ſuffiſoit de ſe battre, pour gagner l'indulgence & pour laver leur crimes. Les hiſtoriens rapportent, que ceux qui par haſard n'avoient point d'autres armes, ſe ſervoient de pierres, en diſant dans leur jargon barbare : *Je jette cette pierre contre* Pierre *d'Aragon, pour gagner l'Indulgence.* Le ridicule, les maladies & la haine contre Rome, furent tout le fruit des démarches de *Martin IV.* Ce pontife mourut à Pérouſe le 28 Mars 1285, après avoir tenu le ſiege 4 ans & 5 jours depuis ſa conſécration.

VI. MARTIN V, Romain, nommé auparavant *Othon Colonne*, de l'ancienne & illuſtre maiſon de ce nom, cardinal-diacre, fut introniſé ſur la chaire pontificale le 11 Novembre 1417, après l'abdication de *Grégoire XII*, & la dépoſition de *Benoît XIII*, pendant la tenue du concile de Conſtance. Jamais pontife ne fut inauguré plus ſolennellement : il marcha à l'égliſe monté ſur un cheval blanc, dont l'empereur & l'électeur Palatin à pied tenoient les rênes. Une foule de princes & un concile entier fermoient la marche. On le couronna de la triple couronne, que les papes portoient depuis environ deux ſiecles, après l'avoir ordonné prêtre & évêque. Son premier ſoin fut de donner une *Bulle* contre les Huſſites de Bohême, dont les ravages s'étendoient tous les jours. Le premier article de cette Bulle eſt remarquable, en ce que le pape y veut que „ celui qui ſera ſuſpect d'héréſie, „ jure qu'il reçoit les conciles généraux, & en particulier celui de „ Conſtance, repréſentant l'Egliſe „ univerſelle ; & qu'il reconnoiſſe „ que tout ce que ce dernier concile „ a approuvé & condamné, doit „ être approuvé & condamné par „ tous les fidelles ". Il paroit ſuivre naturellement de là, que *Martin V approuve la ſupériorité du Concile ſur les Papes*, qui fut décidée dans la 5e ſeſſion. Il tardoit à *Martin* de voir terminer le concile de Conſtance ; il en tint les dernieres ſeſſions au commencement de 1418. On avoit crié pendant deux ans dans cette aſſemblée contre les annates, les exemptions, les réſerves, les impôts des papes ſur le clergé au profit de la cour de Rome. Quelle fut la réforme tant attendue ? Le pape *Martin*, après avoir promis de remédier à tout, congédia le concile, ſans avoir apporté aucun remede efficace aux différens maux dont on ſe plaignoit. La joie du retour du pape à Rome fut ſi grande, qu'on en marqua le jour dans les faſtes de la ville, pour en conſerver éternellement la mémoire. Le ſchiſme n'étoit pas encore bien éteint. L'antipape *Benoît XIII* vivoit encore, & après ſa mort, arrivée en 1424, les deux ſeuls cardinaux de ſa faction élurent un chanoine Eſpagnol, *Gilles de Mugnos*, qui prit le nom de *Clément VIII.* Ce prétendu pape ſe démit quelque temps après, en 1429 ; & pour le dédommager de cette ombre de pontificat qu'il perdoit, le pape lui donna l'évêché de Majorque. C'eſt ainſi que *Martin*

termina heureuſement le ſchiſme funeſte, qui avoit fait tant de plaies à l'Egliſe pendant un demi-ſiecle. Le pape, toujours preſſé par les princes de réformer l'Egliſe, avoit convoqué un concile à Pavie, transféré enſuite à Sienne, & enfin diſſous ſans avoir rien ſtatué. *Martin* crut devoir appaiſer les murmures des gens de bien : il indiqua un concile à Bâle, qui ne devoit être tenu que ſept ans après. Il mourut d'apoplexie dans cet intervalle le 20 Février 1431, à 63 ans. Ce pape avoit les qualités d'un prince, & quelques vertus d'un évêque. L'Egliſe lui fut redevable de ſon union, l'Italie de ſon repos, & Rome de ſon rétabliſſement. On a de lui quelques ouvrages.

VII. MARTIN de Dume, (S.) originaire de la Pannonie, alla viſiter les lieux ſaints, & débarqua enſuite en Galice, où les Sueves, infectés de l'arianiſme, avoient établi leur domination; il y inſtruiſit dans la foi le roi Théodomir, & ramena les peuples de ces contrées à l'unité catholique. Il y fonda pluſieurs monaſteres, dont le principal fut celui de Dume, près de la ville de Bragues, autrefois dans la Galice, aujourd'hui en Portugal. On érigea Dume en évêché par reſpect pour le mérite de *Martin*, qu'on éleva ſur ce nouveau ſiege en 567. Les rois des Sueves voulurent qu'il fût l'évêque de la cour; ce qui l'a fait appeler *Evêque de la famille royale.* Il monta enſuite ſur le ſiege de Bragues, & mourut le 20 Mars 580. Nous avons de lui : I. Une *Collection de 84 Canons*, diviſée en deux parties; l'une pour les devoirs des clercs, l'autre pour ceux des laïques; elle ſe trouve dans le Recueil des Conciles & dans le 1er tome de la *Bibliotheque Canonique* de *Juſtel.* II. *Formule d'une vie honnête, ou Traité des IV Vertus Cardinales.* Ce Traité eſt adreſſé à *Myron*, roi de Galice, qui avoit prié le Saint de lui donner une regle de conduite : on le voit dans le *Spicilege* de D. *d'Achery*, tom. 10, pag. 626, & dans la *Bibliotheque des Peres*, où il eſt ſuivi d'un livre du même Saint, intitulé : *Des Mœurs.* III. Il a traduit du grec en latin un *Recueil de Sentences des Solitaires d'Egypte*, qu'on trouve dans l'Appendice des Vies des Peres par *Roſweide*, Anvers, 1628.

MARTIN, roi de Sicile, *Voyez* CABRERA.

VIII. MARTIN de Pologne, *Martinus Polonus*, Dominicain, pénitencier & chapelain du pape, fut nommé à l'archevêché de Gneſne par *Nicolas III.* Il mourut à Bologne, lorſqu'il alloit en prendre poſſeſſion, le 29 Juin 1278. On a de lui des *Sermons*, 1484, in-4°, & une *Chronique*, qui finit au pape *Clément IV.* La meilleure édition eſt celle que *Jean Fabricius*, Prémontré, publia à Cologne en 1616. On en a une traduction françoiſe, 1503, in-folio. Cet hiſtorien manquoit de critique & de philoſophie; mais ſon ouvrage ne laiſſe pas d'être utile. Il eſt connu ſous le nom de *Chronique Martinienne*, & n'eſt pas commun. On y trouve des particularités curieuſes, qu'on chercheroit vainement ailleurs.

IX. MARTIN, (Raimond) Dominicain, de Subirat en Catalogne, fut employé l'an 1264 par *Jacques I*, Roi d'Aragon, pour examiner le *Talmud*, & envoyé à Tunis vers 1268, pour travailler à la converſion des Maures. Ce pieux & ſavant religieux mourut vers 1286. On a de lui un excellent *Traité contre les Juifs*, fruit de ſon zele & de ſon érudition. Il parut en 1651 à Paris, & à Leipzig en 1687, ſous le titre de *Pugio fidei*

Chriſtianæ. L'édition de Leipzig eſt enrichie des remarques de *Voſſin*, & d'une ſavante introduction par *Carpzovius*. Cet ouvrage eſt diviſé en trois parties. La premiere n'eſt écrite qu'en latin ; les deux dernieres ſont en latin & en hébreu. Nous invitons les curieux à conſulter ce que dit, ſur ce livre & ſur ſon auteur, le Pere *Touron* dans le tome premier de ſon *Hiſtoire des Hommes illuſtres de l'ordre de Saint-Dominique*.

X. MARTIN, MARTENS, & MERTENS, (Thierri) né a Aſch, gros village près d'Aloſt en Flandres, fut un des premiers qui cultiverent l'art de l'imprimerie dans les Pays-Bas, & en particulier à Aloſt & à Louvain. Il exerça auſſi cette profeſſion à Anvers, & mourut à Aloſt en 1534, avec la réputation d'un ſavant honnête homme. On a de lui, outre les impreſſions de pluſieurs livres, quelques ouvrages de ſa compoſition, moins eſtimés que ceux qui ſont ſortis de ſes preſſes. Il eut des amis illuſtres, entre autres, *Berland*, le célebre *Eraſme*, & *MARTIN DORP*: ce dernier étoit un ſavant profeſſeur de Louvain, mort en 1525, à la fleur de ſon âge, dont on a *Epiſtola de Hollandorum moribus*, in-4°, Leyde, 1611.

XI. MARTIN, (André) prêtre de l'Oratoire, Poitevin, mort à Poitiers en 1695, ſe ſignala dans ſa congrégation par ſon ſavoir. On a de lui : I. La *Philoſophie Chrétienne*, imprimée en 7 vol. ſous le nom d'*Ambroiſe Victor*, & tirée de *S. Auguſtin*, dont cet Oratorien avoit fait une étude particuliere. II. Des *Theſes* fort recherchées, qu'il fit imprimer à Saumur, in-4°, lorſqu'il y profeſſoit la théologie.

XII. MARTIN, (Dom Claude) Bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, naquit à Tours en 1619, d'une mere pieuſe, qui fut dans la ſuite premiere ſupérieure des Urſulines de Québec, où elle mourut ſaintement : (*Voyez* MARIE *de l'Incarnation*, n° XXIII.) Le fils, héritier de ſes vertus, ſe conſacra à Dieu de bonne heure, & devint ſupérieur du monaſtere des Blancs-Manteaux à Paris, où il demeura ſix ans. Il mourut en odeur de ſainteté le 9 Août 1696, âgé de 78 ans, dans l'abbaye de Marmoutier, dont il étoit prieur. On a de lui pluſieurs ouvrages de piété : I. Des *Méditations Chrétiennes*, 1669, à Paris, en 2 vol. in-4°, peu recherchées à préſent. II. Les *Lettres* & la *Vie* de ſa mere, 1677, in-4° : ouvrage édifiant. III. *La Pratique de la Regle de Saint-Benoît*, pluſieurs fois réimprimée... *Voyez* ſa *Vie*, par Dom *Martenne*, Tours, 1697, in-8°.

XIII. MARTIN, (David) né à Revel dans le diocèſe de Lavaur, en 1639, d'une bonne famille, ſe rendit habile dans l'Ecriture-ſainte, dans la théologie & dans la philoſophie. Il devint célebre parmi les Proteſtans. Après la révocation de l'édit de Nantes, il paſſa en Hollande, & fut paſteur à Utrecht. On lui offrit pluſieurs autres égliſes, qu'il refuſa par modeſtie. Occupé à donner des leçons de philoſophie & de théologie, il eut la ſatisfaction de compter parmi ſes diſciples des fils mêmes de Souverains. Les travaux du miniſtere, & un commerce de lettres avec pluſieurs ſavans, ne l'empêcherent pas de faire de laborieuſes recherches. Il connoiſſoit aſſez bien notre langue, & lorſque l'académie Françoiſe fit annoncer la ſeconde édition de ſon *Dictionnaire*, il lui envoya des remarques qu'elle reçut avec applaudiſſement. Ce ſavant reſpectable

mourut à Utrecht d'une fievre violente, le 9 Septembre 1721, à 82 ans. Sa probité, ſa modeſtie, ſa douceur le firent univerſellement regretter. Son cœur étoit tendre, affectueux, compatiſſant. Il rendoit ſervice ſans qu'on l'en priât; & ſi l'on oublioit ſes bons offices, il n'y prenoit pas garde. La nature lui avoit donné une pénétration vive, un eſprit facile, une mémoire heureuſe, un jugement ſolide. Il écrivoit, il parloit avec aiſance, & cependant d'une maniere un peu dure. Son ſtyle n'a ni aſſez de douceur, ni aſſez de correction. On a de lui: I. Une *Hiſtoire du Vieux & du Nouveau-Teſtament*, imprimée à Amſterdam en 1707, en 2 vol. in-fol., avec 424 belles eſtampes. Elle eſt appelée *Bible de Mortier*, du nom de l'imprimeur. Il faut faire attention que la derniere planche ayant été caſſée, a été rattachée avec des clous qui paroiſſent au tirage: quand on ne les voit pas, on juge que ce livre eſt des premieres épreuves. II. *Huit Sermons* ſur divers textes de l'Ecriture-ſainte, 1708, vol. in-8°. III. Un *Traité de la Religion Naturelle*, 1713, in-8°. IV. *Le vrai ſens du Pſeaume CX*, in-8°, 1715, contre *Jean Maſſon*. V. Deux *Diſſertations Critiques*, Utrecht, 1722, in-8°: l'une ſur le verſet 7 du chap. v^e de la 1re Epître de *S. Jean... TRES ſunt in Cœlo*, &c. dans laquelle on prouve l'authenticité de ce texte: l'autre ſur le paſſage de *Joſeph* touchant J. C, où l'on fait voir que ce paſſage n'eſt point ſuppoſé. VI. Une *Bible*, Amſterdam, 1707, 2 vol. in-fol.; & avec de plus courtes Notes, in-4°. VII. Une édition du *Nouveau-Teſtament* de la traduction de Geneve, Utrecht, 1696, in-4°. VIII. *Traité de la Religion révélée*, où l'on fait voir que les livres du Vieux & du Nouveau-Teſtament ſont d'inſpiration divine, &c. réimprimé à Amſterdam en 1723, en 2 volumes in-8°. Cet ouvrage eſtimable fut traduit en anglois.

XIV. MARTIN, (Jean-Baptiſte) peintre, né à Paris d'un entrepreneur de bâtimens, mourut dans la même ville en 1735, âgé de 76 ans. Après avoir appris le deſſin ſous *Philippe I de la Hire*, il fut envoyé en qualité d'ingénieur pour ſervir ſous le célebre *Vauban*. Ce grand homme fut ſi content de lui, qu'à ſa recommandation, *Louis XIV* le plaça chez *Vandr-Meulen*, peintre de batailles, qu'il remplaça aux Gobelins, & lui accorda une penſion. *Martin* fit pluſieurs campagnes ſous le *Grand Dauphin*, & ſous le roi même. Il peignit pluſieurs conquêtes de ce monarque à Verſailles; & les plus belles actions de *Charles V* duc de Lorraine, dans la galerie du château de Luneville, que le duc *Léopold* ſon fils avoit fait bâtir.

XV. MARTIN, (Dom Jacques) Bénédictin de Saint-Maur, né à Fanjaux, petite ville du haut Languedoc, en 1694, entra dans cette ſavante congrégation en 1709. Après avoir profeſſé les humanités en province, il parut en 1727 à la capitale. Il y fut regardé comme un homme bouillant & ſingulier, un ſavant bizarre, un écrivain indécent & préſomptueux. Quelques-uns de ſes ouvrages ſe reſſentent de ſon caractere. Les principaux ſont: I. *Traité de la Religion des anciens Gaulois*, in-4°, 2 vol., Paris, 1727. Ce livre offre des recherches profondes & des nouveautés curieuſes; mais ſon auteur paroit avoir trop bonne opinion de lui-même, & ne rend pas aſſez de juſtice aux autres. Il prétend que la religion des Gaulois n'étant qu'un écoulement de celle des patriar-

ches, l'explication des objets de leur culte ſervira à l'interprétation de divers paſſages de l'Ecriture. Ce ſyſtême eſt plus ſingulier que vrai. II. *Hiſtoire des Gaules & des conquêtes des Gaulois depuis leur origine juſqu'à la fondation de la Monarchie Françoiſe*, 1754, 2 vol. in-4°, miſe au jour & continuée par D. *de Brezillac*, neveu de l'auteur. Ce livre eſt enrichi de monumens antiques & de diſſertations, qui font honneur à l'oncle & au neveu. III. *Explication de pluſieurs Textes difficiles de l'Ecriture*, 2 vol in-4°, Paris, 1730. Si Dom *Martin* ne s'étoit pas attaché à compiler de nombreuſes citations ſur des riens, ce livre ſeroit moins long & plus agréable. On y trouve le même goût de critique, le même feu, la même force d'imagination, le même ton de hauteur & d'amertume, que dans l'ouvrage précédent. Son eſprit vif & pénétrant a découvert dans une infinité de paſſages ce qui avoit échappé à des ſavans moins ingénieux que lui. Pluſieurs eſtampes indécentes dont il ſouilla ce Commentaire ſur l'Ecriture-ſainte, & une foule de traits ſatiriques, auſſi déplacés que les eſtampes, obligerent l'autorité ſéculiere d'en arrêter le débit. IV. *Explication de divers Monumens ſinguliers, qui ont rapport à la Religion des plus anciens Peuples*, avec *l'Examen de la derniere édition des Ouvrages de S. Jérôme*, & un *Traité ſur l'Aſtrologie judiciaire*, enrichie de figures en taille-douce, à Paris, 1739, in-4°. La vaſte érudition de cet ouvrage eſt ornée de traits agréables, & le ſtyle en eſt animé. Une partie des monumens expliqués lui avoient été communiqués par le duc *de Sully*, qui l'honoroit de ſon eſtime & de ſa confiance : la plupart ſont nouveaux. Quant à la Critique de l'édition de *S. Jérôme* faite à Véronne, elle eſt dure & amere. V. *Eclairciſſemens Littéraires ſur un projet de Bibliothéque Alphabétique*. L'érudition & les mauvaiſes plaiſanteries ſont prodiguées dans cet écrit, qui ne plaira point à ceux qui aiment le choix & la préciſion. VI. Une *Traduction des Confeſſions de S. Auguſtin*, qu'on lit peu. Elle parut à Paris en 1741, in-8° & in-12 : elle eſt exacte, & les notes ſont judicieuſes. Il avoit fait collationner en Flandres & en Angleterre quelques manuſcrits que les derniers éditeurs n'avoient pu conſulter. Dom *Martin* mourut à Saint-Germain-des-Prés en 1751, à 69 ans. C'étoit un des plus ſavans & des meilleurs écrivains qu'ait produits la Congrégation de Saint-Maur; il n'auroit fallu qu'un ami éclairé pour diriger ſon goût & ſon imagination. La gravelle & la goutte affligerent ſes dernieres années. Malgré la ſéchereſſe inſéparable de ſes études, il avoit conſervé un fonds de piété. Un dépériſſement journalier lui annonçant une mort prochaine, il renonça à tout travail, & ne penſa plus qu'à mourir en chrétien & en religieux.

XVI. MARTIN, (Gabriel) libraire de Paris, mort en Février 1761, eſt un de ceux qui ont porté le plus loin la connoiſſance des livres, & l'art de diſpoſer une bibliotheque. Il avoit formé une grande partie des plus célebres cabinets de l'Europe, & on le conſultoit de toutes parts. Les gens de lettres & les amateurs conſervent ſes nombreux *Catalogues*, & les mettent au rang des bons livres. Ceux de *Colbert*, de *Bulteau*, de *Boiſſier*, de *Dufay*, de *Hoym*, de *Rothelin*, de *Brochart*, de la comteſſe *de Verue*, de *Bellanger*, de *Bôze*, & bien d'autres, ſont toujours recherchés par les curieux. A une grande netteté d'eſprit, à une ſagacité ſinguliere, *Martin* joignoit des mœurs douces &

pures, la probité la plus exacte, & cette ſimplicité, compagne du vrai mérite.

XVII. MARTIN, (N....) poëte François, né en 1616, mort en 1705, à 89 ans, n'eſt connu que par une *Traduction* en vers françois des *Géorgiques* de *Virgile*, qui vit le jour après la mort de ſon auteur, en 1713. Cet ouvrage, qui offre de la ſimplicité & quelques bonnes tirades, eſt en général foible & négligé. Il fut attribué par quelques critiques malins à un certain *Pincheſne*, dont le nom étoit paſſé en proverbe pour déſigner un méchant poëte; mais cette imputation étoit doublement injuſte, parce que la verſion n'étoit ni de *Pincheſne*, ni à la *Pincheſne*. Quoiqu'elle ne ſoit pas ſans mérite, elle ne trouve plus de lecteurs, depuis que M. *Delille*, de l'académie Françoiſe, a publié la ſienne.

MARTIN D'ANVERS, peintre, *Voyez* MASO.

MARTIN de Vos, *Voyez* Vos.

MARTIN DE HEERMSKERK, *Voyez* ce dernier mot.

MARTIN RUAR, *Voy.* RUAR.

MARTIN GUERRE, *Voyez* GUERRE.

MARTINE, (l'Impératrice) *Voyez* HERACLEONAS.

MARTINEAU, (Iſaac) Jéſuite, d'Angers, né en 1640, mort en 1720, à 80 ans, profeſſa dans ſon ordre, & y occupa les premieres places. La petite vérole l'avoit défiguré. En 1682, le jeune duc *de Bourbon* devant paſſer de rhétorique en philoſophie dans le college de *Louis le Grand*, les Jéſuites dirent au prince *de Condé* » qu'ils avoient un » excellent profeſſeur de philoſo- » phie pour M. le Duc; mais qu'ils » n'oſoient le faire venir à Paris, » parce qu'il étoit horriblement » laid «. M. le prince voulut qu'on l'appelât, & dès qu'il l'eut vu, il dit: *Il ne doit pas faire peur à qui connoît* Peliſſon. *Qu'il vienne chez moi: on s'accoutumera à le voir, & on le trouvera beau.* Il plut effectivement à la cour. Si ſa figure étoit déſagréable, ſon ame étoit belle. On le choiſit pour confeſſeur du duc *de Bourgogne*, qu'il aſſiſta de ſes conſeils pendant ſa vie & à ſa mort. On a de lui: I. *Les Pſeaumes de la Pénitence, avec des Réflexions*, in-12. II. Des *Méditations pour une Retraite*, in-12. III. Les *Vertus du Duc de Bourgogne*, in-4°, 1712.

MARTINENGI, (Aſcagne) natif de Berne, fut chanoine régulier, & abbé général de l'ordre de Saint-Auguſtin, & mourut en 1600. On a de lui un grand *Commentaire* latin *ſur la Geneſe*, en 2 vol. in-fol. Cet ouvrage eſt une compilation ſavante, mais aſſez mal digérée. On y trouve toutes les différentes éditions, les phraſes & les expreſſions hébraïques, avec les explications littérales & myſtiques de près de 200 Peres.

MARTINÈS DEL PRADO, (Juan) Dominicain Eſpagnol, né à Ségovie, d'une famille noble, devint provincial de ſon ordre en 1662, après avoir profeſſé avec beaucoup de ſuccès. *Philippe IV* l'exila, pour s'être oppoſé à la loi impoſée aux prédicateurs Eſpagnols, de louer l'*Immaculée Conception* au commencement de leurs Sermons. Il n'obtint ſa liberté, qu'à condition qu'il écriroit aux prédicateurs dont il étoit ſupérieur, de ſuivre l'exemple des autres. Il mourut à Ségovie en 1668. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les plus connus ſont: I. Deux vol. in-fol. ſur la *Théologie Morale*. II. Trois autres in-fol. ſur les *Sacremens*. Ces productions ſont méthodiques, mais trop diffuſes.

MARTINI, (Martin) Jéſuite, né à Trente, & miſſionnaire à la

Chine, inſtruiſit les ſavans de ce pays, & s'inſtruiſit lui-même. Il revint en Europe l'an 1651, & il rapporta pluſieurs remarques curieuſes ſur l'Hiſtoire & la Géographie du pays où il avoit demeuré. On a de lui : I. *Sinicæ Hiſtoriæ Decas primâ, à gentis origine ad Chriſtum natum*, &c. in-4° & in-8°. Cette Hiſtoire, qui eſt aſſez curieuſe, va juſque vers le temps de la naiſſance de JESUS-CHRIST. Elle a été traduite en françois par *le Pelletier*, 2 vol. in-12, 1692. On y voit des choſes qu'on ne trouve pas ailleurs. II. *China illuſtrata*, Amſterdam, 1649, in-folio. C'eſt ce que nous avions de plus exact pour la deſcription de l'empire de la Chine, avant le P. *du Halde*. Le P. *Martini* comme preſque tous les miſſionnaires, exagere beaucoup l'antiquité & les richeſſes de cet empire. III. Une bonne *Hiſtoire* en latin *de la Guerre des Tartares* contre la Chine. Elle a été traduite, Paris, 1654, in-8°. On la trouve encore à la ſuite de l'Hiſtoire de la Chine du P. *Semedo*, Lyon, 1667, in-4°. IV. Une *Relation du nombre & de la qualité des Chrétiens chez les Chinois*.

MARTINIEN, (*Martius-Martinianus*) s'avança par ſon courage dans les armées de *Lucinius*, qui lui avoit donné le titre de maître des officiers du palais. Cet empereur, pourſuivi par *Conſtantin*, prit *Martinien* pour collegue en Juillet 323. Ces deux princes réunis réſolurent de livrer bataille à leur compétiteur. Elle ſe donna le 18 Septembre auprès de Chalcédoine. *Conſtantin* ayant été vainqueur, fit périr *Lucinius* & *Martinien*. Les médailles de celui-ci le repréſentent âgé d'environ 50 ans, avec une phyſionomie pleine de douceur & de gravité.

MARTINIERE, *Voy.* BRUZEN, & I. PINSSON.

MARTINIUS, (Mathias) écrivain Proteſtant, né à Freinhague, dans le Comté de Waldec, en 1572, fut diſciple du célebre *Piſcator*, & enſeigna avec réputation à Paderborn & à Brême. Il parut avec éclat au ſynode de Dordrecht, & mourut en 1630, à 58 ans. Son principal ouvrage eſt un *Lexicon Philologicum*, 1701, in-fol. 2 vol. C'eſt une ſource dans laquelle pluſieurs ſavans ont puiſé. Cet ouvrage eſt fait avec aſſez de ſoin. Sa *Vie* eſt à la tête de ſon Dictionnaire.

MARTINON, (Jean) né à Brioude en Auvergne l'an 1585, ſe fit Jéſuite en 1603, profeſſa la théologie avec diſtinction pendant 20 ans Bourdeaux, & y mourut le 5 Février 1662. On a de lui une *Théologie* en 5 vol. in-fol., & un ſixieme contre *Janſenius*.

MARTINOZZI, (Marie) niece du cardinal *Mazarin*, née en 1638, épouſa le prince *de* CONTI [*Voyez* ce mot, n° I.] au mois de Février 1654. Devenue veuve en 1666, elle s'occupa de l'éducation de ſes enfans, auxquels elle donna le ſavant *Lancelot* pour précepteur. Ayant fait examiner avec ſoin ce que le cardinal *Mazarin* lui avoit laiſſé, elle en ôta 800 mille livres, qu'elle fit diſtribuer dans les endroits où la reſtitution pouvoit être appliquée avec plus de juſtice. La cour lui devint alors inſupportable : elle régla ſa maiſon comme un monaſtere, fut très-liée avec Meſſieurs de Port-Royal, & prit chaudement leurs intérêts. Elle mourut en 1672, à 35 ans. *Voyez* le tome XIe de l'*Hiſtoire Eccléſiaſtique*, par l'abbé *Racine*.

MARTINUSIUS, (George) dont le vrai nom étoit *Vtiſinoviſch*, cardinal & miniſtre d'Etat du royaume de Hongrie, a été comparé par quelques écrivains aux *Ximenès* & aux *Richelieu* pour ſa grande capacité dans la ſcience de gouverner

les hommes, mais il eut un ſort plus funeſte. Il naquit l'an 1482 dans la Croatie, & eut l'emploi, étant jeune, de chauffer les étuves à la cour de *Jean Zapol*. Il embraſſa enſuite la vie monaſtique dans l'ordre de Saint-Paul, premier hermite, ordre qui n'eſt établi qu'en Hongrie. Il y apprit les belles-lettres, & retourna à la cour de *Jean Zapol*. Il le ſuivit pendant le revers de ſa fortune, en Pologne, & lui rendit les ſervices les plus ſignalés, ſouvent au péril de ſa vie. Il gagna par-là tellement les bonnes graces de ce prince, qu'il le fit ſon premier miniſtre, lorſqu'en 1536, par un accord fait avec l'empereur *Ferdinand I*, il fut aſſuré dans la poſſeſſion de ce que les armes lui avoient acquis : il lui confia à ſa mort, arrivée en 1540, la tutelle de ſon fils *Jean Sigiſmond*. Il l'avoit nommé auparavant à l'évêché du Grand-Waradin. *Martinuſius* gouverna alors en deſpote, ſe brouilla avec *Iſabelle*, veuve du prince qui l'avoit tiré du néant, & s'attacha à l'empereur *Ferdinand I*, qui lui obtint un chapeau de cardinal de *Jules III*. Quelque temps après on l'accuſa de négocier avec les Turcs. *Ferdinand* crut même l'effet de ces négociations ſi prochain, qu'il conçut & exécuta le malheureux projet de faire aſſaſſiner *Martinuſius*, vers l'an 1551, dans le château de Vints, que le cardinal avoit fait bâtir ſur les ruines d'un monaſtere qu'il avoit détruit, & dont le ſupérieur, au rapport de *de Thou* & d'*Aſcagne-Centurio*, lui prédit ſa fatale deſtinée. Le pape *Jules III*, indigné contre l'auteur de ce meurtre, excommunia *Ferdinand* l'année ſuivante. C'étoit certainement une occaſion où les hommes qui parlent au nom de la Divinité, ſemblent être en droit de s'élever en ſon nom, contre les ſouverains qui abuſent à cet excès de leur pouvoir. *Ferdinand* avoit tâché de s'excuſer ; mais le pape répondit à ſes ambaſſadeurs : » Si *Martinuſius* » étoit un ſi méchant homme, » pourquoi me l'avoir propoſé » pour être cardinal ? Pourquoi » avoir ſollicité ſi fortement le ſacré college, en le repréſentant » comme un homme d'un mérite » éminent, d'un courage magnanime, d'une probité à l'épreuve, » dont les ſervices étoient néceſſaires à la chrétienté «. *Bechet*, chanoine de l'égliſe d'Uſez, a écrit la vie de ce cardinal. Cet auteur & ceux qu'il copie font un héros de *Martinuſius* ; d'autres le peignent comme un monſtre : on ne doit croire ni les uns ni les autres ; mais s'en tenir au véridique *Iſthuanſius*, *De Rebus Pannonicis*. *Martinuſius* étoit un grand miniſtre, un eccléſiaſtique zélé & de mœurs pures ; mais ſa conduite à l'égard de *Ferdinand*, devenu ſon ſouverain, ne paroît point être à l'abri de tout reproche. Ce prince n'en eſt pas moins blâmable de s'être défait de lui par un aſſaſſinat.

MARTIO, *Voy.* II. GALEOTI.

MARTOUREAU, *Voyez* BRECOURT.

I. MARTYR (Pierre) d'Anghiera dans le Milanois, né l'an 1455, ſe rendit célebre par ſa capacité dans les négociations. *Ferdinand V le Catholique*, roi de Caſtille & d'Aragon, lui confia l'éducation de ſes enfans, & l'envoya enſuite en qualité d'ambaſſadeur extraordinaire, d'abord à Veniſe, & de là en Egypte. Il ſe ſignala dans l'exercice de ſes fonctions par ſon intégrité & ſon intelligence. Il obtint du ſoudan la liberté de réparer les lieux ſaints à Jéruſalem, & aux environs la diminution des caphars qu'on augmentoit tous les jours pour les pélerins, & la ceſſation des avanies. De retour en Caſtille,

il obtint des penſions & des bénéfices conſidérables. Il mourut, en 1525, âgé de 70 ans. On a de lui : I. Une *Hiſtoire* en latin de la découverte du Nouveau Monde, intitulée : *De Navigatione, & Terris de novo repertis*, 1587, in-4°. Il y rapporte aſſez fidellement ce que les Eſpagnols firent de bien & de mal par terre & par mer pendant 34 ans. Les détails dans leſquels il entre ſur les faits & ſur les lieux, dédommage de ce qu'il peut y avoir de rude dans le ſtyle. II. Une *Relation* curieuſe de ſon ambaſſade en Egypte, 1500, in-fol. Elle eſt eſtimée, parce qu'elle renferme l'hiſtoire d'Egypte de ce temps-là. Comme le ſoudan qui commandoit dans ce pays, s'appeloit le Soudan de Babylone, il a intitulé ſon livre : *De legatione Babylonica*. III. Un *Recueil de Lettres*, 1530, in-folio, & Amſterdam, 1670, in-folio, ſous le titre de, *Epiſtolæ de rebus Hiſpanicis*, très-rare. Quoique la plupart aient été compoſées long-temps après les événemens, elles renferment des détails exacts ſur l'Hiſtoire du XVe ſiecle.

II. MARTYR, (Pierre) natif de Novare en Italie, eſt auteur d'un livre intitulé : *De ulceribus & vulneribus Capitis*, in-4°, Pavie, 1584.

III. MARTYR, (Pierre) Eſpagnol, dont on a : *Summarium Conſtitutionum pro regimine ordinis Prædicatorum*, in-4°, Paris, 1619. Cet écrivain & le précédent vivoient dans le XVIe ſiecle.

MARTYR, (Pierre) fameux hérétique, *Voyez* PIERRE, n° XXV.

MARTYRS, (Barthélemi des) *Voy.* BARTHÉLEMI, n° III.

MARVELL, (André) natif de Kingſton, mort en 1673, à 58 ans, eſt auteur d'un *Petit Eſſai hiſtorique touchant les Conciles Généraux, les Symboles*, &c. en anglois. Il eſt eſtimé. On a encore de lui d'autres ouvrages, moins connus.

MARVIELLES, (N... de) ſeigneur de la paroiſſe de ce nom, près de Loches en Touraine, capitaine de cavalerie, chevalier de l'ordre militaire de Saint-Louis, eſt mort en 177*. Les Muſes latines & françoiſes reçurent ſes hommages dans les inſtans de loiſir qu'il put dérober à *Bellone*. Les fruits de ſa veine ont paru ſous ce titre : *Mélanges & Fragmens Poétiques, en françois & en latin*, à Paris, 1777, petit in-12. Les pieces françoiſes offrent en général une poéſie facile, vive & légere. Elles conſiſtent en *Fables*, en *Vers* de ſociété, en petits *Contes* épigrammatiques (c'eſt le plus grand nombre), dont ſes amis lui fourniſſoient la matiere, & qu'il rimoit à l'inſtant *di calore*. Les pieces latines, (qui font partie d'une collection beaucoup plus conſidérable non imprimée) ſe font remarquer, par une harmonie variée & pleine de verve, par une latinité pure, & ſont très-ſupérieures aux françoiſes. L'auteur a mis en vers latins les 2 premiers Chants de la *Henriade*, dont ce petit recueil n'offre que l'expoſition.

MARVILLE, (Vigneul de) *V.* ARGONNE.

I. MARULLE, Tribun du peuple, qui étoit l'ennemi déclaré de *Jules-Céſar*. Il arracha les couronnes qu'on avoit miſes ſur les ſtatues de ce dictateur, & fit conduire en priſon ceux qui les premiers l'avoient ſalué roi. *Céſar*, pour le punir de ſon audace, ſe contenta de le priver du tribunat.

II. MARULLE, (Pompée) habile grammairien de Rome, oſa reprendre l'empereur *Tibere* ſur un mot qu'il avoit laiſſé échapper ; & comme *Capiton*, l'un de ſes courtiſans, ſoutenoit par flatterie que ce mot étoit latin, *Marulle* répondit : » Que l'Empereur pouvoit bien » donner le droit de bourgeoiſie

» à des hommes, mais non pas à » des mots «.

III. MARULLE, (Tacite) poëte de Calabre au ve ſiecle, preſenta un Poëme à *Attila*, dans lequel il le faiſoit deſcendre des Dieux. Il oſa même traiter de divinité ce conquérant barbare. *Attila* ne répondit à ces baſſes flatteries, qu'en ordonnant qu'on brulât l'ouvrage & l'auteur. Il adoucit pourtant cette peine, de peur que ſa ſévérité n'arrêtât la verve des poëtes qui auroient voulu célébrer ſa gloire.

IV. MARULLE, (Michel) ſavant Grec de Conſtantinople, ſe retira en Italie, après la priſe de cette ville par les Turcs. Il s'adonna enſuite au métier des armes, & ſe noya l'an 1500, en traverſant à cheval la Cecina, riviere près de Volterre, où il eſt enterré. On a de lui des *Epigrammes*, & d'autres *Pieces de Poéſie*, en grec & en latin, pleines d'images licencieuſes. Elles furent imprimées à Florence en 1497, in-4°; à Paris en 1561, in-16; & avec les *Poéſies de Jean Second*, Paris, 1582, in-16. On a encore de lui: *Marulli Næniæ*, 1518, in-8°, peu commun.

V. MARULLE, (Marc) natif de Spalatro en Dalmatie, dont on a pluſieurs ouvrages, recueillis en 1610 à Anvers. Le plus connu eſt un Traité *De religioſè vivendi inſtitutione per exempla*. Cet auteur floriſſoit dans le XVIe ſiecle.

MARZENADO, *Voyez* l'article SANTA-CRUX.

MAS, (Hilaire du) *Voyez* DU-MAS.

MAS, (Louis du) fils naturel de *Jean-Louis de Montcalm*, ſeigneur de Candiac, & d'une veuve de condition de Rouergue, naquit à Nîmes en 1676. La juriſprudence l'occupa d'abord; mais les mathématiques, la philoſophie & les langues, le poſſéderent enſuite tout entier. Le Pere *Malebranche* le connut & l'eſtima. Quoique d'un abord très-froid & d'un caractere tranquille, il avoit une imagination vive & féconde. Son eſprit étoit inventif & très-méthodique. C'eſt à ſon génie qu'on eſt redevable du *Bureau Typographique* qu'il inventa, & dont on ſe ſert avec ſuccès dans la capitale & dans pluſieurs provinces. Cette méthode eſt d'autant plus ingénieuſe, qu'elle réduit en récréation l'art épineux de lire & d'écrire, & les premiers élémens de toutes les langues. Après avoir conçu l'idée de cette invention, il en fit les premiers eſſais ſur le jeune *de Candiac*, prodige d'eſprit dans l'âge le plus tendre. Son éleve ſe fit admirer à Paris & dans les principales villes du royaume, où *du Mas* l'accompagna toujours. La mort le lui ayant enlevé en 1726, avant qu'il eut atteint ſa ſeptieme année, il penſa en perdre la tête. Une maladie dangereuſe fut la ſuite de ſes chagrins; & il ſeroit mort ſans ſecours, ſi *Boindin*, qui, malgré ſon Athéiſme, avoit quelques vertus ſociales, ne l'avoit tiré de ſon galetas pour le faire traiter chez lui. *Du Mas* ſe retira enſuite chez Madame *de Vaujour*, à 2 lieues de Paris, & y mourut en 1744, âgé de 68 ans. C'étoit un vrai philoſophe, & pour l'eſprit & pour le caractere. Nous avons de lui: I. *L'Art de tranſpoſer toutes ſortes de Muſiques, ſans être obligé de connoître ni le temps ni le mode*; traité curieux, mais qui n'eſt d'aucun uſage, publié à Paris, in-4°, 1711. II. Un vol. in-4°, imprimé auſſi à Paris en 1733, ſous le titre de *Bibliotheque des Enfans*, en 4 parties, où il met dans un jour lumineux le ſyſtême & l'économie de ſon Bureau Typographique. Cette invention eut, comme toutes les choſes nouvelles, des approbateurs & des contradicteurs; mais

l'auteur la défendit avec beaucoup de ſuccès dans les journaux & dans quelques brochures particulieres. Ce Recueil eſt devenu rare. Le Bureau Typographique a été perfectionné par M. *Reybert*, citoyen d'Avignon, qui l'a enrichi d'un grand nombre de cartes renfermant des inſtructions utiles & agréables ſur la *Géographie*, *l'Hiſtoire*, *la Fable*, &c. &c.

III. *Mémoires de l'Ecoſſe ſous le regne de* MARIE (Stuart), écrits par *Crawfurts*, traduits de l'anglois. Cette verſion manuſcrite ſe trouvoit dans la nombreuſe bibliotheque du feu marquis *d'Aubais*, avec qui notre grammairien philoſophe avoit eu d'étroites liaiſons.

MASACCIO, peintre célebre, mort en 1443, à 26 ans, fut le premier de ſon ſiecle, encore barbare, qui apprit la bonne maniere de peindre. Il fit paroître ſes figures dans l'attitude qui leur convenoit, & leur donna de la force, du relief & de la grace: mais ayant été enlevé à la fleur de ſon âge, il ne put atteindre le point de perfection.

MASCARDI, (Auguſtin) né à Sarzane dans l'état de Gênes, en 1591, d'une famille illuſtre, ſe fit un nom par ſes talens. Son éloquence lui mérita le titre de camérier d'honneur du pape *Urbain VIII*, qui lui donna une penſion de cinq cents écus, & fonda pour lui en 1628 une chaire de rhétorique dans le college de la Sapience. *Maſcardi*, livré à l'étude des lettres & à l'amour des plaiſirs, négligea la fortune, & ne fut jamais à ſon aiſe. N'ayant aucune demeure fixe, logeant chez le premier ami qu'il rencontroit, & ſongeant plus à dépenſer qu'à amaſſer, il mourut accablé de dettes à Sarzane, en 1640, à 49 ans. On a de lui des *Harangues*, des *Poéſies* latines, 1622, in-4°; & italiennes, 1664, in-12; & divers autres ouvrages dans ces deux langues. Le plus connu eſt ſon traité in-4°, *Dell'arte Iſtorica*, aſſez bien écrit, mais trop étendu: il renferme quelques bonnes réflexions. Son *Hiſtoire de la Conjuration du Comte de Fieſque*, aſſez médiocre, & ſur-tout remplie de harangues qui ne finiſſent point, a fait dire de lui qu'il enſeignoit mieux les préceptes de l'art d'écrire l'hiſtoire, qu'il ne les pratiquoit. (Elle a été traduite en françois par *Fontenay*, chanoine de Sainte-Genevieve, 1639, in-8°.) Celle qu'a donnée depuis le cardinal *de Retz*, n'eſt également qu'une traduction libre de *Maſcardi*... Voy. *MALVEZZI*, à la fin

MASCARENHAS, *Voyez* MONTARROYO & AVEIRO.

MASCARON, (Jules) fils d'un fameux avocat au parlement d'Aix, naquit à Marſeille en 1634. L'héritage le plus conſidérable que ſon pere lui laiſſa, fut ſon talent pour l'éloquence. Il entra fort jeune dans la congrégation de l'Oratoire, où ſes diſpoſitions extraordinaires pour la chaire lui firent bientôt une grande réputation. Il parut avec éclat d'abord à Saumur. Le fameux *Tannegui le Févre*, frappé de ſon talent qui s'annonçoit avec tant d'éclat, & des ſuccès qui en étoient le fruit, dit un jour: *Malheur à ceux qui prêcheront ici après Maſcaron!* Le jeune orateur s'étant ſignalé dans les plus grandes villes de la province, ſe montra à la capitale, théâtre plus digne de ſes talens; & enſuite à la cour, où il remplit 12 ſtations, ſans qu'on parût ſe laſſer de l'entendre. Quelques courtiſans crurent faire leur cour à *Louis XIV*, en attaquant la liberté avec laquelle l'orateur annonçoit les vérités évangéliques; mais ce monarque leur ferma la bouche en diſant: *Il a fait ſon devoir, faiſons le nôtre.* L'évêché de

Tulles fut la récompenſe de ſes talens. Le roi lui demanda, la même année 1671, deux Oraiſons funebres : une pour Mad^e *Henriette* d'Angleterre, & l'autre pour le duc *de Beaufort*. Comme le prince ordonnoit les deux ſervices ſolennels à deux jours près l'un de l'autre, le maître des cérémonies lui fit obſerver que le même orateur étant chargé des deux diſcours, pourroit être embarraſſé. *C'eſt l'Evêque de Tulles*, répondit le roi : *à coup ſûr il s'en tirera bien*. Au dernier ſermon que *Maſcaron* prêcha avant que d'aller à ſon évêché, il fit ſes adieux. Le roi lui dit : *Vous nous avez touchés, dans vos autres Sermons, pour Dieu; hier vous nous touchâtes pour Dieu & pour vous*. De Tulles il paſſa en 1678 à Agen, où le Calviniſme lui offrit un champ proportionné à l'étendue & à la vivacité de ſon zele. Les hérétiques, entraînés par le torrent de ſon éloquence, & gagnés par les charmes de ſa vertu, rentrerent dans le bercail. L'illuſtre prélat eut, dit-on, la conſolation de ne laiſſer à ſa mort que deux mille Calviniſtes endurcis dans leurs erreurs, de trente mille qu'il avoit trouvés dans ſon dioceſe. *Maſcaron* parut pour la derniere fois à la cour, en 1694, & y recueillit les mêmes applaudiſſemens que dans les jours les plus brillans de ſa jeuneſſe. *Louis XIV* en fut ſi charmé, qu'il lui dit : *Il n'y a que votre éloquence qui ne vieillit point.* (*Voy.* l'art. HARLAY, n° III. à la fin.) De retour dans ſon dioceſe, il continua de l'édifier & de le régler juſqu'à ſa mort, arrivée le 16 Décembre 1703 à 69 ans. Sa mémoire eſt encore chere à Agen par l'Hôpital qu'il y fonda. La piété de ce vertueux évêque alloit juſqu'au ſcrupule le moins fondé. Ayant été ordonné prêtre par *Lavardin*, évêque du Mans, qui avoit déclaré en mourant qu'il n'avoit jamais eu intention de faire aucune ordination, l'Oratorien ſe fit réordonner, malgré la déciſion de la Sorbonne... Les *Oraiſons funebres* de *Maſcaron* ont été recueillies, 1740, in-12. On trouve dans cet orateur le nerf & l'élévation de *Boſſuet*, mais jamais la politeſſe & l'élégance de *Fléchier*. S'il avoit eu autant de goût que l'un & que l'autre, s'il avoit ſu éviter les faux brillans, les antitheſes puériles, les figures collégiales, il ne leur céderoit pas les premiers honneurs de la chaire. Les beautés ſont diſtribuées très-inégalement dans ſes ouvrages; & à l'exception de l'Oraiſon funebre de *Turenne*, ſon chef-d'œuvre, & de quelques morceaux ſemés de loin en loin dans ſes autres productions, on ſeroit tenté de croire que ſes diſcours ſont d'un autre ſiecle. „ Quelquefois, (dit M. *Thomas*,) „ ſon ame s'éleve; mais quand il veut être „ grand, il trouve rarement l'expreſſion ſimple. Sa grandeur eſt „ plus dans les mots que dans les „ idées. Trop ſouvent il retombe „ dans la métaphyſique de l'eſprit, „ qui paroît une eſpece de luxe; „ mais un luxe faux, qui annonce „ plus de pauvreté que de richeſſe. „ On lui trouve auſſi des raiſonnemens vagues & ſubtils; & „ l'on ſait combien ce langage eſt „ oppoſé à celui de la vraie éloquence ". Ceux qui cherchent des rapports entre les différens génies, l'ont comparé à *Crébillon*, comme on a comparé *Fléchier* à *Racine*, & *Boſſuet* à *Corneille*... Nous ajouterons au jugement ſur *Maſcaron* par M. *Thomas*, celui qu'en a porté l'abbé *des Fontaines*, dans ſon Parallele des Oraiſons funebres de *Fléchier*, *Boſſuet* & *Maſcaron*; & ce morceau ſervira de réponſe à ceux qui nous ont accuſés d'avoir traité trop ſé-

vérement l'évêque d'Agen. „ Les „ Oraiſons funebres de M. *Fléchier* „ ſont fort au-deſſus de ſes Panégyriques des Saints, & plus encore au-deſſus de ſes Sermons. „ Mais, quoiqu'il ſoit vraiment „ éloquent dans ſes Oraiſons funebres; quoiqu'il y ſoit inſinuant, „ touchant, & même ſublime quelquefois, on y trouve cependant „ une ſymétrie de ſtyle trop étudiée, & qui eſt contraire à la „ belle éloquence. M. *Fléchier* a „ trop ſouvent le compas & le „ niveau à la main; il veut marcher preſque toujours ſur des „ fleurs, & n'y marche qu'à pas „ comptés. M. *Boſſuet* au contraire „ ne fait preſque jamais uſage de „ l'antitheſe, dédaignant l'art, „ ne ſe livrant qu'à la nature, ſacrifiant l'exactitude & les agrémens du langage à l'énergie & „ à la ſublimité des penſées. L'éloquence de M. *Maſcaron* eſt fort „ différente de celle de *Fléchier* & „ de *Boſſuet*. Il n'a ni l'élégance „ de l'un, ni la force de l'autre; „ plus nerveux, plus élevé, moins „ délicat, moins poli que le premier; auſſi ſublime que le ſecond: moins judicieux que l'un „ & l'autre. L'Oraiſon funebre de „ M. *de Turenne* eſt ſon chef-d'œuvre, & celle du chancelier *Séguier* eſt aſſez belle: les autres „ ſont fort défectueuſes, & peuvent à peine ſe lire".

MASCEZEL, *Voyez* GILDON.

MASCLEF, (François) d'abord curé dans le dioceſe d'Amiens ſa patrie, enſuite le théologien & l'homme de confiance du vertueux *de Brou*, ſon évêque, eut la direction du ſéminaire ſous ce prélat. Il méritoit cet emploi par ſa piété, & ſur-tout par ſa profonde érudition. Les langues Orientales lui étoient auſſi connues que la ſienne propre. Il porta dans l'étude des différens idiomes de l'Orient, l'eſprit de philoſophie & d'invention. Il devint chanoine d'Amiens avant la mort de *de Brou*, arrivée en 1706. Sa façon de penſer ſur les querelles du Janſéniſme n'étant point du goût de *Sabbatier*, ſucceſſeur de ce prélat, on lui ôta le ſoin du ſéminaire, & preſque toute autre fonction publique. *Maſclef* ſe conſola, avec les morts, de la façon de penſer des vivans. Il ſe livra à l'étude avec une nouvelle ardeur; mais il en contracta une maladie, dont il mourut le 14 Novembre 1728, à 66 ans. Ses principaux ouvrages ſont: I. Une *Grammaire Hébraïque*, en latin, ſelon ſa nouvelle méthode, imprimée à Paris en 1716, in-12. Cette *Grammaire* fut réimprimée en 1730, en 2 vol. in-12, par les ſoins de M. *de la Bletterie*, alors prêtre de l'Oratoire, & ami de *Maſclef*. On y trouve des réponſes à toutes les difficultés que le Pere *Guarin* a faites dans ſa Grammaire Hébraïque, contre la nouvelle méthode que *Maſclef* avoit inventée, pour lire l'Hébreu ſans ſe ſervir des points. Il ne s'agit, ſelon lui, que de mettre après la conſonne de l'Hébreu, la voyelle qu'elle a dans l'ordre de l'alphabeth. Cette méthode fut approuvée de quelques ſavans, & rejetée par le plus grand nombre. II. *Les Conférences Eccléſiaſtiques du dioceſe d'Amiens*, in-12. III. *Le Catéchiſme d'Amiens*, in-4°. IV. Une *Philoſophie* & une *Théologie* manuſcrites, qui auroient vu le jour, ſi on n'y avoit pas découvert des ſemences de Janſéniſme. L'auteur étoit un homme auſtere, également reſpectable par ſes mœurs & par ſes connoiſſances.

MASCRIER, (l'Abbé Jean-Baptiſte le) de Caen, mort à Paris en 1760, à 63 ans, eſt un de ces auteurs qui ſont plus connus par l'art qu'ils ont de raſſembler les Mémoires des autres, pour compoſer

des ouvrages, que par le talent d'en enfanter eux-mêmes. On a de lui : I. *Deſcription de l'Egypte ſur les Mémoires de M. Maillet*, 1735, in-4°, en 2 vol. in-12. Le fond de cet ouvrage eſt bon; il y a des remarques judicieuſes, & des anecdotes curieuſes; mais tout n'eſt pas exact. A l'égard de la forme, l'éditeur auroit pu proſcrire l'enflure, l'affectation, la déclamation, le ton de college, la ſuperfluité des mots & les répétitions importunes. II. *Idée du gouvernement ancien & moderne de l'Egypte*, 1745, in-12 : livre moins recherché que le précédent. III. La Traduction des *Commentaires de Céſar*, latin & françois, 1755, in-12. IV. *Réflexions Chrétiennes ſur les grandes vérités de la Foi*, 1757, in-12. V. Il a eu part à l'*Hiſtoire générale des Cérémonies Religieuſes* [Voyez B. PICART] & à la *Traduction de l'Hiſtoire* du préſident *de Thou*. VI. *Hiſtoire de la derniere Révolution des Indes Orientales*, curieuſe, mais peu exacte. VII. *Tableau des maladies* de *Lommius*, traduit du latin, 1760, in-12. VIII. Des éditions des *Mémoires du Marquis de Feuquieres*; de l'*Hiſtoire de Louis XIV*, par *Pelliſſon*; & de *Telliamed* : [*Voyez* MAILLET.] des Epigrammes de *Martial*, 2 vol. in-12, 1754. On voit par la liſte des divers ouvrages de l'abbé *le Maſcrier*, que le beſoin l'obligea ſouvent de publier des productions pieuſes, & d'autres qui, non-ſeulement ne l'étoient point, mais dont les principes n'étoient pas toujours d'accord avec ceux de la religion.

MASEL, *Voyez* MAZEL.

MASENIUS, (Jacques) Jéſuite, né à Dalen dans le duché de Juliers en 1606, ſe diſtingua dans ſa Société par ſa littérature & par ſes talens. Il profeſſa avec un grand applaudiſſement l'éloquence & la poéſie à Cologne. De tous les ouvrages qu'il donna au public, celui qui a fait le plus de bruit de notre temps, eſt ſon Poëme intitulé : *Sarcotis* ou *Sarcothea*, de 2486 vers latins. *Sarcothea* eſt le nom que *Maſenius* donne à la Nature humaine, qu'il repréſente comme la Déeſſe ſouveraine de tout ce qui porte un corps. La perte de *Sarcothée* ou de la Nature humaine, (c'eſt-à-dire, *la Chute du premier Homme*,) en eſt le ſujet. Ce Poëme a été tiré de l'oubli par M. *Lauder*, Ecoſſois, pour prouver que *Milton* a beaucoup profité de cet ouvrage. Un homme d'eſprit a répondu à ce reproche de plagiat, d'une maniere victorieuſe. » *Milton*, dit-il, peut » avoir imité pluſieurs morceaux » de grand nombre de Poëmes la» tins faits de tout temps ſur ce » ſujet : de l'*Adamus exul* de *Grotius*, » du Poëme de *Maſen* ou *Maſenius*, » & de beaucoup d'autres, tous » inconnus au commun des lecteurs. » Il a pu prendre dans le *Taſſe* la » deſcription de l'Enfer, le caractere de Satan, le conſeil des Dé» mons. Imiter ainſi, ce n'eſt point » être plagiaire; c'eſt lutter, comme » dit *Boileau*, contre ſon original; » c'eſt enrichir ſa langue des beautés » des langues étrangeres; c'eſt » nourrir ſon génie & l'accroître » du génie des autres; c'eſt reſ» ſembler à *Virgile*, qui imita *Homere* » en l'embelliſſant «. Quant à ce qui regarde *Maſenius* en particulier, il eſt peu raiſonnable d'accuſer un génie comme *Milton* d'avoir pillé un ouvrage auſſi mal conçu pour l'idée, pour le plan & pour l'exécution; que celui de ce Jéſuite. *Maſenius*, qui ne vouloit faire qu'un Poëme de college, comme il l'avoue lui-même; n'eſt qu'un amplificateur toujours agité par le Démon de la déclamation. Né avec une imagination féconde, & poſſédant les richeſſes de la langue latine, il fait à la vérité de très-beaux vers, mais tou-

jours hors de propos, il entaſſe les mêmes idées ſous différens mots; met tableaux ſur tableaux, traits ſur traits, nuances ſur nuances, & épuiſe ſon ſujet, juſqu'à laſſer la patience la plus intrépide. L'accuſation de plagiat intentée contre le poëte Anglois, a produit pluſieurs écrits raſſemblés en un vol. in-12, à Paris, chez *Barbou*, 1759. M. l'abbé *Dinouart*, éditeur de ce recueil, y a ajouté le Poëme de *Maſenius*, avec une traduction paraphraſée, & les pieces de ce procès qui n'en auroit pas dû être un. Les autres ouvrages du Jéſuite Allemand ſont: I. Une eſpece d'Art poétique, ſous le titre de *Palæſtra Eloquentiæ ligatæ*, 4 vol. in-12. II. Un Traité intitulé: *Palæſtra ſtyli Romani*. III. *Anima Hiſtoriæ*, ſeu *Vita Caroli V & Ferdinandi*, in-4°. IV. Des *Notes* & des *Additions* aux *Antiquités* & aux *Annales de Treves*, par *de Brouwer*, 1670, in-fol. V. *Epitome Annalium Trevirenſium*, *&c.* 1676, in-8°.

MASINISSA, roi d'une petite contrée d'Afrique, prit d'abord le parti des Carthaginois contre les Romains. Ils eurent en lui un ennemi d'autant plus redoutable, que ſa haine étoit ſoutenue par beaucoup de courage. Après la défaite d'*Aſdrubal*, *Scipion le Vieux* ayant trouvé parmi les priſonniers le neveu de *Maſiniſſa*, le renvoya comblé de préſens, & lui donna une eſcorte pour l'accompagner. Ce trait de généroſité fit tant d'impreſſion ſur l'oncle, que, de l'averſion la plus forte, il paſſa tout-à-coup à une admiration ſans bornes. Il joignit ſes troupes à celles des Romains, & contribua beaucoup par ſa valeur & par ſa conduite à la victoire qu'ils remporterent ſur *Aſdrubal* & *Syphax*. Il épouſa la célebre *Sophonisbe*, femme de ce dernier prince, aux charmes de laquelle il ne put réſiſter. *Scipion* n'ayant pas approuvé un mariage ſi bruſquement contracté avec une captive, la plus implacable ennemie de Rome, *Maſiniſſa* s'en défit par un breuvage. Le général Romain le conſola, en lui accordant, en préſence de l'armée, le titre & les honneurs de ROI. Le ſénat ajouta à ſes états, tout ce qui avoit appartenu à *Syphax* dans la Numidie. *Maſiniſſa* donna une marque de reconnoiſſance bien diſtinguée à *Scipion* l'Africain *le Jeune*; il le fit prier, au lit de la mort, de venir partager ſes états entre ſes enfans. Il mourut à l'âge de 90 ans, l'an 149 avant Jeſus-Chriſt. Ce prince, qui pendant ſa jeuneſſe avoit eſſuyé d'étranges malheurs, s'étant vu dépouillé de ſon royaume, obligé de fuir de province en province, & près mille fois de perdre la vie, n'eut, depuis ſon rétabliſſement juſqu'à ſa mort, qu'une ſuite continuelle de proſpérités. Non-ſeulement il recouvra ſon royaume, mais il y ajouta celui de *Syphax* ſon ennemi; &, maître de tout le pays, depuis la Mauritanie juſqu'à Cirene, il devint le prince le plus puiſſant de toute l'Afrique. Il conſerva juſqu'à la fin de ſa vie une ſanté très-robuſte, qu'il dut à ſa ſobriété, & au ſoin qu'il eut de s'endurcir ſans relâche au travail & à la fatigue. A l'âge de 90 ans, il faiſoit encore tous les exercices d'un jeune homme, & ſe tenoit à cheval ſans ſelle. *Plutarque* remarque que le lendemain d'une grande victoire remportée contre les Carthaginois, on l'avoit trouvé devant ſa tente faiſant ſon repas d'un morceau de pain bis. Il laiſſa en mourant 54 fils, dont trois ſeulement étoient d'un mariage légitime, *Micipſa*, *Gulaſſa* & *Maſtanabal*. *Scipion* partagea le royaume entre ces trois derniers, & donna aux autres des revenus conſidérables. Mais bientôt après *Micipſa* demeura ſeul poſſeſ-

ſeur

sur de ces vastes états par la mort de ses deux freres.

I. MASIUS, (André) né à Linnich, près de Bruxelles, l'an 1516, fut un des plus savans hommes du XVIe siecle. Il fit d'abord de grands progrès dans l'étude de la philosophie & de la jurisprudence, & devint secrétaire de *Jean de Wete*, évêque de Constance. Après la mort de cet évêque, il fut envoyé en qualité d'agent à Rome, & profita de son séjour en cette ville pour se rendre habile dans le syriaque. En 1558, il se maria à Cleves, & fut fait conseiller de *Guillaume*, duc de Cleves. Il y mourut le 7 Avril 1573, âgé de 57 ans, dans des sentimens vraiment chrétiens. *Masius* possédoit, outre plusieurs langues vivantes, le latin, le grec, l'hébreu, le chaldéen & le syriaque. Il étoit très-versé dans l'histoire & la géographie ancienne, & personne de son temps ne le surpassa, ni peut-être même ne l'égala dans la critique sacrée. *Sébastien Munster* disoit que *Masius* sembloit avoir été élevé dans l'ancienne Rome ou dans l'ancienne Jérusalem. On a de lui : I. Un *Recueil* de différentes pieces anciennes & modernes, traduites du syriaque, Anvers, 1569, dans la Bibliotheque des Peres de *Margarin de la Bigue*, & dans les *Critici sacri*, 2e édition, tome 2. II. *Syrorum Peculium*, Anvers, 1571, in-fol. C'est un Dictionnaire Syriaque. III. *Grammatica Linguæ Syricæ*, Anvers, 1571, in-folio. *Arias Montan* ayant prié *Masius* de contribuer à l'édition de la *Polyglotte* d'Anvers, il fit ces deux ouvrages qui y ont été insérés. IV. Un *Commentaire* sur le livre de *Josué*, Anvers, 1574, in-folio, & dans les *Critici sacri*, de Londres & d'Amsterdam, tome 2. Ce Commentaire renferme des choses excellentes. V. *Disputatio de cœna Domini, opposita Calvinistarum impiis corruptelis*, Anvers, 1575. VI. Des *Commentaires* sur quelques chapitres du *Deuteronome*, insérés dans les *Critici sacri*. Il avoit possédé le célebre *Manuscrit Syriaque*, écrit en 616, qui passa depuis au savant *Daniel Ernest Jablonsky*. C'est le seul manuscrit connu qui nous ait conservé l'édition donnée par *Origene* du livre de *Josué*, & des autres livres historiques suivant l'Ancien Testament. Il est traduit mot à mot sur un exemplaire grec, corrigé de la main d'*Eusebe*.

II. MASIUS, (Gisbert) évêque de Bois-le-Duc, mort en 1614, étoit natif de Bommel, petite ville du duché de Gueldres. Plein d'un zele vraiment apostolique, il fit fleurir la vertu & la science dans son diocese, & publia, en 1612, d'excellentes *Ordonnances Synodales*, en latin, réimprimées en 1700, à Louvain.

MASO, (Thomas *Finiguerra* dit) orfevre de Florence, né au XVe siecle, passe pour être l'inventeur de l'art de graver les estampes sur le cuivre, vers 1480; ou plutôt le hasard, qui fit trouver la poudre, l'imprimerie, & tant d'autres secrets admirables, donna l'idée de multiplier un tableau ou un dessin, par les estampes. L'orfevre de Florence qui gravoit sur ses ouvrages, s'apperçut que le soufre fondu dont il faisoit usage, marquoit dans ses empreintes les mêmes choses que la gravure, par le moyen du noir que le soufre avoit tiré des tailles. Il fit quelques essais qui lui réussirent. Un autre orfevre de la même ville, instruit de cette découverte, grava plusieurs planches dessinées par *Sadro Botticello*. Les Italiens donnerent à cette gravure le nom de *Stampa*, tirée du verbe *stamparé* qui signifie *imprimer*; & de *Stampa*, les François formerent ce mot d'*estampe*. *André Montegna* grava aussi

d'après ſes ouvrages. Cette invention paſſa en Flandres : *Martin* d'Anvers & *Albert Durer* furent les premiers qui en profiterent ; ils produiſirent une infinité de belles *eſtampes* au burin, qui firent admirer par toute l'Europe leurs noms & leurs talens, déjà connus pour la gravure en bois.

MASQUE DE FER (Le) : C'eſt ſous ce nom que l'on déſigne un priſonnier inconnu, envoyé dans le plus grand ſecret au château de Pignerol, & de là transféré aux iſles *Sainte-Marguerite*. C'étoit un homme d'une taille au-deſſus de l'ordinaire, & admirablement bien fait. Sa peau étoit un peu brune, mais fort douce, & il avoit autant de ſoin de la conſerver dans cet état que la femme la plus coquette. Son plus grand goût étoit pour le linge fin, pour les dentelles, pour les colifichets. Il jouoit de la guitare, & paroiſſoit avoir reçu une excellente éducation. Il intéreſſoit par le ſeul ſon de ſa voix, ne ſe plaignant jamais de ſon état, & ne laiſſant point entrevoir ce qu'il étoit. Dans les maladies où il avoit beſoin du médecin ou du chirurgien, & dans les voyages que ſes différentes tranſlations lui occaſionnerent, il portoit un maſque, dont la mentonniere avoit des reſſorts d'acier, qui lui laiſſoient la liberté de manger & de boire. On avoit ordre de le tuer, s'il ſe découvroit ; mais, lorſqu'il étoit ſeul, il pouvoit ſe démaſquer : & alors il s'amuſoit à s'arracher le poil de la barbe avec des pincettes d'acier. Il reſta à Pignerol, juſqu'à ce que *Saint-Mars*, officier de confiance, commandant de ce château, obtint la lieutenance de roi des iſles de *Lérins*. Il le mena avec lui dans cette ſolitude maritime, & lorſqu'il fut fait gouverneur de la Baſtille, ſon captif le ſuivit, toujours maſqué. Il fut logé dans cette priſon auſſi bien qu'on peut l'être. On ne lui refuſoit rien de ce qu'il demandoit ; on lui donnoit les plus riches habits, on lui faiſoit la plus grande chere, & le gouverneur s'aſſeyoit rarement devant lui. Le marquis *de Louvois* étant allé le voir à *Sainte-Marguerite*, avant ſa tranſlation à Paris, il lui parla avec une conſidération qui tenoit du reſpect. Cet illuſtre inconnu mourut le 19 Novembre 1703, & fut enterré ſous le nom de *Marchiali*, le lendemain à 4 heures après midi, dans le cimetiere de la paroiſſe de Saint-Paul. Ce qui redouble l'étonnement, c'eſt que quand on l'envoya aux iſles *Sainte-Marguerite*, il ne diſparut dans l'Europe aucun homme conſidérable. Ce priſonnier l'étoit ſans doute ; car voici ce qui arriva les premiers jours qu'il fut dans l'iſle. Le gouverneur mettoit lui-même les plats ſur ſa table, & enſuite ſe retiroit après l'avoir enfermé. Un jour il écrivit avec un couteau ſur une aſſiette d'argent, & jeta l'aſſiette par la fenêtre vers un bateau qui étoit au rivage, preſque au pied de la tour. Un pêcheur, à qui ce bateau appartenoit, ramaſſa l'aſſiette & la rapporta au gouverneur. Celui-ci étonné demanda au pêcheur : *Avez-vous lu ce qui eſt écrit ſur cette aſſiette ? Et quelqu'un l'a-t-il vue entre vos mains ? — Je ne ſais pas lire*, répondit le pêcheur : *je viens de la trouver, perſonne ne l'a vue*. Ce payſan fut retenu juſqu'à ce que le gouverneur fût bien informé qu'il n'avoit jamais lu, & que l'aſſiette n'avoit été vue de perſonne. *Allez*, lui dit-il, *vous êtes bien heureux de ne ſavoir pas lire !* .... La *Grange-Chancel* raconte, dans une Lettre à l'auteur de l'*Année Littéraire*, que, lorſque *Saint-Mars* alla prendre le *Maſque de fer* pour le conduire à la Baſtille, le priſonnier dit à ſon conducteur :

Eſt-ce que le Roi en veut à ma vie ? — Non, mon Prince, répondit Saint-Mars, *votre vie eſt en ſûreté ; vous n'avez qu'à vous laiſſer conduire* ». J'ai » ſu, (ajoute-t-il,) d'un nommé » *Dubuiſſon*, caiſſier du fameux *Sa-* » *muel Bernard*, qui, (après avoir » été quelques années à la Baſ- » tille, fut conduit aux iſles *Sainte-* » *Marguerite*,) qu'il étoit dans une » chambre avec quelques autres » priſonniers, préciſément au-deſ- » ſus de celle qui étoit occupée » par cet inconnu : que, par le » tuyau de la cheminée, ils pou- » voient s'entretenir & ſe commu- » niquer leurs penſées ; mais que » ceux-ci lui ayant demandé pour- » quoi il s'obſtinoit à leur taire ſon » nom & ſes aventures, il leur » avoit répondu que cet aveu lui » coûteroit la vie, ainſi qu'à ceux » auxquels il auroit révélé ſon ſe- » cret «. Toutes ces anecdotes prouvent que le *Maſque de fer* étoit un priſonnier de la plus grande importance. Mais qui étoit ce captif? Ce n'étoit pas le duc *de Beaufort* : nous l'avons prouvé dans ſon article. (*Voy.* III. BEAUFORT.) Ce n'étoit pas le comte *de Vermandois*, comme le prétend l'auteur des *Mémoires de Perſe*. Cet écrivain ſans aveu raconte que ce prince, fils légitimé de *Louis XIV* & de la ducheſſe *de la Valliere*, fut dérobé à la connoiſſance des hommes par ſon propre pere, pour le punir d'un ſoufflet donné à Monſeigneur le *Dauphin*. » Comment peut-on, (dit un homme d'eſprit,) imprimer une fable auſſi groſſiere ? Ne ſait-on pas que le comte *de Vermandois* mourut au camp devant Dixmude, en 1683, & fut enterré ſolennellement à Arras ? Le Dauphin avoit alors 22 ans. On ne donne des ſoufflets à un Dauphin en aucun âge ; & c'eſt en donner un bien terrible au ſens commun & à la vérité, que de rapporter de pareils contes «. Il n'eſt pas moins abſurde de vouloir faire d'autres conjectures ſur le *Maſque de fer*. Pour réſoudre ce problême hiſtorique, il faudroit avoir des Mémoires des perſonnes qui ont eu ce ſecret important ; & ces perſonnes n'en ayant point laiſſé, il faut ſavoir ſe taire. L'auteur de ce Dictionnaire, qui avoit pris des informations à l'iſle *Sainte-Marguerite*, eſt le premier qui ait dit que l'*Homme au Maſque* avoit d'abord été envoyé à la citadelle de Pignerol. Cette particularité a été confirmée par le Journal de *du Jonca*, lieutenant de roi de la Baſtille, quand le priſonnier y arriva. Ce Journal, imprimé dans le *Traité des différentes ſortes de preuves qui établiſſent la vérité de l'Hiſtoire*, du P. *Griffet*, eſt très-curieux. *Du Jonca* ne dit point que le maſque fût de fer : il dit ſeulement que c'étoit un *maſque de velours noir* ; & nous n'avions pas fait entendre autre choſe dans la premiere édition de ce Dictionnaire. Mais le nom de *Maſque de fer* ayant prévalu pour déſigner ce célebre infortuné, nous l'avons laiſſé ſubſiſter... N. B. On lit dans le *Journal Encyclopédique* (Août 1770) qu'il y a lieu de croire que c'étoit un ſecrétaire d'état du duc *de Mantoue*, appelé *Magni*, qui avoit agi contre la France, & que *Louvois* fit enlever par vingt hommes maſqués dans une partie de chaſſe près de Turin, & de là transféré à Pignerol. Ce n'eſt pas la derniere conjecture qu'on formera ſur cette victime de la politique ; mais il eſt à croire qu'on a tenté & qu'on tentera vainement de lui ôter le maſque.

MASQUIERES, (Françoiſe) morte à Paris en 1728, étoit fille d'un maître-d'hôtel du roi. Elle fit ſon occupation de l'étude des belles-

lettres, & particuliérement de la poéſie françoiſe, pour laquelle elle avoit du goût & du talent. Ses ouvrages poétiques, qui ſe trouvent dans un *Nouveau Choix de Poéſies*, 1715, in-12, ſont : I. La *Deſcription de la Galerie de Saint-Cloud*. II. L'*Origine du Luth*. III. Une *Elégie*, &c. Sa verſification a de la douceur ; mais elle eſt foible, & offre peu d'images.

MASSAC, (Raymond de) médecin d'Orléans du XVIe ſiecle, s'occupoit autant des belles-lettres que de ſa profeſſion. On a de lui : I. *Pæan Aurelianus* ; c'eſt un poëme conſidérable, inſéré dans le *Recueil des Poëmes & Panégyriques de la ville d'Orléans*, 1646, in-4°. Il y célebre l'heureuſe température du climat d'Orléans, & fait l'éloge du college de médecine & des médecins qui s'y ſont diſtingués par leur ſcience & leurs talens. II. *Pugeæ, ſive de Lymphis Pugiacis libri duo, cum notis J. le Vaſſeur*, Paris, 1599. C'eſt un poëme ſur la fontaine minérale de Pougues, à 2 lieues de Nevers. *Charles de Meſſac*, fils de l'auteur, l'a traduit en vers françois, Paris, 1605, in-8°.

MASSARIA, (Alexandre) célebre médecin, natif de Vicence, pratiqua ſon art avec ſuccès à Veniſe, & l'enſeigna avec beaucoup de réputation à Padoue, où il mourut le 17 Octobre 1598, dans un âge avancé. Sa grande charité pour les pauvres le diſtingua encore plus que ſa ſcience. Il étoit ſinguliérement attaché à la doctrine de *Galien*, & diſoit qu'il aimoit mieux errer avec cet ancien que d'avoir raiſon avec les modernes. Il a laiſſé un grand nombre d'ouvrages, entre autres : I. *De Peſte*, Veniſe, 1579, in-4°. II. *Diſputationes duæ, quarum prima de Scopis mittendi ſanguinem in febribus, altera de purgatione in morborum principio*, Lyon, 1622, in-4°. Le traité de la ſaignée eſt encore regardé comme un chef-d'œuvre ; il y détaille ſavamment les cas où elle convient, & ceux où elle eſt nuiſible. Si on avoit ſuivi ſa pratique au lieu de celle de *Boral*, chez qui la ſaignée étoit un remede preſque univerſel, on n'auroit pas tant prodigué le ſang des hommes ni peut-être leur vie. III. *Practica medica*, Veniſe, 1622, in-fol.

MASSÉ, (Jean-Baptiſte) peintre du roi, né à Paris le 29 Décembre 1687, mort le 26 Septembre 1767, dans ſa 80e année, excelloit dans la miniature. Il a conſervé ſon enjouement, ſa gaieté & ſa liberté juſqu'à ſa mort. Il répondit à quelqu'un qui l'interrogeoit ſur ſa façon de penſer : *Je ſers mon Dieu, & je me ſens aſſez libre pour ne dépendre ſur la terre que de moi ſeul.* Il étoit Proteſtant, & il congédia un domeſtique Catholique qui l'avoit ſervi long-temps avec fidélité, & qui vouloit changer de religion pour lui plaire. Le recueil d'eſtampes, repréſentant la grande galerie de Verſailles & les deux ſallons qui l'accompagnent, peints par *le Brun*, fut deſſiné par *Maſſé*, & gravé ſous ſes yeux par les plus habiles maîtres. Cette collection parut en 1753, in-fol., avec une Explication, in-8°. *Voy.* MACÉ.

MASSEVILLE, (Louis le Vavaſſeur de) né à Montebourg au dioceſe de Coutances, mourut à Valogne en 1733, à 86 ans, après avoir publié l'*Hiſtoire ſommaire de Normandie*, en 6 vol. in-12, dont il y a eu pluſieurs éditions : ouvrage foiblement écrit ; mais rare, & utile, faute d'un meilleur. Il faut, pour l'avoir complet, qu'il ſoit accompagné de l'*Etat Géographique de Normandie*, Rouen, 1722, 2 vol. in-12,

Maſeville avoit fait encore le *Nobiliaire de Normandie* ; mais, ſur les inſtances d'un directeur, non moins ignorant que ſuperſtitieux, il jeta ſon manuſcrit au feu dans ſa derniere maladie.

MASSIEU, (Guillaume) membre de l'académie des belles-lettres & de l'académie Françoiſe, naquit à Caen en 1665. Etant venu achever ſes études à Paris, il entra chez les Jéſuites, auxquels il fit honneur par ſon goût & par ſes talens. Il en ſortit dans la ſuite, pour ſuivre avec plus de liberté le goût qu'il avoit pour les belles-lettres. *Sacy*, de l'académie Françoiſe, lui confia l'éducation de ſon fils. L'abbé *Maſſieu* contracta alors une amitié étroite avec *Tourreil*, & avec pluſieurs autres ſavans. Il fut nommé, en 1710, profeſſeur en langue grecque au college royal ; place qu'il remplit avec diſtinction juſqu'à ſa mort, arrivée à Paris le 26 Septembre 1722, à 57 ans. L'abbé *Maſſieu* étoit un homme vrai, ſimple, modeſte, orné ſeulement de ſa vertu & des richeſſes de ſon ſavoir. Profond dans la connoiſſance des langues anciennes, il en profita pour connoître les génies des plus beaux ſiecles d'Athenes & de Rome. Tous ſes plaiſirs naiſſoient du commerce qu'il avoit avec ces grands hommes. C'eſt dans leur ſein qu'il avoit pris cette netteté d'expreſſion & cette juſteſſe d'eſprit qui le caractériſoient. Les dernieres années de ſa vie furent triſtes pour lui, & l'auroient été bien davantage, s'il n'avoit été philoſophe. Il devint ſujet à des attaques de goutte. Il eut deux cataractes, qui le rendirent entiérement aveugle. Quand au bout de trois ans elles furent parvenues au point de maturité néceſſaire pour l'opération, il ſe contenta d'avoir par ce moyen recouvré un œil qui ſuffiſoit à ſes travaux. Il ne put ſe réſoudre à ſacrifier encore ſix ſemaines ou deux mois de temps pour le ſecond, *qu'il tenoit*, diſoit-il, *en réſerve, & comme une reſſource contre de nouveaux malheurs.* On a de lui : I. Pluſieurs ſavantes *Diſſertations*, dans les *Mémoires de l'Académie des Inſcriptions.* II. Une belle *Préface* à la tête des Œuvres de *Tourreil*, dont il donna une nouvelle édition en 1721. III. Il avoit entrepris une *Traduction* de *Pindare*, avec des notes ; mais il n'en a donné que ſix odes, traduites avec foibleſſe, parce que le feu de ſon imagination avoit été comme amorti par ſes maladies. IV. *Hiſtoire de la Poéſie françoiſe*, in-12, &c. Les recherches curieuſes dont elle eſt remplie, & l'élégante ſimplicité du ſtyle, rendent cet ouvrage auſſi utile qu'agréable. V. Un *Poëme* latin *ſur le Café*, que l'abbé *d'Olivet* a publié dans ſon recueil de quelques Poëtes latins modernes. L'ouvrage de l'abbé *Maſſieu* ne dépare point cette collection, & eſt une nouvelle preuve que l'auteur avoit puiſé le beau dans ſa ſource.

MASSILLON, (Jean-Baptiſte) fils d'un notaire d'Hieres en Provence, naquit en 1663, & entra dans la congrégation de l'Oratoire en 1681. Les agrémens de ſon eſprit, l'enjouement de ſon caractere, un fonds de politeſſe fine & affectueuſe, lui gagnerent tous les cœurs dans les villes où on l'envoya ; mais, en plaiſant aux gens du monde, il déplut à ſes confreres. Ses talens lui avoient fait des jaloux, & l'air de réſerve qu'il prenoit avec eux, paſſoit pour fierté. Ses ſupérieurs lui ayant ſoupçonné, pendant ſon cours de régence, des intrigues avec quelques femmes, l'envoyerent dans une de leurs maiſons au dioceſe de Meaux. Il fit

ſes premiers eſſais de l'art oratoire à Vienne, pendant qu'il profeſſoit la théologie. L'Oraiſon funebre de *Henri de Villars*, archevêque de cette ville, obtint tous les ſuffrages. Ce ſuccès engagea le Pere *de la Tour*, alors général de ſa congrégation, à l'appeler à Paris. Lorſqu'il y eut fait quelque ſéjour, il lui demanda ce qu'il penſoit des prédicateurs qui brilloient ſur ce grand théâtre? *Je leur trouve*, répondit-il, *bien de l'eſprit & du talent; mais ſi je prêche, je ne prêcherai pas comme eux.* Il tint parole: il prêcha, & il s'ouvrit une route nouvelle. Le P. *Bourdaloue* fut excepté du nombre de ceux qu'il ne ſe propoſoit point d'imiter. S'il ne le prit pas en tout pour ſon modele, c'eſt que ſon génie le portoit à un autre genre d'éloquence. Il ſe fit donc une maniere de compoſer qu'il ne dut qu'à lui-même, & qui, aux yeux des hommes ſenſibles, parut ſupérieure à celle de *Bourdaloue*. La ſimplicité touchante & le naturel de l'Oratorien ſont, ce ſemble, (dit un homme d'eſprit,) plus propres à faire entrer dans l'ame les vérités du Chriſtianiſme, que toute la dialectique du Jéſuite. La logique de l'Evangile eſt dans nos cœurs: c'eſt là qu'on doit la chercher. Les raiſonnemens les plus preſſans ſur les devoirs indiſpenſables d'aſſiſter les malheureux, ne toucheront guere celui qui a pu voir ſouffrir ſon ſemblable ſans en être ému. Une ame inſenſible eſt un clavecin ſans touche, dont on chercheroit en vain à tirer des ſons. Si la dialectique eſt néceſſaire, c'eſt ſeulement dans les matieres de dogme; mais ces matieres ſont plus faites pour les livres que pour la chaire, qui doit être le théâtre des grands mouvemens, & non pas de la diſcuſſion. On ſentit bien la vérité de ces réflexions, lorſqu'il parut à la cour. Après avoir prêché ſon premier Avent à Verſailles, il reçut cet éloge de la bouche même de *Louis XIV*: *Mon Pere, quand j'ai entendu les autres Prédicateurs, j'ai été très-content d'eux. Pour vous, toutes les fois que je vous ai entendu, j'ai été très-mécontent de moi-même.* La premiere fois qu'il prêcha ſon fameux ſermon *Du petit nombre des Elus*, il y eut un endroit où un tranſport de ſaiſiſſement s'empara de tout l'auditoire. Preſque tout le monde ſe leva à moitié, par un mouvement involontaire. Le murmure d'acclamations & de ſurpriſe fut ſi fort, qu'il troubla l'orateur: ce trouble ne ſervit qu'à augmenter le pathétique de ce morceau. Ce qui ſurprit ſur-tout dans le Pere *Maſſillon*, ce furent ces peintures du monde, ſi ſaillantes, ſi fines, ſi reſſemblantes. On lui demanda où un homme, conſacré comme lui à la retraite, avoit pu les prendre? *Dans le cœur humain*, répondit-il: *pour peu qu'on le ſonde, on y découvrira le germe de toutes les paſſions.... Quand je fais un ſermon*, diſoit-il encore, *j'imagine qu'on me conſulte ſur une affaire ambiguë. Je mets toute mon application à décider & à fixer dans le bon parti, celui qui a recours à moi. Je l'exhorte, je le preſſe, & je ne le quitte point qu'il ne ſe ſoit rendu à mes raiſons.* Sa déclamation ne ſervit pas peu à ſes ſuccès. Il nous ſemble le voir dans nos chaires, diſent ceux qui ont eu le bonheur de l'entendre, avec cet air ſimple, ce maintien modeſte, ces yeux humblement baiſſés, ce geſte négligé, ce ton affectueux, cette contenance d'un homme pénétré, portant dans les eſprits les plus brillantes lumieres, & dans les cœurs les mouvemens les plus tendres. Le célebre comédien *Baron* l'ayant rencontré dans une maiſon ouverte aux gens de lettres, lui fit ce compliment: *Continuez, mon Pere, à*

débiter comme vous faites ; vous avez une maniere qui vous eſt propre, & laiſſez aux autres les regles. Au ſortir d'un de ſes ſermons, la vérité arracha à ce fameux acteur cet aveu humiliant pour ſa profeſſion : *Mon ami*, dit-il à un de ſes camarades qui l'avoit accompagné, *Voilà un Orateur, & nous ne ſommes que des Comédiens.* En 1704, le P. *Maſſillon* parut pour la ſeconde fois à la cour, & y fut trouvé encore plus éloquent que la premiere. *Louis XIV*, après lui en avoir témoigné ſon plaiſir, ajouta, du ton le plus gracieux : *Et je veux, mon Pere, vous entendre tous les deux ans.* Des éloges ſi flatteurs n'altérerent point ſa modeſtie. Un de ſes confreres le félicitant ſur ce qu'il venoit de prêcher admirablement, ſuivant ſa coutume : *Eh ! laiſſez, mon Pere*, lui répondit-il ; *le Diable me l'a déjà dit plus éloquemment que vous.* Les occupations du miniſtere ne l'empêcherent pas de ſe livrer à la ſociété ; il oublioit à la campagne qu'il étoit prédicateur, ſans pourtant bleſſer la décence. S'y trouvant chez M. *de Crozat*, celui-ci lui dit un jour : *Mon Pere, votre morale m'effraie ; mais votre façon de vivre me raſſure.* Son eſprit de philoſophie & de conciliation le fit choiſir dans les querelles de la Conſtitution, pour raccommoder le cardinal *de Noailles* avec les Jéſuites. Il ne réuſſit qu'à déplaire aux deux partis ; il vit qu'il étoit plus facile de convertir des pécheurs, que de concilier des théologiens. Le régent, inſtruit par lui-même de ſon mérite, le nomma, en 1717, à l'évêché de Clermont. Deſtiné l'année ſuivante à prêcher devant *Louis XV*, qui n'avoit que neuf ans, il compoſa en ſix ſemaines ces diſcours ſi connus ſous le nom de *Petit-Carême*. C'eſt le chef-d'œuvre de cet orateur, & celui de l'art oratoire. Les prédicateurs devroient le lire ſans ceſſe pour ſe former le goût, & les princes pour apprendre à être hommes. L'académie françoiſe reçut *Maſſillon* dans ſon ſein un an après, en 1719. L'abbaye de Savigny ayant vaqué, le cardinal *du Bois*, à qui il avoit eu la foibleſſe de donner une atteſtation pour être prêtre, la lui fit accorder. L'Oraiſon funebre de la ducheſſe *d'Orléans*, en 1723, fut le dernier diſcours qu'il prononça à Paris. Depuis il ne ſortit plus de ſon dioceſe, où ſa douceur, ſa politeſſe & ſes bienfaits lui avoient gagné tous les cœurs. Il réduiſit à des ſommes modiques les droits exorbitans du greffe épiſcopal. En deux ans il fit porter ſecrétement 20,000 livres à l'Hôtel-Dieu de Clermont. Ses vues pacifiques ne ſe manifeſterent jamais mieux que pendant ſon épiſcopat. Il ſe faiſoit un plaiſir de raſſembler des Oratoriens & des Jéſuites à ſa maiſon de campagne, & de les faire jouer enſemble. Son dioceſe le perdit en 1742. Il mourut le 28 Septembre, âgé de 79 ans. Son nom eſt devenu celui de l'éloquence même. Perſonne n'a plus touché que lui. Préférant le ſentiment à tout, il remplit l'ame de cette émotion vive & ſalutaire qui nous fait aimer la vertu. Quel pathétique ! Quelle connoiſſance du cœur humain ! Quel épanchement continuel d'une ame pénétrée ! Quel ton de vérité, de philoſophie, d'humanité ! Quelle imagination, à la fois vive & ſage ! Penſées juſtes & délicates ; idées brillantes & magnifiques ; expreſſions élégantes, choiſies, ſublimes, harmonieuſes ; images éclatantes & naturelles ; coloris vrai & frappant ; ſtyle clair, net, plein, nombreux, également propre à être entendu par la multitude, & à ſatisfaire l'homme d'eſprit, l'académicien & le courtiſan : tel eſt

le caractere de l'éloquence de *Maſſillon*, ſur-tout dans ſon *Petit-Carême*. Il ſait à la fois penſer, peindre & ſentir. On a dit de lui, & on l'a dit avec raiſon, qu'il étoit *à Bourdaloue*, ce que *Racine* étoit à *Corneille*. Pour mettre le dernier trait à ſon éloge, il eſt, de tous les orateurs françois, celui dont les étrangers font le plus de cas. Le neveu de cet homme célebre nous a donné une bonne édition des ŒUVRES de ſon oncle, à Paris, en 1745 & 1746, en 14 vol., grand in-12, & 12 tomes petit format. On y trouve: I. Un *Avent* & un *Carême* complets. C'eſt ſur-tout dans les ſermons de morale, tels que ſont preſque tous ceux de ſon *Avent* & de ſon *Carême*, qu'il faut chercher le véritable génie de *Maſſillon*. Il excelle (dit M. *d'Alembert*) dans la partie de l'orateur, qui ſeule peut tenir lieu de toutes les autres, dans cette éloquence qui va droit à l'ame, mais qui l'agite ſans la déchirer. Il va chercher au fond du cœur ces replis cachés où les paſſions s'enveloppent; & il les développe avec une onction ſi affectueuſe & ſi tendre, qu'il ſubjugue moins qu'il n'entraîne. Sa diction, toujours facile, élégante & pure, eſt par-tout de cette ſimplicité noble ſans laquelle il n'y a ni bon goût ni véritable éloquence: ſimplicité qui, étant réunie dans *Maſſillon* à l'harmonie la plus ſéduiſante & la plus douce, en emprunte encore des graces nouvelles. Ce qui met le comble au charme que fait éprouver ce ſtyle enchanteur, c'eſt qu'on ſent que tant de beautés ont coulé de ſource, & n'ont rien coûté à celui qui les a produites. Il lui échappe même quelquefois, ſoit dans les expreſſions, ſoit dans les tours, ſoit dans la mélodie ſi touchante de ſon ſtyle, des négligences qu'on peut appeler heureuſes, parce qu'elles achevent de faire diſparoître l'empreinte du travail. C'eſt par cet abandon de lui-même, que *Maſſillon* ſe faiſoit autant d'amis que d'auditeurs. Il ſavoit que plus un orateur paroît occupé d'enlever l'admiration, moins ceux qui l'écoutent ſont diſpoſés à la lui accorder. II. Pluſieurs *Oraiſons funebres*, des *Diſcours*, des *Panégyriques*, qui n'avoient jamais vu le jour. III. Dix *Diſcours* connus ſous le nom de *Petit-Carême*. IV. Les *Conférences Eccléſiaſtiques*, qu'il fit dans le ſéminaire de Saint-Magloire en arrivant à Paris; celles qu'il a faites à ſes curés pendant le cours de ſon épiſcopat; & les Diſcours qu'il prononçoit à la tête des Synodes qu'il aſſembloit tous les ans. V. Des *Paraphraſes* touchantes ſur pluſieurs Pſeaumes. L'illuſtre auteur de tant de beaux morceaux, auroit ſouhaité qu'on eût introduit en France l'uſage établi en Angleterre, de lire les Sermons, au lieu de les prêcher de mémoire: uſage commode, mais qui fait perdre à l'éloquence toute ſa chaleur. Il lui étoit arrivé, auſſi bien qu'à deux autres de ſes confreres, de reſter court en chaire préciſément le même jour. Ils prêchoient tous les trois en différentes heures un *Vendredi-Saint*. Ils voulurent s'aller entendre alternativement. La mémoire manqua au premier; la crainte ſaiſit les deux autres, & leur fit éprouver le même ſort. Quand on demandoit à notre illuſtre orateur, quel étoit ſon meilleur Sermon? *Celui que je ſais le mieux*, répondoit-il. On attribue la même réponſe au P. *Bourdaloue*. Le célebre P. *la Rue* penſoit comme *Maſſillon*, que la coutume d'apprendre par cœur étoit un eſclavage, qui enlevoit à la chaire bien des orateurs, & qui avoit bien des inconvéniens pour ceux qui s'y conſa-

troient ; [*Voyez* ſon article.] L'abbé *de la Porte* a recueilli, en un vol. in-12, les idées les plus brillantes & les traits les plus ſaillans répandus dans les ouvrages du célebre évêque de Clermont. Ce recueil, fait avec choix, a paru à Paris en 1748, in-12, & forme le 15e volume de l'édition grand in-12, & le 13e du petit in-12 ; il eſt intitulé : *Penſées ſur différens ſujets de morale & de piété, tirées*, &c.

MASSINGER, (Philippe) poëte Anglois du XVIIe ſiecle, fut élevé à Oxford, & quitta enſuite l'univerſité de cette ville, pour aller à Londres, où il ſe livra tout entier à la poéſie. Ses *Tragédies* & ſes *Comédies* eurent un applaudiſſement univerſel. Il les compoſoit conjointement avec les plus grands poëtes anglois de ſon temps, tels que *Fletcher*, *Midleton*, *Rowe*, *Fielding*, &c.

I. MASSON, (Antoine) graveur du dernier ſiecle, natif de Louri près Orléans, excella dans les portraits. Les *Diſciples d'Emmaüs*, le portrait du vicomte *de Turenne*, ceux du duc *d'Harcourt*, du *Lieutenant-Criminel de Lyon*, &c. ſont regardés comme des chef-d'œuvres. Son burin eſt ferme & gracieux. On prétend qu'il s'étoit fait une maniere de graver toute particuliere, & qu'au lieu de faire agir ſa main ſur la planche, (comme c'eſt l'ordinaire) pour conduire le burin ſelon la forme du trait que l'on y veut exprimer, il tenoit au contraire ſa main droite fixe, & avec la main gauche il faiſoit agir la planche, ſuivant le ſens que la taille exigeoit. Pluſieurs de nos graveurs modernes ſuivent cette maniere. Cet habile artiſte, membre de l'académie royale de peinture, mourut à Paris en 1702, âgé de 66 ans.

II. MASSON, (Innocent le) Chartreux, né à Noyon en 1628, fut élu général en 1675, & fit rebâtir la grande Chartreuſe, qui avoit été preſque entiérement réduite en cendres. Il s'acquit un nom par ſa vertu & par ſes livres de piété. Son meilleur ouvrage eſt ſa nouvelle collection des *Statuts des Chartreux*, avec des notes ſavantes, Paris, 1703, in-folio, très-rare. Il y a cinq parties. La 5e, contenant les Privileges de l'ordre, manque quelquefois. Il avoit donné, en 1683, l'*Explication de quelques endroits des Statuts de l'Ordre des Chartreux*, petit in-4°, qui doit avoir 166 pages. Ceux qui finiſſent à la pag. 122, ne ſont pas complets. C'eſt une réponſe à ce que l'abbé *de Rancé* avoit dit des Chartreux dans ſes *Devoirs de la vie Monaſtique*. Cet auteur mourut le 8 Mai 1703, à 76 ans, après avoir été pendant toute ſa vie ennemi déclaré des diſciples de *Janſenius*, qui ne l'ont pas épargné dans leurs écrits. C'étoit, ſelon eux, un mauvais théologien & un faux myſtique ; mais ils l'ont jugé trop ſévérement.

III. MASSON, (Antoine) religieux Minime, mort à Vincennes en 1700, dans un âge avancé, ſe fit un nom dans ſon ordre par ſa piété, par ſon ſavoir & par ſes ouvrages. Les principaux ſont : I. *Queſtions curieuſes, hiſtoriques & morales ſur la Geneſe*, in-12. II. L'*Hiſtoire de Noé & du Déluge univerſel*, 1687, in-12. III. L'*Hiſtoire du Patriarche* ABRAHAM, 1688, in-12. IV. Un *Traité des marques de la Prédeſtination*, & quelques autres *Ecrits* de piété, nourris de paſſages de l'Ecriture-ſainte & des Peres.

IV. MASSON, (Jean) miniſtre Réformé, mort en Hollande vers 1750, étoit originaire de France, & s'étoit retiré en Angleterre, pour y profeſſer en liberté ſa religion. Les lettres lui

doivent pluſieurs ouvrages. Les principaux ſont : I. *Hiſtoire critique de la République des Lettres*, depuis 1712 juſqu'en 1716, en 16 vol. in-12. L'érudition y eſt profonde, mais mauſſade. *Maſſon* écrivoit en pédant ; l'auteur du *Mathanaſius* l'a eu en vue dans pluſieurs de ſes remarques. II. Les *Vies* d'*Horace*, d'*Ovide* & de *Pline le Jeune*, en latin, 3 vol. in-8°. Elles ſont aſſez eſtimées, & l'on y trouve des recherches qui peuvent ſervir à éclaircir les ouvrages de ces auteurs. *Dacier*, attaqué par *Maſſon*, ſe défendit d'une maniere victorieuſe. Sa défenſe eſt à la tête de la 2e édition de ſa Traduction des Œuvres d'*Horace*. III. *Hiſtoire de Pierre Bayle & de ſes Ouvrages*, Amſterdam, 1716, in-12. Elle lui eſt du moins communément attribuée à préſent, quoiqu'on l'eût donnée d'abord à *la Monnoye*... Voy. XIII. MARTIN, n° 4 de ſes ouvrages.

V. MASSON DES GRANGES, (Daniel le) prêtre, né en 1700, mort en 1760, à 60 ans, avoit autant d'eſprit que de piété. Les particularités de ſa vie ſont ignorées ; mais on connoit beaucoup ſon excellent ouvrage intitulé : *Le Philoſophe moderne*, ou l'*Incrédule condamné au tribunal de ſa raiſon*, 1759, in-12 ; réimprimé en 1765, avec des additions conſidérables. Les vérités que l'auteur traite, ſont rebattues ; mais il les préſente dans un nouveau jour, &, en dépouillant les preuves de la Religion de ce qu'elles ont de trop abſtrait, il les met à la portée de tout le monde. Son ſtyle eſt ingénieux, mais un peu affecté.

MASSON, (Papire) *Voyez* PAPIRE-MASSON.

MASSON, *Voyez* MAÇON & PEZAI.

MASSOULIÉ, (Antonin) né à Toulouſe en 1632, ſe fit Dominicain en 1647. Il fut prieur dans la maiſon du noviciat à Paris, puis provincial de la province de Toulouſe, enfin aſſiſtant du général de ſon ordre, en 1686. Ce modeſte religieux refuſa un évêché, qui lui fut offert par le grand-duc de Toſcane. Il mourut à Rome le 22 Janvier 1706, à 74 ans, honoré des regrets & de l'eſtime des ſavans de ſon ordre. Son principal ouvrage eſt un livre en 2 vol. in-fol. intitulé : *Divus THOMAS ſui interpres*. Son but principal eſt de prouver que les ſentimens de l'école des Dominicains, ſur la Promotion phyſique, la Grace & la Prédeſtination, ſont véritablement les ſentimens de *S. Thomas*, & non pas des inventions de *Banneç*, comme quelques adverſaires des Thomiſtes l'ont prétendu. On voit par cet ouvrage que l'auteur avoit beaucoup lu, & qu'il s'étoit attaché ſur-tout à *S. Paul*, à *S. Auguſtin*, à *S. Bernard*, & à *S. Thomas*. Il réfuta auſſi les Quiétiſtes dans deux *Ecrits*, publiés in-12, 1699 & 1703.

MASSUET, (Dom-René) Bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Saint-Ouen de Mancelles, au dioceſe d'Evreux, en 1665, donna au public : I. Une édition de *S. Irenée*, imprimée chez *Coignard*, à Paris, in-fol. 1710, plus ample & plus correcte que les précédentes, & enrichie de Préfaces, de Diſſertations & de Notes. Ses *Diſſertations* donnent un nouveau jour à des matieres qui peut-être n'avoient jamais été bien éclaircies. II. Le Ve volume des *Annales de l'Ordre de Saint-Benoît*. III. Une *Lettre d'un Eccléſiaſtique* au R. P. *E. L. J.* (Révérend Pere *Etienne Langlois*, Jéſuite) dans laquelle il répond à une brochure contre l'édition de *Saint Auguſtin*, donnée par

ſes confreres. IV. Une ſeconde édition du *Saint Bernard* de D. *Mabillon*. Dom *Maſſuet* mourut le 19 Janvier 1716, à 50 ans. Son érudition, ſon application au travail, ſa piété & les qualités de ſon cœur, mériterent les éloges & les pleurs de ſa congrégation. C'étoit un homme d'un vrai mérite, plein de probité & de politeſſe.

MASTELLETA, (Jean-André *Donducci*, dit) peintre, né à Bologne en 1577, entra d'abord dans l'école des *Caraches*, & étudia quelque temps les ouvrages du *Parmeſan*; mais on ne peut point dire qu'il ait travaillé dans le goût de ces grands maîtres. Il ſe fit une maniere ſéduiſante, ſans vouloir conſulter la nature. Il employoit le noir plus qu'aucune autre couleur, & cette affectation déparoit ſes ouvrages. Ce peintre, né avec un naturel mélancolique, affoiblit ſon eſprit par le chagrin. Il s'enferma dans un couvent où il mourut fort vieux. Ses mœurs étoient pures, & ſon eſprit modeſte.

MASTIN DE L'ESCALE, *Voyez* ESCALE.

MASUCCIO DE SALERNE, (*Maſutius Salernitanus*) iſſu d'une famille noble, a fait 50 *Nouvelles* à l'imitation de *Bocace*, imprimées en italien, à Naples, 1479, in-fol. puis à Veniſe, 1484, in-fol. Elles ſont intitulées : *Il Novellino*, &c. Cet auteur mourut vers la fin du XVe ſiecle. Il eſt fort au-deſſous de ſon modele.

MASURES, *Voy.* MAZURES.

MATAMOROS, Alfonſe-Garcias) chanoine de Séville, ſa patrie, au XVIe ſiecle, fut profeſſeur d'éloquence dans l'univerſité d'Alcala. On a de lui un *Traité des Académies & des Hommes doctes d'Eſpagne*, à Alcala, 1553, in-8°. C'eſt une apologie des Eſpagnols, contre ceux qui paroiſſent douter du ſavoir de cette nation. *Matamoros* étoit un homme de goût, ennemi des miſeres ſcolaſtiques, & paſſionné pour les belles-lettres, qu'il fit revivre en Eſpagne, après avoir dégoûté ſes compatriotes des froides & ineptes chicanes de certaines Ecoles. Son ſtyle eſt élégant; mais il affecte trop d'y répandre des fleurs.

MATANI, (Antoine) né à Piſtoie le 27 Juillet 1730, s'appliqua avec ſuccès à la médecine, & prit le bonnet de docteur à Piſe en 1754. Il fut fait ſucceſſivement profeſſeur en philoſophie & en médecine dans la même univerſité. Il mourut dans de grands ſentimens de piété le 21 Juin 1769, à Piſtoie. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux ſont : I. *De Anevriſmaticis præcordiorum morbis animadverſiones*, Florence, 1756; Francfort, 1766. II. *Heliodori Lariſſæi Capita opticorum è græco latinè converſa*, Piſtoie, 1758. III. *Relation hiſtorique & philoſophique des productions naturelles du territoire de Piſtoie*, en italien, Piſtoie, 1762. IV. *De Noſocomiorum regimine*, Veniſe, 1768. V. *De Remediis tractatus*, Piſe, 1769. *Matani* a laiſſé des manuſcrits, entre autres une *Hiſtoire Littéraire* des écrivains de ſon pays, fort avancée. Ces manuſcrits ſont entre les mains de *Joſeph Matani*, ſon frere, profeſſeur en théologie au ſéminaire de Piſe, qui avoit le plaiſir, lorſque ſon frere vivoit, de ſe délaſſer avec lui, de ſes occupations pénibles, par des entretiens fréquens ſur la religion & la critique ſacrée & profane. En 1780, *Ventura di Samuel Fua* préparoit une édition complete des Œuvres de ce médecin, à Piſe.

MATERNE, (S.) ſuccéda à S. *Valere*, dans le gouvernement de l'égliſe de Treves, vers la fin du

IIIe siecle. Il quitta ce siege pour fonder celui de Cologne, qu'il remplit jusqu'à sa mort. Il assista à deux conciles tenus contre les Donatistes, l'un à Rome, l'autre à Arles. Son corps fut transporté à Treves, dans l'église de Saint-Mathias, d'où *Pappon*, archevêque de Treves, le transféra dans l'église métropolitaine, en 1037.

MATERNUS DE CILANO, (George Chrétien) né à Presbourg, s'appliqua avec succès aux belles-lettres, à la physique, à la médecine, & à l'étude de l'antiquité. Il enseigna ces sciences à Altenau, dans la Basse-Saxe, où il mourut le 9 Juillet 1773. Les monumens de son savoir sont : I. *De terræ Concussionibus.* II. *De Causis lucis borealis.* III. *De Motu humorum progressivo veteribus non ignoto*, 1754, in-4°. IV. *De Saturnaliorum origine & celebrandi ritu apud Romanos*, 1759, in-4°. V. *Prolusio de modo furtum quærendi apud Athenienses & Romanos*, 1769, in-4°. VI. Une *Description de l'état sacré, civil & militaire de la République Romaine*, en allemand, 3 vol. in-8°. VII. Plusieurs Dissertations insérées dans les journaux *des Curieux de la nature.*

MATERNUS, *Voy.* FIRMICUS-MATERNUS.

MATHA, *Voyez* JEAN DE MATHA, n° XIV.

I. MATHAN, prêtre de *Baal*, fut tué devant l'autel de cette fausse Divinité par les ordres du grand-prêtre *Joiada*, vers l'an 880 avant Jesus-Christ.

II. MATHAN, fils d'*Eléazar*, fut pere de *Jacob*, & aïeul de *Joseph* époux de *Marie*.

MATHANIAS, *Voyez* SEDECIAS.

MATHAT, fils de *Lévi*, & pere d'*Héli* que l'on croit être le même que *Joachim*, pere de la *Ste. Vierge*.

MATHATA, fils de *Natan*, & pere de *Menna*, un des ancêtres de J. C. selon la chair.

I. MATHATHIAS, fils de *Sellum*, de la race de *Coré*, chef de la 14e famille des Lévites. Il avoit l'intendance sur tout ce qu'on faisoit frire dans la poêle aux sacrifices.

II. MATHATHIAS, fils de *Jean* de la famille des *Machabées*, se rendit fort célebre pendant la persécution d'*Anthiochus Epiphanes.* Les abominations qui se commettoient à Jérusalem après la prise de cette ville, l'obligerent de se retirer avec ses fils dans celle de Modin, où il étoit né. Ses fils étoient *Jean*, *Simon*, *Judas*, *Eléazar* & *Jonathas.* Il n'y fut pas long-temps sans voir arriver les commissaires envoyés par *Antiochus*, pour contraindre ceux de Modin à renoncer à la loi de Dieu & à sacrifier aux idoles. Plusieurs céderent à la violence; mais *Mathathias* déclara publiquement qu'il n'obéiroit jamais aux ordres injustes d'*Antiochus.* Comme il cessoit de parler, il apperçut un Israélite qui s'avançoit pour sacrifier aux idoles. Animé à l'instant d'un enthousiasme divin, il se jette sur cet homme & sur l'officier qui vouloit le forcer à cette impiété, & les tue tous les deux sur l'autel même où ils alloient sacrifier. Cette action ayant fait du bruit, il s'enfuit sur les montagnes avec ses fils & un grand nombre d'Israélites. Alors formant un corps d'armée, il parcourut tout le pays, détruisit les autels dédiés aux faux-Dieux, & rétablit le culte du Seigneur. Ce grand-homme, sentant que sa fin approchoit, ordonna à ses fils de choisir pour général de leurs troupes *Judas Machabée* leur frere. Il les bénit ensuite, & mourut après avoir gouverné Israël durant l'espace d'une année, vers la 166e avant J. C. C'est

par lui que commença la principauté des Aſmonéens, qui dura juſqu'à *Hérode*. Alors on vit des traces ſenſibles de la Théocratie, puiſque celui qui gouvernoit ſouverainement étoit revêtu du caractere ſacerdotal, & vérifioit ce qu'avoit dit Moyſe : *Eritis mihi in regnum ſacerdotale.* (Exod. 19. 6.) L'autorité divine parut encore plus dans les ſuccès que Dieu donna aux armes de cette famille qu'il avoit ſuſcitée pour remettre ſon culte en honneur, & affranchir Iſraël de la ſervitude. Auſſi la république des Juifs ne fut jamais plus floriſſante, & plus fidelle à la loi du Seigneur, que ſous les cinq fils de *Mathathias*. Mais après leur mort leurs ſucceſſeurs, moins zélés pour leur patrie, firent bientôt oublier ces temps heureux. *Hircan*, le dernier des fils de *Mathathias*, avoit laiſſé cinq fils. *Ariſtobule*, l'aîné, ſuccéda à ſon pere dans la ſouveraine Sacrificature, & dans la principauté temporelle; mais il ne ſoutint pas la gloire de ſon illuſtre maiſon.

III. MATHATHIAS, fils de *Simon*, petit-fils du grand *Mathathias*, fut tué en trahiſon avec ſon pere & un de ſes freres, par *Ptolomée* ſon beau-frere, dans le château de Doch, l'an 135 avant Jeſus-Chriſt.

I. MATHIAS, *ou* MATTHIAS (S.) Le perfide *Judas* ayant laiſſé, par ſa mort, la place d'Apôtre vacante, *Joſeph* ſurnommé le Juſte, & *Mathias*, furent les deux hommes ſur leſquels on jeta les yeux pour l'apoſtolat. Les fidelles prierent Dieu de ſe déclarer ſur un des deux. Le ſort tomba ſur *Mathias*, l'an 33 de J. C. On ne ſait rien de certain ſur la vie & la mort de cet Apôtre. Ce que l'on dit de ſa prédication en Ethiopie, & de ſon martyre, n'eſt appuyé ſur aucun fondement digne de foi. Les anciens hérétiques lui ont attribué un *Evangile* & un *Livre de Tradition*, reconnus pour apocryphes par toute l'Egliſe. On croit avoir à Rome les reliques de cet Apôtre; mais la fameuſe *Abbaye de Saint-Mathias* près de Treves, prétend, avec autant de fondement, avoir cet avantage : prétentions douteuſes de part & d'autre.

II. MATHIAS, empereur d'Allemagne, fils de *Maximilien II* & frere de *Rodolphe II*, ſuccéda à celui-ci le 13 Juin 1612. L'empire étoit alors en guerre avec les Turcs. Après des ſuccès contrebalancés par des pertes, *Mathias* eut le bonheur de la finir en 1615, par un traité conclu avec le ſultan *Achmet*. Mais il en vit commencer une autre en 1618, qui déſola l'Allemagne pendant 30 ans, & qui fut excitée par les Proteſtans de Bohême pour la défenſe de leur religion. Ils avoient coutume de dire, que *le Loup d'Allemagne n'étoit pas moins à craindre pour eux que l'Ours de Turquie.* Cette grande querelle ne fut terminée qu'à la paix de Weſtphalie, après dix ans de négociations. Le comte *de Thurn*, homme également ambitieux & éloquent, leva des troupes à la hâte, & s'empara, en deux mois, de preſque toute la Bohême. Cette perte jointe à la rebellion de la Siléſie & à l'enlévement du cardinal *Eleſel*, ſon premier miniſtre, affligerent tellement *Mathias*, qu'il en mourut à Vienne le 10 Mars 1616, à 63 ans. » Ce prince, (dit M. *de Montigny*,) » avoit les vertus, la politique & » toutes les qualités d'un grand em- » pereur. L'empire, à ſon couron- » nement, étoit ſur le point de ſa » chute, & il le raffermit. Les Pro- » teſtans perdirent ſous ſon regne » une grande partie de leurs privi- » leges; les Catholiques recouvre- » rent leurs droits; le clergé rentra » dans ſes biens; & la juſtice ſe » rendit avec autant d'exactitude

» qu'il y avoit eu de brigandage & » de partialité ſous ſon prédéceſ- » ſeur «. Cependant la Providence ſe mit dans des ſituations qui éprouverent ſa conſtance & ſon courage. La capitulation que *Mathias* ſigna en montant ſur le trône, differe eſſentiellement de celle de ſes prédéceſſeurs. Elle borne l'emploi des ſubſides donnés par les Etats, au ſeul uſage pour lequel ils ſont accordés. Elle lui défend de traduire les procès pour les péages électoraux, devant un autre tribunal que celui des *Sept Electeurs*. Elle l'oblige de prendre lui-même les inveſtitures des fiefs poſſédés par la maiſon d'*Autriche*. Elle permet aux électeurs d'élire un roi des Romains, du vivant de l'empereur, quand ils le jugeront utile & néceſſaire pour le bien de l'empire, & même malgré les oppoſitions de l'empereur régnant. Il avoit épouſé, en 1611, *Anne-Catherine*, fille de l'archiduc *Ferdinand*, morte en 1618. Il n'en eut point d'enfans. Il ne laiſſa qu'un fils naturel, connu ſous le nom de *Mathias d'Autriche*.

III. MATHIAS CORVIN, roi de Hongrie & de Bohême, 2e fils de *Jean Huniade*, s'acquit par ſa bravoure le nom de *Grand*. Les ennemis de ſon pere le retenoient dans une priſon en Bohême; mais ayant obtenu ſa liberté, il fut élu roi de Hongrie le 24 Janvier 1458. Pluſieurs grands ſeigneurs Hongrois s'oppoſerent à ſon élection, & ſolliciterent *Fréderic III* de ſe faire couronner. Les Turcs profiterent de ces diviſions; mais *Mathias* les chaſſa de la haute Hongrie, après avoir forcé l'empereur *Fréderic* de lui rendre la couronne ſacrée de *S. Etienne* dont il s'étoit emparé, & ſans laquelle il n'avoit que le nom de roi dans l'eſprit ſuperſtitieux de ces peuples. La guerre ſe ralluma après une paix paſſagere. La fortune lui fut ſi favorable, qu'ayant aſſujetti une partie de l'Autriche, il prit enfin Vienne & Neuſtadt qui en ſont les principaux boulevards. L'empereur vaincu déſarma le vainqueur, en lui laiſſant la baſſe Autriche en 1487. L'année d'auparavant, *Mathias* avoit convoqué une aſſemblée à Bude dans laquelle il donna pluſieurs lois contre les duels, les chicanes dans les procès, & quelques autres abus. Il ſe préparoit de nouveau à la guerre contre le Turc, lorſqu'il mourut d'apoplexie à Vienne en Autriche le 16 Avril 1490, ne laiſſant qu'un fils naturel, (*Jean Corvin*) qui tenta vainement de ſuccéder à ſon pere au trône de Hongrie. On fit à *Mathias* cette Epitaphe :

CORVINI brevis hæc urna eſt, quem magna fatentur
Facta fuiſſe Deum, fata fuiſſe hominem.

Ce héros, heureux dans la paix & dans la guerre, n'ignoroit rien de ce qu'un prince doit ſavoir. Il parloit une partie des langues de l'Europe; il étoit d'un caractere fort enjoué, & ſe plaiſoit à dire des bons mots. *Galeoti Martio de Narni*, ſon ſecrétaire, les publia. Les lettres & les beaux-arts eurent en lui un protecteur. Il employa les meilleurs peintres d'Italie, & appela à ſa cour les ſavans de l'Europe. Il avoit à Bude une très-belle bibliotheque, riche en livres & en manuſcrits. C'eſt là que, pour ſe délaſſer des combats, il alloit paſſer en ſage les momens les plus doux; préférant (dit M. *de Montigny*) au plaiſir de vaincre, celui d'apprendre des illuſtres morts le grand art de régner. *Mathias* avoit épouſé en premieres noces *Catherine*, fille de *George Pogebrack*, roi de Bohême, morte ſans enfans en 1464; & en ſecond lieu, *Béatrix*, fille naturelle de *Ferdinand*, roi de Naples: celle-ci n'ayant pu,

à cauſe de ſa ſtérilité, vaincre l'oppoſition des Hongrois pour épouſer *Uladiſlas*, à qui elle avoit fait décerner la couronne, en mourut de chagrin. Quelques hiſtoriens ont avancé qu'il avoit été empoiſonné par cette deraiere princeſſe, qui lui préſenta (dit-on) des figues avant de lui donner de l'eau pour appaiſer ſa ſoif ardente. Mais cette aſſertion eſt haſardée, comme celles qu'on fait ſur la mort de preſque toutes les Têtes couronnées.

MATHIEU, *Voy.* MATTHIEU.

I. MATHILDE, *ou* MAHAUD, (Ste.) reine d'Allemagne, mere de l'empereur *Othon* dit *le Grand*, & aïeule maternelle de *Hugues Capet*, étoit fille de *Thierri*, comte de Ringelheim. Elle épouſa *Henri l'Oiſeleur*, roi de Germanie, dont elle eut l'empereur *Othon*, *Henri* duc de Baviere, & *Brunon* évêque de Cologne. Pour prier la nuit, elle quittoit le lit du prince ſon époux, qui feignoit de l'ignorer. Ils gardoient la continence les jours marqués par l'égliſe, ſuivant l'uſage religieux obſervé encore alors. Cependant un Jeudi-Saint, *Henri* ayant pris du vin plus qu'à l'ordinaire, obligea la reine à violer cette regle. De cette union naquit leur fils *Henri*, pour qui Ste. *Mathilde* eut une prédilection ſinguliere. Après la mort de ſon époux, en 936, elle fut maltraitée par ſes fils & obligée de ſe retirer en Weſtphalie; mais *Othon* la fit revenir, & ſe ſervit utilement de ſes conſeils. *Mathilde* fonda pluſieurs monaſteres & un grand nombre d'hôpitaux, & mourut dans l'abbaye de Quedlimbourg le 14 Mars 968.

II. MATHILDE, comteſſe de Toſcane, fille de *Boniface* marquis de Toſcane, naquit en 1046. Elle épouſa *Godefroi le Boſſu*, fils du duc *de Lorraine*. Mais ils vécurent preſque toujours ſéparés. *Mathilde* ne vouloit pas quitter le beau climat de l'Italie, pour ſuivre ſon époux dans une province ſeptentrionale. *Godefroi* étant mort en 1076, elle ſe trouva veuve à l'âge de trente ans. Sa piété étoit tendre & ſervente. Elle ſoutint avec zele les intérêts des papes *Grégoire VII* & *Urbain II*, contre l'empereur *Henri IV* ſon couſin, & remporta ſur ce prince de grands avantages. Elle fit enſuite une donation ſolennelle de ſes biens au ſaint-ſiege, & mourut le 24 Juillet 1115, à 76 ans. Les ennemis des ſouverains pontifes l'ont accuſée d'avoir eu des liaiſons trop étroites avec *Grégoire VII*: mais la vertu de ce pape & celle de *Mathilde*, ont fait paſſer cette accuſation pour une calomnie dans l'eſprit de la plupart des hiſtoriens. Aucun fait, aucun indice n'a jamais fait tourner ces ſoupçons en vraiſemblances. La vérité de la donation de la comteſſe *Mathilde* n'a jamais été révoquée en doute, comme celle de *Conſtantin* & de *Charlemagne*. C'eſt le titre le plus authentique que les papes aient réclamé: mais ce titre même fut un nouveau ſujet de querelle. Elle poſſédoit la Toſcane, Mantoue, Parme, Reggio, Plaiſance, Ferrare, Modene, une partie de l'Ombrie, le duché de Spolete, Vérone, preſque tout ce qui eſt appelé aujourd'hui le *Patrimoine de Saint-Pierre*, depuis Viterbe juſqu'à Orviette, avec une partie de la Marche d'Ancone. Le pape *Paſchal II* ayant voulu ſe mettre en poſſeſſion de ſes états, *Henri IV*, empereur d'Allemagne, s'y oppoſa. Il prétendit que la plupart des fiefs que la comteſſe avoit donnés, étoient mouvans de l'Empire. Ces prétentions furent une nouvelle étincelle de guerre entre l'Empire & la Papauté; cependant, à la longue, il fallut céder au ſaint-ſiege

une partie de l'héritage de *Mathilde*.

MATHILDE *ou* MAUD, (Ste.) fille de Sainte *Marguerite* reine d'Ecoſſe, & premiere femme de *Henri I*, roi d'Angleterre, imita fidellement les vertus de ſa mere. On l'honore le 30 Avril. Elle fit bâtir à Londres deux grands hôpitaux, celui de l'égliſe de Chriſt, & celui de Saint-Gilles. Elle mourut l'an 1118, & fut enterrée à Weſtminſter, auprès de S. Edouard le confeſſeur. C'eſt par ſon ordre que *Thieri*, moine de Durham, écrivit la *Vie* de *Ste. Marguerite*, dont il avoit été le confeſſeur.

MATHINCOURT, (Pierre de) *Voyez* FOURRIER.

MATHISON, *Voyez* MUNCER.

MATHOUD, (Dom Claude-Hugues) né à Mâcon d'une bonne famille, embraſſa la regle de Saint-Benoît dans la congrégation de Saint-Maur l'an 1639, à l'âge de dix-ſept ans, & s'y diſtingua par ſes connoiſſances dans la philoſophie & la théologie. *Gondrin*, archevêque de Sens, conçut tant d'eſtime pour ſa vertu & ſes talens, qu'il voulut l'avoir pour grand-vicaire, & le fit entrer dans ſon conſeil. Ce ſavant religieux mourut à Châlons-ſur-Saône le 29 Avril 1705, âgé de 83 ans. Nous avons de lui: I. L'édition en latin des *Œuvres* du cardinal *Robert Pullus*, & de *Pierre de Poitiers*, Paris, 1655, in-folio, avec D. *Hilarion le Fèvre*. II. *De vera Senonum origine chriſtiana*, Paris, 1687, in-4°. III. *Catalogus Archiepiſcoporum Senonenſium*, Paris, 1688, in-4°. Cet ouvrage manque d'ordre & de critique, &c.

I. MATHURIN, (S.) prêtre & confeſſeur en Gâtinois, au IVe ou au Ve ſiecle. Les Actes de ſa vie ſont corrompus, & ne méritent aucune croyance.

II. MATHURIN DE FLORENCE, habile peintre, lia une étroite amitié avec *Polydore*, & ces deux peintres travaillerent de concert. Ils firent une étude particuliere de l'antique, & l'imiterent. Il eſt difficile de diſtinguer leurs tableaux, & de ne pas confondre les ouvrages de ces deux amis. Ils excelloient à repréſenter les habits, les armes, les vaſes, les ſacrifices, le goût & le caractere des anciens. *Mathurin* mourut en 1526, aimé & eſtimé.

MATHURINS, Voyez JEAN DE MATHA, n° XIV.

MATHUSALEM, fils d'*Henoc*, pere de *Lamech*, & aïeul de *Noé*, de la race de *Seth*, naquit l'an 3317 avant Jeſus-Chriſt, & mourut l'année même du déluge, 2448 avant Jeſus-Chriſt, âgé de 969 ans: c'eſt le plus grand âge qu'ait atteint aucun mortel ſur la terre... Il ne faut pas le confondre avec *MATHUSALAEL*, arriere-petit-fils de *Cain*, & pere d'un autre *Lamech*.

MATHYS, *Voyez* MESSIS.

I. MATIGNON, (Goyon de) l'une des plus anciennes & des plus illuſtres maiſons de France, a donné le jour à pluſieurs grands hommes. Elle eſt originaire de Bretagne, & s'eſt établie en Normandie vers le milieu du quinzieme ſiecle. Parmi les perſonnages les plus célebres de cette maiſon, on diſtingue les ſuivans:

II. MATIGNON, (Jacques de) prince de Mortagne, comte de Thorigni, né à Lonray en Normandie l'an 1526, ſignala ſon courage à la défenſe de Metz, d'Heſdin, & à la journée de Saint-Quentin, où il fut fait priſonnier en 1557. Deux ans après, la reine *Catherine de Médicis*, qui le conſultoit dans les affaires les plus importantes, lui fit donner la lieutenance générale de Normandie. Cette province fut

témoin pluſieurs fois de ſa valeur. Il battit les Anglois, contribua à la priſe de Rouen en 1567, empêch d'*Andelot* de joindre, avant le combat de Saint-Denys, l'armée du prince de *Condé*, & ſe diſtingua à la bataille de Jarnac, à celles de la Roche-Abeille & de Montcontour. Les Huguenots d'Alençon & de Saint-Lo, prêts à être maſſacrés, en 1572, lui durent la vie. Il pacifia la baſſe-Normandie, où il commandoit l'armée du roi, en 1574, & prit le comte *de Montgommery* dans Domfront. *Henri III* récompenſa ſes ſervices, en 1579, par le bâton de maréchal de France & par le collier de ſes ordres. Le commandement de l'armée de Picardie lui ayant été confié, il réduiſit cette province ſous l'obéiſſance du roi, autant par ſa valeur que par ſon humanité. Devenu lieutenant-général de Guienne, en 1584, il chaſſa *Vaillac* du Château-Trompette, & enleva à la Ligue, par cet acte de vigueur, Bourdeaux & une partie de la province. Les années 1586 & 1587 ne furent pour lui qu'une ſuite de victoires. Il ſecourut Brouage, défit les Huguenots en pluſieurs rencontres, prit les meilleures places, & leur eût enlevé la victoire de Coutras, ſi le duc *de Joyeuſe*, qu'il alloit joindre, n'eût témérairement précipité le combat. Enfin, après s'être conduit en bon citoyen & en héros, il obtint le gouvernement de la Guienne: province que le roi devoit à ſon courage & à ſa prudence. Au ſacre de *Henri IV*, en 1594, il fit la fonction de connétable; & à la reddition de Paris, il entra dans cette ville à la tête des Suiſſes. Ce grand général mourut dans ſon château de Leſparre le 27 Juillet 1597, à 73 ans, également regretté par ſon prince & par les ſoldats. La mort le ſurprit en mangeant. C'étoit un homme fin & délié, lent à ſe réſoudre & à exécuter. Il amaſſa de grandes richeſſes dans ſon gouvernement.

III. MATIGNON, (Charles-Auguſtin de) comte de Gacé, 6e fils de *François de Matignon*, comte de Thorigny, ſervit en Candie ſous le duc *de la Feuillade*, & fut bleſſé dangereuſement dans une ſortie. De retour en France, il fut employé en diverſes occaſions, & ſe ſignala à la bataille de Fleurus, aux ſieges de Mons & de Namur, & fut nommé lieutenant-général en 1693. La guerre s'étant rallumée, il ſuivit, en 1703, le duc *de Bourgogne* en Flandres, obtint le bâton de maréchal en 1708, & fut deſtiné à paſſer en Ecoſſe à la tête des troupes françoiſes en faveur du roi *Jacques*. Cette expédition n'ayant pas réuſſi, il revint en Flandres, & ſervit ſous le duc *de Bourgogne* au combat d'Oudenarde. Il mourut à Paris le 6 Décembre 1729, à 83 ans. Il avoit été nommé chevalier du Saint-Eſprit en 1724; mais il préſenta ſon fils aîné pour être reçu à ſa place.

MATTHEI, *Voyez* LEONARD *d'Udine*, n° II.

MATTHIAS, *Voyez* MATHIAS.

I. MATTHIEU *ou* LEVI, fils d'*Alphée*, &, ſelon toutes les apparences, du pays de Galilée, étoit commis du receveur des impôts qui ſe levoient à Capharnaüm. Il avoit ſon bureau hors de la ville, & ſur le bord de la mer de Tibériade. JESUS-CHRIST enſeignoit depuis un an dans ce pays; *Matthieu* quitta tout pour ſuivre le Sauveur, qu'il mena dans ſa maiſon, où il lui fit un grand feſtin. Il fut mis au nombre des XII *Apôtres*. Voilà tout ce que l'Evangile en dit. Les ſentimens ſont fort partagés ſur ſa mort, & ſur le lieu de ſa prédication. Le

plus commun parmi les anciens & les modernes, eſt qu'après avoir prêché pendant quelques années l'évangile en Judée, il alla porter la parole de Dieu dans la Perſe, ou chez les Parthes, où il ſouffrit le martyre. Avant que d'aller annoncer la foi hors de la Judée, il écrivit, par l'inſpiration du Saint-Eſprit, l'*Evangile* qui porte ſon nom, vers l'an 36 de J. C. On croit qu'il le compoſa en la langue que parloient alors les Juifs, c'eſt-à-dire, en un hébreu mêlé de chaldéen & de ſyriaque. Les Nazaréens conſerverent long-temps l'original hébreu; mais il ſe perdit dans la ſuite, & le texte grec que nous avons aujourd'hui, qui eſt une ancienne verſion faite du temps des Apôtres, nous tient lieu d'original. Aucun Evangéliſte n'eſt entré dans un plus grand détail des actions de J. C., que *S. Matthieu*, & ne nous a donné des regles de vie & des inſtructions morales plus conformes à nos beſoins. C'eſt ainſi qu'en juge *S. Ambroiſe*, qui connoiſſoit bien cet Evangéliſte. L'humanité du Fils de Dieu a été ſon principal objet; c'eſt ce qui fait qu'on le repréſente ayant près de lui un *Homme*. *S. Matthieu* & *S. Luc* ont rapporté la généalogie de J. C. qu'ils font deſcendre de la race royale de David, mais d'une maniere différente. *S. Matthieu* commence par *Abraham*, & partage toute cette généalogie en trois claſſes, chacune de quatorze générations, qui font le nombre de 42 perſonnes. Depuis *Abraham* juſqu'à David, il en met quatorze; depuis *David* juſqu'à la tranſmigration de Babylone, quatorze; & depuis la délivrance du peuple, qui fut mis en liberté pour retourner à Jéruſalem ſous la conduite de Zorobabel, quatorze. On remarque que dans cette généalogie, ſaint *Matthieu* omet 4 Rois, *Ochoſias*, *Joas*, *Amaſias* & *Joakim*. La raiſon de cette omiſſion, eſt que Dieu ayant improuvé le mariage de *Joram* avec l'impie *Athalie*, & ayant promis par ſes Prophetes, de venger les forfaits de cette famille juſqu'à la quatrieme génération, l'Hiſtorien ſacré a cru devoir paſſer ſous ſilence, les Rois iſſus de ce mariage. *Voyez* EBION & DRUTHMAR.

II. MATHIEU CANTACUZÈNE, fils de *Jean*, empereur d'Orient, fut aſſocié à l'empire par ſon pere en 1354. *Jean Cantacuzene* ayant abdiqué peu de temps après le pouvoir ſouverain, *Matthieu* reſta empereur avec *Jean Paléologue*. Ces deux princes ne furent pas long-temps unis; ils prirent les armes; & une bataille donnée près de Philippes, ville de Thrace, décida du ſort de *Matthieu*: il fut vaincu, fait priſonnier, & relégué dans une forteresſe, d'où il ne ſortit qu'en renonçant à l'empire. *Paléologue* lui permit cependant de garder le titre de *Deſpote*, & lui aſſigna des revenus pour achever ſes jours, avec ce vain nom, dans une vie privée. On prétend qu'il ſe retira dans un monaſtere du Mont-Athos, où il compoſa des *Commentaires* ſur le *Cantique des Cantiques*, qui ont été publiés à Rome.

III. MATTHIEU DE VENDÔME, célebre abbé de Saint-Denys, ainſi nommé du lieu de ſa naiſſance, fut régent du royaume pendant la 2e Croiſade de *Saint Louis*, & principal miniſtre ſous *Philippe le Hardi*. Il ſe ſignala par ſes vertus, & ſur-tout par ſa douceur & ſa prudence. Il jouit auſſi d'une grande conſidération ſous le regne de *Philippe le Bel*. Il mourut le 25 Décembre 1286. On lui attribue une *Hiſtoire de Tobie*, en vers élégiaques, Lyon, 1505, in-4°; & ce n'eſt pas certainement pour ho-

norer ſa mémoire qu'on lui donne cet ouvrage ; car il eſt écrit d'un ſtyle barbare.

IV. MATTHIEU DE WESTMINSTER, Bénédictin de l'abbaye de ce nom en Angleterre, au XIVe ſiecle, laiſſa une *Chronique* en latin, depuis le commencement du monde, juſqu'à l'an 1307, imprimée à Londres en 1570, in-fol. Cet hiſtorien eſt crédule, peu exact, & il narre d'une maniere rampante.

V. MATTHIEU, (Pierre) hiſtoriographe de France, né en 1563, ſuivant les uns à Salins, & ſuivant d'autres à Porentru, fut d'abord principal du college de Verceil, enſuite avocat à Lyon. Il fut très-zélé Ligueur & fort attaché au parti des *Guiſes*. Etant venu à Paris, il abandonna la poéſie qu'il avoit cultivée juſqu'alors, pour s'attacher à l'hiſtoire. *Henri IV*, qui l'eſtimoit, lui donna le titre d'hiſtoriographe de France, & lui fournit tous les Mémoires néceſſaires pour en remplir l'emploi. Il ſuivit *Louis XIII* au ſiege de Montauban. Il y tomba malade, & fut tranſporté à Toulouſe, où il mourut, le 12 Octobre 1621, à 58 ans. *Matthieu* étoit un de ces auteurs ſubalternes, qui écrivent facilement, mais avec platitude & avec baſſeſſe. Il a compoſé : I. L'*Hiſtoire des choſes mémorables arrivées ſous le regne de Henri le Grand*, 1624, in-8°. Elle eſt ſemée d'anecdotes ſingulieres & de faits curieux. *Henri IV* lui en avoit lui-même appris un grand nombre. Son ſtyle, affecté, de mauvais goût, rampant, ne répond pas à la grandeur du ſujet. II. *Hiſtoire de la mort déplorable de Henri le Grand*, Paris, 1611 ; in-folio ; 1612, in-8°. III. *Hiſtoire de S. Louis*, 1618, in-8°. IV. *Hiſtoire de Louis XI*, in-folio, eſtimée. V. *Hiſtoire de France*, ſous *François I*, *Henri II*, *François II*, *Charles IX*, *Henri III*, *Henri IV* & *Louis XIII* ; à Paris, 1631, 2 vol. in-folio, publiée par les ſoins de ſon fils, qui a ajouté à l'ouvrage de ſon pere l'*Hiſtoire de Louis XIII*, juſqu'en 1621. Le grand défaut de *Matthieu* eſt d'affecter, dans le récit de l'Hiſtoire moderne, une grande connoiſſance de l'Hiſtoire ancienne. Il en rappelle mille traits qui ne font rien à ſon ſujet, & dont l'entaſſement met de la confuſion & de l'obſcurité dans la narration. VI. *Quatrains ſur la Vie & la Mort*, dont la morale eſt utile & la verſification languiſſante. C'eſt l'ouvrage connu ſous le nom de *Tablettes du Conſeiller Matthieu* ; parce qu'on l'imprima d'abord en forme de tablettes oblongues. On trouve ordinairement ces quatrains, à la ſuite de ceux de *Pibrac*. VII. *La Guiſiade*, tragédie, Lyon, 1589, in-8°. Cette piece eſt recherchée, parce que le maſſacre du duc *de Guiſe* y eſt repréſenté au naturel.

VI. MATTHIEU DEL NASSARO, excellent graveur en pierres fines, natif de Vérone, paſſa en France, où *François I* le combla de bienfaits. Ce prince lui fit faire un magnifique *Oratoire*, qu'il portoit avec lui dans toutes ſes campagnes. *Matthieu* grava des *Camées* de toute eſpece. On l'employa auſſi à graver ſur des criſtaux. La gravure n'étoit pas ſon ſeul talent ; il deſſinoit très-bien. Il poſſédoit auſſi parfaitement la muſique ; le roi ſe plaiſoit même ſouvent à l'entendre jouer du luth. Après la malheureuſe journée de Pavie, *Matthieu* avoit quitté la France & s'étoit établi à Vérone ; mais *François I* dépêcha vers cet illuſtre artiſte, des couriers pour le rappeler en France. *Matthieu* y revint, & fut nommé graveur général des monnoies. Une fortune honnête, & ſon mariage avec une Françoiſe, le fixerent dans le royaume juſqu'à ſa mort, qui arriva peu de temps après celle

de *François I. Matthieu* étoit d'un caractere liant. Il avoit le cœur bienfaiſant & l'eſprit enjoué ; mais il connoiſſoit la ſupériorité de ſon mérite. Il briſa un jour une pierre d'un grand prix, parce qu'un ſeigneur en ayant offert une ſomme trop modique, refuſa de l'accepter en préſent. Il mourut vers l'an 1548.

VII. MATTHIEU *de Nanterre*, *Voyez* NANTERRE.

MATTHIEU, (Jean) *ou* MATHISON, *Voyez JEAN de Leyde & MUNCER.*

MATTHIOLE, (Pierre-André) médecin célebre & bon littérateur, né à Sienne vers l'an 1500, fit de grands progrès dans les langues grecque & latine, dans la botanique & la médecine. Il joignoit à ces connoiſſances une littérature agréable. On a de lui des *Commentaires* ſur les VI. livres de *Dioſcoride*, écrits avec aſſez d'élégance, & remplis d'érudition ; mais on lui reproche des erreurs, des mépriſes, & beaucoup de crédulité. Il fait naître les grenouilles de pourriture ; il donne à l'éléphant une intelligence, qui le rendroit l'égal de l'homme pour l'eſprit ; il cite un grand nombre de plantes qui n'ont jamais exiſté. L'original Italien de ſes *Commentaires* parut à Veniſe, 1548, in-4°, & fut réimprimé avec des additions en 1565, in-fol., avec figures. L'auteur les traduiſit en latin. Il y en a une traduction françoiſe, dont la meilleure édition eſt de *Deſmoulins*, Lyon, 1572, in-fol. *Matthiole* laiſſa encore d'autres ouvrages, tels que l'*Art de diſtiller des Lettres*. On recueillit tous ſes écrits à Baſle, 1598, in-folio, avec des notes de *Gaſpard Bartholin*. Il mourut à Trente, de la peſte, en 1577. Il avoit ſervi *Ferdinand*, archiduc d'Autriche, pendant deux ans, en qualité de premier médecin. Ce prince, & les électeurs de Saxe & de Baviere contribuerent aux frais de l'impreſſion de ſes Commentaires ſur *Dioſcoride*... Il ne faut pas le confondre avec un autre médecin qui portoit ſon nom, & qui étoit né à Pérouſe. Celui-ci fut profeſſeur à Padoue, où il mourut en 1498. On a de lui un ouvrage rare, intitulé : *ARS memorativa*, in-4°, Augsbourg, 1498.

I. MATTHYS, (Gerard) né dans le duché de Gueldres vers l'an 1523, enſeigna long-temps le grec à Cologne, où il fut chanoine de la collégiale des Douze Apôtres ; puis chanoine du ſecond rang dans la métropole. Il y mourut vers l'an 1574. Nous avons de lui : I. Des *Commentaires* ſur *Ariſtote*, Cologne, 1559-1566, 2 volumes in-4°. Son ſtyle eſt pur, aiſé & dégagé des vaines ſubtilités ſi communes dans les Commentaires des Péripatéticiens. II. Un *Commentaire* ſur l'*Epître* de S. Paul *aux Romains*, Cologne, 1562.

II. MATTHYS, (Chriſtian) *Mathias*, docteur Luthérien, né vers l'an 1584, à Meldorp, ville du Holſtein, dans le comté de Dithmarſe. Son eſprit inquiet & ſon caractere auſtere & inconſtant firent qu'il ne ſut ſe fixer dans aucun pays. Il fut ſucceſſivement profeſſeur de philoſophie à Strasbourg, recteur du college de Bade-Dourlach, profeſſeur en théologie à Altorf, miniſtre & profeſſeur en théologie à Sora, puis ſe retira à Leyde, fut enſuite paſteur à la Haye, & enfin alla terminer ſes jours à Utrecht, l'an 1655. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de philoſophie, d'hiſtoire, de controverſe, & ſur l'Ecriture-Sainte. Les principaux ſont : I. *Hiſtoria Patriarcharum*, Lubec, 1640, in-4°. II. *Theatrum hiſtoricum*, Amſterdam, Elzevir, 1668,

in-4°. Cet ouvrage eſt moitié moral, moitié hiſtorique.

MATTI, (Dom Emmanuel) né l'an 1663 à Oropeſa, ville de la nouvelle Caſtille, réuſſit de bonne heure dans la poéſie, & fit paroître ſes eſſais l'an 1682, en un volume in-4°. Cet heureux début fit naître dans le cœur d'une dame de très-haut rang, des ſentimens trop tendres pour ce jeune poëte. Il fit, pour s'y ſouſtraire, un voyage à Rome, & y fut reçu membre de l'académie des Arcades. *Innocent XII*, charmé de ſon eſprit, le nomma au doyenné d'Alicante, où il mourut le 18 Décembre 1737, à 74 ans. Il avoit aidé le cardinal *d'Aguirre* à faire ſa collection des *Conciles d'Eſpagne*. Ses *Lettres* & ſes *Poéſies Latines*, [Madrid, 1735, 2 vol. in-12, & 1638, in-4°, 2 volumes, à Amſterdam,] prouvent qu'il avoit de la facilité & de l'imagination.

MATY, *Voyez* BAUDRAND.

MAUBERT, *Voyez* GOUVEST *de Maubert*.

MAUCHARD, (Burchard-David) né à Marboch en 1696, devint médecin du duc *de Wittemberg*, & profeſſeur en médecine, en chirurgie & en anatomie à Tubinge, où il mourut l'an 1751, avec une réputation diſtinguée. On a de lui un grand nombre de *Theſes de médecine*, eſtimées. *Voy.* SAINT-YVES.

MAUCOMBLE, (Jean-François Dieu-donné de) officier dans le régiment de Ségur, né à Metz en 1735, quitta de bonne heure l'état militaire, pour cultiver la littérature. Il donna une Tragédie bourgeoiſe, intitulée : *Les Amans déſeſpérés*, ou *le Comte d'Olinval*, qui n'eut pas beaucoup de ſuccès. L'auteur eſt plus connu par deux Romans agréables. Le premier eſt, *Nitophar*, *Anecdote Babylonienne*, qu'on lit avec quelque plaiſir. Le ſecond eſt *l'Hiſtoire de madame d'Erneville*, *écrite par elle-même*. Il y regne plus d'intérêt que dans le précédent. Mais, de tous ſes ouvrages, celui qui mérite le plus d'être lu, eſt un bon *Abrégé de l'Hiſtoire de Nimes*, in-8°. Ce livre eſt bien fait, curieux & intéreſſant; mais l'auteur eſt peut-être trop favorable aux Calviniſtes. Une maladie de poitrine termina les jours de cet écrivain eſtimable en 1768, à 33 ans. Il avoit l'ame ſenſible & un excellent caractere.

MAUCROIX, (François de) né à Noyon en 1619, chanoine de l'égliſe de Reims, mourut dans cette ville le 9 Avril 1708, à 90 ans. Sa vieilleſſe fut celle d'un philoſophe chrétien, qui jouit des biens que lui accorde la Providence, & ſupporte les maux en attendant patiemment un ſort meilleur. Il avoit beaucoup d'enjouement & de naïveté dans la converſation, écrivoit poliment, & s'acquit une grande réputation par ſes ouvrages & par ſes vers. L'abbé *de Maucroix* avoit d'abord fréquenté le barreau; mais, dégoûté de la ſéchereſſe de la juriſprudence, il ſe livra à la belle littérature. Dans le temps qu'il exerçoit la profeſſion d'avocat, un ami lui propoſa un aſſez bon mariage: il lui répondit par l'épigramme ſuivante :

Ami, je vois beaucoup de bien
Dans le parti qu'on me propoſe;
Mais toutefois ne preſſons rien;
Prendre femme eſt étrange choſe!
Il faut y penſer mûrement:
Gens ſages, en qui je me fie,
M'ont dit que c'eſt fait prudemment
Que d'y ſonger toute ſa vie.

On a de lui pluſieurs *Traductions*, écrites d'un ſtyle pur, mais languiſſant, & qui rendant le ſens de l'auteur, en affoibliſſent trop ſouvent les tours & les penſées. Les principales ſont : I. Celles des *Philip-*

piques de *Démoſthenes*. II. De l'*Euthydemus* & de l'*Hyppia*, de *Platon*. III. De quelques Harangues de *Cicéron*. IV. Du *Rationarium Temporum*, du P. *Petau*, Paris, 1683, 3 vol. in-12. V. De l'*Hiſtoire du Schiſme d'Angleterre*, par *Nic. Sanderus*, Paris, 1678, 2 vol. in-12. VI. Des *Vies* des cardinaux *Polus* & *Campegge*, 1675 & 1677, 2 vol. in-12. VII. Des *Homélies de S. Jean-Chryſoſtome* au peuple d'Antioche, 1681, in-8°. *Maucroix* étoit très-lié avec *Boileau*, *Racine*, & ſur-tout avec l'inimitable *la Fontaine*. Cette union l'engagea de donner avec ce fabuliſte, en 1685, en 2 vol. in-12, un Recueil d'*Œuvres diverſes*. On donna auſſi, en 1726, les *Nouvelles Œuvres* de *Maucroix*. On y trouve des Poéſies qui manquent d'imagination & de coloris, mais qui ont du naturel.

MAUDEN, (David de) théologien, né à Anvers en 1575, fut curé de Sainte-Marie à Bruxelles, & doyen de Saint-Pierre de Breda. Il mourut à Bruxelles en 1641, dans ſa 66ᵉ année. On a de lui, en latin: I. Une Vie de *Tobie*, intitulée *le Miroir de la Vie morale*, in-fol. II. Des *Diſcours moraux ſur le Décalogue*, in-fol. III. L'*Alétholegie* ou *Explication de la vérité*, *&c.*

MAUDUIT, (Michel) prêtre de l'Oratoire, né à Vire en Normandie, mort à Paris le 19 Janvier 1709, à 75 ans, profeſſa les humanités dans ſa congrégation avec ſuccès. Il ſe conſacra enſuite à la chaire & aux miſſions. Après avoir rempli dignement ce miniſtere, il donna pluſieurs ouvrages au public. Les principaux ſont: I. *Traité de la Religion contre les Athées, les Déiſtes & les nouveaux Pyrrhoniens*: livre ſolide, dont la meilleure édition eſt de 1698. II. Les *Pſeaumes de David*, traduits en vers françois, in-12. La verſification en eſt foible & incorrecte. III. Des *Mélanges* de diverſes *Poéſies*, en 1681, in-12, recueil mêlé de bon & de mauvais. IV. D'excellentes *Analyſes* des *Evangiles*, des *Epitres* de *S. Paul*, & des *Epîtres Canoniques*, en 8 vol. in-12, qui ſont encore très-recherchées aujourd'hui, & qui viennent d'être réimprimées à Toulouſe avec quelques changemens. Ces Analyſes, très-bien faites, prouvent l'eſprit d'ordre, le jugement & le ſavoir de l'auteur. V. *Méditations* pour une Retraite eccléſiaſtique de dix jours, in-12. VI. *Diſſertation ſur la Goutte*, 1689, in-12. Le P. *Mauduit* avoit la candeur d'un ſavant attaché à ſon cabinet, & les mœurs d'un digne miniſtre des autels.

MAUGRAS, (Jean-François) Pariſien, prêtre de la Doctrine Chrétienne, enſeigna avec ſuccès les humanités dans les colleges de ſa congrégation. Les chaires de Paris retentirent enſuite de ſon éloquence. Il ſe ſignala ſur-tout par ſes inſtructions familieres; mais l'ardeur extrême avec laquelle il ſe livra à ce ſaint & pénible exercice, lui cauſa un crachement de ſang, dont il mourut le 26 Août 1726, à 44 ans. On a de lui: I. Des *Inſtructions Chrétiennes pour faire un ſaint uſage des afflictions*, en deux petits volumes in-12. II. Une *Inſtruction Chrétienne ſur les dangers du Luxe*. III. Quatre *Lettres* en forme de Conſultations, *en faveur des Pauvres des Paroiſſes*. IV. Les *Vies des deux* Tobies, *de* Ste. Monique *& de* Ste. Genevieve; avec des *Réflexions à l'uſage des Familles & des Ecoles Chrétiennes*, *&c.* Une piété tendre & éclairée, une douceur & une modeſtie peu communes, étoient les vertus qui diſtinguoient le Pere *Maugras* dans le monde. On les retrouve dans ſes ouvrages.

MAUGUIN, (Gilbert) préſident de la cour des monnoies de Paris, habile dans la connoiſſance

de l'antiquité eccléſiaſtique, publia, contre le Pere *Sirmond*, une Diſſertation intitulée : *Vindiciæ Prædeſtinationis & Gratiæ*, qu'on trouve dans le Receuil qu'il donna à Paris en 1650, 2 vol. in-4°, ſous ce titre : *Veterum Scriptorum qui in IX° ſæculo de Gratiâ ſcripſêre, Opera.* Il y ſoutient que *Goteſcalc* n'a point enſeigné l'héréſie Prédeſtinatienne. Cet ouvrage, écrit avec autant de chaleur que d'érudition, renferme des pieces curieuſes qui n'avoient pas encore vu le jour. Elles ſervent beaucoup à éclaircir les dogmes & l'Hiſtoire de l'Egliſe. Si l'auteur n'a pas raiſon en tout, on voit qu'il n'a rien oublié pour l'avoir. Ce ſavant magiſtrat mourut en 1674, dans un âge fort avancé, & avec une grande réputation de ſavoir & d'intégrité. Il laiſſa tous ſes livres théologiques, tant imprimés que manuſcrits, aux Auguſtins du faubourg Saint-Germain à Paris, & de grands biens à l'Hôpital général.

MAULÉON, (Auger de) ſieur *de Granier*, eccléſiaſtique, natif de Breſſe, ſe fit connoître au XVIIe ſiecle, par l'édition des *Mémoires de la Reine Marguerite*, Paris, 1628 : de ceux de M. *de Villeroi* ; des *Lettres* du cardinal *d'Oſſat*, &c. Il fut reçu de l'académie Françoiſe en 1635 ; mais on l'en retrancha l'année ſuivante.

MAULÉON, *Voyez* LOYSEAU DE MAULÉON.

MAULEVRIER, (Le Comte de) *Voyez* BREZÉ.

MAUPEOU, (Marie de) *Voy.* I. FOUQUET, au *commencement*.... & l'art. MARSOLLIER.

MAUPERTUIS, (Pierre-Louis Moreau de) né à Saint-Malo en 1698, d'une famille noble, montra dès ſa jeuneſſe beaucoup de penchant pour les mathématiques & pour la guerre. Il entra dans les Mouſquetaires en 1718, & donna à l'étude le loiſir que lui laiſſoit le ſervice. Après avoir paſſé deux années dans ce corps, il obtint une compagnie de cavalerie dans le régiment de *la Roche-Guyon* ; mais il ne la garda pas long-temps. Son goût pour les mathématiques l'engagea à quitter la profeſſion des armes, pour ſe livrer entiérement aux ſciences exactes. Il remit ſa compagnie, & obtint une place à l'académie des ſciences en 1723. Quatre ou cinq ans après, le déſir de s'inſtruire le conduiſit à Londres, où la ſociété royale lui ouvrit ſes portes. De retour en France, il paſſa à Bâle pour converſer avec les freres *Bernoulli*, l'ornement de la Suiſſe. Des connoiſſances nouvelles, & l'amitié de ces deux célebres mathématiciens, furent le fruit de ce voyage. Sa réputation & ſes talens le firent choiſir, en 1736, pour être à la tête des académiciens que *Louis XV* envoya dans le Nord pour déterminer la figure de la Terre. Il fut le chef & l'auteur de cette entrepriſe, exécutée en un an avec toute la diligence & tout le ſuccès qu'on pouvoit eſpérer de ces nouveaux *Argonautes*. La multiplicité d'obſtacles qui traverſerent leur carriere, loin de glacer leur courage, ne furent que de plus vifs aiguillons pour l'exciter. La peinture énergique qu'en fait un hiſtorien, quoique un peu longue, eſt trop belle pour ne pas porter avec elle ſon excuſe. » D'abord ils chercherent un lieu » favorable à leurs opérations ſur » les bords du golfe de Bothnie ; ils » n'en trouverent point. Il fallut » s'enfoncer dans l'intérieur des » terres ; remonter le fleuve de » Tornéa, depuis la ville de Torno » au nord du golfe, juſqu'à la mon» tagne de Kittes, au-delà du cer» cle polaire. Il fallut ſe mettre à

» couvert de ces terribles mouches » qui ſont la terreur des Lapons, » qui tirent le ſang à chaque coup » qu'elles donnent de leur aiguillon, » & qui feroient bientôt périr un » homme ſous leur nombre : elles » infectoient tous les mets. Les oi- » ſeaux de proie, très-nombreux » & très-hardis dans ces climats, » enlevoient quelquefois les vian- » des qu'on ſervoit à ces acadé- » miciens : ils étoient comme *Enée* » au milieu des *Harpyes*. Il fallut » franchir les cataractes du fleuve ; » ſe faire jour, la hache à la main, » au travers d'une forêt immenſe » qui embarraſſoit leur paſſage & » nuiſoit à leurs opérations. Il fal- » lut gravir ſur toutes les monta- » gnes ; dépouiller leur ſommet des » bouleaux, des ſapins & de tous » les arbres qui les déroboient à » la vue ; dreſſer, ſur la cîme des » plus hautes, des ſignaux pro- » pres à être apperçus de pluſieurs » lieues, afin de déterminer les » triangles néceſſaires. Il fallut éta- » blir une baſe qu'on pût meſurer » ſur un fleuve glacé & couvert de » pluſieurs pieds d'une neige très- » fine & ſeche, ſemblable à du ſa- » blon qui rouloit ſous les pieds, » & qui déroboit aux yeux des pré- » cipices où l'on pouvoit être en- » ſéveli ſous elle. Il fallut braver » un froid ſi vif & ſi rigoureux, » que les habitans du pays, accou- » tumés à ſon âpreté, en perdent » quelquefois un bras ou une jambe. » L'eau-de-vie étoit la ſeule liqueur » qui ne gelât point : ſi l'on appuyoit » ſur les levres le vaſe qui la conte- » noit, le froid l'y attachoit, & il » falloit déchirer les levres pour » l'en ſéparer. Rien ne rebuta les » académiciens. Chacun fit des ob- » ſervations en particulier ; toutes » ſe rapporterent avec une juſteſſe » qui en démontra l'exactitude. Et » après tant de ſoins, de peines & » de travaux, ils firent naufrage » ſur le Golfe de Bothnie, & pen- » ſerent perdre, avec la vie, le fruit » d'une entrepriſe ſi difficile & ſi » pénible «. Enfin, après avoir fourni heureuſement, avec ſes collegues, cette courſe pénible, *Maupertuis* fut appelé en 1740, par le prince royal de Pruſſe, devenu roi, & grand roi, pour recevoir la préſidence & la direction de l'académie de Berlin. Ce monarque étoit alors en guerre avec l'empereur ; *Maupertuis* en voulut partager les périls ; il s'expoſa courageuſement à la bataille de Molwits, fut pris & pillé par les Huſſards. Envoyé à Vienne, l'empereur lui fit l'accueil le plus diſtingué. Ayant dit à ce prince que, parmi les choſes que les Huſſards lui avoient priſes, il regrettoit beaucoup une montre de *Greham*, célebre horloger anglois, laquelle lui étoit d'un grand ſecours pour ſes obſervations aſtronomiques ; l'empereur qui en avoit une du même artiſte, mais enrichie de diamans, dit à *Maupertuis* : *C'eſt une plaiſanterie que les Huſſards ont voulu vous faire ; ils m'ont rapporté votre montre : la voilà, je vous la rends.* On ajoute que l'impératrice-reine lui demandant des nouvelles de Pruſſe, lui dit : *Vous connoiſſez la Reine de Suede, ſœur du roi de Pruſſe ; on dit que c'eſt la plus belle Princeſſe du monde.* — *Madame*, répondit Maupertuis, *je l'avois cru juſqu'à ce jour.* Sa captivité ne fut ni dure, ni longue. L'empereur & l'impératrice-reine lui permirent de partir pour Berlin, après l'avoir comblé de marques de bonté & d'eſtime. *Maupertuis* repaſſa en France, où ſes amis ſe flattoient de le poſſéder ; mais une imagination ardente & une vive curioſité ne lui permettoient pas de ſe fixer, ni d'être heureux. Il repartit pour la Pruſſe, & n'y fut pas plutôt, qu'il

le repentit d'avoir renoncé à ſa patrie. *Fréderic* le dédommagea de ſes pertes par des bienfaits, par la confiance la plus intime ; mais, né avec une triſte inquiétude d'eſprit, il fut malheureux au ſein des honneurs & des plaiſirs. Un tel caractere ne promet point une vie pacifique; auſſi *Maupertuis* eut-il pluſieurs querelles. Les plus célebres ſont ſa diſpute avec *Koënig*, profeſſeur de philoſophie à Franeker ; & celle qu'il eut avec le célebre *Voltaire*, querelle qui fut une ſuite de la précédente. Le préſident de l'académie de Berlin avoit inſéré dans le volume des Mémoires de cette compagnie, pour l'année 1746, un *Ecrit* ſur les lois du mouvement & du repos, déduites d'un principe métaphyſique : ce principe eſt celui de *la moindre quantité d'action*. *Koënig* ne ſe contenta pas de l'attaquer; mais il en attribua l'invention à *Leibnitz*, en citant un fragment d'une *Lettre* qu'il prétendoit que ce ſavant avoit écrite autrefois à *Hermann*, profeſſeur à Bâle en Suiſſe. *Maupertuis*, piqué du ſoupçon de plagiat, engagea l'académie de Berlin à ſommer *Koënig* de produire l'original de la lettre citée. Le profeſſeur n'ayant pas pu ſatisfaire à cette demande, fut exclus unanimement de l'académie dont il étoit membre. Pluſieurs écrits furent la ſuite de cette guerre : & ce fut alors que *Voltaire* ſe mit ſous les armes. Il avoit d'abord été lié très-étroitement avec *Maupertuis*, qu'il regardoit comme ſon maître dans les mathématiques ; mais leurs talens étant différens, ils étoient mutuellement jaloux l'un de l'autre : le philoſophe l'étoit du bel-eſprit, & le bel-eſprit du philoſophe. Cette jalouſie éclata à la cour du roi de Pruſſe, dont les faveurs ne pouvoient être partagées aſſez également pour écarter loin d'eux les petiteſſes de l'envie. *Voltaire*, ſenſible à quelques procédés de *Maupertuis*, prit occaſion de la querelle de *Koënig* pour ſoulager ſa bile. En vain le roi de Pruſſe lui ordonna de reſter neutre dans ce procès, il débuta par une *Réponſe* fort amere *d'un Académicien de Berlin à un Académicien de Paris*, au ſujet du démêlé du préſident de l'académie de Berlin & du profeſſeur de Franeker. Cette premiere ſatire fut ſuivie de la *Diatribe du Docteur Akakia* : critique ſanglante de la perſonne & des ouvrages de ſon ennemi. Il y regne une fineſſe d'ironie & une gaieté d'imagination charmantes. L'auteur ſe moque de toutes les idées que ſon adverſaire avoit conſignées dans ſes *Œuvres*, & ſurtout dans ſes Lettres. Il rit principalement du projet d'établir une ville Latine; de celui de ne point payer les médecins lorſqu'ils ne guériſſent pas les malades; de la démonſtration de l'exiſtence de Dieu par une formule algébrique ; du conſeil de diſſéquer des cerveaux de Géans afin de ſonder la nature de l'ame; de celui de faire un trou qui allât juſqu'au centre de la Terre, &c. Les traits lancés ſur l'auteur du *Voyage* au Pole, étonnerent ſes partiſans, & firent gémir les vrais philoſophes. On oppoſa aux ſatires de *Voltaire*, les éloges dont il avoit comblé ſon ennemi. En 1738, *Maupertuis* étoit un *Génie ſublime*, notre *plus grand Mathématicien*; un *Archimede*, un *Chriſtophe Colomb* pour les découvertes; un *Michel-Ange*, un *Albane* pour le ſtyle. En 1752, ce n'étoit plus qu'un *eſprit bizarre*, un *raiſonneur extravagant*, un *Philoſophe inſenſé*. Si *Voltaire* ſe ſatisfit en ſuivant les conſeils de la vengeance, il affoiblit l'eſtime du public pour ſon caractere, & s'attira en même temps une diſgrace

éclatante. Les déſagrémens qu'il eſſuya l'ayant obligé de ſe retirer de la cour de Pruſſe au commencement de 1753, il ſe conſola dans ſon malheur par de nouvelles ſatires. Il peignit Maupertuis comme un *vieux Capitaine de Cavalerie traveſti en Philoſophe*; l'*air diſtrait & précipité*, l'*œil rond & petit*, le *nez écraſé*, la *perruque de travers*, la *phyſionomie mauvaiſe*, le *viſage plat*, & l'*eſprit plein de lui-même*. *Maupertuis* lui envoya un cartel, auquel il ne répondit que par cette plaiſanterie qui exprimoit d'une maniere piquante le caractere & le ſavoir de ſon antagoniſte: » Dès » que j'aurai un peu de force, je » ferai charger mes piſtolets *cum* » *pulvere pyrio*; & en multipliant » la maſſe par le quarré de la vi» teſſe, juſqu'à ce que l'*action* & » *nous* ſoient réduits à zero, je » vous mettrai du plomb dans la » cervelle; elle paroît en avoir » beſoin «. Cette farce ingénieuſe finit d'une maniere triſte. Le roi de Pruſſe fit arrêter *Voltaire* à Francfort, avec ſa niece qui étoit venue l'y joindre; & on accuſa *Maupertuis* d'avoir porté le monarque à cette démarche. Cependant des maux de poitrine, des crachemens de ſang obligerent le préſident de l'académie de Berlin de revenir de nouveau en France. Il y paſſa depuis 1756, juſqu'au mois de Mai 1758, qu'il ſe rendit à Bâle auprès de MM. *Bernoulli*, dans les bras deſquels il mourut très-chrétiennement le 27 Juillet 1759, à 61 ans. Ce philoſophe étoit d'une vivacité extrême, qui éclatoit dans ſa tête & dans ſes yeux continuellement agités. Cet air de vivacité, joint à la maniere dont il s'habilloit & dont il ſe préſentoit, le rendoit aſſez ſingulier. Il étoit d'ailleurs poli, careſſant même, parlant avec facilité & avec eſprit. Malgré ces avantages qui plaiſent dans la ſociété, il paſſa une vie triſte. Un amour-propre trop ſenſible, je ne ſais quoi d'ardent, de ſombre, d'impérieux, de tranchant dans le caractere; une envie extrême de parvenir & de faire ſa cour, firent tort à ſon bonheur & à ſa philoſophie. Il fut quelquefois, dans ſon ſtyle, le ſinge de *Fontenelle*; il auroit été plus heureux pour lui de l'être dans ſa conduite. Ses *Ouvrages* ont été recueillis à Lyon en 1756, en 4 volumes in-8°. Comme écrivain, il avoit du génie, de l'eſprit, du feu, de l'imagination; mais on lui reproche des tours recherchés, une conciſion affectée, un ton ſec & bruſque, un ſtyle plus roide que ferme, des paradoxes, des idées fauſſes, &c. Sa littérature étoit médiocre; & il faiſoit moins d'honneur à l'académie Françoiſe, dont il étoit membre, qu'à celle des ſciences. Ses principaux ouvrages ſont: I. La *Figure de la Terre, déterminée*. II. La *Meſure d'un degré de Méridien*. III. *Diſcours ſur la figure des Aſtres*. IV. *Elémens de Géographie*. V. *Aſtronomie Nautique*. VI. *Elémens d'Aſtronomie*. VII. *Diſſertation Phyſique à l'occaſion d'un Negre Blanc*. VIII. *Vénus Phyſique*: Ouvrage que les libertins ont plus lu que les phyſiciens, & qu'un d'eux a même reproduit ſous un autre titre. L'auteur cependant y a mis toute la décence que la matiere comportoit; il trace même quelquefois des images vaſtes & ſublimes, lorſqu'il généraliſe ſes idées, & voit la nature en grand. IX. *Eſſai de Coſmographie*. X. *Réflexions ſur l'origine des Langues*. XI. *Eſſai de Philoſophie morale*, où il y a quelques bonnes idées, mais peu d'enſemble & de préciſion, & où il prend un ton triſte en parlant du bonheur. XII. Pluſieurs *Lettres*, où l'on trouve

les petiteſſes du bel eſprit & les vues du philoſophe. XIII. *Eloge de Monteſquieu*, fort inférieur à celui dont *d'Alembert* a orné le *Dictionnaire Encyclopédique*. Quoique dans ce qu'il a écrit ſur divers points de la Phyſique du Monde, il y ait des imaginations qui favoriſent ouvertement le Matérialiſme, on auroit cependant tort de le ranger parmi les ennemis du Chriſtianiſme. Il paroît qu'il ne s'eſt abandonné à ces rêves que dans des momens où la manie des ſyſtêmes l'avoit ſaiſi ; car dans d'autres momens il rendoit un hommage ſincere à la religion : » Nous ſommes, » dit-il (*tom. 2 de ſes Œuvres, p.* » *174*), ſi remplis de reſpect pour » la religion, que nous n'héſiterions » jamais de lui ſacrifier notre hy» potheſe, & mille hypotheſes » ſemblables, ſi on nous faiſoit » voir qu'elles continſſent rien qui » fût oppoſé aux vérités de la » foi, ou ſi cette autorité à laquelle » tout Chrétien doit être ſoumis, » les déſapprouvoit «.

MAUPERTUY, (Jean-Baptiſte Drouet de) né à Paris en 1650, d'une famille noble originaire du Berry, fit ſes études au college de *Louis le Grand*. Son eſprit & ſon goût pour l'éloquence & pour la poéſie, lui firent des admirateurs de ſes maîtres. Il parut enſuite dans le barreau, & s'en dégoûta. Les fleurs d'une littérature légere & frivole, lui avoient fait perdre le goût des fruits de la juriſprudence. Un de ſes oncles, fermier général, crut le guérir de ſon penchant pour le théâtre & pour les romans, en lui procurant un emploi conſidérable dans une des provinces du royaume. *Maupertuy*, qui n'avoit alors que 22 ans, ſe repoſa ſur des commis fidelles & laborieux; & bien loin d'amaſſer du bien, il diſſipa ſon patrimoine. De retour à Paris à l'âge d'environ 40 ans, il renonça ſubitement au monde. Après une retraite de deux ans, il prit l'habit eccléſiaſtique en 1692, paſſa cinq ans dans un ſéminaire, ſe retira enſuite dans l'abbaye de Sept-Fonts, & cinq ans après dans une ſolitude du Berry. Son mérite lui procura un canonicat à Bourges en 1702. De Bourges il paſſa à Vienne, d'où il revint à Paris, après avoir reçu les ordres ſacrés. Il ſe retira quelque temps après à Saint-Germain-en-Laie, où il mourut le 10 Mars 1736, à 86 ans. On a de lui un très-grand nombre de *Traductions* françoiſes. Les principales ſont celles, I. Du premier livre des *Inſtitutions de Lactance*, in-12. II. Du *Traité de la Providence* & du *Timothée* de *Salvien*, chacun un vol. in-12. III. Des *Actes des Martyrs*, recueillis par Dom *Ruinart*, Paris, 1708, 2 vol. in-8°. IV. De l'*Hiſtoire des Goths*, de *Jornandès*, in-12. V. De la *Vie du Frere Arſene de Janſon*, *religieux de la Trappe*, connu ſous le nom *du Comte de Roſemberg*, in-12. VI. De la *Pratique des Exercices ſpirituels de S. Ignace*, in-12. VII. Du *Traité* Latin de *Leſſius*, *ſur le choix d'une Religion*, in-12. VIII. De l'*Euphormion* de *Barclai*, 1711, 3 vol., ou 1713, 1 vol. in-12. On a encore de lui pluſieurs livres de piété. I. Les *Sentimens d'un Chrétien touché d'un véritable amour de Dieu*. II. L'*Hiſtoire de la Réforme de l'Abbaye de Sept-Fonts*, in-12. Cette Hiſtoire fut mal reçue & accuſée d'infidélité. III. L'*Hiſtoire de la Sainte Egliſe de Vienne*, in-4°. IV. *Prieres pour les temps de l'affliction & des calamités publiques*, in-12. V. *De la Vénération rendue aux Reliques des Saints*, in-12. VI. Le *Commerce dangereux entre les deux Sexes*, in-12. VII. La *Femme foible*, ou *les Dangers d'un commerce fréquent & aſſidu avec les Hommes*, in-

12, &c. Le ſtyle de ces différens ouvrages eſt ferme & énergique. Il y a des tours & de l'élégance ; mais il manque quelquefois de pureté & de préciſion, & la forme n'eſt eſt pas toujours auſſi bonne que le fond.

MAUR, (S.) célebre diſciple de *S. Benoît*, mort en 584, fut envoyé en France par ce ſaint fondateur, ſi l'on en croit une *Vie de S. Maur*, attribuée à *Fauſte* ſon compagnon. Mais cette Vie eſt reconnue pour une piece apocryphe. En la rejetant avec le P. *Longueval*, ainſi que les circonſtances de la miſſion des diſciples de *S. Benoît* en France, nous n'avons garde de combattre la miſſion même. Il eſt certain qu'on la croyoit en France dès le IXe ſiecle; &, malgré le ſilence de *Grégoire* de Tours, de *Bede*, d'*Uſuard*, il y a d'autres monumens qui la prouvent, ou du moins qui la ſuppoſent. Une célebre congrégation de Bénédictins prit, au commencement du ſiecle dernier, le nom de *Saint-Maur*. C'eſt une réforme approuvée par le pape *Grégoire XV*, en 1621 : [*Voyez* l'art. COUR.] Cette congrégation s'eſt diſtinguée dès le commencement par les vertus & le ſavoir de ſes membres. Elle ſe ſoutient encore aujourd'hui avec aſſez de gloire. Il y a peut-être moins d'érudition qu'autrefois; mais il faut s'en prendre au ſiecle, qui, entiérement livré à la frivolité, ne fait aucun accueil aux recherches ſavantes. Les principaux gens de lettres qu'elle a produits, ſont les Peres *Menard*, *d'Acheri*, *Mabillon*, *Ruinart*, *Germain*, *Lami*, *Montfaucon*, *Martin*, *Vaiſſette*, *le Nourri*, *Martianay*, *Martenne*, *Maſſuet*, &c. &c. Voyez l'*Hiſtoire Littéraire de la Congrégation de Saint-Maur*, publiée à Paris, ſous le titre de Bruxelles, in-4°, 1770, par Dom *Taſſin*.

MAUR, *Voy.* RABAN-MAUR & ANTINE.

MAURAN, (Pierre) homme riche, fut regardé dans le XIIIe ſiecle, comme le chef des Albigeois en Languedoc. On l'engagea par careſſes à comparoître devant le légat que le pape avoit envoyé. Dans l'interrogatoire qu'on lui fit ſubir, il déclara que *le Pain conſacré par le Prêtre n'étoit pas le Corps de J. C.* Les miſſionnaires ne purent s'empêcher de répandre des larmes ſur le blaſphême qu'ils venoient d'entendre, & ſur le malheur de celui qui l'avoit prononcé. Il déclarerent *Mauran* hérétique, & le livrerent au comte *de Toulouſe*, qui le fit enfermer. Tous ſes biens furent confiſqués, & ſes châteaux démolis. *Mauran* promit alors de ſe convertir & d'abjurer ſes erreurs. Il ſortit de priſon, ſe préſenta nu en caleçons devant le peuple: & s'étant proſterné aux pieds du légat & de ſes collegues, il leur demanda pardon, reconnut ſes erreurs, les abjura, & promit de ſe ſoumettre à tous les ordres du légat. Le lendemain l'évêque de Toulouſe & l'abbé *de Saint-Sernin* l'allerent prendre dans ſa priſon; il en ſortit nu & ſans chauſſure. Ces deux prélats le conduiſirent en le fuſtigeant juſqu'aux degrés de l'autel, où il ſe proſterna aux pieds du légat, & abjura de nouveau ſes erreurs. On lui ordonna de partir dans 40 jours pour Jéruſalem, & d'y demeurer trois ans au ſervice des pauvres, avec promeſſe, s'il revenoit, de lui rendre ſes biens, excepté ſes chateaux, qu'on laiſſoit démolis en mémoire de ſa prévarication. Il fut condamné encore à une amende de 500 livres peſant d'argent envers le comte *de Toulouſe*, ſon ſeigneur; à reſtituer les biens des égliſes qu'il avoit uſurpés; à rendre les uſures qu'il avoit exigées, & à réparer les

dommages qu'il avoit cauſés aux pauvres.

MAURE, (Sainte-) *Voyez* MONTAUSIER.

MAUREPAS, (Jean-Fréderic PHELYPEAUX comte de) petit-fils du comte *de Pontchartrain*, miniſtre ſous *Louis XIV*, vit le jour en 1701, & fut nommé ſecrétaire d'état en 1715. Il eut le département de la maiſon du roi en 1718, & celui de la marine en 1723. Enfin, il fut nommé miniſtre d'état en 1738, & ſe montra dans ces différentes places, plein de génie, d'activité & de pénétration. M. le marquis *de Condorcet* peint ainſi le comte *de Maurepas*, dans l'Eloge prononcé le 10 Avril 1782, à l'académie des ſciences, dont ce miniſtre étoit membre honoraire. » Toujours acceſſible, cherchant » par la pente naturelle de ſon caractere à plaire à ceux qui ſe » préſentoient à lui; ſaiſiſſant avec » une facilité extrême toutes les » affaires qu'on lui propoſoit; les » expliquant aux intéreſſés avec » une clarté que ſouvent ils n'auroient pu eux-mêmes leur donner; ſe les rappelant après un » long temps comme s'il en eût » toujours été occupé; paroiſſant » chercher les moyens de les faire » réuſſir; choiſiſſant, lorſqu'il étoit » obligé de refuſer, les raiſons qui » paroiſſoient venir d'une néceſſité inſurmontable, &, s'il étoit » poſſible, celles même qui pouvoient flatter l'amour-propre de » ceux dont il étoit obligé de rejeter les demandes; évitant ſurtout de leur laiſſer entrevoir les » motifs qui pouvoient les bleſſer; » adouciſſant les refus par un ton » d'intérêt qu'un mélange de plaiſanterie ne permettoit pas de prendre pour de la fauſſeté: paroiſſant regarder l'homme qui lui » parloit, comme un ami qu'il ſe » plaiſoit à diriger, à éclairer ſur » ſes vrais intérêts; & cachant » enfin le miniſtre, pour ne montrer que l'homme aimable & facile: Tel fut, à l'âge de vingt » ans, M. *de Maurepas*; tel nous l'avons vu depuis à plus de 80 ans «. Exilé à Bourges, en 1749, par les intrigues d'une dame puiſſante à la cour, le comte *de Maurepas* ne mit point de faſte dans la maniere dont il ſupporta cet événement. *Le premier jour*, diſoit-il, *j'ai été piqué; le ſecond j'étois conſolé.* Il plaiſantoit, en arrivant dans le lieu de ſon exil, » ſur les *Epîtres dédicatoires* » qu'il alloit perdre, & ſur le chagrin des *Auteurs* qui alloient perdre » leurs peines, leurs phraſes & leurs » eſpérances «. La conſidération publique le ſuivit dans ſa retraite. Il y fut conſulté par une multitude de familles diſtinguées, ſur leurs intérêts les plus chers. Il remplaça ce qu'il avoit perdu à la cour, en ſe livrant à tous les plaiſirs de la ſociété, & en cultivant un grand nombre d'amis, qui ne l'abandonnerent point dans ſa diſgrace. Rappelé au miniſtere en 1774 par *Louis XVI*, qui lui accorda toute ſa confiance, il ne montra à ceux qui l'avoient oublié ou deſſervi, ni indignation, ni dédain. Son extérieur, ſa converſation n'annonçoient qu'un homme de bonne compagnie, & non un homme qui vouloit ſe prévaloir de ſa place. Sa maiſon fut celle d'un particulier riche, mais ami de la ſimplicité & de l'ordre. Avec l'air d'effleurer les objets, il approfondiſſoit tout. Ce fut lui qui, dans un Mémoire remis à *Louis XV* en 1749, développa les moyens d'ouvrir par l'intérieur du Canada un commerce avec les Colonies Angloiſe, de leur apprendre à aimer le nom François, & à regarder la France comme un allié naturelle, & l'Angleterre

comme une marâtre dont ils devoient briſer le joug. Ce qu'il n'avoit fait qu'entevoir alors, il eut le plaiſir de le voir exécuté avant que de mourir. On lui eſt redevable encore de la bonne conſtruction de nos vaiſſeaux. Lorſqu'il étoit miniſtre de la marine, il envoya en Angleterre un homme inſtruit pour ſe mettre au fait de cet art & en établir à Paris une école publique. Il eut le mérite de préférer hautement les ſciences aux talens frivoles, & les arts néceſſaires aux arts agréables, ſacrifiant ainſi ſon goût particulier à ce que lui preſcrivoit l'utilité publique. Sa correſpondance étoit un chef-d'œuvre de préciſion; il diſoit beaucoup de choſes en peu de mots: auſſi expédioit-il pluſieurs lettres dans un eſpace aſſez court. Il mourut le 21 Novembre 1781, à 81 ans.

I. MAURICE, (S.) chef de la *Légion Thébéenne*, étoit Chrétien, avec tous les officiers & les ſoldats de cette Légion, compoſée de 6600 hommes. Les Bagaudes ayant excité des troubles dans les Gaules, *Dioclétien* y envoya cette Légion, appelée ſans doute *Thébéenne*, parce qu'elle avoit été levée dans la Thébaïde en Egypte. *Maurice* ayant paſſé les Alpes, à la tête des troupes qu'il commandoit, l'empereur *Maximien* voulut ſe ſervir de lui & de ſes ſoldats, pour anéantir le Chriſtianiſme dans les Gaules. Cette propoſition fit horreur à *Maurice* & à ſa troupe. L'empereur, irrité de leur réſiſtance, ordonna que la Légion fût décimée. Ceux qui reſtoient proteſtant toujours qu'ils mourroient plutôt que de rien faire contre leur foi, l'empereur en fit encore mourir la dixieme partie. Enfin, *Maximien* les voyant perſévérer dans la religion de J. C., ordonna qu'on les fît tous maſſacrer. Ses troupes les environnerent & les taillerent en pieces. *Maurice*, chef de cette Légion de héros Chrétiens, *Exupere* & *Candide*, officiers de la même troupe, ſe ſignalerent par leur conſtance & la vivacité de leur foi. Ce furent eux qui engagerent les ſoldats à ce généreux refus. Ce maſſacre fut exécuté, à ce qu'on croit, à Agaune, dans le Chablais, le 22 Septembre 286. Malgré les preuves qui dépoſent en faveur de l'hiſtoire de ces ſaints martyrs, pluſieurs Proteſtans, entre autres *Dubordier*, *Hottinger*, *Moyle*, *Burnet*, & *Mosheim* l'ont attaquée. *Georges Hickes*, ſavant Anglois, l'a défendue avec force, & Dom *Joſeph de Liſle*, Bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes, a prouvé auſſi la vérité de cette hiſtoire dans ſon ouvrage intitulé: *Défenſe de la vérité du martyre de la Légion Thébéenne*, 1737, in-8°. *Voy.* encore *Hiſtoria di S. Mauritio*, par le P. *Roſſignoli*, Jéſuite, & les *Acta Sanctorum* du mois de Septembre. Les actes du martyre de cette Légion, écrits par *S. Eucher*, évêque de Lyon, ont été donnés, mais fort défectueux, par *Surius*. Le P. *Chifflet*, Jéſuite, en ayant découvert une copie plus exacte, la fit imprimer. Dom *Ruinart* ſoutient que c'eſt là le véritable ouvrage du ſaint évêque de Lyon. *S. Maurice* eſt le patron d'un ordre célebre dans les états du roi de Sardaigne, créé par *Emmanuel-Philibert*, duc de Savoie, pour récompenſer le mérite militaire, & approuvé par *Grégoire XIII* en 1572. Il ne faut pas confondre *S. Maurice*, chef de la Légion Thébéenne, avec un autre Saint du même nom, martyriſé à Apamée, dans la Syrie, dont parle *Théodoret*.

II. MAURICE, (*Mauritius Tiberius*) né à Arabiſſe en Cappadoce l'an 539, étoit d'une famille diſtinguée, originaire de Rome. Après avoir occupé quelques places à la

cour de *Tibere Conſtantin*, il obtint le commandement des armées contre les Perſes. Il donna tant de marques de bravoure, que l'empereur lui donna ſa fille *Conſtantine* en mariage, & le fit couronner empereur le 13 Août 582. Les Perſes ne ceſſoient de faire des incurſions ſur les terres des Romains. *Maurice* envoya contre eux *Philippicus*, ſon beau-frere, qui eut d'abord des ſuccès brillans, mais qui ne ſe ſoutint pas toujours avec le même avantage. Comme les gens de guerre étoient extrêmement néceſſaires dans ces temps malheureux, l'empereur ordonna, en 592, qu'aucun ſoldat ne ſe fît moine, qu'après avoir accompli le temps de la milice. *Maurice* donna un nouveau luſtre à ſon regne, en rétabliſſant ſur le trône *Choſroès II*, roi de Perſe, qui en avoit été chaſſé par ſes ſujets. L'empire étoit alors en proie aux ravages des Arabes. *Maurice* leur accorda une penſion d'environ 100,000 écus, pour obtenir la paix; mais ces barbares recommencerent la guerre à diverſes repriſes. Les Romains en firent périr plus de 50,000 dans différens combats, & firent près de 17,000 priſonniers. On leur rendit la liberté, après avoir fait promettre au roi des Abares, qu'il renverroit tous les Romains qu'il retenoit dans les liens. Le prince Abare, infidelle à ſa promeſſe, demanda un rançon de 10,000 écus. Ce procédé indigna *Maurice*, qui refuſa la ſomme. Alors ce barbare, furieux, fit paſſer les captifs au fil de l'épée. L'empereur chercha à ſe venger de cette cruauté. Il ſe préparoit à porter la guerre chez les Abares, lorſque *Phocas*, qui de ſimple centurion étoit parvenu aux premieres dignités militaires, ſe fit proclamer empereur. Il pourſuivit *Maurice* juſqu'auprès de Chalcédoine, le prit priſonnier, & le condamna à perdre la tête. On égorgea les cinq fils de ce prince infortuné, aux yeux de leur pere. *Maurice*, s'humiliant ſous la main de Dieu, ne laiſſa échapper que ces paroles : *Vous êtes juſte, Seigneur! & vos jugemens ſont équitables.* Sa mort ſuivit celle de ſes fils, le 26 Novembre 602. C'étoit la 63e année de ſon âge, dont il en avoit régné vingt. Pluſieurs écrivains ont jugé ce prince par ſes malheurs, au lieu de le juger par ſes actions : ils l'ont cru coupable, & l'ont condamné. Il eſt vrai qu'il ſouffrit que l'Italie fût vexée; mais il fut le pere des autres parties de ſon empire. Il rétablit la diſcipline militaire, abattit la fierté des ennemis de l'état, ſoutint la foi chancelante par ſes lois, & la piété par ſon exemple. Il aima les ſciences, & protégea les ſavans. *Voyez* II. THEOPHYLACTE.

III. MAURICE, électeur de Saxe, né en 1521 de *Henri le Pieux*, ſe ſignala dès ſa jeuneſſe par ſon courage, & eut toujours les armes à la main tant qu'il vécut. Il ſervit l'empereur *Charles-Quint* en 1544, contre la France, & en 1545 contre la ligue de Smalkalde, à laquelle, quoique Proteſtant, il ne voulut jamais s'unir. L'empereur, pour le récompenſer de ſes ſervices, l'inveſtit, l'an 1547, de l'électorat de Saxe, dont il avoit dépouillé *Jean-Fréderic* ſon couſin : [*Voyez* XVI. FRÉDERIC.] L'ambition l'avoit porté à ſeconder les vues de *Charles-Quint*, dont il eſpéroit le titre d'électeur; l'ambition le détacha de ce prince. Il s'unit, en 1551, contre lui avec l'électeur de Brandebourg, le comte Palatin, le duc de Wirtemberg & pluſieurs autres princes. Cette ligue ſecondée par le roi de France, *Henri II*, jeune & entreprenant, fut plus dangereuſe que celle de Smalkalde.

Le prétexte fut la délivrance du landgrave de Heſſe, que *Charles-Quint* retenoit priſonnier. *Maurice* & les confédérés marcherent, en 1552, vers les défilés du Tirol, & chaſſerent le peu d'Impériaux qui les gardoient. L'empereur & ſon frere *Ferdinand*, ſur le point d'être pris, furent obligés de fuir en déſordre. *Charles* s'étant retiré dans Paſſau où il avoit raſſemblé une armée, amena les princes ligués à un traité. Par cette paix célebre de Paſſau, conclue le 12 Août 1552, il accorda une amniſtie générale à tous ceux qui avoient porté les armes contre lui depuis 1546. Non-ſeulement les Proteſtans obtinrent le libre exercice de la religion; mais ils furent admis dans la chambre impériale, dont ils avoient été exclus après la victoire de Mulberg. *Maurice* s'unit peu de temps après avec l'empereur qu'il avoit combattu, contre le margrave de Brandebourg qui ravageoit les provinces d'Allemagne. Il l'attaqua en 1553, gagna ſur lui la bataille de Sivershauſen, & mourut deux jours après, des bleſſures qu'il y reçut. C'étoit un des plus grands protecteurs des diſciples de *Luther*, & un prince auſſi courageux que politique. Après avoir profité des dépouilles de *Jean-Frideric*, chef des Proteſtans, il devint lui-même chef de ce parti, & balança ainſi le pouvoir de l'empereur en Allemagne.

MAURICE, *Voyez* MORICE..... NASSAU... & SAXE.

MAURICEAU, (François) chirurgien de Paris, s'appliqua pendant pluſieurs années avec beaucoup de ſuccès à la théorie & à la pratique de ſon art. Il ſe borna enſuite aux opérations qui regardent les accouchemens des femmes, & il fut à la tête de tous les opérateurs en ce genre. On a de lui pluſieurs ouvrages, fruits de ſon expérience & de ſes réflexions. I. *Traité des maladies des Femmes groſſes & de celles qui ſont accouchées*, 1694, in-4°, avec figures. Il y a pluſieurs autres éditions de ce livre excellent, traduit en allemand, en anglois, en flamand, en italien & en latin. Cette derniere verſion eſt de l'auteur lui-même. II. *Obſervations ſur la groſſeſſe & l'accouchement des Femmes, & ſur leurs maladies & celles des Enfans nouveaux-nés*, 1694. III. *Dernieres Obſervations ſur les maladies des Femmes groſſes & accouchées*, in-4°, 1708: ces deux derniers ouvrages forment le deuxieme volume de ſon *Traité*. L'auteur mourut le 17 Octobre 1707, dans un âge aſſez avancé, avec la réputation d'un homme d'une très-grande probité & d'une prudence conſommée. Quelques années avant ſa mort, il s'étoit retiré à la campagne, pour ſe préparer dans la retraite au dernier paſſage.

MAURIER, *Voyez* III. AUBERY.

MAUROLICO, (François) né à Meſſine en 1494, abbé de *Sainte-Marie-du-Port* en Sicile, ſe rendit très-habile dans les belles-lettres & dans les ſciences. Il enſeigna les mathématiques à Meſſine avec réputation. Il poſſédoit à un tel degré l'art ſi neceſſaire & ſi rare de s'exprimer avec clarté, qu'il rendoit ſenſibles les queſtions les plus abſtraites. Il eſt étonnant qu'avec cette netteté d'eſprit, il ſe mêla d'un métier qui ne demande que des expreſſions obſcures. Il prédiſoit les évenemens. Don *Juan* d'Autriche, commandant de la flotte deſtinée contre les Turcs, voulut voir *Maurolico*, pour ſavoir quel ſeroit le ſuccès de cette expédition? Le ſavant Meſſinois lui annonça qu'elle ſeroit heureuſe. L'effet ayant répondu à la prédiction, D. *Juan* combla d'honneurs le prétendu prophete.

phete. Ses principaux ouvrages ſont : I. Une *Edition* des *Sphériques de Théodoſe*, 1558, in-fol. II. *Emendatio & reſtitutio Conicorum Apollonii Pergæi*, in-folio, Meſſine, 1654. III. *Archimedis Monumenta omnia*, in-folio, 1685. IV. *Euclidis Phænomena*, in-4°, à Rome, 1591. V. *Martyrologium*, 1566, in-4°. VI. *Sicanicarum rerum Compendium*, in-8°. VII. *Rime*, 1552, in-8°. VIII. *Opuſcula Mathematica*, 1575, in-4°. IX. *Arithmeticorum libri duo*, in-8°. X. *Photiſmus de lumine & umbra*, in-4°. XI. *Problemata mechanica ad Magnetem & ad Pyxidem nauticam pertinentia*, in-4°. XII. *Coſmographia de forma, ſitu, numeroque Calorum Elementariorum*, in-4°. *Maurolico*, à une mémoire étendue, joignoit un eſprit pénétrant & aiſé. C'étoit un génie propre à la méditation, il étoit toujours renfermé en lui-même, & ce n'étoit qu'avec peine qu'on lui arrachoit quelques paroles ſur d'autres objets que celui de ſes études favorites. Il fut enlevé aux lettres le 21 Juillet 1575, à 81 ans.

I. MAURUS, *Voyez* les articles FIRMUS, MORUS & SERVIUS.

II. MAURUS, (*Terentianus*) floriſſoit ſous *Trajan*, ſuivant les uns, & ſous les derniers *Antonins*, ſuivant d'autres. Il étoit gouverneur de Syenne, aujourd'hui Aſna, dans la haute Egypte. Nous avons de lui un petit *Poëme* latin *ſur les Regles de la poéſie & de la verſification*, écrit avec goût & avec élégance. On le trouve dans le *Corpus Poëtarum* de *Maittaire*; & ſéparément ſous le titre *De arte metrica*, 1531, in-4°.

MAUSOLE, roi de la Carie. Après ſa mort, *Artemiſe* ſa femme lui fit faire, par quatre célebres architectes, un tombeau ſi ſuperbe, qu'il paſſa pour l'une des ſept Merveilles du monde. *Scopas* entreprit le côté de l'Orient, *Timothée* celui du Midi, *Léocharès* travailla au Couchant, & *Briaxis* au Septentrion. *Pithis* ſe joignit encore à ces quatre artiſtes, & éleva une pyramide au-deſſus de ce pompeux bâtiment, ſur laquelle il poſa un char de marbre attelé à quatre chevaux. Cette merveille d'architecture fut très-diſpendieuſe, & le philoſophe *Anaxagoras*, de Clazomène, dit, quand il la vit : *Voilà bien de l'argent changé en pierre !* C'eſt du nom de ce monument antique qu'on a appelé *Mauſolées*, les ſépulcres magnifiques qu'on éleve aux grands, ou même les repréſentations des tombeaux dans les pompes funebres. *Voy.* III. *Cæſus*.

MAUSSAC, (Philippe-Jacques) conſeiller au parlement de Toulouſe ſa patrie, & préſident en la cour des aides à Montpellier, mort en 1650, à 70 ans, paſſoit pour le premier homme de ſon temps dans l'intelligence du grec. On a de lui : I. Des *Notes* très-eſtimées ſur *Harpocration*, Paris, 1614, in-4°. II. Des *Remarques* ſavantes ſur le *Traité des Monts & des Fleuves*, attribué à *Plutarque*. III. Quelques *Opuſcules*, qui décelent, ainſi que ſes autres ouvrages, un critique judicieux.

MAURIER, *Voy.* III. AUBERI.

MAUTOUR, (Philibert-Bernard Moreau de) auditeur de la chambre des comptes de Paris, membre de l'académie des inſcriptions, naquit à Beaune en 1654, & mourut en 1737, à 83 ans, avec la réputation d'un ſavant aimable & enjoué. Il eſt au rang des poëtes médiocres, qui ont produit quelques vers heureux. Ses *Poéſies* ſont répandues dans le *Mercure*, dans le *Journal de Verdun* & dans d'autres recueils. On a encore de lui : I. Une verſion de l'*Abrégé Chronologique* du Pere *Petau*, en 4 vol. in-12. II. Pluſieurs *Diſſertations* dans les *Mémoires* de l'académie des belles-lettres. Elles

ſont honneur à ſon ſavoir & à ſa ſagacité.

MAUVISSIERES, *Voy.* I. CASTELNAU.

I. MAXENCE, (*Marcus-Aurelius-Valerius* MAXENTIUS) fils de l'empereur *Maximien-Hercule*, & gendre de *Galere-Maximien*, profita de l'abdication de ſon pere, pour avoir part au gouvernement. Il ſe fit déclarer Auguſte en Italie, le 28 Octobre 306. Il engagea enſuite ſon pere à reprendre la pourpre, contraignit *Sévere* de ſe renfermer dans Ravenne, & le fit mourir quelque temps après, contre la parole qu'il lui avoit donnée. *Galere-Maximien* marcha contre lui, & fut obligé de prendre la fuite: ce qui rétablit la paix en Italie. On crut d'abord qu'elle alloit être rompue, par les démêlés qui s'éleverent entre le pere & le fils; mais *Maximien-Hercule*, chaſſé de Rome & fugitif dans les Gaules, s'étant étranglé l'an 310, on en fut quitte pour la peur. Après ſa mort, *Maxence* s'empara de l'Afrique, & s'y fit déteſter par ſes cruautés & par les perſécutions qu'il ſuſcita contre les Chrétiens. Ce fut alors que *Conſtantin* réſolut de faire la guerre à *Maxence* qui étoit revenu à Rome. Ce tyran ſortit de cette capitale le 28 Octobre 312, pour lui livrer bataille. Il la perdit, & tenta d'y rentrer; mais le pont ſur lequel il paſſoit en donnant ſes ordres, ayant écroulé ſous lui, il tomba dans le Tibre & s'y noya. Le lendemain, *Conſtantin* entra triomphant dans Rome, & publia un édit en faveur des Chrétiens. On prétend que ce barbare n'étoit point fils de *Maximien*; mais que ſa mere l'avoit ſuppoſé, pour ſe faire aimer de ſon époux. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il n'avoit aucune des qualités de ſon pere. Il étoit lâche & peſant, d'une figure déſagréable, & d'un eſprit encore plus mal fait. Il ne connoiſſoit nulle opération militaire; le champ-de-Mars ne le voyoit jamais. Ses exercices étoient de délicieuſes promenades dans ſes jardins & ſous ſes portiques de marbre. Se tranſporter à une maiſon de plaiſance, c'étoit pour lui une expédition; & il tiroit vanité de cette inaction honteuſe. Il ne feignoit point de dire qu'il étoit le ſeul empereur, & que les autres princes combattoient pour lui ſur les frontieres. Brutalement débauché, il enlevoit aux maris leurs épouſes, & les leur renvoyoit déshonorées. Ce n'étoit point aux familles du peuple qu'il s'adreſſoit: il outrageoit ce qu'il y avoit de plus éminent dans Rome & dans le ſénat. Rien n'aſſouviſſoit la fureur de ſes déſirs, qui toujours renaiſſans, à meſure qu'ils étoient ſatisfaits, couroient d'objet en objet ſans laiſſer aucune vertu en ſûreté. Il échoua pourtant contre celles des femmes Chrétiennes, qui craignant moins la mort que la perte de la chaſteté, braverent la violence du tyran. Sa cruauté, excitée par la cupidité, trouvoit autant de coupables que de riches. Tous ceux dont les poſſeſſions avoient de quoi tenter *Maxence*, ne pouvoient éviter la mort: la douceur, la ſoumiſſion, la patience, ne le déſarmoient point; encore moins la dignité des perſonnes. Il eſt impoſſible de compter, (dit *Euſebe*), le nombre des ſénateurs qu'il fit périr. Suivant la maxime des méchans princes, il mettoit tout ſon appui dans les gens de guerre: auſſi les combloit-il de largeſſes, & il épuiſoit pour eux les finances publiques. *Jouiſſez*, leur diſoit-il, *prodiguez*, *diſſipez*: *c'eſt là votre partage*. Dans une querelle qui s'éleva entre le peuple & les ſoldats, il permit à ceux-ci de faire main-baſſe ſur les bourgeois; &

le carnage fut grand. En accordant ainſi aux troupes une pleine licence, il s'aſſuroit des miniſtres pour l'exécution de toutes ſes violences; & non ſeulement Rome, mais l'Italie entiere, étoient remplies de ſatellites de ſa tyrannie. Pour fournir aux dépenſes énormes par leſquelles il s'attachoit les troupes, le tréſor public ne ſuffit pas longtemps: il fallut y joindre les confiſcations injuſtes; les taxes ſur tous les ordres de l'état, & juſque ſur les laboureurs; le pillage des temples. La ſuite d'une ſi mauvaiſe adminiſtration, fut la diſette des choſes néceſſaires à la vie, & une famine ſi grande, qu'aucun homme vivant ne ſe ſouvenoit d'en avoir vu une ſemblable dans Rome.

II. MAXENCE, (Jean) moine de Scythie au ſixieme ſiecle, ſoutint à Conſtantinople, devant les légats du pape *Hormiſdas*, la vérité de cette propoſition : *Un de la Trinité a ſouffert dans ſa chair.* Il eut, en Orient & en Occident, des partiſans & des adverſaires. Sa propoſition fut approuvée dans la ſuite par le ve concile général & par le pape *Martin I.* Il compoſa un ouvrage contre les Acéphales, que nous avons dans la *Bibliotheque des Peres.* Il fut un des plus zélés défenſeurs de la doctrine de *S. Auguſtin*, dont il étoit un digne diſciple. Il faut le diſtinguer de *S.* MAXENCE, évêque de Treves, au IVe ſiecle, & frere de *S. Maximin.*

I. MAXIME, (*Magnus-Maximus*) Eſpagnol, général de l'armée Romaine en Angleterre, s'y fit proclamer empereur en 383, & paſſa dans les Gaules, où les légions mécontentes de *Gratien* le reconnurent. Treves fut le ſiege de ſon empire. *Gratien* marcha contre ce rebelle; mais il perdit une bataille près de Paris par la trahiſon d'un de ſes officiers, & fut tué à Lyon par *Andragate* dans un feſtin. Le barbare *Maxime* lui refuſa les honneurs de la ſépulture. Maître des Gaules, de l'Eſpagne & de l'Angleterre, il envoya des ambaſſadeurs à *Théodoſe*, pour inſinuer à ce prince de l'aſſocier à l'empire. On lui donna des eſpérances; mais comme il vit qu'on ne vouloit que l'amuſer, il paſſa les Alpes, & marcha contre *Valentinien le Jeune*, qui chercha un aſile à Theſſalonique auprès de *Théodoſe. Maxime*, fondant ſur l'Italie à la faveur de cette fuite, s'empara de Plaiſance, de Modene, de Reggio, de Bologne, de Rome même, & commit par-tout des cruautés horribles. Pillages, violences, ſacrileges, ſes ſoldats ſe permirent tout, à l'exemple de leur chef. Perſonne n'a parlé avec plus de force des barbaries de ce tyran, que l'orateur *Pacatus.* » Il » peint, dit *Thomas*, les brigan- » dages & les rapines; les riches » citoyens proſcrits; leurs mai- » ſons pillées; leurs biens ven- » dus; l'or & les pierreries arra- » chées aux femmes; les vieillards » ſurvivans à leur fortune; les en- » fans mis à l'enchere avec l'héritage » de leurs peres; l'homme riche » invoquant l'indigence pour échap- » per au bourreau; la fuite, la dé- » ſolation; les villes devenues dé- » ſertes & les déſerts peuplés; le » palais impérial où l'on portoit » de toutes parts les tréſors des » exilés & le fruit du carnage; » mille mains occupées nuit & » jour à compter de l'argent, à » entaſſer des métaux, à mutiler » des vaſes; l'or teint de ſang » peint dans les balances ſous les » yeux du tyran; l'avarice inſa- » tiable engloutiſſant tout ſans ja- » mais rendre, & ces richeſſes im- » menſes perdues pour le ravi- » ſeur même qui dans ſon économe-

„ mie ſombre & ſauvage ne ſa-
„ voit ni en uſer, ni en abuſer ;
„ au milieu de tant de maux, l'af-
„ freuſe néceſſité de paroître en-
„ core ſe réjouir ; le délateur, er-
„ rant pour calomnier les regards
„ & les viſages ; le citoyen qui
„ de riche eſt devenu pauvre, n'o-
„ ſant paroître, parce que la vie
„ lui reſtoit encore; & le frere dont
„ on avoit aſſaſſiné le frere, n'o-
„ ſant ſortir en habit de deuil,
„ parce qu'il avoit un fils «. *Théodoſe* indigné de tant de maux, ſe diſpoſa à punir l'uſurpateur : pour tromper *Maxime*, il fait les préparatifs d'une armée navale. *Maxime* donne dans le piege, & fait embarquer la plus grande partie de ſes troupes. *Théodoſe*, à cette nouvelle, précipite ſa marche, atteint ſon armée, la défait; marche vers Aquilée où le tyran s'étoit réfugié, & la prend d'aſſaut. Alors les propres ſoldats de *Maxime* l'amenent à *Théodoſe*, les pieds nus & les mains liées. Ce prince s'attendrit ſur ſon malheur, après lui avoir reproché ſes crimes ; & il alloit lui accorder la vie, lorſque les ſoldats lui trancherent la tête le 26 Août de l'an 388, & la préſenterent au vainqueur. *Victor* fils de *Maxime*, qu'il avoit fait Auguſte, fut pris au mois de Septembre ſuivant, & décapité comme ſon pere. *Andragate*, général de la flotte de *Maxime* & aſſaſſin de *Gratien*, n'eſpérant aucune grace, ſe précipita dans la mer. Ainſi finit cette ſanglante tragédie. *Voy.* l'art I. MARTIN (S.)

II. MAXIME, (*Petronius-Maximus*) Voy. PETRONE-MAXIME.

III. MAXIME, (S.) évêque de Jéruſalem, ſucceſſeur de *S. Macaire* en 331, fut condamné aux mines ſous l'empire de *Maximien*, après avoir perdu l'œil droit & le jarret pour la défenſe de la Foi. Il parut avec éclat au concile de Nicée en 325, & à celui de Tyr en 335. Les Ariens dominoient dans cette derniere aſſemblée. *S. Paphnuce*, voyant qu'ils étoient les plus puiſſans, prit *S. Maxime* par la main, en lui diſant : *Puiſque j'ai l'honneur de porter les mêmes marques que vous de mes ſouffrances pour J. C., & que j'ai perdu, comme vous, un de ces yeux corporels pour jouir plus abondamment de la lumiere divine, je ne ſaurois vous voir aſſis dans une aſſemblée de méchans, ni vous voir tenir de rang entre des ouvriers d'iniquité.* Il le fit enſuite ſortir de ce lieu, & l'inſtruiſit de toutes les intrigues des Ariens. *Maxime* ne ſe ſignala pas moins au concile de Sardique en 347. Il tint, deux ans après, un concile à Jéruſalem, où *S. Athanaſe* fut reçu à la communion de l'Egliſe. Les Ariens furent ſi irrités du réſultat de ce concile, qu'ils dépoſerent *Maxime*. Ce ſaint évêque termina ſa carriere en 350.

IV. MAXIME DE TURIN, (S.) ainſi nommé parce qu'il étoit évêque de cette ville au ve ſiecle, eſt célebre par ſa piété & par ſa ſcience. On a de lui des *Homélies*, dont quelques-unes portent le nom de *S. Ambroiſe*, de *S. Auguſtin*, & d'*Euſebe* d'*Emeſe*. Elles ſont dans la *Bibliotheque des Peres*.

V. MAXIME, (S.) abbé & confeſſeur dans le VIIe ſiecle, étoit de Conſtantinople, d'une famille noble & ancienne. Il s'éleva avec zele contre l'héréſie des Monothélites, qui le perſécuterent avec une violence inouie. Il mourut dans les fers le 13 Août 662, des tourmens qu'on lui fit endurer. Il nous reſte de lui un *Commentaire* ſur les Livres attribués à *Saint Denys* l'Aréopagite, & pluſieurs autres ouvrages, dont le Pere *Combéfis*, Dominicain, a donné une bonne édition, 1675, en 2 vol. in-fol.

VI. MAXIME DE TYR, philo-

ſophe Platonicien, vint l'an 146 à Rome ſous *Marc-Aurele*, qui voulut bien être ſon diſciple, & vécut, à ce qu'on croit, juſqu'au temps de l'empereur *Commode*. Les XLI *Diſcours* qui nous reſtent de lui, ont été publiés à Cambridge, 1703, in-8°; à Londres, 1740, in-4°; & traduits en françois par *M. Formey*, Leyde, 1762, in-12. Ce philoſophe n'a point le défaut de la plupart des autres Platoniciens, qui prodiguoient les allégories & les métaphores, & qui malgré cela ſont ſouvent ſecs & ennuyeux. Son ſtyle eſt clair, & ſon éloquence douce, coulante, agréable.

VII. MAXIME *le Cynique*, natif d'Epheſe, ſe mêloit de philoſophie & de magie. Il fut le maître de *Julien* l'Apoſtat, (*Voyez* ce mot.) qui le combla d'honneurs & ſoumit ſes ouvrages à ſa cenſure. Ce prince, réſolu de faire la guerre aux Perſes, conſulta divers Oracles; mais aucun ne le flatta autant que la promeſſe que lui fit ce philoſophe magicien. Il l'aſſura qu'il remporteroit des victoires auſſi mémorables que celles d'*Alexandre*, & lui perſuada (dit-on) que l'ame de ce héros avoit paſſé dans ſon corps. Il arriva préciſément tout le contraire de ce qu'il avoit prédit. *Julien* périt, & ſa perte entraîna celle de *Maxime*. L'empereur *Valens* ayant rendu un arrêt de mort contre les Magicoſophiſtes, le maître de *Julien* expira à Epheſe dans les tortures, en 366.

VIII. MAXIME DE MADAURE, ville d'Afrique, cultiva les belles-lettres & la philoſophie Platonicienne. *S. Auguſtin*, contemporain de *Maxime*, fut élevé dans Madaure. *Maxime* & lui furent toujours amis, malgré la différence de leurs opinions; car *Maxime* reſta toujours attaché au Paganiſme. Nous avons encore des monumens de la correſpondance qui étoit entre ces deux ſavans. On trouve parmi les Lettres de *S. Auguſtin* une *Epître* de *Maxime*; c'eſt la 43e parmi celles de ce Pere de l'Egliſe, qui lui répondit par la Lettre ſuivante. Les philoſophes modernes ont ſouvent cité cette Epître, pour prouver que ceux de l'antiquité admettoient un Dieu unique.

MAXIME, *Voyez* PUPIEN.

I. MAXIMIEN-HERCULE *ou* VALERE-MAXIMIEN, (*Marcus-Aurelius-Valerius-Maximianus-Herculius*) naquit près de Sirmich l'an 250. Ses parens étoient très-pauvres; il s'avança, par ſes qualités guerrieres, dans les armées de *Dioclétien*, avec qui il avoit été ſoldat, l'aſſocia à l'empire en 286, & lui donna pour partage l'Italie, l'Afrique, les Gaules & l'Eſpagne. Sa valeur éclata contre pluſieurs nations barbares; mais il fut repouſſé avec beaucoup de perte par *Carauſius*, qui l'obligea à lui céder la Bretagne par un traité. Il fut plus heureux contre *Aurelius-Julianus*, qui, après avoir pris le titre d'empereur, s'étoit retiré en Afrique; il le défit & le tua. Les Maures furent vaincus peu de temps après. Il les pourſuivit dans leurs montagnes, les força à ſe rendre, & les tranſporta dans d'autres pays. L'empereur *Dioclétien*, s'étant dépouillé de la pourpre impériale en 305, engagea *Maximien* à l'imiter. Il obéit; mais, ſur la fin de l'année, *Maxence* ſon fils l'engagea à la reprendre. *Maximien*, ingrat envers ſon enfant, voulut le faire rentrer dans l'état de particulier. Le peuple & les ſoldats s'étant ſoulevés contre lui, il fut obligé de ſe retirer dans les Gaules auprès de *Conſtantin*, qui épouſa ſa fille *Fauſtine*. Auſſi peu fidelle à ſon gendre qu'il l'avoit été à ſon fils, il engagea ſa fille à trahir ſon mari, & à faire en

ſorte que la chambre où il couchoit fût ouverte toute la nuit. *Fauſtine* lui promit tout, dans le deſſein d'avertir *Conſtantin*, qui fit coucher un eunuque à ſa place. Le meurtrier vient au milieu de la nuit, tue l'eunuque, & crie que *Conſtantin* eſt mort. *Conſtantin* paroit à l'inſtant avec ſes gardes, reproche à ce monſtre ſon ingratitude & ſes crimes, & le condamne à perdre la vie, lui accordant pour toute grace la liberté de choiſir ſon genre de mort. Le malheureux s'étrangla en 310, à l'âge de 60 ans, à Marſeille. C'étoit un grand capitaine; mais il avoit le cœur d'un ſcélérat. Féroce, cruel & avare, il conſerva toujours la ruſticité de ſa naiſſance. C'étoit un lion à la chaîne que gouverna long-temps *Dioclétien*, & qu'il avoit approché du trône pour le lancer de là ſur ſes ennemis. Ses vices étoient peints ſur ſa figure. Cet homme d'abord payſan, enſuite ſimple ſoldat, quand il fut prince, voulut avoir un nom & prit celui d'*Hercule*. » En » conſéquence, dit *Thomas*, on ne » manqua pas de le faire deſcen- » dre en droite ligne de cet *Her-* » *cule*, qui, du temps d'*Evandre*, » étoit venu ou n'étoit pas venu » en Italie «.

II. MAXIMIEN, (*Galerius-Valerius-Maximianus*) naquit auprès de Sardique, de parens ſi pauvres, que dans ſa jeuneſſe il garda les troupeaux: ce qui lui fit donner le ſurnom d'*Armentaire*. Il s'avança par ſa valeur dans les troupes. *Dioclétien*, qui l'avoit créé Céſar en Orient le 1er Mars 292, lui fit épouſer ſa fille *Valeria*. Il fit d'abord la guerre aux Goths, puis aux Sarmates; enſuite à *Narsès*, roi des Perſes, qui le défirent entiérement l'an 297. Comme c'étoit par ſa faute qu'il avoit été vaincu, *Dioclétien* lui témoigna beaucoup de mépris, juſques à le laiſſer marcher à pied près de ſon char l'eſpace d'un mille, tout revêtu qu'il étoit de la pourpre impériale. Ayant enfin obtenu la permiſſion de lever de nouvelles troupes, il tailla en pieces les Perſes dans un ſecond combat. *Narsès* abandonna ſon camp aux vainqueurs, qui y trouverent des richeſſes immenſes, les femmes & les enfans du vaincu. *Maximien* les traita avec toute la politeſſe due à leur rang, mais il ne les céda à *Narsès* qu'à condition qu'il lui abandonneroit cinq provinces en-deçà du Tigre. Cette victoire flatta tellement ſon amour-propre, qu'il voulut ſe faire paſſer pour le fils de *Mars*. *Dioclétien* commença à le craindre & avec raiſon; *Maximien* le força d'abdiquer le trône en 305. Proclamé Auguſte en même temps, il gouverna comme *Néron*. Les peuples furent accablés d'impôts, & lorſqu'ils ne pouvoient payer, on leur faiſoit ſouffrir les plus cruels ſupplices. On prétend qu'il faiſoit dévorer les hommes par des ours, pour s'amuſer. Les Chrétiens eurent en lui un ennemi implacable; il les avoit déjà perſécutés ſous *Dioclétien*, & avoit fait (dit-on) mettre ſecrétement le feu à ſon palais de Nicomédie, pour exciter la colere de cet empereur, à qui il perſuada que les Chrétiens étoient auteur de cet incendie. Ses cruautés augmenterent avec ſon âge: il força chaque particulier à donner une déclaration exacte de ſon bien, & fit crucifier ou brûler à petit feu ceux qu'il ſoupçonnoit n'avoir pas accuſé juſte. Un grand nombre de pauvres furent jetés dans la mer, parce que ce tyran s'imaginoit qu'ils cachoient leurs richeſſes pour ne pas payer. Le peuple Romain, craignant d'être expoſé à ces exécutions barbares, proclama empereur *Maxence*, qui

le chaſſa de l'Italie en 306. *Galere*, obligé de fuir, fut bientôt attaqué d'une maladie, qui ne fit qu'un ulcere de tout ſon corps. Dans cet état déplorable, il s'adreſſa au Dieu des Chrétiens, après avoir imploré vainement ſes fauſſes Divinités. Il mourut au mois de Mai 311, dans des douleurs horribles. Ce monſtre conſerva toujours la dureté féroce qu'il tenoit de ſa naiſſance. A ſon défaut d'éducation, il joignoit un caractere cruel & barbare. Les lettres ne purent l'adoucir : car il en étoit ennemi déclaré, ainſi que de ceux qui les cultivoient. Sa figure annonçoit ſon ame ; il étoit exceſſivement grand & d'une épaiſſeur monſtrueuſe. Son aſpect, ſa voix, ſes geſtes, tout en lui faiſoit peur, & portoit un caractere de réprobation.

I. MAXIMILIEN Ier, archiduc d'Autriche, naquit le 22 Mars 1459, de *Fréderic IV le Pacifique*. Son mariage avec *Marie*, fille de *Charles le Téméraire*, dernier duc de Bourgogne, le tira de l'état d'indigence où il étoit : [*Voyez* l'article de cette princeſſe.] Créé roi des Romains en 1486, il ſe ſignala contre les François ; & monta ſur le trône impérial le 7 Septembre 1493, après la mort de ſon pere. Nul roi des Romains n'avoit commencé ſa carriere plus glorieuſement que *Maximilien*. La victoire de Guinegatte ſur les Francois, Arras pris avec une partie de l'Artois, lui avoient fait conclure une paix avantageuſe, par laquelle le roi de France lui cédoit la Franche-Comté en pure ſouveraineté, l'Artois, le Charolois & Nogent, à condition d'hommage. Jouiſſant en paix de toutes ces conquêtes, il épouſa en ſecondes noces *Blanche*, fille de *Galeas-Marie Sforce*, duc de Milan. Ce n'étoit pas certainement une alliance illuſtre, & l'argent ſeul fit le mariage. *Charles VIII*, roi de France, ayant enlevé le royaume de Naples à un bâtard de la maiſon d'*Aragon* ; *Maximilien*, appelé en Italie par *Jules II*, courut lui diſputer cette conquête. Il s'étoit ligué avec le pape & divers autres princes, pour chaſſer les François ; mais leur armée, quoique compoſée de 40,000 hommes, fut défaite à Fornoue par celle de France qui n'étoit que de 8,000. *Maximilien* eut enſuite à combattre les Suiſſes qui achevoient d'ôter à la maiſon d'Autriche ce qui lui reſtoit dans leur pays. Lors de l'invaſion de *Louis XII* en Italie, il joua le rôle forcé de l'indifférence. L'année 1508 fut célebre par la Ligue de Cambrai, dont le pape *Jules II* fut le moteur. *Maximilien* y entra : ſes troupes s'avancerent dans le Frioul, & s'emparerent de Trieſte ; mais elles furent forcées de lever le ſiege de Padoue. Après s'être uni avec le roi de France contre Veniſe, il s'unit avec l'Eſpagne & le pape contre la France. Il ménageoit le pontife Romain, flatté de l'eſpérance qu'il le prendroit pour coadjuteur dans le pontificat ; il ne voyoit plus d'autre maniere de rétablir l'Aigle Impériale en Italie. C'eſt dans cette vue qu'il prenoit quelquefois le titre de *Pontifex Maximus*, à l'exemple des empereurs Romains. Le pape s'étant moqué de la propoſition de la coadjutorerie, *Maximilien* penſa ſérieuſement à lui ſuccéder. Il gagna quelques cardinaux, & voulut emprunter de l'argent pour acheter le reſte des voix, à la mort de *Jules*, qu'il croyoit prochaine. Sa fameuſe *Lettre* à l'archiducheſſe *Marguerite* ſa fille, publiée par le ſavant *Godefroi*, eſt un témoignage ſubſiſtant de ce deſſein bizarre. *Jules II* avoit badiné pluſieurs fois ſur ſes inclinations & ſur celles de *Maximilien*. » Les *Electeurs*, (di-

» ſoit-il,) *au lieu de donner l'Em-* » *pire* à Jules, *l'ont accordé à* Maxi- » milien; *& les Cardinaux, au lieu de* » *faire* Maximilien *pape, ont élevé* » Jules *à cette dignité* «. Cet homme ſingulier, né avec une averſion invincible pour la France, s'unit contre elle avec l'Angleterre. Il ſervit en qualité de volontaire au ſiege de Térouane, en 1513, ſous les ordres de *Henri VIII*. Croira-t-on que le chef du corps Germanique avoit la baſſeſſe de recevoir 100 écus par jour pour ſa paye? Ce prince avoit nourri ſa haine contre les François en reliſant ſouvent ce qu'il appeloit *ſon Livre rouge*. Ce livre étoit un regiſtre que l'empereur tenoit exactement de toutes les mortifications que la France lui donnoit, dans le deſſein de s'acquitter à ſa commodité. Malgré une antipathie ſi marquée, *Maximilien* avoit une ſi haute idée de la monarchie françoiſe, qu'il diſoit que, » *s'il étoit* DIEU, *&* » *qu'il eût deux fils, le premier ſeroit* » Dieu; *& le ſecond*, Roi *de France* «. Pour mieux ſe venger des François, il voulut s'emparer du Milanez, & aſſiégea Milan avec 15,000 Suiſſes; mais ce prince, qui prenoit toujours de l'argent, & qui en manquoit toujours, n'en eut pas pour payer ces mercenaires. Ils ſe mutinerent, & l'empereur fut obligé de s'enfuir, de crainte qu'ils ne le livraſſent aux François. Il mourut peu de temps après, d'un excès de melon, à Inſpruck, le 15 Janvier 1519, à 60 ans. Il y eut un interregne juſqu'au 20 Octobre. Depuis pluſieurs années, *Maximilien* faiſoit conduire à ſa ſuite dans tous ſes voyages, & dépoſer tous les ſoirs dans ſa chambre deux grands coffres, dont il ne confioit les clefs à perſonne. On étoit perſuadé qu'ils renfermoient ſes tréſors, ſes pierreries ou du moins ſes papiers importans. Dès qu'il eut les yeux fermés, on ſe hâta de les ouvrir, & on fut bien ſurpris de ne trouver dans l'un qu'une biere, & dans l'autre qu'une pierre ſépulcrale, ſur laquelle étoit gravée ſon épitaphe. Ce prince, né doux, affable, bienfaiſant, étoit ſenſible aux charmes de l'amitié, aux agrémens des arts, à la liberté d'un commerce intime. Ces qualités furent ternies par bien des défauts; il n'avoit rien d'impoſant, ni dans l'eſprit, ni dans les manieres. Il régnoit dans toutes ſes démarches un air d'incertitude, qui le faiſoit courir d'engagemens en engagemens, ſans en tenir preſque aucun. Son caractere étoit rempli de contradictions. Il étoit à la fois laborieux & négligent, opiniâtre & léger, entreprenant & timide, le plus avide & le plus prodigue de tous les hommes. Il aima les ſciences & protégea les ſavans. Il rendit un ſervice important à l'humanité, en aboliſſant, l'an 1512, la juridiction barbare & redoutable, connue ſous le nom latin de *Judicium occultum Weſtphaliæ*, & ſous celui de *Geheim-Gericht* en allemand. Ce tribunal étranger à toute raiſon, & que la tradition faiſoit remonter juſqu'à *Charlemagne*, conſiſtoit à députer des juges & des échevins ſi ſecrets, que leurs noms ont échappé aux plus laborieux érudits. Ces juges, ou plutôt ces bourreaux, en parcourant les provinces, prenoient note des criminels, les déféroient, les accuſoient, & prouvoient leurs accuſations à leur maniere. Les malheureux inſcrits ſur ces livres funeſtes, étoient condamnés ſans être ni entendus, ni cités. Un abſent étoit également pendu ou aſſaſſiné, ſans qu'on connût le motif de ſa mort, ni ceux qui en étoient les auteurs. Quelques empereurs réformerent, à diverſes repriſes, ce tribunal odieux;

mais *Maximilien* eut aſſez d'humanité, pour rougir des horreurs qu'on y commettoit en ſon nom, & le ſupprima entiérement. Les Muſes le favoriſoient; il compoſa quelques *Poéſies*, & des *Mémoires de ſa vie*. Il laiſſa de *Marie* de Bourgogne, *Philippe*, qui épouſa *Jeanne* héritiere d'Eſpagne, & qui fut le pere de l'empereur *Charles V* & de *Ferdinand I*. C'eſt ce bonheur des princes de la maiſon d'Autriche, d'epouſer de riches héritieres, qui a donné lieu à ce diſtique:

Bella gerant fortes; tu, felix Auſtria, nube:
Nam, quæ Mars *aliis, dat tibi regna* Venus.

Qu'un autre ſuive les combats;
L'*Hymen* te ſert mieux que *Bellone*:
Bellone dompte les états;
Sans combats *Vénus* te les donne.
IMBERT.

II. MAXIMILIEN II, empereur d'Allemagne, fils de l'empereur *Ferdinand I*, né à Vienne en 1527, fut élu roi des Romains en 1562. Il ſe fit élire roi de Hongrie & de Bohême, & ſuccéda à l'empereur ſon pere en 1564. Il laiſſa prendre Zigeth par les Turcs. Le comte *de Serin*, qui commandoit dans cette place, fut tué en ſe défendant, après avoir livré lui-même la ville aux flammes. Le grand-viſir envoie la tête de ce malheureux général à *Maximilien*, & lui fait dire » que lui-même auroit dû haſarder » la ſienne pour venir défendre ſa » ville «. Ce fut auſſi par ſa faute qu'il ne monta point ſur le trône de Pologne, vacant par la mort de *Sigiſmond II*, en 1572. *Maximilien* ſe flattoit que les Polonois lui offriroient le ſceptre par une ambaſſade ſolennelle. La république crut qu'un royaume valoit bien la peine d'être demandé; elle n'envoya pas d'ambaſſadeur, & les brigues ſecrettes de *Maximilien* devinrent inutiles. Ce prince mourut à Ratisbonne le 12 Octobre 1576, à 50 ans, après en avoir régné 12. *Maximilien*, naturellement doux, ne crut pas devoir réduire les Proteſtans par la voie des armes. *Ce n'eſt point*, (diſoit-il), *en rougiſſant les Autels du ſang hérétique, qu'on peut honorer le Pere commun des hommes*. Il aimoit les lettres, & les cultivoit. Il récompenſoit & conſultoit les ſavans. Equitable, généreux, ami de la paix, il lui manqua, pour être un grand monarque, du bonheur & de l'activité. Il fut moins le premier chef que le pere du corps Germanique; mais ſon gouvernement foible & inconſtant excita plus de murmures & de railleries, que ſa bonté & ſa douceur n'inſpirerent de reconnoiſſance. Il laiſſa pluſieurs enfans, de ſon mariage avec la princeſſe *Marie* d'Autriche, ſœur de *Philippe II* roi d'Eſpagne: *Rodolphe*, ſon ſucceſſeur à l'empire; les archiducs *Erneſt*, *Ferdinand*, *Mathias*, *Maximilien*, *Albert* & *Wenceſlas*. L'archiducheſſe, ſa fille aînée, épouſa *Philippe II*; *Eliſabeth*, la cadette, fut mariée à *Charles IX*, roi de France. On prétend que, lorſque *Maximilien* fit ſes adieux à cette princeſſe, il lui dit: *Ma fille, vous allez être Reine du royaume le plus beau & le plus puiſſant. C'eſt un bonheur dont je puis vous féliciter; mais je vous croirois bien plus heureuſe, ſi vous le trouviez auſſi entier & auſſi floriſſant qu'il a été autrefois. Il a bien perdu de ſa force & de ſon éclat; il eſt diviſé, déjuni: ſi le Roi votre époux eſt maître d'une partie, les grands ſont maîtres de l'autre.* Ce diſcours n'étoit que trop vrai, & *Eliſabeth* eut beaucoup à ſouffrir des déſordres de la cour & du bouleverſement du royaume; mais auſſi prudente que ſon pere, elle eut le bon eſprit de cacher ſa douleur. *Maximilien* parla auſſi avec

beaucoup de ſageſſe à *Henri III*, lorſqu'il quitta la Pologne pour venir régner en France. *Vous allez occuper* (lui dit-il) *un trône orageux; mais vous pouvez faire renaître la paix. Changez le conſeil du feu Roi; rejettez ſur lui la haine & l'animoſité que les maſſacres ont excitées dans les eſprits. Dieu eſt le maître des cœurs & des eſprits des hommes; nous ne le ſommes que de leurs biens & de leurs corps. Les Souverains, en prétendant exercer un empire que l'Etre ſuprême ne leur a pas donné, s'expoſent à perdre celui qu'il leur a confié...* (*Voyez* CRATON.)

III. MAXIMILIEN, duc de Baviere, s'eſt diſtingué dans le XVIIe ſiecle par ſon courage, qui lui a acquis le titre de *Défenſeur de l'Allemagne*; ſa prudence lui mérita le ſurnom de *Salomon*, & ſon grand zele contre les nouvelles ſectes qui dévaſtoient l'Allemagne par le fer & le feu, le fit conſidérer comme un des principaux appuis de la religion catholique. Il gagna la bataille de Prague en 1620, ayant le comte *de Tilly* pour lieutenant-général, contre *Fréderic*, prince palatin, qui s'étoit fait déclarer roi de Bohême. En reconnoiſſance de ſes ſervices, il fut nommé électeur de l'empire en 1623, en la place du même comte palatin. Il mourut en 1651, âgé de 70 ans.

IV. MAXIMILIEN-EMMANUEL, électeur de Baviere, né le 10 Juillet 1662, rendit de grands ſervices à l'empereur *Léopold*, ſe ſignala au ſiege de Neuheuſel en 1685, & à la défaite des Turcs avant la priſe de cette place; au ſiege de Bude en 1686; à la bataille de Mohatz en 1687, commanda la principale armée de Hongrie l'année ſuivante; & emporta Belgrade l'épée à la main le 6 Septembre 1689. Il ſe trouva enſuite au ſiege de Mayence, conduiſit l'armée impériale ſur le Rhin en 1690, & paſſa aux Pays-Bas en 1692, dont le roi d'Eſpagne lui donna le gouvernement, qui lui fut continué à vie en 1699. Mais ayant pris le parti de la France dans la guerre de la ſucceſſion d'Eſpagne, il fut mis au ban de l'empire le 29 Avril 1706, en même temps que l'électeur de Cologne, ſon frere, & privé de ſes états, dans leſquels il a été rétabli par la paix. Il mourut à Munich le 26 Février 1726; ſon fils *Charles-Albert*, depuis empereur, lui ſuccéda.

V. MAXIMILIEN-LÉOPOLD-JOSEPH-FERDINAND, électeur de Baviere, né le 28 Mars 1727, ſuccéda le 20 Janvier 1746 à ſon pere *Charles VII* empereur, dans les états héréditaires de la maiſon de Baviere. Le 13 Juin 1747 il épouſa *Marie-Anne-Sophie*, ducheſſe de Saxe, dont il n'eut point d'enfans, & mourut le 30 Décembre 1777. En lui finit la branche bavaroiſe des comtes de Wittelsbach. Sa mort occaſionna une guerre entre l'impératrice *Marie-Thereſe* & le roi de Pruſſe, qui fut terminée par le traité de Teſchen en 1779.

I. MAXIMIN, évêque de Treves au IVe ſiecle, né à Poitiers d'une famille illuſtre, & frere de *Saint Maxence*, évêque de cette ville, avec *S. Hilaire*, défendit de vive voix & par écrit la foi du concile de Nicée contre les Ariens; reçut honorablement *S. Athanaſe*, lorſqu'il fut exilé à Treves; & aſſiſta au concile de Milan, à celui de Sardique, & à celui de Cologne, en 349. Il mourut quelque temps après, dans un voyage qu'il fit en Poitou. Ses mœurs étoient le modele de celles de ſon clergé.

II. MAXIMIN, (*Caius-Julius-Verus-Maximinus*) né l'an 173, dans un village de Thrace, étoit fils d'un payſan Goth. Son premier

état fut celui de berger. Lorſque les pâtres de ſon pays s'attroupoient pour ſe défendre contre les voleurs, il ſe mettoit à leur tête. Sa valeur l'éleva, de degré en degré, aux premieres dignités militaires. L'empereur *Alexandre-Sévere*, ayant été aſſaſſiné dans une émeute de ſoldats pour ſa rigueur, il ſe fit proclamer à ſa place en 235. *Maximin* avoit été bon général; il fut mauvais prince. Il exerça des barbaries inouies contre pluſieurs perſonnes de diſtinction, dont la naiſſance ſembloit lui reprocher la ſienne. Il fit mourir plus de 4 mille perſonnes, ſous prétexte qu'elles avoient conjuré contre ſa vie. Les uns furent mis en croix, les autres enfermés dans le ventre d'animaux fraîchement tués. Pluſieurs étoient expoſés aux bêtes, quelques-uns mouroient ſous le bâton; & cela indiſtinctement, ſans égard pour la dignité, ni pour la condition. Les nobles étoient ceux que *Maximin* haïſſoit de préférence. Il les extermina tous, & n'en ſouffrit aucun auprès de lui, pour pouvoir régner en *Spartacus*, qui ne commandoit qu'à des eſclaves. Ayant une fois lâché la bride à ſa cruauté, il n'y mit plus aucune borne. Toujours plein de l'idée que l'obſcurité de ſon origine l'expoſoit au mépris, il voulut en faire diſparoître les preuves, en tuant ceux qui la connoiſſoient. Il tua même des amis, qui, lorſqu'il étoit dans le beſoin, lui avoient donné par commiſération des ſecours, dont le ſouvenir étoit pour cette ame abominable un reproche de ſa baſſeſſe. Il ne pouvoit ignorer l'horreur que l'on avoit de lui; mais il n'en tenoit aucun compte, perſuadé de cette affreuſe maxime, qu'un prince ne peut ſe maintenir que par la cruauté. Dans la brutale confiance qu'il avoit en ſes forces, il lui ſembloit qu'il étoit fait pour tuer les autres, ſans pouvoir jamais être tué lui-même. » Le contraire, (dit *Crevier*,) lui » fut pourtant dit en face, en plein » ſpectacle, dans une langue qu'il » n'entendoit pas. Un comédien » prononça des vers grecs dont » le ſens eſt : *Celui qui ne peut pas* » *être tué par un ſeul, peut l'être par* » *pluſieurs réunis. L'Eléphant eſt un* » *grand animal, & on vient à bout* » *de le tuer. Le Lion & le Tigre ſont* » *fiers & courageux, & on les tue.* » *Craignez la réunion de pluſieurs,* » *ſi un ſeul ne peut pas vous faire* » *craindre... Maximin*, qui n'entendoit pas le grec, mais qui vit » apparemment un mouvement » dans l'aſſemblée, demanda à ſes » voiſins ce que ſignifioient les » vers que venoit de réciter le » comédien? On lui répondit toute » autre choſe que la vérité, & » il s'en contenta «. Incapable de modérer ſa férocité lorſqu'il étoit à la tête des armées, *Maximin* faiſoit la guerre en brigand. Dans une expédition contre les Germains, il coupa tous les blés, brûla un nombre infini de bourgs, ruina près de 150 lieues de pays, & en abandonna le pillage à ſes ſoldats. Ces victoires lui firent donner le nom de *Germanique*; & ſes inhumanités, ceux de *Cyclope*, de *Phalaris*, de *Buſiris*. Les Chrétiens furent les victimes de ſa fureur. La perſécution contre eux commença avec ſon regne: ce fut à l'occaſion d'un ſoldat Chrétien, qui ne voulut pas garder une couronne de laurier dont *Maximin* l'avoit honoré, parce qu'il crut que c'étoit une marque d'idolâtrie. L'empire fut inondé de ſang pendant tout le temps qu'il porta le ſceptre. Les peuples, las d'obéir à ce tyran, ſe révolterent pluſieurs fois. Ils revêtirent les *Gordiens* de

la pourpre impériale ; & après la fin malheureuſe de ces deux hommes illuſtres, le ſénat nomma *XX Hommes* pour gouverner la république. *Maximin* en conçut une telle colere, que, dans les accès de ſa fureur, il hurloit comme une bête féroce, & ſe heurtoit la tête contre les murailles de ſa chambre. Après avoir un peu aſſoupi ſes chagrins par le vin, il réſolut de ſe mettre en marche pour punir Rome. Il étoit devant Aquilée, lorſque ſes ſoldats, craignant que tout l'empire ne ſe tournât contre eux, le ſacrifierent à la tranquillité publique & à leur propre dépit, ſur la fin de Mars 238; il étoit alors âgé de 65 ans. Jamais bête plus cruelle n'a marché, (dit *Capitolin*,) ſur la terre. Cet homme féroce étoit d'une taille énorme. On prétend qu'il avoit plus de 8 pieds de hauteur. Tous les hiſtoriens en parlent comme d'un géant. Les bracelets de ſa femme pouvoient, dit-on, lui ſervir de bague. On dit qu'il lui falloit 40 livres de viande par jour pour ſa nourriture, & 18 bouteilles de vin pour ſa boiſſon. Sa force étoit prodigieuſe: il trainoit ſeul un chariot chargé, faiſoit ſauter les dents d'un cheval d'un ſeul coup de poing, écraſoit entre ſes doigts des pierres, & fendoit les arbres avec ſes mains. *Voyez* II. *PAULINE.*

III. MAXIMIN, ſurnommé DAÏA, (*Galerius-Valerius-Maximinus*) fils d'un berger de l'Illyrie & berger lui-même, étoit neveu de *Galere-Maximien* par ſa mere. *Dioclétien* lui donna le titre de Céſar en 305, & il prit lui-même celui d'Auguſte en 308. Le Chriſtianiſme eut en lui un ennemi d'autant plus furieux, que ſes mœurs étoient totalement oppoſées à la morale de l'Evangile. On prétend qu'il arma, en 312, contre les peuples de la grande Arménie, uniquement parce qu'ils étoient Chrétiens. Si le fait eſt vrai, c'eſt le premier exemple d'une guerre entrepriſe pour la religion. *Maximin* avoit toujours été jaloux de *Licinius*, empereur Romain comme lui. Il oſa lui déclarer la guerre: mais il fut vaincu en 313, entre Héraclée & Andrinople. Le vainqueur le pourſuivit juſqu'au Mont-Taurus. *Maximin* furieux fait maſſacrer un grand nombre de prêtres & des prophetes Païens qui lui avoient promis la victoire, & donne un Edit en faveur des Chrétiens. Ce malheureux cherchoit, mais en vain, à réparer ſes fautes: le mal étoit ſans remede. Son armée l'avoit abandonné, & *Licinius* ne ceſſoit de le pourſuivre. La mort lui parut le ſeul remede à ſes malheurs. Il eſſaya inutilement de ſe la donner par le poiſon, lorſque tout à coup il ſe ſentit frappé d'une plaie mortelle, qui l'emporta, vers le mois d'Août de la même année, après avoir ſouffert des douleurs horribles. Un feu intérieur le dévoroit. Il commença par perdre les yeux; & il ne lui reſta que les os & la peau, qui paroiſſoient comme un ſépulcre hideux où ſon ame atroce étoit enſévelie. Depuis qu'il avoit été élevé à l'empire, il ne s'étoit occupé qu'à tyranniſer ſes ſujets, à boire & à manger. Le vin lui faiſoit ſouvent ordonner des choſes extraordinaires, dont il rougiſſoit lui-même, lorſque ſon ivreſſe étoit diſſipée. Tout cruel qu'il étoit, il eut la ſage précaution d'ordonner qu'on n'exécuteroit que le lendemain les ordres qu'il donneroit pendant le repas.

MAXIMINUS, *Voyez* MESMIN.

I. MAY, (Thomas) né dans le Suſſex, d'une bonne famille.

fut élevé à Cambridge, enſuite à Londres, où il ſe fit eſtimer des ſavans & des perſonnes les plus diſtinguées. Dans le temps des guerres civiles d'Angleterre, il prit le parti du parlement & en fut fait ſecrétaire. Il mourut ſubitement en 1652. On a de lui pluſieurs ouvrages en vers & en proſe. Le plus connu eſt une *Hiſtoire du parlement d'Angleterre*, en latin, in-12. Ce n'eſt qu'un abrégé.

II. MAY, (Louis du) hiſtorien & politique du XVIIe ſiecle, François de nation, mais Proteſtant, paſſa ſa vie dans quelques cours d'Allemagne, & mourut le 22 Septembre 1681. Il a donné: I. *Etat de l'Empire*, ou *Abrégé du Droit public d'Allemagne*, in-12. II. *Science des Princes*, ou *Conſidérations politiques ſur les coups d'Etat*, par *Gabriel Naudé*, avec des *Réflexions*, in-8°. III. *Le prudent Voyageur*, in-12, &c. Tous ces ouvrages ſont foiblement écrits, & de peu d'uſage aujourd'hui; mais ils ont eu du ſuccès dans le ſiecle dernier.

III. MAY, *Voy.* MEY.

MAYENNE, (Charles *de* LORRAINE, duc de) 2e fils de *François de Lorraine* duc de Guiſe, né le 26 Mars 1554, ſe diſtingua aux ſieges de Poitiers & de la Rochelle, & à la bataille de Montcontour. Il battit les Proteſtans dans la Guienne, dans le Dauphiné & en Saintonge. Ses freres ayant été tués aux états de Blois, il ſuccéda à leurs projets, ſe déclara chef de la Ligue, & prit le titre de *Lieutenant-Général de l'Etat & Couronne de France*. En cette qualité il fit déclarer roi le cardinal *de Bourbon*, ſous le nom de *Charles X*, & ſe prépara à la guerre. Il avoit été long-temps jaloux de ſon frere *le Balafré*, dont il poſſédoit le courage, ſans en avoir l'activité. Il ne fut pas, comme lui, faire de la ligue un corps uni & redoutable qui n'eût qu'un ſeul intérêt, un ſeul mouvement. Sa politique parut lente, timide, meſurée, circonſpecte. Cependant il oſa uſurper l'autorité royale, & marcher contre ſon roi légitime, *Henri IV*, à la tête de 30 mille hommes. Mais il fut battu à la journée d'Arques, & enſuite à la fameuſe journée d'Ivry, quoique le roi n'eût guere plus de 7 mille hommes. La faction des *Seize*, ayant fait pendre le premier préſident du parlement de Paris, & deux conſeillers qui s'oppoſoient à leur inſolence; *Mayenne* condamna au même ſupplice quatre de ces furieux, & éteignit par ce coup d'éclat cette cabale prête à l'accabler lui-même. Il ne perſiſta pas moins dans ſa révolte. Il envenima les Pariſiens contre leur ſouverain. Enfin, après pluſieurs défaites, il s'accommoda avec le roi, en 1599. Cette paix, (dit le préſident *Henault*,) eût été plus avantageuſe pour lui, s'il l'eût faite plutôt; & quoique l'on reconnoiſſe que ce fut un général expérimenté, on a dit de lui, » qu'il n'avoit » ſu bien faire ni la guerre, ni la » paix «. *Henri* ſe réconcilia ſincérement avec lui: il lui donna ſa confiance & le gouvernement de l'Iſle-de-France. Un jour ce roi le fatigua dans une promenade, le fit bien ſuer, & lui dit au retour: *Mon couſin, voilà la ſeule vengeance que je voulois tirer de vous, & le ſeul mal que je vous ferai de ma vie... Charles* mourut à Soiſſons le 3 Octo-1611, à 57 ans. Son épouſe, *Henriette de Savoye*, fille du comte *de Tende*, femme ambitieuſe, entra non ſeulement dans tous les projets de ſon mari, mais l'excita puiſſamment à les exécuter. Elle mourut quelques jours après lui. Leur poſtérité fut terminée par leur fils *Henri*, mort ſans enfans en 1621, à 43 ans.

MAYER, *Voy.* MAÏER.

I. MAYER, (Jean-Fréderic) Luthérien, de Leipzig, habile dans les langues hébraïque, grecque & latine, fut profeſſeur en théologie & ſurintendant général des Egliſes de Poméranie. On a de lui un grand nombre d'ouvrages ſur l'Ecriture-Sainte; les principaux ſont: I. La *Bibliotheque de la Bible*, dont la meilleure édition eſt celle de Roſtock, en 1713, in-4°. L'auteur examine dans ce ſavant ouvrage les différens écrivains Juifs, Chrétiens, Catholiques, Proteſtans, qui ont travaillé ſur l'Ecriture-Sainte. II. Un *Traité de la maniere d'étudier l'Ecriture-Sainte*, in-4°. III. Un grand nombre de *Diſſertations* ſur les endroits importans de la Bible. IV. *Tractatus de Oſculo pedum Pontificis Romani*, in-4°, à Leipzig, 1714; rare & recherché. *Mayer* mourut en 1712. Il avoit de l'érudition; mais elle étoit ſeche, & ſon ſtyle ne l'embelliſſoit pas.

II. MAYER, (Tobie) l'un des plus grands aſtronomes de ce ſiecle, naquit en 1723, à Marſpach dans le duché de Wirtemberg. Son pere excelloit dans l'art de conduire les eaux. Son fils le vit opérer; & ne le vit pas ſans fruit; Dès l'âge de 4 ans il deſſinoit des machines avec autant de dextérité que de juſteſſe. La mort de ſon pere, qu'il perdit de bonne heure, n'arrêta pas ſes progrès. Il apprit de lui-même les mathématiques, & ſe mit en état de les enſeigner. Cette occupation ne l'empêcha pas de cultiver les belles-lettres. L'univerſité de Gottingue l'ayant nommé, en 1750, profeſſeur de mathémathiques, la ſociété royale de cette ville le mit bientôt dans la liſte de ſes membres. Il imagina dès-lors pluſieurs inſtrumens propres à meſurer des angles en pleine campagne avec plus de commodité & d'exactitude; il rendit par-là de grands ſervices à ceux qui veulent pouſſer la pratique de la géométrie plus loin que l'arpentage. Il montra qu'on pouvoit encore trouver bien des choſes dans la géométrie élémentaire même, & arriver à divers uſages intéreſſans, en changeant les figures rectilignes en triangles. Il fit appercevoir la ſource de bien des erreurs qui ſe commettent dans la géométrie pratique; & prouva l'inexactitude des meſures, par des diſcuſſions fort ſubtiles ſur la portée & la force de la vue. Il enſeigna quel étoit l'effet trompeur des réfractions par rapport aux objets terreſtres. L'aſtronome de Gottingue s'attacha enſuite à décrire plus exactement la ſurface de la Lune; mais c'eſt peu de choſe, au prix du calcul des mouvemens de ce corps céleſte. Il ſut les aſſujettir à des tables auxquelles les aſtronomes ont ſouvent recours. Ayant approché, plus que perſonne n'avoit encore fait, de la ſolution du fameux problême des longitudes, il a mérité à ſes héritiers une récompenſe de la part du parlement d'Angleterre. Ses calculs, embraſſant auſſi les actions réciproques que le Soleil, la Terre & la Lune exercent les uns ſur les autres, appartiennent à cette queſtion célebre de trois corps, dont l'entiere ſolution eſt regardée de nos jours comme le vrai terme de la phyſique céleſte. Les anciens s'imaginoient que les taches de la Lune étoient de véritables taches, que le voiſinage de la Terre lui avoit fait contracter. Les modernes en ont fait des lacs & une atmoſphere. *Mayer* ne croyoit pas la Lune ſi reſſemblante à la Terre; & ſi elle eſt environnée d'une ſorte d'air, (ce qui eſt aſſez incertain)

il le regardoit comme une matiere extrêmement ſubtile. Mais il prit encore un vol plus élevé ; il pouſſa ſes recherches juſqu'à Mars, que *Keppler* a ſoumis le premier à ſa Théorie elliptique. Il détermina auſſi plus exactement les lieux des Etoiles fixes, il fit voir qu'elles n'étoient pas fixes, rigoureuſement parlant, & qu'elles avoient leur mouvement propre. Vers la fin de ſa vie il étoit occupé de l'Aimant, dont il aſſigna des lois, plus véritables que celles qui ſont reçues. Un épuiſement total arrêta ſes travaux & l'enleva à l'aſtronomie : il mourut le 20 Février 1762, à 39 ans. Sa mort fut, comme ſa vie, celle d'un ſage qui éclaire & ſoutient la philoſophie par le Chriſtianiſme. Quoique Proteſtant par les préjugés de l'enfance, il ne proteſta point contre l'évangile comme certains philoſophes ; & il en aima & pratiqua les devoirs. Ses principaux ouvrages ſont : I. *Nouvelle Maniere générale de réſoudre tous les Problèmes de Géométrie, au moyen des Lignes géométriques* ; en allemand, à Eſlingen, 1741, in-8°. II. *Atlas Mathématique, dans lequel toutes les mathématiques ſont repréſentées en IX Tables* ; en allemand, à Auſbourg, 1748, in-fol. III. *Relation concernant un Globe Lunaire conſtruit par la Société Coſmographique de Nuremberg, d'après les nouvelles obſervations*, en allemand, 1750, in-4°. IV. Pluſieurs *Cartes Géographiques*, très-exactes. V. *Huit Mémoires*, dont il enrichit ceux de la Société royale de Gottingue. Ils ſont tous dignes de lui. Ses *Tables du mouvement du Soleil & de la Lune* ſe trouvent dans le 2e vol. des *Mémoires* de cette académie. On a publié, en 1775, à Gottingue, in-folio, le tome premier de ſes *Œuvres*.

MAYERBERG, (Auguſtin baron de) ſe diſtingua ſous le regne de l'empereur *Léopold*, qui l'envoya en qualité d'ambaſſadeur auprès d'*Alexis Michaëlowitz*, grand-duc de Moſcovie. Il s'acquitta de ſon ambaſſade avec dignité & en philoſophe obſervateur. Nous devons à ſes obſervations une *Relation de ſon Voyage* fait en 1661, imprimée en latin, in-folio, ſans nom de ville & ſans date ; conjointement avec celui de *Calvucci*, ſon compagnon d'ambaſſade. On en a fait un *Abrégé* en françois, in-12.

MAYERNE, (Théodore Turquet, ſieur de) baron *d'Aubonne*, né à Geneve en 1573, fut l'un des médecins ordinaires de *Henri IV*, roi de France. Après la mort de ce prince, *Mayerne* ſe retira en Angleterre, où il fut premier médecin de *Jacques I* & de *Charles I* ſon fils. Les univerſités de Cambridge & d'Oxford ſe l'aſſocierent. Il jouit d'une confiance générale & eut une pratique très-étendue. Il mourut à Chelſey, près de Londres, le 15 Mars 1655, à 82 ans. Ses *Œuvres* ont été imprimées à Londres en 1700, en un gros vol. in-folio. Il étoit Calviniſte, & le cardinal *du Perron* travailla en vain à ſa converſion. Le médecin étoit plus eſtimable en lui que le chrétien. Il croyoit que l'on ne devoit tirer les remedes que du regne végétal ; c'étoit avec peine qu'il recouroit au minéral. Les remedes de ce dernier genre étant plus actifs, il les croyoit plus dangereux. On peut le regarder comme l'un des créateurs de la peinture en émail. Ses connoiſſances chimiques lui firent trouver la belle couleur pourpre néceſſaire pour les carnations. Il parvint même à préparer le cuivre d'une maniere plus propre à l'application de l'émail. [*Voy.* PETITOT.] Il eſt inventeur de l'*eau Cordiale*.

MAYEUL, *ou* MAYOL, (S.) VIe abbé de Cluny, né à Avignon, ou à Valenſole, petite ville du dioceſe de Riez, vers l'an 906, d'une famille riche & noble, fut chanoine, puis archidiacre de Mâcon. L'amour de la retraite & de l'étude lui fit refuſer les plus brillantes dignités de l'Egliſe. Il s'enferma dans le monaſtere de Cluny, & en devint abbé après *Aymar*. Les princes de l'Egliſe & les princes de la terre eurent une eſtime particuliere pour ſes vertus. L'empereur *Othon le Grand* le fit venir auprès de lui pour profiter de ſes lumieres. En paſſant par les Alpes, l'an 973, il fut pris par les Sarraſins, mis dans les fers, & racheté malgré lui. L'empereur voulut lui procurer la tiare; mais il refuſa ce fardeau. Le roi *Hugues* ayant reçu de grandes plaintes contre les moines de Saint-Denys, pria *Mayeul* de venir établir la réforme dans cette abbaye. Le ſaint abbé s'étant mis en route, tomba dangereuſement malade au prieuré de Souvigni. Les religieux voyant que ſa derniere heure approchoit, fondoient en larmes autour de ſon lit. *Dieu m'appelle*, leur dit-il, *& après le combat il m'invite à la couronne. Si vous m'aimez, pourquoi vous affligez-vous de mon bonheur!* Il mourut peu d'heures après, le 11 Mai 994, avec une grande réputation de ſainteté & de ſavoir. Il fut regardé comme le ſecond fondateur de Cluny, par les ſoins qu'il prit d'augmenter les revenus de cette abbaye & de multiplier les monaſteres de ſon ordre. On a de lui quelques écrits, ſur leſquels on peut conſulter le tome VI de l'*Hiſtoire littéraire de France*, par D. *Rivet*. Sa *VIE* fut écrite par *S. Odilon* ſon ſucceſſeur, & par trois autres de ſes diſciples.

MAYNARD, (François) poëte François, & l'un des *Quarante* de l'académie Françoiſe, étoit fils de *Geraud*, ſavant conſeiller au parlement de Toulouſe, dont on a un Recueil d'Arrêts, d'un ſtyle confus & diffus, ſous le titre de *Bibliotheque de Toulouſe*; Toulouſe, 1751, 2 vol. in-folio. Il fut ſecrétaire de la reine *Marguerite*, & plut à la cour de cette princeſſe par ſon eſprit & ſon enjouement. *Noailles*, ambaſſadeur à Rome, le mena avec lui en 1634. Le pape *Urbain VIII* goûta beaucoup la douceur & les charmes de ſa converſation. De retour en France, il fit la cour à pluſieurs grands, & n'en recueillit que le regret de la leur avoir faite. On connoît ſes ſtances pour le cardinal *de Richelieu*.

ARMAND, l'âge affoiblit mes yeux...

Le cardinal ayant entendu les 4 derniers vers, où le poëte dit, en parlant de *François I*:

Mais s'il demande à quel emploi
Tu m'as tenu dedans le monde,
Et quel bien j'ai reçu de toi;
Que veux-tu que je lui réponde?

Il répondit ce mot cruel: *RIEN.*

Maynard reparut à la cour ſous la régence d'*Anne d'Autriche*, & n'ayant pas été plus heureux auprès d'elle, il ſe retira dans ſa province. Il y mourut le 28 Octobre 1646, à 64 ans, avec le titre de conſeiller d'état, que la roi venoit de lui accorder. Malgré cette faveur, il conſeilloit à ſon fils de s'attacher au barreau plutôt qu'à la cour:

Toutes les pompeuſes maiſons
Des Princes les plus adorables,
Ne ſont que de belles priſons,
Pleines d'illuſtres miſérables.

Heureux qui vit obſcurément
Dans quelque petit coin de terre,

Et

Et qui s'approche rarement
De ceux qui portent le tonnerre !

Puiſſes-tu connoître le prix
Des maximes que te débite
Un courtiſan à cheveux gris,
Que la raiſon a fait hermite !

Quelque temps avant ſa mort, il avoit fait un voyage à Paris. Dans les converſations qu'il avoit avec des amis, dès qu'il vouloit parler, on lui diſoit : *Ce mot là n'eſt plus d'uſage.* Cela lui arriva tant de fois, qu'à la fin il fit ces quatre vers :

En cheveux blancs il me faut donc aller,
Comme un enfant, tous les jours à l'école ?
Que je ſuis fou d'apprendre à bien parler,
Lorſque la mort vient m'ôter la parole !

Tout le monde connoît ces vers, qu'il écrivit ſur la porte de ſon cabinet :

Las d'eſpérer & de me plaindre
Des Muſes, des Grands & du Sort ;
C'eſt ici que j'attends la Mort,
Sans la déſirer ni la craindre.

» Il eſt bien commun de ne pas déſirer la mort : il eſt bien rare de ne pas la craindre ; & il eût été » grand, (dit *Voltaire*,) de ne pas » ſeulement ſonger s'il y a des » Grands au monde «. *Maynard* les rappela trop ſouvent pour ſon malheur. Il ne ceſſa de déchirer le cardinal *de Richelieu* dans ſes vers ; il l'appeloit un *Tyran*. Si ce miniſtre lui eût fait du bien, il auroit été un Dieu pour lui. » C'eſt trop » reſſembler (dit l'auteur déjà cité) » à ces mendians qui appellent les » paſſans *Monſeigneur*, & qui les » maudiſſent, s'ils n'en reçoivent » point d'aumônes «. A cela près, *Maynard* étoit homme d'honneur & bon ami. Il étoit d'une figure agréable, & avoit l'humeur encore plus agréable que la figure. Comme il aimoit le vin & la bonne chere, il brilloit ſur-tout le verre à la main. On a de lui : I. Des *Epigrammes*, aſſez jolies. II. Des *Chanſons*, qui ont quelque agrément. III. Des *Odes*, moins eſtimables. IV. Des *Lettres* en proſe, 1646, in-4°, mêlées de bon & de mauvais. V. Un *Poëme*, intitulé *Philandre*, d'environ 300 vers, parmi leſquels il y en a quelques-uns d'heureux. *Malherbe* diſoit de lui, » qu'il tournoit fort bien un vers, mais que » ſon ſtyle manquoit de force ; & » que *Racan* avoit de la force, mais » qu'il ne travailloit pas aſſez ſes » vers. De l'un & de l'autre, » (ajoutoit-il), on auroit pu faire » un bon poëte «. *Maynard* eſt le premier en France, qui ait établi pour regle de faire une pauſe au troiſieme vers dans les couplets de ſix ; & une au ſeptieme des ſtances de dix. *Maynard* étoit encore connu de ſon temps par ſes *Priapées*, poéſies infâmes, dignes d'un éternel oubli. Elles n'ont pas vu le jour.

MAYNE, (Jaſper) poëte & théologien Anglois, au XVIIe ſiecle, fit ſes études à Oxford, & entra dans l'état eccléſiaſtique. Il fut prédicateur du roi d'Angleterre, & ſe fit un nom dans ſa patrie, par ſes ouvrages, entre autres, par *la Guerre du Peuple, examinée ſelon les principes de la raiſon & de l'Ecriture*, 1647, in-4° ; & par un *Poëme* ſur la victoire navale remportée par le duc d'Yorck ſur les Hollandois, le 13 Juin 1665.

I. MAZARIN, (Jules) né à Piſcina dans l'Abruzze, le 14 Juillet 1602, d'une famille noble, s'attacha au cardinal *Sacchetti*. Après avoir pris le bonnet de docteur, il le ſuivit en Lombardie, & y étudia les intérêts des princes qui étoient alors en guerre pour Cazal & le

Montferrat. Le cardinal *Antoine Barberin*, neveu du pape, s'étant rendu, en qualité de légat, dans le Milanez & en Piémont pour travailler à la paix, *Mazarin* l'aida beaucoup à mettre la derniere main à ce grand ouvrage. Il fit divers voyages pour cet objet; & comme les Eſpagnols tenoient Cazal aſſiégé, il ſortit de leurs retranchemens, & courant à toute bride du côté des François, qui étoient prêts à forcer les lignes, il leur cria, *la Paix! la Paix!* Elle fut acceptée & conclue à Quéraſque, en 1631. La gloire que lui acquit cette négociation, lui mérita l'amitié du cardinal *de Richelieu*, & la protection de *Louis XIII.* Ce prince le fit revêtir de la pourpre par *Urbain VIII*; & après la mort de *Richelieu*, il le nomma conſeiller d'état & l'un de ſes exécuteurs teſtamentaires. *Louis XIII* étant mort l'année d'après, 1643, la reine *Anne d'Autriche*, régente abſolue, le chargea du gouvernement de l'état. » Le nouveau » miniſtre affecta, dans le commencement de ſa grandeur, (dit *Voltaire*) autant de ſimplicité, que » *Richelieu* avoit déployé de hauteur. Loin de prendre des gardes » & de marcher avec un faſte royal, » il eut d'abord le train le plus » modeſte. Il mit de l'affabilité & » même de la molleſſe, où ſon prédéceſſeur avoit fait paroître une » fierté inflexible «. Malgré ces ménagemens, il ſe forma un puiſſant parti contre lui. Les peuples accablés d'impôts, & excités à la révolte par le duc *de Beaufort*, par le coadjuteur de Paris, par le prince *de Conti*, par la ducheſſe *de Longueville*, ſe ſouleverent. Le parlement ayant refuſé de vérifier de nouveaux édits burſaux, le cardinal fit empriſonner le préſident de *Blancmeſnil* & le conſeiller *Brouſſel*. Cet acte de violence fut l'occaſion des premiers mouvemens de la guerre civile, en 1648. Le peuple cria aux armes, & bientôt les chaînes furent tendues dans Paris, comme du temps de la Ligue. Cette journée, connue dans l'hiſtoire ſous le nom des *Barricades*, fut la premiere étincelle du feu de la ſédition. La reine fut obligée de s'enfuir de Paris à Saint-Germain, avec le roi & ſon miniſtre, que le parlement venoit de proſcrire comme perturbateur du repos public. [*Voy.* II. MARIGNY.] L'Eſpagne, ſollicitée par les rebelles, prend part aux troubles, pour les fortifier; l'archiduc, gouverneur des Pays-Bas, ſe prépare, à la tête de 15000 hommes. La reine, juſtement alarmée, écoute les propoſitions du parlement, las de la guerre & hors d'état de la ſoutenir. Les troubles s'appaiſent, & les conditions de l'accommodement ſont ſignées à Ruel, le 11 Mars 1649. Le parlement conſerva la liberté de s'aſſembler, qu'on avoit voulu lui ravir; & la cour garda ſon miniſtre, dont le peuple & le parlement avoient conjuré la perte. Le prince *de Condé* fut le principal auteur de cette réconciliation. L'état lui devoit ſa gloire, & le cardinal ſa ſûreté; mais il fit trop valoir ſes ſervices, & ne ménagea pas aſſez ceux à qui il les avoit rendus. Il fut le premier à tourner *Mazarin* en ridicule, après l'avoir ſervi; à braver la reine, qu'il avoit ramenée triomphante à Paris; & à inſulter le gouvernement, qu'il défendoit & qu'il dédaignoit. On prétend qu'il écrivit au cardinal: *A l'illuſtriſſimo Signor Fachino*; & il lui dit un jour: *Adieu, MARS... Mazarin*, forcé à être ingrat, engagea la reine à le faire arrêter, avec le prince *de Conti* ſon frere, & le duc *de Longueville*. On les conduiſit d'abord à Vincennes, enſuite à Marcouſſi, puis au Havre-de-

Grace, ſans que le peuple remuât pour ce défenſeur de la France. Le parlement fut moins tranquille; il donna, en 1651, un arrêt qui banniſſoit *Mazarin* du royaume, & demanda la liberté des princes avec tant de fermeté, que la cour fut forcée d'ouvrir leurs priſons. Ils rentrerent comme en triomphe à Paris, tandis que le cardinal, leur ennemi, prit la fuite du côté de Cologne. Ce miniſtre gouverna la cour & la France du fond de ſon exil. Il laiſſa calmer l'orage, & rentra dans le royaume l'année d'après, » moins en miniſtre qui venoit re- „ prendre ſon poſte, qu'en ſouve- „ rain qui ſe remettoit en poſſeſ- „ ſion de ſes états. Il étoit conduit „ par une petite armée de 7 mille „ hommes, levée à ſes dépens, „ c'eſt-à-dire, avec l'argent du „ royaume, qu'il s'étoit approprié. „ Aux premieres nouvelles de ſon „ retour, *Gaſton d'Orléans*, frere „ de *Louis XIII*, qui avoit deman- „ dé l'éloignement du cardinal, „ leva des troupes dans Paris, ſans „ trop ſavoir à quoi elles ſeroient „ employées. Le parlement renou- „ vela ſes arrêts; il proſcrivit „ *Mazarin*, & mit ſa tête à prix «. [SIECLE de *Louis XIV*, Tom. I.] Le prince *de Condé*, ligué avec les Eſpagnols, ſe mit en campagne contre le roi; & *Turenne*, ayant quitté ces mêmes Eſpagnols, commanda l'armée royale. Il y eut de petites batailles données; mais aucune ne fut déciſive. Le cardinal ſe vit forcé de nouveau à quitter la cour. Pour ſurcroît de honte, il fallut que le roi, qui le ſacrifioit à la haine publique, donnât une déclaration par laquelle il renvoyoit ſon miniſtre, en vantant ſes ſervices & en ſe plaignant de ſon exil. Le calme reparut dans le royaume, & ce calme fut l'effet du banniſſement de *Mazarin*. » Cependant, à peine fût-il chaſſé par „ le cri général des François, & par „ une déclaration du roi, que le „ roi le fit revenir. Il fut étonné „ de rentrer dans Paris, le 3 Fé- „ vrier 1653, tout-puiſſant & tran- „ quille. *Louis XIV* le reçut comme „ un pere, & le peuple comme un „ maître «. Les princes, les ambaſſadeurs, le parlement, le peuple, tout s'empreſſa à lui faire la cour. On lui fit un feſtin à l'hôtel-de-ville, au milieu des acclamations des citoyens. Il fut logé au Louvre. Son pouvoir fut dès-lors ſans bornes. Un des plus importans ſervices qu'il rendit depuis ſon retour, fut celui de la paix. Il alla lui-même la négocier en 1659, dans l'iſle des Faiſans, avec Don *Louis de Haro*, miniſtre du roi d'Eſpagne. Cette grande affaire y fut heureuſement terminée, & la paix fut ſuivie du mariage du roi avec l'infante. Ce traité fit beaucoup d'honneur à ſon génie ou à ſa politique. Le mariage du roi avec l'infante n'étoit pas l'ouvrage d'un jour, ni l'idée d'un premier moment; mais le fruit de pluſieurs années de réflexions. Cet habile miniſtre, dès l'an 1645, (c'eſt-à-dire, quatorze ans auparavant,) méditoit cette alliance, non-ſeulement pour faire céder alors au roi ce qu'il obtint par la paix de Munſter; mais pour lui acquérir des droits bien plus importans encore, tels que ceux de la ſucceſſion à la couronne d'Eſpagne. Ces vues ſont conſignées dans une de ſes lettres aux miniſtres du roi, à Munſter. [Voy. l'*Abrégé de l'HISTOIRE de France*, par le préſident *Henault*, année 1659]. Le cardinal *Mazarin* ramena, en 1660, le roi & la nouvelle reine à Paris. Plus puiſſant & plus jaloux de ſa puiſſance que jamais, il exigea & il obtint que le parlement vînt le haranguer en députés. Il ne donna

plus la main aux princes du ſang en lieu-tiers, comme autrefois. Il marchoit alors avec un faſte royal, ayant, outre ſes gardes, une compagnie de Mouſquetaires. On n'eut plus auprès de lui un accès libre. Si quelqu'un étoit aſſez mauvais courtiſan pour demander une grace au roi même, il étoit ſûr de ne pas l'obtenir. » La reine-mere, ſi long-» temps protectrice obſtinée de *Ma-*» *zarin* contre la France, reſta ſans » crédit, dès qu'il n'eut plus be-» ſoin d'elle. (*Ibid.*) «. Dans ce calme heureux qui ſuivit ſon retour, il laiſſa languir la juſtice, le commerce, la marine, les finances. Huit années de puiſſance abſolue & tranquille ne furent marquées par aucun établiſſement glorieux ou utile ; car le college des *Quatre Nations* ne fut que l'effet de ſon teſtament. Il gouvernoit les finances, comme l'intendant d'un ſeigneur obéré. Il amaſſa plus de 200 millions, & par des moyens non-ſeulement indignes d'un miniſtre, mais d'un honnête homme. Il partageoit, dit-on, avec les armateurs, les profits de leurs courſes : il traitoit, en ſon nom & à ſon profit, des munitions des armées ; il impoſoit, par des lettres de cachet, des ſommes extraordinaires ſur les généralités. [*Voyez* EMERY.] Le roi lui ayant donné les charges de la maiſon de la reine, il vendit juſqu'à celles de vendeuſes d'écuelles : ce qui lui produiſit, dit madame *de Motteville*, plus de ſix millions. Comme tous les avares, il cherchoit à excuſer ſon avidité par des raiſons plauſibles. Il diſoit que c'étoit le ſeul défaut d'argent qui avoit cauſé toutes ſes diſgraces. Souverain deſpotique ſous le nom modeſte de miniſtre, il ne laiſſa paroître *Louis XIV*, ni comme prince, ni comme guerrier. Il étoit charmé qu'on lui donnât peu de lumieres, quoiqu'il fût ſurintendant de ſon éducation. Non ſeulement il l'éleva très-mal, mais il le laiſſa ſouvent manquer du néceſſaire. Ce joug peſoit à *Louis XIV*, & il en fut délivré par la mort du cardinal, arrivée le 9 Mars 1661, à 59 ans. Lorſqu'il fut attaqué de ſa derniere maladie, il prouva qu'il connoiſſoit la maxime, qu'*à la Cour les abſens & les mourans ont toujours tort*. Il fit dire à pluſieurs perſonnes qu'il s'étoit reſſouvenu d'elles dans ſon teſtament, quoiqu'il n'en fût rien. Il tâcha de conſerver juſqu'à la fin cette figure noble, cet air ouvert & careſſant qui attache les cœurs. Il ſe mit un jour, à ce qu'on prétend, un peu de rouge, pour faire accroire qu'il ſe portoit mieux, & donna audience à tout le monde. Le comte *de Fuenſaldagne*, ambaſſadeur d'Eſpagne, en le voyant, ſe tourna vers M. le prince, & lui dit d'un air grave : *Voilà un portrait qui reſſemble aſſez à M. le Cardinal.* Quoiqu'il ne paſſât point pour avoir la conſcience timorée, il eut en mourant des ſcrupules ſur ſes richeſſes immenſes. Un Théatin, ſon confeſſeur, lui dit nettement » qu'il ſeroit „ damné, s'il ne reſtituoit le bien „ qu'il avoit mal acquis «. *Hélas !* dit-il, *je n'ai rien que des bienfaits du Roi.* — *Mais*, reprit le Théatin, *il faut bien diſtinguer ce que le Roi vous a donné, d'avec ce que vous vous êtes attribué.* Pour le tirer d'embarras, *Colbert* lui conſeilla de faire une donation entiere de ſes biens au roi. Il le fit, dans l'eſpérance que ce prince les lui rendroit. Il ne ſe trompa pas, & *Louis XIV* lui remit la donation au bout de trois jours. Le roi & la cour porterent le deuil à ſa mort : honneur peu ordinaire, & que *Henri IV* avoit rendu à la mémoire de *Gabrielle d'Eſtrées*. [*Voy.* I. COLBERT.] Les rimailleurs de la cour & de la ville lui firent pluſieurs épitaphes. Nous

ne rapporterons que celle qui fut faite par *Blot*, bel-esprit agréable de ce temps-là :

O vous, qui passez par ce lieu,
Daignez jetter, au nom de Dieu,
A Mazarin *de l'eau-bénite.*
Il en donna tant à la cour,
Que c'est bien le moins qu'il mérite,
D'en avoir de vous à son tour.

Outre les biens immenses qu'il avoit amassés, il posséda en même temps l'évêché de Metz, & les abbayes de *Saint-Arnould*, de *Saint-Clément* & de *Saint-Vincent* de la même ville ; celles de *Saint-Denys* en France, de *Cluny*, de *Saint-Victor* de Marseille, de *Saint-Médard* de Soissons, de *Saint-Taurin* d'Evreux, &c. Il laissa pour héritier de son nom & de ses biens, le marquis *de la Meilleraie*, qui épousa *Hortense Mancini*, sa niece, & prit le titre de duc *de Mazarin*. Il avoit un neveu, qui fut duc *de Nevers*, [*Voy.* NEVERS] ; & quatre autres nieces : l'une, nommée *Martinozzi*, [*Voy.* ce mot] fut mariée au prince *de Conti* ; les autres, nommées *Mancini*, le furent au connétable *Colonne*, au duc *de Mercœur*, au duc *de Bouillon* : [*Voy. XV.* COLONNE & MANCINI]. *Charles II* lui en demanda une ; le mauvais état de ses affaires lui attira un refus. On soupçonna le cardinal d'avoir voulu marier au fils de *Cromwell*, celle qu'il refusoit au roi d'Angleterre. Ce qui est sûr, c'est que lorsqu'il vit le chemin du trône moins fermé à *Charles II*, il voulut renouer cette alliance ; mais il fut refusé à son tour. *Louis XIV* avoit aimé éperduement une de ses nieces : *Mazarin* fut tenté de laisser agir son amour, & de placer son sang sur le trône ; mais une réponse noble & hardie d'*ANNE d'Autriche*, lui fit perdre de vue ce dessein : [*Voyez* l'article de cette princesse.] De tous les portraits qu'on a faits de *Mazarin*, aucun ne nous paroît plus fidelle que celui qu'en a tracé le président *Henault.*» Ce ministre, (dit » ce célebre historien,) étoit aussi » doux, que le cardinal *de Richelieu* étoit violent : un de ses plus » grands talens fut de bien connoître les hommes. Le caractere » de sa politique étoit plutôt la finesse & la patience, que la force... » Il pensoit que la force ne doit jamais être employée qu'au défaut des autres moyens, & son » esprit lui fournissoit le courage » conforme aux circonstances. Hardi » à Cazal, tranquille & agissant » dans sa retraite à Cologne, entreprenant lorsqu'il fallut arrêter les princes ; mais insensible » aux plaisanteries de la *Fronde*, » mépriſant les bravades du coadjuteur, & écoutant les murmures de la populace, comme on » écoute du rivage le bruit des » flots de la mer. Il y avoit dans » le cardinal *de Richelieu* quelque » chose de plus grand, de plus » vaste & de moins concerté ; & » dans le cardinal *Mazarin*, plus » d'adresse, plus de mesures & » moins d'écarts. On haïssoit l'un, » & l'on se moquoit de l'autre ; » mais tous deux furent les maîtres de l'état «. La France lui doit l'Alsace, qu'il acquit dans le temps que la France étoit déchaînée contre lui. M. l'abbé *d'Alainval* a publié, en 1745, en deux vol. in-12, les *Lettres du Cardinal* Mazarin, *où l'on voit le secret de la Négociation de la Paix des Pyrenées, & la Relation des Conférences qu'il a eues pour ce sujet avec Don Louis de* Haro *ministre d'Etat* : [*Voy.* HARO.] Ce recueil est intéressant. Le cardinal y développe ce qui s'est passé dans ces conférences, avec une netteté & une précision, qui met en quelque façon le lecteur en tiers avec les deux plénipoten-

tiaires. On a recueilli, en pluſieurs vol. in-4°, la plupart des Pieces curieuſes faites contre *Mazarin*, durant les guerres de la Fronde. La collection la plus complete en ce genre, eſt celle de la bibliotheque de *Colbert*, en 46 vol. in-4° : on y trouve un peu de ſel, noyé dans un déluge de mauvaiſes plaiſanteries. On en fit alors de toutes les eſpeces ; on fit même frapper des médailles pour le rendre ridicule. La ville de Paris diſtribua des jetons qui d'un côté repréſentoient la hache & les verges armoriales du cardinal, avec cette légende autour : *QUOD FUIT HONOS, CRIMINIS EST VINDEX ; Cette ancienne marque d'honneur, eſt aujourd'hui un inſtrument de vengeance.* Au revers, on voyoit un lion avec cet hémiſtiche : *SUNT CERTA HÆC FATA TYRANNIS. Telle eſt la deſtinée des tyrans.* *Mazarin* avoit une autre deviſe, qu'il s'étoit faite lui-même : *Hinc ordo & copia rerum.* Le cardinal *Mazarin* avoit cultivé les lettres dans ſa jeuneſſe ; il ſe piquoit même de bel eſprit & de philoſophie. On prétend que ce fut lui qui apporta en France, la maxime ſi connue des Italiens : *Intùs ut lubet, extrà ut moris eſt.* Du moins il la pratiqua quelquefois. *Voy.* BENSERADE.

II. MAZARIN, (Hortenſe MANCINI, ducheſſe de) niece du cardinal *Mazarin*, joignit aux avantages de la fortune ceux de la beauté. Elle épouſa, en 1661, *Armand-Charles de la Porte de la Meilleraie*, dont le caractere ſingulier & l'eſprit bizarre n'étoient pas propres à fixer une femme aimable. La ducheſſe de *Mazarin* fit tout ce qu'elle put pour ſe faire ſéparer de lui ; mais n'ayant pu l'obtenir, elle paſſa en Angleterre l'an 1667. Elle autoriſa ſon ſéjour à Londres, de ſa parenté avec la reine. Mais quand cette princeſſe fut obligée de paſſer en France, l'an 1688, le duc fit ſolliciter *Hortenſe* de revenir ; les prieres n'ayant rien opéré, il lui intenta un procès, qu'elle perdit : [*Voyez* ERARD.] Elle fut condamnée à retourner avec ſon époux ; mais elle perſiſta à reſter en Angleterre, où elle avoit une petite cour, compoſée de ce qu'il y avoit de plus ingénieux à Londres. Le vieux Epicurien *Saint-Evremont* fut un de ſes courtiſans les plus aſſidus. Elle mourut le 2 Juillet 1699. Ils ont laiſſé poſtérité. Les *Mémoires* de Mad^e *Mazarin*, & ceux qu'elle oppoſa aux *Factums* de ſon mari, ſe trouvent dans les Œuvres de *Saint-Evremont*. Si l'on s'en rapporte au portrait que ce philoſophe a fait de cette dame, elle avoit je ne ſais quoi de noble & de grand dans l'air du viſage, dans les qualités de l'eſprit & dans celles de l'ame. Elle ſavoit beaucoup, & elle cachoit ſon ſavoir. Sa converſation étoit à la fois ſolide & gaie. Elle étoit dévote ſans ſuperſtition & ſans mélancolie, &c., &c. On ſent que ce portrait eſt flatté, & même ridicule. La dévotion ne pourroit guere s'allier avec la vie qu'elle menoit. Quant au duc de *Mazarin*, époux d'*Hortenſe*, il étoit né en 1633, & il mourut en 1713, à 80 ans, dans ſes terres, où il s'étoit retiré depuis plus de 30 ans. Si ſes ſingularités n'avoient perverti les agrémens de ſon eſprit, perſonne n'auroit été de meilleure compagnie. Il ſuccéda au maréchal *de la Meilleraie* ſon pere, dans le gouvernement de Bretagne, & eut de plus pluſieurs autres gouvernemens. Le maréchal s'étoit oppoſé tant qu'il avoit pu au déſir que le cardinal *Mazarin*, ſon ami intime, avoit de choiſir ſon fils pour ſon héritier, en lui donnant ſon nom & ſa niece. Il

ſoit par un ſentiment vertueux, *qu'tant de biens lui faiſoient peur, & que leur immenſité accableroit un jour ſa famille.* A la mort de la ducheſſe *de Mazarin*, on prouva en pleine grand'chambre, qu'elle lui avoit apporté 28 millions. *Louis XIV* attaché au nom de *Mazarin*, le mit de tous ſes conſeils, lui donna les entrées des premiers gentilshommes de la chambre, & le diſtingua dans toutes les occaſions. Nommé lieutenant général dès 1654, & ne manquant pas de courage, il eût pu parvenir au bâton de maréchal de France. Une piété mal-entendue rendit inutiles les dons que lui avoit fait la nature; perſuadé que le ſort marquoit les volontés du ciel, il fit des loteries de ſon domeſtique, en ſorte que le cuiſinier devint ſon intendant, & le frotteur ſon ſecrétaire. Le feu prit un jour au château de *Mazarin*, il ne voulut pas qu'on l'éteignît. Il aimoit qu'on lui fît des procès, parce qu'en les perdant, il pouvoit poſſéder en ſureté de conſcience les autres biens que la juſtice lui laiſſoit. Enfin il ſe retira dans ſes terres, où il paſſa une trentaine d'années, & ne fit plus que des apparitions très-paſſageres à la cour. Le roi l'y reçut toujours avec amitié, quoiqu'il l'eût bleſſé par les viſions céleſtes qu'il lui avoit communiquées ſur le ſort qui l'attendoit, s'il continuoit de vivre avec ſes maîtreſſes. Ce prince le regardoit comme un homme dont le cerveau n'étoit pas ſain; & comme le duc avoit barbouillé tous les chef-d'œuvres de peinture, & mutilé les plus belles ſtatues que lui avoit laiſſé ſon oncle, *Louis XIV* dit un jour en voyant un marteau: *Voilà un inſtrument dont le duc de Mazarin ſait faire uſage.*

MAZEL ou MAZELI, (David) miniſtre François, réfugié en Angleterre, traduiſit quelques bons Traités écrits en anglois: mais, comme il n'étoit pas aſſez verſé dans cette langue, ſes verſions ne paſſent pas pour fidelles. Celle qu'il fit du *Traité de Sherlok* ſur la Mort & le Jugement dernier, deux tom. en 1 vol. in-8°, 1696, eſt cependant eſtimée. On fait beaucoup moins de cas de ſa *Traduction* du *Traité de Locke*, du Gouvernement Civil, 1725, in-12; ainſi que de l'*Eſſai* de *Gilbert Burnet* ſur la vie de la reine *Marie*, in-12. Ce traducteur mourut à Londres en 1725.

MAZELINE, (Pierre) ſculpteur, de Rouen, reçu à l'académie de peinture & de ſculpture en 1668, mort en 1708, âgé de 76 ans, a fait pluſieurs morceaux eſtimés. On voit de ſes ouvrages dans les jardins de Verſailles; l'*Europe*, *Apollon Pythien*, d'après l'antique, &c.

MAZEPPA, (Jean) général des Coſaques, étoit gentilhomme Polonois, & naquit dans l'Ukraine. Après avoir rempli divers emplois, il s'engagea chez les Coſaques, qui, charmés de ſa valeur, l'élurent pour leur chef. Ses premiers ſoins furent de fortifier les frontieres de ſon pays contre les Tartares, & de ſe faire des protecteurs puiſſans. Il ſe lia d'abord avec le czar *Pierre*, qu'il ſervit pendant 24 ans avec beaucoup de fidélité. Mais le deſſein qu'il avoit de ſe faire roi des Coſaques, l'obligea de trahir ſes engagemens en 1708. Il avoit alors 84 ans. Il embraſſa le parti de *Charles XII*, roi de Suede, & groſſit ſon armée de quelques régimens. Le Czar envoya des troupes contre lui; la capitale de ſon pays fut priſe & raſée, & lui-même pendu en effigie, tandis que quelques-uns de ſes complices mouroient par le ſupplice de la

roue. *Mazeppa*, après la bataille de Pultava, ſe ſauva en Valachie, & de là à Bender, où il termina bientôt après ſa longue carriere.

MAZOCHI, (Alexis-Symmaque) né à Burgo de Sainte-Marie, près Capoue, l'an 1684, fut fait prêtre l'an 1709, & profeſſeur des langues grecque & hébraïque dans le ſéminaire archiépiſcopal de Naples. En 1711 il fut fait chanoine de Capoue, & ſucceſſivement théologal de Naples, profeſſeur royal de l'Ecriture-Sainte. Son humilité lui fit refuſer l'archevêché de Roſſano qui lui fut offert par le roi. Il mourut à Naples l'an 1772. Il a beaucoup écrit ſur les anciennes inſcriptions, les médailles, &c., & on a de lui: I. Des *Notes ſur le Nouveau Teſtament*. II. Des *Diſſertations ſur la Poéſie des Hébreux*. III. *Les Antiquités de la campagne de Rome*. IV. *Origine de la ville de Capoue*, manuſcrit.

MAZUCCIO, *Voy.* MASUCCIO.

MAZURES, (Louis des) poëte françois, natif de Tournai, fut premier ſecrétaire du cardinal *de Lorraine*, en 1547. Il ſervit enſuite, en qualité de capitaine, durant les guerres de *Henri II* & de *Charles-Quint*. On a de lui quelques *Tragédies ſaintes*, Geneve, 1566, in-8°, où il n'y a ni régularité dans le plan, ni élégance dans les détails.

MAZURIE, (La) *V.* TOUTAIN.

MAZZONI, (Jacques) donna ſur la fin du XVIe ſiecle des leçons d'une philoſophie ſaine & judicieuſe, & ſe diſtingua auſſi comme écrivain. Le plus eſtimé de ſes ouvrages, eſt ſon traité *De triplici Hominum vita*. L'auteur, né à Ceſene, mourut à Ferrare en 1603, dans ſa 50e année.

MAZZUOLI, (François) appelé communément le *PARMESAN*, né à Parme en 1504, mort en 1540, à 36 ans, fit connoître dès ſon jeune âge ſon talent pour la peinture. On rapporte qu'à l'âge de 16 ans il fit, de ſon invention, pluſieurs ouvrages qui auroient pu faire honneur à un bon maître. L'envie de ſe perfectionner le conduiſit à Rome; il s'attacha aux ouvrages de *Michel-Ange*, & ſurtout à ceux de *Raphaël*. Il a ſi bien ſaiſi la maniere de ce maître, qu'on diſoit, même de ſon temps, qu'il avoit hérité de ſon génie. On rapporte qu'il travailloit avec tant de ſécurité pendant le ſac de Rome, en 1527, que les ſoldats eſpagnols qui entrerent chez lui, en furent frappés. Les premiers ſe contenterent de quelques deſſins; les ſuivans enleverent tout ce qu'il avoit. *Protogene* ſe trouva à Rhodes dans des circonſtances pareilles; mais il fut plus heureux. *Le Parmeſan* a fait beaucoup d'ouvrages à Rome, à Bologne & à Parme ſa patrie. Son talent à jouer du luth, & ſon amour pour la muſique, le détournoient ſouvent de ſon travail; mais ſon goût dominant étoit pour l'alchimie, qui le rendit miſérable toute ſa vie. La maniere du *Parmeſan* eſt gracieuſe; ſes figures ſont légeres & charmantes, ſes attitudes bien contraſtées: rien de plus agréable que ſes airs de tête. Ses draperies ſont d'une légéreté admirable; ſon pinceau eſt flou & ſéduiſant. Il a réuſſi principalement dans les *Vierges* & dans les *Enfans*, & a parfaitement touché le Payſage. On auroit ſouhaité que ce peintre ne fût pas tombé dans quelques répétitions; qu'il eût mis plus d'effet dans ſes tableaux en général; qu'il ſe fût plus attaché à connoître & à rendre les ſentimens du cœur humain & les paſſions de l'ame; enfin, qu'il eût conſulté davantage la nature. Ses deſſins ſont d'un grand prix, & la

plupart à la plume. On y remarque quelques incorrections, & de l'affectation, comme à faire des doigts extrêmement longs : mais on ne voit pas ailleurs une touche plus légere & plus ſpirituelle. Il a donné du mouvement à ſes figures, & ſes draperies ſemblent être agitées par le vent. *Le Parmeſan* a gravé à l'eau-forte & au clair-obſcur. On a auſſi beaucoup gravé d'après ce maître.

MEAD, (Richard) né en 1673, à Stepney, village près de Londres, d'une famille diſtinguée, fit ſes humanités à Utrecht ſous le célebre *Grævius*, & de là ſe rendit à Leyde, où il étudia en médecine. Il voyagea enſuite en Italie, & prit le bonnet de docteur à Padoue. De retour dans ſa patrie, il exerça le grand art de guérir, avec un ſuccès qui décida de ſa réputation. Il joignit à la plus profonde théorie, la pratique la plus brillante, la plus étendue & la plus heureuſe. La ſociété royale de Londres lui accorda une place parmi ſes membres. Le college des médecins ſe l'aſſocia, & l'univerſité d'Oxford confirma le diplôme de celle de Padoue. Nommé médecin du roi en 1727, il fut l'*Eſculape* de la cour & de la ville. On aſſure que ſa profeſſion lui rapportoit par an près de cent mille livres de notre monnoie. Cet habile médecin mourut en 1754, à 81 ans. *Méad*, né avec des mœurs douces, une ame noble & délicate, avoit des amis à la cour, dans les lettres, & même parmi ſes confreres. Sa table, ouverte aux talens & au mérite, réuniſſoit la magnificence de celle des financiers, & les plaiſirs de celle des hommes ſages. Sa bibliotheque étoit auſſi riche que bien choiſie, & elle étoit autant pour le public que pour lui. Il étoit le premier à offrir ſes lumieres & ſes richeſſes littéraires. Il déterra les talens cachés, & ſecourut les talens indigens. Ses principaux ouvrages ſont : I. *Eſſai ſur les Poiſons*, 1702, en latin, réimprimé à Leyde en 1737, in-8°. Un pareil livre ne pouvoit être compoſé que d'après grand nombre d'expériences : *Méad* en fit pluſieurs ſur les viperes, qui lui ſervirent beaucoup pour cet ouvrage. II. *Conſeils & Préceptes de Médecine*, en latin, Londres, in-8°, 1751. C'eſt ſa derniere production, & peut-être la plus utile, ſi l'on excepte quelques opinions qui ont été contredites. On y trouve deux *Traités* curieux ; l'un, *de la Folie* ; & l'autre, *des Maladies dont il eſt parlé dans la Bible*, dans lequel il prétend, contre le ſentiment des théologiens & des plus ſavans interpretes, que les démoniaques dont il eſt parlé dans l'Evangile, n'avoient que des maladies purement naturelles. III. Des *Opuſcules*, Paris, 1757, 2 vol. in-8°. La *Deſcription* de ſon cabinet a été imprimée à Londres, 1755, in-8°. [*V.* FREIND.] Ce fut par les conſeils de ce ſavant & généreux médecin, qu'un libraire, nommé *Guy*, conſacra un bien immenſe à la fondation d'un nouvel hôpital, qui eſt un des plus beaux ornemens & des plus utiles établiſſemens de Londres. M. *Coſte* a traduit en françois le *Recueil de ſes Œuvres phyſiques & médicinales*, 1774, 2 vol. in-8°.

MEAN, (Charles de), ſeigneur d'Atrin, né à Liege en 1604, & mort en 1674, ſe diſtingua dans divers emplois honorables, par ſon zele pour le bien public & ſes lumieres dans l'adminiſtration des affaires. On a de lui : *Obſervationes & res judicatæ ad jus civile Leodienſium Romanorum*, *&c.* compilation dans laquelle on trouve de bonnes vues ſur la juriſprudence de diverſes nations. De différentes éditions qu'on en a faites, la meilleure eſt

celle de Liege, 1740, 8 vol. in-folio, qui ſe relient en 4, avec des notes ſavantes de *Louvrex*, & une table des matieres très-étendue.

MECARINO, *V.* BECCAFUMI.

MÉCENE, (*C. Clinius Mecœnas*) deſcendoit des anciens rois d'Etrurie. Il ne voulut jamais monter plus haut qu'au rang de chevalier, dans lequel il étoit né. *Auguſte* ſe ſoulagea ſur lui du poids de l'empire. *Mécene* étoit ſon ami & ſon conſeil. Ce fut lui qui conſeilla à ce prince de conſerver le trône impérial, *de peur qu'il ne fût le dernier des Romains, s'il ceſſoit d'être le premier.* Il ajouta à cet avis quelques maximes auxquelles *Auguſte* dut la gloire & le bonheur de ſon regne. *Une conduite vertueuſe*, lui dit-il, *ſera pour vous une garde plus ſûre que celle des Légions.... La meilleure regle en matiere de gouvernement, eſt d'acquérir l'amitié du Peuple, & de faire pour ſes ſujets ce qu'un prince voudroit qu'on fît pour lui, s'il devoit obéir au lieu de commander... Evitez les noms de Monarque ou de Roi, & contentez-vous de celui de* Céſar, *en y ajoutant le titre d'Empereur, ou quelqu'autre, propre à concilier à la fois le reſpect & l'amour... Mécene* prit tant d'empire ſur l'eſprit d'*Auguſte* par ſa douceur & ſa prudence, qu'il lui reprochoit durement ſes fautes, ſans qu'il s'en offenſât. Un jour *Mécene* paſſant par la place publique, vit l'empereur jugeant des criminels avec un air colere, il lui jeta ſes tablettes, ſur leſquelles il avoit écrit ces mots : *Sors de là, Bourreau, & te retire!... Auguſte* prit en bonne part cette remontrance, quoique dure, & deſcendit auſſi-tôt de ſon tribunal. Dans la ſuite, ce prince s'étant engagé après la mort de *Mécene* dans de fauſſes démarches : *O Mécene!* s'écria-t-il dans l'amertume de ſa douleur, *ſi tu avois été encore en vie je n'aurois pas aujourd'hui ſujet de me repentir.* Lorſque cet empereur étoit indiſpoſé, il logeoit dans la maiſon de ſon favori, qui fut brouillé pendant quelque temps avec ſon maître, qu'il croyoit être amoureux de ſa femme. *Mécene* au milieu des grandeurs & des richeſſes fut malheureux dans ſon domeſtique. Il avoit épouſé *Licinia* la plus belle femme de ſon temps. Sa fidélité lui étant devenue ſuſpecte, ſon amour pour elle lui cauſa bien des chagrins. C'étoit des divorces & des réconciliations continuelles, ce qui a fait dire à *Séneque* que *Mécene* avoit épouſé dix mille fois, quoiqu'il n'eût jamais eu qu'une femme. Ce qui a tranſmis ſon nom à la poſtérité, plus ſurement que la faveur d'*Auguſte* & les honneurs du miniſtere, c'eſt la protection qu'il accorda aux ſciences & l'amitié dont il honora les gens de lettres. Il ſe glorifioit d'être l'ami de *Virgile* & d'*Horace*. Il vivoit avec eux dans la douceur d'un commerce libre & philoſophique. Ils l'aidoient à porter le fardeau de la vie & de la grandeur, à ſe conſoler des ſottiſes humaines, & à conſerver ſur la terre cette raiſon ſaine, ce feu pur & céleſte, le partage de quelques ames privilégiées. *Virgile* lui dédia ſes *Géorgiques*, & *Horace* ſes *Odes*. Il conſerva au premier, dans les fureurs des guerres civiles, l'héritage de ſes peres; il obtint le pardon de l'autre, qui avoit combattu pour *Brutus* à la bataille de Philippes. *Souvenez-vous d'*Horace, *comme de moi-même*, dit-il à *Auguſte* en mourant. Cet illuſtre protecteur des lettres les cultivoit lui-même avec ſuccès. On a quelques fragmens de ſes Poéſies dans le *Corpus Poëtarum* de *Maittaire*. Son nom auroit été à côté de celui des plus beaux génies de ſon ſiecle, s'il n'avoit préféré les plaiſirs à la gloire. Qu'on en juge par les vers

ſuivans, ſur l'attachement à la vie, dont l'énergie égale la vérité :

Debilem facito manu,
Debilem pede, coxâ;
Tuber adſtrue gibberum,
Lubricos quate dentes :
Vita dùm ſupereſt, benè eſt :
Hanc mihi, vel acutâ
Sedeam cruce, ſuſtine.

Que de tous maux je ſois le centre;
Que je ſois boſſu, dos & ventre;
Que je n'aie aucuns membres ſains;
Que je ſois goutteux pieds & mains;
Que la triſteſſe me pourſuive :
Tout va bien pourvu que je vive.

Trad. de DU RYER.

Ce grand homme mourut huit ans avant J. C. *Meibomius* & l'abbé *Souchay* ont fait des recherches ſur ſa vie, ſur ſon caractere, & ſes ouvrages; l'un, dans un Traité particulier; l'autre, dans le treizieme volume des *Mémoires* de l'académie des belles-lettres. *Henri Richer* a écrit ſa *Vie*.

MECCIUS, *Voy.* ÆLIANUS.

MÉCHANICIENS & *MACHINISTES*, (Célebres) *Voy.* ALBERTI; ARCHIMEDE; BOWERICK; BUSCHETTO; CALLICRATE; DRAGUT; DREBEL; FONTANA; FERRACINO; s'GRAVESANDE; VI. LAURENT; METEZEAU; RANNEQUIN; RIQUET; SERVANDONI; VAUCANSON.

MEDA, *V.* XV. JEAN *DE MEDA*.

MEDAVY, *Voyez* GRANCEY.

MÉDARD, (S.) né au village de Salency, à une lieue de Noyon, d'une famille illuſtre, fut élevé ſur le ſiege épiſcopal de la ville de Vermand, en 530. Mais cette ville ayant été ruinée par les Huns & les Vandales, le ſaint tranſporta ſon ſiege à Noyon. (La ville de Saint-Quentin, bâtie près des ruines de Vermand, eſt devenue depuis la capitale de la contrée de la Picardie, appelée *le Vermandois*, & quelques géographes la nomment *Auguſta Veromanduorum*). Il monta enſuite ſur celui de Tournai, en 532. Il montra à ſon peuple le zele d'un apôtre & les entrailles d'un pere. On le força à garder ces deux évêchés, parce que l'idolâtrie faiſoit encore beaucoup de ravages dans l'un & dans l'autre. *S. Médard* fit changer de face au dioceſe de Tournai, convertit les idolâtres & les libertins, & retourna enſuite à Noyon, où il mourut le 8 Juin vers l'an 545. Il fut enſéveli au bourg de Croui, à 200 pas de Soiſſons. Ce lieu devint dès-lors célebre. On y bâtit une égliſe; on y joignit enſuite un monaſtere enrichi des libéralités de nos rois, & qui, ſous *S. Grégoire* pape, fut déclaré le chef des autres monaſteres de France.

MEDE, (Joſeph) natif d'Eſſex, membre du college de Chriſt à Cambridge, & profeſſeur en langue grecque, refuſa la prévôté du college de la Trinité de Dublin, & pluſieurs autres places importantes, pour ſe livrer à l'étude ſans diſtraction. Ce ſage littérateur mourut en 1658, à 52 ans. Ses ouvrages furent imprimés à Londres en 1664, en 2 vol. in-folio. On y trouve : I. De ſavantes *Diſſertations* ſur pluſieurs paſſages de l'Ecriture-ſainte. II. Un grand ouvrage qu'il a intitulé : *La Clef de l'Apocalypſe*. III. Des *Diſſertations* eccléſiaſtiques. *Mede* étoit plus philoſophe dans ſa conduite que dans ſes écrits : ſon travail ſur l'Apocalypſe en eſt une preuve.

MÉDÉE, fille d'*Æeta* roi de Colchide & d'*Hypſée*, s'étoit rendue fameuſe par ſes enchantemens. Ayant vu débarquer les capitaines Grecs à Colchos, elle fut ſi touchée de la bonne mine de *Jaſon*

leur chef, qu'elle leur promit de les délivrer de tous les dangers auxquels ils alloient s'expoſer pour enlever la Toiſon d'Or, ſi *Jaſon* vouloit l'épouſer. Ce prince y ayant conſenti, elle lui donna d'abord de quoi aſſoupir l'affreux dragon qui gardoit cette Toiſon, & enſuite lui facilita les moyens de l'enlever; après quoi, elle s'embarqua avec lui pour le ſuivre en Grece. Mais dans la crainte que ſon pere ne la fît arrêter dans ſa fuite, elle maſſacra ſon frere *Abſyrte*, encore enfant, & en diſperſa les membres ſur le chemin, afin que la vue de ce ſpectacle ſuſpendît la rapidité de ſes pourſuites, & qu'elle pût échapper à ſa vengeance. Etant arrivée en Theſſalie, elle rajeunit *Eſon* ſon beau-pere; & pour venger ſon mari de la perfidie de *Pélias* ſon oncle, qui avoit voulu le faire périr, elle conſeilla à ſes filles d'égorger leur pere, avec promeſſe de le rajeunir, ce qu'elle ne fit pas. Peu après, *Jaſon* s'étant dégoûté de *Médée* pour épouſer *Créüſe*, fille de *Créon*, roi de Corinthe, elle en conçut une telle jalouſie, qu'elle ſe tranſporta à Corinthe pendant les réjouiſſances du mariage, & empoiſonna le beau-pere, la femme de *Jaſon*, & deux enfans qu'elle-même avoit eus de lui, & ſe ſauva ſur un char traîné par deux dragons ailés. De retour dans la Colchide, elle remit ſon pere *Æeta* ſur le trône, d'où on l'avoit chaſſé pendant ſon abſence. [*Voyez* MEDUS]. » On » prétend, dit M. *de Grace*, que » l'hiſtoire de *Médée* fut altérée pluſieurs ſiecles après ſa mort, & » que ce ne fut que dans ces derniers temps-là qu'on lui imputa » tant de crimes, qu'elle n'avoit » réellement pas commis. On aſſure » au contraire, qu'à l'exception de » ſa foibleſſe pour *Jaſon*, à qui elle » fournit le moyen d'enlever les » tréſors de ſon pere, elle donna » toujours des marques d'un cœur » généreux & rempli de vertu. La » connoiſſance des ſimples avoit fait » l'occupation de ſa jeuneſſe, & » elle ne s'en étoit ſervie que pour » procurer du ſecours aux malades; » mais les poëtes en ont pris occaſion d'en faire une magicienne «. [*Introduction à l'Hiſtoire de l'Univers*, Tom. VI, pag. 564.]

I. MÉDICIS, (Côme de) dit *l'Ancien*, né en Septembre 1389, de *Jean de Médicis*, joua dans une condition privée un rôle auſſi brillant que le plus puiſſant ſouverain. La fortune favoriſa tellement ſon commerce, qu'il y avoit peu de princes qui approchaſſent de ſon opulence. Il répandit ſes bienfaits ſur les ſciences & ſur les ſavans. Il raſſembla une nombreuſe bibliotheque, & l'enrichit des manuſcrits les plus rares. L'envie qu'inſpirerent ſes richeſſes lui ſuſcita des ennemis qui le firent bannir de ſa patrie. Il ſe retira à Veniſe, où il fut reçu comme un monarque. Ses concitoyens ouvrirent les yeux & le rappellerent. Il fut, pendant 34 ans, l'unique arbitre de la république, & le conſeil de la plupart des villes & des ſouverains de l'Italie. Ce grand homme mourut en Août 1464, à 75 ans, comblé de félicité & de gloire. On fit graver ſur ſon tombeau une inſcription, dans laquelle on lui donnoit le glorieux titre de *Pere du Peuple* & de *Libérateur de la Patrie*.... *Voy.* CATHERINE, n° V, à la fin.

II. MÉDICIS, (Laurent de) ſurnommé *le Grand* & *le Pere des Lettres*, né en 1448, étoit fils de *Pierre*, petit-fils de *Côme*, & frere de *Julien* DE MÉDICIS. Ces deux freres, qui jouiſſoient à Florence du pouvoir abſolu, étoient vus d'un œil jaloux par le roi *Ferdinand* de Naples, & par le pape *Sixte IV*. Le premier les haïſſoit, parce qu'il

ne régnoit plus à Florence ; le ſecond, parce que les *Médicis* s'étoient oppoſés à l'élévation de ſon neveu. Ce fut à leur inſtigation que les *Pazzi* (*Voyez* ce mot.) firent éclater leur conjuration le 26 Avril 1478. *Julien* fut aſſaſſiné en entendant la meſſe. *Laurent* ne fut que bleſſé, & reconduit à ſon palais par le peuple, & au milieu de ſes acclamations. Ayant hérité d'une partie des grandes qualités de *Côme le Grand*, il fut comme lui le *Mécene* de ſon ſiecle. C'étoit (dit un hiſtorien,) une choſe auſſi admirable qu'éloignée de nos mœurs, de voir ce citoyen qui faiſoit toujours le commerce, vendre d'une main les denrées du Levant, & ſoutenir de l'autre le fardeau des affaires publiques ; entretenir des facteurs, & recevoir des ambaſſadeurs ; donner des ſpectacles aux peuples, des aſiles aux malheureux, & orner ſa patrie d'édifices ſuperbes. Ses bienfaits l'avoient tellement fait aimer des Florentins, qu'ils le déclarerent chef de leur république. Il attira à ſa cour un grand nombre de ſavans par ſes libéralités ; il envoya *Jean Laſcaris* dans la Grece, pour y recouvrer des manuſcrits dont il enrichit ſa bibliotheque. Il cultiva lui-même les lettres. Nous avons de lui : I. *Des Poéſies* italiennes, Veniſe, 1554, in-12. II. *Canzonne à ballo*, Firenze, 1568, in-4°. III. *La Compagnia del Mantellaccio, Beoni*, avec les *Sonnets* de *Burchiello*, 1558 ou 1568, in-8°. *Laurent de Médicis* étoit ſi univerſellement eſtimé, que les princes de l'Europe ſe faiſoient gloire de le nommer pour arbitre de leurs différens. On prétend que *Bajazet*, empereur des Turcs, voulant lui marquer ſa conſidération, fit rechercher à Conſtantinople les aſſaſſins de *Julien* ſon frère, & lui en envoya un qui s'étoit retiré dans cette ville. Il n'y eut que le pape *Sixte IV* qui continua de ſe déclarer contre lui ; mais *Laurent* lui réſiſta en ſouverain, & le força à faire la paix. Cet homme illuſtre mourut le 9 Avril 1492, à 44 ans. Sa gloire fut ternie par ſa paſſion pour les femmes & par ſon irréligion. Ses deux fils, (*Pierre* qui lui ſuccéda, & qui fut chaſſé de Florence en 1494 ; & *Jean*, pape ſous le nom de *Léon X*,) ſe ſignalerent comme leur pere par la généroſité & par l'amour des arts. *Pierre* mourut en 1504, laiſſant *Laurent*, dernier mâle de cette branche ; celui-ci, qui termina ſa vie en 1519, fut pere de *Catherine de Médicis*, laquelle épouſa *Henri II* roi de France : *Voyez* la *Vie* de *Laurent de Médicis*, traduite du latin de *Nicolas de Valori*, ſon contemporain, Paris, 1761, in-12.

III. MEDICIS, (Jean de) ſurnommé *l'Invincible*, à cauſe de ſa valeur & de ſa ſcience militaire, étoit fils de *Jean*, autrement dit *Jourdain de Médicis* ; & eut pour fils unique *Côme I*, dit *le Grand*, qui, à l'âge de 18 ans, fut élu duc de Florence, après le meurtre d'*Alexandre de Médicis*, en 1537. Il fit ſes premieres armes ſous *Laurent de Médicis* contre le duc d'Urbin ; ſervit enſuite le pape *Léon X*, après la mort duquel il paſſa au ſervice de *François I*, qu'il quitta pour s'attacher à la fortune de *François Sforce*, duc de Milan. Lorſque *François I* ſe ligua avec le pape & les Vénitiens contre l'empereur, il entra au ſervice de France. Il fut bleſſé à Governolo, petite ville du Mantouan, d'une arquebuſade dans le genou ; & s'étant fait tranſporter à Mantoue, il y mourut le 29 Novembre 1526, à l'âge de 28 ans. » Comme on lui dit, (rapporte » *Brantôme*,) ayant été bleſſé à la » jambe, qu'il falloit des gens pour

» le tenir pendant qu'on la lui cou-
» peroit : *Coupez hardiment*, répon-
» dit-il, *il n'eſt beſoin de perſonne ;* &
» tint lui-même la bougie pendant
» qu'on la lui coupa, le duc de
» Mantoue étant préſent ». *Varchi* rapporte le même trait. *Jean de Médicis* étoit d'une taille au-deſſus de la moyenne, fort & nerveux ; il avoit la carnation blanche, les yeux & les cheveux noirs : c'eſt le portrait que nous en a laiſſé *Tomaſini*. Ses ſoldats s'habillerent de noir, & prirent des enſeignes de la même couleur, pour témoigner leurs regrets de ſa perte ; ce qui fit ſurnommer l'infanterie Toſcane qu'il avoit commandée, les *Bandes Noires*.

IV. MEDICIS, (Laurent *ou* Laurencin de) deſcendant d'un frere de *Côme le Grand*, affecta le nom de *Populaire*. Il fit tuer, en 1537, *Alexandre de Médicis*, que *Charles-Quint* avoit fait duc de Florence, & que l'on croyoit fils naturel de *Laurent de Médicis*, duc d'Urbin : [*Voy.* ALEXANDRE, n° XV.] Il étoit jaloux de ſon pouvoir, & il déguiſoit ſa jalouſie ſous le nom d'amour de la patrie. Il aima les gens de lettres & cultiva la littérature. On a de lui : I. *Lamenti*, Modene, in-12. II. *Aridoſio*, *Comedia*, Florence, 1595, in-12. Il mourut ſans poſtérité.

V. MEDICIS, (Hippolyte de) fils naturel de *Julien de Médicis* & d'une demoiſelle *d'Urbin*, fit paroître dès ſon enfance toutes les graces de l'eſprit & du corps. Le pape *Clément VII*, ſon couſin, le fit cardinal en 1529, & l'envoya légat en Allemagne auprès de *Charles-Quint*. Lorſque ce prince paſſa en Italie, *Médicis* qui le ſuivoit, ſe livrant à ſon humeur martiale, s'habilla en général d'armée, & devança l'empereur, ſuivi des plus braves gentilshommes de la cour. Ce prince naturellement ſoupçonneux, craignant que le légat n'eût deſſein de le mettre mal avec le pape, envoya après lui & le fit arrêter. Mais ayant appris que ce n'étoit qu'une faillie de l'humeur du jeune cardinal, il le mit en liberté cinq jours après ſa détention. La réputation que *Médicis* s'acquit par l'heureux ſuccès de ſa légation, lui fut très-avantageuſe. On le conſidéra comme un des ſoutiens du ſaint ſiege : & ſur la fin de la vie de *Clément VII*, lorſque le corſaire *Barberouſſe* fit une deſcente en Italie, le ſacré college craignant pour Rome, qui n'étoit alors gardée que par deux cents hommes de la garde du pape, pria *Médicis* d'aller défendre les côtes les plus expoſées à la fureur des Barbares. En arrivant ſur la côte, il trouva heureuſement que *Barberouſſe* s'étoit retiré, de ſorte qu'il eut la gloire d'avoir chaſſé les ennemis, ſans avoir expoſé ni ſa perſonne ni ſes troupes. De retour à Rome, il entra dans le conclave, & contribua beaucoup à l'élection de *Paul III*, qui lui refuſa néanmoins la légation de la marche d'Ancone, quoiqu'elle lui eût été promiſe dans le conclave. Irrité de ce que le pape lui avoit préféré *Alexandre de Médicis*, cru fils naturel de *Laurent* duc d'Urbin, pour la principauté de Florence, ſon ambition lui perſuada qu'il y pourroit encore parvenir, en ſe défaiſant d'*Alexandre*. Il conjura donc contre lui, & réſolut de le faire mourir par le moyen d'une mine ; mais elle fut éventée. La conjuration ayant été découverte, *Octavien Zenga*, l'un de ſes gardes, fut arrêté comme l'un des principaux complices. *Hippolyte de Médicis*, craignant pour lui-même, ſe retira dans un château près de Tivoli. En voulant paſſer à Naples il tomba malade à Itri dans le territoire de Fondi, où il mourut le 13 Août

1535, âgé ſeulement de 24 ans. Quelques hiſtoriens ont aſſuré qu'il fut empoiſonné. Il avoit fait de ſa maiſon un aſile pour les malheureux, & très-ſouvent pour des ſcélérats noircis de crimes. Elle étoit ouverte à toutes ſortes de nations. On lui parloit quelquefois juſqu'à vingt ſortes de langues différentes. Il eut un fils naturel, nommé *Aſdrubal de Médicis*, qui fut chevalier de Malte. Cette anecdote prouve que ſes mœurs étoient plus militaires qu'eccléſiaſtiques. Il portoit l'épée, & ne prenoit l'habit de cardinal que lorſqu'il falloit paroître dans quelque cérémonie publique. La chaſſe, la comédie, la poéſie rempliſſoient tout ſon temps.

MEDICIS, (Autres Princes *du nom* de) *Voyez* CAPELLO... XV. ALEXANDRE... FERDINAND, n° I & II... COSME, n° I, II, III... où nous parlons des derniers rejetons de cette maiſon illuſtre.

MEDICIS, (Princeſſes *du nom* de) *Voyez* CATHERINE, n° V, & MARIE, n° XIII.

MEDICIS *ou* MEDICHINO, *Voy.* MARIGNAN.

I. MEDINA, (Jean) célebre théologien Eſpagnol, natif d'Alcala, enſeigna la théologie dans l'univerſité de cette ville avec réputation, & mourut en 1546, âgé d'environ 56 ans. On a de lui divers ouvrages, pour leſquels les théologiens marquerent un empreſſement qui ne s'eſt pas ſoutenu.

II. MEDINA, (Barthélemi) théologien Eſpagnol de l'ordre de Saint-Dominique, mourut à Salamanque en 1581, à 53 ans. On a de lui des *Commentaires* ſur *S. Thomas*: & une *Inſtruction* ſur le Sacrement de *Pénitence*. On l'accuſe d'avoir introduit l'opinion de la probabilité.

III. MEDINA, (Michel) théologien Eſpagnol, & religieux Franciſcain, mort à Tolede vers 1580, ſe diſtingua dans ſon ordre par ſon érudition & par ſes ouvrages. Les plus connus ſont: I. Deux *Traités*, l'un *du Purgatoire*, & l'autre *de la Foi en Dieu*. Ce dernier ouvrage intitulé: *Chriſtiana Parænesis, ſive De rectâ in Deum Fide*, eſt diviſé en ſept livres, & fut imprimé à Veniſe en 1564. II. De la continence de ceux qui ſont dans les ordres ſacrés: *De ſacrorum hominum continentiâ*; où il traite de l'inſtitution des évêques, des prêtres & des autres miniſtres; l'on a remarqué, comme une ſingularité, qu'il n'y regarde pas le ſous-diaconat comme un ſacrement. Ces Traités ſont encore eſtimés aujourd'hui.

MEDON, ſurnommé *le Boiteux*, étoit fils de *Codrus*, 17e & dernier roi d'Athenes. Après la mort de ſon pere, il n'y eut plus de rois à Athenes. On leur ſubſtitua les Archontes, magiſtrats qui au commencement gouvernoient la république pendant toute leur vie. *Medon* fut le premier Archonte, & fut préféré à ſon frere *Nélée* par l'Oracle de Delphes, vers l'an 1068 avant Jeſus-Chriſt. Il fit aimer & reſpecter ſon autorité.

MEDUS, fils d'*Egée* & de *Médée*, fut reconnu de ſa mere dans le moment qu'elle preſſoit *Persès*, roi de Colchide, au pouvoir de qui il étoit, de le faire mourir, le croyant fils de *Créon*. Revenue de ſon erreur, elle demanda à lui parler en particulier, & lui donna une épée dont il ſe ſervit pour tuer *Persès* lui-même. *Medus* remonta ainſi ſur le trône d'*Æeta* ſon aïeul, que *Persès* avoit uſurpé.

MEDUSE, l'une des trois Gorgones, étoit fille aînée de la nymphe *Ceto* & du Dieu marin *Phorcus*. Elle habitoit les iſles Orcades, dans l'océan Ethiopien. *Neptune*, épris de ſes charmes, abuſa d'elle dans

le temple de *Minerve*. Cette Déeſſe, irritée de ce ſacrilege, métamorphoſa les cheveux de *Méduſe*, qui étoient d'un blond doré, en ſerpens, & donna à la tête la vertu de changer en pierres tous ceux qui la regarderoient. *Perſée*, muni des ailes de *Mercure*, coupa la tête de *Méduſe*, du ſang de laquelle naquit le cheval *Pégaſe*, qui, frappant du pied contre terre, fit jaillir la fontaine *Hippocrene*. *Perſée* ayant enchâſſé cette tête dans le bouclier de Pallas, revint triomphant dans ſon pays, où il changea en pierres tous ceux à qui il la préſenta.

MEERBEECK, (Adrien Van) né à Anvers en 1563, régenta les humanités à Bornhem & à Aloſt. Il mourut vers l'an 1627. Il eſt connu par une *Chronique univerſelle*, mais principalement des Pays-Bas, depuis l'an 1500 juſqu'en 1620, en flamand, Anvers, 1620, in-fol. avec des portraits bien gravés. Elle eſt eſtimée. Le but de l'auteur eſt de rétablir la vérité de l'hiſtoire altérée par les hiſtoriens proteſtans.

MEGAPENTHE, fils de *Prætus*, roi de Tyrinthe, changea ſes états contre ceux de *Perſée*, quand celui-ci eut tué ſon pere *Acriſe*. Il y eut un autre *MÉGAPENTHE*, fils de *Ménélas*.

MÉGARE, fille de *Créon* & femme d'*Hercule*. Pendant la deſcente d'*Hercule* aux enfers, *Lycus* voulut forcer *Mégare* de lui céder le royaume & de ſe livrer à lui : mais *Hercule*, revenu du Tartare, tua l'uſurpateur. *Junon*, toujours irritée contre *Hercule*, parce qu'il étoit fils d'une des concubines de *Jupiter*, trouva que cette mort étoit injuſte, & lui inſpira une telle fureur, qu'il maſſacra *Mégare* & les enfans qu'il avoit eus d'elle.

MÉGARIQUE, (la *SECTE*) *Voy.* I. EUCLIDE.

MEGASTHENE, hiſtorien Grec, compoſa ſous *Seleucus Nicanor*, vers l'an 292 avant J. C., une *Hiſtoire des Indes* qui eſt citée par les anciens, mais qui s'eſt perdue. Celle que nous avons aujourd'hui ſous ſon nom, eſt une ridicule ſuppoſition d'*Annius* de Viterbe.

MEGE, (D. Antoine-Joſeph) Bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Clermont en Auvergne, mourut à Saint-Germain-des-Près en 1661, à 66 ans. Il donna, en 1661, une traduction françoiſe du traité de *Jonas* évêque d'Orléans, pour l'inſtruction des laïques. Son *Commentaire* françois ſur la *Regle de Saint-Benoît*, Paris, 1687, in-4°, & la *Vie* du même Saint, avec une hiſtoire de ce qui eſt arrivé de plus mémorale dans ſon ordre, in-4°. 1690, ſont eſtimés à cauſe de l'érudition qu'il y a répandue. Sa piété égaloit ſon ſavoir.

MÉGERE, l'une des trois Furies, *Voyez* EUMENIDES.

MEHEGAN, (Guillaume-Alexandre de) vit le jour en 1721, à la Salle dans les Cévenes, d'une famille originaire d'Irlande. Il ſe conſacra de bonne heure aux lettres, & fit paroître, en 1752, un ouvrage intitulé : *L'Origine des Guebres*, ou *la Religion naturelle miſe en action*. Ce livre tient un peu trop à ce caractere de hardieſſe, que l'on reproche aux productions philoſophiques de notre ſiecle; il eſt devenu très-rare. En 1755, il donna des *Conſidérations ſur les révolutions des Arts*, qui ſont plus communes, & un petit volume de *Pieces fugitives* en vers, qui valent beaucoup moins que ſa proſe. L'année d'après il publia les *Mémoires de la Marquiſe de Terville*, & les *Lettres d'Aſpaſie*, in-12. Le ſtyle de ces Mémoires paroît un peu trop apprêté, & c'eſt en général le défaut dont

l'auteur

l'auteur avoit le plus à ſe défendre. Il avoit une nature qui reſſembloit à l'art, juſque dans le ſon de ſa voix. Il étoit trop concerté, trop arrangé dans ſa perſonne, ainſi que dans ſes écrits, & la facilité extrême avec laquelle il parloit, ne pouvoit faire diſparoître l'affectation de ſon eſprit. Le ſtyle de *Méhégan* devoit mûrir, & mûrit en effet avec l'âge. Il donna, en 1759, *l'Origine, les progrès & la décadence de l'Idolâtrie*, in-12: production où cette maturité eſt déjà ſenſible. Elle l'eſt davantage encore dans ſon *Tableau de l'Hiſtoire moderne*, imprimé en 3 vol. in-12; en 1766. Il mourut le 23 Janvier de la même année, avant que ce livre éloquent & plein d'eſprit vît le jour. On y retrouve les richeſſes de l'élocution & les graces de l'imagination, qui rendoient ſon ſtyle & ſa converſation ſi fleuris. Ce qui rend la lecture de ce *Tableau hiſtorique* un peu fatigante, c'eſt que l'auteur a la manie ambitieuſe de peindre tous les objets avec des couleurs brillantes. Pour animer ſes récits, il raconte tout au préſent, & il prodigue les images. Ce ton, qui plaît d'abord beaucoup, ne peut que laſſer à la longue. Au reſte, l'excès de l'eſprit étant naturel à l'auteur, on lui pardonne aiſément ce défaut. Il avoit épouſé une femme aimable, digne de ſon choix par ſes graces & ſon eſprit.

MEHEMET, *Voyez* III. MAHOMET.

I. MEIBOMIUS, (Henri) médecin de Helmſtadt, mort en 1625, joignoit à la connoiſſance de ſon art celle de la littérature. On a de lui quelques ouvrages de ce dernier genre, imprimés à Helmſtadt en 1660, in-4°, & inſérés depuis dans les *Rerum Germanicarum Scriptores*, que publia ſon petit-fils. Il fut pere de celui dont nous allons parler.

II. MEIBOMIUS, (Jean-Henri) profeſſeur en médecine à Helmſtadt ſa patrie, & enſuite premier médecin de Lubeck, naquit le 27 Août 1590, & mourut le 16 Mai 1655. Il eſt connu par pluſieurs ouvrages. Les plus célebres ſont: I. *Mecænas*, ſive *De C. Clinii Mecænatis vitâ, moribus & geſtis liber ſingularis*, à Leyde, 1653, in-4°. Ce n'eſt qu'une compilation ſans méthode & ſans critique; mais elle eſt puiſée dans les ſources. II. *De Cereviſiis*, à Helmſtadt, 1668, in-4°. III. *Tractatus de uſu flagrorum in re Medica & Venerea*, Leyde, 1643, in-4°; Francfort, 1670, in-8°, avec des obſervations de *Thomas Bartholin*.

III. MEIBOMIUS, (Henri) fils du précédent, eſt plus célebre que ſon pere. Il naquit à Lubeck en 1638, parcourut l'Allemagne, l'Angleterre, la France, l'Italie; profeſſa la médecine, l'hiſtoire & la poéſie dans l'univerſité de Helmſtadt, & mourut le 26 Mars 1700, à 62 ans. Quelque occupation que lui donnaſſent ſes emplois & la pratique de la médecine, il trouva du temps pour publier divers ouvrages. Les principaux ſont: I. *Scriptores rerum Germanicarum*, in-folio, 1688, 3 vol. Cette collection, commencée par ſon pere, renferme beaucoup de pieces ſur les différentes parties de l'Hiſtoire d'Allemagne. II. *Ad Saxoniæ inferioris Hiſtoriam Introductio*, 1687, in-4°. L'auteur y examine la plupart des écrivains de l'Hiſtoire de Saxe dont les ouvrages ſont imprimés ou manuſcrits. III. *Valentini-Henrici* Vogleri *Introductio univerſalis in notitiam cujuſcumque generis bonorum Scriptorum*, 1700, in-4°, Helmſtadt: édition accompagnée des *Notes de Meibomius*. IV. *Chronicon Bergenſe*: compilation utile pour l'Hiſtoire de Saxe. V. *De Vaſis palpebrarum*

novis, Helmſtadt, 1666, in-4°. On a cru mal-à-propos que *Meibomius* avoit fait des découvertes ſur les glandes & les vaiſſeaux des paupieres : il eſt vrai qu'il en a donné une deſcription exacte, mais *Caſſerius* les avoit connus long-temps avant lui. *Voyez* les Mémoires de *Nicéron*, tom. XVIII, qui donne un catalogue détaillé de ſes autres ouvrages.

IV. MEIBOMIUS, (Marc) de la même famille que les précédens, ſe conſacra comme eux à l'érudition. Il mit au jour, en 1652, en 2 vol. in-4°, un *Recueil* & une *Traduction* des *Auteurs* qui ont écrit *ſur la Muſique des Anciens*. La reine *Chriſtine*, à qui il le dédia, l'appela à ſa cour. Cette princeſſe l'engagea à chanter un air de muſique ancienne, tandis que *Naudé* danſeroit les danſes Grecques au ſon de ſa voix. Ce ſpectacle le couvrit de ridicule. *Meibomius* ſe vengea ſur *Bourdelot*, médecin favori & bouffon de la reine, à laquelle il avoit perſuadé de ſe donner cette comédie. Il lui meurtrit le viſage à coups de poing, & abandonna bruſquement la cour de Suede. On a encore de lui : I. Une *Edition* des anciens Mythologues Grecs. II. *De fabricâ Triremium*, à Amſterdam, 1671, in-4°. III. Des *Corrections* pour l'exemplaire Hébreu de la Bible, qui fourmilloit de fautes ſelon lui. Cet ouvrage téméraire parut à Amſterdam en 1698, in-fol. ſous ce titre : *Davidis Pſalmi, & totidem Sacræ Scripturæ veteris Teſtamenti capita... reſtituta*, &c. *Voyez* PERSONA. Il mourut en 1711.

MEIGRET, *ou* MAIGRET, (Louis) écrivain Lyonnois, publia en 1542, in-4°, un *Traité* ſingulier *ſur l'Orthographe Françoiſe*, qui fit beaucoup de bruit. Cet ouvrage eut des partiſans & des adverſaires ; il étoit conforme à la prononciation, qui a preſque autant changé depuis, que l'orthographe : ce qui prouve que ce ſyſtême, ſouvent renouvelé, n'eſt pas le meilleur.

MEILLERAIE, (La) *Voyez* PORTE, n° II.

MEINGRE, (Jean de) *Voyez* BOUCICAUT,

MEIR, (Joſeph) fameux Rabbin, *Voyez* JOSEPH, n° XI.

MEISNER, (Balthaſar) Luthérien, profeſſeur de théologie à Wirtemberg, né en 1587, mort en 1628, a laiſſé une *Anthropologie*, 1663, 2 vol. in-4°, & une *Philoſophie ſobre*, 1655, 3 vol. in-4°. Il ne faut pas le confondre avec un auteur de ce nom, beaucoup plus moderne, dont nous avons un petit traité latin ſur le *Thé*, *Café*, &c., écrit avec élégance & intérêt.

MEISSONIER, Juſte-Aurele) né à Turin en 1695, mort à Paris en 1750, à 55 ans, deſſinateur, peintre, ſculpteur, architecte & orfevre. Il montra, dans tous ces différens genres, une imagination féconde & une exécution facile. Ses talens lui mériterent la place d'orfevre & de deſſinateur du roi. Les morceaux d'orfévrerie qu'il a terminés, ſont de la plus grande perfection. Ses autres ouvrages ont cette noble ſimplicité de l'antique, le vrai caractere du ſublime. *Hoquier* a gravé, avec beaucoup d'intelligence, un grand nombre de *Planches*, qui forment une ſuite variée & intéreſſante.

MÉLA, *Voyez* POMPONIUS MELA.

MELAC, *Voyez* LAUBANIE.

MELAMPUS, fameux devin parmi les anciens Païens, & habile médecin, étoit fils d'*Amythaon* & d'*Aglaïa* & frere de *Bias*. Il vivoit du temps de *Prœtus*, roi d'Argos, avant la guerre de Troye, & vers l'an 1380 avant J. C. Il fit

moigna tant d'amitié & d'affection à ſon frere *Bias*, qu'il lui procura une femme, puis une couronne. *Nélée*, roi de Pyle, exigeoit de ceux qui vouloient ſe marier avec ſa fille, qu'ils lui amenaſſent des bœufs d'une grande beauté qu'*Iphiclus* nourriſſoit dans la Theſſalie. *Melampus*, pour mettre ſon frere en état de faire à *Nélée* ce préſent, entreprit d'enlever ces bœufs. Il n'y réuſſit pas, & fut mis en priſon; mais ayant prédit dans ſa priſon les choſes qu'*Iphiclus* déſiroit connoître, il obtint pour récompenſe les bœufs qu'il vouloit avoir, & fut ainſi cauſe du mariage de ſon frere. Quelque temps après, les filles de *Prœtus* & les autres femmes d'Argos étant devenues furieuſes, il offrit de les guérir, à condition que *Prœtus* lui donneroit un tiers de ſon royaume, & un autre tiers à ſon frere *Bias*. La maladie augmentant de jour en jour, l'on conſentit à ces conditions; & *Melampus* guérit les Argiennes en leur donnant de l'ellébore noir, qu'on nomma depuis *Melampodium*. Il épouſa *Iphianaſſe*, l'une des filles de *Prœtus*, & fut le premier qui apprit aux Grecs les cérémonies du culte de *Bacchus*. Dans la ſuite on lui éleva des temples & on lui offrit des ſacrifices. Il entendoit, ſelon la Fable, le langage des oiſeaux, & il apprenoit d'eux ce qui devoit arriver. On a feint même que les vers qui rongent le bois, répondoient à ſes queſtions. Nous avons ſous ſon nom, pluſieurs *Traités de Médecine* en grec, qui ſont conſtamment ſuppoſés.

MELAN, *Voyez* MELLAN.

MELANCHTHON, (Philippe) né à Bretten dans le Palatinat du Rhin le 16 Février 1497, fit ſes études, ſous la direction du célebre *Reuchlin*, ſon oncle maternel, lequel changea ſon nom barbare de *Schwartſerdt*, qui en allemand ſignifie *Terre-noire*, en celui de *Melanchthon*, qui a la même ſignification en grec. Après avoir étudié environ 2 ans à Pforſheim, ſous l'œil vigilant de *Reuchlin*, il fut envoyé à Heidelberg en 1509. Ses progrès furent ſi rapides, qu'on lui donna à inſtruire le fils d'un comte, quoiqu'il n'eût encore que quatorze ans. *Melanchthon* alla continuer ſes études en 1512 dans l'académie de Tubinge, & y expliqua publiquement *Virgile*, *Cicéron* & *Tite-Live*. La chaire de profeſſeur en langue grecque, dans l'univerſité de Wirtemberg, lui fut accordée en 1518, par *Fréderic* électeur de Saxe, à la recommandation de *Reuchlin*. Les leçons qu'il fit ſur *Homere*, & ſur le texte grec de l'Epître de *S. Paul* à *Tite*, lui attirerent une grande foule d'auditeurs, & effacerent le mépris auquel ſa taille & ſa mine l'avoient expoſé. Son nom pénétra dans toute l'Allemagne, & il eut quelquefois juſqu'à 2500 auditeurs. Il ſe forma bientôt une liaiſon intime entre lui & *Luther*, qui enſeignoit la théologie dans la même univerſité. Ils allerent enſemble à Leipzig en 1519, pour diſputer avec *Echius*. Ils s'y ſignalerent l'un & l'autre, & les raiſonnemens des théologiens catholiques ne les ramenerent pas plus à la vérité, que les cenſures fulminées par les écoles les plus célebres. En 1523 la faculté de théologie de Paris cenſura tous les écrits de *Melanchthon*, & les déclara même plus dangereux que ceux de *Luther*, parce que les ornemens du ſtyle y brilloient davantage. Selon cette cenſure, le diſciple du réformateur d'Iſlebe enſeignoit que » le concile » de Lyon qui avoit approuvé les » Décrétales, devoit paſſer pour » impie; qu'il n'étoit pas permis » aux Chrétiens de plaider; que

» tous les fidelles étoient prêtres, » offrant à Dieu leur corps qui eſt » le ſeul ſacrifice exiſtant ſur la » terre; qu'il n'y avoit point de » ſacrement de l'*Ordre*, du *Mariage*, » & de l'*Extrême-Onction*; que c'é- » toit une impiété de regarder la » célébration de la meſſe comme » une bonne œuvre, de taxer de » péché ceux qui ne récitent pas » les *Heures* canoniales, ou qui » mangent de la viande le vendredi » & le ſamedi; qu'il ne devoit y » avoir ni loi eccléſiaſtique, ni » droit canon, ni vœux, ni inſti- » tut monaſtique; qu'il n'y avoit » dans l'homme ni libre arbitre, ni » mérite; que tout arrivoit néceſ- » ſairement; qu'ainſi Dieu nous fai- » ſoit pécher; que la loi de Dieu » commandoit des choſes impoſſi- » bles; que la trahiſon de *Judas* » étoit auſſi-bien l'œuvre de Dieu, » que la converſion de *S. Paul*; & » & qu'enfin Dieu n'opéroit point » le ſalut, ſi le libre arbitre l'opé- » roit; que tous les évêques » étoient égaux; qu'il n'y avoit » point de précepte divin qui or- » donnât la confeſſion, lorſqu'on » ſe corrigeoit de ſoi-même; qu'il » n'y avoit que deux ſacremens, » le *Baptême* & l'*Euchariſtie*; que la » ſeule diſpoſition néceſſaire pour » bien communier, étoit de croire; » que *Luther* n'avoit rien de com- » mun avec les hérétiques, & qu'au » contraire il avoit beaucoup ſervi » l'Egliſe, en lui apprenant la vé- » ritable maniere de faire pénitence » & de communier; que c'eſt par » le moyen des théologiens ſophiſ- » tes, que le pape avoit retranché la » communion ſous les deux eſpeces; » qu'on pouvoit ſans héréſie ne » pas croire la tranſſubſtantiation, » &c. &c «. Les années ſuivantes furent une complication de travaux pour *Melanchthon*. Il compoſa quantité de livres; il enſeigna la théologie, fit pluſieurs voyages pour les fondations des colleges & pour la viſite des égliſes; & dreſſa, en 1530, la confeſſion de Foi, connue ſous le nom de *Confeſſion d'Auſbourg*, parce qu'elle fut préſentée à l'empereur à la diete de cette ville. L'eſprit de conciliation qu'il avoit conſervé malgré les erreurs dont *Luther* l'avoit imbu, engagea le roi *François I* à lui écrire, en 1535, pour le prier de venir conférer avec les docteurs de Sorbonne. Ce prince, fatigué des querelles de religion, cherchoit un moyen de les éteindre. Le diſciple de *Luther* ſouhaitoit ardemment ce voyage, ainſi que ſon maître; mais l'électeur de Saxe ne voulut jamais le permettre, ſoit qu'il ſe défiât de la modération de *Melanchthon*, ſoit qu'il craignit de ſe brouiller avec *Charles-Quint*. Le roi d'Angleterre déſira non moins vainement de voir ce célebre théologien Proteſtant. *Melanchthon* aſſiſta en 1539 aux conférences de Spire, & il y fit éclater ſon ſavoir. On dit qu'ayant eu occaſion de voir ſa mere pendant ce voyage, cette bonne femme, qui étoit Catholique, lui demanda ce qu'il falloit qu'elle crût au milieu de tant de diſputes? *Continuez*, lui répondit ſon fils, *de croire & de prier comme vous avez fait juſqu'à préſent, & ne vous laiſſez point troubler par le conflit des diſputes de Religion.* L'abbé *de Choiſi* ajoute, que ſa mere lui ayant demandé quelle religion étoit la meilleure? il lui dit: *La NOUVELLE eſt plus plauſible; l'ANCIENNE eſt plus ſûre...* *Melanchthon* ne parut pas avec moins de diſtinction aux fameuſes conférences de Ratisbonne en 1541; & à celles qui ſe tinrent en 1548, au ſujet de l'*Interim* de *Charles-Quint*. Il compoſa la cenſure de cet *Interim*, avec tous les écrits qui furent préſentés à ces conférences. Enfin, après avoir eſſuyé des fatigues &

des traverſes pour ſon parti, il mourut à Wirtemberg le 19 Avril 1560, âgé de 64 ans. *Melanchthon* étoit un homme paiſible & modeſte, d'un eſprit doux & tranquille, n'ayant rien du génie impétueux de *Luther* & de *Zuingle*. Il haïſſoit les diſputes de religion, & il n'y étoit entraîné que par le rôle qu'il avoit à jouer dans ces querelles. Il paroît par ſa conduite & par ſes ouvrages, qu'il n'étoit pas éloigné, comme *Luther*, des voies d'accommodement; & qu'il eût ſacrifié beaucoup de choſes pour la réunion des Proteſtans avec les Catholiques. Il fut le plus zélé des diſciples de *Luther*; il fut auſſi le plus inconſtant. Quoiqu'il eût embraſſé d'abord toutes les erreurs de ſon maître, il ne laiſſa pas d'être enſuite *Zuinglien* ſur quelques points, *Calviniſte* ſur d'autres, incrédule ſur pluſieurs, & fort irréſolu ſur preſque tous. On prétend qu'il changea 14 fois de ſentiment ſur la juſtification, ce qui lui mérita le nom de *Prothée d'Allemagne*. Il auroit voulu quelquefois en être le *Neptune*, qui retient la fougue des vents; mais il naviguoit ſur une mer trop orageuſe. Les inquiétudes de ſa conſcience influoient encore beaucoup ſur les incertitudes de ſon eſprit. L'arrogance fougueuſe de *Luther*, tant de ſectes élevées ſous ſes drapeaux, tant de changemens bizarres dans les choſes les plus ſaintes, bourreloient ſon cœur. La mort fut un bonheur pour lui; il l'attendoit avec impatience pour pluſieurs raiſons, qu'il écrivit ſur un morceau de papier à deux colonnes, quelque temps avant ſa derniere heure. Les principales étoient: 1° parce qu'il ne ſeroit plus expoſé ni à la haine, ni à la fureur des théologiens: 2° parce qu'il verroit Dieu, & qu'il puiſeroit dans ſon ſein la connoiſſance des myſteres admirables qu'il n'avoit vus dans cette vie qu'à travers un voile. Ses nombreux ouvrages ont été imprimés pluſieurs fois dans différentes villes d'Allemagne. La plus ancienne édition eſt celle de 1561; & la plus complete eſt celle qu'en a donnée *Gaſpard Peucer* ſon gendre, à Wirtemberg, 15 tomes en 4 vol. in-folio, 1601. On y remarque beaucoup d'eſprit, une érudition très-étendue, & ſur-tout plus de modération qu'on n'en trouve ordinairement dans les controverſiſtes. Il ſe plaint amérement de la tyrannie de ſes collegues, *avides de ſon ſang*, dit-il, *parce que, pour empêcher la diſcorde, il voudroit les ramener à cette autorité qu'ils appellent ſervitude.* Il écrit que l'*Egliſe eſt retombée dans ſon ancienne tyrannie*, que *les chefs de la populace, flatteurs & ignorans, peu jaloux de la ſaine doctrine & de la diſcipline eccléſiaſtique, au lieu de pratiquer les œuvres de piété, ne cherchent qu'à dominer; qu'il ſe trouve au milieu d'eux, comme Daniel au milieu des lions*; que *ne pouvant les empêcher de dominer, il prend la réſolution de les fuir..... Ces héros*, dit-il, *qui ſuſcitent pour des bagatelles les guerres les plus cruelles à l'Egliſe & à la patrie, ne ſont nullement touchés de ſa ſituation.... Nos gens me blâment de ce que je rends la juridiction aux évêques. Le peuple accoutumé à vivre en liberté, après avoir ſecoué le joug, ne veut plus le recevoir. Les villes de l'empire ſont celles qui haïſſent le plus la domination: peu en peine de la doctrine & de la religion, elles ne ſont jalouſes que de l'empire & de la liberté.* » Plût à Dieu, (s'écrie-t-il dans un autre endroit) » que je puſſe, non » pas infirmer la domination ſpi- » rituelle des évêques, mais en » rétablir la domination; car je vois » quelle égliſe nous allons avoir, » ſi nous renverſons la police eccléſiaſtique. Je vois que la tyrannie ſera plus inſupportable que ja-

» mais «. Dans cette anarchie produite par les nouvelles erreurs, il déſira quelquefois le rétabliſſement non-ſeulement des évêques ſur les paſteurs inférieurs; mais il ſembla reconnoître la néceſſité de celle du pape ſur les évêques: *Primùm igitur hoc omnes unanimiter profitemur politiam eccleſiaſticam rem eſſe ſanctam, & utilem, ut ſint utique aliqui epiſcopi qui præſint pluribus eccleſiarum miniſteriis, item ut* ROMANUS PONTIFEX PRÆSIT OMNIBUS EPISCOPIS. *Opus eſt enim in eccleſia gubernatoribus, qui vocatos ad miniſteria eccleſiaſtica explorent & ordinent.... & inſpiciant doctrinam ſacerdotum; & ſi nulli eſſent epiſcopi, tamen creari tales oporteret.* D'Argentré, *Coll. judic.* tom. 1, part. 2, pag. 387. Il faut convenir que *Melanchthon* paroiſſoit chercher la paix & la vérité; mais il s'éloigna ſouvent des chemins qui y conduiſent. A ſes erreurs ſur la foi, il joignoit mille rêveries ſur les prodiges, ſur l'aſtrologie, ſur les ſonges pour leſquels il avoit une crédulité ſurprenante. *Joachim Camerarius* a écrit la *VIE de Melanchthon*, en latin, 1655, in-8°.

MÉLANIE, (Ste.) dame Romaine, étoit petite-fille de *Marcellin*, qui avoit été élevé au conſulat. Après avoir perdu ſon mari & deux de ſes fils, elle fit un voyage en Egypte, & viſita les Solitaires de Nitrie. Sa charité induſtrieuſe & libérale répandit ſes bienfaits ſur les confeſſeurs orthodoxes que l'Arianiſme perſécutoit: elle en nourrit juſqu'à 5000 pendant trois jours. Pluſieurs Catholiques ayant été relégués dans la Paleſtine, elle les ſuivit, & ſe rendit à Jéruſalem avec le prêtre *Ruſin* d'Aquilée. Elle y bâtit un monaſtere, où elle mena une vie pénitente, ſous la direction de ce *Ruſin*. *Publicola*, fils de *Mélanie*, & préteur de Rome, avoit épouſé en cette ville une femme de qualité, nommée *Albine*. Il en eut une fille nommée auſſi *MÉLANIE*, vers 388, qui épouſa *Pinien*, fils de *Sévere*, gouverneur de Rome, & en eut deux enfans, qu'elle perdit peu de temps après leur naiſſance. Elle réſolut alors de vivre dans une continence perpétuelle. Sa grand'-mere fit un voyage en Italie vers 405, pour la confirmer dans ſa réſolution. L'ancienne *Mélanie* paſſa en Sicile, avec *Albine* & ſa petite-fille, en 410, lorſque les Goths allerent aſſiéger Rome. Elle retourna enſuite à Jéruſalem, où elle mourut ſaintement quarante jours après ſon arrivée. *Albine*, *Pinien* & la jeune *Mélanie* paſſerent en Afrique, affranchirent 8000 eſclaves, y virent *S. Auguſtin*, & bâtirent deux monaſteres à Tagaſte, l'un pour les hommes, & l'autre pour les filles. Six ans après, ils allerent s'établir à Jéruſalem. La jeune *Mélanie* y mourut dans une cellule du Mont des Oliviers, en 434, après avoir conſumé ſes jours dans des auſtérités incroyables.

MÉLANION, fils d'*Amphidamas*, & petit-fils de *Lycurgue*, roi d'Arcadie, épouſa *Atalante*, fille d'*Jaſius*, roi du pays, & en eut un fils nommé *Parthénope*.

MÉLANIPPE, fille d'*Eole*, épouſa clandeſtinement *Neptune*, de qui elle eut deux fils. Son pere en fut ſi irrité, qu'il fit expoſer ſes deux enfans auſſi-tôt après leur naiſſance, & crever les yeux à *Mélanippe*, qu'il renferma dans une étroite priſon. Les enfans ayant été nourris par des bergers, délivrerent leur mere de la priſon où elle étoit enfermée; & *Neptune* lui ayant rendu la vue, elle épouſa *Métaponte*, roi d'Icarie.

MÉLANIPPIDES. Il y a eu deux poëtes grecs de ce nom. L'un vivoit 520 ans avant J. C.; l'autre, petit-fils du premier par une fille,

floriſſoit 60 ans après, & mourut à la cour de *Perdiccas II*, roi de Macédoine. On trouve des fragmens de leurs poéſies dans le *Corpus Poetarum Græc.* à Geneve, 1606 & 1614, 2 vol. in-folio.

MELCHIADE *ou* MILTIADE, (S.) pape après *Euſebe*, en 311, étoit originaire d'Afrique. Il eut le bonheur de voir, durant ſon pontificat, la religion Chrétienne s'étendre par toute la terre, & adoptée par *Conſtantin*, qui s'en rendit protecteur; cette joie fut troublée par le ſchiſme des Donatiſtes. Il fit tous ſes efforts pour les engager à ſe ſoumettre à la pénitence; mais il n'y réuſſit pas. Il mourut le 15 Janvier 314.

MELCHIOR. C'eſt le nom qu'on a donné à l'un des trois Mages qui adorerent J. C. *Baillet* ſoupçonne que ce nom eſt corrompu de l'hébreu. *Voyez* BALTHASAR.

MELCHIOR ADAM, & MELCHIOR CANUS, *Voy.* VI. ADAM & I. CANUS.

MELCHISEDECH, roi de Salem, & prêtre du Très-Haut, vint à la rencontre d'*Abraham*, victorieux de *Chodorlahomor*, juſque dans la vallée de Savé. Il le bénit, & lui préſenta du pain & du vin; ou, ſelon l'explication des Peres, il offrit pour lui le pain & le vin en ſacrifice au Seigneur. *Abraham* voulant reconnoître en lui la qualité de prêtre du vrai Dieu, lui donna la dîme de tout ce qu'il avoit pris ſur l'ennemi. Il n'eſt plus parlé dans la ſuite de *Melchiſedech*; & l'Ecriture ne nous apprend rien, ni de ſon pere, ni de ſa généalogie, ni de ſa naiſſance, ni de ſa mort. Les ſavans ont fait une infinité de queſtions inutiles, ſoit ſur ſa perſonne, ſoit ſur la ville où il régnoit. Quelques-uns ont cru qu'il étoit roi de Jéruſalem; d'autres, que Salem étoit une ville différente, ſituée près de Scythopolis, la même où arriva *Jacob* à ſon retour de Méſopotamie. Les Juifs prétendoient que *Melchiſedech* étoit le même que *Sem*, fils de *Noë*; d'autres, qu'il étoit Païen, fils d'un roi d'Egypte ou de Libye: *Origene* a cru que c'étoit un Ange. Les hérétiques nommés *Melchiſedéciens*, prenant à la lettre ce que dit *St. Paul*, que *Melchiſedech* n'avoit ni pere, ni mere, ni généalogie, ſoutenoient que ce n'étoit pas un homme, mais une vertu céleſte, ſupérieure à *J. C.* même. *Voyez* THÉODOTE, n° *III.*

MELCTAL, (Arnold de) natif du canton d'Underval en Suiſſe, eſt un des principaux auteurs de la liberté Helvétique. Irrité de ce que *Griſler*, gouverneur de l'empereur *Albert I*, avoit fait crever les yeux à ſon pere, il ſe joignit à *Werner Stouffacher*, à *Walter Furſt* & à *Guillaume Tell*, & fit ſoulever ſes compatriotes contre la domination de la maiſon d'Autriche. *Guillaume Tell* tua *Griſler* d'un coup de fleche. Tel fut le commencement de la république des Suiſſes. Le projet de cette révolution fut formé le 14 Novembre 1307. L'empereur *Albert d'Autriche*, qui vouloit punir les auteurs & leurs partiſans, fut prévenu par la mort. Le duc d'Autriche *Léopold* aſſembla contre eux 20,000 hommes. Les Suiſſes ſe conduiſirent comme les Lacédémoniens aux Thermopyles. Ils attendirent, au nombre de 4 ou 500, la plus grande partie de l'armée Autrichienne au pas de Morgate. Plus heureux que les Lacédémoniens, ils mirent en fuite leurs ennemis en roulant ſur eux des pierres. Les autres corps de l'armée ennemie furent battus en même temps par un auſſi petit nombre de Suiſſes. Cette victoire ayant été gagnée dans le canton de Schweitz, les deux autres can-

tons donnerent ce nom à leur confédération. Petit-à-petit les autres cantons entrerent dans l'alliance. Berne, qui eſt en Suiſſe ce qu'Amſterdam eſt en Hollande, ne ſe ligua qu'en 1352; & ce ne fut qu'en 1513, que le petit pays d'Appenzel ſe joignit aux autres cantons, & acheva le nombre de XIII. Jamais peuple n'a plus long-temps ni mieux combattu pour recouvrer ſa liberté que les Suiſſes. Ils l'ont gagnée par plus de 60 combats contre les Autrichiens; & il eſt à croire qu'ils la conſerveront. Tout pays qui n'a pas une grande étendue, qui n'a pas trop de richeſſes, où les lois ſont douces, doit être libre long-temps. Le nouveau gouvernement en Suiſſe a fait changer de face à la nature. Un terrain aride, négligé ſous des maîtres trop durs, a été enfin cultivé. La vigne a été plantée ſur les rochers; des bruyeres défrichées & labourées par des mains libres, ſont devenues fertiles. *Voy.* TELL & FURST.

I. MELEAGRE, fils d'*Œnée* roi de Calydon, & d'*Althée*. Sa mere accouchant de lui, vit les trois Parques auprès du feu, qui y mettoient un tiſon, en diſant: *Cet enfant vivra tant que le tiſon durera.* *Althée* alla promptement ſe ſaiſir du tiſon, l'éteignit, & le garda bien ſoigneuſement. *Œnée* ſon époux, ayant oublié dans un ſacrifice qu'il faiſoit à tous les dieux, de nommer *Diane*, cette déeſſe s'en vengea en envoyant un ſanglier ravager tout le pays de Calydon. Les princes Grecs s'aſſemblerent pour tuer ce monſtre, & *Méléagre* à leur tête fit paroître beaucoup de courage. *Atalante* bleſſa la premiere le ſanglier, & cette beauté guerriere lui en offrit la hure, comme la plus conſidérable dépouille. Les freres d'*Althée*, mécontens de cette déférence, prétendirent l'avoir; mais le jeune prince, jaloux d'un préſent qui flattoit ſon orgueil, & qui venoit ſur-tout d'une main chere, tua ſes oncles, & en reſta poſſeſſeur. *Althée* vengea la mort de ſes freres, en jetant au feu le tiſon fatal; & *Méléagre* auſſi-tôt ſe ſentit dévorer les entrailles, & périt miſérablement. Il ne faut pas le confondre avec MÉLÉAGRE, roi de Macédoine, l'an 280 avant l'ere Chrétienne.

II. MELEAGRE, poëte Grec, natif de Gadare, (autrement *Séleucie*) en Syrie, floriſſoit ſous le regne de *Séleucus VI*, dernier des rois de Syrie. Il fut élevé à Tyr, & finit ſes jours dans l'iſle de Coos, anciennement appelée *Mérope*. C'eſt-là qu'il fit le recueil d'Epigrammes grecques, que nous appelons l'*Anthologie*. Il y raſſembla ce qu'il avoit trouvé de plus fin & de plus ſaillant dans les ouvrages de 46 poëtes. La diſpoſition des Epigrammes de ce recueil fut ſouvent changée dans la ſuite, & l'on y fit pluſieurs additions. Le moine *Planudes* le mit, en 1380, dans l'état où nous l'avons actuellement, Francfort, 1600, in-fol. Il y en a quelques-unes de jolies; mais la plupart manquent de ſel.

I. MELECE, *ou plutôt* MELICE, *Melicius*, évêque de Lycopolis en Egypte, fut dépoſé dans un ſynode, par *Pierre* évêque d'Alexandrie, pour avoir ſacrifié aux Idoles pendant la perſécution. Ce prélat indocile forma un ſchiſme en 306, & eut grand nombre de partiſans, qu'on appela *Meléciens*, & qui d'abord ennemis des Ariens, s'unirent enſuite à eux pour perſécuter *S. Athanaſe*. *Melece* mourut vers 326, dans l'eſprit de rebellion qui l'avoit animé pendant ſa vie. Il ne faut pas confondre ſes diſciples avec les Meléciens Catholiques,

dont il eſt parlé dans l'article ſuivant.

II. MELECE DE MELITINE, (ville de la petite Arménie) homme irréprehenſible, juſte, ſincere, craignant Dieu, & d'une douceur admirable, fut élu évêque de Sebaſte en 257. Affligé & laſſé de l'indocilité de ſon peuple, il ſe retira à Berée, d'où il fut appelé à Antioche & mis ſur le ſiege de cette ville, du conſentement des Ariens & des Orthodoxes, en 360. Quelques jours après, ayant défendu avec zele la doctrine Catholique, il fut dépoſé par les Ariens, qui ordonnerent à ſa place un des leurs nommé *Euzoius*, & firent reléguer *Melece* au lieu de ſa naiſſance, par l'empereur *Conſtance*. Après la mort de ce prince, *Lucifer*, évêque de Cagliari, étant allé à Antioche, y ordonna *Paulin* à la place de *Dorothée* ſucceſſeur d'*Euzoius*; & le ſchiſme n'en fut que plus difficile à éteindre. *Melece*, de retour à Antioche, fut perſécuté de nouveau, & envoyé en exil par deux fois ſous l'empire de *Valens*. Enfin, l'an 378, *Paulin* & *Melece* convinrent qu'après la mort de l'un des deux, le ſurvivant demeureroit ſeul évêque; & que cependant ils gouverneroient l'un & l'autre, dans l'Egliſe d'Antioche, les ouailles qui les reconnoiſſoient pour leurs paſteurs. *Théodoſe*, aſſocié à l'empire par *Gratien*, convoqua un concile à Conſtantinople en 381, auquel *Melece* préſida. L'empereur ne le connoiſſoit que de réputation; mais, peu de jours avant que l'être élevé à l'empire, il avoit vu en ſonge l'illuſtre prélat le revêtir d'un manteau impérial. Quand les évêques aſſemblés en concile vinrent le ſaluer pour la premiere fois, il défendit qu'on lui montrât *Melece*; & à l'inſtant il courut à lui, & baiſa la main qui l'avoit couronné. *Melece* mourut à Conſtantinople, pendant la tenue du concile, avec la gloire d'avoir ſouffert trois exils pour la vérité. Les évêques le pleurerent comme leur pere.

III. MELECE SYRIQUE, protoſyncele de la grande égliſe de Conſtantinople au XVIIe ſiecle, ſe diſtingua par ſon ſavoir. Il fut envoyé par ſon patriarche en Moldavie, pour examiner une *Profeſſion de Foi*, compoſée par l'Egliſe de Ruſſie. Cette Confeſſion fut adoptée en 1658, par toutes les Egliſes d'Orient, dans un concile de Conſtantinople. *Panagiotti*, premier interprete de la Porte, la fit imprimer en Hollande. On a encore de *Melece* une *Diſſertation*, que *Renaudot* a fait imprimer dans un Recueil de *Traités* ſur l'Euchariſtie, Paris, 1709, in-4°. On la trouve, en grec & en latin, dans le *Traité de la croyance de l'Egliſe Orientale ſur la Tranſſubſtantiation*, par *Richard Simon*.

MELEDIN, (le Sultan) *Voy.* FREDERIC II, & FRANÇOIS *d'Aſſiſe*.

MELÉS, roi de Lydie, ſuccéda à ſon pere *Halyate*, 747 ans avant J. C.; & fut pere de *Candaule*, le dernier des *Héraclides*.

MELICE, *Voyez* I. MELECE.

MELICERTE, *Voy.* PALEMON.

MÊLIER, *Voyez* MESLIER.

MELIN, *V.* II. SAINT-GELAIS.

MELISSA, fille de *Meliſſeus* roi de Crete, eut le ſoin, avec ſa ſœur *Amalthée*, ſelon la Fable, de nourrir *Jupiter* de lait de chevre & de miel. On dit qu'elle inventa la maniere de préparer le miel: ce qui a donné lieu de feindre qu'elle avoit été changée en abeille.

MELISSUS DE SAMOS, philoſophe Grec, diſciple de *Parménide d'Elée*, exerça dans ſa patrie la

charge d'amiral avec un pouvoir & des privileges particuliers. Il prétendoit que cet Univers eſt infini, immuable, immobile, unique & ſans aucun vide; & qu'on ne pouvoit rien avancer ſur la Divinité, parce qu'on n'en avoit qu'une connoiſſance imparfaite. » Il y a » apparence (dit l'abbé *Ladvocat*) » que ſon ſyſtême différoit peu du » Spinoſiſme «. Ce philoſophe floriſſoit vers l'an 444 avant J. C.

MELITIS *ou* MARGITÈS, Grec, dont la ſottiſe a été immortaliſée par les vers d'*Homere*. Il étoit ſi ſtupide, qu'il ne pouvoit compter plus haut que *cinq*. S'étant marié, il n'oſoit rien dire à ſa nouvelle épouſe, de peur, diſoit-il, qu'elle n'allât s'en plaindre à ſa mere.

MELITON, (S.) né dans l'Aſie, gouverna l'égliſe de Sardes en Lydie, ſous *Marc-Aurele*. Il préſenta à ce prince, l'an 171, une *Apologie pour les Chrétiens*, dont *Euſebe* & les autres anciens écrivains eccléſiaſtiques font l'éloge. Cette Apologie & tous les autres ouvrages de *Méliton* ne ſont point parvenus à la poſtérité, excepté quelques fragmens qu'on trouve dans la Bibliotheque des Peres. *Tertullien* & *S. Jérôme* parlent de lui comme d'un excellent orateur & d'un habile écrivain. Sa vertu & ſa modeſtie relevoient l'éclat de ſes talens.

MELITUS, orateur & poëte grec, fut l'un des principaux accuſateurs de *Socrate*, l'an 400 avant J. C. Cet impudent ſoutint ſon accuſation par un diſcours travaillé, où à la place de bonnes raiſons, il ſubſtitua l'éclat ſéduiſant d'une éloquence vive & brillante. Les Athéniens repentans, ayant dans la ſuite reconnu l'iniquité du jugement porté contre *Socrate*, condamnerent *Melitus* à perdre la vie.

MELIUS (*Spurius*), chevalier Romain, fort riche, qui fut accuſé d'aſpirer à la royauté dans Rome, à cauſe des grandes diſtributions de blé qu'il faiſoit au peuple dans un temps de diſette. Ayant été ſommé par *C. Servilius Ahala*, général de la cavalerie, de comparoître devant le dictateur *L. Quintius Cincinnatus*, non-ſeulement il n'obéit point, mais il ſe jeta dans la foule pour ſe dérober à la pourſuite de *Servilius* qui, le voyant fuir, lui paſſa ſon épée à travers du corps, & le tua. Ses biens furent confiſqués & ſa maiſon raſée, l'an 440 avant Jeſus-Chriſt.

MELLAN, (Claude) deſſinateur & graveur françois, né à Abbeville en 1601, mourut à Paris le 9 Septembre 1688, à 87 ans. L'œuvre de ce maître eſt conſidérable. Ses *eſtampes* ſont la plupart d'après ſes deſſins. Sa maniere eſt des plus ſingulieres. Il travailloit peu ſes planches: ſouvent même il n'employoit qu'une ſeule taille; mais l'art avec lequel il ſavoit l'enfler ou la diminuer, donne à ſes gravures un très-bel effet. On a de lui quelques *Portraits* deſſinés avec tout le goût & l'eſprit imaginables. Son pere l'avoit deſtiné à la peinture, & le mit dans l'école de *Vouet*. La réputation qu'il acquit par ſon burin, le fit déſirer par *Charles II*, roi d'Angleterre; mais l'amour de la patrie & un mariage heureux le fixerent en France. Ses plus beaux ouvrages ſont: I. Le Portrait du marquis *Juſtiniani*. II. Celui du pape *Clément VIII*. III. La *Galerie Juſtinienne*. IV. Une *Sainte Face*, qui eſt d'un ſeul trait en rond, commençant par le bout du nez, & continuant de cette maniere à marquer tous les traits du viſage. *Mellan* n'a été ſurpaſſé par aucun graveur dans cette maniere de graver d'un ſeul trait, dont il eſt l'inventeur. *Louis XIV*, inſtruit de ſon mérite, lui

accorda un logement aux galeries du Louvre.

MELON, (Jean-François) né à Tulle, alla s'établir à Bourdeaux, où il engagea le duc *de la Force* à fonder une académie. Il fut ſecrétaire perpétuel de cette compagnie qui embraſſe tous les objets des différentes académies de Paris. Le duc *de la Force* l'ayant appelé auprès de lui, lorſqu'il prit part au miniſtere ſous la régence, la cour l'employa dans les affaires les plus importantes. Il mourut à Paris en 1738. Ses principaux ouvrages ſont : I. Un *Eſſai politique ſur le Commerce*, dont la 2e édition de 1736, in-12, eſt la meilleure. L'auteur a une connoiſſance fort étendue des grandes affaires, & une extrême droiture de cœur & d'eſprit. Il y diſcute pluſieurs points importans ſur nos intérêts & ſur nos uſages. Cet eſſai contient, dans un petit eſpace, de grands principes de commerce, de politique & de finance, appuyés par des exemples qui ſe préſentent lorſque le ſujet le demande. Son ſtyle, comme ſes penſées, eſt mâle & nerveux, quoique défiguré par des fautes de langage & d'expreſſion. *Melon* n'étoit point un de ces penſeurs qui font des projets vagues; & ſi l'on trouve dans ſon livre quelques paradoxes, comme ſon opinion ſur le changement des monnoies, ils ſont aſſez rares. Ils ont été réfutés par M. *du Tot*, dans ſes *Réflexions ſur le Commerce & les Finances*, 1738, 2 vol. in-12. II. *Mahoud le Gaſnévide*, in-12, avec des notes. C'eſt une hiſtoire allégorique de la régence du duc *d'Orléans*. Elle offre de bons principes de morale & de légiſlation, & des vues élevées & utiles. Le régent faiſoit un cas infini de *Melon*, & paſſoit avec lui des heures entieres à diſcuter les points les plus intéreſſans de ſon adminiſtration. III. Pluſieurs *Diſſertations* pour l'académie de Bourdeaux.

MELOT, (Jean-Baptiſte) né à Dijon en 1697, acquit dans ſa patrie & à Paris, où il continua ſes études, des connoiſſances très-variées. Elles lui firent un nom, & l'académie des inſcriptions l'appela dans ſon ſein en 1738. Elle n'eut point à ſe repentir de ſon choix: il enrichit ſes Mémoires de pluſieurs *Diſſertations* intéreſſantes. Nommé, en 1741, pour être garde des manuſcrits de la bibliotheque du roi, il travailla au Catalogue des richeſſes que renferment ces immenſes archives de la littérature. L'abbé *Sallier* ayant découvert un manuſcrit de l'*Hiſtoire de S. Louis* par *Joinville*, manuſcrit de l'an 1309, & le plus ancien qu'on connoiſſe, il s'agiſſoit de donner au public ce morceau curieux. On vouloit y joindre deux autres ouvrages qui n'avoient point encore paru : la *Vie* du même *S. Louis* par *Guillaume de Nangis*; & les *Miracles* de ce prince, décrits par le confeſſeur de la reine *Marguerite* ſa femme. Un gloſſaire devenoit d'une néceſſité indiſpenſable pour entendre ces auteurs. C'eſt à ce travail que *Melot* s'appliqua pendant deux ans, & il commençoit à mettre en œuvre ſes matériaux, lorſqu'il fut frappé d'apoplexie, le 8 Septembre 1760. Il mourut deux jours après, à 62 ans. Les qualités de ſon ame faiſoient aimer les lettres; c'étoit la candeur, la droiture, l'égalité, la modeſtie, la ſimplicité, la complaiſance, la douceur, la probité, la vertu même. Son édition de *Joinville* parut en 1761, in-folio.

MELPOMENE, l'une des IX *Muſes*, Déeſſe de la tragédie. On la repréſente ordinairement ſous la figure d'une jeune fille, avec un air ſérieux, ſuperbement vêtue, chauſſée d'un cothurne, tenant des

Ses vers lui mériterent une place à l'académie de *la Cruſca*. L'académie françoiſe lui auroit auſſi ouvert ſes portes, ſans ſa *Requête des Dictionnaires*, ſatire plaiſante contre le Dictionnaire de cette compagnie. Ce qui fit dire à *Monmor*, maître des requêtes: » C'eſt juſte» ment à cauſe de cette piece qu'il » faut condamner *Ménage* à être de » l'académie, comme on condamne » un homme qui a déshonoré une » fille, à l'épouſer «. Après la mort de *Cordemoi*, en 1684, *Ménage* brigua une place; mais *Bergeret*, qui avec moins de talens avoit plus de douceur & plus d'amis, lui fut préféré. L'humeur de *Ménage* étoit celle d'un pédant aigre, mépriſant & préſomptueux. [*Voyez* IV. COUSIN, *à la fin.*] Sa vie fut une guerre continuelle. L'abbé *d'Aubignac*, *Gilles Boileau*, frere du ſatirique, *Cotin*, *Sallo*, *Bouhours*, *Baillet*, furent les principaux objets de ſa haine. Sa querelle avec l'abbé *d'Aubignac* vint, de ce qu'après avoir diſcuté les beautés de détail des comédies de *Térence*, ils ne furent pas d'accord ſur celle de ſes pieces qui méritoit le premier rang. Après divers écrits de part & d'autre, & beaucoup d'injures répandues ſur le papier, tout le feu de *Ménage* s'éteignit. Il affecta des remords de conſcience; il dit qu'il avoit juré de ne jamais écrire ni lire des libelles. Ses ſcrupules furent mal interprétés. On plaiſanta ſur ſa dévotion, qui ne lui avoit pas ôté le goût pour les femmes. *Ménage* avoit eu des attentions tendres pour Meſdames *de la Fayette* & *de Sévigné*. Il aima ſur-tout la premiere, lorſqu'elle s'appeloit Mlle *de la Vergne*, & la célébra ſous le nom de *Laverna*. L'équivoque de ce mot avec le mot latin *Laverna*, Déeſſe des voleurs, occaſionna une épigramme en vers latins, dont le ſel tombe ſur la réputation de *Fripier de vers* que s'étoit faite *Ménage*. La voici:

Lesbia *nulla tibi eſt; nulla eſt tibi dicta* Corinna;
Carmine laudatur Cynthia *nulla tuo.*
Sed cùm doctorum compiles ſcrinia vatum,
Nil mirum, ſi ſit culta Laverna *tibi.*

On l'a rendue ainſi en françois:

Eſt-ce Corinne, *eſt-ce* Lesbie,
Eſt-ce Phillis, *eſt-ce* Cynthie
Dont le nom eſt par toi chanté?
Tu ne la nommes pas, écrivain plagiaire:
Sur le Parnaſſe vrai corſaire,
Laverne *eſt ta Divinité.*

Ménage mourut le 23 Juillet 1692, à 79 ans, d'une fluxion de poitrine. Le P. *Ayrault*, Jéſuite, l'exhorta dans ſes derniers momens avec tant d'onction, que le mourant ne put s'empêcher de dire: *Je vois bien que ſi l'on a beſoin d'une ſage-femme pour entrer dans ce monde; on n'a pas moins beſoin d'un homme ſage pour en ſortir.* Ses ennemis le pourſuivirent juſque dans le tombeau. C'eſt à ce ſujet que le célebre *La Monnoie* fit cette épigramme:

Laiſſons en paix Monſieur Ménage;
C'étoit un trop bon perſonnage,
Pour n'être pas de ſes amis.
Souffrez qu'à ſon tour il repoſe,
Lui dont les vers & dont la proſe
Nous ont ſi ſouvent endormis.

On l'accuſoit de n'avoir que de la mémoire. Un jour s'étant trouvé chez Made *de Rambouillet* avec pluſieurs dames, il les entretint de choſes fort agréables qu'il avoit retenues de ſes lectures. Made *de Rambouillet*, qui s'en appercevoit bien, lui dit: » Tout ce que vous dites, » Monſieur, eſt charmant; mais » dites-nous quelque choſe préſen» tement de vous «. On a de ce ſavant: I. *Dictionnaire Etymologique ou Origines de la langue Françoiſe*,

Cicéron ſon ami. Il avoit brigué le conſulat avant ſa diſgrace. *Lucrece* lui dédia ſon Poëme, comme à un homme qui connoiſſoit toutes les fineſſes de l'art.

MEMNON, roi d'Abydos, fut fils de *Tithon* & de l'*Aurore*. *Achille* le tua devant Troye, parce qu'il avoit amené du ſecours à *Priam*. Lorſque ſon corps fut ſur le bûcher, *Apollon* le métamorphoſa en oiſeau à la priere d'*Aurore*. Cet oiſeau multiplia beaucoup, & ſe retira en Ethiopie avec ſes petits. *Ovide* écrit que ces oiſeaux, appelés *Memnonies*, revenoient tous les ans d'Ethiopie dans les campagnes de Troye, ou après avoir voltigé trois fois autour du tombeau de *Memnon*, ils ſe ſéparoient en deux bandes, & fondant les uns ſur les autres, ils s'immoloient aux mânes de leur pere. *Tacite* raconte que *Germanicus* étant en Thébaïde, avoit conſidéré avec admiration une ſtatue de *Memnon* qui rendoit des ſons articulés, lorſque les rayons du ſoleil commençoient à la frapper. *Tac. Strabon* dit auſſi les avoir entendus, mais il doute qu'ils vinſſent de la ſtatue.

II. MEMNON, de l'iſle de Rhodes, fut le plus habile des généraux de *Darius* roi de Perſe. Il conſeilla à ce prince de ruiner ſon propre pays, pour couper les vivres à l'armée d'*Alexandre le Grand*, & d'attaquer enſuite la Macédoine; mais ce ſage conſeil fut déſapprouvé des autres généraux. On ſe battit, & les Perſes furent vaincus au paſſage du Granique, l'an 333 avant Jeſus-Chriſt. Il défendit enſuite la ville de Milet avec vigueur, s'empara des iſles de Chio & de Lesbos, porta la terreur dans toute la Grece, & auroit arrêté les conquêtes d'*Alexandre*, s'il ne fût mort quelque temps après. La perte de ce héros, grand capitaine & homme actif, également propre à donner un conſeil & à l'exécuter, entraîna la ruine de l'empire des Perſes. *Barſine*, veuve de *Memnon*, fut faite priſonniere avec la femme de *Darius*, & *Alexandre* en eut un fils nommé *Hercule*.

MENADES, femmes tranſportées de fureur, qui ſuivoient *Bacchus*, & qui mirent en pieces *Orphée*. On les appeloit auſſi *Bacchantes*.

MENAGE, (Gilles) né le 15 Août 1613, à Angers, d'une famille honnête, montra de bonne heure des diſpoſitions pour les ſciences. Après avoir fait avec ſuccès ſes humanités & ſa philoſophie, il ſe fit recevoir avocat, & plaida pendant quelque temps à Angers, à Paris & à Poitiers. Il ſe dégoûta enſuite du barreau, embraſſa l'état eccléſiaſtique, & obtint des bénéfices qui le mirent dans l'aiſance. Il ſe livra tout entier à l'étude des belles-lettres. L'abbé *Chaſtelain* le fit entrer chez le cardinal *de Retz*; mais s'étant brouillé avec les autres perſonnes qui demeuroient chez cette éminence, il en ſortit. Il alla demeurer dans le cloître de Notre-Dame. Il ouvrit chez lui une aſſemblée de gens de lettres, qui ſe tenoit tous les mercredis, & qu'il appeloit ſa *Mercuriale*. Les derniers tenans de ce Muſée, qui eut lieu pendant quarante ans, furent MM. *Gallant*, *Boivin*, *de Launai*, *Pinſſon* avocat, l'abbé *du Bos* & *de Valois*, qui donnerent à frais communs le premier MENAGIANA. *Ménage* avoit beaucoup d'érudition, jointe à une mémoire prodigieuſe; & citoit ſans ceſſe, dans ſes converſations, des vers grecs, latins, italiens, françois. Il avoit du génie pour la poéſie italienne, & il fut, ſuivant *Voltaire*, un de ceux qui prouverent qu'il eſt plus facile de verſifier en italien qu'en françois.

reine des Amazones. *Hercule* l'ayant vaincue & fait priſonniere dans une bataille, exigea pour ſa rançon, ſes armes & ſon baudrier, parce qu'*Euriſtée* lui avoit commandé de les lui apporter.

II. MENALIPPE, citoyen de Thebes, qui ayant bleſſé à mort *Tydée* au ſiege de cette ville, fut enſuite tué lui-même. *Tydée* ſe fit apporter la tête de ſon ennemi, & aſſouvit ſa vengeance en la déchirant avec ſes dents; après quoi il expira. Une fille du centaure *Chiron* ſe nommoit MENALIPPE. Ayant épouſé *Eole*, elle fut changée en jument, & placée parmi les conſtellations.

I. MENANDRE, né à Athenes, l'an 342 avant J. C., ſe noya près du port de Pirée l'an 293 avant J. C., à 52 ans. Ce comique, honoré parmi les Grecs du titre de *Prince de la Nouvelle Comédie*, eſt préféré à *Ariſtophane*; il n'a point donné, comme lui, dans une ſatire dure & groſſiere, qui déchire ſans ménagement la réputation des honnêtes gens; mais il aſſaiſonnoit ſes Comédies d'une plaiſanterie douce, fine & délicate, ſans s'écarter jamais des lois de la plus auſtere bienſéance. De CVIII *Comédies* que ce poëte avoit compoſées, & qu'on dit avoir été toutes traduites par *Térence*, il ne nous reſte que très-peu de fragmens. Ils ont été recueillis par *le Clerc*, qui les publia en Hollande en 1709, in-8°. Un critique donna des *Obſervations* ſur les *Remarques* de *le Clerc*, en 1710 & 1711, in-8°.

II. MENANDRE, diſciple de *Simon le Magicien*, ſe fit chef d'une ſecte particuliere, en changeant quelque choſe à la doctrine de ſon maître. » Il reconnoiſſoit, comme » *Simon*, un Être éternel & néceſ- » ſaire, qui étoit la ſource de » l'exiſtence; mais il enſeignoit que » la majeſté de l'Être ſuprême étoit » cachée & inconnue à tout le » monde, & qu'on ne ſavoit de » cet Être rien autre choſe, ſinon » qu'il étoit la ſource de l'exiſ- » tence, & la force par laquelle » tout étoit. Une multitude de Gé- » nies ſortis de l'Être ſuprême, » avoient, ſelon *Ménandre*, formé » le monde & les hommes. Les An- » ges créateurs du monde, par im- » puiſſance ou par méchanceté, » enfermoient l'ame humaine dans » des organes, où elle éprou- » voit une alternative continuelle » de biens ou de maux, qui finiſ- » ſoient par la mort. Des Génies » bienfaiſans, touchés du malheur » des hommes, avoient placé ſur » la terre des reſſources contre ces » malheurs; mais les hommes igno- » roient ces reſſources; & *Ménan-* » *dre* aſſuroit qu'il étoit envoyé » par les Génies bienfaiſans, pour » découvrir aux hommes ces reſ- » ſources, & leur apprendre le » moyen de triompher des Anges » créateurs. Ce moyen étoit le ſe- » cret de rendre les organes de » l'homme inaltérables; & ce ſecret » conſiſtoit dans une eſpece de bain » magique que *Ménandre* faiſoit pren- » dre à ſes diſciples, qu'on appeloit » la *Vraie Réſurrection*, parce que » ceux qui le recevoient ne vieil- » liſſoient jamais. *Ménandre* eut des » diſciples à Antioche: & il y avoit » encore, du temps de *S. Juſtin*, » des *Ménandriens* qui ne doutoient » pas qu'ils ne fuſſent immortels ». » [PLUQUET, *Dict. des Héréſies.*]

MENANDRIN, *V.* MARSILLE *de Padoue.*

I. MENARD, (Claude) lieutenant de la prévôté d'Angers ſa patrie, ſe ſignala par ſon ſavoir & par ſa vertu. Après la mort de ſon épouſe, il embraſſa l'état eccléſiaſtique & mena une vie très-auſtere. Il eut beaucoup de part aux réformes

de

de pluſieurs monaſteres d'Anjou. Ce magiſtrat aimoit paſſionnément l'antiquité. Une partie de ſa vie ſe conſuma en recherches dans les archives, d'où il tira pluſieurs pieces curieuſes. Il mourut le 20 Janvier 1652, à 72 ans, après avoir publié pluſieurs ouvrages : I. L'*Hiſtoire de S. Louis* par *Joinville*, 1617, in-4°, avec des notes pleines de jugement & d'érudition. II. Les 2 *livres de S. Auguſtin contre Julien*, qu'il tira de la bibliotheque d'Angers. III. *Recherches ſur le Corps de S. Jacques le Majeur*, qu'il prétend repoſer dans la collégiale d'Angers : ce qui ne favoriſoit point la prétention qu'a l'Eſpagne de poſſéder ſes reliques : mais les preuves des François & des Eſpagnols ne ſont pas démonſtratives. On trouve, dans cet ouvrage & dans ſes autres productions, du ſavoir, mais peu de critique, & un ſtyle dur & peſant. IV. *Hiſtoire de Bertrand du Gueſclin*, 1618, in-4°.

II. MENARD, (Dom Nicolas-Hugues) né à Paris, Bénédictin de Saint-Maur, fut un des premiers religieux de cette congrégation qui s'appliquerent à l'étude. Il mourut à Paris le 21 Janvier 1644, à 57 ans, regardé comme un homme de beaucoup d'érudition & d'une grande juſteſſe d'eſprit. Lorſque le P. *Sirmond*, Jéſuite, trouvoit dans ſes lectures quelque paſſage difficile, il diſoit qu'il avoit plutôt fait d'aller conſulter D. *Menard*, que de feuilleter les auteurs, & il ne le conſultoit jamais inutilement. Il étoit très-retiré & très-recueilli. Il embellit ſon ſavoir par une modeſtie rare & par une piété ſinguliere. Un très-petit nombre de livres ornoit ſa cellule, & dès-qu'il s'en étoit ſervi, il les reportoit à la Bibliotheque commune : il auroit craint, en les gardant, de nuire à quelqu'un de ſes confreres, qui lui paroiſſoient devoir en faire un meilleur uſage que lui. On a de ce ſavant : I. *Martyrologium Sanctorum ordinis Sancti Benedicti*, in-8°, 1629. II. *Concordia Regularum*, de *S. Benoit* d'Aniane, avec la *Vie* de ce Saint, 1628, in-4°. III. Le *Sacramentaire* de *S. Grégoire le Grand*, en latin, 1642, in-4°. IV. *Diatriba de unico Dionyſio*, 1643, in-8°. Ces ouvrages ſont pleins de recherches curieuſes & de notes ſavantes qui viennent à leur ſujet. Elles reſpirent le goût de l'antiquité & de la ſaine critique. On ne peut cependant donner ce dernier éloge à ſa Diſſertation ſur *S. Denys* ; & il a voulu prouver inutilement que l'Aréopagite étoit le même que l'évêque de Paris. C'eſt lui qui déterra l'*Epître de S. Barnabé* dans un manuſcrit de l'abbaye de Corbie. Elle ne parut, enrichie de ſes remarques, qu'après ſa mort, par les ſoins de D. *d'Achery*, qui mit une Préface à la tête ; Paris, 1645, in-4°. *Voyez* I. HERMAND.

III. MENARD, (Pierre) avocat au parlement de Paris, natif de Tours, après s'être diſtingué dans le barreau, retourna dans ſa patrie. Il s'y livra uniquement à l'étude, & y mourut vers 1701, à 75 ans. On a de lui des ouvrages qui eurent quelques ſuccès : tels ſont, l'*Académie des Princes* ; l'*Accord de tous les Chronologues*, &c. Cet auteur jouiſſoit d'une eſtime générale ; ſa probité, ſa douceur, ſa droiture, ſes connoiſſances, la lui avoient conciliée.

IV. MENARD, (Jean de la Nôe) prêtre du dioceſe de Nantes, né dans cette ville en 1650, d'une bonne famille, fut d'abord avocat. Son éloquence lui obtint les ſuffrages des gens de goût, & ſes vertus les éloges des gens de bien. La perte d'une cauſe juſte l'ayant dégoûté du barreau, il embraſſa l'état

eccléſiaſtique. Pendant trente ans qu'il fut directeur du ſéminaire de Nantes, il travailla à la converſion des héréti ues, & réuſſit autant par l'exemple de ſes vertus, que par la force de ſes diſcours. Cet homme de Dieu mourut le 19 Avril 1717, à 67 ans, après avoir fondé une Maiſon du *Bon-Paſteur* pour les filles corrompues. On a de lui : un *Catéchiſme* in-8°, qui eſt eſtimé, & dont il y a eu pluſieurs éditions. Sa *Vie* a été donnée au public en 1734, in-12 : elle eſt très-édifiante.

V. MENARD, né l'an 1686 à Caſtelnaudari en Languedoc, entra dans la congrégation de la *Doctrine Chrétienne* en 1604, & y reçut le ſacerdoce. Il ſe fit diſpenſer de ſes engagemens en 1726, & mourut en 1761, à 75 ans. Son nom n'eſt guere connu, quoique pluſieurs de ſes *Poëmes* aient été couronnés par l'académie des Jeux Floraux de Toulouſe.

VI. MENARD, (Léon) conſeiller au préſidial de Nimes, naquit à Taraſcon en 1706. La ſcience de l'Hiſtoire & des antiquités, qu'il cultiva dès ſa jeuneſſe, lui valut une place à l'académie des inſcriptions & belles-lettres. Il vécut depuis preſque toujours à Paris, dans un état aſſez mal-aiſé : ſes ouvrages, quoique ſavans, n'étoient pas de ceux qui enrichiſſent un auteur. Nous avons de lui : I. L'*Hiſtoire Civile, Eccléſiaſtique & Littéraire de la ville de Nimes*, 1750 & années ſuivantes, 7 vol. in-4°. On ne peut reprocher à ce livre inſtructif & curieux, que ſon exceſſive prolixité. II. *Mœurs & Uſages des Grecs*, 1743, in-12 : ouvrage utile & aſſez bien fait. III. *Les Amours de Calliſtene & d'Ariſtoclie*, 1766, in-12. Le principal mérite de ce Roman eſt la peinture des mœurs grecques. *Menard* mourut en 1767. On doit auſſi à cet académicien un Recueil de *Pieces fugitives* pour ſervir à l'Hiſtoire de France, 1748, 3 vol. in-4°, qui lui avoient été communiquées par le marquis *d'Aubais*. Il mourut le 1er Octobre 1767, à 61 ans.

MENARDAIE, (Pierre-Jean-Baptiſte de la) prêtre, mort le 12 Juillet 1758, à 70 ans, avoit été de l'Oratoire. On a de lui, *Examen de l'Hiſtoire des diables de Loudun*, ſur lequel *Voyez* l'article GRANDIER, *à la fin*.

MENARDIERE, (La) *Voy.* MESNARDIERE.

MENASSEH-BEN-ISRAEL, célebre rabbin, né en Portugal vers 1604 d'un riche marchand, ſuivit ſon pere en Hollande. Il ſuccéda au rabbin *Iſaac Uriel*, à l'âge de 18 ans, dans la ſynagogue d'Amſterdam. La modicité de ſes appointemens ne pouvant ſuffire à ſa ſubſiſtance & à celle de ſa famille, il paſſa à Bâle, & de là en Angleterre. *Cromwell* le reçut très-bien, & le laiſſa dans l'indigence. *Menaſſeh* n'ayant pas trouvé en Angleterre ce qu'il eſpéroit, ſe retira en Zélande, & mourut à Middelbourg vers 1657, âgé d'environ 53 ans. Ce rabbin étoit de la ſecte des Phariſiens ; il avoit l'eſprit vif & le jugement ſolide. Sa bonne mine, ſa propreté & ſes manieres honnêtes lui concilioient l'amitié & l'eſtime. Il étoit indulgent, & vivoit également bien avec les Juifs & avec les Chrétiens. Il étoit habile dans la philoſophie, dans l'Ecriture-ſainte, dans le Talmud & dans la littérature des Juifs. Sa probité étoit un reproche continuel pour ſa nation, qui ne ſe pique guere de l'imiter. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en hébreu, en latin, en eſpagnol & en anglois. Les principaux ſont : I. Une *Bible Hebraique*, ſans points, Amſterdam.

1635, 2 vol. in-4° : édition fort belle, avec une préface latine. II. *Le Talmud* corrigé, avec des notes en hébreu, Amſterdam, 1633, in-8°. III. *El Conciliador*, Francfort, 1632, in-4°; traduit en partie en latin par *Denis Voſſius* : ouvrage ſavant & curieux, dans lequel il concilie les paſſages de l'Ecriture qui ſemblent ſe contredire. IV. *De reſurrectione mortuorum*, *Libri tres*, Amſterdam, 1636, in-8°. V. De *Fragilitate humana ex lapſu Adami*, *deque divino Auxilio*, Amſterdam, 1642; on croiroit à peine, en le liſant, qu'il vient d'un Juif. VI. *Spes Iſraëlis*, Amſterdam, 1650, in-12. *Menaſſeh*, ayant ouï dire qu'il y avoit des reſtes des anciens Iſraëlites dans l'Amérique méridionale, fut aſſez crédule pour s'imaginer que les dix tribus enlevées par Salmanaſar, s'étoient établies dans ce pays là, & que telle étoit l'origine des habitans de l'Amérique. *Théophile Spitzelius*, miniſtre Proteſtant d'Auſbourg, a réfuté cet ouvrage. VII. *Le Souffle de Vie* en hébreu, Amſterdam, 1652, in-4° : ouvrage diviſé en IV livres, où il prouve la ſpiritualité & l'immortalité de l'ame; il le fait par des remarques ſur la Métempſycoſe, dont un grand nombre de Juifs eſt entêté. VIII. *De termino vitæ*, *Libri tres*, in-12. *Thomas Pocock* a écrit ſa *Vie* en anglois à la tête de ſa traduction du livre précédent, 1699, in-12. On y trouve des choſes curieuſes. *Menaſſeh* avoit une imprimerie & imprimoit tous ſes ouvrages lui-même.

I. MENCKE, (Louis-Othon) *Menckenius*, né à Oldembourg en 1644, d'un ſénateur de cette ville, étudia dans pluſieurs univerſités d'Allemagne. Ses connoiſſances dans la philoſophie, la juriſprudence & la théologie, lui méritèrent la chaire de profeſſeur de morale à Leipzig en 1668. Il fut 5 fois recteur de l'univerſité de cette ville, & 7 fois doyen de la faculté de philoſophie. C'eſt lui qui eſt le premier auteur du *Journal de Leipzig*, dont il y avoit déjà 30 vol. lorſqu'il mourut, le 29 Janvier 1707, à 63 ans. Il donna les éditions de pluſieurs ſavans ouvrages, & compoſa des *Traités de Juriſprudence*, dans leſquels il y a un grand fonds d'érudition. Les principaux ſont : I. Un Traité intitulé : *Micropolita*, ſeu *Reſpublica in Microcoſmo conſpicua*, Leipzig, 1666, in-4°. II. *Jus Majeſtatis circa venationem*, 1674, in-4°. Ce ſavant ne vivoit preſque qu'avec ſes livres & ſa famille, & il s'en trouvoit bien.

II. MENCKE, (Jean-Burchard) fils du précédent, naquit à Leipzig en 1674. Il voyagea en Hollande & en Angleterre, où il ſe fit eſtimer des ſavans. A ſon retour il devint profeſſeur en hiſtoire à Leipzig, & enſuite hiſtoriographe & conſeiller-aulique de *Frédéric-Auguſte* de Saxe, roi de Pologne, & membre de l'académie de Berlin & de la ſociété royale de Londres. Ce ſavant mourut le 1er Avril 1732, à 58 ans. Sa mémoire étoit enrichie de tout ce que la littérature offre de plus inſtructif & de plus agréable. Il avoit une très-belle bibliotheque, dont la partie hiſtorique étoit bien choiſie. On a de lui : I. *Scriptores rerum Germanicarum*, *ſpeciatim Saxonicarum*, 3 vol. in-folio, 1728 & 1730. II. Deux *Diſcours* latins *ſur la Charlatanerie des Savans*, Amſterdam, 1716, in-12. Ce titre promet beaucoup; mais l'exécution n'y répond pas, & on ne ſauroit faire un plus mauvais livre avec un meilleur titre. Ce ne ſont point les mémoires qui ont manqué à l'auteur; c'eſt l'auteur qui a manqué aux mémoires. Ces diſcours ont été traduits en diverſes langues. Il y en

a une *Verſion Françoiſe*, imprimée en 1721, avec les remarques critiques de différens auteurs. III. Pluſieurs *Diſſertations* ſur des ſujets intéreſſans, &c. IV. Il a publié 33 vol. du *Journal de Leipzig*, qu'il continua après la mort de ſon pere, & que *Fréderic-Othon*, ſon fils aîné, continua après lui. V. Une édition de la *Méthode pour étudier l'Hiſtoire*, de l'abbé *Lenglet*, en 2 gros vol. in-12, avec des additions & des remarques. Cet auteur écrivoit très-mal en françois.

MENDAJORS, (Pierre des Ours de) gentilhomme de Languedoc, né à Alais en 1679, vint à Paris, fut reçu à l'académie des inſcriptions en 1712, déclaré vétéran en 1715, & retourna à Alais, où il mourut le 15 Novembre 1747, à 68 ans. On a de lui l'*Hiſtoire de la Gaule Narbonnoiſe*, Paris, 1733, in-12, ouvrage eſtimé; & pluſieurs *Diſſertations* dans les Mémoires de l'académie. La plupart roulent ſur des points de la géographie ancienne, tels que la *poſition du camp d'Annibal le long des bords du Rhône*; les *limites de la Flandre*, *de la Gothie*, &c. &c.

MENDELSHON (Moſés) *Voyez* MENDELSHON.

MENDEZ PINTO, (Ferdinand) né à Monte-mor-o-velho dans le Portugal, fut d'abord laquais d'un gentilhomme Portugais. Le déſir de faire fortune le détermina à s'embarquer pour les Indes en 1537. Sur la route, le vaiſſeau qu'il montoit ayant été pris par les Turcs, il fut conduit à Mocka & vendu à un renégat Grec, qui le revendit à un Juif, des mains duquel il fut tiré par le gouverneur du fort portugais d'Ormus. Celui-ci lui ménagea l'occaſion d'aller aux Indes, ſuivant ſon premier deſſein. Pendant 21 ans de ſéjour, il y fut témoin des plus grands événemens, & y eſſuya les plus ſingulieres aventures. Il revint en Portugal en 1558, où il jouit du fruit de ſes travaux, après avoir été treize fois eſclave, & vendu ſeize fois. On a de lui une *Relation* très-rare & très-curieuſe de ſes Voyages, publiée à Lisbonne en 1614, in-folio; traduite de portugais en françois, par *Bernard Figuier*, gentilhomme Portugais; & imprimée à Paris en 1645, in-4°. Cet ouvrage eſt écrit d'une maniere intéreſſante, & d'un ſtyle plus élégant qu'on n'auroit dû l'attendre d'un ſoldat, tel qu'étoit *Mendez Pinto*. On y trouve un grand nombre de particularités remarquables, ſur la géographie, l'hiſtoire & les mœurs des royaumes de la Chine, du Japon, de Brama, de Pégu, de Siam, d'Achen, de Java, &c. Pluſieurs des faits qu'il raconte avoient paru fabuleux; mais ils ont été vérifiés depuis. M. de *Surgi* a extrait de la Relation de *Mendez Pinto* ce qu'il y a de plus curieux, & en a formé une Hiſtoire intéreſſante, qu'il a fait imprimer dans les *Viciſſitudes de la Fortune*, Paris, 2 vol. in-12.

MENDOZA, *Voyez* EBOLI, & III. ESCOBAR.

I. MENDOZA, (Pierre Gonzalez de) célebre cardinal, d'abord évêque de Calahorra, puis archevêque de Séville, & enfin de Tolede, chancelier de Caſtille & de Léon, naquit en 1428, de la maiſon de *Mendoza*, l'une des plus illuſtres d'Eſpagne & très-féconde en grands-hommes. Il fut chargé des plus importantes affaires par *Henri IV*, roi de Caſtille, qui lui procura la pourpre Romaine en 1473, & qui à ſa mort, en 1474, le nomma ſon exécuteur teſtamentaire. Il rendit des ſervices importans à *Ferdinand* & à *Iſabelle* dans la guerre contre le roi de Portugal, & dans

la conquête du royaume de Grenade ſur les Maures. On l'appeloit le *Cardinal d'Eſpagne*. Il mourut le 11 Janvier 1495, après avoir montré autant de ſagacité que de prudence dans les différens emplois qu'il exerça. Il aimoit les belles-lettres, & il avoit traduit dans ſa jeuneſſe *Salluſte*, *Homere* & *Virgile*.

II. MENDOZA, (François de) de la même maiſon que le précédent, cardinal évêque de Burgos, & gouverneur de Sienne en Italie pour l'empereur *Charles-Quint*, ſe retira ſur la fin de ſes jours dans ſon dioceſe. Il y mena une vie douce & tranquille, rempliſſant les devoirs de ſon miniſtere, & ſe délaſſant de ſes travaux par les charmes de la littérature. Il mourut le 3 Décembre 1566, à 50 ans.

III. MENDOZA, (Diego Hurtado de) comte de Tendilla, ſervit l'empereur *Charles-Quint* de ſa plume & de ſon épée. Il ſe ſignala dans les armées & dans les ambaſſades. Il fut envoyé à Rome, puis au concile de Trente, où il fit, en 1548, cette proteſtation hardie de la nullité du concile. Ce ſeigneur aimoit les lettres & les cultivoit. On a de lui divers ouvrages de Poéſie, 1610, in-4°, & on lui attribue la 1re partie du Roman comique & plaiſant, intitulé: *Les Aventures de Lazarille de Tormes*. Il mourut vers 1575, laiſſant une bibliotheque riche en manuſcrits. Elle a été fondue depuis dans celle de l'Eſcurial... Il faut le diſtinguer d'*Antoine Hurtado* de MENDOZA, commandeur de Zurita dans l'ordre de Calatrava, qui parut avec éclat à la cour de *Philippe IV*, roi d'Eſpagne. On a de lui des *Comédies* & d'autres pieces en eſpagnol.

IV. MENDOZA, (Ferdinand de) de la même famille, profond dans les langues & dans le droit, publia en 1589 un ouvrage: *De confirmando Concilio Illiberitano, ad Clementem VIII*, 1665, in-folio. Son extrême application à l'étude le rendit fou.

V. MENDOZA, Jean Gonzalez de) porta les armes, puis ſe fit religieux Auguſtin. Il fut envoyé l'an 1580, par *Philippe II*, roi d'Eſpagne, dans la Chine, dont il publia une HISTOIRE. *Luc de la Porte* en donna une Traduction françoiſe à Paris, en 1589, in-8°. *Mendoza* devint enſuite évêque de Lipari, & fut envoyé en 1607 dans l'Amérique en qualité de vicaire apoſtolique. Il eut l'évêché de Chiapa, puis celui de Popaïan. Ce prélat fut la lumiere & l'exemple de ſon clergé & de ſon peuple.

MENECÉE, Prince Thébain, fils de *Créon* qui ſe dévoua pour ſa patrie. Dans le temps que Thebes étoit aſſiégée par les Argiens, on conſulta l'oracle qui répondit qu'il falloit pour ſauver la ville, que le dernier des deſcendans de *Cadmus* ſe donnât la mort. *Ménécée* ayant appris la réponſe de l'oracle, n'héſita pas de ſe percer le cœur de ſon épée.

MENECRATE, médecin de Syracuſe, eſt fameux par ſa ridicule vanité. Il ſe faiſoit toujours accompagner par quelques-uns des malades qu'il avoit guéris. Il habilloit l'un en *Apollon*, l'autre en *Eſculape*, l'autre en *Hercule*; ſe réſervant pour lui la couronne, le ſceptre, les attributs & le nom de *Jupiter*, comme le maître de ces divinités ſubalternes. Il pouſſa la folie juſqu'à écrire une lettre à *Philippe* pere *d'Alexandre le Grand*, avec cette adreſſe: *Ménécrate-Jupiter, au Roi Philippe, ſalut.* — Ce prince lui répondit: *Philippe à Ménécrate, ſanté & bon ſens.* Pour le guérir plus efficacement de ſon extravagance,

il l'invita à un grand repas. *Ménécrate* eut une table à part, où on ne lui ſervoit pour tous mets, que de l'encens & des parfums, pendant que les autres conviés goûtoient les plaiſirs de la bonne chere. La faim le força bientôt de ſe ſouvenir qu'il étoit homme : il ſe dégoûta d'être *Jupiter*, & prit bruſquement congé de la compagnie. *Ménécrate* avoit compoſé un *Livre de remedes*, qui eſt perdu. Il vivoit vers l'an 360 avant J. C.

I. MENEDEME, philoſophe grec, diſciple de *Stilpon*, reſpectable par ſes mœurs, ſes connoiſſances, & ſon zele patriotique, étoit d'Erythrée. Il fit d'abord le métier de coudre des tentes : il prit enſuite le parti des armes, défendit ſa patrie avec valeur, & exerça des emplois importans. Mais après qu'il eut entendu *Platon*, il renonça à tout, pour s'adonner à la philoſophie. Il mourut de regret, lorſqu'*Antigone*, l'un des généraux d'*Alexandre le Grand*, ſe fut rendu maître de ſon pays. D'autres diſent qu'ayant été accuſé comme traître à ſa patrie, il fut ſi touché de cette inculpation, qu'il mourut de triſteſſe & de faim, après avoir été ſept jours ſans manger. On l'appeloit le *Taureau Erythrien*, à cauſe de ſa gravité. Quelqu'un lui diſant un jour : *C'eſt un grand bonheur d'avoir ce que l'on déſire*, il répondit : *C'en eſt un bien plus grand, de ne déſirer que ce qu'on a*. Ce philoſophe floriſſoit vers l'an 300 avant J. C.

II. MENEDEME, philoſophe Cynique, diſciple de *Colotès* de Lampſaque, étoit un homme d'un eſprit bizarre. Il diſoit » qu'il étoit » venu des Enfers pour conſidé» rer les actions des hommes, & » en faire rapport aux Dieux in» fernaux «. Il avoit une robe de couleur tannée, avec un ceinturon rouge ; une eſpece de turban à la tête, ſur lequel étoient marqués les 12 ſignes du Zodiaque ; des brodequins de théâtre, une longue barbe, & un bâton de frêne, ſur lequel il s'appuyoit de temps en temps. Tel étoit à peu près l'habit des Furies.

MENELAS, (*Menelaüs*) roi de Lacédémone, fils d'*Atrée* & frere d'*Agamemnon*, avoit épouſé *Hélene*, que *Pâris* vint lui enlever ; ce qui cauſa le fameux ſiege de Troye. Il s'y fit une grande réputation. Ce prince reprit ſa femme, & la conduiſit à Lacédémone, où il mourut peu après ſon arrivée.

I. MENELAUS, Juif, ayant enchéri de 300 talens ſur le tribut que *Jaſon*, grand-ſacrificateur, payoit à *Antiochus Epiphanes*, ce prince dépouilla celui-ci de ſa dignité pour la donner à *Menelaüs*, qui bientôt après apoſtaſia. Il introduiſit *Antiochus* dans Jéruſalem, & aida à placer dans le ſanctuaire la ſtatue de *Jupiter*. Mais enfin Dieu, fatigué de ſes crimes, ſe ſervit d'*Antiochus Eupator* pour le punir : ce prince le fit précipiter du haut d'une tour. *V.* III. *Onias*.

II. MENELAUS, mathématicien ſous *Trajan*, a laiſſé III *Livres ſur la Sphere*, publiés par le Pere *Merſenne*, Minime ; & depuis par *Edme Halley*, à Oxford, 1758, in-8°.

MENÈS, premier roi & fondateur de l'empire des Egyptiens, fit bâtir Memphis, à ce qu'on prétend. Il arrêta le Nil près de cette ville par une chauſſée de cent ſtades de large, & lui fit prendre un autre cours, entre les montagnes, par où ce fleuve paſſe à préſent. Cette chauſſée fut entretenue avec grand ſoin par les rois ſes ſucceſſeurs. On donne trois fils à *Menès*, qui ſe partagerent ſon empire : *Athotis*, qui régna à Thebes dans la haute Egypte ; *Curudès*, qui fonda

Héliopolis dans la baſſe Egypte ; & *Torſothros*, qui régna à Memphis entre la haute & la baſſe Egypte. Mais ces faits ſont fort incertains, ainſi que tout ce qu'on raconte ſur ce prince. On le croit le même que *Miſraim*, fils de *Cham*.

I. MENESÈS, *Voy.* ERYCEYRA.

II. MENESÈS, (Antonio Padilla) juriſconſulte de Talavera en Eſpagne, fut élevé à de grands emplois. Il mourut de déplaiſir vers 1598, pour avoir eu l'imprudence de révéler à la reine la diſpoſition du teſtament de *Philippe II*.

III. MENESÈS, (Alexis de) né à Lisbonne d'*Alexis de Menesès*, comte de Caſtaneda, embraſſa l'état monaſtique chez les hermites de *Saint-Auguſtin*, en 1574. Ayant été tiré de ſon couvent pour être fait archevêque de Goa, il alla dans les Indes, y viſita les chrétiens de *Saint Thomas* dans le Malabar, & y tint le ſynode dont nous avons les actes ſous le titre de *Synodus Diamperenſis*. A ſon retour en Portugal, en 1611, il fut nommé archevêque de Brague, & vicerοi de ce royaume, par *Philippe II* roi d'Eſpagne. Il mourut à Madrid en 1617, âgé de 58 ans. C'étoit un prélat vertueux, & ſi zélé, qu'il fit brûler les livres des Chrétiens de *Saint Thomas*, quoique ces livres euſſent pu fournir quelque lumiere ſur les dogmes & l'origine de ces Chrétiens. On a de lui : *L'Hiſtoire de ſon ordre en Portugal.*

MENESSIER, *Voy.* CHRÉTIEN *de Troyes.*

MENESTHÉE *ou* MNESTHÉE, deſcendant d'*Erichthée*, s'empara du trône d'Athenes, avec le ſecours de *Caſtor* & *Pollux*, pendant l'abſence de *Théſée*. Il fut un des princes qui allerent au ſiege de Troye ; & mourut à ſon retour, dans l'iſle de Melos, l'an 1183 avant J. C., après un regne de 23 ans. *Voyez* AURELIUS.

I. MENESTRIER., (Claude-François) Jéſuite, né à Lyon en 1633, joignit à l'étude des langues & à la lecture des anciens, tout ce qui étoit capable de perfectionner ſes connoiſſances ſur le blaſon, les ballets, les décorations. Il avoit un génie particulier pour ce genre de littérature. Sa mémoire étoit un prodige. La reine *Chriſtine*, paſſant par Lyon, fit prononcer en ſa préſence & écrire 300 mots, les plus bizarres qu'on put imaginer ; le tenace Jéſuite les répéta tous dans l'ordre qu'ils avoient été écrits. Son goût pour ce qui regarde les fêtes publiques, les cérémonies éclatantes, (canoniſations, pompes funebres, entrées de prince), étoit ſi connu, qu'on lui demandoit des deſſins de tous les côtés. Ces deſſins étoient ordinairement enrichis d'une ſi grande quantité de deviſes, d'inſcriptions & de médailles, qu'on ne ſe laſſoit pas d'admirer la fécondité de ſon imagination. Il voyagea en Italie, en Allemagne, en Flandres, en Angleterre, & par-tout il le fit avec fruit & avec agrément. La théologie & la prédication partagerent ſes travaux, & il ſe fit honneur dans ces deux genres. Sa ſociété le perdit le 31 Janvier 1705, à 74 ans. Sa mémoire étoit ornée d'un grand nombre d'anecdotes, & il parloit avec une égale facilité le françois, le grec & le latin. On a de lui : I. *L'Hiſtoire du regne de Louis le Grand, par les médailles, emblêmes, deviſes*, &c. II. *L'Hiſtoire Conſulaire de la ville de Lyon*, 1693, in-fol. III. Divers petits *Traités* ſur les deviſes, les médailles, les tournois, le blaſon, les armoiries ; ſur les prophéties attribuées à *S. Malachie*, &c. Le plus connu eſt ſa *Méthode du Blaſon*, Lyon, 1770, in-8°,

novis, Helmſtadt, 1666, in-4°. On a cru mal-à-propos que *Meibomius* avoit fait des découvertes ſur les glandes & les vaiſſeaux des paupieres : il eſt vrai qu'il en a donné une deſcription exacte, mais *Caſſerius* les avoit connus long-temps avant lui. *Voyez* les Mémoires de *Nicéron*, tom. XVIII, qui donne un catalogue détaillé de ſes autres ouvrages.

IV. MEIBOMIUS, (Marc) de la même famille que les précédens, ſe conſacra comme eux à l'érudition. Il mit au jour, en 1652, en 2 vol. in-4°, un *Recueil* & une *Traduction* des *Auteurs* qui ont écrit *ſur la Muſique des Anciens*. La reine *Chriſtine*, à qui il le dédia, l'appela à ſa cour. Cette princeſſe l'engagea à chanter un air de muſique ancienne, tandis que *Naudé* danſeroit les danſes Grecques au ſon de ſa voix. Ce ſpectacle le couvrit de ridicule. *Meibomius* ſe vengea ſur *Bourdelot*, médecin favori & bouffon de la reine, à laquelle il avoit perſuadé de ſe donner cette comédie. Il lui meurtrit le viſage à coups de poing, & abandonna bruſquement la cour de Suede. On a encore de lui : I. Une *Edition* des anciens Mythologues Grecs. II. *De fabricâ Triremium*, à Amſterdam, 1671, in-4°. III. Des *Corrections* pour l'exemplaire Hébreu de la Bible, qui fourmilloit de fautes ſelon lui. Cet ouvrage téméraire parut à Amſterdam en 1698, in-fol. ſous ce titre : *Davidis Pſalmi, & totidem Sacræ Scripturæ veteris Teſtamenti capita... reſtituta*, &c. *Voyez* PERSONA. Il mourut en 1711.

MEIGRET, *ou* MAIGRET, (Louis) écrivain Lyonnois, publia en 1542, in-4°, un *Traité* ſingulier *ſur l'Orthographe Françoiſe*, qui fit beaucoup de bruit. Cet ouvrage eut des partiſans & des adverſaires ; il étoit conforme à la prononciation, qui a preſque autant changé depuis, que l'orthographe : ce qui prouve que ce ſyſtême, ſouvent renouvelé, n'eſt pas le meilleur.

MEILLERAIE, (La) *Voyez* PORTE, n° II.

MEINGRE, (Jean de) *Voyez* BOUCICAUT,

MEIR, (Joſeph) fameux Rabbin, *Voyez* JOSEPH, n° XI.

MEISNER, (Balthaſar) Luthérien, profeſſeur de théologie à Wirtemberg, né en 1587, mort en 1628, a laiſſé une *Anthropologie*, 1663, 2 vol. in-4°, & une *Philoſophie ſobre*, 1655, 3 vol. in-4°. Il ne faut pas le confondre avec un auteur de ce nom, beaucoup plus moderne, dont nous avons un petit traité latin ſur le *Thé*, *Café*, &c., écrit avec élégance & intérêt.

MEISSONIER, (Juſte-Aurele) né à Turin en 1695, mort à Paris en 1750, à 55 ans, deſſinateur, peintre, ſculpteur, architecte & orfevre. Il montra, dans tous ces différens genres, une imagination féconde & une exécution facile. Ses talens lui mériterent la place d'orfevre & de deſſinateur du roi. Les morceaux d'orfévrerie qu'il a terminés, ſont de la plus grande perfection. Ses autres ouvrages ont cette noble ſimplicité de l'antique, le vrai caractere du ſublime. *Huquier* a gravé, avec beaucoup d'intelligence, un grand nombre de *Planches*, qui forment une ſuite variée & intéreſſante.

MÉLA, *Voyez* POMPONIUS MELA.

MELAC, *Voyez* LAUBANIE.

MELAMPUS, fameux devin parmi les anciens Païens, & habile médecin, étoit fils d'*Amythaon* & d'*Aglaïa* & frere de *Bias*. Il vivoit du temps de *Prœtus*, roi d'Argos, avant la guerre de Troye, & vers l'an 1380 avant J. C. Il fit

mœurs étoient auſſi pures que ſimples, & ſon enthouſiaſme pour les arts avoit étouffé en lui toutes les autres paſſions. Bon mari, bon pere, ſa famille n'a pu lui reprocher que ſon défaut d'économie & ſon exceſſive généroſité. Dans les 18 dernieres années de ſa vie, il avoit reçu plus de 250 mille livres, & à peine laiſſa-t-il de quoi payer ſes funérailles. Le roi d'Eſpagne a adopté ſes cinq filles, & accordé des penſions à ſes deux fils. Ses principaux ouvrages de peinture ſont à Madrid & à Rome. On en verra le détail dans ſa *Vie*, qu'on trouve dans le recueil de ſes écrits, 2 vol. in-4°, Parme, 1780, publiés par le chevalier *d'Azara* avec des notes, & la *Vie* de *Mengs*. Le premier vol. contient, 1° des Réflexions ſur le beau & ſur le goût en peinture; 2° Réflexions ſur *Raphaël*, *Correge*, *Titien*, &c; 3°... ſur le moyen de faire fleurir les beaux-arts en Eſpagne. Le ſecond renferme 1° deux lettres ſur le groupe de *Niobé*; 2° Lettre ſur les principaux tableaux de Madrid; 3° Lettre ſur l'origine, le progrès & la décadence du deſſin; 4° Mémoires ſur la vie & les ouvrages de *Correge*; 5° Mémoires ſur l'académie des beaux-arts de Madrid; 6° des Leçons pratiques de peinture. Ses *Œuvres* ont été traduites en partie par M. *Dony de Longrais*, Paris, 1782, in-8°. On vient d'en publier la collection en 2 vol. in-4°, 1787. *Mengs* plaçoit à la tête de tous les peintres modernes, *Raphaël* pour le deſſin & l'expreſſion, *le Correge* pour la grace & le clair-obſcur, *le Titien* pour le coloris. Il forma ſon ſtyle de ce que ces trois artiſtes avoient chacun d'excellent. Il joignoit l'expreſſion la plus ſublime au coloris le plus vrai, & à cette intelligence des divers effets, qui enchante les ſens à la premiere impreſſion & la raiſon à l'examen. Ses tableaux ont ſur-tout cette grace qui ſe ſent & ne s'explique point. Perſonne n'avoit étudié les anciens avec plus de ſoin. Tout ce qu'il y a de technique dans l'*Hiſtoire de l'Art* par l'abbé *Winckelman*, ſon ami, eſt de lui. Il reſpectoit, il admiroit les ouvrages des anciens, mais ſans fanatiſme, & ne diſſimuloit point les fautes qu'il y découvroit.

MÉNIL, *Voyez* MESNIL.

MENINSKI, (François de Meſgnien) a publié *Theſaurus linguarum Orientalium*, Vienne en Autriche, 1680 à 1687, 5 vol. in-fol., rare.

MENJOT, (Antoine) habile médecin François, mort à Paris en 1685. On a de lui un livre intitulé: L'*Hiſtoire & la guériſon des Fievres malignes*, avec pluſieurs *Diſſertations*, en quatre parties, Paris, 1674, 3 vol. in-4°; & des *Opuſcules*, Amſterdam, 1697, in-4°. Ce médecin étoit Proteſtant, mais Proteſtant modéré.

MENIPPE, philoſophe Cynique de Phénicie, étoit eſclave. Il racheta ſa liberté, & devint citoyen de Thebes & uſurier. Ce métier, indigne d'un philoſophe, lui attira des reproches ſi violens, qu'il ſe pendit de déſeſpoir. Il avoit compoſé treize livres de *Satires*, qui ne ſont pas parvenues juſqu'à nous. Il y eut un autre *Menippe* de Stratonice, qui étoit l'homme de toute l'Aſie qui parloit avec le plus de grace & d'éloquence. Il donna des leçons à *Ciceron*, comme il nous l'apprend dans ſon *Brutus*.

MENNON-SIMONIS, chef des Anabaptiſtes appelés *Mennonites*, dont les ſentimens ſont plus épurés que ceux des autres, étoit d'un village de Friſe, & curé. Mais s'étant laiſſé ſéduire par un Anabap-

tiſte nommé *Ubbo Philippi*, il ſe fit rebaptiſer par lui. Son éloquence & ſon ſavoir le rendirent un des patriarches de la ſecte. Il fit un grand nombre de diſciples en Weſtphalie, dans la Gueldre, en Hollande & dans le Brabant. Il prêcha vivement contre le Baptême des enfans, qu'il regardoit comme une invention du pape, & pour la réitération du Baptême dans les adultes. Il avoit que *Jeſus-Chriſt* eût reçu ſa chair de la vierge *Marie*. Il tiroit le corps du Meſſie, tantôt de la ſubſtance du Pere, tantôt de celle du Saint-Eſprit. On mit ſa tête à prix en 1543; mais il échappa aux recherches de ſes perſécuteurs, & mourut en 1565 à Oldeſlo, entre Lubeck & Hambourg. Les uns le peignent comme un homme fort modéré, les autres comme un homme très-rigide. Ce qu'il y a de sûr, c'eſt qu'il déſapprouva les cruelles extravagances des Anabaptiſtes guerriers. On donna le recueil de tous ſes *Ouvrages* à Amſterdam, en 1681. Après la mort de *Mennon*, le ſchiſme ſe mit parmi ſes ſectateurs, & ſur-tout parmi ceux de Flandres & de Suiſſe. Pour le faire ceſſer, les deux partis prirent des arbitres, & promirent de s'en tenir à leur jugement. Les Flamands, qui étoient les Mennonites rigides, furent condamnés; mais ils accuſerent les arbitres de partialité, rompirent tout commerce avec les Mennonites mitigés, & ce fut un crime d'habiter, de manger, de parler, & d'avoir la moindre converſation enſemble, même à l'article de la mort. Les Provinces-Unies s'étant ſouſtraites à la domination de l'Eſpagne, les Anabaptiſtes ne furent plus perſécutés. *Guillaume I*, Prince d'Orange, ayant beſoin d'une ſomme d'argent pour ſoutenir la guerre, la fit demander aux Mennonites, qui la lui envoyerent. Le prince ayant reçu la ſomme & ſigné une obligation, il leur demanda quelle grace ils ſouhaitoient qu'on leur accordât? Les Anabaptiſtes demanderent à être tolérés, & ils le furent en effet après que la révolution fut accomplie. A peine les miniſtres Proteſtans jouiſſoient de l'exercice libre de leur religion dans les Provinces-Unies, qu'ils firent tous leurs efforts pour rendre les Anabaptiſtes odieux, & pour les faire chaſſer. Toutes les difficultés qu'ils eſſuyerent de la part des Egliſes Réformées, & des magiſtrats du pays, juſque vers le milieu du dernier ſiecle, ne les empêcherent point de continuer leurs diviſions. Ils aſſemblerent cependant un Synode en 1632, à Dordrecht, pour travailler à ſe réunir, & il s'y fit une eſpece de traité de paix, qui fut ſigné de cent cinquante & un Mennonites: mais quelques années après il s'éleva de nouveaux ſchiſmatiques dans la ſecte de *Mennon*. Le Mennoniſme a aujourdhui deux grandes branches en Hollande, ſous le nom deſquelles tous les Freres ſont compris. L'une eſt celle des *Waterlanders*, l'autre celle des *Flamands*. Dans ceux-ci ſont renfermés les Mennonites Friſons & les Allemands, qui ſont proprement la ſecte des Anabaptiſtes anciens; plus modérés, à la vérité, que leurs prédéceſſeurs ne le furent en Allemagne & en Suiſſe.

I. MENOCHIUS, (Jacques) juriſconſulte de Pavie, étoit ſi habile, qu'il fut appelé le *Balde* & le *Barthole* de ſon ſiecle. Après avoir profeſſé dans différentes univerſités d'Italie, il devint préſident du conſeil de Milan, & mourut le 10 Août 1607, à 75 ans. On a de lui: I. *De recuperanda Poſſeſſione*, *De adipiſcenda Poſſeſſione*, in-8°.

II. *De Præſumptionibus*, Genevè, 1670, 2 vol. in-fol. III. *De arbitrariis Judicum quæſtionibus, & cauſis Conciliorum*, in-fol.; & d'autres ouvrages qui furent recherchés autrefois & qui peuvent l'être encore aujourd'hui pour certaines matieres.

II. MENOCHIUS, (Jean-Etienne) fils du précédent, né à Pavie en 1576, ſe fit Jéſuite en 1593, à l'âge de 17 ans. Il ſe diſtingua par ſon ſavoir & par ſa vertu juſqu'à ſa mort arrivée le 4 Février 1656, à 80 ans. On a de lui : I. Des *Inſtitutions politiques & économiques*, tirées de l'Ecriture-Sainte. II. Un ſavant *Traité de la République des Hebreux*. III. Un *Commentaire ſur l'Ecriture-Sainte*, dont la meilleure édition eſt celle du Pere *Tournemine*, Jéſuite, en 1719, 2 volumes in-folio. Tous ces ouvrages ſont en latin, & le dernier eſt eſtimé pour la clarté & la préciſion qui le caractériſent. On l'a réimprimé en 1767, en 4 vol. in-4°, à Avignon, chez *Aubert*; & on a ſuivi l'édition de *Tournemine*.

MENOPHILE, eſt le nom de l'eſclave à qui *Mithridate*, après ſa défaite par *Pompée*, confia la garde de ſa fille qu'il avoit enfermée dans une forteresſe. *Manlius Priſcus*, lieutenant du vainqueur, aſſiégea la place, & étoit ſur le point de la prendre, lorſque *Ménophile*, craignant que la jeune princeſſe ne fût expoſée à quelque outrage, la tua & ſe perça peu après avec la même épée.

MENOT, (Michel) Cordelier, mort en 1518, ſe fit un nom célebre par les pieuſes farces qu'il donna en chaire. On a publié ſes *Sermons*, & ils ſont recherchés, pour le mélange barbare qu'il y a fait du ſérieux & du comique, du burleſque & du ſacré, des bouffonneries les plus plates, & des plus ſublimes vérités de l'Evangile. » Les bûcherons, (dit-il dans » un endroit,) coupent de groſſes » & de petites branches dans les » forêts, & en font des fagots : » ainſi nos eccléſiaſtiques, avec » des diſpenſes de Rome, entaſſent gros & petits bénéfices. Le » chapeau de cardinal eſt lardé » d'évêchés, & les évêchés lardés » d'abbayes & de prieurés, & le » tout lardé de Diables. Il faut » que tous ces biens de l'Egliſe » paſſent les trois Cordelieres de » l'*Ave Maria* : car le *Benedicta tu*, » ſont groſſes abbayes de Bénédictins ; *in mulieribus*, c'eſt Monſieur & Madame ; & *fructus ventris*, » ce ſont banquets & goinfreries ». Il compare dans un autre diſcours l'Egliſe à une vigne, à cauſe de l'utilité de ſon fruit : *Vinum lætificat cor hominis... Voyez* les Mémoires de *Niceron*, tom. XXIV ; vous y trouverez quelques échantillons des diſcours de *Menot*. Ils ont été imprimés en 4 parties in-8°. Le plus recherché des curieux, eſt le vol. intitulé : *Sermones quadrageſimales, olim Turonis declamati*, 1519 ou 1525. Celui qui contient les Sermons prononcés à Paris, l'eſt beaucoup moins; il parut en 1530, in-8°.

MENTEL, (Jean) imprimeur de Strasbourg, auquel pluſieurs auteurs ont attribué mal-à-propos l'invention de l'imprimerie. *Jacques Mentel*, entre autres, médecin de la faculté de Paris vers le milieu du ſiecle paſſé, qui ſe diſoit un de ſes deſcendans, publia deux *Diſſertations* latines pour le prouver. Son opinion eut quelques partiſans. Mais depuis qu'on s'eſt attaché davantage à éclaircir l'origine de cet art célebre, ſi on n'eſt pas encore parvenu à diſſiper tous les nuages qui l'ont enveloppé ; au moins eſt-on d'accord que *Mentel* n'en eſt pas l'auteur. C'eſt encore une choſe

très-douteuſe, pour ne rien dire de plus, que l'extraction noble de cet imprimeur, qui n'a d'autre garant que l'aſſertion ſans preuve du même *Jacques Mentel*. Sa premiere profeſſion n'étoit guere celle d'un gentilhomme. Il étoit originairement écrivain & enlumineur de lettres : ce qu'on appeloit en ce temps-là *Chryſographus*. Comme tel, il fut admis parmi les notaires de l'évêque de Strasbourg, & en 1447 dans la communauté des peintres de cette ville. Mais, ſi *Mentel* ne fut pas l'inventeur de la typographie, on ne peut lui refuſer d'avoir été le premier qui ſe diſtingua dans cet art à Strasbourg, où il publia d'abord une *Bible* en 1466, en 2 vol. in-fol. ; & enſuite, depuis 1473 juſqu'en 1476, une compilation énorme en 10 vol. in-fol., intitulée : *Vincentii Bellovacenſis Speculum hiſtoriale, morale, phyſicum & doctrinale*. Il mourut en 1478, après s'être enrichi par ſon induſtrie, & joüiſſant d'une grande réputation. L'empereur *Fréderic IV* lui avoit accordé des armoiries en 1466. Il eſt vrai que *Jacques Mentel* prétend que ce prince ne fit alors que renouveler l'ancien écuſſon de ſa famille ; mais il ne le prouve pas, & cette conceſſion préſente l'idée d'un anobliſſement, plutôt que celle d'une réhabilitation. Au reſte, le *Diplôme Impérial* ne qualifie point *Mentel* d'inventeur de l'imprimerie. [*Voyez* FUSTH & GUTTEMBERG].

MENTÈS, roi des Taphiens, dont *Minerve* prit la reſſemblance pour aſſurer *Pénélope* qu'*Uliſſe* étoit vivant, & pour engager *Télémaque* à aller le chercher. *Homere* le diſtingue de *Mentor*.

MENTOR, gouverneur de *Télémaque*. C'étoit l'homme le plus ſage & le plus prudent de ſon ſiecle. *Minerve* prit ſa figure pour élever *Télémaque*, & elle l'accompagna auſſi lorſqu'il alla chercher ſon pere après le ſiege de Troye.

MENTZEL, (Chriſtian) né à Furſtenwal, dans le Mittel-marck, ſe rendit célebre par ſes connoiſſances dans la médecine & la botanique, & voyagea long-temps pour les perfectionner. Il s'étoit procuré des relations dans les pays les plus éloignés, juſque dans les Indes. Il mourut en 1701, âgé de près de 79 ans. Il étoit de l'académie des Curieux de la nature. On a de lui, *Index nominum Plantarum*, Berlin, 1696, in-folio, réimprimé en 1715, avec des augmentations ſous le titre de *Lexicon plantarum Polyglotton univerſale*. II. Une *Chronologie de la Chine*, Berlin, 1696, in-4°, en allemand. On conſerve de lui dans la bibliotheque royale de Berlin, des manuſcrits : I. Sur l'*Hiſtoire naturelle du Bréſil*, 4 vol. in-fol. II..... *Sur les fleurs & les plantes du Japon*, avec figures enluminées, 2 vol. in-folio, &c.

MENTZER, (Balthaſar) théologien Luthérien, né à Allendorf dans le landgraviat de Heſſe-Caſſel en 1565, ſe fit un nom parmi ceux de ſa communion par ſes lumieres, & mourut en 1627, à 62 ans. Il a laiſſé une *Explication de la Confeſſion d'Ausbourg*, & d'autres ouvrages de controverſe.

MENZIKOFF, (Alexandre) garçon pâtiſſier ſur la place du palais de Moskou, fut tiré de ſon premier état dans ſon enfance par un haſard heureux qui le placa dans la maiſon du czar *Pierre*. Ayant appris pluſieurs langues, & s'étant formé aux armes & aux affaires, il commença par ſe rendre agréable à ſon maître, & finit par ſe rendre néceſſaire. Il ſeconda tous ſes projets, & mérita par ſes ſervices le gouvernement de l'Ingrie, le rang de prince & le titre de général

major. Il ſe ſignala en Pologne en 1708 & 1709 ; mais l'an 1713 il fut accuſé de péculat, & condamné à une amende de 300 mille écus. Le *Czar* lui remit l'amende, & lui ayant rendu ſes bonnes graces en 1719, il l'envoya commander en Ukraine, & ambaſſadeur en Pologne l'an 1722. Toujours occupé du ſoin de ſe maintenir, même après la mort de *Pierre le Grand*, dont la ſanté étoit aſſez mauvaiſe, *Menzikoff* découvrit alors à qui le *Czar* deſtinoit ſa ſucceſſion à la couronne. Le prince lui en fut mauvais gré, & le punit en le dépouillant de la principauté de Pleſcoff. [*Voyez* SAXE.] Mais ſous la czarine *Catherine*, il fut plus en faveur que jamais, parce qu'à la mort du *Czar* en 1725, il diſpoſa tous les partis à la laiſſer jouir du trône de ſon époux. Cette princeſſe ne fut pas ingrate. En déſignant ſon beau-fils *Pierre II* pour ſon ſucceſſeur, elle ordonna qu'il épouſeroit la fille de *Menzikoff*, & que ſon fils épouſeroit la ſœur du *Czar*. Les époux furent fiancés : *Menzikoff* fut fait duc de Cozel, & grand maître-d'hôtel du *Czar* ; mais ce comble d'élévation fut le moment de ſa chute. Les *Dolgorouki*, favoris du *Czar*, & maîtres de l'eſprit de ce prince, le firent exiler avec toute ſa famille à 250 lieues de Moskou, dans une de ſes terres. Il eut l'imprudence de partir de Moskou avec la ſplendeur & le faſte d'un homme qui iroit prendre poſſeſſion du gouvernement d'une grande province. Ses ennemis en profiterent pour augmenter l'indignation du *Czar*. A quelque diſtance de Moskou, il rencontra un détachement de ſoldats. L'officier qui le commandoit, le fit deſcendre de ſes voitures, qu'il renvoya à Moskou ; & le fit monter lui & toute ſa famille ſur des chariots couverts, pour être conduit en Sibérie, en habit de payſan. Arrivé au lieu de ſon exil, on lui amena des vaches & des brebis pleines, avec de la volaille, ſans qu'il pût ſavoir à qui il étoit redevable de ce bienfait. Son occupation dans ce lieu ſauvage, où il étoit réduit à une ſimple cabane, fut de cultiver & de faire cultiver la terre. De nouveaux chagrins aggraverent les peines de ſon exil. Il avoit perdu ſa femme dans la route : il eut la douleur de voir périr une de ſes filles, de la petite vérole ; ſes deux autres enfans, attaqués de la même maladie, en revinrent. Il ſuccomba lui-même le 2 Novembre 1729, & fut enterré auprès de ſa fille, dans un petit oratoire qu'il avoit fait bâtir. Ses malheurs lui avoient inſpiré des ſentimens de piété, que ſon élévation lui fit long-temps oublier. Les deux enfans qui reſtoient, eurent un peu plus de liberté après ſa mort. L'officier leur permit d'aller à l'office à la ville le Dimanche, mais non pas enſemble : l'un y alloit un Dimanche, & l'autre le Dimanche ſuivant. Un jour que la fille revenoit, elle s'entendit appeler par un payſan qui avoit la tête à la lucarne d'une cabane ; & elle reconnut, avec la plus grande ſurpriſe, que ce payſan étoit *Dolgorouki*, la cauſe du malheur de ſa famille, & victime à ſon tour des intrigues de cour. Elle vint apprendre cette nouvelle à ſon frere, qui ne vit pas ſans étonnement ce nouvel exemple du néant des grandeurs. Peu de temps après, *Menzikoff* & ſa ſœur, rappelés à Moskou par la czarine *Anne*, laiſſerent à *Dolgorouki*, leur cabane & ſe rendirent à la cour. Le fils y fut capitaine des gardes, & reçut la cinquieme partie des biens de ſon pere. La fille devint dame

d'honneur de l'impératrice, & fut mariée avantageuſement.

MENZINI, (Benoît) poëte Italien, né à Florence en 1646, mort en 1704, à 50 ans, à Rome, où il étoit profeſſeur au college de la Sapience, & membre de l'académie des Arcades. Il s'attacha à la reine *Chriſtine*, qui protégea & encouragea ſes talens. Il fut un de ceux qui releverent la gloire de la poëſie Italienne; mais il fut beaucoup plus négligent ſur l'article de ſa fortune. La mort de la reine de Suede, & l'inconduite de *Menzini*, le réduiſirent à l'aumône; il ne ſubſiſtoit plus que par les ſecours que lui procuroit *Redi* de la part des grands-ducs. On a de lui divers ouvrages, entre autres des *Satires* réimprimées à Amſterdam en 1718, in-4°. Elles ſont recherchées, pour les graces du ſtyle & la fineſſe des penſées. Il a encore compoſé un *Art Poëtique*; des *Elégies*; des *Hymnes*; les *Lamentations de Jérémie*, où regne tout l'enthouſiaſme prophétique; *Academia Tuſculana*, ouvrage mêlé de vers & de proſe, qui offre pluſieurs morceaux pleins de chaleur, quoique compoſés dans la langueur d'une hydropiſie; des *Poéſies* diverſes. Ses *Œuvres* ont été recueillies à Florence, 1731, en 2 vol. in-4°.

MEONIUS, couſin de l'empereur *Odenat*, étoit de toutes les parties de plaiſir de ce prince; mais il ne ſut pas conſerver ſes bonnes graces. *Odenat* piqué de ce que, pour lui ôter le plaiſir de la chaſſe, il affectoit de tirer le premier ſur les bêtes qui ſe préſentoient à eux, le fit mettre en priſon. *Meonius* garda un vif reſſentiment de cet outrage, & fit aſſaſſiner *Odenat* & *Hérodien* ſon fils, en 267. Après avoir ſatisfait ſa vengeance, il prit la pourpre impériale, & ne la porta pas long-temps. Les mêmes ſoldats qui l'en avoient revêtu le poignarderent, auſſi indignés de ſon incapacité que du déréglement de ſes mœurs. *Voyez* ODENAT.

MERA, fille de *Præſus* & d'*Antia*, ſuivoit *Diane* à la chaſſe. Comme elle étoit fort belle, *Jupiter* qui l'apperçut, prit la figure de la déeſſe pour en abuſer. *Diane* en fut ſi courroucée, que pour empêcher que quelque autre dieu n'employât le même artifice, elle la perça d'un trait & la changea en chien.

MERAIL, *Voyez* AMARAL.

MERBÈS, (Bon de) docteur en théologie & prêtre de l'Oratoire, ſortit de cette congrégation, après y avoir enſeigné les belles-lettres avec ſuccès. Il compoſa, à la ſollicitation de *le Tellier* archevêque de Reims, une Théologie, qu'il publia à Paris en 1683, en 2 vol. in-fol. ſous ce titre: *Summa Chriſtiana*. Ses principes ne ſont pas ceux des Caſuiſtes relâchés. La latinité en eſt pure & élégante; mais le ſtyle en eſt trop enflé & ſent le rhéteur. Ce théologien, également pieux & ſavant, mourut au college de Beauvais à Paris, le 2 Août 1684, à 68 ans.

I. MERCADO, (Michel de) connu auſſi ſous le nom de *Mercati* & de *Mercatus*, né à San-Miniato en Toſcane, fut premier médecin du pape *Clément VIII* & de pluſieurs autres pontifes, & intendant du Jardin des plantes du Vatican, où il forma un beau *Cabinet de Métaux & de Foſſiles*. La Deſcription en a été donnée à Rome en 1717, in-folio, avec un Appendix de 53 pag., en 1719, par *Lancifi*, ſous le titre de *Metallotheca*... *Mercado* mourut en 1593, à 53 ans. On avoit une ſi haute idée de ſon mérite, que *Ferdinand*, grand-duc de Toſcane, le mit au-

tang des familles nobles de Florence, & que le ſénat Romain le décora auſſi de la nobleſſe romaine. C'étoit l'ami de *S. Philippe de Néri* & du Cardinal *Baronius*. On a de lui d'autres ouvrages ſur ſon art, qui le firent beaucoup eſtimer; & un ſavant Traité *De gli Obeliſchi di Roma*, 1589, in-4°. Il le dédia à *Sixte-Quint*, qui l'employa avec ſuccès dans pluſieurs négociations. Il ne fut pas moins utile à *Clément VIII*, qui témoigna les plus vifs regrets de ſa mort.

II. MERCADO, (Louis de) *Mercatus*, natif de Valladolid en Eſpagne, premier médecin des rois *Philippe II* & *Philippe III*, mort âgé de 86 ans vers 1606, a laiſſé divers Ouvrages, recueillis en 1654, à Francfort, en 3 vol. in-fol.

I. MERCATOR, (*Marius*) auteur eccléſiaſtique, ami & éleve de *S. Auguſtin*, Africain ſelon *Baluze*, & Calabrois ſelon le Pere *Garnier*, écrivit contre les Neſtoriens & les Pélagiens, & mourut vers 451. Tous ſes Ouvrages furent publiés en 1673, in-fol. par le P. *Garnier*, Jéſuite, avec de longues diſſertations. *Baluze* en donna une nouvelle édition, à Paris en 1684, in-8°.

II. MERCATOR, (Gerard) habile géographe, né à Rupelmonde en Flandres en 1512, oublioit de manger & de dormir pour s'appliquer à la géographie & aux mathématiques. L'empereur *Charles-Quint* en faiſoit un cas particulier, & le duc *de Juliers* le fit ſon coſmographe. Il mourut à Duisbourg le 2 Décembre 1594, âgé de 83 ans. On a de lui: I. Une *Chronologie*, depuis le commencement du monde juſqu'à l'an 1568, prouvée par les éclipſes, & des obſervations aſtronomiques, Cologne, 1568, & Bâle, 1577, in-folio. *Onuphre Panvin* eſtimoit cet ouvrage un peu ſec, mais clair & aſſez exact. II. Des Tables ou Deſcriptions géographiques de toute la terre, auxquelles il donna le nom d'*Atlas*, Duisbourg, 1595, in-4°. *Jodocus Hondius* en a donné une édition augmentée d'un grand nombre de cartes, Amſterdam, 1666. III. *Harmonia Evangeliſtarum*, contre *Charles du Moulin*, Duisbourg, 1592, in-4°. IV. Un traité *De creatione ac fabrica mundi*. Cet ouvrage fut condamné, à cauſe de quelques propoſitions répréhenſibles ſur le péché originel. V. Une Edition des *Tables géographiques de Ptolomée*, corrigées, 1589, in-fol. *Mercator* joignoit à la ſagacité de l'eſprit, la dextérité de la main: il gravoit & enluminoit lui-même ſes *Cartes*, & faiſoit ſes inſtrumens de mathématiques.

III. MERCATOR, (Nicolas) mathématicien, du XVIIe ſiecle, natif du Holſtein, & membre de la ſociété royale de Londres, ſe retira en Angleterre, où il demeura juſqu'à ſa mort. On a de lui une *Coſmographie*, & d'autres ouvrages eſtimés. C'étoit un homme de mérite, qui fit quelques découvertes, & qui remarqua le défaut des premieres *Cartes marines*.

MERCATOR, (Iſidore) *Voyez* ISIDORE, n° VI.

MERCATUS, *Voy.* MERCADO.

MERCHISTON, *Voyez* NEPER.

MERCI, *Voyez* MERCY.

MERCI, (l'Ordre de *LA*) *Voy.* PIERRE NOLASQUE, n° XXII.

I. MERCIER, (Jean) *Mercerus*, d'Uſez en Languedoc, étudia le droit à Toulouſe & à Avignon, & y fit de grands progrès. Il quitta la juriſprudence, pour s'appliquer aux belles-lettres, & aux langues grecque, latine, hébraïque, & chaldaïque. Il ſuccéda à *Vatable*, dans la chaire d'hébreu au college

royal à Paris, en 1547. Obligé de ſortir de la France pendant les guerres civiles, il ſe retira à Veniſe auprès de l'ambaſſadeur de cette couronne, qui le ramena dans ſa patrie. Il mourut à Uſez en 1562. C'étoit un petit homme, déſſéché par ſes ſavantes veilles; mais dont la voix claire & forte pouvoit remplir un grand auditoire. Il poſſédoit une vaſte littérature. Parmi les ouvrages dont il enrichit ſon ſiecle on diſtingue: I. Ses *Leçons ſur la Geneſe & les Prophetes*, à Geneve, 1598, in-folio. II. Ses *Commentaires* ſur *Job*, ſur les *Proverbes*, ſur l'*Eccléſiaſte*, ſur le *Cantique des Cantiques*, 1573, en 2 vol. in-fol. qui ſont eſtimés. III. *Tabulæ in Grammaticam Chaldaicam*, Paris, 1550, in-4°. L'auteur s'étoit laiſſé infecter par les opinions de *Calvin*.

II. MERCIER, (Joſias) fils du précédent, & non moins ſavant que ſon pere, étoit un habile critique. Il mourut le 6 Décembre 1626. Quoique employé à diverſes affaires importantes, il ne négligea pas les travaux du cabinet. On a de lui: I. Une excellente édition de *Nonius-Marcellus*, 1614, in-4°. II. Des *Notes* ſur *Ariſtenete*, ſur *Tacite*, ſur *Dictys de Crete*, & ſur le *Livre* d'Apulée DE *Deo Socratis*. Claude *Saumaiſe* étoit ſon gendre.

III. MERCIER, (Nicolas) de Poiſſy, mort en 1647, régent de troiſieme au college de Navarre à Paris, & ſous-principal des grammairiens de ce college, s'acquit beaucoup de réputation par ſon habileté à élever la jeuneſſe, & par ſes ouvrages. On a de lui: I. Le *Manuel des Grammairiens*, in-12; ouvrage confus, du moins aux yeux de la plupart des jeunes-gens. On ſe ſert pourtant de ce livre dans divers colleges, parce qu'il y a des principes excellens pour la belle latinité II. Un *Traité de l'Epigramme*, en latin, in-8°: ouvrage très-eſtimé. III. Une édition des *Colloques d'Eraſme*, purgée des endroits dangereux, & enrichie de notes.

MERCŒUR, (Philippe-Emmanuel *de Lorraine*, duc de) naquit en 1558 de *Nicolas de Lorraine*, & de *Jeanne de Savoie-Nemours*, ſa 2e femme. Il s'endurcit dès ſa premiere jeuneſſe aux fatigues de la guerre, & ſe diſtingua dans pluſieurs occaſions. Lié avec le duc *de Guiſe*, il fut ſur le point d'être arrêté comme cet illuſtre factieux, aux Etats de Blois, en 1588; mais la reine *Louiſe de Lorraine*, ſa ſœur, l'en ayant averti, il échappa à ce péril. Ce fut alors qu'il embraſſa ouvertement le parti de la Ligue. Il ſe cantonna dans ſon gouvernement de Bretagne, y appela les Eſpagnols, & leur donna le port de Blavet en 1591. Les agens de *Henri IV* l'engagerent, en 1595, à conclure une treve qui devoit durer juſqu'au mois de Mars de l'année ſuivante. On vint à bout enſuite de la lui faire prolonger juſques au mois de Juillet. Ses amis lui reprocherent alors, ce qu'il avoit reproché pluſieurs fois au duc *de Mayenne*: que *les occaſions ne lui avoient pas manqué*, mais *qu'il avoit ſouvent manqué aux occaſions*. Cependant, comme tous les chefs de la Ligue avoient fait leur paix avec le roi, il fit la ſienne en 1598. Le mariage de ſa fille *Françoiſe*, riche héritiere, avec *Céſar de Vendôme*, fut le prix de la réconciliation. Le duc *de Mercœur* ne ſongea plus qu'à trouver quelque occaſion brillante de ſignaler ſon courage; elle ſe préſenta bientôt. L'empereur *Rodolphe II* lui fit offrir, en 1601, le commandement de ſon armée en Hongrie contre le Turc. Le duc partit pour cette expédi-

tion;

tion ; & on le vit, à la tête de 15000 hommes ſeulement, entreprendre de faire lever le ſiege qu'*Ibrahim* Bacha avoit mis devant Chanicha avec 60,000 combattans. Il voulut l'obliger à donner bataille ; mais, ayant bientôt manqué de vivres, il fut contraint de ſe retirer. Sa retraite paſſa pour la plus belle que l'Europe eût vue depuis long-temps. L'année ſuivante il prit Albe-royale, & défit les Turcs qui venoient la ſecourir. Ce héros, obligé de retourner en France, fut attaqué d'une fievre pourprée à Nuremberg, où il mourut en 1602, à 44 ans. *S. François de Sales* prononça ſon Oraiſon funebre à Paris ; & l'on applaudit beaucoup aux éloges qu'il donna à ſa valeur, tour-à-tour prudente & téméraire. Il ne loua pas moins ſa piété, ſa juſtice, ſa douceur, ſon humanité. Cet Eloge funebre ſe trouve dans le recueil des *Œuvres de S. François de Sales*, en 2 vol. in-fol.

I. MERCURE, fils de *Jupiter* & de *Maïa*, appelé *Hermès* par les Grecs, étoit Dieu de l'éloquence, du commerce & des voleurs. On le regardoit comme le meſſager des Dieux, principalement de *Jupiter*, qui lui avoit attaché des ailes à la tête & aux talons, pour qu'il exécutât ſes ordres avec plus de viteſſe. Il conduiſoit les ames dans les Enfers, & avoit le pouvoir de les en tirer. Il ſavoit parfaitement bien la muſique. Ce fut lui qui déroba les troupeaux, les armes & la lyre d'*Apollon*, & ſe ſervit de cette lyre pour endormir & tuer *Argus* qui gardoit la vache *Io*. Il métamorphoſa *Battus* en pierre de touche, délivra *Mars* de la priſon où *Vulcain* l'avoit enfermé, & attacha *Prométhée* ſur le Mont Caucaſe. Il fut aimé de *Vénus*, dont il eut *Hermaphrodite*. [Voy. *auſſi* AGLAURE & MUETTE.] On le repréſente ordinairement ſous la figure d'un beau jeune homme, tenant un caducée à la main, avec des ailes à la tête & aux talons. Comme il portoit la parole alternativement aux dieux du ciel & des enfers, la langue lui étoit conſacrée. On élevoit en ſon honneur des ſtatues de pierres quarrées, au haut deſquelles on ne voyoit qu'une tête, & on les plaçoit dans les carrefours. Regardé comme dieu des chemins, il étoit honoré par tous les voyageurs, qui jetoient une pierre ſur les monceaux appelés *Acervi mercuriales*, qu'on voyoit ſur les grandes routes. *Feſtus* fait venir le nom de *Mercure*, de *mercium cura*, parce qu'il préſidoit au commerce & à tous les arts, qui le font fleurir.

II. MERCURE TRISMEGISTE, *Voyez* HERMÈS.

III. MERCURE, (Jean) célebre charlatan qui parut à Lyon en 1478. Il jouoit le philoſophe, & il ſe croyoit plus habile que tous les anciens, Hébreux, Grecs & Latins. Ce ſophiſte avoit avec lui ſa femme & ſes enfans ; il étoit vêtu de lin, & portoit à ſon cou une chaîne, à l'imitation d'*Apollonius de Tyanes*, dont il ſe diſoit le diſciple. Il étoit fort ſérieux, & ſe vantoit de guérir toutes ſortes de maladies. On en donna avis à *Louis XI*, qui le fit examiner à Lyon par les plus habiles médecins de ſon royaume. Sur le rapport qu'ils firent au roi, que la ſcience de cet homme étoit plus qu'humaine, ce prince voulut le voir. Le charlatan ſatisfit à toutes ſes queſtions, & lui fit deux préſens : l'un étoit une épée très-riche, qui renfermoit cent quatre-vingt petits glaives ou couteaux : l'autre, un bouclier orné d'un miroir, qu'il diſoit contenir beaucoup de vertus ſecretes. Cet homme

étoit ſi déſintéreſſé, qu'il diſtribua aux pauvres tout l'argent qu'il reçut du roi. Il ne demeura que quelques mois dans Lyon, & diſparut tout d'un coup, ſans qu'on put ſavoir ce qu'il étoit devenu. Tout cela ſentoit l'impoſteur, d'autant plus qu'il ſe vantoit d'avoir la pierre philoſophale, & de tranſmuer les métaux.

MERCURIALIS, (Jérôme) célebre médecin, appelé par quelques-uns l'*Eſculape de ſon temps*, naquit à Forli en 1530, & y mourut le 13 Novembre 1596, à 66 ans. Il pratiqua & profeſſa la médecine à Padoue, à Bologne & à Piſe. Il donna la ſanté à bien des malades, & des inſtructions ſalutaires à ceux qui ſe portoient bien. Les habitans de Forli mirent ſa ſtatue dans leur place publique, pour honorer la mémoire d'un homme qui avoit tant illuſtré & obligé ſa patrie. Son mérite lui acquit non-ſeulement beaucoup de réputation, mais encore des richeſſes immenſes. Il laiſſa à ſon fils 120,000 écus d'or, après avoir vécu avec éclat, & fait des libéralités conſidérables à ſes amis & de grandes charités aux pauvres. C'étoit un homme bien fait & de bonne mine. Il étoit d'une douceur angélique & d'une piété exemplaire. Il voulut que ſes ouvrages paruſſent de ſon vivant par le ſoin de ſes diſciples, afin de pouvoir corriger ſes mépriſes & celles des imprimeurs. On en forma un recueil à Veniſe, 1644, in-fol. Les principaux ſont: I. *De Arte Gymnaſtica*, à Veniſe, 1587, in-4°; & à Amſterdam, 1672, in-4°. Des recherches curieuſes ſur les jeux d'exercice des anciens, de ſavantes explications, & quelques bons préceptes, font le mérite de ce livre & des ſuivans. II. *De morbis Mulierum*, 1601, in-4°. III. *De morbis Puerorum*, Francfort, 1584, in-4°. IV. Des *Notes* ſur *Hyppocrate*, & ſur quelques endroits de *Pline* l'ancien. V. *Conſultationes & reſponſa medicinalia*, Veniſe, 1624, in-fol., avec les notes de *Mundinus*. VI. *Medicina practica*, Veniſe, 1627, in-fol. *Voyez* II. CIACONIUS.

I. MERCY, (François de) général de l'armée du duc de Baviere, né à Longwy en Lorraine, ſe ſignala dans diverſes occaſions. Il prit Rotweil en 1643, & Fribourg en 1644. Peu de temps après il perdit la bataille donnée proche cette ville, fut bleſſé à celle de Nortlingue le 3 Août 1645, & mourut de ſes bleſſures. On l'enterra dans le champ de bataille, & on grava ſur ſa tombe ces mots honorables:

STA, VIATOR; HEROEM CALCAS!

Arrête, Voyageur; tu foules un Héros!

Une choſe ſinguliere de *Mercy*, c'eſt que, dans tout le cours de deux campagnes que le duc *d'Enguien*, le maréchal *de Gramont* & *Turenne* avoient faites contre lui, ils n'avoient jamais rien projeté dans leur conſeil de guerre, que *Mercy* ne l'eût deviné & ne l'eût prévenu, comme s'ils lui euſſent fait la confidence de leurs deſſeins. C'eſt un éloge que peu d'autres généraux ont mérité.

II. MERCY, (Florimond, comte de) petit-fils du précédent, né en Lorraine l'an 1666, ſe ſignala tellement par ſa valeur dans les armées Impériales, qu'il devint welt-maréchal de l'empereur en 1704. L'année ſuivante il força les lignes de Pfaffenhoven, & fut vaincu en Alſace par le comte *du Bourg*, en 1709. Le comte *de Mercy* s'acquit beaucoup de gloire dans les guerres de l'empereur contre les Turcs. Il fut tué à la bataille de Parme le 29 Juin 1734. Le

comte *d'Argenſan*, colonel Impérial, ſon couſin, qu'il avoit adopté, fit ſon héritier, à condition qu'il prendroit le nom & les armes de *Mercy*.

MERÉ, *Voyez* POLTROT.

MERÉ, (George Broſſin, chevalier de) écrivain du Poitou, d'une des plus illuſtres familles de cette province, ſe diſtingua par ſon eſprit & par ſon érudition. *Homere*, *Platon*, *Plutarque*, & les autres excellens auteurs Grecs, lui étoient auſſi familiers que les François. Après avoir fait quelques campagnes ſur mer, il parut à la cour avec diſtinction, & ſe fit eſtimer & rechercher des ſavans & des grands. Sur la fin de ſa vie, il ſe retira dans une belle terre qu'il avoit en Poitou, & il y mourut dans un âge fort avancé, vers 1690, très-perſuadé de toutes les vérités du Chriſtianiſme, que les lumieres de ſon eſprit lui avoient toujours rendues reſpectables. Le chevalier *de Méré* étoit un homme d'un eſprit précieux & galant, & un philoſophe qui tâchoit d'être agréable. Ses ouvrages ſont: I. *Converſations de M. de Clérembault & du Chevalier de Méré*, in-12. II. Deux *Diſcours*, l'un *de l'Eſprit*, & l'autre *de la Converſation*, in-12. III. Les *Agrémens du diſcours*. IV. Des *Lettres*. V. *Traités de la vraie Honnêteté*, de *l'Eloquence* & de *l'Entretien*, publiés par l'abbé *NADAL*, avec quelques autres *Œuvres poſthumes*, in-12. Voici le jugement qu'on en porte dans le IIIe tome des *Mélanges d'Hiſtoire & de Littérature*, de *Vigneul-Marville*. » Le chevalier *de Méré* étoit un homme » à réflexions. Il avoit une grande » abondance de penſées, & penſoit bien: mais il faut avouer » auſſi, qu'à force d'avoir voulu » polir ſon ſtyle, il l'a exténué; » qu'il eſt quelquefois guindé & » peu naturel.... Ce qu'il y a de » ſingulier dans les ouvrages de » M. *de Méré*, c'eſt qu'en diſant » lui-même que *le Diſcours ne ſauroit être trop ajuſté*, il détruit une » autre maxime qu'il avoit avancée, qu'*il faut ſur toutes choſes* » *qu'un homme qui ſe mêle d'écrire* » *évite de ſentir l'Auteur*; ce qui » arrive néanmoins, lorſqu'on eſt » auſſi myſtérieux dans le langage qu'il l'étoit «. Cependant il croyoit avoir, en écrivant, le ton de la *bonne Compagnie*; car c'eſt d'après lui que tant de gens qui ont le langage de la mauvaiſe, répetent tous les jours ce mot qu'il mit à la mode. Aujourd'hui on a à-peu-près oublié le chevalier *de Méré* & ſon *chien de ſtyle*, comme diſoit Madame *de Sévigné*, qui avoit le bon eſprit de n'y rien comprendre. Il eſt vrai que ce *chien de ſtyle* tenoit plutôt au jargon des *Précieuſes ridicules* de *Moliere*, qu'au perſifflage de quelques-unes de nos ſociétés, qui vaut peut-être encore moins. *Voyez* auſſi la *Bibliotheque hiſtorique du Poitou*, par M. *Dreux du Radier*, tom. IV.

MERIAN, (Marie-Sibylle) fille d'un graveur Allemand, célebre par ſes *Payſages*, ſes *Perſpectives* & ſes *Vues*, hérita des talens de ſon pere. Elle naquit à Francfort en 1647, & mourut à Amſterdam en 1717, à 70 ans. Le goût, l'intelligence & la vérité avec leſquels elle a ſu peindre à détrempe les fleurs, les papillons, les chenilles & autres inſectes, lui ont fait beaucoup de réputation. Elle étoit ſi curieuſe de cette partie de l'hiſtoire naturelle, qu'elle entreprit pluſieurs voyages pour voir les collections que des curieux en avoient faites. Elle avoit épouſé *Jean Andrieſz Graff*, habile peintre & architecte de Nuremberg. Les

Hollandois attirerent par leurs offres, les deux époux chez eux. Madame *Merian* ne quitta ſon pays que parce qu'elle n'avoit plus rien à y obſerver; elle eut le courage d'affronter les dangers & les périls de la mer pour aller chercher de nouvelles connoiſſances en Amérique : elle s'arrêta deux ans (& non pas deux mois comme on le dit dans *Moreri*) à Surinam, & elle s'y occupa à deſſiner tout ce qu'elle y put trouver de reptiles & d'inſectes, de même que les plantes, les fleurs & les fruits qui leur ſervent d'alimens. Elle peignit tout cela ſur velin, & les connoiſſeurs conviennent qu'on ne peut rien ajouter à ce travail. On a de cette dame : I. *Origine des Chenilles, leurs nourritures & leurs changemens*, Nuremberg, 1679-1688, 2 vol. in-4°, avec figures, en allemand; on l'a traduit en latin ſous ce titre : *Eruearum ortus*, Amſterdam, 1705. Sa fille donna un 3e volume comme l'ouvrage poſthume de ſa mere. Nous avons le tout en françois, ſous ce titre : *Hiſtoire des Inſectes de l'Europe*, traduite par *Jean Marret*, Amſterdam, 1730, in-fol., avec 36 planches de plus, & des notes. II. *Diſſertation ſur la génération & les transformations des Inſectes de Surinam*, en flamand, Amſterdam, 1705, in-4°. Item en latin, Amſterdam, 1705, in-fol., avec 60 magnifiques planches; item en françois & en latin, Amſterdam, 1726, in-fol. Ces deux ouvrages ont été réunis en françois ſous ce titre : *Hiſtoire des Inſectes de l'Europe & de l'Amérique*, Amſterdam, 1730, in-fol. On les a réimprimés en françois & en latin à Paris en 1768; & on y a ajouté le *Florilegium* d'*Emmanuel Sweerts*, traduit en françois, dont il y a des exemplaires enluminés. Les deſſins de cette dame ont été dépoſés dans l'hôtel-de-ville d'Amſterdam, & multipliés par la gravure. Son pere, *Matthieu Merian*, eſt connu par ſes *Collections topographiques*, 31 tom. in-folio; & par ſon *Florilegium*, Francfort, 1612, 2 vol. in-folio.

MERICI, *Voyez* ANGELE.

MERILLE, (Edmond) l'un des plus ſavans juriſconſultes du XVIIe ſiecle, étoit de Troyes en Champagne. Il enſeigna le droit à Bourges avec une réputation extraordinaire, & mourut en 1647, à 58 ans, après s'être diſtingué ſur le théâtre littéraire par divers écrits. On a fait une édition de ſes Œuvres à Naples, en 2 vol. in-4°, 1720.

MERION, conducteur du char d'*Idoménée*, ſe diſtingua beaucoup au ſiege de Troye. *Homere* le compare à *Mars* pour la valeur... Il y eut un autre MERION, fils de *Jaſon*, célebre par ſes richeſſes & par ſon avarice.

MERKLIN, (George-Abraham) médecin, né à Weiſſembourg en Franconie, pratiqua à Nuremberg, & mourut en 1702, à 58 ans. Il a donné : I. Un Traité *De ortu & occaſu transfuſionis ſanguinis*, Nuremberg, 1679, in-8°, dans lequel il s'éleve contre cette pratique. II. Une nouvelle édition de *Vander-Linden*, *De Scriptis Medicis*, 1686, 2 vol. in-4°. III. *De incantamentis*, in-4°, 1715. Ces Traités offrent des choſes qu'on ne trouve point ailleurs.

MERLAT, (Elie) théologien de la religion Prétendue Réformée, né à Saintes en 1634, voyagea en Suiſſe, à Geneve, en Hollande & en Angleterre. Il devint enſuite miniſtre de Saintes, où il ſe diſtingua pendant 19 ans par ſa ſcience & par ſa probité. Une réponſe violente qu'il fit au livre d'*Arnauld*, intitulé : *Le Renverſement de la Morale*, &c., l'obligea de ſortir de France

en 1680. Il ſe retira alors à Geneve, & de là à Lauſane, où il fut paſteur & profeſſeur, & où il mourut en 1705, à 71 ans. C'étoit un homme zélé, charitable, doux, honnête, & d'une converſation agréable. Son cœur étoit ſi compatiſſant pour les malheureux, qu'il ne régaloit jamais ſes amis, ſans deſtiner une pareille ſomme pour le ſoulagement des pauvres. Outre l'ouvrage dont nous avons parlé, on a de lui : I. Pluſieurs *Sermons*. II. Un *Traité de l'autorité des Rois*. III. Un autre Traité *De converſione Hominis peccatoris* : ouvrages qui ont eu quelques ſuccès dans la Réforme.

I. MERLIN, (Ambroiſe) écrivain Anglois du ve ſiecle, qu'on a regardé long-temps comme un grand magicien, & dont on rapporte des choſes ſurprenantes. Pluſieurs auteurs ont écrit qu'il avoit été engendré d'un *Incube*, & qu'il avoit tranſporté d'Irlande en Angleterre les grands rochers qui s'élevent en pyramide près de Salisbury. On lui attribue des *Prophéties* extravagantes, & d'autres ouvrages ridicules, ſur leſquels quelques auteurs ont fait des commentaires remplis d'une crédulité puérile : *Alain de l'Iſle*, entre autres, a donné dans ces fables. Le *Roman de Merlin* & ſes *Prophéties* parurent à Paris en 1530, in-fol., & furent traduits en italien à Veniſe en 1539 & 1554, in-8°. *Voyez* II. ROSEMONDE.

II. MERLIN, (Jacques) docteur de Sorbonne, natif du dioceſe de Limoge, fut curé de Montmartre, puis chanoine & grand pénitencier de Paris. Un ſermon ſéditieux contre quelques grands ſeigneurs ſoupçonnés d'être favorables aux nouvelles erreurs, ayant fait beaucoup de bruit à Paris & à la cour, *François I* le fit mettre en priſon dans le château du Louvre, en 1527, & l'envoya en exil à Nantes deux ans après. Ce monarque s'étant enſuite appaiſé, lui permit de revenir à Paris en 1530. Il y mourut le 26 Septembre 1541, dans un âge aſſez avancé, après avoir occupé la place de grand-vicaire & la cure de la Magdeleine. Ses ouailles trouverent en lui le plus tendre & le plus zélé des paſteurs. *Merlin* eſt le premier qui a donné une *Collection des Conciles*. Il y en a eu trois éditions. Tout ce qu'il a fait, a été de recueillir les conciles avec leurs actes. Mais ce n'étoit pas aſſez : il falloit les conférer pour corriger les textes défectueux, & retrancher un nombre infini de fautes qui ſe rencontrent dans les manuſcrits. *Merlin* ne l'a pas diſſimulé, puiſqu'il dit dans ſa Préface, que le lecteur pourra trouver de mauvaiſes interprétations. La forme qu'il a donnée à ſa Collection eſt toute ſimple. Il avoit deſſein de rapporter ce qui regarde les conciles & les papes, qu'*Iſidore de Séville* a recueillis en 1 vol. Il l'exécuta dans le premier tome; mais il n'y a donné que la verſion latine des ſix premiers conciles généraux, & des ſix conciles provinciaux d'Ancyre, de Néocéſarée, de Gangres, de Sardique, d'Antioche & de Laodicée. Il y a inſéré la donation de *Conſtantin*, qui n'a aucune autorité. On n'y trouve point le ve concile général, tenu l'an 553 ſur l'affaire des Trois Chapitres. En un mot, l'ouvrage eſt peu conſidérable, quoiqu'on ait l'obligation à l'auteur d'avoir excité, par ſon exemple, beaucoup d'autres à nous donner des Collections plus amples & plus exactes. On a encore de lui des éditions de *Richard de Saint-Victor*, de *Pierre de Blois*, de *Durand de Saint-Pourçain*, & d'*Origene*. Il a mis à la tête des Œuvres de ce Pere,

une *Apologie*, dans laquelle il entreprend de juſtifier *Origene* des erreurs qu'on lui impute ; mais cette juſtification ne lave pas entiérement ce grand homme.

III. MERLIN, (Charles) Jéſuite du dioceſe d'Amiens, mort à Paris dans le college de *Louis le Grand* en 1747, enſeigna avec diſtinction les humanités & la théologie. Il s'appliqua enſuite aux travaux du cabinet, & recueillit des éloges. On a de lui : I. Une *Réfutation de Bayle*, in-4°. II. Un *Traité hiſtorique & dogmatique ſur la forme des Sacremens*. III. Pluſieurs *Diſſertations* inſérées dans les *Mémoires* de Trévoux.

MERLIN COCCAYE, *Voyez* FOLENGO, n° II.

MERLON, (Jacques) dit HORSTIUS, curé de Cologne, mort en 1644, à 47 ans, eſt auteur du *Paradiſus animæ Chriſtianæ*, en vers, in-8° & in-12, figures : ouvrage plein d'onction, traduit ſous le titre d'*Heures Chrétiennes*, 2 vol. in-12, par *Fontaine*, ſecrétaire de MM. de Port-Royal. Il étoit natif de Horſt dans le pays de Gueldres : ce qui lui fit donner le nom de *Horſtius*. Il procura l'édition des ſavans *Commentaires* d'*Eſtius* ſur les Epîtres, & une autre très-ſoignée des Œuvres de *S. Bernard*. Il profitoit de tous les momens que lui laiſſoient ſes fonctions paſtorales, pour les conſacrer à l'étude.

MERODACH-BALADAN, *Voy.* BALADAN.

MÉROPE, fille d'*Atlas* & de *Pléione*, & l'une des ſept Pléïades, rendoit une lumiere aſſez obſcure, ſelon la Fable, parce qu'elle avoit épouſé *Siſiphe*, homme mortel ; au lieu que ſes ſœurs avoient été mariées à des Dieux.... MÉROPE eſt auſſi le nom de l'épouſe de *Creſfonte* ; héros Grec, laquelle reconnut ſon fils dans l'inſtant même où elle alloit l'immoler.

MEROVÉE *ou* MEROUÉE, roi de France, ſuccéda à *Clodion* l'an 448, & combattit *Attila* l'an 451, près de Meri-ſur-Seine. On dit qu'il étendit les bornes de ſon empire, depuis les bords de la Somme, juſqu'à Treves, qu'il prit & qu'il ſaccagea. Il mourut en 456. Sa valeur a fait donner à nos rois de la premiere race le nom de *Mérovingiens*. On ne connoît ni ſa famille, ni l'année de ſa naiſſance. Quelques écrivains le font parent de *Clodion*. D'autres auteurs ont écrit que, ſa mere ſe baignant au bord de la mer, il ſortit un taureau marin, qui la rendit groſſe de ce prince. Cette fable a pris vraiſemblablement ſa ſource dans le mot *Mer-Veich*, qui ſignifie Veau-de-mer. *Mérouée* eut trois enfans, mais on ne connoît que *Childeric* ſon ſucceſſeur. Les deux autres quitterent leur pere pour ſuivre les drapeaux, l'un d'*Attila*, l'autre d'*Aetius* : on ne ſait ce qu'ils devinrent.

Il y a eu un MÉROVÉE, fils de *Chilperic*, qui, ſéduit par la beauté & les intrigues de *Brunehaut*, ennemie implacable de ſon pere, l'épouſa à Rouen l'an 576. *Chilperic* l'ayant appris, vole furieux à cette ville pour punir la téméraire paſſion du jeune prince. Les deux époux ſe réfugient dans une égliſe, & n'en ſortent qu'avec l'aſſurance d'avoir la vie ſauve. Mais à peine eurent-ils quitté leur aſile, que *Mérovée* fut ordonné prêtre malgré lui, & *Brunehaut* fut renvoyée en Auſtraſie, pleurer les cendres encore tiedes du roi *Sigebert*, ſon époux, aſſaſſiné l'année précédente.

I. MERRE, (Pierre le) avocat au parlement de Paris, & profeſſeur royal en droit canon, mort en 1728, ſe rendit très-habile dans les affaires eccléſiaſtiques. On a de lui : Un

Mémoire intitulé : *Juſtification des Uſages de France, ſur les Mariages des Enfans de Famille, faits ſans le conſentement de leurs Parens*, 1686. II. *Sommaire touchant la Juridiction*, in-folio, 1705. Ces deux ouvrages ſont eſtimables par l'érudition qu'ils renferment.

II. MERRE, (Pierre le) fils du précédent, mort à Paris ſa patrie en 1763, étoit un avocat célebre, & obtint une chaire de profeſſeur royal en droit canon, qu'il remplit avec diſtinction. Il ne ſe diſtingua pas moins que ſon pere, & c'eſt à eux qu'on doit le *Recueil des Actes, Titres & Mémoires* concernant les affaires du Clergé de France; augmenté d'un grand nombre de *Pieces* & d'*Obſervations* ſur la diſcipline préſente de l'Egliſe, & mis en nouvel ordre ſuivant la délibération de l'aſſemblée générale du Clergé du 29 Août 1705, en 12 vol. in-fol., 1716 à 1750. On y joint une *Table* de 1752, réimprimée en 1764; les *Harangues* en 1740; les *Procès-verbaux* qui en ſont la ſuite, commencent au Colloque de Poiſſi en 1561, juſqu'à préſent. Les plus rares ſont: de 1625, in-4°, imprimé juſqu'à la page 448; de 1635 & 1636, in-fol.; de 1645 & 1646, in-fol.; de 1651, in-fol.; de 1655, 1656, 1657, in-folio. Nous ne parlerons pas des *Manuſcrits*. On en a imprimé un Abrégé, 1767 & années ſuivantes, en ſix vol. in-fol., qui a pour titre: *Collection des Procès-verbaux des aſſemblées générales du Clergé*, rédigés par ordre des matieres, & réduits à ce qu'ils ont d'eſſentiel. Ce recueil a été fait ſous la direction de M. l'évêque de Mâcon. On a réimprimé à-peu-près au même temps le *Recueil des Actes, Titres & Mémoires du Clergé*, chez *Garigan*, à Avignon, en 14 vol., in-4°, plus commodes, mais moins exacts que l'édition in-folio.

MERSENNE, (Marin) religieux Minime, né au bourg d'Oyſe dans le Maine le 8 Septembre 1588, étudia à la Fleche avec *Deſcartes*, & forma avec lui une liaiſon qui ne finit qu'avec leur vie. Les mêmes goûts fortifierent leur amitié. Le P. *Merſenne* étoit né avec un génie heureux pour les mathématiques & pour la philoſophie. Il inventa la *Cycloïde*, nouvelle courbe, qui fut auſſi nommée *Roulette*, parce que cette ligne eſt décrite par un point de la circonférence, d'un cercle qu'on fait rouler ſur un plan. Les plus grands géometres ſe mirent à étudier ſur cette courbe, & le Pere *Merſenne* eut dès-lors un rang diſtingué parmi eux. Ce ſavant religieux, également propre à la théologie & à la philoſophie, enſeigna ces deux ſciences depuis 1615 juſqu'en 1619. Il voyagea enſuite en Allemagne, en Italie & dans les Pays-Bas. Son caractere doux, poli & engageant, lui fit par-tout d'illuſtres amis. Il s'étoit rendu comme le centre de tous les gens de lettres, par le commerce mutuel qu'il entretenoit entre eux, les excitant à publier leurs productions, & les aidant même à les revoir. Il mourut à Paris le 1er Septembre 1648, à 60 ans, regretté comme un génie pénétrant & comme un philoſophe plein de ſagacité. L'auteur d'un *Dictionnaire philoſophique* trop fameux, en a parlé avec un mépris injuſte, en l'appelant *le Minime & très-minime Pere Merſenne*. Les talens de cet habile mathématicien méritoient plus d'égards. C'étoit d'ailleurs un vrai philoſophe, ſans faire parade de philoſophie. Il vécut tranquille & exempt d'ambition. Il auroit pu poſſéder les premiers emplois de ſon ordre dans ſa province; mais il ne voulut jamais porter ce fardeau. Sa derniere maladie fut un abcès au

côté droit, que les médecins prirent pour une fauſſe pleuréſie. Après l'avoir beaucoup tourmenté par les remedes, on prit le parti d'ouvrir le côté; mais il mourut dans l'opération. Il ordonna en mourant, qu'on achevât l'ouverture de ſon corps, afin qu'on connût l'origine de ſon mal, & qu'il pût être utile même après ſa mort, comme il l'avoit été pendant ſa vie. On a de lui pluſieurs ouvrages; les plus connus ſont: I. *Quæſtiones celebres in Geneſim*, 1623, in-folio. C'eſt dans ce livre qu'il parle de *Vanini*. Il faiſoit mention en même-temps, depuis la colonne 669e, juſqu'à la 676e, des autres Athées de ſon temps. On lui fit remplacer cette liſte imprudente & peut-être dangereuſe, par deux cartons. Il eſt rare de trouver des exemplaires avec les pages ſupprimées. Au reſte, il a fait entrer dans ſon Commentaire un grand nombre de choſes fort étrangeres. Sa plus grande digreſſion regarde la muſique, à laquelle il s'étoit fort appliqué. *Merſenne* s'éloignant de ſon humeur pacifique, y attaque, en pluſieurs endroits, avec beaucoup de vivacité & ſans ménagement, *Robert Fludd*, gentilhomme anglois, dont il avoit lu l'*Apologie*, publiée à Leyde en 1616, in-8°. Cet auteur lui rendit bientôt ſes duretés avec uſure, dans deux livres qu'il publia contre lui. Pluſieurs perſonnes prirent la plume pour ſa défenſe. Les plus zélés furent deux de ſes confreres, *François de la Noue* & *Jean Dutel*; le premier, ſous le maſque de *Flaminius*, & l'autre ſous celui d'*Euſebe de Saint-Juſt*. Mais perſonne ne le fit avec plus d'avantage que *Gaſſendi*, dont la défenſe ſe trouve parmi ſes Œuvres. II. L'*Harmonie univerſelle concernant la théorie & la pratique de la Muſique*, 2 vol. in-fol. dont le premier eſt de 1636, & le ſecond de 1637. Il y en a une édition latine de 1648, in-fol., avec des améliorations. Ce livre eſt recherché, & il ne ſe trouve pas facilement. III. *De Sonorum natura, cauſis & effectibus*; ouvrage profond. IV. *Cogitata Phyſico-mathematica*, in-4°. V. La *Vérité des Sciences*, in-12. VI. Les *Queſtions inouies*, ou *Récréations des Savans*, contenant beaucoup de choſes qui concernent principalement la philoſophie & les mathématiques, Paris, 1634, in-4°. VII. Une édition des *Sphériques* de *Menelaüs*. VIII. L'*Impiété des Déiſtes & des plus ſubtils Libertins, découverte & réfutée par raiſons de Théologie & de Philoſophie*: enſemble la réfutation des Dialogues de *Jordan Brun*, dans leſquels il a voulu établir l'ame univerſelle de l'univers; avec pluſieurs difficultés de mathématiques expliquées; Paris, 1624, in-8°, 2 vol. Quoique les raiſonnemens du Pere *Merſenne* ne ſoient pas toujours concluans, on trouvera dans ce livre pluſieurs choſes qui pourront intéreſſer les métaphyſiciens. Il y a quelques *Lettres* latines de ce ſavant Minime parmi celles de *Martin Ruar*, célebre Socinien. Le Pere *Merſenne* ſavoit employer ingénieuſement les penſées des autres: *la Mothe-le-Vayer* l'appeloit *le Bon Larron*... Voyez ſa *VIE*, 1649, in-8°, par le P. *Hilarion de Coſte*.

MERVEILLES (Les *SEPT*) du *Monde*, Voyez I. DIANE... SALOMON... ARTEMISE... KOPHTUS... CHARÈS... PHIDIAS... SEMIRAMIS... I. PTOLOMÉE, *à la fin*.

MERVESIN, (Joſeph) religieux de l'ordre de Cluny non-réformé, obtint le prieuré de Baret; & mourut en 1721, à Apt ſa patrie, de la peſte. Il avoit contracté cette maladie en ſe conſacrant au ſervice des peſtiférés. *Marveſin* eſt principalement connu par ſon *Hiſtoire de*

la Poëſie Françoiſe, in-12, à Paris, 1706. Comme c'étoit le premier ouvrage que l'on eût donné ſur cette matiere, on le rechercha dans le temps, quoiqu'il ne ſoit ni exact, ni correctement écrit.

MERVILLE, (Michel Guyot de) né en 1696 à Verſailles, du préſident du grenier-à-ſel de cette ville, voyagea en Italie, en Allemagne, en Hollande & en Angleterre. Il ſe fixa à la Haye, où il ouvrit une boutique de libraire. Il vendoit non-ſeulement des livres, il en compoſoit. Il mit au jour, en 1726, un *Journal*, qui eut quelque ſuccès. Revenu à Paris après avoir quitté le commerce typographique, il ſe mit à travailler pour le théâtre; il y donna pluſieurs Pieces, dont quelques-unes furent très-applaudies. Des chagrins cauſés par le dérangement de ſes affaires, le déterminerent, au bout de quelques années, à quitter la capitale, & à chercher de la diſſipation dans de nouveaux voyages. Après avoir parcouru divers pays, il ſe retira vers 1751 en Suiſſe, auprès d'un gentilhomme ſon ami, chez lequel il paſſa les dernieres années de ſa vie. On varie ſur la maniere dont il la termina. Les uns diſent qu'il mourut d'une colique de *miſéréré* ſur le grand chemin de Geneve; la plus commune opinion eſt, que le chagrin le porta enfin à avancer le terme de ſes jours en ſe noyant dans le lac de Geneve, en 1765, à l'âge de 69 ans. On ignora long-temps ce qu'il étoit devenu, quoique pluſieurs circonſtances qui accompagnerent ſa diſparition, euſſent fait préſumer le genre de ſa mort; & elle ne fut enfin conſtatée, qu'après les perquiſitions du réſident de France à Geneve. La conduite que tint *Guyot* avant de conſommer cet acte de déſeſpoir, fait honneur à ſes ſentimens. Il mit ordre à ſes affaires, fit un état de ſes effets, laiſſa ſur ſa table un bilan, par lequel il ſe trouvoit que leur valeur ſuffiſoit pour acquitter ſes dettes, & chargea par une lettre un magiſtrat de ſes amis, de l'exécution de ſes dernieres volontés. *Merville* étoit un homme plein d'honneur & de droiture. Il étoit marié; ſa tendreſſe pour ſa femme & pour ſa fille, aſſociées à ſon infortune, la lui rendoient encore plus inſupportable. Il tenta en vain de ſe réconcilier avec *Voltaire*, dont il avoit bleſſé la ſenſibilité par quelques critiques. Il eut beau faire des vers à ſa louange; le célebre poëte ne ſe ſouvint que des ſatires. Outre les ſix volumes in-12 de ſon Journal, intitulé : *Hiſtoire Littéraire contenant l'extrait des meilleurs Livres, un Catalogue choiſi des Ouvrages nouveaux*, &c. On a de lui un *Voyage Hiſtorique*, 1729, 2 vol. in-12; & pluſieurs *Comédies*, qui ont été repréſentées ſur les théâtres François & Italien, avec applaudiſſement: I. Les *Maſcarades amoureuſes*, piece bien écrite, bien conduite, & dont les caracteres ſe ſoutiennent. II. Les *Amans aſſortis ſans le ſavoir*. III. *Achille à Scyros*, tragi-comédie. IV. Les *Epoux réunis*, piece dont l'intrigue eſt bien filée. V. Le *Conſentement forcé*, piece excellente. VI. L'*Apparence trompeuſe*, comédie jouée au théâtre Italien en 1744. Le plan parut tracé avec netteté & rempli avec ſuccès. Le dialogue eſt animé & plein d'agrément... On a publié en 1766, en 3 vol. in-12, à Paris, chez la veuve *Duchesne*, ſes *Œuvres de Théâtre*. Toutes les pieces du 3e volume ſont nouvelles. On y trouve *les Tracaſſeries*, ou *le Mariage ſuppoſé*, comédie en 5 actes & en vers: *le Triomphe de l'amitié & du Haſard* en 3 actes & en vers; *la Coquette punie*, auſſi en 3 actes: *le Jugement*

téméraire, en un acte & en vers. La plupart de ces pieces plairoient au theatre autant qu'a la lecture. L'intrigue y eſt en général bien liée, les caracteres ſoutenus, & la verſification n'eſt pas mauvaiſe, quoiqu'un peu foible.

I. MERULA, (George) d'Alexandrie de la Paille, enſeigna le Latin & le Grec à Veniſe & à Milan, & mourut dans cette derniere ville en 1494. On a de lui un grand nombre d'ouvrages écrits avec ſéchereſſe, & qui manquent de juſteſſe dans les raiſonnemens & d'exactitude dans les faits. Les principaux ſont: I. *Antiquitatis Vicecomitum Mediolanenſium libri X*, Milan, 1625, in-fol. On trouve à la ſuite de cet ouvrage, *Duodecim Vicecomitum Mediolani principum Vitæ, auct. Paulo Jovio; & Philippi Mariæ Vicecomitis Vita, auct. Petro Candido Decembrio.* II. La *Deſcription du Mont-Véſuve & Mont-Ferrat.* III. Des *Commentaires* ſur *Martial*, *Stace*, *Juvenal*, *Varron*, *Columelle.* IV. Des *Epitres*, &c. *Eraſme*, *Hermolaüs-Barbarus*, & pluſieurs autres ſavans font de lui un grand éloge. *Triſtanus-Calchus*, diſciple de *Merula*, fut jugé capable par ſon maître d'être aſſocié à ſon travail pour l'*Hiſtoire de Milan.* Mais le diſciple craignant qu'on n'attribuât toute la gloire de cet ouvrage au maître, en donna une autre de ſon propre fonds, Milan, 1624, où il critiqua d'une maniere outrageante celle de ſon maitre; artifice de jalouſie, que les lecteurs judicieux n'eurent point de peine à démêler. *Merula* ſe défendoit avec vivacité contre les cenſeurs qui l'attaquoient, mais il ne tardoit pas à rougir de ces emportemens paſſagers. *Voyez* POLITIEN.

II. MERULA, (Paul) natif de Dort en Hollande, ſe rendit habile dans le droit, dans l'hiſtoire, dans les langues & dans les belles-lettres. Pour donner plus d'étendue à ſes connoiſſances, il voyagea en France, en Italie, en Allemagne & en Angleterre. De retour dans ſa patrie, il ſuccéda à *Juſte-Lipſe* dans la chaire d'hiſtoire de l'Univerſité de Leyde. Il eut l'art de faire goûter ſes leçons, & d'adoucir la ſéchereſſe de l'érudition par les charmes de la littérature. Ses ouvrages ſont: I. Des *Commentaires* ſur les fragmens d'*Ennius*, in-4°. II. Une édition de la *Vie d'Eraſme* & de celle de *Junius*, l'une & l'autre in-4°. III. Un ouvrage très-utile pour la géographie, tant ancienne que moderne: *Coſmographiæ generalis lib. III*, & *Geographiæ particularis lib. IV*; Leyde, 1605, in-4°, Amſterdam, 1636, 6 vol. in-12. Il n'a achevé que l'Eſpagne, la France & l'Italie; c'eſt une perte, dit Lenglet, qu'il n'ait pas fini. IV. *Maniere de procéder en Hollande*, &c, en flamand: l'édition la plus complete eſt celle de Delft, 1705, in-4°. V. *Opera poſthuma*, 1684, in-4°; ils contiennent cinq traités *de Sacrificiis Romanorum*, *de Sacerdotibus*, *de Legibus*, *de Comitiis*, *de Prætiis militaribus.* Ils ſont fort ſavans. VI. *Urbis Romæ delineatio*, Leyde, 1599. VII. *Hiſtoire univerſelle*, depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt juſqu'à l'an 1200, continuée par ſon fils juſqu'en 1614, &c. en flamand, Leyde, 1627, in-fol. la Continuation eſt pleine de traits injurieux contre l'égliſe catholique. VIII. *Diſſertatio de Maribus.* Ce ſavant mourut à Roſtock le 18 Juillet 1607, à 49 ans. Ses travaux avoient de bonne-heure ruiné ſa ſanté. On lui fit une Epitaphe, dans laquelle on diſoit qu'il étoit: *Doctiſſimorum humaniſſimus & humaniſſimorum doctiſſimus.*

I. MERY *ou* MERRI, (S.) *Medericus*, abbé de Saint-Martin d'Autun,

ſa patrie, voulant vivre en ſimple religieux, quitta ſon monaſtere, & vint à Paris, où il mourut l'an 700. On bâtit ſur ſon tombeau une chapelle qui eſt devenue dans la ſuite une égliſe collégiale & paroiſſiale.

II. MERY, (Jean) chirurgien célebre, né à Vatan en Berry l'an 1645, fut fait chirurgien-major des Invalides en 1683. *Louvois*, qui lui avoit donné ce poſte, l'envoya l'année ſuivante en Portugal, pour porter du ſecours à la reine, qui mourut avant ſon arrivée. L'Eſpagne & le Portugal tenterent vainement de l'enlever à ſa patrie. Il revint en France, & obtint une place à l'académie des ſciences. *Louis XIV* lui confia la ſanté du duc *de Bourgogne*, encore enfant; mais il ſe trouva, dit *Fontenelle*, encore plus étranger à la cour, qu'il ne l'avoit été en Portugal & en Eſpagne. Il revint à Paris, fut fait premier chirurgien de l'Hôtel-Dieu en 1700, & mourut le 3 Novembre 1722, âgé de 77 ans. *Méry* eut toute ſa vie beaucoup de religion, & des mœurs telles que la religion les demande & les inſpire.» Les » cieux, (dit *Fontenelle*), racon» toient ſans ceſſe à *Caſſini* la gloire » de leur créateur; les animaux » la racontoient auſſi à *Méry* «. On ne peut lui reprocher que d'avoir été trop attaché à ſes opinions. La retraite dans laquelle il avoit vécu, lui laiſſoit ignorer certains ménagemens d'expreſſions néceſſaires dans la diſpute. On a de lui: I. Pluſieurs *Diſſertations*, dans les *Mémoires* de l'académie des ſciences. II. Des *Obſervations* ſur la maniere de tailler, par *Frere Jacques*, in-12. III. Des *Problêmes de Phyſique* ſur le *Fœtus*. Cet habile homme poſſédoit à fond l'anatomie, & avoit l'adreſſe & la perſévérance qu'il faut pour y faire des progrès. Pour ne pas trop ſe glorifier de la connoiſſance qu'il avoit de la ſtructure des animaux, il faiſoit réflexion ſur l'ignorance où l'on eſt de l'action & du jeu des liqueurs. *Nous autres anatomiſtes*, diſoit-il plaiſamment, *nous ſommes comme les crocheteurs de Paris, qui en connoiſſent toutes les rues, juſques aux plus petites & aux plus écartées, mais qui ne ſavent pas ce qui ſe paſſe dans les maiſons.... Maître-Jean* fut un de ſes éleves.

MESA, roi des Moabites, refuſa de payer à *Joram*, roi d'Iſraël, le tribut qu'il payoit à ſon pere *Achab*. *Joram* leva une armée pour obliger ce prince à le payer; &, ſecouru de *Joſaphat*, roi de Juda, & du roi d'Idumée, il pourſuivit *Meſa* juſque dans ſa capitale. Elle alloit être forcée, lorſque *Meſa* déſeſpéré fit monter ſon fils ſur les murs de la ville; & pour montrer que ni lui ni ſon ſucceſſeur ne ſe ſoumettroient jamais à payer le tribut, il ſacrifia ce fils, ſon ſucceſſeur, en préſence des trois rois, qui furent ſaiſis d'horreur & leverent incontinent le ſiege.

MESANGE, (Matthieu) de Vernon, mort à Paris en 1758, âgé de 65 ans, avoit été garde de la bibliotheque de Saint-Germain-des-Prés. On a de lui: I. *Tarif de la Maçonnerie*, 1746, in-8°. II. *Traité de la Charpenterie & Bois*, 1753, 2 vol. in-8°. III. *Calculs tout faits*, in-12. Ce dernier ouvrage eſt plus ample, & les opérations à faire plus courtes, plus faciles que dans les *Comptes faits de Barrême*. On y trouve des tarifs ſur l'eſcompte, le change & la vente des marchandiſes, le pair des aunages & des poids de l'Europe.

MESENGUY, (François-Philippe) né à Beauvais le 22 Août 1677, profeſſa pendant pluſieurs années les humanités & la rhétorique au college de cette ville. Ses

amis l'appelerent à Paris ; il obtint la place de gouverneur de la chambre commune des rhétoriciens au college de Beauvais. *Coffin*, devenu principal de ce college après le celebre *Rollin*, prit l'abbé *de Meſenguy* pour ſon coadjuteur, & le chargea d'enſeigner le catéchiſme aux penſionnaires. Ce fut pour eux qu'il écrivit ſon *Expoſition de la Doctrine Chrétienne*. Le zele qui l'animoit contre les Conſtitutionnaires l'ayant fait mal regarder à la cour, il quitta le college de Beauvais en 1728. C'eſt alors qu'il s'appliqua dans la retraite, où il vivoit au milieu de Paris, à compoſer les différens ouvrages que nous avons de lui. Les principaux ſont : I. *Abrégé de l'Hiſtoire & de la Morale de l'Ancien-Teſtament*, un vol. in-12, Paris, 1728, livre dont *Rollin* a fait un grand éloge. II. *Abrégé de l'Hiſtoire de l'Ancien-Teſtament, avec des éclairciſſemens & des réflexions*, à Paris, chez *Deſaint* & *Saillant*, en 10 vol. in-12. Cet ouvrage eſt comme le développement du précédent : il eſt très-utile aux perſonnes qui ne cherchent dans l'Ecriture que des leçons de morale & de religion. L'auteur du *Dictionnaire des Livres Janſéniſtes* avoue que l'auteur ſait s'envelopper, & qu'il n'y a rien au-dehors de répréhenſible ; mais que, ſi l'on pénetre ſon eſprit & ſes motifs, on ne peut douter qu'il ne faſſe des *alluſions malignes aux circonſtances préſentes, ſoit des ordres du Roi, ſoit des miracles de Pâris*. III. Une édition du *Nouveau-Teſtament*, en un ſeul vol., & en 3 vol. in-12, avec de courtes notes pour expliquer le ſens littéral & & le ſpirituel. IV. *Expoſition de la Doctrine Chrétienne*, ou *Inſtruction ſur les principales vérités de la religion*, en 6 vol. in-12. La clarté, la netteté & la préciſion ſont le caractere de cet ouvrage, qui a ſouffert quelques difficultés ; *Clément XIII* l'a condamné par un bref du 14 Juin 1761. V. *La Conſtitution UNIGENITUS avec des remarques*, in-12. VI. *Lettres à un Ami ſur la Conſtitution UNIGENITUS*, in-12. VII. *Entretiens ſur la religion*, in-12. L'abbé *Meſenguy* a eu beaucoup de part aux *Vies des Saints* de l'abbé *Goujet*, & il a travaillé au Miſſel de Paris. Ce pieux & ſavant écrivain mourut le 19 Février 1763, à 86 ans. Son amour pour la retraite, l'eſprit de religion dont il étoit pénétré, ſon zele pour ſes progrès, la douceur de ſon caractere, la candeur & la ſimplicité de ſon ame l'ont fait reſpecter même de ſes ennemis.

MESCHINOT, (Jean) ſieur *de Mortieres*, né à Nantes en Bretagne, fut maître-d'hôtel du duc *François II* & de la reine *Anne* ſa fille. Il ſuivit cette princeſſe lorſqu'elle epouſa *Charles VIII*, & devint ſon maître-d'hôtel. Il mourut en 1509. On a de lui des Poéſies intitulées : Les *Lunettes des Princes*, avec pluſieurs *Ballades* ; Paris, 1534, in-16. Le ſujet de ce livre eſt *Dame Raiſon* qui veut faire préſent aux princes d'un livre intitulé *Conſcience* ; & pour le lire, elle leur donne ſes lunettes, compoſées de deux verres *Prudence* & *Juſtice*, & le tour des verres eſt *Force* & *Tempérance*.

MESLE, (Jean) avocat au parlement de Paris, mort le 1er Octobre 1756, à 75 ans, eſt auteur d'un *Traité des minorités, tutelles & curatelles*, in-4° ; 1752, ouvrage eſtimé. Il travailla auſſi au *Traité de la maniere de pourſuivre les crimes en jugement*.

MESLEM, *Voy.* ABU-MESLEM.

MESLIER, (Jean) curé du village d'Etrepigni en Champagne, étoit fils d'un ouvrier en ſerge, du village de Mazerni. Il eſt mal-

heureuſement célebre par un écrit impie, publié après ſa mort, ſous le titre de : *Teſtament de Jean Meſlier.* C'eſt une déclamation groſſiere contre tous les dogmes du Chriſtianiſme. Le ſtyle en eſt très-rebutant, tel qu'on devoit l'attendre d'un curé de campagne. On le trouve dans l'*Evangile de la Raiſon*, in-8°, & dans le *Recueil néceſſaire*, 1765, in-8°. *Meſlier*, au milieu de ſon incrédulité, conſerva des mœurs pures, diſent les Philoſophes, & donna tous les ans aux pauvres de ſa paroiſſe, ce qui lui reſta de ſon revenu. D'autres le peignent comme un homme orgueilleux & miſanthrope, qui cherchoit à troubler le repos de ſes ouailles, en répandant parmi elles des ſyſtêmes dangereux. Il mourut en 1733, âgé de 55 ans.

I. MESMES, (Jean-Jacques de) ſeigneur de Roiſſy, naquit en 1490, d'une maiſon illuſtre de Guienne, qui a produit pluſieurs grands hommes. Ses progrès dans l'étude de la juriſprudence furent ſi rapides, qu'avant l'âge de 20 ans il la profeſſoit dans l'univerſité de Toulouſe. Les plus vieux juriſconſultes alloient entendre, avec plaiſir & avec fruit, les leçons de ce jeune homme. *Catherine de Foix*, reine de Navarre, l'ayant mis à la tête de ſes affaires, l'envoya en qualité d'ambaſſadeur à l'aſſemblée de Noyon, pour y revendiquer la partie de la Navarre dont les Eſpagnols s'étoient emparés. Cette commiſſion le mit à portée d'être connu de *François I.* Il le fut encore plus avantageuſement, par le refus généreux qu'il fit de la charge d'avocat général au parlement de Paris, dont ce prince vouloit dépouiller *Jean Ruzé* pour l'en revêtir. *Meſmes* dit à cette occaſion : *A Dieu ne plaiſe que j'accepte jamais la place d'un homme qui ſert utilement ſon Roi & ſa Patrie! François I*, pénétré d'eſtime pour ſa vertu & ſon mérite, le fit lieutenant civil du Châtelet, maître des requêtes en 1544, & enfin premier préſident de Normandie; mais *Henri II* le retint dans ſon conſeil. Ce fut lui qui négocia le mariage de *Jeanne d'Albret*, fille unique du roi de Navarre, avec *Antoine de Bourbon*, duc de Vendôme. La patrie lui ſut gré d'une alliance qui mit une couronne dans la maiſon de *Bourbon*, & qui donna à la France le roi *Henri le Grand.* Il avoit été l'ami des gens de lettres, n'étant que ſimple particulier; il les protégea & les ſervit, lorſqu'il fut en place. Il mourut le 23 Octobre 1569, à 79 ans.

II. MESMES, (Henri de) fils aîné du précédent, hérita du goût de ſon pere pour les belles-lettres. A l'âge de 16 ans il profeſſa avec éclat la juriſprudence à Toulouſe. Ses talens lui mériterent les places de conſeiller au grand-conſeil, de maître des requêtes, de conſeiller d'état, de chancelier du royaume de Navarre, de garde du tréſor des chartres; enfin, de chancelier de la reine *Louiſe*, veuve de *Henri III.* Egalement propre aux armes & aux affaires, il reprit pluſieurs places fortes ſur les Eſpagnols. Ce fut lui qui négocia avec le maréchal de *Biron* la paix, en 1570, avec les Huguenots. Cette paix paſſagere fut appelée *Boiteuſe* & *mal-aſſiſe*, parce que *Biron* étoit boiteux, & que *Meſmes* prenoit le ſurnom de ſa terre de Mal-aſſiſe. Ses ambaſſades, les affaires publiques & celles du cabinet, ne l'empêcherent pas de cultiver avec ſoin les belles-lettres. Il mourut en 1596, regretté des ſavans & des bons citoyens.

III. MESMES, (Claude de) plus connu ſous le nom de *Comte d'Avaux*, ambaſſadeur plénipoten-

tiaire, miniſtre, ſurintendant des finances, commandeur des ordres du roi, étoit 2e fils de *Jean-Jacques de Meſmes*. Il fut d'abord conſeiller au grand-conſeil, maître des requêtes, enſuite conſeiller d'état en 1623. Le roi, inſtruit de ſon mérite, l'envoya, en 1627, ambaſſadeur à Veniſe, puis à Rome, à Mantoue, à Florence & à Turin; & de là en Allemagne, où il vit la plupart des princes de l'empire. A ſon retour, le roi fut ſi ſatisfait de ſes négociations, qu'il l'envoya peu après en Danemarck, en Suede & en Pologne. Il fut plénipotentiaire au traité de Munſter & d'Oſnabruck, conclu en 1648. Sa réputation de probité étoit telle, que, dans les cours où il négocioit, ſa parole valoit un ſerment. Le comte *d'Avaux*, quoique ſans ceſſe occupé des plus grandes affaires de l'Europe, entretenoit commerce avec les gens de lettres, dont il étoit l'ami & le protecteur. Cet homme illuſtre mourut à Paris le 9 Novembre 1650, avec la réputation d'un magiſtrat integre, d'un négociateur adroit & prudent qui avoit ſu concilier la probité avec la politique, d'un homme généreux, le pere des pauvres & le conſolateur des malheureux.

IV. MESMES, (Jean-Antoine de) comte d'Avaux & marquis de Givry, neveu du précédent, eut les mêmes talens & les mêmes emplois que ſon oncle. Il fut conſeiller au parlement, puis maître des requêtes, conſeiller d'état, ambaſſadeur extraordinaire à Veniſe, plénipotentiaire à la paix de Nimegue, qu'il conclut heureuſement; puis ambaſſadeur en Hollande, en Angleterre & en Suede. Il mourut à Paris le 11 Février 1709, à 69 ans. Les honnêtes gens & les citoyens l'honorerent de leurs regrets. Ses vertus religieuſes, ſon zele pour le bien public, ſa généroſité envers les gens de lettres; & ſa bienfaiſance, le firent autant aimer que ſes talens le rendirent reſpectable. On a recueilli ſes *Lettres* & ſes *Négociations*, 1752, 6 vol. in-12.

MESMIN, (Saint) *Maximinus*, IIe abbé de Mici près d'Orléans, en 510, mourut le 15 Décembre 520, après avoir donné des exemples de toutes les vertus.

MESNAGER, (Nicolas) naquit à Rouen en 1658, d'une famille commerçante. L'étendue de ſon négoce en pouvoit faire un des plus riches marchands de l'Europe; mais préférant le bien public à ſes intérêts particuliers, il fit ſervir ſes talens aux négociations. *Louis XIV*, inſtruit de ſa capacité, l'envoya deux fois en Eſpagne, pour y régler les droits du commerce des Indes; & quelques années après en Hollande, pour conférer avec *Heinſius*, penſionnaire des états. Il s'acquitta de ces commiſſions d'une maniere ſi ſatisfaiſante, que le roi le fit chevalier de l'ordre de Saint-Michel, & érigea ſa terre de Saint-Jean en comté. La reine d'Angleterre, diſpoſée à la paix par l'abbé *Gauthier*, [*Voyez* ce mot, n° IV.] demanda une perſonne chargée de pleins-pouvoirs pour en arrêter les préliminaires. *Meſnager*, chargé de cette importante négociation, paſſa *incognitò* à Londres, & ſigna, le 8 Octobre 1711, les huit articles qui ſervirent de baſe à la paix générale. Ce ſuccès preſque ineſpéré augmenta tellement la confiance du roi, qu'il nomma cet habile homme ſon plénipotentiaire, avec le maréchal *d'Uxelles* & l'abbé *de Polignac*, pour achever ce grand ouvrage, qui fut heureuſement terminé au congrès d'Utrecht en 1713. *Meſnager*, ne jouit pas long-temps de la gloire de ſes travaux: il mou-

rut d'une apoplexie à Paris le 15 Juin 1714. On prétend qu'il avoit épouſé une fille naturelle du grand Dauphin, fils de *Louis XIV*, de laquelle il n'eut point d'enfans. Quelques-uns ſoutiennent au contraire qu'il vécut toute ſa vie dans le célibat.

MESNARDIERE, (Hippolyte-Jules Pilet de la) poëte François, né à Loudun en 1610, reçu à l'académie Françoiſe en 1655, mourut à Paris en 1663. Il s'appliqua d'abord à l'étude de la médecine, qu'il quitta pour ſe livrer tout entier aux belles-lettres. Le cardinal *de Richelieu* le protégea. Il plut à ce miniſtre par une baſſeſſe. *Marc Duncan*, médecin Ecoſſois, ayant prouvé que la poſſeſſion des religieuſes de Loudun, n'étoit que l'effet d'un cerveau dérangé par la mélancolie, *La Meſnardiere* le réfuta. Son écrit intitulé: *Traité de la Mélancolie*, 1635, in-8°, fut goûté du cardinal, qui le fit ſon médecin, & qui lui procura la charge de maître-d'hôtel du roi. *La Meſnardiere* plut à la cour. C'étoit un bavard éloquent, plus occupé de ſe faire admirer que d'inſtruire, cherchant les belles paroles, & preſque jamais les penſées ſolides. On a de lui: I. Une *Poétique*, qui n'eſt point achevée, & qui ne comprend preſque que le Traité de la Tragédie & celui de l'Elégie, in-4°, 1650. Elle devoit avoir encore 2 vol.: mais la mort du cardinal, par l'ordre duquel il l'avoit entrepriſe, l'empêcha d'y mettre la derniere main. Il y donne des préceptes & des exemples. Les préceptes ſont tirés des anciens, & il les expoſe non avec une préciſion didactique, mais avec un faſte oratoire, qui eſt d'aſſez mauvais goût. Quant aux exemples, il les tire quelquefois de ſes propres ouvrages; mais il étoit plus fait pour être un modele de vanité, qu'un modele en poéſie. II. Deux mauvaiſes Tragédies, *Alinde* & *La Pucelle d'Orléans*. III. Une Traduction aſſez fidelle, mais trop ſervile, des 3 premiers livres de *Lettres* de *Pline*. IV. Une *Verſion* ou plutôt une paraphraſe du *Panégyrique de Trajan*. V. Un recueil de *Poéſies*, in-folio. Ce ſont des riens écrits d'un ſtyle emphatique. VI. *Relations de Guerre*, in-8°.

MESNIER, (N...) prêtre, mort en 1761, eſt l'auteur du *Problême* hiſtorique: *Qui des* JESUITES, *de* LUTHER *ou de* CALVIN, *a fait plus de mal à l'Egliſe?* & de l'Addition à cet ouvrage, où l'on réfute le Bref de l'Inquiſition contre ce livre; in-12, 2 volumes 1760. Il y a des recherches dans ce recueil, mais trop d'emportement.

I. MESNIL, (Jean-Baptiſte du) né à Paris, d'une famille noble, originaire du pays Chartrain, devint avocat du roi au parlement de Paris, à 38 ans. C'étoit un homme toujours occupé de l'étude & de ſes fonctions, l'oracle du palais, le plus ferme appui de la juſtice. Il ne ſe faiſoit rien au conſeil du roi, qui ne paſſât par ſa plume avant que d'être publié. Il refuſa la place de premier préſident de Rouen. Les troubles du royaume, & quelques mécontentemens qu'il reçut de la cour, affligerent vivement ce bon citoyen. Il en mourut de douleur le 2 Juillet 1569, à 52 ans, après avoir publié pluſieurs ouvrages qui furent applaudis. On trouve quelques-uns de ſes écrits dans les *Opuſcules* de *Loiſel*.

II. MESNIL, (Jean-Baptiſte du) dit *Roſimond*, comédien de la troupe du Marais, mourut en 1686. Il fut enterré ſans luminaire dans le cimetiere de Saint-Sulpice, à l'en-

droit ou l'on met les enfans morts ſans baptême. Il avoit cependant fait une *Vie des Saints*, Rouen, 1680, in-4°; mais ſa profeſſion lui fit refuſer la ſépulture ordinaire. On a de lui des Comédies très-médiocres: le *Duel Fantaſque*, l'*Avocat Savetier*, l'*Avocat ſans étude*, le *Volontaire*, les *Trompeurs trompés*, la *Dupe amoureuſe*, pieces en un acte & en vers; le *Quiproquo*, en 3 actes; & le *Nouveau Feſtin de Pierre*, en cinq. Il avoit traduit de l'Anglois de *Burnet*, la *Vie de Matthieu Hale*, grand juſticier d'Angleterre, Amſterdam, 1688, in-12.

MESSALA, *Voyez* III. VALERIUS.

MESSALIENS, *Voyez* I. SABAS.

I. MESSALINE, (Valerie) fille de *Meſſala Barbatus*, & femme de l'empereur *Claude*, pouſſa l'impudicité juſqu'à la proſtitution la plus infame. Elle eut pour amans toute la maiſon de ſon époux. Officiers, ſoldats, eſclaves, comédiens, tout lui étoit bon. A peine y avoit-il un jeune homme dans Rome qui ne pût ſe flatter d'avoir eu part à ſes faveurs. Un de ſes plaiſirs ordinaires étoit d'obliger des femmes à ſe proſtituer en préſence de leurs maris; & celles qu'un reſte de pudeur retenoit, couroient preſque toujours riſque de perdre la vie. Ce monſtre de diſſolution quittoit ſouvent le lit de l'empereur, lorſqu'elle le voyoit endormi, pour aller s'abandonner aux plaiſirs les plus effrénés dans les lieux publics. Elle porta ſes regards ſur ſon beau-pere, *Appius Silanus*, & elle le fit mourir parce qu'il refuſa de conſentir à ſa paſſion. Après avoir ſacrifié à ſa fureur pluſieurs de ſes amans, que leurs excès avec elle avoient mis hors d'état de répondre à ſes deſirs immodérés, elle devint éperduement amoureuſe de *Silius*, jeune homme d'une grande beauté, & elle l'épouſa ſolennellement, comme ſi *Claude* l'eût répudiée. L'empereur, informé de ſes déſordres, la fit mourir avec ſon nouvel époux, l'an 46 de Jeſus-Chriſt. C'eſt d'elle qu'un fameux ſatirique a dit:

Et laſſata viris, nec dùm ſatiata, receſſit.

Et toujours plus inſatiable,
Quand le nombre même l'accable;
Elle ne peut aſſouvir ſes déſirs.

LA GRANGE-CH.

II. MESSALINE, (Statilie) 3e femme de *Néron*, d'une famille conſulaire, fut mariée d'abord au conſul *Atticus Veſtinus*, que l'empereur fit aſſaſſiner. Ce prince avoit déja eu les faveurs de *Statilie*, qui n'eut point horreur de recevoir ſa main encore dégouttante du ſang de ſon mari. Née avec un tempérament porté à l'amour, ſes galanteries avoient éclaté dans Rome, & ne l'avoient point empêchée de trouver quatre époux, avant que de parvenir au trône impérial. Après la mort de *Néron*, elle paſſa ſes jours dans l'étude de l'éloquence & des belles-lettres, & ſe fit une réputation diſtinguée en ce genre. *Othon* étoit ſur le point de l'épouſer, lorſqu'il ſe donna la mort. Il écrivit, dans ſes derniers momens, un adieu très-touchant à *Meſſaline*, & ſe poignarda enſuite. *Statilie* avoit autant d'eſprit que d'ambition.

MESSEN JORDI, poëte Eſpagnol, né à Valence d'une bonne famille, vivoit vers le milieu du XIIIe ſiecle. Ses *Poéſies* ſe répandirent dans la Catalogne & la Gaſcogne; *Pétrarque*, dans le ſiecle ſuivant, en eut connoiſſance, & il en profita.

I. MESSENIUS,

I. MESSENIUS, (Jean) ſavant Suédois de la fin du XVIe ſiecle, mort en 1636, eſt célebre par ſa ſcience & par ſes malheurs. Il ſe diſtingua dans pluſieurs genres de littérature, mérita la confiance du roi *Guſtave-Adolphe*, & fut fait profeſſeur de droit & de politique à Upſal. L'éclat avec lequel il en remplit les fonctions, lui attira l'envie & même la haine de ſes confreres. Le plus redoutable adverſaire de *Meſſenius* fut *Jean Rudbeck*, théologien ſavant, mais rempli de fiel. Le roi de Suede termina leur diſpute d'une maniere honorable pour tous les deux. Il donna à *Rudbeck* une place d'aumônier, & à *Meſſenius* celle de conſeiller au ſénat nouvellement érigé à Stockholm. Mais l'envie, qui pourſuivoit par-tout ce dernier le fit accuſer dans les formes, en 1615, d'être partiſan ſecret du roi *Sigiſmond*. Il fut condamné à une priſon perpétuelle, où il s'occupa à élever un monument à la gloire de cette patrie qui le flétriſſoit. Son ouvrage porte pour titre : *Scandia illuſtrata*; il fut imprimé à Stockholm, 1700 à 1714, en 14 vol. in-folio, par les ſoins de *Peringskiold*.

II. MESSENIUS, (Arnold) hiſtoriographe de Suede, fils du précédent, fut décapité en 1648, avec ſon fils âgé d'environ 17 ans, pour avoir fait des *Satires* violentes contre la maiſon royale de Suede, & contre les miniſtres. On a de lui le *Théâtre de la Nobleſſe de Suede*, en latin, 1616, in-fol.; & quelques autres ouvrages qui marquent du talent.

MESSIA, *Voyez* MEXIA.

MESSIE, (Le) *Voyez* JESUS-CHRIST.

MESSIES, (Faux) *Voyez* II. ANDRÉ... II. DOSITHÉE... DAVID, n°s II. & VIII... I. HÉRODE... & MESTENSKI.

MESSIER, (Robert) religieux Franciſcain, miniſtre de la province de France, prêcha avec diſtinction vers la fin du XVe ſiecle. Ses *Sermons*, publiés à Paris en 1524, chez *Chevalon*, ſont le pendant de ceux de *Menot* dans les cabinets des curieux. Applications ſingulieres de l'Ecriture, explications forcées des Peres, hiſtoriettes ridicules, mélange barbare de latin & de françois, raiſonnemens indignes de la majeſté de la chaire, jeux de mots puérils; tels ſont les défauts qui les diſtinguent.

MESSILHAC, *Voyez* II. CHAT.

MESSIS, (Quintin) *Meſſius*, dit *le Maréchal d'Anvers*, peintre, mort à Anvers en 1529, exerça pendant 20 ans la profeſſion de maréchal. Ce fut l'amour qui lui fit quitter ce métier pour s'appliquer à la peinture. Paſſionnément épris de la fille d'un peintre, il la demanda en mariage; mais le pere déclara qu'il ne donneroit ſa fille qu'à une perſonne exerçant ſon art. Dès ce moment *Meſſis* s'appliqua à deſſiner. Le premier tableau qu'il fit, fut le portrait de ſa maîtreſſe, qu'il obtint par ſa conſtance & ſes talens. Ce peintre ne faiſoit ordinairement que des demi-figures & des portraits : ſon coloris eſt vigoureux, ſa maniere très-finie; mais ſon pinceau eſt un peu dur. On connoit ce vers qui, dit-on, ſe lit ſur ſon Epitaphe;

Connubialis Amor de Mulcibre fecit Apellem.

Tous les Dictionnaires nomment ce peintre *Mathys* ou *Mathiſis*. Nous lui donnons celui de *Messis*, *Meſſius*, d'après un lettre écrite d'Anvers, & collée au dos de ſon portrait, qui eſt dans la galerie des peintres de Florence.

MESTENSKI, (Jacques) gouverneur de Brezin en Pologne, conçut, l'an 1548, l'idée abſurde de ſe faire paſſer pour J. C. Il avoit avec lui XII prétendus *Apôtres*; il couroit de village en village, prêchant & amuſant le peuple par des tours de ſubtilité qu'il appeloit des miracles. Mais les fourberies de cet enthouſiaſte ayant été reconnues, des payſans le chaſſerent & le maltraiterent, lui & ſa troupe, de façon qu'ils n'oſerent plus ſe montrer.

I. MESTREZAT, (Jean) fameux théologien Proteſtant, exerça le miniſtere avec réputation. Il étoit né à Paris vers 1592, & il mourut en 1655, après avoir été employé par ceux de ſon parti dans les affaires les plus importantes. On a de lui des *Sermons* in-8°, & d'autres ouvrages. On le peint comme un homme habile & un génie ferme. Il parla avec tant de chaleur au cardinal *de Richelieu* en faveur de ſon parti, que ce cardinal dit: *Voilà le plus hardi miniſtre de France!* Les Proteſtans voyoient en lui un miniſtre capable de faire tête aux meilleurs controverſiſtes Catholiques.

II. MESTREZAT, (Philippe) neveu du précedent, fut auſſi miniſtre, & enſeigna la théologie à Geneve d'une maniere diſtinguée. On a de lui un *Traité* contre *Socin*, & d'autres ouvrages de controverſe, que peu de gens connoiſſent & que perſonne ne lit. Aucuns théologiens, peut-être, n'ont eu plus de renom dans leur parti. On le regardoit comme un génie original & un orateur éloquent.

METAPHRASTE, *V.* SIMÉON, n° VI.

METASTASE, (l'Abbé Pierre-Bonaventure) dont le vrai nom étoit *Trapaſſi*, naquit à Aſſiſe le 3 Janvier 1698. La lecture du *Taſſe* développa ſon talent pour la poéſie italienne. Il verſifioit dès l'âge de dix ans. » Cette eſpece de phénomene frappa tellement mon » maître, le célebre *Gravina*, qu'il » me regarda dès-lors, (dit *Métaſtaſe*,) comme une plante digne » d'être cultivée par ſes mains «. Il n'avoit que quatorze ans, lorſqu'il compoſa ſa tragédie intitulée *Il Giuſtino*, qui ſe reſſent trop d'une ſcrupuleuſe imitation du théâtre des Grecs. Le jeune poëte eut le malheur de perdre ſon guide en 1717. *Gravina* mourut, & l'inſtitua ſon héritier, » comme un jeune » homme de la plus grande eſpérance «. *Métaſtaſe* ſe trouvant par cette ſucceſſion, à l'âge de 19 ans, au-deſſus des beſoins qui tourmentent tant de gens à talens, ſe livra tout entier à ſon goût pour la poéſie. La *Didonne abandonnata*, repréſentée à Naples en 1724, avec la muſique de *Sarro*, ouvrit ſa carriere lyrico-dramatique. Ses ſuccès le rendirent bientôt ſi célebre, qu'en 1729 l'empereur *Charles VI* l'appela à Vienne, le nomma ſon poëte impérial, & lui accorda une penſion de quatre mille florins. Depuis cette époque, on ne donna point de fêtes à la cour qu'il ne les embellit de quelqu'un de ſes ouvrages; &, malgré leur extrême magnificence, on ne ſe ſouvient aujourd'hui de toutes ces fêtes que par ſes vers. Les cours de Vienne & de Madrid s'empreſſerent à l'envi de le combler de préſens. Tabatiere garnie de diamans, portefeuille avec les mêmes ornemens, chandelier d'or à écran: voilà ce qu'il reçut de la main généreuſe de *Marie-Thereſe*. Le roi d'Eſpagne *Ferdinand VI*, admirateur paſſionné de *Farinelli*, qui lui fit connoître tout le mérite de *Métaſtaſe*, envoya à ce poëte une caſſette montée en or, garnie de tout ce qu'il faut

pour écrire. Ce qui augmenta le bonheur de ce favori des rois & des muſes, c'eſt qu'il conſerva juſqu'à l'âge le plus avancé l'uſage de tous ſes ſens. Il dut ſa ſanté conſtante à ſa gaieté & à ſa tempérance. Il obſervoit toujours la même heure pour ſes repas, pour ſon lever, pour ſon coucher. La préciſion & l'ordre étoient pouſſés juſqu'au ſcrupule dans ſes moindres actions. Il avoit coutume de dire en riant, » qu'il ne » craignoit l'ENFER, que parce » que c'étoit un lieu *ubi nullus* » *ordo, ſed ſempiternus horror inha-* » *bitat* «. Il avoit même ſes heures réglées pour faire des vers, & il les obſervoit ſi ponctuellement, qu'il n'attendoit pas le moment de l'enthouſiaſme poétique. Il apportoit à l'exercice des devoirs du Chrétien, la même exactitude qu'aux travaux du littérateur. Vrai philoſophe dans ſa conduite, il ſe borna à la gloire littéraire, & dédaigna les diſtinctions civiles. *Charles VI* lui ayant offert les titres de *Comte* ou de *Baron*, titres qui n'augmentent pas le talent & qui ajoutent au ridicule, il lui demanda inſtamment la grace de reſter toujours *Métaſtaſe*. L'impératrice *Marie-Thérèſe* voulut le décorer, depuis, de la petite croix de Saint-Etienne; mais il s'excuſa ſur ſon âge, qui ne lui permettoit pas d'aſſiſter aux fêtes de l'ordre. Une fievre dont il fut attaqué le 2 Avril 1782, l'enleva aux lettres le 12 du même mois, à l'âge de 84 ans. Il reçut avec piété les ſacremens de l'égliſe. *Pie VI*, qui ſe trouvoit alors à Vienne, lui envoya ſa bénédiction apoſtolique *in articulo mortis*. Sa ſucceſſion fut d'environ 150,000 florins. Nous avons de lui un grand nombre de *Tragédies-Opéra*, & divers petits *Drames*, qui ont été mis en muſique. Il y en a différentes éditions in-4°, in-8°, & in-12; & M. *Richelet* en a publié une traduction en françois, en 12 vol. in-12, petit format. La plupart ſont des titres à l'immortalité. Ce poëte eſt naturel, ſimple, aiſé dans le dialogue; ſon ſtyle, toujours pur & élégant, eſt quelquefois touchant & ſublime. Le fonds de ſes pieces eſt noble, intéreſſant, théâtral. Connoiſſant parfaitement les fineſſes & les reſſources de ſon art, il a ſoumis l'Opéra à des regles. Il l'a dépouillé des machines & du merveilleux qui étonnoit les yeux, ſans rien dire au cœur. Ses tableaux ſont puiſés dans la nature. Les ſituations intéreſſantes de ſes perſonnages attachent, & ſouvent arrachent des larmes. Ce ſont des actions célebres, des caracteres grands & ſoutenus, des intrigues ſagement conduites, heureuſement dénouées. » Il y a des ſcenes, (dit » *Voltaire*,) dignes de *Corneille* » quand il n'eſt pas déclamateur, » & de *Racine* quand il n'eſt pas » foible «. Ses Opéra reſſemblent beaucoup pour le pathétique à nos belles Tragédies. Auſſi, indépendamment des charmes de la muſique, on les lit avec plaiſir; au lieu que les paroles de la plupart de nos Tragédies lyriques, ſont peu ſupportables à la lecture. On ne doit pas cependant chercher dans les pieces de *Métaſtaſe* cette régularité ſi exacte, ni cette ſimplicité ſi féconde, qui fait le mérite de quelques-uns de nos poëtes tragiques. Mais s'il a violé quelquefois l'unité des lieux & des temps, il a toujours conſervé l'unité d'intérêt. Avec tous ces avantages, quelques critiques lui refuſent la premiere partie du poëte, l'invention. Ils ne le regardent que comme un heureux imitateur des tragiques François, qui lui ont fourni une partie de ſes richeſſes.

Ils le placent donc à la tête des plus beaux eſprits de l'Italie ; mais ils lui refuſent le titre de génie. Il avoit beaucoup de goût pour les anciens ; & ce goût croiſſant avec la ſolidité de ſon eſprit, dura juſqu'à ſa mort. Il en recommençoit la lecture par ordre chronologique, à meſure qu'il les avoit lus. Son heureuſe mémoire ſe conſerva dans ſa vieilleſſe. Il récitoit preſque tout *Horace* par cœur ; c'étoit ſon auteur favori. *Métaſtaſe* étoit, comme nous l'avons dit, l'éleve du célebre *Gravina*. Il fut joindre à la juſteſſe d'eſprit & à l'érudition de ſon maître, une douceur de caractere que celui-ci n'avoit pas. Les critiques reſpecterent, en général, ſes talens & ſa gloire ; & plus heureux que tant d'autres gens de lettres, dont la vie n'eſt qu'une longue tempête, il coula ſes jours dans un calme preſque continuel. Voici, ſi l'on en croit une anecdote récente, ce qui donna lieu au changement de nom du célebre dramatiſte Italien. » Le barbier de *Gravina*, » grand parleur, comme tous les » gens de ſon état, lui contoit » un jour, que dans la place de » la Vallicella où il avoit ſa bou» tique, il entendoit preſque tous » les ſoirs un enfant qui chantoit » des vers im-promptu de ſa com» poſition, & que ces vers étoient » ſi harmonieux & ſi bien com» poſés, que tous les paſſans s'ar» rêtoient pour les entendre. Sur » cet avis, *Gravina* groſſit l'audi» toire du jeune poëte ; & les » vers lui parurent ſi ſupérieurs à » l'idée que le barbier avoit voulu » lui en donner, & à la portée » d'un enfant de 10 à 11 ans, » qu'il réſolut ſur le champ de ſe » charger de la culture d'une plante » qui promettoit tant. Il mit d'a» bord aux études le jeune *Tra*» *paſſi*, (c'étoit le nom de l'en» fant.) Mais, craignant bientôt » que les études ordinaires n'étouf» faſſent des talens ſi peu com» muns, il le logea chez lui, chan» gea ſon nom en celui de *Métaſta*» *ſio*, qui porte en grec la même » ſignification ; enfin, par une édu» cation & des leçons proportion» nées à la vivacité de ſon eſprit, » il le mit ſur la voie de la répu» tation dont il jouit aujourd'hui, » & que *Gravina* lui avoit pro» miſe ». *Vies des Hommes illuſtres d'Italie*, To. 1. p. 187.

METEL, *Voyez* BOISROBERT & OUVILLE.

METEL, (Hugues) pieux & ſavant abbé de Saint-Léon de Toul, ordre de Prémontré, ſe diſtingua dans le XIIIe ſiecle par ſes connoiſſances dans les matieres eccléſiaſtiques. Dom *Hugo*, Prémontré & abbé d'Eſtival, a fait connoître ce pieux écrivain, par l'édition de ſes *Lettres*, in-folio. On y trouve des choſes utiles aux théologiens, & curieuſes par rapport à l'Hiſtoire des XIe & XIIe ſiecles.

METELLI, (Auguſtin) peintre, né à Bologne en 1609, excelloit à peindre à freſque l'architecture & les ornemens. Il travailloit ordinairement de concert avec *Ange Michel Colonna*, autre peintre habile en ce genre. Il mourut à Madrid en 1660, avec un nom célebre.

METELLUS, *Voyez* H. LABEO.

I. METELLUS, (*Lucius*) de l'illuſtre famille Romaine des Céciliens, de laquelle ſortirent un grand nombre de très-illuſtres perſonnages dont dix-neuf parvinrent aux grandes charges de la République. Il fut fait grand pontife. Dans l'incendie du temple de Veſta, il ſe jeta dans les flammes pour en tirer le Palladium apporté de Troye par *Enée*. Ce fut le même qui dans

la première guerre Punique vainquit les Carthaginois, & fit conduire dans ſon triomphe treize généraux ennemis & cent vingt éléphans.

II. METELLUS, (*Caius*) ſurnommé *le Macédonique*, parce qu'étant préteur il vainquit deux fois *Andricus* qui ſe diſoit fils de *Perſée* dernier roi de Macédoine, le fit priſonnier, l'envoya à Rome, & remit la Macédoine ſous la puiſſance des Romains. Un de ſes lieutenans lui demandant un jour ce qu'il prétendoit faire dans une circonſtance difficile : *Si je croyois*, répondit-il, *que ma chemiſe ſût mon ſecret, je l'ôterois ſur le champ pour la jeter au feu.*

III. METELLUS CELER, (*Quintus Cæcilius*) conſul Romain l'an 60 avant Jeſus-Chriſt, fut préteur l'année du conſulat de *Ciceron*. Il rendit des ſervices importans à la république, en s'oppoſant aux troupes de *Catilina*, qui vouloient entrer dans la Gaule Ciſalpine ; & obtint, après ſa préture, le gouvernement de cette province. Il épouſa la ſœur de *Clodius*, qui le déshonora par ſes impudicités, & l'empoiſonna. C'eſt elle qui, ſous le nom de *Lesbia*, eſt ſi décriée par *Catulle*. *Metellus* mourut l'an 57 avant Jeſus-Chriſt, & fut pleuré par *Ciceron*, qui perdit en lui un ami zélé, un conſolateur & un conſeil.

IV. METELLUS, (*Lucius Cæcilius*) dont l'un des aïeux dompta le terrible *Jugurtha*, étoit tribun du peuple. Lorſque *Jules Céſar* ſe rendit maître de Rome, il eut plus de courage que tous les autres magiſtrats, qui ſe ſoumirent comme s'ils avoient été accoutumés depuis long-temps au joug de la ſervitude. Le ſeul *Metellus* oſa s'oppoſer au deſtructeur de la liberté Romaine. Ce conquérant vouloit ſe ſaiſir du tréſor que l'on gardoit dans le Temple de *Saturne* ; *Metellus* lui en refuſa les clefs. *Céſar* ordonna alors qu'on rompît les portes ; & comme le tribun renouveloit ſon oppoſition, le tyran menaça de le tuer, en diſant : *Jeune homme, tu n'ignores pas qu'il me ſeroit plus facile de le faire, que de le dire... Metellus* ne réſiſta plus, & ſe retira. *Céſar* a entiérement déguiſé ce fait dans ſon *Hiſtoire des Guerres civiles*, qui eſt plutôt l'apologie de ſa conduite, qu'un récit fidelle de la vérité.

METEREN, (Emmanuel Van) naquit à Anvers le 9 Juillet 1535. Attaché aux nouvelles erreurs, il fut obligé de quitter ſon pays. Il ſe réfugia en Angleterre, où il mourut en 1612. Il eſt connu par une *Hiſtoire des Pays-Bas*, depuis 1500 juſqu'en 1612, imprimée d'abord en latin, 1598, in-fol., puis traduite en flamand, augmentée par l'auteur même, & imprimée pluſieurs fois depuis en Hollande. Elle a été auſſi traduite en allemand & en françois, quoiqu'elle ſoit pleine de calomnies contre l'égliſe Catholique & contre les ſouverains légitimes des Pays-Bas. *Everard Van Reyd*, quoique zélé Proteſtant, ne put s'empêcher de reprocher à *Meteren* ſa crédulité, ſes flatteries & ſes diſſimulations. *Voyez* la préface de l'ouvrage de *Van Reyd*, *Belli civilis in Belgio geſti Hiſtoria*, 1610, in-fol.

I. METEZEAU, (Clément) architecte du roi, natif de Dreux, floriſſoit ſous le regne de *Louis XIII*. Cet artiſte d'un génie hardi, capable des plus grandes entrepriſes, s'eſt immortaliſé par la fameuſe digue de la Rochelle ; ouvrage, en quelque ſorte, téméraire, contre lequel les plus célebres Ingénieurs avoient échoué, & qu'il exécuta l'an 1628 avec

le plus grand ſuccès. Il fut ſecondé dans ſon projet par *Jean Tiriot*, maître maçon de Paris, appelé depuis *le Capitaine Tiriot*. Cette digue avoit 747 toiſes de longueur. On grava dans le temps le portrait de *Métézeau*, avec ces vers au bas :

Dicitur Archimedes terram potuiſſe movere ;
Æquora qui potuit ſiſtere, non minor eſt.

Voici une imitation de ce diſtique :

On vante le pouvoir de ce Syracuſain,
Qui du Globe, à ſon gré, vouloit mouvoir la maſſe :
Quel laurier donc offrir au François dont l'audace
A *Téthis* mugiſſante oſa mettre le frein !

II. METEZEAU, (Paul) frere du précédent, né à Paris, s'engagea dans l'état eccléſiaſtique, & fut avec *Bérulle* l'un des premiers fondateurs de la congrégation de l'Oratoire. Il avoit beaucoup de talent pour la prédication, & il exerça ce miniſtere dans pluſieurs villes du royaume avec un ſuccès peu commun. Il mourut à Calais dans le cours d'un Carême, en 1632, à 50 ans, après avoir opéré des converſions éclatantes. On a de lui : I. Un Corps de Théologie propre aux prédicateurs, intitulé : *Theologia Sacra, juxta formam Evangelicæ prædicationi diſtributa*, &c. 1625, in-fol. II. Un autre ouvrage qui a pour titre : *De ſancto Sacerdotio, ejus dignitate & functionibus ſacris*, &c. in-8°.

METHOCHITE *ou* METOCHITE, (Théodore) logothete de Conſtantinople, eut des emplois conſidérables ſous l'empereur *Andronic l'Ancien*, & mourut en 1332, honoré du titre de *Bibliotheque vivante*, titre que ſa mémoire étendue lui avoit mérité. On a de lui : I. *Hiſtoire Romaine*, depuis *Céſar* juſqu'à *Conſtantin*, in-4° ; ouvrage aſſez foible. L'auteur négligeant le ſtyle des anciens, s'en eſt fait un qui eſt moins ſimple, moins clair & moins noble. II. *Hiſtoire Sacrée*, qui ne vaut pas mieux, & qui a été cependant traduite par *Hervé* ; Paris, 1555, in-8°. III. *Hiſtoire de Conſtantinople*, aſſez détaillée, mais qui n'eſt pas toujours exacte.

MÉTHODISTES, *Voyez* THERMISON.

I. METHODIUS, (Saint) ſurnommé *Eubulius*, célebre évêque de Tyr en 311, & martyr peu de temps après, avoit compoſé un grand nombre d'ouvrages. Il ne nous reſte que celui qui eſt intitulé : *Le Feſtin des Vierges*, Rome, 1656, in-8° ; Paris, 1657, in-fol. C'eſt un Dialogue ſur l'excellence de la chaſteté, qui donne une idée avantageuſe de l'auteur : mais il s'y eſt gliſſé quelques expreſſions peu orthodoxes, ſoit par la négligence de *Methodius*, qui avoit d'abord embraſſé les erreurs d'*Origene* ; ſoit par la malice des hérétiques, qui mêloient alors leur venin aux ſources les plus pures. Les autres écrits attribués à ce martyr ſont ſuppoſés.

II. METHODIUS, DE THESSALONIQUE, *Voyez* S. CYRILLE DE THESSALONIQUE.

III. METHODIUS I, natif de Syracuſe, pieux patriarche de Conſtantinople en 242, & l'un des plus zélés défenſeurs du culte des Images, avoit été enfermé dans une dure priſon par l'ordre de l'empereur *Michel le Begue*, après avoir reçu cent coups de fouet. La douceur de ſon caractere ne fit pas moins rentrer d'hérétiques dans l'Egliſe, que la force de ſon élo-

quence. Cet illuſtre perſécuté mourut en 846... *Voy.* III. DENYS.

METIOCHUS, fils de *Miltiade*, général Athénien, ayant été fait priſonnier par les Phéniciens, on le conduiſit à *Darius* roi des Perſes, contre lequel ſon pere faiſoit la guerre. Ce prince, loin de lui faire du mal, lui donna un beau palais, le combla de richeſſes, & le maria à une perſonne de qualité de ſa cour, dont il eut des enfans.

I. METIUS-SUFFETIUS, dictateur de la ville d'Albe, ſous le regne de *Tullus-Hoſtilius*, roi de Rome, combattit contre les Romains avec peu d'avantage. Pour terminer la guerre qui trainoit en longueur, on propoſa le combat des trois *Horaces* contre les trois *Curiaces*. Les Romains furent vainqueurs. *Tullus* tourna alors ſes armes contre les Veiens & les Fidenates. *Suffetius* joignit ſes troupes à celles du roi des Romains; mais dès le premier choc il quitta ſon poſte, comme il l'avoit promis ſecrétement aux Veïens, & ſe retira ſur une éminence: réſolu, ſi la victoire ſe déclaroit pour eux, de charger les vaincus. *Tullus*, outré de cette perfidie, fit attacher *Metius* entre deux chariots, & le fit tirer par quatre chevaux, qui le mirent en pieces aux yeux de l'armée victorieuſe, l'an 669 avant Jeſus-Chriſt.

II. METIUS, (Jacques) natif d'Alcmaër en Hollande, inventa les lunettes d'approche. Il en préſenta une aux Etats-généraux, en 1609. On ſe ſervoit depuis longtemps de tubes à pluſieurs tuyaux, pour diriger la vue vers les objets éloignés, & la rendre plus nette. Le Pere *Mabillon* aſſure dans ſon *Voyage d'Italie*, qu'il avoit vu dans un monaſtere de ſon ordre, les Œuvres de *Comeſtor*, écrites au XIIIe ſiecle, dans leſquelles on trouve un portrait de *Ptolomée*, qui contemple les aſtres avec un tube à 4 tuyaux; mais ces tubes n'étoient point garnis de verre, & c'eſt *Jacques Metius* qui le premier a joint les verres aux tubes. Cette invention fut, comme la plupart des découvertes, l'effet d'un heureux haſard: *Metius* vit des écoliers, qui, en ſe jouant en hiver ſur la glace, ſe ſervoient du deſſus de leurs écritoires comme de tubes, & qui ayant mis en badinant des morceaux de glace au bout de ces deux tubes, étoient fort étonnés de voir que par ce moyen les objets éloignés ſe rapprochoient d'eux. L'habile artiſte profita de cette obſervation, & inventa aiſément les lunettes d'approche. *Adrien* METIUS ſon frere, mort l'an 1636, enſeigna les mathématiques en Allemagne avec beaucoup de réputation; mais l'amour de la patrie lui fit quitter cet emploi; il ſe fixa à Franeker, où il profeſſa la médecine & les mathématiques pendant 38 ans. Il y mourut le 17 Septembre 1635. On a de lui divers ouvrages ſur la ſcience qu'il avoit profeſſée. I. *Doctrinæ ſphæricæ lib. 5*, Francfort, 1591. II. *Aſtronomiæ univerſæ Inſtitutio*, Franeker, 1605, in-8°. III. *Arithmeticæ & Geometricæ practica*, 1611, in-4°. IV. *De gemino uſu utriuſque Globi*, Amſterdam, 1611, in-4°. V. *Geometrices per uſum Circini nova praxis*, 1623, in-8°. C'eſt un de ceux qui ont paru déterminer avec le plus d'exactitude le rapport du diametre à la circonférence, qu'il a cru être de 113 à 355.

METKERKE, (Adolphe) littérateur, hiſtorien, philologue & juriſconſulte Proteſtant, né à Bruges en 1528, mourut à Londres le 4 Novembre 1591. Il travailla aux *Vies des Céſars*, aux *Médailles de la grande Grece*, & aux *Faſtes Con-*

ſulaires publiés par *Golzius*. On a encore de lui : I. La *Traduction* de quelques *Epigrammes* de *Théocrite* en vers latins, Heidelberg, 1595, in-8°. II. — de *Moſchus* & *Bion*, avec des notes, Bruges, 1565, in-8°. III. *De veteri & recta pronuntiatione Linguæ Græcæ*, Anvers, 1576, in-12, & dans le *Sylloge Scriptorum* de *Sigebert Haverkamp*, Leyde, 1736.

METOCHITE, *Voyez* METHOCHITE.

METON *ou* METHON, mathématicien d'Athenes, publia, l'an 432 avant Jeſus-Chriſt, ſon *Ennéadécaterides*, c'eſt-à-dire, ſon Cycle de 19 ans, par lequel il prétendoit ajuſter le cours du ſoleil à celui de la lune, & faire que les années ſolaires & lunaires commençaſſent au même point : c'eſt ce qu'on appelle le *Nombre d'Or*. Les Athéniens ayant réſolu d'envoyer une flotte en Sicile, voulurent faire embarquer *Méton*, qui contrefit le fou. Cet aſtronome avoit *Euctemon* & *Phainus* pour le ſeconder dans ſes obſervations ſolaires.

METRA, étoit fille d'*Ereſichthon*. *Neptune* qui en avoit abuſé, lui donna pour récompenſe le pouvoir de ſe changer en quelle figure elle voudroit. Son pere s'étant trouvé preſſé par la miſere & la faim, la vendit pour vivre ; mais elle prit la figure d'un pêcheur, & ſe mit en liberté. *Ereſichthon*, profitant de cet avantage, la vendit pluſieurs fois, & toujours elle s'affranchit de ſes chaînes en prenant la figure tantôt d'une géniſſe, tantôt d'une jument, quelquefois celle d'un cerf ou d'un oiſeau. Enfin, voyant que ſa fille ne vouloit plus vivre avec lui, ni fournir à ſes beſoins, il prit l'affreuſe réſolution de ſe manger lui-même.

METRIE, — METTRIE.

I. METRODORE, médecin de Chio, diſciple de *Démocrite* & maître d'*Hippocrate*, vers l'an 444 avant Jeſus-Chriſt, compoſa divers ouvrages de médecine qui ſont perdus. Il croyoit le monde éternel & infini, & nioit le mouvement. Il lui arriva même un jour, dit-on, de ſoutenir ſon impoſſibilité avec tant de vivacité & tant de fortes geſticulations, qu'il ſe diſloqua le bras. Alors il pria ſon adverſaire de le lui remettre ; mais celui-ci lui répondit, qu'*il faudroit pour cela, que le mouvement ou le changement de lieu fût poſſible : ce qui n'étoit pas, ſuivant lui-même*. C'étoit le battre par ſes propres armes.

II. METRODORE, bon peintre & bon philoſophe, fut choiſi par les Athéniens pour être envoyé à *Paul Emile*. Ce général, après avoir vaincu *Perſée* roi de Macédoine, leur demanda deux hommes : un philoſophe pour élever ſes enfans, & un peintre pour peindre ſon triomphe. On choiſit *Métrodore*, qui réuniſſoit ces deux talens.

III. METRODORE, philoſophe de la ville de Scepſis en Myſie, quitta l'habit & la vie de philoſophe pour ſuivre la vie commune. Ses ouvrages étoient écrits en ſtyle d'orateur, ce qui l'empêcha d'avoir des diſciples & des imitateurs. Quoique pauvre, il fit un grand mariage chez les Carthaginois. Dans la ſuite, il ſe retira auprès de *Mithridate* roi de Pont, qui lui donna ſa confiance, & lui rendit les plus grands honneurs. Il l'envoya en ambaſſade vers *Tigrane* roi d'Arménie, & à ſon retour il le fit mourir, parce qu'il avoit conſeillé à ce prince de ne pas donner de ſecours à *Mithridate*.

I. METROPHANE, évêque de Byzance, mort vers 312, mérita le titre de confeſſeur pendant la perſécution de *Dioclétien*. Sa mé-

noire eſt en honneur dans l'Egliſe d'Orient.

II. METROPHANE, évêque de Smyrne au IXe ſiecle. L'ambition & la diſcorde n'eurent point de priſe ſur ſon ame éclairée & pacifique, dans un temps où l'Egliſe d'Orient ne reſpiroit que le ſchiſme & la haine contre l'Egliſe Romaine. Attaché à *S. Ignace* de Conſtantinople, il s'oppoſa avec vigueur au turbulent *Photius*, en 867, & conſigna ſes ſentimens de paix & de concorde dans une *Lettre* très-eſtimée, inſérée dans les Collections des Conciles.

III. METROPHANE CRITOPULE, protoſyncele de la grande égliſe de Conſtantinople, fut envoyé dans le dernier ſiecle par *Cyrille Lucar* en Angleterre, pour s'informer exactement de la doctrine des Egliſes Proteſtantes. *Critopule* parcourut une partie de l'Allemagne, & y compoſa une *Confeſſion de Foi de l'Egliſe Grecque*, imprimée à Helmſtadt, en grec & en latin, en 1661. Cette Confeſſion de Foi favoriſe en quelques endroits la doctrine des Proteſtans; mais elle eſt conforme dans d'autres endroits aux dogmes de l'Egliſe Catholique, & l'auteur y raiſonne en critique & en homme inſtruit.

METTAIRE, *Voyez* MAITTAIRE.

METTRIE, (Julien Offray de la) naquit à Saint-Malo en 1709, d'un négociant. Son goût pour la médecine engagea ſes parens à l'envoyer en Hollande étudier ſous l'immortel *Boërhaave*. Après avoir puiſé dans cette école des connoiſſances étendues, il vint les porter à Paris, où il fut placé auprès du duc *de Grammont*, colonel des Gardes Françoiſes, qui le fit médecin de ſon régiment. *La Mettrie*, ayant ſuivi ſon protecteur au ſiege de Fribourg, y tomba dangereuſement malade. Cette maladie, qui auroit dû être pour lui une ſource de réflexions, fut une ſource de délires. Il crut voir que cette intelligence immortelle qu'on nomme *Ame*, baiſſoit avec le corps, & ſe flétriſſoit avec lui. Il écrivit en phyſicien ſur ce qui n'eſt point du reſſort de la phyſique: il oſa faire l'*Hiſtoire naturelle de l'Ame*. Cet ouvrage, qui reſpire l'impiété à chaque page, ſouleva tout le monde. Le duc *de Grammont* le ſoutint contre cet orage; mais ce ſeigneur ayant été tué peu de temps après, le médecin perdit ſa place, & n'en valut pas mieux. Il tourna ſes armes contre ſes confreres. Il mit au jour ſa *Pénélope* ou *le Machiavel en Médecine*, in-12, 3 vol., 1748: ouvrage ſingulier, enfanté dans l'ivreſſe, & plein des ſaillies qu'elle inſpire. (Il devient rare.) Le ſoulévement de la faculté contre cette ſatire, obligea l'auteur de ſe retirer à Leyde. C'eſt là qu'il publia ſon *Homme Machine*. Une ſuppoſition continuelle des principes en queſtion; des comparaiſons ou des analogies imparfaites, érigées en preuves; des obſervations particulieres aſſez juſtes, d'où il tire des concluſions générales qui n'en naiſſent point; l'affirmation la plus abſolue, continuellement miſe à la place du doute: voilà la philoſophie de l'auteur. L'enthouſiaſme avec lequel il déclame, l'air de perſuaſion qu'il prend, étoient capables de ſéduire ces eſprits foibles qui ſe parent de l'eſprit fort pour cacher leur foibleſſe. Mais ce n'étoit pas ce que l'auteur déſiroit le plus: il vouloit ſeulement, dit un homme d'eſprit, avoir le titre d'*Animal ſpirituel* & de *Machine curieuſe*. Aſpirant au titre de *Philoſophe*, il avoit, diſoit-il, abandonné la médecine du corps, pour ſe donner à la médecine de l'ame. Mais cette médecine ne parut qu'un poiſon, non-

ſeulement aux théologiens, mais aux bons politiques. Pourſuivi en Hollande où ſon livre fut livré aux flammes, il ſe ſauva, en 1748, à Berlin; il y devint lecteur du roi de Pruſſe & membre de ſon académie. Il y vécut tranquille juſqu'à ſa mort, arrivée en 1751, à 48 ans. Elle fut la ſuite d'un trait de cette folie qui perçoit dans toute ſa conduite. Il avoit une fievre d'indigeſtion; il prit les bains, ſe fit ſaigner huit fois, & mourut comme il avoit vécu. Il ne traitoit pas mieux les autres qu'il ne ſe traitoit lui-même. Milord *Tyrconnel*, ambaſſadeur de France, fut la victime des fréquentes ſaignées qu'il lui ordonna. Le roi de Pruſſe dit à ce ſujet : *Qui auroit cru que* la Mettrie *trouveroit encore quelqu'un plus fou que lui?* Comment *Tyrconnel* avoit-il pu donner ſa confiance à un médecin qui avoit paſſé ſa vie à décrier la médecine comme la religion. Quelques écrivains ont prétendu que *la Mettrie* s'étoit repenti dans ſes derniers momens, & que les philoſophes de Berlin avoient dit qu'*il les avoit déshonorés pendant ſa vie & à ſa mort.* D'autres auteurs ont écrit, qu'*il étoit ſorti du monde à-peu-près comme un Acteur quitte le Théâtre, ſans autre regret que celui de perdre le plaiſir d'y briller.* Sa converſation amuſoit beaucoup, lorſque ſa gaieté n'alloit pas juſqu'à l'extravagance, & elle y alloit ſouvent. On voyoit quelquefois cet homme qui ſe paroit du nom de philoſophe, jeter ſa perruque par terre, ſe déshabiller & ſe mettre preſque tout nu au milieu d'une grande compagnie. Il étoit dans ſes écrits ce qu'il étoit dans ſes actions. Se figurant un jour que le baron *de Haller*, un des plus ſavans hommes & des plus vertueux de l'Allemagne, étoit un Athée, il imagina une hiſtoire & la publia. Il raconta qu'il avoit vu cet homme reſpectable à Gottingue, dans un mauvais lieu, combattant l'exiſtence de l'Etre ſuprême... On trouve dans toutes ſes productions, du feu, de l'imagination, du brillant; mais peu de juſteſſe, peu de préciſion, peu de goût. On a recueilli à Berlin, 1751, in-4°, & 2 vol. in-12, ſes *Œuvres Philoſophiques*, renfermant l'*Homme Machine*, l'*Homme Plante*, l'*Hiſtoire de l'Ame*, l'*Art de jouir*, le *Diſcours ſur le Bonheur*, &c. &c. Dans ce dernier traité *la Mettrie* eſt, (ſelon *Diderot*,) un écrivain ſans jugement, » qui confond par-tout les » peines du ſage avec les tourmens » du méchant, les inconvéniens » légers de la ſcience avec les ſui» tes funeſtes de l'ignorance; dont » on reconnoît la frivolité de l'eſ» prit dans ce qu'il dit, & la cor» ruption du cœur dans ce qu'il » n'oſe pas dire; qui prononce » ici que l'homme eſt pervers par » ſa nature, & qui fait ailleurs, » de la nature des êtres, la regle » de leurs devoirs & la ſource de » leur félicité; qui ſemble s'occu» per à tranquilliſer le ſcélérat dans » le crime, le corrompu dans ſes » vices; dont les ſophiſmes groſ» ſiers, mais dangereux par la » gaieté dont il les aſſaiſonne, dé» celent un écrivain qui n'a pas » les premieres idées des vrais fon» demens de la morale... Le chaos » de raiſon & d'extravagance de » cet auteur, ne peut être regardé » ſans dégoût, que par ces lecteurs » futiles qui confondent la plaiſan» terie avec l'évidence, & à qui » l'on a tout prouvé, quand on » les a fait rire «. Ses principes, pouſſés juſqu'à leurs dernieres conſéquences, renverſeroient la légiſlation, diſpenſeroient les parens de l'education de leurs enfans, renfermeroient aux petites-maiſons

l'homme courageux qui lutte fortement contre ſes penchans déréglés, & aſſureroient l'immortalité au méchant qui s'abandonneroit ſans remords aux ſiens. La tête de *la Mettrie* eſt ſi troublée, & ſes idées ſont à tel point découſues, que, dans la même page, une aſſertion ſenſée eſt heurtée par une aſſertion folle, & une aſſertion folle par une aſſertion ſenſée; en ſorte qu'il eſt auſſi facile de le défendre, que de l'attaquer. On a encore de lui la Traduction des *Aphoriſmes de Boërhaave*, ſon maître, en 10 vol. in-12, avec un long Commentaire, qui n'eſt pas le meilleur qu'on ait donné ſur cet auteur, quoi qu'en diſe *Voltaire*. Parmi beaucoup d'obſervations vraies & juſtes, il y en a quelques-unes de fauſſes, & quelques ſentimens ſinguliers. Certains lecteurs nous reprocheront peut-être d'avoir peint ce médecin matérialiſte trop déſavantageuſement; nous l'avons peint tel qu'il étoit. C'étoit, ſuivant *Voltaire* qui l'avoit beaucoup connu, » *un fou qui n'écrivoit que dans l'ivreſſe* «. *Maupertuis* dit à peu-près la même choſe dans ſa Lettre à *Haller*, [Tom. IIIe de ſes Œuvres, édition de Lyon]. Le marquis *d'Argens*, qui n'a eu aucun intérêt d'en dire du mal, le repréſente préciſément comme nous: [Voyez le *Journal Encyclopédique*, Janv. 1762, extrait de l'*Ocellus Lucanus* du marquis *d'Argens*, pages 35 & ſuiv.] Nous ne ſaurions trop répéter que nous ne ſommes d'aucun parti, ni Janſéniſtes, ni Moliniſtes, ni Encyclopédiſtes, ni Anti-Encyclopédiſtes. Nous racontons les faits, d'après ce que nous croyons être la vérité. Il ſe peut que nous ne l'ayons pas rencontrée quelquefois; mais nous n'avons rien oublié pour la chercher & pour la trouver. Le roi de Pruſſe, ſéparant dans *la Mettrie* le médecin & l'écrivain, de l'impie & du ſatirique, daigna faire ſon *Eloge funebre*. Cet Eloge fut lu à l'académie par un ſecrétaire de ſes commandemens. *Voyez* dans ce *Dict.* l'art. LINNÆUS.

METZ ((Pierre-Claude Berbier du) lieutenant-général d'artillerie & des armées du roi, naquit à Roſnay en Champagne, l'an 1638. Il ſe ſignala dès ſes premieres années dans la profeſſion des armes. Ayant reçu, en 1657, une bleſſure dont il fut marqué toute ſa vie, il fut 18 mois à en guérir, & ne put ſervir dans la campagne de 1658, la ſeule qu'il manqua depuis qu'il entra au ſervice, juſqu'à ſa mort. Il ſe diſtingua ſur-tout par ſon application à perfectionner l'artillerie; il la mit dans un état où elle n'avoit jamais été, & la fit ſervir preſque avec la même intelligence. Il fut tué d'un coup de mouſquet à la tête en 1690, à la bataille de Fleurus. Il étoit alors lieutenant-général. On le regardoit comme le plus habile ingénieur qu'eût eu la France avant *Vauban*, & comme un des hommes les plus bienfaiſans & les plus vertueux que l'état militaire eût produits. *Louis XIV* dit au frere de ce brave officier: *Vous perdez beaucoup; mais je perds encore davantage, par la difficulté que j'aurai de remplacer un ſi habile homme.* Madame la dauphine l'ayant apperçu quelque temps auparavant au dîner du roi, dit tout bas au prince: *Voilà un homme qui eſt bien laid! — Et moi*, répondit Louis, *je le trouve bien beau; car c'eſt un des plus braves hommes de mon royaume.*

METZU, (Gabriel) peintre, né à Leyde en 1615, mort dans cette ville en 1658, a laiſſé peu de tableaux; mais ils ſont précieux par la fineſſe & la légéreté de ſa touche, la fraîcheur du coloris, l'intelligence du clair-obſcur, & l'exac

titude du deſſin. Il ne peignit qu'en petit.

I. MEVIUS, *ou* MÆVIUS, poëte du temps d'*Auguſte*, ridiculiſé par *Virgile* & par *Horace*. Lui & *Bavius* étoient les *Cotins* de leur ſiecle. Ils étoient ſans gloire, & ils vouloient l'ôter à ceux à qui elle étoit dûe.

II. MEVIUS, (David) conſeiller-privé du roi de Suede, & préſident du conſeil ſouverain de Wiſmar, fut envoyé par *Charles XI*, roi de Suede, pour terminer les différens de ce monarque avec l'empereur ſur les provinces d'Allemagne, cédées à la Suede par la paix de Weſtphalie. Il eut part à d'autres affaires non moins importantes, & mourut en 1681. On a de lui : I. Des *Commentaires ſur le droit de Lubeck* & des *Déciſions*. II. Un *Traité de l'Amniſtie*. III. Une *Juriſprudence Univerſelle*, & grand nombre d'autres écrits, qui ſont une preuve de ſon ſavoir. Il eſt cependant moins connu que le *Mevius* d'*Horace*.

MEULEN, *Voyez* VANDER-MEULEN.

MEUNG, (Jean de) *Voy.* CLOPINEL.

MEUNIER, *Voyez* MEUSNIER.

I. MEURISSE, (Martin) de Roye, évêque de Madaure, ſuffragant de Metz. Il fonda les Bénédictins de Montigny près de Metz, & mourut en 1644. On a de lui l'*Hiſtoire des Evêques de Metz*, 1684, in-folio.

II. MEURISSE, (Henri-Emmanuel) habile chirurgien de Paris, natif de Saint-Quentin, mort en 16.4, dont on a un *Traité de la Saignée*, in-12, qui renferme des préceptes utiles & des réflexions judicieuſes.

I. MEURSIUS, (Jean) né à Utrecht en Hollande en 1579, fit paroître, dès ſon enfance, des diſpoſitions extraordinaires pour les belles-lettres & pour les ſciences. Il alla étudier le droit à Orléans avec les fils de *Barneveldt*, qu'il accompagna dans leurs voyages. Ses courſes lui donnerent occaſion de connoître les cours des princes de l'Europe, & de converſer avec les ſavans. De retour en Hollande, il obtint la chaire d'hiſtoire à Leyde, en 1610, & enſuite celle de la langue grecque. Sa réputation augmentant de jour en jour, *Chriſtiern IV*, roi de Danemarck, le fit profeſſeur en hiſtoire & en politique, dans l'univerſité de Sora, en 1625. *Meurſius* remplit cette place avec ſuccès. Ce docte & laborieux écrivain mourut en 1641, à 62 ans. *Scaliger* le traite de pédant, d'ignorant & de préſomptueux; mais on ſait le fond qu'il faut faire ſur les critiques de ce ſatirique groſſier & inſolent. On a de lui un grand nombre de ſavans ouvrages, dont pluſieurs regardent l'état de l'ancienne Grece : I. *De populis Atticæ*. II. *Atticarum lectionum Libri quatuor*. III. *Archontes Athenienſes*. IV. *Fortuna Attica*, *de Athenarum origine*. V. *De Feſtis Græcorum*. Ces différens traités remplis d'érudition, ſe trouvent dans les Recueils de *Grævius* & de *Gronovius*. VI. *Hiſtoria Danica*, 1630, in-4° : c'eſt l'hiſtoire des rois *Chriſtiern I*, *Jean*, & *Chriſtiern II*. VII. Un grand nombre de Traductions d'auteurs Grecs qu'il a enrichies de notes, entre autres : De l'*Hiſtoire Romaine* de *Théodore Metechite* ; des *Lettres* de *Théophylacte* ; de la *Tactique* de *Conſtantin Porphyrogenete* ; de l'*Origine de Conſtantinople* de *George Codinus* ; des *Harangues* des Peres Grecs qui n'avoient pas encore été publiées, &c. VIII. Une Hiſtoire de l'Univerſité de Leyde, ſous le titre d'*Athenæ Batavæ*, 1625, in-4°. IX. *Gloſſarium Græco Barbarum*, Leyde,

1614, in-4°. X. *Creta, Cyprus, Rhodus*, Amſterdam, 1675, in-4°; c'eſt une deſcription de ces iſles & de leurs antiquités. XI. *Rerum Belgicarum lib. I*, 1612, — *lib. IV*, 1614, in-4°. C'eſt l'hiſtoire de ce qui s'eſt paſſé dans les Pays-Bas ſous le duc *d'Albe*. La premiere édition ayant déplu à ſes concitoyens, & les ayant même irrités au point de le vouloir dépouiller de ſes emplois, il en fit une ſeconde plus ample, où il montra beaucoup de complaiſance pour ſes critiques, quelquefois aux dépens de la vérité & de l'exactitude des faits. Tous les ouvrages de ce ſavant ont été recueillis à Florence, 1741, en 12 volumes in-fol. *Voyez* PUFFENDORFF.

II. MEURSIUS, (Jean) fils du précédent, né à Leyde en 1613, mourut en Danemarck à la fleur de ſon âge. Il publia divers ouvrages, parmi leſquels on diſtingue. I. *Arboretum ſacrum*, ſive *De arborum conſervatione*, Leyde, 1642, in-8°. II. *De Tibiis Veterum* dans *Gronovius*.

MEURSIUS, *Voyez* CHORIER.

MEUSNIER, (Philippe) habile peintre, né à Paris en 1655, y mourut en 1734, à 79 ans. Ses talens ne furent pas ſans récompenſe. Il fut reçu à l'académie, & en devint tréſorier. Les rois *Louis XIV* & *Louis XV* viſiterent *Meuſnier* dans ſon attelier, & lui donnerent de juſtes éloges. On lui accorda une penſion & un logement aux galeries du Louvre. Cet artiſte excelloit à peindre l'architecture; ce fut lui qu'on choiſit pour repréſenter l'architecture de la voûte de la chapelle de Verſailles. Le duc *d'Orléans* l'employa à décorer la célebre galerie de *Coypel* au palais royal. Le château de Marly eſt encore orné des peintures de cet habile maître. On voit dans la collection des tableaux du roi, à la ſurintendance de Verſailles, pluſieurs perſpectives de *Meuſnier* fort eſtimées. Ce peintre a auſſi travaillé, avec ſuccès, à des décorations de feux, de théâtres, de fêtes, &c. Ses tableaux ſont un effet admirable, par l'intelligence avec laquelle il a ſu diſtribuer les clairs & les ombres; il entendoit parfaitement la perſpective. Son architecture eſt d'un grand goût, très-réguliere, & d'un fini étonnant.

MEXIA, *ou* MESSIA, (Pierre) natif de Séville, chronographe de *Charles-Quint*, mort l'an 1552, laiſſa pluſieurs ouvrages en eſpagnol; mais il fut blâmé d'avoir introduit dans ſa langue pluſieurs mots latins. Ses *Diverſes Leçons* ont été traduites par *Cl. Gruget* en françois, in-8° & in-16, Paris, 1572.

MEY, (Jean de) docteur en médecine, & profeſſeur de théologie à Middelbourg, né en Zélande, & mort en 1678, à 59 ans, a donné en flamand pluſieurs ouvrages dont on a donné la collection à Delft, en 1704, in-fol. & un en latin, ſous ce titre: *Phyſiologia ſacra*, Middelbourg, 1661, in-4°. C'eſt un commentaire ſur les objets phyſiques dont il eſt parlé dans le Pentateuque.

I. MEYER, (Jacques) hiſtorien & littérateur, né le 7 Janvier 1491, à Vleteren, dans la châtellenie de Caſſel en Flandres, près de Bailleul, d'où il avoit pris le nom de *Baliolanus*, s'appliqua à inſtruire, à Bruges, la jeuneſſe dans les belles lettres & dans la piété. Il mourut curé de Blanckenberg, le 5 Février 1552. Ses principales productions ſont: I. *Annales rerum Flandricarum*, Anvers, 1561, in-fol. Ces Annales vont juſqu'à l'an 1477. Elles ſont eſtimées; le ſtyle en eſt aiſé, coulant & aſſez pur. On les a réimprimées dans la Collection des *Hiſ-*

toires *Belgiques*, Francfort, 1580. II. *Flandricarum rerum decas*, Bruges, 1531, in-4°, &c. *Antoine Meyer* neveu, & *Philippe Meyer* petit-neveu de Jacques, ſe ſont diſtingués dans les belles-lettres; le grand nombre de pieces de vers qu'ils ont donnés au public, en ſont des monumens.

II. MEYER, (Livinus de) né d'une famille noble de Gand, ſe fit Jéſuite & ſe diſtingua dans la théologie, l'hiſtoire & la poéſie. Son Poëme *ſur la Colere*, diviſé en trois livres, eſt généralement eſtimé des amateurs de la langue de l'ancienne Rome; on y trouve des vers dignes du ſiecle d'*Auguſte*. Parmi ſes ouvrages théologiques, celui qui a fait le plus de bruit eſt une *Hiſtoire des Congrégations de Auxiliis*, contre le P. *Jacques Hyacinthe Serry*, diffuſe. On y remarque beaucoup de zele pour la défenſe des ſentimens de ſes confreres. Il a beaucoup écrit contre les Apologiſtes de *Queſnel*. Il mourut à Louvain le 19 Mars 1730, à l'âge de 75 ans.

MEYNIER, — OPPEDE.

MEZENCE, *Mezentius*, roi des Tyrrhéniens, que *Virgile* appelle *contemptor Divûm*. Il étoit auſſi ennemi des hommes que des dieux, il faiſoit égorger ceux qui lui déplaiſoient, ou les faiſoit mourir lentement attachés bouche à bouche à des cadavres. Ses ſujets dont il étoit le tyran, le dépouillerent de ſes états, & le forcerent de ſe réfugier avec ſon fils *Lauſus* auprès de *Turnus* roi des Rutules, dans le temps qu'il faiſoit la guerre à *Enée*. Ce prince & ſon fils s'étant trouvés dans une bataille, furent tués l'un & l'autre par le prince Troyen.

MEZERAI, (François *Eudes* de) né l'an 1610, à Ry en baſſe Normandie, d'un pere chirurgien, s'adonna d'abord à la poéſie; mais il la quitta enſuite par le conſeil du rimeur *des Iveteaux*, ſon compatriote, pour l'hiſtoire & la politique. Ce poëte lui procura dans l'armée de Flandres l'emploi d'officier-pointeur, qu'il exerça pendant deux campagnes avec aſſez de dégoût. Il avoit une ardeur incroyable pour l'étude, & cette ardeur étoit augmentée par la vivacité de ſa jeuneſſe & de ſon imagination. Il abandonna les armes, pour s'enfermer au college de Sainte-Barbe au milieu des livres & des manuſcrits. Il projetoit dès-lors de donner une *Hiſtoire de France*. Sa trop grande application lui cauſa une maladie dangereuſe. Le cardinal *de Richelieu*, inſtruit à la fois de ſon triſte état & de ſes heureux projets, lui fit préſent de 500 écus dans une bourſe ornée de ſes armes. Cette grace ayant enflammé ſon eſprit en intéreſſant ſon cœur, il travailla plus que jamais, & publia, en 1643, à 32 ans, ſon 1er vol. de l'*Hiſtoire de France*. La cour le récompenſa de ſes travaux par une penſion de 4000 liv. *Conrart*, un des premiers membres de l'académie Françoiſe, étant mort, cette compagnie lui donna la place de ſecrétaire perpétuel, que cet académicien laiſſoit vacante. Il travailla en cette qualité au *Dictionnaire de l'Académie*, & mourut le 10 Juillet 1683, à 73 ans. *Mezerai*, homme ſingulier & bizarre, étoit ſi négligé dans ſa perſonne, qu'on le prenoit pour un mendiant plutôt que pour ce qu'il étoit. Sa phyſionomie qui n'annonçoit point ſon eſprit, & ſa taille qui étoit médiocre, ne parloient pas pour lui. Auſſi fut-il arrêté un jour par les archers des pauvres. La bévue, au lieu de l'irriter, le charma: car il aimoit les aventures ſingulieres. Il leur dit, » qu'il étoit trop incommodé pour aller avec eux à pied; » mais que, dès qu'on auroit mis » une nouvelle roue à ſon carroſſe,

» il s'en iroit de compagnie où il » leur plairoit «. Une des bizarreries de *Mezerai* étoit de ne travailler qu'à la chandelle, même en plein jour au cœur de l'été ; & comme s'il ſe fût alors perſuadé qu'il n'y avoit plus de ſoleil au monde, il ne manquoit jamais de reconduire juſqu'à la porte de la rue, le flambeau à la main, ceux qui lui rendoient viſite. *Mezerai* affecta, pendant tout le cours de ſa vie, un pyrrhoniſme, qui étoit plus dans ſa bouche que dans ſon cœur. C'eſt ce qu'il fit paroître durant ſa derniere maladie : car, ayant fait venir ceux de ſes amis qui avoient été les témoins les plus ordinaires de ſa licence à parler ſur les choſes de la religion, il en fit devant eux une eſpece d'amende-honorable ; il la termina en les priant d'oublier ce qu'il avoit pu leur dire autrefois de contraire : *Souvenez-vous*, ajouta-t-il, *que* Mezerai *mourant eſt plus croyable que* Mezerai *en ſanté*... De tous ſes travers, aucun ne lui fit plus de tort dans le public, que l'attachement qu'il prit pour un cabaretier de la Chapelle, (petit village ſur le chemin de Saint-Denys,) nommé *le Faucheur*, chez lequel quelques-uns de ſes amis le menerent un jour. Il prit tant de goût à la franchiſe de cet homme & à ſes diſcours, que, malgré tout ce qu'on put lui dire, il paſſoit les journées entieres chez lui. Il le fit même à ſa mort ſon légataire univerſel, excepté pour les biens patrimoniaux qui étoient peu de choſe, & qu'il laiſſa à ſa famille. La bouteille étoit toujours ſur ſa table lorſqu'il étudioit ; & il avouoit, avec plus de franchiſe que de délicateſſe, que la goutte dont il étoit tourmenté, lui venoit *de la fillette* & *de la feuillette*. C'étoient ſes propres mots ; car il employoit dans la converſation, non les expreſſions les plus fines, mais celles qui lui paroiſſoient les plus plaiſantes, & qui ſouvent n'étoient que groſſieres. Lorſqu'il étoit queſtion d'élire un nouvel académicien, il donnoit toujours une boule noire à l'aſpirant ; *non pour laiſſer à la poſtérité*, comme il le diſoit, *un monument de la liberté de l'Académie dans les élections* ; mais plutôt pour ſatisfaire ſon caractere aigre & déſapprobateur. Les Hiſtoires de *Mezerai* ſe reſſentent des défauts & des qualités de ſon ame. Il écrit d'une maniere dure, baſſe, incorrecte ; mais avec préciſion, avec aſſez de netteté & avec liberté. Il s'éleve ſouvent au-deſſus de lui-même. C'eſt un *Tacite* dans quelques endroits pour l'énergie. Quoique ſes expreſſions ne ſoient pas toujours auſſi heureuſes que celles de l'hiſtorien Latin, il a comme lui l'art de peindre ſes perſonnages d'un ſeul trait, & de faire réfléchir en racontant. Auſſi vrai & auſſi hardi que *Tacite*, il dit également le bien & le mal ; mais il croit trop facilement les grands crimes : il a preſque toujours l'air chagrin, & n'a pas aſſez bonne opinion des hommes. Ses principaux ouvrages ſont : I. *Hiſtoire de France*, en 3 vol. in-fol., 1643, 1646 & 1651. Les deux derniers vol. valent mieux que le premier ; mais ni les uns ni les autres ne feront jamais une Hiſtoire agréable. Il faut prendre garde ſi les cartons s'y trouvent : on les reconnoît, quand le portrait de *Charlemagne* eſt double, & que les médailles de la reine *Louiſe*, tome IIIe, page 683, s'y trouvent. On lit peu cet ouvrage, quoique l'auteur y ait ſurpaſſé ceux qui avoient fourni la même carriere avant lui. L'Hiſtoire de *Mezerai* fut réimprimée en 1685, en 3 vol. in-folio, chez *Thierry*. Cette deuxieme édition eſt plus exacte & plus ample que la Ire, connue

ſous le nom de *Guillemot*, qui l'imprima; mais celle-ci eſt plus recherchée pour les traits hardis qu'elle renferme. Il y auroit moins de faute dans l'une & dans l'autre, ſi, au lieu de compoſer ſon Hiſtoire ſur *Paul-Emile*, *du Haillan*, *Dupleix*, &c. l'auteur avoit été aux ſources. Mais il avouoit ingénuement, que » les reproches que quelques inexactitudes procuroient, » étoient fort au-deſſous de la » peine qu'il falloit prendre en » conſultant les originaux «. Trop d'écrivains ont penſé & agi comme lui, ſur-tout dans ce ſiecle pareſſeux & frivole, où l'on vous tient quitte des recherches, pourvu que vous montriez de l'eſprit. II. *Abrégé Chronologique de l'Hiſtoire de France*, 1668, en trois vol. in-4°; & réimprimé en Hollande, 1673, en 6 vol. in-12. Cette contrefaction eſt plus recherchée que l'édition originale. *Dupuy*, *Launoi* & *Dirois*, trois des plus ſavans critiques de leur temps, le dirigerent dans cet Abrégé, incomparablement meilleur que ſa grande Hiſtoire; mais on ne laiſſe pas d'y trouver des fautes, & même des fautes conſidérables. *Mezerai* étoit le premier à en plaiſanter. Le célebre P. *Petau* lui ayant dit qu'il avoit trouvé mille erreurs dans ſes Hiſtoires: *J'ai été plus ſévere obſervateur que vous*, lui répondit ſur le champ *Mezerai; car j'en ai trouvé dix mille.* Son eſprit républicain y perce à chaque page. Il eut la hardieſſe d'y faire l'hiſtoire de l'origine de toutes nos eſpeces d'impôts, avec des réflexions fort libres. *Colbert* s'en plaignit, *Mezerai* promit de ſe corriger dans une 2e édition: il le fit, mais en annonçant au public qu'on l'y avoit forcé. Ses corrections n'étant d'ailleurs que des palliatifs, le miniſtre fit ſupprimer la moitié de ſa penſion. *Mezerai*, quoiqu'à ſon aiſe, en murmura, parce qu'il étoit attaché à l'argent, & n'obtint d'autre réponſe que la ſuppreſſion de l'autre moitié. Son averſion pour les traitans n'en devint que plus forte. Il avoit coutume de dire, » qu'il réſervoit » deux écus d'or frappés au coin » de *Louis XII*, ſurnommé le *Pere du Peuple*: il en deſtinoit un pour » louer une place en Greve lorſ» qu'on exécuteroit quelques-uns .. d'eux; & l'autre à boire, à la vue » de leur ſupplice «. Il s'aviſa auſſi, en travaillant au *Dictionnaire de l'Académie Françoiſe*, d'ajouter cette phraſe au mot COMPTABLE: *Tout Comptable eſt pendable*; phraſe que les autres académiciens ne voulurent jamais lui paſſer. Après la ſuppreſſion de ſa penſion, il déclara qu'il ne continueroit plus ſon Hiſtoire. Afin qu'on n'ignorât pas les motifs de ſon ſilence, il mit à part dans une caſſette les derniers appointemens qu'il avoit reçus en qualité d'hiſtoriographe, & y joignit ce billet: *Voici le dernier argent que j'ai reçu du ROI; il a ceſſé de me payer, & moi de parler de lui, ſoit en bien, ſoit en mal.* C'étoit le cardinal *de Richelieu* qui, toujours attentif à s'attacher les gens de lettres, & ſur-tout les hiſtoriens, avoit le premier gratifié *Mezerai* d'une penſion. Cet hiſtorien avoit coutume, lorſqu'on lui diſoit au Tréſor royal qu'il n'y avoit point de fonds pour lui payer ſa penſion, de ſe préſenter au cardinal, non pour en ſolliciter le paiement, mais pour lui demander la permiſſion d'écrire l'*Hiſtoire de Louis XIII*, alors régnant. Le cardinal répondant plutôt à ſa penſée qu'à ſa demande, lui diſoit qu'il alloit donner des ordres au garde du Tréſor royal de lui payer ſon année; & il la touchoit. La derniere édition de ſon *Abrégé* eſt de 1755, 14 vol. in-12.

in-12. On y a joint les endroits de l'édition de 1668, qui avoient été supprimés, la Continuation de *Limiers* & une bonne Table des matieres. III. *Traité de l'Origine des François*; qui fit beaucoup d'honneur à ſon érudition. IV. Une continuation de l'*Hiſtoire des Turcs*, *depuis 1612 juſqu'en 1649*, in-folio: mauvaiſe ſuite d'un aſſez mauvais livre. Il y regne un air de gazette qui rend la narration froide & plate. V. Une *Traduction* françoiſe, groſſiérement écrite, du Traité latin de *Jean de Sarisbery*, intitulé: *Les Vanités de la Cour*, 1640, in-4°. VI. On lui attribue pluſieurs *Satires* contre le gouvernement; & en particulier celles qui portent le nom de *Sandricourt*. Ce qu'on peut dire de ces pieces, (dit *Niceron*;) c'eſt qu'on y voit un compoſé bizarre d'enjouement, d'un burleſque bas & rampant, de quolibets & de proverbes des halles; ſouvent auſſi de l'eſprit & du ſavoir, mais tout cela mêlé de libertinage. C'étoit tout ce qu'il falloit pour plaire à la populace de ce temps-là; & c'étoit ce que cherchoit *Mezerai*, qui aimoit l'argent. VII. *Hiſtoire de la Mere & du Fils*, Amſterdam, 1730, in-4°, ou 2 vol. in-12, &c... *Mezerai* avoit deux freres: l'aîné, nommé *Jean Eudes*, fut inſtituteur des *Eudiſtes*: (*Voyez* EUDES n° IV.) L'auteur fut habile chirurgien-accoucheur. Il s'appeloit *Charles Eudes*, & prit le nom de *Dovar*. Il étoit plus jeune que *Mezerai*, & n'avoit pas moins de vigueur dans l'eſprit. Le gouverneur d'Argentan avoit un deſſein, auquel *Eudes* crut devoir s'oppoſer. Il lui dit avec fermeté: » Nous » ſommes trois freres, adorateurs » de la vérité & de la juſtice. Le » premier la *prêche*, l'autre l'*écrit*, » & moi je la ſoutiendrai juſqu'au » dernier ſoupir ».... *Voyez* la *Vie de* MEZERAI par *la Roque*, in-12, où l'on trouve bien des contes, peut-être plus ſatiriques que vrais.

MEZIRIAC, (Claude-Gaſpard Bachet de) naquit à Bourg-en-Breſſe, d'une famille noble. Il ſe fit Jéſuite, & dès l'âge de 20 ans il étoit profeſſeur de rhétorique à Milan. Sa ſanté trop délicate ne pouvant ſoutenir les exercices de cette Société laborieuſe, il en ſortit. *Meziriac* avoit des connoiſſances profondes dans les mathématiques, & ſur-tout dans la littérature. Les gens de lettres les plus diſtingués de Paris & de Rome le rechercherent. L'académie Françoiſe lui ouvrit ſes portes. Il mourut en 1638, âgé d'environ 60 ans. Son caractere libre & familier, joint à ſon mérite, à ſa naiſſance & à ſa fortune, lui donnerent dans ſa patrie un empire, dont il ne ſe ſervit que pour faire du bien. On a de lui: I. La *Vie d'Eſope*, à Bourg-en-Breſſe, 1632, in-16; dans laquelle il réfuta ſavamment le roman que *Planude* a fait ſur ce célebre fabuliſte. Il prouve très-bien qu'*Eſope* n'étoit ni boſſu ni contrefait, comme l'ont imaginé des écrivains qui ont voulu apparemment ſe conſoler de leur laideur par un exemple illuſtre. II. Une *Traduction* de *Diophante* en latin, avec un *Commentaire*, Paris, 1621, in-fol.; réimprimée en 1670 avec les obſervations de *Fermat*. Ce livre eſt digne du célebre mathématicien que *Meziriac* traduiſit. III. On a donné de cet académicien, (ſous le nom de *Bachet*) huit *Héroïdes d'Ovide*, traduites en mauvais vers françois; mais accompagnées d'un *Commentaire* qui dédommage bien de la platitude des vers, quoique mal écrits: la Haye, 1710, 2 vol. in-8°. La premiere édition n'étoit qu'en un ſeul volume; dans

ſeulement aux théologiens, mais aux bons politiques. Pourſuivi en Hollande où ſon livre fut livré aux flammes, il ſe ſauva, en 1748, à Berlin; il y devint lecteur du roi de Pruſſe & membre de ſon académie. Il y vécut tranquille juſqu'à ſa mort, arrivée en 1751, à 48 ans. Elle fut la ſuite d'un trait de cette folie qui perçoit dans toute ſa conduite. Il avoit une fievre d'indigeſtion; il prit les bains, ſe fit ſaigner huit fois, & mourut comme il avoit vécu. Il ne traitoit pas mieux les autres qu'il ne ſe traitoit lui-même. Milord *Tyrconnel*, ambaſſadeur de France, fut la victime des fréquentes ſaignées qu'il lui ordonna. Le roi de Pruſſe dit à ce ſujet : *Qui auroit cru que* la Mettrie *trouveroit encore quelqu'un plus fou que lui*? Comment *Tyrconnel* avoit-il pu donner ſa confiance à un médecin qui avoit paſſé ſa vie à décrier la médecine comme la religion. Quelques écrivains ont prétendu que *la Mettrie* s'étoit repenti dans ſes derniers momens, & que les philoſophes de Berlin avoient dit qu'*il les avoit déshonorés pendant ſa vie & à ſa mort*. D'autres auteurs ont écrit, qu'*il étoit ſorti du monde à-peu-près comme un Acteur quitte le Théâtre, ſans autre regret que celui de perdre le plaiſir d'y briller*. Sa converſation amuſoit beaucoup, lorſque ſa gaieté n'alloit pas juſqu'à l'extravagance, & elle y alloit ſouvent. On voyoit quelquefois cet homme qui ſe paroit du nom de philoſophe, jeter ſa perruque par terre, ſe déshabiller & ſe mettre preſque tout nu au milieu d'une grande compagnie. Il étoit dans ſes écrits ce qu'il étoit dans ſes actions. Se figurant un jour que le baron *de Haller*, un des plus ſavans hommes & des plus vertueux de l'Allemagne, étoit un Athée, il imagina une hiſtoire & la publia. Il raconta qu'il avoit vu cet homme reſpectable à Gottingue, dans un mauvais lieu, combattant l'exiſtence de l'Etre ſuprême... On trouve dans toutes ſes productions, du feu, de l'imagination, du brillant; mais peu de juſteſſe, peu de préciſion, peu de goût. On a recueilli à Berlin, 1751, in-4°, & 2 vol. in-12, ſes *Œuvres Philoſophiques*, renfermant l'*Homme Machine*, l'*Homme Plante*, l'*Hiſtoire de l'Ame*, l'*Art de jouir*, le *Diſcours ſur le Bonheur*, &c. &c. Dans ce dernier traité *la Mettrie* eſt, (ſelon *Diderot*,) un écrivain ſans jugement, » qui confond par-tout les » peines du ſage avec les tourmens » du méchant, les inconvéniens » légers de la ſcience avec les ſuites funeſtes de l'ignorance; dont » on reconnoît la frivolité de l'eſprit dans ce qu'il dit, & la corruption du cœur dans ce qu'il » n'oſe pas dire; qui prononce » ici que l'homme eſt pervers par » ſa nature, & qui fait ailleurs, » de la nature des êtres, la regle » de leurs devoirs & la ſource de » leur félicité; qui ſemble s'occuper à tranquilliſer le ſcélérat dans » le crime, le corrompu dans ſes » vices; dont les ſophiſmes groſſiers, mais dangereux par la » gaieté dont il les aſſaiſonne, décelent un écrivain qui n'a pas » les premieres idées des vrais fondemens de la morale... Le chaos » de raiſon & d'extravagance de » cet auteur, ne peut être regardé » ſans dégoût, que par ces lecteurs » futiles qui confondent la plaiſanterie avec l'évidence, & à qui » l'on a tout prouvé, quand on » les a fait rire «. Ses principes, pouſſés juſqu'à leurs dernieres conſéquences, renverſeroient la légiſlation, diſpenſeroient les parens de l'education de leurs enfans, renfermeroient aux petites-maiſons

l'homme courageux qui lutte fortement contre ſes penchans déréglés, & aſſureroient l'immortalité au méchant qui s'abandonneroit ſans remords aux ſiens. La tête de *la Mettrie* eſt ſi troublée, & ſes idées ſont à tel point découſues, que, dans la même page, une aſſertion ſenſée eſt heurtée par une aſſertion folle, & une aſſertion folle par une aſſertion ſenſée; en ſorte qu'il eſt auſſi facile de le défendre, que de l'attaquer. On a encore de lui la Traduction des *Aphoriſmes de Boërhaave*, ſon maître, en 10 vol. in-12, avec un long Commentaire, qui n'eſt pas le meilleur qu'on ait donné ſur cet auteur, quoi qu'en diſe *Voltaire*. Parmi beaucoup d'obſervations vraies & juſtes, il y en a quelques-unes de fauſſes, & quelques ſentimens ſinguliers. Certains lecteurs nous reprocheront peut-être d'avoir peint ce médecin matérialiſte trop déſavantageuſement; nous l'avons peint tel qu'il étoit. C'étoit, ſuivant *Voltaire* qui l'avoit beaucoup connu, » *un fou qui n'écrivoit que dans l'ivreſſe* «. *Maupertuis* dit à peu-près la même choſe dans ſa Lettre à *Haller*, [Tom. IIIe de ſes Œuvres, édition de Lyon]. Le marquis *d'Argens*, qui n'a eu aucun intérêt d'en dire du mal, le repréſente préciſément comme nous: [Voyez le *Journal Encyclopédique*, Janv. 1762, extrait de l'*Ocellus Lucanus* du marquis *d'Argens*, pages 35 & ſuiv.] Nous ne ſaurions trop répéter que nous ne ſommes d'aucun parti, ni Janſéniſtes, ni Moliniſtes, ni Encyclopédiſtes, ni Anti-Encyclopédiſtes. Nous racontons les faits, d'après ce que nous croyons être la vérité. Il ſe peut que nous ne l'ayons pas rencontrée quelquefois; mais nous n'avons rien oublié pour la chercher & pour la trouver. Le roi de Pruſſe, ſéparant dans *la Mettrie* le médecin & l'écrivain, de l'impie & du ſatirique, daigna faire ſon *Eloge funebre*. Cet Eloge fut lu à l'académie par un ſecrétaire de ſes commandemens. *Voyez* dans ce *Dict.* l'art. LINNÆUS.

METZ ((Pierre-Claude Berbier du) lieutenant-général d'artillerie & des armées du roi, naquit à Roſnay en Champagne, l'an 1638. Il ſe ſignala dès ſes premieres années dans la profeſſion des armes. Ayant reçu, en 1657, une bleſſure dont il fut marqué toute ſa vie, il fut 18 mois à en guérir, & ne put ſervir dans la campagne de 1658, la ſeule qu'il manqua depuis qu'il entra au ſervice, juſqu'à ſa mort. Il ſe diſtingua ſur-tout par ſon application à perfectionner l'artillerie; il la mit dans un état où elle n'avoit jamais été, & la fit ſervir preſque avec la même intelligence. Il fut tué d'un coup de mouſquet à la tête en 1690, à la bataille de Fleurus. Il étoit alors lieutenant-général. On le regardoit comme le plus habile ingénieur qu'eût eu la France avant *Vauban*, & comme un des hommes les plus bienfaiſans & les plus vertueux que l'état militaire eût produits. *Louis XIV* dit au frere de ce brave officier: *Vous perdez beaucoup; mais je perds encore davantage, par la difficulté que j'aurai de remplacer un ſi habile homme.* Madame la dauphine l'ayant apperçu quelque temps auparavant au dîner du roi, dit tout bas au prince: *Voilà un homme qui eſt bien laid! — Et moi*, répondit Louis, *je le trouve bien beau; car c'eſt un des plus braves hommes de mon royaume.*

METZU, (Gabriel) peintre, né à Leyde en 1615, mort dans cette ville en 1658, a laiſſé peu de tableaux; mais ils ſont précieux par la fineſſe & la légéreté de ſa touche, la fraîcheur du coloris, l'intelligence du clair-obſcur, & l'exac

ſeulement aux théologiens, mais aux bons politiques. Pourſuivi en Hollande où ſon livre fut livré aux flammes, il ſe ſauva, en 1748, à Berlin; il y devint lecteur du roi de Pruſſe & membre de ſon académie. Il y vécut tranquille juſqu'à ſa mort, arrivée en 1751, à 48 ans. Elle fut la ſuite d'un trait de cette folie qui perçoit dans toute ſa conduite. Il avoit une fievre d'indigeſtion; il prit les bains, ſe fit ſaigner huit fois, & mourut comme il avoit vécu. Il ne traitoit pas mieux les autres qu'il ne ſe traitoit lui-même. Milord *Tyrconnel*, ambaſſadeur de France, fut la victime des fréquentes ſaignées qu'il lui ordonna. Le roi de Pruſſe dit à ce ſujet : *Qui auroit cru que* la Mettrie *trouveroit encore quelqu'un plus fou que lui*? Comment *Tyrconnel* avoit-il pu donner ſa confiance à un médecin qui avoit paſſé ſa vie à décrier la médecine comme la religion. Quelques écrivains ont prétendu que *la Mettrie* s'étoit repenti dans ſes derniers momens, & que les philoſophes de Berlin avoient dit qu'*il les avoit déshonorés pendant ſa vie & à ſa mort*. D'autres auteurs ont écrit, qu'*il étoit ſorti du monde à-peu-près comme un Acteur quitte le Théâtre, ſans autre regret que celui de perdre le plaiſir d'y briller*. Sa converſation amuſoit beaucoup, lorſque ſa gaieté n'alloit pas juſqu'à l'extravagance, & elle y alloit ſouvent. On voyoit quelquefois cet homme qui ſe paroit du nom de philoſophe, jeter ſa perruque par terre, ſe déshabiller & ſe mettre preſque tout nu au milieu d'une grande compagnie. Il étoit dans ſes écrits ce qu'il étoit dans ſes actions. Se figurant un jour que le baron *de Haller*, un des plus ſavans hommes & des plus vertueux de l'Allemagne, étoit un Athée, il imagina une hiſtoire & la publia. Il raconta qu'il avoit vu cet homme reſpectable à Gottingue, dans un mauvais lieu, combattant l'exiſtence de l'Etre ſuprême... On trouve dans toutes ſes productions, du feu, de l'imagination, du brillant; mais peu de juſteſſe, peu de préciſion, peu de goût. On a recueilli à Berlin, 1751, in-4°, & 2 vol. in-12, ſes *Œuvres Philoſophiques*, renfermant l'*Homme Machine*, l'*Homme Plante*, l'*Hiſtoire de l'Ame*, l'*Art de jouir*, le *Diſcours ſur le Bonheur*, &c. &c. Dans ce dernier traité *la Mettrie* eſt, (ſelon *Diderot*,) un écrivain ſans jugement, » qui confond par-tout les » peines du ſage avec les tourmens » du méchant, les inconvéniens » légers de la ſcience avec les ſuites funeſtes de l'ignorance; dont » on reconnoit la frivolité de l'eſprit dans ce qu'il dit, & la corruption du cœur dans ce qu'il » n'oſe pas dire; qui prononce » ici que l'homme eſt pervers par » ſa nature, & qui fait ailleurs, » de la nature des êtres, la regle » de leurs devoirs & la ſource de » leur félicité; qui ſemble s'occuper à tranquilliſer le ſcélérat dans » le crime, le corrompu dans ſes » vices; dont les ſophiſmes groſſiers, mais dangereux par la » gaieté dont il les aſſaiſonne, décelent un écrivain qui n'a pas » les premieres idées des vrais fondemens de la morale... Le chaos » de raiſon & d'extravagance de » cet auteur, ne peut être regardé » ſans dégoût, que par ces lecteurs » futiles qui confondent la plaiſanterie avec l'évidence, & à qui » l'on a tout prouvé, quand on » les a fait rire «. Ses principes, pouſſés juſqu'à leurs dernieres conſéquences, renverſeroient la légiſlation, diſpenſeroient les parens de l'éducation de leurs enfans, renfermeroient aux petites-maiſons

l'homme courageux qui lutte fortement contre ſes penchans déréglés, & aſſureroient l'immortalité au méchant qui s'abandonneroit ſans remords aux ſiens. La tête de *la Mettrie* eſt ſi troublée, & ſes idées ſont à tel point découſues, que, dans la même page, une aſſertion ſenſée eſt heurtée par une aſſertion folle, & une aſſertion folle par une aſſertion ſenſée; en ſorte qu'il eſt auſſi facile de le défendre, que de l'attaquer. On a encore de lui la Traduction des *Aphoriſmes de Boërhaave*, ſon maître, en 10 vol. in-12, avec un long Commentaire, qui n'eſt pas le meilleur qu'on ait donné ſur cet auteur, quoi qu'en diſe *Voltaire*. Parmi beaucoup d'obſervations vraies & juſtes, il y en a quelques-unes de fauſſes, & quelques ſentimens ſinguliers. Certains lecteurs nous reprocheront peut-être d'avoir peint ce médecin matérialiſte trop déſavantageuſement; nous l'avons peint tel qu'il étoit. C'étoit, ſuivant *Voltaire* qui l'avoit beaucoup connu, » *un fou qui n'écrivoit que dans l'ivreſſe* «. *Maupertuis* dit à peu-près la même choſe dans ſa Lettre à *Haller*, [Tom. IIIe de ſes Œuvres, édition de Lyon]. Le marquis *d'Argens*, qui n'a eu aucun intérêt d'en dire du mal, le repréſente préciſément comme nous: [Voyez le *Journal Encyclopédique*, Janv. 1762, extrait de l'*Ocellus Lucanus* du marquis *d'Argens*, pages 35 & ſuiv.] Nous ne ſaurions trop répéter que nous ne ſommes d'aucun parti, ni Janſéniſtes, ni Moliniſtes, ni Encyclopédiſtes, ni Anti-Encyclopédiſtes. Nous racontons les faits, d'après ce que nous croyons être la vérité. Il ſe peut que nous ne l'ayons pas rencontrée quelquefois; mais nous n'avons rien oublié pour la chercher & pour la trouver. Le roi de Pruſſe, ſéparant dans *la Mettrie* le médecin & l'écrivain, de l'impie & du ſatirique, daigna faire ſon *Eloge funebre*. Cet Eloge fut lu à l'académie par un ſecrétaire de ſes commandemens. *Voyez* dans ce *Dict.* l'art. LINNÆUS.

METZ ((Pierre-Claude Berbier du) lieutenant-général d'artillerie & des armées du roi, naquit à Roſnay en Champagne, l'an 1638. Il ſe ſignala dès ſes premieres années dans la profeſſion des armes. Ayant reçu, en 1657, une bleſſure dont il fut marqué toute ſa vie, il fut 18 mois à en guérir, & ne put ſervir dans la campagne de 1658, la ſeule qu'il manqua depuis qu'il entra au ſervice, juſqu'à ſa mort. Il ſe diſtingua ſur-tout par ſon application à perfectionner l'artillerie; il la mit dans un état où elle n'avoit jamais été, & la fit ſervir preſque avec la même intelligence. Il fut tué d'un coup de mouſquet à la tête en 1690, à la bataille de Fleurus. Il étoit alors lieutenant-général. On le regardoit comme le plus habile ingénieur qu'eût eu la France avant *Vauban*, & comme un des hommes les plus bienfaiſans & les plus vertueux que l'état militaire eût produits. *Louis XIV* dit au frere de ce brave officier: *Vous perdez beaucoup; mais je perds encore davantage, par la difficulté que j'aurai de remplacer un ſi habile homme.* Madame la dauphine l'ayant apperçu quelque temps auparavant au dîner du roi, dit tout bas au prince: *Voilà un homme qui eſt bien laid! — Et moi*, répondit Louis, *je le trouve bien beau; car c'eſt un des plus braves hommes de mon royaume.*

METZU, (Gabriel) peintre, né à Leyde en 1615, mort dans cette ville en 1658, a laiſſé peu de tableaux; mais ils ſont précieux par la fineſſe & la légéreté de ſa touche, la fraîcheur du coloris, l'intelligence du clair-obſcur, & l'exac

ple, irrité de cette ingratitude, ſe ſouleva contre *Michel*. On lui creva les yeux, & on le renferma dans un monaſtere en 1042. *Zaé* & *Theodora* ſa ſœur régnerent enſuite environ 3 mois enſemble ; & ce fut la premiere fois que l'on vit l'empire ſoumis à deux femmes. *Michel* perdit ſur le trône la réputation qu'il avoit acquiſe étant particulier, d'homme habile, intelligent, capable de former de grands projets, & auſſi propre à les exécuter. Il devint ingrat, ſoupçonneux, inhumain, cruel à l'excès, & ſes vices éclaterent principalement aux dépens des perſonnes, qui ne devoient attendre de lui que de la reconnoiſſance ou des bienfaits.

VII. MICHEL VI, *Stratiotique*, (c'eſt-à-dire *Guerrier*,) empereur d'Orient, régna au mois d'Août 1056, après l'impératrice *Theodora* qui l'avoit nommé ſon ſucceſſeur à cauſe de ſa naiſſance & de ſes richeſſes. Mais il étoit vieux, & n'avoit pas le talent de gouverner. Pour ſe rendre agréable au Sénat & au peuple, il choiſit parmi eux les gouverneurs & les autres principaux officiers de l'empire. Les officiers de l'armée, irrités de cette préférence, élurent pour empereur *Iſaac Comnene* en 1057. *Michel Cerulaire*, patriarche de Conſtantinople, qui ne diſpoſoit pas à ſon gré de *Michel*, vouloit avoir un empereur qui dépendit de lui. Il fit ſoulever le peuple, feignit de le calmer ; & paroiſſant céder à la force & au déſir de préſerver l'empire d'une ruine entiere, il fit ouvrir les portes de Conſtantinople à *Iſaac Comnene*. En même temps il envoya quatre métropolitains à *Michel VI*, qui lui déclarerent qu'il falloit néceſſairement pour le bien de l'empire qu'il y renonçât. *Mais*, (dit *Michel* aux métropolitains,) *que me promet donc le Patriarche en lieu de l'Empire ? — Le royaume céleſte*, lui répondirent les métropolitains. *Michel* quitta ſur-le-champ la pourpre le dernier jour de l'an 1057, & ſe retira dans ſa maiſon ou dans un monaſtere. Pendant ſa courte adminiſtration, *Michel*, livré à ceux qui l'avoient placé ſur le trône, donna tout à la faveur & rien au mérite. Il mit dans les premieres charges, des hommes du commun, ſans expérience, ſans capacité, ſans connoiſſance de leurs devoirs. Eſpérant que l'affection du peuple lui conſerveroit le diadême, il s'occupa uniquement à la gagner, & négligea de ſe concilier les gens de guerre, qui pouvoient ſeuls le maintenir ſur le trône.

VIII. MICHEL VII, *Parapinace*, empereur d'Orient, étoit fils aîné de *Conſtantin Ducas* & d'*Eudoxie*. Cette princeſſe, après la mort de ſon époux, gouverna d'abord l'empire avec ce fils, *Andronic*, & *Conſtantin*, ſes deux autres enfans : puis s'étant remariée au bout de 7 mois à *Romain Diogene*, elle le fit nommer empereur. Mais cet uſurpateur ayant été pris en 1071 par les Turcs, *Michel* remonta ſur le trône. *Nicéphore Botoniate* ſe ſouleva contre lui, & s'empara de Conſtantinople, avec le ſecours des Turcs, en Avril 1078. *Michel* fut relégué dans le monaſtere de Stude, & en fut retiré dans la ſuite pour être fait archevêque d'Epheſe. C'étoit un prince foible, qui abandonna les rênes de l'empire à ceux qui voulurent s'en ſaiſir, & ne s'occupa que de jeux d'enfant. Les ennemis ravagerent ſes états, ſes miniſtres ruinerent les peuples ; & le prince ne ſentit ſes malheurs, que quand il en fut accablé.

IX. MICHEL VIII, *Paléologue*,

régent de l'empire d'Orient durant *la minorité* de *Jean Laſcaris*, monta ſur le trône à ſa place en 1260 ; puis fit crever les yeux à ce jeune prince ſon pupille, malgré les ſermens de fidélité qu'il lui avoit faits. L'année d'après il reprit Conſtantinople ſur *Baudouin II* : cette conquête fit d'autant plus d'honneur à ſa bravoure, que cette ville avoit été poſſédée 58 ans par les François. Il travailla beaucoup, pendant ſon regne, à la réunion de l'Egliſe Orientale avec l'Occidentale. *Urbain V*, qui occupoit alors le ſiége de Saint-Pierre, témoigna une grande joie des diſpoſitions de *Michel Paléologue*, & du déſir qu'il avoit de conclure cette importante affaire. » En ce cas, » (dit-il à l'empereur,) nous » vous ferons voir combien la » puiſſance du ſaint-ſiége eſt utile » aux princes qui ſont dans ſa » communion. S'il leur arrive quel- » que guerre ou quelque diviſion, » l'Egliſe Romaine, comme bonne » mere, leur ôte les armes des » mains, & par ſon autorité les » oblige à faire la paix... Si vous » rentrez dans ſon ſein, (con- » tinue-t-il) elle vous appuiera, » non-ſeulement du ſecours des » Génois & des autres Latins ; » mais, s'il eſt beſoin, des for- » ces des rois & des princes Ca- » tholiques du monde entier. Mais, » tant que vous ſerez ſéparé de » l'obéiſſance du ſaint-ſiége, nous » ne pouvons ſouffrir en con- » ſcience que les Génois, ni quel- » ques autres Latins que ce ſoit, » vous donnent du ſecours «. La réunion de l'Egliſe Grecque & de l'Egliſe Latine devint donc un objet de politique, & l'empereur qui en ſigna l'acte en Avril 1277, envoya au pape la formule de ſa profeſſion de foi & du ſerment d'obéiſſance. Cette réunion déplut aux Grecs, & n'intéreſſa guere les Latins, parce que ceux-ci n'y virent que l'ouvrage de la ruſe & de la néceſſité. Le pape *Martin IV*, ne la croyant pas ſincere, excommunia *Michel* le 18 Novembre 1281, comme fauteur du ſchiſme & de l'héréſie des Grecs. L'excommunication étoit conçue en ces termes : » Nous dénonçons excommunié » *Michel Paléologue*, que l'on nomme » empereur des Grecs, comme fau- » teur de l'ancien ſchiſme & de » leur héréſie ; & nous défendons » à tous rois, princes, ſeigneurs & » autres, de quelque condition qu'ils » ſoient, & à toutes les villes & » communautés, de faire avec lui, » tant qu'il demeurera excommunié, » aucune ſociété ou confédération, » ou de lui donner aide ou con- » ſeil dans les affaires pour leſ- » quelles il eſt excommunié «. *Martin IV* renouvela cette excommunication trois fois, & elle ſubſiſtoit encore l'an 1282, lorſque *Michel* mourut le 11 Décembre, accablé de chagrin & d'ennui. Les Grecs lui refuſerent la ſépulture eccléſiaſtique, parce qu'il avoit voulu les ſoumettre aux Latins, & leurs hiſtoriens le peignirent comme un monſtre. Son ambition à la vérité lui fit commettre des crimes ; le déſir de conſerver ſon pouvoir le rendit ſouvent artificieux & cruel ; la poſtérité lui reprochera toujours le meurtre du jeune *Laſcaris*. Mais s'il n'eut pas les vertus d'un monarque, il en eut quelquefois les talens. Il ſut perſuader par ſon éloquence, ſe faire des amis par ſa politique, & fit trembler ſes ennemis par ſon courage. Il ne faut pas le confondre avec MICHEL *Paléologue*, qui, couronné empereur en 1214, gouverna l'empire ſous ſon pere *Andronic* dit *le Vieux*, & mourut l'an 1220.

X. MICHEL FEDEROWITZ, czar de Ruſſie, fut élu en 1613,

dans des temps difficiles. Il defcendoit d'une fille du czar *Jean Baſilowitz*. Quoiqu'il ne fût âgé que de 17 ans, il travailla de concert avec ſes miniſtres à terminer la guerre que les Ruſſes avoient avec la Pologne & la Suede, qui l'une & l'autre avoient voulu leur donner un roi. Les Polonois, après s'être avancés juſqu'à Moſcou, conclurent une treve de 14 ans. Les Suédois firent auſſi la paix, & reſterent en poſſeſſion de l'Ingrie. *Michel* avoit commencé ſon regne par le ſupplice du fils du ſecond impoſteur *Demetrius*, de peur que ce rejeton ne causât des troubles dans l'empire. Se voyant tranquille, il penſa à policer ſes états; mais cet ouvrage étoit réſervé au plus il uſtre de ſes ſucceſſeurs, au czar *Pierre*. *Michel* mourut en 1645. On le peint comme un prince doux & ami de la paix.

MICHEL DE CEZENE, *Voyez* OCCAM.

XI. MICHEL, (Jean) natif de Beauvais. Après avoir été ſecrétaire de *Louis II*, roi de Sicile, il embraſſa l'état eccléſiaſtique, & devint chanoine d'Aix en Provence, puis d'Angers. Il fut élu, malgré lui, évêque de cette derniere ville, qu'il édifia & qu'il inſtruiſit. Sa mort, arrivée en 1447, fut celle d'un Saint. On a de lui des *Statuts* & des *Ordonnances* pour le réglement de la diſcipline dans ſon dioceſe.

XII. MICHEL, (Jean) natif d'Angers, médecin de *Charles VIII*, qui lui donna une charge de conſeiller au parlement, mourut en 1495. Il laiſſa une fille, mariée à *Pierre le Clerc du Tremblay*, un des aïeux du P. *Joſeph*, Capucin. On a de lui pluſieurs *Pieces dramatiques*, jouées avec de grands applaudiſſemens, ſous le nom de *Myſteres de la Nativité, de la Paſſion*. Les éditions les plus rares de ces drames gothiques, ſont celles de 1485, 1490, 1499, in-fol. Les éditions in-4°, faites au XVIe ſiecle, ſont plus communes; celle de Lyon, *Rigaud*, in-4° ſans date, en lettres rondes, eſt différente de toutes les autres. La piece de la *Réjurrection*, Paris, *Verard*, ſans date, in-fol., eſt l'édition la plus rare; celle de 1507, in-fol. eſt plus complete.

XIII. MICHEL, (Jean) de Niſmes, eſt célebre par ſes Poéſies gaſconnes, ſur-tout par ſon *Poeme ſur les embarras de la Foire de Beaucaire*, de plus de 4200 vers. Cet ouvrage eſt le fruit d'une imagination peu réglée; mais il ne faut pas juger à la rigueur ces ſortes d'ouvrages.

MICHEL-ANGE *de Caravage*, *Voyez* CARAVAGE.

MICHEL-ANGE, *Voyez* BONAROTA.

XIV. MICHEL-ANGE DES BATAILLES, peintre, né à Rome en 1602, mort dans la même ville en 1660, à 58 ans, étoit fils d'un joaillier nommé *Marcello Cerquozzi*. Son ſurnom *des Batailles* lui vint de ſon habileté à repréſenter ces ſortes de ſujets. Il ſe plaiſoit auſſi à peindre des marches, des paſtorales, des foires & des animaux; ce qui le fit encore appeler *Michel-Ange des Bambochades*. De trois Maîtres dont il reçut des leçons, *Pierre de Laer*, dit *Bamboche*, fut le dernier, & celui dont il goûta la maniere. Son génie plaiſant conduiſoit ſa main dans le ridicule qu'il donnoit à ſes figures. Ce peintre avoit coutume de s'habiller en Eſpagnol; il étoit homme à bons mots, bien fait, d'un caractere égal. Son attelier étoit le rendez-vous de ce qu'il y avoit de plus poli dans les villes qu'il habitoit. Son imagination étoit vive; il avoit une preſteſſe de main extraordi-

faire. Plus d'une fois il a représenté une bataille, un naufrage ou quelque aventure singuliere, au ſeul récit qu'on lui en faiſoit. Il mettoit beaucoup de force & de vérité dans ſes ouvrages. Son coloris eſt vigoureux, & ſa touche d'une légéreté admirable; rarement il faiſoit le deſſin ou l'eſquiſſe de ſon tableau. Il excelloit auſſi à peindre des fruits.

XV. MICHEL-CERULAIRE, patriarche de Conſtantinople après *Alexis* en 1043, ſe déclara en 1035 contre l'Egliſe Romaine dans une lettre qu'il écrivit à *Jean*, évêque de Trani dans la Pouille, afin qu'il la communiquât au pape & à toute l'Egliſe d'Occident. » Outre » l'addition *Filioque*, faite au Sym» bole, & l'uſage du pain ſans » levain pour le ſacrifice, *Cerulaire* » (dit le P. *Longueval*) faiſoit un » crime aux Latins de manger de » la chair le mercredi, des œufs » & du fromage le vendredi, & » de manger de la chair d'ani» maux étouffés ou immondes. Il » trouvoit même mauvais que les » moines qui ſe portoient bien, » uſaſſent de graiſſe de porc pour » aſſaiſonner les mets, & qu'on ſer» vît de la chair de porc à ceux » qui étoient malades; que les prê» tres ſe raſaſſent la barbe; que les » évêques portaſſent des anneaux » aux doigts, comme des époux; » qu'à la meſſe, au temps de la » communion, le prêtre mangeât » ſeul les azymes, & ſe contentât » de ſaluer les aſſiſtans; enfin » qu'on ne fît qu'une immerſion » au baptême «. *Michel Cerulaire* trouvant dans ces différens reproches, la plupart frivoles, un prétexte pour conſommer le ſchiſme, fit fermer les égliſes des Latins à Conſtantinople, & ne garda plus de meſures. *Léon IX* commença par faire une réponſe ſavante & étendue à la lettre de *Cerulaire*. Enſuite il envoya des légats à Conſtantinople, qui excommunierent *Cerulaire*. Ce patriarche les excommunia à ſon tour, & depuis ce temps-là l'Egliſe d'Orient demeura ſéparée de l'Egliſe Romaine. Ce prélat ambitieux fit ſoulever le peuple contre *MICHEL VI*, [*Voyez* ſon art.] qui ne ſe prêtoit pas à toutes ſes vues. Il favoriſa l'élection d'*Iſaac Comnene*, que les officiers de l'armée avoient mis à ſa place. *Cerulaire* ne ceſſa de demander au nouvel empereur des graces; quand il les lui refuſoit, il oſoit le menacer de lui faire ôter la couronne qu'il lui avoit miſe ſur la tête. Il eut même la témérité de prendre la chauſſure de pourpre, qui n'appartenoit qu'au ſouverain, diſant qu'il n'y avoit que peu ou point de différence entre l'empire & le ſacerdoce. L'empereur *Iſaac Comnene*, indigné de ſon audace & redoutant ſon ambition, le fit dépoſer en 1059, & l'exila dans l'iſle Proconeſe, où il mourut de chagrin peu de temps après. *Baronius* nous a conſervé trois *Lettres* de ce patriarche.

MICHEL, (François) *Voyez* I. NOSTRADAMUS, *à la fin*.

MICHELI, (Pierre-Antoine) né à Florence de parens pauvres, fut d'abord deſtiné à la profeſſion de libraire, qu'il abandonna pour s'adonner à la connoiſſance des plantes. Il lut *Mathiole*, & examina avec ſoin la nature, dans les campagnes, dans les bois & ſur les montagnes. Il étudioit en même temps, ſeul & ſans maître, la langue latine. Le grand-duc, inſtruit de ſes talens, lui fit donner tous les livres qui lui étoient néceſſaires, & l'honora bientôt du titre de ſon botaniſte. *Micheli* voyagea enſuite dans divers pays, recueillant par-tout des obſervations ſur l'Hiſtoire naturelle,

On a de lui : I. *Nova Plantarum genera*, 1729, in-fol. Florence. C'eſt un des meilleurs ouvrages publiés ſur cette matiere ; *Boërhaave* en faiſoit un cas infini. II. *Hiſtoria Plantarum horti Farneſiani*, Florence, 1748, in-folio. III. *Obſervationes Itinerariæ*, manuſcrit relatif à la Botanique. IV. Pluſieurs ouvrages ſur l'Hiſtoire naturelle, qui ſont auſſi reſtés manuſcrits. Cet habile homme mourut le 2 Janvier 1737 à 57 ans, avec la réputation d'un homme modeſte & déſintéreſſé. Il refuſa des établiſſemens avantageux hors de ſa patrie. Sans avoir cultivé les langues ſavantes, il s'étoit formé un bon ſtyle. Sa mémoire, dans tout ce qui concernoit la botanique, étoit prodigieuſe. Quand il avoit vu une plante, c'étoit aſſez pour qu'il n'oubliât jamais ſa figure. Il a découvert plus de quatre mille plantes nouvelles. Il a montré la véritable ſtructure des plantes à feuille de chiendent & à tige de bled. Il a découvert leur fleur à deux feuilles, & en a formé une claſſe nouvelle & diſtincte, qu'il a placée entre la 14e & la 15e de *Tournefort*. Il a mis parmi les plantes à fleurs ſans feuilles, les joncs & autres de même eſpece, qui en avoient été ſéparées mal-à-propos ; & il a réuni enſemble les plantes qui portent la ſemence ſur leurs feuilles, leſquelles étoient rangées en deux claſſes ſéparées. *Micheli* a fait voir le premier la fleur & la ſemence des champignons, des truffes, des mouſſes, &c. que l'on croyoit, & que l'on croit encore en bien des endroits, ſe former de la pourriture. Il a enrichi le catalogue des plantes marines, dont il a montré l'organiſation, la fleur & la ſemence. Les botaniſtes avant lui n'en comptoient que XX genres ; mais il en a montré près de LX, parmi leſquels on voit 500 plantes qu'il a tirées, pour ainſi dire, du fond de la mer. La grande quantité des plantes, appelées de ſon nom *Michéliennes* dans les écrits de *Vaillant*, de *Boërhaave*, de *Tilli*, dans le catalogue de *Sherard*, montrent combien il étoit communicatif d'un ſavoir qui lui avoit tant coûté.

MICHOL, fille de *Saül*, qui fut promiſe à *David*, à condition qu'il tueroit cent Philiſtins : *David* en tua 200, & obtint *Michol* quelque temps après. *Saül*, voulant ſe défaire de ſon gendre, envoya des archers dans ſa maiſon pour ſe ſaiſir de lui ; mais *Michol* fit deſcendre ſon mari par une fenêtre, & ſubſtitua à ſa place une ſtatue qu'elle habilla. *Saül*, outré de cette raillerie, donna *Michol* à *Phalti*, de la ville de Gallim, avec lequel elle demeura juſqu'à la mort de ſon pere : alors *David*, devenu roi, la reprit. Cette princeſſe ayant vu ſon mari ſauter & danſer avec tranſport devant l'Arche, conçut du mépris pour lui, & le railla avec aigreur. En punition d'un reproche ſi injuſte, elle devint ſtérile.

MICHON, *Voyez* BOURDELOT.

MICHOU, (Mathias) *ou* DE MICHOVIA, docteur en médecine & chanoine de Cracovie, fut réputé ſavant aſtronome dans le XVIe ſiecle. Mais il s'adonna principalement à l'hiſtoire, & dédia ſa *Chronique de Pologne* au roi *Sigiſmond*, à l'élection duquel ſe termine ſon ouvrage. On a encore de *Michou* deux autres productions, *De la Sarmatie Européenne*, & *De la Sarmatie Aſiatique*, imprimées à Paris en 1532, avec quelques autres *Relations du Nouveau Monde*.

MICIPSA, roi des Numides en Afrique, étoit fils de *Maſiniſſa*, qui l'avoit préféré à *Manaſtabal* &

à *Gulaſſa*, ſes autres fils. *Manaſtabal* eut un fils nommé *Jugurtha*, que ſon oncle *Micipſa* envoya commander en Eſpagne les ſecours qu'il donnoit aux Romains. *Micipſa* mourut l'an 120 avant Jeſus-Chriſt. Il laiſſa 2 fils, *Adherbal* & *Hiempſal*, que *Jugurtha* fit périr, & ſur leſquels il uſurpa le royaume de Numidie. *Voyez* ADHERBAL.

MICOSTI, *Voyez* MOSÈS.

MICRÆLIUS, (Jean) Luthérien, né à Kolin dans la Poméranie en 1597, fut profeſſeur d'éloquence, de philoſophie & de théologie, places qu'il remplit avec diſtinction juſqu'à ſa mort, arrivée en 1658 à 61 ans. Ses principaux ouvrages ſont: I. *Lexicon Philoſophicum*, 1661, in-4°. II. *Syntagma hiſtoriarum Mundi & Eccleſiæ*, in-8°. III. *Ethnophronium contra Gentiles de principiis Religionis Chriſtianæ*, 1674, in-4o. IV. *Tractatus de copia verborum*. V. *Archeologia*. VI. *Hiſtoria Eccleſiaſtica*, Lipſiæ, 1699, 2 vol. in-4°. VII. *Orthodoxia Lutherana contra Bergium*. VIII. Des *Notes* ſur *Aphton* & ſur les Offices de *Cicéron*. IX. Des *Comédies*, & d'autres *Pieces* en vers & en proſe. Ces ouvrages décelent un homme qui avoit beaucoup d'érudition & de littérature.

MICYLLE, *ou* MOLTZER, (Jacques) humaniſte & poëte Latin, né à Strasbourg en 1503, mort à Heidelberg en 1558, à 55 ans, laiſſa pluſieurs ouvrages. Les principaux ſont: I. Des *Poéſies Latines*. II. Des *Scholies* ſur *Homere*, *Virgile*, *Martial*, *Lucien*, &c. III. *Arithmethica Logiſtica*, &c. IV. *De re metrica*, à Francfort, 1695, in-8°... Il eut un fils, *Jules* MYCILLE, digne de ſon pere par ſes connoiſſances dans le droit, & qui fut chancelier de l'électeur Palatin.

MIDAS, fils de *Gordius*, roi de Phrygie, reçut *Bacchus* avec magnificence dans ſes états. Ce dieu, en reconnoiſſance de ce bon office, lui promit de lui accorder tout ce qu'il demanderoit. *Midas* demanda que tout ce qu'il toucheroit ſe changeât en or. Il ſe repentit bientôt d'avoir fait une telle demande; car tout ſe changeoit en or, juſqu'à ſes alimens, dès qu'il les touchoit. Il pria *Bacchus* de reprendre ce don funeſte, & alla par ſon ordre ſe laver dans le Pactole, qui depuis ce temps-là roula des paillettes d'or. Quelque temps après, ayant été choiſi pour juge entre *Pan* (ou *Marſyas*) & *Apollon*, il donna une autre marque de ſon peu de goût, en préférant les chants ruſtiques du dieu des bergers aux chants mélodieux d'*Apollon*. Le dieu des vers & de la muſique, irrité, lui fit croître des oreilles d'âne. *Midas*, honteux & déſeſpéré, ne confia ſon aventure à perſonne qu'à ſon barbier, avec défenſe de la divulguer. Celui-ci ne pouvant ſe contenir, fit un creux en terre, & cria en ſe baiſſant: *Midas a des oreilles d'âne*; après quoi il remplit le trou. Dans la ſuite il ſortit de cet endroit une grande quantité de roſeaux qui, étant ſecs & agités par le vent, répéterent le ſecret du barbier, & l'apprirent à tout le monde.

MIDDELBOURG, (Paul-Germain de) appelé de ce nom, parce qu'il étoit né à Middelbourg en Zélande l'an 1445, enſeigna la philoſophie & les mathématiques. Son ſavoir lui fit des ennemis. S'étant retiré en Italie, il s'y fit connoître avantageuſement par ſon éloquence & ſa belle latinité. On lui donna une chaire de mathématiques à Padoue, & il fut fait évêque de Foſſombrone dans le duché d'Urbin, en 1494. *Jules II & Léon X* le députerent, pour préſider au cinquieme concile de Latran, tenu ſous le pontificat de ces deux papes. Il ſollicita ces deux pontifes, les car-

dinaux & les peres du concile de réformer le calendrier. Cette réformation étoit devenue néceſſaire depuis que la préceſſion des équinoxes & l'anticipation des nouvelles lunes avoient tellement dérangé l'ordre des temps, que l'on célébroit quelquefois la Pâque un mois entier avant le terme marqué par le concile de Nicée ; mais des beſoins plus preſſans obligerent le ſaint-Siége de renvoyer cette affaire à un autre temps [*Voy.* GRÉGOIRE XIII]. *Middelbourg* s'eſt rendu célebre par un traité curieux & aſſez rare, imprimé à Foſſombrone même, en 1513, in-fol. ſous ce titre : *De recta Paſchæ celebratione & de die Paſſionis J. C.* L'auteur ne s'y borne pas au Calendrier Romain ; il examine auſſi ceux des Juifs, des Egyptiens & des Arabes. Il avoit fait précéder cet ouvrage de pluſieurs lettres ſur le temps qu'il faut célébrer la fête de Pâques, qui furent attaquées par *Pierre de Rivo*, docteur de Louvain. Ce ſavant évêque mourut à Rome en 1534, âgé de 89 ans, plein de jours & de vertus.

MIDDENDORP, (Jacques) né à Ootmerſſum, village de l'Over-Yſſel, vers l'an 1537, devint chanoine de la métropole & doyen de la collégiale de Saint-André à Cologne, docteur en droit, vice-chancelier de l'univerſité, y enſeigna la philoſophie, & s'acquit tant de réputation, que divers princes le choiſirent pour être leur conſeiller ordinaire. On a de lui : I. Un Traité *De Academiis Orbis univerſi*, 1594, in-8° ; ouvrage fait avec peu d'ordre & ſans critique. II. *Hiſtoria monaſtica*, Cologne, 1603. Il mourut en 1611.

MIDLETON, (Richard de) *Ricardus de Media-Villa*, théologien ſcolaſtique d'Angleterre, étoit Cordelier. Il ſe diſtingua tellement à Oxford & à Paris, qu'il fut ſurnommé le *Docteur ſolide & abondant*, le *Docteur très-fondé & autoriſé*. On a de lui des *Commentaires* ſur le Maître des Sentences, & d'autres écrits, qui ne juſtifient guere ces titres pompeux. Il mourut en 1304.... Il y a eu auſſi un poëte Anglois de ce nom, qui a travaillé pour le théâtre.

MIDORGE, *Voy.* MYDORGE.

MIEL, (Jean) célebre peintre Flamand, né à Uloenderen, à deux lieues d'Anvers, en 1599, & mort à Turin en 1664, à 65 ans, a traité de grands ſujets, dont il a orné pluſieurs égliſes ; mais ſon goût le portoit à peindre des *Paſtorales*, des *Payſages*, des *Chaſſes* & des *Bambochades*. L'Italie, qui a formé tant de grands-hommes, a été auſſi l'école de *Jean Miel*. Il ſe mit ſous la diſcipline d'*André Sacchi* ; mais ayant traité d'une maniere groteſque un grand tableau d'hiſtoire que ce maître lui avoit confié, il fut obligé de fuir pour éviter ſa colere. Son ſéjour en Lombardie, & l'étude qu'il y fit des ouvrages des *Carraches* & du *Correge*, perfectionnerent ſes talens. Le duc de Savoie *Charles-Emmanuel* attira ce célèbre artiſte à ſa cour, & l'y fixa par ſes bienfaits : ce prince le décora du cordon de l'ordre de *Saint-Maurice*. Le pinceau de *Miel* eſt gras, onctueux : ſon coloris eſt vigoureux & ſon deſſin correct ; mais ſes têtes manquent de nobleſſe. On a de lui pluſieurs morceaux gravés avec beaucoup de goût.

I. MIERIS, (François) ſurnommé le *Vieux*, né à Leyde en 1635, excelloit à peindre des étoffes, & ſe ſervoit d'un miroir convexe pour arrondir les objets. Ses tableaux ſont très-rares & d'un grand prix. Il mourut à la fleur de ſon âge, en priſon à Leyde, l'an

1681 à 46 ans. Ses dettes l'y avoient fait renfermer. On lui propoſa de s'acquitter en travaillant; mais il refuſa, diſant que *ſon eſprit étoit auſſi captif que ſon corps*. Sa touche étoit légere & ſon coloris brillant.

II. MIERIS, (Guillaume) ſon fils, ſurnommé *le Jeune*, pour le diſtinguer du précédent, fut auſſi peintre, mais inférieur à ſon pere. Il laiſſa un fils, peintre comme lui, appelé *François* MIERIS, qui eut moins de réputation que ſon pere & ſon aïeul.

I. MIGNARD, (Nicolas) peintre, né à Troyes en Champagne, vers l'an 1608, de *Pierre Mignard*, officier dans les armées de France, fut ſurnommé *Mignard d'Avignon*, à cauſe du long ſéjour qu'il fit en cette ville, où il s'étoit marié en revenant de Rome. Il n'a pas eu la même réputation que *Pierre Mignard*, ſon frere puiné; cependant il avoit beaucoup de mérite. Le roi, qui l'avoit connu dans ſon paſſage à Avignon lors de ſon mariage avec l'infante d'Eſpagne en 1659, l'appela à Paris, & l'employa à divers ouvrages dans le palais des Tuilleries. Ce peintre fit beaucoup de *Portraits*; mais ſon talent particulier étoit pour l'*Hiſtoire* & pour les *Sujets Poëtiques*. Il inventoit facilement, & mettoit beaucoup d'exactitude & de propreté dans ſon travail. Ses compoſitions ſont ingénieuſes & brillent par le coloris. *Mignard* mourut d'hydropiſie en 1668, à 60 ans, au grand regret de tous ſes amis; car il n'avoit pas moins de probité que de talent. Il étoit alors recteur de l'académie de peinture, qui aſſiſta à ſes funérailles. *Pierre* MIGNARD, ſon fils, né à Avignon & mort dans cette ville en 1685, à 85 ans, eut beaucoup de goût pour la peinture, & marcha ſur les traces de ſon pere. Il étoit peintre de la reine *Marie-Thérèſe* d'Autriche, & chevalier de l'ordre de Chriſt.

II. MIGNARD, (Pierre) ſurnommé *Mignard le Romain*, à cauſe du long ſéjour qu'il fit à Rome, étoit frere du précédent. Il naquit à Troyes en Novembre 1610, & mourut à Paris le 13 Mars 1695, à 85 ans, laiſſant une fille qui n'a rien épargné pour illuſtrer la mémoire de ſon pere. *Mignard* fut deſtiné par le ſien à la médecine; mais les grands-hommes naiſſent ce qu'ils doivent être: *Pierre Mignard* étoit né peintre. A l'âge d'onze ans il deſſinoit des portraits très-reſſemblans. Dans le cours des viſites qu'il faiſoit avec le médecin qu'on avoit choiſi pour l'inſtruire, au lieu d'écouter, il remarquoit l'attitude du malade & des perſonnes qui l'approchoient, pour les deſſiner enſuite. Il peignit à 12 ans la famille du médecin. Ce tableau frappa les connoiſſeurs; on le donnoit à un artiſte conſommé. Ses progrès furent ſi rapides, que le maréchal de *Vitry* le chargea de peindre la chapelle de ſon château de Couber en Brie: il n'avoit alors que 15 ans. On le fit entrer enſuite dans l'école de *Vouet*, & il ſaiſit tellement la maniere de ſon maître, que leurs ouvrages paroiſſoient être de la même main. Il quitta cette école pour aller à Rome. Son application à deſſiner d'après l'antique & d'après les ouvrages des meilleurs maîtres, ſur-tout d'après ceux de *Raphaël* & du *Titien*, formerent ſon goût pour le deſſin & pour le coloris. Il lia une amitié intime avec *Dufreſnoy*, qui lui ſervit infiniment pour lui faire entendre les meilleurs poëtes de l'antiquité, & pour lui développer les principes de la peinture. *Dufreſnoy* étoit ex-

cellent pour le conſeil, & *Mignard* pour l'exécution. Dans un ſéjour de 22 ans que celui-ci fit en Italie, il s'acquit une telle réputation, que les étrangers & même les Italiens s'empreſſerent de le faire travailler. Tandis qu'il étoit à Rome, on lui demanda le portrait de *Saint Charles Borromée* qui n'avoit jamais permis qu'on le peignit. Toujours attentif à mettre de la vérité dans ſes ouvrages, il voulut avoir un mort ſous ſes yeux. Le frere *Vital* Capucin François l'avertit qu'il y avoit un de ſes confreres qui venoit de mourir; mais on ne lui permit de travailler que la nuit. Reſté ſeul avec ce cadavre, le billot ſur lequel étoit poſée la tête du mort tourna & fit éteindre la chandelle. *Mignard* eut une peur terrible; mais une lumiere qui ſe fit appercevoir, remit le calme dans ſon eſprit. C'étoit le Frere *Vital*. Le mort reprit ſa place, & le peintre acheva ſon tableau. *Mignard* avoit un talent ſingulier pour le portrait; ſon art alloit juſqu'à rendre les graces délicates du ſentiment: il ſaiſiſſoit habilement tout ce qui pouvoit non-ſeulement rendre la reſſemblance parfaite, mais encore faire connoître le caractere & le tempérament des perſonnes qui ſe faiſoient peindre. Comme il étoit naturellement courtiſan, & que peut-être ſon génie n'étoit pas aſſez fécond pour les grands ſujets, il avoit choiſi le portrait, parce qu'il met à portée de parler, de plaire, de ſe montrer par ſes plus beaux côtés. Il ne laiſſa échapper aucune occaſion de dire des choſes flatteuſes. *Louis XIV* lui dit, la derniere fois qu'il fit ſon portrait: *Vous me trouvez vieilli?* — *Il eſt vrai*, SIRE, répondit *Mignard*, *que je vois quelques campagnes de plus ſur le front de Votre Majeſté*... De retour en France, il fut élu chef de l'académie de *Saint-Luc*, qu'il avoit préférée à l'académie royale de peinture, parce que *le Brun* étoit directeur de celle-ci, & qu'il en étoit exceſſivement jaloux. Il n'étoit pas moins avide de gloire & de richeſſes; & cette double ambition fut ſatisfaite. Le roi lui donna des lettres de Nobleſſe, & le nomma ſon premier peintre, après la mort de *le Brun*. Ce peintre avoit une douceur de caractere attrayante, un eſprit agréable, joint à des talens ſupérieurs; qualités qui lui firent d'illuſtres amis. Il ſe trouvoit ſouvent avec *Chapelle*, *Boileau*, *Racine* & *Moliere*; ce dernier a célébré en vers le grand ouvrage à freſque qu'il fit au Val-de-Grace. *Mignard* auroit été un peintre parfait, s'il eût mis plus de correction dans ſon deſſin, & plus de feu dans ſes compoſitions. Il avoit un génie élevé; il donnoit à ſes figures des attitudes aiſées. Son coloris eſt d'une fraîcheur admirable, ſes carnations vraies, ſa touche légere & facile, ſes compoſitions riches & gracieuſes. Il réuſſiſſoit également dans le grand & dans le petit. On ne doit pas oublier ſon talent à copier les tableaux des plus célebres peintres; il le poſſédoit à un degré ſupérieur. Il laiſſa quatre enfans: *Charles*; *Pierre*; *Rodolphe*; & *Catherine*, mariée en 1696 au comte *de Reuquieres*, colonel du régiment d'infanterie de ſon nom. Elle étoit fort belle. *Il ne lui manque rien*, dit ſon pere à *Ninon de Lenclos*, *qu'un peu de mémoire.* — *Tant mieux*, lui répondit Ninon, *elle n'en aura pas.* L'abbé *de Monville* a écrit la Vie de *Mignard*, 1730, in-12.

MIGNAULT, (Claude) avocat du roi au bailliage d'Etampes, eſt plus connu dans le monde ſavant ſous le nom de *Minos*. Il étoit natif de Talent, ancien château des ducs de Bourgogne, à trois quarts de lieue de Dijon. Il profeſſa pen-

dant plusieurs années la philoſophie au college de Reims à Paris, expliqua les bons auteurs Grecs & Latins; & paſſa enſuite dans le college de la Marche, puis dans celui de Bourgogne. Il étudia en droit à Orléans en 1578, & revint enſuite à Paris, où il fut doyen de cette faculté en 1597. Ami intime du docteur *Richer*, il fut nommé avec lui pour travailler à la réforme de l'univerſité, & il l'aida à compoſer l'*Apologie du Parlement & de l'Univerſité*, contre le *Paranomus* de *Georges Criton*. Ce ſage & ſavant magiſtrat mourut en 1603. On a de lui : I. Les *Editions* d'un grand nombre d'Auteurs avec de ſavantes notes. II. *De liberali Adoleſcentium inſtitutione*. III. *An ſit commodius Adoleſcentes extra Gymnaſia, quàm in Gymnaſiis ipſis inſtitui* ? 1675, in-8°. Ce ſont deux diſcours judicieux, qu'il prononça à l'ouverture de ſes claſſes.

MIGNON, (Abraham) né à Francfort en 1640, avoit beaucoup de diſpoſitions pour la peinture. Il fut mis chez des maîtres dont le talent étoit de peindre les fleurs. *Jean-David de Heem*, d'Utrecht, avança rapidement ſon élève en ce genre. *Mignon* n'épargna ni ſes ſoins, ni ſes peines, pour faire des études d'après la nature; ce travail aſſidu, joint à ſes talens, le mit dans une haute réputation. Ses compatriotes, & les étrangers recherchoient ſes ouvrages avec empreſſement. Ils ſont en effet précieux, par l'art avec lequel il repréſentoit les fleurs dans tout leur éclat, & les fruits dans toute leur fraîcheur. Il rendoit auſſi, avec beaucoup de vérité, des inſectes, des papillons, des mouches, des oiſeaux, des poiſſons. La roſée & les gouttes d'eau qu'elle répand ſur les fleurs, ſont ſi bien imitées dans ſes tableaux, qu'on eſt tenté d'y porter la main. Ce charmant artiſte donnoit un nouveau prix à ſes tableaux, par le beau choix qu'il faiſoit des fleurs & des fruits, par ſa maniere ingénieuſe de les grouper, par l'intelligence de ſon admirable coloris, qui paroît tranſparent, & fondu ſans ſéchereſſe, & par la beauté de ſa touche. Il mourut en 1679, à 39 ans, laiſſant deux filles, qui ont peint dans ſon goût, mais non avec autant de ſuccès.

MIGNOT, (Etienne) docteur de Sorbonne, né à Paris en 1698, ſe rendit très-habile dans la ſcience de l'Ecriture-ſainte, des Peres, de l'hiſtoire de l'Egliſe, & du droit canonique. Il étoit de l'académie des inſcriptions, où il fut reçu à plus de 60 ans. On a de lui : I. *Traité des Prêts de Commerce*, 1767, 4 vol. in-12. II. *Les Droits de l'Etat & du Prince ſur les biens du Clergé*, 1755, 6 vol. in-12. III. *L'Hiſtoire des démêlés de* Henri *II, avec S.* Thomas *de Cantorbery*, 1756, in-12. IV. *La Réception du Concile de Trente dans les Etats Catholiques*, 1767, 2 vol. in-12. V. *Paraphraſe ſur les Pſeaumes*, 1757, in-12. VI. — ſur les *Livres Sapientiaux*, 1754, 2 vol. in-12. VII. — ſur le *Nouveau-Teſtament*, 1754, 4 vol. in-12. VIII. *Analyſe des vérités de la Religion Chrétienne*, 1755, in-12. IX. *Réflexions ſur les connoiſſances préliminaires du Chriſtianiſme*, in-12. X. *Mémoire ſur les Libertés de l'Egliſe Gallicane*, 1756, in-12. Ce docteur mourut le 25 Juillet 1771, âgé de 73 ans. Il ne faut pas le confondre avec l'abbé *Jean-André* MIGNOT, né en 1688, mort en Mai 1770, à 82 ans; eccléſiaſtique vertueux & ſavant qui eut beaucoup de part à la rédaction du *Bréviaire*, du *Miſſel* & du *Proceſſionnal* d'Auxerre, publiés ſous l'épiſcopat de M. *de Caylus*.

MILAN, (Jean de) *Voy.* JEAN MILANOIS, n°. LXXVIII.

MILE, (Franciſque) peintre, né à Anvers en 1644, mort à Paris en 1680, finit ſa courte carriere à 36 ans. On prétend que ſon mérite excita la jalouſie de ſes confreres, & que l'un d'eux l'empoiſonna. Ce maître, éleve de *Franck*, fut bon deſſinateur & grand payſagiſte. Il avoit une mémoire fidelle, qui lui retraçoit tout ce qu'il avoit remarqué une fois, ſoit dans la nature, ſoit dans les ouvrages des grands maîtres. Admirateur des tableaux du *Pouſſin*, il en avoit ſaiſi la maniere. Sa touche eſt facile, ſes têtes d'un beau choix, & ſon feuiller d'un bon goût. Un génie fécond & capricieux lui fourniſſoit abondamment ſes ſujets, dans la compoſition deſquels il a trop négligé de conſulter la nature. Ses tableaux manquent d'effets piquans: ſes couleurs ſont trop uniformes. Ce peintre, au lieu d'exercer ſon art, s'amuſoit ſouvent à tailler des pierres pour une petite maiſon qu'il avoit près de Gentilly.

MILET, *Voyez* CHALES.

MILET, (Jacques) licencié ès droits & poëte François du XVe ſiecle, eſt inconnu aux gens de goût; mais il eſt connu des bouquiniſtes, par ſon eſpece de Tragédie, intitulée *Deſtruction de Troye la grant*, miſe par perſonnages en quatre journées, Lyon, 1485, in-4°, & pluſieurs fois depuis; cependant elle eſt peu commune.

MILETUS, fils d'*Apollon* & de *Deione*, & ſelon d'autres, d'*Acaſis* fille de *Minos*, voulut, mais en vain, détrôner ſon aïeul. Pour ſe ſouſtraire à la colere de *Jupiter*, il paſſa de Crete en Carie, où il s'acquit, par ſon mérite & ſon courage, l'eſtime du roi *Eurytus*, qui lui donna ſa fille *Dothée*, & lui aſſura ſon trône. *Miletus* devenu roi fit bâtir la ville de Milet, capitale de Carie.

MILICH, (Jacques) profeſſeur en médecine à Virtemberg, né à Fribourg en Briſgaw, l'an 1561, s'acquit une juſte réputation par ſes mœurs & ſes connoiſſances. Il mourut d'un excès de travail en 1559 à 58 ans. Ses principaux ouvrages ſont: I. *Commentaria in librum ſecundum Plinii, de Hiſtoriâ mundi*, in-4°. II. Des *Diſcours latins* ſur les *Vies d'Hippocrate, de Galien & d'Avicenne.* III. *Oratio de conſiderandâ ſympathiâ & antipathiâ in rerum naturâ.* IV.... *De arte Medicâ*, &c. On trouve ces diſcours dans le recueil des Oraiſons de *Mélanchthon*, Strasbourg, 1558, in 8°. Il étoit ami de ce réformateur, & imbu des mêmes erreurs. A cela près, *Milich* étoit un homme d'un eſprit doux & droit, d'un jugement ſolide, d'un courage ferme & d'une prudence conſommée. Il étoit fidelle à ſes amis, ardent à leur rendre de bons offices, conſtant dans l'amour & dans l'étude des ſciences; mais il étoit ſur-tout recommandable par le ſoin qu'il prenoit d'élever ſes enfans: il aima mieux les laiſſer vertueux, que riches.

MILIEU, (Antoine) Jéſuite, né à Lyon en 1573, enſeigna long-temps les humanités, la rhétorique & la philoſophie. Il fut enſuite élevé à la place de recteur & à celle de provincial. Le Pere *Milieu* avoit du talent pour la littérature, & ſur-tout pour la poéſie. Il avoit enfanté dans ſes momens de récréation, plus de 20,000 vers, qu'il brûla dans une maladie dont il ne croyoit pas revenir. Il n'en échappa que le premier livre de ſon *Moyſes Viator.* Le cardinal *Alphonſe de Richelieu*, ſon archevêque, voulut qu'il achevât ce poëme. Il en publia la premiere

partie

partie à Lyon, en 1636, & la 2e 1639, ſous le titre de : *Morses Viator*, ſeu *Imago militantis Eccleſiæ, Moſaicis peregrinantis Synagogæ typis adumbrata*, deux vol. in-8°. Cet ouvrage, écrit d'un latin aſſez pur, mais plein d'allégories dont les unes ſont ingénieuſes & les autres un peu forcées, fut bien reçu du public. L'auteur mourut à Rome le 14 Février 1646, à 72 ans, aimé & eſtimé.

MILL, (Jean) célebre théologien Anglois, chapelain ordinaire de *Charles II*, roi d'Angleterre, a donné une excellente édition du *Nouveau Teſtament Grec*, dans laquelle il a recueilli toutes les variantes ou diverſes leçons qu'il a pu trouver. Ce ſavant mourut en 1707, après s'être fait une grande réputation dans le monde littéraire. La meilleure édition de ſon Nouveau Teſtament a été donnée par *Kuſter*, à Amſterdam, 1710, in-fol. Il y a des exemplaires en grand papier, qui ſont rares.

MILLÉNAIRES, *Voyez* PAPIAS.

MILLET, *Voyez* MILET & CHALES.

MILLET, (Jean-Baptiſte) né à Paris en 1746, s'eſt diſtingué dans l'étude des belles lettres, & promettoit de plus grands ſuccès, lorſqu'il mourut à la fleur de ſon âge en 1775, apres avoir donné : I. *Vie des Poëtes Grecs*, 2 vol. in-12, compilation aſſez bien faite ; il y a quelques bonnes remarques ſur les ouvrages de ceux dont il rapporte la vie. II. *Vie des Poëtes Latins*, 4 vol. in-12. Les notes y ſont plus étendues, parce qu'il a trouvé plus de matériaux ; le ſtyle en eſt peu ſoigné & quelquefois affecté. III. *Réflexions ſur la Poéſie en général*, in-12. IV. *Lettre ſur la Peinture en paſtel*. V. *Choix de Poéſies*, 8 vol.

MILLETIERE, (Théophile Brachet, ſieur de la) avocat Proteſtant, écrivit pour engager les Calviniſtes de la Rochelle à ſoutenir par les armes la liberté de leur religion contre le roi de France, leur ſouverain. Il fut arrêté à Toulouſe en 1628, & retenu en priſon pendant 4 ans. Sa liberté lui ayant été rendue, il publia, pour la réunion des Calviniſtes avec les Catholiques, quelques écrits qui déplurent à ſon parti. Las de combattre pour des ingrats, il fit abjuration publique du Calviniſme en 1645. Il ſignala ſon entrée dans l'Egliſe par un grand nombre d'ouvrages contre les Proteſtans. On remarque dans ſes écrits plus de déclamation & de vivacité, que de ſcience & de jugement : auſſi diſoit-on de lui, *que c'étoit un homme à ſe faire brûler tout vif dans un Concile*. Il avance quelques principes erronés, qu'aucun Catholique n'a jamais ſoutenus. Cet homme emporté & opiniâtre mourut en 1665, haï des Proteſtans & mépriſé des Catholiques. *La Milletiere* avoit laiſſé publier ſous ſon nom, en 1644, *le* PACIFIQUE, contre le livre de M. *Arnauld*, ſur *La fréquente Communion*. Ce docteur y fit une réponſe d'autant plus vigoureuſe, que le véritable objet du *Pacifique* étoit d'ériger en héréſies formelles, ſous la plume d'un Proteſtant, les principes de ſon livre.

MILLOT, (Claude-François-Xavier) de l'académie Françoiſe, né à Beſançon en Mars 1726, fut pendant quelque temps Jéſuite. Il étoit conſacré à la chaire ; il continua de prêcher, après avoir quitté la Société. Mais la foibleſſe de ſon organe, ſa timidité, l'embarras de ſon maintien ne lui ayant pas permis de continuer cette carriere, il l'abandonna, quoiqu'il eut prêché un avent à Verſailles & un carême

à Luneville. Le marquis *de Félino*, miniſtre de Parme, venoit de fonder une chaire d'hiſtoire pour l'éducation de la jeune nobleſſe. Il la confia à l'abbé *Millot*, à la priere de M. le duc de Nivernois. Le miniſtre ayant occaſionné une eſpece de révolte parmi le peuple, par quelques changemens qu'il avoit voulu faire, l'abbé *Millot* ne voulut pas le quitter que l'orage ne fût diſſipé. On eut beau lui dire qu'il s'expoſoit à perdre ſa place. *Ma place*, répondit-il, *eſt auprès d'un homme vertueux perſécuté & mon bienfaiteur; je ne perdrai point celle-là.* Enfin après avoir rempli la chaire d'hiſtoire avec diſtinction, il vint en France, & fut nommé précepteur de M. le duc *d'Enghien*. Il occupoit cette place, lorſqu'il mourut en Mars 1785 à 59 ans. L'abbé *Millot* avoit peu de brillant dans la ſociété; il avoit l'air froid & réſervé; mais tout ce qu'il diſoit, étoit judicieux & ſage. *D'Alembert* prétendoit que de tous les hommes qu'il avoit connus, l'abbé *Millot* étoit celui en qui il avoit vu le moins de *préventions* & le moins de *prétentions*. On a de lui différens ouvrages, rédigés avec ſoin, & écrits d'un ſtyle naturel, pur & élégant. Les principaux ſont: I. *Elémens de l'Hiſtoire de France, depuis* CLOVIS *juſqu'à* LOUIS XV, 3 vol. in-12. L'auteur, s'attachant aux faits les plus curieux & les plus inſtructifs, ſupprime tous les événemens étrangers à ſon ſujet, & arrange ſes matériaux avec ordre, après les avoir choiſis avec diſcernement. *Querlon* penſoit que cet *Abrégé* étoit le meilleur que nous euſſions de l'Hiſtoire de France, & le préféroit à celui du préſident *Henault*. II. *Elémens de l'Hiſtoire d'*Angleterre, *depuis ſon origine ſous les Romains, juſqu'à* GEORGE II; en 3 vol. in-12. Dans cet Abrégé eſtimé, l'auteur tient un milieu entre la conciſion & la prolixité. Il peut ſuffire à ceux qui ne cherchent point à approfondir les Hiſtoires étrangeres. III. *Elémens de l'Hiſtoire Univerſelle*, 9 vol. in-12. Un critique a dit que ce livre n'étoit que la contrefaction de l'*Hiſtoire Générale de Voltaire*; mais ce jugement eſt injuſte. La partie de l'Hiſtoire ancienne appartient en entier à l'abbé *Millot*, & elle eſt remarquable, ainſi que la moderne, par le talent de choiſir les faits, de les dépouiller des circonſtances inutiles, de les raconter ſans paſſion, & de les orner de réflexions judicieuſes. IV. L'*Hiſtoire des Troubadeurs*, 3 vol. in-12, rédigée ſur les manuſcrits de M. *de Sainte-Palaie*, & qui a paru un peu ennuyeuſe, parce qu'elle roule ſur des hommes inconnus, & la plupart dignes de l'être. Ce qu'on y cite des poëtes Provençaux, n'eſt pas bien intéreſſant; & il étoit aſſez inutile, ſelon un homme d'eſprit, » de rechercher curieuſement des cailloux dans de » vieilles ruines, quand on a des » palais modernes «. V. *Mémoires politiques & militaires pour ſervir à l'Hiſtoire de* LOUIS XIV *&* LOUIS XV, *compoſés ſur les pieces originales recueillies par* Adrien-Maurice duc *de Noailles*, maréchal de France, 6 vol. in-12. Nous en avons parlé dans l'article de ce Duc. VI. On a encore de l'abbé *Millot* des *Diſcours*, où il diſcute différentes queſtions académiques avec plus de ſageſſe que de chaleur; une *Traduction de Harangues choiſies des Hiſtoriens Latins*, où l'on remarque, comme dans celles de l'abbé d'*Olivet*, une élégance un peu froide. Le caractere de l'auteur, plutôt prudent & circonſpect que vif & animé, n'élevoit guere ſon imagination au-deſſus d'une ſimplicité noble, mais

ſans chaleur; d'un ſtyle pur, mais ſans faſte. Quelques critiques l'ont accuſé cependant de s'être livré dans ſes *Hiſtoires* au ton déclamateur, ſur-tout lorſqu'il a été queſtion du clergé. Ce mot de *déclamateur* nous paroît impropre dans cette occaſion. Il eſt vrai que l'abbé *Millot* n'a pas plus flatté les miniſtres de l'autel que les miniſtres d'état, & qu'il a peut-être rapporté plus d'exemples de vices que de vertus, parce que les uns ſont infiniment plus communs que les autres. Mais il raconte froidement, & il paroît plus animé par ſa franchiſe & par l'amour de la vérité, que par cette injuſte philoſophie qui a trop accuſé le Chriſtianiſme des maux qu'il réprouve..... *Voyez* POPE *vers le milieu.*

MILLY, (Nicolas Chriſtiern de Thy, comte de) des académies de Madrid & de Harlem, aſſocié libre de celles des ſciences de Paris, né en 1728 d'une famille ancienne du Beaujolois, prit de bonne heure le parti des armes. Après la bataille de Minden, il entra au ſervice de M. le duc *de Wirtemberg*, & devint colonel, adjudant général, chambellan & chevalier de l'aigle rouge. La fin de la guerre lui permit de ſe livrer à des occupations plus paiſibles. Il cultiva les ſciences; il donna des eſſais ſur différens objets de phyſique & de chimie dont les idées ne ſont pas toujours juſtes, mais où l'on trouve des vues ingénieuſes & utiles. Il avoit du goût pour ce qu'on appelle *ſecrets*, & il fut, dit-on, la victime d'une expérience qu'il fit ſur lui-même. Il mourut le 17 Septembre 1784, à 56 ans. Doux, complaiſant, facile dans la ſociété, ce n'étoit qu'avec les ſavans qu'il laiſſoit appercevoir un amour-propre trop vif & trop ſuſceptible.

I. MILON, fameux athlete de Crotone, s'étoit accoutumé, dès ſa jeuneſſe, à porter de gros fardeaux. En augmentant tous les jours leur poids, il étoit parvenu à charger ſur ſes épaules un des plus forts taureaux. Il en donna le ſpectacle aux Jeux Olympiques, & après l'avoir porté l'eſpace de 120 pas, il le tua d'un ſeul coup de poing, & le mangea, dit-on, tout entier en un ſeul jour. Il ſe tenoit ſi ferme ſur un diſque qu'on avoit huilé pour le rendre gliſſant, qu'il étoit impoſſible de l'y ébranler. Cet athlete aſſiſtoit exactement aux leçons de *Pythagore*. On rapporte que la colonne de la ſalle où ce philoſophe tenoit ſon école, s'étant ébranlée, il la ſoutint lui ſeul, & donna aux auditeurs le temps de ſe retirer. *Milon* remporta ſept victoires aux Jeux Pythiens, & ſix aux Jeux Olympiques. Il ſe préſenta une 7e fois; mais il ne put combattre, faute d'antagoniſte. Devenu vieux, il voulut avec ſes mains rompre le tronc d'un gros arbre. Il en vint à bout; mais les longs efforts qu'il fit l'ayant épuiſé, les deux parties du tronc ſe réunirent, & il ne put en arracher ſes mains. Il étoit ſeul, & fut dévoré par les bêtes ſauvages l'an 500 avant J. C... *Voyez* PUGET & I. BOUFLERS.

II. MILON, (*Titus-Annius*) brigua le conſulat, & pour l'obtenir il excita dans Rome pluſieurs factions. *Clodius*, tribun du peuple, ſon ennemi irréconciliable, n'épargna rien pour l'en écarter. Le ſénat & toutes les perſonnes du premier ordre étoient pour *Milon*, lorſque ſes eſpérances furent ruinées tout-à-coup par une malheureuſe rencontre, où *Clodius* périt de la main de ſes gens & par ſes ordres. Les deux ennemis s'étoient rencontrés ſur le chemin d'*Appius*,

à peu de diſtance de Rome. *Clodius* revenoit de la campagne à cheval avec trois de ſes amis & pluſieurs domeſtiques bien armés. *Milon* étoit ſorti de Rome dans un chariot avec ſa femme & quelques gladiateurs, & une ſuite beaucoup plus nombreuſe que celle de ſon ennemi. La querelle commença par les domeſtiques; *Clodius* voulut y entrer, & la diſpute s'étant animée, il reçut pluſieurs coups, qui l'obligerent de ſe retirer dans une hôtellerie. *Milon* irrité donna ordre à ſes gens de le forcer dans ſa retraite, & de lui ôter la vie. Le maître de l'hôtellerie fut tué dans cet aſſaut, avec onze domeſtiques de *Clodius*. Sextus CLODIUS, parent du mort, fit porter ſon corps au Forum, & le plaça ſur la tribune. Là, les trois tribuns ennemis de *Milon* haranguerent le peuple dans les termes les plus propres à l'émouvoir. *Ciceron* ſe chargea de la défenſe de *Milon* contre ſes accuſateurs; mais comme le tribunal de l'orateur étoit aſſiégé de ſoldats, leur aſpect, leurs murmures & les cris que pouſſoient les partiſans de *Clodius*, troublerent ſa mémoire: il ne put prononcer ſon plaidoyer tel qu'il l'avoit compoſé. *Milon* fut exilé à Marſeille, où *Ciceron* lui envoya ſon diſcours. Après l'avoir lu, il s'écria: *O Ciceron! ſi tu avois parlé ainſi*, Milon *ne mangeroit pas des barbeaux à Marſeille.*

III. MILON, Bénédictin, précepteur du fils de *Charles le Chauve*; mort dans l'abbaye de Saint-Amand, au dioceſe de Tournay, en 872; eſt auteur de pluſieurs pieces. L'une, qui a pour titre: Le *Combat du Printemps & de l'Hiver*, eſt inſérée dans l'ouvrage d'*Oudin* ſur les auteurs eccléſiaſtiques; & l'autre, qui eſt une *Vie de S. Amand* en vers, ſe trouve dans *Surius* & *Bollandus*.

IV. MILON, *Voyez* JULIERS.

MILONIA, — CESONIE.

I. MILTIADE, général Athénien, fonda une colonie dans la Cherſonneſe de la Thrace, après avoir vaincu les peuples qui s'oppoſoient à cet établiſſement. Les Perſes ayant déclaré la guerre aux Athéniens, s'avancerent au nombre de 300,000 hommes vers Marathon, petite ville ſituée ſur le bord de la mer. Athenes n'eut que dix mille hommes à y oppoſer. L'armée avoit à ſa tête dix chefs, qui devoient commander tour-à-tour; mais l'amour public l'emportant ſur le déſir de gouverner, chacun de ſes chefs ſe démit de ſes droits en faveur de *Miltiade*. Ce général habile rangea ſes troupes auprès d'une montagne, & fit jeter ſur les deux côtés de grands arbres, afin de couvrir le flanc de ſon armée, & de rendre inutile la cavalerie des Perſes. Le combat fut rude & opiniâtre: le nombre accabla d'abord les Grecs; enfin ils mirent les Perſes en déroute, les pourſuivirent juſqu'à leurs vaiſſeaux, & détruiſirent une partie de leur flotte, l'an 490 avant Jeſus-Chriſt. Quelques années après, les Athéniens donnerent au vainqueur une flotte de 70 vaiſſeaux, pour aller tirer vengeance des iſles qui avoient prêté leur ſecours aux Perſes. Il en conquit pluſieurs: mais, ſur un faux bruit de l'arrivée de la flotte des Perſes, il ſe crut obligé de lever le ſiége qu'il avoit mis devant une ville de l'iſle de Paros. Il revint à Athenes avec ſa flotte. Une bleſſure dangereuſe qu'il avoit reçue au ſiége, l'empêcha de paroître en public. On profita de ces circonſtances pour jeter des ſoupçons ſur ſa conduite. *Xantippe* l'accuſa devant l'aſſemblée du peuple, d'intelligence avec le roi de Perſe. Le crime ne put pas être prouvé; cependant on le condamna à être

précipité dans le baratre ; lieu où l'on jetoit les plus grands criminels. Le magiſtrat s'oppoſe à un jugement ſi inique ; tout ce qu'il peut obtenir, en expoſant les ſervices ſignalés que *Miltiade* avoit rendus à la patrie, c'eſt de faire commuer la peine de mort en une amende de 50 talens qu'il étoit hors d'état de payer. Il fut jeté en priſon, où il mourut bientôt après de ſa bleſſure, l'an 489 avant Jeſus-Chriſt. Son fils *Cimon* emprunta les 50 talens pour acheter la permiſſion d'enſévelir le corps de ſon pere. *Miltiade* avoit été tyran dans la Cherſonneſe, & il pouvoit tenter de l'être dans Athenes : c'en étoit aſſez auprès de ce peuple ſi jaloux de ſa liberté, qui aimoit mieux faire périr un innocent, que d'avoir un ſujet de crainte devant les yeux.

II. MILTIADE, *Voyez* MELCHIADE.

MILTON, (Jean) né à Londres le 9 Décembre 1608, d'une famille noble, donna, dès ſa plus tendre enfance, des marques de ſon talent pour les vers. A 15 ans il paraphraſa quelques Pſeaumes, & à 17 il compoſa pluſieurs *Pieces de Poéſie* en anglois & en latin, pleines de chaleur & d'enthouſiaſme. Il entretint ce beau feu par tout ce qui nourrit & fortifie l'eſprit humain, la lecture, la réflexion, les voyages, l'habitude d'écrire. Il parcourut la France & l'Italie ; il acquit une ſi parfaite connoiſſance de la langue Italienne, qu'il fut ſur le point d'en donner une Grammaire. *Milton* avoit deſſein de paſſer en Sicile & dans la Grece ; mais ayant appris les commencemens des troubles de l'Angleterre, il retourna dans ſa patrie vers le temps de la ſeconde expédition de *Charles I* contre les Ecoſſois. On le chargea alors de la tutele de deux fils de ſa ſœur, auxquels il voulut bien ſervir de précepteur. Il prit auſſi ſoin de l'éducation de quelques enfans de ſes amis, & leur apprit les langues, l'hiſtoire, la géographie, &c. Il épouſa en 1643 la fille d'un gentilhomme de la province d'Oxford. Sa femme le quitta au bout d'un mois, proteſtant qu'elle ne retourneroit jamais chez lui. Cet époux malheureux publia pluſieurs écrits en faveur du divorce, & ſe prépara à un ſecond mariage ; mais ſa femme ſe raviſa, & le ſupplia ſi ardemment de la reprendre, qu'il ſe laiſſa attendrir. La mort tragique de *Charles I*, arrivée en 1648, étonna toutes les puiſſances de l'Europe, & enchanta *Milton*, naturellement audacieux & républicain. Les factieux qui avoient oſé, *Cromwell* à leur tête, porter leurs mains parricides ſur ce prince infortuné, crurent leur attentat légitime, & choiſirent *Milton* pour le juſtifier. Cet écrivain échauffé par l'eſprit du temps & par le feu des guerres civiles, compoſa ſon livre *ſur le droit des Rois & des Magiſtrats*. Il veut y prouver qu'un tyran ſur le trône eſt comptable à ſes ſujets, qu'on peut lui faire ſon procès, qu'on peut le dépoſer & le mettre à mort. *Milton* porta d'autres coups à l'autorité royale dans pluſieurs libelles inſolens. Les factieux récompenſerent l'écrivain qui les ſervoit ſi bien. *Milton* fut ſecrétaire d'*Olivier Cromwell*, de *Richard Cromwell*, & du parlement qui dura juſqu'au temps de la reſtauration. *Saumaiſe* prit la défenſe de *Charles I*, dans ſon livre intitulé : DEFENSIO REGIS. *Milton* lui répliqua par un autre ouvrage ſous ce titre : *Défenſe pour le peuple Anglois*, imprimé en latin en 1651. Jamais cette nation, ſi fertile en frondeurs & en libelles diffamatoires, n'en

vit un pareil. Il fut brûlé à Paris par la main du bourreau; l'auteur eut à Londres un préſent de 1000 liv. ſterlings. Mais l'excès du travail auquel il ſe livra, lui fit perdre la vue. Un jour qu'un ambaſſadeur ſe plaignoit à *Cromwell*, de ce qu'on lui faiſoit attendre trop long-temps une réponſe: *Le Secrétaire*, lui dit le Protecteur, *ne l'a point encore expédiée, parce qu'étant aveugle, il va lentement. — Eh, pourquoi*, répondit avec ſurpriſe l'ambaſſadeur, *mettre dans une pareille place un aveugle? Il eſt obligé de dicter, & par conſéquent les ſecrets ne ſont plus ſecrets. Quoi! pour avoir un homme capable d'écrire en latin, n'a-t-on pu dans toute l'Angleterre trouver qu'un aveugle?* Ce républicain, eſclave du tyran *Cromwell*, ne quitta la plume, que lorſque les ennemis de la maiſon *Stuart* poſerent les armes. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'il ne fut point inquiété après le rétabliſſement de *Charles II*. On le laiſſa tranquille dans ſa maiſon. Il ſe tint néanmoins renfermé, & ne ſe montra qu'après la proclamation de l'amniſtie. Il obtint des lettres d'abolition, & ne fut ſoumis qu'à la peine d'être exclus des charges publiques. On a dit que, dans la ſuite, on lui offrit de lui rendre ſa place de ſecrétaire auprès de *Charles II*; mais qu'il la refuſa, & qu'il répondit à ſa femme qui le grondoit de ce refus: *Vous autres femmes, vous feriez tout au monde pour rouler en carroſſe. Moi, je veux vivre libre & mourir en homme.* Cet ardent ennemi des rois, le fut auſſi de toutes les ſectes. Il avoit été Puritain dans ſa jeuneſſe; il prit le parti des Indépendans & des Anabaptiſtes dans ſa virilité, & ſe détacha de toutes ſortes de communions & de ſectes durant ſa vieilleſſe. Il n'exclut du ſalut aucune ſociété Chrétienne, excepté les Catholiques Romains, comme on le voit dans ſon livre *De la vraie Religion*. Il ne fréquenta aucune aſſemblée, & n'obſerva dans ſa maiſon le rituel d'aucune ſecte, ſoit qu'il les condamnât toutes indifféremment, ſoit qu'il fût rebuté par l'eſprit de diſpute & d'animoſité qui y régnoit. Il parle dans ſes poëmes épiques de la divinité de *Jeſus-Chriſt* en véritable Arien. *Milton* rendu à lui-même, après les agitations des guerres, mit la derniere main à ſon Poëme du *Paradis perdu*. » Voyageant en Italie dans » ſa jeuneſſe, il vit repréſenter à » Milan, (dit *Voltaire*) une comé- » die intitulée: *Adam* ou *le Péché* » *originel*, écrite par un certain » *Andrini*. Le ſujet de cette Comédie » étoit la chute de l'homme. Les » acteurs étoient, Dieu le Pere, les » Diables, les Anges, *Adam*, *Eve*, » le Serpent, la Mort & les ſept » Péchés mortels. *Milton* découvrit à travers l'abſurdité de l'ou- » vrage, la ſublimité cachée du » ſujet. Il y a ſouvent, dans des » choſes où tout paroit ridicule » au vulgaire, un coin de grandeur » qui ne ſe fait appercevoir qu'aux » hommes de génie. Les ſept Pé- » chés mortels danſant avec le Dia- » ble, ſont aſſurément le comble » de l'extravagance & de la ſottiſe; » mais l'univers rendu malheureux » par la foibleſſe d'un homme, les » bontés & les vengeances du » Créateur, la ſource de nos mal- » heurs & de nos crimes, ſont des » objets dignes du pinceau le plus » hardi. Il y a ſur-tout dans ce » ſujet je ne ſais quelle horreur » ténébreuſe, un ſublime ſombre » & triſte, qui ne convient pas » mal à l'imagination Angloiſe. » *Milton* conçut le deſſein de faire » une Tragédie, de la farce d'*An-* » *drini*. Il en compoſa même un » acte & demi. Mais la ſphere de » ſes idées s'élargiſſant à meſure

» qu'il travailloit, il imagina, au » lieu d'une tragédie, un poëme » épique : eſpece de production » dans laquelle les hommes ſont » convenus d'approuver ſouvent » le bizarre ſous le nom du mer- » veilleux «. Il employa neuf années à ce grand ouvrage, qui fut négligé dans ſa naiſſance. Le libraire *Tompſon* eut bien de la peine à lui donner 30 piſtoles d'un écrit qui valut plus de 100,000 écus à ſes héritiers. Ce Poëme ne trouva d'abord ni lecteurs ni admirateurs. Ce fut le célebre *Addiſſon* qui découvrit à l'Angleterre & à l'Europe les beautés de ce tréſor caché. Ce judicieux critique voulut lire le *Paradis perdu*, ſur l'éloge que lui en firent quelques amateurs. Il fut frappé de tout ce qu'il y trouva ; des images grandes & ſublimes ; des idées neuves, hardies, effrayantes ; des coups de lumiere, &c. &c. *Addiſſon* écrivit en forme pour prouver que les Anglois avoient un *Homere*, & il le perſuada du moins à ſa patrie. Les étrangers, plus ſéveres, virent des beautés dans le *Paradis perdu*, qui étincelle de traits de génie ; mais ils ne fermerent pas les yeux ſur ſes imperfections. On lui reproche la triſte extravagance de ſes peintures ; ſon Paradis des ſots ; ſes murailles d'albâtre qui entourent le paradis terreſtre ; ſes diables qui, de géans qu'ils étoient, ſe transforment en pygmées, pour tenir moins de place au conſeil, dans une grande ſalle toute d'or, bâtie en l'air ; les canons qu'on tire dans le ciel ; les montagnes qu'on s'y jette à la tête ; les Anges à cheval qu'on coupe en deux, & dont les parties ſe rejoignent ſoudain. On ſe plaint de ſes longueurs, de ſes répétitions ; on dit qu'il n'a égalé ni *Ovide* ni *Héſiode*, dans ſa longue deſcription de la maniere dont la terre, les animaux & l'homme furent formés. On cenſure ſes diſſertations ſur l'aſtronomie qu'on croit ſeches, & ſes inventions qu'on trouve plus extravagantes que merveilleuſes, plus dégoûtantes que fortes : telles ſont, une longue chauſſée ſur le Chaos ; le Péché & la Mort, amoureux l'un de l'autre, qui ont des enfans de leur inceſte ; & *la Mort qui leve le nez pour renifler, à travers l'immenſité du Chaos ; le changement arrivé à la Terre, comme un corbeau qui ſent le cadavre ;* cette Mort qui flaire l'odeur du Péché, qui frappe de ſa maſſue pétrifique ſur le *froid* & ſur le *ſec ;* ce *froid* & ce *ſec*, avec le *chaud* & l'*humide*, qui, devenus quatre braves généraux d'armée, conduiſent en bataille des embryons d'atomes armés à la légere ; enfin, tout ce luxe d'érudition prodigué à toute occaſion, qui diſtrait le lecteur, & ralentit la marche du poëme. [*Voy.* GÉDOYEN]. Mais, ſi on s'eſt épuiſé ſur les critiques, on ne s'épuiſera jamais ſur les louanges ; & ſurtout on ne ſe laſſera jamais de relire & d'admirer les innocentes amours d'*Adam* & d'*Eve*, & les riches deſcriptions qui les accompagnent. *Milton* reſtera la gloire & l'admiration de l'Angleterre : on le comparera toujours à *Homere*, dont les défauts ſont auſſi grands ; & on le mettra au-deſſus du *Dante*, dont les imaginations ſont encore plus bizarres. Un écrivain obſcur & mauvais patriote, publia à Londres, il y a quelques années, différens ouvrages, dans leſquels il prétendit démontrer que *Milton* a tout puiſé dans je ne ſais quelles rapſodies latines d'un profeſſeur de rhétorique Allemand : [*Voy.* MASENIUS.] Le *Paradis perdu* eſt en vers anglois non rimés. *Dupré de Saint-Maur*, maître-des-comptes, & l'un des *Quarante* de l'académie françoiſe, & *Racine* le fils, en ont publié des

verſions en proſe, en notre langue: [*Voyez* II. RACINE.] M. *de Beaulaton* a fait paroître, en 1777 & 1778, une traduction en vers françois de ce poëme, laquelle offre des beautés & des défauts. On connoît depuis long-temps une imitation, auſſi en vers françois, du Poëme anglois, par madame *du Bocage*, ſous le titre de *Paradis terreſtre*, en VI chants. Au lieu d'un temple vaſte de ſtructure inégale & hardie, tel que *Milton* l'avoit élevé, cette Muſe ingénieuſe a deſſiné une chapelle élégante, qu'elle a exécutée & parée avec goût. [*Voy.* auſſi TANEVOT.] *Milton* donna, en 1671, un ſecond Poëme en vers anglois non rimés, ſur la tentation de Jeſus-Chriſt & la réparation de l'Homme, qu'il intitula *Le Paradis recouvré* ou *le Paradis reconquis*. Il faiſoit plus de cas de ce ſecond Poëme, que du premier; mis il n'eſt pas ſi bon, à beaucoup près. On n'y trouve point les grandes idées, les images frappantes, la ſublimité de génie, ni la force d'imagination, qu'on admire dans le premier. Un homme d'eſprit épigramm.-ique, a dit de ces deux Poëmes: que *l'on trouve bien* Milton *dans le Paradis perdu, mais non pas dans le Paradis recouvré*. Le Pere *de Mareuil*, Jéſuite, a donné une Traduction françoiſe, in-12, de ce dernier Poëme. L'un & l'autre furent traduits en vers latins en 1690, par *Guillaume Hog*, Ecoſſois. *Milton*, épuiſé par le travail & par les maladies, mourut à Brunhill le 15 Novembre 1674, à 66 ans. Il laiſſa une ſucceſſion très-honnête; & il n'eſt pas vrai, comme on l'a dit tant de fois, qu'il paſſa ſes derniers jours dans l'indigence. Son imagination étoit dans la plus grande effervescence, depuis le mois de Septembre, juſqu'à l'équinoxe du printemps. Il étoit partiſan outré de la tolérance de toutes les religions; il n'en exceptoit que la Catholique: non *parce que c'étoit une religion*, mais parce que ſon eſprit injuſtement prévenu ne lui faiſoit voir, dans l'Egliſe romaine, qu'*une faction tyrannique qui opprimoit toutes les autres*. Avec de telles idées, du génie & une extrême vivacité, *Milton* devoit avoir beaucoup d'ennemis; il en eut un grand nombre, qui le harcelerent preſque toute ſa vie. Ils lui reprocherent juſqu'à ſa laideur & à ſa petiteſſe. Ils lui appliquerent ce vers de *Virgile*:

MONSTRUM HORRENDUM, INFORME, INGENS, CUI LUMEN ADEMPTUM.

Ils ajouterent qu'*ingens* étoit le ſeul mot du vers, qui ne pouvoit pas lui être appliqué, parce qu'il étoit, (comme *Saumaiſe* l'avoit écrit,) *delicatum & infirmum corpuſculum*... *Milton* leur répondit, qu'il étoit de la taille médiocre, plutôt que de la petite; que dans ſa jeuneſſe il n'avoit jamais craint, l'épée au côté, les plus robuſtes; qu'il n'avoit été trouvé laid dans aucun âge; qu'il avoit été beau dans ſa jeuneſſe, bien fait, ni petit, ni grand. Ses cheveux, bien partagés ſur le front, tomboient en boucles ſur ſes épaules. C'eſt lui-même qu'il avoit peint en faiſant le portrait d'*Adam*; (livre IVe de ſon *Paradis perdu*.) Il avoit de beaux yeux, ſans aucune tache. Quand il eut perdu la vue, ceux qui ignoroient ſon malheur, ne le pouvoient ſoupçonner en l'abordant. Sa converſation étoit aimable, & ſon caractere indulgent. Cette douceur ne ſe trouvoit pas dans ſes ouvrages de controverſe. Il en faut rejeter, peut-être, la faute ſur le goût qui étoit à la mode parmi les ſavans de ce temps-là, de jouer dans leurs livres le rôle de gladiateur. *Milton*

avoit le cœur tendre, & s'étoit marié 3 fois. Il voulut (comme nous l'avons dit) répudier ſa 1re femme, qui l'avoit quitté un mois après ſon mariage, ſous prétexte que ſa famille étoit du parti du roi, & que ſon mari étoit républicain: il publia un écrit *ſur le Divorce*, dont les principes pouvoient être très-dangereux. Il avançoit que, l'union conjugale devant être un état de douceur & de paix, la ſeule contrariété d'humeurs doit faire rompre cette union; & qu'il eſt inutile de crier en public, *liberté*, ſi l'on eſt dans ſa maiſon l'eſclave du ſexe le plus foible; que par conſéquent le mari peut répudier une femme dont le caractere ne s'accorde pas avec le ſien. Il adreſſa ſa ſeconde édition au parlement aſſemblé alors pour la réformation du royaume. *Milton* lui fit ſentir que la premiere réforme devoit tomber ſur les troubles domeſtiques, & qu'il falloit veiller à la liberté particuliere autant qu'à la générale. Notre poëte, bien différent de la plupart des faiſeurs de projets, ſe conduiſit conformément à ſes principes. Il rechercha une jeune demoiſelle, qui joignoit aux agrémens de ſon âge, l'éclat de la beauté & les charmes de l'eſprit. Sa femme alarmée chercha à ſe rapprocher de lui. Elle ſe rendit chez un ami commun, où *Milton* devoit ſe trouver; il la vit ſortir tout d'un coup d'une chambre voiſine; elle ſe précipita dans ſes bras: ſon premier mouvement eſt de la repouſſer; elle ſe jette à ſes genoux, & fondant en larmes, elle le conjure de lui pardonner & de la reprendre. Il eſt attendri, il pleure; la réconciliation ſe fait, & elle fut ſincere. Il a décrit cette ſcene touchante, en peignant une querelle entre *Adam* & *Eve*. Trois filles furent le fruit de ſes différens hymens. Il leur fit apprendre à lire, & à bien prononcer huit langues, qu'elles n'entendoient pas. Elles ne connoiſſoient que l'anglois, & leur pere diſoit ſouvent en leur préſence, qu'*une langue ſuffiſoit à une femme*. Il vouloit ſeulement qu'elles fuſſent en état de lui faire les lectures dont il avoit beſoin. On a ſu par une d'elles, que ce qu'il liſoit le plus ſouvent, étoit *Iſaïe* en hébreu, *Homere* en grec, & les Métamorphoſes d'*Ovide* en latin. Madame *Clarke*, une de ſes filles, avoit retenu un grand nombre de vers de ces différens auteurs, & elle les récitoit comme un perroquet. La figure de cette dame reſſembloit parfaitement à celle de ſon pere. Le célebre *Addiſſon* ayant été élevé au miniſtere, la fit appeler, en la priant d'apporter quelques papiers qui prouvaſſent qu'elle étoit réellement fille de *Milton*. Mais dès qu'elle entra dans la chambre du miniſtre: *Madame*, lui dit-il, *vous n'avez pas beſoin de garant; votre viſage montre aſſez de qui vous tenez le jour*. *Milton* étoit très-ſobre; il ne buvoit preſque pas de vin, & ne mangeoit que des nourritures ſimples: ce régime étoit néceſſaire à un homme tourmenté de la goutte. Il aima toujours les exercices du corps, particuliérement les armes. Lorſqu'il eut perdu la vue, il fit faire une machine, dans laquelle il ſe faiſoit balancer. Il ſe levoit très-matin, & étudioit juſqu'à ſon dîner, après lequel il s'amuſoit à jouer de quelque inſtrument, ou à chanter. Il avoit la voix belle, & étoit habile dans la muſique. L'étude étoit ſa paſſion dominante. Il poſſédoit l'hiſtoire, les mathématiques, la philoſophie, la théologie, les langues anciennes & modernes. Il mettoit l'italien fort au-deſſus du françois: & comment ne lui auroit-il pas donné la

préférence ? nos bons écrivains n'avoient point encore paru. Après l'Ecriture-ſainte, ſon livre favori étoit *Homere*, qu'il ſavoit preſque par cœur. Outre ſes *Poëmes*, on a de lui un grand nombre d'écrits de controverſe, dans leſquels il regne un ton de déclamateur. Toutes les *Œuvres de Milton* furent imprimées à Londres, en 1699 en 3 vol. in-folio. On mit dans les 2 premiers ce qu'il a écrit en anglois, & dans le 3e ſes Traités latins. On trouve à la tête de cette édition la *Vie* de *Milton*, par *Toland*. *Thomas Birch* en donna une meilleure édition à Londres, en 1738, en 3 vol. in-fol., avec le portrait de *Milton* à la tête. *Peck* publia à Londres, en 1740, in-4°, de nouveaux Mémoires anglois ſur la vie & les productions poëtiques de *Milton*, avec quelques écrits de ce célebre écrivain qui ſont curieux. Ses principaux ouvrages ſont: I. *Traité de la Réformation de l'Egliſe Anglicane, & des cauſes qui l'ont empêchée juſqu'ici*, (1641) & IV autres Traités ſur le gouvernement de l'Egliſe en Angleterre. II. *Defenſio ſecunda*. III. *Defenſio pro ſe*, contre *Morus*, auquel il attribuoit le livre qui a pour titre: *Clamor Regii ſanguinis adversùs parricidas Anglos*, quoique ce livre fût de Pierre *du Moulin* le fils. IV. *Traité de la Puiſſance civile dans les matieres Eccléſiaſtiques*, 1659. V. *Milton* publia, en 1670, ſon *Hiſtoire d'Angleterre*; elle s'étend juſqu'à *Guillaume le Conquérant*, & n'eſt pas tout-à-fait conforme à l'original de l'auteur, les cenſeurs des livres en ayant effacé divers endroits. VI. *Artis Logicæ plenior Inſtitutio, ad Rami methodum accommodata*, 1672. VII. *Traité de la vraie Religion, de l'Héréſie, du Schiſme, de la Tolérance, & des meilleurs moyens qu'on puiſſe employer pour prévenir la propagation du Papiſme*. VIII. *Areopagitica* ou *Diſcours au Parlement en faveur de la liberté d'imprimer toutes ſortes de Livres, ſans en demander la permiſſion des examinateurs*. On voit par cet ouvrage, publié en 1645, que *Milton* vouloit en tout une liberté qui ne fût gênée par aucune loi. IX. Pluſieurs *Pieces de Poéſie*, en anglois & en latin, ſur divers ſujets. X. *Lettres familieres*, en latin... Les plus belles éditions de ſon *Paradis perdu*, en anglois, ſont celles de Londres, 1749, 3 vol. in-4°; celle de Birmingham, par *Baskerville*, 1760, 2 vol. in-8°. Les *Foulis* en ont donné une jolie édition à Glaſcow. Ses *Poéſies* ſéparées ſont 2 vol. in-12... *Voyez* la *Vie* de *Milton*, à la tête d'une des traductions citées du *Paradis perdu*; & les *Mémoires* de *Nicéron*, tome 25.

MIMEURES, (Jacques-Louis de Vallon, marquis de) maréchal de camp, chevalier de Saint-Louis, & membre de l'académie françoiſe, mort en 1719, eſt auteur d'une très-médiocre traduction, en vers françois, de l'*Art d'aimer* d'*Ovide*. Il fut mieux inſpiré, lorſqu'il fit paſſer en notre langue l'*Ode* d'*Horace*: *Mater ſæva Cupidinum*. Cette heureuſe imitation, qu'on trouve dans pluſieurs recueils, commence ainſi:

Cruelle Mere des Amours,
Toi que j'ai ſi long-temps ſervie, &c.

Le Marquis *de Mimeures* étoit un bel eſprit & un homme aimable. Son épouſe (Mlle *d'Achi*) étoit digne de lui, par les graces de l'eſprit, du caractere & de la figure.

MIMNERME, poëte & muſicien Grec, floriſſoit du temps de *Solon*. Il s'acquit une réputation immortelle par ſes Elégies. *Properce* dit, qu'en matiere d'amour, les vers de ce poëte valoient mieux que ceux d'*Homere*.

Plus in amore valet MIMNERMI verſus HOMERO.

Quelques ſavans le regardent comme l'inventeur de l'Elégie. Il eſt certain qu'il eſt le premier qui la tranſporta des funérailles à l'amour. Il ne nous reſte de lui que des fragmens, dont l'un des plus conſidérables ſe trouve dans *Stobée* avec d'autres Lyriques, 1568, in-8°.

MINARD, (Antoine) fils du tréſorier-général du Bourbonnois, parut avec éclat dans le barreau du Parlement de Paris. *François I*, qui eut occaſion de connoître ſes talens, lui donna différentes charges, & enfin celle de préſident à mortier l'an 1544. Dans le temps qu'on inſtruiſoit le procès du fameux conſeiller-clerc *Anne du Bourg*, le préſident *Minard*, zélé Catholique & l'un de ſes juges, fut tué d'un coup d'arquebuſe le 12 Décembre 1559, en revenant du palais. Les Calviniſtes furent accuſés publiquement d'être les auteurs de cet aſſaſſinat. On prétend qu'ils avoient apoſté, pour faire le coup, *Jacques Stuard*, gentilhomme fameux par pluſieurs attentats de cette eſpece. Arrêté & mis à la queſtion, il n'avoua rien. Mais les Calviniſtes eux-mêmes confirmerent les ſoupçons qu'on avoit contre lui, en menaçant le cardinal *de Lorraine* de le traiter comme *Minard* avoit été traité. On lui dit un jour :

Garde toi, Cardinal,
Que tu ne ſois traité,
A la Minarde,
D'une Stuarde.

On appeloit *Stuardes*, les balles empoiſonnées, dont on diſoit que *Jacques Stuard* ſe ſervoit. Quelques hiſtoriens ajoutent que le fils du préſident aſſaſſiné faiſant des recherches pour découvrir les meurtriers, on lui fit dire que » s'il ne » reſtoit tranquille, on lui en fe- » roit autant qu'à ſon pere «. L'un des ſujets de reſſentiment qu'avoient les Calviniſtes contre le préſident *Minard*, fut, ſelon *Bourgueville*, qu'il avoit dit librement à *Henri II* ſon avis contre un rebelle de grande autorité. Ce rebelle, que *Bourgueville* ne veut point nommer, étoit vraiſemblablement, (dit *Amelot de la Houſſaie*,) le prince *de Condé*, l'un des chefs du parti, dont le préſident *Minard* avoit peut-être conſeillé la mort.

MINELLIUS, (Jean) habile humaniſte Hollandois, né à Rotterdam vers 1625, y enſeigna les belles lettres, & mourut vers 1683. On a de lui des *Notes* courtes & claires ſur *Térence*, *Salluſte*, *Virgile*, *Horace*, *Florus*, *Valere-Maxime*, &c. Le Pere *Jouvenci*, Jéſuite, s'eſt ſervi de quelques-unes, ainſi que les autres commentateurs, qui ont ſouvent copié ce ſavant humaniſte. Ses remarques ne ſont ordinairement que grammaticales; & il a un peu négligé les explications mythologiques, hiſtoriques & géographiques.

MINERVE *ou* PALLAS, Déeſſe de la Sageſſe, de la Guerre & des Arts, fut fille de *Jupiter*, qui ayant dévoré la nymphe *Methis*, conçut par ce moyen, & fit ſortir de ſon cerveau la Déeſſe armée de pied en cap. Son pere ſe fit donner un coup de hache ſur la tête par *Vulcain*, pour la mettre au monde. *Minerve* & *Neptune* diſputerent à qui donneroit un nom à la ville de Cécropie. Celui qui produiroit ſur le champ la plus belle choſe, devoit avoir cet honneur. Elle fit ſortir de terre, avec ſa lance, un olivier fleuri; & *Neptune*, d'un coup de ſon trident, fit naître un cheval, que quelques-uns préten-

dent être le cheval *Pégaſe*. Les Dieux décidèrent en faveur de *Minerve*, parce que l'olivier eſt le ſymbole de la paix : & elle appela cette ville Athenes, nom que les Grecs donnoient à cette Déeſſe. *Pallas* eſt repréſentée avec le caſque ſur la tête, l'égide au bras, tenant une lance, comme Déeſſe de la Guerre, & ayant auprès d'elle une chouette & divers inſtrumens de mathémathiques, comme Déeſſe des Sciences & des Arts. L'égide étoit une eſpece de bouclier dont *Jupiter* lui avoit fait préſent dans le temps de la guerre de Troye, & ſur laquelle étoit la tête de *Méduſe*. *Minerve* refuſa conſtamment de ſe marier, & conſerva toujours ſa virginité. La chouete étoit ſon oiſeau favori, & l'olivier l'arbre qui lui étoit conſacré. Elle avoit pluſieurs noms relatifs aux différens attributs qu'on lui donnoit. Elle s'appeloit *Armipotens*, comme Déeſſe de la Guerre ; *Cæſia*, parce qu'elle avoit les yeux bleus ; *Medica*, à cauſe qu'elle ſe mêloit de médecine ; *Pallas*, ce nom lui venoit du géant Pallas qu'elle avoit tué, ou plutôt de ſa pique qu'elle balançoit ; *Tritonia*, du marais Tritonis en Lybie, ſur les bords duquel elle s'étoit montrée pour la premiere fois en ces lieux, ou, ſelon d'autres, de Gnoſſe ville de Crete, qui s'appeloit anciennement *Tritta*, où elle étoit née. *Erichton* fils de *Vulcain*, inſtitua des fêtes en ſon honneur, appelées *Panathénées*. Elles ſe célébroient en commun par les peuples de l'Attique. Chaque bourgade donnoit un bœuf pour les ſacrifices, afin qu'il y eût ſuffiſamment de quoi faire un feſtin à tous les aſſiſtans. On diſtinguoit deux ſortes de Panathénées, les grandes & les petites. Les premieres ſe célébroient tous les cinq ans, & les petites tous les ans. On faiſoit pendant ces fêtes des eſpeces de proceſſions appelées Pompes, *Pompæ*, où chacun portoit une branche d'olivier. *Voyez* ARACHNÉ... MOMUS... ERICTHON... MENTOR... MÉDUSE... PARIS, &c. &c.

MINES-CORONEL, (Gregorio) définiteur général de l'ordre des Auguſtins, mort en 1623, fut ſecrétaire de la congrégation *De Auxiliis*. On a de lui un *Traité de l'Egliſe*, & une *Réfutation* de *Machiavel*.

MINI, (Paul) médecin de Florence au XVIe ſiecle, remplit ſon temps par les ſoins de ſa profeſſion & par l'étude de l'hiſtoire de ſa patrie. Son *Diſcours* en Italien *ſur la nature & l'uſage du Vin*, ne lui fit pas beaucoup d'honneur comme médecin. Ses compatriotes recherchent, avec plus de ſoin, ſes trois ouvrages ſur l'Hiſtoire de Florence. Le premier eſt un *Diſcours* Italien *ſur la nobleſſe de Florence & des Florentins* ; le IIe, des *Remarques* & *Additions* à ce Diſcours ; & le IIIe, la *Défenſe* des deux précédens. Ce dernier eſt le plus recherché. Il ne faut pas toujours ſe fier à cet auteur ; il y flatte beaucoup ſa patrie & ſes concitoyens.

MINIANA, (Joſeph-Emmanuel) né à Valence en Eſpagne en 1572, entra chez les religieux de la Rédemption, & mourut en 1630, à 58 ans, après avoir donné au public la continuation en latin de l'Hiſtoire de *Mariana*. On ne doit pas toujours compter ſur l'impartialité qu'il promet dans ſa préface, encore moins ſur un ſtyle auſſi élégant que celui de ſon modele.

MINITHYE, *Voyez* THALESTRIS.

MINORET, (Guillaume) muſicien François, mort dans un âge avancé, en 1716 ou 1717, obtint

une des 4 places de maître de muſique de la chapelle du roi. Ce muſicien a fait des *Motets* qui ont été goûtés; il ſeroit à ſouhaiter qu'ils fuſſent gravés. Parmi ſes ouvrages, on fait un cas ſingulier de ſes Motets ſur les Pſeaumes : *Quemadmodum deſiderat cervus... Lauda, Jeruſalem, Dominum... Venite, exultemus Domino... Niſi Dominus ædificaverit domum.*

I. MINOS Ier, fils de *Jupiter* & d'*Europe*, régna dans l'iſle de Crete l'an 1432 avant Jeſus-Chriſt, après l'avoir conquiſe. Il rendit ſes ſujets heureux par ſes lois & par ſes bienfaits. Il bâtit des villes ; il les peupla de citoyens vertueux, en écarta l'oiſiveté, la volupté, le luxe, les plaiſirs. Les jeunes gens y apprenoient à reſpecter les maximes & les coutumes de l'Etat. Les lois de *Minos*, fruits des longs entretiens qu'il avoit eus avec *Jupiter*, étoient encore dans toute leur vigueur du temps de *Platon*, plus de mille ans après la mort de ce légiſlateur. Il eut un fils nommé *Lycaſte*, pere de MINOS II roi de Crete, d'*Eaque* & de *Radamanthe*, qui exercerent la juſtice avec tant de rigueur, que la Fable feignit qu'ils avoient aux enfers l'emploi de Juges des humains. Le nom de MINOS (ſuivant M. *Bailly*) a un rapport ſingulier avec le mot MINNOR, qui, en langue du Nord, ſignifie *Etre puiſſant*.

II. MINOS III, roi de Crete, de la même famille que les précédens, régnoit l'an 1300 avant Jeſus-Chriſt. Il imita la ſévérité de ſes ancêtres dans l'adminiſtration de la juſtice; & fit pluſieurs lois qu'il prétendoit avoir reçues de *Jupiter*. Il défit les Athéniens & les Mégariens, auxquels il avoit déclaré la guerre pour venger la mort de ſon fils *Androgée*. Il prit Mégare par le ſecours de *Scylla*, fille de *Nijus*, roi de cette contrée, laquelle coupa à ſon pere le cheveu fatal, dont dépendoit la deſtinée des habitans, pour le donner à *Minos*. Il réduiſit les Athéniens à une ſi grande extrémité, que, par un article du traité qu'il leur fit accepter, il les contraignit de lui livrer tous les ans ſept jeunes hommes & ſept jeunes filles, pour être la proie du MINOTAURE. C'étoit un monſtre moitié homme & moitié taureau, né de *Paſiphaé*, femme de *Minos*, & d'un taureau. *Minos* enferma ce monſtre dans un labyrinthe, parce qu'il ravageoit tout, & ne ſe nourriſſoit que de chair humaine. *Théſée*, ayant été du nombre des jeunes Grecs qui en devoient être la proie, le tua, & ſortit du labyrinthe par le moyen d'un peloton de fil, qu'*Ariadne*, fille de *Minos*, lui avoit donné.

III. MINOS, *Voy.* MIGNAULT.

MINTURNI, (Antoine-Sébaſtien) après avoir profeſſé la rhétorique, fut évêque d'Ugento, puis de Cortone dans la Calabre, & mourut vers l'an 1570. Nous avons de lui : I. Des *Lettres*, à Veniſe, 1549, in-12. II. *L'Amore inamorato*, 1559, in-12. Ce livre fut approuvé par le cardinal *de Montalte*, depuis pape ſous le nom de *Sixte V.* III. *L'Arte Poëtica*, 1563, in-4°; & à Naples, 1725, in-4°.

I. MINUTIUS-AUGURINUS, (Marc.) conſul Romain, & frere de *Publ.-Minutius*, auſſi conſul, fut chef d'une famille illuſtre qui donna à la république pluſieurs grands magiſtrats. Il vivoit l'an 490 avant Jeſus-Chriſt. *Voyez* FABIUS, n° II.

II. MINUTIUS-FELIX, célebre orateur Romain au commencement du IIIe ſiecle, dont nous avons un *Dialogue*, intitulé *Octavius*. Il y introduit un Chrétien & un Païen, qui diſputent enſemble. C'eſt plu-

tôt la production d'un eſprit qui ſe délaſſe de ſes occupations, qu'un ouvrage compoſé avec ſoin. L'auteur s'occupe moins à établir le Chriſtianiſme dont il paroit connoître peu les myſteres, qu'à jeter du ridicule ſur les fables du Paganiſme. Il y a quelques paſſages qui ſemblent favoriſer le Matérialiſme. Cet ouvrage eſt écrit avec élégance, & ſe fait lire avec plaiſir. Nous en avons une excellente édition, publiée par *Rigault* en 1643; & une verſion paſſable par *d'Ablancourt*. On eſtime auſſi l'édition de cet auteur, imprimée en Hollande, 1672, in-8°, *cum notis Variorum*; celle de Cambridge, 1707, in-8°, donnée par *Jean Davis*; & celle de Leyde, 1709, in-8°.

MIOSSANS, (le Comte de) *Voyez* III. ALBRET.

I. MIPHIBOSETH, fils de *Saül* & de *Reſpha* ſa concubine, que *David* abandonna aux Gabaonites, avec *Armoni* ſon frere, & les cinq fils de *Michol* & d'*Adriel*. Le royaume de Juda étant attaqué par une cruelle famine qui porta par-tout la déſolation pendant trois ans, le pieux roi s'adreſſa au Seigneur pour ſavoir la cauſe de cette vengeance du Ciel, & apprit que c'étoit en punition de la cruauté de *Saül* à l'égard des Gabaonites. Pour fléchir la colere du Seigneur, *David* abandonna à ce peuple les malheureux enfans d'un pere coupable, qui furent mis à mort dans la ville de Gabaa, patrie de *Saül*. *Toſtat* obſerve qu'ils avoient ou imité la cruauté de leur pere, ou commis d'autres crimes qui avoient mérité cet abandon ſévere: obſervation conforme à l'Ecriture: *Propter Saül & domum ejus ſanguinum*. II. Reg. 21. 1.

II. MIPHIBOSETH, fils de *Jonathas* & petit-fils de *Saül*, étoit encore enfant, lorſque ces deux princes furent tués à la bataille de Gelboé. Sa nourrice, ſaiſie d'effroi à cette nouvelle, le laiſſa tomber, & cette chute le rendit boiteux. *David*, devenu poſſeſſeur du royaume, en conſidération de *Jonathas* ſon ami, traita favorablement ſon fils. Il lui fit rendre tous les biens de ſon aïeul, & voulut qu'il mangeât toujours à ſa table. Quelques années après, vers l'an 1040 avant Jeſus-Chriſt, lorſque *Abſalon* ſe révolta contre ſon pere, & le contraignit de ſortir de Jéruſalem, *Miphiboſeth* vouloit ſuivre *David*. *Siba* ſon domeſtique, profitant de l'infirmité de ſon maître, qui l'empêchoit d'aller à pied, courut vers *David* & accuſa *Miphiboſeth* de ſuivre le parti d'*Abſalon*. Le monarque, trompé par le rapport de ce méchant ſerviteur, lui donna tous les biens de *Miphiboſeth*; mais ce prince ayant prouvé ſon innocence, *David* qui ſe trouvoit dans des circonſtances où il ne croyoit pouvoir faire une entiere juſtice, ordonna qu'il partageroit avec ſon eſclave. *Miphiboſeth* fut aſſez généreux pour répondre qu'il les lui céderoit en entier, puiſqu'il avoit été aſſez heureux pour voir ſon maître & ſon roi rentrer triomphant dans ſon palais.

MIRABAUD, (Jean-Baptiſte de) ſecrétaire perpétuel de l'académie Françoiſe, mort le 24 Juin 1760, âgé de 86 ans, étoit né en Provence. Il fit honneur à ſa patrie par ſes talens & par ſa probité, qui lui mériterent la protection des grands & l'eſtime de ſes confreres. Un philoſophe célebre en a fait ce beau portrait: » Le » grand âge ne l'avoit point affaiſſé; » il n'avoit altéré ni les ſens, ni » les facultés intérieures. Les triſ- » tes impreſſions du temps ne s'é- » toient marquées que par le deſ-

» ſéchement du corps. A 86 ans, » M. *de Mirabaud* avoit encore le » feu de la jeuneſſe & la ſeve de » l'âge mûr : une gaieté vive & » douce, une ſérénité d'ame, une » aménité de mœurs qui faiſoient » diſparoître la vieilleſſe, ou ne » la laiſſoient voir qu'avec cette » eſpece d'attendriſſement qui ſup- » poſe bien plus que du reſpect. » Libre de paſſions, & ſans au- » tres liens que ceux de l'amitié, » il étoit plus à ſes amis qu'à lui- » même. Il a paſſé ſa vie dans une » ſociété dont il faiſoit les délices : » ſociété douce, quoiqu'intime, » que la mort ſeule a pu diſſou- » dre. Ses ouvrages portent l'em- » preinte de ſon caractere : plus » un homme eſt honnête, & plus » ſes écrits lui reſſemblent. M. *de* » *Mirabaud* joignoit toujours le » ſentiment à l'eſprit, & nous ai- » mons à le lire, comme nous ai- » mions à l'entendre ; mais il » avoit ſi peu d'attachement pour » ſes productions, il craignoit ſi » fort & le bruit & l'éclat, qu'il » a ſacrifié celles qui pouvoient le » plus contribuer à ſa gloire. Nulle » prétention, malgré ſon mérite » éminent ; nul empreſſement à ſe » faire valoir, nul penchant à » parler de ſoi ; nul déſir, ni ap- » parent, ni caché, de ſe mettre » au-deſſus des autres. Ses propres » talens n'étoient à ſes yeux que » des droits qu'il avoit acquis » pour être plus modeſte «. (Diſ- cours de M. *de Buffon* à l'acadé- mie Françoiſe.) *Mirabaud* s'eſt fait un nom par les deux ouvrages ſui- vans : I. *Traduction de la Jéruſalem délivrée* du *Taſſe*, 2 vol. in-12, pluſieurs fois réimprimée. C'étoit la meilleure avant celle de M. *le Brun*, qui a paru en 1776. Les gra- ces du poëte Italien ſont fort affoi- blies par *Mirabaud*. Le traducteur a effacé de l'original, tout ce qui auroit pu déplaire dans ſa copie ; mais il a pouſſé cette liberté un peu loin, & il a mieux ſu retran- cher les défauts, qu'imiter les beau- tés. II. *Roland furieux, Poëme tra- duit de l'Arioſte*, 1741, en 4 vol. in-12. Dans cette verſion *Mirabaud* a ſupprimé des octaves entieres. Il a rendu le ſens de ſon auteur, mais rarement ſes graces. Ce *mulle & facetum* de l'*Arioſte*, cette urba- nité, cet atticiſme, cette bonne plaiſanterie répandue dans tous ſes chants, n'ont été (dit *Voltaire*) ni rendus, ni même ſentis par *Mirabaud*, qui ne s'eſt pas douté que l'*Arioſte* railloit de toutes ſes imaginations. Sa traduction eſt pré- cédée d'une *Vie* de l'*Arioſte*, d'un jugement ſur cet auteur, & ſur quelques-uns des traducteurs qui l'avoient précédé. [On a mis ſous le nom de cet académicien, après ſa mort, un Cours d'Athéiſme ſous le titre de *Syſtême de la Nature*, 1770, en 2 vol. in-8°, qui n'eſt qu'un réchauffé du Spinoſiſme. Il eſt inutile d'avertir que cette inſo- lente Philippique contre Dieu, at- tribuée peut-être témérairement à un académicien de Berlin, n'eſt pas de *Mirabaud*.) III. On a en- core de lui une petite brochure, in-12, ſous ce titre : *Alphabet de la Fée Gracieuſe*, 1734.

MIRABELLA, (Vincent) hiſ- torien de Sicile au XVIIe ſiecle, s'eſt fait un nom par une Hiſ- toire fort rare, même en Italie, de l'ancienne Syracuſe. Elle fut imprimée à Naples en 1613, in- folio, ſous ce titre : *Dichiarazione della pianta delle antiche Syracuſe.* L'auteur y explique avec ſaga- cité pluſieurs médailles relatives à cette ville, & y donne la liſte & l'hiſtoire des princes qui l'ont poſ- ſédée.

MIRAMION, (Marie Bonneau dame de) née à Paris le 2 No-

vembre 1629, de *Jacques Bonneau*, ſeigneur de Rubelle, fut mariée en 1645 à *Jean-Jacques de Beauharnois*, ſeigneur de Miramion, qui mourut la même année. Sa jeuneſſe, ſa fortune & ſa beauté la firent rechercher, mais inutilement, par ce qu'il y avoit de plus diſtingué & de plus aimable. *Buſſi-Rabutin*, violemment amoureux d'elle, la fit enlever. La douleur qu'elle en éprouva, la jeta dans une maladie qui la conduiſit preſqu'au tombeau. Dès qu'elle eut recouvré ſa ſanté, elle l'employa à viſiter & à ſoulager les pauvres & les malades. Les guerres civiles de Paris augmenterent le nombre des miſérables de cette grande ville. Madame de *Miramion*, touchée de leurs malheurs, vendit ſon collier eſtimé 24000 livres, & ſa vaiſſelle d'argent. Elle fonda enſuite la maiſon du *Refuge* pour les femmes & les filles débauchées qu'on enfermeroit malgré elles; & la maiſon de *Ste Pélagie*, pour celles qui s'y retireroient de bonne volonté. En 1661, elle établit une Communauté de 12 filles, appelée la *Sainte Famille*, pour inſtruire les jeunes perſonnes de leur ſexe & pour aſſiſter les malades. Elle la réunit enſuite à celle de *Ste-Geneviève*, qui avoit le même objet. Ses bienfaits mériterent qu'on donnât à ces filles le nom de *Dames Miramionnes*. Elle fonda, dans ſa maiſon, des Retraites deux fois l'année pour les dames, & quatre fois par an pour les pauvres. Cette communauté eſt une de celles de Paris où le ſexe reçoit la meilleure éducation. Le dévouement héroïque & la profonde ſageſſe de Mad^e de *Miramion* y ſubſiſtent toujours, & de plus ſes vertueuſes diſciples y exercent encore chaque jour les devoirs de l'hoſpitalité. Les pauvres y ſont ſaignés, panſés & médicamentés de leurs mains. Madame de *Miramion* conduiſit ſa famille, avec une prudence & une régularité admirables. Elle fit un grand nombre d'autres œuvres de piété & de charité, & mourut ſaintement le 24 Mars 1696, à 66 ans. L'abbé de *Choiſy* a écrit ſa *Vie*, imprimée à Paris en 1706, in-4°: elle eſt curieuſe & édifiante. Les remedes de Mad^e de *Miramion* ont été ſouvent employés avec ſuccès.

MIRANDE, *ou* MIRANDOLE, *Voyez* PIC.

MIRAUMONT, (pierre de) natif d'Amiens, fut conſeiller en la chambre du Tréſor à Paris, & lieutenant de la prévôté de l'Hôtel. Ses ouvrages ſont: I. *Origine des Cours Souveraines*, Paris 1612, in-8°. II. *Mémoires ſur la Prévôté de l'Hôtel*, 1615, in-8°. III. *Traité des Chancelleries*, 1610, in-8°. Ils ſont remplis d'érudition & de recherches curieuſes. L'auteur mourut en 1611, à 60 ans.

MIRE, (Aubert le) *Miræus*, naquit à Bruxelles en 1573. *Albert* archiduc d'Autriche, le fit ſon premier aumônier & ſon bibliothécaire. *Le Mire* étoit neveu de *Jean le Mire*, évêque d'Anvers. Il devint doyen de cette égliſe en 1624, & travailla toute ſa vie pour le bien de l'Egliſe & de ſa patrie. Il mourut à Anvers le 19 Octobre 1640, à 67 ans. *Le Mire* (dit *Baillet*) doit en partie ſa réputation aux matieres qu'il a traitées, plutôt qu'à la forme qu'il leur a donnée. Quelque prévention qu'on ait pour ſon mérite, les perſonnes éclairées jugent qu'à la vérité il étoit actif, curieux & laborieux; mais peu exact, & quelquefois même peu judicieux. On a de lui: I. *Elogia illuſtrium Belgii Scriptorum*; Anvers 1609, in-4°. Ce livre ne renferme que

quelques

quelques circonſtances & quelques dates de la vie de ceux dont il fait des éloges, quelquefois outrés. II. *Vita Juſti Lipſii*, 1609, in-8°, & dans ſes Eloges. III. *Origines Benedictinæ*, Cologne, 1614, in-8°. IV. *Origines Carthuſianorum*, Cologne, 1609, in-8°. *Le Mire* a fait ſéparément l'Hiſtoire de l'origine des différens ordres. Enſuite il a recueilli les *Origines Monaſtiques*, en quatre livres en latin, Cologne, 1620; mais cet ouvrage eſt trop abrégé & aſſez peu ſoigné. V. *Bibliotheca Eccleſiaſtica*, 2 vol. in-folio, 1639-1649. Le P. *Labbe* dit que *le Mire* n'eſt riche que des dépouilles de *Bellarmin*, aux recherches duquel il n'a ajouté que quelques fautes. VI. *Opera Hiſtorica & Diplomatica*, &c. C'eſt un recueil de Chartres & de Diplômes ſur les Pays-Bas. La meilleure édition eſt de 1724, deux vol. in-folio, par *Foppens* qui l'a enrichie de notes, de corrections & d'augmentations. Ce recueil a été augmenté de deux volumes de Supplément, 1734-1748. VII. *Rerum Belgicarum Chronicon*: ouvrage utile pour l'Hiſtoire des Pays-Bas. VIII. *De rebus Bohemicis*, in-12.

MIREPOIX, *Voyez* LEVIS.

MIREVELT, (Michel-Janſon) peintre Hollandois, né à Delft en 1588, mort dans la même ville en 1641; s'eſt adonné principalement au portrait, genre dans lequel il réuſſiſſoit parfaitement. Il a auſſi repréſenté des *Sujets d'Hiſtoire*, des *Embochades*, & des *Cuiſines* pleines de gibier: tableaux rares & recherchés, pour le bon ton de couleur, la fineſſe & la vérité de la touche. Il laiſſa un fils, ſon élève.

MIRIS, *Voyez* MIERIS.

MIRIWEYSS, fameux rebelle de Perſe, qui en 1722 ſe ſouleva contre le Sophi. Il étoit fils de cet émir qui avoit enlevé la province de Candahar au Sophi, légitime ſouverain. Il prenoit le titre de *Prince de Candahar*. La religion avoit été le prétexte de la révolte de l'émir. Il n'avoit d'autre deſſein, diſoit-il, que d'obliger le Sophi à embraſſer la doctrine de *Mahomet*, & à abjurer celle d'*Ali*. Son fils, qui commandoit un corps de 1200 hommes, remporta la 1re victoire ſur le Sophi le huit Mars 1722, & s'empara de la ville d'Iſpahan. Il s'y montra non ſeulement un vainqueur cruel, mais un barbare violateur des traités que les rois de Perſe ont faits avec les marchands de l'Europe pour la ſureté de leurs marchandiſes. Cette victoire accrédita le rebelle. Il ſe vit appuyé, en 1724, du Mogol & du Turc. Mais les affaires changerent de face en 1725. La cour Ottomane ouvrit les yeux ſur les deſſeins de l'uſurpateur, retira ſes troupes, & commença même d'agir contre lui. *Miriweyſs* fit face à tout; il ſe défendit contre le Turc avec valeur, & remporta ſur lui pluſieurs avantages. Mais au milieu de ſes ſuccès, *Eſchrepchan*, fils de ſa femme, que le rebelle avoit enlevée à ſon mari légitime (prince d'une partie de la province de Candahar,) irrité de cette inſulte, le tua au mois d'Octobre 1725.

MIROFLEDE, *Voyez* INGOBERGE.

MIRON, (Charles) célebre évêque d'Angers, fils du premier médecin du roi *Henri III*, fut nommé par ce prince à l'évêché d'Angers, en 1588, à l'âge de 18 ans. Il s'en démit, & après avoir vécu long-temps ſimple eccléſiaſtique, le cardinal de *Richelieu* le fit nommer de nouveau évêque d'Angers en 1621. *Louis XIII* le transféra en 1626, à l'archevêché de Lyon, où

il mourut le 6 Août 1628, le plus ancien prélat de France, après avoir joui d'une réputation qui eſt aujourd'hui preſqu'entiérement éteinte. C'étoit un homme d'un génie remuant & inquiet. Etant évêque d'Angers, il s'étoit élevé fortement contre les appels comme d'abus, & avoit excommunié l'archidiacre de ſa cathédrale, pour s'être ſervi de ce moyen contre les procédures de ce prélat; mais le parlement de Paris, par arrêt de l'an 1623, l'obligea à révoquer cette excommunication, & lui défendit de procéder à l'avenir par de telles voies.

MISÉRICORDE, (les *Filles de la*) *Voyez* MARIE-MAGDELEINE *de la Trinité*, au N° 23 *Marie* & *Yvan*.

MISITHÉE, *Voyez* III. GORDIEN. Il étoit beau-pere de cet empereur, qui ſe conduiſit par ſes conſeils, & qui lui dut toute la proſpérité de ſon regne. Il mourut l'an 243 de Jeſus-Chriſt, & laiſſa par ſon teſtament tout ſon bien à la république, ou plutôt à la ville de Rome. On prétend que ſa mort fut hâtée par *Philippe*, qui lui ſuccéda dans la charge de préfet du prétoire, & qui fut depuis empereur. *Miſithée* étoit attaqué d'une dyſſenterie. Au lieu du remede que les médecins avoient ordonné, *Philippe* en fit ſubſtituer un autre, qui emporta le malade. On peut juger coupable de ce crime, dit *Crevier*, celui qui en recueillit le fruit.

MISRAIM, *Voyez* MEZRAÏM.

MISSON, (Maximilien) brilla d'abord au parlement de Paris en qualité de conſeiller pour les Réformés. Après la révocation de l'édit de Nantes, il ſe retira en Angleterre, où il fut zélé Proteſtant: ce zele tenoit beaucoup de la petiteſſe & de l'emportement. Il mourut à Londres en 1721, dans un âge aſſez avancé. On a de lui: I. Un livre intitulé, *Nouveau Voyage d'Italie*, dont la meilleure édition eſt celle de la Haye, 1702, en 3 vol. in-12. Cet ouvrage, ainſi que tous les autres de *Miſſon*, eſt rempli de contes ſatiriques ſur la croyance de l'Egliſe Romaine, & ſur quelques pratiques qui ne ſont pas le fonds de cette croyance. Il a plus fait de tort à ſon auteur, qu'à la religion Catholique. On y trouve d'ailleurs des choſes curieuſes, du ſavoir, & quelquefois de bonnes plaiſanteries. Mais on lit peu ce *Voyage*, depuis que nous avons ceux de M.rs *Groſley*, *Richard* & *Lalande*... *Addiſſon* l'a augmenté d'un 4.e volume, Paris, 1722, moins piquant que les trois premiers. Le pere *Labbat*, qui blâme ſi ſouvent *Miſſon* de chercher des bons mots, tâche pourtant d'être auſſi plaiſant que lui, & n'y réuſſit pas toujours. II. *Le Théâtre ſacré des Cevenes*, ou *Récit des Prodiges arrivés dans cette partie du Languedoc, & des petits Prophetes*, Londres, 1707, in-8°. Le reproche de crédulité & de faux zele, qu'on a fait à l'ouvrage précédent, doit être encore appliqué à celui-ci. *Miſſon* étoit né avec beaucoup d'eſprit & de raiſon; mais le fanatiſme changea ces qualités en enthouſiaſme & en délire. III. *Mémoires d'un Voyageur en Angleterre*, in-12, la Haye, 1698.

MITHRIDATE, dit *Eupator*, roi de Pont, monta ſur le trône dans ſa 12.e année, la 123.e avant Jeſus-Chriſt, après la mort de ſon pere *Mithridate Evergete* ou *le Bienfaiſant*. Confié à des tuteurs ambitieux, il ſe précautionna contre le poiſon qu'ils auroient pu lui donner, en faiſant uſage tous les jours des venins les plus ſubtils. La chaſſe

& les autres exercices violens occupèrent ſa jeuneſſe ; il la paſſa dans les campagnes & dans les forêts, & y contracta une dureté féroce, qui dégénéra bientôt en cruauté. *Laodice* ſa ſœur, femme d'*Ariarathe* roi de Cappadoce, avoit 2 enfans qui devoient hériter du trône de leur pere : *Mithridate* les fit périr avec tous les princes de la famille royale, & mit ſur le trône un de ſes propres fils, âgé de huit ans, ſous la tutele de *Gordius*, l'un de ſes favoris. *Nicomede* roi de Bithynie, craignant que *Mithridate*, maître de la Cappadoce, n'envahît ſes états, ſuborna un jeune-homme, afin qu'il ſe dît troiſieme fils d'*Ariarathe* ; & envoya à Rome *Laodice*, qu'il avoit épouſée après la mort du roi de Cappadoce, pour aſſurer le ſénat qu'elle avoit eu trois enfans, & que celui qui ſe préſentoit étoit le troiſieme. *Mithridate* uſa du même ſtratagême, & envoya à Rome *Gordius*, gouverneur de ſon fils, pour aſſurer le ſénat, que celui à qui il avoit fait tomber la Cappadoce, étoit fils d'*Ariarathe*. Le ſénat, pour les accorder, ôta la Cappadoce à *Mithridate* & la Paphlagonie à *Nicomede*, & déclara libres les peuples de ces deux provinces. Mais les Cappadociens, ne voulant pas jouir de cette liberté, choiſirent pour roi *Ariobarzane*, qui dans la ſuite s'oppoſa aux grands deſſeins que *Mithridate* avoit ſur toute l'Aſie. Telle fut l'origine de la haine de ce roi de Pont contre les Romains. Il porta ſes armes dans l'Aſie mineure & dans les colonies Romaines, & y exerça par-tout des cruautés inouïes. Pour mériter de plus en plus la haine de Rome, il fit égorger, contre le droit des gens, tous les ſujets de la république établis en Aſie. *Plutarque* fait monter le nombre des victimes à 150 mille ; *Appien* le réduit à 80 mille. *Plutarque* n'eſt pas croyable, & *Appien* même exagere. Il n'eſt pas vraiſemblable que tant de citoyens Romains demeuraſſent dans l'Aſie mineure, où ils avoient alors très-peu d'établiſſemens. Mais, quand ce nombre ſeroit réduit à la moitié, *Mithridate* n'en ſeroit pas moins abominable. Tous les hiſtoriens conviennent que le maſſacre fut général, que ni les femmes ni les enfans ne furent épargnés. *Aquilius*, perſonnage conſulaire, chef des commiſſaires Romains, fait priſonnier par le vainqueur, fut conduit à Pergame, où il lui fit verſer de l'or fondu dans la bouche ; *pour venger*, diſoit-il, *les Pergamiens de l'avarice des Romains*. *Sylla*, envoyé contre lui, remporta, proche d'Athenes, une premiere victoire ſur *Archelaüs*, l'un des généraux de *Mithridate*. Une autre défaite ſuivit de près celle-là, & fit perdre au roi de Pont, la Grece, la Macédoine, l'Ionie, l'Aſie, & tous les autres pays qu'il s'étoit ſoumis. Il perdit plus de 200,000 hommes dans ces différens combats. Auſſi malheureux ſur mer que ſur terre, il fut battu dans un combat naval, & perdit tous ſes vaiſſeaux. Toute la Grece rentra ſous l'obéiſſance des Romains. Pluſieurs peuples d'Aſie, irrités contre le monarque vaincu, ſecouerent ſon joug tyrannique. Cette ſuite d'adverſités diminua l'orgueil de *Mithridate* ; il demanda la paix, & on la lui accorda l'an 84 avant Jeſus-Chriſt. Les articles du traité portoient qu'il payeroit les frais de la guerre, & qu'il ſe borneroit aux états dont il avoit hérité de ſon pere. Le roi de Pont ne ſe hâta point de ratifier

fier ce traité ignominieux. Il travailla ſourdement à ſe faire des alliés & des ſoldats ; il eut l'un & l'autre. Ses forces, jointes à celles de *Tigrane* roi d'Arménie, ſon beau-pere, formerent une armée de 140,000 hommes de pied, & de 16000 chevaux. Il conquit ſur la république toute la Bithynie, & avec d'autant plus de facilité, que, depuis la derniere paix faite avec lui, on avoit rappelé en Europe la meilleure partie des légions. *Lucullus*, conſul cette année, vole au ſecours de l'Aſie. *Mithridate* aſſiégeoit Cyzique dans la Propontide : le conſul Romain, par un deſſein nouveau, l'aſſiégea dans ſon camp. La famine & la maladie s'y mirent bientôt, & *Mithridate* fut obligé de prendre la fuite. Une flotte qu'il envoyoit en Italie, fut détruite dans deux combats, l'an 87. Déſeſpéré de la perte de ſes forces maritimes, il ſe retire dans le ſein de ſon royaume : *Lucullus* l'y pourſuit, & y porte la guerre. Le roi de Pont le bat d'abord dans deux combats ; mais il fut entiérement vaincu dans un 3e. [*Voyez III.* BÉRÉNICE, & MONOPHILE.] Il n'évita d'être pris que par l'avidité des ſoldats Romains, qui s'amuſerent à dépouiller un mulet chargé d'or, qui ſe trouva près de lui par haſard ; ou plutôt à deſſein, ſi l'on en croit *Ciceron*, qui compare cette fuite de *Mithridate* à celle de *Médée*. Le vaincu déſeſpérant de ſauver ſes états, ſe retira chez *Tigrane*, qui ne voulut pas le voir, de peur d'irriter les Romains. Ce fut alors que, dans la crainte que les vainqueurs n'attentaſſent à l'honneur de ſes femmes & de ſes ſœurs, il leur envoya ſignifier de ſe donner la mort. *Monime*, une de ſes femmes, eſſaya de s'étrangler avec ſon bandeau royal, & ne pouvant y réuſſir ; elle préſenta ſon ſein au fer des ſatellites. *Glabrio* ayant été envoyé à la place de *Lucullus*, ce changement fut très-avantageux à *Mithridate*, qui recouvra preſque tout ſon royaume. *Pompée* s'offrit pour le combattre, & le vainquit auprès de l'Euphrate l'an 65 avant Jeſus-Chriſt. Il étoit nuit quand les deux armées ſe rencontrérent, la lune éclairoit les combattans ; comme les Romains l'avoient à dos ; elle alongeoit leurs ombres : de façon que les Aſiatiques, qui les croyoient plus proches, tirerent de trop loin, & uſerent vainement leurs fleches. *Mithridate*, intrépide dans ce découragement général, s'ouvrit un paſſage à la tête de 800 chevaux, dont 300 ſeulement échapperent avec lui. *Tigrane*, auquel il demanda un aſile, le lui ayant refuſé, il paſſa chez les Scythes, qui le reçurent avec plus d'humanité que ſon beau-pere. Aſſuré de leur attachement, il forma des projets plus dignes d'un grand cœur que d'un eſprit ſage. Il ſe propoſa de pénétrer par terre en Italie, avec les forces de ſes nouveaux alliés, & d'aller attaquer les Romains dans le centre de leur empire. Il fut bientôt détrompé des eſpérances qu'il avoit conçues ſi légérement : les ſoldats épouvantés refuſerent de s'expoſer de nouveau. Dans cette extrémité il envoya demander la paix à *Pompée*, mais par des ambaſſadeurs. Le général Romain auroit voulu qu'il l'eût demandée lui-même en perſonne, & toutes les prieres furent inutiles. Le déſeſpoir prit alors chez lui la place d'un vain déſir de paix : il ne penſa plus qu'à périr les armes à la main. Mais ſes ſujets, qui aimoient plus la vie que la gloire, proclamerent roi

Pharnace ſon fils. Ce pere infortuné lui demande la permiſſion d'aller paſſer le reſte de ſes jours hors de ſes états qu'il lui ravit. Le fils dénaturé lui refuſe cette derniere conſolation, & prononce contre l'auteur de ſa vie ces horribles paroles : *Qu'il meure ! Mithridate*, pour comble d'horreur, les entend ſortir de la bouche de ſon fils ; & tranſporté de douleur & de rage, il lui répond par cette imprécation : *Puiſſes-tu ouïr un jour de la bouche de tes enfans, ce que la tienne prononce maintenant contre ton pere ...!* Il paſſe enſuite tout furieux dans l'appartement de la reine, lui fait avaler du poiſon & en prend lui-même ; mais le trop fréquent uſage qu'il avoit fait des antidotes, & ſur-tout de celui qui porte ſon nom, en empêcha l'effet. Le fer dont il ſe frappa à l'inſtant d'une main caduque & mal aſſurée, ne l'ayant bleſſé que légérement ; un officier Gaulois lui rendit, à ſa priere, le funeſte ſervice de l'achever, l'an 64 avant Jeſus-Chriſt. Ce malheureux prince avoit quelque choſe de la férocité d'*Annibal* ; mais il avoit auſſi beaucoup de ſon courage. Maître d'un grand état, tourmenté d'une ambition ſans bornes, joignant à beaucoup de valeur, du génie & de l'expérience, actif & capable des plus vaſtes deſſeins, il auroit fait trembler Rome, s'il n'avoit eu à combattre les *Sylla*, les *Lucullus* & les *Pompée*. Il ſoutint 20 ans la guerre contre les Romains à diverſes fois, & la derniere dura 11 années. Il cultiva les lettres au milieu de la guerre, & il les auroit protégées dans la paix ; mais il ne fut preſque jamais tranquille.

MIZAULD, (Antoine) en latin *Mizaldus*, médecin de Montluçon dans le Bourbonnois, au lieu d'exercer ſa profeſſion, s'appliqua aux mathématiques, à l'aſtrologie, & à la recherche des ſecrets de la nature. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, peu dignes d'être tirés de l'oubli ; s'ils ne renfermoient quelques traits curieux & ſinguliers, qu'il faut démêler à travers les menſonges, que lui dictoient une crédulité aveugle, & une démangeaiſon extraordinaire à débiter des fadaiſes. Il a été très-bien peint dans ce vers :

Quælibet à quovis mendacia credere promptus.

La Monnoie dit » qu'il a fait en latin » des fautes qu'on ne pardonneroit » pas à un écolier de cinquieme «. Ses principaux livres ſont : I. *Phenomena, ſeu Temporum ſigna*, in-8° ; traduit en françois, ſous le titre de *Mirouer du Temps*, 1547, in-8°. II. *Planetologia*, in-4°. III. *Cometographia*. IV. *Harmonia cœleſtium Corpor. & humanorum*, traduit en françois par *de Montlyard*, 1580, in-8°. V. *De arcanis Naturæ*, in-8°. VI. *Ephemerides Aëris perpetuæ*, in-8°. VII. *Methodica Peſtis deſcriptio, ejus præcautio & ſalutaris curatio* ; traduit en françois, 1562, in-8°. VIII. *Opuſcula de re medicâ*, Coloniæ, 1577, in-8°. IX. *Hortorum ſecreta... & auxilia*, 1575, in-8°. &c. &c. Cet écrivain bizarre mourut à Paris en 1578, dans un âge avancé.

MNEMOSYNE, ou la Déeſſe MÉMOIRE. *Jupiter* l'aima tendrement, & eut d'elle les neuf *Muſes* ; elle en accoucha ſur le Mont Piérius. Cette fable eſt philoſophique. Les Déeſſes des beaux-arts, toutes filles de Mémoire, prouvent que, ſans mémoire, on ne peut nourrir ſon eſprit, ni fortifier ſon jugement.

MNESTHÉE. *Voy.* MENESTHÉE.

MNESTHÉE, affranchi de l'empereur *Aurélien*, fut cauſe de la

mort de ſon maître. *Voyez* AURELIEN.

MOAB, naquit de l'inceſte de *Loth* avec ſa fille aînée, vers l'an 1897 avant Jeſus-Chriſt. Il fut pere des Moabites, qui habiterent à l'Orient du Jourdain & de la Mer-Morte, ſur le fleuve Arnon. Les fils de *Moab* conſtruirent ce pays ſur les géans *Enacim*; & les Amorrhéens, dans la ſuite, en reprirent une partie ſur les Moabites.

MOAVIAS, ou MOAVIE, général du calife *Othman*, vers l'an 643 de Jeſus-Chriſt, fit beaucoup de conquêtes, & vengea la mort de ce prince. Il obtint le califat par la ruſe ingénieuſe d'*Amrou*: (*Voy.* ce mot.) C'eſt ce *Moavias*, qui, s'étant rendu maître de l'iſle de Rhodes en 667, fit briſer le célebre Coloſſe du *Soleil*, du ſculpteur *Charès*, & en fit porter les morceaux à Alexandrie ſur 900 chameaux. Il mourut en 680... *Voyez* auſſi l'art. I. MAHOMET (le *Prophete*) vers la fin.

MOCENIGO, (Louis) noble Vénitien, d'une famille illuſtre, qui a donné pluſieurs doges à ſa patrie, obtint cette dignité en 1570. Il ſe ligua avec le pape & les Eſpagnols, contre les Turcs qui avoient pris l'iſle de Chypre. *Sébaſtien Veneri* commandoit les galeres de la république; *Marc-Antoine Colonne*, celles de l'Egliſe; & Don *Juan d'Autriche*, celles du roi d'Eſpagne. L'armée Chrétienne gagna la célebre bataille de Lépante, le ſept Octobre de l'an 1571. *Louis Mocenigo* mourut l'an 1576, après avoir gouverné avec beaucoup de prudence & de bonheur... Un de ſes deſcendans, (*Sébaſtien* MOCENIGO), qui avoit été provéditeur général de la mer, général de la Dalmatie, & commiſſaire plénipotentiaire de la république pour le réglement des limites avec les commiſſaires Turcs, fut élu doge le 28 Août 1722, & ſoutint avec honneur la gloire de ſon nom; il mourut en 1732.... Il y a encore eu de cette famille *André* MOCENIGO, qui vivoit en 1522, & qui fut employé dans les grandes affaires de la république, qu'il manîa avec ſuccès. On a de lui deux ouvrages hiſtoriques: I. *De bello Turcarum*. II. *La Guerra di Cambrai 1500 & 1517*; Veniſe, 1544, in-8°. L'auteur n'y flatte pas les puiſſances liguées contre Veniſe. L'abbé *Dubos* en a profité dans ſon *Hiſtoire de la Ligue de Cambrai*.

MODEL, (N...) docteur en médecine, né à Neuſtadt en Franconie, paſſa en Ruſſie l'an 1737. Il eut la direction des apothicaireries impériales, fut reçu dans pluſieurs académies, & mourut à Peterſbourg le 2 Avril 1775, à 64 ans. Il a publié pluſieurs ouvrages de chimie & d'économie, que M. *Parmentier* a traduits en françois ſous le titre de: *Récréations phyſiques, économiques & chimiques*, Paris, 1774, 2. vol. in-8°.

MODENE, *Voyez* ALFONSE D'EST... & les *TABLES Chronologiques*, article pénultieme.

MODESTUS, abbé du monaſtere de Sainte-Théodoſe, puis évêque de Jéruſalem en 632, eſt connu par des *Homélies* dont *Photius* a donné des extraits. Il dit dans la premiere, que *Marie-Magdeleine* étoit morte à Epheſe, où elle étoit allée trouver *S. Jean-l'Evangéliſte*, après la mort de la *Sainte Vierge*. *Modeſtus* mourut l'an 633.

MODREVIUS, (André Fricius) ſecrétaire de *Sigiſmond-Auguſte*, roi de Pologne, au milieu du XVIe ſiecle, avoit beaucoup d'eſprit; mais il le déshonora, *dicendo quæ non oportuit, ſcribendo quæ non licuit, agendo quæ non decuit*. Son traité *De là RÉFORME de l'Etat*, le fit chaſſer

de Pologne & dépouiller de ſes biens. Il fut un malheureux vagabond, qui flotta toute ſa vie entre les Sociniens & les Luthériens, & qui finit par être mépriſé des uns & des autres. Il travailla beaucoup à réunir toutes les ſociétés Chrétiennes en une même communion; & *Grotius* le compte entre les conciliateurs de religion. Son principal ouvrage, *De Republicâ emendandâ*, Bâle, 1569, in-fol., eſt en 5 livres : le 1er traite *de Moribus*; le 2e, *de Legibus*; le 3e, *de Bello*; le 4e, *de Eccleſiâ*; & le 5e, *de Scholâ*. L'eſprit républicain dicta cet ouvrage; mais ce n'eſt pas toujours le goût qui l'a dirigé. Son traité *De Originali peccato*, 1562, in-4°, renferme des choſes hardies.

I. MŒBIUS, (Godefroi) profeſſeur de médecine à Iene, né à Laucha en Thuringe l'an 1611, devint premier médecin de *Frédéric-Guillaume* électeur de Brandebourg, d'*Auguſte* duc de Saxe, & de *Guillaume* duc de Saxe-Weimar. Il mourut à Hall en Saxe en 1664, âgé de 53 ans, après avoir publié pluſieurs ouvrages de médecine, qui décelent un homme qui joignoit la théorie à la pratique, & qui avoit autant étudié la nature que les livres. Les principaux ſont : I. *Les fondemens Phyſiologiques de la Médecine*, 1678, in-4°. II. *De l'uſage du Foie & de la Bile*. III. *Abrégé des Elémens de Médecine*, Iene, 1690, in-fol. ouvrage ſuperficiel. IV. *Anatomie du Camphre*, Iene, 1660, in-4°. Tous ces ouvrages ſont en latin. *Godefroi* MŒBIUS, ſon fils, médecin comme lui, a donné *Synopſis medicinæ practicæ*, 1667, in-fol.

II. MŒBIUS, (George) théologien Luthérien, né auſſi à Laucha en Thuringe, l'an 1616, fut profeſſeur de théologie à Leipzig, & mourut le 28 Novembre 1697, à 81 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en latin. Le plus connu eſt ſon traité *De l'origine, de la propagation, & de la durée des Oracles des Païens*, contre *Vandale*. Le Pere *Baltus* a profité de cet ouvrage, dans ſa réfutation des *Oracles* de *Fontenelle*. On y remarque une grande étendue d'érudition.

MŒNIUS, (*Caius*) célebre conſul Romain, vainquit les anciens Latins. Il fut le premier qui attacha, près de la Tribune aux harangues, les *becs* & les *éperons* des navires, qu'il avoit pris à la bataille d'*Antium*, l'an 338 avant Jeſus-Chriſt : ce qui fit donner à cette Tribune le nom de *Roſtra*.

MOERBECA, (Guillaume) né vers l'an 1215 à Meerbeeck, près de Ninove, dans le Brabant, ſe fit dominicain, & fut diſciple d'*Albert-le-Grand*. Il devint enſuite chapelain & pénitencier des papes *Clément IV* & *Grégoire X*. Celui-ci l'envoya au ſecond concile général de Lyon, l'an 1274. Sa ſcience & ſes vertus furent récompenſées par l'archevêché de Corinthe (alors ſous la domination des Vénitiens), & les honneurs du *Pallium*. Monté ſur ce ſiége, il ſe conſacra entiérement aux devoirs paſtoraux, & à traduire des livres grecs en latin. On croit qu'il mourut avant la fin du 13e ſiecle. On a de lui une *Traduction* latine du *Commentaire* de *Simplicius* ſur les livres d'*Ariſtote, du Ciel & de la Terre*; Veniſe, 1563, in-fol. Il traduiſit tous les ouvrages d'*Ariſtote* à la ſollicitation de S. Thomas. On conſerve dans pluſieurs bibliotheques cette verſion manuſcrite, de même que la verſion des ouvrages de *Proclus* le Philoſophe.

MŒSTLIN, (Michel) célebre mathématicien, mourut en 1650 à Heidelberg, après y avoir long-temps enſeigné les ſciences élevées. C'eſt lui qui découvrit le premier la raiſon de cette foible lumiere qui

paroît ſur la partie de la lune qui n'eſt point éclairée du ſoleil avant & après ſa conjonction.

MOHAMMED, *Voyez* AMIN-BEN-HAROUN.

I. MOINE, (Jean le) doyen de Bayeux, évêque de Meaux, & enfin cardinal, né à Creſſi en Ponthieu, fut aimé & eſtimé du pape *Boniface VIII.* Ce pontife l'envoya légat en France l'an 1303, pendant ſon démêlé avec le roi *Philippe* le Bel. *Le Moine* s'y conduiſit avec l'eſprit d'un Ultramontain : il brava ſon ſouverain, & ſe fit mépriſer par les bons François. Il mourut à Avignon en 1313, après avoir fondé à Paris le Collége qui porte ſon nom. On a de lui un *Commentaire* ſur les Décrétales, matiere qu'il poſſédoit à fond.

II. MOINE, (Etienne le) miniſtre de la religion Prétendue-Réformée, né à Caen l'an 1624; ſe rendit très-habile dans les langues Grecque & Latine, ainſi que dans les Orientales. Il profeſſa la théologie à Leyde avec beaucoup de réputation. On y admira l'étendue de ſa mémoire & la facilité de ſon eſprit; mais on fut encore plus touché de la candeur de ſon ame, de ſes inclinations bienfaiſantes, de ſon averſion pour la médiſance & pour les querelles, de ſon déſintéreſſement. Sa mort, arrivée le 3 Avril 1689 à 65 ans, fut honorée des regrets de tous les gens de bien. On a de lui pluſieurs Diſſertations, imprimées dans ſon recueil intitulé : *Varia Sacra*, 1685, 2 vol. in-4°, & quelques autres ouvrages. C'eſt lui qui publia, le premier, le livre de *Nilus Doxopatrius*, touchant les V. Patriarchats.

III. MOINE, (Pierre le) né à Chaumont en Baſſigni l'an 1602, mort à Paris le 22 Août 1672 à 70 ans, entra chez les Jéſuites, & parvint aux emplois de cette Compagnie. Il eſt principalement connu par ſes vers françois, recueillis en 1671 en un vol. in-fol. Le Pere *le Moine* eſt le premier des poëtes François de la fameuſe Société, qui ſe ſoit fait un nom dans ce genre d'écrire. On ne peut diſconvenir que ce poëte n'ait de la verve & un génie élevé; mais ſon imagination l'entraîne ſouvent trop loin : jugement qu'on doit appliquer ſur-tout à ſon *Poëme de Saint* LOUIS. Ses ouvrages en vers, ſont : I. Le *Triomphe de Louis XIII.* II. *La France guérie dans le rétabliſſement de la ſanté du Roi.* III. *Les Hymnes de la Sageſſe & de l'Amour de Dieu*; les *Peintures morales*, &c. IV. Un *Recueil de Vers théologiques, héroïques & Moraux.* V. *Les Entretiens Poétiques.* On y trouve des choſes qui auroient paru hardies dans nos poëtes modernes, entr'autres, ce morceau où la doctrine de la tolérance eſt miſe en aſſez beaux vers :

DIEU, comme le Soleil, remplit de ſes bontés
Les lieux déſerts, non moins que les lieux habités.
. . . . . .
Il n'eſt rien que ſa main n'éleve & ne cultive,
Rien qui ſous ſes regards & dans ſon ſein ne vive.
Celui qui s'eſt ſoumis au culte de la Croix.
Celui qui du Talmud *ſuit les bizarres lois,*
Le Maure, le Païen, le Turc & le Brachmane,
Le pur & le ſouillé, le Saint & le Profane,
Sujets à ſa conduite, & nourris par ſes ſoins,
Le trouvent toujours prêt à remplir leurs beſoins.
Il conſerve ſon calme au milieu des Moſquées,
De l'encens qui ſe brûle au Démon, *offuſquées.*

Sans dépit, de ſa main il foutient les Autels
Des Serpens & des Chats, *adorés des mortels.*
Aux courſes du Pirate il prête ſes étoiles,
Il lui prête les vents qui rempliſſent ſes voiles;
Et la Mer, comme lui, ſert ſans diſtinction
Le dévot de la Mecque & celui de Sion... &c.

On ne cite point ces vers pour dénoncer *le Moine* comme un incrédule; mais ſeulement pour apprendre à quelques Jéſuites, qu'il ne faut pas tordre un paſſage d'un auteur religieux pour l'accuſer d'irreligion, comme quelques-uns de leurs confreres l'on fait ſi ſouvent à l'égard de ceux qu'ils appeloient *Janſéniſtes*, ou qu'ils croyoient favorables aux Janſéniſtes... VI. *Saint Louis*, ou *la Couronne reconquiſe ſur les Infidelles*, poëme diviſé en 18 liv. &c. *Deſpréaux*, conſulté ſur ce poëte, répondit qu'*il étoit trop fou pour qu'il en dit du bien, & trop poëte pour qu'il en dit du mal.* Un étranger diſoit de nos Poëmes épiques: « Le *Moiſe ſauvé* de *Saint-Amand* eſt » un Poëme bas & rampant; le » *Clovis* de *Deſmarêts*, Poëme ſec » & plat; la *Pucelle* de *Chapelain*, » Poëme dur & glacé; l'*Alarie* » de *Scuderi*, Poëme fanfaron; » le *Charlemagne* de *le Laboureur*, » Poëme lâche & ſans poéſie; le » *Childebrand* de *Carel*, Poëme auſſi » barbare que le nom du héros; » le *S. Paulin* de *Perrault*, Poëme » doucereux; le *S. Louis* du Pere *le* » *Moine*, Poëme hyperbolique & » plein d'un feu déréglé ». Pour définir le Pere *le Moine* en deux mots: c'étoit un homme de collége, qui avoit une imagination ardente, mais ſans goût; & qui, loin de maîtriſer ſon génie impétueux, s'y livroit ſans réſerve. De là ces figures giganteſques, cet entaſſement de métaphores, ces antithèſes outrées, ces expreſſions emphatiques, &c. Ce Jéſuite dit quelque part, que *l'eau de la riviere au bord de laquelle il avoit compoſé ſes vers, étoit ſi propre à faire des Poëtes, que, ſi l'on en avoit fait de l'Eau-bénite, elle n'auroit pas chaſſé le Démon de la Poéſie...* La proſe du Pere *le Moine* a le même caractere que ſes vers; elle eſt brillante & ampoulée. Le Pere *Senault* de l'Oratoire diſoit de lui, « que c'étoit » *Balzac* en habit de théâtre ». Ses ouvrages dans ce dernier genre ſont: I. *La Dévotion aiſée*, Paris, 1652, in-8°; livre ſingulier, qui produiſit plus de plaiſanteries que de converſions. II. *Penſées morales.* On peut voir, ſur ces deux livres, la IXe & la Xe *Lettres provinciales.* III. Un petit *Traité de l'Hiſtoire*, in-12, où il y a des traits piquans & curieux, & quelques lieux-communs. IV. Une mauvaiſe Satire, mêlée de vers & de proſe, ſous le titre d'*Etrille du Pégaſe Janſéniſte.* V. Le *Tableau des Paſſions.* VI. La *Galerie des Femmes fortes*, in-fol. & in-12. VII. Un *Manifeſte apologétique pour les Jéſuites*, in-8°. VIII. Quelques autres ouvrages, qui ne méritent pas une attention particuliere. IX. On a auſſi de lui, en manuſcrit, une *Vie du Cardinal de Richelieu.*

IV. MOINE, (François le) peintre, né à Paris en 1688, prit les premiers principes de ſon art ſous *Galloche*, profeſſeur de l'académie de peinture. De rapides ſuccès juſtifierent le mérite du maître & de l'éleve. Les ouvrages du *Guide*, de *Carle-Maratte*, & de *Pierre de Cortone*, furent ceux auxquels il s'attacha d'une maniere plus particuliere. Il remporta pluſieurs prix à l'académie, & entra dans ce corps en 1718. Un

amateur qui partoit pour l'Italie l'emmena avec lui. Il n'y reſta qu'une année ; mais les études continuelles qu'il y fit d'après les plus grands maîtres, l'éleverent au premier rang. Il revint en France avec une réputation formée. *Le Moine* avoit un génie qui le portoit à entreprendre les grandes machines. Il s'étoit déja diſtingué, avant ſon voyage, par les peintures qu'il fit au plafond du chœur dans l'égliſe des Jacobins, au fauxbourg Saint-Germain. On le choiſit pour peindre à freſque la Coupole de la chapelle de la Vierge, à Saint-Sulpice. Il s'acquitta de ce grand morceau avec une ſupériorité qui frappa tous les connoiſſeurs. On ne doit pourtant pas diſſimuler que les figures *tombent*, parce qu'elles ne ſont pas en perſpective. *Le Moine* apportoit au travail une activité & une aſſiduité, qui altérerent beaucoup ſa ſanté : il peignoit fort avant dans la nuit, à la lumiere d'une lampe. La gêne d'avoir eu le corps renverſé pendant les ſept années qu'il employa aux plafonds de Saint-Sulpice & de Verſailles ; la perte qu'il fit alors de ſa femme ; quelques jalouſies de ſes confreres ; beaucoup d'ambition ; enfin le chagrin de voir qu'on ne lui avoit pas accordé, en lui donnant le titre de premier peintre de Sa Majeſté, avec une penſion de 4000 livres, les avantages dont *Charles le Brun* avoit joui autrefois dans cette place : toutes ces circonſtances réunies dérangerent ſon eſprit. Sa folie étoit mélancolique ; il ſe faiſoit lire l'Hiſtoire Romaine, & lorſque quelque Romain s'étoit tué par une fauſſe idée de grandeur d'ame, il s'écrioit : *Ah ! la belle mort* ! Il étoit dans un de ſes accès de frénéſie, lorſque M. *Bergé*, avec qui il avoit fait le voyage d'Italie, vint le matin, ſuivant leur convention, afin de l'emmener à la campagne, où cet ami avoit deſſein de lui faire prendre les remedes néceſſaires pour recouvrer ſa ſanté. *Le Moine*, hors de lui-même, entendant frapper, croit que ce ſont des archers qui viennent le ſaiſir : auſſi-tôt il s'enferme, & ſe perce de neuf coups d'épée. Dans cet état, il eut aſſez de force pour ſe traîner à la porte & l'ouvrir ; mais à l'inſtant il tombe ſans vie, offrant à ſon ami le ſpectacle le plus affligeant & le plus terrible. Il expira le 4 Juin 1737, à 49 ans. *Le Moine* avoit un pinceau doux & gracieux, une touche fine. Il donnoit beaucoup d'agrémens & d'expreſſion à ſes têtes, de la force & de l'activité à ſes teintes. Son chef-d'œuvre, & peut-être celui de la peinture, eſt la compoſition du grand Sallon qui eſt à l'entrée des appartemens de Verſailles. Ce monument repréſente l'Apothéoſe d'*Hercule*. C'eſt un des plus célebres morceaux de peinture qui ſoient en France. Toutes les figures de cette grande production ont un mouvement, un caractere & une variété ſurprenans. La fraîcheur du coloris, la ſavante diſtribution de la lumiere, l'enthouſiaſme de la compoſition, s'y font tour-à-tour admirer. Le cardinal *de Fleury*, frappé de la beauté de ce plafond, ne put s'empêcher de dire un jour, en ſortant de la Meſſe avec le roi : *J'ai toujours penſé que ce morceau gâtoit tout Verſailles.*

V. MOINE, (Abraham le) né en France ſur la fin du ſiecle paſſé, ſe refugia en Angleterre, où il exerça le miniſtere, & où il mourut en 1760. L'égliſe françoiſe, du ſoin de laquelle il fut pourvu à Londres, fut témoin de ſon zele & de ſon attachement à la religion. Il l'a prouvé encore par des traductions dont il a enrichi notre langue. Telles ſont les *Lettres Pſy-*

torales de l'évêque de Londres; les *Témoins de la Réſurrection*, *&c.* par l'évêque *Sherlock*, in-12; l'*Uſage & les fins de la Prophétie*, du même, in-8°. Ces Traductions ſont ornées de Diſſertations curieuſes & intéreſſantes, ſur les écrits & la vie des incrédules que ces prélats combattoient.

MOISANT, (Jacques) *Voyez* BRIEUX.

MOISE, *Voyez* MOYSE.

MOITOREL DE BLAINVILLE, (Antoine) architecte & géometre, de Pichange, à 4 lieues de Dijon, fut arpenteur & jaugeur royal du bailliage & de la vicomté de Rouen, où il mourut le 4 Janvier 1710, âgé d'environ 60 ans. On a de lui: I. Un *Traité du Jauge univerſel*, avec la *Méthode de toiſer les ouvrages de maçonnerie*, qui ont été réimprimés ſous le titre de *Nouveaux Elémens* de Blainville. II. *Traité du grand Négoce de France pour la correſpondance des Marchands*, & d'autres ouvrages eſtimés.

I. MOIVRE, (Abraham) naquit à Vitri en Champagne l'an 1667, d'un chirurgien. La révocation de l'édit de Nantes le détermina à fuir en Angleterre, plutôt que d'abandonner la religion de ſes peres. Il avoit commencé l'étude des mathématiques en France; il s'y perfectionna à Londres, où la médiocrité de ſa fortune l'obligea d'en donner des leçons. Les *Principes de Newton*, que le hazard lui offrit, lui firent comprendre combien peu il étoit avancé dans la ſcience qu'il croyoit poſſéder. Il apprit dans ce livre la Géométrie de l'infini, avec autant de facilité qu'il avoit appris la Géométrie élémentaire; & bientôt il put figurer avec les mathématiciens les plus célebres. Ses ſuccès lui ouvrirent les portes de la Société royale de Londres, & de l'académie des ſciences de Paris. Son mérite étoit ſi bien connu dans la premiere, qu'elle le jugea capable de décider de la fameuſe conteſtation qui s'éleva entre *Leibnitz* & *Newton* au ſujet de l'invention du Calcul différentiel. On a de lui un *Traité des Chances* en anglois, 1738, in-8°; & un autre *des Rentes viageres*, 1752, in-8°, tous deux fort exacts. Les Tranſactions Philoſophiques renferment pluſieurs de ſes *Mémoires*, très-intéreſſans. Les uns roulent ſur la méthode des fluxions ou différences, ſur la Lunule d'*Hippocrate*, *&c.*; les autres ſur l'Aſtronomie Phyſique, ſcience où il réſolut pluſieurs problêmes importans; enfin ſur l'Analyſe des jeux du hazard, dans laquelle il prit une route différente de celle pratiquée par *Montmort*. Sur la fin de ſes jours il perdit la vue & l'ouïe, & le beſoin de dormir augmenta au point, qu'un ſommeil de 20 heures étoit pour lui une néceſſité. Il mourut à Londres, en 1654, à 87 ans. Son génie n'étoit pas borné aux ſeules connoiſſances mathématiques. Le goût de la belle littérature ne l'abandonna jamais. Il connoiſſoit tous les bons auteurs de l'antiquité: ſouvent même il étoit conſulté ſur des paſſages difficiles de leurs ouvrages. Les deux écrivains François qu'il chériſſoit le plus, étoient *Rabelais* & *Moliere*. Il les ſavoit par cœur; il dit un jour à un de ſes amis, » qu'il eût mieux » aimé être ce célebre comique, » que *Newton* ». Il récitoit des ſcenes entieres du *Miſanthrope*, avec toute la fineſſe & toute la force, qu'il ſe rappeloit de leur avoir entendu donner 70 ans auparavant à Paris, par la troupe même de *Moliere*. Il eſt vrai que ce caractere approchoit un peu du ſien. Il jugeoit les hommes avec quelque ſévérité, & ne ſavoit point

aſſez déguiſer l'ennui que lui cauſoit la converſation d'un fat, & l'averſion qu'il avoit pour le manége & pour la fauſſeté. Il n'affectoit jamais de parler de ſcience; il ne ſe montroit mathématicien, que par la juſteſſe de ſon eſprit. Sa converſation étoit univerſelle & inſtructive. Il ne diſoit rien, qui ne fût auſſi bien penſé que clairement exprimé. Son ſtyle tenoit plus de la force & de la ſolidité, que de l'agrément & de la vivacité; mais il étoit toujours très-correct, & il y apportoit le même ſoin & la même attention qu'à ſes calculs. Il ne pouvoit ſouffrir qu'on ſe permît ſur la religion, des déciſions hazardées, ni d'indécentes railleries. *Je vous prouve que je ſuis Chrétien*, (répondit-il à un homme qui croyoit apparemment lui faire un compliment, en diſant que les mathématiciens n'avoient point de religion,) *en vous pardonnant la ſottiſe que vous venez d'avancer*.... En Angleterre, lorſqu'on va dîner chez un grand, il faut en ſortant donner l'étrenne à ſes laquais. Un des premiers ſeigneurs de Londres fit des reproches à notre mathématicien, de ce qu'il ne le voyoit que rarement à ſa table: *Excuſez-moi, Monſeigneur, je ne ſuis pas aſſez riche pour avoir ſouvent cet honneur-là.*

II. MOIVRE, (Gilles de) avocat, a publié en 1743 une *VIE de Tibulle*, tirée de ſes écrits, en 2 vol. in-12, dans le goût des *Amours de Tibulle* par *la Chapelle*; & en 1746 la *VIE de Properce*. On y trouve pluſieurs imitations en vers françois des *Elégies* de ces deux poëtes.

I. MOLA, (Pierre-François) peintre, né en 1621, à Coldré dans le Milanès, reçut les premiers élémens de la peinture, de ſon pere, qui étoit peintre & architecte. Il fut enſuite diſciple de *Joſepin*, de l'*Albane* & du *Guerchin*. Sa grande réputation le fit rechercher des papes & des princes de Rome. La reine *Chriſtine* de Suede le mit au rang de ſes officiers. Appelé en France, il étoit ſur le point de s'y rendre, lorſqu'il mourut à Rome en 1666, à 45 ans. Ce peintre, bon coloriſte, grand deſſinateur & excellent payſagiſte, a encore traité l'hiſtoire avec ſuccès. Le génie, l'invention & la facilité, ſont le caractere diſtinctif de ſes ouvrages. *Foreſt* & *Collandon*, peintres françois, ſont au nombre de ſes diſciples. On a gravé quelques morceaux d'après lui. Il a gravé lui-même pluſieurs morceaux de fort bon goût.

II. MOLA, (Jean-Baptiſte) né vers l'an 1620, étoit, dit-on, originaire de France. Il portoit le même nom que le précédent, ſans être ſon parent. *Jean-Baptiſte* étudia dans l'école de *Vouet* à Paris, & prit à Bologne des leçons de l'*Albane*. Ce peintre a réuſſi dans le payſage; ſes ſites ſont d'un beau choix; ſa maniere de feuiller les arbres, eſt admirable. Il entendoit bien la perſpective; mais il n'a point aſſez conſulté les ouvrages de l'*Albane*, ſon illuſtre maître, pour le coloris. Il eſt même inférieur à *P. Mola* pour le goût de ſes compoſitions, & pour la maniere ſeche dont il a traité ſes figures.

I. MOLAC, (Jean de Carcado *ou* de Kercado de) ſénéchal de Bretagne, d'une des meilleures & des plus anciennes maiſons de cette province. Après avoir rempli avec honneur les premieres charges & les plus grands emplois à la cour des ducs de Bretagne, s'être diſtingué en pluſieurs combats, il paſſa au ſervice du roi *François I*, dont il fut le premier gentilhomme de la chambre, & capitaine de cent hommes d'armes. A la fameuſe bataille de Pavie en 1525, un arquebuſier allant tirer ſur le roi, le ſé-

nèchal *de Molac* ſe précipita au-devant du coup, ſe fit tuer, & ſauva ainſi la vie à *François I*, par le ſacrifice de la ſienne. *Henri de Guiſe*, ſurnommé le Balafré, celui-même qui voulut faire tonſurer *Henri III*, ſe promenant dans une galerie où l'on avoit peint *du Gueſclin* détrônant *Pierre le Cruel*, roi de Caſtille, diſoit au fils de celui qui eſt l'objet de cet article : *Je regarde toujours avec plaiſir* du Gueſclin ; *il eut la gloire de détrôner un Tyran.* — *Mais ce Tyran*, répondit le fidelle Carcado, *n'étoit pas ſon Roi.* C'eſt de lui que deſcendent les ſeigneurs de *Kercado de Molac*, dans la maiſon deſquels la charge de grand-ſénéchal de Bretagne eſt héréditaire.

II. MOLAC, (René-Alexis de Kercado, marquis de) de la même famille que les précédens, colonel du régiment de Berri, infanterie, s'acquit, dans la campagne de Boheme, l'eſtime, l'amitié & la confiance du maréchal de *Saxe*, & de M. le maréchal *de Broglie*. Vif, ardent, plein d'une noble ambition, doué de grandes qualités pour l'art militaire, il donnoit des eſpérances, lorſqu'il fut tué à la fameuſe ſortie de Prague, le 22 Août 1742, à 29 ans, de ſept coups de fuſil, dont le moindre fut jugé mortel.

MOLANUS *ou* VERMEULIN, (Jean) docteur & profeſſeur de théologie à Louvain, & cenſeur royal des livres, naquit à Lille l'an 1533, dans le temps que ſon pere & ſa mere qui étoient domiciliés à Louvain, étoient allés faire un court ſéjour en cette ville. Il réclama toujours Louvain pour ſa ville natale, & ſigna conſtamment, *Molanus Lovanienſis*. Il mourut le 18 Septembre 1585, après avoir publié : I. Une Edition du *Martyrologe* d'Uſuard, accompagnée 1° de Notes, 2° d'un *Appendix*, 3° d'un *Traité des Martyrologes*, 4° d'un Abrégé des *Vies des Saints des Pays-Bas*, 5° d'une *Chronique* des mêmes Saints ; Louvain, 1573, in-8°. II. *Natales Sanctorum Belgii*, Louvain, 1595, in-12. *Arnold Raiſſius*, chanoine de ſaint Pierre à Douai, en a donné une édition plus ample l'an 1626. III. *Hiſtoria SS. Imaginum & Picturarum*, Louvain, 1574, in-8°, & 1771, in-4°, avec des annotations & des ſupplémens par M. *Paquot*. IV. *De Canonicis*, Louvain, 1670 : ouvrage ſavant & curieux. V. *De Fide Hereticis ſervandâ*, Louvain, 1585. VI. *De pïis Teſtamentis*, 1584, in-12. VII. *Theologiæ practicæ Compendium*. VIII. *Militia ſacra Ducum Brabantiæ*. IX. *Rerum Lovanienſium lib. XII*, manuſcrit. Tous ces ouvrages montrent que *Molanus* étoit verſé dans l'antiquité eccléſiaſtique & dans la critique, au moins pour ſon temps.

II. MOLANUS, (Gerad Walter, théologien Luthérien, abbé de Lockum, mort en 1722, a été quelque temps en correſpondance avec *Boſſuet*, relativement à la réunion des Luthériens & des Catholiques, [*Voyez* les *Œuvres poſthumes* de *Boſſuet*.] Il a laiſſé pluſieurs ouvrages de théologie & de mathématiques.

MOLAY *ou* MOLÉ, (Jacques de) Bourguignon, fut le dernier grand-maître de l'ordre des Templiers, au commencement du XIVe ſiecle. Les trop grandes richeſſes de ſon ordre, & l'orgueil de ſes chevaliers, excitoient l'envie des grands & les murmures du peuple. L'an 1307, ſur la dénonciation de deux ſcélérats, l'un chevalier apoſtat, l'autre bourgeois de Béziers, *Philippe le Bel*, roi de France, du conſentement du pape *Clément V*, fit arrêter tous les chevaliers, & s'empara du Temple à Paris & de tous leurs titres. Le pape avoit mandé au grand-maître de venir en France ſe juſtifier des crimes dont

ſon ordre étoit accuſé. Il étoit pour lors en Chypre, où il faiſoit vaillamment la guerre aux Turcs. Il vint à Paris, ſuivi de 60 chevaliers des plus qualifiés, du nombre deſquels étoit *Gui*, dauphin d'Auvergne, & *Hugues de Peralde*. Ils furent tous arrêtés le même jour, & 57 périrent par le feu à la fin de Mai 1311. L'ordre ayant été aboli, l'année d'après, par le concile de Vienne, *Molay*, *Gui* & *Hugues* furent retenus en priſon juſqu'en l'an 1313, qu'on leur fit leur procès. Ils confeſſerent les crimes qu'on leur imputoit, dans l'eſpérance d'obtenir leur liberté aux dépens de leur honneur; mais, voyant qu'on les retenoit toujours priſonniers, *Molay* & *Gui* ſe rétracterent. Ils furent brûlés vifs dans l'iſle du palais, le 11 Mars 1314. *Molay* parut en héros Chrétien ſur l'échafaud, & s'avança juſqu'au bord de ce fatal théâtre; puis élevant ſa voix pour être mieux entendu: » Il eſt bien juſte, s'écria-t-il, que » dans un ſi terrible jour, & dans » les derniers momens de ma vie, » je découvre toute l'iniquité du » menſonge, & que je faſſe triomp- » pher la vérité. Je déclare donc à » la face du ciel & de la terre, & » j'avoue, quoiqu'à ma honte éter- » nelle, que j'ai commis le plus » grand de tous les crimes: mais » ce n'a été qu'en convenant de » ceux qu'on impute avec tant de » noirceur à un ordre que la vé- » rité m'oblige de reconnoître » aujourd'hui pour innocent. Je » n'ai même paſſé la déclaration » qu'on exigeoit de moi, que pour » ſuſpendre les douleurs exceſſi- » ves de la torture, & pour flé- » chir ceux qui me les faiſoient » ſouffrir. Je ſais les ſupplices » qu'on a fait ſubir à tous ceux qui » ont eu le courage de révoquer » une pareille confeſſion; mais l'af- » freux ſpectacle qu'on me pré- » ſente, n'eſt pas capable de me » faire confirmer un premier men- » ſonge par un ſecond. A une con- » dition ſi infame, je renonce de » bon cœur à la vie, qui ne m'eſt » déjà que trop odieuſe. Et que » me ſerviroit de prolonger de triſ- » tes jours, que je ne devrois qu'à » la calomnie? » Ce diſcours perſuada à tout le monde qu'il étoit innocent. Des hiſtoriens modernes rapportent, mais ſans autre preuve que celle de l'événement, qu'il ajourna le pape *Clément V* à comparoître devant Dieu dans quarante jours, & le roi dans l'année. En effet ils ne paſſerent pas ce terme. Il eſt très-certain que, dans la deſtruction des Templiers, un grand nombre d'innocens fut la victime de l'orgueil & de la richeſſe inſolente de leurs principaux chefs. Les déſordres qu'on leur reprochoit, [*Voyez* HUGUES *des Paiens*, n° v.] & dont la plupart n'étoient fondés que ſur le menſonge ou ſur l'exagération, ne furent que le prétexte de leur ruine. Leur principal crime fut de s'être rendus odieux & redoutables, & pluſieurs, portant la peine de tous, furent punis avec une *cruauté inouie*, dit *Boſſuet* dans ſon *Abrégé* de l'Hiſtoire de France. *On ne ſait*, (ajoute-t-il,) *s'il n'y eut pas plus d'avarice & de vengeance dans cette exécution, que de juſtice... Mariana*, *Verrot*, & une foule d'écrivains ont penſé à peu-près de même. » Je ne croirai jamais, (dit un hiſtorien) qu'un grand-maître & tant de chevaliers, parmi leſquels on comptoit des princes, tous vénérables par leur âge & par leurs ſervices, fuſſent coupables des baſſeſſes abſurdes & inutiles dont on les accuſoit. Je ne croirai jamais qu'un ordre entier de religieux ait renoncé en Europe à la religion Chrétienne, pour la-

quelle il combattoit en Aſie, en *Afrique*, & pour laquelle même encore pluſieurs d'entr'eux gémiſſoient dans les fers des Turcs & des Arabes, aimant mieux mourir dans les cachots, que de renier cette même religion. Enfin je crois ſans difficulté à plus de 80 chevaliers, qui en mourant prennent Dieu à témoin de leur innocence. N'héſitons point à mettre leur proſcription au rang des funeſtes effets d'un temps d'ignorance & de barbarie.

I. MOLÉ, (Edouard) ſeigneur de Champlaſtreux, fut conſeiller, puis procureur-général du parlement de Paris pendant la Ligue. Ce fut ſur ſes concluſions que le parlement donna ce fameux arrêt, par lequel il fut déclaré que *la Couronne ne pouvoit paſſer ni à des Femmes, ni à des Etrangers.* HENRI IV le fit préſident à mortier en 1602. Il mourut le 17 Septembre 1616. La famille de *Molé*, originaire de Troyes en Champagne, eſt illuſtre par le nombre de grands magiſtrats qu'elle a donnés à la France.

II. MOLÉ, (Matthieu) né à Paris en 1584, fils du précédent, entra dans le parlement, & fut d'abord conſeiller, enſuite préſident aux requêtes, depuis procureur-général, & enfin premier préſident en 1641. Ses ancêtres s'étoient ſignalés dans ce corps par leurs lumieres & par leur intégrité : le préſident *Molé* les égala & les ſurpaſſa même. Il montra, au milieu des troubles de la Fronde, autant de zele que de grandeur d'ame. Dans le temps des barricades de 1648, le peuple s'étant ameuté devant ſon hôtel en le menaçant, il en fit ouvrir les portes, en diſant que *la maiſon du premier Préſident devoit être ouverte à tout le monde.* Lorſqu'on lui diſoit qu'il devoit moins s'expoſer à la fureur du peuple, il répondoit que *ſix pieds de terre feroient toujours raiſon au plus grand homme du monde.* Ce fut lui qui engagea *du Cheſne* à faire une collection des Hiſtoriens de France. Cet illuſtre magiſtrat mourut garde-des-ſceaux le 3 Janvier 1656, à 72 ans.

Il déſarma les fureurs de la Fronde;
Et des Grands mutinés, confondit les projets;
Et fut, par ſa ſageſſe intrépide & profonde,
Ramener au devoir & *Beaufort* & *de Retz.*

Le cardinal de *Retz* le peint ainſi : » Si » ce n'étoit pas une eſpece de blaſ» phême de dire qu'il y a quel» qu'un dans notre ſiecle plus » intrépide que le grand *Guſtave* » & M. le Prince, je dirois que » ç'a été M. *Molé*. Il s'en eſt fallu » de beaucoup que ſon eſprit n'ait » été auſſi grand que ſon cœur. » Il ne laiſſoit pas d'y avoir quel» ques rapports, par une reſſem» blance qui n'y étoit toutefois » qu'en laid. Je vous ai déja dit » qu'il n'étoit point congru dans » ſa langue, il eſt vrai; mais il » avoit une ſorte d'éloquence, » qui, en choquant l'oreille, fai» ſiſſoit l'imagination. Il vouloit » le bien de l'état, préférable» ment à toutes choſes, même à » celui de ſa famille, quoiqu'il pa» rût l'aimer trop pour un ma» giſtrat; mais il n'eut pas le gé» nie aſſez élevé pour connoître » d'aſſez bonne heure le bien qu'il » eût pu faire. Il préſuma trop de » ſon pouvoir. Il s'imagina qu'il » modéroit la cour & ſa compa» gnie. Il ne réuſſit ni à l'un ni à » l'autre; il ſe rendit ſuſpect à » tous les deux. Ainſi il fit du » mal avec de bonnes intentions. » La préoccupation y contribua » beaucoup; elle étoit extrême » en tout, & j'ai même obſervé

» qu'il jugeoit toujours des actions » par les hommes, mais preſque » jamais des hommes par les actions. Comme il avoit été nourri » dans les formes du palais, tout » ce qui étoit extraordinaire lui » étoit ſuſpect, &c. &c «. *Edouard* MOLÉ ſon fils, & *Louis* MOLÉ ſon petit-fils; ſe diſtinguerent auſſi par leur probité & par les ſervices qu'ils rendirent au public. M. MOLÉ, qui a quitté (en 1763) la charge de premier préſident, après y avoir ſoutenu avec diſtinction la gloire de ſes ancêtres, a mis le comble à la ſienne par un déſintéreſſement inoui peut-être juſqu'à lui... *Voyez* MOLAY.

MOLE, (Joſeph-Boniface de la) favori du duc d'*Alençon*, entra dans le projet d'enlever de la cour de France, ſon maître avec le roi de Navarre, pour les mettre à la tête des mécontens. Il fut décapité en 1574; mais ſa mémoire fut rétablie deux ans après.

MOLEON, *Voy.* MAULÉON, & V. BRUN.

MOLEZIO, (Joſeph) *Moletius*, philoſophe, médecin & mathématicien, natif de Meſſine, mourut en 1588, dans ſa 57e année, à Padoue où il étoit profeſſeur de mathématiques. Les principaux ouvrages ſortis de ſa plume, ſont des *Ephémérides*, in-4°; & des *Tables* qu'il nomma *Grégoriennes*, auſſi in-4°: ces Tables ſervirent beaucoup à la réformation du Calendrier par le pape *Grégoire XIII.*

MOLIERE, (Jean-Baptiſte *Pocquelin* de) fils & petit-fils de Valet-de-chambre-Tapiſſier du roi, naquit en 1620. Son pere s'appeloit comme lui *Jean-Baptiſte Pocquelin*; & ſa mere, nommée *Bontet*, étoit auſſi fille de tapiſſier, & les deux familles demeuroient ſous les piliers des halles. Celle du jeune *Pocquelin* le déſignant à la charge de ſon pere, lui donna une éducation conforme à ſon état; mais il prit goût pour la comédie en fréquentant le théâtre. Il commença ſes études à 14 ans chez les Jéſuites; ſes progrès furent rapides. Les belles-lettres ornerent ſon eſprit; & les préceptes du philoſophe *Gaſſendi*, maître de *Chapelle*, de *Bernier* & de *Syrano*, formerent ſa raiſon. Son pere étant devenu infirme, il fut obligé d'exercer ſon emploi auprès de *Louis XIII.* qu'il ſuivit dans ſon voyage de Narbonne en 1641. Le théâtre François commençoit à fleurir alors par les talens du grand *Corneille*, qui l'avoit tiré de l'aviliſſement & de la barbarie. *Pocquelin*, deſtiné à être parmi nous le *Reſtaurateur de la Comédie*, quitta la charge de ſon pere, & s'aſſocia quelques jeunes gens paſſionnés comme lui pour le théâtre. Ce fut alors qu'il changea de nom, pour prendre celui de *Moliere*, ſoit par égard pour ſes parens, ſoit pour ſuivre l'exemple des acteurs de ce temps-là. Les mêmes ſentimens & les mêmes goûts l'unirent avec la *Béjart*, comédienne de campagne. Ils formerent de concert une troupe, qui repréſenta à Lyon, en 1653, la comédie de l'*Etourdi*. *Moliere*, à la fois auteur & acteur, & également applaudi ſous ces deux titres, enleva preſque tous les ſpectateurs à une autre troupe de comédiens établie dans cette ville. L'*Etourdi* plut beaucoup, malgré la froideur des perſonnages, le peu de liaiſon des ſcenes & l'incorrection du ſtyle. On ne connoiſſoit guere alors que des pieces chargées d'intrigues peu vraiſemblables. L'art d'expoſer fut le théâtre comique des caracteres & des mœurs, étoit réſervé à *Moliere*. Cet art naiſſant dans l'*Etourdi*, joint à la variété & à la vivacité de cette piece,

tint

tint le ſpectateur eſt haleine, & en couvrit preſque tous les défauts. Cette piece fut reçue avec le même applaudiſſement à Béziers, où l'auteur ſe rendit peu de temps après. Le prince *de Conti* qui avoit connu *Moliere* au collége, & qui avoit vu un grand homme dans cet écolier, tenoit alors dans cette ville les Etats de la province du Languedoc. Il reçut *Moliere* comme un ami, & non-content de lui confier la conduite des fêtes qu'il donnoit, il lui offrit une place de ſecrétaire. L'*Ariſtophane* François la refuſa, & dit en badinant: *Je ſuis un Auteur paſſable, & je ſerois peut-être un fort mauvais Secrétaire...* Le *Dépit amoureux* & les *Précieuſes ridicules* parurent ſur le théâtre de Béziers, & y furent admirés. Les incidens ſont rangés avec plus d'ordre dans le *Dépit amoureux* que dans l'*Etourdi*. On y reconnoît dans le jeu des perſonnages un fond de vrai comique, & dans leurs reparties des traits également ingénieux & plaiſans; mais le nœud en eſt trop compliqué, & le dénouement manque de vraiſemblance. Il y a plus de ſimplicité dans l'intrigue des *Précieuſes ridicules*. Une critique fine & délicate de la maladie contagieuſe du bel eſprit, du ſtyle empoulé & guindé des Romans, du pédantiſme des femmes ſavantes, de l'affectation répandue dans le langage, dans les penſées, dans la parure, ſont l'objet de cette comédie. Elle produiſit une réforme générale, lorſqu'on la repréſenta à Paris. On rit, on ſe reconnut, on applaudit en ſe corrigeant. *Ménage*, qui aſſiſtoit à la premiere repréſentation, dit à *Chapelain*: *Nous approuvions, vous & moi, toutes les ſottiſes qui viennent d'être critiquées ſi finement & avec tant de bon ſens. Croyez-moi, il nous faudra brûler ce que nous avons adoré, & adorer ce que nous avons brûlé.* Cet aveu n'eſt autre choſe que le ſentiment réfléchi d'un ſavant détrompé; mais le mot du vieillard, qui du milieu du parterre s'écria par inſtinct: *Courage, MOLIERE, voilà la bonne comédie!* eſt la pure expreſſion de la nature. *Louis XIV* fut ſi ſatisfait des ſpectacles que lui donna la troupe de *Moliere*, qui avoit quitté la province pour la capitale, qu'il en fit ſes *Comédiens ordinaires*, & accorda à leur chef une penſion de mille livres. Le *Cocu imaginaire*, moins fait pour amuſer les gens délicats, que pour faire rire la multitude, parut en 1660. On y retrouve *Moliere* en quelques endroits; mais ce n'eſt pas le *Moliere* des *Précieuſes ridicules*. Il y a pourtant un fonds de plaiſanterie gaie qui amuſe, & une ſorte d'intérêt né du ſujet, qui attache. Cette piece eut beaucoup de critiques, qui ne furent pas écoutés du public. Ils ſe déchaînerent avec beaucoup plus de raiſon contre *Don Garcie de Navarre*, piece puiſée dans le théâtre Eſpagnol. L'*Ecole des Maris*, comédie imitée des *Adelphes* de *Térence*, mais imitée de façon qu'elle forme une piece nouvelle ſur l'idée ſimple de l'ancienne, offre un dénouement naturel, des incidens développés avec art, & une intrigue claire, ſimple & féconde. Le théâtre retentiſſoit encore des juſtes applaudiſſemens donnés à cette comédie, lorſque les *Fâcheux*, piece conçue, faite, appriſe & repréſentée en 15 jours, fut jouée en 1661, à Vaux, chez le célebre *Fouquet* ſurintendant des finances, en préſence du roi & de la cour. Cette eſpece de comédie eſt preſque ſans nœud; les ſcenes n'ont point entre elles d'union néceſſaire. Mais le point principal étoit de ſoutenir l'attention du ſpectateur par la variété des caracteres, par

la vérité des portraits, & par l'élégance continue du ſtyle. Dans l'*Ecole des Femmes*, donnée l'année d'après, tout paroît récit, & tout eſt action. Cette piece ſouleva les cenſeurs, qui releverent quelques négligences de ſtyle, ſans faire attention à l'art qui y regne, au caractere inimitable d'*Agnès*, au jeu des perſonnages ſubalternes tous formés pour elle, au paſſage prompt & naturel de ſurpriſes en ſurpriſes. *Moliere* leur répondit en faiſant lui-même une critique ingénieuſe de ſa piece, qui fit diſparoître toutes les cenſures impertinentes qu'elle avoit produites. Ses talens reçurent, vers le même temps, de nouvelles récompenſes. Le roi, qui le regardoit comme le légiſlateur des bienſéances du monde, & le cenſeur le plus utile de l'affectation des précieuſes, de l'appareil ſcientifique des femmes érudites & des ridicules des François, le mit ſur l'état des gens de lettres qui devoient avoir part à ſes libéralités. *Moliere*, pénétré des bontés de ce monarque, crut devoir détruire, dans l'*Impromptu de Verſailles*, les impreſſions qu'avoit pu donner le *Portrait du Peintre* de *Bourſault*. Cet auteur avoit malignement ſuppoſé une clef à l'*Ecole des Femmes*, qui indiquoit les originaux copiés d'après nature. *Moliere* le traita avec le dernier mépris; mais ce mépris ne tombe que ſur l'eſprit & ſur les talens, & ne rejaillit qu'indirectement ſur la perſonne. La cour goûta beaucoup, en 1664, *la Princeſſe d'Elide*, comédie-ballet, compoſée pour une fête auſſi ſuperbe que galante que le roi donna aux reines. Paris, qui vit cette piece ſéparée des ornemens qui l'avoient embellie à Verſailles, en jugea moins favorablement. Le *Mariage forcé*, autre comédie-ballet, eſſuya le même ſort. *Don Juan ou le Feſtin de Pierre*, eut peu de ſuccès, & fit tort à l'auteur par pluſieurs traits impies, qu'il ſupprima à la 2e repréſentation. L'*Amour Médecin* parut encore un de ces ouvrages précipités qu'on ne doit pas juger à la rigueur. L'auteur s'acquit une gloire bien plus éclatante & bien plus ſolide par ſon *Miſanthrope*, piece peu applaudie d'abord, par l'injuſtice ou par l'ignorance; mais regardée depuis comme l'ouvrage le plus parfait de la comédie ancienne & moderne. L'intrigue n'eſt pas vive; mais les nuances en ſont fines: auſſi fut-elle reçue froidement par des ſpectateurs accoutumés à des couleurs plus fortes & à un comique moins noble. (*Voy.* WICHERLEY.) Les applaudiſſemens des gens de goût ayant conſolé *Moliere* des dédains de la multitude, il ne ſe rebuta point. Le *Médecin malgré lui* parut en 1666. C'eſt une farce très-gaie & très-bouffonne. L'auteur, qui ſe déguiſoit en farceur pour plaire à la multitude, auroit pu écarter les obſcénités des ſcenes de la nourrice. Le *Sicilien*, ou *l'Amour-Peintre*, eſt une petite piece qu'on voit avec plaiſir, parce qu'il y a de la grace & une galanterie moins triviale que dans quelques autres comédies. Mais l'admiration fut à ſon comble, lorſque le *Tartuffe* parut. En vain les *Orgons*, les imbécilles & les faux-dévots ſe ſouleverent contre l'auteur; la piece fut jouée & admirée. L'hypocriſie y eſt parfaitement dévoilée, les caracteres en ſont auſſi variés que vrais, le dialogue également fin & naturel. Cette piece ſubſiſtera, tant qu'il y aura en France du goût & des hypocrites. *Tartuffe* fut d'abord défendu. Huit jours après cette défenſe on repréſenta à la cour une piece intitulée *Scaramouche Hermite*, farce très-licen-

cleuſe. Le Roi, en ſortant, dit au Grand *Condé : Je voudrois bien ſavoir pourquoi les gens qui ſe ſcandaliſent ſi fort de la Comédie de* Moliere, *ne diſent rien de celle de* Scaramouche ? — *Les Comédiens Italiens*, (répondit le prince,) *n'ont offenſé que Dieu ; mais les François ont offenſé les dévots.* [Voy. MAIMBOURG.] Cependant *Moliere* donna, en 1668, *Amphitryon*, comédie en 3 actes, imitée de *Plaute*, & ſupérieure à ſon modele, où le poëte reſpecte moins les bienſéances que dans le *Tartuffe*, & dont le ſujet ne pouvoit guere s'accommoder avec les égards dus aux mœurs. Il fait rire à la vérité ; mais il ne ſuffit pas que la comédie ſoit plaiſante, pour être applaudie par les ſages ; il faut que la vertu n'y ſoit pas bleſſée. L'*Avare*, autre imitation de *Plaute*, eſt un peu outré dans le caractere principal ; mais le vulgaire ne peut être ému que par des traits marqués fortement. Un reproche ſur lequel il eſt plus difficile de le juſtifier, c'eſt que dans cette piece l'autorité paternelle eſt avilie. » C'eſt un grand vice, dit » *J. J. Rouſſeau*, d'être avare & » de prêter à uſure ; mais n'en eſt-» ce pas un plus grand encore à » un fils de voler ſon pere, de lui » manquer de reſpect, de lui faire » mille inſultans reproches ; & » quand ce pere irrité lui donne » ſa malédiction, de répondre » d'un air goguenard, qu'il n'a » que faire de ſes dons ? Si la plai-» ſanterie eſt excellente, en eſt-elle » moins puniſſable ? & la piece où » l'on fait aimer le fils inſolent qui » l'a faite, en eſt-elle moins une » école de mauvaiſes mœurs « ? *George Dandin* ou *le Mari confondu*, Monſieur de *Pourceaugnac*, le *Bourgeois Gentilhomme*, les *Fourberies de Scapin*, ſont d'un comique plus propre à divertir qu'à inſtruire, quoiqu'il y ait pluſieurs ridicules expoſés avec force. *Moliere* travailla avec plus de ſoin ſa comédie des *Femmes Savantes*, ſatire ingénieuſe du faux bel-eſprit & de l'érudition pédanteſque. Les incidens n'en ſont pas toujours bien combinés, ainſi que dans quelques autres de ſes pieces ; mais ſon ſujet, quoique aride en lui-même, y eſt préſenté ſous une face très-comique. Le *Malade imaginaire* offre un comique d'un ordre inférieur à celui des *Femmes Savantes* ; mais il n'en peint pas moins la charlatanerie & le pédantiſme des médecins. [*Voy.* MALOUIN.] Ce fut par cette piece que *Moliere* termina ſa carriere. Il étoit incommodé lorſqu'on la repréſenta. Sa femme & *Baron* le preſſerent de prendre du repos & de ne point jouer : *Eh ! que feront*, leur répondit-il, *tant de pauvres ouvriers ? Je me reprocherois d'avoir négligé un ſeul jour de leur donner du pain.* Les efforts qu'il fit pour achever ſon rôle, lui cauſerent une convulſion, ſuivie d'un vomiſſement de ſang, qui le ſuffoqua quelques heures après, le 17 Février 1673, à 53 ans. Il étoit alors déſigné pour remplir la premiere place vacante à l'Académie Françoiſe, & il n'auroit plus joué que dans le haut comique. Cette compagnie lui a rendu un nouvel hommage en 1778, en plaçant ſon buſte dans la ſalle où ſont les portraits des académiciens. Elle a voulu, par cette eſpece d'adoption poſthume de ce grand homme, ſe dédommager du déſagrément de ne l'avoir pas poſſédé pendant ſa vie. Cette ſtatue, qui eſt un chef-d'œuvre de M. *Houdon*, a été donnée à l'académie par M. *d'Alembert*. Entre pluſieurs inſcriptions propoſées pour ce buſte, on a choiſi celle-ci : RIEN NE MANQUE A SA GLOIRE, IL MANQUOIT A LA

NÔTRE... L'archevêque de Paris refuſant de lui accorder la ſépulture, la veuve de ce grand homme dit : *On refuſe un tombeau à celui à qui la Grece auroit dreſſé des Autels.* Le roi engagea ce prélat à ne pas couvrir de cet opprobre la mémoire d'un homme auſſi illuſtre ; & il fut enterré à *Saint-Joſeph*, qui dépend de la paroiſſe Saint-Euſtache. La populace, toujours extrême, s'attroupa devant ſa porte le jour de ſon convoi, & on ne put l'écarter qu'en jetant de l'argent par les fenêtres. Tous les rimailleurs de Paris s'exercerent à lui faire des Epitaphes. Un de ces inſectes eut la bêtiſe d'en montrer une de ſa façon au Grand *Condé*, qui lui répondit froidement : *Plût à Dieu que celui que tu déchires, m'eût apporté la tienne !* La ſeule de ces pieces qui mérite une place dans cette eſquiſſe, eſt celle dont l'honora le fameux Pere *Bouhours*, Jéſuite. Elle a rapport aux injuſtices que l'*Ariſtophane* François eſſuya pendant ſa vie & à ſa mort.

Tu réformas & la Ville & la Cour,
Mais quelle en fut la récompenſe ?
Les François rougiront un jour
De leur peu de reconnoiſſance.
Il leur fallut un Comédien,
Qui mît à les polir ſa gloire & ſon étude :
Mais, Moliere, *à ta gloire il ne manqueroit rien,*
Si, parmi les défauts que tu peignis ſi bien,
Tu les avois repris de leur ingratitude.

Cette ingratitude ne fut pas durable, & l'on reconnut bientôt tout ſon mérite après ſa mort, comme le dit *Boileau* dans ſa 7e Epître :

Avant qu'un peu de terre, obtenu par priere,
Pour jamais ſous la tombe eût enfermé
Moliere,
Mille de ces beaux traits, aujourd'hui ſi vantés,
Furent des ſots eſprits à nos yeux rebutés.
L'ignorance & l'erreur à ſes naiſſantes Pieces,
En habits de Marquis, en robes de Comteſſes,
Venoient pous diffamer ſon chef-d'œuvre nouveau,
Et ſecouoient la tête à l'endroit le plus beau. . . . . . .
Mais ſi-tôt que, d'un trait de ſes fatales mains,
La Parque l'eut rayé du nombre des humains,
On reconnut le prix de ſa Muſe éclipſée.
L'aimable Comédie, avec lui terraſſée,
En vain d'un coup ſi rude eſpéra revenir,
Et ſur ſes brodequins ne ſut plus ſe tenir.

Sa veuve, (qui vécut juſqu'en 1700) ſe remaria au comédien *Guérin*, mort en 1728, à 92 ans... On peut regarder les ouvrages de *Moliere*, comme l'hiſtoire des mœurs, des modes & du goût de ſon ſiecle, & comme le tableau le plus fidelle de la vie humaine. Né avec un eſprit de réflexion, prompt à remarquer les expreſſions extérieures des paſſions & leurs mouvemens dans les différens états ; il ſaiſit les hommes tels qu'ils étoient, & expoſa en habile peintre les plus ſecrets replis de leur cœur, & le ton, le geſte, le langage de leurs ſentimens divers. » Ses comédies bien » lues, dit M. *de la Harpe*, pourroient ſuppléer à l'expérience, » non parce qu'il a peint des ridicules qui paſſent, mais parce » qu'il a peint l'homme qui ne » change point... Quel chef-d'œuvre que l'*Avare* ! Chaque ſcene » eſt une ſituation ; & l'on a entendu dire à un avare de bonne

» ſoi ; qu'il y avoit beaucoup à » profiter dans cet ouvrage, & » qu'on pouvoit en tirer d'excellens principes d'économie. *Moliere* eſt de tous ceux qui ont » jamais écrit, celui qui a le mieux » obſervé l'homme, ſans annoncer qu'il l'obſervoit ; & même » il a plus l'air de le ſavoir par » cœur, que de l'avoir étudié. Les » *Criſpins* de *Regnard*, les *payſans* » de *Dancourt*, font rire au théâtre. » *Dufreni* étincelle d'eſprit dans ſa » tournure originale. Le *Joueur* & le » *Légataire* ſont de beaux ouvrages. » Mais rien de tout cela n'eſt » *Moliere*. Il a un trait de phyſionomie qu'on n'attrape point & » même qu'on ne définit guere. » On le retrouve juſque dans ſes » moindres farces, qui ont toujours un fond de gaieté & de » morale. Il plaît autant à la lecture qu'à la repréſentation : ce » qui n'eſt arrivé qu'à *Racine* & à » lui ; & même de toutes les comédies, celles de *Moliere* ſont à » peu près les ſeules qu'on aime » à relire. Plus on connoît *Moliere*, plus on l'aime ; plus on » étudie *Moliere*, plus on l'admire, » après l'avoir blâmé ſur quelques » articles, on finira par être de » ſon avis. Les jeunes gens penſent commmunément qu'il charge » trop. J'ai entendu blâmer *le Pauvre-homme* répété ſi ſouvent ; j'ai » vu depuis la même ſcene & plus » forte encore ; & j'ai compris qu'on » ne pouvoit guere charger ni les » ridicules, ni les paſſions. *Moliere* » eſt l'auteur des hommes mûrs & » des vieillards. Leur expérience ſe » rencontre avec ſes obſervations, » & leur mémoire avec ſon génie... On ſe plaint qu'on ne travaille plus dans le goût de *Moliere*. Je penſe qu'on a bien fait » d'en eſſayer d'autres. Le champ » où il a moiſſonné, eſt moins » vaſte qu'on ne l'imagine ; & » quand il reſteroit quelque coin » où il n'auroit pas porté la main, » on craindroit encore de ſe trouver dans ſon voiſinage «. *Boileau* regarda toujours *Moliere* comme un homme unique ; & le roi demandant quel étoit le premier des grands écrivains qui avoient paru pendant ſon regne ? il lui nomma *Moliere*... On rapporte que *Moliere* liſoit ſes Comédies à une vieille ſervante nommée *Laforêt*, & lorſque les endroits de plaiſanterie ne l'avoient point frappée, il les corrigeoit. Il exigeoit auſſi des comédiens qu'ils amenaſſent leurs enfans, pour tirer des conjectures de leurs mouvemens naturels, à la lecture qu'il faiſoit de ſes pieces. *Moliere*, qui s'égayoit ſur le théâtre aux dépens des foibleſſes humaines, ne put ſe garantir de ſa propre foibleſſe. Séduit par un penchant violent pour la fille de la comédienne *Béjart*, il l'épouſa, & ſe trouva expoſé au ridicule qu'il avoit ſi ſouvent jeté ſur les maris. Plus heureux dans le commerce de ſes amis, il fut chéri de ſes confreres, & recherché des grands. Le maréchal *de Vivone*, le Grand *Condé*, *Louis XIV* même, vivoient avec lui dans cette familiarité, qui égale le mérite à la naiſſance. Des diſtinctions ſi flatteuſes ne gâterent ni ſon eſprit, ni ſon cœur. Il étoit doux, complaiſant, généreux. Un pauvre lui ayant rendu une piece d'or qu'il lui avoit donnée par mégarde : *Où la vertu va-t-elle ſe nicher*, s'écria Moliere ! *Tiens, mon ami, en voilà une autre*... *Baron* lui annonça un jour un de ſes anciens camarades, que l'extrême miſere empêchoit de paroître : *Moliere* voulut le voir, l'embraſſa, le conſola, & joignit à un préſent de 20 piſtoles un magnifique habit de théâtre... Ce cé-

lebre poëte n'étoit ni trop gras, ni trop maigre; il avoit la taille plus grande que petite, le port noble, la jambe belle; il marchoit gravement, avoit l'air très-ſérieux, le nez gros, la bouche grande, les levres épaiſſes, le teint brun, les ſourcils noirs & forts, & les divers mouvemens qu'il leur donnoit, rendoient ſa phyſionomie extrêmement comique. Moins propre pour les rôles tragiques, il tâcha en vain de ſurmonter les obſtacles que la nature lui oppoſoit. Une voix ſourde, des inflexions dures, une volubilité de langue qui précipitoit trop ſa déclamation, le forcerent de ſe renfermer dans le comique, où il ſut tirer partie de ces défauts mêmes. Pour varier ſes inflexions, il mit le premier en uſage certains tons inuſités qui le firent d'abord accuſer d'un peu d'affectation, mais auxquels le public s'accoutuma bientôt. Non-ſeulement il plaiſoit dans les rôles de *Maſcarille*, de *Sganarelle*, mais il excelloit dans les rôles de haut-comique, tels que ceux d'*Arnolphe*, d'*Orgon*, d'*Harpagon*, &c. C'étoit alors que par la vérité des ſentimens, par l'intelligence des expreſſions & par toutes les fineſſes de l'art, il ſéduiſoit les ſpectateurs au point qu'ils ne diſtinguoient plus le comédien du perſonnage repréſenté. Auſſi ſe chargeoit-il toujours des rôles les plus difficiles & les plus longs. On rapporte de lui pluſieurs bons mots : tel eſt entre autres celui qui lui échappa, lorſque le parlement défendit qu'on jouât le *Tartuffe*. On étoit aſſemblé pour la deuxieme repréſentation, lorſque la défenſe arriva. *Meſſieurs*, (dit *Moliere* en s'adreſſant à l'aſſemblée,) *nous comptions aujourd'hui avoir l'honneur de vous donner le* Tartuffe; *mais M. le premier Préſident ne veut pas qu'on le joue... Moliere* avoit commencé à traduire *Lucrece* dans ſa jeuneſſe, & il auroit achevé cet ouvrage ſans un malheur qui lui arriva. Un de ſes domeſtiques prit un cahier de cette Traduction pour faire des papillotes. *Moliere*, qui étoit facile à irriter, fut ſi piqué de ce contre-temps, que dans ſa colere il jeta ſur le champ le reſte au feu. Pour mettre plus d'agrémens dans cette traduction, il avoit rendu en proſe les raiſonnemens philoſophiques, & il avoit mis en vers toutes les belles deſcriptions qui ſe trouvent dans le poëte latin... [*Voyez* à l'art. I. CHAPELLE, un conſeil très-ſalutaire qu'il donna dans une orgie à ſes amis.]

Les éditions les plus eſtimées de ſes ouvrages ſont : I. Celle d'Amſterdam, 1699, 5 vol. in-12, avec une Vie romaneſque de l'auteur, par *Grimareſt*. II. Celle de Paris, en 1734, en 6 vol. in-4°. On la doit à M. *Joly*, qui en a donné une nouvelle en 1739, en 8 vol. in-12. Cette édition eſt ornée de *Mémoires* ſur la vie & les ouvrages de *Moliere*, & du catalogue des critiques faites contre ſes Comédies. III. Celle que M. *Bret* a donnée à Paris, en 1772, en 6 vol. in-8°, avec des commentaires intéreſſans, où il a exécuté ſur *Moliere*, ce que *Voltaire* avoit exécuté ſur *Corneille*. Il fait ſentir les beautés & les défauts, & releve les expreſſions vicieuſes. *Voltaire* dit (*Mélanges de Litt.*, chap. des *Académies*) que *Moliere* eſt plein de fautes de langage. Il y en a beaucoup plus dans ſes vers que dans ſa proſe; mais ces négligences ne prouvent pas que ſa poéſie, lorſqu'elle eſt un peu ſoignée, ne ſoit préférable à ſa proſe. M. *Beffara* a publié, en 1777, en 2 vol. in-12, l'*Eſprit de Moliere*, avec un abrégé de ſa Vie & un catalogue de ſes Pieces.

MOLIERES, (Joſeph Privat

de) naquit à Taraſcon en 1677, d'une famille noble, qui a donné des grand-croix à l'ordre de Malte. Il reçut de la nature un tempérament extrêmement délicat & un eſprit fort pénétrant. On le laiſſa maître de s'amuſer, ou de s'occuper; il choiſit l'occupation. La congrégation de l'Oratoire le poſſéda pendant quelque temps. Il y enſeigna avec ſuccès les humanités & la philoſophie. Les ouvrages du Pere *Malebranche* lui ayant inſpiré une forte envie de connoître l'auteur, il quitta l'Oratoire, & ſe rendit à Paris pour converſer avec lui. Après la mort de ce célebre philoſophe, il ſe conſacra aux mathématiques qu'il avoit un peu négligées pour la métaphyſique. L'académie des ſciences ſe l'aſſocia en 1721, & deux ans après il obtint la chaire de philoſophie au Collége-Royal. On connoît ſon ſyſtême des *petits Tourbillons*. Il le ſoutenoit avec une chaleur extrême, & n'entendoit pas raillerie ſur les plaiſanteries qu'on lui en faiſoit quelquefois. La vivacité l'entraînant alors, elle lui ôtoit la liberté de s'expliquer nettement, & il tomboit dans des mépriſes qui prêtoient encore à la plaiſanterie, & qu'il ne prenoit pas non plus en bonne part. Un jour il y fut ſi ſenſible, qu'il ſe mit en colere; il ſe fâcha ſérieuſement, & ſortit tout échauffé de l'académie. Le froid le ſaiſit de telle ſorte qu'en rentrant chez lui, il ſentit ſa poitrine embarraſſée; la fievre lui ſurvint; ſon mal de poitrine augmenta: le mal empira ſi rapidement, qu'il y ſuccomba le 12 Mai 1742, après cinq jours d'une fievre violente, âgé de 65 ans. A ce défaut près, l'abbé *de Molieres* étoit un excellent homme, & même, lorſqu'il s'abandonnoit à ſes méditations philoſophiques, d'un flegme & d'une inſenſibilité ſinguliere. Un jour qu'il étoit dans ſes diſtractions, un décrotteur ôta les boucles d'argent que notre rêveur avoit à ſes ſouliers, & en ſubſtitua de fer. Un autre fois, un voleur entra dans ſon appartement; &, ſans ſe détourner de ſes études, *Molieres* lui indiqua ſon argent & ſe laiſſa voler, demandant pour toute grace qu'on ne dérangeât pas ſes papiers. Quoiqu'il n'eût pas de ſuperflu, il donnoit aux gens qui ſervent l'académie des ſciences, des étrennes plus conſidérables que les membres les plus riches. Il n'avoit cependant pour tout revenu, que les honoraires de ſa chaire, ſes meſſes, & ce qu'il pouvoit retirer du *papier marbré*, auquel il travailloit quand il étoit las de méditer. On a de lui: I. *Leçons de Mathématiques, néceſſaires pour l'intelligence des principes de Phyſique, qui s'enſeignent actuellement au Collége-Royal*, in-12, 1726. Ce livre qui a été traduit en anglois, eſt un Traité *de la grandeur en général*. Les principes d'algebre & de calculs arithmétiques y ſont expoſés avec ordre, & les opérations bien démontrées. II. *Leçons de Phyſique contenant les Elémens de la Phyſique déterminés par les ſeules lois des Méchaniques, expliquées au Collége-Royal*, in-12, Paris, 4 vol., 1739; & traduites en italien à Veniſe, 1743, 3 vol. in-8°. On voit que l'auteur eſt partiſan des tourbillons de *Deſcartes*; mais ne pouvant ſe diſſimuler ſes écarts, ni les découvertes de *Newton*, il a tâché de rectifier les idées du philoſophe François par les expériences du philoſophe Anglois. Il a pris ce qui lui a paru de plus vrai dans le ſyſtême de *Deſcartes*, & l'a mis dans un nouveau jour, tantôt en démontrant des propoſitions qu'il n'avoit fait que ſuppoſer, tantôt en retranchant les propoſitions qui pouvoient paſſer pour inutiles. *Newton* lui a ſervi à poſer

des principes propres à expliquer d'une maniere mécanique des effets, dont *Newton* lui-même a cru qu'on chercheroit vainement la cauſe : tels que les tourbillons céleſtes, les lois de ces tourbillons, & leur mécanique. Quoique les philoſophes d'aujourd'hui lui tiennent peu de compte de ſes efforts, il faut avouer qu'ils décelent beaucoup de ſagacité. L'auteur écrivant avec méthode, clarté & préciſion, devoit peut-être ſe borner à expoſer les différens ſyſtêmes, ſans chercher à les concilier. En adoptant & en rejetant une partie des idées de *Deſcartes* & de *Newton*, il n'a fait lui-même qu'un ſyſtême qui a paſſé bien vite & qui a fait tort à ce qu'il y a de bon dans ſon livre. III. *Elémens de Géométrie*, in-12, 1741. Autant s'étoit-il éloigné des anciens dans ſa Phyſique, autant s'en rapproche-t-il dans ſa Géométrie, du moins pour leur ſyntheſe & leur maniere de démontrer.

I. MOLINA, (Louis) né à Cuença dans la Caſtille neuve, d'une famille noble, entra chez les Jéſuites en 1553, à l'âge de 18 ans. Il fit ſes études à Conimbre, & enſeigna pendant 20 ans la théologie dans l'univerſité d'Ebora, avec grand ſuccès. Son eſprit étoit vif & pénétrant, ſa mémoire heureuſe; il aimoit à ſe frayer des routes nouvelles, & à chercher de nouveaux ſentiers dans les anciennes. Cet habile Jéſuite mourut à Madrid le 12 Octobre 1600, à 65 ans. Ses principaux ouvrages ſont : I. Des *Commentaires* ſur la premiere partie de la Somme de *S. Thomas*, en latin. II. Un grand Traité *De Juſticiâ & Jure*. III. Un livre *De concordiâ Gratiæ & liberi arbitrii*, imprimé à Lisbonne en 1558, en latin, avec un *Appendix*, imprimé l'année d'après, in-4°, fort cher. » *Molina*, en travaillant » ſur la Somme de *S. Thomas*, » (dit l'abbé *de* CHOISY) avoit » cru trouver le moyen d'accorder le libre-arbitre, avec la préſcience de Dieu, la providence » & la prédeſtination; ſe flattant » que *S. Auguſtin* lui-même auroit » approuvé les voies qu'il avoit » imaginées. *Les Peres anciens*, dit-il, *qui ont précédé l'héréſie de* Pélage, *ont fondé la Prédeſtination ſur la preſcience du bon uſage du libre-arbitre*; au lieu que *S. Auguſtin* & ſes diſciples n'ont parlé ſi affirmativement, que parce qu'ils avoient à combattre les *Pélagiens* qui donnoient tout au libre-arbitre, & qu'il ſembloit qu'on devoit lui ôter beaucoup. » *Molina* définit le libre-arbitre, *la faculté d'agir, ou de ne pas agir*, ou de faire une choſe, en ſorte qu'on puiſſe faire le contraire. Il » avoue que l'homme, par ſes ſeules forces, ne peut rien faire qui » entre dans l'ordre de la grace, » & qui ſoit même une diſpoſition » éloignée à la recevoir... Mais, » (ajoute-t-il) quoique Dieu diſtribue comme il veut les dons » des graces que Jeſus-Chriſt nous » a méritées, il a néanmoins ajuſté » les lois ordinaires de cette diſtribution à l'uſage que les hommes font du libre-arbitre, à leur » conduite, & à leurs efforts : » L'homme donc pour agir en bien, » a beſoin qu'une grace prévenante » excite & pouſſe ſon libre-arbitre : » & Dieu ne manque jamais de la » donner, principalement à ceux » qui la demandent avec ardeur; » mais il dépend de leur volonté » de répondre, ou de ne pas répondre à cette grace «. [*Voyez* SUARÈS, n° *II.*] C'eſt ce ſyſtême qui fit naître les diſputes ſur la Grace, & qui partagea les Dominicains & les Jéſuites en Thomiſtes & en Moliniſtes. Cette ſciſſion

de deux écoles célebres, alluma une guerre qui n'eſt pas encore éteinte. Dès que la production du Jéſuite parut, *Henriquez* ſon confrere, croyant y voir le Pélagianiſme, le cenſura comme un ouvrage *qui préparoit la voie à l'Antechriſt*. Les Dominicains ſoutinrent theſes ſur theſes, pour foudroyer le nouveau ſyſtême. Le cardinal *Quiroga*, grand inquiſiteur d'Eſpagne, fatigué de ces querelles, les porta au tribunal de *Clément VIII*. Ce pontife forma pour les terminer, en 1597, la célebre congrégation qu'on appelle *de Auxiliis*. Mais après pluſieurs aſſemblées des conſulteurs & des cardinaux, où les Dominicains & les Jéſuites diſputerent contradictoirement en préſence du pape & de la cour de Rome, il ne fut rien décidé. *Paul V*, ſous lequel ces diſputes avoient été continuées, ſe contenta de donner un *Décret*, en 1607, par lequel il défendit aux deux partis de ſe cenſurer mutuellement, & enjoignit aux ſupérieurs des deux ordres, de punir ſévérement ceux qui contreviendroient à cette défenſe. L'impreſſion que fit cette modération du pape ſur les Dominicains & ſur les Jéſuites, fut bien différente, ſuivant certains auteurs. Les premiers furent au déſeſpoir, & les autres au comble de la joie. Cet eſprit de paix qu'avoit recommandé le pape, fut la choſe à laquelle on penſa le moins. Il reſta entre ces deux corps une animoſité ſourde. Le duc *de Lerme*, miniſtre de *Philippe III* roi d'Eſpagne, en appréhendant les ſuites, tâcha de les amener à l'unité de doctrine; mais toujours en vain. Ce miniſtre abandonna ſon projet, perſuadé qu'il étoit plus facile de reconcilier les puiſſances les plus ennemies, que deux corps diviſés par des diſputes d'école. Néanmoins le temps qui calme tout, appaiſa les eſprits. Les Jéſuites, pour n'avoir pas l'air de Pélagiens, tempérerent leur Moliniſme, par l'ordre de leur général *Aquaviva*; & la plupart des Dominicains adoucirent également leur *Grace* efficace par elle-même. Les controverſes du Janſéniſme ſurvinrent, & ce feu couvert ſous la cendre, ſe ranima avec force. Heureux ceux qui, en reconnoiſſant la néceſſité de la grace de *Jeſus-Chriſt*, ſe bornent à la demander, ſans faire des tentatives inutiles pour ſavoir comment elle opere!

II. MOLINA, (Antoine) Chartreux de Villa-Nueva-de-Los-Infantes, dans la Caſtille, dont on a un Traité de l'*Inſtruction des Prêtres*. Cet ouvrage eſt très-propre à honorer le ſacerdoce, & à ſanctifier ceux qui en ſont revêtus. On l'a traduit en françois & imprimé à Paris chez *Coignard*, 1677, in-8°. *Molina* mourut vers 1612, après s'être acquis une grande réputation de piété.

III. MOLINA, (Louis) juriſconſulte Eſpagnol, fut employé par *Philippe II*, roi d'Eſpagne, dans les conſeils des Indes & de Caſtille. On a de lui un ſavant *Traité* ſur les ſubſtitutions de terres anciennes de la Nobleſſe d'Eſpagne, en 1603, in-folio. Il eſt intitulé: *De Hiſpanorum primogenitorum origine & naturâ*. Ce livre eſt auſſi d'uſage dans pluſieurs provinces de France... Il ne faut pas le confondre avec *Jean* MOLINA, hiſtorien Eſpagnol, qui donna, en 1524, in-folio, *Cronica antigua d'Aragon*; & en 1539, in-folio, *De las coſas memorables de Eſpagna*. Le premier ouvrage parut à Valence, & le 2e à Alcala.

IV. MOLINA, (Dominique) religieux Dominicain, natif de Séville, publia, en 1626, un *Re-*

cueil des Bulles des Papes, concernant les priviléges des Ordres Religieux.

I. MOLINET, (Jean) né à Desurennes dans le dioceſe de Boulogne, fut aumônier & bibliothécaire de *Marguerite* d'Autriche gouvernante des Pays-Bas, & chanoine de Valenciennes. On a de lui pluſieurs ouvrages en proſe & en vers. Le plus connu eſt intitulé : *Les Dits & Faits de Molinet*, Paris, 1531, in-fol., 1540, in-8°. Les curieux le recherchent. Ses *Poéſies* ont été réimprimées à Paris en 1723, in-12. On a encore de lui une *Paraphraſe* en proſe, in-folio, du roman de *la Roſe*, dont il s'eſt efforcé de faire un ouvrage de morale. Il mourut en 1607.

II. MOLINET, (Claude du) chanoine-régulier & procureur-général de la congrégation de Sainte-Genevieve, naquit à Châlons en Champagne l'an 1620, d'une famille ancienne. Il vint achever ſes études à Paris, & s'appliqua enſuite à découvrir ce qu'il y a de plus caché dans l'antiquité. Il amaſſa un cabinet conſidérable de curioſités, & mit la bibliotheque de Sainte-Genevieve, à Paris, dans un état qui l'a rendue l'objet de l'attention des curieux. *Louis XIV* ſe ſervit de lui pour aider à ranger ſes médailles & à lui en trouver de nouvelles. Le Pere *du Molinet* en fournit à ce monarque plus de 800, qui lui mériterent des gratifications conſidérables. Ce ſavant antiquaire mourut à Paris le 2 Septembre 1687, à 67 ans, regretté de pluſieurs illuſtres amis, que ſon ſavoir, autant que ſon caractere, lui avoit procurés. Ses principaux ouvrages ſont : I. Une édition des *Epîtres d'*Etienne, *évêque de Tournay*, avec de ſavantes notes, 1682, in-8°. II. *L'Hiſtoire des Papes par médailles*, depuis *Martin V* juſqu'à *Innocent XI*, 1679, in-fol. en latin : ouvrage peu eſtimé. III. Des *Réflexions ſur l'origine & l'antiquité des Chanoines ſéculiers & réguliers*. IV. Un *Traité des différens habits des Chanoines*. V. Une Diſſertation ſur la *Mitre des Anciens*. VI. Une autre Diſſertation ſur *une Tête d'Iſis*, &c. VII. *Le cabinet de Sainte-Genevieve*, à Paris, 1692, in-fol., peu commun. Ces différens écrits offrent des choſes curieuſes & recherchées.

MOLINETTI, (Antoine) médecin de Veniſe, enſeigna & pratiqua la médecine à Padoue avec une réputation extraordinaire. C'étoit un des plus habiles anatomiſtes de ſon ſiecle. On eſtime beaucoup ſon *Traité des Sens & de leurs organes*, imprimé à Padoue en 1669, in-4°, en latin. *Molinetti* mourut à Veniſe vers 1675, avec la réputation d'un ſavant préſomptueux, trop amoureux de ſes idées, & trop ennemi de celles des autres.

MOLINEUX, *Voy.* MOLYNEUX.

MOLINIER, (Jean-Baptiſte) né à Arles en 1675, entra dans la congrégation de l'Oratoire en 1700, & prêcha dans la ſuite avec applaudiſſement à Aix, à Toulouſe, à Lyon, à Orléans & à Paris. *Maſſillon* l'ayant entendu, fut frappé des traits vifs & ſaillans de ſon éloquence, & ſurpris de ce qu'avec un talent ſi décidé, il étoit ſi inégal ; il lui dit alors : *Il ne tient qu'à vous d'être le Prédicateur du Peuple ou des Grands.* Il eſt certain que, lorſqu'il travailloit ſes diſcours, il égaloit nos plus célebres orateurs ; mais il comptoit trop ſur ſa facilité, & il ne modéroit pas aſſez l'impétuoſité de ſon imagination. *Molinier* quitta l'Oratoire vers 1720, pour ſe retirer dans le dioceſe de Sens, d'où il revint à Paris reprendre l'exercice du miniſtere de la prédication. Le ſucceſſeur du cardinal de *Noailles*, (*Vintimille*) le

lui ayant interdit, il ne s'occupa plus qu'à revoir ſes Sermons. Il mourut le 15 Mars 1745, à 70 ans. On a de lui : I. *Sermons choiſis*, en 14 vol. in-12, 1730, & années ſuivantes. Ces diſcours ſont la production d'un génie heureux, qui s'exprime avec beaucoup de feu, d'énergie, de force, de dignité & de naturel. Il ne lui manquoit que le goût ; ſon ſtyle eſt incorrect, inégal, & déshonoré par des termes communs, qui font un étrange contraſte avec pluſieurs morceaux pleins de vie & de nobleſſe. Le Sermon *du* CIEL paſſe pour ſon chef-d'œuvre. De ces 14 volumes il y en a 3 de *Panégyriques*, & deux de *Diſcours* ſur la vérité de la religion Chrétienne. II. *Exercice du Pénitent & Office de la Pénitence*, in-8°. III. *Inſtructions & Prieres de Pénitence*, in-12, pour ſervir de ſuite au *Directeur des ames Pénitentes* du Pere VAUGE. IV. *Prieres & Penſées Chrétiennes*, &c.

MOLINO, (Dominique) ſénateur de Veniſe, encouragea les gens de lettres en Italie & dans les pays étrangers. Il entretint une correſpondance ſuivie avec *Heinſius*, *Caſaubon*, *Grotius* & *Gaſſendi* qui dit que peu de Monarques ont pu lui être comparés dans *la généreuſe & infatigable protection des lettres*. Un commerce épiſtolaire très-étendu & les occupations du gouvernement l'empêcherent de mettre la derniere main à ſes ouvrages ; mais il contribua à la publication de ceux des autres. On prétend qu'il eut beaucoup de part aux différens traités politiques de *Fra-Paolo*. Il mourut en 1635, à 62 ans, après *avoir employé tous ſes ſoins à conſerver la majeſté de la république & à augmenter la gloire de la littérature*. C'eſt ce qu'on lit dans ſon Epitaphe.

MOLINOS, prêtre Eſpagnol, naquit dans le dioceſe de Saragoſſe en 1527, d'une famille conſidérable par ſes biens & par ſon rang. Né avec une imagination ardente, il s'établit à Rome, & y acquit la réputation d'un grand directeur. Il avoit un extérieur frappant de piété ; & il refuſa tous les bénéfices qu'on lui offrit. Le feu de ſon génie lui fit imaginer des folies nouvelles ſur la myſticité. Il déploya ſes idées dans ſa *Conduite Spirituelle* : livre qui le fit renfermer dans les priſons de l'Inquiſition en 1685. Cet ouvrage parut d'abord admirable. » La théologie myſtique, (dit ſoit l'auteur dans ſa Préface,) „ n'eſt pas une ſcience d'imagination, mais de ſentiment... On ne „ l'apprend point par l'étude, mais „ on la reçoit du Ciel. Auſſi, dans „ ce petit ouvrage, je me ſuis plus „ ſervi de ce que la bonté infinie „ de Dieu a daigné m'inſpirer, que „ des penſées que la lecture des livres auroit pu me ſuggérer «. Ce traité étoit diviſé en trois livres ; & l'on trouvoit dans le 1er, » que „ pour parvenir à la perfection du „ recueillement intérieur, il faut „ faire de ſon cœur une carte blanche, où la Sageſſe divine puiſſe „ graver ce qu'il lui plaira ; que „ les tentations ſont une médecine „ ſalutaire, qui rabaiſſe notre orgueil ; que le recueillement intérieur conſiſte dans un ſilence „ que l'on garde en la préſence „ de Dieu, en le conſidérant pas „ une foi amoureuſe & obſcure, „ ſans aucune diſtinction de ſes „ perfections ou attributs ; qu'il „ n'eſt pas beſoin de méditer les „ myſteres, ni de faire des réflexions ſur la vie ou la paſſion de „ J. C., & que la plus ſublime oraiſon conſiſte dans le ſilence myſtique des penſées, c'eſt-à-dire, „ à ne déſirer rien, à ne penſer „ rien «. Dans le 2e, *Molinos* exhorte les directeurs auxquels il l'a-

dreſſe, à ſe revêtir dans le confeſſionnal de la douceur d'un agneau, & à rugir en chaire comme des lions. Il dit *qu'il vaut mieux obéir à ſon Directeur qu'à Dieu.* Il conſeille la fréquente communion, & déſapprouve les pénitences corporelles. Il développe enfin, dans le 3e, les principes de ſa prétendue myſticité, & ſelon lui « il n'y a » que deux ſortes de contemplations, l'une *active* & l'autre *paſſive.* La premiere cherche Dieu » au dehors par le raiſonnement, » l'imagination & la réflexion : il » la dit bonne pour les commençans ; mais il ajoute, qu'il faut » aſpirer à la ſeconde, qui conduit à l'union divine & au repos » intérieur. Alors l'ame eſt maîtreſſe des tentations : la vertu s'affermit, les attachemens ſe rompent, les imperfections s'anéantiſſent, & l'ame demeure unie » à Dieu, ſans qu'elle y contribue » par aucun mouvement «. La réputation de vertu qu'avoit l'auteur, ne ſervit pas peu à répandre ſon livre. Ce ne fut qu'en creuſant dans cette eſpece d'abyme, où *Moſinos* s'enfonce & ſon lecteur avec lui, qu'on apperçut tout le danger de ſon ſyſtême. On vit, (dit le Pere d'*Avrigny*,) que l'homme prétendu parfait de *Molinos*, eſt un homme qui ne réfléchit ni ſur Dieu, ni ſur lui-même ; qui ne déſire rien, pas même ſon ſalut ; qui ne craint rien, pas même l'Enfer ; à qui les penſées les plus impures, comme les bonnes œuvres, deviennent abſolument étrangeres & indifférentes. La ſouveraine perfection, ſuivant le rêveur Eſpagnol, conſiſte à s'anéantir pour s'unir à Dieu ; de façon que, toutes les facultés de l'ame étant abſorbées par cette union, l'ame ne doit plus ſe troubler de ce qui peut ſe paſſer dans le corps. Peu importe que la partie inférieure ſe livre aux plus honteux excès ; pourvu que la ſupérieure reſte concentrée dans la Divinité par l'oraiſon de *Quiétude.* Cette héréſie ſe répandit en France, & y prit mille formes différentes. *Malaval*, madame *Guyon* & *Fénélon* en adopterent quelques idées, mais non pas les plus révoltantes. Celles de *Molinos* furent condamnées en 1687, au nombre de 68. On voulut voir ſi ſa conduite répondoit à ſa pratique, & l'on découvrit des déréglemens auſſi affreux que ſon fanatiſme. Il fut obligé de faire une abjuration publique de ſes erreurs, & il fut enfermé dans une priſon, où il mourut le 29 Décembre 1696, âgé de plus de 70 ans. En quittant le prêtre qui le conduiſit dans ſon cachot, il lui dit : *Adieu, Pere ! Nous nous reverrons encore au jour du Jugement, & on verra alors de quel côté eſt la vérité, ou du vôtre, ou du mien.* Ces paroles marquent que ſon repentir ne fut pas ſi ſincere qu'on l'a prétendu.

MOLITOR, (Ulric) eſt connu par un livre rare, intitulé : *De Pythoniſſis mulieribus* ; à Conſtance, 1489, in-4°, où il y a des choſes ſingulieres. Il mourut vers 1492.

I. MOLLER, (Henri) théologien Proteſtant, ſe rendit très-habile dans la langue hébraïque, & profeſſa long-temps dans l'univerſité de Wirtemberg. Il mourut à Hambourg ſa patrie, en 1589, âgé de 59 ans. On a de lui des *Commentaires* ſur *Iſaïe* & ſur les Pſeaumes ; & des *Poéſies* latines.

II. MOLLER, (Daniel-Guillaume) natif de Presbourg, voyagea dans toutes les parties de l'Europe, fut profeſſeur en hiſtoire & en métaphyſique, & bibliothécaire dans l'univerſité d'Altorf, où il mourut le 25 Février 1712, à 70 ans. On a de lui pluſieurs ouvrages. Les principaux ſont : I. *Meditatio de*

Hungaricis quibuſdam Inſectis prodigioſis, ex aëre unà cum nive in agro delapſis, 1673, in-12. II. *Opuſcula Ethica & Problematico-critica*, Francfort, 1674, in-12. III. *Opuſcula Medico-hiſtorico-philologica*, 1674, in-12. IV. *Menſa Poëtica*, Altorf, 1678, in-12. V. *Indiculus Medicorum Philologorum ex Germaniâ oriundorum*, &c., Altorf, 1691, in-4°. VI. Et divers autres ouvrages qui prouvent ſon érudition.

III. MOLLER, (Jean) né à Fleinsbourg dans le duché de Sleſwick, en 1661, fut fait recteur du collége de ſa patrie en 1701. On lui offrit pluſieurs chaires, qu'il refuſa. Il ne voulut pas même accepter l'emploi de bibliothécaire d'Oxford, quelques inſtances qu'on lui fit. Toutes les heures que ſes fonctions claſſiques lui laiſſoient libres, il les employoit ſans relâche à l'étude de l'hiſtoire littéraire. Il mourut le 20 Octobre 1725, à 64 ans. C'étoit un philoſophe ferme & dégagé d'ambition. On a de lui pluſieurs ouvrages. Les principaux ſont: I. *Introductio ad Hiſtoriam Ducatuum Sleſwicenſis & Holſatici*; à Hambourg, 1699, in-8°. II. *Cimbria litterata*, 1744, trois vol. in-folio. Il contient l'Hiſtoire littéraire, eccléſiaſtique, civile & politique de Danemarck, de Sleswick, de Holſtein, de Hambourg, de Lubeck & des pays voiſins. III. *Iſagoge ad Hiſtoriam Cherſoneſi Cimbriacæ*, in-8°, Hambourg, 1691; & dans la *Bibliotheca Septentrionis eruditi*, Leipzig, 1699, in-8°. qui renferme un détail circonſtancié de ce qu'il faut lire pour l'hiſtoire de ces provinces. (*Voyez* I. KONIG.) IV. *De Cornutis & Hermaphroditis*, Berlin, 1708, in-4°. Sa *VIE* a été donnée par ſes fils, en latin, à Sleſwick, 1734, in-4°. Une profonde érudition eſt le caractere de tous ſes écrits.

MOLOCH, fameux Dieu des Ammonites, à l'idole duquel ils ſacrifioient des enfans & des animaux. La ſtatue de cette Divinité barbare étoit un buſte ou demi-corps d'homme, qui avoit une tête de veau, & tenoit les bras étendus. Elle étoit creuſe, & dans ſa concavité on avoit ménagé 7 armoires, dont la 1re étoit deſtinée pour la farine, les 5 ſuivantes pour les différens animaux qu'on lui immoloit, & la 7e pour les enfans qu'on vouloit lui ſacrifier. Ce demi-corps étoit poſé ſur une eſpèce de four, où on allumoit grand feu; & de peur qu'on n'entendit les cris des enfans, on faiſoit un grand bruit avec des tambours & d'autres inſtrumens, qui étourdiſſoient les ſpectateurs. Quelques auteurs prétendent qu'on ne brûloit point réellement les enfans; mais que, pour les purifier, on ſe contentoit de les faire paſſer entre deux feux que l'on allumoit devant l'idole. L'Ecriture-ſainte reproche ſouvent aux Juifs de faire ces ſortes de ſacrifices à *Moloch*.

MOLON, *Molo*, célébre Rhéteur de l'iſle de Rhodes, vint à Rome l'an 87 avant J. C., où il enſeigna la rhétorique avec beaucoup d'éclat. *Ciceron* qui étoit du nombre de ſes auditeurs, en fait un grand éloge dans ſon *Brutus*. Etant retourné dans ſa patrie, le jeune orateur Romain l'y ſuivit pour continuer à prendre des leçons d'un maître qu'il regardoit comme celui qui avoit le plus contribué à le perfectionner dans l'éloquence. Quelques années après, Molon fut envoyé à Rome en ambaſſade vers le Sénat, où on l'écouta ſans interprete, honneur qui avant lui n'avoit été accordé à aucun étranger.

MOLORCHUS, vieux paſteur du pays de Cléone, dans le royaume

d'Argos, reçut magnifiquement chez lui *Hercule*. Ce héros, pénétré de reconnoiſſance, tua en ſa faveur le Lion *Néméen*, qui ravageoit tous les pays des environs. C'eſt en mémoire de ce bienfait, qu'on inſtitua, en l'honneur de *Molorchus*, les Fêtes appelées de ſon nom *Molorchéennes*.

I. MOLSA, *ou* MOLZA, (François-Marie) de Modene, s'acquit une grande réputation par ſes vers latins & italiens. Ses talens lui auroient procuré une fortune conſidérable dans le monde, ſi ſa conduite avoit été plus réguliere & plus prudente. On eſtime ſur-tout ſes *Elégies*, & ſa piece ſur le *Divorce de Henri VIII*, roi d'Angleterre, & de *Catherine d'Aragon*. Son *Capitolo in lode del Fichi*, plein d'obſcénités, a été commenté par *Annibal Caro*, poëte italien, ſous ce titre : *La Ficheide del Padre Fiteo, col comm. de ſer Agreſto*, 1549, in-4°. Ses *Poéſies italiennes* ſe trouvent avec celles du *Berni*, ou ſéparément, 1513, in-8°; & 1750, 2 vol. in-8°; avec celles de *Tarquinia Molza*, ſa petite-fille. Ses *Poéſies latines* ſe trouvent dans *Deliciæ Poëtarum Italorum... Molza* écrivoit auſſi en proſe avec beaucoup d'élégance; mais il déshonoroit ſes talens par le commerce honteux qu'il eut avec les courtiſanes de Modene. Il s'abandonna à ces miſérables avec ſi peu de ménagement, qu'il contracta cette honteuſe maladie, ſuite de la débauche. Il en mourut à la fleur de ſes jours, en 1544.

II. MOLSA, *ou* MOLZA, (Tarquinie) petite-fille du précédent, joignit à toutes les graces de ſon ſexe, une vertu ſolide. Après la mort de ſon époux elle ne voulut point ſe remarier, & ſe comporta comme *Artemiſe*, quoique ſa jeuneſſe & ſes attraits la fiſſent rechercher avec empreſſement. Elle s'appliqua avec beaucoup d'ardeur & de ſuccès aux belles-lettres, aux langues grecque, latine & hébraïque. Son goût, ſon eſprit & ſes lumieres la firent conſulter par le *Taſſe*, *Guarini* & les autres grands hommes de ſon temps, ſur leurs ouvrages. Le ſénat de Rome l'honora en 1600 & toute ſa famille, du droit & des priviléges des citoyens Romains. Cette Dame fut un des ornemens de la cour d'*Alfonſe II*, duc de Ferrare, auprès de qui elle s'étoit retirée. Ses *Poéſies* ſe trouvent avec celles de ſon aïeul.

MOLTZIER, *Voy.* MICYLLE.

MOLYNEUX, (Guillaume) né à Dublin en 1656, établit dans ſa patrie une ſociété de ſavans, ſemblable à la ſociété royale de Londres. Il étoit ami intime de *Locke*, & il méritoit l'amitié de ce philoſophe par ſa probité & ſes lumieres. *Molyneux* mourut de la pierre en 1698, à 42 ans. On a de lui : I. Un *Traité de Dioptrique*, in-4°. II. La *Deſcription*, en latin, *d'un Téleſcope* de ſon invention, &c.

MOMBRITIUS, (Boninus) écrivain Milanois, eſt connu par ſon *Sanctuarium*, ſeu *Vitæ Sanctorum*, 2 vol. in-fol., ſans nom de ville & ſans date. Ce livre, très-rare & très-cher, eſt recherché par les bibliomanes, ſoit pour les fables qu'il renferme, ſoit pour l'ancienneté de l'édition. On croit qu'il parut vers l'an 1479. On a auſſi des *Poéſies* de cet auteur.

MOMUS, fils du *Sommeil* & de la *Nuit*, & le Dieu de la raillerie, s'occupoit uniquement à examiner les actions des Dieux & des Hommes, & à les reprendre avec liberté. Ses ſarcaſmes perpétuels le firent chaſſer du ciel. *Neptune* ayant fait un Taureau, *Vulcain* un Homme, & *Minerve* une Maiſon, il les

tourna tous trois en ridicule : *Neptune*, pour n'avoir pas mis au Taureau les cornes devant les yeux, afin de frapper plus ſûrement ; ou du moins aux épaules, afin de donner des coups plus forts : *Minerve*, pour n'avoir point bâti ſa Maiſon mobile, afin de pouvoir la tranſporter lorſqu'on auroit un mauvais voiſin : & *Vulcain*, de ce qu'il n'avoit pas mis une fenêtre au cœur de l'homme, pour que l'on pût voir ſes penſées les plus ſecrettes. Le même *Momus* voyant le nombre des Dieux s'augmenter de jour en jour, ſe plaint de ce que certains d'entre eux, non-contens d'avoir été élevés à un ſi haut rang, d'hommes qu'ils étoient auparavant, vouloient auſſi déifier leurs ſerviteurs & leurs ſervantes. On repréſente *Momus* levant le maſque de deſſus un viſage, & tenant une marote à ſa main.

I. MONALDESCHI, (Louis de) gentilhomme d'Orviette, naquit en 1326. Il paſſa à Rome preſque toute ſa vie, pendant laquelle il jouit toujours d'une ſanté parfaite & d'un jugement très-ſain. On a de lui des *Annales Romaines*, en italien, depuis 1328 juſqu'en 1340. On croit qu'il les avoit pouſſées beaucoup plus loin ; mais que le reſte eſt perdu, ou enterré dans quelque bibliotheque.

II. MONALDESCHI, (Jean de) favori ou écuyer de la reine *Chriſtine* de Suede, compoſa ſecrétement un Libelle contre cette princeſſe, où il dévoiloit ſes intrigues. *Chriſtine*, charmée d'avoir trouvé cette occaſion de ſe défaire d'un amant qu'elle n'aimoit plus, le fit traîner à ſes pieds, l'interrogea, le confondit. Après les reproches les plus violens, elle ordonna au capitaine de ſes gardes & a deux nouveaux favoris d'égorger le coupable. Elle s'éloigna à vingt pas, pour mieux jouir de ce ſpectacle. On fond ſur lui de tous côtés. Le malheureux *Monaldeſchi*, après une vaine défenſe, tombe tout ſanglant ſous le fer de ſes bourreaux. La reine, qui n'entend plus ſes gémiſſemens, s'approche, le contemple & lui inſulte. *Monaldeſchi*, à cette voix, ſemble s'éveiller, ſe débat, s'agite : il éleve vers *Chriſtine* une main tremblante pour lui demander grace. *Quoi*, s'écrie-t-elle, *tu reſpires encore, & je ſuis Reine* ! Les aſſaſſins écraſent auſſitôt la tête de ce malheureux, & traînent aux pieds de *Chriſtine* ſa victime expirante. *Non*, ajouta-t-elle, *non, ma fureur n'eſt point ſatisfaite ! Apprens, traître, que cette main qui verſa tant de bienfaits ſur toi, te frappe le dernier coup.* Cet attentat contre l'humanité, l'opprobre de la vie de *Chriſtine*, fut commis à Fontainebleau en 1657. *Le Bel*, de l'ordre de la Trinité, en a donné la Relation : *Voyez* III. BEL.

MONARDÈS, (Nicolas) célebre médecin de Séville, dont on a : I. Un *Traité des Drogues de l'Amérique*, Séville, 1574, in-8°, traduit en françois par *Colin*, Lyon, 1619, in-8°. II. *De roſa*, Anvers, 1564, in-8°. III. Pluſieurs autres ouvrages en latin & en eſpagnol. Ce ſavant, mort en 1577, n'y enſeigne que ce qu'une longue expérience lui avoit appris. Ses livres ne ſont pas communs.

MONBRON, (N... Fougeret de) mort au mois de Septembre 1760, étoit né à Péronne. C'étoit un de ces auteurs qui ne peuvent vivre avec eux-mêmes, ni avec les autres, frondant tout, n'approuvant rien, médiſant de tout le genre humain, qui les hait par repréſailles, ayant d'ailleurs de l'eſprit, & capable de penſer & d'écrire, ſi la bile ne l'avoit trop dominé.

On a de lui : I. La *Henriade travestie*, in-12, qui ne vaut pas le *Virgile travesti* de *Scarron*, quoiqu'il y ait quelques bonnes plaiſanteries. *Voltaire* lui-même en rit comme un homme de qualité riroit de voir ſon palefrenier chercher à le contrefaire & prendre les airs, les habits & le langage d'un grand ſeigneur. Le mérite des traveſtiſſemens burleſques conſiſte principalement dans un air de facilité, qui ne laiſſe point appercevoir le travail. *Monbron* a en général cet air d'aiſance, quoiqu'il ſuive ſon auteur pas à pas & preſque vers pour vers. II. *Préſervatif contre l'Anglomanie*, in-12; ouvrage écrit avec emportement. III. Le *Coſmopolite*, ou *le Citoyen du Monde*, in-12 : livre où l'on trouve quelques vérités morales, aſſez utiles, ſi l'auteur ne paroiſſoit outré. IV. Des *Romans* infâmes & indignes d'être cités. Quoiqu'il eût de la gaieté dans ſes ouvrages, & même de l'imagination, il étoit d'une taciturnité ſombre dans la ſociété.

MONCADE, (Hugues de) d'une très-illuſtre & ancienne famille originaire de Catalogne, & autrefois ſouveraine de Béarn, accompagna dans ſa jeuneſſe *Charles VIII*, roi de France, dans ſon expédition d'Italie. L'alliance de *Ferdinand* roi d'Eſpagne avec le monarque François étant rompue, il s'attacha à la fortune de *Céſar Borgia*, neveu du pape *Alexandre VI*. Mais lorſqu'après la mort de ſon oncle, *Borgia* ſe déclara pour les François, *Moncade* paſſa dans l'armée Eſpagnole, commandée alors par le grand *Gonſalve*. La guerre étant terminée en Italie, il ſe diſtingua contre les pirates des côtes d'Afrique, par des actions éclatantes, qui lui méritèrent le riche prieuré de Meſſine. Les ſervices importans qu'il continua de rendre ſur mer à *Charles Quint* furent récompenſés par la vice-royauté de Sicile. Il fut fait priſonnier en 1524, par *André Doria*, ſur la côte de Gênes, & n'obtint ſa liberté que par le traité de Madrid. Le pape *Clément VII* étant entré, en 1526, dans la ligue formée entre les Vénitiens & *François I*, pour le rétabliſſement de *François Sforce* dans le duché de Milan ; *Moncade*, qui commandoit alors pour l'empereur en Italie, fit avancer vers Rome un corps de troupes conſidérable, s'en empara ſans réſiſtance, contraignit le pape à ſe réfugier dans le château Saint-Ange, & abandonna au pillage le palais du Vatican & l'égliſe de Saint-Pierre & Saint-Paul qui ſe trouve dans ſon enceinte. *Paul Jove*, qui ſe récrie beaucoup ſur cette impiété, attribue à la vengeance céleſte ſa mort arrivée 2 ans après, (en 1528) au combat naval de Capo-d'Orſo, près du golfe de Salerne, où *Philippin Doria* remporta une victoire complete ſur la flotte impériale qu'il commandoit.

MONCEAUX, (François de) en latin *Monceus*, juriſconſulte, poëte & fécond écrivain d'Arras, étoit ſeigneur de Fridelval ; & fut envoyé, par *Alexandre Farneſe* duc de Parme, en ambaſſade vers *Henri IV* roi de France. On a de lui : I. *Bucolica ſacra*, in-8°, à Paris, 1589. II. *Aaron purgatus*, ſive *De Vitulo aureo Libri duo*, 1606, in-8° : livre qui a été réfuté par *Robert Viſorius*. Il eſt inſéré dans les *Critici ſacri* de *Pearſon*, & il a été prohibé à Rome l'an 1609. III. *L'Hiſtoire des apparitions divines faites à Moyſe*, Arras, 1594, in-4°. IV. *Templum juſtitiæ*, poëme, Douai, 1590, in-8°. V. *Lucubratio in Caput I & VII Cantici Canticorum*, Paris, 1587, in-4°. Tous ces ouvrages ſont en latin :

latin : il y a des recherches & des ſingularités.

MONCHESNAY, (Jacques Lôme de) né à Paris en 1666, d'un procureur au parlement, ſe fit recevoir avocat ; & ſe livra à la poéſie. Il travailla pour le théâtre Italien, & il y donna la *Cauſe des Femmes*, la *Critique* de cette piece ; *Méteſin*, *grand-Sophi de Perſe* ; le *Phénix*, & les *Souhaits* : pieces remplies de traits d'eſprit, mais mal dialoguées & mal conduites. Leur place eſt marquée au 3e rang. *Monchefnay*, dégoûté du théâtre par la religion, ſuivant les uns, & par trop de ſenſibilité à la critique, ſuivant les autres, fit une *Satire* contre cet art qui l'avoit occupé pendant ſi long-temps. *Boileau*, à qui il marqua ces ſentimens, les approuva. *Monchefnay* étoit de la ſociété de ce fameux ſatirique ; mais ayant fait imprimer quelques *Satires*, que ce poëte ne goûta pas, leur liaiſon ſe réfroidit. *Il me vient voir rarement*, diſoit Boileau, *parce que quand il eſt avec moi, il eſt toujours embarraſſé de ſon mérite & du mien.* Le théâtre n'étant plus une reſſource pour lui, & la médiocrité de ſa fortune ne lui permettant pas de reſter à Paris, il ſe retira en 1720 à Chartres, où il mourut en 1740, dans ſa 75e année. Pluſieurs de ſes Poéſies, qui conſiſtent en *Epîtres*, en *Satires*, & en *Epigrammes* imitées de *Martial*, n'ont pas vu le jour. Il eſt encore auteur du *BOLÆANA*, ou *Entretiens de M. de Monchefnay avec Boileau.* Si cet ouvrage eſt vrai dans toutes ſes parties, il donne une aſſez mauvaiſe idée du caractere de ce fameux écrivain ; & s'il eſt faux, il ne doit pas faire juger avantageuſement de la probité de *Monchefnay*. Il réſulte de cet écrit, qui n'eſt à la gloire ni de l'un ni de l'autre, qu'ils aimoient tous les deux la ſatire & la médiſance.

MONCHRÉTIEN, *Voy.* MONTCHRESTIEN.

MONCHY, (Charles de) connu ſous le nom de Maréchal *d'Hocquincourt*, étoit d'une noble & ancienne famille de Picardie, féconde en perſonnes de mérite. Il ſe ſignala par ſa valeur dans pluſieurs ſiéges & batailles, à la Marfée, & à Villefranche en Rouſſillon. Il commanda l'aile gauche de l'armée Françoiſe à celle de Rhétel, en 1650. Cette journée lui valut, l'année ſuivante, le bâton de maréchal de France. Il défit enſuite les Eſpagnols en Catalogne, & força leurs lignes devant Arras ; mais, ſur quelques mécontentemens qu'il prétendoit avoir reçus de la cour, il ſe jeta dans le parti des ennemis, fut battu, en 1652, à Bleneau par le Grand *Condé* ; & fut tué devant Dunkerque de trois coups de mouſquet, le 13 Juin 1658, en voulant reconnoître les lignes de l'armée Françoiſe... *Voyez* CHARLEVAL.

MONCHY, *Voyez* MOUCHY.

MONCK, (Georges) duc *d'Albemarle*, né en 1608, d'une famille noble & ancienne, ſe ſignala dans les troupes de *Charles I*, roi d'Angleterre ; mais, ayant été fait priſonnier par le chevalier *Fairfax*, il fut mis en priſon à la Tour de Londres. Il n'en ſortit que pluſieurs années après, pour conduire un régiment contre les Irlandois Catholiques. Après la mort tragique de *Charles I^r^*, *Monck* eut le commandement des troupes de *Cromwell* en Ecoſſe. Il ſoumit ce pays ; & la guerre de Hollande étant ſurvenue, il remporta, en 1653, une victoire contre la flotte Hollandoiſe, où l'amiral *Tromp* fut tué. *Cromwell* étant mort, en 1658, le général *Monck* fit proclamer protecteur *Richard*, fils de cet uſurpateur. *Charles II*, inſtruit de ſa pro-

bité, lui écrivit alors pour l'exciter à le faire rentrer dans ſon royaume. Le général *Monck* forma auſſi-tôt le deſſein de rétablir ce prince ſur le trône. Après avoir diſſimulé quelque temps pour prendre des meſures plus efficaces, il ſe met, en 1660, à la tête d'une armée attachée à ſes intérêts; entre en Angleterre; détruit par ſes lieutenans les reſtes du parti de *Cromwell*; pénetre juſqu'à Londres, où il caſſe le parlement factieux, en convoque un autre & lui communique ſon deſſein. On s'y porte avec enthouſiaſme; Londres ſe déclare en faveur de ſon légitime ſouverain: *Monck* le fait proclamer roi, & va au-devant de lui à Douvres lui porter le ſceptre qu'il lui a rendu. Les faſtes de l'Hiſtoire Britannique n'ont pas fourni deux fois le ſpectacle d'une politique auſſi profonde, auſſi vertueuſe, auſſi modérée. *Charles II*, pénétré de la plus vive reconnoiſſance, l'embraſſa, le fit général de ſes armées, ſon grand-écuyer, conſeiller-d'état, tréſorier de ſes finances, & duc d'Albemarle. Le général *Monck* continua de rendre les ſervices les plus importans au roi *Charles II*. Il mourut comblé de gloire & de biens, le 3 Janvier 1679, à 70 ans, fut pleuré de ſon prince, & enterré à Weſtminſter au milieu des rois & des reines d'Angleterre. Ce grand homme avoit l'air grave & majeſtueux; l'eſprit peu brillant, mais ſolide, ferme & égal. Il aimoit la vertu, & ne pouvoit ſouffrir l'injuſtice, même dans les ſoldats. Il répétoit ſouvent, qu'*une armée ne doit point ſervir d'aſile aux voleurs & aux ſcélérats*. Sa *Vie*, écrite par *Thomas Gumbe*, in-8°, en anglois, a été traduite en françois par *Guy Miege*, in-12. On apperçoit, dans toute la conduite de ce général, une politique ſage, qui n'enfante que des projets avoués par la probité, ou ordonnés par le devoir; & ſa vie eſt un exemple qu'on peut concilier des démarches adroites, impénétrables, ruſées, avec la plus exacte vertu.

MONCLAR, (Pierre-François de Ripert de) procureur-général du parlement d'Aix, mort dans ſa terre de *Saint-Saturnin* près d'Apt en Provence, en 1773, pendant la révolution des parlemens, étoit un magiſtrat integre, un homme d'eſprit & un écrivain éloquent. Ses requiſitoires étoient diſtingués dans la foule; & quoique ces ouvrages n'aient qu'un temps, on les recherche encore aujourd'hui. Ses *Comptes rendus* des Conſtitutions des Jéſuites, & les *Mémoires* qu'il fit pour opérer leur deſtruction en Provence, lui firent beaucoup d'ennemis. Les partiſans & quelques membres de la Société le repréſenterent comme un homme emporté, comme un philoſophe vain & orgueilleux, comme un ſectateur du Déiſme; mais les juges équitables ne virent en lui qu'un magiſtrat actif, éclairé, zélé pour le maintien des libertés de l'Egliſe Gallicane & des véritables maximes de l'adminiſtration. Il mourut dans de grands ſentimens de piété. L'évêque d'Apt (*La Merlière*) ordonna à ſon confeſſeur de lui faire rétracter, avant que de l'adminiſtrer, ce qu'il avoit dit de peu favorable au ſaint Siége & aux Jéſuites; le magiſtrat mourant, ſe ſoumit à ce que vouloient le prélat & le confeſſeur.

MONCONYS, (Balthaſar de) étoit fils du lieutenant-criminel de Lyon. Après avoir étudié la philoſophie & les mathématiques, il voyagea dans l'Orient, pour y chercher les traces de la philoſophie

de *Mercure Triſmégiſte* & de *Zoroaſtre*. Ses recherches n'ayant pas ſatisfait ſa curioſité, il revint en France, & mourut à Lyon en 1665. Ses connoiſſances le firent eſtimer des ſavans, ſur-tout des amateurs de la chimie. Ses *Voyages* ont été imprimés en 3 vol. in-4°, & en 4 vol. in-12. Ils ſont plus utiles aux ſavans qu'aux géographes. L'auteur s'eſt moins attaché à donner des deſcriptions topographiques, qu'à marquer les choſes rares & recherchées. Le ſtyle en eſt traînant & n'anime pas le lecteur.

MONCRIF, (François-Auguſtin PARADIS de) ſecrétaire des commandemens de M. le comte *de Clermont*, lecteur de la reine, l'un des *Quarante* de l'académie françoiſe, & membre de celles de Nanci & de Berlin, naquit à Paris d'une famille honnête, en 1687, & y mourut le 12 Novembre 1770, à 83 ans :

Avec des mœurs dignes de l'âge d'or,
Il fut un Ami ſûr, un Auteur agréable;
Il mourut vieux comme Neſtor,
Mais il fut moins bavard & beaucoup plus aimable.

Tel étoit *Moncrif*; un eſprit fin, une figure prévenante, un déſir conſtant de plaire, une humeur égale, douce & complaiſante; l'avantage de lire d'une maniere intéreſſante, de chanter des couplets délicats, de compoſer des madrigaux flatteurs, lui firent de bonne heure un grand nombre d'amis & d'amis illuſtres. Un célebre miniſtre ayant été exilé en 1757, il demanda de le ſuivre dans ſa retraite; &, en admirant cet attachement noble & généreux, on lui permit ſeulement d'aller tous les ans lui témoigner ſa reconnoiſſance. Perſonne n'obligeoit avec plus de zele; perſonne ne donnoit avec plus de plaiſir. Il éleva, il ſoutint des parens pauvres, ſans rougir d'eux au milieu de la cour. Il avoit commencé par être maître de ſalle, & on a dit qu'il prévoyoit qu'il ſeroit obligé de défendre ſes ouvrages à la pointe de l'épée. La plupart n'avoient pas beſoin de cette précaution. Les principaux ſont : I. *Eſſai ſur la néceſſité & ſur les moyens de plaire*, pluſieurs fois réimprimé, in-12. Cette production, agréablement & finement écrite, eſt pleine de raiſon & de ſageſſe. On y déſireroit peut-être, aujourd'hui, un peu plus de nerf & de philoſophie : mais ce qui lui donne du prix, c'eſt que, contre l'uſage de pluſieurs moraliſtes, il avoit pratiqué ce qu'il enſeignoit. Il s'étoit fait un ſyſtême de contribuer aux agrémens des ſociétés honorables où il étoit admis. II. *Les Ames rivales*, petit Roman agréable, aſſaiſonné d'une critique ingénieuſe de nos mœurs; les *Abdérites*, comédie médiocrement bonne; des *Poéſies diverſes*, pleines de délicateſſe : (on diſtingue ſur-tout ſes *Romances* & ſon conte du *Rajeuniſſement inutile*, remarquable par la douceur des vers, la fineſſe des réflexions & la grace de la narration,) quelques *Diſſertations*, où il y a des idées & de l'eſprit. On trouve ces pieces dans les Œuvres mêlées de l'auteur, Paris, 1745, in-12. III. Des petites *Pieces* en un acte, & qui ſont partie de divers Opéra appelés les *Fragmens* : *Zélindor*, *Iſmene*, *Almaſis*, les *Génies tutélaires*, la *Sibylle*. Il s'étoit conſacré au genre lyrique, & il y réuſſiſſoit. On a encore de lui en ce genre : l'*Empire de l'Amour*, ballet; le *Trophée*; les *Ames réunies*, ballet non repréſenté; *Erofine*, paſtorale héroïque. IV. L'*Hiſtoire des Chats*, bagatelle jugée trop ſévérement dans le temps, & preſque entiérement oubliée aujourd'hui. Cet ouvrage fut l'occaſion d'une plai-

ſanterie que lui fit le comte *d'Argenſon*. Après la retraite de *Voltaire* en Pruſſe, il intéreſſa ce miniſtre pour obtenir la place d'*Hiſtoriographe*. HISTORIOGRAPHE, lui dit le comte *d'Argenſon*, vous voulez ſans doute dire HISTORIOGRIPHE. Ses ŒUVRES ont été recueillies en 1761, 4 vol. in-12.

MONDEJEU, *Voyez* SCHULEMBERG.

I. MONDONVILLE, (Jeanne de) fille d'un conſeiller au parlement de Toulouſe, ſe diſtingua de bonne heure par ſa beauté & ſon eſprit. Recherchée par divers ſeigneurs, elle épouſa, en 1646, *Turles*, ſeigneur de *Mondonville*. Ayant perdu ſon époux, elle ſe conſacra aux œuvres de piété ſous la conduite de l'abbé *de Ciron*. Après avoir tenu quelque temps chez elle des écoles gratuites, elle travailla à l'inſtruction des Nouvelles Converties, & au ſoulagement des pauvres malades. Mad^e *de Mondonville* forma enſuite le projet d'employer ſes biens à la fondation d'une congrégation qui perpétuât ſes œuvres de charité. Son deſſein fut approuvé par *Marca*, archevêque de Toulouſe; & l'abbé *de Ciron* fut nommé, en 1661, pour en dreſſer les ſtatuts & les réglemens. Ce nouvel inſtitut fut confirmé par un bref d'*Alexandre VII* en 1662, autoriſé de lettres-patentes en 1663. Peu de temps après, ces Conſtitutions furent imprimées avec l'approbation de dix-huit évêques & de pluſieurs docteurs. C'eſt cet *Inſtitut* ſi connu ſous le nom de *Congrégation des Filles de l'Enfance*. Mad^e *de Mondonville* avoit déjà formé des établiſſemens dans pluſieurs dioceſes, lorſqu'on prétendit » que ſes *Conſ-* » *titutions* renfermoient des *maxi-* » *mes dangereuſes* «. Les Jéſuites écrivirent & agirent contre elles. On nomma des commiſſaires pour les examiner, & la congrégation de l'*Enfance* fut ſupprimée par un arrêt du conſeil de 1686, à l'inſtigation d'une ſociété qui depuis a eu le même ſort. L'inſtitutrice fut reléguée dans le couvent des Hoſpitalieres de Coutances, & privée de la liberté d'écrire & de parler à aucune perſonne de dehors. Elle y mourut, avec de grands ſentimens de piété, en 1703. Les Filles de l'Enfance furent diſperſées, & les Jéſuites acheterent leur maiſon pour y placer leur ſéminaire. Ils avoient combattu contre ces Filles infortunées, comme contre un ennemi redoutable, & ils recueillirent une partie de leurs dépouilles. Nous avons ſuivi dans cet article l'*Hiſtoire Eccléſiaſtique* de l'abbé *Racine*. Les écrivains Jéſuites ſont moins favorables à la fondatrice des *Filles de l'Enfance*. Voici ce que dit l'un d'entre eux, d'après *Reboulet*: » La » cour eut des preuves inconteſta- » bles que cette fondatrice (Ma- » dame *de Mondonville*) avoit donné » aſile à des hommes de mau- » vaiſe doctrine & mal-intention- » nés pour l'état, tels que le Pere » *Cerle* & l'abbé *Dorat*; qu'elle » avoit fourni à ceux-ci les moyens » de ſortir du royaume; qu'elle » avoit fait imprimer, dans ſa mai- » ſon & par ſes Filles, pluſieurs » Libelles contre la conduite du » roi & de ſon conſeil. On enleva » cette imprimerie; on dreſſa des » procès-verbaux; & ſur tous ces » faits on eut quantité de dépoſi- » tions authentiques & juridiques, » avec les témoignages des plus » anciennes Filles de cette mai- » ſon... «. Comment concilier des témoignages ſi différens? L'Hiſtoire n'eſt plus qu'un plaidoyer, où chacun chicane pour ſon parti. Pour nous qui ne ſommes d'aucun, nous ſuſpendons notre jugement, & nous laiſſons la déciſion de

ce procès au public ſage & éclairé. Il parut, en 1734, une *Hiſtoire des Filles de la Congrégation de l'Enfance*, par *Reboulet*, ex-Jéſuite, & avocat à Avignon. L'abbé *de Juliard*, parent de Mad^e *de Mondonville*, attaqua cette *Hiſtoire* comme un libelle calomnieux, & la réfuta par un Mémoire en deux parties, qui contient: I. *L'Innocence juſtifiée* ou l'*Hiſtoire véritable des Filles de l'Enfance*. II. *Le Menſonge confondu* ou *La preuve de la fauſſeté de l'Hiſtoire calomnieuſe des Filles de l'Enfance*. Le parlement de Toulouſe condamna au feu l'*Hiſtoire* de *Reboulet*, comme contenant des faits faux ou altérés. Cet auteur, qui n'avoit écrit que d'après les Mémoires de ſes anciens confreres, répondit pour ſoutenir la vérité de ſon ouvrage. Mais le marquis *de Gardouche*, neveu de Mad^e *de Mondonville*, obtint un arrêt du 27 Février 1738, qui condamna au feu ce nouvel *Ecrit*, & ordonna des recherches rigoureuſes contre l'auteur. *Voyez* Reboulet.

II. MONDONVILLE, (Jean-Joſeph Caſſanea de) l'un des plus célebres muſiciens de ce ſiecle, vit le jour à Narbonne en 1715. Il acquit d'abord de la réputation à Paris, où il ſe rendit en 1737, par l'exécution brillante & facile de ſon violon. Il fut rival & ami de *Guignon*, qui tenoit alors le premier rang dans ce genre. Ses *Sonates* de clavecin & ſes *Symphonies*, ſes Opéra d'*Iſbé*, du *Carnaval du Parnaſſe*, de *Titon & l'Aurore*, de *Daphnis & Alcimadure*, le mirent bientôt dans la claſſe des compoſiteurs les plus diſtingués qui aient travaillé pour l'Opéra. Il excella auſſi dans les *Motets*, qui lui mériterent la place de maître de muſique de la chapelle du roi. Il étoit occupé à de grands ouvrages de muſique, qui enflammerent ſon ſang & précipiterent ſes jours. Il mourut à Belleville près de Paris le 8 Octobre 1772, à 57 ans, regretté de ſes parens & amis, qui trouvoient en lui un homme ſenſible, & une ſociété douce, honnête & agréable. On n'avoit jamais vu au concert ſpirituel une affluence égale à celle qu'attirerent les premiers eſſais *de Mondonville*. Trois morceaux de génie annoncerent une lyre enchantereſſe & ſavante, qui égaloit celle de *la Lande*. C'étoient le *Magnus Dominus*, le *Jubilate* & le *Dominus regnavit*, que l'on entend encore avec applaudiſſement.

MONDRAINVILLE, *Voy.* Duval, n° I.

MONET, (Philibert) né en Savoie l'an 1566, mort à Lyon en 1643, à 77 ans, ſe diſtingua chez les Jéſuites, où il entra par goût pour l'étude. Les langues l'occuperent d'abord, & elles lui durent quelques ouvrages, éclipſés par ceux qu'on a donnés après lui. Son Dictionnaire Latin-François, intitulé: *Inventaire des deux Langues*, Paris, 1636, in-fol., eut cours dans le temps. *Monet* ſe tourna enſuite du côté du blaſon & de la géographie de la Gaule: ce qu'il a fait ſur cette matiere eſt encore conſulté quelquefois par les ſavans.

MONETA, (le Pere) Dominicain de Crémone, vivoit du temps même de *S. Dominique*, & mourut vers 1240. Il ſe rendit célebre par ſa ſcience & par ſon zele contre les hérétiques de ſon temps. Le Pere *Riccinius*, du même ordre, fit imprimer à Rome, en 1643, in-fol., un *Traité* latin du P. *Moneta* contre les Vaudois.

MONFORT, *Voy.* Montfort.

MONGAULT, (Nicolas-Hubert de) fils naturel de *Colbert Pouanges*, né à Paris en 1674, entra dans la congrégation de l'Oratoire. La délicateſſe de ſa ſanté l'obligea d'en

ſortir, après avoir donné d'heureuſes eſpérances. Il demeura ſucceſſivement auprès de l'archevêque de Toulouſe, *Colbert*, qui le protégeoit; & auprès de *Foucault*, qui trouva en lui ce qu'il avoit cherché, un homme qui ſavoit allier l'eſprit avec le ſavoir. Ce ſeigneur, connoiſſant le prix de l'abbé *Mongault*, lui procura une place à l'académie des inſcriptions, & celle de précepteur du duc *de Chartres*, fils du duc *d'Orléans*. *Mongault* ſut ſe concilier, dans cette place importante & délicate, l'amitié & l'eſtime de ſon illuſtre éleve. L'abbaye de Chartreuve & celle de Villeneuve furent les récompenſes de ſes ſoins. Le duc *de Chartres* ajouta aux bienfaits de ſon pere, les places de ſecrétaire général de l'infanterie françoiſe, de ſecrétaire de la province de Dauphiné, de ſecrétaire des commandemens du cabinet. L'abbé *Mongault* auroit voulu s'élever plus haut. Tandis que le cardinal *Dubois* ſe plaignoit d'être malheureux, depuis qu'il étoit grand; l'abbé *Mongault* l'étoit encore plus, par l'envie qu'il lui portoit. De là les vapeurs dans leſquelles il a paſſé une partie de ſa vie. Ces vapeurs lui faiſoient voir tout en noir : on le lui dit un jour. *Les vapeurs*, répondit-il, *font donc voir les choſes comme elles ſont.* L'abbé *Mongault* ſe ſervit avantageuſement de ſon eſprit pour ſatisfaire ſon ambition; mais il auroit été plus heureux, s'il s'en fût ſervi pour la modérer. L'académie Françoiſe ſe l'aſſocia en 1718. Il mourut le 15 Août 1646, à 72 ans. Ce ſavant étoit d'un commerce auſſi utile qu'agréable, à ſon humeur près. La ducheſſe *d'Orléans* l'admettoit ſouvent dans ſes converſations particulieres. On a de lui : I. Une Traduction françoiſe de l'*Hiſtoire d'Hérodien*, dont la meilleure édition eſt celle de 1745, Paris, in-12. Cet ouvrage, fait avec beaucoup de ſoin & d'exactitude, eſt écrit d'ailleurs avec élégance. II. Une Traduction des *Lettres de Cicéron à Atticus*, Paris, 1714 & 1738, 6 vol. in-12. Cette verſion, auſſi élégante & auſſi exacte que celle d'*Hérodien*, eſt enrichie de notes qui font beaucoup d'honneur à ſon goût & à ſon érudition. On apprend dans le texte & dans les remarques à connoître l'eſprit & le cœur de *Cicéron*, & les perſonnages qui jouoient de ſon temps un grand rôle dans la république Romaine. III. Deux *Diſſertations* dans les *Mémoires* de l'académie, qui font regretter qu'on n'en ait pas un plus grand nombre de la même plume.

MONGIN, (Edme) né à Baroville dans le dioceſe de Langres, en 1668, fut d'abord précepteur du duc *de Bourbon* & du comte *de Charolois*. Il mérita par ſes talens pour la chaire, une place à l'académie françoiſe en 1708, & l'évêché de Bazas en 1724. C'étoit un homme d'eſprit & de goût. Ces deux qualités ſe font remarquer dans le recueil de ſes Œuvres, publié à Paris, in-4°, en 1745. Cette collection renferme ſes *Sermons*, ſes *Panégyriques*, ſes *Oraiſons funebres* & ſes *Pieces académiques*. Ce prélat mourut en 1746, à Bazas, âgé de 79 ans, après avoir conduit ſon dioceſe avec beaucoup de prudence & de ſageſſe. Son caractere étoit aimable & ſa converſation enjouée. Il aimoit la paix. Ce fut lui qui dit à un de ſes confreres, qui vouloit publier un Mandement ſur les diſputes du janſéniſme : *Monſeigneur, parlons beaucoup, & écrivons peu.*

MONGOMERI, *Voyez* MONTGOMMERY.

MONIME DE MILET, célebre par ſa beauté & par ſa chaſteté, plut tellement à *Mithridate*, que ce

prince employa tous les moyens imaginables pour ébranler ſa vertu; mais tous furent inutiles. La réſiſtance ne fit que l'animer, & il l'épouſa pour ſatisfaire ſon amour. *Voyez* la ſuite de l'hiſtoire de cette malheureuſe princeſſe, dans l'article de MITHRIDATE.

MONIN, (Jean-Edouard du) natif de Gy, dans le comté de Bourgogne, publia, ſous le regne de *Henri III*, un grand nombre de *Pieces* de poéſie: des *Latines*, en 1578 & 1579, 2 vol. in-8°; & des *Françoiſes*, 1582, in-12. Il fut regardé comme l'un des plus beaux génies de ſon ſiecle. On a encore de lui deux *Tragédies*, imprimées: l'une, ſous le titre de *Quarême* de *du Monin*, Paris, 1584, in-4°: l'autre, ſous celui de *Orbec-Oronte*, dans le *Phœnix* de *du Monin*, 1585, in-12. Il fut aſſaſſiné en 1586, à 29 ans, après avoir donné de grandes eſpérances. Il poſſédoit déjà pluſieurs langues, & preſque toutes les ſciences. On l'a comparé à *Pic* de *la Mirandole*, à *Poſtel*, à *Agrippa*, & aux autres génies précoces. On n'applaudit guere à ce jugement, quand on lit les vers de *du Monin*: ils ſont ſi obſcurs, ſi plats, ſi traînans, ſi défigurés par une érudition pédanteſque, qu'on ne trouve pas étrange qu'à ſon âge il eût enfanté de telles productions. *Voëtius* a prétendu, ſans preuve, que le cardinal *du Perron* avoit eu part au meurtre de ce jeune homme, pour ſe venger de quelques mauvaiſes ſatires.

MONIQUE, (Ste) née en 332 de parens Chrétiens, fut mariée à *Patrice*, bourgeois de Tagaſte en Numidie, dont elle eut deux fils & une fille. Elle convertit ſon mari qui étoit Païen; & elle obtint, par ſes prieres & par ſes larmes, la converſion de ſon fils aîné, (depuis *S. Auguſtin*) qui étoit engagé dans les plaiſirs du ſiecle & dans les erreurs du Manichéiſme. Après avoir enfanté ce cher enfant à l'Egliſe & à la religion, elle mourut en 387, à Oſtie, où elle s'étoit rendue avec lui pour paſſer en Afrique.

MONMOREL, (Charles le Bourg de) né à Pont-Audemer, fut fait aumônier de Madame la ducheſſe de *Bourgogne* en 1697. L'abbaye de Lannoi fut la récompenſe de ſon talent pour la chaire, autant que l'effet de la protection de Madame de *Maintenon*. Nous avons de lui un receuil d'*Homélies* eſtimées, 4. vol. ſur l'Evangile des Dimanches, 3 vol. des jours de Carême, 1. vol. de la Paſſion, & 2 des Myſteres de Jeſus-Chriſt & de la Ste. Vierge. Cette collection, précieuſe aux curés de campagne & même à ceux des villes, forme 10 vol. in-12. L'auteur écrit avec ſimplicité, avec préciſion, & ne s'éloigne guere de la méthode & du ſtyle des Saints Peres, dont il place à propos les plus belles ſentences. Nous ignorons l'année de ſa mort.

MONMORENCI, *Voyez* MONTMORENCY.

MONMORT, *Voy.* v. HABERT & MONTMAUR.

MONMOUTH, *Voyez* MONTMOUTH.

MONNEGRO, *ou* DE TOLEDE, (Jean-Baptiſte) ſculpteur & architecte, mort en 1590, à Madrid ſa patrie, dans un âge très-avancé, ſe fit une grande réputation en Eſpagne par ſon habileté. C'eſt lui qui fit bâtir, par ordre de *Philippe II*, l'Egliſe de l'Eſcurial, dédiée à *Saint Laurent*. Les ſtatues des ſix rois qu'on voit ſur la façade de ce temple, ſont auſſi l'ouvrage de ſon ciſeau.

MONNIER, (Pierre le) né auprès de Vire, d'une famille honnête, mérita par ſes talens une chaire de philoſophie au collége d'Harcourt à Paris. L'académie des ſciences ſe l'aſſocia, & le perdit le 27

Novembre 1757, à l'âge de 82 ans. On a de lui, *Curſus Philoſophicus*, 1750, en 6 vol. in-12. Ce cours a eu du ſuccès, & on le dicte dans pluſieurs colléges de province. On y trouve non-ſeulement les notions géométriques néceſſaires à tout phyſicien, mais encore les queſtions de phyſique traitées avec aſſez d'étendue, & pour l'ordinaire avec méthode & clarté. Son ſyſtême général eſt le cartéſianiſme corrigé, étayé de faux ſuppoſés, ſi communs à tous les faiſeurs d'hypotheſes. Mais il a écarté les queſtions abſurdes & vaines dont on chargeoit autrefois les livres de ce genre. L'académie, dont il étoit membre, lui doit auſſi divers Mémoires. *Pierre-Charles*, & *Louis-Guillaume le* MONNIER, ſes deux fils; (le premier, profeſſeur de philoſophie au collége royal, & ſavant aſtronome, l'un des quatre ſavans envoyés en 1736 ſous le Pôle pour déterminer la figure de la *Terre*; le ſecond, médecin ordinaire du roi à Saint-Germain-en-Laie,) tous deux de l'académie des ſciences, ont hérité de ſes connoiſſances & les ont perfectionnées.

MONNOYE, (Bernard de la) né à Dijon le 15 Juin 1641, fit paroître dès ſon enfance de grandes diſpoſitions pour les belles-lettres. On vouloit l'engager à ſe conſacrer au barreau; mais ſon inclination l'entraînoit vers la littérature légere & la poéſie. Il ſe contenta de ſe faire recevoir correcteur en la chambre des comptes de Dijon en 1672. L'exercice de cette charge ne l'empêcha point de ſe rendre habile dans les langues grecque, latine, italienne & eſpagnole, dans l'hiſtoire & dans la littérature. Il remporta le prix de l'académie Françoiſe, en 1671, par ſon Poëme du *Duel aboli*, qui fut le premier de ceux que l'académie a diſtribués. Le ſujet de ſes autres pieces qui remporterent auſſi le prix, eſt: pour l'année 1673, *La Gloire des Armes & des Belles-Lettres, ſous Louis XIV*; pour 1677, *L'Education de Monſeigneur le Dauphin*; pour 1683, *Les grandes choſes faites par le Roi en faveur de la Religion*, en concurrence avec l'abbé *du Jarry*; enfin pour l'année 1685, *La Gloire acquiſe par le Roi en ſe condamnant dans ſa propre cauſe*. Sa piece intitulée: *L'académie Françoiſe ſous la protection du Roi*, ayant été envoyée trop tard en 1675, ne put être admiſe à l'examen. L'académie Françoiſe ſe l'aſſocia en 1713, & il étoit bien juſte qu'un athlete qui avoit été couronné cinq fois, fût aſſis avec ſes juges. Ses nouveaux confreres le diſpenſerent, (honneur que perſonne n'a partagé avec lui,) des viſites de réception. Le fameux ſyſtême de *Law* plongea *la Monnoye* dans la miſere.. Un tel coup le frappa ſans l'abattre. Le duc *de Villeroi*, ſenſible à ſon mérite & à ſon infortune, lui donna une penſion de 600 livres, & lui défendit de paſſer à ſon hôtel pour le remercier. *La Monnoye* trouva ſon bienfaiteur chez Madame la comteſſe *de Caylus*; mais, au premier mot de remercîment, le généreux duc l'interrompit & lui dit: *Oubliez tout cela, Monſieur; c'eſt à moi de me ſouvenir que je ſuis votre débiteur.* La poéſie ne faiſoit pas la principale occupation de *la Monnoye*; il avoit ſu joindre, dès ſa plus tendre jeuneſſe, le ſavant au poëte. La parfaite connoiſſance des livres & des auteurs de tous les pays, & la diſcuſſion pénible des anecdotes littéraires dont aucune ne lui échappoit, formoient en lui une érudition preſque unique. Les bibliographes le regardoient comme leur Oracle, & c'eſt ainſi qu'ils l'appeloient, malgré le ſilence que ſa

modeſtie avoit exigé d'eux. Les qualités de ſon cœur égaloient celles de ſon eſprit ; ſon caractere étoit égal, poli & officieux. Il aimoit la joie & ſavoit l'inſpirer. Le poëte *Lainez* étant à Dijon, entraîna un ſoir *la Monnoye* dans un cabaret, où une converſation vive & aimable, échauffée par d'excellent vin, les retint juſqu'à neuf heures du matin. Madame *de la Monnoye*, inquiete de l'abſence de ſon mari, fut le chercher juſque dans ce cabaret. *Lainez* l'appercevant de loin, s'écria : » *Voilà* » *ta femme* «! *La Monnoye* qui ne la voyoit point encore, parce qu'il avoit la vue baſſe, lui dit : » *Ah mon* » *ami ! voilà le premier bon office que* » *m'ait rendu ma vue* «. Ce littérateur eſtimable mourut à Paris le 15 Octobre 1727, à 88 ans. Ses principaux ouvrages ſont : I. Des *Poéſies Françoiſes*, in-8°, imprimées en 1716 & en 1721. II. De *Nouvelles Poéſies*, imprimées à Dijon en 1743, in-8°. Ces deux Recueils méritent des éloges ; il y a pluſieurs vers heureux & quelques morceaux agréables. Le ſtyle en eſt quelquefois proſaïque : la douce chaleur de la poéſie ne s'y fait pas toujours ſentir ; mais, dans ces ſortes de collections, tout ne peut pas être égal. *La Monnoye* avoit traduit en vers françois un Poëme eſpagnol qui a pour titre : *Gloſe de Ste. Thereſe*, dont Madame *de la Valliere*, alors Carmélite, eut la modeſtie de refuſer la dédicace. Cette verſion fut quelque temps manuſcrite ; on propoſa à l'illuſtre *Racine* de faire une nouvelle traduction de cette *Gloſe* ; il connoiſſoit celle de *la Monnoye*, & il répondit : *Je ne ſaurois mieux faire que lui*. (*Voy.* I. BARBIER ; MÉNAGE ; II. NICAISE ; PELLEGRIN,) III. Des *Poéſies Latines* imprimées dans le recueil précédent. Ce ſont des Fables, des Epigrammes, des Contes «. Trop de licence dans l'expreſſion, réduit à un très-petit » nombre les morceaux qui peuvent ſe lire à des oreilles chaſtes. Une diction élégante & ſimple, un tour fin, naturel & plaiſant, de la vivacité dans le récit, voilà ce qui caractériſe ce » conteur, comparable, on oſe le » dire, à tout ce que nous avons » de meilleur en ce genre «. (*Bibliotheque d'un Homme de goût.*) Ces *Poéſies* ont été recueillies par l'abbé *d'Olivet*, avec celles de *Huet*, *Maſſieu* & *Fraguier*. IV. Des *Noëls Bourguignons*, 1720 & 1737, in-8°, que l'on regarde comme un chef-d'œuvre de naïveté ; mais il faut être Bourguignon pour la bien ſentir. Quand on ne l'eſt pas, on peut bien trouver groſſier ce qui paroît naïf à d'autres. V. Des Remarques ſur le *Menagiana*, de l'édition de 1715, en 4 vol. in-12, avec une Diſſertation curieuſe ſur le livre *De tribus Impoſtoribus*. Il s'attache à prouver que cette horrible production n'a jamais exiſté, du moins en latin. Il peut ſe faire effectivement que d'abord ce livre a été imaginaire, & que ceux qu'on a vus depuis n'ont été faits que d'après le titre. Mais il paroit que *la Monnoye* ſe trompe en croyant qu'il n'exiſtoit pas encore en 1712 : M. *Crevenna*, citoyen d'Amſterdam, en poſſede un exemplaire latin dans ſa riche bibliotheque, dont nous avons le Catalogue raiſonné en 5 vol. in-4°. Cet exemplaire, de 46 pages in-8°, porte l'année 1598. Il eſt vrai que M. *Crevenna* le croit poſtérieur à cette date ; mais il n'eſt pas vraiſemblable qu'il ſoit plus récent que la Diſſertation de *la Monnoye*. Il y a cependant des gens qui attribuent cette fraude à *Straubius*, qui fit imprimer ce livre à Vienne en Autriche en 1753, ſur une prétendue ancienne édition

qui eſt très-ſuſpecte, & peut-être imaginaire. M. *Crevenna* a une traduction françoiſe qui n'a aucun rapport avec l'exemplaire latin. L'un & l'autre ſont des libelles très-plats, ſans eſprit & ſans raiſon, indignes d'attention, & plus encore d'une réfutation ſérieuſe. VI. De ſavantes *Notes* ſur la *Bibliotheque choiſie de Colomiès*. VII. Des Remarques ſur les *Jugemens des Savans* de *Baillet*, & ſur l'*Anti-Baillet* de *Ménage*. VIII. Des Remarques ſur les *Bibliothèques* de *du Verdier* & de *la Croix-du-Maine*, Paris, 1772, 5 vol. in-4°. IX. Des *Notes* ſur l'éducation de *Rabelais* de 1715 : elles ſont plus grammaticales qu'hiſtoriques. X. C'eſt à *la Monnoye* qu'on doit l'édition de pluſieurs de nos poëtes François, imprimés chez *Couſtelier*; & le *Recueil des Pièces choiſies en proſe & en vers*, publié en 1714, à Paris, ſous le titre d'Hollande. On a donné la collection de ſes ŒUVRES, 1769, 3 vol. in-8°, & on en a tiré, en 1780, un vol. in-12 d'*Œuvres choiſies*, où il y a plus de choix que dans les trois volumes in-8° : on y trouve ce que ſon génie poétique a produit de meilleur.

Il y a eu dans ce ſiecle un Avocat au Parlement de Paris, mort depuis quelques années, nommé LA MONNOYE. C'étoit un homme plein de fineſſe dans les idées comme dans la figure. Il portoit au barreau le ton d'une converſation agréable & facile. Ses qualités aimables inſpiroient l'attachement & le reſpect.

MONOPHILE, eunuque de *Mithridate*. Ce roi lui confia la princeſſe ſa fille, & le château où il l'avoit renfermée pendant la guerre qu'il eut à ſoutenir contre *Pompée*. *Manlius-Priſcus* le ſomma de rendre ce château de la part du général Romain, qui venoit de gagner un bataille ſur *Mithridate*; mais *Monophile* poignarda la princeſſe, & ſe poignarda lui-même, pour ne point ſurvivre à la honte de ſon maître.

MONOTHÉLITES, *Voyez* SERGIUS.

MONOYER, (Jean-Baptiſte) peintre, né en 1635 à Lille, ville de la Flandre Françoiſe, mourut à Londres en 1699, à 64 ans. On ne pouvoit avoir plus de talent que *Monoyer* pour peindre les fleurs. On trouve dans ſes tableaux une fraîcheur, un éclat, un fini, enfin une vérité qui le diſputent à la nature même. Milord *Montaigu*, ayant connu ce célebre artiſte pendant ſon ſéjour en France, l'emmena à Londres, où il employa ſon pinceau à décorer ſon magnifique hôtel. Il y a pluſieurs maiſons à Paris ornées des ouvrages de ce maître. Le roi poſſede un grand nombre de ſes tableaux, qui ſont répandus dans pluſieurs de ſes châteaux. On a gravé d'après lui. Il a auſſi gravé pluſieurs de ſes Eſtampes. *Antoine* MONOYER, ſon fils, a été ſon élève & membre de l'académie.

MONPENSIER, *Voyez* MONTPENSIER.

MONRO, (Alexandre) célébre médecin, profeſſeur d'anatomie dans l'univerſité d'Edimbourg, naquit en 1697, & mourut en 1767, à 70 ans. Après avoir voyagé en France & en Hollande pour ſe perfectionner dans l'art de guérir, il vint l'exercer dans ſa patrie, & l'exerça avec le plus grand ſuccès. Il paſſoit pour un des plus grands anatomiſtes de ſon ſiecle. Il publia ſucceſſivement divers écrits en anglois très-eſtimés : I. *Anatomie*, Edimbourg, 1726, & réimprimée pluſieurs fois depuis : ce que l'auteur dit des nerfs a été publié en latin à Francker, 1754, ſous le titre

d'*Anatome nervorum contracta*. M. *Sue* a donné l'Oſtéologie de *Monro* en françois, ſous ce titre : *Traité de l'Oſtéologie, traduit de l'anglois de M. Monro*, Paris, 1759, 2 vol. in-fol., avec un grand nombre de planches. C'eſt un vrai chef-d'œuvre de typographie. II. *Eſſai ſur les Injections anatomiques*, traduit en latin, Leyde, 1741, in-8°. III. *Examen des Remarques de* Mrs. Winſlow, Ferrein & Walthers *ſur les Muſcles*, Edimbourg, 1752. IV. *Médecine d'Arnée*, traduite en françois par *M. le Begue de Preſle*. V. Il a enrichi les *Mémoires* de la ſociété d'Edimbourg d'un grand nombre de pieces intéreſſantes. Deux de ſes fils ſe diſtinguent dans la médecine à Edimbourg. On a de l'un d'eux une *Diſſertation ſur l'Hydropiſie*, eſtimée, que *Savari* a traduite en françois, Paris, 1760, in-8°. Il a publié une partie des traités de ſon pere ſous le titre d'*Œuvres d'Alexandre Monro*, Londres, 1781, in-4°, en anglois.

MONS-AUREUS, *Voy.* MONTDORÉ.

MONSIGNANI, (*Eliſæus*) natif du Frioul, ſe fit Carme, & fut fait quatre fois procureur du Pere-Général de l'ordre. Il mourut à Rome en 1737, après avoir publié *Bullarium Carmelitarum*, Rome, 1715-1718, 2 vol. in-fol.; ouvrage qui a demandé beaucoup de recherches.

MONSTIER, (Artus du) Récollet, né à Rouen, employa le temps que ſes exercices de religion lui laiſſoient libre, à travailler ſur l'Hiſtoire de ſa province. Il en a compoſé 5 vol. in-fol. Le 3e, qui traite des Abbayes, a paru à Rouen en 1663, in-folio, ſous le titre de *Neuſtria Pia*; livre rare. L'auteur mourut en 1662, pendant qu'on imprimoit ce volume, ce qui ſans doute a empêché les autres de paroître. Les deux premiers traitent des Archevêques & Evêques, ſous le titre de *Neuſtria Chriſtiana*; le IVe, des Saints, ſous le titre de *Neuſtria Sancta*: & le Ve, de différens objets, ſous le titre de *Neuſtria Miſcellanea*. On a encore du Pere *du* MONSTIER : I. *De la ſainteté de la Monarchie Françoiſe, des Rois Très-Chrétiens, & des Enfans de France*, Paris, 1638, in-8°. II. *La Piété Françoiſe envers la Ste. Vierge Notre-Dame-de-Lieſſe*, Paris, 1637, in-8°. C'étoit un bon compilateur & un écrivain un peu lourd.

MONSTRELET, (Enguerrand de) né à Cambrai au XVe ſiecle, d'une famille noble & ancienne, mourut gouverneur de cette ville en 1453. Il a laiſſé une *Chronique ou Hiſtoire curieuſe & intéreſſante des choſes mémorables arrivées de ſon temps*, depuis l'an 1400, juſqu'en 1467. L'édition la plus ample eſt celle de 1572, Paris 2 vol. in-fol. L'auteur y raconte d'une maniere ſimple & vraie, mais très-diffuſe, la priſe de Paris & de la Normandie par les Anglois, les guerres qui éclaterent entre les maiſons d'*Orléans* & de *Bourgogne*. On l'accuſe de pencher un peu trop en faveur de la derniere. Son ouvrage eſt précieux, ſur-tout par le grand nombre de Pieces originales qu'il renferme. Les éditions gothiques ſont, dit-on, plus fidelles que les autres. Les 15 dernieres années de ſon Hiſtoire ſont d'une main étrangere.

MONT, *Voyez* DUMONT, n° II... & ROBERT, n° XIV.

MONTAGNE, (Jean de la) *Voyez* LIND.

MONTAGNE, *ou* MONTAIGNE, (Michel de) naquit au château de ce nom dans le Périgord, le 28 Février 1533, de *Pierre Eyquem* ſeigneur de *Montagne*, élu maire de la ville de

Bourdeaux. Son enfance annonça les plus heureuſes diſpoſitions, & ſon pere les cultiva avec beaucoup de ſoin. Dès qu'il fut en état de parler il mit auprès de lui un Allemand qui ne s'énonçoit qu'en latin, de façon que cet enfant entendit parfaitement cette langue dès l'âge de ſix ans. On lui apprit enſuite le grèc par forme de divertiſſement, & on cacha toujours les épines de l'étude ſous les charmes du plaiſir. Son pere portoit ſes attentions pour lui juſqu'au ſcrupule; il ne le faiſoit éveiller le matin qu'au ſon des inſtrumens, dans l'idée que c'étoit gâter le jugement des enfans, que de les éveiller en ſurſaut. Dès l'âge de 13 ans il eut fini ſon cours d'études, qu'il avoit commencé & achevé au collége de Bourdeaux, ſous *Crouchi*, *Buchanan* & *Muret*, perſonnages illuſtres par leur goût & par leur érudition. Ses progrès ſous de tels maîtres ne purent qu'être rapides. Deſtiné à la robe par ſon pere, il épouſa *Françoiſe de la Chaſſaigne*, fille d'un conſeiller au parlement de Bourdeaux. Il poſſéda lui-même pendant quelque temps une charge ſemblable, qu'il quitta enſuite par dégoût pour une profeſſion qui n'avoit pour lui que des ronces. L'étude de l'homme, voilà quelle étoit la ſcience qui l'attachoit le plus. Pour le connoître plus parfaitement, il alla l'obſerver dans différentes contrées de l'Europe : il parcourut la France, l'Allemagne, la Suiſſe, l'Italie, & toujours en obſervateur curieux & en philoſophe profond. Son mérite reçut par-tout des diſtinctions. On l'honora à Rome, où il ſe trouva en 1581, du titre de *Citoyen Romain*. Il fut élu la même année maire de Bourdeaux, après le maréchal *de Biron*, & il eut pour ſucceſſeur le maréchal *de Matignon* : mais l'adminiſtration de ces deux hommes illuſtres ne fit pas oublier la ſienne. Les Bourdelois en furent ſi ſatisfaits, qu'en 1582 ils l'envoyerent à la cour pour y négocier leurs affaires. Après deux ans d'exercice, il fut encore continué 2 autres années. Il parut avec éclat quelque temps après aux Etats de Blois, en 1588. Ce fut ſans doute pendant quelques-uns de ces voyages à la cour, que le roi *Charles IX* le décora du collier de l'ordre de *Saint-Michel, ſans qu'il l'eût*, dit-il, *ſollicité*. Tranquille enfin, après différentes courſes, dans ſon château de Montagne, il s'y livra tout entier à la philoſophie. Sa vieilleſſe fut affligée par les douleurs de la pierre & de la colique, & il refuſa toujours les ſecours de la médecine, à laquelle il n'avoit point de foi. *Les Médecins*, diſoit-il, *connoiſſent bien* Galien, *mais nullement le Malade*. Perſuadé que la patience & la nature guériſſent plus de maux que les remèdes, il ne prenoit jamais de purgatif même en maladie. *Je laiſſe*, diſoit-il, *faire la nature, & je ſuppoſe qu'elle s'eſt armée de dents & de griffes pour ſe défendre contre les aſſauts des maladies... Faites ordonner une médecine à votre cervelle*, diſoit-il aux malades imaginaires de ſon temps, *elle y ſera mieux employée qu'à votre eſtomac*. Sa haine pour la ſcience des médecins étoit héréditaire. Au reſte, il raiſonnoit avec eux volontiers, & il leur pardonnoit *de vivre de notre ſottiſe, attendu qu'ils n'étoient pas les ſeuls*. Il mourut d'une eſquinancie, qui le priva pendant 3 jours de l'uſage de la langue, ſans lui rien ôter de ſon eſprit. Il ſuppléa dans cette extrémité au défaut de la parole, par l'écriture. Sentant ſa fin approcher, quelques gentilshommes de ſes voiſins vinrent, à ſa priere, pour l'encourager dans ſes derniers momens. Dès qu'ils furent arrivés, il

ſit dire la meſſe dans ſa chambre. A l'élévation de l'hoſtie, il ſe leva ſur ſon lit pour l'adorer; mais une foibleſſe l'enleva dans ce moment même, le 15 Septembre 1592, à 60 ans. *Montagne* s'eſt peint dans ſes *Eſſais*; mais il n'avoue que quelques défauts indifférens, & dont même ſe parent certaines perſonnes. Il convient, par exemple, d'être indolent & pareſſeux; d'avoir la mémoire fort infidelle; d'être ennemi de toute contrainte & de toute cérémonie: » A quoi ſerviroit-il de » fuir la ſervitude des cours, ſi » on l'entraînoit juſque dans ſa » taniere «? *Montagne* ſe flattoit de connoître les hommes à leur ſilence même, & de les découvrir mieux dans les propos gais d'un feſtin, que dans la gravité d'un conſeil. Paſſionné pour des amitiés *exquiſes*, il étoit peu propre aux amitiés communes. Il recherchoit la familiarité des hommes inſtruits, dont les entretiens ſont, ſuivant ſon expreſſion, *teints d'un jugement mûr & conſtant, & mêlés de bonté, de franchiſe, de gaieté & d'amitié.* C'étoit auſſi un commerce bien agréable pour lui, que celui des belles & honnêtes femmes; mais c'eſt un commerce où il faut un peu ſe tenir ſur ſes gardes, & notamment *ceux en qui*, diſoit-il, *le corps peut beaucoup, comme en moi.* La modération dans les plaiſirs permis, lui paroiſſoit ſeule pouvoir en aſſurer la durée. *Les Princes*, dit-il, *ne prennent pas plus de goût aux plaiſirs, dans leur ſatiété, que les Enfans-de-chœur à la Muſique.* L'imagination étoit, à ſes yeux, une ſource féconde de maux. » Le laboureur, dit-il, n'a du mal que » quand il l'a: l'autre a ſouvent la » pierre en l'ame avant qu'il l'ait aux » reins. Vous tourmenter des maux » futurs par la prévoyance, c'eſt » prendre votre robe fourrée dès la » Saint-Jean, parce que vous en aurez beſoin à Noël «. Il avoit, ſur l'éducation, des idées qu'on a renouvelées de nos jours, ainſi qu'un grand nombre d'autres dont on ne lui a pas fait honneur. Il vouloit que la liberté des enfans s'étendit au moral & au phyſique. Les langes, les emmaillottemens, lui paroiſſoient nuiſibles. Il penſoit même que l'habitude pourroit nous former à nous paſſer de vêtemens, puiſque nous n'en avons pas beſoin pour le viſage & pour les mains. Il réprouvoit ce régime trop exact, qui rend le corps incapable de fatigue & d'excès. Les vues de ce philoſophe ſur la légiſlation & l'adminiſtration de la juſtice, éclairerent non-ſeulement ſon ſiecle, mais ont été utiles au nôtre. Les abus dont il ſe plaignoit ſubſiſtent encore, & pluſieurs n'ont fait que s'accroître. Il eût voulu plus de ſimplicité dans les lois & dans les formes. *Il y a plus de Livres ſur les Livres*, dit-il en parlant de la juriſprudence, *que ſur autres ſujets. Nous ne faiſons que nous entre-gloſſer. La ſcience*, dit-il ailleurs, *eſt un ſceptre dans certaines mains, & dans d'autres une marotte.* Il trouvoit que les lois avoient ſouvent l'inconvénient d'être inutiles par leur ſévérité même. Il étoit fâché qu'il n'y en eût point contre les oiſifs & l'oiſiveté. *Tel pourroit*, ſelon lui, *n'offenſer point les Lois, que la Philoſophie feroit très-juſtement fouetter.* En déplorant les excès de la juſtice criminelle, il s'écria: *Combien ai-je vu de condamnations plus crimineuſes que le crime!* Sa morale, preſque toujours indulgente, étoit ſévere ſur certains points. Il s'élevoit fortement contre *ceux qui ſe marient ſans s'épouſer*: *Ceux qui ſe marient ſans eſpérance d'enfans, commettent un homicide à la mode de Platon.* Il vouloit qu'on fût philoſophe autrement qu'en ſpéculation. *Quelque Phi-*

loſophe que je ſois, je le veux être ailleurs, diſoit-il, *qu'en papier.* Il ſe propoſoit de conformer, non ſa vieilleſſe, mais toute ſa vie à ſes préceptes; & il ne prétendoit point *attacher la queue d'un Philoſophe à la tête & au corps d'un homme perdu.* Il avoit cependant la bonne foi de dire en parlant de lui-même: » Je ſuis tantôt ſage, tantôt libertin; tantôt vrai, tantôt menteur; chaſte, impudique, puis » libéral, prodigue & avare; & » tout cela ſelon que je me » vire «. Il ſouffroit ſans peine d'être contredit en converſation; aimoit même à conteſter & à diſcourir. Un de ſes plaiſirs étoit d'étudier l'homme dans des *ames neuves*, comme dans celles des enfans & des gens de la campagne. Il craignoit d'offenſer, & il réparoit par les ingénuités de ſes diſcours & la franchiſe de ſes manieres, ce qu'il auroit pu dire de déſagréable. Il ſe plaiſoit quelquefois à profiter des penſées des anciens ſans les citer: *Je veux*, diſoit-il, *que mes critiques donnent une nazarde à* Plutarque *ſur mon nez, & qu'ils s'échaudent à injurier* Séneque *en moi.* S'il ſuivoit dans ſa morale & dans ſa conduite la raiſon humaine, il ne fermoit pas toujours les yeux à la lumiere de la foi, & on trouve dans ſes *Eſſais* des choſes très-favorables à la religion. Mais, flottant ſans ceſſe dans un doute univerſel, également oppoſé à ceux qui diſoient que tout eſt incertain & que tout ne l'eſt pas, il eſt à préſumer que ſa croyance fut ſouvent chancelante. Cependant il paroît par les circonſtances de ſa mort, que, dans ſes derniers momens, la religion prit le deſſus & diſſipa toutes ſes incertitudes. On a de lui: I. Des ESSAIS, que le cardinal *du Perron* appeloit le *Bréviaire des honnêtes gens.* Cet ouvrage a été long-temps le ſeul livre qui attirât l'attention du petit nombre d'étrangers qui pouvoient ſavoir le françois; & on le lit encore aujourd'hui avec délices. Le ſtyle n'en eſt, à la vérité, ni pur, ni correct, ni précis, ni noble; mais il eſt ſimple, vif, hardi, énergique. Il exprime naïvement de grandes choſes. C'eſt cette naïveté qui plaît. On aime ce caractere de l'auteur; on aime à ſe trouver dans ce qu'il dit de lui-même, à converſer, à changer de diſcours & d'opinion avec lui. Un écrivain ingénieux, en le comparant à d'autres philoſophes, a dit:

Plus ingénu, moins orgueilleux,
Montagne *ſans art, ſans ſyſtême,*
Cherchant l'homme dans l'homme même,
Le connoît & le peint bien mieux.

Jamais auteur ne s'eſt moins gêné en écrivant, que *Montagne.* Il lui venoit quelques penſées ſur un ſujet, & il ſe mettoit à les écrire; mais ſi ces penſées lui en amenoient quelqu'autre qui eût avec elles le plus léger rapport, il ſuivoit cette nouvelle penſée, tant qu'elle lui fourniſſoit quelque choſe; revenoit enſuite à ſa matiere, qu'il quittoit encore, & quelquefois pour n'y plus revenir. Il effleure tous les ſujets, haſardant le bon pour le mauvais & le mauvais pour le bon, ſans trop s'attacher ni à l'un ni à l'autre. Ce ſont des digreſſions, des écarts continuels, mais agréables, & que l'air cavalier qu'il prend avec ſon lecteur, rend ſouvent inſenſibles. On a dit de lui que c'étoit l'homme du monde qui ſavoit le moins ce qu'il alloit dire, & qui cependant ſavoit le mieux ce qu'il diſoit. Il falloit avoir autant d'eſprit, de bon ſens, d'imagination, de naïveté & de fineſſe, pour qu'on lui paſſât un ſi grand

déſordre dans ſa maniere d'écrire. On pourroit lui appliquer, quoique dans un autre ſens, ce que *Quintilien* a dit de *Séneque*, qu'il eſt plein de défauts agréables: *DULCIBUS ABUNDAT VITIIS.* On ne conſeilleroit pas pourtant aux auteurs modernes de laiſſer courir leur plume avec autant de liberté que *Montagne*, & encore moins avec la licence qu'il s'eſt donnée de nommer en vrai Cynique toutes les choſes par leur nom. *Montagne* éprouva, comme tant d'hommes célebres, qu'on vaut mieux ailleurs que chez ſoi. *J'achete*, dit-il, *les Imprimeurs en Guienne, ailleurs ils m'achetent.* On a dit avec raiſon que ceux qui décrient le plus ce philoſophe, le louent malgré eux dans quelques endroits, & le pillent dans d'autres. Les meilleures éditions de ſes *Eſſais*, ſont celles de Bruxelles, 1739, en 3 vol. in-12; de *Coſte*, 1725, 3 vol. in-4°, avec des notes, la traduction des paſſages grecs, latins & italiens; diverſes Lettres de *Montagne*; la Préface de Mlle *de Gournai*, fille d'alliance de ce philoſophe; & un Supplément, 1740, in-4°. Cette édition a reparu depuis, en 1739, à Trévoux, ſous le titre de Londres, en 6 vol. in-12. Les Feuillans de Bordeaux conſervent cet ouvrage corrigé de la main de l'auteur. II. *Montagne* donna, en 1581, une traduction françoiſe, in-8°, de la *Théologie naturelle de* Raimond *de Sébonde*, ſavant Eſpagnol; & elle avoit été précédée, dix ans auparavant, d'une édition in-8° de quelques ouvrages d'*Etienne de la Boëtie*, conſeiller au parlement de Bordeaux, ſon intime ami. Dans les Préfaces qui précedent ces ouvrages, on reconnoît toujours *Montagne*, c'eſt-à-dire, un homme unique pour dire fortement des choſes neuves & originales, qui reſtent gravées dans la mémoire. III. On a encore de cet auteur des *Voyages* imprimés en 1772, par les ſoins de M. *de Querlon*, en 1 vol. in-4°, & en 3 vol. petit in-12, avec des notes intéreſſantes. Le public a paru en général mécontent de cette Relation, que l'auteur avoit miſe au rebut comme un journal informe & minutieux, dicté rapidement à un domeſtique. A peine y rencontre-t-on quelques phraſes où l'on puiſſe reconnoître ſon ſtyle, ſi l'on excepte ſa relation de Rome. Cependant, comme on y trouve des morceaux précieux qui tiennent aux mœurs, aux arts, à la politique, ou qui font connoître le génie & le caractere de l'auteur, on a très-bien fait de l'imprimer. Il y a pluſieurs choſes qu'on aime à voir décrites par un contemporain & par un témoin, & un témoin tel que *Montagne*. Les petits détails de la dépenſe dans ſes voyages peuvent ſervir à faire connoître la proportion du numéraire actuel avec celui de ſon temps.

MONTAGU, (Jean de) vidame du Laonnois, fils d'un maître des comptes du roi de France, eut la principale adminiſtration des affaires ſous *Charles V* & ſous *Charles VI*. Celui-ci lui confia la ſurintendance des finances, emploi qui lui procura de grands biens & encore plus d'ennemis. *Montagu*, né avec un eſprit emporté & ſuperbe, ſe fit revêtir de la charge de grand-maître de France en 1408, obtint l'archevêché de Sens & l'évêché de Paris pour deux de ſes freres, & du haut de ſa grandeur il mépriſa & irrita les premieres perſonnes du royaume. Le duc *de Bourgogne*, de concert avec le roi de Navarre, qui déteſtoit en lui ſon attachement pour la reine & pour la maiſon *d'Orléans*, lui imputerent divers crimes, & le firent arrêter comme

coupables, le 7 Octobre 1409, pendant la maladie de *Charles VI*, & juger par des commiſſaires. Après pluſieurs aveux arrachés par les tourmens de la queſtion, il eut la tête tranchée aux Halles de Paris, le 17 du même mois. Son corps fut attaché au gibet de Montfaucon, comme celui d'un ſcélérat. *Montagu*, en allant au ſupplice, proteſta contre les imputations de ſortilege & de poiſon. Il ne ſe reconnut coupable que de malverſation dans la régie des finances. Parmi les crimes que ſon avarice lui fit commettre, il s'en trouvoit un qui ne méritoit point d'excuſe. Chaque jour le roi, volé par lui, étoit dans la néceſſité de mettre en gage ſa vaiſſelle, ſes meubles ou ſes bijoux. *Montagu* étoit ordinairement chargé par le prince d'emprunter ſur ces effets; ils ſe trouverent tous recélés dans ſa belle maiſon de Marcouſſi. La mémoire de ce miniſtre avide fut réhabilitée trois ans après, à la priere de *Charles de Montagu*, ſon fils, tué en 1415, à la bataille d'Azincourt; & alors les Céleſtins de Marcouſſi, dont *Jean* avoit fondé le monaſtere, obtinrent le corps de leur bienfaiteur, lui firent de magnifiques funérailles, & lui érigerent un tombeau, monument de ſes malheurs & de leur reconnoiſſance. *François I* viſitant, un ſiecle après, l'abbaye de Marcouſſi, demanda aux Religieux le nom de leur fondateur. Ayant appris que c'étoit *Montagu*, il leur dit qu'il ne pouvoit s'empêcher d'être ſurpris de ſa fin tragique, & ajouta que l'arrêt qui permettoit de lui rendre les honneurs de la ſépulture, faiſoit préſumer qu'il avoit été mal jugé. *Sire*, répondit un Céleſtin, *il n'a pas été jugé par des juges, mais par des commiſſaires.* On dit que le roi, frappé de cette réponſe, fit ſerment ſur l'autel de ne jamais faire mourir perſonne par commiſſion. Il eſt certain que les déprédations de *Montagu* méritoient la mort, mais il ne falloit pas ſe ſervir, en le condamnant, d'une voie toujours ſuſpecte. *Des Eſſarts*, prévôt de Paris & préſident de la commiſſion, crut s'aſſurer par ſa complaiſance la faveur du duc *de Bourgogne*, qui ne le mépriſa que davantage. *Prévôt de Paris*, lui dit-il un jour, *Jean de Montagu a mis vingt-deux ans pour ſe faire couper la tête; vous irez plus vîte, car vous n'y en mettrez pas trois.* *Montagu* avoit réclamé le privilége de la cléricature dont il étoit revêtu, pour être renvoyé devant le parlement. Mais, en vain proteſta-t-il qu'il étoit tonſuré, *n'ayant été marié qu'une fois avec une vierge, & ayant été arrêté dans un habit non difforme à clerc*, ſa perte étoit réſolue. Cependant ce miniſtre s'étoit allié à la maiſon royale, par le mariage de ſon fils avec la fille de *Charles d'Albret*, connétable de France, qui deſcendoit doublement du ſang royal.

I. MONTAGUE *ou* MONTAIGU, (Charles de) comte *de Halifax*, né l'an 1661 d'une ancienne famille d'Angleterre, montra de bonne heure une grande facilité à s'exprimer éloquemment. Cet avantage lui ſervit beaucoup dans les chambres des Communes, où il parla avec chaleur pour *Guillaume III.* Ce monarque étant parvenu à la couronne d'Angleterre, le récompenſa de ſon zele par une penſion, & par les charges de commiſſaire du tréſor, de chancelier de l'échiquier, & de ſous-tréſorier. Ce fut lui qui donna la premiere idée des Billets de l'*Echiquier*, ſi commodes dans le commerce d'Angleterre. Il fut un des principaux mobiles des remedes qu'on apporta au déſordre qui s'étoit gliſſé dans les monnoies & dans le commerce, & au rétabliſ-

ſement

lement du crédit. Après la mort de *Guillaume*, il travailla beaucoup ſous la reine *Anne*, à avancer & à ſoutenir la réunion entre l'Angleterre & l'Ecoſſe, & à faire fixer la ſucceſſion à la couronne dans la maiſon d'*Hanovre*. Le miniſtere ayant changé, il fut diſgracié par la reine, ſans rien perdre de ſa fermeté. Il défendit conſtamment le parti des *Wighs*, auquel il fut toujours attaché, & ſe déclara pour leurs miniſtres congédiés. Après la mort de la reine *Anne*, il fut un des régens du royaume, juſqu'à l'arrivée de *George I*, qui le décora des titres de comte de Hallifax, de conſeiller-privé, de chevalier de la Jarretiere, & de premier commiſſaire du tréſor. Il mourut le 30 Mai 1715, à 54 ans, regretté des ſavans qu'il avoit protégés. On a de lui un Poëme intitulé : L'*Homme d'honneur*; & d'autres ouvrages en anglois, en vers & en proſe.

II. MONTAGUE, (Marie épouſe de milord Wortley) accompagna ſon époux dans une ambaſſade à Conſtantinople, au commencement du XVIIIe ſiécle. A ſon retour, elle porta le ſyſtême de l'inoculation dans ſa patrie, & s'eſt acquiſe par-là de la célébrité. Elle cultiva les belles-lettres, & fut tour-à-tour amie & ennemie de *Pope*. Miladi, pendant ſon mécontentement, ſaiſit toutes les occaſions d'en dire du mal, & *Pope* prit la même liberté à l'égard de Miladi. L'un & l'autre ſe porterent à de tels excès, qu'ils devinrent la fable du public. Après avoir fourni une longue carriere, pleine d'aventures ſingulieres & romaneſques, elle mourut vers 1760. On a d'elle: I. Des *Lettres* écrites pendant ſes voyages, depuis 1716 juſqu'en 1718, traduites de l'anglois, Roterdam, 1764, Paris, 1783, 1 vol. in-12. Elles ſont écrites avec beaucoup d'intérêt & d'agrément : l'on y trouve des anecdotes curieuſes ſur les mœurs & le gouvernement des Turcs qu'on auroit peine à trouver ailleurs. Le Baron *de Tott*, qui a fait un long ſéjour à Conſtantinople, les a attaquées vivement; mais M. *Guis* de Marſeille, qui nous a donné un ouvrage intéreſſant ſur ce même pays, a pris la défenſe de ces Lettres avec beaucoup de chaleur. Cette différente maniere de voir, dans des perſonnes qui ont viſité le même pays, ne doit pas paroître extraordinaire. Il eſt bien peu de voyageurs qui s'accordent ſur les mêmes objets, qu'ils diſent néanmoins avoir vus & examinés avec attention. II. Un *Poëme ſur les progrès de la Poéſie*. III. Une *Apologie de Shakeſpéar*, dont il a paru une traduction françoiſe à Londres en 1777, in-8°. — Son fils WORTLEY-*Montague*, né à Conſtantinople, s'eſt fait un nom par les découvertes intéreſſantes des anciens monumens qu'il a faites dans la Paleſtine, où on lui avoit permis de creuſer & de faire librement ſes recherches, parce qu'il avoit pris le turban. Il a envoyé à la ſociété royale de Londres un grand nombre de médailles qui peuvent ſervir à l'éclairciſſement de divers points de l'hiſtoire.

MONTAIGNE, *Voyez* MONTAGNE... & MONTAN, n° IV.

MONTAIGNES, (Des) *Voyez* SIRMOND, n° II.

I. MONTAIGU, (Guérin de) XIIIe grand-maître de l'ordre de *Saint-Jean-de-Jéruſalem*, qui réſidoit alors à Ptolémaïde, étoit de la province d'Auvergne. Il mena du ſecours au roi d'Arménie contre les Sarraſins, ſe ſignala à la priſe de Damiette en 1219, & mourut en 1230, regretté de tous les princes Chrétiens.

II. MONTAIGU, (Gilles Aicelin de) évêque de Térouane, chancelier de France & proviſeur de Sorbonne, ſous le regne du roi *Jean*, fut garde-des-ſceaux de ce prince pendant ſa priſon en Angleterre. Mais, ayant réfuſé généreuſement de ſceller les dons indiſcrets que le monarque faiſoit à des ſeigneurs Anglois, il fut congédié. Le roi *Jean* le rappela enſuite avec honneur, & le fit décorer de la pourpre par le pape *Innocent VI*, en 1361. Il rendit des ſervices importans à la France, par ſa prudence & par ſa ſageſſe. Cet illuſtre prélat mourut à Avignon en 1378, après avoir travaillé à la réforme de l'univerſité de Paris.

III. MONTAIGU, (Pierre de) frere du précédent, appelé *le Cardinal de Laon*, fut proviſeur de Sorbonne après lui, & rétablit le collége de Montaigu qui tomboit en ruine. Ce collége avoit été fondé à Paris en 1314, par *Gilles Aicelin de* MONTAIGU, archevêque de Rouen, de la même famille que les précédens. *Pierre* mourut à Paris le 8 Novembre 1389, regretté des gens de bien.

IV. MONTAIGU, (Richard de) théologien Anglois, s'acquit une grande réputation par ſes ouvrages dans le parti Proteſtant. Le roi *Jacques I* le chargea de purger l'Hiſtoire Eccléſiaſtique des fables dont quelques écrivains, plus pieux qu'éclairés, l'avoient remplie. Ce prince le connoiſſoit très-capable de s'acquitter de ce travail. *Montaigu* publia, en 1622, ſon livre intitulé: *Analecta eccleſiaſticarum exercitationum*, in-fol. Son mérite le fit nommer évêque de Chicheſter en 1628, puis de Norwich en 1638. Ce prélat penſoit preſque en tout comme l'Egliſe Catholique, à laquelle il ſe ſeroit réuni, ſi ſa mort, arrivée en Avril 1641, ne l'avoit empêché d'exécuter cette réſolution. Il étoit aſſez habile dans la langue grecque. Il traduiſit 214 *Lettres* de *S. Baſile*, & toutes celles du patriarche *Photius*. On a de lui d'autres ouvrages pleins d'érudition. *Voy.* LIPSE.

MONTALBANI, (Ovide) profeſſeur en médecine & aſtronome du ſénat de Boulogne, naquit vers 1602, & mourut ſeptuagénaire en 1672. Il étoit de pluſieurs académies d'Italie. Il avoit pris pour deviſe, dans celle de Bologne, un tronc d'arbre garni de quelques branches avec ces mots: *MIRABITURQUE NOVAS*. On a de lui: I. *Index Plantarum*, 1624, in-4°. C'eſt la deſcription des plantes qu'il avoit ſéchées & collées ſur du papier, & qu'il avoit diſtribuées en quatre grands volumes. II. *Bibliotheca Botanica*, ſous le nom de *Bumaldi*, 1627, in-4°. Il la publia ſous ce nom, afin de pouvoir ſe louer à l'ombre de ce voile. On l'a réimprimée à La Haye en 1740, à la ſuite de la Bibliotheque Botanique de *Jean-François Seguier*. III. *Epiſtolæ de rebus in Bononienſi tractu indigenis*, 1634, in-4°. IV. *Cenotaphia clarorum doctorum Bononienſium*, 1640, in-4°. V. *Arboretum libri duo*, 1668, in-fol., Francfort, 1690, in-fol.

MONTALEMBERT, (André de) ſeigneur d'ESSE & de Panvilliers, né en 1483, d'une famille ancienne qui a tiré ſon nom de la terre de Montalembert en Poitou, ſe ſignala de bonne heure par ſa valeur. Il fit ſes premieres armes à la bataille de Fornoue, en 1495, & continua de ſe diſtinguer dans toutes les guerres de *Louis XII*. Sa bravoure étoit ſi connue, que *François I* le choiſit dans un tournoi, pour un de ceux qui devoient ſoutenir l'effort des quatre plus rudes lances qui ſe préſenteroient. Auſſi ce prince diſoit-il ſouvent: *Nous*

Jommes quatre Gentilshommes de la Guienne, qui courons la bague contre tous allans & venans de la France: Moi, Sanſac, d'Eſſé & Châtaigneraye... En 1536, il ſe jeta avec une compagnie de cheval-légers dans Turin, menacé d'un ſiége, & n'en ſortit que pour aller emporter Civia par eſcalade. L'année 1543 lui fut encore plus glorieuſe. Il défendit Landrecies contre une armée forte de toutes les forces d'Eſpagne, d'Allemagne, d'Italie, d'Angleterre & de Flandres, commandée par l'empereur *Charles-Quint*. Quoique les fortifications fuſſent mauvaiſes, que la garniſon manquât de tout, il donna le temps par une vigoureuſe réſiſtance à l'armée du roi de venir le dégager. Ce héros fut bleſſé au bras pendant le ſiége. *François I* le récompenſa de ſa valeur par une charge de gentilhomme de ſa chambre: ce qui fit dire aux courtiſans, qu'*il étoit plus propre à donner une camiſade à l'ennemi, qu'une chemiſe au Roi.* Après la mort de ce prince, il fut envoyé en Ecoſſe par *Henri II.* Il mit le ſiége devant Hadington, tailla en pieces les Anglois, & en moins d'un an, leur enleva tout ce qu'ils poſſédoient dans ce royaume. Auſſi compatiſſant que courageux, il vendit juſqu'à ſa vaiſſelle d'argent pour faire ſubſiſter ſon armée. *Henri II*, qui avoit beſoin de ſon bras dans ſon royaume, le rappela en France, l'honora du collier de l'Ordre, & s'en fit accompagner à la guerre du Boulonnois ſur les Anglois. Ambleteuſe, place-forte, ayant été priſe d'aſſaut, le généreux *Montalembert* ſauva de la fureur du ſoldat les femmes & les filles qui réclamerent ſa protection. La paix ayant été conclue en 1550, ce général ſe retira dans une de ſes terres en Poitou. Il y avoit trois ans qu'il languiſſoit d'une cruelle jauniſſe, fruit de ſes pénibles expéditions d'Ecoſſe, lorſqu'il reçut ordre du roi d'aller défendre Térouane contre l'armée de l'empereur. *Montalembert* dit à ſes amis, dans le tranſport de joie que lui cauſa cet ordre: *Voilà le comble de mes ſouhaits; je ne craignois rien tant, que de mourir dans mon lit. Je mourrai en guerrier... Si Térouane eſt priſe*, dit-il au roi en prenant congé de lui, *Eſſé ſera mort, & par conſéquent guéri de ſa jauniſſe.* Il tint parole: la place fut attaquée avec une ardeur incroyable; & après avoir ſoutenu trois aſſauts redoublés pendant dix heures, il fut tué ſur la brêche d'un coup d'arquebuſe, le 12 Juin 1553, à 70 ans. Sa mort le priva du bâton de maréchal de France, & entraîna la perte de Térouane. Les regrets furent univerſels; & ſon nom reſta gravé dans le cœur des François & dans la mémoire de nos ennemis.

MONTAMY, (Didier-François d'Arclais, ſeigneur de) né à Montamy en baſſe Normandie, d'une famille noble & ancienne, premier maître-d'hôtel de Monſeigneur le duc *d'Orléans*, chevalier de Saint-Lazare, fut un amateur éclairé. Il mourut à Paris en 1764, âgé de 62 ans. Il eſt auteur des ouvrages ſuivans: I. *La Litogiognoſie*, traduite de l'allemand de *Pott*, 1753, deux vol. in-12. II. *Traité des Couleurs pour la Peinture en émail & ſur la porcelaine*, précédé de l'*Art de peindre ſur l'émail*, imprimé à Paris en 1765, in-12. M. *Diderot*, auquel il le remit en mourant, en a été l'éditeur, & l'a augmenté. [*Voy.* ſon éloge à la tête de cet ouvrage.]

I. MONTAN, né à Ardaban dans la Myſie, au ſecond ſiecle, fut un inſenſé qui joua le prophete. Il prétendit que Dieu avoit voulu

ſauver le monde d'abord par *Moyſe* & par les Prophetes ; qu'ayant échoué dans ce deſſein, il s'étoit incarné ; & que n'ayant pas encore réuſſi, il étoit deſcendu en lui par le moyen du Saint-Eſprit, & dans deux prophéteſſes, *Priſcille* & *Maximille*, toutes deux fort riches & très attachées à ſa doctrine. Deſtiné à réformer les abus, & à tirer les fidelles de l'enfance où ils avoient vécu juſqu'alors, il faiſoit pluſieurs carêmes, regardoit les ſecondes noces comme illicites, ordonnoit de ne point fuir la perſécution & de refuſer la pénitence à ceux qui étoient tombés. *Montan* ſéduiſit un grand nombre de Chrétiens. Il parut agité de mouvemens extraordinaires, qui le firent paſſer pour fou auprès des gens ſenſés, & pour inſpiré auprès des imbécilles. Né avec une imagination vive & un eſprit foible, il perſuada les eſprits & les imaginations qui étoient de la trempe de la ſienne. L'auſtérité de ſes mœurs ſervit encore beaucoup à accréditer les délires de ſon eſprit. Le pape *Victor*, trompé par les Montaniſtes, leur donna des lettres d'approbation ; mais il les révoqua enſuite. On tint pluſieurs conciles contre eux. On y établit ce principe : *Que le Saint-Eſprit perfectionne ceux à qui il ſe communique, au lieu de les dégrader ; & qu'en faiſant parler les Prophetes, il ne leur ôte point le libre uſage de la raiſon & des ſens.* Les Montaniſtes remplirent preſque toute la Phrygie, ſe répandirent dans la Galatie, s'établirent à Conſtantinople, pénétrerent juſque dans l'Afrique, & ſéduiſirent *Tertullien*, qui ſe ſépara d'eux à la fin, mais, à ce qu'il paroît, ſans condamner leurs erreurs. Ces hérétiques s'accordoient tous à reconnoître que le Saint-Eſprit avoit inſpiré les Apôtres mais ils diſtinguoient le *Saint-Eſprit* du *Paraclet*. Ils prétendoient que le Paraclet avoit inſpiré *Montan*, & avoit dit par ſa bouche des choſes beaucoup plus excellentes, que celles que J. C. avoit enſeignées dans ſon Evangile. Cette diſtinction du *Paraclet* & du *Saint-Eſprit* conduiſit un diſciple de *Montan*, nommé *Echines*, à réfléchir ſur les perſonnes de la Trinité ; & en recherchant leur différence, il tomba dans le Sabellianiſme. Ces deux branches ſe diviſerent enſuite en deux petites ſociétés, qui ne différoient que par quelques pratiques ridicules, que chaque prophete prétendoit lui avoir été révélées. Ces ſectes eurent le ſort de toutes les ſociétés fondées ſur l'enthouſiaſme, & ſéparées par cet enthouſiaſme du centre de l'unité. On en découvrit l'impoſture ; elle devinrent à la fois odieuſes & ridicules, & s'éteignirent peu-à-peu. Telles furent les ſectes des *Taſcodurgites*, des *Aſcadurpites*, des *Paſſalorinchites*, des *Artotyrites*. *Montan* laiſſa un livre de Prophéties. *Priſcille* & *Maximille* publierent auſſi quelques Sentences. Saint *Apollinaire* d'*Hiéraples* fut le plus zélé adverſaire des Montaniſtes.

II. MONTAN, archevêque de Tolede vers 530, auſſi pieux que ſavant, fut en butte à la calomnie. On dit qu'ayant été accuſé d'impudicité, il prouva ſon innocence en tenant, pendant la célébration des ſaints myſtéres, des charbons ardens dans ſon aube, ſans qu'elle en fût brulée. Il nous reſte de lui deux *Epitres*, qui décelent beaucoup de ſavoir & de piété.

III. MONTAN, (Jean-Baptiſte) *Voyez* MONTANUS.

IV. MONTAN, (Philippe) *ou plutôt* PHILIPPE de la MONTAGNE, ſavant docteur de Sorbonne,

natif d'Armentieres, étoit bon critique. Il enſeigna le Grec avec réputation dans l'univerſité de Douay, où il fonda trois bourſes pour de pauvres ecoliers, & où il mourut en 1576. *Eraſme* étoit ſon ami. On lui doit la reviſion de quelques Traité, de *S. Jean-Chryſoſtome* & la Traduction du grec en latin des *Commentaires* de *Théophylacte*, archevêque d'Acride, ſur les *Evangiles*, les *Epitres* de S. Paul & pluſieurs *Petits Prophetes*, Baſle, 1554 & 1570.

MONTANARI, (Geminiano) aſtronome de Modene, enſeigna les mathématiques à Bologne avec réputation, & y mourut vers la fin du XVIIe ſiecle. Il penſoit à-peu-près comme *Gaſſendi*; mais il n'avoit pas ſon génie. Ses ouvrages roulent ſur la Phyſique & l'Aſtronomie. On a de lui: I. une *Diſſertation ſur les Cometes*, en latin. II. *De la maniere de faire des obſervations aſtronomiques*. III. *Diſcours ſur les étoiles fixes* (vraies ou prétendues) *qui ont diſparu, & ſur celles qui ont commencé à paroître*, &c.

MONTANUS, *Voyez* NERON.

MONTANUS, *Voy.* I. ARIAS.

MONTANUS, (Jean-Baptiſte) de Véronne, d'une famille noble, pratiqua & enſeigna la médecine à Padoue avec une réputation extraordinaire. Il fut regardé comme un ſecond *Galien*. On a de lui: I. *Medicina univerſa*. II. *Opuſcula varia medica*, in-fol. III. *De gradibus & facultatibus Medicamentorum*, in-8°. IV. *Lectiones in Galenum & Avicennam*, in-8°; & d'autres ouvrages qui eurent un ſuccès diſtingué. Les livres de *Montanus* ſont, ainſi que la méthode qu'il obſervoit en enſeignant, clairs & ſolides. Preſque toutes les académies d'Italie lui ouvrirent leur ſanctuaire. Il étoit à la fois médecin & poëte. Il mourut le 6 Mai 1551, à 53 ans, après avoir été cruellement tourmenté des douleurs de la pierre.

MONTARGON, (Robert-François de) dit le Pere *HYACINTHE de l'Aſſomption*, Auguſtin de la place des Victoires, né à Paris le 27 Mai 1705, ſe diſtingua dans la chaire. Le roi *Staniſlas* l'honora du titre de ſon aumônier, en récompenſe d'un Avent qu'il prêcha devant ce prince. Il périt malheureuſement à Plombieres, à 65 ans, dans la crue d'eau qu'éprouva cette ville la nuit du 24 au 25 Juillet de l'année 1770. On compte parmi ſes ouvrages: I. Le *Dictionnaire Apoſtolique*, in-8°. 13 vol., Paris, chez *Lotin* l'aîné. II. Le Recueil d'*Eloquence Sainte*, 1 vol. in-12. III. L'*Hiſtoire de l'Inſtitution de la fête du Saint-Sacrement*, vol. in-12. Son *Dictionnaire Apoſtolique* eſt un répertoire utile; & il le ſeroit davantage, ſi l'auteur avoit eu plus de goût & un ſtyle moins incorrect. Le grand inconvénient de tous les livres de ce genre, & en particulier de l'ouvrage du Pere de *Montargon*, c'eſt qu'on trouve un morceau excellent, à côté de pluſieurs paſſages qui n'offrent que des trivialités, & quelquefois même des platitudes.

MONTARROYO MASCARENHAS, (Freyre de) né à Lisbonne en 1670, d'une famille noble, voyagea dans preſque toute l'Europe. Il ſervit enſuite en qualité de capitaine de cavalerie, depuis 1704 juſqu'en 1710. Il quitta le métier de la guerre pour ſe livrer à l'étude, fut deux fois préſident de l'*Académie des Anonymes*, puis ſecrétaire & maître d'orthographe dans celle des *Appliqués*. Ce fut lui qui introduiſit le premier en Portugal l'uſage des Gazettes. Ce ſavant avoit du goût pour tous les genres de littérature; il avoit puiſé dans ſes différens voyages

toutes les connoiſſances qui peuvent intéreſſer l'humanité. Le Portugal fit une véritable perte à ſa mort, arrivée vers 1730, à l'âge d'environ 60 ans. Ses principaux ouvrages ſont : I. Les *Négociations de la Paix de Ryſwick*, 2 vol. in-8°. II. *Hiſtoire naturelle, chronologique & politique du Monde*. III. La *Conquête des Onizes*, peuple du Bréſil, in-4°. IV. *Relation des Batailles d'Oudenarde* & de *Peterwaradin*, in-4°. V. *Relation de la mort de LOUIS XIV*, in-4°. VI. *Evénemens terribles* arrivés en Europe en 1717, in-4°. VII. *Détail des progrès faits par les Ruſſes, contre les Turcs & les Tartares*, in-4°., &c.

MONTAUBAN, (Jacques Pouſſet de) avocat & échevin de Paris, mort en 1685, eſt auteur de quelques Pieces de théâtre : *Zénobie*, *Seleucus*, *Indegonde*, *Panurge*, &c. Il étoit lié avec *Deſpréaux*, *Racine* & *Chapelle*. S'il eſt vrai qu'il ait eu part à la comédie des *Plaideurs*, on ne peut douter que ce ne fût un homme d'eſprit.

MONTAULT, (Philippe de) duc *de Navailles*, pair & maréchal de France, d'une famille ancienne de Bigorre, fut reçu page chez le cardinal *de Richelieu* en 1635, à l'âge de 14 ans. Inſtruit par ce célebre cardinal, il abjura la Religion P. R. Il parvint enſuite aux grades militaires, & commanda la droite de la cavalerie, à la bataille de Senef, le 11 Août 1674. Il chargea une partie des ennemis, poſtés ſur une hauteur, & renverſa cinq eſcadrons qui venoient à lui. Il obtint l'année d'après le bâton de maréchal de France. Il eut enſuite le cordon de l'ordre du Saint-Eſprit, la place de gouverneur du duc *d'Orléans*, depuis régent du royaume ; & mourut à Paris le 5 Février 1684, à 65 ans. C'étoit un honnête homme, & un ſujet fidelle, très-attaché au roi & à ſes miniſtres. Ses vertus le diſtinguerent plus que ſes ſuccès militaires. Il avoit eu le commandement des troupes auxiliaires, envoyées à Candie en 1669. Il débarqua heureuſement ; mais les Turcs qui s'étoient retirés ſur les montagnes, ayant fondu avec impétuoſité ſur les François, *Navailles* fit ſa retraite après avoir perdu 800 hommes. Déſeſpérant de ſauver Candie, il ſe rembarqua avec ce qui reſtoit de 8000 hommes, que Louis XIV y avoit fait paſſer en différens temps. Ses *Mémoires* ont été imprimés en 1701, in-12. Ils ſont ſuperficiels & aſſez peu intéreſſans. L'auteur écrit en homme de qualité, avec une ſimplicité noble & élégante : il n'y manque que des faits curieux.

MONTAUSIER, (Charles *de Sainte-Maure*, duc de) pair de France, chevalier des ordres du roi, & gouverneur de *Louis* Dauphin de France, d'une ancienne maiſon originaire de Touraine, ſe diſtingua de bonne heure par ſa valeur & par ſa prudence. Durant les guerres civiles de la *Fronde*, il maintint dans l'obéiſſance la Saintonge & l'Angoumois, dont il étoit gouverneur. Il n'avoit encore éprouvé que des contradictions & des dégoûts dans ſon gouvernement de Normandie, lorſqu'il apprit que la peſte s'y déclaroit. Il annonce qu'il va s'y tranſporter ; ſa famille l'en détourne, & il répond : *Pour moi je crois les Gouverneurs obligés à la réſidence, comme les Evêques. Si l'obligation n'eſt pas ſi étroite en toutes les circonſtances, elle eſt du moins égale dans les calamités publiques*. Son auſtere probité le fit choiſir pour préſider à l'éducation du *Dauphin*. Il parla toujours à ce prince en philoſophe & en homme vertueux, qui ſacri-

ſoit tout à la vérité & à la raiſon. Dans une de leurs conférences, le prince s'imagina d'avoir été frappé par ſon gouverneur. *Comment, Monſieur, vous me frappez ! Qu'on m'apporte mes piſtolets.* = *Apportez à Monſeigneur ſes piſtolets*, reprend froidement le duc. Il les lui fait remettre entre les mains : *Voyez, Monſeigneur, ce que vous voulez faire ?* Le prince tombe à ſes genoux. = *Voilà, Monſeigneur, où conduiſent les paſſions !...* C'étoit *Platon* à la cour. *LOUIS XIV* lui dit un jour qu'il venoit enfin d'abandonner à la juſtice un aſſaſſin, auquel il avoit fait grace après ſon premier crime, & qui avoit tué vingt hommes. *Non, SIRE*, (répondit *Montauſier*,) *il n'en a tué qu'un, & Votre Majeſté en a tué dix-neuf... Mes peres*, diſoit-il, *ont été toujours fidelles ſerviteurs des Rois leurs maîtres, & jamais leurs flatteurs. Cette honnête liberté dont je fais profeſſion, eſt un droit acquis, une poſſeſſion de ma famille, & la vérité eſt venue de pere en fils comme une portion de mon héritage.* Lorſqu'il eut ceſſé de faire les fonctions de gouverneur, il dit au Dauphin : *Monſeigneur, ſi vous êtes honnête homme, vous m'aimerez ; ſi vous ne l'êtes pas, vous me hairez, & je m'en conſolerai....* Lorſque ce prince eut pris Philipsbourg, le duc lui écrivit cette lettre, digne d'un ancien Romain : *Monſeigneur, je ne vous fais pas de compliment ſur la priſe de Philipsbourg ; vous aviez une bonne armée, une excellente artillerie*, & Vauban. *Je ne vous en fais pas non plus ſur les preuves que vous avez données de bravoure & d'intrépidité ; ce ſont des vertus héréditaires dans votre Maiſon. Mais je me réjouis avec vous de ce que vous êtes libéral, généreux, humain, faiſant valoir les ſervices d'autrui, & oubliant les vôtres. C'eſt ſur quoi je vous fais mon compliment.* Il conduiſit un jour le Dauphin dans une chaumiere. *Voyez, Monſeigneur ! c'eſt ſous ce chaume, c'eſt dans cette miſérable retraite que logent le pere & la mere, & les enfans, qui travaillent ſans ceſſe pour payer l'or dont vos palais ſont ornés, & qui meurent de faim pour ſubvenir aux frais de votre table.* Ce ſeigneur mourut le 17 Mai 1690, à 80 ans, regretté des honnêtes gens dont il étoit le modele, & des gens de lettres dont il étoit le protecteur. On ſait que les ennemis de *Moliere* voulurent perſuader au duc *de Montauſier*, que c'étoit lui que cet auteur jouoit dans le *Miſanthrope*. Le duc alla voir la piece, & dit en ſortant, qu'*il auroit bien voulu reſſembler au Miſanthrope de Moliere.* De ſon mariage avec *Julie-Lucie d'Angennes*, (dont nous parlons au mot *RAMBOUILLET*,) il n'eut qu'une fille, mariée au duc *d'Uſez*... *Voyez* ſa *Vie*, Paris, 1731, in-12.

MONTBELLIARD, (Philibert-Gueneau de) né en 1720 à Semur en Auxois, mort dans la même ville le 28 Novembre 1785, à 65 ans, paſſa une partie de ſa jeuneſſe à Dijon, & vint enſuite à Paris, où il ſe fit connoître par ſon goût pour les ſciences. La continuation de la *Collection Académique*, recueil qui contient tout ce qu'il y a de plus intéreſſant dans les Mémoires des différentes académies de l'Europe, s'annonça avantageuſement dans le monde littéraire. Le diſcours qui eſt à la tête du premier volume, eſt bien penſé & bien écrit. M. *de Buffon*, ſon ami, ayant beſoin d'un aſſocié dans ſon grand travail de l'hiſtoire naturelle, lui propoſa de ſe charger de continuer celle des oiſeaux. *Montbelliard* accepta, mais il laiſſa paroître les premiers articles ſous le nom de l'illuſtre Naturaliſte qui l'avoit mis de moitié dans ſon travail. Il eut le plaiſir de n'être pas

reconnu, & ce fut M. *de Buffon* qui le nomma au public dans une préface, où il dit de lui que c'eſt l'homme du monde dont la façon de voir, de juger & d'écrire, a le plus de rapport avec la ſienne. Lorſque la partie des oiſeaux fut achevée, *Monthelliard* s'occupa des inſectes: matiere ſur laquelle il avoit déjà fourni beaucoup d'articles à la *nouvelle Encyclopédie*; mais la mort l'arrêta dans ſes travaux. La ſenſibilité & la gaieté formoient ſon caractere. Il étoit ami tendre & zélé. *Je ſuis bien aiſe de ceſſer de vivre*, (diſoit-il aux parens & aux amis qui entouroient ſon lit) *vous n'aurez plus à ſouffrir de mes douleurs*. Il étoit marié. Sa femme verſée dans les langues & inſtruite de pluſieurs ſciences, épargnoit à ſon époux une partie des recherches, & elle n'en a jamais parlé.

MONTBRUN, (Charles Dupuy, dit *le Brave*) fut l'un des plus vaillans capitaines Calviniſtes du XVIe ſiecle. Divers exploits par leſquels il ſe ſignala en défendant ſa ſecte, l'obligerent de ſe retirer à Geneve. Après environ deux ans d'abſence, *Montbrun* rentra en France, & ſe rendit maître de pluſieurs places en Dauphiné & en Provence. Il ſe trouva aux batailles de Jarnac & de Montcontour. L'an 1570 étant revenu en Dauphiné, il accompagna l'amiral *de Châtillon* en Vivarais; & paſſa le Rhône à la nage avec ſa cavalerie, après avoir bleſſé le marquis *de Gordes*, commandant de la province, & défait l'armée qu'il commandoit. Après la *Saint-Barthélemi*, *Montbrun* ayant pris diverſes places, eut l'audace de marcher contre l'armée de *Henri III* qui faiſoit le ſiége de Livron, & d'ordonner à ſes troupes de piller le bagage de ce prince en 1574. Lorſqu'on lui reprocha cette action, il répondit: *Deux choſes rendent les hommes égaux, le Jeu & les Armes*. Enfin le marquis *de Gordes* pourſuivit vivement ce ſujet rebelle. *Montbrun*, ſe voyant en danger d'être tué ou fait priſonnier, pouſſa ſon cheval fatigué pour ſauter le canal d'un moulin près de Die; mais il tomba, ſe caſſa la cuiſſe, & fut arrêté. Le roi lui fit faire ſon procès à Grenoble, où on le conduiſit le 29 du mois de Juillet. Il fut condamné à la mort, qu'il ſouffrit avec beaucoup de conſtance, le 12 Août 1575. La paix de 1576 lui rendit, par un article exprès, l'honneur que le genre de ſa mort ſembloit lui avoir ôté, & le jugement rendu contre lui fut anéanti & révoqué. Les Calviniſtes avoient la plus grande idée de ſa bravoure, & en effet elle étoit comparable à celle des héros de l'antiquité; mais il auroit pu en faire un meilleur uſage.... *Voyez* MAHOMET IV, n° V.

MONTCALM, (Louis-Joſeph *de Saint-Véran*, marquis de) lieutenant-général des armées du roi, naquit en 1712, à Candiac, d'une famille de Rouergue, qui a produit le fameux grand-maître *Gozon*, vainqueur du dragon qui déſoloit l'iſle de Rhodes. Le jeune *Montcalm*, élève de *du Mas*, inventeur du Bureau Typographique, ne fit pas moins d'honneur aux leçons de ce maître habile, que ſon frere cadet *Candiac*, dont nous avons parlé dans un article particulier: [*Voyez* CANDIAC]. Il porta les armes de bonne heure, & après avoir ſervi 17 ans dans le régiment de Hainaut, il fut fait colonel de celui d'Auxerrois en 1743. La connoiſſance que l'on avoit de ſes talens & de ſon activité, lui fit confier des commandemens particuliers, & il ne perdit aucune occaſion de ſe ſignaler. Il reçut trois bleſſures à la bataille donnée ſous Plaiſance, le 13 Juin 1746, & deux coups de feu à la malheureuſe affaire de l'Aſſiette. Devenu brigadier

des armées du roi en 1747, & mestre-de-camp du nouveau régiment de cavalerie de son nom en 1749, il mérita d'être fait, en 1756, maréchal de camp, & commandant en chef des troupes Françoises dans l'Amérique. Il y arriva la même année, & arrêta par ses bonnes dispositions l'armée du général *Loudon* au Lac Saint-Sacrement. Les campagnes de 1757 & de 1758 ne furent pas moins glorieuses pour lui; il repoussa avec un très-petit nombre de troupes les armées ennemies, & prit des forteresses munies de garnisons fortes & nombreuses. Le froid, la faim, accablerent ses soldats, depuis l'automne de 1757, jusqu'au printemps de 1758. Il les soutint dans cette extrémité, & s'oublia lui-même pour les secourir. Le général *Abercromby* ayant succédé au lord *Loudon*, le marquis *de Montcalm* remporta sur lui, le 8 Juillet 1758, une victoire complete. Cette journée coûta à l'ennemi 6,000 morts ou blessés. Le vainqueur eut la modestie de mettre dans sa relation, qu'*il n'avoit eu que le mérite d'être le Général de troupes valeureuses.* C'est ainsi qu'il soutint pendant 4 ans la destinée de la Colonie Françoise, qui chanceloit de plus en plus. Enfin, après avoir éludé long-temps les efforts d'une armée très-supérieure à la sienne, & ceux d'une flotte formidable, il fut engagé malgré lui, dans un combat près de Québec. Il reçut au premier rang & au premier choc une profonde blessure, dont il mourut le lendemain 14 Septembre 1759, à 48 ans, en héros Chrétien. Un trou qu'une bombe avoit fait, lui servit de tombeau: sépulture digne d'un homme qui avoit résolu de défendre le Canada, ou de s'ensévelir sous ses ruines. Il y a de lui une infinité de traits qui caractérisent le patriote, le guerrier, l'homme juste, vertueux & modeste; mais les bornes de cet ouvrage ne nous permettent pas de les raconter. Il conserva le goût de l'étude au milieu de ses travaux guerriers. Parmi les agrémens de sa rétraite, il comptoit pour beaucoup l'espérance d'être reçu à l'académie des belles-lettres, dont son savoir le rendoit digne. Il avoit été fait commandeur, par honneur, de l'ordre de *Saint-Louis*, en 1757, & lieutenant-général en 1758. *Voy.* dans le *Mercure de France* [Juillet 1761], l'*Epitaphe* que lui composa l'académie des inscriptions pour être mise sur son tombeau à Québec.

MONTCHAL, (Charles de) célebre & savant archevêque de Toulouse, est connu par des *Mémoires* imprimés à Roterdam, 1718, en 2 vol. in-12. Ils roulent sur le cardinal *de Richelieu*. Ce ministre lui avoit donné l'archevêché de Toulouse en 1628, sur la démission du cardinal *de la Valette*, dont il avoit été précepteur. Son pere étoit apothicaire d'Annonay en Vivarais, si l'on en croit le *Dictionnaire de Ladvocat*. Il fut d'abord boursier, ensuite principal d'un collége de Paris, & s'éleva de degrés en degrés. Ses *Mémoires* sont curieux; mais ils ont été imprimés avec peu de soin, & d'une maniere incorrecte. Quoiqu'il dût une partie de sa fortune au cardinal *de Richelieu*, il ne chercha pas à le flatter. On lui attribue encore une *Dissertation* où il entreprend de prouver que *les Puissances séculieres ne peuvent imposer sur les biens de l'Eglise aucune taxe sans le consentement du Clergé*; [dans l'*Europe Savante*, Novembre 1718.] Il attribue beaucoup de pouvoir au pape, & diminue celui des princes. *Montchal* étoit protecteur des savans, & très-savant lui-même. Il travailla long-temps à corriger *Eusebe*. Les gens de lettres répandirent des fleurs sur son tombeau. Il y descendit en

1651 à Carcaſſone. Il gouverna ſon dioceſe avec zele, & fit des établiſſemens utiles.

MONTCHEVREUIL, (Jean-Baptiſte de Mornai, comte de) lieutenant-général des armées, entra d'abord dans le régiment du Roi, infanterie. Il ſe trouva à tous les ſiéges que *Louis XIV* fit en perſonne, en 1667. Il devint capitaine, major, lieutenant-colonel & colonel-lieutenant de ſon régiment. Tous les généraux ſous leſquels il ſervit, rendirent un témoignage flatteur de ſa bravoure. Après la bataille de Senef, M. le Prince écrivit au Roi: *Montchevreuil a fait des merveilles; il aſpire aux grandes choſes.* Il mérita les éloges du ſouverain même, témoin de ſa valeur au ſiége de Valenciennes. En 1690, il paſſa ſous les ordres du maréchal *de Luxembourg*, & ſe ſignala à la bataille de Fleurus; mais le ſiége de Mons mit le dernier ſceau à ſa gloire, par la maniere hardie dont il emporta un moulin & une redoute importante. *Luxembourg* le chargea de la premiere attaque du village de Nerwinde. Malgré le feu terrible des ennemis, le comte força la paliſſade & renverſa les chevaux-de-friſe & s'empara du village: mais il fut tué un moment après, & Nerwinde repris.

MONTCHRESTIEN DE VATTEVILLE, (Antoine) poëte François, fils d'un apothicaire de Falaiſe en Normandie, eſt plus connu par ſes intrigues, par ſon humeur querelleuſe & ſes aventures, que par ſon talent pour la poéſie. Sa vie fut un tiſſu de démêlés; ſa premiere diſpute fut avec le baron *de Gourville*, qui l'attaqua accompagné de ſon beau-frere & d'un ſoldat. *Montchreſtien* mit l'épée à la main contre eux; mais, accablé par le nombre, il fut laiſſé pour mort. Dès qu'il fut guéri de ſes bleſſures, il porta ſes plaintes, & tira de ſes aſſaſſins plus de 12 mille livres, qui le mirent en état de faire l'homme d'importance. Il ſe rendit enſuite ſolliciteur d'un procès qu'une dame avoit contre ſon mari, gentilhomme fort riche, mais infirme & imbécille. Après ſa mort, *Montchreſtien* eut le bonheur, ou le malheur, d'épouſer la veuve; mais il fut obligé de la quitter bientôt. Un meurtre dont il fut accuſé, le força de ſe ſauver en Angleterre, où le roi *Jacques I* l'accueillit très-bien. Le poëte aventurier, ayant obtenu ſa grace à la priere de ce monarque, revint à Paris, & y dreſſa boutique de lunettes, de couteaux & de canifs. Il s'occupa quelques années de ce métier, ſoupçonné pendant ce temps-là de faire de la fauſſe monnoie. Quelque temps après il alla offrir ſes ſervices aux Religionnaires, qui lui donnerent la commiſſion de lever des régimens en Normandie. Il parcouroit cette province, lorſqu'il fut reconnu dans une hôtellerie au village des Tourailles, à 5 lieues de Falaiſe. Le ſeigneur du lieu, inſtruit de ſon arrivée, vint l'aſſiéger dans l'hôtellerie. *Monchreſtien* ſe défendit en homme déterminé, tua deux gentilshommes & un ſoldat; mais il fut tué lui-même de pluſieurs coups de piſtolet & de pertuiſane. On tranſporta ſon corps à Domfront, où les juges le condamnerent à avoir les membres rompus, & à être jeté au feu & réduit en cendres. Cet arrêt fut exécuté le 21 Octobre 1621. On a de lui des Tragédies, ſavoir, l'*Ecoſſaiſe*, *la Carthaginoiſe*, les *Lacenes*, *David*, *Aman*, *Hector*. Il a donné une *Paſtorale* en 5 actes; un *Poëme* diviſé en 4 livres, intitulé *Suſanne* ou *la Chaſteté*, in-12 & in-8°; des *Sonnets*, &c. Ce ſont autant de productions de la médiocrité, pour ne rien dire de plus.

Mais il y a de lui un livre où l'on peut prendre quelques notions utiles ſur le commerce de ſon temps : c'eſt ſon *Traité de l'Économie politique*, Rouen, 1615, in-4°. Cet ouvrage eſt diviſé en 4 livres. Le premier roule ſur les manufactures, le 2e ſur le commerce, le 3e ſur la navigation, & le 4e ſur les ſoins principaux des princes. Dans le 3e il parle fort au long des voyages faits aux Indes.

MONTCLAR, *Voy.* MONCLAR.

MONT-DORÉ, (Pierre) en latin *Mons-Aureus*, natif de Paris, & conſeiller, ou ſelon d'autres maître des requêtes, fut chaſſé d'Orléans à cauſe de ſon attachement au Calviniſme. Il ſe retira à Sancere, où il mourut en 1570. On a de lui un *Commentaire* ſur le xe livre d'*Euclide*.

MONT-DORGE, (Antoine-Gautier de) maître de la chambre-aux-deniers du roi, membre de l'académie de Lyon, ſa patrie, naquit en 1727, & mourut à Paris en 1768, à 41 ans. Il aimoit les arts, & encourageoit les artiſtes. C'étoit un homme de bonne compagnie ; il auroit pu ſe faire un nom dans la littérature. On a de lui : I. Les paroles des *Fêtes d'Hébé*, ballet en quatre entrées, plus connu ſous le nom des *Talens Lyriques*. II. *L'Opéra de Société*, joué en 1762. III. *Réflexions d'un Peintre ſur l'Opéra*, en 1741, in-12. IV. *L'Art d'imprimer les Tableaux en trois couleurs*, 1755, in-8°, brochure où l'on trouve des détails curieux, &c.

MONTECLAIR, (Michel) né à trois lieues de Chaumont en Baſſigni, l'an 1666, mort en 1737, à 71 ans, proche Saint-Denys en France, fut le premier qui joua, dans l'orcheſtre de l'Opéra, de la contre-baſſe, inſtrument qui fait un ſi grand effet dans les chœurs, dans les airs de magiciens, de démons, & dans ceux de tempêtes. On a de lui : I. Une bonne *Méthode* pour apprendre la muſique. II. Des *Principes pour le Violon*. III. Des *Trio* de violon. IV. Des *Cantates*. V. Des *Motets*. VI. Une Meſſe de *Requiem*. VII. C'eſt lui qui a fait la Muſique des *Fêtes de l'Été*, & du célebre Opéra de *Jephté*.

I. MONTECUCULI, *ou* MONTECUCULO, (le Comte Sébaſtien) gentilhomme Italien, né à Ferrare, vint en France, ſe produiſit à la cour, & devint échanſon du dauphin *François*, fils de *François I.* Il fut accuſé d'avoir donné du poiſon dans une taſſe d'eau fraîche, à ce jeune prince, pendant qu'il jouoit à la paume à Valence en Dauphiné. Il fut mis à la queſtion, & en avouant ce crime, il déclara qu'*Antoine de Leve* & *Ferdinand de Gonzague*, attachés à *Charles-Quint*, l'avoient porté à le commettre ; mais les partiſans de l'empereur s'éleverent contre cette imputation, & rejeterent ce forfait ſur *Catherine de Médicis*, qui, en ſe défaiſant de ce prince, aſſuroit, diſoient-ils, le trône à *Henri II* ſon époux, frere cadet du dauphin *François*. Toutes ces conjectures étoient bien odieuſes. Les généraux de l'empereur pouvoient-ils craindre un jeune prince qui n'avoit jamais combattu ? Que gagnoient-ils à ſa mort ? Quel crime bas & honteux avoient-ils commis, qui pût les faire ſoupçonner ? L'intérêt que *Catherine de Médicis* avoit d'être reine de France, eſt-il une raiſon aſſez forte pour lui imputer un crime ſans la moindre preuve ? Quoi qu'il en ſoit, *Montecuculi* fut écartelé à Lyon en 1536. Quelques hiſtoriens ont tâché de laver ſa mémoire, & ont prétendu que la véritable cauſe de la mort du dauphin *François*, fut une pleuréſie, & non le poiſon. Cependant l'arrêt porte..... que » le

» comte *Sébaſtien Montecuculo*, con-
» vaincu d'avoir empoiſonné *Fran-*
» *çois*, dauphin & duc propriétaire
» de Bretagne, fils aîné du roi,
» avec de la poudre d'arſenic ſubli-
» mé, & de s'être mis en devoir
» d'empoiſonner le roi lui-même,
» ſera traîné ſur la claie juſqu'au
» lieu de la Grenette, où il ſera tiré
» & démembré à quatre chevaux;
» & que, pour réparation de la
» fauſſe accuſation intentée con-
» tre *Guillaume d'Inteville*, ſeigneur
» des Chenets, il ſera condamné à
» une amende de dix mille livres,
» au profit de l'accuſé «. Ce *Guil-*
laume d'Inteville, premier maître-
d'hôtel du roi, avoit été cité par
Montecuculi comme complice de ſon
projet. Quoiqu'il paroiſſe juſtifié
par cet arrêt, il reſte douteux s'il
étoit innocent ou coupable. Car la
même accuſation ayant été inten-
tée peu de temps après contre *Gau-*
cher d'Inteville, ſeigneur de Vanlai,
s'y trouva impliqué de nouveau,
ainſi que *François d'Inteville*, évêque
d'Auxerre. Les trois freres n'oſant
apparemment s'expoſer aux ſuites de
cette action, s'enfuirent en Italie, où
ils avoient été employés tous les
trois en qualité d'ambaſſadeurs; &
comme on mit leurs têtes à prix, il
célerent leur nom & le lieu de leur
retraite. Il faut ajouter à l'article
de *Montecuculi*, que lorſqu'on viſita
ſes effets & papiers, on trouva
un *Traité de l'uſage des poiſons* écrit
de ſa main, de la poudre d'arſe-
nic ſublimé, du réalgal, & le vaſe
de terre rouge dans lequel il avoit
préſenté au dauphin le breuvage
qui lui avoit donné la mort. *Voy.*,
ſur ce gentilhomme Italien, l'*Hiſ-*
toire de *François I.* par M. *Gail-*
lard, & le tome 25 de l'*Hiſtoire*
de France par M. *Garnier*.

II. MONTECUCULI, (Rai-
mond de) né dans le Modenois
en 1608, d'une famille diſtinguée,
porta d'abord les armes ſous *Erneſt*
Montecuculi, ſon oncle, qui com-
mandoit l'artillerie de l'empereur.
Le neveu ſervit ſous lui comme
ſoldat, & ne parvint au comman-
dement, qu'après avoir paſſé par
tous les degrés de la milice. La
premiere action qui fit briller le
courage du jeune héros, fut en
1644. Il ſurprit à la tête de 2000
chevaux, par une marche précipitée,
dix mille Suédois, qu'il contraignit
d'abandonner leur bagage & leur ar-
tillerie. Le général *Bannier*, inſtruit
de cette défaite, tourna ſes armes
contre le vainqueur & le fit pri-
ſonnier. Il ſut mettre à profit le
temps de ſa captivité, qui fut de
2 années. Une lecture continuelle
agrandit la ſphere de ſes idées,
& aſſura ſes ſuccès en augmentant
ſes connoiſſances. A peine eut-il
obtenu ſa liberté, qu'il ſe vengea
de ſa priſon par la défaite du gé-
néral *Wrangel*, qui périt dans une
bataille en Bohême. Après la paix
de Weſtphalie, *Montecuculi* paſſa en
Suede, & enſuite à Modene, où
il aſſiſta aux noces du duc. Cette
fête fut marquée par un événement
bien triſte pour lui; il eut le mal-
heur de tuer dans un carouſel le
comte *Manzani*, ſon ami; ſa lance
pouſſée avec trop de force, ayant
percé la cuiraſſe de cet infortuné
courtiſan. L'empereur attacha en-
tiérement *Montecuculi* à ſon ſervice
en 1657, par le titre de maréchal
de camp général. Envoyé au ſe-
cours de *Jean Caſimir*, roi de Po-
logne, attaqué par *Ragotzki* prince
de Tranſilvanie, & par la Suede,
il battit les Tranſilvains & prit
Cracovie ſur les Suédois. [*Voyez*
I. LÉOPOLD.] *Charles Guſtave*, roi
de Suede, ayant tourné ſes armes
contre le Danemarck, *Montecuculi*
eut le bonheur de prendre pluſieurs
places ſur l'agreſſeur, & délivra
Coppenhague par terre, avant que

les Hollandois y euſſent jeté du ſecours par mer. La paix, fruit de ſes victoires, ne le laiſſa pas long-temps oiſif. Le vainqueur de *Ragotzki* devint ſon défenſeur contre les Ottomans. Il les força d'abandonner la Tranſilvanie, & rompit par une ſage lenteur toutes les entrepriſes d'une armée formidable, juſqu'à l'arrivée des François, qui l'aiderent à vaincre les Turcs à la célebre journée de Saint-Gothard, en 1664. Cette victoire amena la paix, & *Montécuculi* fut recompenſé par la place de préſident du conſeil de guerre de l'empereur. La guerre s'étant allumée quelque temps après entre la France & l'Empire, *Montecuculi* fut mis, en 1673, à la tête des troupes deſtinées à arrêter les progrès des François. La priſe de Bonn, & la jonction de ſon armée à celle du prince *d'Orange*, malgré *Turenne* & *Condé*, lui acquirent beaucoup de gloire, & arrêterent la fortune de *Louis XIV* après la conquête de trois provinces de Hollande. On lui ôta pourtant le commandement de cette armée l'année ſuivante; mais on le lui rendit en 1675, pour venir ſur le Rhin faire tête à *Turenne*. *Montecuculi* étoit ſeul digne d'être oppoſé à ce grand homme, &, en cela même, on ſuivoit ſon penchant. » Tous deux, (dit un hiſ» torien célebre,) avoient réduit » la guerre en art. Ils paſſerent 4 » mois à ſe ſuivre, à s'obſerver » dans des marches & dans des » campagnes, plus eſtimées que » des victoires par les officiers » Allemands & François. L'un & » l'autre jugeoient de ce que ſon ad» verſaire alloit tenter, par les » marches que lui-même eût voulu » faire à ſa place; & ils ne ſe trom» perent jamais. Ils oppoſoient l'un » à l'autre la patience, la ruſe & » l'activité «. Les maîtres de l'art admiroient les judicieuſes & profondes manœuvres des deux héros, ſans prévoir où elles aboutiroient, lorſqu'un boulet de canon qui tua le général François, fit le dénouement de cette brillante ſcene. *Montecuculi*, après avoir parlé dans ſa lettre à l'empereur, de l'événement tragique qui avoit enlevé ſon illuſtre émule, ajouta qu'*il ne pouvoit s'empêcher de regretter un homme qui faiſoit tant d'honneur à l'humanité*. C'étoient les paroles qu'il avoit répétées pluſieurs fois, avec une douleur mêlée d'admiration, en apprenant cette mort qui lui préſageoit des victoires. Il n'y avoit que le prince *de Condé* qui pût diſputer à *Montecuculi* la ſupériorité que lui donna la mort de *Turenne*. Ce prince fut envoyé ſur le Rhin: après avoir eſſuyé quelques pertes, il arrêta le général impérial, qui ne laiſſa pas de regarder cette derniere campagne comme la plus glorieuſe de ſa vie: non qu'il eût été vainqueur; mais pour n'avoir pas été vaincu, ayant à combattre *Turenne* & *Condé*. » La guerre *défen*» *ſive* (diſoit-il) demande plus de » ſavoir & de précautions, que » l'*offenſive*: la moindre faute y » eſt mortelle, & les diſgraces y » ſont exagérées par la crainte qui » eſt le microſcope des maux «. *Montecuculi* paſſa le reſte de ſa vie à la cour impériale, occupé à converſer avec les ſavans & à protéger les lettres. C'eſt par ſes ſoins que l'académie des *Curieux de la Nature* fut établie. Ce héros mourut à Lintz le 16 Octobre 1680, à 72 ans. *Victor-Amédée*, duc de Savoie, ſe plaiſoit à raconter le trait ſuivant. *Montecuculi* avoit, dans une marche, fait défenſe expreſſe, ſous peine de mort, que perſonne ne paſſât par les blés. Un ſoldat revenant d'un village, & ignorant les défenſes, traverſa un ſentier

qui étoit au milieu des blés. *Montecuculi* qui l'apperçut, envoya ordre au prévôt de l'armée de le faire pendre. Cependant ce ſoldat qui s'avançoit, allégua au général qu'il ne ſavoit pas les ordres. *Que le Prévôt faſſe ſon devoir*, répondit *Montecuculi*. Comme cela ſe paſſa en un inſtant, le ſoldat n'avoit pas encore été déſarmé. Alors, plein de fureur, il dit: *Je n'étois pas coupable, je le ſuis maintenant*; & tira ſon fuſil ſur *Montecuculi*. Le coup manqua, & *Montecuculi* lui pardonna... Il reſte de lui des *Mémoires* en italien, traduits en françois par *Adam*; ils ſont utiles aux militaires & aux hiſtoriens: les premiers y trouveront des modeles & des leçons de leur art, & les ſeconds pourront y puiſer des matériaux. Les meilleures éditions de cet ouvrage, ſont celles de Strasbourg, 1735; & de Paris, 1746, in-12. Le grand *Condé* en faiſoit cas.

MONTEÇUMA, *Voyez* MONTEZUMA.

MONTEGUT, (Jeanne de Segla, épouſe de M. de) tréſorier de France de la généralité de Toulouſe, naquit dans cette ville en 1709, & y mourut le 4 Juin 1752, à 43 ans. Ses *Œuvres* ont été publiées à Paris en 1768, en 2 vol. in-8°. Il y a dans cette collection peu de Poéſies galantes: elles ſont preſque toutes morales ou chrétiennes, & ſouvent de ſimples tributs de ſociété ou d'amitié; mais on y trouvera du naturel, de la douceur & beaucoup de facilité. Le premier volume offre des *Odes*, des *Epîtres*, des *Idylles*, des *Pieces fugitives*. Le ſecond renferme une *Traduction* preſque complete, en vers françois, des Odes d'*Horace*. Cette verſion eſt en général élégante & fidelle; il y a quelques Odes rendues avec génie. On déſireroit quelquefois plus de force & de coloris. Le talent de Madame *de Montegut* pour la poéſie ſe développa tard; mais il fut bientôt perfectionné. Elle remporta trois prix à l'académie des Jeux floraux, & fut déclarée *Maitreſſe des Jeux*: titre que l'on accorde aux athletes honorés d'une triple couronne. Ce que ſes écrits ont de précieux, c'eſt qu'on y découvre l'empreinte de ſon ame noble, ſincere, ſenſible, nourrie des principes d'une ſaine philoſophie, & pénétrée d'attachement pour la religion. Exacte à remplir les devoirs & à obſerver les bienſéances, elle aſſortiſſoit toujours ſon ton au caractere des perſonnes avec qui elle ſe trouvoit. Quoiqu'elle poſſédât le latin, l'anglois, l'italien, & qu'elle fût verſée dans les ſciences & dans les belles-lettres, elle cachoit ſes lumieres avec autant de ſoin que d'autres en prennent à les étaler. Sa parure étoit ſimple & décente, ſon maintien noble & modeſte. Un homme éclairé, vertueux & auſtere dit en parlant d elle: *C'eſt la ſeule femme à qui je pardonne d'être ſavante.* Son humeur penchoit vers une douce mélancolie, qui ſe changeoit avec ſes amies en une gaieté encore plus douce. Ses talens, ſes vertus & ſa modeſtie revivent dans M. *de Montegut* ſon fils, conſeiller au parlement de Toulouſe & membre des académies de cette ville, & dans Mademoiſelle *de Montegut*, ſa petite-fille.

MONTEJEAN, (René de) étoit un de ces guerriers importans, plus livrés à leur préſomption, que dirigés par le génie. Il fut preſque auſſi ſouvent battu qu'il attaqua. Il tomba trois fois entre les mains des ennemis, & ne fut excuſable qu'une fois, a la bataille de Pavie, en 1525. *François I* ne l'en fit pas

moins maréchal de France en 1538, & lui donna le gouvernement de Piémont. C'étoit un homme à fanfaronnades. Il eut la folle & impudente vanité d'envoyer des ambaſſadeurs dans différentes villes d'Italie : démarche qui lui attira de ſéveres réprimandes & des railleries piquantes de la part du roi. Ayant été envoyé préſider aux états de Bretagne pour la réunion de cette province à la couronne, il penſa faire échouer, par des ſaillies indécentes, une négociation qui exigeoit les plus grands ménagemens. Il mourut en Piémont, au commencement de Septembre 1539.

MONTEIL, (Aimard de) évêque du Puy & légat du pape *Urbain II* dans l'armée des Croiſés, mourut à Antioche en 1098, fort regretté de toute l'armée chrétienne, pour ſa prudence & pour l'autorité qu'il s'étoit acquiſe. Il étoit le conſeil des grands, le ſoutien des petits, & l'arbitre des différens qui naiſſoient entre les princes. Il avoit une tendre dévotion envers la Sainte Vierge; & l'on croit qu'il compoſa en ſon honneur le *Salve Regina*, que les anciens auteurs nomment quelquefois l'*Antienne du Puy*. Cependant les hiſtoriens ne s'accordent pas ſur ce point. *Alberic* dans ſa Chronique, le lui attribue & ajoute qu'il ſupplia le chapitre de Cluni de l'inſérer dans l'Office; ce qui lui fut accordé. *Guillaume Durand* le donne à *Pierre*, évêque de Compoſtelle; d'autres en font honneur à *Herman-Contract*.

MONTEIL, *Voyez* GRIGNAN.

MONTE-MAYOR, (Georges de) celebre poëte Caſtillan, ainſi nommé, de Monte-Mayor, lieu de ſa naiſſance auprès de Conimbre, ſuivit quelque temps la cour de *Philiphe II* roi d'Eſpagne, Il prit le parti des armes, ſans abandonner ni la poéſie, ni la muſique, pour laquelle il avoit auſſi beaucoup de talent. Le Parnaſſe Eſpagnol le perdit aſſez jeune vers 1560. On a de lui des Poéſies ſous le titre de *Cancionero*, 1554, 2 vol. in-8°; parmi leſquelles il y en a d'ingénieuſes & de délicates, quoique mêlées de penſées fauſſes & d'images emphatiques, & une eſpece de Roman intitulé : *La Diane*, 1602, in-8°. Ce dernier ouvrage eut un grand ſuccès & le méritoit à quelques égards. Un ſtyle pur, beaucoup d'eſprit, de la douceur, du ſentiment, une poéſie ſouvent enchantereſſe & la naïveté touchante qui regnent ſur-tout dans la *Nouvelle du Maure Abindarraès*, rachetent aux yeux des connoiſſeurs le fonds d'invraiſemblance, les hiſtoires de magie, & le manque d'action qu'on reproche à la *Diane*. *Alphonſe Perés* & *Gaſpar-Cila-Pollo*, y ont ajouté deux parties très-inférieures à celles du premier auteur. Les étrangers s'empreſſerent de s'approprier l'ouvrage de *Monte-Mayor* en le traduiſant.

MONTENAULT, (Charles-Philippe d'Egly de) Pariſien, né en 1696, de l'académie des belles-lettres, long-temps auteur du *Journal de Verdun*, mourut à Paris en 1749, à 53 ans. On a de lui : I. *L'Hiſtoire des Rois des Deux Siciles, de la Maiſon de* FRANCE, en 4 vol. in-12, 1741 : ouvrage qui fera toujours honneur à ſa mémoire, par l'exactitude, la vérité, la ſimplicité qui y regnent. Le goût a préſidé au choix des faits, & la pluparts ſont intéreſſans. II. *La Callipédie*, ou *la Maniere d'avoir de beaux Enfans*, traduite en proſe du Poëme latin de *Claude Quillet*, in-12, 1746. Cette verſion eſt non-ſeulement peu littérale, mais écrite ſans génie, ſans goût, ſans graces

& ſans aménité. Le traducteur n'a ſaiſi ni la lettre, ni l'eſprit de ſon original. C'eſt ainſi du moins qu'en a jugé M. *Fréron*. D'autres critiques l'ont traité plus favorablement; & en relevant des fautes, ils ont fait remarquer quelques endroits rendus avec élégance.

MONTERCHI, (Gioſeppe) Romain, né vers 1630, mort au commencement de ce ſiecle, ſe rendit habile dans les antiquités, mérita par ſes connoiſſances dans cette ſcience, de devenir bibliothécaire du cardinal *Carpegna*. Les antiquaires font quelque cas d'un livre italien qu'il donna ſur cette matiere ſous ce titre: *Scelta de Medaglioni, più rari del Cardinali*, Carpegna, in-4°, Roma, 1679.

MONTEREAU, (Pierre de) s'eſt rendu célebre par pluſieurs ouvrages d'architecture. Il étoit de Montereau, & mourut l'an 1266. C'eſt ce célebre architecte qui a donné les deſſins de la *Sainte-Chapelle* de Paris; de la *Chapelle* de Vincennes; du *Réfectoire*, du *Dortoir*, du *Chapitre*, & de la *Chapelle* de Notre-Dame dans le monaſtere de *Saint-Germain-des-Prés*. Il eſt enterré dans l'égliſe de cette abbaye, & eſt repréſenté ſur ſa tombe avec un compas & une regle à la main.

MONTESPAN, (Madame de) *Voyez* ROCHECHOUART, n° V.

MONTESQUIEU, (Charles de Secondat, baron de la Brede & de) d'une famille diſtinguée de Guienne, naquit au château de la Brede, près de Bourdeaux, le 18 Janvier 1689. Il fut philoſophe au ſortir de l'enfance. Dès l'âge de 20 ans, *Monteſquieu* préparoit les matériaux de *l'Eſprit des Lois*, par un extrait raiſonné des immenſes volumes qui compoſent le *Corps du Droit Civil*. Un oncle paternel, préſident à mortier au parlement de Bourdeaux, ayant laiſſé ſes biens & ſa charge au jeune philoſophe, il en fut pourvu en 1716. Sa compagnie le chargea ſix ans après, en 1722, de préſenter des remontrances à l'occaſion d'un nouvel impôt, dont ſon éloquence & ſon zele obtinrent la ſuppreſſion. L'année d'auparavant il avoit mis au jour ſes *Lettres Perſanes*, commencées à la campagne, & finies dans les momens de relâche que lui laiſſoient les devoirs de ſa charge. Ce livre profond ſous un air de légéreté, annonçoit à la France & à l'Europe un écrivain ſupérieur à ſes ouvrages. Le Perſan fait une ſatire délicate & énergique de nos vices, de nos travers, de nos ridicules, de nos préjugés, & de la bizarrerie de nos goûts. C'eſt le tableau le plus animé & le plus vrai des mœurs Françoiſes: ſon pinceau eſt léger & hardi; il donne à tout ce qu'il touche un caractere original. Toutes les lettres ne ſont pas cependant d'une égale force; il y en a (dit *Voltaire*,) de très-jolies, d'autres très-hardies, d'autres médiocres, d'autres frivoles; & les détails de ce qui ſe paſſe dans le ſérail d'*Usbeck* à Iſpahan, n'intéreſſent que foiblement les lecteurs François. On peut encore reprocher à l'auteur quelques paradoxes en littérature, en morale & en politique, & des ſatires trop fortes de *Louis XIV* & de ſon regne. Le ſuccès des *Lettres Perſanes* ouvrit à *Monteſquieu* les portes de l'académie Françoiſe, quoique, de tous les livres où l'on a plaiſanté ſur cette compagnie, il n'y en ait guere où elle ſoit moins ménagée. La mort de *Saty*, le traducteur de *Pline*, ayant laiſſé une place vacante, *Monteſquieu* qui s'étoit défait de ſa charge, & qui ne vouloit plus être qu'homme de lettres, s'y préſenta pour la remplir. Le cardinal *de Fleury*, inſtruit par des

perſonnes

perſonnes zélées, des plaiſanteries du Perſan ſur les dogmes, la diſcipline & les miniſtres de la religion Chrétienne, lui refuſa ſon agrément. Il ne paroîtra pas étrange que ce miniſtre fît quelques difficultés, ſi l'on ſe rappelle la Lettre [*Liv. 75.*] dans laquelle *Usbeck* fait une apologie ſi éloquente & ſi dangereuſe du Suicide; une autre [*Liv. 27.*] où il eſt dit expreſſément que les évêques n'ont d'*autres fonctions que de diſpenſer de la loi*; une autre [*Liv. 4.*] enfin, où le pape eſt peint comme un magicien qui fait croire que *trois ne ſont qu'un, que le pain qu'on mange n'eſt pas du pain*.... On peut ajouter que l'apparition des *Lettres Perſanes* eſt la premiere époque de ce déluge d'écrits qui ont paru depuis contre le Chriſtianiſme & le gouvernement. *Monteſquieu*, ſentant le coup que l'excluſion & les motifs de l'excluſion pouvoient porter ſur ſa perſonne & ſur ſa famille, prit un tour très-adroit pour obtenir l'agrément du cardinal. On prétend, (c'eſt l'auteur du *Siecle de Louis XIV* qui rapporte cette anecdote; mais elle paroît fauſſe & ſans vraiſemblance:) qu'il fit faire en peu de jours une nouvelle édition de ſon livre, dans laquelle on retrancha, ou on adoucit tout ce qui pouvoit être condamné par un cardinal & par un miniſtre. Il porta lui-même l'ouvrage au cardinal *de Fleury*, qui ne liſoit guere, & qui en lut une partie. Cet air de confiance, ſoutenu par quelques perſonnes de crédit, & ſur-tout par le maréchal *d'Eſtrées* ſon ami, pour lors directeur de l'Académie Françoiſe, ramena (dit-on) le cardinal, & *Monteſquieu* entra dans cette compagnie. Son Diſcours de réception, fort court, mais plein de traits de force & de lumiere, fut prononcé le 24 Janvier 1728... Le deſſein que *Monteſquieu* avoit formé de peindre les nations dans ſon *Eſprit des Lois*, l'obligea de les aller étudier chez elles. Après avoir parcouru l'Allemagne, la Hongrie, l'Italie, la Suiſſe & la Hollande, il ſe fixa près de 2 ans en Angleterre. Il fut recherché par tous les philoſophes de cette iſle, & chéri par leur reine, qui étoit encore plus digne qu'eux de converſer avec l'auteur des *Lettres Perſanes*. Des différentes obſervations qu'il fit dans ſes voyages, il réſultoit que l'Allemagne étoit faite pour y voyager, l'Italie pour y ſéjourner, l'Angleterre pour y penſer, & la France pour y vivre. De retour dans ſa patrie, il mit la derniere main à ſon ouvrage *Sur la cauſe de la Grandeur & de la Décadence des Romains*. Des réflexions très-fines & des peintures très-fortes donnerent le mérite de la nouveauté à cette matiere, traitée tant de fois & par tant d'écrivains ſupérieurs. Un Romain qui auroit eu l'ame du grand *Corneille*, jointe à celle de *Tacite*, n'auroit rien fait de mieux, dans les temps les plus floriſſans de la république. Cette Hiſtoire politique de la naiſſance & de la chute de la nation Romaine, à l'uſage des hommes d'état & des philoſophes, parut en 1734, in-12. L'illuſtre écrivain trouve les cauſes de la grandeur des Romains dans l'amour de la liberté, du travail & de la patrie; dans la ſévérité de la diſcipline militaire; dans le principe où ils furent toujours de ne faire jamais la paix qu'après des victoires. Il trouve les cauſes de leur décadence dans l'agrandiſſement même de l'état; dans le droit de bourgeoiſie accordé à tant de nations; dans la corruption introduite par le luxe de l'Aſie; dans les proſcriptions de *Sylla*; dans l'obligation où ils furent de changer de maximes en changeant de gouvernement; dans cette ſuite de monar-

tres qui régnerent, preſque ſans interruption, depuis *Tibere* juſqu'à *Conſtantin*; enfin, dans la tranſlation & le partage de l'empire. Le génie mâle & rapide qui brille dans la *Grandeur des Romains*, ſe fit encore plus ſentir dans l'*ESPRIT DES LOIS*, publié en 1748, en 2 vol. in-4°. Dans cet ouvrage, qui eſt plutôt l'*Eſprit des Nations* que l'*Eſprit des Lois*, l'auteur diſtingue trois ſortes de gouvernemens : le *Républicain*, le *Monarchique* & le *Deſpotique*. Le Républicain eſt celui où le peuple, en corps, ou en partie, a la ſouveraine puiſſance ; le Monarchique, celui où gouverne un ſeul, mais ſelon des lois fixes ; le Deſpotique, celui où un ſeul entraîne tout par ſa volonté, ſans autre loi que cette volonté même. Dans ces divers états, les lois doivent être relatives à leur *nature*, c'eſt-à-dire à ce qui les conſtitue ; & à leur *principe*, c'eſt-à-dire, à ce qui les ſoutient & les fait agir : diſtinction importante, la clef d'une infinité de lois, & dont l'auteur tire bien des conſéquences. Les principales lois, relatives à la nature de la *Démocratie*, ſont : Que le peuple y ſoit à certains égards le monarque, à d'autres le ſujet ; qu'il éliſe & juge ſes magiſtrats, & que les magiſtrats en certaines occaſions décident. La nature de la *Monarchie* demande qu'il y ait entre le monarque & le peuple beaucoup de pouvoirs & de rangs intermédiaires ; & un corps dépoſitaire des lois, médiateur entre les ſujets & le prince. La nature du *Deſpotiſme* exige que le *Tyran* exerce ſon autorité, ou par lui ſeul, ou par un ſeul qui le repréſente. Quant aux principes des trois gouvernemens, celui de la Démocratie eſt l'amour de la république, c'eſt-à-dire, de l'égalité : ce que l'auteur exprime par le mot vague de *vertu*. Dans les Monarchies, où un ſeul eſt le diſpenſateur des diſtinctions & des récompenſes, & où l'on s'accoutume à confondre l'Etat avec le monarque ; le principe eſt l'*honneur*, c'eſt-à-dire, l'ambition & l'amour de l'eſtime. Sous le Deſpotiſme enfin, c'eſt la *crainte*. Plus ces principes ſont en vigueur, plus le gouvernement eſt ſtable ; plus ils s'altèrent & ſe corrompent, plus il incline à ſa deſtruction. Les lois que les Légiſlateurs donnent, doivent être conformes aux principes de ces différens gouvernemens. Dans la république, entretenir l'égalité & la frugalité : dans la Monarchie, ſoutenir la nobleſſe, ſans écraſer le peuple : ſous le gouvernement Deſpotique, tenir également tous les états dans le ſilence. Si l'on excepte le Deſpotique, qui n'exiſte point tel que l'auteur l'a peint, ces gouvernemens ont chacun leurs avantages. Le Républicain eſt plus propre aux petits états, le Monarchique aux grands. Le Républicain plus ſujet aux excès, le Monarchique aux abus. Le Républicain apporte plus de maturité dans l'exécution des lois, le Monarchique plus de promptitude. La différence des principes des trois gouvernemens, doit en produire dans le nombre & l'objet des lois. Mais la loi commune de tous les gouvernemens modérés & par conſéquent juſtes, eſt la liberté politique dont chaque citoyen doit jouir. Cette liberté n'eſt point la licence abſurde de faire tout ce qu'on veut, mais le pouvoir de faire tout ce que les lois permettent. La liberté extrême a ſes inconvéniens, comme l'extrême ſervitude ; &, en général, la nature humaine s'accommode mieux d'un état mitoyen. Après ces obſervations générales ſur les différens gouvernemens, l'auteur examine les récompenſes qu'on y propoſe, les peines qu'on y décerne, les ver-

tes qu'on y pratique, les fautes qu'on y commet, l'éducation qu'on y donne, le luxe qui y regne, la monnoie qui y a cours, la religion qu'on y profeſſe. Il compare le commerce d'un peuple, avec celui d'un autre; celui des anciens, avec celui d'aujourd'hui; celui d'Europe avec celui des trois autres parties du monde. Il examine quelles religions conviennent mieux à certains climats, à certains gouvernemens. Notre ſiecle n'a point produit d'ouvrage, où il y ait plus d'idées profondes & de penſées neuves. La partie la plus intéreſſante, de l'hiſtoire de tous les temps & de tous les lieux, y eſt répandue adroitement, pour éclaircir les principes, & en être éclaircie à ſon tour. Les faits deviennent entre ſes mains des principes lumineux. Son ſtyle, ſans être toujours exact, eſt nerveux. » Il n'étincelle point, (dit » un auteur) il échauffe; ce ſont » des idées qui ſe preſſent, non des » phraſes qui s'arrachent; c'eſt un » athlete toujours en attitude «. Images frappantes; ſaillies d'eſprit & de génie; faits peu connus, curieux & agréables: tout concourt à charmer le travail d'une longue lecture. On peut appeler cet ouvrage, *le Code du Droit des Nations*; & ſon auteur, le *Légiſlateur du genre humain*. On ſent qu'il eſt ſorti d'un eſprit libre, & d'un cœur plein de cette bienveillance générale qui embraſſe tous les hommes. C'eſt en faveur de ſes ſentimens qu'on a pardonné à M. *de Monteſquieu* d'avoir ramené tout à un ſyſtême, dans une matiere où il ne falloit que raiſonner ſans imaginer; d'avoir donné trop d'influence au climat, aux cauſes phyſiques, préférablement aux cauſes morales [*Voyez* l'article BODIN]; d'avoir fait un tout irrégulier, une chaîne interrompue, avec les plus belles parties & les plus beaux chaînons; d'avoir trop ſouvent conclu du particulier au général. On a été fâché de trouver dans ce chef-d'œuvre, de longues digreſſions ſur les lois féodales, des exemples tirés des voyageurs les plus décrédités; des paradoxes à la place des vérités, des plaiſanteries où il falloit des réflexions, & ce qui eſt encore plus triſte, des principes de déiſme & d'irréligion. On a été choqué des titres indéterminés qu'il donne à la plupart de ſes chapitres: *Idée générale*, *Conſéquence*, *Problême*, *Réflexion & Continuation du même ſujet*, *&c.* On lui a reproché des chapitres trop peu liés à ceux qui les précedent ou qui les ſuivent, des idées vagues & confuſes, des tours forcés, un ſtyle tendu & quelquefois recherché. Mais s'il ne ſatisfait pas toujours les grammairiens, il donne toujours à penſer aux philoſophes, ſoit en les faiſant entrer dans ſes réflexions, ſoit en leur donnant ſujet de les combattre. Perſonne n'a plus réfléchi que lui ſur la nature, les principes, les mœurs, le climat, l'étendue, la puiſſance & le caractere particulier des états; ſur leurs lois bonnes & mauvaiſes; ſur les effets des châtimens & des récompenſes; ſur la religion, l'éducation, le commerce. L'article d'*Alexandre* renferme des obſervations profondes & très-bien rapprochées; celui de *Charlemagne* offre, en deux pages, plus de principes de politique, que tous les livres de *Balthaſar Gracian*; celui de l'*Eſclavage des Negres*, des réflexions d'autant plus agréables, qu'elles ſont cachées ſous une ironie très-plaiſante. Son tableau du gouvernement Anglois eſt de main de maître. Cette nation philoſophe & commerçante, lui en témoigna ſa reconnoiſſance en 1752. M. *Daſſier*, célebre par les

Médailles qu'il a frappées à l'honneur de pluſieurs hommes illuſtres, vint de Londres à Paris pour frapper la ſienne... Si l'*Eſprit des Lois* lui attira des hommages de la part des étrangers, il lui procura des critiques dans ſon pays. Un abbé *Debonnaire* donna le ſignal par une mauvaiſe brochure, en ſtyle moitié ſérieux, moitié bouffon. Le Gazetier Eccléſiaſtique, qui vit finement dans l'*Eſprit des Lois* une de ces productions *que la Bulle* UNIGENITUS *a ſi fort multipliées*, lança deux feuilles contre l'auteur: l'une, pour prouver qu'il étoit Athée, ce qu'il ne perſuada à perſonne: l'autre, pour démontrer qu'il étoit Déiſte, ce que ſes livres n'avoient que trop fait penſer. L'illuſtre magiſtrat rendit ſon adverſaire ridicule & odieux, dans ſa *Défenſe de l'Eſprit des Lois*. Cette brochure eſt, comme l'a dit un auteur ingénieux, de la *raiſon aſſaiſonnée*. C'eſt ainſi que *Socrate* plaida devant ſes juges. Les graces y ſont unies à la juſteſſe, le brillant au ſolide, la vivacité du tour à la force du raiſonnement. Mais quelque eſprit & quelque raiſon qu'il y ait dans cette Défenſe, l'auteur ne ſe juſtifie pas ſur tous les reproches que lui avoit faits ſon adverſaire. La Sorbonne, excitée par les cris du Nouvelliſte, entreprit l'examen de l'*Eſprit des Lois*, & trouva pluſieurs choſes à reprendre. Sa Cenſure, ſi long-temps attendue, n'a pas vu le jour, & ne le verra point. La meilleure de toutes les critiques, ſi on en jugeoit par l'impreſſion qu'elle fit ſur l'auteur, auroit été celle de M. *Dupin*, fermier-général, qui avoit une bibliotheque choiſie & très-nombreuſe, dont il ſavoit faire uſage. *Monteſquieu* alla s'en plaindre à madame la marquiſe de *Pompadour*, au moment où il n'y avoit que cinq ou ſix exemplaires de diſtribués à quelques amis. Madame *de Pompadour* fit venir M. *Dupin*, & lui dit qu'elle prenoit l'*Eſprit des Lois* ſous ſa protection, ainſi que ſon auteur. Il fallut retirer les exemplaires, & brûler toute l'édition. Les chagrins qu'entrainent les critiques juſtes ou injuſtes, le genre de vie qu'on forçoit *Monteſquieu* de mener à Paris, altérerent ſa ſanté naturellement délicate. Il fut attaqué au commencement de Février 1755, d'une fluxion de poitrine. La cour & la ville en furent touchées. Le roi lui envoya M. le duc *de Nivernois*, pour s'informer de ſon état. Le préſident *de Monteſquieu* parla & agit dans ſes derniers momens, en homme qui vouloit paroître à la fois Chrétien & Philoſophe. *J'ai toujours reſpecté la Religion*, dit-il: (Cela étoit vrai à certains égards; car, s'il avoit paru favoriſer l'incrédulité dans des livres anonymes, il ne s'étoit jamais montré tel en public.) *La morale de l'Evangile*, ajouta-t-il, *eſt le plus beau préſent que Dieu pût faire aux hommes.* Et comme le P. *Routh*, Jéſuite Irlandois, qui le confeſſa, le preſſoit de livrer les corrections qu'il avoit faites aux *Lettres Perſanes*, il donna ſon manuſcrit à Madame la ducheſſe d'*Aiguillon*, en lui diſant: *Je ſacrifierai tout à la Raiſon & à la Religion, mais rien aux Jéſuites. Voyez avec mes amis ſi cela doit paroître.* Cette illuſtre amie ne le quitta qu'au moment où il perdit toute connoiſſance, & ſa préſence ne fut pas inutile au repos du malade. Car on a appris qu'un jour, pendant que Mad^e. la ducheſſe d'*Aiguillon* étoit allée dîner, le P. *Routh* étant venu, & ayant trouvé le malade ſeul avec ſon ſecrétaire, fit ſortir celui-ci de la chambre & s'y en-

ferma ſous clef. Mad^e. *d'Aiguillon*, revenue d'abord après-dîné, s'approcha de la porte, & entendit le malade qui parloit avec émotion. Elle frappa, & le Jéſuite ouvrit : *Pourquoi tourmenter cet homme mourant* ? lui dit-elle. Alors le préſident *de Monteſquieu*, reprenant lui-même la parole, lui dit : *Voilà, Madame, le Pere* Routh, *qui voudroit m'obliger de lui livrer la clef de mon armoire pour enlever mes papiers.* Madame *d'Aiguillon* fit des reproches de cette violence au confeſſeur, qui s'excuſa en diſant : *Madame, il faut que j'obéiſſe à mes Supérieurs*; & il fut renvoyé ſans rien obtenir. Ce fut ce Jéſuite qui publia après la mort de *Monteſquieu*, une *Lettre*, dans laquelle il fait dire à cet illuſtre écrivain : » Que c'étoit le » goût du neuf, du ſingulier ; le » déſir de paſſer pour un génie ſupé- » rieur aux préjugés & aux maxi- » mes communes ; l'envie de plaire » & de mériter les applaudiſſe- » mens de ces perſonnes qui don- » nent le ton à l'eſtime publique, » & qui n'accordent jamais plus » ſûrement la leur, que quand on » ſemble les autoriſer à ſecouer le » joug de toute dépendance & de » toute contrainte, qui lui avoient » mis les armes à la main contre » la Religion. «. Quoi qu'il en ſoit de cet aveu, démenti peut-être trop légérement par les amis de l'auteur de l'*Eſprit des Lois*, le détail dans lequel nous ſommes entrés eſt trop curieux, à bien des égards, pour ne pas porter avec lui-même ſon excuſe. Le préſident *de Monteſquieu* mourut le 10 Février 1755, à l'âge de 66 ans. Il fut regretté autant pour ſon génie, que pour ſes qualités perſonnelles. Il étoit généreux (*), & auſſi aimable dans la ſociété, que grand dans ſes ouvrages. Sa douceur, ſa galeté, ſa politeſſe étoient toujours égales. Sa converſation, légere, piquante & inſtructive, ſemée de bons mots & de mots d'un grand ſens, étoit coupée par des diſtractions qu'il n'affectoit jamais, & qui plaiſoient toujours. On connoît la réponſe qu'il fit à quelqu'un qui lui rapportoit un trait difficile à croire, ou que ce grand homme affectoit de regarder comme tel. Le narrateur, à chaque doute de la part de ſon auditeur, s'émerveilloit à proteſter de ſa véracité. Enfin pour dernier trait : *Je vous donne ma tête*, dit-il à Monteſquieu, *ſi...* — *J'accepte le préſent*, interrompit celui-ci, *les petits dons entretiennent l'amitié.* Econome ſans avarice, il ne connoiſſoit pas le faſte, & n'en avoit pas beſoin pour s'annoncer. Les grands le recherchoient ; mais leur ſociété n'étoit pas néceſſaire à ſon bonheur. Il fuyoit, dès qu'il pouvoit, à ſa terre. On voyoit cet homme ſi grand & ſi ſimple, ſous un arbre de la Brede, converſant dans le patois gaſcon avec ſes payſans, aſſoupiſſant leurs querelles & prenant part à leurs peines. S'il parut quelquefois trop jaloux des droits ſeigneuriaux ; s'il fut plus attaché qu'un philoſophe n'auroit dû l'être aux prérogatives de la naiſſance, on excuſoit en lui ces foibleſſes, qui furent celles de *Montagne* & de quelques autres ſages. *Monteſquieu* étoit fort doux envers ſes domeſtiques. Il lui arriva ce-

(*) L'acte de bienfaiſance qu'il fit à Marſeille, en donnant ſa bourſe à un jeune batelier, & en conſignant ſecrétement une ſomme d'argent à un banquier, pour racheter le pere de cet infortuné, pris par un corſaire & eſclave en Afrique, a été publié dans les *Journaux*, & a donné lieu à un drame intéreſſant, repréſenté avec ſuccès en 1784, ſous le titre du *Bienfait anonyme*.

pendant un jour de les gronder vivement; mais ſe tournant auſſitôt en riant vers une perſonne témoin de cette ſcene : *Ce ſont*, lui dit-il, *des hortoges qu'il eſt quelquefois beſoin de remonter*. On a publié après ſa mort un recueil de ſes ŒUVRES en 3 vol. in-4°. Il y a dans cette collection quelques petits ouvrages dont nous n'avons pas parlé. Le plus remarquable eſt le *Temple de Gnide*, eſpece de Poëme en proſe; où l'auteur fait une peinture riante, animée, quelquefois trop voluptueuſe, trop fine & trop recherchée, de la naïveté & de la délicateſſe de l'amour, tel qu'il eſt dans une ame neuve. Ce Roman a toute la légéreté de la proſe & toutes les graces de la poéſie. Deux de nos poëtes François (MM. *Colardeau* & *Léonard*) ont prêté à cette ingénieuſe production le charme des vers: le 1er l'a miſe en grands vers françois; le ſecond a varié la meſure à chaque chant. On trouve encore à la fin de l'ouvrage de *Monteſquieu*, un fragment ſur le *Goût*, où il y a pluſieurs idées neuves & quelques-unes obſcures. M. *de Secondat*, digne fils de ce grand-homme, conſerve dans ſa bibliotheque 6 vol. in-4°, manuſcrits, ſous le titre de *Matériaux de l'Eſprit des Lois*, & des lambeaux de l'*Hiſtoire de Théodoric*, roi des Oſtrogoths. Mais le public ne jouira pas de ces fragmens, non plus que d'une Hiſtoire de *Louis XI*, que ſon illuſtre pere jeta au feu par mégarde, croyant y jeter le brouillon que ſon ſecrétaire avoit déjà brûlé. M. *de Leyre* a publié en 1758, in-12, le *Génie de Monteſquieu*. C'eſt un extrait, fait avec choix, des plus belles penſées répandues dans les différens ouvrages de cet écrivain, qui avoit approuvé lui-même l'idée de cet abrégé. « On n'y trouve, (dit l'abréviateur,) » que des » anneaux détachés d'une longue » chaine; mais ce ſont des anneaux » d'or «. On a donné en 1767, in-12, les *Lettres familieres de M. de Monteſquieu*. Il y en a quelques-unes qu'on lit avec plaiſir, & dans leſquelles on reconnoît l'auteur des *Lettres Perſanes*; les autres ne ſont que de ſimples billets, qui n'étoient pas faits pour l'impreſſion. On a publié auſſi ſon roman d'*Arſace*, annoncé d'abord avec emphaſe & qui a fait une médiocre ſenſation dans le public. *Voy.* I. FITZ-JAMES.

I. MONTESQUIOU, aſſaſſin du Prince *de Condé*, *Voy.* I. CONDÉ.

II. MONTESQUIOU D'ARTAGNAN, (Pierre de) maréchal de France, d'une famille très-ancienne, qui tire ſon origine de la terre de Monteſquiou, l'une des quatre Baronnies du comté d'Armagnac, fit ſes premieres armes en Hollande contre l'évêque de Munſter. Il ſervit avec diſtinction dans les guerres de *Louis XIV*, depuis le ſiége de Douai en 1667, juſqu'à celui d'Ypres en 1678. Le roi l'envoya trois ans après dans toutes les places du royaume, pour y montrer un exercice uniforme à toute l'infanterie. *Monteſquiou* ſe ſignala ſur-tout dans les guerres de la ſucceſſion. Il commanda l'infanterie Françoiſe à la bataille de Ramillies & à celle de Malplaquet. Dans cette derniere action, où il fit des prodiges de bravoure & de prudence, il mena pluſieurs fois les troupes à la charge, eut trois chevaux tués ſous lui, & reçut deux coups de fuſil dans la cuiraſſe. Le bâton de maréchal de France fut la récompenſe de ſa valeur, le 20 Septembre de la même année 1709. Cette dignité ne l'empêcha pas de ſervir encore ſous le maréchal *de Villars*. Il rompit en 1711, les dignes de l'Eſcaut, à la

vre les garniſons des places conquiſes ; & par cet exploit, il leur rendit le cours de cette riviere impraticable pendant tout l'hiver. Il eut beaucoup de part, l'année d'après, aux avantages remportés en Flandres. Ce général mourut le 12 Août 1725, à 85 ans, avec les titres de chevalier des ordres du roi & de gouverneur d'Arras. Le maréchal de *Montluc*, (*Voy.* ce mot) & ſon frere, l'évêque de Valence, étoient de la même famille.

MONTEZUMA, *ou* MONTEÇUMA, étoit empereur ou roi du Mexique, lorſque *Cortez* fit une invaſion dans ſon pays, en 1518, appelé, diſoit-il, par les habitans dont *Montezuma*, aveuglé par la ſuperſtition, prenoit les enfans pour les ſacrifier à ſes Idoles. Ces animaux guerriers, ſur qui les principaux Eſpagnols étoient montés ; ce tonnerre artificiel, qui ſe formoit dans leurs mains ; ces châteaux de bois, qui les avoient apportés ſur l'Océan ; ce fer dont ils étoient couverts ; leurs marches comptées par des victoires ; tant de ſujets d'admiration, joints à cette foibleſſe qui porte le peuple à admirer : tout cela fit que, quand *Cortez* arriva dans la ville de Mexico, il fut reçu par *Montezuma* comme ſon maître, & par les habitans comme leur Dieu : on ſe mettoit à genoux dans les rues, quand un valet Eſpagnol paſſoit. Mais peu-à-peu la cour de *Montezuma*, s'apprivoiſant avec leurs hôtes, oſa les traiter comme des hommes. Le prince Mexicain ne pouvant ſe défaire d'eux par la force, tâcha de les raſſurer au Mexique par des témoignages d'amitié, tandis qu'il les affoibliroit ailleurs. Une partie des Eſpagnols étoit à la *Vera-Cruz*. Un général de l'empereur, qui avoit des ordres ſecrets, les attaqua ; &, quoique ſes troupes fuſſent vaincues, il y eut 3 ou 4 Eſpagnols de tués. La tête d'un d'eux fut même portée à *Montezuma*. Alors *Cortez* fit ce qui s'eſt jamais fait de plus hardi en politique : il va au palais, ſuivi de cinquante Eſpagnols, & mettant en uſage la perſuaſion & la menace, il emmene l'empereur priſonnier au quartier Eſpagnol ; le force à lui livrer ceux qui avoient attaqué les ſiens à la *Vera-Cruz* ; & fait mettre les fers aux pieds & aux mains de l'empereur même, comme un général qui punit un ſimple ſoldat. Enſuite il l'engagea à ſe reconnoître publiquement vaſſal de *Charles-Quint*. Et pour tribut de ſon hommage, il donna 600 mille marcs d'or pur. *Montezuma* fut bientôt la victime de ſon aſſerviſſement aux Eſpagnols. Ce prince & *Alvara*, lieutenant de *Cortez*, furent aſſaillis dans le palais par 200 mille Mexicains. *Montezuma* propoſa de ſe montrer à ſes ſujets, pour les engager à ſe retirer ; mais les Mexicains ne voyoient plus en lui qu'un eſclave de conquérans étrangers. Au milieu de ſa harangue, il reçut un coup de pierre qui le bleſſa mortellement ; il expira bientôt après l'an 1520. (*Voy.* l. CORTEZ.) Ce malheureux prince laiſſa deux fils & trois filles qui embraſſerent le Chriſtianiſme. L'aîné reçut le baptême, & obtint de *Charles-Quint* des terres, des revenus, & le titre de comte *de Montezuma*. Il mourut en 1608. Sa famille eſt une des plus puiſſantes d'Eſpagne.

I. MONTFAUCON, *Voyez* VILLARS, n° 1.

II. MONTFAUCON, (Bernard de) vit le jour le 17 Janvier 1655, au château de Soulage en Languedoc, de l'ancienne famille de *Roquetaillade* dans le dioceſe d'Aleth. *Pavillon* qui en étoit évêque, ſurpris de la vivacité d'eſprit & de

la promptitude de mémoire du jeune *Montfaucon*, lui dit un jour : *Continuez, mon fils, & vous ſerez un grand homme de lettres.* Cette prédiction ne parut pas d'abord s'accomplir. Le jeune homme prit le parti des armes, & ſervit en qualité de cadet dans le régiment de Perpignan; mais la mort de ſes parens l'ayant dégoûté du monde, il ſe fit Bénédictin dans la congrégation de Saint-Maur, en 1675. L'étendue de ſa mémoire & la ſupériorité de ſes talens, lui firent bientôt un nom célebre dans ſon ordre & dans l'Europe. Il embraſſa avec une égale ardeur la philoſophie, la théologie, l'hiſtoire ſacrée & profane, la littérature ancienne & moderne, les langues mortes & vivantes. En 1698 il fit un voyage en Italie pour y conſulter les bibliotheques, & y chercher des anciens manuſcrits, propres au genre de travail qu'il avoit embraſſé. Son plus long ſéjour fut à Rome. Le pape *Innocent XII*, & les prélats les plus illuſtres, le reçurent avec diſtinction. Ces faveurs exciterent l'envie, & *Zacagni*, ſous-bibliothécaire du Vatican, chercha dans toutes les occaſions à mettre ſon ſavoir en défaut. Un jour que Dom *de Montfaucon* étoit avec beaucoup de monde à la bibliotheque, *Zacagni* mettant devant lui un manuſcrit grec tout ouvert, lui dit avec une politeſſe affectée : *Vous êtes trop connoiſſeur, pour ne pas nous inſtruire de l'âge de ce manuſcrit.* Dom *de Montfaucon*, en l'examinant, dit qu'il pouvoit avoir environ 700 ans. — *Vous vous trompez*, répliqua alors ſéchement le ſous-bibliothécaire; *il eſt d'une bien plus grande antiquité, & le nom de l'empereur* Baſile *le* Macédonien, *qui eſt à la tête, en fait foi.* — *Ne ſeroit-ce point* (reprit Dom *de Montfaucon*) Baſile *le* Porphyrogenere, *qui eſt plus moderne d'environ cent cinquante ans?* C'étoit lui en effet, ainſi qu'on le vérifia ſur le manuſcrit même. *Zacagni* confus lui tendit d'autres piéges; mais le Bénédictin françois releva ſi ſouvent ſon captieux émule, qu'il ſe retira honteux d'avoir ſi mal réuſſi. Pendant ſon ſéjour à Rome, Dom *de Montfaucon* exerça la fonction de procureur de ſon ordre en cette cour, & y prit la défenſe de l'édition des Ouvrages de *S. Auguſtin*, donnée par pluſieurs habiles religieux de ſa congrégation, & attaquée par différens libelles. De retour à Paris, en 1701, *Montfaucon* travailla à une Relation curieuſe de ſon voyage, ſous le titre de *Diarium Italicum*, in-4°, qu'il publia en 1702. Cet ouvrage offre une deſcription exacte de pluſieurs monumens de l'antiquité, & une notice d'un grand nombre de manuſcrits grecs & latins, inconnus juſqu'alors. Une choſe ſinguliere, c'eſt que l'auteur eſtima moins l'Italie, après l'avoir parcourue, & il n'y contracta certainement pas l'air double & myſtérieux qu'on reproche aux Italiens. Le Pere *de Montfaucon* étoit cher à ſes confreres, par la bonté & la candeur de ſon caractere; aux ſavans par ſa vaſte érudition, & à l'Egliſe par ſes travaux. Cet homme, eſtimable à tant d'égards, fut enlevé à la république des lettres en 1741. Il mourut à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés le 21 Décembre, à 87 ans. Dans une extrême vieilleſſe, il employoit encore huit heures à l'étude. Son tempérament s'étoit tellement affermi par l'habitude d'une vie réglée & frugale, que pendant cinquante ans il n'avoit jamais été malade. Sa longue vie ſeroit une preuve que les fatigues littéraires n'abrégent point les jours, ſi l'on n'avoit quelques autres exemples du contraire. L'académie des Inſcriptions ſe l'étoit

ſſocié, & elle n'avoit guere admis dans ſon ſein de membre plus digne d'elle. Peu d'écrivains ont eu autant de fécondité que ce ſavant. Le nombre de ſes ſeuls ouvrages in-fol. monte à 44. On a de lui : I. Un volume in-4°. d'*Analectes Grecques*, 1688, avec la traduction latine & des notes, conjointement avec D. *Ant. Pouget* & D. *Jacques Lopin*. II. Une nouvelle *Edition* des Œuvres de *S. Athanaſe*, en grec & en latin, avec des notes, 1698, 3 vol. in-fol. : elle commence à n'être plus commune. III. Un *Recueil* d'Ouvrages d'anciens Ecrivains Grecs, 1706, en 2 vol. in-fol. ; avec la traduction latine, des préfaces, de ſavantes notes & des diſſertations. Ce Recueil contient les Commentaires d'*Euſebe* de Céſarée ſur les Pſeaumes & ſur *Iſaïe*, quelques Opuſcules de *S. Athanaſe*, & la *Topographie* de Côme d'Egypte. On joint ordinairement ce recueil à l'édition de *S. Athanaſe* ; mais il eſt plus commun. IV. Une *Traduction* françoiſe du livre de *Philon*, de *la Vie Contemplative*, in-12, avec des Obſervations & des Lettres. Le P. *de Montfaucon* s'efforce de prouver que les Thérapeutes dont parle *Philon*, étoient Chrétiens : opinion qui a été réfutée par le préſident *Bouhier*. V. Un excellent livre intitulé : *Palæographia Græca*, in-fol. 1708, dans laquelle il donne des exemples des différentes écritures grecques dans tous les ſiecles, & entreprend de faire pour le Grec, ce que le ſavant Pere *Mabillon* a fait pour le Latin dans ſa Diplomatique. VI. Deux vol. in-fol., 1713, de ce qui nous reſte des *Hexaples* d'*Origene*. VII. *Bibliotheca Coiſlinian.*, in-fol., 1715. C'eſt une liſte détaillée & raiſonnée de 400 manuſcrits grecs. D. *de Montfaucon* marque l'âge de chacun, donne des échantillons du caractere & du ſtyle, & en extrait les pieces ou fragmens anecdotes. VIII. *L'Antiquité expliquée*, en latin & en françois, avec figures, 1719, en 10 vol. in-fol., auxquels il ajouta, en 1724, un Supplément en 5 vol. in-fol. Cet ouvrage important lui procura plus de fatigue que de gloire, & des critiques ſéveres ne le regarderent que comme une compilation un peu informe ; cependant il y a bien des choſes qu'on chercheroit inutilement ailleurs, & les ſavans le citent tous les jours. Il eſt orné d'ailleurs de près de 1200 planches, qui contiennent 30 à 40 mille figures. Les gens ſages auroient déſiré qu'on retranchât celles qui peuvent alarmer la pudeur. IX. *Les Monumens de la Monarchie Françoiſe*, 1729, 5 vol. in-folio, avec figures. X. Deux autres volumes in-fol., 1739, ſous le titre de : *Bibliotheca Bibliothecarum manuſcriptorum nova*. XI. Une nouvelle *Edition* de *S. Jean-Chryſoſtome*, en grec & en latin, avec des préfaces, des notes & des diſſertations, en 13 vol. in-folio, &c. Comme le P. *de Montfaucon* fit cette édition à contre-cœur & uniquement pour obéir à ſes ſupérieurs, ſes verſions, quoique claires & nettes, manquent quelquefois de fidélité, & preſque toujours d'élégance. Cependant il y a des remarques utiles, ſoit dans les avertiſſemens qu'il a mis à la tête, ſoit dans les variantes. Il a rempli les lacunes des autres éditions ; il en a ſouvent corrigé les fautes ; & il a orné la ſienne de Tables utiles & de la Vie du ſaint Docteur. [*Voyez* ſon article.] XII. La *Vérité de l'Hiſtoire de Judith*, 1688, in-12 : Diſſertation qui l'annonça bien à la république des lettres, par les ſavans éclair-

ciſſemens que l'auteur y répandit ſur l'empire des Medes & des Aſſyriens, & par un examen critique de l'Hiſtoire de ce dernier peuple, attribuée à *Hérodote*. XIII. Quelques autres écrits, moins importans que les précédens, mais non moins remplis d'érudition. Le P. *de Montfaucon* a trop écrit pour que ſon ſtyle ſoit toujours élégant & pur. Quand on entaſſe tant de choſes, on n'a guere le temps de faire attention aux mots; on ne peut pas même toujours faire le choix du bon, le diſcernement du meilleur. C'eſt principalement comme érudit qu'on doit le conſidérer, & non comme écrivain fait pour ſervir de modele. Les étrangers ne l'eſtimoient pas moins à cet égard, que ſes compatriotes; ceux qui venoient à Paris, trouvoient en lui un ſavant poli & affable, toujours prêt à écouter leurs queſtions & à les ſatisfaire. De retour chez eux, ils y portoient un cœur pénétré de reconnoiſſance pour ſes vertus, & un eſprit plein de ſes talens & de ſa gloire. Le pape *Benoît XIII* l'honora d'un Bref très-flatteur, qui avoit été précédé par deux médailles, dont *Clément XI* & l'empereur *Charles VI* l'avoient gratifié. Ces faveurs ne l'enorgueilliſſoient point. » Il recevoit, (dit » M. *de Boze*) les louanges non-» ſeulement avec modeſtie, mais » avec une indifférence ſi parfaite, » qu'on l'appercevoit quelquefois » au travers des marques extérieu-» res de ſa reconnoiſſance. Dans » les commencemens de la ré-» gence, *M. Prior*, Milord *Parker* & » le comte *d'Oxford* envoyerent » à Paris un fameux peintre nom-» mé *Morus* pour faire ſon por-» trait; il s'en défendit obſtiné-» ment «. *Voyez* cet Eloge, dans les *Mémoires de l'Académie des Inſcriptions*; & celui qu'on trouve dans l'*Hiſtoire littéraire de la Congrégation de Saint-Maur*.

I. MONTFLEURY, (Zacharie *Jacob*, dit) d'une famille noble d'Anjou, naquit vers la fin du XVIe ſiecle, ou au commencement du XVIIe. Après avoir fait ſes études & ſes exercices militaires, il fut page chez le duc *de Guiſe*. Paſſionné pour la comédie, il ſuivit une troupe de comédiens qui couroit les provinces, & prit pour ſe déguiſer, le nom de *Montfleury*, après avoir quitté celui de *Jacob* qui étoit ſon nom de famille. Son talent le rendit bientôt célebre, & lui procura l'avantage d'être admis dans la troupe de l'Hôtel de Bourgogne. Il joua dans les premieres repréſentations du *Cid* en 1637. Il eſt auteur d'une Tragédie intitulée, *la Mort d'Aſdrubal*, fauſſement attribuée à ſon fils, qui n'avoit alors que 7 ans. *Montfleury* mourut au mois de Décembre 1667, pendant le cours des repréſentations d'*Andromaque*. Les uns attribuent ſa mort aux efforts qu'il fit en jouant le rôle d'*Oreſte*; d'autres ajoutent que ſon ventre s'ouvrit, malgré le cercle de fer qu'il étoit obligé d'avoir pour en ſoutenir le poids énorme. Mlle *Dupleſſis*, ſa petite-fille, a écrit que ces bruits ſont faux, & que *Montfleury*, frappé par le diſcours d'un inconnu qui lui avoit prédit une mort prochaine, mourut peu de jours après avoir joué le rôle d'*Oreſte*. Il étoit ſi gros, que *Cirano de Bergerac* diſoit de lui: *Il fait le fier, parce qu'on ne peut pas le bâtonner tout entier en un jour*. La gloire de *Montfleury* eſt d'avoir été le premier maître de *Baron*, qui le ſurpaſſa.

II. MONTFLEURY, (Antoine *Jacob*) fils du précédent, naquit à Paris en 1640, fut élevé avec ſoin. Son pere le deſtinoit au

barreau, & le fit même recevoir avocat ; mais *Montfleury* ſe dégoûta bientôt de cette étude, pour ſe livrer au plaiſir & au théâtre. Il mourut en 1685, à 45 ans. On a de lui un grand nombre de *Comédies* médiocres, ou peu au-deſſus du médiocre. Les principales ſont : I. La *Femme Juge & Partie*, qui offre des ſcenes plaiſantes. II. La *Fille Capitaine*. III. La *Sœur ridicule*. IV. *Criſpin Gentilhomme*, piece bien conduite, bien dialoguée, & pleine de ſaillies. V. Le *Mari ſans Femme*. VI. Le *Bon Soldat*. On a recueilli ſon *Théâtre* en 4 vol. in-12, 1775.

III. MONTFLEURY, (Jean le Petit de) né à Caen, membre de l'académie de cette ville, mort en 1777 à 79 ans, étoit un homme d'une candeur & d'une droiture peu communes. Il occupoit ſes loiſirs des amuſemens de la poéſie : mais cette ſimplicité qu'on remarquoit dans ſes mœurs, ſe fait ſouvent trop ſentir dans ſes vers. On a de lui : I. *Ode* au Cardinal *de Fleury*, 1727. II. Autre *ſur le Papier*, 1722. III. Autre *ſur le Zele*, 1729. IV. Les *Grandeurs de la* STE. *VIERGE*, Ode, 1751. V. Les *Grandeurs de* JESUS-CHRIST, Poëme, 1752. VI. La *Mort juſtifiée*, Poëme ; & l'*Exiſtence de Dieu & ſa Providence*, Ode, 1761... Son frere *Jean-Baptiſte* le *Petit* de MONTFLEURY, mort chanoine de Bayeux en 1758, eſt auteur d'une brochure intitulée : *Lettres curieuſes & inſtructives*, écrites à un Prêtre de l'Oratoire, in-12.

I. MONTFORT, (Simon comte de) IVe du nom, d'une maiſon illuſtre & floriſſante, étoit ſeigneur d'une petite ville de ce nom, à dix lieues de Paris. Il fit éclater ſa bravoure dans un voyage d'Outre-mer, & dans les guerres contre les Allemands & contre les Anglois. C'étoit un des plus grands capitaines de ſon ſiecle. La force de ſon tempérament le rendoit propre à ſoutenir les plus violens exercices de la guerre. Sa haute ſtature le faiſoit diſtinguer au milieu des batailles ; & le mouvement de ſon ſabre ſuffiſoit pour épouvanter les plus fiers ennemis. Il avoit un ſang froid à l'épreuve des plus terribles dangers, juſqu'à remarquer tout & pourvoir à tout, pendant qu'il cherchoit le plus brave de ceux qu'il avoit en tête, pour l'abattre. On le choiſit pour chef de la Croiſade contre les Albigeois en 1209. *Simon de Montfort* ſe rendit très-célebre dans cette guerre. Il prit Béziers & Carcaſſonne, fit lever le ſiége de Caſtelnau, & remporta une grande victoire, en 1213, ſur *Pierre* roi d'Aragon, ſur *Raimond VI* comte de Toulouſe, & ſur les comtes *de Foix* & *de Cominge*. [*Voyez* la ſuite de cette guerre, dans l'article de *Raimond VI.*] *Simon de Montfort* fut tué au ſiége de Toulouſe, le 25 Juin 1218, d'un coup de pierre lancée par une femme. Ainſi périt cet homme, qui avoit ſouillé l'éclat de ſa valeur par des exécutions ſanglantes. Quelques hiſtoriens lui donnerent les noms de *Machabée* & de *Défenſeur de l'Egliſe* ; mais les gens animés du véritable eſprit du Chriſtianiſme ne lui ont pas confirmé ces titres. » On ne peut lire ſans horreur, » (dit M. l'abbé *Nonotte*,) la » ſévérité, ou plutôt la cruauté » dont on uſa envers les Albi- » geois. Cette ſévérité n'étoit point » inſpirée par l'eſprit de Jeſus- » Chriſt. Le maſſacre de Béziers, » le pillage de Carcaſſonne, la » priſe de Lavaur, font horreur. » Mais cette horreur ſemble dimi- » nuer, quand on penſe aux ré- » voltes affreuſes & aux maſſa- » cres dont les Albigeois s'étoient

» rendus eux-mêmes coupables «. *Simon de Montfort* les traita pour le moins auſſi cruellement qu'ils avoient traité les Catholiques. Son fils cadet ſe rendit fameux en Angleterre ſous le nom de Comte *de* LEICESTER. (*Voyez ce mot*, & *HENRI III*, n° XV.)

II. MONTFORT, (Amauri de) fils du précédent, & d'*Alix de Montmorency*, voulut continuer la guerre contre les Albigeois. Mais n'ayant pas aſſez de force pour réſiſter à *Raimond le Jeune*, comte de Toulouſe, il céda à *Louis VIII*, roi de France, les droits qu'il avoit ſur le comté de Toulouſe & ſur les autres terres ſituées en Languedoc. Le roi *Saint Louis* le fit connétable de France en 1231. Envoyé en Orient au ſecours des Chrétiens opprimés par les Turcs, il y fut pris dans un combat donné devant Gaza. Sa liberté lui fut rendue en 1241; mais il n'en jouit pas long-temps, étant mort la même année à Otrante d'un flux de ſang. Quelle différence de ce connétable à ſon pere ! Il n'en avoit ni le génie, ni le courage, ni l'activité ; mais il fut auſſi moins cruel, & il fit moins de malheureux.

III. MONTFORT, (Bertrade de) *Voyez* BERTRADE.

I. MONTGAILLARD, (Bernard de Percin de) né en 1563, d'une maiſon illuſtre, entra dans l'ordre des Feuillans, où il ſe diſtingua par ſes auſtérités, par ſes ſermons & par ſon zele. Il n'avoit pour lit que deux planches, pour chemiſe qu'un cilice ; il s'abſtenoit de viande, de poiſſon, d'œufs & de beurre ; il ne mangeoit que des légumes, & ne prenoit de nourriture qu'une fois le jour après le ſoleil couché. L'ardeur naturelle de ſon tempérament augmenta encore par ſes abſtinences extraordinaires. Le feu de la Ligue étoit alors dans toute ſa vivacité. *Montgaillard*, plus pieux qu'éclairé, joua un rôle dans cette aſſociation, ſous le nom de *Petit Feuillant*. On l'appela le *Laquais de la Ligue*, parce que, quoique boiteux, il ne ceſſa de ſe trémouſſer pour ce parti. Le pape *Clément VIII*, inſtruit de ſon mérite, le reçut très-bien dans un voyage qu'il fit à Rome, & le fit paſſer chez les Bernardins. On lui offrit pluſieurs abbayes & pluſieurs évêchés ; mais il refuſa tous les bénéfices. Enfin, forcé d'accepter l'abbaye de Nizelle, puis celle d'Orval, il fit revivre dans celle-ci toute la pureté de l'ancienne diſcipline monaſtique. La réforme qu'il y introduiſit, eſt aſſez ſemblable à celle de la Trappe. Il mourut d'hydropiſie dans cette abbaye le 8 Juin 1628, à 65 ans, après avoir brûlé tous ſes écrits par humilité, ou plutôt pour ne pas perpétuer ſes déclamations contre *Henri IV*. Sa conduite imprudente dans les temps de trouble, le fit accuſer d'avoir trempé dans un attentat contre ce monarque ; mais cette imputation étoit ſans fondement. Il eſt certain que, depuis la converſion de ce prince, Dom *Bernard* lui parut très-attaché ; & c'eſt un témoignage que *la Boderie*, ambaſſadeur de France à Bruxelles, lui rendit. Parmi les calomnies dont il fut accablé, celle qui lui fut le plus ſenſible, fut le bruit qu'on répandit qu'il étoit coupable de la mort d'un de ſes plus chers religieux tombé dans une forge. Mais lorſque les ennemis que ſon zele exceſſif lui avoit faits, ſe furent refroidis, ils rendirent juſtice à la vérité & à ſes vertus.

II. MONTGAILLARD, (Pierre-Jean-François de Percin de) petit-neveu du précédent, évêque de Saint-Pons, naquit en 1633, de *Pierre de Percin* baron *de Montgail-*

lard, gouverneur de Brême dans le Milanois, & décapité pour avoir rendu cette place faute de munitions. La mémoire du pere ayant été rétablie, le fils fut élevé aux honneurs eccléſiaſtiques... Il termina ſa carrière le 13 Mars 1713, à 80 ans, après s'être ſignalé par ſon zele pour la morale & pour la diſcipline, & par ſes connoiſſances dans l'antiquité eccléſiaſtique. On a de lui un livre intitulé : *Du droit & du devoir des Evêques de régler les Offices divins dans leurs Dioceſes, ſuivant la Tradition de tous les ſiecles, depuis Jeſus-Chriſt juſqu'à préſent*, in-8°, & d'autres ouvrages.

MONTGEORGE, *Voy.* GAULMIN ſieur de...

MONTGERON, (Louis-Baſile Carré de) naquit à Paris en 1686, d'un maître-des-requêtes. Il n'avoit que 25 ans, lorſqu'il acheta une charge de conſeiller au parlement, où il s'acquit une ſorte de réputation par ſon eſprit & par ſes qualités extérieures. Plongé dans l'incrédulité & dans tous les vices qui la font naître, il en ſortit par un coup inattendu. Il alla, le 7 Septembre 1731, au tombeau du diacre *Pâris*. Son but étoit d'examiner, avec les yeux de la plus ſévere critique, les miracles qui s'y opéroient; mais il ſe ſentit, dit-il, ſubitement terraſſé par mille traits de lumiere qui l'éclairerent. D'incrédule frondeur il devint tout-à-coup Chrétien fervent, & de detracteur du fameux diacre, ſon apôtre. Il ſe livra depuis ce moment au fanatiſme des *Convulſions*, avec la même impétuoſité de caractere, qui l'avoit plongé dans les plus honteux excès. Il n'avoit été juſqu'alors que confeſſeur du Janſéniſme; il en fut bientôt le martyr. Lorſque la chambre des enquêtes fut exilée, en 1732, il fut relégué dans les montagnes d'Auvergne, dont l'air pur, loin de refroidir ſon zele, ne fit que l'échauffer. C'eſt pendant cet exil qu'il forma le projet de recueillir les preuves des miracles de *Pâris*, & d'en faire ce qu'il appeloit la démonſtration. De retour à Paris, il ſe prépara à exécuter ſon projet, & il alla à Verſailles (le 29 Juillet 1737) préſenter au roi un volume in-4° magnifiquement relié. Il l'accompagna d'un diſcours où l'on trouve de la chaleur, du ſtyle, & des eſpeces de preuves. Ce livre regardé par les uns comme un chef-d'œuvre d'éloquence, & par les autres comme un prodige d'ineptie, le fit renfermer à la Baſtille. On le relégua au bout de quelques mois dans une abbaye de Bénédictins du dioceſe d'Avignon, d'où il fut transféré peu de temps après à Viviers. Il fut renfermé enſuite dans la citadelle de Valence, où il mourut, en 1754, à 68 ans. L'ouvrage qu'il préſenta au roi, eſt intitulé : *La Vérité des Miracles opérés par l'intercеſſion de M. Pâris*, &c. in-4°. Il paroît que ceux qui ont jugé de ce livre juſqu'à préſent, étoient dirigés par la haine ou par l'enthouſiaſme. » Dire comme ceux » qu'on appelle Moliniſtes, qu'il » n'y a eu au tombeau de *Pâris* » aucune guériſon miraculeuſe, » quoique naturelle; c'eſt témérité, » ſuivant l'abbé *de Saint-Pierre*, » (*Annales*, tom. II, pag. 593.) » Dire, comme les Janſéniſtes, » que dans ces guériſons miraculeuſes il y a eu une force ſupérieure à la nature; c'eſt fanatiſme, » ſuivant le même auteur. A dire » le vrai, (ajoute-t-il) je n'ai entendu parler des miracles de » l'abbé *Pâris* que dans des guériſons ſur le corps humain, & » jamais d'aucun miracle ſur aucun » autre corps de la nature, parce

» que la force de l'imagination de » celui qui demande le miracle, » n'y peut rien «. Ainſi, quoique *Montgeron* oſe mettre ſes prodiges en parallele avec ceux de JESUS-CHRIST & des Apôtres, on n'y voit aucun mort reſſuſcité, aucune montagne tranſportée, aucune riviere miſe à ſec, ni même aucun ſourd ou aveugle né recouvrer la vue ou l'ouïe. De tels miracles, conſignés dans les Ecritures ou dans la Vie des SS. Peres, ſont réſervés à l'auteur de la nature, & à ceux à qui il en a donné le pouvoir. M. *de Montgeron* ajouta 2 autres vol. à ſon livre. Il laiſſa auſſi en manuſcrit un ouvrage, qu'il avoit compoſé dans ſa priſon, *Contre les Incrédules*. Il faut avouer que la cauſe de la religion a été dans de meilleures mains. Heureuſement elle a eu les *Paſcal* & les *Boſſuet* pour défenſeurs; & elle peut ſe paſſer des *Pâris* & des *Montgeron*, quelques vertus qu'ils euſſent d'ailleurs.

MONTGOMMERY, (Gabriel de) comte de Montgommery en Normandie, célebre par ſa valeur & ſes belles actions, mais plus encore par le malheur qu'il eut de crever l'œil de *Henri II*, le 29 Juin 1559. Ce prince ayant déjà couru pluſieurs lances dans un tournoi, fait à l'occaſion du mariage de la princeſſe *Eliſabeth* ſa fille, avec *Philippe* roi d'Eſpagne, voulut en rompre une derniere avec le jeune *Montgommery*, alors lieutenant de la garde Ecoſſaiſe. *Montgommery*, comme par une eſpece de preſſentiment, s'en défendit à pluſieurs repriſes, & ne ſe rendit qu'en voyant le roi prêt à s'indiſpoſer de ſes refus. » Dans la courſe » ſa lance rompit en la viſiere du » roi, ſi rudement (dit *d'Aubigné*,) » que la morne décrocha de la » haute-piece, & que, la viſiere » levée en haut, le contre-coup » donna dans l'œil «. Le roi mourut onze jours après cette bleſſure, & défendit en mourant que *Montgommery* fut inquiété ni recherché pour ce fait en aucune maniere. Après cette ſiniſtre aventure *Montgommery* ſe confina quelque temps dans ſes terres de Normandie. Il voyagea enſuite en Italie & ailleurs, juſqu'au temps des premieres guerres civiles, qu'il revint en France, & s'attacha au parti Proteſtant dont il devint un des principaux chefs. Il défendit Rouen, en 1562, contre l'armée royale, avec beaucoup de valeur & d'opiniâtreté. La ville ayant été enfin emportée d'aſſaut, il ſe jeta dans une galere; & après avoir, avec autant de bonheur que de témérité, paſſé à force de rames par-deſſus une chaîne qui barroit la Seine à Caudebec, pour intercepter les ſecours d'Angleterre, il ſe retira au Havre. En 1569, *Montgommery* fut envoyé au ſecours du Béarn, que les Catholiques, ſous la conduite de *Terrides*, avoient preſque entiérement conquis ſur la reine de Navarre, *Jeanne d'Albret*. Il exécuta cette commiſſion avec tant de célérité, que *Terrides* fut ſurpris devant Navarreins qu'il aſſiégeoit, & forcé d'en abandonner précipitamment le ſiége pour ſe retirer à Orthez. L'ayant ſuivi dans cette ville ſans lui donner le temps de ſe reconnoître, il emporta la ville d'aſſaut, & le fit priſonnier dans le château avec ſes principaux officiers. Après la défaite de *Terrides*, il n'eut plus qu'à ſe montrer dans tout le reſte du Béarn, qu'il reprit pour ainſi dire en courant. Cette expédition le couvrit de gloire, & a été célébrée par tous les hiſtoriens, ſoit Proteſtans, ſoit Catholiques. *Montgommery* étoit à Paris lors du maſſacre de la *Saint-Barthélemi*, en 1572, & logeoit dans

le fauxbourg Saint-Germain. Quelques incidens ayant retardé l'exécution dans ce quartier, il fut averti au moment où elle alloit commencer, & n'eut que le temps de monter à cheval avec quelques autres gentilshommes Proteſtans qui ſe trouvoient logés près de lui, & de s'enfuir au grand galop. Ils furent pourſuivis juſque par-delà Montfort-l'Amaury ; & *Montgommery*, à la pourſuite duquel on s'acharna particuliérement, ne dut ſon ſalut en cette rencontre qu'à la viteſſe d'une jument qu'il montoit, ſur laquelle il fit *30 lieues tout d'une traite*, dit un manuſcrit du temps. Echappé à ce danger, il ſe réfugia d'abord dans l'iſle de Jerzey, & de là en Angleterre, avec ſa famille. L'année ſuivante *Montgommery* amena au ſecours de la Rochelle, aſſiégée par les Catholiques, une flotte conſidérable, qu'il avoit armée & équipée en Angleterre ſur ſon crédit & ſur celui des Rochelois. Mais, ſoit défiance de ſes forces, ſoit par d'autres raiſons ſur leſquelles les hiſtoriens varient, il quitta la rade ſans combattre les vaiſſeaux Catholiques, pour aller piller Belle-iſle ſur la côte de Bretagne. Ayant déſarmé ſa flotte, il ſe retira en Angleterre chez *Henri*, ſeigneur *de Champernon*, ſon gendre, vice-amiral des côtes de Cornouailles. A la repriſe des armes, en 1573, *Montgommery*, qui étoit alors à Jerſey, paſſa en Normandie, & ſe joignit à la Nobleſſe Proteſtante de cette province. Il étoit dans Saint-Lo, lorſque *Matignon*, lieutenant-général en baſſe-Normandie, à qui *Catherine de Médicis* avoit recommandé de mettre tout en œuvre pour ſe ſaiſir de la perſonne du comte, vint inopinément aſſiéger cette ville. Mais le 5e jour du ſiége, *Montgommery* en ſortit à la faveur de la nuit avec 60 à 80 chevaux, força la garde du fauxbourg, & s'échappa à travers une grêle d'arquebuſades, ſans perdre un ſeul homme, laiſſant à *Coulombieres*, (*François de Briqueville*,) le commandement de la place de Saint-Lo. *Montgommery* vint à Domfront, où il arriva le 7 Mai 1574, avec 20 chevaux ſeulement, comptant n'y ſéjourner que pour ſe rafraîchir un peu à cauſe des grandes traites qu'il avoit faites. Le même jour il y fut joint par quelques gentilshommes, qui lui amenerent une troupe de 40 chevaux. Cependant *Matignon*, informé de ſa marche, & piqué d'avoir manqué ſa proie à Saint-Lo, accourt à la tête d'une partie de ſa cavalerie & de quelques compagnies d'arquebuſiers à cheval ; & ſe trouve dès le 9 au matin devant Domfront, qu'il inveſtit de tous côtés, en attendant l'infanterie & le canon qui le ſuivoient. Auſſi-tôt qu'ils furent arrivés, la ville fut battue en brêche ; & comme elle n'étoit pas tenable, *Montgommery* fut bientôt contraint de l'abandonner, pour ſe retirer dans le château avec ſa garniſon, qui n'étoit en tout que d'environ 150 hommes, en y comprenant une compagnie de 80 hommes de pied qui gardoit la ville à ſon arrivée. Après y avoir enduré un aſſaut des plus furieux, où on le vit chercher la mort & combattre en lion ſur la brêche ; voyant ſa petite troupe preſque réduite à rien, tant par le feu des ennemis, que par la déſertion journaliere des ſiens, il capitula le 27 Mai. Pluſieurs hiſtoriens Proteſtans prétendent que la capitulation fut violée à l'égard de *Montgommery* ; mais, ſans parler d'autres témoignages contraires, il paroît certain par celui de *d'Aubigné* même, l'un des hiſtoriens Proteſtans les plus accrédités, que le

comte n'eut d'autre parole de la part de *Matignon*, que celle de lui conſerver la vie & de le bien traiter tant qu'il ſeroit entre ſes mains; ce général ne ſe rendit point garant de ſon pardon de la part du roi & de la reine mere. Domfront rendu, *Matignon* imagina de conduire ſon priſonnier à Saint-Lo, dont le ſiége n'avoit point été diſcontinué, dans l'eſpérance qu'en l'abouchant avec *Coulombieres*, ſon ancien ami & ſon compagnon d'armes, il pourroit lui perſuader de ſe rendre. A cet effet *Montgommery* fut amené au bord du foſſé, & *Coulombieres* s'étant préſenté ſur la muraille, il eſſaya de l'engager à ſuivre ſon exemple. Mais *Coulombieres* indigné ne lui répondit que par les reproches les plus inſultans ſur ſa lâcheté, qui lui avoit fait préférer une capitulation honteuſe, à la gloire de mourir ſur une brêche les armes à la main. Cet intrépide gouverneur parloit comme il penſoit; & l'aſſaut ayant été donné quelques jours après, il ſe fit tuer ſur la brêche. Cependant *Matignon* reçut ordre de *Catherine de Médicis*, alors régente du royaume par la mort de *Charles IX*, d'envoyer *Montgommery* à Paris, ſous bonne & ſûre garde. En y arrivant, il fut conduit à la conciergerie, & renfermé dans la tour qui porte encore ſon nom. Des commiſſaires furent nommés par la reine pour lui faire ſon procès. Il fut interrogé ſur la conſpiration imputée à l'amiral *de Coligny*; mais le principal chef d'accuſation ſur lequel ils le condamnerent à mort, fut d'avoir arboré le pavillon d'Angleterre ſur les vaiſſeaux avec leſquels il étoit venu au ſecours de la Rochelle. L'arrêt qui le condamna, déclara ſes enfans roturiers. *Montgommery* en ayant entendu la lecture: *S'ils n'ont la vertu des Nobles*, dit-il, *pour s'en relever, je conſens à leur flétriſſure.* Le 26 Juin 1574, après avoir ſubi une rigoureuſe queſtion, il fut amené en Greve vêtu de deuil, & y eut la tête tranchée. *D'Aubigné* qui aſſiſta à la mort, *en croupe derriere Fervaques*, dit qu'il parut ſur l'échafaud avec une contenance ferme & aſſurée, & rapporte un diſcours aſſez long qu'il adreſſa d'abord aux ſpectateurs qui étoient du côté de la riviere, & qu'il répéta enſuite à ceux du côté oppoſé. Le diſcours fini, il vint s'agenouiller auprès du poteau, dit adieu à *Fervaques* qu'il apperçut dans la foule, pria le bourreau de ne point lui bander les yeux, & reçut le coup mortel avec une conſtance vraiment héroïque.

On a toujours regardé *Montgommery* comme une victime immolée à l'injuſte vengeance de *Catherine de Médicis*. Il eſt certain qu'il ne pouvoit être recherché ni puni pour la mort de *Henri II*. Mais on ne peut diſconvenir qu'après un malheur de cette eſpece, qui cauſa celui de tout l'Etat par les troubles qui en furent la ſuite, *Montgommery* oſant s'armer contre ſon ſouverain, contre le fils même du roi dont il avoit privé la France, ne fût infiniment plus coupable qu'aucun autre chef Proteſtant. Cette conſidération doit diminuer beaucoup de l'intérêt qu'on ne peut s'empêcher de prendre à la fin tragique de cet homme illuſtre. *Montgommery* avoit épouſé, en 1549, *Eliſabeth de la Touche*, d'une maiſon noble de Bretagne, dont il laiſſa pluſieurs enfans, ſur le nombre deſquels les hiſtoriens ne ſont pas d'accord.

Il étoit l'aîné des fils de *Jacques de* MONTGOMMERY, ſeigneur de Lorges dans l'Orléanois, l'un des plus vaillans hommes de ſon temps, fameux dans les guerres de *François*

pôts I, ſous le nom de *Lorges*; & qui avoit ſuccédé, en 1545, à *Jean Stuart*, comte *d'Aubigny* dans la charge de Cent-Archers de la garde Ecoſſoiſe du roi, dont ſon fils étoit lieutenant ou peut-être capitaine en ſurvivance, lorſqu'il tua *Henri II*. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que ce même *Lorges*, pere de *Montgommery*, avoit bleſſé *François I* au menton avec un tiſon, en folâtrant avec ce prince; accident qui fut la cauſe des longues barbes qu'on porta pendant 50 ans en France. *Lorges* mourut âgé de plus de 80 ans, peu de temps après la mort de *Henri II*. Il avoit acquis, en 1543, le comté de Montgommery, qu'il prétendoit avoir appartenu à ſes auteurs, ſe diſant iſſu, par les comtes *d'Egland* en Ecoſſe, d'un puiné de l'ancienne maiſon de *Montgommery* établie en Angleterre. Suivant un Mémoire fourni par la famille à l'auteur du Dictionnaire Généalogique, *Jacques* étoit fils de *Robert de Montgommery*, venu d'Ecoſſe au ſervice de France vers le commencement du regne de *François I*; & ce *Robert* étoit petit-fils d'*Alexandre de Montgommery*, couſin par les femmes de *Jacques I*, roi d'Ecoſſe. (*Article fourni à l'Imprimeur*).

MONTGON, (Charles-Alexandre de) né à Verſailles en 1690, d'une famille attachée à la cour, entra dans l'état eccléſiaſtique, & montra de bonne heure de l'eſprit & de la piété. L'abdication de *Philippe V* lui inſpira, en 1726, l'envie d'aller en Eſpagne, s'attacher au ſervice de ce prince religieux. Le duc *de Bourbon*, alors premier miniſtre, le chargea d'y ménager en ſecret le racommodement des cours de France & d'Eſpagne. Il revint à Paris, (diſent les Mémoires de *Noailles*,) avec une commiſſion de *Philippe* de travailler ſecrétement pour lui aſſurer la ſucceſſion à la couronne, en cas de mort de *Louis XV*. Il avoit ordre de ne point traiter avec le cardinal *de Fleury*, qui avoit remplacé le duc *de Bourbon* dans le miniſtere, & de ne lui point laiſſer entrevoir qu'il fût chargé d'aucune affaire. Cependant il lui confia tout, ſon inſtruction même, dans les premiers entretiens, quoiqu'il ſe défiât beaucoup de lui. Le cardinal ne conçut pas une idée avantageuſe de ſa prudence, & les négociations de l'abbé *de Montgon* furent inutiles. Ce fut en partie pour prouver les injuſtices de ce miniſtre à ſon égard, qu'il publia 8 volumes in-8° de ſes *Mémoires*, 1745—1753. Ce recueil commence en 1724 & finit en 1753. Quoique le rédacteur ſe crût très-impartial, on ne peut que l'accuſer d'exagérer les défauts du miniſtre, dont il croyoit avoir à ſe plaindre. » Les citations même de l'Ecriture » & des Peres, dont il hériſſe » quelquefois ſes pages, le rendent » ſuſpect, (dit M. l'abbé *Millot*,) » d'avoir eu ce qu'on appelle d'or» dinaire *le fiel d'un dévot*, avec » l'humeur d'un mécontent «. Ses *Mémoires* n'apprennent pas d'ailleurs des choſes bien intéreſſantes, & l'auteur paroît plus occupé de lui-même que des événemens publics. L'abbé *de Montgon* mourut en 177*; dans un âge avancé.

MONTGOUBERT, *Voy.* MARCONVILLE.

MONTHOLON, *Voyez* FERRAND, n° VI.

I. MONTHOLON, (François de) ſeigneur du Vivier & d'Aubervilliers, ſe diſtingua par ſa probité & par ſon érudition. Il plaida, en 1522 & 1523, au parlement de Paris, en faveur de *Charles de Bourbon*, connétable de France, contre *Louiſe de Savoie*, mere de *François I*. Ce monarque s'étant trouvé *incognito*

à cette cauſe, l'une des plus épineuſes qui aient jamais été agitées dans aucun parlement, nomma *Montholon* avocat général en 1538, puis garde des ſceaux en 1542. Il mourut à Villers-Cotterets le 12 Juin 1543. La famille de *Montholon* a produit un grand nombre d'autres magiſtrats illuſtres; mais celui qui eſt l'objet de cet article, eſt le plus célebre par ſes vertus. *François I* lui ayant donné 200,000 francs, (ſomme à laquelle avoient été condamnés les rebelles de la Rochelle,) il ne l'accepta que pour orner cette ville d'un Hôpital.

II. MONTHOLON, (Jean de) frere du précédent, chanoine de Saint-Victor de Paris, reçut le bonnet de docteur en droit à l'âge de 22 ans. Son mérite le fit nommer au cardinalat; mais il n'en reçut point les honneurs, étant mort dans l'abbaye de Saint-Victor le 10 Mai 1521. On a de lui: *Promptuarium Juris divini & utriuſque humani*, Paris, chez *Henri Etienne*, 1520, 2 vol. in-fol. C'eſt une eſpece de Dictionnaire de Droit.

III. MONTHOLON, (François de) Catholique zélé, fils de *François*, 1er du nom, étoit avocat, & fort eſtimé des Ligueurs. *Henri III*, pour leur complaire, lui remit les ſceaux, en 1588. Lorſqu'il fit préſenter ſes lettres au parlement, le procureur général *Seguier* l'appela l'*Ariſtide François*. Il ajouta que ces lettres étoient une déclaration publique que le roi faiſoit à tous ſes ſujets, *de vouloir honorer les charges par les hommes*, & *non les hommes par les charges*. Après la mort de *Henri III*, *Montholon* rendit les ſceaux à *Henri IV*, de peur que ce roi ne le contraignît de ſceller quelque édit favorable aux Huguenots. Il mourut la même année 1590. Le parlement avoit tant de confiance en ſa probité, que *la Cour n'avoit jamais déſiré autres aſſurances de ſes plaidoyers, que ce qu'il avoit mis en avant par ſa bouche, ſans recourir aux pieces*: paroles au-deſſus de tout éloge.

IV. MONTHOLON, (Jacques de) ſeigneur d'Aubervilliers, avocat au parlement de Paris, fils de *François*, 2e du nom, mourut ſans enfans, le 17 Juillet 1622. On a de lui un *Recueil d'Arrêts* du parlement, qui ſervent de réglement, 1622, in-4°; & le *Plaidoyer* qu'il fit pour les Jéſuites, 1612, in-8°.

MONTI, (Joſeph) profeſſeur de botanique & d'hiſtoire naturelle à Bologne, ſe fit connoître au public ſavant par les ouvrages qui ſuivent: I. *Prodromus Catalogi Plantarum agri Bononienſis*, 1719, in-4°. II. *Plantarum varii indices*, 1724, in-4°. III. *Exoticorum indices ad uſum Horti Bononienſis*, 1724, in-4°. Les deux derniers ouvrages ont reparu avec des corrections à Bologne, 1753, in-4°, par les ſoins des fils de l'auteur, *Petronius* & *Cajetan*. Ce dernier a traduit de l'italien en latin l'*Hiſtoire des Plantes rares* de *Jacques Zannoni*, Bologne, 1742, in-fol, avec 185 planches.

MONTIGNI, (François de la GRANGE D'ARQUIEN, dit *le Maréchal* de) commandoit 50 gendarmes à la journée de Coutras, en 1587. Il alla trois fois à la charge, & fut pris par le roi de Navarre, qui lui rendit la liberté par eſtime pour ſa valeur. Après la mort de *Henri III*, les Ligueurs firent de vains efforts pour gagner *Montigni* qui, loin d'accepter leurs offres, leur fit vivement la guerre. C'eſt lui qui, en 1591, les chaſſa de devant Aubigny, petite ville de Berry, laquelle ſoutint un ſiége avec vigueur, par le courage & la vigilance de *Catherine de Baltac*, comteſſe douairiere d'*Aubigni*, jeune veuve d'une beauté & d'une vertu ſingulieres. *Montigni* ſe diſtingua fort au

combat d'Aumale en 1592, & au ſiége d'Amiens en 1597. Il fut fait gouverneur de Paris en 1601; lieutenant-de-roi de Metz, de Toul & Verdun, en 1603. Neuf ans après il arriva à la cour, le jour même que la reine-mere fit *Thémines* maréchal de France. Il ſe mit ſi fort à répéter qu'*il le méritoit mieux que lui*, que, pour ne point aigrir un ſi brave homme, dans un temps où la cour ménageoit les gens de guerre, la reine lui donna auſſi le bâton vers 1616. Il en eut la principale obligation aux bons offices du maréchal *d'Ancre*. *Montigni* commanda, en 1617, une armée contre les mécontens, & prit ſur eux, en Nivernois, Donzi & quelques autres places. Il mourut le 9 Septembre de la même année, âgé de 63 ans. C'étoit un fort bon officier, qui avoit vieilli dans le ſervice, mais ſans rien faire d'éclatant. Ce maréchal n'eut qu'un fils, qui mourut ſans poſtérité maſculine. Mais il avoit un frere, qui eut entre autres enfans, *Henri* marquis *d'Arquien*, dont la fille *Marie-Caſimire* épouſa *Sobieski*, depuis roi de Pologne. Après la mort de ſa mere, elle procura le chapeau de cardinal à ſon pere, qui mourut en 1707, à Rome, où il s'étoit retiré avec ſa fille. En 1714, elle revint en France. Le roi lui donna pour demeure le château de Blois, où elle mourut en 1716, âgée de 77 ans. Le royaume de Pologne étant électif, ſes enfans ne ſuccéderent point à la couronne. *Voyez* SOBIESKI.

MONTJOSIEU, (Louis de) *Monjoſius*, gentilhomme de Rouergue, apprit les mathématiques à *Monſieur* frere du roi, & accompagna le duc de *Joyeuſe* à Rome en 1583. Il compoſa un livre qu'il dédia au pape *Sixte-Quint*, ſous ce titre: *Gallus Romæ hoſpes*, Romæ, 1585, in-4°; ouvrage qui contient un *Traité*, en latin, *de la Peinture & de la Sculpture des Anciens*. On l'a réimprimé dans le *Vitruve* d'Amſterdam, 1649, in-fol. Ce livre peut répandre du jour ſur l'antiquité profane; il eſt plein d'érudition. L'auteur, de retour en France, s'y ruina dans l'entrepriſe de nettoyer Paris des immondices, & finit par épouſer une méchante femme, qui fut cauſe de ſa mort.

MONTIS, (Pierre de) eſt auteur d'un livre eſpagnol, que *Grégoire Ayoraone* a traduit en latin: *De dignoſcendis Hominibus*, Milan, 1492, in-fol. Il n'eſt pas commun.

MONTLEBERT, *Voy.* CAUX.

MONTLHERY, (Guy de) comte *de Rochefort*, ſigna, en qualité de ſénéchal de France, à une charte du roi *Philippe I*, de l'an 1093, & fut de la premiere croiſade en 1096. Le roi qui eſtimoit ſon mérite, & qui craignoit ſon crédit, voulant ſe l'attacher, obligea *Louis le Gros*, ſon fils aîné, d'épouſer la fille de ce ſeigneur. Mais le prince ayant fait caſſer ce mariage trois ans après, ſous prétexte de parenté, *Guy* en conçut un tel dépit, qu'il arma contre le roi, qui le défit auprès du château de Gournay, qui fut pris & confiſqué. Il mourut au mois de Juillet 1108.

Son fils *Hugues de* MONTLHERI, comte *de Rochefort* & ſeigneur de Creſſy, ſuccéda à ſon pere dans l'office de ſénéchal. Après avoir ſervi utilement l'état ſous *Philippe I*, il penſa le bouleverſer ſous *Louis le Gros*, par ſes violences, ſes injuſtices & ſes intrigues. On rapporte qu'ayant enlevé un de ſes couſins, il le jeta par la fenêtre d'une tour, après l'avoir étranglé, pour faire croire qu'il s'étoit tué en voulant ſe ſauver. Le roi l'obligea de quitter ſa charge, & il ſe fit religieux vers 1118 à Cluni, où il mourut quelques années après.

I. MONTLUC, (Blaiſe de) né en 1500, dans un petit village près de Condom, d'une famille noble & diſtinguée, (branche de celle d'*Armagnan-Monteſquiou*, l'une des premieres de la Guyenne,) s'éleva par tous les degrés de la milice juſqu'au grade de maréchal de France. Il fut d'abord page d'*Antoine* duc de Lorraine. Il commença à porter les armes en Italie à l'âge de 17 ans, en qualité d'archer de la compagnie d'hommes-d'armes de *Leſcun*, frere du maréchal *de Lautrec*. S'étant trouvé à la bataille de Bicoque en 1522, il combattit avec les Enfans-perdus, & fut fait priſonnier à celle de Pavie en 1525. Il ſervit dans la malheureuſe expédition de Naples en 1528, ſous le commandement de *Lautrec*, en qualité de capitaine d'une compagnie de gens-de-pied. Il s'y diſtingua beaucoup par ſa valeur & ſon intelligence, & en rapporta deux arquebuſades dans le bras gauche. Lieutenant de cent hommes des Légionnaires ſous M. *de Faudoas*, il ſe trouva dans Marſeille, en 1536, lorſque *Charles-Quint* aſſiégeoit cette ville, & contribua beaucoup à faire échouer l'entrepriſe. Ayant enſuite commandé les Arquebuſiers à la mémorable journée de Cerizoles en 1544, il eut grande part au gain de la bataille. Les guerres de Piémont, où il ſervit long-temps ſous le comte *d'Enguien* & le maréchal de *Briſſac*, mirent le ſceau a ſa réputation. Les Anglois s'étant rendus maîtres, en 1546, de Boulogne-ſur-mer, le maréchal *de Biez*, qui ſe propoſoit de les en chaſſer, crut devoir préparer cet événement par la priſe d'un fort qui couvre la place. *Montluc*, voyant qu'on fait venir du canon pour former l'attaque, aſſure que ſans ce ſecours il finira l'affaire avec ſes garçons. *Compagnons*, leur dit-il auſſi-tôt, *vous ſavez ce que je fais faire. Voyez-vous cette enſeigne des ennemis plantée ſur la courtine ? Il faut l'aller prendre. Si en y allant quelqu'un d'entre vous recule, je lui coupe les jarrets. Soldats, coupez les miens, ſi je ne vous donne l'exemple.* Ces mots ſont à peine finis, que le fort eſt attaqué & pris... Sa bravoure n'éclata pas moins devant Bène, en 1551. Les Eſpagnols l'attaquoient ; le maréchal *de Briſſac* voulut engager *Montluc* à s'y jeter pour la défendre. *Que ferai-je*, (lui répondit *Montluc*, inſtruit de la ſituation des choſes,) *dans une ville où les ſoldats mourront de faim dans trois jours ? je ne ſais pas faire des miracles.* — *J'ai ſi bonne opinion de vous*, lui réplique Briſſac, *que ſi je vous ſavois dans la place, je la croirois ſauvée. En tous cas*, ajoute-t-il, *vous obtiendrez une capitulation honorable.* — *Eh !* s'écrie Montluc, *que dites-vous ? J'aimerois mieux être mort, que de voir jamais mon nom en de pareilles écritures.* Il ſe détermina pourtant à faire ce qu'on attendoit de lui, & il parvint à faire lever le ſiége. La ville de Sienne en Toſcane ayant chaſſé la garniſon impériale, & s'étant miſe ſous la protection de la France, *Montluc* fut choiſi pour commander les ſecours qui y furent envoyés par *Henri II*, en 1554. Il y ſoutint un ſiége de 8 mois contre l'armée Impériale commandée par le marquis *de Marignan*. Ce général, après avoir tenté inutilement pluſieurs attaques, fut obligé de convertir le ſiége en blocus, & d'attendre l'effet lent, mais immanquable, de la diſette de vivres. Naturellement éloquent & perſuaſif, *Montluc* ſut ſi bien gagner les eſprits des Siennois, quoique diviſés entre eux, qu'ils endurerent patiemment avec la garniſon toutes les extrémités de la famine. Ce ne fut qu'après avoir mangé juſqu'aux chiens &

aux chats, qu'ils le prierent de conſentir à leur capitulation. Mais *Montluc* & ſes troupes ſortirent de la ville avec tous les honneurs de la guerre. Depuis cette époque, juſqu'à la mort de *Henri II*, *Montluc* continua ſes ſervices en Toſcane, en Piémont, & au ſiége de Thionville en 1558. Il remplit dans nos armées les emplois les plus importans, & fit voir par-tout le même courage & le même bonheur. Il commanda en Guyenne pendant les guerres de religion qui agiterent la France ſous le regne de *Charles IX*; battit pluſieurs fois les Calviniſtes, entre autres à la bataille de Ver en 1562, où, quoiqu'inférieur en nombre, il remporta ſur eux une victoire complete. Cette victoire lui valut la place de lieutenant-de-roi en Guyenne. Les Proteſtans ſe flatterent de ſoumettre cette province en 1569, époque de la mésintelligence qui ſurvint entre le maréchal *Damville* & *Montluc*. Mais celui-ci fit échouer leur deſſein par la rupture d'un pont qu'ils avoient fait ſur la Garonne près d'Eguillon. Il ſe ſervit d'un moyen ſingulier pour réuſſir dans cette entrepriſe. Il fit détacher des moulins à bateaux, qui, emportés par la rapidité des eaux, rompirent le pont par la violence de leur choc. Sa vigilance, & la célérité qu'il mettoit dans toutes ſes opérations, jointe à quelques exécutions militaires, ſuite de ſon caractere bouillant & impétueux, le rendirent dans toute la Guyenne la terreur du parti Proteſtant. » Il fut fort » cruel en cette guerre, dit *Brantôme*, » & diſoit-on qu'ils faiſoient » à l'envi à qui le ſeroit davan» tage, lui, ou le *Baron des Adrets*, » qui l'étoit bien fort à l'endroit » des Catholiques.. «. *Montluc* aſſiégeant le château de Rabaſteins, en 1570, y fut bleſſé d'une arquebuſade qui lui froiſſa les deux joues, & le défigura tellement, que le reſte de ſa vie il fut obligé de porter un maſque. Un officier voyant que le ſang lui ſortoit à gros bouillons par le nez & par la bouche, voulut le faire emporter: *Non*, répondit le héros; *vengez ma mort, & n'épargnez perſonne.* Les ſoldats, animés par cet ordre, paſſerent tout au fil de l'épée. Ses longs ſervices furent récompenſés, en 1574, par le bâton de maréchal de France. Il mourut dans ſa terre d'Eſtillac en Agénois, l'an 1577, à 77 ans, emporta au tombeau, après 60 ans de ſervice, le rare honneur de n'avoir jamais été battu lorſqu'il eut le commandement. Le maréchal *de Montluc* avoit toutes les qualités qui forment le grand homme de guerre; une valeur à toute épreuve; une paſſion démeſurée pour la gloire; une activité infatigable; un coup d'œil ſûr, & une préſence d'eſprit merveilleuſe dans les occaſions les plus difficiles; enfin une éloquence naturelle, dont il ſavoit très-bien tirer parti, ſoit pour encourager ſes ſoldats, ſoit pour ramener les autres à ſon opinion. Ce fut à l'âge de 75 ans qu'il écrivit de mémoire l'Hiſtoire de ſa vie. Elle fut imprimée pour la premiere fois à Bourdeaux en 1592, in-folio, par les ſoins de *Florimond de Rémond*, conſeiller au parlement de cette ville, ſous le titre de *Commentaires de Blaiſe de* MONTLUC, *Maréchal de France*. Ce livre excellent eſt un ouvrage claſſique pour les gens de guerre, & *Henri IV* l'appeloit *la Bible des Soldats*. Il a été réimprimé pluſieurs fois, traduit en italien & en anglois. On a dit de *Montluc*, au ſujet de ſes Commentaires: *MULTA RECIT, PLURA SCRIPSIT.* Il eſt certain, qu'il ne s'eſt pas repoſé ſur les hiſtoriens

du ſoin de ſe louer, & qu'il parle ſouvent de lui-même avec aſſez de jactance & de vanité. Mais nous obſerverons auſſi qu'il cite preſque par-tout des témoins, alors encore vivans, de ſes actions; & que le préſident *de Thou*, ce ſage & judicieux hiſtorien, n'a pas fait difficulté de ſuivre ſes récits, & de lui accorder l'honneur qu'il s'attribue lui-même. » Il faut, (dit » M. *Anquetil*,) lire les *Commen-* » *taires de Montluc* avec les *Mé-* » *moires de la Noue*, pour voir la » différence que le caractere met » dans la façon de penſer & d'a- » gir, ſur les mêmes objets, en- » tre deux hommes également » pleins de probité... Mais en quoi » ils ſe reſſemblent parfaitement, » & ce qu'il faudroit mettre inceſ- » ſamment ſous les yeux de notre » jeune nobleſſe, c'eſt leur amour » pour la vertu, la vie dure qu'ils » menoient, l'attachement qu'ils » avoient à leur métier, le mé- » pris qu'ils faiſoient des richeſ- » ſes, l'eſtime au contraire de la » bravoure, de la droiture, de la » bonne foi. Il y avoit alors une » grande ſubordination; le titre » ſeul de gentilhomme formoit, » entre tous ceux qui le portoient, » une liaiſon qui, dès la premiere » fois, alloit ſouvent juſqu'à la » cordialité. *La Noue* & *Montluc* » écrivoient tous les deux naïve- » ment & ſans prétentions. Le pre- » mier eſt plus nerveux & plus » concis; le ſecond entre plus » dans les détails. *La Noue* ne parle » preſque jamais de lui, & le lec- » teur, par ſon eſtime, lui paye ſa » modeſtie au centuple. *Montluc* » parle toujours de lui-même, & » ne déplaît pas, parce qu'on voit » que dans ſes actions, il n'avoit » en vue que ſon devoir, & que » ſon principal motif, en écri- » vant, étoit d'en inſpirer l'amour » aux autres «. Ces *Commentaires* ont été réimprimés à Paris en 1661, 2 volumes in-12, & en 1760, 4 volumes in-12. *Voyez* CRAMAIL.

II. MONTLUC, (Jean de) frere du précédent, religieux Dominicain, ſe diſtingua par ſon eſprit, par ſon ſavoir & par ſon éloquence. La reine *Marguerite de Navarre*, inſtruite de ſon penchant pour le Calviniſme, le tira de ſon cloître, le mena avec elle à la cour, & le fit employer dans diverſes ambaſſades. Il en remplit juſqu'à ſeize. La premiere négociation dont il fut chargé, en 1550, étoit auſſi délicate que périlleuſe. Il ne s'agiſſoit de rien moins que d'un traité avec les Irlandois, non ſoumis encore à l'Angleterre, pour donner à la France la ſouveraineté de l'Irlande. *Montluc* réuſſit très-bien dans l'ambaſſade de Pologne, où le roi *Charles IX* l'avoit envoyé pour l'élection de *Henri de France*, duc d'Anjou, ſon frere. Nommé enſuite ambaſſadeur en Italie, en Allemagne, en Angleterre, en Ecoſſe & à Conſtantinople, il ſe conduiſit par-tout en homme ſpirituel & en habile politique. Ses ſervices furent récompenſés par les évêchés de Valence & de Die. Il n'en favoriſa pas moins les Calviniſtes, & il ſe maria ſecrétement avec une demoiſelle appelée *Anne Martin*, de laquelle il eut un fils naturel. Cette conduite le fit condamner par le pape, comme hérétique, ſur les accuſations du doyen de Valence. Mais celui-ci n'ayant pu donner des preuves authentiques de ce qu'il avoit avancé, quoique les vices du prélat accuſé euſſent éclaté par-tout, il fut obligé de lui faire amende-honorable, par arrêt du 14 Octobre 1560. *Montluc* revint de ſes erreurs dans la ſuite, profeſſa de bonne

foi la religion Catholique, & mourut à Toulouſe le 13 Avril 1579, dans les bras d'un Jéſuite, qui parla favorablement de ſes dernieres diſpoſitions. On a de lui quelques ouvrages, qui furent lus avec avidité dans le temps. Ses *Sermons*, imprimés à Paris chez *Vaſcoſan*, en 2 vol. in-8°, l'un en 1559, l'autre en 1561, ſont aſſez recherchés pour les choſes hardies qu'ils contiennent. On ne trouve que difficilement ces deux volumes raſſemblés.

III. MONTLUC, (Jean de) fils naturel du précédent, connu ſous le nom de *Balagni*, fut légitimé en 1567, & s'attacha au duc *d'Alençon*, qui lui donna le gouvernement de Cambrai en 1581. Après la mort de ce prince il fut entraîné dans le parti de la Ligue, & y joua un rôle aſſez important à la levée du ſiége de Paris & de celui de Rouen en 1592. *Montluc* avoit épouſé *Renée de Clermont d'Amboiſe*, femme au-deſſus de ſon ſexe. Cette héroïne, digne ſœur du brave *Buſſi d'Amboiſe*, parla ſi vivement à *Henri IV* en faveur de ſon mari, que ce généreux monarque lui laiſſa Cambrai en ſouveraineté, & lui donna le bâton de maréchal de France en 1594. Loin de profiter de ſes fautes paſſées, *Montluc* en fit de nouvelles. Il opprima ſi cruellement les habitans de Cambrai, qu'ils ouvrirent les portes de la ville & de la Citadelle aux Eſpagnols en 1595. La femme de *Montluc*, après avoir défendu la ville comme l'auroit pu faire le capitaine le plus brave & le plus expérimenté, mourut de douleur avant la fin de la capitulation qu'on étoit ſur le point de ſigner. Son indigne époux, inſenſible à tant de pertes, ſe remaria avec *Diane d'Eſtrées*, & termina ſa honteuſe vie en 1603.

MONTMAUR, (Pierre de) né dans la Marche, [qu'il ne faut pas confondre avec HABERT *de Montmort*], entra chez les Jéſuites, enſeigna les humanités à Rome, & quitta l'habit de *S. Ignace* par inconſtance ou par mauvaiſe ſanté. Il mena dès-lors une vie errante & malheureuſe. Il fut ſucceſſivement charlatan, vendeur de drogues à Avignon, avocat & poëte à Paris, enſuite profeſſeur en langue grecque au collége-royal. Il n'étoit point de ſcience dans laquelle il ne ſe crût verſé. Il diſſertoit imprudemment ſur tous les ſujets. Un mauvais cœur, un eſprit cauſtique, une mémoire chargée d'anecdotes ſcandaleuſes contre les auteurs morts & vivans, formoient ſon caractere, & ce caractere, joint à ſa réputation d'homme à bons mots, à ſon avarice ſordide, à ſa fureur de prendre le ton dans toutes les compagnies, à ſa profeſſion de paraſite, le rendirent l'objet de la haine & le ſujet des plaiſanteries de tous les écrivains. *Ménage* [*Voyez* ce mot] donna le ſignal de cette guerre en 1636. Il publia en latin la *Vie* de *Montmaur*, ſous le titre de *Gorgilius* MAMURRA. Tous les auteurs prirent les armes; Epigrammes, Chanſons, Couplets, Satires, Libelles anonymes, Eſtampes, Portraits, on employa tout contre lui. On le métamorphoſa en Perroquet qui cauſe toujours ſans rien dire; on le repréſenta logé meſquinement au plus haut étage du collége de Boncour, afin de pouvoir mieux obſerver la fumée des meilleures cuiſines; on n'oublia pas le cheval avec lequel il alloit dans un même jour dîner rapidement dans différentes maiſons de la ville; on le repréſenta prêchant dans une marmite. [*Voyez* l'article DALIBRAY.] *Montmaur*, trop pareſſeux pour

prendre la plume contre ſes ennemis, ſe vengea avec la langue. Ses méchancetés & ſes reparties circulerent dans Paris. *Que m'importe*, diſoit-il, *cette Métamorphoſe en Perroquet ? Manqué-je de vin pour me réjouir, & de bec pour me défendre ? Il n'eſt pas étonnant qu'un grand parleur comme* Ménage *ait fait un bon Perroquet ?* Le paraſite continua de chercher des repas & d'amuſer les convives. Il diſoit à ceux auxquels il demandoit à dîner : *Fourniſſez les viandes & le vin, & moi je fournirai le ſel.* Son indifférence pour les Libelles irrita ſes adverſaires, & ils dreſſerent d'autres batteries contre lui. Ils voulurent le piquer par ſon endroit ſenſible ; ils réſolurent de l'empêcher de parler. Ayant ſu qu'il devoit dîner chez le préſident *de Meſmes*, un jour qu'ils étoient également invités, ils profiterent de cette occaſion. Il ſe rendirent des premiers à la maiſon du préſident, & mirent la converſation ſur *Montmaur*. On en diſoit les choſes les plus ſingulieres, lorſqu'arrive un certain avocat, chef des conjurés, qui s'écrie auſſitôt : *Guerre, Guerre* ! Cet avocat étoit fils d'un huiſſier. *Montmaur* lui répond : *Que vous reſſemblez peu à votre pere, qui ne fait que crier, PAIX-LA ! PAIX-LA !* On ne parvint à mortifier véritablement ce pédant paraſite, que dans une occaſion où ſa mémoire fut en défaut. Il avoit dit d'un ton de maître, au milieu d'une compagnie nombreuſe & choiſie, qu'on trouveroit telles choſes dans tels & tels auteurs. On porta les livres, & tout ce qu'il avoit avancé ſe trouva faux. Les ennemis de *Montmaur*, las d'employer la plaiſanterie avec ſi peu de fruit, eurent recours à la vengeance des lâches : ils le chargerent des plus affreuſes accuſations. Un portier du collége de Boncour fut tué ; on accuſa *Montmaur* de l'avoir aſſommé d'un coup de bûche. Il fut mis en priſon. Cette hiſtoire occaſionna mille couplets ; on y conjuroit la Juſtice de ne pas laiſſer échapper ſa proie, *ne fût-ce que pour délivrer la France du fléau qui l'affamoit.* A peine *Montmaur* fut-il lavé de ce crime imaginaire, qu'on inventa d'autres horreurs. On ajouta aux accuſations de *Bâtardiſe*, d'*Aſſaſſinat*, de *Faux*, celle du plus infâme de tous les vices. La haine étoit ſi générale, qu'on ne le déſignoit plus que par les noms de *Cuiſtre*, de *Chercheur de lipée*, de *Sycophante*, de *Malebête*, de *Loup*, de *Porc*, de *Taureau*. Pour juger ſainement de cet homme ſingulier, il ne faut pas s'en rapporter totalement à ce déluge d'écrits publiés contre lui. *Montmaur* avoit de l'eſprit & de la vivacité, mais point de goût ; une mémoire prodigieuſe, mais aucune invention ; une immenſe littérature grecque & latine, mais il ne la tourna pas au profit de notre langue. Il avoit une de ces imaginations qui ont beſoin de la préſence des objets pour être remuées, & qui ſe refroidiſſent dans le ſilence du cabinet & dans la lenteur de la compoſition. Ce pédant mourut en 1648, à 74 ans. *Sallengre* a recueilli en 1715, en 2 vol. in-8°, ſous le titre d'*Hiſtoire de Montmaur*, les différentes Satires lancées contre ce paraſite. On appeloit *Montmauriſmes*, les alluſions malignes, tirées du grec ou du latin, que ce ſavant faiſoit aux noms propres des auteurs qui l'attaquoient.

MONTMENIL, *Voyez* II. SAGE.

MONTMIRAIL, (Charles-François Céſar *le Tellier*, marquis de) né en 1734, fut colonel des Cent-Suiſſes, ſur la démiſſion du marquis de *Courtanvaux* ſon pere. S'étant

ſignalé dans la guerre de 1750, il fut nommé brigadier des armées du roi en 1762. L'académie des ſciences lui avoit donné une place d'honoraire en 1761 ; & il mourut en 1764, à 30 ans, regretté des militaires & des ſavans. Il avoit épouſé l'année précédente la marquiſe *de Lanmary*. Il étoit neveu du maréchal *d'Eſtrées*, mort en 1771.

I. MONTMORENCY, (Matthieu Ier de) mort en 1160, fut connétable ſous *Louis le Jeune*. Sa famille, l'une des plus illuſtres & des plus anciennes de l'Europe, tire ſon nom de la petite ville de Montmorency dans l'Iſle-de-France. C'eſt la premiere terre du royaume qui ait porté le titre de Baronnie, qu'on n'accordoit autrefois qu'à des princes. *Matthieu de Montmorency* avoit épouſé *Aline*, fille naturelle de *Henri I* roi d'Angleterre, dont il laiſſa des enfans ; & en 2es noces *Alix de Savoie*, veuve de *Louis VI*, & mere de *Louis VII*, dont il n'eut pas de poſtérité.

II. MONTMORENCY, (Matthieu II de) petit-fils du précédent, dit *le Grand*, mérita ce titre par ſon courage & par ſa prudence. Il ſe ſignala au ſiége du Château-Gaillard, près d'Andely, où il accompagna le roi *Philippe-Auguſte* en qualité de chevalier. Il contribua beaucoup au gain de la bataille de Bouvines en 1214, & y enleva douze enſeignes impériales aux ennemis. Sa valeur éclata l'année ſuivante contre les Albigeois du Languedoc, & lui mérita l'épée de connétable en 1218. C'eſt le premier, à ce qu'on dit, qui ait été général d'armée. Il eut ſous *Louis VIII* beaucoup de part au gouvernement, & commanda en 1224 au ſiége de Niort, de Saint-Jean d'Angeli, de la Rochelle, & d'autres places enlevées aux Anglois. Il ſe croiſa une ſeconde fois contre les Albigeois en 1226. *Louis VIII*, au lit de la mort, le pria d'aſſiſter ſon fils de ſes forces & de ſes conſeils. *Montmorency* le lui promit & tint ſa parole. C'eſt lui qui diſſipa cette formidable ligue qui ſe fit contre la reine *Blanche* pendant la minorité de *Saint Louis*. Il prit ſur les mécontens la forteresſe de Belleſme en 1228. Il les pouſſa juſqu'à Langres en 1229, & les réduiſit tous, ou par adreſſe, ou par force, à ſe ſoumettre à la régente. Il mourut le 24 Novembre 1230. Le mérite de ce grand homme, ſon crédit, ſon habileté illuſtrerent beaucoup ſa famille, & commencerent à donner à la charge de connétable, l'éclat qu'elle a eu depuis.

III. MONTMORENCY, (Matthieu IV) mena du ſecours à *Charles* roi de Naples, & ſuivit *Philippe le Hardi* en Aragon l'an 1285. Créé chambellan de *Philippe le Bel*, & amiral de France en 1295, il ſervit dans la guerre de Flandres en 1303, & mourut en 1304.

IV. MONTMORENCY, (Charles de) maréchal de France en 1343, ſe diſtingua par ſes exploits militaires. Il commanda l'armée que *Jean*, duc de Normandie, envoya en Bretagne au ſecours de *Charles de Blois*, ſon couſin. Le courage avec lequel il combattit à la bataille de Crecy en 1346, lui valut le titre de gouverneur de Normandie. Auſſi bon négociateur qu'excellent général, il contribua beaucoup au traité de Bretigny, conclu le 8 Mai 1360. Cet homme illuſtre mourut le 11 Septembre 1381. Le roi *Charles V* faiſoit tant de cas de ſon mérite, qu'il le choiſit pour être parrain du dauphin, depuis *Charles VI*.

V. MONTMORENCY, (Anne de) ſecond fils de *Guillaume de*

Montmorency, fut élevé enfant d'honneur auprès de *François I*, & en 1515 il ſe trouva à la bataille de Marignan. Il avoit hérité de la valeur de ſes ancêtres. Il défendit, en 1521, la ville de Mezieres contre l'armée de l'empereur *Charles-Quint*, & obligea le comte *de Naſſau* de lever honteuſement le ſiége. Honoré du bâton de maréchal de France, il ſuivit en Italie *François I*, & fut pris en 1525 avec ce prince à la bataille de Pavie, qui avoit été donnée contre ſon avis. Les ſervices importans qu'il rendit enſuite à l'état, furent récompenſés par l'épée de connétable de France en 1538. *Montmorency* fut diſgracié quelque temps après, pour avoir conſeillé à *François I* de s'en rapporter à la parole de l'empereur *Charles-Quint*, qui, pendant ſon paſſage en France, avoit promis de rendre Milan. [*Voy.* I. ELEONOR.] Il rentra en grace ſous le regne de *Henri II*, qui eut pour lui une confiance particuliere. Le connétable prit le Boulonnois en 1550, Metz, Toul & Verdun, en 1552. Il fut diſgracié de nouveau, à la ſollicitation de *Catherine de Médicis*, ſous le regne de *François II*. Cette princeſſe ſe plaignoit qu'il avoit conſeillé à *Henri II* de la répudier comme ſtérile, pendant les premieres années de ſon mariage; & que depuis il avoit oſé dire que, de tous les enfans du roi, *Diane* ſa fille naturelle étoit la ſeule qui lui reſſemblât. [*Voyez* HENRI II, n° X. *vers la fin.*] Cependant, ſes talens le rendant néceſſaire, on le rappela à la cour ſous *Charles IX*, en 1560. Il ſe réconcilia alors avec les princes *de Guiſe*, & ſe déclara avec force contre les Calviniſtes. Il y eut une bataille à Dreux en 1562. Le connétable la gagna; mais il fut fait priſonnier. Ayant obtenu ſa liberté l'année ſuivante, il prit le Havre-de-Grace ſur les Anglois. Quelque temps après, les Calviniſtes s'étant remis en campagne ſous la conduite du prince *de Condé*, *Montmorency* les battit à la journée de Saint-Denis le 10 Novembre 1567. Le vainqueur vit néanmoins mettre en déroute le corps qu'il commandoit *, & fut abandonné des ſiens que la terreur avoit ſaiſis. Le généreux vieillard ramaſſa alors toute ſa vertu, pour terminer ſa longue vie par une action héroïque. Il reçut huit bleſſures dangereuſes, fut démonté, & rompit ſon épée dans le corps d'un officier Calviniſte, qu'il perça au défaut de la cuiraſſe. Un gentilhomme Ecoſſois, appelé *Stuart*, lui donna un coup de piſtolet dans les reins. On aſſure que, quoique mortellement bleſſé, il ſe retourna du côté de cet homme, & du pommeau de ſon épée, dont la garde lui reſtoit à la main, il lui abattit deux dents & lui ébranla les autres. Un Cordelier ſon confeſſeur, ayant voulu exhorter à la mort ce héros couvert de ſang & de bleſſures : *Penſez-vous*, lui répondit-il d'un ton fier & hardi, *que j'aie vécu près de quatre-vingts ans avec honneur, pour ne pas ſavoir mourir un quart-d'heure ?* Le connétable expira quelques inſtans après, à 74 ans. On prétend que la reine, loin de s'affliger de cette mort ſi funeſte à la France, dit d'un ton gai à quelques-uns de ſes confidens : *J'ai en ce jour deux grandes obligations à rendre au Ciel; l'une, que le Connétable ait vengé la France de ſes ennemis; & l'autre, que les ennemis l'aient débarraſſée du Connétable.* C'eſt ainſi que mourut ce grand capitaine, homme intrépide à la cour, comme dans les armées; plein de grandes vertus & de défauts; général malheureux, mais habile : eſprit auſtere, difficile,

opiniâtre ; mais honnête homme, bon citoyen, zélé Catholique, & penſant avec grandeur. Il s'étoit trouvé à huit batailles, & avoit eu le ſouverain commandement dans quatre avec plus de gloire que de fortune. On lui fit à Paris des funérailles preſque royales ; car on porta ſon effigie à ſon enterrement : honneur qu'on ne fait qu'aux rois, ou aux enfans des rois. Les cours ſupérieures aſſiſterent à ſon ſervice.

VI. MONTMORENCY, (François de) fils aîné du précédent, ſe diſtingua par ſa bravoure. Il étoit grand-maître de France, dignité qu'il céda au duc *de Guiſe*. On lui donna, comme en échange, le bâton de maréchal de France & le gouvernement du château de Nantes. Il fut envoyé, en 1572, ambaſſadeur en Angleterre auprès de la reine *Eliſabeth*, qui lui donna le collier de ſon ordre de la Jarretiere. Accuſé à ſon retour d'avoir trempé dans la conjuration de Saint-Germain-en-Laie, par laquelle on avoit réſolu d'enlever le duc *d'Alençon*, il alla à la cour pour s'y juſtifier. Il y fut arrêté & enfermé à la Baſtille. Ses ennemis, & la reine *Catherine de Médicis*, qui n'aimoit point la maiſon de *Montmorency*, avoient réſolu ſa perte ; mais cette princeſſe le fit ſortir de priſon en 1575. *Montmorency* avoit beaucoup de pouvoir ſur l'eſprit du duc *d'Alençon*, & elle voulut ſe ſervir de lui pour ramener ce prince qui avoit quitté la cour. Le maréchal eut le bonheur de le porter à un accommodement. Après s'être ſignalé par pluſieurs autres actions dignes d'un héros & d'un citoyen, il mourut au château d'Eſcouen, d'une deuxieme attaque d'apoplexie, le 5 Mai 1579, dans ſa 49e année. Il n'eut qu'un fils, de *Diane* légitimée de France, ſon épouſe ; mais ce fils mourut fort jeune avant lui. *Voy.* PIENNE.

VII. MONTMORENCY, (Charles de) frere du précédent, pair & amiral de France, lieutenant-général de la ville de Paris & de l'Iſle-de-France, & colonel-général des Suiſſes, étoit le troiſieme fils d'*Anne de Montmorency*. Il ſe ſignala ſous le regne de cinq rois, & ſa baronnie de Damville fut érigée en duché-pairie par *Louis XIII*, en 1610. Il mourut en 1612, à 75 ans, après avoir donné des exemples de valeur & de patriotiſme. Il étoit boſſu & glorieux : *ce qui eſt aſſez ordinaire*, dit un écrivain contemporain ; *mais en même temps c'étoit le plus digne homme du Conſeil du Roi, & qui avoit meilleure cervelle & meilleur avis.*

VIII. MONTMORENCY de DAMVILLE, (Henri I de) duc, pair, maréchal & connétable de France, gouverneur de Languedoc, &c. étoit le ſecond fils d'*Anne de Montmorency*. Il ſe ſignala, du vivant de ſon pere, ſous le nom de Seigneur de *Damville*. A la bataille de Dreux, en 1562, il fit priſonnier le prince *de Condé*, & ſervit la France avec beaucoup de gloire dans cette journée. Il obtint le gouvernement de Languedoc en 1563, & le bâton de maréchal de France trois ans après. Il fut pris à la bataille de Saint-Denys en 1567, & dégagea d'abord ſon pere qui y fut bleſſé : [*Voy.* * *ci-à-côté.*] Diſgracié par la reine *Catherine de Médicis*, il chercha un aſile auprès du duc de Savoie, & ſe mit à la tête des mécontens qui déchirerent le Languedoc ſous *Henri III*. Il devint le chef des *Politiques*. On appeloit ainſi des Catholiques mécontens, qui, ſous prétexte de s'oppoſer aux progrès de l'héréſie & aux abus du gouvernement, tâchoient d'obtenir de la cour des penſions & des charges. *Montmo-*

rency vécut en Souverain dans ſon gouvernement, levant des troupes & de l'argent, fortifiant ou raſant des places; faiſant la guerre ou la paix avec les Huguenots. *Henri IV* étant monté ſur le trône, il ſe ſoumit, obtint l'épée de connétable, & mourut à Agde le 1 Avril 1614. C'étoit un homme ferme & déterminé, qui n'avoit, dit-on, puiſé ſes lumieres que dans lui-même. Quoiqu'il eût commandé long-temps, il ne paſſa jamais pour un grand général. Il ne devint homme de guerre que par émulation. Son goût auroit été de ne point ſortir de la cour; mais ſon nom, & les exhortations de ſon pere, l'arracherent à ſon penchant. La reine *Marie Stuart*, touchée de la beauté & des graces de ſa figure, auroit voulu qu'il eût été veuf pour l'épouſer. Il fut pere de la belle princeſſe *de Condé*, [Voy. *ci-après* l'art. X. MONTMORENCY,] dont *Henri IV* devint ſi éperdument amoureux... On trouve dans la *Vie de d'Aubigné écrite par lui-même*, une anecdote au ſujet de *Montmorency-Damville*, laquelle a donné matiere à un problême hiſtorique. Faiſoit-il des vers latins très-coulans, ou ne ſavoit-il pas même lire? *D'Aubigné* rapporte que, ſe promenant avec ce maréchal ſur le bord de la Droune, riviere du Périgord, » ledit Maréchal ſe mit à » faire de grands ſoupirs, & ayant » arraché l'écorce d'un arbre qui » étoit en ſéve, il écrivit deſſus » les *vers latins* qui ſuivent, au » ſujet d'une Dame qu'il aimoit en » Eſpagne «.

Oceani ſelix properas ſi, flumen, ad oras,
Littus & Heſperium tangere fata ſinunt;
Siſte parùm, & liquidas qui jam diſſolvor in undas,
Extinctum lacrymis ad vada nota feres.
Sic poterit teneras urit quæ flamma medullas,
Merſa tamen patriis vivere forſan aquis.

O! ſi vers *Amphitrite*, en ton cours diligent,
Tu vas de l'heureuſe Heſpérie
Baigner la rive trop chérie,
Arrête! je péris... ton flot compatiſſant,
Sur des bords chers & funeſtes,
Portera mes triſtes reſtes.
Eteint & conſumé d'un feu doux & cuiſant,
La flâme de ce cœur, peut-être,
Au ſein d'une onde aimée, hélas! pourra renaître.

Brantôme, tome VIIe de la petite édition, dit que le duc *de Damville* avoit une entiere ignorance des lettres, qu'il compoſoit par ſon bons ſens naturel; à peine ſavoit-il lire, & ſon ſeing n'étoit qu'une marque; il ne connoiſſoit ni argent, ni monnoie. *Henri IV* le railloit de ſon ignorance; mais il admiroit ſon bon ſens. » *Tout*, diſoit-» il, *peut me réuſſir par le moyen* » *d'un Connétable qui ne ſait pas* » *écrire, & d'un Chancelier* (Sillery) » *qui ignore le latin*. « Il eſt queſtion ici du même homme, peint par deux courtiſans qui avoient vécu l'un & l'autre avec lui: lequel croire?... *Voyez* JOVE, & BIRON n°. II.

IX. MONTMORENCY, (Henri II, duc de) fils du précédent, né le 30 Avril 1595, fut fait amiral de France dès l'âge de 18 ans. Après avoir battu les Calviniſtes en Languedoc & leur avoir enlevé diverſes places, il les vainquit ſur mer près de Rhé, & reprit cette iſle dont ils s'étoient emparés. Loin de profiter de ſa conquête, il abandonna pour plus de 100,000 écus de munitions, qui lui apparte-

noient légitimement comme amiral. On voulut lui repréſenter que c'étoit un trop grand ſacrifice. *Je ne ſuis pas venu ici*, (répondit-il avec fierté,) *pour gagner du bien, mais pour acquérir de la gloire.* Lorſqu'il ſe livroit à ſon caractere libéral, il ajoutoit : *Je voudrois être empereur, pour en faire davantage.* Il donna une fois deux cents piſtoles à un laboureur qu'il rencontra dans un de ſes voyages, *pour avoir le plaiſir de faire un heureux dans ſa vie.* En 1628, il remporta un avantage conſidérable ſur le duc *de Rohan*, chef des Huguenots. *Montmorency*, envoyé quelque temps après dans le Piémont en qualité de lieutenant-général, attaqua près de Veillane les Eſpagnols, commandés par le prince *Doria*; & quoique avec des forces très-inférieures, il les mit en déroute. Le comte *de Cramail* lui demanda ſi, parmi les haſards du combat, il avoit enviſagé la mort? *J'ai appris*, (répondit-il généreuſement,) *dans l'hiſtoire de mes ancêtres, que la vie la plus glorieuſe eſt celle qui finit au gain d'une bataille; & que l'homme ne l'ayant que pour peu de temps, il faut la rendre la plus éclatante qu'il eſt poſſible.* Cette victoire fut ſuivie de la levée du ſiége de Caſal, & lui mérita le bâton de maréchal de France. Ses proſpérités enflerent ſon courage; il ſe flatta de pouvoir braver la force du cardinal *de Richelieu*. *Gaſton*, duc d'Orléans, auſſi mécontent que lui de ce cardinal, ſe rend auprès de *Montmorency*, gouverneur du Languedoc; & cette province devient dès-lors le théâtre de la guerre. Le roi envoya contre les rebelles, les maréchaux *de la Force* & *de Schomberg*. Celui-ci s'avança près de Caſtelnaudari, avec 2000 hommes de pied & 1200 chevaux. Lorſque les armées furent en préſence, *Montmorency*, qui appercevoit dans le chef de ſon parti une contenance mal aſſurée, lui dit pour le ranimer : *Allons*, MONSIEUR, *voici le jour où vous ſerez victorieux de vos ennemis; mais*, ajouta-t-il, en montrant ſon épée, *il faut la rougir juſqu'à la garde.* Ce diſcours ne faiſant pas l'impreſſion que *Montmorency* déſiroit, cet homme généreux, entraîné par ſon chagrin autant que par ſa valeur, ſe précipite dans les bataillons royaliſtes, y eſt battu & fait priſonnier. Toute la France, pénétrée de ſes ſervices, de ſes vertus, de ſes triomphes, demande inutilement qu'on adouciſſe en ſa faveur la rigueur des lois. L'implacable *Richelieu* veut faire un exemple qui épouvante les grands; & il n'en pouvoit pas faire de plus éclatant que ſur *Montmorency*, l'homme de la France le mieux fait, le plus aimable, le plus brave & le plus magnifique. Le cardinal fait inſtruire ſon procès par le parlement de Toulouſe, & le pourſuit avec chaleur. Les juges interrogent *Guitaut*, pour ſavoir s'il a reconnu le duc dans le combat? *Le feu & la fumée dont il étoit couvert*, (répond cet officier les larmes aux yeux,) *m'ont empêché d'abord de le diſtinguer. Mais voyant un homme qui, après avoir rompu ſix de nos rangs, tuoit encore des ſoldats au ſeptieme, j'ai jugé que ce ne pouvoit être que M.* de Montmorency. *Je ne l'ai ſu certainement, que lorſque je l'ai vu à terre ſous ſon cheval mort.* Parmi les perſonnes qui ſolliciterent la grace de cette victime illuſtre, il y eut un grand ſeigneur qui dit au roi, » qu'il pou» voit juger aux yeux & aux vi» ſages du public à quel point on » déſiroit qu'il lui pardonnât «. *Je crois ce que vous dites*, répondit le prince; *mais conſidérez que je ne ſerois pas roi, ſi j'avois les ſentimens des particuliers. — Il faut qu'il meure*,

dit-il au maréchal *de Matignon.* [*Voy. auſſi* CHATELET.] Il mourut & mourut, en chrétien. Le roi avoit adouci la rigueur de ſon arrêt en permettant qu'il ne fût pas exécuté en public. Cette grace n'en parut pas une à ſon cœur pénétré d'humilité. *Mon Pere*, (dit-il au Pere *Arnoux* Jéſuite, ſon confeſſeur) *je doute lequel des deux je devrois ſouhaiter; d'un côté, le mépris de la mort ſur un grand théâtre & à la vue d'un peuple ſi nombreux, pourroit m'inſpirer une vanité dangereuſe à mon ſalut; d'un autre côté, je voudrois ſouffrir une grande confuſion pour l'expiation entiere de mes péchés.* Le Pere *Arnoux* lui répondit: *Vous fixerez votre irréſolution en vous conformant à la volonté Divine.* Au moment du ſupplice, le duc préſenta les bras au bourreau, afin qu'il les liât; & comme il avoit un crucifix entre les mains, il le remit au Pere *Arnoux*, en lui diſant: *Tenez, mon Pere; il ne faut pas que le juſte ſoit lié avec le coupable.* Il aida au bourreau à rabattre ſa chemiſe. On avoit placé au-deſſus d'une porte la ſtatue de marbre de *Henri le Grand*; elle arrêta ſes regards, & voyant que ſon confeſſeur le conſidéroit, il lui dit: *Mon Pere, je regarde la figure de ce Monarque, qui a été très-bon & très-généreux.* Il continua ſa marche, & monta ſur l'échafaud avec la même hardieſſe que s'il fût allé à une mort glorieuſe: il eut la tête tranchée le 30 Octobre 1632, à 37 ans, dans l'hôtel-de-ville de Toulouſe. Le Pere *Arnoux* fut tellement édifié de cette mort, qu'il dit: *Je m'eſtimerois heureux, ſi Dieu m'accordoit la grace de mourir avec une auſſi parfaite réſignation, que celle que ce Grand homme a fait paroître dans ſes derniers momens. J'ai plus appris à mourir dans le peu de temps que je l'ai aſſiſté, que dans toutes les méditations de ma vie.* Le roi fit appeler ce Jéſuite, pour ſavoir quelques particularités de cette mort. Le Jéſuite, après avoir ſatisfait la curioſité du prince, lui dit: *Sire, Votre Majeſté a fait un grand exemple ſur la terre par la mort du Duc* de Montmorency, *& Dieu, par ſa miſéricorde, en a fait un grand Saint dans le Ciel.* Le roi répondit en ſoupirant: *Je voudrois, mon Pere, avoir contribué à ſon ſalut par des voies plus douces.* Comme il fut décapité au pied de la ſtatue de marbre de *Henri IV*, après de vaines interceſſions auprès de *Louis XIII*, on fit ſur ſa mort les vers ſuivans:

Ante patris ſtatuam, nati implacabilis irâ
Occubui, indigná morte manuque cadens.
Illorum ingemuit neuter, mea fata videndo:
Ora patris, nati pectora marmor erant.

Son ſupplice fut juſte, ou du moins ne parut point inique comme celui de quelques autres que le cardinal *de Richelieu* ſacrifia à ſon ambition & à ſa vengeance; mais la mort d'un homme qui promettoit tant, la terreur des ennemis & les délices des François, rendit le cardinal plus odieux, que n'avoient fait tous les autres attentats de ſon eſprit vindicatif. Le corps du duc fut tranſporté dans l'égliſe de la Viſitation de Moulins, où *Marie-Félice des Urſins*, ſon épouſe, dame illuſtre par ſa vertu & par ſa piété, lui fit dreſſer un magnifique tombeau de marbre. La douleur vive & conſtante de cette nouvelle *Artémiſe*, qui ſe fit religieuſe après ſa mort, prouve aſſez que ſa conſcience lui reprochoit d'avoir contribué par ſes inſinuations à ſa fin déplorable. Le ſieur *du Cros* donna la *Vie* du duc *de Montmorency* en 1642, in-4°. Il y en a une ſeconde,

1699, in-12 : l'une & l'autre assez mal écrites. La Relation de son jugement & de sa mort est dans le *Journal* du cardinal *de Richelieu*, ou dans sa Vie par *le Clerc*, 173, 5 vol. in-12. Les biens de cette maison passerent dans celle de *Condé*, par la sœur du duc *de Montmorency*, [*Charlotte-Marguerite*] qui avoit épousé *Henri II*, prince *de Condé*: [Voyez l'article suivant.] Il subsiste des branches de cette maison dans les Pays-Bas & en France. M. *Déformeaux*, connu par l'*Abrégé* estimé *de l'Histoire d'Espagne*, a donné, en 1764, une *Histoire* intéressante *de la Maison de Montmorency*, à Paris, 5 vol. in-12. *Cotolendi* a fait celle de la *Duchesse de Montmorency*, morte en 1666, Paris, 1684, in-8°. Il y en a une plus récente en deux vol. in-12.

X. MONTMORENCY, (Charlotte-Marguerite de) sœur du précédent, née en 1594, avoit à peine 15 ans lorsqu'elle parut à la cour. Les vieux courtisans, qui, sous *Catherine de Médicis*, avoient vu tant de beautés autour de cette princesse, avouoient qu'ils n'avoient rien vu de plus beau. Ses charmes frapperent vivement *Henri IV*, qui la vit dans un bal. Oubliant sa barbe blanche, & l'âge de *Charlotte*, il conçut une passion » qui eut, dit M. *Mercier*, » tous les symptômes de » la folie. *Bassompierre* briguoit la » main de la jeune beauté ; le roi » lui fit confidence de son amour, » le pressa de renoncer à ce ma» riage, lui promit de le dédom» mager, & *Bassompierre* se désista. » *Henri* en pleura de satisfaction » en le serrant entre ses bras. Il » n'avoit éloigné *Bassompierre* que » parce qu'il avoit prévu qu'il seroit » un mari trop clair-voyant. Il fit » proposer le prince *de Condé* qui sor» toit de l'adolescence. Ce mariage » étoit trop avantageux pour pou» voir être refusé. *Condé* devint (en » 1609) l'époux de la jeune beauté » qui n'avoit pas encore soupçonné » l'hommage du monarque. Les » assiduités du roi, ses libéralités, » ses attentions galantes annoncerent bientôt ses desseins, & *Condé* » fut d'avis d'enlever son épouse à » cette puissante séduction : il l'em» mena d'abord à Chantilly. Le roi » se travestit plusieurs fois, escorté » seulement de deux hommes. Il » partoit du Louvre pour la voir » un instant, s'en retournoit la » nuit au galop, & donnoit un » étrange spectacle à ses courti» sans, qui rioient de le voir avec » sa barbe grise, poursuivre un » enfant de seize ans. L'époux » averti, relégua sa femme au châ» teau de Verneuil, sur les fron» tieres de Picardie, & la fit sur» veiller par sa belle-mere. Le mo» narque plus amoureux que ja» mais, gagna une dame voisine, » qui donna des fêtes à la prin» cesse. Le roi s'y trouva déguisé ; » mais l'impatience & l'indiscré» tion de l'amant trahirent le myf» tere «. Alors le prince indigné emmene sa femme à Bruxelles, où la cour d'Espagne lui prodigua les honneurs & les offres les plus avantageuses. *Henri IV* furieux fait courir après les fugitifs ; il jure d'employer la ruse & la force : il menace les Espagnols de la guerre s'ils ne rendoient le prince & la princesse *de Condé*, qu'il réclame comme princes de son sang. *Condé* craignant d'être enlevé, alla faire un voyage en Italie, d'où il revint après la mort du roi. Quoique le public malin accusât la princesse *de Condé* d'indifférence pour son époux, elle lui donna des preuves du plus sincere attachement. En 1617, n'ayant pu obtenir l'élargissement du prince, qui étoit enfermé à la Bastille, elle

demanda la permiſſion de s'y renfermer avec lui. Elle fut ainſi le conſeil & la conſolation de ſon époux, pendant plus de deux ans que dura ſa détention. De nouvelles intrigues occaſionnerent de nouveaux mécontentemens. *Condé* quitta encore la cour en 1625. La princeſſe y ſervit très-utilement ſa maiſon & ſon mari, & elle montra une fermeté digne de ſon rang. Sa tendreſſe pour l'infortuné maréchal *de Montmorency* ſon frere, décapité à Toulouſe en 1633, pur ſeule lui faire oublier ſa grandeur. On dit que, pour obtenir ſa grace, elle ſe mit aux genoux du cardinal *de Richelieu*, qui, ſans lui rien accorder, crut en faire aſſez, que de ſe jeter lui-même aux genoux de la princeſſe. On rapporte auſſi, que s'étant trouvée au ſervice de ce miniſtre fait à ſa mort, arrivée en 1642, elle dit en ſe rappelant la triſte fin de ſon frere: *Domine, ſi fuiſſes hic, frater meus non fuiſſet mortuus.* Demeurée veuve en 1646, elle mourut à 57 ans, le 2 Décembre 1650, à Châtillon-ſur-Loing, où une fievre violente l'emporta. Son fils *Louis de Bourbon*, IIe du nom, dit *le Grand* CONDÉ, auroit ſeul immortaliſé ſa mere.

MONTMORENCY, *Voyez* BOUTEVILLE ... LUXEMBOURG, n° VI... I. NIVELLE... COLIGNY, n° VI. & EGMONT *vers la fin.*

I. MONTMORT, (Pierre-Raymond de) né à Paris en 1678, d'une famille noble, fut deſtiné au barreau par ſon pere. Dégoûté de cette profeſſion, il ſe retira en Angleterre, d'où il paſſa dans les Pays-Bas, & enſuite en Allemagne. Il revint en France l'an 1699, n'étudia plus que la philoſophie & les mathématiques, ſuivant en tout les conſeils du Pere *Malebranche*, ſon ami & ſon guide. En 1700 il fit un ſecond voyage en Angleterre, qui lui fut plus utile que le premier. A ſon retour il prit l'habit eccléſiaſtique, qu'il quitta en 1706, pour ſe marier avec Mademoiſelle *de Romicourt*, petite-niece de Madame la ducheſſe *d'Angoulême.* Depuis il paſſa la plus grande partie de ſa vie à la campagne, & ſur-tout à ſa terre de Montmort. Il n'en ſortit que pour faire, en 1713, un troiſieme voyage en Angleterre, où il obſerva l'éclipſe ſolaire de cette année. La vie de Paris lui paroiſſoit trop diſtraite, pour des méditations auſſi ſuivies que les ſiennes. Du reſte il ne craignoit pas, (dit *Fontenelle*,) ces diſtractions en détail. Dans la même chambre où il travailloit aux problêmes les plus embarraſſans, on jouoit du clavecin, ſon fils couroit & le lutinoit; & les problêmes ne laiſſoient pas de ſe réſoudre. Le Pere *Malebranche* en a été pluſieurs fois témoin avec étonnement. Ce ſavant eſtimable mourut le 7 Octobre 1719 a Paris, de la petite vérole, à 41 ans, univerſellement regretté. Quand il fut à l'extrémité, on l'envoya recommander aux prieres des trois paroiſſes dont il étoit ſeigneur, & les égliſes retentirent bientôt des gémiſſemens & des cris des payſans. Sa mort, (dit *Fontenelle*,) fut honorée de la même oraiſon funebre. Quoique vif, & ſujet à des coleres d'un moment, ſur-tout quand on l'interrompoit dans ſes études pour lui parler d'affaires; il étoit fort doux, & à ſes coleres ſuccédoit une petite honte & un repentir gai. Il étoit bon maître, même à l'égard des domeſtiques qui l'avoient volé; bon ami, bon mari, bon pere, non-ſeulement pour le fonds du ſentiment, mais, ce qui eſt plus rare, dans tout le détail de ſa vie. Les malheureux chériſſoient en lui un conſolateur,

conſolateur, & les pauvres un pere. *Montmort* avoit été reçu de la ſociété royale de Londres en 1715, & de l'académie des ſciences de Paris en 1716. On a de lui un *Eſſai d'Analyſe ſur les Jeux de haſard*, dont la meilleure édition eſt de 1713, in-4°. Cet ouvrage, fruit de la ſagacité & de la juſteſſe de ſon eſprit, fut reçu très-avidement par les géometres.

II. MONTMORT, *Voyez* V. HABERT.

MONTMOUTH, (Jacques duc de) fils naturel de *Charles II* roi d'Angleterre, né à Roterdam en 1649, fut mené en France à l'âge de 9 ans, & élevé dans la Religion Catholique. Le roi ſon pere ayant été rétabli dans ſes états en 1660, le fit venir à ſa cour, & lui donna des gages de ſa tendreſſe. Il le créa comte *d'Orkenay*, (titre qu'il changea enſuite en celui de *Montmouth*;) le fit duc & pair du royaume d'Angleterre, chevalier de l'ordre de la Jarretiere, capitaine de ſes gardes, & l'admit dans ſon conſeil. Le duc *de Montmouth* ſervit ſon pere avec autant de zele que de ſuccès. Il remporta une victoire ſignalée ſur les rebelles d'Ecoſſe. Il paſſa enſuite au ſervice de la France avec un régiment Anglois, ſe ſignala contre les Hollandois, & fut fait lieutenant-général des armées de France. De retour en Angleterre, il continua de ſe diſtinguer. Envoyé en 1679, en qualité de général, contre les rebelles d'Ecoſſe, il les défit; mais peu de temps après il ſe joignit aux factieux, & trempa même dans une conſpiration formée pour aſſaſſiner le roi *Charles II* ſon pere, & le duc *d'Yorck* ſon oncle. *Charles*, ſollicité par ſa tendreſſe autant que par la bonté de ſon cœur, pardonna à ce fils rebelle. Cet excès de clémence ne changea point ſon cœur, naturellement porté à tous les attentats de l'ambition. Il ſe retira en Hollande pour attendre le moment favorable de faire éclore ſes projets. A peine eut-il appris que le duc *d'Yorck* avoit été proclamé roi ſous le nom de *Jacques II*, qu'il paſſa en Angleterre pour y faire révolter les peuples. Après avoir raſſemblé des troupes, il haſarda le combat contre ſon ſouverain. Il fut vaincu & contraint de ſe ſauver à pied. Deux jours après la bataille, on le trouva dans un foſſé, couché ſur de la fougere. Dès qu'il fut arrêté, il écrivit au roi dans les termes les plus ſoumis pour demander grace, & il obtint la permiſſion de venir ſe jeter aux pieds de *Jacques II*. Rien ne put toucher ce monarque. » *Jacques* avoit (dit M. l'abbé *Millot*) » une occaſion précieuſe de ſe ſignaler par la clémence; mais il » ne montra que de la rigueur. Sa » victoire fut ſuivie des plus barbares exécutions. Le colonel » *Kircke*, ſoldat de fortune, dont » l'ame féroce ne reſpiroit que le » ſang, pouſſa la cruauté juſqu'à » ſe faire un jeu des ſupplices de » ceux qu'il immoloit. Le chef de » juſtice, *Jefferies*, encore plus inhumain, puiſque ſon état devoit » le rendre plus doux, remplit de » carnage les comtés qui avoient » eu part à la révolte. Une dame » Anabaptiſte fut brûlée pour avoir » reçu charitablement dans ſa maiſon un des coupables, & ce malheureux fut ſauvé pour avoir » eu la perfidie de dépoſer contre » elle. Miladi *Lile*, ſans autre crime » que d'avoir auſſi donné retraite » à deux rebelles après le combat, » fut également punie de mort, » quoiqu'elle eût envoyé ſon fils » combattre *Montmouth*. Selon le » Pere *d'Orléans*, *Jacques*, informé » trop tard de ces excès, en té-

» moigna de l'indignation, & ré-
» para autant qu'il put l'injuſtice.
» Mais comment le croire, lorſ-
» qu'on voit l'implacable *Jefferies*
» créé pair à ſon retour, & élevé
» bientôt après à la dignité de chan-
» celier? étrange façon de punir
» un homme trop digne de la haine
» publique «! Le duc *de Montmouth* fut conduit à la tour, d'où il ne ſortit que pour porter ſa tête ſur un échafaud, le 25 Juillet 1685. Il parut ſur ce théâtre ignominieux, avec la grandeur de courage qu'il avoit montrée dans les batailles. M. *de Saint-Foix* a prétendu qu'à la place du duc *de Montmouth* on fit mourir un homme qui lui reſſembloit parfaitement; & que ce duc fut envoyé en France, & enfermé dans une priſon des iſles Sainte-Marguerite avec un maſque de fer. Il conjecture que le duc *de Montmouth* eſt le même que le *Priſonnier maſqué de Fer*, dont nous avons parlé aux mots MASQUE, *&* IV. BEAUFORT; mais ces préſomptions ne ſont pas, à beaucoup près, des preuves concluantes.

I. MONTPENSIER. Il y a eu deux branches de la maiſon de *Bourbon*, qui ont porté ce nom. Voici ce qu'en dit le continuateur de *Ladvocat*, d'après *Moréri* & d'autres généalogiſtes.

La premiere eut pour tige *Louis I de Bourbon*, 3e fils de *Jean I*, duc *de Bourbon*; il mourut en 1486. Son fils *Gilbert* ſe diſtingua ſous *Louis XI* & *Charles VIII*, qu'il ſuivit à Naples; *Ferdinand* d'Aragon le força dans le château neuf de Naples. Il mourut à Pouzzol le 5 Octobre 1496.

Son fils *Charles* fut tué au ſiége de Rome, en 1527, à 38 ans. [*Voyez* II. BOURBON.] Il n'avoit pas d'enfans; mais ſa ſœur *Louiſe*, morte en 1561, épouſa *Louis de Bourbon*, prince de la Roche-ſur-Yon, fils de *Jean* comte de Vendôme.

Ce prince commença la ſeconde branche de *Montpenſier*. Il eut *Louis II* duc *de Montpenſier*. [*Voyez* ci-à-côté le n° II.] Sa femme *Jacqueline de Longwic*, morte en 1561, eut beaucoup de crédit auprès de *François I*, de *Henri II* & de *Catherine de Médicis*. [*Voyez* LONGWIC.] Sa ſeconde femme, *Catherine-Marie de Lorraine*, morte en 1596, à 45 ans, ne figura pas moins dans la Ligue, à laquelle elle étoit fort attachée, à cauſe de ſon frere le duc *de Guiſe*, qui fut aſſaſſiné à Blois. Elle fut un des auteurs du projet de la Ligue. *Brantôme* dit qu'un jour qu'elle jouoit à la prime (car elle étoit grande joueuſe), quelqu'un lui dit de mêler bien les cartes. Elle répondit devant une nombreuſe aſſemblée: *Je les ai ſi bien mêlées, qu'elles ne ſe ſauroient mieux mêler*; en faiſant alluſion à toutes les trames qu'elle avoit ourdies. Elle montra la plus grande haine contre *Henri III*, qui avoit révélé, dit-on, quelques-uns de ſes défauts ſecrets. Pendant que ce prince tenoit Paris aſſiégé, elle parcouroit les rues, conduiſant d'une main les deux fils de ſon frere, & tenant de l'autre une image de *Henri*, qu'elle préſentoit à la populace mutinée pour l'exciter à la révolte. [*Voyez* CLEMENT, n° IX, *&* HENRI, n° XI.] *Louis* n'en eut pas d'enfans; mais de ſa premiere femme il avoit eu *François*. [*Voyez* FRANÇOIS, n° VII.]

Le fils de celui-ci nommé *Henri*, mort en 1608, avoit épouſé *Henriette-Catherine de Joyeuſe*, qui ſe remaria au duc *de Guiſe* en 1611, & mourut en 1656, à 71 ans; mais elle avoit eu du duc *de Montpenſier*, *Marie de Bourbon*, laquelle épouſa *Gaſton* duc d'Orléans, & mourut en 1627; elle eut une fille qui

fait le ſujet du n° III ci-après.

II. MONTPENSIER, (Louis DE BOURBON, duc de) ſouverain de Dombes, prince de la Roche-ſur-Yon, fils de *Louis de Bourbon*, né à Moulins en 1513, ſe ſignala dans les armées ſous les rois *François I* & *Henri II*. Il rendit de grands ſervices à *Charles IX* pendant les guerres civiles, ſoumit les places rebelles du Poitou en 1574, & mourut dans ſon château de Champigny en 1583, à 70 ans, après avoir montré autant de génie pour les affaires que pour l'art militaire.

III. MONTPENSIER, (Anne-Marie-Louiſe *d'Orléans*, plus connue ſous le nom de *Mademoiſelle* de) fille de *Gaſton* duc d'Orléans, naquit à Paris en 1627. Son pere, prince bizarre, impétueux & intrigant, tranſmit ſes défauts à ſa fille. *Mademoiſelle* prit le parti de *Condé* dans les guerres de la Fronde, & eut la hardieſſe de faire tirer ſur les troupes de *Louis XIV* le canon de la Baſtille. Cette action violente la perdit pour jamais dans l'eſprit du roi ſon couſin. Le cardinal *Mazarin*, qui ſavoit combien elle avoit envie d'épouſer une tête couronnée, dit alors : *Ce canon-là vient de tuer ſon mari.* La cour s'oppoſa toujours depuis aux alliances qui lui firent plaiſir, & lui en préſenta d'autres qu'elle ne pouvoit accepter. Après avoir langui juſqu'à 44 ans, cette princeſſe, deſtinée ou propoſée à des ſouverains, (entre autres à *Charles II* roi d'Angleterre) voulut faire, à cet âge, la fortune d'un ſimple gentilhomme. Elle obtint, en 1669, la permiſſion d'épouſer le comte *de Lauzun*, capitaine des Gardes-du-corps & colonel-général des Dragons, à qui elle donnoit ſa main, tous ſes biens eſtimés 20 millions, quatre duchés, la ſouveraineté de Dombes, le comté d'Eu, le palais d'Orléans, qu'on nomme le Luxembourg. Elle ne ſe réſervoit rien, abandonnée toute entiere à l'idée flatteuſe de faire à ce qu'elle aimoit une plus grande fortune, qu'aucun monarque en ait fait à aucun ſujet. Le contrat étoit dreſſé. La reine, le prince *de Condé*, repréſenterent au roi l'injure que cette alliance faiſoit à la famille royale; & *Louis XIV* la défendit après l'avoir permiſe. En vain *Lauzun* ſe flatta de fléchir le roi à force de complaiſances, & *Mademoiſelle* à force de pleurs. Ces amans infortunés furent réduits à ſe faire donner ſecrétement la bénédiction nuptiale. *Lauzun* ayant éclaté contre Mad^e *de Montespan*, à qui il attribuoit en partie ſa diſgrace, fut enfermé pendant dix ans à Pignerol, & n'obtint ſa liberté qu'à condition que *Mademoiſelle* céderoit au duc *du Maine* la ſouveraineté de Dombes & le comté d'Eu. L'élargiſſement de ſon époux, la liberté de vivre avec lui, tranſporta *Mademoiſelle*; mais ſon bonheur ne fut pas de longue durée. *Lauzun* ne vit en elle qu'une femme emportée, jalouſe, brûlant de tous les feux de la jeuneſſe, dans un âge où ils s'éteignent ordinairement; & elle ne vit en lui qu'un indiſcret, un infidelle, un ingrat & un menteur. Ses bienfaits ne furent payés que par la plus noire ingratitude. *Lauzun* exerça ſur elle un tel empire, qu'on prétend qu'un jour, revenant de la chaſſe, il lui dit : *Louiſe d'Orléans, tire-moi mes bottes.* Cette princeſſe s'étant récriée ſur cette inſolence, il fit du pied un mouvement qui étoit le dernier des outrages. Le lendemain il revint au Luxembourg; mais la femme de *Lauzun* ſe rappela enfin qu'elle avoit failli à être celle d'un empereur, & en prit l'air & le ton : *Je vous défends*, lui dit-elle, *de vous préſenter jamais devant moi...*

Mademoiſelle, après avoir paſſé le commencement de ſa vie dans les plaiſirs & les intrigues, le milieu dans les amours & les chagrins, en paſſa la fin dans la dévotion & l'obſcurité. Elle mourut en 1693, à 66 ans, peu regrettée, & preſque entierement oubliée. On a d'elle des *Mémoires*, dont l'édition la plus complete eſt celle d'Amſterdam, (Paris) 1735, en 8 vol. in-12. Ces Mémoires ſont plus d'une femme occupée d'elle, dit l'auteur du *Siecle de Louis XIV*, que d'une princeſſe témoin de grands événemens; mais, à travers mille minuties, on y trouve des choſes curieuſes, & le ſtyle en eſt aſſez pur. Il y a dans l'édition que nous avons indiquée: I. Un *Recueil des Lettres de Mademoiſelle de Montpenſier à Madame de Motteville*, & de celle-ci à cette princeſſe. II. Les *Amours de Mademoiſelle* & du comte *de Lauzun*. III. Un *Recueil* des portraits du roi, de la reine & des autres perſonnes de la cour: quelques-uns de ces portraits ſont bien faits & intéreſſans: d'autres ſont trop vagues & ſentent la flatterie. IV. Deux Romans compoſés par *Mademoiſelle*: l'un intitulé la *Relation de l'Iſle imaginaire*; & l'autre, la *Princeſſe de Paphlagonie*. La narration en eſt aiſée, & la critique qu'ils renferment eſt aſſez bien enveloppée. Le *Cyrus* du dernier Roman eſt M. le *Prince*, mort en 1686; & la Reine des Amazones eſt Mlle *de Montpenſier*.

MONTPER, (Joſſe) peintre de l'école Flamande, né vers l'an 1580, mourut vers le milieu du dernier ſiecle. Il a excellé dans le payſage. Ce maître n'a point imité le précieux fini des peintres Flamands. Il a affecté un goût heurté, & une ſorte de négligence. Cependant il n'eſt point de tableaux qui faſſent plus d'effet à une certaine diſtance, & qui offrent une plus grande étendue à l'imagination, par l'art avec lequel il a ſu dégrader les teintes. On lui reproche de prodiguer le jaune dans les couleurs locales, & d'avoir une touche maniérée. *Jacques Fouquieres* a été ſon diſciple.

I. MONTPEZAT, (Antoine de Lettes, dit *des* PREZ, ſeigneur de) n'étoit que ſimple gendarme dans la compagnie du maréchal *de Foix*. Priſonnier à la bataille de Pavie, il ſe préſenta ſi à-propos & de ſi bon cœur, pour ſervir à *François I* de valet de chambre dans ſa priſon, que ce prince prit confiance en lui, & l'envoya porter en France des ordres ſecrets à la régente. Cette aventure fit la fortune de *Montpezat*. Il fut l'un des huits otages que fournit le roi *François I* à *Henri VIII* roi d'Angleterre, lors de la reddition de Tournai à la France. Il ſe trouva au ſiége de Naples en 1528. Il défendit Feſſan, petite ville de Piémont, contre une armée Impériale, en 1536. Les aſſurances qu'il donna d'un heureux ſuccès, firent entreprendre le ſiége de Perpignan en 1541; mais ſon peu de prévoyance fut cauſe qu'on le leva. Cette faute n'empêcha point qu'il ne fût maréchal de France en 1543. Il mourut le 25 Juin de l'année ſuivante. La fortune lui avoit inſpiré une hauteur qu'il accompagnoit quelquefois de plaiſanteries ameres. Etant aux bains de Béarn, où ſe trouva auſſi la reine *Marguerite* de Navarre, il lui adreſſa quelques railleries offenſantes, qui firent dire à cette princeſſe: *Si je ne reſpectois le Roi de France à qui vous appartenez, je vous ferois bientôt ſortir de mes terres.* — *Madame*, répondit Montpezat, *il ne faudroit pas aller bien loin pour cela.*

II. MONTPEZAT, *Voyez* LOGNAT.

MONTPLAISIR, (René de Bruc) d'une famille noble de Bretagne, étoit oncle du maréchal *de Créqui*. Il paſſe pour avoir eu quelque part aux ouvrages de la comteſſe *de la Suze*, à laquelle il fut très-attaché. On a de lui des *Poéſies*, 1759, in-12, parmi leſquelles ſon *Temple de la Gloire* tient le premier rang. Il eſt adreſſé au duc *d'Enguien* (depuis le Grand *Condé*,) à l'occaſion de la bataille de Nortlingue qu'il avoit gagnée ſur le général *Mercy*. *Montplaiſir* avoit ſervi avec diſtinction ſous ce prince. C'étoit un homme d'un eſprit facile & d'un caractere aimable. Il mourut vers 1673, lieutenant-de-roi à Arras... Il ne faut pas le confondre avec *Caillavet* de MONTPLAISIR, avocat au parlement de Bourdeaux, très-plat rimailleur. Il vivoit vers 1634, année de la 2e édition de ſes *Poéſies*, in-12.

MONTRÉAL, (Jean de) *Voyez* MULLER.

MONTRÉSOR, *Voyez* II. BOURDEILLE & BUEIL.

MONTREVEL, *Voyez* BAUME, n° III.

MONTREUIL, *V.* III. EUDES.

I. MONTREUIL, (Matthieu de) poëte François, né à Paris, eut une jeuneſſe fort diſſipée. Après avoir dépenſé ſon bien en voyages & en plaiſirs, il ſervit en qualité de ſecrétaire auprès de *Coſnac*, évêque de Valence, qu'il ſuivit à Aix, lorſqu'il fut nommé à l'archevêché de cette ville. *Montreuil* y mourut en 1691, à 71 ans. Ce poëte avoit de la facilité & du naturel; mais il affecta trop d'inſérer ſes vers dans les recueils qui paroiſſoient de ſon temps. *Boileau* du moins lui reproche cette affectation :

On ne voit point mes vers à l'envi de Montreuil,
Groſſir impunément les feuillets d'un recueil.

Mais *la Monnoie* prétend que *Montreuil* ne donna jamais dans ce ridicule. On a de lui pluſieurs *Pieces de Poéſie*, qu'il recueillit lui-même, in-12, 1666. On y trouve de fort jolis Madrigaux. *Montreuil* étoit un de ces écrivains ingénieux & faciles, incapables du grand, mais qui peuvent réuſſir dans le genre médiocre. Né avec un caractere gai, un cœur tendre, une phyſionomie heureuſe, il plut aux dames & les chanta toute ſa vie. Ses *Lettres* peuvent paſſer pour un journal amoureux.

II. MONTREUIL *ou* MONTEREUIL, (Bernardin de) Jéſuite, ſe diſtingua dans ſon corps par ſes talens pour la chaire & pour la direction. Nous avons de lui une excellente *Vie de* JESUS-CHRIST, revue & retouchée par le Pere *Brignon*. Cette Vie peut tenir lieu d'une bonne Concorde des Evangiles. Elle a été réimprimée à Paris en 1741, en 3 vol. in-12. L'auteur a conſervé, autant qu'il a pu, cette onction divine, qui eſt au-deſſus de tous les vains ornemens de l'eſprit.

MONTREUX, (Nicolas de) gentilhomme du Mans, qui prit le nom d'*Ollenix du Monſacré*, mort vers 1608, à 47 ans, eut pour pere un maître des requêtes de la maiſon de *Monſieur* frere du roi. C'étoit un inſipide romancier, un poëte dramatique bourſouflé, & un plat hiſtorien. On a de lui: I. Des Romans, *Criniton & Lydie*, in-8°. *Cléandre & Domiphile*, in-12. Les *Bergeries de Juliette*, 5 vol. in-8°. II. *Hiſtoire des Turcs*, 1608, in-4°. III. Pluſieurs pieces de théâtre: *Annibal*, *Diane*, *Iſabelle*, *Cléopâtre*, le jeune *Cyrus*, *Arimene*, *Sophonisbe*, *Joſeph* le chaſte, *Camma*, &c.

MONTROSS, (Jacques Graham, comte & duc de) généraliſſime & vice-roi d'Ecoſſe pour

Charles I, roi d'Angleterre, défendit généreuſement ce prince contre les rebelles de ſon royaume. Il ſe diſtingua à la bataille d'Yorch, vainquit pluſieurs fois *Cromwell*, & le bleſſa de ſa propre main. La fortune l'ayant abandonné en Angleterre, il paſſa en Ecoſſe, employa ſon bien & ſon crédit à lever une armée; prit Perth & Aberden en 1644, battit le comte *d'Argyle*, & ſe rendit maître d'Edimbourg. *Charles I* s'étant remis entre les mains des Ecoſſois, ils firent donner ordre au comte *de Montroſs* de déſarmer. Ce grand homme obéit à regret, & abandonna l'Ecoſſe à la fureur des factieux. Inutile en Angleterre, il ſe retira en France, & de là en Allemagne, où il ſignala ſon courage à la tête de 12000 hommes, en qualité de maréchal de l'empire... Le roi *Charles II*, voulant faire une tentative en Ecoſſe, le rappela, & l'envoya avec un corps de 14 à 15000 hommes. Le comte *de Montroſs* s'y rendit maître des iſles Orcades, & deſcendit à terre avec 4000 hommes. Mais ayant été défait, il fut obligé de ſe cacher dans des roſeaux, déguiſé en payſan. La faim le contraignit de ſe découvrir à un Ecoſſois, nommé *Brimm*, qui avoit autrefois ſervi ſous lui. Ce malheureux le vendit au général *Leſley*, qui le fit conduire à Edimbourg, où, couvert de lauriers, & victime de ſa fidélité envers ſon ſouverain, il fut pendu & écartelé au mois de Mars 1650. *Charles II*, parvenu à la couronne, rétablit la mémoire de ce fidelle ſujet. *Montroſs* étoit un de ces hommes extraordinaires, dont les ſuccès & les aventures tiennent plus du roman que de l'hiſtoire. Son activité, ſa valeur, ſon zele pour ſon roi, le mettent au premier rang des héros & des citoyens. Son courage tenoit de cette audace, qui déconcerte les meſures des guerriers méthodiques. *Cromwell* l'éprouva pluſieurs fois; &, ſi la couronne eût pu être ſoutenue ſur la tête de *Charles I*, c'étoit par *Montroſs*.

MONTSACRÉ, *Voyez* MONTREUX.

MOOR, (Antoine) peintre, natif d'Utrecht, mourut à Anvers en 1597, âgé de 56 ans. On l'appelle auſſi le *Chevalier de Moor*, parce que ſon mérite le fit décorer de ce titre par un prince ſouverain. Le ſéjour qu'il fit en Italie, & ſur-tout à Veniſe, forma ſon goût, & lui donna une maniere qui fit rechercher ſes ouvrages. Il fut déſiré dans les cours d'Eſpagne, de Portugal & d'Angleterre. Ses *Tableaux* ſont rares & fort chers. Il a excellé à peindre le portrait; il a auſſi très-bien traité quelques ſujets d'hiſtoire. Ce peintre a rendu la nature avec beaucoup de force & de vérité; ſon pinceau eſt gras & moëlleux; & ſa touche ferme & vigoureuſe. On voit pluſieurs *Portraits* de ſa main dans la collection du Palais-Royal.

MOORTON, *Voy.* MORTON.

MOPINOT, (Simon) Bénédictin de Saint-Maur, né à Reims en 1686, profeſſa les humanités dans ſon ordre avec beaucoup de ſuccès. Il ne fut pas moins attentif à inſpirer à ſes éleves l'amour de la vertu, que le goût de la belle littérature. On a de lui des *Hymnes*, qu'on chante encore dans pluſieurs maiſons de ſa congrégation. Elles ſont pleines de ſentimens affectueux, & préférables à cet égard à celles de *Santeuil*, auxquelles elles ſont inférieures pour l'énergie & la vivacité des images. Ce ſavant Bénédictin a travaillé avec Dom *Couſtant* à la

collection des *Lettres des Papes*, dont il a fait l'Epître dédicatoire & la Préface. Cette Préface ayant déplu à la cour de Rome, Dom *Mopinot* la défendit par pluſieurs *Lettres*. Il a fait encore l'Epître dédicatoire qui eſt à la tête du *Theſaurus Anecdotorum*. Il avoit achevé le 2e vol. de la collection des Lettres des Papes, lorſqu'il mourut. L'enjouement de ſon caractere & l'innocence de ſes mœurs, lui concilioient l'amitié & l'eſtime de tous ceux qui le connoiſſoient. Il ſortoit rarement de ſon cloître, & lorſqu'il ſortoit, il étoit au dehors ce qu'il étoit au-dedans, modeſte, humble, recueilli. Il fut tourmenté, juſqu'à ſa mort, de ſcrupules que ſa vertu auroit dû calmer. Tant de peines d'eſprit & de corps l'épuiſerent de bonne heure, & il mourut en 1724, âgé ſeulement de 39 ans.

MOPSUESTE, *Voy.* THEODORE, n° IV.

MOPSUS, fils d'*Apollon* & de *Manto*, fameux devin du Paganiſme, vivoit du temps de *Calchas*, [*Voyez* ce mot,] qu'il ſurpaſſa en pénétration. Il y eut auſſi un Roi d'Athenes, de ce nom.

MORABIN, (Jacques) ſecrétaire du lieutenant-général de police de Paris, étoit de la Fleche. Il mourut le 9 Septembre 1762, avec la réputation d'un homme ſavant. On a de lui : I. La Traduction du *Traité des Lois de Cicéron*, in-12; & du *Dialogue des Orateurs*, attribué à *Tacite*, 1722, in-12. II. *Hiſtoire de l'exil de Cicéron*, in-12, morceau aſſez eſtimé. III. *Hiſtoire de Cicéron*, 1745, en 2 vol. in-4°. L'ouvrage précédent avoit été traduit en anglois; mais celui-ci n'a pas eu le même avantage, quoiqu'écrit avec aſſez de ſavoir, de clarté & de méthode. IV, *Nomenclator Ciceronianus*, 1757, in-12. Perſonne n'avoit plus médité *Cicéron* que l'auteur, & ce petit livre peut être utile. V. Traduction du *Traité de la Conſolation*, de *Boece*, 1753, in-12, faite avec exactitude.

MORAINVILLIERS D'ORGEVILLE, (Louis de) natif du dioceſe d'Evreux, entra dans la maiſon de Sorbonne en 1607, & dix ans après dans la congrégation de l'Oratoire. Son neveu, *Harlay de Sancy*, ayant été nommé évêque de Saint-Malo, il le ſuivit en qualité de grand-vicaire, & mourut en cette ville l'an 1654. Son principal ouvrage a pour titre : *Examen Philoſophiæ Platonicæ*, Saint-Malo, 2 vol. in-8°, 1730 & 1755.

MORALÈS, (Ambroiſe) prêtre de Cordoue, mort en 1590, à 77 ans, contribua beaucoup à rétablir en Eſpagne le goût des belles-lettres, que les chicanes ſcolaſtiques avoient affoibli. *Philippe II* le nomma ſon hiſtoriographe, & l'univerſité d'Alcala lui confia une de ſes chaires. Sa vertu & ſon eſprit brillerent dans ce poſte. On a de lui : I. La *Chronique générale d'Eſpagne*, qui avoit été commencée par *Florian de Zamora*, en eſpagnol, 1533 & 1586, 2 vol. in-fol.; ouvrage eſtimé qui ne va que juſqu'à *Vérémond III*. *Sandoval* le continua par ordre exprès de *Philippe III*, juſqu'à *Alphonſe VII*. II. Des *Scholies* en latin ſur les ouvrages de Saint Euloge de Cordoue. *Moralès* avoit d'abord été Dominicain; mais il fut, dit-on, obligé de ſortir de cet ordre, parce qu'une piété mal-entendue lui fit imiter l'action d'*Origene*.

MORAN, *Voyez* MAURAN.

I. MORAND, (Pierre de) né à Arles en 1701, d'une famille

Charles I, roi d'Angleterre, défendit généreuſement ce prince contre les rebelles de ſon royaume. Il ſe diſtingua à la bataille d'Yorch, vainquit pluſieurs fois *Cromwell*, & le bleſſa de ſa propre main. La fortune l'ayant abandonné en Angleterre, il paſſa en Ecoſſe, employa ſon bien & ſon crédit à lever une armée; prit Perth & Aberden en 1644, battit le comte *d'Argyle*, & ſe rendit maître d'Edimbourg. *Charles I* s'étant remis entre les mains des Ecoſſois, ils firent donner ordre au comte *de Montroſs* de [illegible] mer. Ce grand homme obligea, & abandonna l'Ecoſſe à la fureur des factieux. Il paſſa en Angleterre, il ſe retira [illegible] a la de là en Allemagne [illegible] iece. A ſon courage à la tê[illegible] mes, en qualité [illegible], *réuſſir eſt des* l'empire... Le [illegible] lant faire une [illegible] le rappela [illegible] corps de [illegible] comte d[illegible] tre des [illegible] à terr[illegible] aya[illegible] ca[illegible]

... ...ur des mains. Un ſpectateur, ... n'a pas entendu, demanda ... ce donc ce vers qu'on ap... bolition mat? » Je n'ai pas trop ... bien oui, (dit ſon voiſin); mais, ... vue de pays, je crois que ... c'eſt:

... des mortels, reſſuſciter des ... Dieux «.

Cette piece, extrêmement compliquée, & faite ſur le modele d'Héraclius, eſt pleine de traits de force & de génie. On n'en put pas bien ſaiſir l'intrigue, & cet embarras, joint à une plaiſanterie du parterre, la fit tomber. Dans une des plus belles ſcenes de la piece, un moine déguiſé, appercevant un acteur qui venoit avec une lettre à la main, & qui s'efforçoit de ſe faire jour à travers la foule, s'écria: *Place au Facteur!* Cette mauvaiſe plaiſanterie excita de tels éclats de rire, que les comédiens ne purent plus

Son courage [illegible] il eut dace, qui [illegible] mere lui des guerri[illegible] ublia con... well l'ép[illegible] pli d'hor... ſi la ce[illegible] engea par ſa tenue [illegible] *'Eſprit de di...* par [illegible] ſa belle-mere [illegible] e nom de *Ma...* [illegible] ne de ſes meil... [illegible] dialogue en eſt [illegible] racteres ſont bien [illegible] elui de *Madame Orgon* [illegible] é. On le dit à l'auteur, [illegible] avança ſur le théâtre pour [illegible] ver au public que ce caractere n'étoit que trop réel. On rit beaucoup de cette folie; & lorſqu'*Arlequin*, à la fin du ſpectacle, annonça l'*Eſprit de divorce*, on cria: *Avec le Compliment de l'Auteur.* Le poëte Provençal, piqué, jeta ſon chapeau dans le parterre, en diſant tout haut: *Celui qui veut voir l'Auteur, n'a qu'à lui rapporter ſon chapeau.* Sur quoi quelqu'un dit aſſez plaiſamment, que l'*Auteur ayant perdu la tête, il n'avoit plus beſoin de chapeau.*.. *Morand* donna encore au théâtre quelques pieces, qui furent mal reçues. On les trouve dans le recueil de ſes Œuvres, imprimé en trois vol. in-12. Ce recueil mérite d'être lu, quoiqu'il n'offre ni grace, ni chaleur, ni ſublime de poéſie; mais il y a de l'eſprit, des idées & du ſens. En 1749, *Morand* fut nommé correſpondant littéraire du roi de Pruſſe; mais, toujours en butte aux traits du ſort, il ne conſerva cette place qu'environ huit mois. *Morand* ne fut heureux, ni en littérature, ni en mariage, ni au jeu, ni en bonnes fortunes. Un trait du malheur qui le pourſuivoit, c'eſt que toutes ſes dettes ſe trouvoient acquittées à la fin de l'année qu'il mourut, & qu'au premier Janvier ſuivant, il touchoit le 1er. quartier de 1000 li-

reſtoient. Il
à 56 ans,
un ex-
t nul
vi-

.-Fran-
, & chi-
.-habile, na-
Avril 1697. Il
cterre l'an 1729,
ure de la pratique du
Cheſelden, ſur-tout dans
ation de la taille. L'hom-
age qu'il rendit à ce grand homme, lui fut rendu avec uſure, par l'affluence des éleves qui le prierent de les diriger dans leurs études. Il fut ſucceſſivement premier chirurgien de la Charité, & chirurgien-major des Gardes-Françoiſes, directeur & ſecrétaire de ſa compagnie, enfin décoré du cordon de Saint-Michel en 1751. Membre de l'académie des ſciences en 1721, il le devint de celle de Londres & de beaucoup d'autres. On a de lui : I. *Traité de la Taille au haut appareil*, Paris 1728, in-12, en anglois, par Douglas, Londres, 1729. II. *Eloge hiſtorique de M. Maréchal*, chirurgien du roi de France; Paris, 1737, in-4°. III. *Diſcours dans lequel on prouve qu'il eſt néceſſaire au Chirurgien d'être lettré*, 1743. IV. *Recueil d'expériences & d'obſervations ſur la Pierre*, 1743, 2 vol. in-12. V. Le ſecond & 3e volume de l'*Hiſtoire de l'Académie de Chirurgie*. VI. *Opuſcules de Chirurgie*, 1768-1772, 2 vol. in-4°. On lit avec plaiſir & avec fruit pluſieurs de ſes *Mémoires* dans la collection de l'académie des ſciences & dans celle de l'académie de chirurgie. Il mourut le 21 Juillet 1773, à 76 ans. La ſûreté de ſon commerce, les agrémens de ſon caractere, & ſes connoiſſances, faiſoient rechercher ſa ſociété. Il ne faut pas le confondre avec *Jean-François* Mo-D ſon fils, né à Paris en 1726, profeſſeur d'anatomie, médecin de *Staniſlas* roi de Pologne, duc de Lorraine. C'eſt de lui qu'eſt : I. L'article du *Charbon de terre & de ſes mines*, qui forme le quarantieme cahier des Arts de l'académie des ſciences. II. Le *Mémoire ſur la nature, les effets, propriétés & avantages du Charbon de terre*, &c. Paris, 1770, in-12, avec figures. Pour acquérir des connoiſſances d'autant plus ſûres ſur ce foſſile, il s'étoit rendu à Liége où il ſe trouve en quantité. III. L'*Hiſtoire de la maladie de la femme Supiot*, dont les os s'étoient amollis, 1752, in-12. IV. L'*Eclairciſſement ſur la maladie d'une fille de Saint-Geoſme*, près de Langres, 1754, &c.

MORATA, *ou* MORETA, (Olympia Fulvia) née à Ferrare en 1526, embraſſa le Luthéraniſme, & épouſa *Gruntler*, profeſſeur de médecine à Heidelberg. Elle enſeigna enſuite publiquement en Allemagne les lettres grecques & latines, comme *Caſſandre Fidele* les avoit enſeignées en Italie. On a d'elle des *Vers Grecs* & *Latins*, qui ont mérité l'eſtime des ſavans. Cette femme illuſtre mourut en 1555, à 29 ans, également célebre par ſon eſprit & par ſes mœurs. Ses *Œuvres* ont été imprimées avec celles de *Celius Curion*, à Baſle, en 1562, in-8°.

MORAVIE, (Les FRERES de) *Voy.* II. HUTTEN.

noble, fit paroître de bonne heure beaucoup de goût pour la poésie. Il voulut joindre les plaisirs de l'hymen à ceux d'*Apollon*; mais ayant rencontré une belle-mere qui étoit une furie, il abandonna sa femme & ses biens, & vint à Paris, où il se livra aux plaisirs de l'esprit & à ceux de l'amour. Il fit représenter, en 1737, *Teglis*, tragédie qui eut quelque succès. Cette piece offre des situations nobles & touchantes, & beaucoup d'intelligence de l'art dramatique; il ne lui manque, ainsi qu'aux autres productions du même auteur, qu'un coloris plus brillant. *Morand* donna ensuite *Childeric*. Il arriva une chose assez singuliere à la 1re représentation de cette piece. A ce vers,

Tenter est des mortels, réussir est des Dieux.

on battit des mains. Un spectateur, qui ne l'avoit pas entendu, demanda quel étoit donc ce vers qu'on applaudissoit tant? » Je n'ai pas trop » bien ouï, (dit son voisin); mais, » à vue de pays, je crois que » c'est:

Enterrer des mortels, ressusciter des Dieux «.

Cette piece, extrêmement compliquée, & faite sur le modele d'*Héraclius*, est pleine de traits de force & de génie. On n'en put pas bien saisir l'intrigue, & cet embarras, joint à une plaisanterie du parterre, la fit tomber. Dans une des plus belles scenes de la piece, un moine déguisé, appercevant un acteur qui venoit avec une lettre à la main, & qui s'efforçoit de se faire jour à travers la foule, s'écria: *Place au Facteur!* Cette mauvaise plaisanterie excita de tels éclats de rire, que les comédiens ne purent plus se faire entendre... *Morand* eut d'autres chagrins: sa belle-mere lui intenta un procès, & publia contre lui un *Factum* rempli d'horreurs. Le poëte s'en vengea par sa comédie intitulée: L'*Esprit de divorce*. Il y tourna sa belle-mere en ridicule, sous le nom de *Madame Orgon*. C'est une de ses meilleures pieces. Le dialogue en est vif, & les caracteres sont bien soutenus. Celui de *Madame Orgon* parut outré. On le dit à l'auteur, qui s'avança sur le théâtre pour prouver au public que ce caractere n'étoit que trop réel. On rit beaucoup de cette folie; & lorsqu'*Arlequin*, à la fin du spectacle, annonça l'*Esprit de divorce*, on cria: *Avec le Compliment de l'Auteur.* Le poëte Provençal, piqué, jeta son chapeau dans le parterre, en disant tout haut: *Celui qui veut voir l'Auteur, n'a qu'à lui rapporter son chapeau.* Sur quoi quelqu'un dit assez plaisamment, que l'*Auteur ayant perdu la tête, il n'avoit plus besoin de chapeau.* *Morand* donna encore au théâtre quelques pieces, qui furent mal reçues. On les trouve dans le recueil de ses Œuvres, imprimé en trois vol. in-12. Ce recueil mérite d'être lu, quoiqu'il n'offre ni grace, ni chaleur, ni sublime de poésie; mais il y a de l'esprit, des idées & du sens. En 1749, *Morand* fut nommé correspondant littéraire du roi de Prusse; mais, toujours en butte aux traits du sort, il ne conserva cette place qu'environ huit mois. *Morand* ne fut heureux, ni en littérature, ni en mariage, ni au jeu, ni en bonnes fortunes. Un trait du malheur qui le poursuivoit, c'est que toutes ses dettes se trouvoient acquittées à la fin de l'année qu'il mourut, & qu'au premier Janvier suivant, il touchoit le 1er quartier de 1000 li-

vres de rente qui lui reſtoient. Il expira le 3 Août 1757, à 56 ans, épuiſé par ſes excès. Avec un extérieur doux, ce poëte n'avoit nul agrément, nul uſage, nulle vivacité d'eſprit dans le monde; ſon parler étoit lourd, ſes manieres gauches, ſa contenance embarraſſée. Mais il avoit l'eſprit aſſez juſte, & des idées ſaines & profondes ſur le théâtre. On peut le compter parmi les écrivains de la ſeconde claſſe.

II. MORAND, (Sauveur-François) fils de chirurgien, & chirurgien lui-même très-habile, naquit à Paris le 2 Avril 1697. Il paſſa en Angleterre l'an 1729, pour s'inſtruire de la pratique du fameux *Cheſelden*, ſur-tout dans l'opération de la taille. L'hommage qu'il rendit à ce grand homme, lui fut rendu avec uſure, par l'affluence des éleves qui le prierent de les diriger dans leurs études. Il fut ſucceſſivement premier chirurgien de la Charité, & chirurgien-major des Gardes-Françoiſes, directeur & ſecrétaire de ſa compagnie, enfin décoré du cordon de Saint-Michel en 1751. Membre de l'académie des ſciences en 1722, il le devint de celle de Londres & de beaucoup d'autres. On a de lui: I. *Traité de la Taille au haut appareil*, Paris 1728, in-12, en anglois, par Douglas, Londres, 1729. II. *Eloge hiſtorique de M. Maréchal*, chirurgien du roi de France; Paris, 1737, in-4°. III. *Diſcours dans lequel on prouve qu'il eſt néceſſaire au Chirurgien d'être lettré*, 1743. IV. *Recueil d'expériences & d'obſervations ſur la Pierre*, 1743, 2 vol. in-12. V. Le ſecond & 3° volume de l'*Hiſtoire de l'Académie de Chirurgie*. VI. *Opuſcules de Chirurgie*, 1768-1772, 2 vol. in-4°. On lit avec plaiſir & avec fruit pluſieurs de ſes *Mémoires* dans la collection de l'académie des ſciences & dans celle de l'académie de chirurgie. Il mourut le 21 Juillet 1773, à 76 ans. La ſûreté de ſon commerce, les agrémens de ſon caractere, & ſes connoiſſances, faiſoient rechercher ſa ſociété. Il ne faut pas le confondre avec *Jean-François* MORAND ſon fils, né à Paris en 1726, profeſſeur d'anatomie, médecin de *Staniſlas* roi de Pologne, duc de Lorraine. C'eſt de lui qu'eſt: I. L'article du *Charbon de terre & de ſes mines*, qui forme le quarantieme cahier des Arts de l'académie des ſciences. II. Le *Mémoire ſur la nature, les effets, propriétés & avantages du Charbon de terre*, &c. Paris, 1770, in-12, avec figures. Pour acquérir des connoiſſances d'autant plus ſûres ſur ce foſſile, il s'étoit rendu à Liége où il ſe trouve en quantité. III. L'*Hiſtoire de la maladie de la femme Supiot*, dont les os s'étoient amollis, 1752, in-12. IV. L'*Eclairciſſement ſur la maladie d'une fille de Saint-Geoſme*, près de Langres, 1754, &c.

MORATA, *ou* MORETA, (Olympia Fulvia) née à Ferrare en 1526, embraſſa le Luthéraniſme, & épouſa *Gruntler*, profeſſeur de médecine à Heidelberg. Elle enſeigna enſuite publiquement en Allemagne les lettres grecques & latines, comme *Caſſandre Fidele* les avoit enſeignées en Italie. On a d'elle des *Vers Grecs & Latins*, qui ont mérité l'eſtime des ſavans. Cette femme illuſtre mourut en 1555, à 29 ans, également célebre par ſon eſprit & par ſes mœurs. Ses *Œuvres* ont été imprimées avec celles de *Cœlius Curion*, à Baſle, en 1562, in-8°.

MORAVIE, (Les FRERES de) *Voy.* II. HUTTEN.

MORDAUNT, *Voyez* PETERSBOROUGH.

I. MOREAU, (René) habile docteur & profeſſeur royal en médecine & en chirurgie à Paris, natif de Montreuil-le-Bellai en Anjou, mort le 17 Octobre 1656, à 69 ans, a donné : I. Une édition de l'*Ecole de Salerne*, avec de bonnes obſervations, Paris, 1625, in-8°. II. Un *Traité du Chocolat*, Paris, 1643, in-4°.

II. MOREAU *de Brasey*, (Jacques) né à Dijon en 1663, capitaine de cavalerie, mort à Briançon vers l'an 1722, âgé de 60 ans, eſt auteur : I. Du *Journal de la Campagne de Piémont*, en 1690 & 1691. II. Des *Mémoires Politiques, Satiriques & amuſans*, 1716, 3 vol. in-12. III. De la ſuite du *Virgile traveſti*, 1706, in-12 : mauvaiſe continuation d'un mauvais ouvrage. — Il faut le diſtinguer d'un autre MOREAU, (Etienne) également poëte & Dijonnois comme le précédent. Il eſt auteur de pluſieurs pieces de poéſie, que leur élégante ſimplicité rend eſtimables. Elles parurent à Lyon en 1667, ſous ce titre : *Nouvelles Fleurs du Parnaſſe... Etienne* mourut en 1699, à 60 ans.

III. MOREAU, (Jacques) habile médecin, né à Chalons-ſur-Saône en 1647, diſciple & ami du fameux *Guy-Patin*, s'attira la jalouſie & la haine des anciens médecins, par les *Theſes* publiques qu'il ſoutint contre de vieux préjugés. On l'accuſa d'avoir avancé des erreurs ; mais il ſe défendit d'une maniere victorieuſe. Cet habile homme mourut en 1729, à 82 ans. On lui doit : I. Des *Conſultations ſur les Rhumatiſmes*. II. Un *Traité Chimique* de la véritable connoiſſance des *Fievres* continues, pourprées & peſtilentielles, avec les moyens de les guérir. III. Une *Diſſertation phyſique ſur l'Hydropiſie* ; & d'autres ouvrages eſtimés.

IV. MOREAU, (Jean-Baptiſte) muſicien d'Angers, alla chercher la fortune à Paris, où ſes talens la lui firent rencontrer. Il vint même à bout de ſe gliſſer à la toilette de Mad^e. la dauphine *Victoire de Baviere*. Cette princeſſe aimoit la muſique : *Moreau* s'offrit de chanter un petit air : il chanta, & il plut. Son nom parvint par ce moyen aux oreilles du Roi, qui voulut voir *Moreau*. Il chanta pluſieurs airs, dont ſa majeſté fut ſi contente, qu'elle le chargea auſſitôt de faire un divertiſſement pour Marly, qui 2 mois après fut exécuté & applaudi de toute la cour. *Moreau* fut auſſi chargé de faire la muſique pour les intermedes des Tragédies d'*Eſther*, d'*Athalie*, de *Jonathas*, & de pluſieurs autres morceaux pour la maiſon de Saint-Cyr. Ce muſicien excelloit ſur-tout à rendre toute l'expreſſion des ſujets & des paroles qu'on lui donnoit. Le poëte *Lainez*, à qui il s'attacha, lui fournit des Chanſons & de petites Cantatilles qu'il mit en muſique, mais qui ne ſont pas gravées. Il mourut à Paris en 1733, à 78 ans.

MOREAU, *Voy.* MAUPERTUIS & MAUTOUR.

I. MOREL, (Fréderic) celebre imprimeur du roi, & ſon interprete dans les langues grecque & latine, fut héritier de *Vaſcoſan*, dont il avoit épouſé la fille. Il étoit né en Champagne ; & il mourut à Paris le 7 Juillet 1583, dans un âge aſſez avancé.

II. MOREL, (Fréderic) fils du précédent, & plus célebre que ſon pere, fut profeſſeur & interprete du roi, & ſon imprimeur ordinaire pour l'hébreu, le grec, le latin & le françois. Il avoit une é

violente paſſion pour l'étude, que, lorſqu'on lui vint annoncer que ſa femme étoit ſur le point de mourir, il ne voulut pas quitter ſa plume, qu'il n'eût fini la phraſe qu'il avoit commencée. Il ne l'avoit pas achevée, qu'on vint lui dire que ſa femme étoit morte : *J'en ſuis marri*, répondit-il froidement ; *c'étoit une bonne femme.* Cet imprimeur acquit beaucoup de gloire par ſes éditions, qui ſont auſſi belles que nombreuſes. Il publia, ſur les manuſcrits de la bibliothèque du roi, pluſieurs Traités de *S. Baſile*, de *Théodoret*, de *S. Cyrille*, qu'il accompagna d'une verſion. On eſtime l'édition qu'il donna des *Œuvres* d'*Œcumenius* & d'*Aretas*, en 2 vol. in-folio. Enfin, après s'être ſignalé par ſes connoiſſances dans les langues, il mourut le 27 Juin 1630, à 78 ans. Ses fils & ſes petits-fils marcherent ſur ſes traces. *Voyez* II. EZECHIEL.

III. MOREL, (Claude) fils du précédent, étoit bon imprimeur, & ſavant dans les langues grecque & latine. Son édition de *S. Grégoire* de Nyſſe, 1738, 3 vol. in-fol. eſt eſtimée des ſavans.

IV. MOREL, (Guillaume) profeſſeur royale en grec, directeur de l'imprimerie royale à Paris, mourut en 1564. On a de lui un *Dictionnaire Grec-Latin-François*, 1622, in-4°, & d'autres ouvrages pleins d'un ſavoir étendu. Ses éditions grecques ſont très-belles. Ce ſavant, qui n'étoit point de la famille des précédens, avoit un frere nommé *Jean*, âgé d'environ 20 ans, qui mourut en priſon, où il étoit détenu pour crime d'héréſie, & qui, ayant été déterré, fut brûlé le 27 Février 1559. Ils étoient de la paroiſſe du Tilleul, dans le comté de Mortein en Normandie.

V. MOREL, (André) antiquaire, natif de Berne, ſe fit connoître à Paris par ſa profonde érudition. On lui offrit la place de garde du cabinet des médailles du roi, à condition qu'il embraſſeroit la religion Catholique ; mais il ne voulut point l'accepter à ce prix. Il étoit alors à la Baſtille, où *Louvois* l'avoit fait mettre, parce qu'il s'étoit plaint, avec la franchiſe de ſon pays, qu'on ne le récompenſoit pas du travail dont il avoit été chargé par *Louis XIV*. La liberté lui ayant été rendue, pour la 2e fois, le 16 Novembre 1691, à la ſollicitation du grand-conſeil de Berne, il ſe retira en Allemagne, & mourut d'apoplexie a Arnſtadt le 11 Avril 1703. Il laiſſa un fils, miniſtre de l'Egliſe de Berne. Quoique *Morel* eût cultivé toute ſa vie la ſcience numiſmatique, il ne la mettoit point au-deſſus de toutes les autres connoiſſances, comme font certains antiquaires. Il ne regardoit les *Médailles* que comme *des monumens de la vanité des Anciens*, qui ſervent à connoître l'hiſtoire, mais qui ne renferment pas toute l'hiſtoire. Il étoit naturellement modeſte ; &, quoique *Vaillant* ne lui fût pas favorable, il ſe reconnoiſſoit inférieur à cet antiquaire, & il avouoit que perſonne ne le ſurpaſſoit dans la connoiſſance des médailles. Ses principaux ouvrages ſont : I. *Theſaurus Morellianus*, ſivè *Familiarum Romanarum Numiſmata omnia... & diſpoſita ab Andreâ Morellio, cum Commentariis Havercampi* ; Amſterdam, 1734, 5 tom. en 2 vol. in-fol. C'eſt le recueil le plus complet des familles Romaines qui ait jamais paru ; il eſt eſtimé, rare & recherché. On y trouve 3539 médailles gravées avec leurs revers. Le lecteur eſt également frappé & de la beauté des

médailles, gravées par *Morel* lui-même ſur les originaux, & de la juſteſſe des inſcriptions. II. *Specimen rei nummariæ*, Leipzig, 1695, en 2 vol. in-8° : ouvrage digne du précédent.

VI. MOREL, (Dom Robert) Bénédictin de Saint-Maur, né à la Chaiſe-Dieu en Auvergne l'an 1653, fut fait bibliothécaire de Saint-Germain-des-Prés en 1680. On lui donna enſuite la ſupériorité de différentes maiſons. En 1699, il voulut être déchargé de tout fardeau, pour ſe retirer à Saint-Denys, où il s'occupa à compoſer des ouvrages aſcétiques. Ce ſavant Bénédictin, né avec un eſprit vif & fécond, excelloit ſur-tout dans les matieres de piété, dans la connoiſſance des mœurs & des regles de conduite pour la vie ſpirituelle. Sa converſation étoit vive & délicate; ſes réponſes ſpirituelles & promptes; ſon humeur douce, égale, & d'une gaieté accompagnée de retenue. Sa malpropreté extérieure n'altéroit point la beauté de l'intérieur. Ses paroles ne reſpiroient que la piété, la droiture, la charité, la ſincérité, & l'innocence des mœurs. Une grande ſimplicité, & une modeſtie dont il ne s'écartoit jamais, cachoient ſes talens aux yeux des ignorans, & les relevoient aux yeux des gens d'eſprit. Dom *Morel* mourut en 1731, à 79 ans. On a de lui : I. *Effuſions de cœur ſur chaque verſet des Pſeaumes & des Cantiques de l'Egliſe*, Paris, 1716, en 5 vol. in-12. Le P. *de Tournemine*, Jéſuite, eſtimoit tellement ce livre, dont les expreſſions ſont affectueuſes, qu'il le liſoit tous les jours; & lorſqu'il étoit obligé d'aller à la campagne, il en portoit un volume avec lui. Il voulut même en connoître l'auteur, & lui demanda ſa bénédiction à genoux. (*Hiſtoire Littéraire de la* Congrégation *de Saint-Maur*, p. 504.) II. *Méditations ſur la Regle de Saint-Benoît*, 1717, in-8°. III. *Entretiens ſpirituels ſur les Evangiles des Dimanches & des Myſteres de toute l'année, diſtribués pour tous les jours de l'Avent*, 1720, 4 vol. in-12. IV. *Entretiens ſpirituels, pour ſervir de préparation à la Mort*, in-12, en 1721. V. *Entretiens ſpirituels, pour la Fête & l'Octave du Saint-Sacrement*, en 1722, in-12. VI. *Imitation de N. S. J. C.*, traduction nouvelle, avec une priere affective, ou effuſion de cœur à la fin de chaque chapitre, in-12, en 1723. VII. *Méditations Chrétiennes ſur les Evangiles de toute l'année*, 2 vol. in-12, en 1726. VIII. *Du bonheur d'un ſimple Religieux & d'une ſimple Religieuſe, qui aiment leur état & leurs devoirs*, in-12, 1727. IX. *Retraite de dix jours ſur les devoirs de la vie Religieuſe*, in-12, 1728. X. *De l'Eſpérance Chrétienne, & de la confiance en la Miſéricorde de Dieu*, in-12, 1728. La plupart des ouvrages de D. *Morel* ne ſont que des prieres continuelles; l'auteur a tiré ſes réflexions de l'Ecriture & des écrits aſcétiques des SS. Peres. C'eſt ce qui donna une grande vogue à ſes ouvrages, & ce qui excita en même temps l'envie des ennemis de l'auteur, regardé par eux comme Janſéniſte, & peint comme tel dans le *Dictionnaire des livres Janſéniſtes*.

MORÉRI, (Louis) docteur en théologie, né le 25 Mars 1643, d'une famille honnête, à Bargemont, petite ville de Provence, prêcha à Lyon la controverſe pendant 5 ans avec ſuccès. Il s'étoit annoncé dans cette ville par une mauvaiſe allégorie, intitulée : *Le Pays d'Amour*, qu'il publia dès l'âge de 18 ans. Il ſe fit connoître bientôt par des ouvrages plus

utiles. Il publia en 1673, en un vol. in-fol., le *Dictionnaire* qui porte ſon nom & dont *Chappuzeau*, dit-on, lui donna la premiere idée. Ce fut vers le même temps qu'il s'attacha à l'évêque d'Apt, *Gaillard de Longjumeau*, à qui il avoit dédié cet ouvrage, en reconnoiſſance des ſoins que ce prélat s'étoit donnés pour lui faire trouver des matériaux. Mad^e. *de Gaillard de Venel*, ſœur de l'évêque d'Apt, le fit placer auprès de *Pompone*, ſecrétaire d'état. Il pouvoit eſpérer de grands avantages de ſa place; mais ſon application au travail épuiſa ſes forces, & le jeta dans une langueur preſque continuelle. L'ardeur avec laquelle il s'occupoit d'une nouvelle édition de ſon Dictionnaire, augmenta ſon épuiſement, & lui donna enfin la mort. Il expira à Paris le 10 Juillet 1680, à 38 ans. Le 1er volume de ſa nouvelle édition avoit déjà paru, & le ſecond vit le jour quelques mois après la mort de ſon auteur. *Moréri* avoit des connoiſſances & de la littérature: il connoiſſoit les livres modernes qu'il falloit conſulter, & entendoit aſſez bien l'italien & l'eſpagnol; mais il n'avoit ni beaucoup de goût, ni beaucoup d'imagination. Son ouvrage, réformé & conſidérablement augmenté, porte encore ſon nom, & n'eſt plus de lui. C'eſt une ville nouvelle, dit *Voltaire*, bâtie ſur l'ancien plan. Trop de généalogies ſuſpectes, d'articles conſacrés à des hommes obſcurs, d'inexactitudes, de minuties, de fautes de langage; le défaut de critique, de préciſion & de goût, ont fait tort à cet ouvrage utile, qui ſeroit infiniment plus agréable, ſi les auteurs qui y ont mis la main s'étoient bornés au néceſſaire & à l'intéreſſant. Pluſieurs grands hommes, comme *Alexandre*, *Céſar*, *Pompée*, *Boileau*, *Moliere*, *Corneille*, &c. n'y ſont que crayonnés, tandis qu'une foule d'écrivains inconnus, & de gentilshommes de deux jours, y occupent un terrain immenſe. Ce Dictionnaire eſt ſur-tout très-défectueux pour la partie géographique, malgré les diverſes & fréquentes révifions qui en ont été faites. Auſſi étoit-ce une *vraie étable d'Auglas*, (dit *Proſper Marchand*) *pour le nétoiement de laquelle il n'auroit fallu rien moins qu'un Hercule littéraire.* Qu'on ne diſe point, comme *Vigneul-Marville*, que le *Moréri* eſt un *Dictionnaire bourgeois*, qui n'eſt pas fait pour les ſavans. J'aimerois autant qu'on excuſât une Grammaire remplie de fauſſes regles, & un Catéchiſme plein de mauvais principes, en diſant qu'ils ſont aſſez bons pour des écoliers & des enfans. C'eſt juſtement parce que cet ouvrage devoit ſervir à des bourgeois, qu'il auroit dû être plus ſoigneuſement travaillé & plus exact. Les gens de lettres peuvent aiſément redreſſer les fautes & les erreurs, en recourant aux ſources; mais les lecteurs vulgaires, & ſurtout les jeunes gens, ne ſont nullement en état de le faire. Ce qui a contribué à faire un nom à *Moréri*, c'eſt qu'on s'imagine que c'eſt le premier Dictionnaire françois & hiſtorique; mais on avoit celui de *Juigné*, qui, tout inexact qu'il eſt, ne lui fut pas inutile. Les éditions les plus eſtimées du Dictionnaire de *Moréri*, ſont: Celle de 1718, en 5 vol. in-fol; celle de 1725, 6 vol. in-fol. & celle de 1732, auſſi en 6 vol. in-fol. L'abbé *Goujet* a donné 4 vol. in-folio de Supplément, que M. *Drouet* a refondus dans une nouvelle édition, publiée en 1759, en 10 vol. in-folio, avec des corrections & des augmentations. Cet ouvrage a été tra-

duit en anglois, en eſpagnol & en italien.

MORET, (Antoine de BOURBON, comte de) fils naturel de *Henri IV* & de *Jacqueline de Beuil* comteſſe *de Moret*, & prince légitimé de France, naquit en 1607. Après avoir goûté les ſages leçons de *Lingendes* (depuis évêque de Sarlat) ſon précepteur, il eut les abbayes de Savigny, de Saint-Etienne de Caen, de Saint-Victor de Marſeille; & ces bénéfices ne l'empêcherent pas de porter les armes. Il reçut une mouſquetade au combat de Caſtelnaudari, en 1632, dont il mourut, à ce qu'aſſurent les hiſtoriens les plus inſtruits. D'autres prétendent qu'il ſe retira en Portugal en habit d'hermite; qu'enſuite il revint en France, & qu'il ſe cacha, ſous le nom de *Frere Jean-Baptiſte*, dans un hermitage en Anjou. Mais quelle preuve apportent-ils, qu'un fils de *Henri IV*, qu'ils ne font mourir qu'en 1693, étoit un ſolitaire Angevin? Aucune. Cependant ils ajoutent, que *Louis XIV*, frappé des bruits qui couroient au ſujet du comte *de Moret*, fit demander par l'intendant de Touraine à l'hermite qui paſſoit pour être ce comte, s'il l'étoit réellement? Le ſolitaire répondit: *Je ne le nie, ni ne veux l'aſſurer; tout ce que je demande, c'eſt qu'on me laiſſe comme je ſuis.* Cette réponſe & d'autres circonſtances répandent ſur ce point d'hiſtoire une obſcurité, que les critiques n'ont pu encore diſſiper entiérement. Sa *Vie* a été donnée par le curé *Grandet*.

MORGAGNI, (Jean-Baptiſte) ſavant anatomiſte, né à Forli dans la Romagne en 1682, fut reçu de l'académie des *Inquiets* de Bologne, où il avoit fait ſes études; académie connue depuis avantageuſement ſous le titre d'*Inſtitut. de Bologne*. La république de Veniſe le tira de Forli, où il exerçoit la médecine ſur un trop petit théâtre, pour lui donner la chaire d'anatomie de Padoue, avec 6000 livres d'appointemens. Il honora cette ville par ſes découvertes, & par ſes ouvrages qui roulent tous ſur ſon art. Les principaux ſont: I. *Adverſaria Anatomica ſex*, à Padoue, 1719, in4°, ou à Leyde, 1741, in-4°. Cette derniere édition a, de plus que les précédentes, *Novæ Inſtitutionum medicarum Idea*. II. *Epiſtolæ Anatomicæ*, Leyde, 1728, in-4°. III. *De ſedibus & cauſis Morborum per anatomen indagatis, libri V*, Patavii, 1760, 2 vol. in-fol.; Lovanii, 1766, 2 vol. in-4°; Embroduni in Helvetiâ, 1779, 3 vol. in-4°. IV. Pluſieurs *Lettres*, inſérées dans la nouvelle édition de *Vaſſalva*. Il a donné ſon nom à un trou de la langue & à un muſcle de la luette, parce qu'il les découvrit le premier. Ce ſavant étoit correſpondant de l'académie des ſciences de Paris. Il mourut en 1771, âgé de quatre-vingt-dix ans. Les papes *Clément XI* & *Clément XII* & pluſieurs ſouverains lui donnerent des marques particulieres de leur eſtime. *Benoît XIV* fait de lui une mention honorable dans ſon traité *De Beatificatione ſervorum Dei*. Peu de ſavans ont joui d'une eſtime plus générale. Il avoit recueilli lui-même ſes Ouvrages, qui parurent en 1765, en cinq vol.

MORGUES, *Voy.* MOURGUES.

MORHOF, Daniel-Georges) né à Wiſmar, dans le duché de Meckelbourg en 1639, devint profeſſeur de poéſie à Roſtock, enſuite d'éloquence, de poéſie & d'hiſtoire à Kiel, & bibliothécaire de l'univerſité de cette ville. Cet écrivain ſe ſignala par un grand nombre d'ouvrages, fruit de ſon érudition & d'un

travail infatigable. Les principaux ſont I. *Diſſertationes*, 1699, in-4°. II. *Opera Poëtica*, 1694, in-4°. III. *Orationes*, 1698. IV. *Polyhiſtor*, ſive *De notitiâ auctorum & rerum*. La meilleure édition de cet ouvrage eſt celle de Lubeck, 1732, 2 vol. in-4°. Il y a peu de livres plus ſavans; mais il manque de méthode. V. *Princeps Medicus*, 1665, in-4°. C'eſt une diſſertation fort curieuſe ſur la guériſon des écrouelles par les rois de France & d'Angleterre. L'auteur l'admettant également dans ces deux princes, ſoutient qu'elle eſt miraculeuſe. VI. *Epiſtola de ſcypho vitreo per ſonum humanæ vocis rupto*, Kiloni, 1703, in-4°. Un marchand de vin d'Amſterdam, qui rompoit les verres à boire par un ton de voix élevé, donna lieu à cet ouvrage plein de choſes curieuſes. *Morhof* mourut à Lubeck le 30 Juillet 1691, à 53 ans, épuiſé par ſes veilles, & regretté pour les qualités de ſon cœur. Quoique *Morhof* fût très-froid avec ceux qu'il ne connoiſſoit pas, il étoit très-ouvert avec ſes amis, & d'une converſation auſſi agréable que variée. Il étoit ſi laborieux, qu'il travailloit même en mangeant. Il avoit choiſi pour deviſe ces trois mots: *Pietate*, *Candore*, *Prudentia*, & il exprimoit ces vertus dans ſes mœurs. Sa bibliotheque étoit nombreuſe & choiſie.

MORICE DE BEAUBOIS, (Dom Pierre-Hyacinthe) né à Quimperlay dans la baſſe Bretagne en 1693, de parens nobles, entra dans la congrégation de Saint-Maur, & s'y ſignala par ſon érudition. Le cardinal *de Rohan* ayant demandé à ſes ſupérieurs deux religieux pour travailler à l'Hiſtoire de ſon illuſtre maiſon, Dom *Morice* ſe chargea de ce travail. Son ouvrage eſt demeuré manuſcrit dans la maiſon *de Rohan*, dont il avoit l'eſtime & la confiance: il formeroit 3 ou 4 vol. in-4°. Le cardinal *de Rohan* lui marqua ſa reconnoiſſance en lui donnant une penſion de 800 liv. qui fut moins pour lui que pour les indigens. Ce ſavant travailla enſuite à donner une nouvelle édition de l'*Hiſtoire de Bretagne* de Dom *Lobineau*. L'attente & les vœux du public & de ſes compatriotes, furent bientôt remplis. Depuis l'année 1741 juſqu'en 1750, il donna 3 vol. in-fol. de Preuves ou Mémoires pour cet ouvrage, & le 1er vol. in-fol. de l'Hiſtoire; laiſſant tous les matériaux du ſecond & du dernier vol., lorſqu'il mourut, en 1750, à 57 ans. Dom *Taillandier*, ſon confrere, a continué cet ouvrage, dans lequel on trouve non-ſeulement des pieces curieuſes & intéreſſantes, mais des diſſertations propres à éclaircir tout ce qui regarde l'origine, les mœurs, les coutumes des Bretons, ſon ancienne nobleſſe, les droits de la province, &c. Dom *Morice* ſe rendit recommandable par ſa tendre piété, ſa modeſtie, ſon humanité, ſa régularité, ſa vie laborieuſe, pénitente & auſtere; par une conduite toujours uniforme; par ſon caractere doux, aimable, ſociable, bienfaiſant, ſur-tout envers les pauvres, dont il étoit comme le pere.

MORILLON, (Dom Julien-Gatien de) Bénédictin de Saint-Maur, né à Tours en 1633, mort à l'abbaye de Saint-Melaine de Rennes en 1694, à 61 ans, fut choiſi pour procureur général des monaſteres de Bretagne. Son habileté dans l'adminiſtration des affaires ne l'empêcha pas de cultiver la poéſie. On a de lui des paraphraſes en vers françois de *Job*, in-8°; de l'*Eccléſiaſte*, in-8°; de *Tobie*, in-8°. Mais il eſt principalement connu par ſon *Joseph* ou l'*Eſclave fidelle*, à Turin, (Tours) 1679, in-8°. Ce Poëme, dont la verſification eſt foible, mais

facile, offre des morceaux touchans. Il fut réimprimé à Breda en 1705, in-8°. Quelques endroits trop libres le firent ſupprimer, & ce petit ouvrage eſt aſſez rare.

MORILLOS, (Barthélemi) de Séville en Eſpagne, naquit en 1613. Après avoir cultivé la peinture avec ſuccès dans ſa patrie, il voyagea en Italie, où il ſe fit admirer de nouveau par une maniere de peindre qui lui étoit propre, & qui produiſoit un grand effet. Les Italiens, étonnés de la beauté de ſon génie & de la fraîcheur de ſon pinceau, ne firent point difficulté de le comparer au célebre *Paul Veroneſe*. De retour en Eſpagne, *Charles II* le fit venir à ſa cour, dans le deſſein de le nommer ſon premier peintre; mais *Morillos* s'en excuſa ſur ſon âge, qui ne lui permettoit pas de ſe charger d'un emploi auſſi important; ſon extrême modeſtie étoit néanmoins l'unique cauſe de ſon refus. Il mourut en 1685, à 72 ans

I. MORIN, (Jean) né à Blois en 1591 de parens Calviniſtes, étudia les humanités à la Rochelle. Il alla enſuite à Leyde, où il apprit la philoſophie, les mathématiques, le droit, la théologie & les langues Orientales. Après avoir orné ſon eſprit de toutes ces connoiſſances, il ſe conſacra entiérement à la lecture de l'Ecriture-ſainte, des Conciles & des Peres. Un voyage qu'il fit à Paris l'ayant fait connoître au cardinal *du Perron*, il abjura le Calviniſme entre les mains de ce prélat. Le nouveau converti demeura quelque temps auprès de lui, & entra enſuite dans l'Oratoire, congrégation nouvelle, fondée par le cardinal *de Bérulle*. Son érudition & ſes ouvrages lui firent bientôt un nom. Les prélats de France ſe faiſoient un plaiſir de le conſulter ſur les matieres les plus épineuſes & les plus importantes. Le pape *Urbain VIII*, inſtruit de ſes talens & de ſes vertus, l'appela à Rome, & ſe ſervit de lui pour la réunion de l'Egliſe Grecque avec la Latine. Le cardinal *de Richelieu* obligea ſes ſupérieurs à le rappeler en France, & lui fit perdre le chapeau de cardinal, dont on prétend qu'il auroit été honoré, s'il ſe fût fixé à Rome. De retour à Paris, il ſe livra à l'étude avec une ardeur infatigable, & y mourut d'une apoplexie, le 28 Février 1659, à 68 ans, également regretté pour ſes connoiſſances & ſon caractere franc & ſincere. Il étoit parfaitement verſé dans les langues Orientales; il fit revivre, en quelque ſorte, le *Pentateuque Samaritain*, en le publiant dans la Bible Polyglotte de *le Jay*. Ses principaux ouvrages ſont: I. *Exercitationes Bibliceæ*, 1660, in-fol., à Paris; ouvrage dans lequel l'auteur ne ménage point aſſez l'intégrité du Texte hébreu, & qui fut réfuté par *Siméon de Muys*. Le Pere *Morin* a diviſé ſon livre en deux parties, dont la ſeconde fut finie par le Pere *Fronto*, Génovéfain. Comme le rabbiniſme domine dans ce livre, & qu'il ſe feroit vendu difficilement, le libraire y joignit les *Exercitations* ſur l'origine des patriarches & des primats, & ſur l'ancien uſage des cenſures à l'égard du clergé. Ces *Exercitations*, imprimées en 1626, in-4°, étoient alors demandées, quoiqu'elles ſoient écrites d'un ſtyle enflé & diffus. II. *De ſacris Ordinationibus*, in-fol., 1655. III. *De Pœnitentia*, in-fol., 1651. L'auteur a ramaſſé, dans cet ouvrage & dans le précédent, tout ce qui pouvoit avoir rapport à ſon ſujet. L'un & l'autre ſont très-ſavans, mais ils manquent un peu de méthode. » Il ſeroit à ſouhaiter que dans le dernier (dit » *Niceron* après *du Pin*,) l'auteur

» eût

» été établi des principes plus certains sur les témoignages & les » pratiques qu'il rapporte, & qu'il » en eût tiré des inductions plus » justes. Cela n'empêche pas que » son ouvrage n'ait été d'une grande » utilité, & n'ait appris sur la péni» tence bien des choses, qui étoient » auparavant peu connues, particu» lièrement dans l'école. Lorsqu'il » fut admis à l'examen, les exa» minateurs y trouverent quelques » endroits qui leur parurent trop » durs, ou contraires au senti» ment commun des théologiens, » & qu'ils l'obligerent d'expliquer » ou de rétracter dans un avertis» sement qui est à la tête. Ils lui » firent même retrancher un Traité » entier *De expiatione Catechume» norum* : prétendant que, de la » maniere dont il s'y exprimoit, » il ruinoit la confession. Il a été » cependant imprimé plusieurs an» nées après «. IV. Une nouvelle *Edition de la Bible des Septante*, avec la version latine de *Nobilius*, 3 vol. in-fol., Paris, 1628 ou 1642, estimée ; elle comprend le Nouveau Testament. V. Des *Lettres* & des *Dissertations*, sous le titre d'*Antiquitates Ecclesiæ Orientalis*, 1682, in-8°. VI. *Œuvres posthumes*, en latin, 1703, in-4°. VII. *Histoire de la délivrance de l'Eglise par l'empereur* Constantin, *& du progrès de la souveraineté des Papes par la piété & la libéralité de nos Rois*, in-folio, 1619. Cet ouvrage, écrit en françois d'une maniere incorrecte & diffuse, déplut à la cour de Rome, & l'auteur ne put l'appaiser qu'en promettant quelques corrections. IX. *Des défauts du Gouvernement de l'Oratoire*, in-8°, 1653. C'est un détail des abus qui s'étoient glissés dans la congrégation. L'auteur censure avec beaucoup de liberté la conduite des chefs, entre autres du P. *Bourgoing*, général, dont il fait un portrait peu avantageux. Le P. *Morin* fut obligé de lui faire une réparation publique ; & presque tous les exemplaires de sa critique furent brûlés, ce qui l'a rendue rare. C'est un livre à-peu-près semblable à celui que *Mariana* a composé contre la société des Jésuites, & en particulier contre son général *Aquaviva*. *Mariana* est cependant plus excusable que le Pere *Morin*. Le premier ne composa son ouvrage que pour son usage particulier, & avec de bonnes intentions ; au lieu que l'autre fit imprimer le sien dans des vues contraires. Le P. *Desmarets* en a donné un Abrégé sous le nom de *la Tourelle*. *Richard Simon* assure que le P. *Morin* avoit fait un recueil de tout ce qu'il avoit lu de mordant & d'injurieux dans les anciens auteurs, pour s'en servir dans l'occasion ; & qu'il avoit une opiniâtreté si démesurée, que, trois ans après la prise de la Rochelle, il soutenoit encore qu'elle n'avoit pas été prise, & que tous les bruits qui en avoient été publiés, n'étoient qu'un roman. Malgré ces travers, le Pere *Morin* étoit certainement un des plus savans hommes de son temps. Peu d'auteurs ont plus écrit sur la critique de la Bible, & avec plus d'érudition, que lui. Il est le premier qui ait commencé à traiter solidement la matiere des Sacremens, & l'on peut dire qu'il a épuisé tous les sujets sur lesquels il s'est exercé. Si, dans ses ouvrages, il a glissé quelques opinions contraires à celles de quelques théologiens, il étoit cependant bien éloigné de cet esprit réformateur qui voudroit tout ramener à l'état des premiers temps : il regardoit la pratique & les coutumes de l'église dans tous les siecles, comme des lois qu'il n'étoit pas plus permis de contredire que les jugemens

doctrinaux. *Inſolentiſſima igitur eſt inſania, non modò diſputare contra id quod videmus univerſam Eccleſiam credere, ſed etiam contra id quod videmus eam facere.* Voyez CAPPEL.

II. MORIN, (Jean-Baptiſte) né l'an 1583 à Ville-Franche en Beaujolois, fut reçu docteur en médecine à Avignon en 1613. Après avoir voyagé en Hongrie pour faire des recherches ſur les métaux, il revint à Paris, & s'appliqua entiérement à l'aſtrologie judiciaire. En recherchant les événemens de l'année 1617, il trouva que l'évêque de Boulogne (*Claude Dormy*) qui le logeoit chez lui, étoit menacé de la mort ou de la priſon, & il eut ſoin de l'en avertir. Ce prélat, quoique infatué de l'aſtrologie, ne fit qu'en rire. Mais s'étant mêlé des affaires de la cour, alors fort embrouillées, il fut traité de rebelle & mis en priſon. *Morin* ſeroit demeuré ſans protecteur, ſi le duc *de Luxembourg*, frere du connétable *de Luynes*, ne l'avoit pris pour ſon médecin. Il entra chez ce ſeigneur en 1621, & y demeura 8 ou 9 ans. L'ingratitude du duc à ſon égard l'obligea de quitter ſon ſervice, & en ſortant de chez lui il le menaça d'une maladie dangereuſe, qui l'emporta au bout de deux ans. Quoique le haſard eût plus de part à l'accompliſſement des prédictions de *Morin*, que ſon habileté, ſes horoſcopes lui ouvrirent l'entrée de la maiſon des grands; que cette ſcience chimérique auroit dû lui fermer. Le cardinal *de Richelieu*, ſuperſtitieux malgré ſon génie, le conſulta; & le cardinal *Mazarin* lui fit une penſion de 2000 livres après lui avoir procuré la chaire de mathématiques au collége royal. Le comte *de Chavigny*, ſecrétaire d'état, régloit toutes ſes démarches par les avis de *Morin*, & ce qu'il regardoit comme le plus important, les heures des viſites qu'il rendoit au cardinal *de Richelieu*. *Morin* ne ſe trompa, dit-on, que de peu de jours dans le pronoſtic de la mort de *Guſtave-Adolphe*. Il rencontra, à dix heures près, le moment de la mort du cardinal *de Richelieu*. Ayant vu la figure de *Cinq-Mars*, ſans ſavoir de qui elle étoit, il répondit que cet homme là auroit la tête tranchée. *Morin* ſe méprit de ſeize jours ſeulement à la mort du connétable *de Leſdiguieres*, & de ſix à celle de *Louis XIII*. Mais ſon eſprit prophétique fit des bévues beaucoup plus lourdes, qu'on ne manqua pas de remarquer. [*Voyez* GASSENDI.] Cet oracle des aſtrologues, c'eſt-à-dire, des foux, voulut l'être auſſi des philoſophes. Il attaqua le ſyſtême de *Copernic* & celui d'*Epicure*, & eut à ce ſujet des démêlés très-vifs avec *Gaſſendi* & avec les diſciples de ce philoſophe. On lui fit voir qu'il ſe trompoit lourdement dans ſes horoſcopes & dans ſes prédictions, & qu'il n'avoit point trouvé le problême des *Longitudes*. La Hollande avoit promis cent mille livres, & l'Eſpagne trois cents mille, à celui qui feroit cette découverte. *Morin* croyoit déjà tenir les quatre cents mille francs, lorſque des commiſſaires nommés par le cardinal *de Richelieu* lui démontrerent l'extravagance de ſes prétentions. Il mourut en 1656, à 73 ans. Comme il attribuoit tous les événemens à l'influence des aſtres, il ne craignit point de leur imputer ſes débauches dont il fait le détail, & tout ce qui lui étoit arrivé pendant ſa vie. On lui doit une *Réfutation* en latin du *Livre des Préadamites*, curieuſe & ſinguliere, in-12, Paris, 1657. On a encore de lui un livre intitulé : *Aſtrologia Gallica*; & un grand nombre d'autres ouvrages, dans leſquels on remarque un génie ſingulier & bizarre.

III. MORIN, (Pierre) né à Paris en 1531, paſſa en Italie, où le ſavant *Paul Manuce* l'employa à Veniſe dans ſon imprimerie. Il enſeigna enſuite le grec & la coſmographie à Vicence, d'où il fut appelé à Ferrare par le duc de cette ville. *S. Charles Borromée*, inſtruit de ſes profondes connoiſſances dans l'antiquité eccléſiaſtique, de ſon déſintéreſſement, de ſon zele & de ſa piété, lui accorda ſon eſtime & l'engagea à aller à Rome en 1575. Les papes *Grégoire XIII* & *Sixte-Quint*, l'employerent à l'Edition des *Septante*, 1587; & à celle de la *Vulgate*, 1590, in-fol. Il travailla beaucoup à l'édition de la *Bible* en latin, traduite ſur celle des *Septante*, Rome, 1588, in-fol.; à l'édition des *Décrétales* juſqu'à *Grégoire VII*, Rome, 1591, 3 vol. in-fol.; & à une *Collection des Conciles généraux*, Rome, 1608, 4 vol. Ce ſavant critique mourut à Rome en 1608, à 77 ans. C'étoit un homme franc, ſimple, ſincere, doux, honnête, d'une humeur égale, ennemi de l'artifice, dédaignant les richeſſes & les honneurs, & n'ayant d'autre paſſion que l'étude. Il parloit Italien auſſi bien que les gens de lettres du pays. On a de lui un *Traité du bon uſage des Sciences*, & quelques autres écrits, publiés par le Pere *Quetif*, Dominicain, en 1675. On y trouve des recherches & des bons principes; l'auteur y paroît verſé dans les belles-lettres & dans les langues. L'édition de l'Ancien Teſtament grec des Septante, *Romæ*, 1687, in-fol., eſt rare. *Voy.* CARAFFE.

IV. MORIN, (Etienne) miniſtre de la Religion Prétendue-Reformée à Caen ſa patrie, fut admis dans l'académie des belles-lettres de cette ville, malgré la loi qui excluoit les Proteſtans. Son ſavoir lui mérita cette diſtinction. Après la révocation de l'Edit de Nantes, il ſe retira à Leyde en 1685, & de là à Amſterdam où il fut nommé profeſſeur des langues Orientales. Il mourut en 1700, à 75 ans, après de longues infirmités de corps & d'eſprit. On a de lui VIII *Diſſertations* en latin ſur des matieres d'antiquité. Elles ſont curieuſes. L'édition de Dordrecht, 1700, in-8°, eſt la meilleure, & eſt préférable à celle de Geneve, 1683, in-4°. Il a donné auſſi la *Vie* de *Samuel Bochard*.

V. MORIN, (Henri) fils du précédent, né à Saint-Pierre-ſur-Dive en Normandie, ſe fit Catholique, après avoir été miniſtre Proteſtant. Il eſt auteur de pluſieurs *Diſſertations*, qui ſe trouvent dans les *Mémoires de l'Académie des Inſcriptions*, dont il étoit membre. Il mourut à Caen le 16 Juillet 1728, âgé de 60 ans, auſſi eſtimé que ſon pere.

VI. MORIN, (Simon) naquit à Richemont en Normandie, vers l'an 1623, d'une famille obſcure. La miſere le chaſſa de ſon pays & l'amena à Paris, où il ſe fit écrivain copiſte. Son cerveau, qui n'avoit jamais été fort bon, ſe dérangea totalement lorſqu'il jouit d'un peu d'aiſance. Il ſe jeta dans les rêveries des *Illuminés*, alors fort communes à Paris. On le mit en priſon, & on le relâcha bien-tôt comme un eſprit foible, qui dans un état plus commode pourroit ſe rétablir. Il ſe logea chez une fruitiere, abuſa de ſa fille, & fut contraint de l'épouſer. Sa belle-mere tenoit une eſpece d'hôtellerie; ſon gendre ſe mit à prêcher ceux qu'elle recevoit. Les ignorans s'attrouperent autour de cet ignorant, & le lieutenant de police ne put mettre fin à ces conventicules, qu'en faiſant

enfermer à la Baſtille celui qui les tenoit. Cet inſenſé, remis en liberté au bout de 2 ans, répandit un petit ouvrage où brilloient tous les égaremens de ſon eſprit. En voici le titre : *Au nom du Pere, & du Fils, & du Saint-Eſprit.* PENSÉES DE MORIN, *dédiées au roi. Naive & ſimple dépoſition que* Morin *fait de ſes Penſées aux pieds de Dieu, les ſoumettant au jugement de ſon Egliſe très-ſainte, à laquelle il proteſte tout reſpect & obéiſſance : avouant que s'il y a du mal il eſt de lui ; mais s'il y a du bien, il eſt de Dieu, & lui en donne toute la gloire* : vol. in-8°, 1647, de 146 pages. Cette production, aujourd'hui fort rare, eſt précédée d'un Avant-propos ; de trois Oraiſons, à *Dieu*, à *Jeſus-Chriſt* & à *la Vierge* ; de quatre Epitres : la premiere, *Au Roi* : la ſeconde, *A la Reine & à Noſſeigneurs de ſon Conſeil* : la troiſieme, *Aux Lecteurs* : la quatrieme, *Aux faux-Freres fourrés dans l'Egliſe Romaine.* L'auteur étoit ſi enchanté de ce tiſſu de délires & d'inepties, qu'il en envoya un exemplaire au curé de *Saint-Germain-l'Auxerrois*, qui lui demanda d'où venoit ſa miſſion ? *De* JESUS-CHRIST *même*, répondit le fanatique, *qui s'eſt incorporé en moi pour le ſalut de tous les hommes.* Le curé ne lui répliqua qu'en le faiſant de nouveau enfermer à la Baſtille. Avant que d'y être, il avoit répété pluſieurs fois, qu'il ne ſeroit jamais aſſez lâche pour dire : *Tranſeat à me Calix iſte* ! Mais dès qu'il y fut, ſa fermeté l'abandonna. Il fit ſa rétractation, & obtint ſon élargiſſement. A peine fut-il ſorti qu'il dogmatiſa encore. Le parlement le fit mettre à la Conciergerie, & le condamna aux Petites-Maiſons. Nouvelle abjuration, & nouvel élargiſſement. Mais, le cœur n'ayant point eu de part à ſes rétractations, il chercha de nouveau à faire des proſélytes. *Des Marets de Saint-Sorlin* feignit de ſe mettre ſur les rangs, & parvint à lui inſpirer la plus grande confiance. *Des Marêts* ne cherchoit qu'à arracher ſes ſecrets, pour pouvoir le dénoncer comme hérétique. La femme de *Morin* s'apperçut de ſon deſſein, & redouta ſes artifices... » *Des Marêts* appréhendant qu'elle ne communiquât » ſes craintes à ſon mari, & que » cela ne fit ceſſer leur commerce » avant qu'il eût tiré de lui tout » ce qu'il déſiroit ſavoir, réſolut » de donner à *Morin*, par la premiere lettre qu'il lui écriroit, » une déclaration, par laquelle il » le reconnoîtroit *pour Fils de* » *l'homme & pour le Fils de Dieu* » *en lui comme un tout.* Cette lettre, » du premier Février 1662, fut ſi » agréable à *Morin*, que, pour lui » témoigner ſa reconnoiſſance, il » lui fit le lendemain une réponſe, » par laquelle il lui donna, comme » par grace particuliere, la qualité de ſon Précurſeur, le nommant un *véritable Jean-Baptiſte reſ-* » *ſuſcité* «. (NICERON, Tome XXVII.) Alors s'établit entre ces deux hommes le commerce le plus intime. *Morin* dévoila à *des Marêts* toutes ſes erreurs. » Selon lui » le corps de l'Egliſe Romaine étoit » l'*Antechriſt*, parce qu'elle étoit corrompue ; mais elle étoit fidelle en » l'eſprit de chacun qui eſt fidelle & » qui eſt au-deſſus de la loi, de la foi » & de la grace, & par conſéquent » au-deſſus de l'uſage des prieres, » des ſacremens, de la meſſe, & » de toutes les choſes extérieures, » parce qu'il eſt alors impeccable & » n'a plus beſoin de grace, & par » conſéquent n'a plus beſoin de » rien demander à Dieu, parce » qu'il eſt à Dieu même & qu'il » eſt Dieu. DIEU & le Diable » avoient fait alliance enſemble

» pour ſauver tout le monde, tant » juſtes que pécheurs. Ceux-ci » étoient ſauvés par le moyen du » péché, qui, en les humiliant, » les porte à la pénitence. Le temps » de la grace de *Jeſus-Chriſt* étoit » paſſé, & il ne falloit plus s'a- » dreſſer à lui, mais ſeulement » adhérer au *Pere* en eſprit. Le » temps de la gloire étoit mainte- » nant par le jugement du Fils de » l'homme en ſon ſecond avéne- » ment, qui rendoit à la nature » ce qui lui appartenoit après la » conſommation de la grace. Les » corps ne devoient pas reſſuſci- » ter, parce que la chair & le ſang » n'hériteroient point du Ciel, » mais l'ame ſuivroit par-tout le » corps céleſte de Jeſus-Chriſt «. Et pour expliquer ce que c'étoit que ce corps céleſte, *Morin* diſoit que Jeſus-Chriſt, avant que de prendre ſur la terre un corps terreſtre, avoit un corps céleſte, & que chacune des trois Perſonnes divines en avoit un pareil, ſur lequel ſubſiſtoit ſa perſonne. Il ſeroit aſſez inutile d'accorder toutes ces imaginations entre elles; des viſionnaires tels que *Morin*, n'ont jamais de ſyſtême ſuivi. Cependant *des Marêts* le dénonça comme un hérétique qui pouvoit être très-dangereux. *Morin* mettoit au net un diſcours qu'il vouloit préſenter au roi, lorſqu'il fut conduit à la Baſtille, & enſuite au Châtelet. Cet écrit commençoit par ces mots: *Le Fils de l'Homme au Roi de France... Des Marêts* ſe rendit ſon accuſateur, & ſur la dépoſition de ce fanatique contre un autre fanatique dont il étoit jaloux, le *Fils de l'Homme* fut condamné à être brûlé vif avec ſon livre & tous ſes autres écrits. Après la lecture de ſon jugement, le premier préſident *de Lamoignon* lui demanda s'il étoit écrit quelque part que le nouveau Meſſie dût ſubir le ſupplice du feu? Ce miſérable eut l'impudence de répondre par ce verſet du Pſeaume XVI: *Igne me examinaſti, & non eſt inventa in me iniquitas.* Toutes ces réponſes prouvoient ſa démence, & cette folie auroit dû, ce ſemble, lui obtenir grace. Son arrêt fut cependant exécuté le 14 Mars 1663. Ses complices furent punis de diverſes peines; mais aucun ne fut condamné à la mort. *Morin* périt au milieu des flammes, âgé d'environ 40 ans, après avoir eu le bonheur d'abjurer ſes erreurs. Il proféra, juſqu'au dernier ſoupir, ces mots: *Jesus, Maria!.. Mon Dieu, faites-moi miſéricorde! Je vous demande pardon!* On a prétendu fauſſement qu'étant ſur le bûcher, il dit aux juges: *Meſſieurs, vous me condamnez dans ce monde, & je vous condamnerai dans l'autre.* Le Procès-verbal ne fait aucune mention de cette pauvreté: on peut le voir dans le tome III des *Mémoires d'Hiſtoire & de Littérature*, de M. l'abbé *d'Artigny... Morin* s'étoit vanté à ſes ſectateurs, que ſi on le faiſoit mourir, il reſſuſciteroit trois jours après ſa mort; & il s'en trouva d'aſſez foux pour ſe tranſporter au lieu de ſon exécution, afin d'être témoins de cette réſurrection miraculeuſe: mais il leur manqua de parole. Ce fanatique admettoit une eſpece de métempſycoſe. Il prétendoit qu'après la mort du corps, les ames paſſoient dans d'autres corps, même dans le corps de ceux qui étoient vivans, & qui avoient déjà une ame; qu'ainſi l'ame du cardinal *Mazarin* étoit paſſée dans le corps du roi, ce qui faiſoit qu'il ſuivoit ſes maximes. Toutes les Pieces du procès de cet inſenſé ſont rares. Nous en donnerons la liſte, pour contenter les curieux qui les joignent

à ſes *Penſées*, dont la rareté eſt connue. I. *Factum contre Simon* Morin, *dans lequel ſe trouve l'Analyſe de ſes Ouvrages*, 1663. II. *Déclaration de* Morin, *ſur la révocation de ſes Penſées*, 1649. III. *Déclaration de* Morin, *de ſa femme & de* la Malherbe, *&c.* 1649. IV. *Procès-verbal d'exécution de mort dudit*, 1663. V. *Arrêt qui condamne ledit à faire amende-honorable & à être brûlé en place de Greve*, 1663: le tout in-8°. La derniere piece ſe trouve jointe ordinairement aux *Penſées... Voyez* DOSCHE & DAVESNE.

VII. MORIN, (Louis) né au Mans en 1635, vint faire ſa philoſophie à Paris à pied & en herboriſant. Il étudia enſuite en médecine, & vécut en anachorete. Il ne mangeoit que du pain, ne buvoit que de l'eau, & tout au plus ſe permettoit-il quelques fruits. Paris étoit pour lui une Thébaïde, à cela près qu'il lui fourniſſoit des livres & des ſavans. Il reçut le bonnet de docteur en médecine l'an 1662, & après quelques années de pratique, il fut *Expectant* à l'Hôtel-Dieu. Sa réputation le fit choiſir par Mademoiſelle *de Guiſe* pour ſon premier médecin, & par l'académie des ſciences pour un de ſes membres. Il mourut en 1715, âgé de près de 80 ans. Une vie longue & ſaine, une mort lente & douce furent les fruits de ſa tempérance. Les exercices de piété & les devoirs de ſon état rempliſſoient tout ſon temps. Il ne le perdoit point en viſites, ni rendues, ni reçues, *Ceux qui me viennent voir*, diſoit-il, *me font honneur*; *ceux qui n'y viennent pas, me font plaiſir*. Il n'y avoit guere que quelque *Antoine*, (dit *Fontenelle*,) qui pût aller voir ce *Paul*. Il laiſſa une *Bibliotheque* de près de 20,000 écus, un *Herbier*, un *Médailler*, & nulle autre acquiſition. Son eſprit lui avoit beaucoup plus coûté à nourrir que ſon corps. On trouva dans ſes papiers un *Index d'Hippocrate*, grec & latin, beaucoup plus ample & plus fini que celui de *Pinus*.

VIII. MORIN, (Jean) né à Meung, près d'Orleans, en 1705, obtint en 1732 la chaire de philoſophie de Chartres. Une longue aſſiduité aux exercices claſſiques fut récompenſée en 1750 par l'évêque de Chartres, qui le nomma à un canonicat de la cathédrale. *Morin* donna à 38 ans ſon *Mécaniſme univerſel*, vol. in-12, qui contient beaucoup de connoiſſances, & qui en ſuppoſe bien plus encore. Son ſecond ouvrage eſt un *Traité de l'Electricité*, imprimé in-12 en 1748. L'abbé *Nollet* ayant réfuté l'opinion de l'auteur, *Morin* adreſſa à cet académicien une *Réponſe*: c'eſt ſon troiſieme & dernier ouvrage imprimé. Sa réputation n'étoit pas bornée à ſa province: ſon nom étoit connu dans les académies des ſciences de Paris & de Rouen, dont il étoit correſpondant. Il conſerva juſqu'à la mort ſon application aux ſciences, ainſi que les vertus du prêtre & du philoſophe. Cet homme eſtimable mourut à Chartres le 28 Mars 1764, à 59 ans.

MORINGE, (Gerard) théologien de Bommel dans la Gueldre, fut profeſſeur de théologie dans le monaſtere de Sainte-Gertrude à Louvain, puis chanoine & curé de Saint-Trond dans la principauté de Liége, où il mourut le 9 Octobre 1556. On a de lui: I. La *Vie de S. Auguſtin*, à Anvers, 1553, in-8°, & 1644, avec des notes d'*Antoine Sanderus*. II. Celle *de S. Trond, des Saints Libere & Euchere*, Louvain, 1540, in-4°. III. Celle *du pape Adrien VI*, Louvain, 1536, in-4°; & dans

les Analectes hiſtoriques d'*Adrien VI* par *Gaſpard Burman*, Utrecht, 1727. IV. *Commentaire ſur l'Eccléſiaſte*, Anvers, 1533, in-8°. V. *Oratio de paupertate Eccleſiaſtica*, &c.: tous les écrits de cet auteur ſont en latin. On conſerve en manuſcrit dans le monaſtere de *Saint-Trond* : I *Vitæ SS. Antonii & Guiberti Gemblacenſis.* II. *Præcepta vitæ honeſtæ.* III. *Chronicon Trudonenſe*, depuis l'an 1400.

MORINIERE, (Adrien-Claude LE FORT de la) né à Paris en 1696 d'une famille noble, fut élevé ſous le célebre Pere *Porée*, dont il fut toute ſa vie l'ami & l'admirateur. L'amour des lettres inſpirant celui de la ſolitude, notre auteur quitta le tumulte de la capitale pour ſe retirer chez les PP. Génovéfains de Senlis. Il y vécut pendant 12 ans, occupé à préparer les matériaux de différentes collections qui ſont faites avec plus de patience que de goût. Les principales ſont: I. *Choix des Poéſies Morales*, trois volumes in-8°, 1740. II. *Bibliotheque Poétique*, 4 volumes in-4°, & 6 volumes in-12, 1745. III. *Paſſe-temps Poétiques, Hiſtoriques & Critiques*, 2 vol. in-12, 1757. IV. *Les Œuvres choiſies de Jean-Baptiſte Rouſſeau*, in-12. Ce petit recueil eſt le mieux fait de tous ceux que *la Monniere* a donnés au public. On a encore de lui deux petites Comédies imprimées en 1754, ſous le titre des *Vapeurs* & du *Temple de la Pareſſe.* Cet auteur mourut en 1768, à 72 ans. Le reſpect pour la religion & pour les mœurs, qu'on remarque dans ſes ouvrages, reſpiroit dans ſa conduite; & cette modération auroit dû ſervir de modele aux compilateurs qui ont paru après lui.

MORISON, (Robert) vit le jour à Aberdéen en Ecoſſe, l'an 1620. Il étudia dans l'univerſité de cette ville, & y enſeigna quelque temps la philoſophie. Il s'appliqua enſuite à l'étude des mathématiques, de la théologie, de la langue hébraïque, de la médecine, & ſur-tout de la botanique, pour laquelle il avoit beaucoup de paſſion. Les guerres civiles interrompirent ſes études; il ſignala ſon zele & ſon courage pour les intérêts du roi *Charles I*, & ſe battit vaillamment dans le combat donné ſur le pont d'Aberdéen, entre les habitans de cette ville & les troupes Presbytériennes. Il y fut bleſſé dangereuſement à la tête. Dès qu'il fut guéri de cette bleſſure, il vint en France. *Gaſton* de France, duc *d'Orléans*, l'attira à Blois, & lui confia la direction du Jardin royal de cette ville. *Moriſon* dreſſa une nouvelle méthode d'expliquer la botanique, qui plut au duc. Après la mort de ce prince, il retourna en Angleterre en 1660. Le roi *Charles II*, à qui le duc *d'Orléans* l'avoit préſenté à Blois, le fit venir à Londres, & lui donna le titre de ſon médecin & celui de profeſſeur royal de botanique. On a de lui: I. Le *Præludium Botanicum*, qu'il publia en 1669, in-12. Cet ouvrage acquit tant de réputation à ſon auteur, que l'univerſité d'Oxford lui offrit une chaire de profeſſeur en botanique. Il l'accepta du conſentement du roi, & enſeigna dans cette univerſité avec un ſuccès diſtingué. II. *Hortus Bleſenſis*, Paris, 1635, in-fol., réimprimé dans ſon *Præludium Botanicum.* III. La 2e & la 3e partie de ſon *Hiſtoire des Plantes*, in-fol. 1680 & 1699, dans laquelle il donne une nouvelle méthode, eſtimée des connoiſſeurs. La 1re partie de cet excellent ouvrage n'a point été imprimée. On ne ſait ce qu'elle eſt devenue; ce

qui en tient lieu eſt intitulé : *Plantarum umbelliferarum diſtributio nova*, 1672, in-fol. Mais comme ce *Traité* fut réimprimé avec la IIIe partie, on ne prend l'édition de 1672, qu'à cauſe de la beauté des épreuves. La Ire partie devoit contenir la deſcription des arbres & arbriſſeaux. On a mis à cet ouvrage l'indication d'*Oxford*, 1715. La méthode de *Moriſon* conſiſte à établir les genres des plantes par rapport à leurs fleurs, à leurs ſemences & à leurs fruits. On ne ſauroit aſſez louer cet auteur ; mais il ſemble qu'il ſe loue lui-même un peu trop. Bien loin de ſe contenter de la gloire d'avoir exécuté une partie du plus beau projet que l'on ait fait en botanique, il oſa comparer ſes découvertes à celles de *Chriſtophe Colomb* ; &, ſans parler de *Geſner*, de *Céſalpin* & de *Fabio Colonna*, il aſſure en pluſieurs endroits de ſes ouvrages, qu'il n'a rien appris que de la nature même. On l'auroit peut-être cru ſur ſa parole, s'il n'avoit pris la peine de tranſcrire des pages entieres de ces deux derniers auteurs. Il mourut à Londres en 1683, à 63 ans.

MORISOT, (Claude-Barthélemi) écrivain né à Dijon en 1592, mort dans la même ville en 1661, à 69 ans, a eu plus de réputation autrefois qu'aujourd'hui. On a de lui un livre aſſez curieux, dans lequel, ſous le titre de *Peruviana*, (Dijon, 1645, in-4°.) il trace l'hiſtoire des démêlés du cardinal *de Richelieu*, avec la reine *Marie de Médicis*, & *Gaſton de France*, duc d'Orléans. Pour avoir cet ouvrage complet, il faut y joindre une concluſion de 35 pages, imprimée en 1646. II. *Orbis Maritimus*, in-folio, 1643. III. *Veritatis lacrymæ*, à Geneve, 1626, in-12. C'eſt une ſatire contre les Jéſuites, avec cette dédicace : *Patribus Jeſuitis ſanitatem*. Ce livre eſt peu commun. IV. Et grand nombre de *Lettres* latines ſur différens ſujets.

MORLEY, (Georges) évêque Anglican, né a Londres de parens nobles, devint chanoine d'Oxford en 1641. Il donna les revenus de ſon canonicat au roi *Charles I*, alors engagé dans la guerre contre les troupes *du long Parlement*. Quelque temps après, ce prince étant priſonnier à Hamptoncourt, employa le docteur *Morley* pour engager l'univerſité d'Oxford à ne point ſe ſoumettre à une viſite illégale. Ayant ménagé cette affaire, il irrita les Anti-royaliſtes, & fut privé, l'un des premiers, de ſes emplois à Oxford. Il quitta l'Angleterre & ſe rendit à la Haye auprès de *Charles II*, qui ayant été rétabli ſur le trône de ſes ancêtres, paya le zele de ce fidelle ſujet par la nomination à l'évêché de Worcheſter, & enſuite à celui de Winchester. Ce prélat mourut le 29 Octobre 1684, à 87 ans, après avoir fait de grands biens dans ſon dioceſe. On a de lui des *Sermons*.

MORLIN, (Jérôme) Napolitain, eſt auteur de *Nouvelles*, de *Fables* & d'une *Comédie*, imprimées à Naples en 1520, in-4°. Il floriſſoit au commencement du XVIe ſiecle.

MORNAC, (Antoine) célebre avocat au parlement de Paris, né à Tours, fréquenta le barreau près de 40 ans. Sa probité & ſon érudition lui firent un nom. Il cultiva les Muſes au milieu des épines de la chicane. Ses Ouvrages de droit ont été imprimés à Paris en 1724, en 4 vol. in-fol. On a encore de lui un recueil de ſes vers intitulé : *Fœriæ Forenſes*, in-8°, parce qu'ils étoient le fruit de ſes

amuſemens pendant les vacations du palais. Ils contienent les éloges des gens de robe qui avoient paru avec éclat en France depuis 1500. Il mourut en 1619.

MORNAY, *Voyez* l'art. MONTCHEVREUIL.

MORNAY, (Philippe de) ſeigneur du Pleſſis-Marly, né à Buhy *ou* Bishuy, dans la haute-Normandie, le 5 Novembre 1549, fut élevé à Paris. Il y fit des progrès rapides dans les belles-lettres, les langues ſavantes, & dans la théologie; ce qui étoit alors un prodige dans un gentilhomme. On le deſtina d'abord à l'égliſe; mais ſa mere, imbue des erreurs de *Calvin*, les ayant inſpirées à ſon fils, lui ferma la porte des dignités eccléſiaſtiques, que ſon crédit, ſes talens & ſa naiſſance lui promettoient. Après l'horrible boucherie de la *Saint-Barthélemi*, *Philippe de Mornay* parcourut l'Italie, l'Allemagne, les Pays-Bas & l'Angleterre, & ces voyages eurent pour lui autant d'utilité que d'agrément. Le roi de Navarre, ſi chéri depuis ſous le nom de *Henri IV*, étoit alors chef du parti Proteſtant: *Mornay* s'attacha à lui, & le ſervit de ſa plume & de ſon épée. Ce fut lui que ce monarque envoya à *Eliſabeth*, reine d'Angleterre. Il n'eut jamais d'autres inſtructions de ſon maître, qu'un blanc-ſigné. Il réuſſit dans preſque toutes ſes négociations, parce qu'il étoit un vrai politique & non un intrigant. *Mornay* chériſſoit tendrement *Henri IV*, & lui parloit comme à un ami. Après qu'il eut été bleſſé à Aumale, il lui écrivit ces mots: *SIRE, vous avez aſſez fait l'*Alexandre; *il eſt temps que vous ſoyez le* Céſar. *C'eſt à nous à mourir pour Votre Majeſté*, &c. *Vous eſt gloire à vous, SIRE, de vivre pour nous, & j'oſe vous dire que ce vous eſt devoir.* Ce fidelle ſujet n'oublia rien pour aplanir le chemin du trône à ce prince. Mais lorſqu'il changea de religion, il lui en fit de ſanglans reproches, & ſe retira de la cour. Cependant *Henri IV*, qui l'aima toujours, fut extrêmement ſenſible à l'inſulte qui lui fut faite en 1597, par un gentilhomme nommé *Saint-Phal*, qui lui donna des coups de bâton & le laiſſa pour mort. *Mornay* demanda juſtice au roi, qui lui fit cette réponſe, monument auſſi précieux du courage que de la bonté de *Henri IV*. » Monſieur *Dupleſſis*, j'ai un extrême déplaiſir de l'outrage que » vous avez reçu, auquel je participe comme roi & comme vo» tre ami. Pour le premier, je » vous en ferai juſtice, & à moi » auſſi. Si je ne portois que le » ſecond titre, vous n'en avez nul » de qui l'épée fût plus prête à » dégainer, ni qui y portât ſa vie » plus gaiement que moi. Tenez » tela pour conſtant, qu'en ef» fet je vous rendrai office de roi, » de maître & d'ami, &c. &c. « La ſcience de *Mornay*, ſa valeur & ſa probité le rendirent le chef & l'ame du parti Proteſtant, & le firent appeler le *Pape des Huguenots*. Il défendit les dogmes de ſa ſecte, de vive voix & par écrit. Un de ſes livres, ſur les prétendus *abus de la Meſſe*, ayant ſoulevé tous les théologiens Catholiques, il ne voulut répondre à leurs cenſures que dans une conférence publique. Elle fut indiquée en 1600 à Fontainebleau, où la cour devoit être. Le combat fut entre *du Perron* évêque d'Evreux, & *Mornay*. Après bien des coups reçus & parés, la victoire fut adjugée à *du Perron*. Il s'étoit vanté de faire voir clairement près de cinq cents fautes dans le livre de ſon adverſaire, & il tint en

partie ſa parole. Les Calviniſtes ne laiſſerent pas de s'attribuer la gloire de cette diſpute, & ſe l'attribuent encore aujourd'hui ; mais, pour conſtater leur défaite, il ne faut que lire ce qu'en dit le duc *de Sully*, zélé Proteſtant, dans ſes *Mémoires* : [*Voyez* I. PERRON.] Cette conférence, loin d'éteindre les différens, ne produiſit que de nouvelles querelles parmi les controverſiſtes, & de mauvaiſes plaiſanteries parmi les libertins. Un miniſtre Huguenot, préſent à la conférence, diſoit avec douleur à un capitaine de ſon parti : *L'Evêque d'Evreux a déjà emporté pluſieurs paſſages ſur* Mornay.—*Qu'importe*, (repartit le militaire,) *pourvu que celui de Saumur lui demeure ?* C'étoit un paſſage important ſur la riviere de Loire, dont *du Pleſſis* étoit gouverneur. Ce fut-là qu'il ſe retira, toujours occupé à défendre les Huguenots, & à ſe rendre redoutable aux Catholiques. Lorſque *Louis XIII* entreprit la guerre contre ſon parti, *du Pleſſis* lui écrivit pour l'en diſſuader. Après avoir épuiſé les raiſons les plus ſpécieuſes, il lui dit : *Faire la guerre à ſes ſujets, c'eſt témoigner de la foibleſſe. L'autorité conſiſte dans l'obéiſſance paiſible du peuple : elle s'établit par la prudence & par la juſtice de celui qui gouverne. La force des armes ne ſe doit employer que contre un ennemi étranger. Le feu Roi auroit bien renvoyé à l'école des premiers élémens de la Politique, les nouveaux Miniſtres d'Etat, qui ſemblables aux Chirurgiens ignorans, n'auroient point eu d'autres remedes à propoſer que le fer & le feu, & qui ſeroient venus lui conſeiller de ſe couper un bras malade avec celui qui eſt en bon état.* Ces remontrances de *Mornay* ne produiſirent rien que la perte de ſon gouvernement de Saumur, que *Louis XIII* lui ôta en 1621. Il mourut 2 ans après, le 11 Novembre 1623, à 74 ans, dans ſa baronnie de la Forêt-ſur-Seure en Poitou. L'erreur n'eut jamais de ſoutien plus capable de l'accréditer.

Cenſeur des Courtiſans, mais à la Cour aimé,
Fier ennemi de Rome, & de Rome eſtimé. (HENRIADE.)

Mornay paſſa pour le plus vertueux & le plus habile homme, que le Calviniſme eût produit. On a de lui : I. Un *Traité de l'Euchariſtie*, 1604, in-fol. II. Un *Traité de la vérité de la Religion Chrétienne*, in-8°. III. Un livre intitulé : *Le Myſtere d'iniquité*, in-4°. IV. Un *Diſcours ſur le droit prétendu par ceux de la Maiſon de Guiſe*, in-8°. V. Des *Mémoires* inſtructifs & curieux, depuis 1572 juſqu'en 1629, 4 vol. in-4°, eſtimés. VI. Des *Lettres* écrites avec beaucoup de force & de ſageſſe, &c. &c. *David des Ligues* a compoſé ſa *Vie*, in-4° ; elle eſt intéreſſante, non pour la forme, mais pour le fonds.

MORON, (Jean de) fils du comte *Jérôme de Moron*, chancelier de Milan, & l'un des plus grands politiques de ſon temps, mort ſubitement au camp devant Florence, en 1529, eut une partie des talens de ſon pere. Il mérita l'évêché de Novare, puis celui de Modene ; par ſon zele & ſes talens. Envoyé nonce en Allemagne l'an 1542, il engagea les princes de l'empire à ſouſcrire à la convocation d'un Concile général. Le pape *Paul III*, charmé d'un tel ſuccès, récompenſa *Moron* par le chapeau de cardinal, & le nomma légat à Bologne, & préſident au concile indiqué à Trente. *Jules III* l'envoya en qualité de légat à la diete d'Ausbourg, où il ſoutint avec chaleur

les intérêts de la cour de Rome. *Moron* s'y fit également aimer des Catholiques & des Proteſtans. La modération, l'équité qui formoient ſon caractere, étoient dignes d'un philoſophe Chrétien. Il tonnoit contre l'héréſie, & il traitoit avec douceur les hérétiques. Ses ennemis lui firent un crime de cette modération. *Paul IV* le fit arrêter; mais *Pie IV* ſon ſucceſſeur prit hautement ſa défenſe, & confondit la calomnie, en le nommant préſident du concile de Trente. Après la mort de ce pontife, *S. Charles Borromée* le crut digne de la tiare & lui donna ſa voix. Il en avoit déjà eu 28 dans un autre conclave. *Grégoire XIII* l'envoya légat à Gênes, & enſuite en Allemagne. Ce fut au retour de cette derniere légation, qu'il couronna une vie illuſtre par une mort ſainte. Il mourut à Rome le 1er Décembre 1580, à 72 ans, avec la réputation d'un homme pénétrant, adroit, réſolu, intrépide, zélé pour les intérêts de ſon dioceſe & pour ceux de l'Egliſe. On a de lui: I. Des *Conſtitutions*, qu'il publia étant évêque de Novare. II. Les *Actes* des trois Synodes qu'il tint à Modene. III. Un *Diſcours* qu'il fit au concile de Trente en qualité de légat. IV. Pluſieurs *Epîtres* aux cardinaux *Polus* & *Cortez*, à *Jove*, à *Fréder*, *Nauſea*, &c. V. Il ſoigna l'édition des Œuvres de *S. Jérôme*, corrigée par *Eraſme*. La *Vie* du cardinal *Moron* a été écrite exactement par *Jacobellus*, évêque de Foligny.

I. MOROSINI, très-ancienne maiſon de Veniſe, (en latin *Maurocenus*) a donné pluſieurs doges à la république. *Dominique* MOROSINI, élu doge de Veniſe en 1148; *Marin* MOROSINI, élu en 1249, qui ſoumit Padoue à la république; & *Michel* MOROSINI, qui mourut en 1381, 4 mois après ſon élection, & après avoir ſoumis l'iſle de Ténédos. Ces illuſtres républicains ſe rendirent également recommandables par l'eſprit patriotique & par l'art de gouverner.

II. MOROSINI, (Pierre) célebre cardinal, de la même famille que les précédens, fut un des plus habiles juriſconſultes de ſon temps. Il travailla à la compilation du IVe livre des *Décrétales*, & mourut en 1424 à Gallicano.

III. MOROSINI, (Jean-François) cardinal, fut ambaſſadeur de la république de Veniſe, en Savoie, en Pologne, en Eſpagne, en France, & à la cour de Conſtantinople auprès du ſultan *Amurat III.* Il mourut dans ſon évêché de Breſcia, le 14 Janvier 1596, à 59 ans.

IV. MOROSINI, (André) obtint les principales dignités de ſa république, & mourut en 1618, à 60 ans. Chargé de continuer l'*Hiſtoire de Véniſe* de *Paruta*, il la pouſſa juſqu'en 1615. Elle fut imprimée en 1623, in-folio; & réimprimée dans la Collection des Hiſtoriens de Veniſe, 1718 & années ſuivantes 10 volumes in-4°. Ses *Opuſcula & Epiſtolæ*, 1625, in-8°, ſont moins recherchées que ſon Hiſtoire.

V. MOROSINI, (François) né à Veniſe en 1618 ſe ſignala ſur une des galeres Vénitiennes, dès l'âge de 20 ans, & remporta ſur les Turcs des avantages continuels. Nommé commandant de la flotte en 1651, il prit ſur eux un grand nombre de places & fut déclaré généraliſſime. Il défendit, en cette qualité, l'iſle de Candie contre les Turcs. Il y ſoutint plus de 50 aſſauts, plus de 40 combats ſouterrains, & éventa les mines des aſſiégeans près de 500 fois,

Les Turcs perdirent à ce ſiége plus de 120,000 hommes, & les Vénitiens plus de 30,000. En vain le grand-viſir tâcha de corrompre ce brave homme, en lui offrant de le faire prince de Valachie & de Moldavie; il mépriſa ſes offres. Enfin, obligé de ſe rendre, il capitula au bout de 28 mois, en 1669. Le grand-viſir, plein d'eſtime pour ſon courage, lui accorda tout ce qu'il voulut. De retour à Veniſe, il fut d'abord très-bien reçu, & enſuite arrêté par ordre du ſénat; mais s'étant pleinement juſtifié, on lui procura la charge de *Procurateur de Saint-Marc*. Quelque temps après, la guerre s'étant renouvelée contre les Turcs, *Moroſini* fut élu généraliſſime des Vénitiens pour la 3e fois, en 1684. Il s'empara de pluſieurs iſles ſur les Turcs, remporta ſur eux une victoire complete l'an 1687 près des Dardanelles, & prit Corinthe, Miſiſtra, Athenes, & preſque toute la Grece. Tant de ſuccès le firent élire doge en 1688, & généraliſſime pour la 4e fois en 1693, quoique âgé de 75 ans. Il mit pluſieurs fois en fuite la flotte des Turcs; mais il tomba malade de fatigue, & mourut à Napoli de Romanie le 6 Janvier 1694, à 76 ans. Le ſénat lui fit élever un ſuperbe monument avec cette inſcription: FRANCISCO MAUROCENO, PELOPONNESIACO. Le titre de *Péloponnéſiaque* lui fut donné après ſes victoires, en 1687. Ses concitoyens lui avoient fait dreſſer alors une Statue avec cette inſcription, qui diſoit plus qu'un long panégyrique: FRANCISCO MAUROCENO, PELOPONNESIACO, ADHUC VIVENTI. Le pape *Alexandre III* l'honora dans le même temps, d'une épée & d'un caſque qu'il reçut en cérémonie dans l'Egliſe de Saint-Marc, des mains du nonce. *Moroſini* méritoit toutes ces diſtinctions, par ſon activité dans la guerre, & par ſes qualités patriotiques dans la paix.

MOROTI, (Charles-Joſeph) abbé de l'ordre de Cîteaux dans Turin, & depuis évêque de Saluces, a donné en latin *le Théâtre chronologique de l'ordre des Chartreux*, &c. Turin, 1681, in-fol.

MORPHÉE, premier miniſtre du Dieu du *Sommeil*, ſelon la Fable, excitoit à dormir, & préſentoit les ſonges ſous diverſes figures. *Ovide* décrit ſes fonctions dans le XIe livre des *Métamorphoſes*; & ce morceau a été imité en vers françois par le chevalier *Cogolin*. C'étoit, ſelon le poëte latin, le plus habile de tous les Dieux pour prendre la démarche, le viſage, l'air & la voix de ceux qu'il vouloit repréſenter. Il y en a pluſieurs exemples dans les poëtes anciens. C'étoit lui qui touchoit d'une branche de pavot ceux qu'il vouloit endormir. Les poëtes grecs & latins le prennent ſouvent pour le Dieu du Sommeil.

MORT, (Jacques le) chimiſte & médecin, né à Harlem en 1650, donna des leçons particulieres ſur la chimie, la pharmacie & la médecine à Leyde. En 1702 il y obtint une chaire de chimie qu'il remplit juſqu'en 1718, année de ſa mort. Le célebre *Boerhaave* le remplaça. On a de *le Mort*: I. *Chymia medico-phyſica*, Leyde, 1684, in-4°. II. *Pharmacia medico-phyſica*, 1688, in-12. III. *Fundamenta nov-antiqua theoriæ medicæ ad naturæ operas revocata*, 1700, in-12, &c. Ouvrages eſtimés de ſon temps; mais comme les opérations de la chimie ſont perfectionnées, ils ne ſont plus d'uſage.

MORTEMART, *Voyez* ROCHECHOUART.

MORTIER, *Voyez* MARTIN, n° XIII.

MORTIERE, *Voyez* MESCHINOT.

MORTIMER, (Roger de) ſeigneur Anglois, d'une belle figure & d'une naiſſance diſtinguée, plut infiniment à *Iſabelle* de France, femme *d'Edouard II.* Après la mort tragique de ce prince, à laquelle *Mortimer* contribua beaucoup, il gouverna entiérement la reine, dont il étoit à la fois l'amant & le miniſtre. *Edouard III*, quoique élevé ſur le trône par les crimes de ſa mere, voyoit avec beaucoup de peine l'empire que cet indigne favori avoit ſur lui & ſur elle. La guerre d'Ecoſſe, qui ne fut pas heureuſe, fut l'écueil de ſa faveur. Voulant maintenir ſa fortune, & ne le pouvant que par la paix, *Mortimer* fit, en 1328, un traité humiliant avec *Robert de Brus*, qui s'étoit fait élire roi d'Ecoſſe. Il reconnut les droits de ce prince, & renonça aux prétentions que le roi d'Angleterre avoit ſur ce royaume, ſe contentant d'une ſomme de trente mille marcs, que les Ecoſſois devoient payer aux Anglois. Quoique le parlement eût ratifié le traité, toute la nation en murmura. Les comtes *de Kent*, *de Norfolck*, *de Lancaſtre*, princes du ſang, s'unirent contre *Mortimer*. La foibleſſe d'eſprit du comte *de Kent*, fournit à ce miniſtre un moyen de ſe venger. Il lui perſuada qu'*Edouard* ſon frere vivoit encore: le prince crédule forma le deſſein de le rétablir, Ce fut un prétexte d'accuſation. On vit l'oncle du roi condamné par les barons à perdre la tête, & ſes grands biens confiſqués au profit d'un fils de *Mortimer*. Tant de crimes ne pouvoient être long-temps impunis. *Edouard III* réſolut de ſe défaire de ce monſtre. Il vint à bout de le ſurprendre dans le château de Nottingham, où il étoit enfermé avec la reine *Iſabelle*. Le parlement lui fit ſon procès, & le condamna à être pendu. La notoriété des faits ſuffit pour ſa condamnation, ſans examen de témoins, ſans même entendre le coupable, qui fut exécuté en 1330. Vingt ans après, en faveur du fils de *Mortimer*, on annulla cette ſentence, comme illégale; mais la poſtérité l'a confirmée. *Voyez* EDOUARD III, n° VI; & ISABELLE, n° I.

MORTO, peintre de Feltro en Italie, floriſſoit dans le XVIe ſiecle. Il eſt regardé comme le premier qui a excellé à peindre les groteſques, & ſur-tout dans cette maniere de clair-obſcur qu'on appelle *égratignée*. Ayant pris le parti des armes, il fut tué à 45 ans, dans un combat qui ſe donna entre les Vénitiens & les Turcs.

I. MORTON, *ou* MOORTON, (Jean) né dans le comté de Dorcheſter en Angleterre, ſe rendit ſi habile dans la juriſprudence, qu'il mérita d'être admis dans le conſeil privé des rois *Henri VI & Edouard IV*. Cette place lui fraya la route à l'évêché d'Ely, & enfin à l'archevêché de Cantorbery. Il le méritoit par ſon zele & la fidélité envers ſes ſouverains. *Henri VII* le fit ſon chancelier, & lui obtint un chapeau de cardinal. Il mourut l'an 1500.

II. MORTON, (Thomas) Anglois, fut profeſſeur au collége de *Saint-Jean* à Cambridge. Son mérite lui procura l'évêché de Cheſter en 1615, puis celui de Lichfield & de Coventry en 1618, & enfin le ſiége de Durham en 1632. Il s'y fit eſtimer & chérir

juſqu'à l'ouverture du parlement le 3 Novembre 1640. La populace ſe ſouleva alors contre lui, & on lui donna des gardes pour le mettre à l'abri des violences & des inſultes. Il conſerva une ſanté conſtante juſqu'à l'âge de 95 ans, auquel il mourut. On a de lui : *Apologia Catholica*, in-fol. ; *De autoritate Principum*, in-4° ; & divers autres ouvrages eſtimés des théologiens Anglois, mais peu connus hors de l'Angleterre.

I. MORVILLIERS, (Pierre de) fils de *Philippe*, premier préſident du parlement de Paris, iſſu d'une famille noble de Picardie, fut fait chancelier en 1461. C'étoit un homme hardi & véhément. *Louis XI* l'envoya, en 1464, vers *Philippe* duc *de Bourgogne*. Le chancelier parla à ce prince & au comte *de Charolois* ſon fils, en termes ſi déſobligeans, que le comte indigné ne put s'empêcher de dire à l'archevêque de Narbonne, que *le Roi s'en repentiroit*. En effet, ce fut la premiere étincelle de la guerre dite du *Bien public*. La paix faite, *Louis XI*, cauſant avec le comte, lui dit devant tout le monde, qu'*il n'avoit point eu de part à ce que ce fou de* Morvilliers *lui avoit dit mal-à-propos*. Le roi non-ſeulement déſavoua le chancelier, mais il le deſtitua, pour donner au comte une ſatisfaction entiere. *Morvilliers* ſe retira auprès du duc *de Guienne*, ſurvécut long-temps à ſa dépoſition & ne mourut que vers la fin de 1476.

II. MORVILLIERS, (Jean de) né à Blois en 1507, du procureur du roi, n'étoit pas de la même famille que le précédent. Il fut d'abord lieutenant-général de Bourges, doyen de la cathédrale de cette ville, puis conſeiller au grand conſeil, & en cette qualité l'un des juges du chancelier *Poyet*, en 1542. Ses talens l'ayant fait connoître, il fut envoyé ambaſſadeur à Veniſe, & s'y conduiſit en homme plein d'adreſſe, de bon ſens & de probité. De retour en France, il obtint l'évêché d'Orléans en 1552, & la place de garde des ſceaux en 1568. Ses talens éclaterent au concile de Trente, où l'on admira également ſon eſprit & ſon zele. Cet illuſtre prélat ſe démit de ſon évêché en 1574, & mourut à Tours le 23 Octobre 1577, à 70 ans. Les gens de lettres de toutes les nations célébrerent ſa mémoire, comme celle de leur bienfaiteur. C'étoit un grand homme d'état, quoique un peu inquiet. Il quitta les ſceaux, & les reprit enſuite. Les *Guiſes* contribuerent beaucoup à ſon élévation.

I. MORUS, (Thomas) naquit à Londres vers 1473, d'un avocat conſultant. La ſcience & la vertu eurent beaucoup d'attraits pour lui, & il cultiva l'une & l'autre avec ſuccès. A l'étude des langues mortes il joignit celle des langues vivantes, & les différentes connoiſſances qui peuvent orner l'eſprit. *Henri VIII*, roi d'Angleterre, ſe ſervit de lui dans pluſieurs ambaſſades. La ſagacité & les talens de *Morus* brillerent ſur-tout dans les conférences pour la paix de Cambrai, en 1529. La charge de grand chancelier d'Angleterre fut la récompenſe de ſon zele pour le ſervice de ſon maître. (*Voyez* HOLBEN.) *Morus* remplit cette place de maniere à faire peu regretter ſon prédéceſſeur. *Wolſey* n'avoit montré que de la fierté & de la hauteur ; le nouveau chancelier au contraire accueillit tout le monde avec bonté. Exact dans l'adminiſtration de la juſtice, il terminoit les affaires ſur le champ. Son intégrité ne faiſoit acception

de perſonne, & ſon déſintéreſſement lui faiſoit rejeter tous les dons. Ses enfans ſe plaignoient quelquefois de ce qu'il ne profitoit pas de ſon élévation pour leur avancement. *Mes enfans*, leur répondit-il, *laiſſez-moi rendre la juſtice à tout le monde : votre gloire & mon ſalut en dépendent. Mais ne craignez rien ; vous aurez toujours le meilleur partage : la bénédiction de Dieu & celle des hommes.* En effet, lorſqu'il quitta la charge de chancelier, il ne lui reſta que ſon patrimoine, quelques terres de peu de revenu que le roi lui avoit données, & environ cent livres ſterling en eſpeces. Les ſceaux ne demeurerent entre ſes mains que deux ans & demi. *Henri VIII*, amoureux d'*Anne de Boulen*, rompit les liens qui le tenoient à l'Egliſe Romaine. *Morus* fut obligé de ſe démettre en 1531. On employa toutes ſortes de moyens pour lui arracher le ſerment de *Suprématie*, que le roi exigeoit de tous ſes ſujets. La douceur n'ayant pu le toucher, on eut recours à la violence : on le mit en priſon : on lui enleva ſes livres, ſa ſeule conſolation au milieu des horreurs dont il étoit environné. Ses amis tâcherent de le gagner, en lui repréſentant » qu'il ne » devoit point être d'une autre opi- » nion que le Grand-Conſeil d'An- » gleterre «. *J'ai pour moi toute l'Egliſe*, répondit-il, *qui eſt le Grand-Conſeil des Chrétiens...* Sa femme le conjura d'obéir au roi, & de conſerver ſa vie pour la conſolation & le ſoutien de ſes enfans : *Combien d'années*, lui dit-il, *penſez-vous que je puiſſe encore vivre ? — Plus de vingt ans*, répondit-elle. — *Ah ! ma femme*, lui dit-il, *veux-tu donc que j'échange l'Eternité avec vingt ans ?* Il employa en prieres le temps qui ſe paſſa entre ſa condamnation & ſa mort. La veille de l'exécution, il écrivit à ſa fille *Marguerite* avec du charbon & ſur du papier qu'il avoit ſurpris, pour lui mander que » bientôt il ne ſeroit plus à charge » à perſonne ; qu'il brûloit d'en- » vie de voir ſon Dieu, & de » mourir le lendemain qui étoit » l'octave du Prince des Apôtres » & la fête de la tranſlation de » S. Thomas de Cantorbery, jour » de grande conſolation pour lui «. Il parloit ainſi, parce qu'il mouroit pour la défenſe de la primauté de *S. Pierre*, & que toute ſa vie il avoit eu une dévotion particuliere à *S. Thomas* ſon patron. *Henri VIII* le voyant inébranlable, lui fit trancher la tête le 6 Juillet 1535, à l'âge d'environ 62 ans. Sa mort fut celle d'un martyr. Il avoit vécu à la cour ſans orgueil ; il mourut ſur l'échafaud ſans foibleſſe. L'Hiſtoire a conſervé quelques traits qui peignent bien ſon caractere vertueux & auſtere, mais manquant quelquefois de dignité. Un grand ſeigneur lui ayant envoyé deux flacons d'argent d'un grand prix, pour ſe le rendre favorable dans un procès fort important ; le magiſtrat les fit remplir du meilleur vin de ſa cave & les renvoya à celui de qui ils venoient. *Vous aſſurerez votre maître*, dit-il au domeſtique qui les avoit apportés, *que tout le vin de ma cave eſt à ſon ſervice...* La veille du jour qui devoit décider de ſon ſort, on vint pour le raſer. *J'ai*, dit-il à ſon barbier, *un grand différent avec le Roi. Il s'agit de ſavoir s'il aura ma tête, ou ſi elle me reſtera. Je n'y veux rien faire, qu'elle ne ſoit bien à moi...* Il répondit à celui qui vint lui dire, que » le Roi avoit mo- » déré l'arrêt de mort rendu » contre lui, à la peine d'être » ſeulement décapité «. *Je prie Dieu de préſerver tous mes amis d'une ſemblable clémence !...* Au pied de l'échafaud où il devoit être exécuté,

il dit à un des aſſiſtans : *Aidez-moi à monter, car il n'y a pas d'apparence que vous m'aidiez à deſcendre...* Lorſqu'il eut mis la tête ſur le billot pour recevoir le coup mortel, il s'apperçut que ſa barbe étoit engagée ſous ſon menton, il la dégagea, & dit à l'exécuteur : *Ma barbe n'a point commis de trahiſon, il n'eſt pas juſte qu'elle ſoit coupée...* *Thomas Morus* étoit d'un tempérament flegmatique ; il avoit l'air riant & l'abord facile. Il vécut toujours avec beaucoup de frugalité. Son zele pour la religion Catholique étoit extrême, & les Luthériens lui reprocherent d'avoir fait punir de mort ceux qui favoriſoient leurs opinions. On a de lui : I. Un livre plein de bonnes vues, dont quelques-unes ſont inexécutables, intitulé : *Utopia*, Glaſcow, 1750, in-8° ; & Oxford, 1663, in-8°. Il a été traduit en françois par *Gueudeville*, in-12, Leyde, 1715, & Amſterdam, 1730. Cet ouvrage contient le plan d'une république, à l'imitation de celle de *Platon* ; mais il n'eſt pas écrit du ſtyle éloquent du philoſophe Grec. Il voudroit établir un partage abſolument égal de biens entre tous les citoyens : idée chimérique ! Il prêche un amour de la paix & un mépris de l'or, qui expoſeroit à des injuſtices continuelles de la part d'un voiſin puiſſant & ambitieux. Il voudroit que les fiancés ſe viſſent tout nus avant de ſe marier ; & enfin que lorſqu'un malade eſt déſeſpéré, il ſe donnât ou ſe fît donner la mort. » Son ſyſtême politique, quoique bon en certaines » choſes, (dit *Niceron*, qui ne re» garde l'*Utopie* que comme une » débauche d'eſprit) eſt cependant » répréhenſible dans d'autres, & » impoſſible dans la pratique «. II. *L'Hiſtoire de Richard III*, roi d'Angleterre. III. Celle d'*Edouard V.* IV. Une *Verſion* latine de trois *Dialogues* de *Lucien*. V. Une *Réponſe* très-vive à *Luther*. VI. Un Dialogue intitulé : *Quòd mors pro Fide ſuſcipienda non ſit.* VII. Des *Lettres*. VIII. Des *Epigrammes*. Ces différens ouvrages ſont en latin, & ont été recueillis en 1566, in-fol., à Louvain... *Voyez* ſa *Vie* en anglois, par *Thomas Morus*, prêtre, ſon arriere-petit-fils, mort à Rome en 1625, publiée à Londres, 1627, in-4°, ou 1626, in-8°... & un *Portrait* de ſon *Corps*, de ſon *Ame* & de ſon *Eſprit*, dans une Lettre d'*Eraſme* à *Hutten*, du 21 Juillet 1519.

II. MORUS, (Alexandre) né à Caſtres en 1616, d'un pere Ecoſſois, & principal du collége que les Calviniſtes avoient en cette ville, fut envoyé à Geneve, où il remplit les chaires de grec, de théologie & la fonction de miniſtre. Sa paſſion pour les femmes, & ſa conduite peu réguliere, lui ſuſciterent un grand nombre d'ennemis. *Saumaiſe*, inſtruit de leur ſoulévement, l'appela en Hollande, où il fut nommé profeſſeur de théologie à Middelbourg, puis d'hiſtoire à Amſterdam. Il remplit ces places en habile homme, & fit, l'an 1655, un voyage aſſez long en Italie. C'eſt durant ce voyage qu'il publia un beau *Poëme* ſur la défaite de la flotte Turque par les Vénitiens : cet ouvrage lui valut une chaîne d'or, dont la république de Veniſe lui fit préſent. Dégoûté de la Hollande, il vint exercer le miniſtere à Charenton. Ses Sermons attirerent la foule, moins par leur éloquence que par les alluſions ſatiriques & les bons mots dont il les ſemoit. Ce genre de ſtyle réuſſit dans ſa bouche, parce qu'il lui étoit naturel, & rendit ridicules ceux qui voulurent l'imiter. L'impétuoſité de ſon imagination lui

procura

procura de nouvelles querelles, ſurtout avec *Daillé*, qui le mit en poudre. Cet homme ſingulier mourut à Paris dans la maiſon de la ducheſſe *de Rohan* le 20 Septembre 1670, à 54 ans, ſans avoir été marié. On a de lui : I. Divers *Traités* de controverſe. II. De belles *Harangues* & des *Poëmes* en latin. III. Une Réponſe à *Milton*, intitulée : *Alexandri Mori Fides publica*, in-8°. *Milton* l'a cruellement déchiré dans ſes écrits. Ce que l'on a imprimé des *Sermons* de *Morus*, ne répond point à la réputation qu'il s'étoit acquiſe en ce genre.

III. MORUS, (Marguerite) fille du chancelier, profeſſa hautement la foi orthodoxe en Angleterre, & n'oublia rien pour avoir la liberté de conſoler ſon pere dans ſa priſon. On dit que, pour l'obtenir, elle fit tomber entre les mains du concierge une Lettre, qu'elle feignit d'écrire à l'illuſtre captif pour lui perſuader de conſentir aux volontés du roi ; mais dès qu'elle fut dans la priſon, elle lui conſeilla de ſoutenir avec conſtance les intérêts de l'Egliſe. Ce grand homme ayant eu la tête tranchée, elle la racheta de l'exécuteur de la juſtice, & la conſerva précieuſement. Cette fille infortunée chercha dans les lettres un ſoulagement à ſa douleur. Elle poſſédoit les langues & la littérature, & elle laiſſa divers ouvrages.

IV. MORUS *ou* MORE, (Henri) né en 1614, à Grantham dans le comté de Lincoln en Angleterre, paſſa ſa vie ſtudieuſe à Cambridge, dans le collége de Chriſt où il avoit été agrégé. Il refuſa pluſieurs bénéfices & même des évêchés, & mourut en 1687, à 73 ans. On a de lui divers Ecrits philoſophiques & théologiques, Londres, 1675, in-fol... Il y a eu pluſieurs autres ſavans du nom de *Morus*. *Voyez* FLAMSTEED.

MORZILLO, *Voyez* FOX-MORZILLO.

MOSCHION ; c'eſt le nom de quatre auteurs, cités par *Galien*, *Soranus*, *Pline* & *Plutarque*. On ne ſait duquel ſont les Vers qui ſe trouvent dans les *Poëtes Grecs* de *Plantin*, 1568, in-8°. On n'eſt pas moins incertain ſur le livre *De Mulierbibus affectibus*. C. *Geſner* y a joint des Scolies ; & *Gaſpard Wolphius*, ſon diſciple, le fit paroître en grec, à Baſle, 1566, in-4°. *Iſraël Spachius* l'a donné en grec & en latin, dans *Cinadiorum Libri*, Straſbourg, 1597, in-folio.

MOSCHOPULUS, (Emmanuel) nom de deux écrivains Grecs. Le premier, natif de Candie, dans le XIVe ſiecle, a laiſſé un livre intitulé : *Queſtion de Grammaire*, 1545, in-4°. Le ſecond, neveu du premier, paſſa en Italie vers 1455, lors de la priſe de Conſtantinople, & compoſa un *Lexicon Græc*, ou *Recueil de mots Attiques*, 1545, in-4°.

I. MOSCHUS, poëte bucolique Grec, vivoit du temps de *Ptolomée-Philadelphe*, auſſi bien que *Théocrite* & *Bion*. Il nous reſte de lui quelques *Poéſies* pleines de goût & de délicateſſe qui ont été imprimées avec celles de *Bion*, 1680, in-12, à cauſe du rapport de leur matiere & de leur caractere. *Perrault*, qui (comme on le ſait) n'étoit pas admirateur des anciens, dit cependant que l'Idylle de *Moſchus*, intitulée l'*Amour fugitif*, » eſt une des plus » agréables poéſies qui ſe ſoient » jamais faites, & qu'elle ne ſe reſ» ſent point de ſon antiquité «. On eſtime l'édition de ce poëte donnée par *Daniel Heinſius*, accompagné des Poéſies de *Théocrite*, de *Bion* & de *Simmias*, augmentée des notes de divers commentateurs, & imprimée chez *Commelin*, in-4°, 1604 ;

& celle faite avec *Bion*, à Oxford, 1748, in-8°.

II. MOSCHUS, (Jean) pieux ſolitaire & prêtre du monaſtere de *Saint-Théodoſe* à Jéruſalem, viſita les monaſteres d'Orient & d'Egypte, & alla à Rome avec *Sophrone* ſon diſciple. Il dédia à ce vertueux compagnon de ſes voyages, un ouvrage célebre, intitulé: *Le Pré ſpirituel*. On y trouve la vie, les actions, les ſentences & les miracles des moines de différens pays. Le ſtyle en eſt ſimple & négligé, en grec. Il a été inſéré dans les *Vies des Peres* de Roſweyde, ſeulement en latin. Le P. *Fronton-du-Duc* l'a donné en grec l'an 1624, mais avec des lacunes, qui ont été remplies par *Cotelier* dans ſes *Monumens de l'Egliſe Grecque*, tome II. *Arnaud d'Andilly* en a donné une traduction françoiſe. Il a omis dans ſa traduction beaucoup de paſſages de l'original. *Moſchus* mourut en 619, ſelon la plus commune opinion; d'autres diſent en 630.

MOSELLAN, (Pierre) ſavant grammairien, étoit fils d'un vigneron de Protog près de Coblentz, & fut l'un des principaux ornemens de l'univerſité de Leipzig, où il mourut le 19 Avril 1524. On a de lui divers *Ouvrages de Grammaire*, & des *Notes* ſur des Auteurs latins.

MOSEOSO D'ALVARADO, (Louis) officier Eſpagnol, accompagna *François Pizarro* dans la conquête du Pérou, puis *Ferdinand Soto* dans ſon voyage de Floride. Il ſuccéda à ce dernier, l'an 1542, dans la charge de général de la Floride. *Moſeoſo*, voyant les troupes rebutées de toutes les fatigues & périls qu'elles avoient eſſuyés ſous *Soto*, n'oſa pouſſer plus loin ſes conquêtes. Il prit le parti de revenir à Paſſico, ville de la Nouvelle Eſpagne, avec 311 ſoldats, du nombre de 600 que ſon prédéceſſeur avoit amenés d'Eſpagne; & paſſa enſuite au Mexique, où il ſervit le viceroi de ſes conſeils & de ſon épée.

MOSES MENDELSHON, c'eſt-à-dire, *Moiſe* fils de *Mendel*, Juif de Berlin, mort dans cette ville en 1785, à 57 ans, a été un des plus célebres écrivains d'Allemagne. En 1755, il débuta par un écrit, intitulé: *Jéruſalem*, rempli de propoſitions hardies & condamnables. Il prétend que les Juifs ont une loi & non une religion révélée; que des dogmes ne peuvent pas être révélés; & que la ſeule doctrine de ſa nation eſt la religion naturelle. Il ſe fit beaucoup plus d'honneur par ſon *Phédon* ou *Entretien ſur la ſpiritualité & l'immortalité de l'Ame*, traduit en françois, in-8°, 1773, dans lequel ce grand principe, fondement de toute morale, eſt développé avec la ſagacité d'un philoſophe éclairé, & les charmes d'un écrivain élégant. Ce bon ouvrage le fit appeler par quelques journaliſtes, *le Socrate des Juifs*; mais il n'avoit pas le courage du philoſophe grec. Timide & même puſillanime, comme le ſont trop ſouvent les ſpéculatifs, il ſervit foiblement ſa nation dont il auroit pu devenir le bienfaiteur, en la réformant. La ſoupleſſe de ſon caractere doux, modeſte, officieux lui concilioit également le ſuffrage des ſuperſtitieux & des incrédules. Il ne put jamais parvenir cependant à être admis ni dans l'académie de Berlin, ni dans les entretiens du roi de Pruſſe. Sa nation lui accorda, après ſa mort, les honneurs qu'elle rend ordinairement à ſon premier rabbin. On ne le porta au tombeau que vingt-quatre-heures après qu'il eut expiré, contre l'uſage imprudent des Juifs qui enterrent leurs morts avant le coucher du ſoleil. *Mendelshon* étoit d'une famille honnête, mais pau-

tre. Il entra très-jeune dans un comptoir de ſa nation, & s'y fit également eſtimer par ſa capacité & par ſon intégrité. Mais la philoſophie & la littérature furent bientôt ſes principales occupations. Le fameux *Leſſing* lui donna des conſeils qui le firent marcher d'un pas plus rapide dans la carriere des lettres, mais ſans le détourner des occupations néceſſaires à ſa ſubſiſtance. *Mendelshon* conſerva pour lui, même après ſa mort, la plus tendre amitié & la plus vive reconnoiſſance. Malgré le régime le plus rigoureux il lui ſurvécut peu d'années, parce que ſes méditations pouſſées trop loin minerent inſenſiblement une machine auſſi foible & auſſi mal conſtruite que celle qui logeoit ſon ame.

MOSÈS MICOSTI, célebre rabbin Eſpagnol du XIVe ſiecle, eſt un de ceux qui a écrit le plus judicieuſement ſur les commandemens de la Loi judaïque. On a de lui un ſavant ouvrage, intitulé : *Sepher Mitſvoth gadol*, c'eſt-à-dire, *le grand Livre des préceptes*, Veniſe, 1747, in-fol.

MOSHEIM, (Jean-Laurent) célebre littérateur, théologien & prédicateur Allemand, de l'ancienne famille des barons de *Mosheim*, naquit à Lubeck le 6 Octobre 1694. Il s'appliqua d'abord à la poéſie. Dans un âge plus avancé il ne fit plus de vers, mais il ſut embellir des fleurs de la littérature les ſciences qu'il cultiva. Il étoit également propre à remplir les chaires des langues grecque & latine, & celles d'éloquence, de philoſophie & de théologie. Il recut invitations ſur invitations de différentes univerſités; mais celle de Helmſtadt eut, la premiere, le bonheur de l'avoir pour profeſſeur de théologie. Il occupe une place diſtinguée parmi les meilleurs interpretes Proteſtans, de même que parmi ceux qui ont traité le dogme & la morale. Il mourut en 1752, à Gottingue, chancelier de l'univerſité. A un amour extrême pour la vérité, à une douceur vraiment chrétienne, à un grand fonds d'humanité & de modeſtie, *Mosheim* joignoit une mémoire heureuſe, un jugement exact, une diction aiſée, un eſprit méthodique. On a de lui : I. De ſavantes *Notes* ſur *Cudworth*; & des *Verſions* latines de deux de ſes ouvrages. Ses remarques prouvent que ſa philoſophie étoit judicieuſe & profonde. [*Voyez* CUDWORTH.] II. Une Hiſtoire Eccléſiaſtique, Helmſtad, in-4°, 1764, ſous le titre d'*Inſtitutiones Hiſtoriæ Eccleſiaſticæ*, très-eſtimées par les Luthériens, & traduites en françois en 6 vol. in-8°. Cet ouvrage dont la critique n'eſt pas toujours exacte, prouve cependant une grande connoiſſance des langues originales, & des lumieres peu communes en hiſtoire & en politique. De tous les hiſtoriens eccléſiaſtiques Proteſtans, c'eſt peut-être le plus modéré, quoiqu'on ſente très-bien qu'il penche pour ſa communion. III. Des *Sermons* en allemand, qui l'ont fait nommer par les Proteſtans *le Bourdaloue d'Allemagne*. Il donna au ſtyle de la chaire un tour original, inconnu juſqu'à lui en Allemagne. Mais on prétend que pluſieurs orateurs de cette nation ont eu encore plus d'éloquence que lui. IV. *Diſſertationes ſacræ*, Lipſiæ, in-4°, 1733, qui lui ont mérité un rang parmi les bons interpretes Proteſtans. V. *Hiſtoria Mich. Serveti*, à Helmſtad, 1728, in-4°, curieuſe.

MOSTANDGED, caliſe de la race des Abaſſides, ſuccéda à ſon pere *Moqtafi*, l'an 1160 de Jeſus-Chriſt. Son frere ſut gagner ſes femmes, qui devoient le poignarder; mais *Moſtandged* ayant été averti, fit empriſonner ſon frere & ſa mere

qui étoient de la conſpiration, & jeta ſes femmes dans le Tigre. Sévere obſervateur de la juſtice, il refuſa 2000 écus d'or pour la délivrance d'un calomniateur, en offrant 10,000 à celui qui lui remettroit cet homme pervers. Il mourut en 1170, âgé de 56 ans.

MOTASSEM, frere de *Manoun*, lui ſuccéda au califat, l'an 840 de Jeſus-Chriſt. On ſurnomma ce prince le HUITAINIER, parce que le nombre *Huit* ſe rencontre dans preſque toutes les circonſtances de ſa vie. Il naquit le 8e mois de l'année. Il fut le VIIIe de ſa race, & le VIIIe caliſe Abaſſide. Il monta ſur le trône l'an de l'*Hégire* 418. Il alla 8 fois commander en perſonne ſes armées. Il régna 8 ans, 8 mois & 8 jours. Il mourut âgé de 48 ans. Il eut 8 enfans mâles & autant de filles. Il laiſſa enfin dans l'épargne 8 millions d'or & d'argent. [*Voyez l'Hiſtoire des Arabes*, par M. *de Marigny*.]

MOTHE-HOUDANCOURT, (Philippe de la) duc de Cardone, porta les armes de bonne heure. Après s'être ſignalé par ſon courage & par ſa prudence en divers ſiéges & combats, il commanda l'armée Françoiſe en Catalogne l'an 1641, défit les Eſpagnols devant Tarragone, leur prit différentes places, & remporta ſur eux trois victoires. Le bâton de maréchal de France, & la dignité de vice-roi en Catalogne, furent la récompenſe de ſes ſuccès. La gloire de ſes armes ſe ſoutint en 1642 & 1643; mais elle baiſſa en 1644. N'ayant pas eu le courage de profiter de l'occaſion que la fortune lui offrit en Catalogne, de prendre le roi d'Eſpagne à la chaſſe, & de l'envoyer priſonnier en France, il fruſtra ſa patrie du ſervice le plus ſignalé. La crainte d'offenſer la régente, lui fit manquer un ſi beau coup. Avec plus de fermeté & de jugement, il auroit ſenti que toute la France lui auroit ſervi de bouclier contre le reſſentiment, de la reine-mere. Cette princeſſe auroit été obligée d'ailleurs de cacher ſon mécontentement, pour ne pas laiſſer ſoupçonner qu'elle avoit plus de tendreſſe pour ſon frere que pour ſon fils. Cette faute fut ſuivie de la perte d'une bataille devant Lerida, & de la levée du ſiége de Tarragone. L'envie profita de ſes malheurs pour le perdre auprès du roi. Il fut renfermé dans le château de Pierre-en-Ciſe, & n'en ſortit qu'en 1648. La cour lui rendit enfin juſtice, & le nomma une ſeconde fois viceroi de Catalogne, en 1651. Il ſe ſignala l'année d'après dans Barcelone, qu'il défendit pendant cinq mois contre les meilleures troupes des ennemis. La France perdit ce général le 24 Mars 1653, dans la 50e année de ſon âge. » Le maré- » chal *de la Mothe*, (dit le car- » dinal *de Retz*) avoit beaucoup » de cœur. Il étoit capitaine de » la ſeconde claſſe; il n'étoit pas » homme de bon ſens. Il avoit » aſſez de douceur & de facilité » dans la vie civile. Il étoit très- » utile dans un parti, parce qu'il » y étoit très-commode «. Il ne laiſſa que des filles: l'une fut ducheſſe d'Aumont; la ſeconde, ducheſſe de Ventadour, gouvernante *de Louis XV* & de ſes enfans, mourut en 1744, à 93 ans; la troiſieme fut ducheſſe de la Ferté-Sénecterre. Mais il avoit un frere qui a continué ſa poſtérité. De ces trois filles, la ducheſſe *de Ventadour* fut la plus célebre, par ſon eſprit, par ſes vertus & par les qualités néceſſaires à ſa place.

I. MOTHE-LE-VAYER, (François de la) né à Paris en 1588, ſe conſacra à la robe, & fut pendant long-temps ſubſtitut du procureur-général du parlement, charge qu'il

avoit héritée de ſon pere. Il s'en défit enſuite, pour ne vivre plus qu'avec ſes livres. Lorſque *Louis XIV* fut en âge d'avoir un précepteur, on jeta les yeux ſur lui; mais la reine ne voulant pas d'un homme marié, il exerça cet emploi auprès du duc *d'Orléans*, frere unique du roi. L'académie Françoiſe lui ouvrit ſes portes en 1639, & le perdit en 1672, à 85 ans. Les relations des pays éloignés, (dit *Chevreau*,) étoient l'un des amuſemens de *la Mothe-le-Vayer*. Comme il avoit là mort ſur les levres, *Bernier* ſon ami vint le voir. *Eh bien*, lui dit-il, *quelles nouvelles avez-vous du Grand-Mogol*? Ce furent preſque ſes dernieres paroles. Cet académicien étoit un homme d'une conduite réglée, ſemblable aux anciens Sages par ſes opinions & par ſes mœurs. Sa phyſionomie & ſa façon de s'habiller l'annonçoient pour un eſprit qui ne penſoit ni n'agiſſoit comme le vulgaire. L'étude étoit ſa ſeule paſſion. Plaiſirs, affaires, il renonçoit à tout pour ſe livrer aux ſciences. A la cour il fut modeſte. *Je reſſemble ici*, diſoit-il, *à la Chriſtophoriane, qui ſe tient d'autant plus petite, qu'elle eſt dans un lieu plus élevé*. Il embraſſa toutes les connoiſſances humaines, l'ancien, le moderne, le ſacré, le profane, mais preſque ſans confuſion. Il avoit beaucoup lu & beaucoup retenu, & il a fait uſage de tout ce qu'il ſavoit. Il s'attacha ſur-tout à la morale, & à la connoiſſance du génie, du caractere, des mœurs & des coutumes des différentes nations. La contrariété des opinions des peuples divers qu'il étudia, le jeta dans le doute. » Je ne puis diſſimuler, (dit » M. l'abbé d'*Olivet*,) que la doc» trine répandue dans les écrits de ce » ſavant homme, paroit tendre au » Pyrrhoniſme; mais auſſi rendons» lui cette juſtice, qu'il prend » toutes ſortes de précautions, » dans une infinité d'endroits, » pour faire bien ſentir qu'il ne » confond nullement, & qu'on ne » doit nullement confondre la na» ture des connoiſſances humai» nes, dont il nie l'évidence, » avec la nature des vérités révé» lées, dont il reconnoit la certi» tude. Peut-on, comme il le pré» tend, tenir en même temps pour » douteux les objets de la raiſon, » ou des ſens; & pour certains, » les objets de la foi? Si ce n'eſt» là une contradiction formelle, » c'eſt du moins un étrange para» doxe. Mais je ne laiſſe pas de » dire, qu'en parlant d'un Pyrrho» nien de ce caractere, il eſt juſte » d'obſerver, & pour ſon honneur, » & pour l'édification publique, » qu'il n'a donné ou cru donner » nulle atteinte à la Religion: juſ» tice due ſur-tout à M. *la Mothe» le-Vayer*, dont les glorieux em» plois nous parlent en ſa faveur, » & qui, comme *Bayle* lui-même » l'a dit, étoit un homme d'une » conduite réglée, & ſemblable à » celle des anciens Sages: un vrai » philoſophe dans ſes mœurs. Au » milieu de ſa nombreuſe biblio» theque, où il pouvoit bien dire » avec le bon *Chryſale* de *Moliere*;

Raiſonner eſt l'emploi de toute ma maiſon,
Et le raiſonnement en bannit la raiſon.

» il ſe voyoit entouré des livres » écrits en divers ſiecles, en di» verſes langues, dont l'un diſoit » *blanc*, l'autre *noir*. Frappé d'y » trouver cette multiplicité, cette » contrariété d'opinions ſur tous » les points que Dieu a livrés à » la diſpute des hommes, il en » vint à conclure, que la *Scepti» que* étoit de toutes les philoſo» phies la plus ſenſée. Heureux

» ceux qui, comme lui, ne chan-
» cellent que dans les routes de
» l'hiſtoire & de la phyſique « ! car c'eſt-là vraiſemblablement qu'il borna ſon pyrrhoniſme, comme l'inſinue l'abbé *d'Olivet* ». Comme » humainement parlant (dit-il) » tout eſt problématique dans les » ſciences, & dans la phyſique prin- » cipalement, tout doit y être » expoſé aux doutes de la philo- » ſophie ſceptique, n'y ayant que » la véritable ſcience du ciel, qui » nous eſt venue par la révélation » divine, qui puiſſe donner à nos » eſprits un ſolide contentement » avec une ſatisfaction entiere «. Ce paſſage prouve que la religion étoit à ſes yeux la fin des doutes & la ſource des véritables plaiſirs de l'eſprit. On a recueilli ſes OUVRAGES en 1662, 2 vol. in-fol.: en 1684, 15 vol. in-12; & à Dreſde, 1772, 14 vol. in-8°. Ils prouvent que l'auteur avoit plus de ſavoir que d'imagination, & plus de jugement que de goût. Son *Traité de la Vertu des Païens* a été réfuté par le docteur *Arnauld*, dans ſon ouvrage de la *Néceſſité de la Foi en Jeſus-Chriſt*. Parmi les Œuvres de ce philoſophe, on ne trouve ni les *Dialogues faits à l'imitation des Anciens* ſous le nom d'*Oraſius Tubero*, imprimés à Francfort ſous la fauſſe date de 1606, 2 tomes ordinairement en 1 vol. in-4°; & 1716, 2 vol. in-12.. ni l'*Hexameron ruſtique*, in-12. Ces deux ouvrages ſont de lui, & on les recherche, ſur-tout le premier, quoique les ſujets qu'il y a traités ne ſoient pas approfondis, & que le titre de quelques-uns ſoit frivole, comme celui-ci: *Des rares & éminentes qualités des Aſnes de ce temps*. La *Traduction* de *Florus* qu'on a ſous le nom de *la Mothe-le-Vayer*, eſt d'un de ſes fils, ami de *Boileau*, mort en 1664, à 35 ans. On a donné, in-12, *l'Eſprit de la Mothe-le-Vayer*, où l'on a fait entrer tout ce que cet auteur a dit de mieux dans ſes différens ouvrages. Ce recueil ſeroit plus intéreſſant, ſi *la Mothe-le-Vayer* avoit ſu auſſi bien écrire que penſer. Il avoit imité la maniere de *Plutarque*; mais le philoſophe Grec avoit un ſtyle bien plus agréable... *Voyez* MARÊTS, n° II.

II. MOTHE-LE-VAYER DE BOUTIGNI, (François de la) de la même famille, maître-des-requêtes, mourut intendant de Soiſſons en 1585. On a de lui: I. Une *Diſſertation ſur l'autorité des Rois, en matiere de Régale*. Elle fut imprimée en 1700, ſous le nom de *Talon*, avec ce titre: *Traité de l'autorité des Rois, touchant l'adminiſtration de la Juſtice*; & réimprimé ſous ſon nom, 1753, in-12. II. Un *Traité de l'autorité des Rois, touchant l'âge néceſſaire à la profeſſion Religieuſe*, 1669, in-12. III. La Tragédie du *Grand Sélim*, in-4°. IV. Le Roman de *Tharſis & Zélie*, réimprimé à Paris en 1774, en 3 vol. in-8°. Ce roman eſt eſtimé. On y trouve de la morale ſans pédantiſme, & cette philoſophie douce qui inſtruit en amuſant. Les caracteres y ſont variés, & l'intérêt y marche à côté du ſentiment. Les amours de *Tharſis* & *Zélie* ne ſont, pour ainſi dire, que le cadre de la peinture des différentes paſſions.

MOTHE-GUYON, *Voyez* GUYON, n° II.

MOTHE, *Voyez* GROSTESTE.

MOTIN, (Pierre) poëte François, étoit de Bourges. Il a laiſſé quelques *Pieces*, que l'on trouve dans les Recueils de ſon temps, & qui n'ont pas fait fortune. Ce poëte froid & glacé mourut vers 1615; & non en 1640, comme le marque le continuateur de *Ladvocat*.

MOTTE, (La) *Voy.* HOUDARD & FÉNELON.

MOTTE D'ORLÉANS, *Voyez* ORLÉANS *de la Motte.*

MOTTE-MESSEMÉ, *Voyez* POULCHRE.

MOTTEVILLE, (Françoiſe Bertaud dame de) fille d'un gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, & niece du célebre *Bertaud* évêque de Seès, naquit en Normandie vers 1615. Ses manieres aimables & ſon eſprit plurent à *Anne d'Autriche*, qui la garda auprès d'elle. Le cardinal *de Richelieu*, jaloux des favorites de cette princeſſe, l'ayant diſgraciée, elle ſe retira avec ſa mere en Normandie, où elle épouſa *Nicolas Langlois*, ſeigneur *de Motteville*, premier préſident de la chambre des comptes de Rouen. C'étoit un magiſtrat diſtingué, mais fort vieux, & ſa femme fut veuve au bout de deux ans. Après la mort du cardinal *de Richelieu*, *Anne d'Autriche* ayant été déclarée régente, la rappela à la cour. Ce fut alors que la reconnoiſſance lui inſpira le deſſein d'écrire les Mémoires de cette princeſſe. On les a publiés ſous le titre de *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire d'*Anne *d'Autriche*, 1723, en 5 vol. in-12; & 1750, en 6 vol. in-12. Cet ouvrage curieux prouve une grande connoiſſance de l'intérieur de la cour & de la minorité de *Louis XIV*. Il eſt, pour la plus grande partie, de Mad.e *de Motteville*; mais on prétend qu'une autre main a retouché le ſtyle, qui cependant n'eſt pas encore trop bon. L'éditeur auquel on attribue ce changement, a ſurchargé cet ouvrage de morceaux d'Hiſtoire générale, qu'on trouve par-tout. Il y a des minuties dans ces Mémoires; mais elles ſont rachetées par des anecdotes curieuſes. On trouve auſſi pluſieurs *Lettres* de cette femme ſpirituelle, dans le recueil de Mll.e *de Montpenſier*. Mad.e *de Motteville* mourut à Paris le 29 Décembre 1689, à 74 ans. Les agremens de ſon eſprit & de ſon caractere, lui avoient concilié l'amitié & l'eſtime de la reine d'Angleterre, veuve de *Charles I*, qui avoit en elle la confiance la plus intime.

MOUCHAN, (le Comte de) *Voyez* CASTILLON.

MOUCHY *ou* MONCHY, (Antoine de) docteur de la maiſon & ſociété de Sorbonne, plus connu ſous le nom de *Demochares*, ſe diſtingua par ſon zele contre les Calviniſtes. Nommé Inquiſiteur de la Foi en France, il rechercha les hérétiques avec une vivacité qui tenoit un peu de la haine & de la paſſion. C'eſt de ſon nom qu'on appela *Mouches* ou *Moucharts*, ceux qu'il employoit pour découvrir les ſectaires; & ce nom eſt reſté aux eſpions de la Police. Son zele, ou plutôt ſon emportement, ne produiſit qu'un très-petit nombre de converſions. *Mouchy* auroit dû ſavoir que la charité indulgente & la douceur compatiſſante ſont plus conformes à l'Evangile, & touchent plus, que les violences & les rigueurs. Ce docteur devint pénitencier de Noyon, fut l'un des juges de l'infortuné *Anne du Bourg*; & parut avec éclat au colloque de Poiſſy, au concile de Trente, & à celui de Reims en 1564. Il mourut à Paris, ſenieur de Sorbonne, le 8 Mai 1574, à 80 ans. On a de lui: I. La *Harangue* qu'il prononça au concile de Trente. II. Un *Traité du Sacrifice de la Meſſe, en latin*, in-8°. Il eſt rempli de digreſſions inutiles, & l'on ne trouve aucune critique, ni dans les citations d'auteurs, ni dans le choix des paſſages qu'il allegue. III. Un grand nombre d'autres ouvrages, pleins de la bile & de l'emportement qui formoient ſon caractere.

MOUFET, (Thomas) célebre

médecin Anglois, né à Londres, exerça ſon art avec beaucoup de ſuccès. Il ſe retira à la campagne ſur la fin de ſes jours, & mourut vers 1600. Ce médecin eſt connu par un ouvrage recherché. Cet ouvrage, commencé par *Edouard Wotton*, & achevé par *Mouſet*, fut imprimé à Londres, en 1634, in-fol. ſous ce titre : *Theatrum Inſectorum*. On en donna une traduction angloiſe, à Londres 1658, in-folio. *Martin Liſter* n'a pas jugé trop favorablement de ce livre. » Puiſque » *Mouſet*, (dit-il,) s'eſt ſervi de » *Wotton*, de *Geſner*, &c., on auroit » pu attendre de lui un excellent ouvrage. Cependant ſon » *Théâtre* eſt rempli de confuſion, » & il a fait un très-mauvais uſage » des matériaux que les auteurs » lui ont fournis. Il ignore le ſujet » ſur lequel il travaille, & il s'exprime d'une maniere barbare. » D'ailleurs c'eſt un orgueilleux, » pour ne rien dire de pis; quoiqu'il ait copié *Aldrovandus* en » une infinité d'endroits, il ne le » nomme jamais «. Mais *Ray* croit que *Liſter* n'a pas rendu juſtice à *Mouſet* en s'exprimant ainſi : il prétend que ce dernier auteur a rendu par ſon ouvrage un grand ſervice à la république des lettres.

MOUHY, (Charles de Fieux, chevalier de) de l'académie de Dijon, né à Metz en 1701, mort à Paris en 1784, à 83 ans, vint de bonne heure dans cette capitale. Ayant le goût de la dépenſe, ſans en avoir toujours les moyens, il s'intrigua & écrivit toute ſa vie. Le genre romaneſque fut celui qui exerça le plus ſa plume. Mais ſon ſtyle lâche, diffus, incorrect, ne lui promettant pas de grands ſuccès, il chercha à exciter la curioſité du public par les titres de ſes livres qu'il modéloit ordinairement ſur celui de quelqu'autre ouvrage célebre. Ainſi l'on vit paroître ſa *Payſanne parvenue*, 1735, 4 vol. in-12, quand *Marivaux* eut donné le *Payſan parvenu*... ſes *Mémoires d'une Fille de qualité*, 1747, 4 vol. in-12, après les *Mémoires d'un Homme de qualité* de l'abbé *Prevôt*... Ses *Mille & une Faveurs*, 1748, 8 vol. in-12, qu'on auroit pu intituler les *Mille & une Sottiſes*, rappelerent les *Mille & une Nuits*... Son *Maſque de Fer*, 1747, 6 parties in-12, fut compoſé lorſque les aventures du priſonnier de la Baſtille, connu ſous ce nom, faiſoient le plus de bruit. Par ces petites ruſes, les romans du chevalier *de Mouhy* circulerent dans les maiſons, ou du moins dans les antichambres de la capitale. Les gens de goût attachés à la vraiſemblance, qui aiment des fictions neuves, une intrigue bien filée, un dénouement heureux, les lurent fort peu, & ſe contenterent d'être étonnés de l'intariſſable fécondité de l'auteur; car nous n'avons pas nommé le quart de ſes productions romaneſques. Comme les événemens y ſont multipliés & variés, quelques-unes ont été traduites en anglois. Le chevalier *de Mouhy* connoiſſoit bien le théâtre. Nous avons de lui un ouvrage intitulé : *Tablettes Dramatiques, contenant un Dictionnaire des Pieces, & l'Abrégé de l'Hiſtoire des Auteurs & des Acteurs*, 1752, in-8°. Il y avoit beaucoup d'omiſſions & d'erreurs de titres & de dates dans ce livre, que l'auteur reproduiſit quelque temps avant ſa mort.

I. MOULIN, (Charles du) vit le jour à Paris en 1500, d'une famille noble & ancienne. Elle étoit originaire de Brie, &, ſelon *Papyre Maſſon*, elle avoit l'honneur d'appartenir à *Eliſabeth* reine d'Angleterre, du côté de *Thomas de Boulen*, vicomte de Rochefort, aïeul maternel de cette princeſſe. C'eſt

ce qu'*Eliſabeth* avoua un jour au ſeigneur *de Montmorenci*, pendant un voyage qu'il fit à Londres en 1572. Le jeune *du Moulin* fit paroître, dès ſon enfance, des diſpoſitions extraordinaires pour les belles-lettres & pour les ſciences, & une inclination pour l'étude, qui tenoit de la paſſion. Reçu avocat au parlement de Paris en 1522, il plaida pendant quelques années au Châtelet & au Parlement. Mais une difficulté de langue l'ayant dégoûté du barreau, il s'appliqua à la compoſition des ouvrages qui l'ont rendu ſi célebre. Il publia, en 1539, ſon *Commentaire ſur les matieres Féodales* de la Coutume de Paris; & en 1551, ſes *Obſervations* ſur l'Edit du roi *Henri II*, contre les *petites Dates*. L'Edit contenoit divers réglemens, concernant la conduite des notaires, des banquiers & des juges en matiere bénéficiale. Il tendoit à réprimer les abus commis en ce genre: abus qui venoient plutôt de l'avidité des aſpirans aux bénéfices, que de la connivence des officiers de la cour Romaine. Cependant *du Moulin* s'en prit uniquement aux papes & à ceux qui les approchoient. La diſtribution de ſon livre fut défendue par le Parlement, & la Sorbonne le cenſura. Il n'en fut pas moins agréable à la cour de France, qui vit dans *du Moulin* le défenſeur des libertés Gallicanes; mais il déplut beaucoup à celle de Rome, qui dès-lors ménagea plus les François. Son ouvrage fut préſenté au roi par *Anne de Montmorency*, alors maréchal, depuis connétable de France. *Sire*, lui dit-il, *ce que Votre Majeſté n'a pu faire exécuter avec 30,000 hommes, de contraindre le Pape à lui demander la paix, ce petit homme l'a achevé avec un petit Livre.* Cependant les Catholiques zélés étoient fâchés de la protection que trouvoit à la cour un homme ſoupçonné d'être favorable aux nouvelles erreurs. On lui donna des marques de la haine qu'il avoit inſpirée. Le peuple de Paris pilla ſa maiſon en 1552. *Du Moulin* ſe voyant en danger d'être maltraité, ſe retira à Bâle, s'arrêta quelque temps à Tubinge, & alla à Strasbourg, à Dole & à Beſançon; travaillant toujours à ſes ouvrages, & enſeignant le droit avec une réputation extraordinaire par-tout où il faiſoit quelque ſéjour. En 1556, *George* comte de *Montbeliard* le retint priſonnier pour n'avoir pas voulu ſe charger d'une mauvaiſe cauſe. Mais *Louiſe de Beldon*, vint à ſon ſecours & obtint ſon élargiſſement, par le courage & la fermeté qu'elle montra. De retour à Paris, en 1557, *du Moulin*, en ſortit encore en 1562, pendant les guerres de la religion. Il ſe retira pour lors à Orléans, & revint à Paris en 1564. Trois de ſes *Conſultations*, dont la derniere regardoit le Concile de Trente, lui ſuſciterent de nouvelles affaires. Il fut mis en priſon à la conciergerie; mais il en ſortit peu de temps après, à la ſollicitation de *Jeanne d'Albret*. Cependant la cour lui défendit d'écrire déſormais ſur les *matieres qui appartenoient à l'Etat, ou qui dépendoient de la Théologie*. *Du Moulin* avoit perdu ſa femme en 1556, & ce ne fut pas à ſes yeux le moindre de ſes malheurs; il la regretta d'autant plus vivement, que la compagnie aſſidue qu'elle lui tenoit, & les agrémens de ſa converſation, allégeoient ſon travail continu. Il ſe remaria pourtant avec une ſeconde, nommée *Jeanne du Vivier*. Le parlement, pénétré de ſon mérite, lui offrit une place de conſeiller, qu'il refuſa. Le motif de ce refus étoit, qu'il ne pou-

voit en même temps remplir cette charge & compoſer des livres. Il étoit ſi avare de ſes momens, que, quoique ce fût l'uſage alors de porter la barbe, il ſe la fit couper, pour ne pas perdre de temps à la peigner. On le regardoit comme la lumiere de la juriſprudence, & comme l'oracle des François. On citoit ſon nom avec ceux des *Papinien*, des *Ulpien*, & des autres grands juriſconſultes de Rome. Il étoit conſulté de toutes les provinces du royaume, & l'on s'écartoit rarement de ſes réponſes, dans les tribunaux tant civils qu'eccléſiaſtiques. Sur la fin de ſa vie, il abandonna entiérement la doctrine des Proteſtans, & mourut à Paris, avec de grands ſentimens de ſoumiſſion à l'Egliſe Catholique, en 1566, âgé de 66 ans. *Charles du Moulin* étoit certainement un homme d'un très-grand mérite; mais il étoit trop plein de lui-même, & ne faiſoit pas aſſez de cas des autres. » Ses » déciſions, (dit *Teiſſier*,) avoient » plus d'autorité dans le palais, » que les Arrêts du Parlement «. C'eſt apparemment ce qui l'avoit enorgueilli; mais cet orgueil, quoique juſte à certains égards, étoit trop peu circonſpect. Que peut-on penſer d'un homme qui s'appeloit le *Docteur de la France & de l'Allemagne ?* & qui mettoit à la tête de ſes conſultations : *Moi qui ne cede à perſonne, & à qui perſonne ne peut rien apprendre !* Il porta cet eſprit de ſuffiſance dans l'examen des matieres de religion. Il prononça ſur les dogmes comme ſur les lois. Sa profeſſion l'ayant accoutumé à traiter tout d'une maniere problématique, ſa foi contracta un caractere d'inconſtance, dont il donna des preuves toute ſa vie. Ses *Œuvres* ont été recueillies en 1681, 5 volumes in-folio. On les regarderoit, avec raiſon, comme une des meilleures collections que la France ait produites en matiere de juriſprudence, ſi l'auteur n'avoit haſardé, ſur des points importans, des opinions peu conformes à la ſaine theologie. Sa *Conſultation* ſur le Concile de Trente, eſt jointe ordinairement à la *Réponſe* qu'y fit *Pierre Gringoire* : cette Réponſe eſt fort recherchée. [*Voyez* l'article de DINUS.] Il laiſſa deux enfans de ſa premiere femme : *Charles du MOULIN*, qui mourut à Paris d'hydropiſie, en 1570; & *Anne du MOULIN*, femme *de Simon Robé*. L'accident funeſte, arrivé à cette dame, mérite d'être rapporté. La nuit du 19 Février 1572, des voleurs introduits dans ſa maiſon pendant l'abſence de ſon mari, l'aſſommerent; (elle étoit alors enceinte,) tuerent deux jeunes enfans qu'elle avoit, la nourrice du plus petit, & la ſervante. Ils prirent enſuite la fuite, conduits hors de la ville par le cocher d'un conſeiller, qu'ils poignarderent de peur qu'il ne les découvrit. En effet ils ſe cacherent ſi bien, qu'on ne put jamais découvrir les auteurs de ces différens meurtres. [*Voyez* la Relation qu'en donna ſon gendre, à la tête de l'édition qu'il publia du traité *De Ujuris*.] *Ferriere* a fait le parallele de DU MOULIN & de CUJAS dans ſon *Hiſtoire du Droit Romain*. » *Du MOULIN* (dit-il) » eſt plus inventif, & a l'eſprit » plus profond & plus tranſcendant. *CUJAS* eſt plus clair, » plus égal & plus parfait. *Du* » *Moulin* traite les choſes avec » plus de vivacité & plus d'etendue. *Cujas* les traite avec plus » d'ordre, plus de juſteſſe d'eſprit, d'une maniere plus élégante; il ſe fait entendre bien » plus aiſément, & ne s'égare ja-

» mais. Les plus grands admira-
» teurs de *du Moulin* conviennent
» tous que le ſtyle & l'arrange-
» ment lui manquent ; qu'il eût
» été à ſouhaiter qu'il eût écrit
» avec la politeſſe, la netteté,
» l'ordre & la préciſion de *Cujas*.
» Ce dernier s'eſt appliqué parti-
» culiérement à l'étude du Droit
» Romain, & il en a acquis une
» connoiſſance ſi parfaite qu'il a
» ſurpaſſé tous ceux qui l'avoient
» précédé, & qu'il doit ſervir de
» guide & de modele à tous ceux
» qui doivent après lui s'adonner
» à l'étude des Lois Romaines
» pour les enſeigner aux autres.
» *Du Moulin*, qui n'a pas fait
» du Droit Romain le principal
» objet de ſon application, ex-
» celle dans la ſcience du Droit
» canonique & du Droit coutu-
» mier ; mais d'une maniere ſi éle-
» vée, que perſonne ne pourra
» jamais avoir un mérite qui ap-
» proche du ſien. Diſons donc,
» que ſi *du Moulin* eſt ſans con-
» tredit le prince des juriſconſul-
» tes François, *Cujas* eſt ſans con-
» teſtation le prince des interpre-
» tes du Droit Romain «. *Voyez la* VIE *de du Moulin*, par *Blondeau*.

II. MOULIN, (Pierre du) théologien de la Religion Prétendue-Réformée, naquit l'an 1568, au château de Buhny dans le Vexin. Nous avions avancé dans les éditions précédentes, d'après l'auteur du *Rabelais réformé*, qu'il étoit ſorti d'un Céleſtin d'Amiens, apoſtat ; mais, mieux informés, nous diſons qu'il eut pour pere *Joachim du Moulin*, ſeigneur de Lormegrenier, iſſu d'une ancienne nobleſſe, qui donna l'an 1179 un grand maître à l'ordre de Saint-Jean de Jéruſalem, dans la perſonne de *Roger du Moulin*. *Pierre*, après avoir enſeigné la philoſophie à Leyde, fut miniſtre à Charenton. Il entra, en cette qualité, auprès de *Catherine de Bourbon*, princeſſe de Navarre, ſœur du roi *Henri IV* mariée en 1599 avec *Henri de Lorraine*, duc de Bar. Il paſſa en 1615 en Angleterre, à la ſollicitation du roi de la Grande-Bretagne, & il y dreſſa un *Plan* de réunion des Egliſes Proteſtantes. L'univerſité de Leyde lui offrit une chaire de théologie en 1619 ; mais il la refuſa. Son eſprit remuant lui ayant fait craindre avec raiſon que le roi ne le fît arrêter, il ſe retira à Sedan, où le duc *de Bouillon* le fit profeſſeur en théologie, miniſtre ordinaire, & l'employa dans les affaires les plus importantes de ſon parti. Il y mourut en 1658, à près de 90 ans, avec la réputation d'un mauvais plaiſant, d'un ſatirique ſans goût, & d'un théologien emporté. Son caractere ſe fait ſentir dans ſes ouvrages, que perſonne ne lit plus. Les principaux ſont : I. L'*Anatomie de l'Arminianiſme*, en latin, Leyde 1619, in-fol. II. Un *Traité de la Pénitence & des Clefs de l'Egliſe*. III. *Le Capucin*, ou l'*Hiſtoire de ces Moines*, à Sedan, 1641, in-12 : ſatire peu commune. IV. *Nouveauté du Papiſme*, dont la meilleure édition eſt celle de 1633, in-4°. Cet ouvrage eſt plein de railleries indécentes & de déclamations outrées & ſatiriques. V. Le *Combat Chrétien*, in-8°. VI. *De Monarchia Pontificis Romani*, Londres, 1614, in-8°. VII. Le *Bouclier de la Foi*, ou *Défenſe des Egliſes Réformées*, in-8°, contre le Pere *Arnoux* Jéſuite ; & un autre livre contre le même Jéſuite, intitulé : *Fuites & Evaſions du Sieur Arnoux*. VIII. *Du Juge des Controverſes & des Traditions*, in-8°. IX. *Anatomie de la Meſſe*, Sedan, 1636, in-12. Il y en a une 2e partie, imprimée à Geneve en 1640. Cette

s'étant brouillé avec cette princeſſe, il priva *Saint-Germain*, qui lui étoit reſté fidelle, de l'évêché de Toulon, & l'obligea d'aller joindre la reine-mere à Bruxelles. Après la mort de ce miniſtre implacable, il revint à Paris, & finit ſes jours dans la maiſon des Incurables, en 1670, à 88 ans. On a de lui : I. *La Défenſe de la Reine-Mere*, en 2 vol. in-fol. : ouvrage emporté, mais curieux & néceſſaire pour l'hiſtoire de ſon temps. II. Des Ecrits de controverſe, qui ne reſpirent que la paſſion, quoique l'auteur s'affiche pour un homme très-apathique ; tels que *Bruni Spongia* contre *Antoine le Brun* ; les *Avis d'un Théologien ſans paſſion*, 1616, in-8°. III. Des *Sermons*, 1665, in-4°, auſſi mal écrits que ſes autres livres.

II. MOURGUES, (Michel) Jéſuite d'Auvergne, enſeigna avec diſtinction la rhétorique & les mathematiques dans ſon ordre. Il mourut en 1713, à l'âge de 70 ans. Il joignoit à une politeſſe aimable un ſavoir profond, & il fut généralement eſtimé pour ſa droiture, ſa probité & ſes ouvrages. Les principaux ſont : I. *Plan Théologique du Pythagoriſme*, en 2 vol. in-8°, plein d'érudition. II. *Parallele de la Morale Chrétienne, avec celle des anciens Philoſophes*, Bouillon, 1769, in-12. L'auteur y fait voir la ſupériorité des leçons de la ſageſſe Evangélique, ſur celles de la ſageſſe païenne. On voit à la ſuite de cet ouvrage, *Paraphraſe Chrétienne du Manuel d'Epictete*. Cette paraphraſe eſt très-ancienne. Elle a été compoſée par un ſolitaire de l'Orient en langue grecque : elle étoit reſtée inconnue juſqu'au commencement du XVIIIe ſiecle, que le haſard l'ayant fait tomber entre les mains du P. *Mourgues*, il prit le parti de la traduire. III. Un *Traité de la Poéſie Françoiſe*, in-12 : le plus complet qu'il y eût eu juſqu'alors ; mais qui a été éclipſé, depuis, par celui de M. l'abbé *Joannet*. IV. *Nouveaux Elémens de Géométrie par des Méthodes particulieres, en moins de 50 Propoſitions*, in-12. V. *Traduction de la Thérapeutique de Théodoret*. VI. Un *Recueil de Bons-mots* en vers françois, fait avec aſſez de choix.

MOURRIER, (N. Du) *Voyez* FORTIGUERRA, n° II.

MOURRON, (Pierre de) *Voy.* CÉLESTIN V.

MOUSSARD, (Jacques) architecte du roi, naquit à Bayeux avec de grandes diſpoſitions pour les arts. Ses progrès dans la peinture, la géométrie, les mathématiques & l'architecture, furent moins le fruit du travail, que celui de ſes amuſemens. C'eſt d'après ſes deſſins que la Tour de l'horloge de la cathédrale de Bayeux fut rebâtie en 1714. Ce morceau, d'une exécution hardie, fut applaudi du neveu du célebre maréchal *de Vauban*. Pluſieurs autres bâtimens qu'il fit exécuter dans cette ville & dans les environs, lui donnerent une grande réputation. Il a laiſſé auſſi quelques *Tableaux*, qui ſont eſtimés des connoiſſeurs. Il mourut en 1750, âgé de 80 ans. *Guillaume* ſon frere puiné, chanoine & vicaire-général de Bayeux, ne manquoit pas non plus de talens & d'érudition. La *Relation* qui parut ſur la mort de *François de Neſmond*, évêque de Bayeux, en 1715, eſt de lui. Il mourut en 1756.

MOUSSET, (Jean) auteur François du XVIe ſiecle, peu connu. C'eſt le premier, ſelon *d'Aubigné*, qui a fait des vers françois meſurés, à la maniere des Grecs & des Latins. Il traduiſit, vers 1530, l'*Iliade* & l'*Odyſſée* d'*Homere* en vers de cette eſpece, dont on ne ſera peut-être pas fâché de voir ici un échantillon :

Ceſare...ventu... ro, Phoſphore...redde di...em.

Céſar...va revenir; Aube, ra...mene le. jour. *Vers pentam.*

Ce ſeroit donc ſans fondement qu'on en auroit attribué l'invention à *Jodelle* & à *Baif.*

MOUVANS, (Paul RICHIEUD, dit *le Brave*) officier Proteſtant, né à Caſtellane en Provence d'une famille noble, ſe ſignala dans les guerres civiles du XVIe ſiecle. Son frere, Proteſtant comme lui, avoit été tué à Draguignan par la populace, dans une émeute ſuſcitée par des prêtres. Il prit les armes pour venger ſa mort, &, avec 2000 hommes qu'il raſſembla, fit beaucoup de ravages en Provence. Pourſuivi par le comte *de Tende*, à la tête de 6000 hommes, & ſe voyant trop foible pour tenir la campagne devant lui, il ſe poſta dans un couvent, fort par ſa ſituation, & réſolut de s'y défendre juſqu'à l'extrémité. Le comte *de Tende* lui propoſa alors une entrevue pour terminer cette guerre à l'amiable. *Mouvans* y conſentit, ſous condition que la mort de ſon frere ſeroit vengée, & qu'il ne ſeroit fait aucun tort à ceux qui avoient pris les armes avec lui. Ces conventions faites, il licencia ſes ſoldats, & ſe réſerva ſeulement une garde de 50 hommes pour la ſureté de ſa perſonne : précaution qui ne lui fut pas inutile; car le parlement d'Aix avoit reçu des ordres de la cour de le condamner au dernier ſupplice, comme ayant eu part à la *Conjuration d'Amboiſe.* Le baron *de la Garde* eſſaya de le prendre; mais il s'en trouva mal, & fut repouſſé avec perte. *Mouvans* prit enfin le parti de ſe retirer à Geneve pour mettre ſa vie en ſureté, & il y vécut quelque temps tranquille, ſans vouloir accepter les offres brillantes que lui fit le duc *de Guiſe*, pour l'attirer dans le parti Catholique. Les nouveaux troubles qui recommencerent à l'occaſion du *Maſſacre de Vaſſy*, en 1562, le ramenerent en France, où il continua à ſe diſtinguer dans les troupes Proteſtantes. On ne peut s'empêcher ſur-tout d'admirer la conduite qu'il tint à Siſteron, où il commandoit avec le capitaine *Senas*, lorſque cette ville fut aſſiégée par le comte *de Sommerive.* Après avoir ſoutenu un aſſaut de ſept heures, où les Catholiques furent repouſſés avec perte, *Mouvans* ſe ſentant trop foible pour en attendre un ſecond, réſolut d'abandonner la ville, & en ſortit pendant la nuit, par un paſſage que les ennemis avoient négligé de garder, avec ſes troupes, & ceux des habitans qui voulurent le ſuivre. Ces habitans étoient au nombre de quatre mille, de tout ſexe & de tout âge, hommes, femmes, filles, enfans, meres qui portoient leurs enfans à la mamelle. Cette troupe, parmi laquelle il n'y avoit pas 1000 hommes en état de porter les armes, s'achemina vers Grenoble. Des arquebuſiers furent placés à la tête & à la queue, tout ce qui étoit ſans défenſe occupant le centre. La marche fut d'autant plus pénible, que ſouvent ils étoient obligés de ſe détourner du chemin, & de traverſer des montagnes rudes & difficiles, pour éviter les embûches que les ennemis leur dreſſoient ſur la route. Ils ſe rafraîchirent quelques jours dans les vallées d'Angrone & de Pragelas, où les Vaudois les reçurent en amis & leur fournirent des vivres; & ce ne fut qu'après une marche de 21 ou 22 jours, que ces malheureux fugitifs, auſſi affamés que fatigués, arriverent à Grenoble. De cette ville le baron *des Adrets* les

envoya avec une eſcorte à Lyon, où ils reſterent juſqu'au traité de pacification. *Mouvans* perdit la vie en 1568, dans un combat où il fut défait à Méſignac en Périgord. Il commandoit en cette occaſion, avec *Pierre Gourde*, l'avant-garde de l'armée Proteſtante. On prétend que de déſeſpoir il ſe froiſſa la tête contre un arbre. (*Article fourni à l'Imprimeur.*) *Voyez* CHARRY.

MOYA, (Matthieu de) fameux Jéſuite Eſpagnol, confeſſeur de la reine *Marie-Anne d'Autriche*, douairiere d'Eſpagne, publia en 1664, ſous le nom d'*Amadeus Guimenius*, un *Opuſcule* de moſale, qui fut cenſuré l'année ſuivante par la Sorbonne. On ne fit, dans cette cenſure, que rapporter les premiers mots de la plupart des propoſitions improuvées. La faculté uſa de ce ménagement, pour ne pas expoſer au grand jour les myſteres impurs de la nuit. Le pape *Alexandre VII*, ayant annullé par une Bulle cette cenſure de la Sorbonne, le parlement de Paris en appela comme d'abus, maintint la faculté de théologie dans le droit de cenſurer les livres, & manda les Jéſuites, auxquels il fit défenſe de laiſſer enſeigner aucune des propoſitions cenſurées. *Alexandre VII*, inſtruit de cette fermeté, changea alors de conduite, & condamna pluſieurs des erreurs anathématiſées par la faculté. (*Dict. hiſt.* de *Ladvocat.*) Le P. *de Moya* s'excuſa, en diſant, qu'il n'avoit point voulu ſoutenir les propoſitions cenſurées; mais prouver ſeulement qu'elles étoient antérieures aux Jéſuites. Cependant il écrivit à *Innocent XI* une lettre dans laquelle il applaudit à la cenſure de ſon livre.

I. MOYSE, *ou* MOISE, fils d'*Amram* & de *Jocabed*, naquit l'an 1571 avant J. C. Le roi d'Egypte voyant que les Hébreux devenoient un peuple redoutable, rendit un édit par lequel il ordonnoit de jeter dans le Nil tous leurs enfans mâles. *Jocabed* ayant conſervé *Moyſe* durant trois mois, fit enfin un petit panier de joncs, l'enduiſit de bitume & l'expoſa ſur le Nil. *Thermuthis*, fille du roi, ſe promenant au bord du fleuve, vit flotter le berceau, ſe le fit apporter; &, frappée de la beauté de l'enfant, voulut le garder. Trois ans après, cette princeſſe l'adopta pour ſon fils, l'appela *Moyſe*, & le fit inſtruire avec ſoin de toutes les ſciences des Egyptiens. Mais ſon pere & ſa mere, auxquels il fut remis par un heureux haſard, (*Voyez* MARIE, n.° I.) s'appliquerent encore plus à lui enſeigner la religion & l'hiſtoire de ſes ancêtres. Quelques hiſtoriens rapportent bien des particularités de la jeuneſſe de *Moyſe*, qui ne ſe trouvent point dans l'Ecriture. *Joſephe* & *Euſebe* lui font faire une guerre contre les Ethiopiens, qu'il défit entiérement. Ils ajoutent que les ayant pouſſés juſqu'à la ville de Saba, il la prit par la trahiſon de la fille du roi, qui l'ayant vu de deſſus les murs combattre vaillamment à la tête des Egyptiens, devint éperdument amoureuſe de lui. Mais cette expédition eſt plus qu'incertaine: nous nous en tiendrons donc au récit de l'Ecriture, qui ne prend *Moyſe* qu'à l'âge de 40 ans. Il ſortit alors de la cour de *Pharaon*, pour aller viſiter ceux de ſa nation, que leurs maîtres impitoyables accabloient de mauvais traitemens. Ayant rencontré un Egyptien qui frappoit un Iſraélite, il le tua. Ce meurtre l'obligea de fuir dans le pays de Madian, où il épouſa *Séphora*, fille du prêtre *Jethro*, dont il eut deux fils, *Gerſam* & *Eliezer*. Il s'occupa pendant 40 ans dans ce pays à paître les brebis

de

de ſon beau-pere. Un jour, menant ſon troupeau vers la montagne d'Horeb, Dieu lui apparut au milieu d'un buiſſon qui brûloit ſans ſe conſumer, & lui ordonna d'aller briſer le joug de ſes freres. *Moyſe* réſiſta d'abord; mais Dieu vainquit ſon opiniâtreté par deux prodiges. Uni avec *Aaron* ſon frere, ils allerent à la cour de *Pharaon*. Ils lui dirent que Dieu lui ordonnoit de laiſſer aller les Hébreux dans le déſert d'Arabie pour lui offrir des ſacrifices; mais ce prince impie ſe moqua de ſes ordres, & fit redoubler les travaux dont il ſurchargeoit déjà les Iſraélites. Les envoyés de Dieu étant revenus une ſeconde fois, firent un miracle pour toucher le cœur de *Pharaon*. *Aaron* jeta devant lui la verge miraculeuſe, qui fut auſſi-tôt changée en ſerpent; mais le roi, endurci de plus en plus par les enchantemens de ſes magiciens, qui imiterent ce prodige, attira ſur ſon royaume les dix plaies dont il fut affligé. La premiere fut le changement du Nil & de tous les fleuves en ſang, pour faire mourir de ſoif les Egyptiens. Par la 2e plaie, la terre fut couverte de troupes innombrables de grenouilles, qui entrerent juſque dans le palais de *Pharaon*. Par la 3e, la pouſſiere ſe changea en moucherons, qui tourmenterent cruellement les hommes & les animaux. Par la 4e plaie, une multitude de mouches très-dangereuſes ſe répandit dans l'Egypte, & infeſta tout le pays. La 5e fut une peſte ſubite qui dévaſta tous les troupeaux des Egyptiens, ſans offenſer ceux des Iſraélites. La 6e enfanta des ulceres infinis & des puſtules brûlantes, dont les hommes & les bêtes furent la proie. La 7e fut une grêle épouvantable, mêlée de tonnerres & d'éclairs, qui frappa de mort tout ce qui ſe trouva dans les champs, hommes & animaux, n'épargnant que le ſeul pays de Geſſen où étoient les enfans d'Iſraël. Par la 8e, des ſauterelles ſans nombre inonderent & ravagerent toutes les herbes, tous les fruits & toute la moiſſon. Par la 9e, des ténebres épaiſſes couvrirent toute l'Egypte pendant trois jours, à la réſerve du quartier des Iſraélites. La 10e & la derniere fut la mort des premiers-nés d'Egypte, qui dans la même nuit furent tous frappés de l'Ange exterminateur, depuis le premier-né de *Pharaon*, juſqu'au premier né du dernier des eſclaves & des animaux. Cette plaie épouvantable toucha le cœur endurci de *Pharaon*. Ces prodiges n'ont point été entiérement inconnus aux auteurs profanes qui ont parlé de *Moyſe*. Pluſieurs ont dû ſuppoſer qu'il avoit fait des miracles, puiſque la plupart l'ont regardé comme un magicien fameux: il ne pouvoit que paroître tel à des gens qui ne le reconnoiſſoient pas pour l'envoyé de Dieu. *Diodore* & *Hérodote* ont parlé de l'état d'épuiſement & d'humiliation où l'Egypte fut réduite par ces terribles événemens. *Pharaon* laiſſa enfin partir les Hébreux, avec tout ce qui leur appartenoit, le 15e jour du mois Niſan, qui devint le 1er de l'année, en mémoire de cette délivrance. Ils partirent de Rameſſé au nombre de 600,000 hommes de pied, ſans compter les femmes & les petits enfans. A peine arrivoient-ils au bord de la Mer Rouge, que *Pharaon* vint fondre ſur eux avec une puiſſante armée. Alors *Moyſe*, étendant ſa verge ſur la mer, en diviſa les eaux qui demeurerent ſuſpendues, & les Hébreux paſſerent à pied ſec. Les Egyptiens voulurent prendre la même route; mais Dieu fit ſouffler un vent impétueux qui ramena les eaux, ſous leſquelles

toute l'armée de *Pharaon* fut engloutie. La Pâque fut établie en mémoire du paſſage de la Mer Rouge, & de celui de l'Ange exterminateur, qui tua tous les premiers-nés des Egyptiens, & épargna toutes les maiſons des Iſraélites marquées du ſang de l'agneau. Voici les cérémonies que Dieu preſcrivit aux Juifs pour la célébration de cette fête : Dès le dixieme jour du premier mois, qui s'appeloit *Niſan*, ils choiſirent un agneau mâle & ſans défaut, qu'ils garderent juſqu'au quatorze, & ce jour, ſur le ſoir, ils l'immolerent; & après le coucher du ſoleil ils le firent rôtir pour le manger la nuit, avec des pains ſans levain, & des laitues ſauvages. Ils ſe ſervirent de pains ſans levain, parce qu'il n'y avoit pas de temps pour faire lever la pâte, & ſur-tout afin que ce pain inſipide les fit reſſouvenir de l'affliction qu'ils avoient ſoufferte en Egypte; ils y mêloient les laitues ameres, pour ſe rappeler l'amertume & les angoiſſes de leur ſervitude paſſée. Dieu leur ordonna de manger un agneau tout entier dans une même maiſon; ayant les reins ceints, des ſouliers aux pieds, & un bâton à la main, c'eſt-à-dire, en poſture de voyageurs, prêts à partir; mais cette derniere cérémonie ne fut d'obligation que la nuit de la ſortie d'Egypte. On teignit du ſang de l'agneau immolé le haut & les jambages de chaque maiſon, afin que l'Ange exterminateur, voyant ce ſang, paſſât outre, & épargnât les enfans des Hébreux. Enfin ils eurent ordre d'immoler chaque année un agneau myſtérieux, & d'en manger la chair, afin de conſerver la mémoire du bienfait de Dieu, & du ſalut qu'ils recevoient par l'aſperſion du ſang de cette victime. Dieu leur défendit d'uſer de pain levé pendant toute l'octave de cette fête; & l'obligation de la célébrer étoit telle, que quiconque auroit négligé de le faire, étoit condamné à mort. Après le paſſage miraculeux de la mer, *Moyſe* chanta au Seigneur un admirable cantique d'actions de graces. L'armée s'avança vers le Mont-Sinaï, arriva à Mara, où elle ne trouva que des eaux ameres, que *Moyſe* rendit potables. A Raphidim, qui fut le 10e campement, il tira de l'eau du rocher d'Horeb, en le frappant avec ſa verge; c'eſt-là qu'*Amalec* vint attaquer Iſraël. Pendant que *Joſué* réſiſtoit aux Amalécites, *Moyſe* ſur une hauteur tenoit les mains élevées; ce qui donna l'avantage aux Iſraélites, qui taillerent en pieces leurs ennemis. Les Hébreux arriverent enfin au pied du Mont-Sinaï, le 3e jour du 9e mois depuis leur ſortie d'Egypte. *Moyſe* y étant monté pluſieurs fois, reçut la Loi de la main de Dieu même, au milieu des éclairs, & conclut la fameuſe alliance entre le Seigneur & les enfans d'Iſraël. A ſon retour, il trouva que le peuple étoit tombé dans l'idolâtrie du *Veau d'or*. Ce ſaint homme, pénétré d'horreur à la vue d'une telle ingratitude, briſa les tables de la Loi, qu'il portoit, & fit paſſer au fil de l'épée 23000 hommes des prévaricateurs. Il remonta enſuite ſur la montagne, pour obtenir la grace des autres, & rapporta de nouvelles tables de pierre où la Loi étoit écrite. Quand il deſcendit, ſon viſage jetoit des rayons de lumiere ſi éclatans, que les Iſraélites n'oſant l'aborder, il fut contraint de ſe voiler. On travailla au tabernacle, ſuivant le plan que Dieu en avoit lui-même tracé. C'étoit un Temple portatif conforme à l'état de voyageurs des Juifs, qui pouvoit ſe monter, ſe démonter, & ſe porter

où on vouloit. Il étoit compoſé d'ais, de peaux & de voiles : Il avoit trente coudées de long ſur dix de haut, & autant de large, & étoit partagé en deux parties. Celle dans laquelle on entroit d'abord, s'appeloit le *Saint*. Là étoit le chandelier, la table avec les pains de propoſition, & l'autel d'or ſur lequel on faiſoit brûler le parfum. Cette premiere partie étoit ſéparée par un voile précieux, de la ſeconde, qu'on appeloit le *Sanctuaire*, ou *le Saint des Saints*, dans laquelle étoit l'Arche d'alliance. Cette arche étoit une eſpece de coffre d'un bois incorruptible, deſtiné à renfermer les Tables où étoient écrites les paroles de l'Alliance, ou les dix principaux Commandemens de la Loi. Elle avoit cinq palmes de longueur, trois de hauteur & autant de largeur, & étoit entiérement revêtue dedans & dehors de lames d'or. Elle avoit tout autour par le haut une petite eſpece de couronne d'or.

[illegible] chés au cou-
[illegible]nt leurs
trône
[illegible]té

de Dieu. C'eſt ce qu'on appeloit *propitiatoire*. A chaque côté de ce coffre, il y avoit deux anneaux d'or, dans leſquels on paſſoit des bâtons pour aider à le porter dans la marche. Les Lévites ſeuls, conſacrés au ſervice du Seigneur, pouvoient prétendre à l'honneur de s'en approcher & de la porter. L'eſpace qui étoit autour du tabernacle s'appeloit le *parvis*, dans lequel, & vis-à-vis l'entrée du tabernacle, étoit *l'autel des holocauſtes*, & un grand baſſin d'airain plein d'eau, où les Prêtres ſe lavoient avant que de faire les fonctions de leur miniſtere. Cet eſpace qui avoit cent coudées de long ſur cinquante de large, étoit fermé d'une enceinte de rideaux ſoutenus par des colonnes d'airain. Le tabernacle étoit couvert lui-même de pluſieurs voiles précieux, par-deſſus leſquels il y en avoit d'autres de poil de chevre, pour les garantir de la pluie & des injures de l'air. Ce tabernacle étoit regardé comme le Palais du Très-Haut, la demeure du Dieu d'Iſraël, parce qu'il y donnoit des marques ſenſibles de ſa préſence ; qu'il ſembloit veiller de là à la garde de ſon peuple. C'eſt pour cette raiſon que Dieu voulut qu'il fut placé au milieu du camp, entouré de toutes les tentes des Iſraélites, qui étoient rangées autour de lui ſelon leur rang. *Judas*, *Zabulon* & *Iſſachar*, étoient à l'Orient ; *Ephraim*, *Benjamain* & *Manaſſès*, à l'Occident ; *Dan*, *Aaron* & *Nephtali*, étoient au Septentrion ; *Ruben*, *Siméon* & *Gad*, étoient au Midi. Le tabernacle fut érigé & conſacré au pied du Mont-Sinaï, le premier jour du premier mois de la ſeconde année après la ſortie d'Egypte. Il tint lieu de Temple aux Iſraélites, juſqu'à ce que Salomon en eût bâti un ſur le modele que David lui avoit tracé. *Moyſe* ayant dédié le tabernacle, conſacra *Aaron* & ſes fils pour en être les miniſtres, & deſtina les Lévites pour le ſervice. Il fit auſſi pluſieurs ordonnances ſur le culte du Seigneur & le gouvernement politique. Ce gouvernement étoit la *Théocratie* dans toute la force du terme. Dieu gouvernoit immédiatement par lui-même ſous *Moyſe* qu'il avoit choiſi pour être l'interprete de ſes ordres auprès du peuple : il ſe faiſoit rendre tous les honneurs dus au ſouverain. Il habitoit dans ſon tabernacle placé au milieu du camp comme un roi dans ſon palais. Il répondoit à ceux qui le conſultoient, & ordonnoit lui-même les peines contre les pré-

varicateurs de ſes lois. C'eſt-là proprement le temps de la théocratie priſe dans toute ſon étendue, parce que Dieu n'étoit pas ſeulement la divinité à qui l'on rendoit un culte religieux; mais le Souverain à qui tous les honneurs dus à la Majeſté ſuprême étoient déférés. Elle fut à peu près la même ſous le commandement de *Joſué*, qui, rempli de l'eſprit de *Moyſe*, ne faiſoit rien ſans conſulter Dieu. Toutes les démarches du chef & du peuple étoient réglées par l'ordre du Seigneur, & il récompenſa leur fidélité & leur obéiſſance par une ſuite de prodiges, de victoires & d'heureux ſuccès. *Moyſe* ayant réglé tout ce qui regardoit l'adminiſtration civile & la marche des troupes, mena les Iſraélites juſque ſur les confins du pays-bas de Chanaan, au pied du Mont-Nébo. C'eſt-là que le Seigneur lui ordonna de monter ſur cette même montagne, où il lui fit voir la Terre promiſe, dans laquelle il ne devoit pas entrer. Il rendit l'eſprit un moment après, ſans douleur ni maladie, âgé de 120 ans, l'an 1451 avant J. C. *Moyſe* eſt inconteſtablement l'auteur des 5 premiers livres de l'Ancien-Teſtament, que l'on nomme le *Pentateuque*, reconnus pour inſpirés, par les Juifs & par toutes les Egliſes Chrétiennes. Ces livres n'ont pas d'autre titre parmi les Hébreux, que le mot par lequel le livre commence; mais les Grecs & les Latins leur ont donné des noms qui ont rapport à leur ſujet. Le premier s'appelle *la* GENESE, parce qu'il commence par l'hiſtoire de la création du monde. Il contient, outre cela, la généalogie des patriarches; la narration du Déluge; le catalogue des deſcendans de *Noé*, juſqu'à *Abraham*; la vie d'*Abraham*, de *Jacob* & de *Joſeph*; & l'hiſtoire des deſcendans de *Jacob*, juſqu'à la mort de *Joſeph*. Ainſi ce livre comprend une hiſtoire de 2369 années ou environ, ſuivant le calcul de la vie des patriarches, ainſi qu'il ſe trouve dans le texte Hébreu. Le ſecond livre de *Moyſe* s'appelle EXODE, parce que ſon principal ſujet eſt la ſortie du peuple d'Iſraël de l'Egypte. On y trouve auſſi l'hiſtoire de ce qui ſe paſſa dans le déſert ſous la conduite de *Moyſe*, depuis la mort de *Joſeph*, juſqu'à la conſtruction du Tabernacle, pendant 40 ans; la deſcription des plaies dont l'Egypte fut affligée; l'abrégé de la religion & des lois des Iſraélites, avec les préceptes admirables du Décalogue. Le troiſieme livre eſt le LÉVITIQUE, ainſi appelé, parce qu'il contient les lois, les cérémonies & les ſacrifices de la religion des Juifs: ce qui regardoit particuliérement les *Lévites*, à qui Dieu avoit confié le ſoin des choſes concernant les cérémonies extérieures de la religion. Le quatrieme, appelé *les* NOMBRES, commence par le dénombrement des enfans d'Iſraël ſortis d'Egypte. Il eſt ſuivi des lois données au peuple d'Iſraël, pendant 39 ans qu'il fut errant dans le déſert. *Le* DEUTERONOME, c'eſt-à-dire la ſeconde Loi, eſt ainſi nommé, parce qu'il eſt comme la répétition de la premiere Loi. Après que *Moyſe* y a décrit en peu de mots les principales actions du peuple d'Iſraël dans le déſert, il répete quantité de préceptes de la Loi qu'il vouloit inculquer à ſon peuple. On ne ſait pas bien certainement en quel temps ces livres ont été compoſés par le légiſlateur des Hébreux. Mais il y a apparence que la *Geneſe* fut ſon premier ouvrage, & le *Deuteronome* le dernier. Quelques incrédules qui ont conteſté le *Pentateuque* à *Moyſe*, s'appuient ſur ce que ce chef des Iſraé-

lites parle toujours de lui-même en troiſieme perſonne. Mais cette façon d'écrire lui eſt commune avec pluſieurs hiſtoriens de l'antiquité, tels que *Xénophon*, *Céſar*, *Joſephe*, &c. qui, plus modeſtes ou plus judicieux que quelques hiſtoriens modernes, dont l'égoïſme eſt ſi révoltant, ne donnoient point à la poſtérité le ſpectacle d'un amour-propre auſſi mal-entendu que ridicule. Au reſte il eſt bon d'avertir que les auteur profanes ont débité bien des fables ſur *Moyſe*, ſur l'origine & ſur la religion des Juifs qu'ils ne connoiſſoient pas. *Plutarque*, dans ſon livre d'*Iſis* & *Oſiris*, raconte que *Judæus* & *Hieroſolymus* étoient freres & enfans de *Typhon*; que le premier donna ſon nom au pays & à la nation, & le ſecond à la ville capitale. D'autres les font venir du Mont Ida, en Phrygie. *Strabon* eſt le ſeul qui en parle un peu ſenſément, quoiqu'il les diſe deſcendus des Egyptiens, & qu'il regarde *Moyſe* leur Légiſlateur, comme un prêtre d'Egypte; du reſte, il les reconnoît pour un peuple ami de la juſtice & vraiment religieux. Tous les autres n'ont eu aucune idée ni de leurs lois, ni de leur culte. Souvent ils les confondent avec les Chrétiens, comme ont fait *Juvenal*, *Tacite* & *Quintilien*. On remarque que les Juifs étoient mépriſés des Romains, qui en général n'eſtimoient que leur nation.

II. MOYSE, (Saint) ſolitaire, & ſupérieur d'un des monaſteres de Scéthé en Egypte, mort à 75 ans, vers la fin du IVe ſiecle, donna des exemples de toutes les vertus chrétiennes & monaſtiques. Il avoit d'abord été chef de voleurs. Mais s'étant ſauvé dans un monaſtere pour échapper aux pourſuites de la juſtice, il ſe convertit, fit pénitence de ſes crimes & fut ordonné prêtre par Pierre Patriarche d'Alexandrie, en 375.

III. MOYSE, prêtre de Rome, & martyr vers 251, durant la perſécutation de *Dece*. Voyez les *Mémoires de Tillemont*, tome IIIe, & la *Vie des Saints* de *Baillet*, au 25 Novembre.

IV. MOYSE, impoſteur célebre, abuſa les Juifs de Crete dans le Ve ſiecle, vers l'an 432. Il prit le nom de *Moyſe* pour ſe rendre plus impoſant aux yeux de ces imbécilles, qu'il obligea de le ſuivre, & dont il fit périr une partie dans la mer, ſur les aſſurances qu'il leur avoit données qu'elle s'ouvriroit pour les laiſſer paſſer.

V. MOYSE BARCEPHA, évêque des Syriens au Xe ſiecle, dont nous avons, dans la Bibliotheque des Peres, un grand *Traité ſur le Paradis Terreſtre*, traduit du ſyriaque en latin par *André Maſius*. Il y a bien des vaines conjectures dans cet ouvrage.

MOYSE MAIMONIDE, *Voyez* MAIMONIDE.

MOYSE, *Voyez* MOSÈS.

VI. MOYSE *ou* MUSA, ſurnommé *Chélébi*, fils de *Bajazet I*, ſe fit reconnoître ſultan par l'armée d'Europe, tandis que celle d'Aſie déféroit le même honneur à *Mahomet I*, ſon frere. Il remporta, en 1412, une victoire ſi complete ſur l'empereur *Sigiſmond*, qu'à peine échappa-t-il un ſeul homme pour porter la nouvelle de ce déſaſtre; mais l'année d'après, trahi par ſes gens, il fut vaincu par *Mahomet* ſon compétiteur & mis à mort par ſon ordre, après un regne de 3 ans & demi.

VII. MOYSE, (Gautier) écrivain Anglois, d'une noble & ancienne famille de Cornouailles, où il naquit en 1672, ſe rendit habile dans les ſciences & dans ce qui concerne le gouvernement d'Angleterre, & fut quelque temps

membre du parlement. Il publia, en 1697, un *Ecrit* qui irrita la cour contre lui : il y prouvoit » qu'une armée qui subsiste en An» gleterre, est incompatible avec » la liberté du gouvernement, & » détruit entiérement la constitu» tution de la monarchie Angloise «. Voyant sa fortune traversée par un obstacle insurmontable, il se retira dans ses terres, où il se consola philosophiquement avec ses livres. Il mourut à Bake, sa patrie, le 9 Juin 1721, âgé de 49 ans. Ses *Ouvrages*, imprimés à Londres en 1726, en 2 vol. in-8°, sont encore recherchés par les frondeurs.

MOZZOLINO, (Silvestre) Dominicain, plus connu sous le nom de *Silvestre de Prierio*, parce qu'il étoit natif de Prierio, village près de Savonne dans l'état de Gênes, est le premier qui écrivit avec quelque étendue contre l'ex-Augustin *Luther*. Ses principaux ouvrages sont : I. *De strigii Magorum Dæmonumque præstigiis*, Romæ, 1521, in-4°. II. La *Somme* des Cas de conscience appelée *Silvestrine*, in-folio. III. La *Rose d'or*, ou Exposition des Evangiles de toute l'année, Haguenau, 1508, in-4°. Ses vertus le distinguerent autant que ses ouvrages. Il mourut de la peste, en 1523, à Rome, après avoir été élevé à la place de maître du sacré palais, & à celle de général de son ordre. Il étoit né vers l'an 1460. Son *Ecrit* contre *Luther* est dans la *Bibliotheca Rocaberti*.

MUCIE, (*Mutia*) troisieme femme de *Pompée*, fille de *Quintus Mutius Scævola*, & sœur de *Quintus Metellus Celer*, s'abandonna à la galanterie la moins voilée pendant la guerre de *Pompée* contre *Mithridate*. Son mari fut contraint de la répudier à son retour, quoiqu'il en eût trois enfans. *Pompée* se plaignoit sur-tout de *Jules César* le corrupteur de *Mucie*, ainsi que de beaucoup d'autres femmes. Il l'appeloit son *Egisthe*, par *allusion* à l'amant de *Clytemnestre* femme d'*Agamemnon*. Il ne laissa pas de s'allier avec lui quelque temps après ; son ambition fit taire son ressentiment. *Mucie* se remaria à *Marcus Scaurus*, & lui donna des enfans. *Auguste*, après la bataille d'*Actium*, eut beaucoup d'égards pour elle. Il s'étoit servi du pouvoir qu'elle avoit sur l'esprit de *Sextus Pompée* son fils, pour empêcher qu'il ne s'unît contre lui avec *Marc-Antoine*.

MUCIUS, *Voyez* MUTIUS.

MUDÉE, (Gabriel) jurisconsulte célebre au XVIe siecle, natif de Brecht, village situé auprès d'Anvers, mourut à Louvain en 1560. On a de lui plusieurs Ouvrages que personne ne consulte, & qu'il est inutile de citer.

MUET, (Pierre le) architecte, né à Dijon en 1591, mort à Paris le 28 Septembre 1669, à 78 ans, étoit très-instruit de toutes les parties des mathématiques. Le cardinal *de Richelieu*, l'employa particuliérement à construire des fortifications dans plusieurs villes de Picardie. La reine-mere, *Anne d'Autriche*, le choisit ensuite pour achever l'Eglise du *Val-de-Grace* à Paris. Il a donné le Plan du grand Hôtel de *Luynes*, & ceux des Hôtels de l'*Aigle* & de *Beauvilliers*. Le *Muet* a composé quelques ouvrages sur l'architecture. I. Les *v Ordres d'Architecture dont se sont servis les Anciens*, 1771, in-8°. II. Les *Regles des v Ordres d'Architecture* de *Vignoles*, 1700, in-8°. III. La *Maniere de bien bâtir*, 1681, in-folio. Les gens de l'art font cas de ces livres.

MUETTE, (*Mvta* ou *Tacita*) Déesse du Silence, & fille du fleuve *Almon*. *Jupiter* lui fit couper la lan-

gue & la fit conduire aux enfers, parce qu'elle avoit découvert à *Junon* ſon commerce avec la nymphe *Juturne*. *Mercure*, touché de ſa beauté, l'épouſa, & en eut deux enfans nommés *Lares*, auxquels on ſacrifioit comme à des Génies familiers... *Voyez* ANGITIE, *à la fin.*

MUGNOS, (Gilles) ſavant docteur en droit-canon, & chanoine de Barcelone, ſuccéda à l'antipape *Benoit XIII* en 1424, & ſe fit nommer *Clément VIII*; mais il ſe ſoumit volontairement en 1429 au pape *Martin V.* Ce pontife, entre les mains duquel il abdiqua ſa dignité, lui donna en dédommagement l'évêché de Majorque. Cette abdication de *Mugnos* mit fin au grand Schiſme d'Occident, qui, depuis que *Clément VII* fut élu à Fondi en 1378, avoit ſi cruellement ravagé l'Egliſe pendant 41 ans... Il y a eu dans le ſiecle dernier un *Philadelphe* MUGNOS, auteur d'un *Théâtre Généalogique des Familles Nobles de Sicile.* Cet ouvrage en italien parut à Palerme, 1647, 1655 & 1670, 2 volumes in-fol. avec figures. Nous avons de lui d'autres productions, moins connues que celle que nous venons de citer.

MUIS, (Siméon de) d'Orléans, profeſſeur en hébreu au collége-royal à Paris, connoiſſoit parfaitement les langues orientales. Il mourut en 1644 à 57 ans, chanoine & archidiacre de Soiſſons, avec la réputation d'un des plus célebres interpretes de l'Ecriture. On a de lui un *Commentaire ſur les Pſeaumes*, en latin, Paris, 1650: in-fol. Louvain, 1770, 2 vol. in-4°. C'eſt un des meilleurs que nous ayons ſur ce livre de la Bible. On trouve dans ce même volume ſes *Varia ſacra*: l'auteur y explique les paſſages les plus difficiles de l'Ancien Teſtament, depuis la Geneſe juſqu'au livre des Juges. Sa diſpute avec le P. *Morin*, Oratorien, contre lequel il a établi l'authenticité du Texte Hebreu, l'empêcha de continuer ce travail utile ſur tous les livres de l'Ecriture-ſainte. Son ſtyle eſt pur, net, facile. Il avoit un jugement ſolide, & une grande connoiſſance de tout ce qui concerne la religion & l'hiſtoire-ſainte.

I. MULLER, (Jean) *ou* de MONTREAL, *ou* REGIOMONTAN, célebre mathématicien, né à Koningshoven dans la Franconie en 1436, enſeigna à Vienne avec réputation. Appelé à Rome par le cardinal *Beſſarion* & par le déſir d'apprendre la langue grecque, il s'y fit des admirateurs & quelques ennemis. De retour en Allemagne, il fut élevé à l'archevêché de Ratisbonne par *Sixte IV*, qui l'appela de nouveau à Rome: il y mourut en 1476, à 41 ans. *Muller* avoit relevé pluſieurs fautes dans les traductions latines de *George de Trébiſonde*: les fils de ce traducteur l'aſſaſſinerent, (dit-on,) dans ce ſecond voyage, pour venger l'honneur de leur pere. D'autres aſſurent qu'il mourut de la peſte. Quoi qu'il en ſoit, il ſe fit un grand nom en publiant l'Abrégé de l'*Almageſte* de *Ptolomée*, que *Purbach*, ſon maître en aſtronomie, avoit commencé. Il n'eſt point l'auteur de la *Chiromance & Phyſionomie*, publiée ſous ſon nom en latin, & traduite en françois, Lyon, 1549, in-8°; mais on a de lui pluſieurs autres Ouvrages, Veniſe, 1498, in-8°, dont *Gaſſendi* faiſoit beaucoup de cas. Ce philoſophe a écrit ſa *Vie*... *Muller* eſt un des premiers qui obſerva les cometes d'une maniere aſtronomique. Il fit dans ſon temps des *Ephémérides*, & même des *Prédictions.* On prétendit, en 1538, année funeſte à la France

par les diviſions inteſtines du royaume & par la journée des *Barricades*, qu'il avoit prédit cette malheureuſe année, en diſant:

Cuncta tamen ſurſùm volventur & alta deorsùm
Imperia; atque ingens undique luctus erit.

» On verra un déſordre général, » les états renverſés, & par-tout » une triſteſſe effroyable «. Certainement ces vers peuvent s'appliquer à beaucoup d'autres années.

II. MULLER, (André) de Greiffenhage dans la Poméranie, ſe rendit très-habile dans les langues orientales & dans la littérature Chinoiſe. *Valton* l'appela en Angleterre pour travailler à ſa Polyglotte. *Muller* avoit promis une *Clef* de la langue Chinoiſe, par laquelle une femme ſeroit en état de la lire en un an; mais il brûla, dans un accès de folie, l'ouvrage où il donnoit ce ſecret chimérique. Son application à l'étude étoit telle alors, que, le cortége de l'entrée publique du roi *Charles II* paſſant ſous ſes fenêtres, il ne daigna pas même ſe lever pour regarder la magnificence de cette marche. Il mourut le 26 Octobre 1694, après avoir publié pluſieurs ouvrages très-ſavans.

III. MULLER, (Jacques) médecin, né en 1594 à Torgaw en Miſnie, & mort en 1637 à 43 ans, laiſſa pluſieurs *Ecrits* ſur ſon art.

IV. MULLER, (Jean) paſteur de Hambourg, & docteur en théologie, mort en 1672, eſt auteur de divers ouvrages de littérature & de théologie.

V. MULLER, (Henri) ſavant profeſſeur de théologie à Hambourg, puis ſurintendant des Egliſes de Lubeck ſa patrie, fut digne de ces places & de la réputation qu'il conſerve encore. On lui doit pluſieurs ouvrages eſtimés, entre autres une *Hiſtoire de Bérenger* en latin. Il mourut en 1675.

VI. MULLER, (Jean-Sébaſtien) ſecrétaire du duc *de Saxe-Weimar*, a écrit les *Annales de la Maiſon de Saxe, depuis 1300 juſqu'en 1700*, à Veimar, 1700, in-fol., en allemand. Cet ouvrage contient bien des choſes ſingulieres, puiſées dans les archives des ducs *de Veimar*. L'auteur mourut en 1708.

VII. MULLER, (Jean & Hermand) excellens graveurs Hollandois. Leur burin eſt d'une netteté & d'une fermeté admirables. Ils floriſſoient au commencement du XVIIe ſiecle.

I. MULMANN, (Jean) né à Pegau en Miſnie, mort en 1613, à 40 ans, profeſſa la théologie à Leipzig. On a de lui, en latin: I. Un *Traité de la Cene*. II. Un autre *De la Divinité de* JESUS-CHRIST, *contre les Ariens*. III. *Diſputationes de Verbo Dei ſcripto*. IV. *Flagellum melancholicum*. V. Un *Commentaire* ſur *Joſué*. Tout cela eſt parfaitement oublié, ou à-peu-près.

II. MULMANN, (Jean) Jéſuite Allemand, mort en 1651, eſt auteur de quelques *Livres Polémiques*... Jérôme MULMANN, ſon frere, a auſſi publié pluſieurs ouvrages du même genre. Ce dernier mourut en 1666.

MUMMIUS, (*Lucius*) conſul Romain, ſoumit toute l'Achaïe, prit & brûla la ville de Corinthe, l'an 146 avant Jeſus-Chriſt, & obtint, avec l'honneur du triomphe, le ſurnom d'*Achaïque*. Ses ſuccès ne l'empêcherent pas d'encourir la diſgrace de ſes concitoyens. Il mourut en exil à Délos, comme tant d'autres grands hommes, victime de l'envie.

MUMMOL, (*Ennius*) fils de *Peonius* comte d'Auxerre, obtint l'an 561 de *Gontran*, roi d'Orléans & de Bourgogne, l'office de ce comté à la place de ſon pere. Il mérita par la ſupériorité de ſes talens, d'être créé patrice dans la Bourgogne, c'eſt-à-dire, généraliſſime des troupes de ce royaume. Il prouva qu'il étoit digne de cette place éminente, par la défaite des Lombards & des Saxons, qu'il chaſſa de Bourgogne, après les avoir battus à pluſieurs repriſes. Il recouvra la Touraine & le Poitou ſur *Chilperic* roi de Soiſſons, qui les avoit enlevées, l'an 576, à *Sigebert II* de ce nom. Ces deux princes étoient freres de *Gontran*. *Mummol* effaça, depuis, le ſouvenir de ſes ſervices par la plus noire ingratitude. L'an 585, il entreprit de mettre ſur le trône, à la place de ſon bienfaiteur, un aventurier nommé *Gombaud*, qui ſe diſoit le frere de *Gontran*, & le fit reconnoître roi à Brives en Limouſin. Le roi de Bourgogne, indigné contre cet ingrat, aſſembla promptement une armée, & vint l'aſſiéger dans Cominges, où il s'étoit enfermé. *Mummol* ſe défendit avec aſſez de courage pendant 15 jours; mais ſe voyant à la veille d'être pris, il livra *Gombaud*, & le lendemain ſe fit tuer les armes à la main, de peur de tomber en la puiſſance de ſon ſouverain, dont il redoutoit autant les ſanglans reproches, que le ſupplice dû à ſa perfidie.

MUNCER, (Thomas) l'un des plus fameux diſciples de *Luther*, étoit de Zwickau, dans la Miſnie. Après avoir répandu dans la Saxe les erreurs de ſon maître, il ſe fit chef des Anabaptiſtes & des Enthouſiaſtes. Uni avec un certain *Storck*, il courut d'égliſe en égliſe, abattit les images, & détruiſit tous les reſtes du culte Catholique que *Luther* avoit laiſſé ſubſiſter. Il joignoit l'artifice à la violence. Quand il entroit dans une ville ou une bourgade, il prenoit l'air d'un prophete, feignoit des viſions, & racontoit avec enthouſiaſme les ſecrets que le *Saint-Eſprit* lui avoit révélés. Il prêchoit également contre le pape & contre *Luther*, ſon premier maître: Celui-ci avoit introduit, diſoit-il, un relâchement contraire à l'Evangile; l'autre avoit accablé les conſciences ſous une foule de pratiques, au moins inutiles. Dieu l'avoit envoyé, ſi on l'en croyoit, pour abolir la religion trop ſévere du pontife Romain, & la ſociété licencieuſe du patriarche des Luthériens. *Muncer* trouva une multitude d'eſprits foibles & d'imaginations vives, qui ſaiſirent avidement ſes principes; il ſe retira à Mulhauſen, où il fit créer un nouveau ſénat & abolir l'ancien, parce qu'il s'élevoit contre les délires de ſon eſprit. Il ne ſongea plus à oppoſer à *Luther* une ſecte de controverſiſtes; il aſpira à fonder dans le ſein de l'Allemagne une nouvelle monarchie. » Nous » ſommes tous freres, (diſoit-il » en parlant à la populace aſſemblée,) & nous n'avons qu'un » commun pere dans *Adam*. D'où » vient donc cette différence de » rangs & de biens, que la ty» rannie a introduite entre nous » & les Grands du monde? Pour» quoi gémirons-nous dans la pau» vreté, tandis qu'ils nagent dans » les délices! N'avons-nous pas » droit à l'égalité des biens, » qui, de leur nature, ſont faits » pour être partagés, ſans diſtinc» tion, entre tous les hommes? » Rendez-nous, riches du ſiecle, » avares uſurpateurs, rendez-nous » les biens que vous retenez dans

» l'injuſtice : ce n'eſt pas ſeule-
» ment comme hommes, que nous
» avons droit à une égale diſtri-
» bution des avantages de la for-
» tune, c'eſt auſſi comme Chré-
» tiens. A la naiſſance de la reli-
» gion, n'a-t-on pas vu les Apôtres
» n'avoir égard qu'aux beſoins de
» chaque fidelle dans la répartition
» de l'argent qu'on apportoit à leurs
» pieds? Ne verrons-nous jamais
» renaître ces temps heureux ! Et
» toi, infortuné troupeau de *Jeſus-*
» *Chriſt*, gémiras-tu toujours dans
» l'oppreſſion ſous les Puiſſances
» eccléſiaſtiques ! Le Tout-Puiſ-
» ſant attend de tous les peuples,
» qu'ils détruiſent la tyrannie des
» Magiſtrats, qu'ils redemandent
» leur liberté les armes à la main,
» qu'ils refuſent les tributs, &
» qu'ils mettent leurs biens en
» commun. C'eſt à mes pieds qu'on
» doit les apporter, comme on
» les entaſſoit autrefois aux pieds
» des Apôtres. Oui, mes freres,
» n'avoir rien en propre, c'eſt
» l'eſprit du Chriſtianiſme à ſa
» naiſſance ; & refuſer de payer
» aux Princes les impôts dont ils
» nous accablent, c'eſt ſe tirer
» de la ſervitude dont *Jeſus-Chriſt*
» nous a affranchis «. (CATROU, *Hiſtoire des Anabaptiſtes* ; PLUQUET, *Dictionnaire des Héréſies.*) Il écrivit aux villes & aux ſouverains, que la fin de l'oppreſſion des peuples & de la tyrannie des forts, étoit arrivée ; que Dieu lui avoit ordonné d'exterminer tous les tyrans, & d'établir ſur les peuples des gens de bien. Par ſes lettres & par ſes Apôtres, il ſe vit bientôt à la tête de 40,000 hommes. Les cruautés exercées en France & en Angleterre par les Communes, ſe renouvelerent en Allemagne ; & furent plus violentes par l'eſprit de fanatiſme. Ces hordes de bêtes féroces, en prêchant l'égalité & la réforme, ravagerent tout ſur leur paſſage. Le landgrave de Heſſe & pluſieurs ſeigneurs leverent des troupes & attaquerent *Muncer*. Cet impoſteur harangua ſes enthouſiaſtes, & leur promit une entiere victoire. *Tout doit céder*, dit-il, *au commandement de l'Eternel, qui m'a mis à votre tête. En vain l'artillerie de l'ennemi tonnera contre nous ; je recevrai tous les boulets dans la manche de ma robe, & ſeule elle ſera un rampart impénétrable à l'ennemi.* Malgré ces promeſſes, ſon armée fut défaite, & plus de 7000 Anabaptiſtes périrent dans cette déroute. *Muncer* fut obligé de prendre la fuite. Il ſe retira à Franchuſen, où le valet d'un officier ayant ſaiſi ſa bourſe, y trouva une lettre qui découvroit cet impoſteur. On le traduiſit à Mulhauſen, où il périt ſur l'échafaud, victime de ſon fanatiſme, en 1525. La mort de ce miſérable n'anéantit pas l'Anabaptiſme en Allemagne. Il s'y entretint & même s'y accrut ; mais il ne formoit plus un parti redoutable. Les Anabaptiſtes étoient également odieux aux Catholiques & aux Proteſtans, &, dès qu'on en prenoit quelqu'un, il étoit puni comme un voleur de grand chemin. Mais quelques ſupplices qu'on inventât pour inſpirer de la terreur aux eſprits, le nombre des fanatiques croiſſoit. De temps en temps il s'élevoit parmi les Anabaptiſtes des chefs, qui leur promettoient des temps plus heureux : tels furent *Hofman*, *Tripnaker*, &c. Après eux, parut *Mathiſon*, ou *Jean-Mathieu*, boulanger d'Harlem, qui envoya dix Apôtres en Friſe, à Munſter, &c. La Religion Réformée s'étoit établie à Munſter, & les Anabaptiſtes y avoient fait des proſélytes, qui reçurent les nouveaux Apôtres. Tout le corps des Anabaptiſtes

s'assembla la nuit, & reçut de l'envoyé de *Mathiſon* l'esprit apostolique qu'il attendoit. Les Anabaptistes se tinrent cachés jusqu'à ce que leur nombre fût considérablement augmenté ; alors ils coururent par le pays, criant : *Repentez-vous, faites pénitence, & soyez baptisés, afin que la colere de Dieu ne tombe pas sur vous.* Ils envoyerent secrétement des lettres adressées à leurs adhérens. Ces lettres portoient : » qu'un Prophete envoyé de Dieu » étoit arrivé à Munster ; qu'il prédisoit des événemens merveilleux, & qu'il instruisoit les » hommes des moyens d'obtenir » le salut «. Un nombre prodigieux d'Anabaptistes se rendit à Munster ; alors les Anabaptistes de cette ville coururent dans les rues, criant : *Retirez-vous, méchans, si vous voulez éviter une entiere destruction ; car on cassera la tête à tous ceux qui refuseront de se faire rebaptiser.* Alors le clergé & les bourgeois abandonnerent la ville ; les Anabaptistes pillerent les Eglises & les maisons abandonnées, & brûlerent tous les livres, excepté la *Bible*. Peu de temps après la ville fut assiégée par l'évêque de Munster, & *Mathiſon* fut tué dans une sortie. [*Voyez* la suite dans l'article de JEAN *de Leyde*.]

MUNCKER, (Thomas) savant littérateur Allemand du dernier siecle, occupa différentes chaires, & donna plusieurs ouvrages de belles-lettres. Le principal & le plus estimé est son édition des *Mythographi Latini*, avec de bons Commentaires, à Amsterdam, 1681, 2 vol. in-8°, réimprimés à Leyde en 1742, 2 tomes in-4°. Ses *Notes* sur *Hygin*, *cum notis Variorum*, à Hambourg, 1674, in-8°, sont pleines d'érudition.

MUNDINUS, célebre anatomiste, étoit de Florence, & non de Milan. Il mourut à Bologne en Italie, l'an 1318. C'est un des premiers qui ait tenté de perfectionner l'anatomie ; mais ses efforts furent foibles. Il donna un *Corps* de cette science, imprimé à Paris en 1478, in-fol., Lyon, 1529, in-8° ; & à Marpurg, en 1541, in-4°. [*Voyez* CARPI.] Comme il différoit lui-même, on y rencontre quelques observations nouvelles & quelques découvertes qui lui appartenoient, particuliérement sur la matrice. Cet ouvrage ressuscita, pour ainsi dire, l'étude de l'anatomie. On s'y livra tellement jusqu'au rétablissement des lettres, que les Statuts de l'université de Padoue ne permettoient pas de faire d'autres leçons dans les écoles de médecine.

MUNICH, (Le Comte de) favori de la czarine *Anne*, eut part à tous les événemens de son regne. Fait général de ses armées, il remporta de grands avantages sur les Tartares de la Crimée, battit les Turcs, l'an 1739, près de Choczim, prit cette ville, & celle de Jassi, capitale de la Moldavie, Il devint ensuite premier ministre du czar *Iwan VI* ; mais peu de temps après il fut accusé d'avoir abusé de sa place pour satisfaire son ambition & ses ressentimens. L'impératrice *Elisabeth* lui fit faire son procès ; il fut condamné, en 1742, à perdre la tête : mais on se contenta de l'envoyer en Sibérie, où il avoit exilé lui-même plusieurs victimes de son pouvoir. *Pierre III* le rappela en 1762, & le déclara feld-maréchal. Après la mort de ce prince, l'impératrice *Catherine II* le nomma directeur général des ports de la Mer Baltique. Il mourut le 8 Octobre 1767, âgé de 84 ans.

MUNNICKS, (Jean) né à

Utrecht le 16 Octobre 1652, fut nommé profeſſeur d'anatomie, de médecine & de botanique en 1680, dans ſa patrie; emploi qu'il remplit avec diſtinction. Il mourut le 10 Juin 1711, après avoir publié pluſieurs ouvrages, entre autres: I. *Diſſertatio de urinis earumdemque inſpectione*, Utrecht, 1674. II. *Chirurgia ad praxim hodiernam adornata*, Geneve, 1715, in-4°. Elle a été traduite en flamand & en allemand, quoique ce ne ſoit qu'une compilation. III. *De re anatomica*, Utrecht, 1697, in-4°. C'eſt un extrait de ce qu'on avoit publié de mieux ſur l'anatomie. Il eſt bien écrit. Il a travaillé à la 4e & à la 5e partie de l'*Hortus Malabaricus*, 1683-1685, in-folio.

I. MUNSTER, (Sébaſtien) né à Ingelheim en 1489, ſe fit Cordelier; mais ayant donné dans les erreurs de *Luther*, il quitta l'habit religieux pour prendre une femme. Il ſe retira à Heidelberg, puis à Bâle, où il enſeigna avec réputation. Il ſe rendit ſi habile dans la géographie, dans les mathématiques & dans l'Hébreu, qu'on le ſurnomma l'*Eſdras* & le *Strabon* de l'Allemagne. La candeur de ſon caractere, la pureté de ſes mœurs, ſa probité & ſon déſintéreſſement le firent autant eſtimer, que ſon érudition. Il mourut de la peſte à Bâle, le 23 Mai 1552, à 63 ans. On a de lui: I. Des *Traductions* latines des livres de la Bible, eſtimées. II. Un *Dictionnaire* & une *Grammaire* Hébraïques, in-8°. III. Une *Coſmographie*, in-fol. & pluſieurs autres ouvrages.

II. MUNSTER, *Voyez* XVII. NICOLAS de *Munſter*.

MUNTING, (Abraham) ſavant botaniſte, né à Groningue en 1626, & mort en 1683, à 57 ans, eſt connu par divers ouvrages. Le plus recherché a pour titre: *Phitographia curioſa*, à Amſterdam, 1713, avec figures, & en 1727, in-folio. Il parut d'abord en flamand, à Leyde, 1696, in-fol.; & il fut traduit en latin par *Rayus*. C'eſt la deſcription de 245 planches repréſentant des arbres, des fruits, des fleurs, des plantes, &c. On a encore de lui. I. *De Herbâ Britannicâ*, 1681, in-4°. II. *Aloës Hiſtoria*, 1680, in-4°.

MURALT, (N... de) né en Suiſſe, parcourut une partie de l'Europe, & la parcourut en philoſophe. On a de lui un Recueil de *Lettres ſur les François & ſur les Anglois*, in-12, 2 vol., 1726. Elles réuſſirent beaucoup, quoiqu'elles ſoient vagues & aſſez ſuperficielles. On a encore de lui quelques ouvrages au-deſſous du médiocre. Il mourut vers l'an 1750.

MURAT, (La Comteſſe de) *Voy.* CASTELNAU, n° III.

MURATORI, (Louis-Antoine) né à Vignola dans le Modenois, le 21 Octobre 1672, fut formé à la piété & aux lettres par des maîtres habiles. La nature avoit mis en lui les diſpoſitions les plus heureuſes; l'éducation les développa avant le temps. Il fut appelé, dès l'âge de 22 ans, à Milan, par le comte *Charles Borromée*, qui lui confia le ſoin du collége Ambroſien & de la riche bibliotheque qui y eſt attachée. *Muratori* ſe nourriſſoit des ſucs les plus purs des fruits de l'antiquité & de notre temps, lorſque le duc de *Modene* l'appela, en 1700. Ce prince le revendiqua comme ſon ſujet, le fit ſon bibliothécaire, & lui donna la garde des archives de ſon duché. C'eſt dans ce double emploi que l'illuſtre ſavant paſſa le reſte de ſa vie, ſans autre bénéfice que la prévôté de

Sainte-Marie de Pompoſa. Les amis que ſon mérite lui avoit acquis à Milan, ſe multiplierent à Modene. Le célebre cardinal *Noris*, les *Ciampini* & les *Magliabecchi*, les Peres *Mabillon* & *Montfaucon* Bénédictins, le Pere *Papebrock* Jéſuite, le marquis *Maffei*, le cardinal *Quirini*, tout ce que la France & l'Italie avoient de plus illuſtre & de plus ſavant, s'empreſſa de le conſulter. Les académies ſe diſputerent l'honneur de lui ouvrir leurs portes. Il fut admis, preſque en même temps, dans celle des *Arcades* de Rome, dans celle de la *Cruſca*, dans l'académie Etruſque de Cortone, dans la ſociété royale de Londres, dans l'académie impériale d'Olmutz. Le plaiſir que lui procurerent ces diſtinctions, fut empoiſonné par la calomnie. Des gens qui ne croyoient pas en Dieu, l'accuſerent d'héréſie & même d'athéiſme. Ils répandirent que le pape *Benoit XIV* trouvoit dans ſes écrits divers endroits qui pouvoient être cenſurés, & qu'il s'en expliquoit ainſi dans un Bref adreſſé à l'Inquiſiteur d'Eſpagne. L'abbé *Muratori*, auſſi bon Chrétien que ſavant profond, n'eut rien de plus preſſé que de s'en ouvrir au pape même. Il lui expoſa ſes ſentimens de reſpect & de ſoumiſſion. Ce grand pontife, l'ami de la paix & de la raiſon, & l'ennemi le plus ardent du fanatiſme, voulut bien le tranquilliſer par une lettre qui honorera éternellement la mémoire de l'un & de l'autre. Il s'éleve fortement contre ces eſprits inquiets, qui tourmentent un homme d'honneur, ſous prétexte qu'il ne penſe pas comme eux ſur des matieres qui n'appartiennent ni au dogme, ni à la diſcipline. Cette réponſe, également flatteuſe & philoſophique, rendit la ſérénité à *Muratori*; mais ſa ſanté, qui s'affoibliſſoit tous les jours, lui amena de nouvelles inquiétudes. Ses incommodités ſe multiplierent, & le mirent enfin au tombeau le 21 Janvier 1750, à 78 ans. Ce ſavant, auſſi réglé dans ſes mœurs que ſage dans ſes écrits, inſpiroit à la fois l'eſtime & l'amitié. Ses connoiſſances étoient immenſes. Juriſprudence, philoſophie, théologie, poéſie, recherches de l'antiquité, hiſtoire moderne, &c., il avoit tout embraſſé. 46 vol. in-fol., 34 in-4°, 13 in-8°, pluſieurs in-12, ſont le réſultat du compte de ſes nombreux ouvrages. Les principaux ſont : I. *Anecdota quæ ex Ambroſianæ Bibliothecæ codicibus nunc primùm eruit, notis & diſquiſitionibus auget Ludov.-Anton. Muratorius*, à Milan, 2 vol. in-4°; le 1er en 1697; le 2e en 1698 : ouvrage eſtimé, qu'on ne trouve pas facilement. II. *Anecdota Græca, quæ ex manuſcriptis codicibus nunc primùm eruit, Latio donat, notis & diſquiſitionibus auget Lud.-Ant. Muratorius*, à Padoue, en 3 volumes in-4°, le premier en 1709, le 2e en 1710, le 3e en 1713. III. *Lamindi Pritanii de ingeniorum moderatione in Religionis negotio, ubi quæ jura, quæ fræna ſint homini Chriſtiano in inquirendâ & tradendâ veritate oſtenditur, & S. Auguſtinus vindicatur à multiplici cenſurâ Joannis Phereponi* : (ce *Phereponus* eſt le fameux *Jean le Clerc.*) Cet ouvrage ſuivit de près le précédent : il fut imprimé in-4°, à Paris, en 1714; & réimprimé en 1715, à Cologne; en 1741, à Veniſe, à Vérone & à Francfort. IV. *Rerum Italicarum Scriptores, ab anno Æræ Chriſtianæ quingenteſimo, ad milleſimum quingenteſimum*, en 27 vol. in-fol., dont le 1er parut en 1723, & le dernier en 1738. Pluſieurs ſeigneurs contribuerent généreuſement à l'im-

preſſion de cet ouvrage immenſe : ſeize d'entre eux donnerent chacun 4000 écus. V. *Antiquitates Italicæ medii ævi*, ſive *Diſſertationes de moribus Italici populi, ab inclinatione Romani imperii uſque ad annum 1500* ; en 6 vol. in-fol., qui parurent depuis 1738 juſqu'en 1743. Les ſavans ont trouvé beaucoup de fautes & de mépriſes dans ce recueil ; on en a relevé pluſieurs dans les Journaux. VI. *De Paradiſo regnique cæleſtis gloriâ, non expectatâ corporum reſurrectione, Juſtis à Deo collatâ*, à Vérone, in-4°, 1738 ; avec le Traité de *Saint Cyprien*, *De Mortalitate*. C'eſt une réfutation de l'ouvrage de *Thomas Burnet*, intitulé : *De ſtatu mortuorum*. VII. *Novus Theſaurus veterum Inſcriptionum, in præcipuis earumdem collectionibus hactenùs prætermiſſarum* ; 6 vol. in-folio, à Milan, depuis 1739 juſqu'en 1743. Il y a eu différentes critiques de ce recueil, auxquelles *Muratori* n'a point répondu. VIII. *Annali d'Italia, del principio dell' Era volgare, ſino all' anno 1500*, en 12 vol. in-4°, imprimés à Veniſe, ſous le titre de Milan. IX. *Liturgia Romana vetus*, à Veniſe, 1748, en 2 vol. X. *Généalogie Hiſtorique de la Maiſon de Modene* ; 2 vol. in-fol. à Modene ; le 1er en 1717, le 2e en 1740 : ouvrage eſtimé. XI. *Della perfetta Poëſia Italiana*, à Modene, 1706, en 2 vol. in-4°, & à Veniſe, 1724. XII. *Le Rime del Petrarca*, à Modene, en 1711, in-4°, avec des obſervations très-judicieuſes & vainement attaquées par les zélés partiſans de *Pétrarque*. XIII. *Del Governo della Peſte, e delle maniere di guardaſene*, Modene, 1714, in-8°. Ce Traité ſur la peſte a été réimprimé au même lieu en 1721, avec la Relation de la peſte de Marſeille, des obſervations & des additions. XIV. *La Vie de Sigonius*, à la tête des Ouvrages de cet auteur, de l'édition de Milan. XV. Celle de *François Torti*, à la tête des Œuvres de ce ſavant médecin italien ; & pluſieurs autres *Vies* particulieres. XVI. Un *Panégyrique* de *Louis XIV*. XVII. Des *Lettres*. XVIII. Des *Diſſertations*. XIX. Des *Poéſies italiannes*. XX. Un *Traité du bonheur publié*, traduit en françois, Paris, 1772, 2 vol. in-12. XXI. *Criſtianeſimo felice nelle Miſſioni del Paraguai*, in-4° ; tableau auſſi intéreſſant qu'édifiant des Miſſions du Paraguai. Il a été traduit en françois, in-12. XXII. *Vita del P. Paolo Segneri*, Modene, in-8°. XXIII. *Della regolata divozione de' Chriſtiani*, traduit en allemand & en françois. XXIV. *Antonii Campanæ de ſuperſtitione vitandâ, adverſùs votum ſanguinarium pro immaculata Deiparæ Conceptione*, in-4°. Il y combat le vœu de défendre juſqu'à la mort l'Immaculée Conception de la Vierge, vœu qui eſt effectivement blâmable, puiſqu'il égale une pieuſe opinion aux dogmes de la foi. XXV. *Muratori* laiſſa pluſieurs ouvrages manuſcrits, entre autres, un Abrégé de ſes *Antiquités Italiennes*, en italien, dont ſon neveu a donné quelques volumes. *Jean-François Soli* MURATORI, ſon neveu, a écrit ſa *Vie*, in-4°, Veniſe, 1756. *Muratori* fut en Italie ce que Dom *de Montfaucon* fut en France : tous deux infatigables compilateurs, tous deux doués d'une mémoire prodigieuſe ; mais précipitant trop leurs travaux, & cherchant plus à donner beaucoup de livres & de gros livres, que des ouvrages faits avec choix.

MURCIE, Déeſſe de la Pareſſe, chez les Païens. Ses Statues étoient toujours couvertes de pouſſiere & de mouſſe, pour exprimer ſa négligence. Son nom eſt dérivé du mot *Murcus* ou *Murcidus*, qui chez les

Romains ſignifioit un *ſtupide*, un *lâche*, un *pareſſeux*.

MURE, (Jean-Marie de la) docteur en théologie, & chanoine de Montbriſon, publia, en 1671, l'*Hiſtoire Eccléſiaſtique de Lyon*, in-4°, & celle *du Forez*, auſſi in-4°. Ces deux ouvrages, pleins de recherches ſavantes, ſont eſtimés. L'auteur mourut à la fin du XVIIe ſiecle.

MURENA, (*Lucius-Licinius*) conſul Romain, célebre par ſa valeur, & par l'Oraiſon que *Ciceron* prononça pour ſa défenſe, ſignala ſon courage contre *Mithridate*, l'an 62 avant J. C.

MURET, *Voyez* ETIENNE de... n° XI.

MURET, (Marc-Antoine) naquit au bourg de ce nom, près de Limoges, le 12 Avril 1526. Dès ſa plus tendre jeuneſſe, il acquit des connoiſſances qui ne ſont dans les autres que le fruit de l'âge & d'une longue application. Il apprit de lui-même le grec & le latin, & fut chargé, à dix-huit ans, de faire des leçons ſur *Cicéron* & ſur *Térence* dans le collége d'Auch. De la province il paſſa à la capitale, & n'y fut pas moins applaudi. Il enſeigna au collége de *Sainte-Barbe* avec un ſi grand ſuccès, que le roi & la reine lui firent l'honneur de l'aller entendre. Lorſque ſes écoliers troubloient ſes leçons par leurs propos ou par quelque poliſſonnerie, il leur impoſoit ſilence tout de ſuite par quelque mot piquant. Un d'entre eux ayant un jour apporté une clochette, qu'il fit ſonner pendant l'explication: *Vraiment*, dit le profeſſeur, *il falloit bien que, parmi tant de bêtes, il ſe trouvât un bélier qui avec ſa clochette pût conduire le troupeau.* La vivacité de ſon caractere lui fit des ennemis. [*Voy.* LAMBIN.] Un vice abominable, dont il fut accuſé, l'obligea de quitter Paris. Il ſe retira à Toulouſe, & y eſſuya les mêmes accuſations. *Joſeph Scaliger*, piqué de ce qu'il lui avoit fait accroire qu'une Epigramme qu'il avoit compoſée, étoit l'ouvrage d'un poëte de l'antiquité, s'en vengea en lui rappelant le danger qu'il avoit couru à Toulouſe d'être brûlé:

Qui rigidæ flammas evaſerat antè Toloſæ,
Muretus, *fumos vendidit ille mihi.*

Aux fagots de Toulouſe échappé ci-devant,
Muret m'a pris pour dupe & m'a vendu du vent.

Cette épigramme eſt un monument des honteux ſoupçons dont la conduite de *Muret* fut noircie; ſoupçons conſignés par d'autres écrivains jaloux peut-être de ſon mérite. Cet auteur ſe vit obligé de ſortir de France. Ayant pris le chemin de l'Italie, il tomba malade ſur la route. Comme ſes habits & ſa figure n'annonçoient point ce qu'il étoit, les médecins appelés dans ſon hôtellerie propoſerent entre eux en latin de faire l'eſſai ſur ce corps vil, d'un remede qu'ils n'avoient pas encore éprouvé: *Faciamus experimentum in corpore vili... Muret* épouvanté ſe trouva guéri le lendemain par la ſeule crainte de la médecine. Il fit quelque ſéjour à Veniſe, où il fut accuſé (dit-on) des mêmes abominations qui l'avoient obligé de chercher une retraite en Italie. Mais ſi ces accuſations avoient eu quelque fondement, comment auroit-il été reçu avec tranſport à Rome, où il ſe retira? Comment auroit-il été careſſé par les cardinaux & par les papes? Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'il reçut dans cette capitale du monde Chrétien les ordres ſacrés, fut pourvu de riches bénéfices, y mena une conduite réglée, & y profeſſa, avec un applaudiſſement ſingulier,

la philoſophie & la théologie. La république des lettres le perdit le 4 Juin 1585, à 59 ans. *Guillaume le Blanc d'Ally* lui fit cette épitaphe :

Gallia me genuit, genitum me Roma recepit.
Illa ſinu juvenem fovit, & iſta ſenem.
Illa dedit vitam, vitam mihi ſuſtulit iſta ;
Illa dedit cunas, iſta dedit tumulum ;
Utraque me genitum gaudet, colit utraque vivum,
Utraque defunctum flenſque gemenſque dolet.

Muret avoit un neveu qui ſe rendoit digne de ſon nom, mais qui mourut jeune. On dit de lui dans une épitaphe, en le comparant à ſon oncle : *Ætate quidem & nominis celebritate minor, ſpe autem & expectatione propè par. Marc-Antoine Muret*, excellent littérateur, étoit peu philoſophe, & l'éloge qu'il fit du maſſacre de la Saint-Barthélemi dans ſon Panégyrique de *Charles IX*, flétrira ſon nom dans l'eſprit de la poſtérité. Ses ouvrages ont été recueillis en partie à Vérone, en 5 vol. in-8° : le premier en 1727, le dernier en 1730. Cette édition, qui eſt d'un mauvais caractere, & ſur de vilain papier, en fait déſirer une meilleure. Les principaux ouvrages de *Muret* ſont : I. D'excellentes *Notes* ſur *Térence*, *Horace*, *Catulle*, *Tacite*, *Cicéron*, *Salluſte*, *Ariſtote*, *Xénophon*, &c. II. *Orationes*. III. *Variæ Lectiones*. IV. *Poëmata*. V. *Hymni Sacri*, 1621, in-4°. VI. *Odæ*. VII. *Diſputationes in Lib. 1. Pandectarum : de Origine Juris : de Legibus & Senatuſconſulto : de Conſtitutionibus Principum, & de Officio ejus cui mandata eſt Juriſdictio*. VIII. *Juvenilia*, &c., Paris, 1553, in-8°, peu communs ; & Leyde, 1757, in-12, avec *Beze*. Tous ces ouvrages ont de la douceur, de l'élégance, un ſtyle pur, un tour facile, & ils reſpirent le goût & l'érudition. Ses Poéſies ſont plus eſtimables pour le choix des expreſſions, que pour celui des penſées ; on n'y trouve preſque que des mots. Ses *Odes* ne ſont point marquées au coin du génie, point d'enthouſiaſme, ou, s'il y en a de temps en temps quelque étincelle, on voit qu'il ne lui eſt pas naturel. Ses *Satires* & ſes *Epigrammes* manquent de ſel & de fineſſe ; ſes *Elégies* ſont inſipides. Sa Tragédie de *Jules Céſar* n'eſt qu'une déclamation écrite d'un ſtyle languiſſant & proſaïque. En général, on peut dire qu'on y ſent par-tout l'humaniſte, mais nulle part le grand poëte. On dit qu'il ne reliſoit jamais ce qu'il avoit mis une fois ſur le papier, & qu'il atteignoit tout d'un coup à cette élégance qui le diſtingue.

MURILLO, (Barthélemi) peintre Eſpagnol, né en 1613, à Pilas, dans le voiſinage de Séville, mourut à Séville en 1685, à 72 ans. Son goût pour la peinture ſe manifeſta dès ſon enfance. L'étude des ouvrages du *Titien*, de *Rubens* & de *Vandyck*, & celle de la nature, lui donnerent un bon coloris. *Murillo* fit paroître pluſieurs tableaux dans le goût de ces peintres, où l'on remarqua les talens d'un grand maître. Un coloris onctueux, un pinceau flou & agréable, des carnations d'une fraîcheur admirable, une grande intelligence du clair-obſcur, une manieré vraie & piquante, les font rechercher. Seulement on y déſireroit plus de correction dans le deſſin, plus de choix & de nobleſſe dans les figures... *Voyez* CASTILLO.

MURMELLIUS, (Jean) de Ruremonde, profeſſa les belles-lettres, & mourut à Deventer en 1517. Il laiſſa : I. Des ouvrages grammaticaux. II. Des *Notes* ſur d'anciens Auteurs. III. *Eclogæ*, Munſter, 1504.

IV.

IV. *Elegiarum moralium libri quinque.*
V. *De Hymnis eccleſiaſticis.*

MURRAI, (Jacques comte de) fils naturel de *Jacques V* roi d'Ecoſſe, prit les armes en 1568 contre *Marie Stuart*, reine d'Ecoſſe, ſa propre ſœur, lorſqu'elle eut épouſé en troiſiemes noces *Jacques Hesbrun*, comte de *Bothwel*. Après avoir fait chaſſer d'Ecoſſe ce comte, la reine fut arrêtée par ſes ordres, & dépouillée du gouvernement du royaume. On couronna enſuite *Jacques VI*, fils de *Henri Stuart* & de cette princeſſe, qui n'étoit âgé que de treize mois. Le comte *de Murrai* fut élu régent du royaume pendant la minorité de ſon neveu. Alors, ayant toute l'autorité en main, il fit mourir quelques complices de la mort de *Henri Stuart*, 2e époux de la reine. Il accuſa cette princeſſe d'y avoir eu part, la confina dans le château de Lochlevin, & la traita fort cruellement. Il voulut même irriter contre elle *Eliſabeth* reine d'Angleterre, qui refuſa alors de ſe prêter à ſes vues. *Murrai* étoit un homme dur & méchant qui s'étoit fait beaucoup d'ennemis. Un jour qu'il ſe promenoit à cheval par les rues de Linlithgow, l'an 1570, il fut tué d'un coup de piſtolet par *Jacques Hamilton*, dont il avoit injuſtement confiſqué les biens. Ce fut lui qui bannit la religion Catholique du royaume d'Ecoſſe.

MURS, (Jean de) docteur de Paris, muſicien, vivoit encore l'an 1330. Il compoſa un livre de la *Théorie de la Muſique*, où il ne traite que des proportions que doivent avoir les intervalles du chant, les meſures des ſons, & les diverſes notes qui en marquent la différence & la valeur. Cet ouvrage, diviſé en trois parties, n'a pas été imprimé; on en trouve même peu de copies. Quelques écrivains modernes ont attribué à cet auteur l'invention de la figure & de la valeur des notes, parce qu'il en parle très-exactement dans la 3e partie de ſon livre, qui eſt la principale & la plus conſidérable. *Voy.* I. ARETIN.

MURTOLA, (Gaſpard) poëte Italien, natif de Gênes, ſe retira à Rome, & y mourut en 1624. Il avoit fait un poëme ſous ce titre: *Della Creatione del Mondo*, in-12, qui fut critiqué par *Marini*. Ces deux poëtes écrivirent quelques ſonnets ſatiriques, intitulés les uns *la Murtoleide*, in-12; les autres *la Marineide*, auſſi in-12. Mais *Murtola*, ſe ſentant le plus foible, chercha d'autres inſtrumens que ſa plume pour ſe venger; il tira un coup de piſtolet ſur *Marini*, qui fut bleſſé. Cette affaire auroit eu des ſuites fâcheuſes, ſi *Marini* n'eût travaillé à obtenir la grace de ſon aſſaſſin. Quelque noble que fût le procédé de ſon ennemi, *Murtola* conſerva dans ſon cœur un vif reſſentiment de la *Murtoleide*. Le pape *Paul V* lui parlant un jour de cette affaire: *È verò*, dit-il, *ho fallito*; témoignant par-là, qu'il ſe repentoit moins d'avoir tenté le coup, que de l'avoir manqué. Outre ſon poëme de la *Création du monde*, *Murtola* a fait encore d'autres Vers italiens, in-12; & un Poëme latin, qui a pour titre: *Nutricarum ſivè Nœniarum libri tres.*

MUS, (Decius) *Voy.* I. DECIUS.

MUSA, (*Antonius*) affranchi, puis médecin de l'empereur *Auguſte*, étoit Grec, & frere d'*Euphorbe*, médecin de *Juba* roi de Mauritanie. Il guérit *Auguſte* d'une maladie très-dangereuſe; mais ſon art échoua contre celle qui enleva le jeune *Marcellus*. On lui attribue deux petits Traités *De Herbâ Botanicâ* & *De tuendâ valetudine*, avec les *Medici antiqui*, Venetiis, 1547, in-folio. Le ſénat Romain lui fit élever une ſtatue d'airain, que l'on

placa à côté de celle d'*Eſculape*. *Auguſte* lui permit de porter un anneau d'or, & l'exempta de tout impôt : privilége qui paſſa à ceux de ſa profeſſion. *Horace* parle de *Muſa*, & des bains d'eau froide que ce célebre médecin lui faiſoit prendre au plus fort de l'hiver. Mais ces mêmes bains, qui avoient ſauvé *Auguſte* ayant fait mourir le jeune *Marcellus*, on ſe dégoûta de ce remede. *Charmis*, médecin Marſeillois, le renouvela ſous *Veſpaſien* ; & alors on vit dans les lacs & les rivieres, des vieillards tremblotans au milieu des glaces. Comme tout eſt mode, même la médecine, celle-là paſſa bientôt, & ce n'eſt que de nos jours qu'elle a été reſſuſcitée.

MUSA, *Voy.* MUSA ; & MOYSE, n° V.

MUSCHENBROECK, *Voy.* MUSSCHENBROECK.

I. MUSCULUS, (*Wolfangus*) né à Dieuſe en Lorraine l'an 1497, d'un tonnelier, ſe fit Bénédictin dans le Palatinat à l'âge de 15 ans, mais il quitta en 1527 le cloître & la rigidité ſalutaire des orthodoxes, pour les erreurs indulgentes du Luthéraniſme qui lui donnoit une femme. Réduit à la mendicité, il ſe fit tiſſerand & enſuite manœuvre à Strasbourg, où il s'étoit réfugié. *Bucer*, inſtruit de ſon ſavoir, lui donna une retraite dans ſa maiſon & la place de catéchiſte. Un moine prêchant un jour contre les nouvelles erreurs, *Muſculus* le chaſſe de ſa chaire, y monte à ſa place, & fait une apologie très-forte des innovations introduites par *Luther*. Cette ſaillie de folie, ou de zele, lui mérita la place de miniſtre de Strasbourg, & enſuite une chaire de theologie à Berne, où il mourut le 29 Août 1563, à 66 ans, après avoir publié des *Commentaires* ſur l'Ecriture-ſainte, in-folio ; une compilation intitulée : *Loci communes*, in-folio ; & des *Traductions* de pluſieurs Traités de *S. Athanaſe* & de *S. Baſile*, &c.

II. MUSCULUS, (André) de Scheneberg en Miſnie, profeſſeur de théologie à Francfort-ſur-l'Oder, mourut en 1580. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Il étoit un des plus zélés défenſeurs de l'*Ubiquité*, & il donnoit dans des rêveries qui diminueroient beaucoup le prix de ſes livres, s'ils en avoient quelqu'un. Il prétendit que JESUS-CHRIST n'avoit pas ſeulement été médiateur en qualité d'homme, mais que la nature divine étoit morte comme la nature humaine. Il enſeignoit que le Sauveur n'étoit point effectivement monté au Ciel, mais qu'il avoit laiſſé ſon corps dans la nuée qui l'environnoit. On ne voit pas qu'il ait formé de ſecte. Il avoit imaginé ces erreurs pour combattre *Stauler*, qui prétendoit que JESUS-CHRIST n'avoit été médiateur qu'en qualité d'Homme, & non pas en qualité d'Homme-Dieu. *Muſculus*, pour le contredire, ſoutint que la Divinité avoit ſouffert, & qu'elle étoit morte.

I. MUSÉE, *Muſæus*, très-célebre poëte Grec, que l'on croit avoir vécu du temps d'*Orphée* & avant *Homere*, vers l'an 1180 avant J. C. Il y a eu un autre poëte de ce nom dans le IVe ſiecle. Il eſt auteur du *Poëme de Léandre & Héro*. On le trouve dans le *Corpus Poëtarum Græcorum*, Geneve, 1606 & 1614, 2 vol. in-folio ; ſéparément, grec & latin, Paris, 1678, in-8° ; & Leyde, 1737, in-8°. Il a été traduit en françois, 1774, in-8°. *Voy.* ONOMACRITE.

II. MUSÉE, (Jean) *Voy.* KENTZEN, n° I.

MUSES, Déeſſes des Sciences & des Arts, filles de *Jupiter* & de *Mnémoſyne*. Elles étoient neuf : *Clio*, *Melpomene*, *Thalie*, *Euterpe*, *Terpſi-*

ſichore, *Erato*, *Calliope*, *Uranie*, & *Polymnie*. Chacune d'elles préſidoit à quelque art particulier. *Clio* à l'hiſtoire, *Melpomene* à la tragédie, *Thalie* à la comédie, *Euterpe* à la flûte & aux autres inſtrumens à vent; *Terpſichore* avoit inventé la harpe, *Erato* la lyre, *Calliope* les vers héroïques, *Polymnie* la rhétorique, & *Uranie* l'aſtronomie. Il y avoit des peuples qui n'admettoient que trois Muſes : *Mélété*, *Mnémé*, *Aædé*. D'autres en comptoient ſept; quelques-uns ſeulement deux. Quoi qu'il en ſoit du nombre, elles avoient *Apollon* à leur tête. Le palmier, le laurier, & pluſieurs fontaines, comme l'Hippocrene, Caſtalie & le fleuve Permeſſe, leur étoient conſacrés. Elles habitoient les Monts Parnaſſe, Hélicon, Piérius & le Pinde. Le cheval *Pégaſe* paiſſoit ordinairement ſur ces montagnes & aux environs. On repréſentoit les *Muſes* jeunes, belles, chaſtes, aimant la retraite, ayant à la main & autour d'elles les attributs qui convenoient à chacune. Quelquefois on les peignoit formant des danſes en chœur, pour déſigner la liaiſon prochaine ou éloignée, qu'il y a entre toutes les ſciences & les arts. *Voy.* AON.

MUSITAN, (Charles) médecin de Caſtrovillari, petite ville de Calabre, mort à Naples en 1714 à 80 ans, eſt auteur de pluſieurs ouvrages imprimés à Geneve, 1716, in-fol. 2 vol. *Muſitan* avoit exercé la médecine avec ſuccès, & ſes écrits ſont une preuve qu'il en connoiſſoit profondément la théorie. Il étoit prêtre, & bon prêtre; il guériſſoit à la fois l'ame & le corps. Son déſintéreſſement lui faiſoit refuſer toute eſpece d'honoraire & renvoyer les préſens. Ses ennemis voulurent lui interdire la médecine; mais *Clément IX*, qui connoiſſoit ſon ſavoir & ſes vertus, lui permit de l'exercer. Il ſe ſignala ſurtout contre la maladie vénérienne, ſur laquelle il a écrit un *Traité*, traduit par *Devaux* en françois, 1711, 2 vol. in-12.

MUSIUS, (Corneille) *ou* MUYS, né à Delft en 1503, ſe diſtingua dans les belles-lettres & les langues à Louvain, & les enſeigna lui-même à Gand. Il accompagna enſuite de jeunes ſeigneurs à Paris & à Poitiers. De retour dans ſa patrie, il fut directeur des religieuſes de Sainte-Agathe, emploi qu'il remplit avec beaucoup de zele pendant 36 ans. Dans ſes momens de loiſir, il cultiva les Muſes, & ſe fit eſtimer par ſa ſcience, ſa probité, ſon attachement à la foi de ſes peres & ſa charité. Il eut le bonheur de recevoir la couronne du martyre, le 10 Décembre 1572. Le fanatique *Guillaume Lumei*, le fit arrêter à Leyde, & épuiſa ſur ce reſpectable vieillard tout ce que la rage peut inventer de plus atroce. Il lui fit couper les oreilles, le nez, les doigts des mains & des pieds, & ce que la pudeur défend de nommer; & finit par le faire attacher à la potence. *Guillaume Eſtius*, dans ſon Hiſtoire des Martyrs de Gorcom, les auteurs des *Acta Sanctorum* au dix Juillet, & *Pierre Opmeer* dans ſon Hiſtoire des Martyrs de Hollande, ſe ſont étendus ſur la vie & la mort de cet homme reſpectable. On a de lui divers Poëmes : I. *Inſtitutio feminæ Chriſtianæ*, tirée du dernier chapitre des *Proverbes*. II. *Odes* & quelques *Pſeaumes* en vers, Poitiers, 1536, in-4°. III. *De temporum fugacitate, deque ſacrorum poëmatum immortalitate*, ibid. 1536, in-4°. Il y donne un abrégé de ſa vie. IV. *Imago patientiæ*. V. *Libellus Tumulorum Deſiderii Eraſmi*, Louvain, 1536, in-4°. VI. *Encomium Solitudinis*, Anvers, 1566, in-4°. VII.

Des *Hymnes*. VIII. Un Livre de prieres, publié par *Luc Opmeer*, Leyde, 1582, in-16. Ses vers ſont d'un ſtyle pur & clair. On voit dans le *Theatrum crudelitatis hæreticorum*, la repréſentation de ſon cruel martyre, avec cette belle inſcription en forme d'épitaphe :

Nec tua te pietas, nec Apollinis infula texit,
Muſarum, Muſi, decus, ingeniique per omnem
Immortalis honos qui te illuſtraverat orbem.
Nunc major laus orta tibi, manet altera cœlo
Laurea, quam ſeritas Batavæque injuria gentis,
Et multo peperit ſudatum vulnere letum.

MUSONIUS-RUFUS, (*Caïus*) philoſophe Stoïcien du XIIe ſiecle, fut envoyé en exil dans l'iſle de Gyare, ſous le regne de *Néron*, parce qu'il critiquoit les mœurs *du Monſtre à figure humaine & à tête couronnée*. Il fut rappelé par l'empereur *Veſpaſien*, qui avoit moins à craindre les cenſeurs... Il ne faut pas le confondre avec un autre philoſophe Cynique, du même nom & du même temps, qui étoit lié avec *Apollonius de Tyanes*. Nous avons pluſieurs *Lettres* de ces deux philoſophes. *Voyez* les *Mémoires de l'Académie des Inſcriptions*, in-4°, tome XXXI, page 131.

MUSSATI, (Albertin) hiſtorien & poëte Padouan, mort en 1329, fut miniſtre de l'empereur Henri VII. Ses ſuccès en poéſie lui mériterent l'honneur du lauréat, qu'il reçut dans ſa patrie. Les vers de *Muſſati*, aſſez bons pour leur temps, ont ſouffert du déchet au creuſet de la poſtérité. Enviſagé comme hiſtorien, on lui doit. I. *De geſtis Henrici VII Imperatoris*. II. *De geſtis italorum poſt Henricum*. Les ŒUVRES de *Muſſati* ont été recueillies in-fol. à Veniſe, en 1636. Il a mérité que *Pignorius*, *Felix Oſius* & *Villani* l'aient commenté. Leurs notes ſe trouvent dans ce Recueil.

MUSSCHENBROECK, (Pierre de) né à Leyde en 1692, mort dans cette ville en 1761, à 69 ans, fut reçu docteur de médecine en 1715 ; mais les ſciences exactes l'occuperent principalement. Après avoir fait un voyage à Londres, où il vit *Newton* & où il conſulta *Deſaguliers*, il revint en Hollande, & y obtint bientôt des places. L'univerſité d'Utrecht étoit depuis longtemps célebre pour l'étude du Droit; *Muſſchenbroëck* y ayant été nommé profeſſeur de phyſique & de mathématiques, la rendit fameuſe encore pour ces ſciences, qu'il y enſeigna avec une grande réputation. Leyde le rappela bientôt pour y profeſſer les mêmes ſciences, & il redoubla ſes ſoins pour remplir dignement ſon emploi. Son nom s'étant répandu parmi les ſavans, pluſieurs académies, & en particulier celles des ſciences de Paris & de Londres ſe l'aſſocierent. La culture des lettres, les calculs & les expériences phyſiques, ont rempli tout le cours de ſa vie. On lui doit pluſieurs ouvrages. On voit dans les expériences qu'il y rapporte, une ſagacité peu commune, & dans ſes calculs beaucoup d'exactitude. Ses *Eſſais de Phyſique*, traduits en françois par M. *Sigaud de la Fond*, & imprimés en 1769, 3 vol. in-4°, ſont eſtimés. L'auteur ne l'étoit pas moins pour ſa candeur, ſon déſintéreſſement, & pour les qualités qui forment le véritable philoſophe. Ses mœurs étoient ſimples & pures, & ſa converſaſion enjouée. Pluſieurs ſouverains, les rois d'Angleterre, de Pruſſe, de Danemarck, tâcherent en vain de l'attirer dans leurs états. On a encore de lui :

I. *Tentamina experimentorum*, Lugd.-Batav. 1731, in-4°. II. *Inſtitutiones Phyſicæ*, ibidem, 1748, in-4°. III. *Compendium Phyſicæ experimentalis*, 1762, in-8°.

MUSSO, (Cornelio) né à Plaiſance en 1511, entra chez les Cordeliers dès l'âge de 9 ans. *Paul III* l'appela à Rome, & lui donna l'évêché de Bertinoro, puis celui de Bitonto. Il aſſiſta avec éclat au concile de Trente, & mourut à Rome le 9 Janvier 1574, à 63 ans. On a de lui des *Sermons*, imprimés à Veniſe en 4 vol. in-4°, 1582 & 1590, chez les *Juntes*. Ils furent extraordinairement applaudis, quoiqu'ils ne ſoient guere au-deſſus des diſcours de *Maillard* & de *Menot*. La Fable, l'Hiſtoire, *Homere* & *Virgile* y ſont cités tour-à-tour, avec l'Ecriture & les Peres.

I. MUSTAPHA Ier, empereur des Turcs, ſuccéda à ſon frere *Achmet* en 1617; mais il fut chaſſé quatre mois après, & mis en priſon par les Janiſſaires, qui placerent ſur le trône *Oſman I*, ſon neveu. » *Muſtapha*, du fond de ſa priſon, avoit encore un parti. Sa » faction perſuada aux Janiſſaires, » que le jeune *Oſman* avoit deſſein » de diminuer leur nombre, pour » affoiblir leur pouvoir. On dépoſa » *Oſman* ſous ce prétexte, on l'enferma aux Sept Tours, & le grand-viſir alla lui-même égorger ſon » empereur. *Muſtapha* fut tiré de la » priſon pour la ſeconde fois, reconnu ſultan, & au bout d'un an, » dépoſé encore par les mêmes Janiſſaires qui l'avoient deux fois » élu. Jamais prince, depuis *Vitellius*, ne fut traité avec plus d'ignominie. Il fut promené dans les » rues de Conſtantinople monté » ſur un âne, expoſé aux outrages de » la populace, puis conduit aux » Sept Tours & étranglé dans ſa » priſon «. (*Hiſt. Gén. de Voltaire, tom. IV.*) Cette cruelle aventure eſt de l'an 1623.

II. MUSTAPHA II, empereur des Turcs, fils de *Mahomet IV*, ſuccéda à *Achmet II*, ſon oncle, en 1695. Les commencemens de ſon regne furent heureux. Il défit les Impériaux devant Témeſwar en 1696; fit la guerre avec ſuccès contre les Vénitiens, les Polonois, les Moſcovites: mais dans la ſuite, ſes armées ayant été battues, il fut contraint de faire la paix avec ces différentes puiſſances; & ſe retira à Andrinople, où il ſe livra à la volupté & aux plaiſirs. Cette conduite excita une des plus grandes révoltes qui aient éclaté depuis la fondation de l'empire Ottoman. Cent cinquante mille rebelles forcerent le ſérail, & marcherent vers Andrinople pour détrôner l'empereur. Ce prince leur promit toutes les ſatisfactions qu'ils pourroient exiger; rien ne put les adoucir. Le grand-viſir voulut leur oppoſer 20,000 hommes, mais ceux-ci ſe joignirent aux autres. Les rebelles écrivirent à l'inſtant à *Achmet*, frere de *Muſtapha*, pour le prier d'accepter le ſceptre. L'empereur intercepta la lettre; &, voyant que ſa perte étoit réſolue, il fut contraint de céder le trône à ſon frere en 1703. Réduit à une condition privée, il mourut de mélancolie ſix mois après ſa dépoſition. Le trop grand crédit de la ſultane *Validé*, & du mufti, qui retenoit le ſultan hors de ſa capitale pour le mieux gouverner, fut la cauſe de cette révolution. Le mufti & ſon fils périrent par le dernier ſupplice, après avoir eſſuyé une cruelle queſtion pour déclarer où étoient leurs tréſors.

III. MUSTAPHA III, fils d'*Achmet III*, né en 1716, parvint au trône le 29 Novembre 1757. Il étoit renfermé depuis la dépoſition de ſon pere en 1730. Livré

Des *Hymnes*. VIII. Un Livre de prieres, publié par *Luc Opmeer*, Leyde, 1582, in-16. Ses vers ſont d'un ſtyle pur & clair. On voit dans le *Theatrum crudelitatis hæreticorum*, la repréſentation de ſon cruel martyre, avec cette belle inſcription en forme d'épitaphe :

Nec tua te pietas, nec Apollinis in[illegible]a
texit,
Muſarum, Muſi, decus, ingeni[illegible]e &
omnem [illegible]rou-
Immortalis honos qui te [illegible]*e Abdul-*
orbem. [illegible], a donné
Nunc major laus ort [illegible]au commen-
altera cœlo [illegible]le 14 Juillet
Laurea, quam ferit [illegible]après être ſorti
gentis, [illegible]il étoit retenu
Et multo pe [illegible]comme ſon frere, & *letum.* [illegible]fermer ſon neveu, [illegible]*III.*

MUSC[illegible]APHA, fils aîné de philoſo[illegible] empereur des Turcs, fut en[illegible]eur des provinces de Gy[illegible] d'Amaſée, d'une par-pa[illegible] Méſopotamie, où il ſe fit [illegible]& reſpecter des peuples. Ce-pendant *Roxelane*, l'une des femmes de l'empereur, craignant que ce prince ne montât ſur le trône au préjudice de ſes enfans, & voulant faire régner ceux-ci, l'accuſa de tramer une rebellion contre l'empereur. *Soliman* le fit venir devant lui, & ſans l'écouter le fit étrangler inhumainement en 1553. Sa figure, ſa bravoure, ſon adreſſe exciterent des regrets.

MUSTAPHA-ZELEBIS, *Voyez* DUSMES (Muſtapha).

MUSTAPHA, (Cara) *Voyez* KARA-MUSTAPHA.

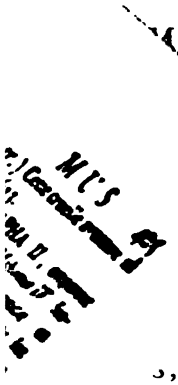
MUSTAPHA, général Muſulman, *Voy.* BRAGADIN.

MUSURUS, (Marc) né dans l'iſle de Candie, ſe diſtingua par la beauté de ſon génie. Il enſeigna le Grec à Veniſe avec une réputation extraordinaire, & alla enſuite à Rome où il fit ſa cour à *Léon X*, de *Muſurus* donna l'archevêché de à Veniſe[illegible]ns la Morée; mais il *Pignor*[illegible]hydropiſie peu de temps l'ai[illegible]en 1517, dans ſa 36[illegible]annee, tr[illegible]de lui des *Epigrammes* & [illegible]res pieces en grec. C'eſt lui qui [illegible]nna le premier des éditions d'*Ariſtophane* & d'*Athénée*, & ces éditions lui acquirent un grand nom. Son *Etymologicon magnum Græcorum*, Veniſe, 1499, in-fol., eſt très-rare de l'édition que nous citons. Il fut réimprimé en 1594, in-fol, à Heidelberg.

MUTA, *Voyez* MUETTE.

MUTIA, *Voyez* MUCIE.

MUTIAN, (Jérôme) peintre, né au territoire de Breſſe en Lombardie, l'an 1528, apprit les premiers principes de ſon art à Breſſe ſous *Jérôme Romanini*. S'étant rendu à Veniſe, la vue des chef-d'œuvres dont les grands maîtres ont décoré cette ville, & ceux du *Titien* en particulier, firent ſur lui la plus vive impreſſion. Il ſe fit une maniere de peindre excellente. Ses tableaux étoient fort recherchés; les cardinaux *d'Eſt* & *de Farneſe* l'occuperent beaucoup. Le pape *Grégoire XIII* le chargea de faire les cartons de ſa chapelle, & lui commanda pluſieurs tableaux. Cet illuſtre artiſte voulant ſignaler ſon zele pour la peinture par quelque établiſſement conſidérable, ſe ſervit du crédit que ſon mérite lui donnoit auprès de ſa Sainteté, pour fonder à Rome l'*Académie de Saint-Luc*, dont il fut le chef, & que *Sixte-Quint* confirma par un Bref. *Le Mutian* étoit fort habile dans l'hiſtoire; mais il s'adonna particuliérement au payſage & au portrait. Ce peintre avoit un grand goût de deſſin; il donnoit une belle expreſſion à ſes têtes, & finiſſoit beaucoup ſes ouvrages: on reconnoît à ſon coloris, l'étude qu'il fit d'après *le Titien*. Il ne peignoit



…e ; il touchoit le …ière de l'école … en ce genre … que que ce … traignier … rbre, …t, …pitto… …s à l'en… …nt admirer …rait, par l'ex… …, & par l'admi… …e ſes arbres.

…, *Voyez* MUTUNUS.

…, *Voyez* MUZIO.

MUTIUS, (C.) ſurnommé …us & enſuite *Scævola*, s'immortaliſa dans la guerre de *Porſenna*, roi des Toſcans, contre les Romains. Ce prince, défenſeur de *Tarquin le Superbe* chaſſé de Rome, alla aſſiéger cette ville l'an 507 avant Jeſus-Chriſt, pour y faire rentrer le tyran. La vie de *Porſenna* parut, à *Mutius*, incompatible avec le ſalut de la république. Il ſe détermina à la lui ôter, &, déguiſé en Toſcan, il paſſa dans le camp ennemi. La tente du roi étoit aiſée à reconnoître ; il y entra, & le trouva ſeul avec un ſecrétaire qu'il prit pour le prince, & qu'il tua au lieu de lui. Les gardes accoururent au bruit, & arrêterent *Mutius*. On l'interrogea, afin de ſavoir d'où il étoit, s'il avoit des complices, & la cauſe d'une action ſi téméraire. Mais, refuſant de répondre à ces queſtions, il ne fit que dire : *Je ſuis Romain* ; & comme s'il eût voulu punir ſa main de l'avoir mal ſervi, il la porta ſur un brafier ardent, & la laiſſa brûler, en regardant fiérement *Porſenna*. Le roi étonné admira le courage de *Mutius* ; & lui rendit ſon épée, qu'il ne put recevoir que de la main gauche, comme le déſigne le ſurnom de *Scævola* qu'il porta depuis. Une action ſi courageuſe honoroit *Mutius*, ſans ſauver Rome. Le brave Romain, feignant alors d'être touché de reconnoiſſance pour la généroſité de *Porſenna*, qui lui avoit ſauvé la vie, lui parla ainſi : *Seigneur, votre généroſité va me faire avouer un ſecret que tous les tourmens ne m'auroient jamais arraché. Apprenez donc que nous ſommes trois cents qui avons réſolu de vous tuer dans votre camp. Le ſort a voulu que je fuſſe le premier à vous attaquer ; & autant j'ai ſouhaité d'être l'auteur de votre mort, autant je crains qu'un autre ne le devienne, ſur-tout aujourd'hui que je vous connois plus digne de l'amitié des Romains que de leur haine.* Le roi Toſcan, plus touché du courage de ſes ennemis, que de la crainte des meurtriers, fit la paix avec eux, & cette paix fut le fruit de la bravoure intrépide d'un ſeul homme. L'action de *Scævola* fait le ſujet de la meilleure épigramme de *Martial*.

Cùm peteret regem deceptа ſatellite dextra,
Injecit ſacris ſe peritura focis.
Sed tam ſæva pius miracula non tulit hoſtis,
Et raptum flammis juſſit abire virum.
Urere quam potuit contempto Mutius *igne,*
Hanc ſpectare manum Porſena *non potuit.*
Major deceptæ fama eſt & gloria dextræ,
Si non erraſſet, fecerat illa minùs.

Au reſte, *Denys d'Halicarnaſſe* ne dit pas un mot de la main brûlée, ce qui rend ce fait un peu douteux.

II. MUTIUS SCÆVOLA, (*Quintus*) ſurnommé *l'Augure*, élevé au conſulat l'an 117 avant Jeſus-Chriſt, triompha des Dalmates, avec *Cæcilius Metellus*, ſon collegue. Il rendit de grands ſervices à la république dans la guerre contre les Marſes. Il n'étoit pas moins bon juriſconſulte, que grand homme de guerre ; *Cicéron*, qui avoit appris

le Droit de lui, en parle avec éloge.

III. MUTIUS SCÆVOLA, (Q.) de la même famille que les précédens, parvint au conſulat l'an 95 avant J. C. C'étoit auſſi un excellent juriſconſulte. Etant préteur en Aſie, il gouverna cette province avec tant de prudence & d'équité, qu'on le propoſoit pour exemple aux gouverneurs que l'on envoyoit dans les provinces. *Cicéron* dit de lui, qu'*il étoit l'Orateur le plus éloquent de tous les Juriſconſultes, & le plus habile Juriſconſulte de tous les Orateurs.* Il fut aſſaſſiné dans le temple de *Veſta*, durant les guerres de *Marius* & de *Sylla*, l'an 82 avant J. C.

IV. MUTIUS, (Ulric) profeſſeur de Bâle au XVIe ſiecle, mania le burin de *Clio* dans les intervalles de ſes occupations ſcolaſtiques. Son principal ouvrage eſt une *Hiſtoire d'Allemagne*, à Bâle, 1539, in-folio.

MUTUNUS *ou* MUTINUS, infame Divinité des Romains, aſſez ſemblable au *Priape* des Grecs. Les nouvelles mariées alloient prier devant ſa ſtatue, & y célébroient des cérémonies ſcandaleuſes, que les SS. Peres reprochent ſouvent aux Païens.

MUY, (Louis-Nicolas-Victor de Félix comte du) d'abord chevalier de Malthe, de la Langue de Provence, naquit à Marſeille en 1711. Il ſervit avec diſtinction en Flandres, pendant la guerre de 1741; ſe trouva à la bataille de Fontenoi, en 1745, & obtint la même année une place de menin de M. *le Dauphin*. Ce prince l'aima comme un ami tendre & vertueux, & eut pour lui toute la confiance qu'inſpirent une ſageſſe, une prudence conſommées & une probité ſoutenue par la religion. Nommé lieutenant-général des armées du roi, en 1748, il ſe ſignala, pendant la guerre de 1757, à la bataille d'Haſtembeck donnée cette année; à celle de Crewelt, en 1758, & de Minden, en 1759. Il fut employé, en 1760, dans l'armée du maréchal *de Contades*, & commanda pendant toute la campagne un corps conſidérable de troupes. Attaqué le 31 Juillet, près de Warbourg, par un corps de 40 mille hommes qui étoient commandés par le prince héréditaire, & ſoutenus par l'armée du prince *Ferdinand*, il combattit pendant quatre heures avec la plus grande valeur, & n'ordonna la retraite, qu'il fit en bon ordre, que lorſqu'il fut forcé de céder au grand nombre. Ses ſervices militaires lui mériterent le miniſtere de la guerre en 1774, & le bâton de maréchal de France. Il ne jouit pas long-temps de ces honneurs, étant mort de la pierre quelques mois après, le 10 Octobre 1775. Il demanda d'être enterré à Seas, près de M^r^ *le Dauphin*. M. *de Sacy* l'a peint au naturel dans les vers ſuivans:

Sincere dans les cours, auſtere dans les camps,
Stoïque ſans humeur, généreux ſans foibleſſe,
Le mérite à ſes yeux fut la ſeule nobleſſe.
Sous le joug du devoir il ſit plier les Grands;
Et bravant leur crédit, mais payant leurs bleſſures,
Juſte dans ſes refus, juſte dans ſes préſens,
Il obtint leur eſtime, en bravant leurs murmures.
Placé près d'un grand Prince, objet de nos regrets,
Il fut & le cenſeur & l'ami de ſon Maître....
Il n'eut point de flatteurs & ne voulut point l'être.

Louis XV ayant voulu le faire entrer dans le miniſtere, il refuſa, parce qu'il auroit fallu ſe prêter aux vues de certaines perſonnes dont il ne vouloit pas être le complaiſant. » SIRE, écrivit-il à ce » Prince, je n'ai jamais eu l'hon» neur de vivre dans la ſociété par» ticuliere de V. M.; par conſé» quent je n'ai jamais été dans le » cas de me plier à beaucoup » d'uſages que je regarde comme » des devoirs pour ceux qui la » forment. A mon âge on ne » change point ſa maniere de vivre. » Mon caractere inflexible tranſ» formeroit bientôt en blâme & en » haine ce cri favorable du public, » dont V. M. a la bonté de s'apper» cevoir. On me feroit perdre ſes » bonnes graces, & j'en ſerois in» conſolable. Je la prie de choiſir » un ſujet plus capable que moi «. Cette Lettre, qui ne reſſemble guere à celle des courtiſans, loin de déplaire au monarque, lui inſpira une plus forte eſtime pour celui qui l'avoit écrite. Au milieu des dangers de la cour & de la licence des armes, le comte *du Muy* conſerva toujours la piété qui anima toutes les actions de ſa vie. Il en donna des preuves éclatantes. L'étiquette veut que les menins accompagnent le prince aux ſpectacles; le comte *du Muy* qui ne croit pas qu'il lui ſoit permis d'y aſſiſter, demande à être diſpenſé de cette obligation & l'obtient : telles ſont les graces qu'il ſollicite. Sa ſcrupuleuſe exactitude ne ſe démentit jamais. Obligé, en qualité de commandant de la Flandre, de conduire par-tout le roi de Danemarck, & arrivé avec ce prince à la porte de la ſalle des ſpectacles, il lui repréſente les devoirs qu'il croyoit lui être impoſés par la religion, & ſe retire. On le vit régler toujours ſa table ſur le précepte de l'abſtinence, lors même qu'il eut l'honneur d'y faire aſſeoir le duc *de Gloceſter* frere du roi d'Angleterre, qu'une croyance différente ſembloit diſpenſer de cette obligation : » Ma » loi (lui dit-il) s'obſerve exacte» ment dans ma maiſon. Si j'avois » le malheur d'y manquer quelque» fois, je l'obſerverois plus parti» culiérement aujourd'hui, que j'ai » l'honneur d'avoir un illuſtre » prince pour témoin & pour cen» ſeur de ma conduite. Les An» glois ſuivent fidellement leur loi; » par reſpect pour vous-même, » je ne donnerois pas le ſcandale » d'un mauvais Catholique qui oſe » violer la ſienne juſqu'en votre » préſence «. Lorſqu'il étoit à la tête des troupes, on le vit toujours veiller avec une ſinguliere attention à l'obſervation de la diſcipline; chaque jour il faiſoit une inſpection ſévere des hôpitaux, & examinoit le pain deſtiné au ſoldat. Après avoir rempli les devoirs de ſon état, ſes plaiſirs étoient de ſoulager la miſere, de protéger l'innocence, de ſoutenir la vertu. Sans opulence, il parut toujours prodigue envers l'indigent; c'étoit là ſon luxe, fruit de l'économie. Il a laiſſé des *Mémoires* pleins d'excellentes vues ſur différens objets de l'adminiſtration.

MUYS, (Guillaume) médecin né à Sleenwik dans l'Over-Yſſel, devint ſucceſſivement profeſſeur de médecine, de chimie, & enfin de botanique, à Franeker. Il mourut le 19 Avril 1744. On a de lui : I. *Elémens de Phyſique*, Amſterdam, 1711, in-4°. II. Des *Harangues*, imprimées ſéparément. III. *Opuſcules poſthumes*, 1749, in-4°. On y voit une diſſertation intitulée : *De Virtute ſeminali, quâ plantæ & animalia generi ſuo propagando ſufficiunt.* IV. *Inveſtigatio fabricæ quæ in partibus muſculos componentibus extat,*

Leyde, 1741, in-4°, ouvrage profond & élégant : il eſt précédé d'une longue préface, dont on a donné une traduction françoiſe, intitulée : *Diſſertation ſur la perfection du monde corporel & intelligent*, Leyde, 1750. Il y démontre le merveilleux mécaniſme, par lequel Dieu a voulu que les eſpeces des animaux & des plantes ſe perpétuaſſent. Il y recherche les fins que Dieu a eu en vue en créant le monde. *Muys* donne dans quelques ſingularités ; il prétend trouver dans le monde un mal, qui eſt contraire à ſa perfection, & qui n'eſt proprement ni phyſique ni moral.

MUZA, vice-roi de Maroc, eſt connu dans l'hiſtoire du VIIIe ſiecle, par un ſingulier ſtratagême, qu'il employa, (dit-on,) vers l'an 763 pour ſe rendre maître de la ville de Mérida en Eſpagne. Ce général ayant obſervé cette ville à une certaine diſtance, conçut un déſir paſſionné de la ſoumettre, & en forma le ſiége. Comme il étoit d'un âge avancé, les habitans ſe défendirent avec la plus grande obſtination, comptant qu'il ne vivroit pas longtemps, & que par conſéquent le ſiége ſeroit levé. *Muza*, inſtruit de leurs eſpérances, teignit en noir ſes cheveux blancs. Enſuite il fit dire aux principaux d'entre les aſſiégés, qu'il déſiroit traiter avec eux & mettre fin au ſiége. Mais quelle fut la ſurpriſe des députés, quand, introduits ſous la tente de *Muza*, au lieu d'une tête blanchie & chancelante, ils apperçoivent un viſage rajeuni, & une tête ferme, ombragée d'une épaiſſe chevelure noire ! Effrayés à cet aſpect inattendu, ils retournerent auſſi-tôt à leurs compatriotes, & après un récit ſans doute exagéré de ce qu'ils avoient vu, ils leur conſeillerent de ne pas s'expoſer au courroux d'un vainqueur irrité & de ſe rendre ſans délai. Au reſte *Abulcacim Tarif Abentarique*, contemporain de *Muza*, dans ſon *Hiſtoire* du roi *Rodrigue*, traduite d'arabe en eſpagnol par *Michel de Luna*, ne dit rien de ce ſtratagême (célébré par le P. *Mariana*) quoique l'hiſtorien Arabe faſſe une mention ſpéciale de ce ſiége, & qu'il en décrive pluſieurs particularités.

MUZIO, (Jérôme) *Mutius*, littérateur & controverſiſte Italien, naquit à Padoue en 1466. Il ajouta à ſon nom le ſurnom de *Giuſtinopolitano*, c'eſt-à-dire, de Capo-d'Iſtria ; non qu'il fût, né dans cette ville, comme quelques-uns l'ont cru, mais parce que ſa famille y étoit établie. Son vrai nom n'étoit pas *Muzio*, mais *Nuzio*, dont il lui plut de changer la premiere lettre. Cet écrivain avoit une plume féconde, & a laiſſé beaucoup d'ouvrages en divers genres. Les principaux ſont : I. *Delle Vergeriane libri IV*, à Veniſe, 1550, in-8°, en réponſe à *P. Paul Vergerio* qui avoit abandonné l'évêché de Capo-d'Iſtria, pour embraſſer la doctrine de *Luther*. II. *Lettere Catoliche libri IV*, à Veniſe, 1571, in-4°. Ces Lettres ſont comme une continuation de l'ouvrage précédent. III. *Diſeſa della Meſſa, de Santi, e del Papato*, Peſaro, 1568, in-8°. IV. *Le Mentite Ochiniane*, Veniſe, 1551, in-8°, contre *Ochin*, Capucin apoſtat. V. *Il Duello*, & *la Fauſtina*, deux Traités contre le duel ; le premier imprimé à Veniſe, 1558, in-8° ; le 2e à Veniſe, 1560, in-8° : peu communs. VI. *Il Gentiluomo*, Veniſe, 1564, in-4° : c'eſt un Traité de la Nobleſſe. VII. *Le Battaglie del Muzio per diſeſa dell' Italica lingua, &c.* Veniſe, 1582, in-8°. VIII. *Iſtoria de Fatti di Federigo di Monte-Feltro, duca d'Urbino*, Veniſe, 1605, in-4°. IX. Des *Lettres*, quelques *Poéſies*, & des *Notes* ſur *Pétrarque*, inſérées dans l'édition de ce poëte donnée par *Mura-*

tion. Tous ces ouvrages assez estimés n'enrichirent point l'auteur, qui vécut presque toujours dans l'indigence, & qui se plaint amérement de la fortune dans quelques-unes de ses Lettres. Le pape *Pie V* lui avoit accordé une pension; mais elle fut supprimée après la mort de ce pontife. *Muzio* mourut en 1576.

MYAGRE, MYODE *ou* MYACORE, Dieu des Mouches. On l'invoquoit & on lui faisoit des sacrifices pour être délivré des insectes ailés. Il avoit à Rome une chapelle, où une puissance divine empêchoit, dit-on, les chiens & les mouches d'entrer. En Afrique on adoroit cette Divinité païenne sous le nom d'*Achor*. C'est le même que *Béelzébub*.

MYDORGE, (Claude) savant mathématicien, né à Paris en 1585, de *Jean Mydorge*, conseiller au parlement, & de *Magdelene de Lamoignon*. On a de lui IV livres de *Sections Coniques*, & d'autres ouvrages, qui l'ont rendu moins célebre, que son zele pour la gloire de *Descartes* son ami. Il le défendit contre *Fermat*, & contre les Jésuites qui vouloient faire condamer les écrits de ce philosohe. *Mydorge* étoit, dit-on, d'une vertu si égale, qu'on ne pouvoit voir aisément à quoi ses inclinations le faisoient pencher plus volontiers: son amour pour les sciences sublimes étoit la seule passion qu'on lui connût. Il mourut en 1647, à 62 ans, avec la réputation d'un homme qui joignoit à un esprit éclairé, un cœur sensible & généreux. Il dépensa près de cent mille écus à la fabrique des verres de lunettes & des miroirs ardens, aux expériences de physique, & à diverses matieres de mécanique.

MYER, (Paul) écrivain du dernier siecle, dont nous avons des *Mémoires* curieux & rares *touchant l'Etablissement d'une Mission Chrétienne dans le IIIe Monde, appelé Terres australes*, à Paris, 1663, in-8°. On sait aujourd'hui que le continent austral, dont on ne doutoit point, n'existe pas, & que les terres australes se bornent à quelques isles auxquelles il seroit à souhaiter qu'on procurât quelque moyen d'instruction.

MYNSICHT, (Adrien) médecin du duc de Meckelbourg & de plusieurs autres princes d'Allemagne, se distingua par ses connoissances chimiques au commencement du XVIIe siecle. On a de lui, *Armentarium Medico-Chymicum*, souvent imprimé. Il ne faut pas toujours se fier sur ce qu'il dit des vertus des médicamens dont il donne la description. C'est à lui que l'on doit le Sel *de Duobus* ou l'*Arcanum*, aujourd'hui encore en usage.

MYREPSUS, (Nicolas) médecin d'Alexandrie. On doit lui savoir gré des peines qu'il s'est données pour recueillir tous les médicamens composés, qui sont dispersés dans les écrits des Grecs & des Arabes, & en former une espece de Pharmacopée. Elle a été faite avant le XIVe siecle, & quoiqu'écrite en grec d'un style barbare, elle a été long-temps en Europe la regle des pharmacies. *Léonard Fusch* l'a traduit en latin sous ce titre: *Opus médicamentorum in sectiones quadraginta octo digestum*. On en a donné un grand nombre d'éditions; la meilleure est celle de *Hartman Beverus*, Nuremberg, 1658, in-8°.

MYRON, sculpteur Grec, vers l'an 442 avant J. C., s'est rendu recommandable par une exacte imitation de la nature; la matiere sembloit s'animer sous son ciseau. Plusieurs épigrammes de l'*Anthologie* font mention d'une vache qu'il avoit représentée en cuivre avec

un tel art, que cet ouvrage ſéduiſoit même les animaux.

MYRRHA, fille de *Cyniras* roi de Chypre, eut un commerce criminel avec ſon propre pere, par le moyen de ſa déteſtable nourrice, qui la ſubſtitua à la place de ſa mere auprès de *Cyniras*. Ce pere infortuné ayant reconnu ſon crime, voulut tuer *Myrrha*; mais elle fut métamorphoſée en arbriſſeau d'où découle la myrrhe. *Adonis* naquit de cet inceſte.

MYRSILE, ancien hiſtorien Grec, que l'on croit contemporain de *Solon*. Il ne nous reſte de lui que des fragmens, recueillis avec ceux de *Bérooſe* & de *Manethon*. Le livre de *Myrſile* ſur *l'Origine de l'Italie*, publié par *Annius* de Viterbe, eſt une de ces productions que l'on doit mettre au rang des fourberies de ſon éditeur.

MYRTILE, cocher d'*Œnomaüs*, étoit fils du Dieu *Mercure* & de *Myrto*, fameuſe Amazone. *Pélops* le gagna avant que d'entrer en lice à la courſe des chariots avec *Œnomaüs*, pere d'*Hippodamie*, pour laquelle il falloit combattre quand on la demandoit en mariage. *Myrtile* ôta la clavette qui tenoit la roue; & le char ayant verſé, *Œnomaüs* ſe fracaſſa la tête. *Pélops*, victorieux, mais indigné contre le vil miniſtre de ſon triomphe, jeta *Myrtile* dans la mer, pour avoir lâchement trahi ſon maître.

MYRTIS, femme Grecque, ſe diſtingua vers l'an 500 avant Jeſus-Chriſt, par ſes talens poétiques. Elle enſeigna les regles de la verſification à la célebre *Corinne*, rivale de *Pindare*, lequel prit auſſi, dit-on, des leçons de cette Muſe. On trouve des fragmens de ſes *Poéſies* avec ceux d'*Anyta*: (*Voyez* ce mot.)

MYSCILE, habitant d'Argos, ne put débrouiller un Oracle qui lui avoit dit *de bâtir une Ville où il ſe trouveroit ſurpris par la pluie dans un temps ſerein & ſans nuage*. Il alla en Italie, où il rencontra une courtiſane qui pleuroit. Il trouva le ſens de l'Oracle dans cette aventure, & bâtit la ville de Crotone.

MYTHECUS, ſophiſte de Syracuſe, ne chercha point à ſe faire un nom par les preſtiges de l'éloquence, ni par les ſubtilités du raiſonnement. Il s'attacha uniquement à l'art d'apprêter les viandes: & comme il n'y avoit eu juſqu'alors dans Sparte que de mauvais cuiſiniers, il alla y exercer ſon talent. Ses ragoûts lui avoient déjà fait beaucoup de partiſans, ſur-tout parmi la jeuneſſe, lorſque les magiſtrats Lacédémoniens le chaſſerent de leur république, ne voulant d'autres aſſaiſonnemens des viandes que la faim.

N

NAAMA, Ammonite, femme de *Salomon*, & mere de *Roboam*. Cette princeſſe étoit idolâtre comme les Ammonites; elle éleva ſon fils dans ſes impiétés.

NAAMAN, général de l'armée de *Benadad*, roi de Syrie, fut attaqué de la lepre. Son mal ayant réſiſté à tous les remedes, il vint à Samarie préſenter, de la part de ſon maître, des lettres de recommandation pour ſon mal au roi *Joram*, qui prenant cette ambaſſade pour une embûche, lui fit mauvais accueil, en demandant avec hauteur, *s'il étoit un Dieu, pour pouvoir guérir les Lépreux ?... Naaman* ainſi renvoyé, ſe rappela l'avis que lui avoit donné une jeune fille Juive qui étoit au ſervice de ſa femme, & il alla trouver *Eliſée* vers l'an 884 avant Jeſus-Chriſt. Quand il fut à la porte, le prophete voulut éprouver ſa foi. Il lui envoya dire par *Giezi*, ſon ſerviteur, d'aller ſe laver ſept fois dans le Jourdain, & qu'il ſeroit guéri. *Naaman* regardant cette réponſe comme une marque de mépris, ſe retiroit en colere; toutefois, à la priere de ſes ſerviteurs, il obéit, & la lepre diſparut. Alors il revint vers l'homme de Dieu pour lui témoigner ſa reconnoiſſance; & ſa guériſon paſſant juſqu'à l'ame, il rendit hommage au Dieu qui l'avoit opérée. *Voy.* ELISÉE.

NAAS, roi des Ammonites, alla, un mois après l'élection de *Saül*, mettre le ſiége devant Jabes, capitale de la province de Galaad. La ville étant réduite à l'extrémité, il offrit aux habitans de leur ſauver la vie, à condition de ſe laiſſer crever l'œil droit. Cette réponſe conſterna les Jabéens à un tel point, qu'ayant obtenu un délai de ſept jours, ils envoyerent des courriers par toute la Judée pour demander du ſecours. *Saül* marcha avec tant de promptitude contre leurs ennemis, que toute l'armée de *Naas*, fut taillée en pieces, & *Naas* lui-même enveloppé parmi les morts, vers l'an 1095 avant Jeſus-Chriſt.

NABAL, Iſraélite, de la tribu de *Juda*, fort riche, mais avare & brutal, demeuroit à Maon, & ſes troupeaux nombreux paiſſoient ſur le Mont-Carmel. Un jour *David* ayant appris qu'il faiſoit une grande fête, envoya dix de ſes gens lui demander quelques vivres pour ſa troupe. Cet homme reçut avec une fierté brutale les députés de *David*, parla avec outrage de leur maître, & les renvoya avec mépris. Le héros, inſtruit de ſes dédains inſolens, entra en colere, & faiſant prendre les armes à 400 hommes de ſa ſuite, il marcha vers la maiſon de *Nabal*, dans le deſſein de l'exterminer lui & toute ſa famille. *Abigaïl*, femme de *Nabal*, craignant le reſſentiment de *David*, fit ſecrétement charger ſur des ânes des proviſions de toute eſpece, & courut au-devant de lui. Elle le rencontra dans une vallée, ne reſpirant que la vengeance; mais ſa beauté, ſa ſageſſe, & ſes diſcours ſoumis déſarmerent la colere de ce prince. *Nabal*, qui étoit ivre, n'apprit que le lendemain ce qui venoit de ſe paſſer. Il fut tellement frappé du danger qu'il avoit couru, que cette frayeur violente l'entraîna

au tombeau dix jours après, vers l'an 1057 avant J. C. *David* épouſa ſa veuve.

NABIS, tyran de Lacédémone, à qui *Philippe*, roi de Macédoine, remit la ville d'Argos comme en dépôt. Il y exerça les plus grandes cruautés, & inventa une machine en forme de ſtatue, qui reſſembloit à ſa femme. Il la fit revêtir d'habits magnifiques, qui cachoient des pointes de fer, dont elle avoit les bras, les mains & le ſein hériſſés. Quand quelqu'un lui refuſoit de l'argent, il lui diſoit: *Peut-être n'ai-je pas le talent de vous perſuader; mais j'eſpere, qu'*APEGA, *ma femme, vous perſuadera.* Auſſitôt la ſtatue paroiſſoit, & le tyran la prenant par la main, la conduiſoit à ſon homme, qu'elle embraſſoit, & à qui elle faiſoit jeter les hauts cris... *Nabis* ayant pris le parti de *Philippe* contre les Romains, *Flaminius* l'aſſiégea dans Sparte, l'obligea de demander la paix, & la lui accorda. A peine le général Romain fut-il parti de la Grece, que *Nabis* alla aſſiéger Gythium, ville des Achéens, qui avoient pour général le célebre *Philopœmen*. Ce héros, très-propre aux combats de terre, mais n'ayant aucun uſage de la marine, fut totalement défait dans une bataille navale. Cet échec ranima ſon courage, loin de l'éteindre: il pourſuit le perfide *Nabis*, le ſurprend & le bat près de Sparte. Le tyran fut tué en trahiſon dans le temps qu'il prenoit la fuite, vers l'an 1 4 avant J. C., laiſſant un nom odieux au genre humain.

NABONASSAR, roi des Chaldéens ou Babyloniens, eſt célebre par la fameuſe *Ere* qui porte ſon nom, & qui commença l'an 747 avant Jeſus-Chriſt. On croit qu'il eſt le même que *Béleſis* ou *Baladan*, dont il eſt parlé dans l'Ecriture-ſainte, & qui fut pere de *Mérodac*, lequel envoya des ambaſſadeurs au roi *Ezéchias*: mais cette opinion, & toutes les autres qu'on forme ſur ce prince, ne ſont que conjecturales & ſans certitude.

NABONIDE, le même que le *Balthaſar* de *Daniel*; Voyez BALTHAZAR, n° I.

NABOPOLASSAR, prince de Babylone, déclara la guerre à *Saracus*, roi d'Aſſyrie. Il ſe joignit à *Aſtyages* pour renverſer cet empire. Ils aſſiégerent *Saracus* dans ſa capitale; & ayant pris cette ville, ils établirent ſur les débris de l'empire d'Aſſyrie deux royaumes: celui des Medes, qui appartient à *Aſtyages*: & celui des Chaldéens, ſur lequel fut établi *Nabopolaſſar*, l'an 626 avant Jeſus-Chriſt. *Néchao*, roi d'Egypte, jaloux de ſa proſpérité, marcha contre lui, le défit, & lui enleva Carchemis, place importante de ſon empire. *Nabopolaſſar*, caſſé par la vieilleſſe, ne put venger cet affront, & mourut après 21 ans de regne.

NABOTH, de la ville de Jezraël, avoit une vigne auprès du palais d'*Achab*. Ce prince, voulant faire un jardin potager, le preſſa pluſieurs fois de lui vendre ſa vigne, ou de l'échanger contre une meilleure; mais *Naboth*, très-fidelle obſervateur de la loi, refuſa de vendre l'héritage de ſes peres. *Jézabel*, femme d'*Achab*, irritée de ſa réſiſtance, écrivit aux magiſtrats de la ville où demeuroit *Naboth*, de ſuſciter de faux-témoins, qui dépoſaſſent qu'il avoit blaſphémé contre Dieu & maudit le roi, & de la condamner à mort. Cet ordre fut exécuté. Deux témoins dépoſerent contre *Naboth*, qui fut lapidé le même jour. *Jézabel* en ayant appris la nouvelle, courut la pof-

ter au roi, qui partit auſſi-tôt pour prendre poſſeſſion de ſa vigne ; mais le prophete *Elie* vint troubler ſa joie, lui reprocha ſon crime, & lui prédit que » les chiens lé- » cheroient ſon ſang au même lieu » où il avoit répandu celui d'un » innocent « Ce fut l'an 889 avant Jeſus-Chriſt.

I. NABUCHODONOSOR Ier, roi de Ninive & de Babylone, dont il eſt parlé dans le livre de *Judith*, défit & tua *Phraortes*, roi de Médie, appelé auſſi *Arphaxad*. Vainqueur des Medes, il envoya contre les Iſraélites *Holoferne*, général de ſes armées, qui fut tué par *Judith*. On croit que ce *Nabuchodonoſor* eſt le même que *Nabopolaſſar* ; mais il eſt difficile de rien dire de poſitif ſur ces temps reculés.

II. NABUCHODONOSOR IIe, roi des Aſſyriens & des Babyloniens, ſurnommé *le Grand*, ſuccéda à ſon pere *Nabopolaſſar*, & ſe rendit maître de preſque toute l'Aſie. Il prit Jéruſalem ſur *Joachim* roi de Juda, qui s'étoit révolté contre lui, & l'amena captif à Babylone, l'an 600 avant Jeſus-Chriſt. Il lui rendit enſuite la liberté & ſes états, moyennant un tribut ; mais ce roi s'étant révolté de nouveau 3 ans après, il fut pris & mis à mort. *Jéchonias* ſon fils lui ſuccéda ; s'étant auſſi ſouſtrait au joug du roi de Babylone, ce prince vint l'aſſiéger, le mena captif à Babylone, avec ſa mere, ſa femme, & dix mille hommes de Jéruſalem. *Nabuchodonoſor* enleva tous les tréſors du Temple, & établit à la place de *Jéchonias*, l'oncle paternel de ce prince, auquel il donna le nom de *Sédécias*. Ce nouveau roi marcha ſur les traces de ſes prédéceſſeurs ; il fit une ligue avec les princes voiſins, contre celui à qui il étoit redevable de la couronne. Le monarque Babylonien vint encore en Judée avec une armée formidable. Après avoir réduit les principales places du pays, il fit le ſiége de Jéruſalem. *Sédécias*, déſeſpérant de défendre cette ville, s'enfuit, fut pris en chemin & mené à *Nabuchodonoſor*, qui étoit alors à Reblatha en Syrie. Ce prince fit égorger ſes enfans en ſa préſence, lui fit crever les yeux, le chargea de chaînes, & le fit mener à Babylone. L'armée des Chaldéens entra dans Jéruſalem, & y exerça des cruautés inouïes ; on égorgea tout, ſans diſtinction d'âge ni de ſexe. *Nabuzardan*, chargé d'exécuter les ordres de ſon maître, fit mettre le feu au Temple, au palais du roi, aux maiſons de la ville, & à toutes celles des grands. Les murailles de la ville furent démolies ; on chargea de chaînes tout ce qui reſtoit d'habitans, après avoir égorgé 60 des premiers du peuple aux yeux de *Nabuchodonoſor*. Le vainqueur, de retour en ſa capitale, fit dreſſer dans la plaine de Dura une *Statue d'or* haute de 60 coudées. Tous ſes ſujets eurent ordre, ſous peine de mort, de ſe proſterner devant l'Idole, & de l'adorer. Les ſeuls compagnons de *Daniel* ayant refuſé de le faire, le roi irrité les fit jeter dans une fournaiſe ardente, où ils furent miraculeuſement préſervés des flammes par l'ange du Seigneur. Alors *Nabuchodonoſor*, frappé de ce prodige, les fit retirer, & donna un édit dans lequel il publia la grandeur du roi des Juifs. Deux ans après la défaite des Juifs, *Nabuchodonoſor* vainquit les Tyriens, les Philiſtins, les Moabites, & pluſieurs autres peuples voiſins & ennemis des Juifs. Il alla d'abord mettre le ſiége devant Tyr, ville maritime, illuſtre par ſon com-

merce. Ce ſiége dura 13 ans ; & dans cet intervalle, l'armée du roi déſola la Syrie, la Paleſtine, l'Idumée & l'Arabie. Tyr ſe rendit enfin, & cette conquête fut ſuivie de celle de l'Egypte & d'une partie de la Perſe. *Nabuchodonoſor* s'appliqua enſuite à embellir ſa capitale, & à y faire conſtruire de ſuperbes bâtimens. Il fit élever ces fameux jardins ſuſpendus ſur des voûtes, que l'on a mis au rang des merveilles du monde. Il eut dans le même temps un ſonge, qui lui donna de grandes inquiétudes. Il lui annonça, que *pour le punir de ſon orgueil, il ſeroit réduit au ſort des bêtes durant ſept ans.* Cette prédiction s'accomplit à l'inſtant : il tomba dangereuſement malade, & crut être un bœuf. On le laiſſa aller parmi les bêtes dans les bois. Il y demeura ſept ans, à la fin deſquels il fit pénitence de ſes péchés & remonta ſur le trône. Il mourut un an après, l'an 563 avant Jeſus-Chriſt, le quarante-troiſieme de ſon regne, dans de grands ſentimens de religion. C'eſt ce prince qui vit en ſonge, la deuxieme année de ſon regne, une grande *Statue* qui avoit la tête d'*or*, la poitrine & les bras d'*argent*, le ventre & les cuiſſes d'*airain*, & les jambes de *fer*. Le prophete *Daniel* expliqua ce ſonge myſtérieux, & déclara à ce prince que les 4 métaux dont la Statue étoit compoſée lui annonçoient la ſucceſſion des IV empires, des Babyloniens, des Perſes, d'*Alexandre le Grand*, & de ſes ſucceſſeurs. Il y a pluſieurs ſentimens ſur la métamorphoſe de *Nabuchodonoſor*. Le plus ſuivi eſt, que ce prince, s'imaginant fortement être devenu bête, broutoit l'herbe, ſembloit frapper des cornes, laiſſoit croître ſes cheveux, ſes ongles, & imitoit à l'extérieur toutes les actions d'une bête. Ce changement, qui probablement n'avoit lieu que dans ſon cerveau altéré, ou dans ſon imagination échauffée, étoit un effet de la lycanthropie : maladie dans laquelle l'homme ſe perſuade qu'il eſt changé en loup, en chien, ou en un autre animal.

NABUNAL, (Elie) théologien de l'ordre de *Saint-François*, nommé *Nabunal* du lieu de ſa naiſſance dans le Périgord, devint archevêque de Nicoſie & patriarche de Jéruſalem, & fut nommé cardinal, en 1342, par le pape *Clément VI.* Il mourut à Avignon l'an 1367. On a de lui, en latin : I. Des *Commentaires* ſur les IV livres des *Sentences*, & ſur l'*Apocalypſe*. II. Un *Traité de la Vie contemplative*. III. Des *Sermons ſur les Evangiles*.

NACHOR, fils de *Sarug*, & pere de *Tharé*, mourut l'an 2008 avant Jeſus-Chriſt, à 148 ans... Il ne faut pas le confondre avec NACHOR, fils de *Tharé*, & frere d'*Abraham*.

NACLANTUS *ou* NACCHIANTE, (Jacques) Dominicain de Florence, mort en 1569, fut évêque de Chiozza, & aſſiſta au concile de Trente. On a de lui pluſieurs Ouvrages, imprimés en deux volumes in-folio, dans leſquels il ſoutient les opinions des Ultramontains.

NADAB, roi d'Iſraël, ſuccéda à ſon pere *Jéroboam*, l'an 954 avant Jeſus-Chriſt, & fut l'imitateur de ſes ſacriléges & de ſes impiétés. *Baaſa*, l'un de ſes généraux, le tua en trahiſon l'an 953, fit périr toute ſa race, & s'empara du trône... Il ne faut pas le confondre avec NADAB, fils d'*Aaron*, qui comme ſon frere *Abiu*, fut dévoré par le feu céleſte.

NADAL, (Auguſtin) né à Poitiers, vint de bonne heure à Paris,

ris, où ſes talens lui firent des protecteurs, & ſon caractere liant des amis. Le duc *d'Aumont*, premier gentilhomme de la chambre, & gouverneur de la province du Boulonnois, lui procura le ſecrétariat de cette province. Son eſprit & ſes liaiſons avec les gens de lettres, ſoutenus par la protection de ce ſeigneur, lui valurent, en 1706, une place dans l'académie des inſcriptions & belles-lettres. Il accompagna, en 1712, en qualité de ſecrétaire, le duc *d'Aumont*, plénipotentiaire auprès de la reine *Anne* pour la paix d'Utrecht. Ses ſervices furent récompenſés par l'abbaye de Doudeauville, en 1716. L'académie des belles-lettres le perdit le 7 Août 1741, à 82 ans. Il mourut dans ſa patrie, où il paſſa ſes dernieres années, occupé de la littérature & de la morale. Ses Ouvrages ont été recueillis en 1738, à Paris, en 3 volumes in-12. Le premier volume offre des *Diſſertations*, des *Traités de Morale*, des remarques critiques. La plupart donnent une idée avantageuſe du ſavoir & de l'eſprit de l'auteur, mais non pas de ſon goût. Son ſtyle eſt guindé, ſingulier, & plus digne des Précieuſes ridicules que d'un académicien. On trouve dans le deuxieme volume des *Poéſies diverſes*, ſacrées & profanes, la plupart très-foibles; des *Obſervations ſur la Tragédie* ancienne & moderne, & des *Diſſertations* ſur les progrès du génie poétique dans *Racine*. Enfin le troiſieme volume contient des pieces de théâtre, *Saül*, *Herode*, *Antiochus* ou *les Machabées*, *Mariamne*, & *Moyſe*. Les quatre premieres furent jouées, mais elles n'eurent qu'un ſuccès éphémere; la derniere fut arrêtée comme on alloit la repréſenter. La verſification, aſſez bonne en pluſieurs endroits, eſt quelquefois embarraſſée & louche. Il y a quelques morceaux trop empoulés. Plus de force & de préciſion dans certains ſentimens, en auroient relevé la beauté. C'eſt le jugement que porte l'abbé *des Fontaines* de cette piece, & on peut l'appliquer à toutes celles de l'auteur, poëte médiocre & proſateur alambiqué. *Voyez* PIGANIOL & MERÉ.

I. NADASTI, (Thomas comte de) d'une des plus anciennes familles de Hongrie, défendit avec valeur, en 1531, la ville de Bude, contre *Soliman II*, empereur des Turcs; mais la garniſon le trahit, & le livra, pieds & mains liés, au grand-Seigneur, avec la ville & le château. Ce prince indigné d'une ſi lâche trahiſon, punit ſéverement les traîtres en préſence de *Nadaſti*, & le renvoya après l'avoir comblé d'éloges, ſous bonne eſcorte, à *Ferdinand* roi de Hongrie. *Nadaſti* ſervit enſuite dans les armées de l'empereur *Charles-Quint*, avec un corps de Hongrois. Il enſeigna l'art militaire au fameux *Ferdinand de Tolede*, duc d'Albe, qui n'avoit alors que 23 ans. Il vit dans ce jeune homme le germe de tous les talens militaires, & il prédit ce qu'il ſeroit un jour.

II. NADASTI, (François comte de) préſident du conſeil ſouverain de Hongrie, étoit de la même famille que le précédent. N'ayant pu obtenir de l'empereur *Léopold* la dignité de palatin, il conſpira contre lui, en 1665, avec le comte *de Serin*, *Frangipani* & *Tattembach*. Il fit d'abord mettre le feu au palais impérial, afin de profiter de la fuite de l'empereur pour lui donner la mort; mais l'expédient qu'il eſpéroit tirer de l'incendie, ne lui réuſſit pas. Croyant mieux exécuter ſon deſſein par le poiſon, que par le fer & le feu, il

fit empoiſonner les puits, dont il préſumoit qu'on ſe ſervoit pour les cuiſines de l'empereur. Ces déteſtables manœuvres ayant été découvertes, il fut condamné d'avoir le poing droit coupé & la tête tranchée. Tous ſes biens furent confiſqués, & ſes enfans condamnés à quitter le nom & les armes de leur famille. La ſentence fut exécutée le 30 Avril 1671, dans l'Hôtel-de-ville de Vienne. On a de ce rebelle un livre in-folio en latin, intitulé : *Mauſolée du Royaume Apoſtolique des Rois & des Ducs de Hongrie.* Ses enfans prirent le nom de *Cruzemberg*, pour effacer la honte dont leur pere avoit terni leur ancien nom. Ses complices furent auſſi exécutés, *Frangipani* & *Serin* à Neuſtadt, & *Tattenbach* à Gratz en Stirie. La mort des conſpirateurs déconcerta tellement les Hongrois, que l'armée Impériale envoyée pour les ſoumettre, ne trouva aucune réſiſtance. Elle s'empara de toutes les places fortes, & y rétablit avec la paix l'autorité de l'empereur. Peu de conſpirations ont été auſſi mal conduites que celle de *Nadaſti*. Ses auteurs étoient ſans prudence & ſans génie. *Nadaſti*, au lieu d'eſprit pour combiner un projet & de prudence pour le cacher, n'avoit qu'une haine forcenée contre la maiſon d'Autriche. Méchant par foibleſſe, entraîné au mal par ceux qui pouvoient le ſubjuguer, lent dans ſes démarches, inconſidéré dans ſes projets, c'étoit un de ces inſtrumens que les grands conſpirateurs, tels que *Catilina* & *Walſtein*, auroient rougi d'employer. *Serin* joignoit à un orgueil inſoutenable, une indiſcrétion folle, qui ne ſavoit pas colorer ſes vues ambitieuſes, & qui ne lui permettoit pas de profiter des circonſtances. Le défaut de réflexion le rendoit hardi, & ſon caractere bouillant augmentoit cette audace ; mais il étoit d'ailleurs incapable de former un projet ſuivi, encore moins de l'exécuter. Nous avons caractériſé ailleurs *Frangipani* ; Voyez *ſon article.*

NÆVIUS, (*Cnëus*) poëte Latin, porta les armes dans la premiere guerre Punique. Il s'attacha enſuite au théâtre, & ſa premiere Comédie fut repréſentée à Rome l'an 229 avant Jeſus-Chriſt. Son humeur ſatirique déplut à *Metellus*, qui le fit chaſſer de Rome. Il ſe retira à Utique, où il mourut l'an 230 avant Jeſus-Chriſt. Il ne nous reſte que des fragmens de ſes ouvrages, dans le *Corpus Poëtarum* de *Maittaire.* Le principal étoit une *Hiſtoire de la Guerre Punique.*

NAGEREL, (Jean) chanoine & archidiacre de Rouen, publia, l'an 1578, une *Deſcription du Pays & du Duché de Normandie*, où il traite auſſi de ſon origine. Cet ouvrage ſe trouve à la ſuite de la *Chronique* de cette province, à Rouen, 1580 & 1610, in-8°.

NAHUM, l'un des XII petits Prophetes, vivoit depuis la ruine des dix Tribus par *Salmanaçar*, & avant l'expédition de *Sennacherib* contre la tribu de *Juda.* On ne ſait aucune particularité de la vie de ce prophete ; on ne ſait même ſi ſon nom eſt celui de ſa famille, ou du lieu de ſa naiſſance, ou même une qualification, car *Nahum* en hébreu ſignifie *Conſolateur.* On diſpute encore ſur le temps où il vivoit : l'opinion la plus vraiſemblable eſt celle que nous avons ſuivie. Sa *Prophétie* eſt compoſée de trois chapitres, qui ne forment qu'un ſeul diſcours. Il y prédit, d'une maniere vive & pathétique, la ſeconde ruine de Ninive par *Nabopolaſſar* & *Aſtyages.* Il renou-

ville contre cette ville criminelle, les menaces que *Jonas* lui avoit faites 90 ans auparavant. Le ſtyle de ce prophete eſt par-tout le même : rien n'égale la vivacité de ſes figures, la force de ſes expreſſions, & l'énergie de ſon pinceau.

NAIADES, *Voyez* NYMPHES.

NAILLAC, (Philibert de) fut élu, en 1383, grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jéruſalem, qui réſidoit pour lors à Rhodes. Il étoit grand-prieur d'Aquitaine, & révéré pour ſes ſervices & ſa ſageſſe. Il mena du ſecours à *Sigiſmond* roi de Hongrie, contre le ſultan *Bajazet*, dit l'*Eclair*. Il combattit, en 1396, à la funeſte journée de Nicopolis, à la tête de ſes chevaliers, dont la plupart furent taillés en pieces. Il aſſiſta au concile de Piſe en 1409, & mourut à Rhodes en 1421, avec la réputation d'un guerrier auſſi courageux que prudent. Il avoit fait convoquer la même année un chapitre général de l'ordre, où l'on fit pluſieurs décrets pour le rétabliſſement de la diſcipline & pour le réglement des finances. Les Rhodiens, dont il étoit plutôt le pere que le prince, le regretterent vivement.

NAILOR, (Jacques) impoſteur du dioceſe d'Yorck, après avoir ſervi quelque temps en qualité de maréchal-des-logis dans le régiment du colonel *Lambert*, embraſſa la ſecte des *Quakers* ou *Trembleurs*. Il entra, en 1656, dans la ville de Briſtol, monta ſur un cheval dont un homme & une femme tenoient les rênes, & qui crioient, ſuivis d'une foule de ſectateurs : *Saint, Saint, Saint, le Seigneur Dieu de Sabaoth* ! Les magiſtrats ſe ſaiſirent de lui, & l'envoyerent au parlement ; où il fut condamné, le 25 Janvier 1657, comme un *Séducteur*, à avoir la langue percée avec un fer chaud, & le front marqué de la lettre *B*, pour ſignifier *Blaſphémateur*. Il fut enſuite reconduit à Briſtol, où on le fit entrer à cheval, le viſage tourné vers la queue. On le confina enſuite dans une étroite priſon, pour y expier ſes rêveries : mais il n'en fut que plus fanatique. On l'élargit, comme un fou qu'on ne pouvoit corriger, & il ne ceſſa de prêcher parmi ceux de ſa ſecte juſqu'à ſa mort, arrivée en 1660.

I. NAIN DE TILLEMONT, (Louis-Sébaſtien le) né le 30 Novembre 1637, à Paris, d'un maître des requêtes, reçut de la nature le caractere le plus doux & les diſpoſitions les plus heureuſes. A l'âge de 10 ans, admis aux petites écoles de Port-Royal, il fit des progrès rapides dans la vertu & dans les lettres. Libre de tout engagement, & ſur-tout des chaînes de l'ambition, il ſe conſacra à l'étude de l'antiquité eccléſiaſtique. La ſcolaſtique n'avoit aucun attrait pour lui, & l'hiſtoire y gagna. Tout entier à celle de l'Egliſe, il commença à recueillir des matériaux dès l'âge de 18 ans. Mais comme la matiere étoit trop vaſte pour un homme ſeul, & ſur-tout pour un homme d'une exactitude auſſi ſcrupuleuſe que lui, il ſe renferma dans les ſix premiers ſiecles de l'Egliſe. C'eſt la portion la plus épineuſe de ce vaſte champ, mais c'eſt auſſi la plus riche. *Sacy*, ſon ami & ſon conſeil, l'engagea, en 1676, à recevoir la ſacerdoce, que ſon humilité lui avoit fait refuſer pendant long-temps. *Buzanval*, évêque de Beauvais, eſpéroit de l'avoir pour ſucceſſeur ; mais *Tillemont*, plus occupé à être utile à l'Egliſe qu'à en ambitionner les dignités, quitta ce prélat pour n'être pas obligé d'entrer dans ſes vues. Il ſe retira à Port-Royal des Champs, & enſuite

à Tillemont près de Vincennes, où il ſe communiquoit libéralement à ceux qui avoient beſoin de ſes lumieres. C'eſt dans cette ſource abondante que puiſerent les *du Foſſé*, les *Herman*, & les éditeurs de *S. Cyprien*, de *S. Hilaire*, de *S. Ambroiſe*, de *S. Auguſtin*, de *S. Paulin*, &c. C'eſt encore ſur ſes Mémoires que *la Chaiſe* compoſa la *Vie de S. Louis*. Deux ans furent employés à ce travail, & *Tillemont* ne les regretta pas. Il voulut ſeulement qu'on ſupprimât les témoignages de la reconnoiſſance qu'on lui devoit. Son humilité étoit ſi grande que l'illuſtre *Boſſuet*, ayant vu une de ſes Lettres contre le P. *Lami* de l'Oratoire, lui dit en badinant : *Ne ſoyez pas toujours aux genoux de votre adverſaire, & relevez-vous quelquefois.* Cet homme ſi ſavant & ſi modeſte, ne ſortit de ſa retraite que pour aller voir en Flandres le grand *Arnauld*, & en Hollande l'évêque de Caſtorie. De retour dans ſa ſolitude, il mêla, juſqu'à la fin, la mortification d'une vie pénitente aux travaux d'une étude infatigable. Enfin, affoibli par une ſuite de veilles & d'auſtérités, il mourut après une langueur de 3 mois le 10 Janvier 1698, à 61 ans. On lui doit : I. *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire Eccléſiaſtique des ſix premiers ſiecles*, 12 volumes in-4°. II. *L'Hiſtoire des Empereurs & des autres princes qui ont régné durant les ſix premiers ſiecles de l'égliſe, des perſécutions qu'ils ont faites aux Chrétiens, de leurs guerres contre les Juifs ; des écrivains profanes & des perſonnes illuſtres de leur temps... avec des notes pour éclaircir les principales difficultés de l'hiſtoire*, en 6 volumes in-4°. Ces deux ouvrages, tirés du ſein des auteurs originaux, ſouvent tiſſus de leurs propres termes, expriment leur ſens avec fidélité. Ils ſont écrits avec une clarté, une juſteſſe & une préciſion, dont le mérite ne ſe fait bien ſentir qu'à ceux qui ont éprouvé par eux-mêmes combien coûtent ces ſortes de travaux. Le dernier volume de ſon Hiſtoire des Empereurs, finit avec le regne d'*Anaſtaſe*. Ses mémoires Eccléſiaſtiques ne contiennent qu'une partie du ſixieme ſiecle ; & les 12 derniers volumes ne furent imprimés qu'après ſa mort. L'auteur également attentif aux événemens de l'Hiſtoire profane & à ceux de l'Hiſtoire des Égliſes, n'approfondit les uns qu'après avoir débrouillé les autres. De tous les hiſtoriens Latins, *Tite-Live* étoit celui qui lui plaiſoit davantage. Mais on peut ſe plaindre qu'il n'ait pas imité l'ordre de cet hiſtorien dans l'arrangement des faits. » Il auroit été » à ſouhaiter, dit *Dupin*, qu'il eût » ſuivi une autre méthode dans » ſon hiſtoire, & qu'au lieu de » compoſer des vies détachées, & » de traiter l'hiſtoire de l'Egliſe ſous » des titres différens, il eût fait » des annales, à l'imitation de *Baronius*. Son ouvrage eût été plus » utile, plus agréable à lire, & » moins ſujet à de fréquentes ré» pétitions «. Ce fut le conſeil que ſes amis lui donnerent après la publication du premier volume de ſes *Mémoires*. Mais il ne put ſe réſoudre à travailler de nouveau ſur une matiere qu'il avoit tant de fois remaniée. Touché cependant de leurs raiſons, il offrit d'abandonner tous ſes manuſcrits à qui voudroit entreprendre ce grand ouvrage ; mais il ne ſe préſenta point d'architecte qui oſât mettre en œuvre les matériaux d'un auſſi habile homme. La méthode que *Tillemont* a ſuivie » n'empêche pas, continue *Dupin*, qu'on ne puiſſe tirer » de grandes lumieres de ſon ou» vrage, & qu'il ne ſoit également

» propre à inſtruire & à édifier. » Les ſavans y trouveront quantité » d'obſervations chronologiques » & critiques pour exercer leur » érudition ; & les ſimples un nom- » bre infini de faits édifians, & de » temps en temps de courtes ré- » flexions pour nourrir leur piété «. J'ajouterai, dit *Niceron*, » que *Til-* » *lemont* s'eſt fort éloigné du ſtyle » doux & coulant de l'hiſtoire ; » que le ſien a toute la ſéchereſſe » de celui des diſſertations ; ce qui, » joint aux ſentences & aux ré- » flexions qui coupent trop ſou- » vent ſa narration, rend la lec- » ture de ſes Mémoires un peu fa- » tigante «. III. *La Lettre* dont nous avons parlé, contre l'opinion du P. *Lami*, » que *Jeſus-Chriſt* n'a- » voit point fait la Pâque la veille » de ſa mort «. *Nicole* la regardoit comme un modele de la maniere dont les Chrétiens devroient diſ- puter enſemble. Elle ſe trouve à la fin du ſecond volume des *Mé- moires pour ſervir à l'Hiſtoire Eccléſiaſtique*. IV. Quelques ouvrages manuſcrits, dont le plus conſidérable eſt l'*Hiſtoire des rois de Sicile* de la maiſon d'Anjou. L'abbé *Tron- chai*, chanoine de Laval, a écrit ſa VIE, in-12, 1711. Elle eſt d'au- tant plus vraie, que l'auteur avoit eu le bonheur de paſſer avec lui les cinq dernieres années de ſa vie. On trouve, à la ſuite de cet ouvrage, des *Réflexions* pieuſes & des *Lettres* édifiantes.

II. NAIN, (Dom Pierre le) frere du précédent, né à Paris en 1640, fut élevé dans la maiſon de ſon grand-pere. Il y reçut une édu- cation ſainte ſous les yeux de Madame *de Pringelogne*, ſa grand'- mere, dame vertueuſe, dirigée anciennement par *S. François de Sales*. Le déſir de faire ſon ſalut loin du monde, le fit entrer à Saint- Victor à Paris, & enſuite à la Trappe, où il fut un exemple de pénitence, d'humilité, & enfin de toutes les vertus chrétiennes & monaſtiques. Nommé ſous-prieur de cette abbaye, il gagna tous les cœurs par ſon affabilité. Il y mou- rut en 1713, à 73 ans. Quoique l'abbé *de Rancé* fût ennemi des études monaſtiques, il permit ſans doute à Dom *le Nain* d'étudier & de faire part de ſes travaux au pu- blic. On a de lui : I. *Eſſai de l'Hiſ- toire de l'Ordre de Cîteaux*, en 9 volumes in-12. Le ſtyle en eſt ſim- ple & négligé, mais touchant. Les faits y ſont mal choiſis, & le flam- beau de la critique n'a pas éclairé cette Hiſtoire, que l'on doit plu- tôt regarder comme un livre édi- fiant que comme un ouvrage pro- fond. II. *Homélies* ſur *Jérémie*, en 2 vol. in-8°. III. *Traduction* fran- çoiſe de *S. Dorothée*, Pere de l'Egliſe Grecque, in-8°. IV. *La Vie de M. de* RANCÉ, *Abbé & Ré- formateur de la Trappe*, en deux vol. in-12. Cette Vie, revue par le célebre *Boſſuet*, n'a point été pu- bliée telle que Dom *le Nain* l'a- voit faite. On y a inſéré des traits ſatiriques, fort éloignés du carac- tere de l'auteur. V. *Relation de la vie & de la mort de pluſieurs Reli- gieux de la Trappe*, 6 vol. in-12 : ouvrage plein d'onction. VI. Deux petits Traités ; l'un, *De l'état du Monde après le Jugement dernier* ; & l'autre, *Sur le ſcandale qui peut ar- river même dans les Monaſteres les mieux réglés, &c.* VII. *Elévations à Dieu pour ſe preparer à la Mort* : elles reſpirent cette piété tendre & pathétique, que le bel eſprit ne ſauroit contrefaire.

NAIRON, (Fauſte) ſavant ma- ronite & profeſſeur en langue ſy- riaque au collége de la Sapience à Rome, né au Mont-Liban, neveu d'*Abraham Ecchellenſis* par ſa mere, mort à Rome, preſque octogénaire,

l'an 1711, eſt auteur de deux ouvrages intitulés, l'un *Euoplia fidei catholicæ ex Syrorum monumentis adversùs ævi nostri novatores*, 1694; l'autre; *Diſſertatio de origine, nomine ac religione Maronitarum*, Rome, 1679. Il s'efforce, dans ces deux ouvrages, de prouver que les Maronites ont conſervé la foi depuis le temps des Apôtres, & que leur nom ne vient pas de *Jean Maron*, monothélite, mort en 707, mais de *S. Maron*, célebre anachorete, qui vivoit à la fin du 4e ſiecle.

NANÇAI, (le Comte de) *V.* II. CHASTRE.

NANCEL, (Nicolas de) ainſi nommé du village de Nancel, lieu de ſa naiſſance, entre Noyon & Soiſſons, profeſſa les humanités dans l'univerſité de Douai. Appelé à Paris par ſes amis, il fut profeſſeur au collége de Preſle, où il avoit déja enſeigné, & ſe fit recevoir docteur en médecine. Cette ſcience avoit des charmes infinis pour lui. Il alla la pratiquer à Soiſſons, puis à Tours, où il trouva un établiſſement avantageux. Enfin il devint médecin de l'abbaye de Fontevrault en 1587, & y mourut en 1610, à 71 ans, avec la réputation d'un homme ſavant, mais bizarre. On a de lui: I. *Stichologia Græca Latinaque, informanda & reformanda*, in-8°: ouvrage où il veut aſſujettir la Poéſie françoiſe aux regles de la Poéſie grecque & de la latine. Ce projet ſingulier dont il n'étoit pas l'auteur [*V.* MOUSSET,] couvrit de ridicule ſon apologiſte. II. *Petri RAMI Vita*, in-8°. Cette Hiſtoire d'un philoſophe célebre eſt remplie de faits curieux & d'anecdotes recherchées. On auroit eu plus d'obligation à *Nancel*, ſi en peignant ſon maître, s'étoit plus attaché à nous faire connoître l'homme que l'auteur. *De Deo; De immortalitate Animæ contra* Galenum; *De ſede Animæ in corpore*, in-8°. Il a auſſi donné ces trois traités en françois. IV. *Diſcours de la Peſte*, in-8°. V. *Declamationes*, in-8°. Ce ſont des Harangues qu'il avoit prononcées durant ſa régence.

NANGIS, *Voyez* GUILLAUME *de Nangis*, n° XX.

NANI, (Jean-Baptiſte) naquit en 1616. Son pere, procurateur de *Saint-Marc*, & ambaſſadeur de Veniſe à Rome, l'éleva avec ſoin, & le forma de bonne heure aux affaires. *Urbain VIII*, juſte appréciateur du mérite, annonça celui du jeune *Nani*. Il fut admis dans le collége des Sénateurs, en 1641, & fut nommé, peu de temps après, ambaſſadeur en France, où il ſe ſignala par la ſouplеſſe de ſon eſprit. Il obtint des ſecours conſidérables pour la guerre de Candie contre le Turc; devint, à ſon retour à Veniſe, ſurintendant des affaires de la guerre & des finances; fut ambaſſadeur à la cour de l'empire en 1654, & rendit à ſa république tous les ſervices qu'elle pouvoit attendre d'un citoyen auſſi zélé qu'intelligent. Il repaſſa en France en 1660, demanda de nouveaux ſecours pour Candie, & obtint à ſon retour dans ſa patrie, la charge de procurateur de *Saint-Marc*. Il mourut le 5 Novembre 1678, à 63 ans, honoré des regrets de ſes compatriotes. Le ſénat l'avoit chargé d'écrire l'Hiſtoire de la république. Il s'en acquitta à la ſatisfaction des Vénitiens; mais il fut moins applaudi par les étrangers. Ils n'y virent pas aſſez de fidélité dans les faits, de pureté dans la diction, & de ſimplicité dans le ſtyle: ſon récit eſt embarraſſé par de trop fréquentes parentheſes. En écrivant l'Hiſtoire de Veniſe, il a fait l'Hiſtoire univerſelle de ſon temps, & ſur-tout celles des Fran-

çois en Italie. Il y a peu d'auteurs, (dit *Lenglet*,) qui approchent de ſon raffinement en politique. Cette *Hiſtoire*, qui s'étend depuis l'an 1613 juſqu'en 1671, fut imprimée à Veniſe en 1662 & 1679, 2 vol. in-4°, belle édition. Nous avons une aſſez foible traduction françoiſe du premier vol., par l'abbé *Tallemant*, Cologne, 1682, 4 vol. in-12: la ſeconde partie fut traduite par *Maſclari*, Amſterdam, 1702, 2 vol. in-12. Dans l'une & dans l'autre, on apperçoit les défauts de l'auteur; une diction enflée & des phraſes interrompues par de fréquentes parentheſes.

I. NANNI, (Pierre) *Nannius*, né à Alcmaër en 1500, enſeigna les humanités à Louvain avec réputation pendant dix ans, & obtint enſuite un canonicat d'Arras, qu'il garda juſqu'à ſa mort, arrivée le 21 Juillet 1557, à 57 ans. Ses ouvrages ſont: I. Des *Harangues*. II. Des *Notes* ſur la plupart des Auteurs claſſiques, & ſur des Traités de quelques Peres. III. *Miſcellaneorum Decas, cum auctuario & retractationibus*, in-8°. IV. Sept *Dialogues des Héroïnes*, 1541, in-4°: ouvrage qui paſſe pour ſon chef-d'œuvre. Il fut traduit en françois, 1550, in-8°. V. Des Traductions latines d'une partie de *Démoſthenes*, d'*Eſchyne*, de *Synéſius*, d'*Apollonius*, de *Plutarque*, de *S. Baſile*, de *S. Chryſoſtôme*, d'*Athénagore*, & de preſque tous les ouvrages de *S. Athanaſe*. Cette derniere verſion eſt infidelle. VI. Une *Traduction des Pſeaumes* en beaux vers latins. Dans les *Pſalmi XL verſibus expreſſi* de *Jacques Latomus*, Louvain, 1558, l'auteur a ſu allier les graces de la poéſie, à la ſimplicité majeſtueuſe du texte ſacré. VII. *In Cantica Canticorum Paraphraſes & Scholia*, Louvain, 1554, in-4°. L'auteur a réuni dans ſa Paraphraſe le ſens littéral & allégorique; ſon ouvrage vaut mieux que beaucoup de longs commentaires qu'on nous a donnés ſur les Cantiques. *Nanni*, critique habile, bon grammairien, poëte eſtimable, n'étoit qu'un orateur médiocre. Ses ouvrages décelent un homme qui étoit verſé dans toutes les ſciences. Ils lui firent une réputation très-étendue. L'Italie voulut l'enlever aux Pays-Bas; mais il ſacrifia toutes les eſpérances de fortune à l'amour de la patrie. Son caractere étoit modéré, ſes mœurs douces & ſon eſprit agréable.

II. NANNI, (Remi) *Voy.* REMIGIO.

III. NANNI, *Voyez* ANNIUS de *Viterbe*.

NANNINI, *Voy.* FIRENZUOLA.

NANQUIER, (Simon) dit *le Coq*, avoit du talent pour la poéſie latine, & un génie qui le diſtingue de la plupart des écrivains de ſon ſiecle. C'eſt le jugement qu'on en porte à la lecture des deux Poëmes que nous avons de cet auteur. Le 1er, qui eſt en vers élégiaques, a pour titre: *De lubrico temporis curricula, deque hominis miſeria*. Le 2e *Poëme* eſt en vers héroïques, & en forme d'Eglogue, Paris, 1605, in-8°. Il roule ſur la mort de *Charles VIII*, roi de France. On a encore de *Nanquier* quelques Epigrammes, imprimées avec ſes autres *Poéſies*, in-4°, ſans date, au commencement du XXIe ſiecle: ce poëte floriſſoit à la fin du XVe.

NANTERRE, (Matthieu de) d'une ancienne famille qui tiroit ſon nom du village de Nanterre, fut premier préſident au parlement de Paris. En 1465, *Louis XI* fit un échange de places entre deux hommes dignes de les occuper toutes: il donna celle de *Nanterre* à *Dauvet*, premier préſident de Toulouſe, & celle de *Dauvet* à *Nan-*

terre. Celui-ci fut depuis rappelé à Paris, & ne fit aucune difficulté de devenir ſecond préſident : perſuadé que la dignité des places ne dépend que de la vertu de ceux qui les occupent.

NANTEUIL, (Le comte de) *Voyez* SCHOMBERG.

NANTEUIL, (Robert) graveur, naquit à Reims en 1630, d'un pauvre marchand, qui lui donna de l'éducation. Le goût qu'il avoit pour le deſſin, ſe manifeſta de bonne heure. Il en faiſoit ſon amuſement, & ſe trouva en état de deſſiner & de graver lui-même la theſe qu'il ſoutint en philoſophie. Il quitta la province pour la capitale, & ſe ſervit d'un moyen ſingulier pour ſe faire connoître. Il attendit un jour l'heure où les jeunes étudians de Sorbonne ſe rendoient chez un traiteur établi près du collége. Il feignit de chercher celui d'entre eux qui devoit reſſembler à un portrait qu'il leur montra. Le prétendu original ne ſe trouva point ; mais le portrait fut admiré, & ſon talent employé par quelques-uns de ces jeunes eccléſiaſtiques, fut bientôt connu de tout Paris. *Nanteuil* s'appliqua auſſi au paſtel, mais ſans abandonner la gravure, qui étoit ſon talent principal. Il eut l'avantage de faire le portrait de *Louis XIV*, & ce monarque lui témoigna ſa ſatisfaction, par la place de deſſinateur & de graveur de ſon cabinet, avec une penſion de mille livres. Ce maître n'a gravé que des *Portraits*, mais avec une préciſion & une pureté de burin, qu'on ne peut trop admirer. Son recueil, qui eſt très-conſidérable, prouve ſon extrême facilité. Il amaſſa plus de 50,000 écus, qu'il dépenſa comme il les avoit amaſſés. Il fit ſervir ſa fortune à ſes plaiſirs, & ne laiſſa que très-peu de biens. Sa converſation & ſon caractere le faiſoient rechercher ; il joignoit à ſes autres talens, celui de compoſer des vers & de les réciter avec agrément. C'eſt de lui qu'on pouvoit dire ce qu'on a dit d'une perſonne aimable qui peignoit :

Vous joignez l'art à la nature,
Cher Nanteuil, *vous plaiſez toujours.*
Vous parlez dans votre peinture,
Et vous peignez dans vos diſcours.

Il mourut à Paris le 18 Décembre 1678, à 48 ans.

NANTIGNI, (Louis Chazot de) né l'an 1690 à Saulx-le-duc en Bourgogne, vint de bonne-heure à Paris, où il fut chargé ſucceſſivement de l'éducation de quelques jeunes ſeigneurs. Les ſoins qu'il étoit obligé de donner à une fonction ſi importante, ne l'empêcherent point de ſe livrer dans ſes momens libres à l'étude de l'Hiſtoire, pour laquelle il avoit un goût particulier. Les progrès qu'il faiſoit dans cette ſcience, lui firent connoître que celle des généalogies étoit néceſſaire pour l'étudier avec plus de fruit, & pour mieux entendre les différens intérêts des principaux acteurs qui paroiſſent ſur ce vaſte théâtre. Il s'appliqua à ce genre de connoiſſances ; & c'eſt par les lumieres qu'il acquit dans cette partie, qu'il s'eſt fait connoître davantage. Il mit au jour, depuis 1736, 4 vol. in-4°, ſous le titre de *Généalogies Hiſtoriques des Rois, des Empereurs, & de toutes les Maiſons Souveraines*. Cet ouvrage, le meilleur de ceux qui ſont ſortis de ſa plume, devoit avoir une ſuite aſſez conſidérable, & il en a laiſſé une partie en manuſcrit. Nous avons encore de lui : I. Les *Tablettes Géographiques*, in-12, Paris, 1725. II. *Tablettes Hiſtoriques, Généalogiques & Chronologiques*, 9 vol. in-24,

Paris, 1748, & années ſuivantes. III. *Tablettes de Thémis*, in-24, II parties, Paris, 1755. Il a fourni beaucoup d'articles généalogiques, & par conſéquent quelques menſonges, pour le Supplément du *Moréri* de 1749. Pendant les 5 ou 6 dernieres années de ſa vie, il fut chargé de la partie généalogique de ce Lexique. *Chazot de Nantigni* étoit devenu totalement aveugle ſur la fin de l'année 1752. Il mourut en 1755, à 65 ans. Il étoit de l'académie du roi pour le manége. M. *de Jouan*, directeur de cette académie, dont il étoit ami, l'avoit engagé généreuſement à prendre dans ſa maiſon un logement, dont il a joui pluſieurs années.

NANTILDE, reine de France, épouſa le roi *Dagobert I* en 632, & gouverna le royaume avec habileté pendant la minorité de *Clovis II*, ſon fils. Elle mourut en 641, avec la réputation d'une princeſſe également politique & vertueuſe.

NANTOUILLET, *Voy.* MELUN, n° III.

NAOGEORGE, (Thomas) théologien de la Religion Prétendue Réformée, né à Straubingue dans la Baviere en 1511, s'appeloit *Kirchmayer*; mais il habilla ſon nom à la grecque, ſelon la coutume pédanteſque de ce temps-là. Il ſe rendit célebre dans ſon parti, par des vers ſatiriques contre pluſieurs coutumes de l'Egliſe Catholique. Le plus fameux de ces *Poëmes* eſt celui qui a pour titre: *Regnum Papiſticum*, imprimé en 1553 & 1559, in-8°, ſans nom de ville ni d'imprimeur; il n'eſt pas commun. On a encore de lui: I. *Pamachius*, *Tragœdia*, 1538, in-8°. II. *Incendia*, *ſive Pyrgopolynices*, *Tragœdia*, 1538, in-8°. III. *Agricultura ſacra*, 1551, in-8°. IV. *Hieremias*, *Tragœdia*, 1551, in-8°. V. *Mercator*, *Tragœdia*, 1560, in-18. Il y a deux éditions de la traduction françoiſe du *Marchand converti*, 1558, in-8°, & 1561, in-12. Il y en a une 3e de 1591, in-12, où ſe trouve la Comédie du *Pape malade*, de *Beze*. VI. Un *Commentaire* ſur les Epitres de *S. Jean*; & quelques autres ouvrages, dans leſquels il y a plus de fanatiſme que de goût & de raiſon. Cet homme emporté mourut en 1578.

NAPÉES, *Voy.* NYMPHES.

NARCÉE, fils de *Bacchus*, décerna le premier les honneurs divins à ſon pere. Il fit auſſi bâtir un temple à *Minerve*.

I. NARCISSE, fils de *Cephiſe* & de *Liriope*, étoit ſi beau, que toutes les Nymphes l'aimoient; mais il n'en écouta aucune. *Echo* ne pouvant le toucher, en ſécha de douleur. *Tirésias* prédit aux parens de ce jeune homme, qu'il vivroit tant qu'il ne ſe verroit pas. Revenant un jour de la chaſſe, il ſe regarda dans une fontaine, & devint ſi épris de lui-même qu'il ſécha de langueur, & fut métamorphoſé en une fleur qu'on appelle *Narciſſe*. *Ovide* chez les Latins, & *Malfilaſtre* parmi nous, ont orné cette fable des charmes de la poéſie. Le fonds peut en être hiſtorique. Voici de quelle maniere *Pauſanias* rapporte l'hiſtoire de *Narciſſe*. » NARCISSE avoit une ſœur qui lui reſſembloit entiérement; mêmes » traits de viſage, même taille, » même chevelure, preſque même » habit: car en ce temps-là les jeunes filles & les garçons de famille portoient de longues robes. » Le frere & la ſœur avoient coutume d'aller à la chaſſe toujours » enſemble. Ce fut alors que *Narciſſe* commença à ſentir une amitié tendre pour ſa jeune com-

» pagne. La ſœur étant venue à » mourir, *Narciſſe*, pour ſe conſoler en quelque façon d'une » perte ſi ſenſible, ſe rendoit à une » fontaine, où il étoit allé ſouvent » avec ſa ſœur, pour ſe délaſſer » dans l'ardeur de la chaſſe. En » regardant comme pour amuſer » ſa douleur, il vit ſon ombre dans » l'eau; quoiqu'il reconnût que c'étoit la ſienne même, cependant, » à cauſe de la parfaite reſſemblance qui avoit été entre ces » deux amans, il s'imagina par une » flatteuſe rêverie, que c'étoit » l'image de ſa ſœur, & non la » ſienne. Depuis ce moment, » *Narciſſe*, réveillant ſans ceſſe » ſon ardeur pour ſon premier » amour, il ne ſe laſſoit point » d'aller très-ſouvent à cette ſource: » d'où lui eſt reſté le nom de *Fontaine de Narciſſe*, qui eſt ſur les » frontieres des Theſpiens, proche un village appelé *Nedonacum* «.

II. NARCISSE, (Saint) paſſoit depuis long-temps pour un des plus vertueux prêtres du clergé de Jéruſalem, lorſque, le patriarche étant venu à mourir, il fut choiſi pour lui ſuccéder: il avoit alors 80 ans; mais ſon grand âge ne lui empêcha pas de faire toutes les fonctions d'un bon paſteur. Un jour l'huile de l'Egliſe manquant, il fit emplir d'eau la lampe, & l'ayant bénie, elle ſe trouva auſſitôt changée en huile. Trois ſcélérats accuſerent le ſaint prélat d'un crime énorme, confirmant leur calomnie par une horrible imprécation. *Narciſſe* leur pardonna généreuſement, & alla ſe cacher dans un déſert. Peu de temps après, ces malheureux moururent de la mort qu'ils s'étoient eux-mêmes défirée. Dieu fit connoître au ſaint vieillard, qu'il devoit reprendre le ſoin de ſon Egliſe: il obéit, & la gouverna juſqu'à l'âge de 116 ans. Ayant ſupplié le Seigneur de lui marquer ſon ſucceſſeur, afin de ſe décharger ſur lui, dans ſa caducité, d'une partie du fardeau paſtoral; il eut révélation que ce ſeroit *S. Alexandre*, évêque de Flaviade: dès le lendemain, celui-ci arriva comme par haſard à Jéruſalem, & fut fort ſurpris de s'entendre nommer coadjuteur de *Saint Narciſſe*, lequel prolongea encore de quatre ans une vie qui avoit été une leçon continuelle de toutes les vertus. Il fut enlevé à ſes ouailles vers l'an 216. Il s'étoit trouvé, vingt ans auparavant, au concile de Céſarée en Paleſtine, aſſemblé pour décider quel jour on devoit célébrer la Pâque. Un autre événement remarquable de ſon épiſcopat, c'eſt d'avoir élevé un grand homme au ſacerdoce dans la perſonne d'*Origene*.

III. NARCISSE, affranchi, puis ſecrétaire de *Claude*, parvint au plus haut degré de puiſſance ſous cet empereur. Ce vil courtiſan, profitant de ſa faveur, & de la foibleſſe de ſon imbécille maître, ne s'en ſervit que pour perdre ceux qui pouvoient nuire à ſa fortune, & pour s'enrichir de leurs dépouilles. Ses cruelles vexations le rendirent riche (dit-on) de 50 millions de revenu. Il n'étoit pas moins prodigue qu'avide d'accumuler, & ſes dépenſes ne le cédoient pas à celles de l'empereur même. L'impératrice *Meſſaline*, jalouſe de cet excès d'autorité, voulut renverſer cet orgueilleux favori. Elle en fut la victime & immolée à ſa vengeance. *Agrippine* fut plus heureuſe. Cette nouvelle épouſe de l'empereur, réſolue de placer *Néron* ſon fils ſur le trône, regardoit *Narciſſe* comme un obſtacle à ſes deſſeins ambitieux. Elle le fit exiler, & le contraignit enſuite de ſe donner la mort, l'an

54 de Jeſus-Chriſt. Cet inſolent & faſtueux affranchi fut regretté par *Néron*, qui trouvoit en lui un confident très-bien aſſorti à ſes vices encore cachés : *Cujus abditis adhuc vitiis mirè congruebat*, dit *Tacite*. Mais, couvert de crimes, il méritoit le ſort qu'il éprouva, quoique d'ailleurs il eût une capacité & une fermeté au-deſſus de ſa condition. *Racine* l'a bien peint dans ſon *Britannicus*.

I. NARSÈS, *ou* NARSI, roi de Perſe, après *Varannès* ſon pere, monta ſur le trône en 294. Il s'empara de la Méſopotamie & de l'Arménie. *Maximien-Galere*, envoyé contre lui par *Dioclétien*, fut d'abord battu ; mais enſuite il défit les Perſes, obligea leur roi à prendre la fuite, & lui enleva ſes femmes & ſes filles. *Narsès* prit enfin le parti de faire la paix avec les Romains. Il envoya des ambaſſadeurs au général pour le prier de ne vouloir pas, en détruiſant l'empire des Perſes, arracher un des yeux de l'univers, & priver ainſi l'empire Romain même d'un éclat ſubſidiaire & preſque fraternel. La paix fut faite, à condition qu'on céderoit aux vainqueurs cinq provinces ſur la rive droite du Tigre vers ſa ſource. Cette paix ſi avantageuſe aux Romains, dura 40 ans. Quelques politiques auroient voulu que *Dioclétien* eût fait de toute la Perſe une province de l'empire ; mais ce ſage prince ne vouloit pas prendre ce qu'il n'étoit pas en état de conſerver, & les efforts inutiles de *Trajan* pour exécuter ce deſſein lui ſervirent de leçon. *Narsès* mourut en 303, après un regne de ſept ans. Ce n'étoit point un de ces rois qui mettent leur gloire à défendre leurs peuples, & leur bonheur à les rendre heureux. L'ambition fut le ſeul motif de toutes ſes actions, & cette ambition fit ſa perte.

II. NARSÈS, eunuque Perſan, & l'un des plus grands généraux de ſon ſiecle, commanda l'armée Romaine contre les Goths, les défit l'an 552 en deux batailles, & donna la mort à leur roi *Totila*. *Narsès* continua de remporter des victoires ; mais on dit que l'impératrice *Sophie*, irritée contre lui, lui fit dire », qu'un demi-homme » comme lui étoit plus propre à » filer avec les femmes, qu'à porter » les armes « : lui reprochant ainſi qu'il étoit eunuque. On ajoute que ce grand homme répondit, qu'*il lui fileroit un fil qu'elle ne démêleroit pas aiſément !* Le cardinal *Baronius* prétend que *Narsès* eſt le même que celui qui s'étant révolté contre *Phocas*, périt par le dernier ſupplice, vers la fin du VIe ſiecle, ou au commencement du VIIe. Ce fait paroît contre toute vraiſemblance. L'eunuque Perſan auroit eu alors 100 ans, puiſqu'il ſervoit dans les troupes de l'empereur *Juſtinien*, en 528. D'ailleurs le *Narsès* que *Phocas* fit brûler l'an 604, avoit été un des gardes de *Commentiolus*, général de l'empereur *Maurice*. Se peut-il que *Narsès*, qui avoit acquis tant de gloire en Italie contre les Goths, fût le même homme, & qu'il eût été réduit à la ſimple qualité de garde d'un gouverneur de province ? *Voyez* les *Mémoires des Inſcriptions*, in-4°, tom. XX, pag. 191 & 192.

NASSARO, *Voyez* MATTHIEU, n° VI.

I. NASSAU, (Maurice de) prince d'Orange, fils de *Guillaume* *, fut gouverneur des Pays-Bas après la mort de ſon pere, tué en 1584, par le fanatique GERARD : (*Voyez* ce dernier article.) Le jeune prince n'avoit alors que 18 ans ; mais ſon courage & ſes talens étoient

* *Voyez* IMBISE.

au-deſſus de ſon âge. Nommé capitaine général des Provinces-Unies, il affermit l'édifice de la liberté, fondé par ſon pere. Il ſe rendit maître de Breda en 1590, de Zutphen, de Deventer, de Hulſt, de Nimegue en 1591, fit diverſes conquêtes en 1592, & s'empara de Gertrudemberg l'année ſuivante. *Maurice*, couvert de gloire, paſſa dans les Pays-bas par la route de la Zélande. Une furieuſe tempête briſa plus de 40 vaiſſeaux de ſa flotte, en les heurtant les uns contre les autres, & il ne ſe ſauva qu'avec une peine incroyable. Sa mort auroit été regardée par les Hollandois comme une perte beaucoup plus irréparable que celle de leurs vaiſſeaux. Ils veilloient ſur ſes jours avec le plus grand ſoin. Un des gardes du prince d'*Orange* corrompu, dit-on, par les ennémis de la république, fut accuſé, en 1594, d'avoir voulu attenter ſur ſa perſonne. Il périt à Berghe par le dernier ſupplice, victime de ſon fanatiſme ou des ſoupçons ombrageux des amis de *Maurice*. *Maurice*, toujours plus vaillant, battit les troupes de l'archiduc *Albert* en 1597, & chaſſa entiérement les Eſpagnols de la Hollande. En 1600 il fut obligé de lever le ſiége de Dunkerque : mais il s'en vengea ſur *Albert*, qu'il défit dans une bataille rangée près de Nieuport. Avant l'action, ce grand capitaine renvoie tous les bâtimens qui avoient tranſporté ſon armée en Flandres. *Mes amis*, (dit-il à ſes Hollandois,) *il faut paſſer ſur le ventre à l'ennemi, ou boire toute l'eau de la mer. Prenez votre parti ; le mien eſt pris. Ou je vaincrai par votre valeur, ou je ne ſurvivrai pas à la honte d'être battu par des gens qui ne nous valent pas.* Ce diſcours embraſe le cœur des ſoldats, & la victoire eſt à lui. Rhinberg, Grave, l'Ecluſe en Flandres, ſe rendirent les années ſuivantes. *Maurice* travailloit autant pour lui que pour ſes concitoyens : il ambitionnoit la ſouveraineté de la Hollande ; mais le penſionnaire *Barneveldt* s'oppoſa à ſes deſſeins. Le zele de ce ſage républicain lui coûta la vie ; *Maurice*, défenſeur de *Gomar* contre *Arminius*, profita de la haine qu'il ſut inſpirer contre les Arminiens, pour perdre ſon ennemi, partiſan de cette ſecte. *Barneveldt* eut la tête tranchée en 1619, & cette mort, effet de l'ambition cruelle du prince d'*Orange*, laiſſa une profonde plaie dans le cœur des Hollandois. La treve conclue avec les Eſpagnols étant expirée, *Spinola* vint mettre le ſiége devant Breda en 1624, & réuſſit à le prendre au bout de 6 mois, à force de génie, de dépenſes & de ſang. Le prince *Maurice*, n'ayant pu le chaſſer de devant cette place, mourut de douleur en 1625, âgé d'environ 55 ans, avec la réputation du plus grand homme de guerre de ſon temps ». La vie de ce ſtatoudher, » (dit M. l'abbé *Raynal*,) fut une » chaîne rarement interrompue de » combats, de ſiéges, de victoi- » res. Médiocre dans tout le reſte, » il poſſéda la guerre en grand » maître, & la fit toujours en hé- » ros. Son camp devint l'école uni- » verſelle de l'Europe. Ses éleves » ont ſoutenu & peut-être aug- » menté ſa réputation. Comme » *Montecuculi*, il poſſédoit l'art ſi » peu connu des marches & des » campemens ; comme *Vauban*, le » talent de fortifier les places, & de » les rendre imprenables ; comme » *Eugene*, l'adreſſe de faire ſubſiſter » de nombreuſes armées dans les » pays les plus ſtériles ou les plus » ruinés ; comme *Vendôme*, le bon- » heur de tirer dans l'occaſion, du » ſoldat, plus qu'on n'a droit d'en

» attendre ; comme *Condé*, ce coup-» d'œil infaillible, qui décide du » ſuccès des batailles ; comme *Char-» les XII*, le moyen de rendre les » troupes preſque inſenſibles à la » faim, au froid, à la fatigue ; » comme *Turenne*, le ſecret de mé-» nager la vie des hommes «. Au jugement du chevalier *Folard*, *Maurice* fut le plus grand officier d'infanterie qui ait paru depuis les Romains. Il avoit étudié l'art militaire dans les anciens, & il appliquoit à propos les leçons qu'il avoit puiſées chez eux. Il profita non-ſeulement des inventions des autres ; il inventa lui-même. Ce fut dans ſon armée, qu'on ſe ſervit pour la premiere fois des lunettes à longue-vue, des galeries dans les ſiéges, de l'art d'enfermer les places-fortes, de pouſſer un ſiége avec plus de vigueur, de défendre mieux & plus long-temps une place aſſiégée. Enfin il mit en uſage pluſieurs pratiques utiles, qui lui donnerent le premier rang dans l'art militaire. Une femme de grande qualité lui demandoit un jour aſſez indiſcrétement : *Quel étoit le premier capitaine du ſiecle ? — Spinola*, (répondit-il,) *eſt le ſecond :* c'étoit dire finement qu'il étoit le premier. De peur d'être ſurpris durant le ſommeil, il avoit toujours pendant la nuit deux hommes qui veilloient à côté de ſon lit, & qui avoient ſoin de le réveiller au moindre beſoin. La guerre entre la Hollande & l'Eſpagne ne fut jamais ſi vive que ſous ſon adminiſtration. Un empereur Turc, entendant parler des torrens de ſang que répandoient les deux peuples, crut qu'ils ſe diſputoient la poſſeſſion des plus grand empires. Quelle fut ſa ſurpriſe, lorſqu'on lui montra ſur la carte quel étoit l'objet de tant de batailles meurtrieres ! *Si c'étoit mon affaire*, (dit-il froidement,) *j'enverrois mes pionniers, & je ferois jeter ce petit coin de terre dans la Mer... Maurice* étoit comme la plupart des grands : il n'aimoit pas à être contredit, & il ſe livra trop à ſon goût pour les femmes. Il eut pour ſucceſſeur *Frédéric-Henri*, ſon frere.

II. NASSAU, *Voyez* GUILLAUME, n° III... & ADOLPHE, n° I.

I. NATALIS (Hervé) : c'eſt le même que *HERVÉ* le *Breton*, *Voy.* HERVÉ, n° IV.

II. NATALIS COMÈS, *Voyez* COMÈS.

III. NATALIS, (Jérôme) Jéſuite Flamand, mort en 1581, connu ſeulement par un ouvrage aſſez médiocre, mais qui eſt recherché à cauſe des figures dont il eſt orné. Il eſt intitulé : *Meditationes in Evangelia totius anni*, in-fol. Antuerpiæ, 1591.

IV. NATALIS, (Michel) graveur, né à Liége en 1609, fit dès ſa plus tendre jeuneſſe ſon amuſement du deſſin, & s'y rendit très-habile : à l'âge de 11 ans il manioit déjà le burin. Son pere, graveur des monnoies, fut ſon premier maître ; pour ſe perfectionner il ſe rendit à Paris, & de là à Rome, où il grava ſous la direction de *Joachim Sandrart* une partie des ſtatues de la galerie juſtinienne. On a beaucoup d'eſtampes de lui d'après *le Titien*, *Rubens*, *le Pouſſin*, *Bertholet Flemal*, & ſur ſes propres deſſins. On eſtime particuliérement un *Saint Bruno* & le *Buſte de Saint Lambert*. On aſſure qu'au moment de ſa mort, en 1670, un courrier arrivoit à Liége pour l'informer que *Louis XIV* lui préſentoit un logement au Louvre & une penſion.

I. NATHAN, Prophete, qui parut dans Iſraël du temps de *David*. Il déclara à ce prince qu'il ne bâtiroit point de Temple au Seigneur, & que cet honneur étoit

réſervé à ſon fils *Salomon*. Ce même prophete reçut ordre de Dieu, vers l'an 1035 avant J. C., d'aller trouver *David* après le meurtre d'*Urie*, pour lui reprocher ce crime, & l'adultere qui y avoit donné lieu. *Nathan* lui rappela ſon péché ſous une image empruntée, en racontant à ce prince l'hiſtoire feinte » d'un » homme riche, qui ayant plu» ſieurs brebis, avoit enlevé de » force celle d'un homme pauvre » qui n'en avoit qu'une «. *David* ayant entendu le récit de *Nathan*, lui répondit : *L'homme qui a fait cette action eſt digne de mort; il rendra la brebis au quadruple.* — *C'eſt vous-même qui êtes cet homme*, répliqua Nathan ! *Vous avez ravi la femme d'*Urie *Héthéen; vous l'avez priſe pour vous, & vous l'avez fait périr lui-même par l'épée des enfans d'*Ammon.

II. NATHAN, rabbin du XVe ſiecle, s'eſt rendu fameux par ſa *Concordance Hébraïque*, à laquelle il travailla pendant dix ans. Cette Concordance a été traduite en latin, & depuis perfectionnée par *Buxtorf*, & imprimée à Bâle, 1632, in-fol. Ce rabbin eſt appelé tantôt *Iſaac*, & tantôt *Mardochée*, ſelon la coutume des Juifs de changer de nom dans les maladies extrêmes. S'ils viennent à guérir, ils retiennent le dernier comme un ſigne de pénitence & du changement de leurs mœurs.

NATHANAEL, diſciple de J. C. de la petite ville de Cana en Galilée. *Philippe*, l'ayant rencontré, lui apprit qu'il avoit trouvé le Meſſie, & l'amena à J. C. Le Sauveur en le voyant dit de lui, que c'étoit un vrai Iſraélite, *ſans déguiſement & ſans fraude... Nathanaël* lui ayant demandé d'où il le connoiſſoit ? le Sauveur lui répondit qu'il l'avoit vu ſous le figuier, avant que *Philippe* l'appelât. A ces paroles *Nathanaël* le reconnut pour maître, pour le Fils de Dieu & le vrai roi d'Iſraël. Quelques interpretes ont cru que *Nathanaël* n'étoit point différent de *S. Barthélemi*; mais c'eſt peut-être ſans fondement, puiſque *Nathanaël* étoit docteur de la Loi, & qu'avant ſa vocation, *Barthélemi* étoit un homme ſans ſcience. Malgré cette préſomption qui n'eſt pas à la vérité une preuve, le P. *Roberti* Jéſuite, dans *Nathanaël Bartholomæus*, Douai, 1619; *Alphonſe Toſtat*, *Cornelius à Lapide*, *Henri Hammond*, *Gavantus*, *Fabricio Pignatelli*, Jéſuite napolitain, dans *De Apoſtolatu B. Nathanaëlis Bartholomæi*, Paris, 1660, & le P. *Stilting* dans les *Acta Sanctorum*, Août, tome V, ont adopté le ſentiment que *Nathanaël* étoit le même que *S. Barthélemi*; mais il faut avouer qu'ils n'ont fait qu'oppoſer conjectures à conjectures.

NATIVELLE, (Pierre) célebre architecte François, dont nous avons une *Architecture* avec des figures, imprimée à Paris, en 2 vol. in-fol., 1729 : ouvrage fort eſtimé.

NATTA, (Marc-Antoine) célebre juriſconſulte du XVIe ſiecle, natif d'Aſti en Italie, étoit magiſtrat à Genes, où il ſe diſtingua par ſes vertus & par ſon amour pour l'étude. Le ſénat de Pavie lui offrit une chaire de droit canon; mais il ne voulut pas priver Gênes de ſes lumieres. On a de lui divers ouvrages de théologie & de juriſprudence. Son Traité *De Deo*, en XV livres, imprimé à Veniſe en 1559, eſt au nombre des raretés typographiques. Ses autres ouvrages ſont : I. *Conciliorum Tomi tres*, Veniſe, 1587, in-fol. II. *De immortalitate animæ libri V.* III. *De Paſſione Domini*, 1570, in-fol. IV. *De doctrinâ Principum libri IX*, 1564, in-fol. V. *De Pulchro*, Veniſe, 1553, in-fol.

NATTIER, (Jean-Marc) peintre ordinaire du roi, & profeſſeur de ſon académie, né à Paris en 1685,

mourut en 1766. La célébrité de cet artiſte lui avoit été prédite par *Louis XIV*, qui voyant ſes deſſins de la galerie du Luxembourg, après lui avoir accordé la permiſſion de les faire graver par les plus habiles maitres, lui dit : *Continuez, Nattier, & vous deviendrez un grand homme* Le czar *Pierre* lui fit propoſer de le ſuivre en Ruſſie. Ce Prince, piqué du refus de *Nattier*, fit enlever le portrait que cet artiſte avoit fait de l'impératrice *Catherine*, & que le czar avoit fait porter chez un peintre en émail, & partit ſans lui donner le temps d'achever le portrait. *Nattier* poſſédoit une touche légere, un coloris ſuave, & l'art d'embellir les objets que faiſoit éclore ſon pinceau. Il eut l'honneur de peindre la famille royale, & tous les grands de la cour ſolliciterent ſi aſſiduement le même avantage, que cet artiſte fut obligé de ſacrifier à ce genre de travail le goût qu'il avoit pour les ſujets d'hiſtoire. Ses *Deſſins* de la galerie du Luxembourg parurent gravés, en 1 vol. in-fol., 1710.

NATURE, fille de *Jupiter*. Quelques-uns la font ſa mere, d'autres ſa femme. Les anciens philoſophes croyoient que la *Nature* n'étoit autre choſe que Dieu même, & que Dieu n'étoit autre choſe que le Monde, c'eſt-à-dire, tout l'Univers : miſérable opinion, qui a encore des partiſans.

I. NAVÆUS, (Matthias) docteur de Douai, né à la Hesbaye près Liége, ſe fit reſpecter par ſa régularité, & connoître des Flamands par ſes ouvrages. Les principaux ſont : I. Des *Sermons* ſur les fêtes de quelques Saints, ſous le titre de *Prælibatio Theologica in Feſta Sanctorum*, in-4°. II. *Annotationes in Summæ Theologiæ & ſacræ Scripturæ præcipuas difficultates*, in-4°. Il mourut vers le milieu du XVIIe ſiecle.

II. NAVÆUS, (Joſeph) théologien du dioceſe de Liége, docteur de Louvain, étoit ami d'*Opſtraët*, du grand *Arnauld* & de *Queſnel*. Il eut beaucoup de part aux Réglemens de l'Hôpital des *Incurables* de Liége, & à l'établiſſement de la Maiſon des *Repenties*. Il mourut à Liége en 1705, à 54 ans. On a de lui pluſieurs ouvrages. Le plus connu a pour titre : *Le Fondement de la Vie Chrétienne*.

I. NAVAGERO, (André) *Navagerius*, noble Vénitien, ſe fit eſtimer par ſon éloquence & par ſon érudition, & plus encore par les ſervices importans qu'il rendit à ſa patrie. Il fut envoyé en ambaſſade, par les Vénitiens, vers l'empereur *Charles-Quint*, & demeura auprès de ce prince depuis la brillante journée de Pavie, juſqu'en 1528. De retour dans ſa patrie, il fut nommé ambaſſadeur auprès de *François I*; mais il mourut en chemin, le 8 Mai 1529, dans ſa 47e année. *Navagero* joignoit à un jugement ſolide & à une belle littérature, les vertus du citoyen & du chrétien. Il aimoit la retraite; un de ſes plaiſirs étoit d'aller ſe cacher dans ſes campagnes loin des hommes & du tumulte, cultivant à la fois l'agriculture, l'antiquité & la philoſophie. Comme il paſſoit pour un homme d'une vertu inaltérable & d'un ſavoir profond, il avoit été chargé d'écrire l'Hiſtoire de ſa patrie depuis 1486; mais il fit brûler cet ouvrage dans ſa derniere maladie. Ses autres écrits ont été recuillis à Padoue en 1718, in-8°, ſous ce titre : *Andreæ NAVAGERII, Patricii Veneti, Oratoris & Poëtæ clariſſimi, Opera omnia*. On y trouve des *Poéſies*, des *Harangues*, des *Lettres*. La plupart de ſes vers latins reſpirent le goût de l'antiquité, & quoique les italiens leur ſoient inférieurs, ils ne ſont pas à dédai-

gner. Ses Poéſies latines conſiſtent en un livre d'*Epigrammes* & quelques *Eglogues*. On ne voit point dans ſes épigrammes ces pointes dont l'uſage ne s'eſt introduit que depuis que le goût du ſiecle d'*Auguſte* s'eſt perdu, ni ces autres affectations de ſubtilités & de jeux de mots, devenues à la mode depuis le temps de *Sénegue*, de *Pline*, de *Tacite*, de *Martial*, &c. Mais les connoiſſeurs y trouvent quelque choſe de la tendreſſe, de la douceur & de la délicateſſe de *Catulle*. C'eſt aux idées qu'il avoit ſur ce ſujet, que l'on doit attribuer la coutume qu'il avoit de jeter au feu tous les ans, à un certain jour conſacré aux Muſes, pluſieurs exemplaires de *Martial*.

II. NAVAGERO, (Bernard) évêque de Vérone, qui aſſiſta au concile de Trente, & qui mourut en 1565, à 58 ans, étoit de la même famille. C'étoit auſſi un homme de mérite. Il fut honoré de la pourpre, & chargé de pluſieurs ambaſſades, dans leſquelles il fit briller ſon eſprit & ſon éloquence. On a de lui des *Harangues* & la *Vie du Pape Paul IV*.

NAVAILLES, *Voyez* MONTAULT.

I. NAVARRE, (Pierre) grand capitaine du XVIe ſiecle, célebre ſur-tout dans l'art de creuſer & de diriger des mines. Il étoit Biſcayen, & de baſſe extraction. Suivant *Paul Jove*, qui dit tenir de ſa bouche même ces particularités, il commença par être matelot. Dégoûté de ce métier, il vint chercher fortune en Italie, où la pauvreté le contraignit à ſe faire valet de pied du Cardinal *d'Aragon*. Il s'enrôla enſuite dans les troupes des Florentins, &, après y avoir ſervi quelque temps, il reprit le ſervice de mer, & ſe fit connoître par ſon courage. La réputation de ſa valeur étant parvenue à *Gonſalve de Cordoue*, ce général l'employa dans la guerre de Naples avec le titre de capitaine. Il contribua beaucoup à la priſe de Naples, par une mine qu'il fit jouer à propos. L'empereur le récompenſa de ce ſervice en lui donnant l'inveſtiture du comté d'Alveto, ſitué dans ce royaume, d'où il fut appelé le comte *Pedro de Navarre*. Ayant commandé une expédition navale contre les Maures en Afrique, il eut d'abord des ſuccès. Il enleva Oran, Tripoli & d'autres places: [*Voy. II.* XIMENES.] mais il échoua à l'iſle de Gerbes, où les grandes chaleurs & la cavalerie Maure détruiſirent une partie de ſon armée. Ce héros ne fut guere plus heureux en Italie. Il fut fait priſonnier à la célebre bataille de Ravenne, en 1512, & languit en France pendant deux ans. Les courtiſans l'ayant perdu dans l'eſprit du roi d'Eſpagne qui ne vouloit contribuer en rien à ſa rançon, il paſſa au ſervice de *François I.* Il leva pour lui vingt enſeignes de gens de pied, Gaſcons, Biſcayens & Montagnards des Pyrenées, & en eut le commandement. Il ſe ſignala par pluſieurs expéditions heureuſes juſqu'en 1522, qu'ayant été envoyé au ſecours de Gênes, il fut pris par les Impériaux. On le conduiſit à Naples, où il reſta priſonnier pendant trois ans dans le château de l'Œuf. Il en ſortit par le traité de Madrid, & ſervit enſuite au ſiége de Naples ſous *Lautrec*, en 1528. Mais, repris encore à la malheureuſe retraite d'Averſa, il fut conduit une ſeconde fois dans le château de l'Œuf. Le prince d'*Orange* ayant, par ordre de l'empereur, fait décapiter dans cette citadelle pluſieurs perſonnes de la faction Angevine, il auroit ſubi le même ſort, ſi le gouverneur, le voyant dangereuſement malade, par une eſpece de compaſſion pour un

grand

grand homme malheureux, ne lui eût épargné la honte du dernier ſupplice en le laiſſant mourir de ſa maladie. D'autres prétendent qu'il fut étranglé dans ſon lit, étant déjà dans un âge avancé. *Paul Jove* & *Philippe Tomaſini* ont écrit ſa Vie. Ce dernier dit qu'il étoit de haute taille, & qu'il avoit le viſage brun, les yeux, la barbe & les cheveux noirs. Un duc *de Seſſa*, dans le ſiecle paſſé, voulant honorer ſa mémoire, & celle du maréchal de *Lautrec*, leur fit élever à chacun un tombeau dans l'égliſe de *Sainte-Marie-la-Neuve* à Naples, où ils avoient été enterrés ſans aucun monument qui décorât leur ſépulture.

II. NAVARRE, (Martin AZPILCUETA, ſurnommé) parce qu'il étoit né dans le royaume qui porte ce nom, ſucceſſivement profeſſeur de juriſprudence à Toulouſe, à Salamanque & à Coïmbre, étoit conſulté de toutes parts, comme l'oracle du droit. Il devoit une partie de ſon ſavoir aux écoles de Cahors & de Toulouſe, dans leſquelles il avoit étudié. Son ami *Barthélemi Carranza*, Dominicain, archevêque de Tolede, ayant été mis à l'inquiſition à Rome ſur des accuſations d'héréſie, *Navarre* partit à 80 ans pour le défendre. *Pie V* le nomma aſſeſſeur du cardinal *François Alciat*, vice-pénitencier. *Grégoire XIII* ne paſſoit jamais devant ſa porte, qu'il ne le fît appeler, & il étoit quelquefois une heure entiere à s'entretenir avec lui dans la rue. Il ne dédaignoit pas même de lui rendre viſite, accompagné de pluſieurs cardinaux. Ces honneurs ne le rendirent pas plus fier. Son nom devint ſi célebre, que, de ſon temps même, le plus grand éloge qu'on pouvoit donner à un ſavant, étoit de dire que c'étoit un *Navarre*: ce nom renfermoit alors l'idée de l'érudition, comme celui de *Roſcius* déſignoit autrefois un comédien. *Azpilcueta* étoit l'oracle de la ville de Rome & de tout le monde chrétien; l'autorité qu'il s'étoit acquiſe, il la devoit non-ſeulement à ſon ſavoir, mais encore à ſa probité & à ſa vertu. Fidelle à tous les devoirs que preſcrit l'Egliſe, ſa tempérance & ſa frugalité lui conſerverent une ſanté vigoureuſe: dans un âge très-avancé, il avoit toute la force d'eſprit néceſſaire pour s'appliquer à l'étude. Ses épargnes le mirent en état d'aſſiſter libéralement les pauvres. Ses charités étoient ſi abondantes, que ſa mule s'arrêtoit, dit-on, dès qu'elle appercevoit un mendiant. Il mourut à Rome en 1586, à 92 ans. Le *Recueil de ſes Ouvrages* a été imprimé en 6 vol. in-fol., à Lyon, en 1597; & à Veniſe, en 1602. On y trouve plus de ſavoir que de préciſion, & à peine les conſulte-t-on aujourd'hui. *Navarre* étoit oncle maternel de *S. François de Sales*.

I. NAVARRETTE, (Balthazar) théologien & Dominicain Eſpagnol, ſur la fin du XVIe ſiecle, laiſſa un ouvrage en 3 vol. in-fol., intitulé: *Controverſiæ in Divi Thomæ ejuſque Scholæ defenſionem*, 1634.

II. NAVARRETTE, (Ferdinand) autre Dominicain Eſpagnol, ſe ſignala dans ſon ordre par ſes talens pour la chaire & par ſon zele pour le ſalut des ames. Il alla porter la foi à la Chine, & fut choiſi par les Miſſionnaires de ce pays pour ſe plaindre contre les Jéſuites, dont les converſions tenoient plus, ſelon eux, de la fineſſe attribuée aux enfans de *Loïola*, que de la force victorieuſe de la grace. Le pape le reçut avec beaucoup de bonté, & le roi d'Eſpagne, *Charles II*, l'éleva à l'archevêché de Saint-Domingue en Amérique. Il mourut en 1689, après avoir édifié & inſtruit ſon diocèſe. Son exemple

étoit le plus beau ſermon & le plus efficace. Quoiqu'il eût paru ennemi des Jéſuites à la Chine, il les favoriſa en Amérique, & fonda pour eux un collége & une chaire de théologie. On a de lui un *Traité hiſtorique, politique & moral de la Monarchie de la Chine.* Le premier vol. de cet ouvrage peu commun, intéreſſant, & néceſſaire pour connoître ce pays, parut in-fol., à Madrid, l'an 1676, en eſpagnol. Il y avoit deux autres volumes, dont l'un fut ſupprimé par l'Inquiſition, & l'autre n'a jamais vu le jour.

NAVAS, *Voyez* ABOU-NAVAS.

NAUCLERUS, *Voyez* GABATO.

NAUCLERUS, (Jean) prévôt de l'égliſe de Tubinge, & profeſſeur en droit dans l'univerſité de cette ville, étoit d'une noble famille de Souabe, & ſe nommoit *Vergeau.* Il changea ce nom, qui en allemand ſignifie *Nautonnier*, en celui de *Naucler*, qui ſignifie la même choſe en grec. Il vivoit encore en 1501. On a de lui une *Chronique* latine depuis *Adam* juſqu'en 1500, continuée par *Baſelius* juſqu'en 1514, & par *Surius* juſqu'en 1564. Elle eſt plus exacte que toutes les compilations hiſtoriques qui avoient paru juſqu'alors; mais ce n'eſt auſſi qu'une compilation. On l'eſtime ſur-tout pour les faits qui ſe ſont paſſés dans le XVe ſiecle. Elle fut imprimée à Cologne, in-fol., en 1564—1579.

NAUCRATE, poëte grec, fut un de ceux qu'*Artemiſe* employa pour travailler à l'Eloge de *Mauſole*, l'an 351 avant J. C.

I. NAUDÉ, (Gabriel) né à Paris en 1600, fit des progrès rapides dans les ſciences, dans la critique, dans la connoiſſance des auteurs, & dans l'intelligence des langues. Son inclination pour la médecine l'obligea de ſe rendre à Padoue, où il ſe conſacra à l'étude de cet art. Quelque temps après, le cardinal *Bagni* le prit pour ſon bibliothécaire & l'emmena avec lui à Rome. *Louis XIII* lui donna enſuite la qualité de ſon médecin, avec des appointemens. Après la mort de *Bagni*, le cardinal *Barberin* fut charmé de l'avoir auprès de lui. *Naudé* étoit à Rome, lorſque le général des Bénédictins de Saint-Maur voulut faire imprimer à Paris l'*IMITATION de Jeſus-Chriſt* ſous le nom de *Jean Gerſen*, religieux de l'ordre de Saint-Benoît. Dom *Tariſſe*, (c'étoit le nom de ce général,) le donnoit pour le véritable auteur de cet ouvrage. Il ſe fondoit ſur l'autorité de quatre anciens manuſcrits qui étoient à Rome. Le cardinal *de Richelieu* écrivit à Rome à *Naudé*, pour les examiner, il parut à l'examinateur que le nom de *Gerſen*, placé à la tête de quelques-uns de ces manuſcrits, étoit d'une écriture plus récente que les manuſcrits mêmes. Il envoya ſes obſervations aux ſavans *du Puy*, qui les communiquerent au P. *Fronteau*, chanoine régulier de Sainte-Geneviève. Ce chanoine faiſoit honneur de l'*Imitation* à ſon confrere *Thomas-à-Kempis.* Il fit promptement imprimer ce livre ſous ce titre: *Les IV Livres de l'IMITATION DE JESUS-CHRIST, par* Thomas-à-Kempis, *avec la conviction de la fraude qui a fait attribuer cet ouvrage à* Jean Gerſen, *Bénédictin.* L'éditeur Génovéfain, pour juſtifier cette nouveauté, ne manqua pas de rapporter la *Relation du ſieur* Naudé, *envoyée à MM.* du Puy, *de IV Manuſcrits qui ſont en Italie, touchant le Livre de l'IMITATION DE JESUS-CHRIST, ſous le nom de* Jean Gerſen, *abbé de Verceil.* Cet air de triomphe du P. *Fronteau* irrita les Bénédictins, mais beaucoup moins encore que la Relation même. Toute la congrégation de Saint-Maur arma contre l'auteur de cette

pièce. Le P. *Jean-Robert de Quatre-Maire*, leur principal défenſeur, accuſa *Naudé* d'avoir falſifié les manuſcrits, & de les avoir vendus aux chanoines réguliers pour un prieuré ſimple de leur ordre. Le P. *François Valgrave*, autre Bénédictin, vint à l'appui de ſon confrere, & reprocha pareillement à *Naudé* de la mauvaiſe foi dans l'examen des manuſcrits & dans ſa Relation. Une ſimple querelle littéraire devint alors un procès criminel. *Naudé* fit préſenter une requête au Châtelet, pour faire ſaiſir & ſupprimer les exemplaires des livres de *Quatre-Maire* & de *Valgrave*. Les Bénédictins éluderent cette juridiction, & firent renvoyer la cauſe aux requêtes du Palais. Auſſi-tôt parurent de part & d'autre des *Factums*, qui rendirent les deux parties ridicules. Tous les gens de lettres s'intéreſſerent pour *Naudé*. Les chanoines réguliers intervinrent au procès; il traîna quelque temps en longueur. Enfin, après avoir été pour les avocats matiere à plaiſanterie, l'affaire fut terminée le 12 Février 1652. On ordonna que les paroles injurieuſes, reſpectivement employées, ſeroient ſupprimées; qu'il y auroit main-levée des exemplaires du livre de *Valgrave* qui avoient été ſaiſis; qu'on ne laiſſeroit plus imprimer le livre de l'*Imitation de Jeſus-Chriſt*, ſous le nom de *Jean Gerſen*, abbé de Verceil; mais ſous celui de *Thomas-à-Kemphis*... *Naudé*, appelé en France, fut bibliothécaire du cardinal *Mazarin*, qui lui donna deux petits bénéfices. La bibliotheque de cette éminence s'accrut ſous ſes mains de plus de 40 mille volumes. [*Voyez* MEIBONIUS.] La reine *Chriſtine* de Suede, inſtruite de ſon mérite, l'appela à ſa cour. *Naudé* s'y rendit; mais les témoignages d'eſtime & d'amitié dont cette princeſſe le combla, ne purent lui faire aimer un pays contraire à ſa ſanté: il mourut, en revenant, à Abbeville, le 29 Juillet 1653, à 53 ans. *Naudé* joignoit à des mœurs pures & à une vie réglée, beaucoup d'eſprit, de ſavoir & de jugement. Il étoit extrêmement vif, & ſa vivacité le jetoit quelquefois dans des ſingularités dangereuſes. Il parloit avec une liberté qui s'étendoit ſur les matieres de la religion, à laquelle il fut cependant, à ce qu'on aſſure, ſincérement attaché de cœur & d'eſprit. Ses principaux ouvrages ſont: I. *Apologie pour les grands Perſonnages faufſement ſoupçonnés de magie*, Paris, 1625, in-12, réimprimée en Hollande en 1712. Cet ouvrage montre combien l'auteur étoit ennemi des préjugés. II. *Avis pour dreſſer une bibliotheque*, 1644, in-8°; bons pour leur temps. III. *Addition à la vie de Louis XI*, in-8°, curieuſe. IV. *Bibliographia Politica*, traduite en françois par *Challine*: ouvrage ſavant, mais peu exact. V. *Syntagma de ſtudio liberali*, 1632, in-4°, aſſez bon. VI. *Syntagma de ſtudio militari*, à Rome, 1637, in-4°: ouvrage peu commun, & qui ne mérite guere de l'être. VII. *De antiquitate Scholæ Medicæ Pariſienſis*, 1628, Paris, in-8°. VIII. *Epiſtolæ*, *Carmina*, in-12, en 1667. IX. Les *Conſidérations politiques ſur les Coups d'Etat*, (production médiocre, écrite d'un ſtyle dur & incorrect,) furent imprimées à Paris ſous le nom de Rome, en 1639, in-4°. Cette édition eſt eſtimée. *Louis du May* en donna une en 1673, ſous le titre de *Science des Princes*, & y ajouta ſes réflexions. X. Quelques curieux recherchent ſon *Inſtruction à la France ſur la vérité de l'Hiſtoire des Freres de la Roſe-Croix*, Paris, 1623, in-8°. XI. *Jugement de tout ce qui a été imprimé contre le Cardinal Mazarin*, in-4°, 1650; connu auſſi ſous le titre de *Maſcurat* de *Naudé*.

(Voy. l'*art.* MIZAULD.) Comme ce livre fut ſupprimé dans ſa naiſſance, il eſt encore plus rare que le précédent. XII. *Avis à Noſſeigneurs du Parlement ſur la vente de la Bibliotheque du Cardinal Mazarin*, 1632, in-4°, peu commun. XIII. *Remiſe de la Bibliotheque entre les mains de M. Tubœuf*, in-4°, 1651, plus rare encore. XIV. *Le Marfore*, ou *Diſcours contre les libelles*, Paris, 1620, in-8°, ouvrage extrêmement rare. Le P. *Jacob*, Carme, a donné un recueil des éloges que les ſavans ont faits de *Naudé*, avec le catalogue de ſes ouvrages, Paris, 1659, in-4°. On a recueilli différens traits de la vie & des penſées de *Naudé*, ſous le titre de *Naudæana*, Paris, 1701, & Amſterdam, 1703, in-12, avec des additions.

II. NAUDÉ, (Philippe) né à Mets en 1654, de parens pauvres, ſe retira à Berlin après la révocation de l'édit de Nantes. Il fut reçu de la ſociété des Sciences en 1701, & attaché en 1704 à l'académie des Princes, comme profeſſeur de mathématiques. On a de lui une *Géométrie*, in-4°, en allemand, & quelques autres petites Pieces dans les *Miſcellanea* de la ſociété de Berlin. Il laiſſa auſſi beaucoup d'ouvrages de théologie, qui ſont plutôt d'un homme emporté par ſon zele, que d'un théologien éclairé. Ce ſavant mourut à Berlin en 1729, avec une réputation de probité & de vertu. Son fils aîné remplit ſa place avec diſtinction, & mourut en 1745. Il étoit habile mathématicien, & membre des ſociétés de Berlin & de Londres. On a de lui divers *Mémoires* dans les *Miſcellanea Berolinenſia*.

NAUGERIUS, *V.* NAVAGERO.

NAVIER, (Pierre-Touſſaint) médecin à Châlons-ſur-Marne, mort en 1779, ſe rendit célebre par la découverte de l'Ether-Nitreux, & des combinaiſons du Mercure avec le Fer, regardées avant lui comme impoſſibles. Il fut utile à ſa province par le zele avec lequel il ſoulagea les malades dans les campagnes, ſur-tout dans les maladies épidémiques. Il uniſſoit à une humanité active & éclairée, la modeſtie la plus vraie & le déſintéreſſement le plus noble. On a de lui : I. Une *Diſſertation ſur pluſieurs maladies populaires*. II. Des *Obſervations ſur l'amolliſſement des os*. III. Des *Obſervations ſur la Juſquiame*. IV. Des *Réflexions* ſur *le danger des Exhumations précipitées*, ſur *les abus des inhumations dans les Egliſes*, &c.

NAVIERES, (Charles de) poëte François, de Sedan, étoit Calviniſte, & gentilhomme ſervant du duc *de Bouillon*. Il fut tué à Paris en 1572, au maſſacre de la *Saint-Barthélemi*. *Colletet* croit qu'il y ſurvécut 40 ans. On a de lui, entre autres ouvrages, un poëme de *la Renommée*, Paris, 1571, in-8°; & une Tragédie intitulée *Philandre*.

NAVIUS ACTIUS, étoit un fameux augure chez les Romains. *Tarquin l'Ancien* voulant s'aſſurer de ſon habileté dans l'art de prédire, le fit venir, & lui demanda ſi ce qu'il avoit penſé pouvoit ſe faire. *Navius*, après avoir pris les auſpices, répondit que la choſe étoit poſſible. *Je veux*, reprit le Roi, *couper en deux cette pierre avec un raſoir*. L'augure l'aſſura que cela étoit facile; & prenant en même temps un raſoir, il la coupa par le milieu, comme *Tarquin* le déſiroit.

I. NAUPLIUS, roi de l'iſle d'Eubée ou Négrepont, & pere de *Palamede*. Son fils étant allé au ſiége de Troie, y fut lapidé par l'injuſtice d'*Ulyſſe*. *Nauplius* en fut indigné. Après la priſe de Troie, voyant la flotte des vainqueurs battue par une violente tempête,

il fit allumer des feux pendant la nuit ſur les côtes de la mer, vis-à-vis des endroits où étoient les plus dangereux écueils, contre leſquels la plupart de leurs vaiſſeaux vinrent échouer. *Nauplius* ayant appris qu'*Ulyſſe* & *Diomede* en étoient échappés, conçut tant de dépit, qu'il ſe précipita dans la mer.

II. NAUPLIUS, *V.* I. GERMAIN.

NAUSEA, (Fréderic) ſurnommé *Blancicampiamy*, évêque de Vienne en Autriche, fut élevé à cette place en 1541, par l'empereur *Charles-Quint*, qui voulut récompenſer ſes ſuccès dans la chaire & dans la controverſe. Ce prélat mourut à Trente durant la tenue du concile, en 1552. Ses mœurs étoient une regle vivante pour les évêques & pour le commun des fidelles. Nous avons de lui: I. Pluſieurs ouvrages en latin, contre les hérétiques. II. Quelques *Livres de Morale*, parmi leſquels on diſtingue ſon Traité de la Réſurrection, ſous ce titre: *De J. C. & omnium mortuorum Reſurrectione*, à Vienne, 1551, in-4°: ouvrage ſingulier, curieux & peu commun. III. Sept livres *Des choſes merveilleuſes*, Cologne, 1532, in-4°, figures. L'auteur y parle des monſtres, des prodiges, des cometes. Cet ouvrage eſt fort curieux, mais l'auteur paroît trop crédule. IV. *Abrégé de la Vie du Pape Pie II*, & de celle de l'empereur *Fréderic III.* V. Des *Poéſies* aſſez foibles. On a imprimé à Bâle en 1550, in-fol., un *Recueil de Lettres* écrites à ce ſavant ſur diverſes matieres. Ce recueil renferme auſſi un catalogue de ſes ouvrages.

NAUSICAÉ, fille d'*Alcinoüs*, roi des Phéaciens dans l'iſle de Corcyre, accueillit avec beaucoup de bonté *Ulyſſe*, qu'un naufrage avoit jeté ſur la côte de cette iſle. Elle lui fit donner des habits, & le ſervit auprès du roi ſon pere. Cette princeſſe tient un rang diſtingué dans l'*Odyſſée* d'*Homere*.

NAXERA, (Emmanuel de) Jéſuite de Tolede, mort vers 1680, âgé de 75 ans, ſe diſtingua dans ſa ſociété par ſes connoiſſances dans la théologie. Il a laiſſé des *Commentaires* ſur *Joſué*, les *Juges* & les *Rois*: des *Sermons pour le Carême*, in-4°, &c.

NEÆRA, nymphe qui fut aimée du *Soleil* dont elle eut deux filles, *Phaétuſe* & *Lampétie*.

NEANDER, (Michel) théologien Proteſtant, recteur d'Ilfeldt en Allemagne, mort en 1595, à 70 ans, fut auteur de divers ouvrages. I. *Erotemata Linguæ Græcæ*, in-8°. II. *Grammaire Hébraique*, in-8°. III. *Pindarica ariſtologia & ariſtologia Euripidis*, Bâle, 1556, in-8°. IV. *Gnomologia è Stobeo confecta*, in-8°. V. Des Editions de pluſieurs auteurs Grecs, &c. [*Voyez* le 30e vol. de *Niceron*]. Ce ſavant poſſédoit bien les langues.

Il ne faut pas le confondre avec *Jean* NEANDER, médecin de Brême, auteur d'un livre curieux & peu commun, intitulé: *Tabacologia*, à Leyde, 1622, in-4°; c'eſt une Deſcription du Tabac, avec des réflexions ſur l'uſage qu'on peut en faire dans la médecine. On a encore de lui: I. *Saſſafrologia*, 1627. II. *Syntagma*, *in quo Medicinæ laudes*, *natalitiæ*, *Sectæ*, &c. *depinguntur*, 1623... Il faut auſſi diſtinguer des précédens, *Michel* NEANDER, médecin & phyſicien d'Iene, mort en 1581, dont nous avons le *Synopſis menſurarum & ponderum*, à Bâle, 1555, in-4°. Cet ouvrage eſt ſavant.

NEARQUE, (*Nearchus*) l'un des capitaines d'*Alexandre le Grand*, qui l'envoya naviguer ſur l'Océan des Indes, avec *Oneſicrite*. En côtoyant les bords de la mer, depuis

l'embouchure de l'Indus, il parvint juſqu'à Harmuſia, aujourd'hui Ormus. *Alexandre* n'en étoit qu'à 5 journées. *Néarque* le joignit, & en fut récompenſé d'une maniere digne de ſes travaux. On a de lui la *Relation* de ſa navigation de l'embouchure de l'Indus à Babylone: elle eſt très-curieuſe.

NEBRISSENSIS, *Voyez* ANTOINE, n° XI.

NEBRUS, *Voy.* HIPPOCRATE.

NÉCESSITÉ, Divinité allégorique, fille de la *Fortune*, étoit adorée par toute la terre. Sa puiſſance étoit telle, que *Jupiter* lui-même étoit forcé de lui obéir. Perſonne n'avoit droit d'entrer dans ſon temple à Corinthe. On la repréſentoit toujours avec la *Fortune* ſa mere, ayant des mains de bronze, dans leſquelles elle tenoit de longues chevilles & de grands coins d'airain. *Horace* la peint énergiquement dans ces vers :

Te ſemper anteit ſæva Neceſſitas,
Clavos trabales & cuneos manu
Geſtans ahenâ, nec ſeverus
Uncus abeſt liquidumque plumbum.

La Déeſſe *Néméſis* étoit ſa fille.

I. NECHAO Ier, roi d'Egypte, commença à régner l'an 691 avant Jeſus-Chriſt, & fut tué 8 ans après, par *Sabacon*, roi Ethiopien. *Pſammitique* ſon fils lui ſuccéda, & fut pere de *Néchao II*, qui ſuit.

II. NECHAO II, roi d'Egypte, appelé *Pharaon Néchao* dans l'Ecriture, étoit fils de *Pſammitique*, auquel il ſuccéda au trône d'Egypte l'an 616 avant Jeſus-Chriſt. Ce prince, dès le commencement de ſon regne, entreprit de creuſer un canal depuis le Nil juſqu'au golfe d'Arabie; mais il fut obligé d'abandonner cet ouvrage, à cauſe du prodigieux nombre d'hommes qui y avoient péri. Il équipa pluſieurs flottes, qu'il envoya découvrir la Mer Rouge & la Mer Méditerranée. Ses vaiſſeaux parcoururent la Mer Auſtrale, & ayant paſſé juſqu'au détroit appelé Gibraltar, ils entrerent dans la Méditerranée, & revinrent en Egypte trois ans après leur départ. *Néchao*, jaloux de la gloire des Aſſyriens qui avoient envahi l'empire d'Aſſyrie, s'avança vers l'Euphrate pour les combattre. Comme il paſſoit ſur les terres de Juda, le pieux *Joſias*, qui étoit tributaire du roi de Babylone, vint avec ſon armée pour lui diſputer le paſſage. *Néchao*, qui n'avoit rien à démêler avec le roi de Juda, lui envoya dire que ſon deſſein étoit d'aller du côté de l'Euphrate, & qu'il le prioit de ne pas le forcer à le combattre. Mais *Joſias* n'eut aucun égard aux prieres de *Néchao*. Il lui livra bataille à Mageddo, ſur la frontiere de la tribu de Manaſsès, & il la perdit avec la vie. Le roi d'Egypte continua ſa route, acheva heureuſement ſon entrepriſe contre les Aſſyriens; mais il fut vaincu à ſon tour par *Nabuchodonoſor*, qui le reſſerra dans ſes anciennes limites. Il mourut l'an 600 avant J. C.

NECKAM, *Necquam* ou *Nikam*, (Alexandre) théologien Anglois, étudia à Paris, & voulut entrer dans l'abbaye de Saint-Albans; mais ayant reçu quelques mécontentemens de l'abbé, il ſe fit chanoine-régulier, & fut nommé à l'abbaye d'Exceſter. Il y mourut en 1227. On a de lui en latin: I. Des *Commentaires* ſur les Pſeaumes, les Proverbes, l'Eccléſiaſte, le Cantique des Cantiques & les Evangiles. II. Un Traité *De nominibus Uſtenſilium*; un autre *des Vertus*; un 3e *De naturis rerum*.

NECTAIRE, natif de Tarſe, d'une maiſon illuſtre, fut mis, à la place de *Saint Grégoire* de Nazianze, ſur le ſiége de Conſtantinople, par

les Peres assemblés dans cette ville en 381. Il n'étoit alors que catéchumene ; ainsi il fut évêque avant d'être Chrétien. L'empereur *Théodose* avoit demandé pour lui le trône épiscopal, & on ne put le lui refuser. Ce fut sous son épiscopat que la dignité de *Pénitencier* fut supprimée dans l'église de Constantinople. Une femme de qualité s'étant, par un ordre très-imprudent du Pénitencier, accusée d'avoir été corrompue par un diacre, la révélation de ce crime secret fut un sujet de scandale pour le peuple. *Nectaire* laissa alors la liberté à chacun de participer aux saints mysteres, selon le mouvement de sa conscience, sans avoir recours au prêtre pénitencier. La plupart des églises d'Orient suivirent l'exemple de l'église de Constantinople, & chacun fut libre de se choisir un confesseur. *Nectaire* mourut en 397. Il avoit de la naissance, & beaucoup de talent pour les affaires ; mais son savoir étoit fort borné, & sa vertu n'avoit pas ce degré de supériorité qu'on est en droit d'exiger d'un évêque.

NÉE de LA ROCHELLE, (Jean-Baptiste) avocat, subdélégué de l'intendant d'Orléans à Clameci sa patrie, mourut en 1772, à 80 ans. On a de lui : I. Quelques Romans dont on ne parle guere, tels que le *Maréchal de Boucicaut*, la *Duchesse de Capoue*. II. Un *Commentaire sur la Coutume d'Auxerre* ; ouvrage plus estimé que ses autres productions.

NÉEDHAM, (Jean Tuberville) Chanoine de Soignies, d'une famille angloise, mourut en 1781, à Bruxelles, où il étoit recteur de l'académie des sciences & belles-lettres. Il s'est fait un nom distingué par des connoissances étendues & variées, sur-tout dans la physique & l'histoire naturelle. Des observations pénibles sur des objets presque inaccessibles aux yeux comme à l'intelligence de l'homme, l'ont fait regarder comme un des plus laborieux coopérateurs de M. *de Buffon*, & ont préparé le système sur la génération des êtres vivans, publié par le Pline françois. Quoique ses expériences sur les animaux microscopiques n'aient pas eu le succès qu'il leur a supposé, elles ne méritent pas le mépris que *Voltaire* leur a prodigué. *Needham*, malgré l'abus que des hommes superficiels pourroient faire de quelques-unes de ses hypothèses, étoit inébranlable dans les bons principes, & son attachement au Christianisme étoit vif & sincere. Il avoit plus de science qu'il n'avoit de talent de la faire paroître. Soit modestie, soit éloignement naturel du bruit & de l'éclat si chers à la médiocrité, soit difficulté de s'énoncer dans une langue étrangere, ou je ne sais quelle opposition qui se trouve quelquefois entre la multitude & la précision des idées ; l'estimable académicien parlant ou écrivant, paroissoit presque toujours au-dessous de ce qu'il étoit en effet. On a de lui : I. Diverses Observations insérées dans l'Histoire naturelle de M. *de Buffon*. II. *Nouvelles Recherches sur les découvertes microscopiques & la génération des corps organisés*.

NÉEL, (Louis-Balthazar) né à Rouen, mort en 1754, est auteur de : I. *Voyage de Paris à Saint-Cloud par mer & par terre*, 1751, in-12. II. *Histoire du Maréchal de Saxe*, 1752, 3 vol. in-12. III. *Histoire de* Louis *Duc d'Orléans*, mort en 1752. IV. Et de plusieurs *Pieces de vers* sur différens sujets. Son style est quelquefois gêné, & sa poésie foible ; on y trouve cependant quelques bons vers.

NÉELS, (Nicolas) *Néelsius*, Do-

minicain du Brabant, docteur en théologie, enſeigna cette ſcience avec réputation dans l'univerſité de Douai, & fut provincial de ſon ordre. On a de lui, en latin, de ſavans *Commentaires* ſur la Geneſe, le Cantique des Cantiques, les Epîtres de *S. Paul* & l'Apocalypſe. Il mourut en 1604.

NÉERCASSEL, (Jean de) né à Gorkum en 1623, entra dans la congrégation de l'Oratoire à Paris. Après avoir profeſſé avec ſuccès la philoſophie & la théologie dans cette congrégation, il devint archidiacre d'Utrecht & provicaire apoſtolique. Le chapitre de cette ville ayant perdu ſon archevêque, donna cette place à *Néercaſſel*. Le pape *Alexandre VII* avoit voulu faire élire l'abbé *Catz*, doyen du chapitre de Harlem. Les deux compétiteurs, amis l'un & l'autre de la paix, convinrent que *Catz* gouverneroit le dioceſe de Harlem ſous le titre d'*Archevêque de Philippes*, & *Néercaſſel* celui d'Utrecht, ſous le titre d'*Evêque de Caſtorie*. Le nonce du pape approuva cet accord, & après la mort de *Catz*, *Néercaſſel* fut le ſeul évêque de tous les Catholiques de Hollande, dont le nombre étoit, dit-on, de plus de 400,000. L'évêque de Caſtorie ne s'occupa, pendant toute ſa vie, que du bonheur & du ſalut de ſes ouailles. Il mourut le 8 Juin 1686, à 60 ans, des fatigues qu'il eſſuya en viſitant ſon dioceſe. On a de lui trois Traités latins: le 1er ſur la *Lecture de l'Ecriture-Sainte*; le ſecond ſur le *Culte des Saints & de la Sainte Vierge*; & le 3e intitulé: *L'Amour pénitent*. C'eſt un *Traité de l'amour de Dieu dans le Sacrement de Pénitence*. La meilleure édition de l'*Amor pœnitens*, eſt celle de 1684, 2 vol. in-12. Il parut en françois, en 1740, en 3 vol. in-12. Les deux autres Traités ont été traduits en françois par *le Roy*, abbé de Haute-Fontaine. Ils ſont excellens, à quelques endroits près, où *Néercaſſel* paroît favorable aux erreurs de *Janſenius*. L'*Amor pœnitens* fut cenſuré par *Alexandre VIII*, & défendu par un décret de la ſacrée congrégation. *Innocent XI*, à qui il avoit été déféré, ne voulut jamais le condamner; mais ce qu'on a fait dire là-deſſus à ce pape: *Il libro è buono, è l'autore è un ſanto*, eſt une fable, ſuivant un auteur Jéſuite. Que ce pontife ait donné ou non cet éloge à l'auteur & à l'ouvrage, il n'en eſt pas moins vrai que l'un & l'autre le méritoient à certains égards.

NÉESSEN, (Laurent) natif de Brabant, chanoine de la cathédrale de Malines, fut préſident du ſéminaire de cette ville. Il augmenta conſidérablement les revenus de ce ſéminaire, à condition qu'on n'y nommeroit pour profeſſeurs que des clercs ſéculiers. Il mourut en 1679. On a de lui une *Théologie* en latin; Lille, 1693, 2 vol. in-fol. Le dogme n'y eſt pas traité avec beaucoupe d'étendue; la morale y occupa plus de place, & l'auteur n'eſt pas relâché.

NEGRO *ou* NEGRI BASSANESE, (François) ainſi ſurnommé de Baſſano ſa patrie, petite ville des états de Veniſe dans le Vicentin, mourut à Chiavene, chez les Griſons, où il étoit maître d'école. On a de lui une Tragédie allégorique, en proſe, intitulée: *Il libero Arbitrio*, imprimée en 1546, in-4°; & en 1550, in-8°. L'auteur, qu'on prétend avoir été diſciple du vieux *Socin*, y combat pluſieurs dogmes de l'Egliſe Romaine, & ſe répand en invectives contre ſes miniſtres. *Jean de la Caſa*, qui, en qualité de nonce à Veniſe, avoit inſtruit le procès de *Paul Vergerio*, évêque

de Capo-d'Iſtria ; *Stella*, qui avoit remplacé cet évêque apoſtat, & *Jérôme Muzio* qui écrivoit contre lui, y ſont fort maltraités. C'eſt ce qui a fait croire à quelques-uns que *Vergerio* lui-même pourroit bien être l'auteur de cette piece, fort recherchée des curieux, de l'édition de 1550, qui eſt rare ; de même que la traduction françoiſe, imprimée à Geneve en 1558, in-8°, ſous le titre de *Tragédie du roi Franc-Arbitre*. On a encore de Negro : *De Fanni Faventini ac Domini Baſſanenſis morte*., in-8°, 1550.

NÉHÉMIE, pieux & ſavant Juif, s'acquit la faveur d'*Artaxercès Longue-main*, roi de Perſe, dont il étoit échanſon, & obtint de ce prince la permiſſion de rebâtir Jéruſalem. Les ennemis des Juifs mirent tout en œuvre pour s'y oppoſer : (*Voyez* SEMBIAS.) Ils vinrent en armes à deſſein de les ſurprendre dans le travail ; mais *Néhémie* ayant fait amener une partie de ſes gens, les rangea par troupes derriere la muraille. Ils bâtiſſoient d'une main, & ſe défendoient de l'autre. Tous les efforts des ennemis de *Néhémie* ne purent ralentir l'ardeur de ce généreux chef. Enfin, après un travail aſſidu de 52 jours, les murs de Jéruſalem furent achevés, l'an 454 avant Jeſus-Chriſt. On ſe prépara à en faire la dédicace avec ſolennité. *Néhémie* ſépara les prêtres, les lévites & les princes du peuple en deux bandes. L'une marchoit du côté du midi, & l'autre du côté du ſeptentrion ſur les murs. Elles ſe rencontrerent dans le Temple, où l'on immola de grandes victimes avec des tranſports de joie. Il établit enſuite un ordre pour la garde & la ſûreté de la ville. Il voulut que les principaux de la nation, & la dixieme partie du peuple de Juda, y fixaſſent leur demeure. Il s'appliqua à corriger les abus qui s'étoient gliſſés dans le gouvernement, & il réuſſit ſur-tout à faire rompre les mariages contractés avec des femmes idolâtres. Après avoir rétabli le bon ordre, il voulut le perpétuer, en engageant les principaux de la nation à renouveler ſolennellement l'alliance avec le Seigneur. La cérémonie s'en fit dans le Temple : on en dreſſa un acte, qui fut ſigné des premiers du peuple & des prêtres ; & tout le reſte donna parole avec ſerment, qu'il ſeroit fidelle à l'obſerver. L'état des Juifs fut alors une eſpece d'Ariſtocratie dépendante de la Monarchie des Perſes ou des Grecs. Les Souverains Prêtres joignoient au ſacerdoce l'adminiſtration civile, mais ils ne l'exerçoient que du conſentement du peuple, & autant que les Rois dominans vouloient bien le ſouffrir. Cette forme de gouvernement dura juſqu'au temps des Macchabées, qui, ayant ſecoué le joug des Rois étrangers, prirent le titre de Princes Juifs, & réunirent la ſouveraine Sacrificature avec l'autorité ſuprême. *Néhémie* retourna enfin à la cour d'*Artaxercès*, où ayant demeuré quelques années, il obtint, par ſes inſtantes prieres, la permiſſion de revenir à Jéruſalem. A ſon arrivée il trouva que, pendant ſon abſence, il s'étoit gliſſé pluſieurs abus, qu'il travailla à corriger. Après avoir gouverné le peuple Juif pendant environ 30 ans, il mourut en paix vers l'an 430, avant Jeſus-Chriſt. *Néhémie* paſſe pour être auteur du ſecond livre d'*Eſdras* qui commence ainſi : *Ce ſont ici les paroles de Néhémie*. L'auteur y parle preſque toujours en premiére perſonne. Cependant, en le liſant avec réflexion, on y remarque diverſes

choſes qui n'ont pu avoir été écrites par *Néhémie*... C'eſt du temps de *Néhémie* que fut trouvé le feu ſacré que les prêtres, avant la captivité de Babylone, avoient caché dans le fond d'un puits qui étoit à ſec. Ceux que ce ſaint homme envoya pour en faire la recherche, ne rapporterent qu'une eau épaiſſe, qu'il fit répandre ſur l'autel. Le bois qui en avoit été arroſé, s'alluma auſſi-tôt que le Soleil vint à paroître; ce qui remplit d'admiration tous ceux qui étoient préſens. Ce miracle étant venu à la connoiſſance du roi de Perſe, ce prince fit fermer de murailles le lieu où le feu avoit été caché, & accorda aux prêtres de grands priviléges.

NEKAM, *Voyez* NECKAM.

NELDELIUS, (Jean) philoſophe Péripatéticien de Glogaw en Siléſie, profeſſa la logique & la morale à Leipzig, où il mourut en 1612, âgé de 58 ans. Il a laiſſé ſur *Ariſtote* un ouvrage intitulé: *Inſtitutio de uſu organi Ariſtotelici in diſciplinis omnibus*, in-8°: livre aujourd'hui inutile.

NELÉE, fils de *Neptune* & de la nymphe *Tyro*, ayant été chaſſé de la Theſſalie par ſon frere *Pélias*, alla ſe réfugier à Lacédémone, où il épouſa *Chloris*, dont il eut 12 enfans. *Hercule* le maſſacra avec eux excepté *Néſtor*, pour lui avoir refuſé le paſſage en allant en Eſpagne. *Voy.* MELAMPUS & MÉDON.

NELLER, (Georgé-Chriſtophe) chanoine de Saint-Siméon à Treves, conſeiller intime du prince-électeur, docteur en droit, étoit né à Auba Ganerbial dans la Franconie, le 23 Novembre 1709, & mourut à Treves le 31 Octobre 1783. Il excelloit dans la connoiſſance des monumens antiques & des médailles dont il avoit une belle collection, & s'eſt fait un nom diſtingué par une multitude de diſſertations ſavantes qu'il a données au public. I. *Diſſertatio de Decretis Baſileenſibus.* II. *De Primate Sanctæ Eccleſiæ Trevirenſis.* III. *Hermenia inauguralis in magni Balduini Trevirenſis documentum anecdotum.* Il ſoutient, dans ces deux diſſertations, que la primatie d'Allemagne appartient à l'égliſe de Treves. IV. *De Genuina idea & ſignis parochialitatis primitivæ, ejuſque principio, incorporatione, ex chartis Trevirenſibus confiſta*, 1752. V. *De Juribus parochi primitivi*, 1752. VI. *De Sacro electionis proceſſu*, 1756. VII. *Diſſertatio de varietate reſidentiarum canonicalium*, 1759. VIII. *De Statu reſignantium ad favorem apud Germanos*, 1765. IX. *Exercitium juridicum hiſtorico-chronologicum de Sancto Henrico imperatore, Bambergenſis epiſcopatûs fundatore*, 1771, qui fut ſuivi de deux Apologies en 1772 & 1773. X. *Collectio methodica SS. Canonum.* XI. Pluſieurs Diſſertations ſur les monnoies: *De ſolido fictо*, 1759; *De ſolido ſpeciei argenteæ*, 1759; *De moneta rotata*, 1760; *De Groſſo Turonenſi & Trevirenſi*, 1760, &c. On trouve une de ſes diſſertations ſur Jean XII, pape, à l'*Index* de Rome, 25 Mai 1767. On ne peut pas ſe diſſimuler que cet homme ſavant n'ait eu quelques penchans pour les idées ſyſtématiques & paradoxales.

NELSON, (Robert) gentilhomme de Londres, voyagea beaucoup & ſe fit eſtimer par ſa probité & par ſon mérite. On a de lui en anglois, pluſieurs ouvrages de piété. Il vivoit dans le dernier ſiecle. *Voy.* l'art. BULL.

NEMBROD, fils de *Chus*, petit-fils de *Cham*, commença le premier à uſurper la puiſſance ſouveraine ſur les autres hommes. L'Ecriture dit de lui que c'étoit

un puiſſant chaſſeur ; c'eſt-à-dire, qu'il fut le plus hardi, le plus adroit & le plus infatigable de tous les hommes dans ce dangereux exercice. Il s'adonna d'abord à la chaſſe des bêtes farouches, avec une troupe de jeunes gens fort hardis, qu'il endurcit au travail, & qu'il accoutuma à manier les armes avec adreſſe. La Tour de Babel, dont il avoit été ſans doute un des entrepreneurs, lui ſervit de citadelle. Il environna ce lieu de murailles, & en fit une ville appelée Babylone, qui fut le ſiége de ſon empire. A meſure qu'il étendoit ſes conquêtes, il bâtit d'autres villes, dont la plus conſidérable fut Ninive ſur le Tigre. Son regne fut de 65 ans. Il fut plus doux que ſon ambition ne ſembloit le promettre. Ses ſujets lui éleverent des autels après ſa mort.

NEMÉE, fille de *Jupiter* & de la *Lune*, donna ſon nom à une contrée de l'Elide, où il y avoit une vaſte forêt, fameuſe par le terrible lion qu'*Hercule* étouffa en faveur de *Molorchus*. On y célébroit des jeux en l'honneur de ce demi-Dieu.

I. NEMESIEN, (S.) & ſes collegues, évêques, confeſſeurs & martyrs en Afrique durant la perſécution de *Valérien*, l'an 257 de Jeſus-Chriſt. *S. Cyprien* fait un grand éloge des vertus & de la conſtance de ces illuſtres martyrs.

II. NEMESIEN, mauvais poëte Latin dans le IIIe ſiecle, dont il nous reſte deux fragmens d'un Poëme intitulé : *Ixeutique*, ou *De la Chaſſe à la glu*, dans les *Poëtæ rei Venaticæ*, Leyde, 1728, in-4°; & dans *Poëtæ Latini minores*, Leyde, 1731, 2 vol. in-4°.

III. NEMESIEN, (*Aurelius-Olympius-Nemeſianus*) poëte Latin natif de Carthage, vivoit vers l'an 281, ſous l'empire de *Numérien*, qui voulut bien entrer en concurrence avec lui pour le prix de la poéſie. On ne ſait rien de particulier ſur ſa vie, ſinon qu'il avoit les qualités du cœur jointes à celles de l'eſprit. Il nous reſte de lui des fragmens d'un Poëme intitulé, *Cynegitica*, ſive *De Venatione*, adreſſé à *Carin* & à *Numérien*, après la mort de leur pere *Carus*. Mais il eſt plus connu par IV *Eglogues*, qui ne ſont pas à mépriſer. Le deſſein en eſt aſſez régulier, les idées fines, & les vers ne manquent ni de tour ni d'élégance. Du temps de *Charlemagne*, elles étoient au nombre des ouvrages claſſiques. Nous en avons une traduction en françois par *Mairault*, dont la fidélité, l'exactitude, la préciſion & l'élégance ont mérité les éloges des gens de goût. Elle parut en 1744, in-12, enrichie de notes qui offrent de la mythologie, des traits d'hiſtoire, une érudition variée, & beaucoup de critique. Les écrits de *Néméſien* ont été imprimés avec ceux de *Calpurnius* & de *Gratius*, dans les *Poëtæ rei Venaticæ*; Leyde, 1728, in-4°.

NEMESIS, *ou* ADRASTÉE, Déeſſe de la Vengeance, fille de *Jupiter* & de la *Néceſſité*, châtioit les méchans & ceux qui abuſoient des préſens de la *Fortune*. On la repréſentoit toujours avec des ailes, armée de flambeaux & de ſerpens, & ayant ſur ſa tête une couronne rehauſſée d'une corne de cerf. Elle avoit à Rome un Temple ſur le Capitole ; & un autre fort célebre à Rhamnus, d'où lui vint le nom de *Rhamnuſie*.

NEMESIUS, philoſophe Chrétien, évêque d'Emeſe, lieu de ſa naiſſance dans la Phénicie, vivoit ſur la fin du IVe ſiecle, ou au commencement du Ve. Il nous

reſte de lui un livre *De la nature de l'Homme*, qui ſe trouve en grec & en latin dans la Bibliotheque des Peres... *Nemeſius* y combat avec force la fatalité des Stoïciens & les erreurs des Manichéens ; mais il y ſoutient l'opinion de la préexiſtence des ames. On lui attribue (dans l'édition de ſon livre, faite à Oxford, 1671, in-8°.) des découvertes conſidérables ſur la qualité & l'uſage de la bile. On y dit même qu'il connoiſſoit la circulation du ſang. Ses mœurs honoroient la philoſophie & la religion.

NEMORARIUS, (Jourdan) mathématicien du XIIIe ſiecle. On a de lui : I. Une *Arithmétique* en dix livres, commentée par *Jacques le Febvre* d'Etaples, & publiée à Paris en 1496. II. *De Ponderibus Propoſitiones XIII*, Nuremberg, 1533.

I. NEMOURS, (Jacques d'ARMAGNAC, duc de (petit-fils de *Bernard d'Armagnac*, connétable de France, commença à ſervir dans un temps où le royaume étoit déchiré par les factions. Son caractere inquiet & remuant ne lui permit pas de reſter tranquille au milieu de ces orages. Malgré ſes ſermens réitérés d'être fidelle au roi, il ſe laiſſa entraîner dans les conjurations que le duc *de Guienne* & le comte *d'Armagnac* formerent contre *Louis XI*; le premier ayant péri par le poiſon, & l'autre ayant été maſſacré, il n'en devint pas plus ſage. Les ducs *de Bretagne* & *de Bourgogne*, qui cherchoient à perpétuer les troubles de l'état, en appelant les Anglois en France, l'engagerent dans leur parti. *Louis*, inſtruit de la trame de *Nemours*, donna ordre de le ſaiſir. Il fut arrêté à Carlat, amené à Paris & renfermé à la Baſtille. Ni ſa haute naiſſance, ni ſon alliance avec le roi, dont il étoit proche parent par ſa femme, ne purent le ſouſtraire au châtiment qu'il méritoit. Condamné comme criminel de leſe-majeſté par le parlement, il eut la tête tranchée en 1477. Le roi, par un raffinement de cruauté, fit placer les malheureux enfans de cet infortuné ſous l'échafaud, afin que le ſang de leur pere ruiſſelât ſur leur tête : trait horrible, & plus digne d'un chef de Cannibales, que du roi d'un peuple policé, & ſur-tout d'un monarque François.

II. NEMOURS, (Jacques DE SAVOIE, duc de) fils de *Philippe de Savoie*, duc de Nemours, & de *Charlotte d'Orléans Longueville*, né à l'abbaye de Vauluiſant en Champagne l'an 1531, ſignala ſon courage ſous *Henri II.* Après avoir ſervi avec éclat en Piémont & en Italie, il fut fait colonel-général de la cavalerie. Il réduiſit le Dauphiné, défit par deux fois le baron *des Adrets*, le ramena dans le parti du roi, contribua à ſauver *Charles IX* à Meaux où les rebelles étoient près de l'inveſtir, ſe trouva à la bataille de Saint-Denys, s'oppoſa au duc *de Deux-Ponts* en 1569, & mourut à Annecy en 1585. Ce prince étoit auſſi recommandable par les qualités du cœur & par ſa générosité, que par ſon eſprit & ſon ſavoir. Il parloit diverſes langues, écrivoit dans la ſienne avec beaucoup de facilité en vers & en proſe, & joignoit à tous ces avantages les agrémens de la figure. Il avoit de *Françoiſe de Rohan de la Garnache* (*Voy.* GARNACHE.) un fils qui fut déclaré illégitime par arrêt du parlement en 1566. Il ſe maria depuis à *Anne d'Eſt*. Sa poſtérité maſculine s'eſt éteinte dans *Henri* duc *de Nemours*, mort en 1659.

III. NEMOURS, *Voy.* GASTON duc de... n°. II.

IV. NEMOURS, (Henri DE SAVOIE, duc de) prit ce titre après la mort de *Charles-Amédée* ſon frere aîné, tué en duel l'an 1652 par le duc *de Beaufort*, dont il avoit épouſé la ſœur *Eliſabeth de Vendôme*. Il fut attaché au parti des Princes pendant la guerre de la *Fronde*, & la jalouſie du commandement le brouilla avec le duc *de Beaufort*. Il laiſſa deux filles : l'une, mariée au duc de Savoie, & l'autre, qui épouſa ſucceſſivement les rois de Portugal *Alfonſe* & *Pierre*... Le duc *Henri* n'eut point d'enfans, & mourut l'an 1659. Sa veuve, *Marie d'Orléans-Longueville*, lui ſurvécut long-temps : elle eſt l'objet de l'art. ſuivant.

V. NEMOURS, (Marie D'ORLÉANS) fille du duc *de Longueville*, ducheſſe *de Nemours* par ſon mariage avec *Henri de Savoie*, & ſouveraine de Neuf-châtel en Suiſſe, née en 1625, & morte en 1707, à 82 ans, a laiſſé des *Mémoires* écrits avec fidélité & d'un ſtyle très-léger. Elle y fait des portraits pleins de fineſſe, de vérité & d'eſprit, des principaux auteurs des troubles de la *Fronde*, dont elle décrit l'hiſtoire. Il y a pluſieurs particularités intéreſſantes ſur ces temps orageux. Ces *Mémoires* ont été imprimés à Paris ſéparément, in-12. On les a joints enſuite à ceux de *Joly*, dans une édition d'Amſterdam.

NENIE, Déeſſe des funérailles. On donnoit auſſi ce nom aux chants funebres, dont on attribue l'invention à *Linus*. Comme ces chants étoient ordinairement vides de ſens, on en prit occaſion d'appeler *Neniæ* les mauvais vers & les chanſons vaines & puériles.

NÉOBULE, fille de *Lycambe*, citoyen de Thebes, que ſon pere avoit promiſe au poëte *Archiloque*, auquel il manqua de parole. Le poëte indigné de cette perfidie, fit contre lui des vers iambes ſi piquans, qu'il ſe pendit de déſeſpoir.

NÉOPTOLÊME, *Voyez* PYRRHUS, n° I.

NEPER, (Jean) gentilhomme Ecoſſois, & baron de Merchiſton, ſe rendit très-habile dans les mathématiques, & inventa les Logarithmes. On a de lui divers ouvrages eſtimés, parmi leſquels on diſtingue : I. *Arithmetica Logarithmica*, 1628, in-fol. ; ouvrage rare & important. II. *Logarithmorum deſcriptio*, in-4°. Il vivoit au commencement du XVIIe ſiecle.

NEPHTHALI, 6e fils de *Jacob*, qu'il eut de *Bala*, ſervante de *Rachel*. Nous ne ſavons aucune particularité de la vie de *Nephthali* : il eut quatre fils, *Jaziel*, *Guni*, *Jezer* & *Sallem*, & mourut en Egypte âgé de 132 ans. La bénédiction que *Jacob* lui donna en mourant, eſt diverſement interprétée ; mais il ſemble que l'explication la plus naturelle, eſt celle qui rend les termes de l'original de cette maniere : *Nephthali eſt comme un tronc d'arbre qui pouſſe des branches nouvelles, & dont les rejetons ſont beaux.* Les verſions grecques, chaldéennes & arabes ſont conformes à cette interprétation, qui d'ailleurs eſt juſtifiée par l'Hiſtoire. Car aucune tribu ne multiplia auſſi prodigieuſement que celle de *Nephthali*, qui n'avoit que quatre fils lorſqu'il entra en Egypte, leſquels, en moins de deux cens vingt ans, produiſirent environ 53000 hommes portant les armes.

NEPOMUCÈNE, *ou* de NEPOMUCK, (Saint-Jean) chanoine de Prague, confeſſeur & martyr, naquit à Nepomuck en Bohême vers 1320. Il entra dans l'état eccléſiaſ-

tique, & il auroit pu en obtenir les plus hautes dignités, ſi la grande idée qu'il avoit de l'épiſcopat ne lui eût fait refuſer juſqu'a trois évêchés. Il accepta ſeulement la place de confeſſeur de la reine *Jeanne*, femme de *Wenceſlas*. Des courtiſans accuſerent cette princeſſe d'avoir un commerce illégitime avec un ſeigneur de la cour. *Wenceſlas*, trop crédule, fit venir *Népomucene*, & voulut l'obliger de révéler la confeſſion de la reine. Le refus l'irrita; il fit jeter le Saint dans une priſon, avec des entraves aux pieds. *Wenceſlas* revenu à lui-même, rendit le Saint à ſes fonctions; mais ſa fureur s'étant ranimée, & n'ayant pu arracher les ſecrets inviolables de *Nepomucene*, il le fit jeter dans le Moldaw l'an 1383. Ce Saint avoit été honoré comme martyr en Bohême depuis ſa mort: mais pour rendre ſon culte plus authentique & plus univerſel, l'empereur *Charles VI* ſollicita ſa canoniſation, & l'obtint l'an 1729. On a inſtitué une *Confrérie* ſous ſon nom, *pour demander le bon uſage de la langue.* On le regarde comme le patron de la réputation & de l'honneur, & on réclame ſon interceſſion contre les calomniateurs & les détracteurs. Sa *Vie* a été écrite en latin par le Pere *Balbin* Jéſuite, & publiée avec des remarques par le Pere *Papebrock*. Le Pere *de Marne*, Jéſuite, l'a publiée en françois.

I. NEPOS, (*Cornelius*) hiſtorien Latin, natif d'Hoſtilie près de Véronne, floriſſoit du temps de l'empereur *Auguſte*. Il étoit ami de *Cicéron* & d'*Atticus*, qui chériſſoient en lui un eſprit délicat & un caractere enjoué. De tous les ouvrages dont il avoit enrichi la littérature, il ne nous reſte que les *VIES des plus illuſtres Capitaines Grecs & Romains*. On les a longtemps attribués à *Æmilius Probus*; qui les publia (dit-on) ſous ſon nom, pour s'inſinuer dans les bonnes graces de *Théodoſe*. Cet ouvrage eſt écrit avec cette préciſion, cette élégance, cette délicateſſe, qui faiſoient le caractere des écrivains du ſiecle d'*Auguſte*. L'auteur ſeme de fleurs ſes récits, mais ſans profuſion. Il ſait donner aux plus ſimples un coloris agréable. Tout y eſt rangé dans un ordre clair & net. Les réflexions n'y ſont pas prodiguées; mais celles qu'on y trouve ſont vives, brillantes, neuves, & reſpirent la vertu. Nous avons une traduction prolixe & froide de *Cornelius Nepos*, par le Pere *le Gras* de l'Oratoire, qui l'a enrichie de notes utiles; & une autre par M. l'abbé *Vallart*, publiée en 1759, in-12. Les meilleures éditions de cet hiſtorien ſont: I. Celle *ad uſum Delphini*, à Paris, *Léonard*, 1674, in-4°, donnée par *Courtin*. II. Celle de *Cuick*, in-8°, 1542, à Utrecht. III. Celle dite *Variorum*, in-8°, Leyde, 1734. *Couſtelier* en a publié une édition en 1745, in-12. Elle eſt décorée des têtes des capitaines, gravées d'après les médailles & les anciens monumens. M. *Philippe* la dirigea.

II. NEPOS, (*Flavius-Julius*) né dans la Dalmatie, du général *Népotien* & d'une ſœur du patrice *Marcellin*, étoit digne de régner. L'empereur *Léon I*, qui lui avoit fait épouſer une niece de ſa femme, le nomma empereur d'Occident en 474, à la place de *Glycere*: (*Voyez* ce mot.) Il marcha à Rome avec une armée, & s'aſſura le ſceptre par ſa valeur. *Euric*, roi des Viſigoths, lui ayant déclaré la guerre, il lui céda l'Auvergne en 475, pour conclure la paix, & pour laiſſer reſpirer ſes peuples accablés par une longue ſuite de guerres & de malheurs. La révolte du général

Oſt troubla cette paix. Ce tyran obligea *Nepos* de quitter Ravenne, où il avoit établi le ſiége de ſon empire. Il ſe retira dans une de ſes maiſons, près de Salone en Dalmatie; & après y avoir langui près de quatre ans, il y fut aſſaſſiné en 480 par deux courtiſans, que *Glycere* avoit, dit-on, ſubornés. *Julius Nepos* avoit de la vertu, de l'humanité, & il auroit pu rétablir l'empire d'Occident; mais la providence avoit décidé ſa deſtruction, & elle étoit prochaine.

NEPOTIEN, (*Flavius-Popilius-Nepotianus*) fils d'*Eutropie* ſœur de l'empereur *Conſtantin*, prétendit à l'empire après la mort de l'empereur *Conſtant* ſon couſin. Il ſe fit couronner à Rome le 3 Juin 350, dans le temps que *Magnence* uſurpoit la puiſſance impériale dans les Gaules. *Népotien* ne porta le ſceptre qu'environ un mois. *Anicet*, préfet du prétoire de *Magnence*, lui ôta le trône & la vie. Sa mere, & tous ceux qui avoient favoriſé ſon parti, furent mis à mort. *Népotien* n'avoit pas reçu de la nature un génie propre à ſeconder ſon ambition. Il étoit d'ailleurs cruel & inhumain; &, au lieu de gagner le cœur des Romains par des bienfaits, il les irrita par des proſcriptions & des meurtres.

NEPTUNE, fils de *Saturne* & de *Rhée*. Lorſqu'il partagea avec ſes freres, *Jupiter* & *Pluton*, la ſucceſſion de *Saturne* qui avoit été chaſſé du ciel, l'empire des eaux lui échut, & il fut nommé le Dieu de la mer. *Rhée* l'avoit ſauvé de la fureur de ſon pere, comme elle en avoit garanti *Jupiter*, & l'avoit donné à des bergers pour l'élever. *Neptune* épouſa *Amphitrite*, eut pluſieurs concubines, & fut chaſſé du Ciel avec *Apollon*, pour avoir voulu conſpirer contre *Jupiter*. Ils allerent enſemble aider *Laomédon* à relever les murailles de Troye, & il punit ce roi pour lui avoir refuſé ſon ſalaire, en ſuſcitant un monſtre marin qui déſoloit tout le rivage. Il fit ſortir des entrailles de la terre le premier cheval, l'occaſion de ſa querelle avec *Pallas*, pour ſavoir à qui il appartiendroit de donner un nom à la ville d'Athenes: c'eſt pour cela qu'on lui donnoit le ſoin des chevaux & des chars, & que ſes fêtes ſe célébroient par des jeux équeſtres. Il exerçoit un empire ſouverain ſur toutes les mers, & préſidoit à tous les combats qui ſe livroient dans l'étendue de ſes domaines. On le repréſente ordinairement ſur un char en forme de coquille, traîné par des chevaux marins, tenant à ſa main un trident. *Neptune* a eu pluſieurs ſurnoms. Il étoit honoré à *Athenes* ſous le nom d'*Aſphalée*, parce qu'il procuroit la ſureté à ceux qui étoit ſur mer. On l'appeloit *Confus*, à cauſe des bons avis qu'il donnoit; *Equeſter* ou *Hippius*, parce qu'il fut le premier qui trouva l'art de dompter les chevaux; *Natalitius*, parce qu'il préſidoit, dit-on, à la naiſſance des hommes; *ſecond Jupiter*, à cauſe du rang qu'il tenoit parmi les Dieux; enfin les Philiſtins l'honnoroient ſous le nom de *Dagon*.

NEPVEU, (François) né à Saint-Malo en 1639, embraſſa l'inſtitut des Jéſuites en 1654. Il profeſſa les humanités & la rhétorique durant ſix ans, & la philoſophie l'eſpace de huit. Il étoit à la tête du collége de Rennes, lorſqu'il mourut; mais on ne dit point en quelle année. Tous les ouvrages du Pere *Nepveu* ont la piété pour objet; & l'auteur y joint la pureté du ſtyle à la ſolidité de la morale. Tels ſont: I. *De la connoiſſance & de l'amour de Notre-Seigneur* JESUS-CHRIST, à Nantés, 1681, in-12; réimprimé pluſieurs fois. II. *Mé-*

thode d'Oraiſon, in-12, Paris, 1691 & 1698. Le Pere *Segneri* a traduit cet ouvrage en italien. III. *Exercices intérieurs pour honorer les Myſteres de Notre-Seigneur* JESUS-CHRIST, Paris, 1691, in-12. IV. *Retraite ſelon l'eſprit & la méthode de Saint Ignace*, Paris, 1687, in-12., & encore en 1716. Cet ouvrage a été traduit en latin, & imprimé à Ingolſtadt en 1707, in-8°. V. *La Maniere de ſe préparer à la Mort*, Paris, 1693, in-12; en italien, Veniſe, 1715, in-12. VI. *Penſées & Réflexions Chrétiennes pour tous les jours de l'année*, Paris, 1699, in-12, 4 vol. Cet ouvrage a été traduit en latin, à Munich, 1709, in-12, 4 tomes; & en italien, à Veniſe, 1715, in-12, auſſi 4 tomes. VIII. *L'Eſprit du Chriſtianiſme*, ou *la Conformité du Chrétien avec* JESUS-CHRIST, Paris, 1700, in-12.

NERÉE, (*Nereus*) Dieu marin, fils de l'*Océan* & de *Téthys*, épouſa ſa ſœur *Doris*, dont il eut cinquante filles, appelées *Nérélides* ou Nymphes de la Mer... Il ne faut pas confondre ce Dieu avec la Nymphe NÉERÉE, (*Neæra*) que le *Soleil* aima & dont il eut deux filles.

NERI, (*S.* PHILIPPE de) fondateur de la congrégation des Prêtres de l'Oratoire en Italie, naquit à Florence le 23 Juillet 1515, d'une famille noble. Elevé dans la piété & dans les lettres, il ſe diſtingua bientôt par ſa ſcience & par ſa vertu. A l'âge de 19 ans, il alla à Rome, où il orna ſon eſprit, ſervit les malades, & donna des exemples de mortification & d'humilité. *Philippe*, élevé au ſacerdoce à l'âge de 36 ans, fonda en 1550 une célebre Confrérie dans l'Egliſe de *Saint-Sauveur* del Campo, pour le ſoulagement des pauvres étrangers, des pélerins, des convaleſcens qui n'avoient point de retraite. Cette confrérie fut comme le berceau de la congrégation de l'Oratoire. Le ſaint inſtituteur ayant gagné à Dieu *Salviati* frére du cardinal du même nom, *Tarugio* depuis cardinal, le célebre *Baronius* & pluſieurs autres excellens ſujets, ils commencerent à former un corps en 1564. Les exercices ſpirituels avoient été transférés, en 1558, dans l'Egliſe de *Saint-Jérôme* de la Charité, que *Philippe* ne quitta qu'en 1574, pour aller demeurer à *Saint-Jean* des Florentins. Le pape *Grégoire XIII* approuva ſa congrégation l'année d'après. Le Pere de cette nouvelle milice détacha quelques-uns de ſes enfans, qui répandirent ſon ordre dans toute l'Italie. On ne doit pas être ſurpris qu'il eut beaucoup de ſuccès: on ne fait point de vœu dans cette congrégation; on n'y eſt uni que par le lien de la charité; le général n'y gouverne que trois ans, & ſes ordres ne ſont ni d'un tyran, ni d'un deſpote. Le ſaint fondateur mourut à Rome la nuit du 25 au 26 Mai 1595, à 80 ans. Il s'étoit démis du généralat trois ans auparavant en faveur de *Baronius*, qui travailloit par ſon conſeil aux Annales eccléſiaſtiques. Les *Conſtitutions* qu'il avoit laiſſées à ſa congrégation, ne furent imprimées qu'en 1612. L'emploi principal qu'il donne à ſes prêtres, eſt de faire tous les jours dans leur Oratoire ou Egliſe, des inſtructions à la portée de leurs auditeurs: emploi vraiment apoſtolique, & dont les diſciples de *Néri* s'acquittent avec ſuccès. Ils rabaiſſent leur eſprit, pour élever à Dieu l'ame des ſimples. *Philippe* fut canoniſé en 1622, par *Grégoire XV*.

Il y a eu un ſavant du nom de NERI, (Antoine) dont nous avons un livre curieux imprimé à Florence, 1612, in-4°, ſous ce titre: *Dell' Arte vetraria, libri VII*; (*Voyez* KUNCKEL].

KUNCKEL,) & un Dominicain nommé *Thomas* NERI, qui conſacra ſa plume à défendre le fameux *Savonarole*, ſon confrere.

NERICAULT DESTOUCHES, *Voyez* ce dernier mot.

I. NERON, (Domitien) empereur Romain, fils de *Caius-Domitius-Ænobarbus*, & d'*Agrippine*, fille de *Germanicus*, fut adopté par l'empereur *Claude* l'an 50 de J. C., & lui ſuccéda l'an 54. Les commencemens du regne du jeune empereur, furent comme la fin de celui d'*Auguſte*. *Burrhus* & *Sénéque* lui avoient donné une excellente éducation; le premier, en imprimant dans ſon ame ces qualités fortes & nobles qui produiſent les grandes actions; l'autre, en poliſſant & en ornant ſon eſprit. Les Romains le regarderent comme un préſent du Ciel. Il étoit juſte, libéral, affable, poli, complaiſant, & ſon cœur paroiſſoit ſenſible à la pitié. Un jour qu'on lui préſentoit à ſigner la ſentence d'une perſonne condamnée à mort: *Je voudrois bien*, dit-il, *ne pas ſavoir écrire*. Une modeſtie aimable relevoit ſes qualités. Le ſénat l'ayant loué ſur la ſageſſe de ſon gouvernement, il répondit: *Attendez à me louer que je l'aie mérité*... *Néron* ne continua pas comme il avoit commencé; il ſecoua d'abord le joug d'*Agrippine* ſa mere, & oublia enſuite qu'il lui devoit la naiſſance & l'empire. Le caractere perfide & violent de cette princeſſe, fit craindre à *Néron* qu'elle ne lui ôtât le trône pour le donner à *Britannicus*, fils de *Claude*, auquel il appartenoit. Pour diſſiper ſes craintes, il le fit périr par le poiſon. (*Voyez* CORBULON, HELIUS & LOCUSTA.) Un crime en amene un autre: *Néron*, livré à la corruption de ſon cœur, oublia bientôt juſqu'aux bienſéances, tribut que les hommes ſe doivent réciproquement. Il paſſoit les nuits dans les rues, dans les cabarets & dans les lieux de débauche, ſuivi d'une jeuneſſe effrénée avec laquelle il battoit, voloit & tuoit. Une nuit entr'autres, il rencontra, au ſortir de la taverne, le ſénateur *Montanus* avec ſa femme, à qui il voulut faire violence. Le mari, ne le connoiſſant point, le frappa avec beaucoup d'emportement, & penſa le tuer. Quelques jours après, *Montanus* ayant appris que c'étoit l'empereur qu'il avoit battu, & s'étant aviſé de lui écrire pour lui en faire des excuſes, *Néron* dit: *Quoi, il m'a frappé, & il vit encore!* & ſur-le-champ il lui envoya un ordre de ſe donner la mort. Son cœur s'accoutumoit peu-à-peu au meurtre; enfin il fit maſſacrer ſa mere *Agrippine*. Pour la faire périr d'une maniere qui parût naturelle, il la fit embarquer dans une galere conſtruite de façon que le haut tomboit de lui-même & le fond s'ouvroit en même temps. Ce ſtratagême ne lui ayant pas réuſſi, il envoya ſon affranchi *Anicet* la poignarder à Bayes où elle s'étoit ſauvée. (*Voyez* II. AGRIPPINE.) A peine ſa mere eut-elle rendu le dernier ſoupir, que la nature fit entendre ſa voix. Le barbare croyoit toujours voir *Agrippine* teinte de ſang, & expirante ſous les coups des miniſtres de ſes vengeances. Cependant il tâcha de ſe juſtifier auprès du ſénat, en imputant toutes ſortes de crimes à ſa mere. *Il ne lui avoit ôté la vie*, écrivoit-il, *que pour ſauver la ſienne*. Le ſénat auſſi lâche que lui, approuva cette atrocité. Le peuple, non moins corrompu que les magiſtrats, alla avec eux au-devant de lui, lorſqu'il fit ſon entrée à Rome: on le reçut avec autant de ſolennité que s'il eût été de retour d'une victoire. *Néron*, ſe voyant autant

d'eſclaves que de ſujets, ne conſulta plus que le déréglement de ſon eſprit inſenſé. On vit un empereur comédien, qui jouoit publiquement ſur les théâtres comme un acteur ordinaire. Il croyoit même exceller en cet art. Le chant étoit ſur-tout ſa grande paſſion; il étoit ſi jaloux de la beauté de ſa voix, qui n'étoit pourtant ni belle, ni forte, que, de peur de la diminuer, il ſe privoit de manger, & ſe purgeoit fréquemment. Il paroiſſoit ſouvent ſur la ſcene la lyre à la main, ſuivi de *Burrhus* & de *Séneque*, qui applaudiſſoient par complaiſance. Lorſqu'il devoit chanter en public, des gardes étoient diſperſés d'eſpaces en eſpaces, pour punir ceux qui n'avoient pas été aſſez ſenſibles aux charmes de ſa voix. Cet empereur hiſtrion diſputoit avec ardeur contre les muſiciens & les acteurs. Il fit le voyage de la Grece, pour entrer en lice aux jeux Olympiques. Quelques efforts qu'il fît pour mériter le prix, il ne l'obtint que par faveur, ayant été renverſé au milieu de la courſe. Il ne laiſſa pas, au retour de ces exploits, de rentrer en triomphe à Rome, ſur le char d'*Auguſte*, entouré de muſiciens & de comédiens de tous les pays du monde. On ne s'attendoit pas qu'il pût rien imaginer au-delà de ce qu'on avoit vu de lui; mais il étoit fait pour commettre des crimes ignorés juſqu'alors. Il s'aviſa de s'habiller en femme & de ſe marier en cérémonie avec l'infame *Pythagore*; & depuis, en ſecondes noces de la même eſpece, avec *Doriphore*, un de ſes affranchis. Par un retour à ſon premier ſexe, il devint l'époux d'un jeune-homme nommé *Sporus*, qu'il fit mutiler pour lui donner un air de femme. L'extravagant *Néron* revêtit ſa ſinguliere épouſe des ornemens d'impératrice, & parut ainſi en public avec ſon eunuque. C'eſt alors que les plaiſans de Rome dirent, *que le monde auroit été heureux, ſi le pere de ce monſtre n'eût jamais eu que de pareilles femmes.* Les hiſtoriens remarquent que ſes inclinations étoient peintes ſur ſa figure. Il avoit les yeux petits & couverts de graiſſe, le cou gras, le ventre gros, & les jambes minces. Ses cheveux blonds, & ſon viſage plutôt délicat que majeſtueux le faiſoient d'abord reconnoître pour un efféminé. Sa férocité l'emportoit encore ſur ſes infames déſordres. *Octavie* ſa femme, *Burrhus*, *Séneque*, *Lucain*, *Pétrone*, *Poppée* ſa maîtreſſe, furent ſacrifiés à ſa fureur. Ces meurtres furent ſuivis d'un ſi grand nombre d'autres, qu'on ne le regarda plus que comme une bête féroce altérée de ſang. Ce ſcélérat ſe glorifioit d'avoir enchéri ſur tous les vices. *Mes Prédéceſſeurs*, (diſoit-il,) *n'ont pas connu comme moi les droits de la puiſſance abſolue... J'aime mieux*, ajoutoit-il, *être* HAÏ *qu'*AIMÉ, *parce qu'il ne dépend pas de moi ſeul d'être aimé, au lieu qu'il ne dépend que de moi ſeul d'être haï.* Entendant un jour quelqu'un ſe ſervir de cette façon de parler proverbiale: *Que le monde brûle quand je ſerai mort*; il répliqua: *Et moi je dis: Qu'il brûle & que je le voie!* Ce fut alors qu'après un feſtin auſſi extravagant qu'abominable, il fit mettre le feu aux quatre coins de Rome pour ſe faire une image de l'incendie de Troye. L'embraſement dura 9 jours. Les plus beaux monumens de l'antiquité furent conſumés par les flammes. Il y eut dix quartiers de la ville réduits en cendres. Ce ſpectacle lamentable fut une fête pour lui: il monta ſur une tour fort élevée pour en jouir à ſon aiſe. Il ne manquoit plus à ce forfait, que de le rejeter ſur les innocens. Il

accuſa les Chrétiens de ce crime, & ils furent dès-lors l'objet de ſa cruauté. Il faiſoit enduire de cire & d'autres matieres combuſtibles ceux qu'on découvroit, & les faiſoit brûler la nuit, diſant *que cela ſerviroit de flambeaux*. Ce ne fut pas ſeulement par cette perſécution que *Néron* chercha à ſe diſculper de l'incendie de Rome, mais encore par le ſoin qu'il prit de l'embellir. Il fit rebâtir ce qui avoit été brûlé, rendit les rues plus larges & plus droites, agrandit les places, & environna les quartiers de portiques ſuperbes. Un palais magnifique tout brillant d'or & d'argent, de marbre, d'albâtre, de jaſpe & de pierres précieuſes, s'éleva pour lui avec une magnificence vraiment royale: [*V.* CELER & EPICHARIS.] S'il fut prodigue pour le dedans & le dehors de cet édifice, il ne le fut pas moins dans tout le reſte. Alloit-il à la pêche? les filets étoient d'or trait, & les cordes de ſoie. Entreprenoit-il un voyage? Il falloit mille fourgons pour ſa garde-robe ſeule. On ne lui vit jamais deux fois le même habillement. *Suétone* aſſure qu'au ſeul enterrement de ſon ſinge, il employa toutes les richeſſes du plus riche uſurier de ſon temps. Ses libéralités envers le peuple Romain ſurpaſſerent toutes celles de ſes prédéceſſeurs. Il répandoit ſur lui l'or & l'argent, & juſqu'à des pierres précieuſes; & lorſque ſes préſens n'étoient pas de nature à être délivrés à l'inſtant, il faiſoit jeter des billets qui en exprimoient la valeur. Cette prodigalité, ſi avantageuſe à la ville de Rome, fut funeſte aux provinces. Il ſe forma pluſieurs conſpirations contre ſes jours: la plus connue eſt celle de *Piſon*, qui fut découverte par un affranchi. Parmi les conjurés qui furent exécutés, étoit un *Subrius Flavius*, tribun. Comme *Néron* lui demandoit ce qui avoit pu le porter à oublier le ſerment militaire, par lequel il s'étoit lié à ſon empereur? Il répondit: *Tu m'as forcé de te trahir. Aucun Officier, aucun Soldat ne t'a été plus attaché, tant que tu as mérité d'être aimé; mon affection s'eſt changée en haine, depuis que tu es devenu Parricide de ta mere & de ta femme, Cocher, Comédien Incendiaire...* Un *Sulpicius-Aſper*, centurion, interrogé de même par *Néron*, lui répondit avec une égale fermeté: *J'ai conſpiré contre toi par amour pour toi-même; il ne reſtoit plus d'autre moyen d'arrêter le cours de tes crimes...* [*Voyez* LATERANUS.] La derniere conjuration fut celle de *Galba*, gouverneur de la Gaule Tarragonnoiſe. Cet homme illuſtre par ſa naiſſance & par ſon mérite, déſapprouvoit hautement ſes vexations. *Néron*, inſtruit de cette hardieſſe, envoie ordre de le faire mourir. *Galba* évite le ſupplice en ſe faiſant proclamer empereur. Il fut pouſſé à cette démarche par *Vindex*, qui lui écrivoit d'*avoir pitié du Genre-humain, dont leur déteſtable Maître étoit le fléau*. Bientôt tout l'empire le reconnoît. Le ſénat déclare *Néron* ennemi public, & le condamne à être précipité de la roche du Capitole, après avoir été traîné tout nu publiquement, & fouetté juſqu'à la mort. Le tyran prévint ſon ſupplice & ſe poignarda, l'an 68 de Jeſus-Chriſt, dans ſa 32e année. Il étoit bien juſte qu'un parricide & le plus exécrable monſtre que l'enfer eût vomi, fût ſon propre bourreau. En vain implora-t-il, dans ſes derniers inſtans, quelqu'un qui daignât lui donner la mort: perſonne ne voulut lui rendre ce dangereux ſervice. *Quoi*, s'écria-t-il dans ſon déſeſpoir, *eſt-il poſſible que je n'aie ni amis pour défendre ma vie, ni ennemis pour me l'ôter?* Il ſeroit difficile d'ex-

primer la joie des Romains lorſqu'ils apprirent ſa mort. On arbora publiquement le ſignal de la liberté, & le peuple ſe couvrit la tête d'un chapeau, ſemblable à celui que prenoient les eſclaves après leur affranchiſſement. Le ſénat n'y fut pas moins ſenſible ; *Néron* avoit deſſein de l'abolir, après avoir fait mourir tous les ſénateurs. Lorſqu'il apprit les premieres nouvelles de la rebellion, il forma le projet de faire maſſacrer tous les gouverneurs des provinces & tous les généraux d'armée, comme ennemis de la République ; de faire périr tous les exilés, d'égorger tous les Gaulois qui étoient à Rome, d'abandonner le pillage des Gaules à ſon armée ; d'empoiſonner le ſénat entier dans un repas ; de brûler Rome une ſeconde fois, & de lâcher en même temps dans les rues les bêtes réſervées pour les ſpectacles, afin d'empêcher le peuple d'éteindre le feu. Ce ne fut par aucun remords, ni par aucun effet de ſa raiſon, qu'il renonça à ces projets inſenſés & furieux, mais par la ſeule impoſſibilité de les exécuter. [*Voyez* l'art. de GALBA ſon ſucceſſeur, *vers la fin* ; & II. MACER.] Ce prince ſi juſtement déteſté pendant ſa vie, ne laiſſa pas d'avoir, après ſa mort, des partiſans zélés, qui ornerent ſon tombeau de fleurs. D'autres, encore plus hardis, placerent ſes ſtatues en robe-prétexte ſur la tribune aux harangues, & publierent des édits de ſa part, comme s'il eût été vivant, & qu'il eût dû bientôt reparoître pour ſe venger de ſes ennemis. Son nom étoit cher à une grande partie du peuple & des ſoldats ; pluſieurs impoſteurs ſe l'attribuerent, comme une recommandation capable de les accréditer. Une façon de penſer ſi étrange & ſi dépravée, venoit de la corruption générale des mœurs. *Néron* avoit gagné les ſoldats par les largeſſes & par le relâchement de la diſcipline : il avoit amuſé le peuple par les ſpectacles licencieux, auxquels il prénoit part lui-même d'une façon ſi indécente. Tous les vices trouvoient en lui un protecteur déclaré, & les vicieux le regrettoient. D'ailleurs ce prince entendoit quelquefois raillerie ; &, tout cruel qu'il étoit, il laiſſoit, par laſſitude du crime ou par bizarrerie, échapper quelques traits de clémence. Lorſqu'après le parricide d'*Agrippine* on eut répandu ces vers-ci ;

Quis negat Æneæ magnâ de ſtirpe Neronem ?
Suſtulit hic matrem, ſuſtulit ille patrem.

Loin de rechercher les auteurs de cette épigramme & de quelques autres vers ſatiriques, il empêcha, ſelon *Suétone*, qu'on ne punît ceux qui furent accuſés d'y avoir eu part. Les Chrétiens, juſtes eſtimateurs de la vertu, n'ont jamais varié ſur *Néron* ; ils ont toujours témoigné, pour ſes crimes, l'horreur qui leur eſt dûe. Ce ſentiment ſi légitime en a même jeté pluſieurs dans une erreur innocente. Ce fut une opinion aſſez commune dans les premiers ſiecles de l'Egliſe, que *Néron* vivoit, & qu'il étoit réſervé à faire le perſonnage de l'*Antechriſt*. Il reſte de *Néron* quelques vers qui ne ſont remarquables que par l'enflure & un air d'affectation. Il fut le premier des empereurs qui employa des ſecours étrangers pour les diſcours qu'il prononçoit en public. Le talent & l'exercice de la parole avoient été toujours en honneur tant à Rome que dans la Grece, & dès le temps d'*Homere* l'éducation des princes avoit ces deux grands objets : *bien dire & bien faire*. *Séneque* prêtoit ſa

plume à *Néron*, & le faiſoit parler ou écrire dans le nouveau genre d'éloquence qui n'étoit pas le meilleur.

II. NERON, (le Conſul) *Voyez* ANNIBAL, *&* ASDRUBAL n° II.

III. NERON, (Pierre) juriſconſulte François, dont nous avons une collection d'Edits. La meilleure édition eſt celle de Paris, 1720, ſous ce titre: *Recueil d'Edits & Ordonnances de* Pierre Néron *&* d'Etienne Girard, *avec les notes* d'*Euſebe de Lauriere*, 2 volumes in-folio.

NERVA, (*Cocceïus*) empereur Romain, ſuccéda à *Domitien*, l'an 96 avant Jeſus-Chriſt. C'eſt le premier empereur qui ne fut point Romain ou Italien d'origine; car, quoiqu'il fut né à Narni, ville d'Ombrie, ſes parens étoient originaires de Crete. [*V.* COCCEÏUS.] Son aïeul *Marcus Cocceïus* NERVA, avoit été conſul ſous *Tibere*, & avoit eu toujours beaucoup de crédit auprès de cet empereur, qui l'emmena avec lui dans l'iſle de Caprée, où il ſe laiſſa mourir de faim, ne voulant plus être témoin des crimes de ce méchant prince. Son pere étoit ce ſavant juriſconſulte, que *Veſpaſien* combla d'honneurs & de bienfaits. Le fils fut digne de lui, par ſa ſageſſe, ſon affabilité, ſa généroſité, ſon activité & ſa vigilance. Son premier ſoin fut de rappeler tous les Chrétiens exilés, & de leur permettre l'exercice de leur religion. Les Païens qui avoient eu le ſort des Chrétiens bannis, revinrent auſſi de leur exil. Auſſi libéral que juſte, il abolit tous les nouveaux impôts; & ayant épuiſé ſes revenus par ſes largeſſes, il y remédia par la vente de ſes meubles les plus riches. Il voulut qu'on élevât à ſes propres dépens, les enfans mâles des familles indigentes. Une de ſes plus belles lois, fut celle qui défendoit *d'abuſer du bas-âge des Enfans pour en faire des Eunuques*. Sa modeſtie égaloit ſon équité. Il ne ſouffrit pas qu'on élevât aucune ſtatue en ſon honneur; & il convertit en monnoie toutes les ſtatues d'or & d'argent que *Domitien* s'étoit fait ériger, & que le ſénat avoit conſervées après les avoir abattues. Ses bienfaits s'étendoient à tous ſes ſujets. Un certain *Atticus* ayant trouvé dans ſa maiſon un tréſor, en informa l'empereur, & le pria de lui en aſſigner l'uſage. *Nerva* lui répondit: *Vous pouvez uſer de ce que vous avez trouvé... Atticus* lui marqua par une ſeconde lettre que le tréſor trouvé étoit au-deſſus de la fortune d'un particulier. L'empereur lui récrivit en ces termes: *Abuſez, ſi vous voulez, du gain inopiné que vous avez fait; car il vous appartient.* Le fils d'*Atticus*, connu ſous le nom de *Tibérius Claudius Atticus Herodes*, n'abuſa point des richeſſes de ſon pere; car il s'en ſervit pour embellir Athenes d'édifices ſuperbes... La clémence de *Nerva* donnoit le plus beau relief à toutes ſes autres vertus. Il avoit juré ſolennellement que, tant qu'il vivroit, nul ſénateur ne ſeroit mis à mort. Il fut ſi fidelle à ſa parole, qu'au lieu de punir deux d'entre eux qui avoient conſpiré contre ſa vie, il ſe contenta de leur faire connoître qu'il n'ignoroit rien de leur projet. Il les mena enſuite au théâtre, les plaça à ſes côtés, & leur montrant les épées qu'on lui préſentoit ſuivant la coutume; il leur dit: *Eſſayez ſur moi ſi elles ſont bonnes*. Quelque doux que fût ſon gouvernement, ſon regne ne fut pas pourtant exempt de ces complots que la tyrannie fait naître. Les Prétoriens ſe révolterent la 2e année de ſon empire. Ils allerent au palais, & forcerent l'empereur, les

armés à la main, à ſe prêter à tout ce qu'ils voulurent. *Nerva*, trop foible ou trop vieux pour oppoſer une digue aux rebelles & ſoutenir ſeul le poids du trône, adopta *Trajan*. Il mourut l'année d'après, l'an 98 de J. C. Ce prince étoit recommandable par toutes les qualités d'un prince philoſophe, & ſurtout par ſa modération dans la plus haute fortune; mais ſa douceur eut de malheureux effets. Les gouverneurs des provinces commirent mille injuſtices, & les petits furent tyrannisés, parce que celui qui étoit à la tête des grands ne ſavoit pas les réprimer. Auſſi *Fronton*, un des principaux ſeigneurs de Rome, dit un jour publiquement : *C'eſt un grand malheur, que de vivre ſous un Prince où tout eſt défendu; mais c'en eſt un plus grand, d'être ſous celui où tout eſt permis.* La facilité exceſſive de *Nerva*, lui fut reprochée ingénieuſement par *Junius Mauricus*. Ce grave ſénateur, de retour de l'exil auquel *Domitien* l'avoit condamné, étoit à table avec l'empereur, & il voyoit parmi les convives *Veiento*, l'un des inſtrumens de la tyrannie de *Domitien*. On vint à parler de l'aveugle *Catullus Meſſalinus*, qui ne vivoit plus alors, & dont la mémoire étoit en exécration à cauſe de ſes délations odieuſes, & des avis ſanguinaires qu'il avoit toujours été le premier à ouvrir dans le ſénat. Comme chacun en diſoit beaucoup de mal, *Nerva* lui-même propoſa cette queſtion : *Que penſez-vous qu'il lui fût arrivé, s'il eût vécu juſqu'à ce jour ? — Il ſouperoit avec nous*, répondit *Mauricus*... NERVA aimoit les lettres, & récompenſoit ceux qui s'y adonnoient... *Néron* l'avoit beaucoup aimé, à cauſe de ſon talent pour la poéſie, qu'il cultivoit en homme ſage, ſans trop s'y appliquer.

NERVET, (Michel) médecin, né à Evreux, mort en 1729 à 66 ans, exerça ſa profeſſion dans ſa patrie avec diſtinction. L'étude des langues Grecque & Hébraïque, remplit les momens vides que lui laiſſa le ſoin des malades. Elle lui facilita les moyens de travailler avec ſuccès dans l'interprétation de l'Ecriture ſainte. Il a laiſſé un grand nombre de *Notes*, en manuſcrit, ſur les livres ſacrés. On a de lui *IV Explications* ſur autant de paſſages du Nouveau Teſtament, dans les *Mémoires* du Pere *Deſmolets*, Tom. 3, partie 1re, pag. 162.

NESLE, *Voyez* II. MAILLY.

NESLE, (N... de) né à Meaux, cultiva d'abord la poéſie, & fit beaucoup de vers médiocres. Son Poëme du *Sanſonnet*, imitation de *Vert-Vert*, eſt ce qu'il a fait de plus paſſable en ce genre : on y trouve quelques détails agréables. Ayant quitté la poéſie pour la proſe, il donna des ouvrages non moins médiocres que ſes vers. Les principaux ſont : I. *L'Ariſtippe Moderne*, 1738, in-12; plein de choſes communes, & écrit ſans énergie. II. Les *Préjugés du Public*, 1747, 2 vol. in-12. III. Les *Préjugés des anciens & des nouveaux Philoſophes ſur l'Ame humaine*, Paris, 1765, 2 vol. in-12. Cet ouvrage, meilleur que le précédent, eſt un recueil des plus forts argumens qu'on a oppoſés aux Matérialiſtes. IV. Les *Préjugés du Public ſur l'Honneur*, Paris, 1766, 3 vol. in-12. Quoique ce livre, ainſi que ceux du même auteur, ſoit écrit d'un ſtyle foible, & rempli de trivialités, on l'eſtime, parce que l'honnêteté des mœurs de l'écrivain a paſſé dans ſes ouvrages. Il mourut pauvre à Paris, en 1767, dans un âge avancé, après avoir ſoutenu l'indigence avec fermeté. C'étoit un véritable philoſophe, du moins aux yeux de ceux qui ne font pas conſiſter la philoſophie en paroles.

NESMOND, (Henri de) d'une famille illuſtre de l'Angoumois, ſe diſtingua de bonne heure par ſon éloquence. Il fut élevé à l'évêché de Montauban, enſuite à l'archevêché d'Albi, & enfin à celui de Toulouſe. L'académie Françoiſe ſe l'aſſocia en 1710. *Louis XIV* faiſoit un cas particulier de ce prélat. Un jour qu'il haranguoit ce prince, la mémoire lui manqua : *Je ſuis bien aiſe*, lui dit le roi avec bonté, *que vous me donniez le temps de goûter les belles choſes que vous me dites.* Il mourut en 1727. On a un recueil de ſes *Diſcours*, *Sermons*, &c. imprimé à Paris, 1734, in-12. Son ſtyle eſt ſimple, ſoutenu, énergique ; mais il manque ſouvent de chaleur. Ce prélat étoit neveu du vertueux *François de* NESMOND, évêque de Bayeux, dont la mémoire eſt encore en grande vénération dans ce dioceſe pour tous les bienfaits qu'il y a répandus, & qui mourut en 1715, doyen des évêques de France.

NESSUS, Centaure, fils d'*Ixion* & de la *Nue*, offrit ſes ſervices à *Hercule* pour porter *Déjanire* au-delà du fleuve Evene. Lorſqu'il l'eut paſſée, il voulut l'enlever ; mais *Hercule* le tua d'un coup de flêche : le Centaure donna en mourant ſa chemiſe teinte de ſon ſang à *Déjanire*, l'aſſurant que cette chemiſe auroit la vertu de rappeler *Hercule*, lorſqu'il voudroit s'attacher à quelqu'autre maîtreſſe. C'étoit un poiſon ſubtil ; qui fit perdre la vie à ce héros.

NESTOR, fils de *Nélée* & de *Chloris*, étoit roi de Pylos ville du Péloponneſe près du fleuve Æmathe en Arcadie. Après être échappé au malheur de ſes freres qui furent tous tués par *Hercule*, il fit la guerre fort jeune, & du vivant de ſon pere, aux Epéens peuple du Péloponneſe, appelés dans la ſuite *Eléens*. Etant aux noces de *Pirithoüs*, il combattit contre les Centaures qui vouloient enlever *Hippodamie*. La vieilleſſe ne l'empêcha pas de partir pour la guerre de Troye avec les autres princes Grecs auxquels il fut ſi utile par la ſageſſe de ſes conſeils, qu'*Agamemnon* diſoit que s'il avoit dix *Neſtor* dans ſon armée, il prendroit la ville d'Ilion en peu de temps. Son éloquence étoit ſi douce & ſi touchante, qu'*Homere* dit que le miel couloit de ſes levres quand il parloit. Il avoit épouſé *Eurydice* fille de *Climene*, dont il eut ſept fils & une fille, comme l'écrit *Cicéron* à *Articus*. *Homere* dit qu'il vécut trois ſiecles.

NESTOR, *ou* LETOPIS NESTEROVA, hiſtorien ruſſe, né en 1056, entra dès l'âge de 17 ans au monaſtere de Peczerich à Kiow, où il mourut dans un âge avancé. Il a laiſſé une *Chronique de Ruſſie*, qui va juſqu'à l'an 1115. Elle a été continuée par *Sylveſtre* moine à Kiow, & enſuite évêque de Perejaſlaw, & par d'autres qui ſont inconnus. Elle ſe termine à l'an 1206. Cette *Chronique* a été publiée à Pétersbourg, in-4°, 1767, d'après un manuſcrit trouvé à Kœnigsberg, & qui a été reconnu par les critiques comme le plus fidelle de tous ceux que l'on connoiſſoit. La ſimplicité & la naïveté forment le caractere de cette Chronique eſtimée chez les Ruſſes ; c'eſt le plus ancien monument de leur hiſtoire.

NESTORIUS, né à Germanicie dans la Syrie, embraſſa la vie monaſtique près d'Antioche & ſe conſacra à la prédication. C'étoit le chemin des dignités, & il avoit tous les talens néceſſaires pour réuſſir. Son eſprit vif & pénétrant, ſon extérieur modeſte, ſon viſage exténué, tout concouroit à lui concilier le reſpect & l'admiration des peuples. Après la mort de *Sifinnius*, en

428, *Théodoſe le Jeune* l'éleva ſur le ſiége de Conſtantinople. *Neſtorius*, enflammé par le zele le plus ardent, tâcha de l'inſpirer à ce prince. Il lui dit dans ſon premier Sermon : *Donnez-moi la terre purgée d'hérétiques, & je vous donnerai le Ciel. Secondez-moi pour exterminer les ennemis de Dieu, & je vous promets un ſecours efficace contre ceux de votre Empire.* Après avoir établi ſon crédit par des édits rigoureux qu'il obtint de l'empereur contre les Ariens, il crut que le temps étoit venu de donner une nouvelle forme au Chriſtianiſme. Un prêtre, nommé *Anaſtaſe*, prêcha par ſon ordre qu'on ne devoit point appeler la Sainte Vierge la *Mere de Dieu*, & *Neſtorius* monta bientôt en chaire pour ſoutenir cette doctrine. Il falloit, ſelon lui, reconnoître en JESUS-CHRIST deux perſonnes auſſi-bien que deux natures, le Dieu & l'Homme : de façon qu'on ne devoit pas appeler *Marie* mere de Dieu, mais mere du Chriſt. Cette erreur anéantiſſoit le myſtere de l'Incarnation qui conſiſte dans l'union des deux natures divine & humaine en la perſonne du Verbe; d'où réſulte un Homme-Dieu, appelé JESUS-CHRIST, dont les mérites infinis ont racheté le genre humain. Voici, (ſuivant M. l'abbé *Pluquet*,) quels étoient les ſophiſmes ſur leſquels *Neſtorius* appuyoit ſon héréſie ». On » ne peut, diſoit-il, admettre entre » la nature humaine & la nature » divine, d'union qui rende la » Divinité ſujette aux paſſions & » aux foibleſſes de l'humanité; & » c'eſt ce qu'il faudroit reconnoître, » ſi le Verbe étoit uni à la nature » humaine, de maniere qu'il n'y » eût en JESUS-CHRIST qu'une » perſonne. Il faudroit reconnoître » en J. C. un Dieu né, un Dieu de » trois mois, un Dieu qui devient » grand, qui s'inſtruit. J'avoue, » diſoit *Neſtorius*, qu'il ne faut pas » ſéparer le Verbe, du Chriſt; le » Fils de l'Homme, de la perſonne » Divine : nous n'avons pas deux » Chriſts, deux Fils, un premier, » un ſecond. Cependant les deux » natures, qui forment ce Fils, » ſont très-diſtinguées, & ne peuvent jamais ſe confondre. L'Ecriture diſtingue expreſſément ce » qui convient au Fils, & ce » qui convient au Verbe. Lorſque *S. Paul* parle de J. C., il » dit : *Dieu a envoyé ſon Fils, fait d'une Femme.* Lorſque le même » apôtre dit que *nous avons été réconciliés à Dieu par la mort de ſon Fils*, il ne dit pas, *par la mort du Verbe.* C'eſt donc parler d'une » maniere peu conforme à l'Ecriture, que de dire que *Marie* eſt » la Mere de Dieu. D'ailleurs ce » langage eſt un obſtacle à la converſion des Païens. Comment » combattre les Dieux du Paganiſme, en admettant qu'un Dieu » meurt, qui eſt né, qui a ſouffert ? Pourroit-on, en tenant ce » langage, réfuter les Ariens qui » ſoutiennent que le Verbe eſt une » créature ? L'union ou l'aſſociation de la nature divine avec la » nature humaine, n'a pas changé » la nature divine. La nature divine » s'eſt unie à la nature humaine, » comme un homme qui veut » en relever un autre, s'unit à » lui. Elle eſt reſtée ce qu'elle » étoit; elle n'a pas un attribut différent de ceux qu'elle avoit » avant ſon union : elle n'eſt donc » plus ſuſceptible d'aucune nouvelle dénomination, même après » ſon union avec la nature humaine; & c'eſt une abſurdité d'attribuer au Verbe, ce qui convient » à la nature humaine. L'homme auquel le Verbe s'eſt uni, eſt donc » un temple dans lequel il habite. » Il le dirige, il le conduit, il

» l'anime, & ne fait qu'un avec » lui; voilà la ſeule union poſſible » entre la nature humaine & la » nature divine... *Neſtorius* nioit » donc l'union hypoſtatique, & » ſuppoſoit en effet deux perſon- » nes en J. C. Ainſi le Neſtoria- » niſme n'eſt pas une *logomachie* » ou diſpute des mots, comme » l'ont penſé quelques ſavans, » vraiſemblablement parce qu'ils » étoient prévenus contre *S. Cyrille*, » ou parce qu'ils ont jugé de la » doctrine de *Neſtorius* par quel- » ques aveux équivoques qu'il » faiſoit, & parce qu'ils n'ont pas » aſſez examiné les principes de » cet évêque. Il me paroit clair » par les Sermons de *Neſtorius*, & » par ſes réponſes aux anathêmes » de *S. Cyrille*, qu'il n'admettoit » qu'une union morale entre le » Verbe & la nature humaine ». Les nouveautés de *Neſtorius* exciterent une indignation générale. *Euſebe*, depuis évêque de Dorylée, alors ſimple avocat, l'interrompit au milieu de ſon diſcours. Le peuple ſe ſouleva contre *Neſtorius*, qui ſe ſervit de ſon crédit pour faire arrêter, empriſonner & fouetter ſes principaux adverſaires. Ceux-ci s'adreſſerent à *S. Cyrille*, patriarche d'Alexandrie, qui décida que le patriarche de Conſtantinople étoit dans l'erreur. Cette oppoſition de deux prélats alluma le feu de la diſcorde. Il ſe forma deux partis dans Conſtantinople; & ces deux factions n'oublierent rien pour rendre réciproquement leur doctrine odieuſe. Les ennemis de *Neſtorius* l'accuſoient de nier indirectement la divinité de J. C. qu'il appeloit ſeulement *Porte-Dieu*, & qu'il réduiſoit à la condition d'un ſimple homme. Les partiſans de *Neſtorius* au contraire repréſentoient *Saint Cyrille* comme aviliſſant la Divinité & l'abaiſſant à toutes les infirmités humaines. Bientôt les deux patriarches informerent toute l'Egliſe de leurs conteſtations. *Acace* de Berée & *Jean* d'Antioche approuverent la doctrine de *S. Cyrille*, & condamnerent celle de *Neſtorius*; mais ils conſeillerent (dit M. l'abbé *Pluquet*) au premier de ne pas relever avec tant de chaleur des expreſſions peu exactes, & d'appaiſer par un ſage ſilence une querelle qui pourroit être funeſte. Le pape *Céleſtin*, auquel les deux adverſaires avoient écrit, aſſembla un concile à Rome en 430, qui approuva *Cyrille* & anathématiſa *Neſtorius*. Le patriarche d'Alexandrie, fort de l'approbation de Rome, aſſembla un concile à Alexandrie, dans lequel il lança 12 anathêmes contre toutes les propoſitions héréritiques de *Neſtorius*. Celui-ci n'y répondit que par 12 autres anathêmes. L'empereur *Théodoſe* ordonna que l'on convoqueroit un concile général à Epheſe en 431. *Neſtorius* fut appelé à cette aſſemblée, & refuſa de s'y trouver, ſous prétexte que le concile ne devoit pas commencer avant l'arrivée des Orientaux. Les évêques n'eurent point d'égard à ces raiſons, & ils le dépoſerent après avoir foudroyé ſes erreurs. Quelques jours après, *Jean* d'Antioche, arrivé à Epheſe avec ſes évêques, prononça auſſi ſentence de dépoſition contre *Cyrille*, accuſé d'avoir dans ſes 12 anathêmes renouvelé l'erreur d'*Apollinaire* : (*Voyez* JEAN n° XLII.) Ce concile ne mit pas fin aux querelles. Les évêques d'Egypte & ceux d'Orient, après s'être lancé pluſieurs excommunications, envoyerent chacun de leur côté des députés à l'empereur. Les courtiſans prirent parti dans cette affaire; ceux-ci pour *Cyrille*, ceux-là pour *Neſtorius*. Les uns étoient d'avis que l'empereur déclarât, que ce qui avoit été fait de part & d'autre, étoit légitime; les autres diſoient qu'il falloit décla-

rer tout nul, & faire venir des évêques désintéressés pour examiner tout ce qui s'étoit passé à Ephese. *Théodose* flotta quelque temps entre les deux partis, & se décida enfin à approuver la déposition de *Nestorius* & celle de *S. Cyrille*, persuadé qu'en ce qui regardoit la foi, ils étoient tous d'accord, puisqu'ils recevoient tous le concile de Nicée. Le jugement de *Théodose* ne rétablit pas la paix : les partisans de *Nestorius* & les défenseurs du concile passerent de la discussion aux insultes, & des insultes aux armes, & l'on vit bientôt une guerre sanglante prête à éclater entre les deux partis. *Théodose*, prince d'un caractere doux, foible & pacifique, fut également irrité contre *Nestorius* & contre *Cyrille*. Il fit venir l'un & l'autre en sa présence, & écouta leurs raisons. Il vit alors, que ce qu'il avoit pris dans *Nestorius* pour du zele & pour de la fermeté, n'étoit que l'effet d'une humeur violente & superbe. Il passa, de l'estime & de l'amitié, au mépris & à l'aversion. *Qu'on ne me parle plus de Nestorius*, disoit-il ; *c'est assez qu'il ait fait voir une fois ce qu'il est*... (Voy. CYRILLE, n° II, *à la fin.*) Cet hérésiarque devint donc odieux à toute la cour ; son nom seul excitoit l'indignation des courtisans, & l'on traitoit de séditieux tous ceux qui osoient agir pour lui. Il en fut informé, & demanda à se retirer dans le monastere où il étoit avant de passer sur le siége de Constantinople. Il en obtint la permission, & partit aussi-tôt avec une fierté stoïque qui ne l'abandonna jamais. Du fond de son monastere, il excita des factions & des cabales. L'empereur, informé de ses intrigues, le relégua l'an 432 dans la Thébaïde, où il mourut dans l'opprobre & dans la misere. Sa fin ne fut pas celle de l'hérésie. Elle passa de l'empire Romain en Perse, où elle fit des progrès rapides ; de là elle se répandit aux extrémités de l'Asie, & elle y est encore aujourd'hui professée par les Chaldéens ou Nestoriens de Syrie. *Nestorius* avoit composé des *Sermons* & d'autres ouvrages, dont il nous reste des fragmens... *Voyez l'Histoire du Nestorianisme*, par le P. *Doucin*, Jésuite, 1698, in-4°, & l'article II. LIBERAT dans ce Dictionnaire.

NETHENUS, (Matthias) théologien de la Religion prétendue-réformée, né en 1618 dans le pays de Juliers, fut quelque temps ministre à Cleves, puis professeur de théologie à Utrecht en 1646, ensuite pasteur & professeur de théologie à Herborn, où il mourut en 1686. On a de lui divers livres de théologie & de controverse, où il y a plus de vivacité que de raison. Les plus connus sont : le Traité *De interpretatione Scripturæ*, Herborn, 1675, in-4°, & celui *De Transsubstantiatione*.

NETCHER, (Gaspard) peintre, né à Prague en 1636, mort à la Haye en 1684, à 48 ans, étoit fils d'un ingénieur, mort au service du roi de Pologne. Sa mere, qui professoit la religion Catholique, fut obligée de sortir de Prague. Elle se retira avec ses trois enfans dans un château assiégé, où elle vit périr de faim deux de ses fils. Le même sort la menaçoit ; elle se sauva une nuit, tenant *Gaspard* entre ses bras, & vint à Arnheim, où un médecin nommé *Tulkens*, lui donna du secours & prit soin du jeune *Netcher*. Il le destinoit à sa profession ; mais la nature en avoit décidé autrement : il fallut lui donner un maître de dessin. Un vitrier, le seul homme qui sût un peu peindre à Arnheim, lui montra les premiers principes de l'art. Bientôt l'éleve surpassa le maître. Il alla à Deventer

chez *Terbug*, peintre célebre & bourgmeſtre de cette ville, pour ſe perfectionner. *Netcher* faiſoit tout d'après nature; il avoit un talent ſingulier pour peindre les étoffes & le linge. Des marchands de tableaux occuperent long-temps ſon pinceau, achetant à très-bas prix ce qu'ils vendoient fort cher. *Gaſpard* s'en apperçut & réſolut d'aller à Rome: on l'arrêta en chemin; il ſe logea à Bourdeaux chez un marchand qui avoit une niece fort aimable; *Netcher* ne put ſe défendre de l'aimer & de l'épouſer. Il ne ſongea plus à ſon voyage & retourna en Hollande. Ce peintre s'appliqua au Portrait; il acquit beaucoup de réputation dans ce genre, & ſe fit une fortune honnête. Il préféra même ſon état à une penſion conſidérable que *Charles II* roi d'Angleterre, lui fit offrir pour l'attirer à ſon ſervice. *Netcher* a travaillé en petit; il avoit un goût de deſſin aſſez correct, mais qui tenoit toujours du goût flamand. Sa touche eſt fine, délicate & moëlleuſe; ſes couleurs locales ſont bonnes. Il avoit auſſi une grande intelligence du clair-obſcur. Sa coutume étoit de répandre ſur ſes tableaux un vernis, avant d'y mettre la dernier main; il ranimoit enſuite les couleurs, les lioit & les fondoit enſemble.

NETTER, (Thomas) théologien de l'ordre des Carmes, plus connu ſous le nom de *Thomas Waldenſis* ou de *Walden*, village d'Angleterre où il prit naiſſance, fut employé par ſes ſouverains dans pluſieurs affaires importantes. Il parut avec éclat au concile de Conſtance, où il terraſſa les Huſſites & les Wicléfites. Il mourut l'an 1430, après avoir été élevé aux premieres charges de ſon Ordre. On a de lui un Traité intitulé: *Doctrinale Antiquitatum Fidei Eccleſiæ Catholicæ*, 3 vol. in-fol., à Veniſe, 1571. Cette édition, qui eſt rare, eſt la plus eſtimée. Il eſt auteur d'autres ouvrages pleins d'érudition.

NEU, (Jean-Chriſtian) profeſſeur d'hiſtoire, d'éloquence & de poéſie à Tubinge, où il mourut en 1720, eſt auteur de quelques ouvrages hiſtoriques, dans leſquels on remarque un ſavoir profond & une critique exacte.

NEUBAUER, (Erneſt-Fréderic) théologien Proteſtant, né à Magdebourg en 1705, fut profeſſeur en antiquités, en langues, puis en théologie à Gieſſen, où il mourut en 1748, à 43 ans. On a de lui: I. Des *Diſſertations académiques*. II. Des *Explications* heureuſes de divers textes de l'Ecriture-ſainte. III. Des *Sermons*. IV. Des *Recueils* de petits *Traités* des Savans de Heſſe. V. Les *Vies* des Profeſſeurs en théologie de Gieſſen. Ces divers ouvrages lui ont acquis un nom parmi les ſavans Allemands, par l'érudition qui y regne.

NEUBRIDGE, *Voyez* LITLE.

I. NEVERS, (Jean comte de) *Voyez* JEAN, n° LXVII.

II. NEVERS, (Louis *de Gonzague* duc de) obtint ce duché par ſa femme *Henriette de Cleves*. Il ſervit avec diſtinction en France où il s'étoit rétiré, & obtint le gouvernement de Champagne. Quelques propos durs que *Henri IV* lui tint dans le conſeil, l'affligerent tellement, que ſes bleſſures ſe rouvrirent. Il mourut peu de jours après, en Octobre 1595, à 56 ans. Ses *Mémoires* publiés par *Gomberville*, 1665, 2 vol. in-fol., renferment de choſes curieuſes. Ils s'étendent depuis 1574, juſqu'en 1595. On y a joint beaucoup de pieces intéreſſantes, dont quelques-unes vont juſques en 1610, année de la mort de *Henri IV*. *Louis de Gonzague* étoit fils de *Fréderic II*, duc de

Gonzague. *Voyez* I. GONZAGUE.

III. NEVERS, (Philippe-Julien MAZARIN-MANCINI, duc de) chevalier des ordres du roi, étoit neveu du cardinal *Mazarin*, qui le fit confirmer dans la poſſeſſion de ſes états par le Traité de *Quiéraſque* en 1631. Il naquit à Rome, & reçut de la nature beaucoup de goût & de talent pour les belles-lettres; mais ce goût ne parut point dans ſes cabales pour la *Phedre* de *Pradon* contre celle de *Racine*. Mad^e *des Houlieres*, amie des rimailleurs, fit, au ſortir de la 1re repréſentation d'un des chef-d'œuvres de la ſcene françoiſe, le fameux Sonnet:

Dans un fauteuil doré, Phedre, *tremblante & bléme*,
Dit des vers où d'abord perſonne n'entend rien, &c.

Mais il ne parut point ſous ſon nom. On chercha par-tout à deviner l'auteur des vers. Les amis de *Racine* les attribuerent au duc *de Nevers*, & parodierent le Sonnet:

Dans un Palais doré, Damon, *jaloux & bléme*,
Fait des vers où jamais perſonne n'entend rien.

C'étoit auſſi peu rendre juſtice à ce duc, dont on a des vers fort agréables, qu'il la rendoit peu lui-même à *Racine*, dont il n'eſtimoit point les ouvrages. Mais, dans une telle chaleur des eſprits, pouvoit-on bien apprécier les choſes? Un parti ne cherchoit qu'à décrier l'autre, qu'à l'écraſer. Les couleurs dont on peignoit le duc dans la Parodie, étoient affreuſes; mais on y traita ſa ſœur encore plus indignement:

Une ſœur vagabonde, aux crins plus noirs que blonds,
Va dans toutes les Cours, &c.

Il ne douta point que cette atrocité ne vînt de *Deſpréaux* & de *Racine*. Dans ſon premier tranſport; il parla de les faire aſſommer. Tous deux déſavouerent les vers dont le duc les croyoit les auteurs: ils en appréhenderent les ſuites terribles. Cette affaire eût pu réellement en avoir, ſans le prince *de Condé*, fils du grand *Condé*, qui prit *Racine* & *Deſpréaux* ſous ſa protection. Il fit dire au duc *de Nevers*, & même en termes aſſez durs, qu'il regarderoit comme faites à lui-même, les inſultes qu'on s'aviſeroit de leur faire. Il fit même offrir aux deux amis l'Hôtel *de Condé* pour retraite. *Si vous êtes innocens*, leur dit-il, *venez-y*; & *ſi vous êtes coupables*, *venez-y encore*. Cette querelle fut éteinte, lorſqu'on ſut que le chevalier *de Nantouillet*, le comte *de Fieſque*, *Manicamp*, & quelques autres ſeigneurs de diſtinction, avoient fait dans un repas la parodie du Sonnet. Le duc *de Nevers* mourut en 1707, après avoir publié pluſieurs *Pieces de Poéſie* d'un goût ſingulier, & qui ne manquent ni d'eſprit, ni d'imagination. On connoît ſes vers contre *Rancé*, le Réformateur de la Trappe, qui avoit écrit contre l'archevêque *Fénelon*:

Cet Abbé qu'on croyoit pétri de ſainteté,
Vieilli dans la retraite & dans l'humilité,
Orgueilleux de ſes croix, bouffi de ſa ſouffrance,
Rompt ſes ſacrés ſtatuts en rompant le ſilence;
Et contre un ſaint Prélat s'animant aujourd'hui,
Du fond de ſes déſerts déclame contre lui;
Et, moins humble de cœur, que fier de ſa doctrine,
Il oſe décider ce que Rome examine.

Son eſprit & ſes talens ſe ſont perfectionnés dans ſon petit-fils (M. le duc *de Nivernois*); c'eſt ce qu'a dit

Voltaire, & l'Europe l'a répété après lui.

NEUFGERMAIN, (Louis de) poëte françois ſous le regne de *Louis XIII*, s'aviſa de faire des vers, dont les rimes étoient formées des ſyllabes qui compoſoient le nom de ceux qu'il prétendoit louer. *Voiture* tourna en ridicule cette manie pédanteſque. *Neufgermain* voulut lui répondre; mais c'étoit la brebis qui ſe battoit contre le lion. Cet homme ſingulier ſe qualifioit de *Poëte Hétéroclite de* MONSIEUR, *frere unique de Sa Majeſté*. Ses Poëſies ont été imprimées en 1630 & 1637, 2 vol. in-4°; mais on ne les trouve plus, ſi ce n'eſt peut-être quelques lambeaux pourris chez les épiciers.

I. NEUFVILLE, (Nicolas de) ſeigneur de Villeroy, &c. conſeiller & ſecrétaire-d'état, grand tréſorier des ordres du roi, épouſa la fille de l'*Aubeſpine*, ſecrétaire d'état, & fut employé par la reine *Catherine de Médicis*, dans les affaires les plus importantes. Dès l'âge de 18 ans on le regardoit comme un homme d'un mérite conſommé, & il exerça la charge de ſecrétaire d'état en 1567, à 24 ans, ſous *Charles IX*. C'eſt en cette qualité qu'il ſigna le premier pour le roi: [*Voy.* CHARLES IX, roi de France.] Il continua d'exercer la même charge ſous les rois *Henri III*, *Henri IV* & *Louis XIII*, auxquels il rendit les ſervices les plus diſtingués. Ce miniſtre eut cependant beaucoup d'ennemis & de jaloux, qui le firent paſſer long-temps pour Ligueur, & Ligueur qui depuis la paix avoit encore conſervé des liaiſons avec l'Eſpagne. L'*Hoſte*, commis, filleul & créature *de Villeroy*, fut convaincu de trahir l'Etat, & d'envoyer à Madrid un double de tout ce qui paſſoit par ſes mains. Il ſe noya en s'enfuyant. [*Voyez* III. HOSTE.] Les ennemis de ſon maître renouvellerent à cette occaſion leurs accuſations contre lui; mais les gens déſintéreſſés, qui creuſerent cette affaire, ne crurent point qu'il y eût trempé. Il mourut à Rouen le 12 Novembre 1617, à 74 ans, dans le temps qu'on tenoit une aſſemblée des notables. On a des *Mémoires* imprimés ſous ſon nom, en 4 vol. in-12, réimprimés à Trévoux en 7, en y comprenant la continuation. Ils contiennent moins de particularités curieuſes & intéreſſantes, qu'une apologie de ſa conduite, & des leçons pour les miniſtres & pour les peuples. Le ſtyle n'en eſt pas léger; mais le fonds en eſt judicieux & ſolide. On y trouve pluſieurs Pieces importantes ſur les affaires qui ſe ſont traitées depuis 1567 juſqu'en 1604. Ce qui les rend ſur-tout recommandables, c'eſt l'idée avantageuſe qu'ils donnent de *Villeroy*. Habile politique, miniſtre appliqué, humain, ennemi de la flatterie & des flateurs, protecteur de gens de bien & des gens-de-lettres, ami fidelle, bon pere, bon mari, maître généreux, il fut le modele des bons citoyens. Voici ſous quels traits le peignit *Henri IV*, un jour qu'il s'entretenoit avec ſes courtiſans, des talens de ſes différens miniſtres: » *VILLEROY* a une grande routine » dans les affaires, & une connoiſ- » ſance entiere dans celles qui ſe » ſont faites de ſon temps, aux- » quelles il a été employé dès ſa » premiere jeuneſſe. Il tient un » grand ordre dans l'adminiſtration » de ſa charge, & dans la diſtri- » bution des expéditions qui paſſent » par ſes mains. Il a le cœur géné- » reux, n'eſt nullement adonné à » l'avarice, & fait paroître ſon ha- » bileté dans ſon ſilence & ſa grande » retenue à parler en public. Cepen- » dant il ne peut ſouffrir qu'on con- » trediſe ſes opinions, croyant

» qu'elles doivent tenir lieu de » raiſon; il les réduit à temporiſer, » à patienter & à s'attendre aux » fautes d'autrui; de quoi je me » ſuis pourtant très-bien trouvé ». (*Mémoires de Sully*, liv. 26.) *Villeroy* avoit épouſé, comme on a dit, *Magdelene de l'Aubespine*, *Voyez* ce dernier mot, n° IV.

II. NEUFVILLE, (Charles de) ſeigneur de Villeroy, fils du précédent, gouverneur du Lyonnois & ambaſſadeur à Rome, mourut le 18 Janvier 1642, à 70 ans... Son fils *Nicolas* fut gouverneur de *Louis XIV* en 1646. Ce prince le fit duc *de Villeroy*, pair & maréchal de France, chef du conſeil royal des finances, &c. Ce duc mourut le 28 Novembre 1685, à 88 ans, avec la réputation d'un courtiſan honnête-homme.

III. NEUFVILLE, (François de) fils de ce dernier, duc de *Villeroy*, pair & maréchal de France, &c., commanda en Lombardie, où il fut fait priſonnier à Crémone, le premier Février 1702. Il eut encore le malheur de perdre la bataille de Ramillies en Flandres, le 23 Mai 1706. La perte étoit égale de part & d'autre, lorſque les troupes Françoiſes ſe débanderent pour fuir plus vîte. L'ennemi, averti de ce déſordre, détacha ſa cavalerie après les fuyards; un grand nombre fut pris, avec l'artillerie, les bagages & les caiſſons qui ſe trouverent abandonnés. Malheureux à la guerre, il fut plus heureux dans le cabinet. Il devint miniſtre d'état, chef du conſeil des finances, & gouverneur du roi *Louis XV*. Il mourut à Paris le 18 Juillet 1730, à 87 ans, regardé comme un honnête-homme, fidelle à l'amitié, généreux & bienfaiſant. [*Voyez* Monnoye.] Ces qualités l'avoient rendu le favori de *Louis XIV*. Dans les orages de la cour, il parla hautement pour ſes amis. Lorſque les ſceaux furent ôtés au chancelier *d'Agueſſeau*, il s'éleva contre cette injuſtice, & il dit à d'*Armenonville* ſon ſucceſſeur: *Je ne vous fais point de compliment, perſuadé que vous êtes fâché de ſucceder à un homme comme M.* d'Agueſſeau.

IV. NEUFVILLE, *Voy.* Quien, n° II.

NEUHOFF, (Théodore de) gentilhomme Allemand, du comté de la Marck, porta d'abord les armes en France, & enſuite en Eſpagne où le cardinal *Alberoni* lui donna le grade de colonel. *Riperda*, après la diſgrace d'*Alberoni* lui fit épouſer Mademoiſelle de *Kilmancek*, favorite & demoiſelle d'honneur de la reine. S'étant ſaiſi des bijoux & de la garde-robe de ſon épouſe, il vint à Paris, ſe lia avec le fameux *Law*, qui lui fit une fortune auſſi brillante que paſſagere. *Neuhoff* ruiné ſe retira en Angleterre, puis en Hollande. Enfin après avoir voyagé & cherché fortune dans toute l'Europe, il ſe trouva à Livourne en 1736. Il eut des correſpondances avec les mécontens de Corſe, & leur offrit ſes ſervices. Il s'embarqua pour Tunis, y négocia de leur part, en rapporta des armes, des munitions & de l'argent, entra dans la Corſe avec ce ſecours, & enfin s'y fit proclamer roi. Il fut couronné d'une couronne de laurier & reconnu dans l'Iſle, où il maintint la guerre. Le ſénat de Gênes mit ſa tête à prix; mais n'ayant pu le faire aſſaſſiner, ni ſoumettre les rebelles, on eut recours à la France, qui envoya ſucceſſivement des généraux & des troupes. *Théodore* fut chaſſé. Il ſe retira dans Amſterdam, où ſes créanciers le firent mettre en priſon. Du fond de cette priſon, il promettoit toujours aux Corſes qu'il viendroit bientôt les délivrer

du joug de Gênes & de l'arbitrage de la France. » En effet, il trouva » (dit *Voltaire*) le ſecret de tromper des Juifs & des marchands » étrangers établis dans Amſterdam, » comme il avoit trompé Tunis & » la Corſe. Il leur perſuada non » ſeulement de payer ſes dettes, » mais de charger un vaiſſeau d'armes, de poudre, de munitions » de guerre & de bouche, avec » beaucoup de marchandiſes; leur » perſuadant qu'ils feroient ſeuls » le commerce de la Corſe, & leur » faiſant enviſager des profits immenſes. L'intérêt leur ôtoit la » raiſon; mais *Théodore* n'étoit pas » moins fou qu'eux. Il s'imaginoit » qu'en débarquant en Corſe des » armes, en paroiſſant avec quelque argent, toute l'Iſle ſe rangeroit incontinent ſous ſes drapeaux, malgré les François & » les Génois. Il ne put aborder; » il ſe ſauva à Livourne, & ſes » créanciers de Hollande furent » ruinés. Il ſe réfugia bientôt en » Angleterre; il fut mis en priſon » pour ſes dettes à Londres, comme » il l'avoit été à Amſterdam. Il y » reſta juſqu'au commencement de » l'année 1756. M. *Walpole* eut la » généroſité de faire pour lui une » ſouſcription, moyennant laquelle » il appaiſa ſes créanciers, & délivra de priſon ce prétendu monarque, qui mourut miſérablement le 2 Décembre de la même » année. On grava ſur ſon tombeau : *QUE LA FORTUNE LUI AVOIT DONNÉ UN ROYAUME, ET REFUSÉ DU PAIN* «.

NEVISAN, (Jean) juriſconſulte Italien, natif d'Aſti, mort en 1540, étudia le droit à Padoue, & l'enſeigna enſuite à Turin. Son principal ouvrage eſt intitulé : *Sylvæ nuptialis libri ſex, in quibus materia matrimonii, dotium, filiationis, adulterii, diſcutitur*, Paris, 1521, in-8°.

NEUMANN, (Gaſpard) théologien Allemand, mourut le 27 Janvier 1715 à Breſlaw, où il étoit paſteur, & inſpecteur des égliſes & des écoles. On a de lui : I. Une Grammaire hébraïque, ſous & Lyon, 1572 : livre curieux, qui ſouleva contre lui les femmes. Il y débite des plaiſanteries, & y étale une érudition aſſaiſonnée de diverſités amuſantes, mais une érudition mal digérée. Son livre eſt un vrai fatras, où il a ramaſſé différentes choſes qui n'ont aucune liaiſon entr'elles, & qui ſont noyées dans une infinité de citations. Il avoit tellement la fureur de citer, que, lorſqu'il rapporte un paſſage de l'Ecriture, il ne ſe contente pas de marquer l'endroit d'où il eſt pris; il y joint encore les citations de cinq ou ſix juriſconſultes, qui l'ont allégué. C'étoit la méthode des autres juriſconſultes de ſon temps. Cette manie ſervoit à faire connoître leur grande lecture & leur peu de jugement. Au reſte, on trouve dans l'ouvrage bien des choſes ſingulieres & des penſées originales. Il dit que Dieu ne créa pas la femme en même temps que l'homme, mais qu'il ſe réſerva de la créer avec les autres animaux. Il dit que, dans la révolte des Anges contre Dieu, ceux qui demeurerent neutres ne furent point précipités dans les enfers; mais que Dieu les envoya dans les corps des femmes pour faire enrager les hommes. Il ſoutient d'ailleurs des opinions dangereuſes, & prétend que la ſimple fornication n'eſt pas un péché mortel. Les dames de Turin, choquées de ſes déclamations contre leur ſexe, le chaſſérent (dit-on) de leur ville à coups de pierres, & ne lui permirent de revenir qu'après une amende honorable qu'il fit à genoux devant elles.

le titre de *Clavis domûs Heber.* II. *De punctis Hebræorum litterariis.* III. *Geneſis linguæ ſanctæ.* Il y a des choſes haſardées dans cet ouvrage. *Neumann* étoit un homme d'une imagination vive, mais bizarre. Il écrivoit mieux en allemand qu'en latin. On a encore de lui d'autres ouvrages.

II. NEUMANN, (Jean-George) né en 1661, fut profeſſeur de poéſie & de théologie, & bibliothécaire de l'univerſité de Wirtemberg, où il mourut le 5 Septembre 1709, à 48 ans. On a de lui des *Diſſertations* ſur des matieres de controverſe & de théologie. Elles ſont curieuſes, mais trop prolixes.

NEURÉ, (Mathurin de) habile mathématicien du XVIIe ſiecle, natif de Chinon, fut précepteur des enfans de *Champigny*, intendant de juſtice à Aix, par le crédit du célebre *Gaſſendi* dont il fut toute ſa vie un zélé défenſeur. Il fut chargé enſuite de l'éducation des princes *de Longueville*, qui l'honorerent de leur eſtime & de leurs bienfaits. Ses ouvrages ſont : I. Deux *Lettres* en françois, en faveur de *Gaſſendi*, contre *Morin*, à Paris, chez *Courbé*, 1650, in-4°. II. Une autre *Lettre* fort longue en latin, au même philoſophe, qu'on trouve dans la derniere édition de ſes Œuvres. III. Et un *Ecrit*, auſſi en latin, de 61 pages in-4°, ſur quelques coutumes ridicules & ſuperſtitieuſes des Provençaux. *Neuré* cultivoit avec ſuccès les Muſes Latines ; mais il manquoit de goût : l'enflure & le bourſouflage ſont les principaux défauts de ſon ſtyle.

NEUSTAIN, *Voyez* ALEXANDRINI.

NEWCASTLE, *Voyez* CAVENDISH.

NEUVILLE, Charles Frey de) Jéſuite, né en 1693 à Coutances, d'une famille noble établie en Bretagne, fit retentir les chaires de la cour & de la capitale, de ſa voix éloquente, pendant plus de trente années. Ce ne fut qu'en 1736 qu'il prêcha pour la premiere fois ; mais il fit dès-lors une ſenſation ſinguliere. Après la deſtruction de ſa Société en France, il ſe retira à Compiégne, où il eut la permiſſion de demeurer, quoiqu'il n'eût pas rempli les conditions que le parlement de Paris exigeoit des Jéſuites qui vouloient reſter dans ſon reſſort. Mais la ſupériorité de ſes talens, embellis par de grandes vertus, lui avoit mérité à la cour d'illuſtres protectrices, qui obtinrent de *Louis XV* qu'il pût vivre tranquillement dans la ſolitude qu'il s'étoit choiſie. Les bienfaits du roi & de la famille royale, vinrent le chercher dans ſa retraite, & répandirent quelque douceur ſur ſa vieilleſſe. Ce bonheur paſſager fut troublé par le bref du pape *Clément XIV*, qui anéantit les Jéſuites. Le P. *de Neuville*, extrêmement ſenſible, mais toujours ſoumis au ſaint-Siége, écrivit à ſes confreres : » Montrons par » notre conduite, que la Société » étoit digne d'une autre deſtinée. » Que les diſcours & les procédés » des enfans faſſent l'apologie de » la mere. Cette maniere de la » juſtifier ſera la plus éloquente » & la plus perſuaſive «. De tels ſentimens prouvent que le chrétien étoit encore ſupérieur à l'orateur dans le Pere *de Neuville*. Il mourut le 13 Juillet 1774, dans ſa 81e année. Sa converſation étoit auſſi brillante que ſes diſcours. Dans l'entretien le plus familier, on retrouvoit cette abondance, cette facilité, cette propriété de termes, qui étonnoient d'autant plus, qu'il n'y mettoit point la recherche que quelques critiques reprochoient à

ſes

des ſermons. Il ſit ſervir ce talent peu commun de la converſation à ramener les incrédules aux vérités de la foi, & les grands à la pratique de la morale. Obligé de paroître dans le monde le plus diſtingué, il ſavoit ſe faire reſpecter & reſpectoit lui-même les égards dus au rang. Le maréchal de *Belle-Iſle*, avec lequel il étoit très-lié, employa quelquefois ſa plume pour des affaires ſecretes; & comme il eut part à quelques Mémoires où le duc *de Choiſeul* étoit peu ménagé, lorſque le P. *de Neuville* prononça l'oraiſon funebre du Maréchal, on en fit l'éloge devant ce miniſtre, qui dit: *Le P.* de Neuville *fait de beaux Diſcours & de méchans Mémoires.* Il avoit une ſorte de gaieté grave & modeſte, mais agréable & piquante. Il parloit bien de tout, mais ſon attrait particulier étoit pour les réflexions qui inſpiroient le déſir des devoirs de ſon état, & la réſolution de les remplir. Sa ſenſibilité lui donnoit une eſpece d'empreſſement pour la conſolation des malheureux: il quittoit tout pour eux, & ſa douceur inſinuante ſervit pluſieurs fois à eſſuyer leurs larmes... Les *Sermons* du Pere *de Neuville* ont été publiés en 8 vol. in-12, à Paris, 1776. On les diſtinguera de la foule des écrits de ce genre, par la beauté des plans, la vivacité des idées, l'heureuſe application de l'Ecriture-ſainte, la ſinguliere abondance d'un ſtyle pittoreſque & original, la chaleur du ſentiment. Il n'a manqué au Pere *de Neuville*, que d'avoir ſu reſſerrer ſon éloquence dans de juſtes bornes, d'avoir évité les écueils du bel-eſprit & l'affectation de l'antitheſe. Ces défauts, qui ſe ſont ſentir à la lecture de ſes ouvrages, échappoient à l'auditeur, par la volubilité avec laquelle il débitoit. Il eſt certain qu'il auroit pu ſupprimer bien des détails, & produire ſes penſées ſous moins de faces; mais ſes détails étoient preſque toujours piquans, & ſes images bien choiſies. Le Pere *de Neuville* avoit commencé la réviſion de ſes ſermons avant ſa mort; mais il n'oſoit pas ſe preſſer. *Lorſqu'on veut aller vite*, diſoit-il, *il eſt fâcheux d'avoir plus de goût que d'eſprit.* D'ailleurs il ſembloit redouter l'impreſſion; il y entroit ſans doute de la modeſtie, mais encore plus de crainte que ce ne fût pour lui une ſource de tracaſſeries & de chagrins. Comme il avoit beaucoup de goût pour l'hiſtoire, il avoit raſſemblé trois volumes *d'Obſervations hiſtoriques & critiques*, où l'on trouvoit une critique ſaine & des diſcuſſions intéreſſantes. La crainte qu'on ne trouvât dans cet ouvrage toute autre choſe que ce qu'il vouloit dire, le détermina à le jeter au feu quelques mois avant ſa mort. Le Pere *de Neuville* avoit un frere aîné, Jéſuite comme lui, appelé *Pierre-Claude* Frey DE NEUVILLE. Les *Sermons* de celui-ci (Rouen, 1778, 2 vol. in-12) ſont moins brillans que ceux de ſon cadet, mais peut-être plus ſolides. Il étoit né à Grandville en 1692, & il mourut en 1773 à Rennes, où il s'étoit retiré après la deſtruction de ſa compagnie. Il avoit été deux fois provincial, & il avoit le génie de l'adminiſtration.

NEUVILLE, *Voyez* NEUVILLE... BAILLET... PONCY... QUIEN.

NEWTON, (Iſaac) né le jour de Noël 1642, d'une famille noble, à Woolſtrop, dans la province de Lincoln, s'adonna de bonne heure à la géométrie & aux mathématiques. *Deſcartes* & *Keppler* furent les auteurs où il en puiſa la pre-

miere connoiſſance. On prétend qu'il avoit fait à vingt-quatre ans ſes grandes découvertes en géométrie, & poſé les fondemens de ſes deux célebres ouvrages, les *Principes* & l'*Optique*. Il projetoit dès-lors de donner une nouvelle face à la philoſophie. Ce grand génie vit qu'il étoit temps de bannir de la phyſique les conjectures & les hypotheſes, & de ſoumettre cette ſcience aux expériences & à la géométrie. C'eſt peut-être dans cette vue qu'il commença par inventer le *Calcul de l'Infini* & la *Méthode des Suites*. Les uſages de ſes découvertes, ſi étendus dans la géométrie, le ſont encore davantage pour déterminer les effets compliqués que l'on obſerve dans la nature, où tout ſemble s'exécuter par des eſpeces de progreſſions infinies. Les expériences de la peſanteur & les obſervations de *Keppler* fournirent enſuite au philoſophe Anglois des conjectures heureuſes ſur la force qui retient les planetes dans leurs orbites. Il tâcha de diſtinguer les cauſes de leurs mouvemens, & de les calculer avec exactitude. Ce fut en 1687 qu'il découvrit ce qu'il penſoit ſur cet objet important. Ses *Principia Mathematica Philoſophiæ naturalis*, traduits en françois par Madame *du Châtelet*, ouvrage où la géométrie ſert de baſe à une phyſique toute nouvelle, parurent cette année en latin, in-4°, & ont été réimprimés en 1726. En même temps qu'il travailloit à ce livre, fruit de ſon eſprit pénétrant, il en avoit un autre entre les mains, auſſi original & auſſi neuf. C'eſt ſon *Optique* ou *Traité de la Lumiere & des Couleurs*, qui vit le jour pour la premiere fois en 1704, & qui a été traduit en latin par *Clarke*, à Londres, 1719, in-4°, & en françois par *Coſte*, à Paris, 1722, in-4°. On n'avoit, avant lui, que des idées confuſes de la lumiere : il chercha à la faire connoître aux hommes en la décompoſant, & en anatomiſant ſes rayons. Il perfectionna auſſi les téleſcopes, & il en inventa un qui montre les objets par réflexion : invention dont Jacques *Gregory* pouvoit avoir eu l'idée, mais qu'on attribue communément au philoſophe Anglois, parce qu'il exécuta ce que d'autres n'avoient que ſoupçonné. Il brille dans tous ſes ouvrages une haute & fine géométrie, qui lui appartient. L'Allemagne voulut donner la gloire à *Leibnitz* des découvertes de *Newton* en ce genre ; mais on ſait avec quelle chaleur l'Angleterre défendit *Newton* contre les partiſans de LEIBNITZ : [*Voyez* l'article de celui-ci.] Ce zele étoit bien juſte : *Newton* étoit la gloire de ſa nation ; auſſi l'honora-t-elle comme elle le devoit. En 1696, le roi *Guillaume* le créa garde des monnoies. Le philoſophe rendit des ſervices importans dans cette charge, à l'occaſion de la grande refonte qui ſe fit alors. Trois ans après il fut maître de la monnoie, emploi d'un revenu très-conſidérable, qu'il exerça juſqu'à ſa mort avec un déſintéreſſement & une intégrité peu commune. Tous les ſavans d'Angleterre le mirent à leur tête, par une eſpece d'acclamation unanime : ils le reconnurent pour chef & pour maître. On lui donna, en 1703, la place de préſident de la ſociété royale, qu'il conſerva juſqu'à ſa mort, pendant vingt-trois ans : exemple unique, dont on ne crut pas devoir craindre les conſéquences. Son nom parvint juſqu'au trône, & y parvint avec tout ſon éclat. La reine *Anne* le fit cheva-

lier en 1705. Il fut plus connu que jamais à la cour ſous le roi *George*. La princeſſe de Galles, depuis reine d'Angleterre, digne admiratrice de ce grand homme, diſoit ſouvent : qu'*Elle ſe tenoit heureuſe de vivre de ſon temps*. Dès que l'académie des ſciences de Paris put choiſir des aſſociés étrangers, elle ne manqua pas d'orner ſa liſte du grand nom de *Newton*... Depuis que ce réformateur de la philoſophie fut employé à la monnoie, il ne s'engagea plus dans aucune entrepriſe conſidérable de mathématique ni de phyſique. Il eut le plaiſir touchant pour un bon citoyen, d'être utile à ſa patrie dans les affaires d'état, après avoir ſervi ſi utilement toute l'Europe dans les connoiſſances ſpéculatives. Ce grand homme (dit *Voltaire*) n'entendoit jamais prononcer le nom de DIEU ſans faire une inclination profonde, qui marquoit & ſon reſpect & ſon admiration pour les œuvres du Créateur. Le même écrivain a dit encore dans un mouvement d'enthouſiaſme : » C'eſt le plus grand » génie qui ait exiſté. Quand tous » les génies de l'univers ſeroient » arrangés, il conduiroit la bande «. *Newton* poſſéda, juſqu'à l'âge de 80 ans, une ſanté égale : circonſtance eſſentielle du rare bonheur dont il a joui. Alors il commença d'être incommodé de la pierre, & le mal devenu incurable l'enleva aux ſciences le 20 Mars 1727, à 85 ans. Dès que la cour de Londres eut appris ſa mort, elle ordonna que ſon corps, après avoir été expoſé ſur un lit de parade, comme les perſonnes du plus haut rang, fût enſuite tranſporté dans l'abbaye de Weſtminſter. Le poêle du cercueil fut ſoutenu par le grand-chancelier & par trois pairs d'Angleterre. On lui éleva un tombeau magnifique, ſur lequel eſt gravée l'Epitaphe la plus honorable. Elle finit ainſi : *Que les Mortels ſe félicitent de ce qu'un d'entre eux a fait tant honneur à l'humanité.* SIBI GRATULENTUR MORTALES, TALE TANTUMQUE EXTITISSE HUMANI GENERIS DECUS. Le célebre *Pope* lui en fit une en vers anglois, qui commence par ceux-ci :

Nature and nature's laws lay in night:
God ſaid, NEWTON be; *and all Was light.* &c.

Dorat l'a traduite en notre langue :

L'épaiſſe nuit régnoit ſur le monde encor brut ;
Dieu dit : Que NEWTON ſoit... *Soudain le jour parut.*

Pour ſecond créateur tout l'Univers le nomme.
Interrogez le Ciel, la Nature, le Temps :
C'eſt un Dieu, diront-ils, il ne craint rien des ans...
Helas ! ce marbre ſeul atteſte qu'il fut homme.

Newton avoit la phyſionomie agréable, l'air noble, l'œil vif & perçant. Il n'eut jamais beſoin de lunettes, & ne perdit qu'une ſeule dent pendant toute ſa vie. Il étoit philoſope dans la pratique autant que dans la théorie. Il n'étoit point marié, & n'avoit jamais approché d'aucune femme. Son caractere doux, tranquille, modeſte, ſimple, affable, toujours de niveau avec tout le monde, ne ſe démentit point pendant le cours de ſa longue & brillante carriere. Il auroit mieux aimé être inconnu, que de voir le calme de ſa vie troublé par ces orages littéraires, que l'eſprit & la ſcience attirent à ceux qui cherchent trop la gloire. *Je me reprocherois*, diſoit-il, *mon imprudence, de*

perdre une choſe auſſi réelle (*) *que le repos, pour courir après une ombre.* Il ne cherchoit point à faire la cour aux rois & aux grands. Un jour qu'il donnoit à dîner à quelques philoſophes, on voulut ſuivre l'uſage d'Angleterre, de boire à la fin du repas à la ſanté des princes. *Newton* dit: *Buvons à la ſanté de tous les honnêtes gens, de quelque pays qu'ils ſoient. Ils ſont ordinairement tous amis, parce qu'ils tendent au ſeul but digne de l'homme, la connoiſſance de la vérité.* Il obſervoit exactement tous les devoirs de la ſociété, & il ſavoit n'être, lorſqu'il le falloit, qu'un homme du commun. L'abondance où il ſe trouvoit par ſon patrimoine, par ſon emploi, par ſes épargnes, ne lui donnoit pas inutilement les moyens de faire du bien. Il ne croyoit pas que laiſſer par teſtament, ce fût véritablement donner. Ce fut de ſon vivant qu'il fit ſes libéralités. Quand la bienſéance exigeoit quelque dépenſe d'éclat, il étoit magnifique ſans regrets; hors de là, le faſte étoit retranché, & les fonds réſervés pour des uſages utiles ou pour les beſoins des malheureux. Quoiqu'il fût attaché ſincérement à l'Egliſe Anglicane, il n'eût pas perſécuté les non-Conformiſtes pour les y ramener. Il jugeoit les hommes par les mœurs; & les vrais non-Conformiſtes étoient pour lui les vicieux & les méchans. Ce n'eſt pas cependant qu'il s'en tînt à la religion naturelle. Il étoit fermement perſuadé de la révélation. Une preuve de ſa bonne foi, c'eſt qu'il a commenté l'*Apocalypſe*. Il y trouve clairement que le Pape eſt l'Antechriſt, & les autres chimeres que les Proteſtans y ont découvertes contre l'Egliſe Romaine. Apparemment qu'il a voulu par ſes rêveries, (dit un homme d'eſprit,) conſoler la race humaine de la ſupériorité qu'il avoit ſur elle. On a de lui, outre ſes *Principes* & ſon *Optique*: I. Un *Abrégé de Chronologie*, traduit en françois par *Grana*, 1728, in-4°, où il a des ſentimens & un ſyſtême très-différent des autres chronologiſtes. *Freret* attaqua ce ſyſtême, & *Newton* lui répondit avec vivacité en 1726. Le Pere *Souciet*, Jéſuite, s'éleva auſſi contre la *Chronologie* de *Newton* dans pluſieurs *Diſſertations*. On reproche en Angleterre aux deux ſavans François de n'avoir pas trop bien entendu la partie aſtronomique de ce ſyſtême. Quoi qu'il en ſoit, *Newton* change beaucoup d'idées reçues en chronologie, & place le voyage des Argonautes & la guerre de Troye 500 ans plus près de l'Ere chrétienne que ne font les autres chronologiſtes. Il réduit la durée du regne de chaque roi à 20 ans l'un portant l'autre. Si ſes idées ne ſont pas vraies, elles ſont du moins fort ingénieuſes, & prouvent beaucoup de ſagacité. II. Une *Arithmétique univerſelle*, en latin, Amſterdam, 1761, 2 volumes in-4°, avec des *Commentaires* de *Caſtillon*. III. *Analyſis per quantitatum ſeries, fluxiones & differentias*, 1716, in-4°, traduit en françois par M. *de Buffon*, à Paris, 1740, in-4°. IV. Pluſieurs *Lettres* dans le *Commercium epiſtolicum*. Les découvertes de *Newton* dépoſent en faveur de ſon génie, tout à la fois étendu, juſte & profond. En enrichiſſant la philoſophie par une grande quantité de biens réels, il a mérité ſans doute toute ſa reconnoiſſance; mais il a peut-être plus fait pour elle, (dit un philoſophe) en lui apprenant à être ſage, & à contenir dans ſes juſtes bornes ceux

(*) *Res vera ſubſtantialis.* Ce ſont ſes expreſſions.

eſpece d'audace que les circonſtances avoient forcé *Deſcartes* à lui donner. Sa Théorie du monde eſt aujourd'hui ſi généralement reçue, qu'on commence à diſputer à l'auteur l'honneur de l'invention. On veut que les Grecs en aient eu l'idée ; mais ce qui n'étoit chez les philoſophes de l'antiquité qu'un ſyſtême haſardé & romaneſque, eſt devenu une eſpece de démonſtration dans les mains du philoſophe moderne. S'il a rendu de grands ſervices à la phyſique, en l'uniſſant à la géométrie ; il faut convenir auſſi qu'il a pouſſé cette alliance ſi loin, qu'elle a paru dégénérer en abus, & que la ſcience de la nature n'eſt preſque devenue qu'une combinaiſon de meſures & de nombres. Dans cet état décharné, la phyſique n'a préſenté à la jeuneſſe qu'un aſpect rebutant. L'influence d'une étude purement algébrique ſur les belles-lettres, n'a point été favorable à leurs progrès. En réprimant l'eſſor de l'imagination, elle a diminué les reſſources du génie : des efforts pénibles & des calculs arides ont remplacé cet enthouſiaſme qui produit les beautés naturelles & touchantes. On a ſouvent comparé *Deſcartes* & *Newton* ; parmi les différens paralleles qu'on en a faits, nous choiſirons quelques traits tirés de l'*Eloge* de *Newton* par *Fontenelle*, & de celui de *Deſcartes* par M. *Thomas*. » L'attraction & le vide bannis de » la phyſique par *Deſcartes*, & bannis pour jamais, ſelon les apparences, y furent ramenés, (dit » *Fontenelle*,) par *Newton*, armés » d'une force toute nouvelle dont » on ne les croyoit pas capables. » Ces deux grands hommes qui ſe » trouvent dans une ſi grande oppoſition, ont eu de grands rapports. Tous deux ont été des génies du premier ordre, nés pour » dominer ſur les autres eſprits, » & pour fonder des empires ; tous » deux, géometres excellens, ont » vu la néceſſité de tranſporter la » géométrie dans la phyſique. Tous » deux ont fondé leur phyſique ſur » une géométrie qu'ils ne tenoient » preſque que de leurs propres » lumieres. Mais l'un, prenant un » vol hardi, a voulu ſe placer à » la ſource de tout, ſe rendre maître des premiers principes par » quelques idées claires & fondamentales, pour n'avoir plus qu'à » deſcendre aux phénomenes de » la nature, comme à des conſéquences néceſſaires. L'autre, plus » timide ou plus modeſte, a commencé ſa marche par l'appuyer » ſur les phénomenes, pour remonter à des principes inconnus, réſolu de les admettre, » quels que pût les donner l'enchaînement des conſéquences. » L'un part de ce qu'il entend nettement, pour trouver la cauſe » de ce qu'il voit. L'autre part de » ce qu'il voit, pour en trouver » la cauſe, ſoit claire, ſoit obſcure. Les principes évidens de » l'un, ne le conduiſent pas toujours aux phénomenes tels qu'ils » ſont. Les phénomenes ne conduiſent pas toujours l'autre à des » principes évidens. Les bornes » qui, dans ces deux routes contraires, ont pu arrêter deux hommes de cette eſpece, ne ſont pas » les bornes de leur eſprit, mais » celles de l'eſprit humain «. La comparaiſon que M. *Thomas* a faite de *Newton* avec *Deſcartes*, eſt très-avantageuſe à ce dernier philoſophe. » *Deſcartes*, (dit l'éloquent » orateur,) a mérité d'être mis à » côté de *Newton*, parce qu'il a » créé une partie de *Newton*, & » qu'il n'a été créé que par lui-même ; parce que, ſi l'un a découvert plus de vérités, l'autre

» a ouvert la route de toutes les » vérités. Géometre auſſi ſublime, » quoiqu'il n'ait pas fait un auſſi » grand uſage de la géométrie; » plus original par ſon génie, » quoique ce génie l'ait ſouvent » trompé; plus univerſel dans ſes » connoiſſances comme dans ſes » talens, quoique moins ſage & » moins aſſuré dans ſa marche; » ayant peut-être en étendue, ce » que l'autre avoit en profondeur; » fait pour concevoir en grand, » mais peu fait pour ſuivre les » détails, tandis que *Newton* don- » noit aux plus petits détails l'em- » preinte du génie; moins admi- » rable ſans doute pour la con- » noiſſance des cieux, mais bien » plus utile pour le genre humain » par ſa grande influence ſur les » eſprits «. *Voyez auſſi* à l'article CASTEL, n° IV.

I. NICAISE, (Saint) évêque de Reims au ve ſiecle, fut martyriſé par les Vandales... Il ne faut pas le confondre avec S. NICAISE, martyr du Vexin, que l'on marque pour le premier archevêque de Rouen, au milieu du IIIe ſiecle.

II. NICAISE, (Claude) de Dijon, où ſon frere étoit procureur-général de la chambre des Comptes, embraſſa l'état eccléſiaſtique, & ſe livra tout entier à l'étude & à la recherche des monumens antiques. Cette étude lui fit prendre la réſolution d'aller à Rome, & dans ce deſſein, il ſe défit d'un canonicat qu'il avoit à la Sainte-Chapelle de Dijon. Il demeura pluſieurs années dans cette patrie des arts, jouiſſant de l'eſtime & de l'amitié d'un grand nombre de ſavans & de perſonnes diſtinguées. De retour en France, il cultiva les lettres juſqu'à ſa mort, arrivée au village de Velley en Octobre 1701, à 78 ans. On a de lui quelques écrits ſur des matieres d'érudition; entre autres, l'*Explication d'un ancien Monument trouvé en Guienne*, Paris, in-4°; & un *Diſcours ſur les Syrenes*, Paris, 1691, in-4°. Il y prétend qu'elles étoient des oiſeaux, & non pas des poiſſons ou des monſtres marins. Mais il eſt principalement connu par les relations qu'il entretenoit avec une partie des ſavans de l'Europe. Jamais on n'a tant écrit & tant reçu de lettres. Les cardinaux *Barbarigo* & *Noris*, le pape *Clément XI* avant ſon exaltation au pontificat, entretenoient avec lui une correſpondance réguliere. Ils aimoient en lui la pureté de ſes mœurs, la douceur de ſon caractere généreux & obligeant, ſon zele & ſa conſtance dans l'amitié. *La Monnoie* fit cette Epitaphe ſinguliere à l'abbé *Nicaiſe*:

Ci gît l'illuſtre abbé NICAISE,
Qui, la plume en main, dans ſa chaiſe
Mettoit lui ſeul en mouvement,
Toſcan, François, Belge, Allemand...
De tous côtés à ſon adreſſe,
Avis, Journaux, venoient ſans ceſſe,
Gazettes, livres frais éclos,
Soit en paquets, ſoit en ballots...
Falloit-il écrire au Bureau
Sur un phénomene nouveau;
Annoncer l'heureuſe trouvaille
D'un Manuſcrit, d'une Médaille;
S'ériger en ſollicíteur
De louanges pour un Auteur;
*D'*Arnauld *mort avertir la Trappe;*
Féliciter un nouveau Pape?
L'habile & fidelle Ecrivain
N'avoit pas la goutte à la main,
C'étoit le Facteur du Parnaſſe.
Or gît-il, & cette diſgrace
Fait perdre aux Huets, *aux* Noris,
Aux Toinards, Cupers, *&* Leibnits,
A Baſnage *le Journaliſte,*
A Bayle *le Vocabuliſte,*

Aux Commentateurs Grævius, Luhnius, Perizonius,
Mainte curieuſe ripoſte...
Mais nul n'y perd tant que la Poſte.

NICANDRE, (*Nicander*) grammairien, poëte & médecin Grec, dans l'Ionie, demeura long-temps en Etolie, & s'acquit une grande réputation par ſes ouvrages. Il ne nous reſte de lui que deux excellens Poëmes, intitulés : *Thériaca* & *Alexipharmaca*, grec & latin, dans le *Corpus Poëtarum Græc.* Geneve, 1606 & 1614, 2 volumes in-folio, & ſéparément par *Gorris*, à Paris, 1557, in-4°, & à Florence, 1764, in-8°, traduits en françois par *Grevin*, Anvers, 1567, in-4°. Les anciens les citent ſouvent avec éloge. Il vivoit l'an 140 avant Jeſus-Chriſt.

I. NICANOR, général des armées du roi de Syrie & grand ennemi des Juifs, vint d'abord en Judée par ordre de *Lyſias*, régent du royaume pendant l'abſence d'*Antiochus*, pour s'oppoſer aux entrepriſes de *Judas Machabée*. Ce dernier l'ayant vaincu dans un premier combat, quoiqu'il n'eût que 7000 hommes ; *Nicanor*, plein d'admiration & de reſpect pour ce grand homme, ſe lia d'amitié avec lui. Cette liaiſon dura juſqu'à ce que ſes envieux le calomnierent auprès du roi, l'accuſant de s'entendre avec *Judas Machabée* pour le trahir. Le roi, ajoutant foi aux calomnies, écrivit à *Nicanor*, qu'il trouvoit fort mauvais qu'il eût fait alliance avec *Machabée* ; & lui ordonna de le faire prendre vif, & de l'envoyer pieds & mains liés à Antioche. *Nicanor* fut ſurpris & affligé de cet ordre ; mais, ne pouvant réſiſter à la volonté du roi, il chercha l'occaſion de ſe ſaiſir de *Judas*. Celui-ci ſe défiant de ſes mauvais deſſeins, ſe retira avec quelques troupes, avec leſquelles il battit *Nicanor*, qui l'avoit pourſuivi. Ce général, déſeſpéré de voir échapper ſa proie, vint au temple, & levant la main contre le ſaint lieu, il jura avec ſerment qu'il détruiroit le temple juſqu'aux fondemens, & qu'il en éléveroit un en l'honneur de *Bacchus*, ſi on ne lui remettoit *Judas* entre les mains. Enſuite ayant appris qu'il étoit ſur les terres de Samarie, il réſolut de l'attaquer avec toutes ſes forces le jour du Sabbat. Il marcha donc comme à une victoire aſſurée, au ſon des trompettes, contre *Judas*, qui ne mettant ſon ſalut qu'en Dieu, lui livra bataille, le défit, & lui tua 35000 hommes. *Nicanor* lui-même perdit la vie dans cette bataille, & ſon corps ayant été reconnu, *Judas* lui fit couper la tête & la main droite, qu'il fit porter à Jéruſalem. Lorſqu'il fut arrivé, il raſſembla dans le parvis du temple les prêtres & le peuple, & leur montra la tête de *Nicanor*, & cette main déteſtable qu'il avoit levée inſolemment contre la maiſon du Dieu tout-puiſſant. Puis, ayant fait couper en petits morceaux la langue de cet impie, il la donna à manger aux oiſeaux. Sa main fut attachée vis-à-vis le temple, & ſa tête expoſée aux yeux de tout le monde, comme un ſigne viſible du ſecours de Dieu, l'an 162 avant J. C.

II. NICANOR, natif de l'iſle de Chypre, fut un des *Sept Diacres* choiſis par les Apôtres. On dit qu'il prêcha dans ſon pays, & qu'il y fut martyriſé.

NICANOR, *Voyez* I. SELEUCUS, & DEMETRIUS, n° III.

NICAUSIS, c'eſt le nom qu'on donne à la reine de Saba qui vint rendre hommage à la ſageſſe de *Salomon*. Cette princeſſe le mit d'abord à l'épreuve par des queſtions obſcures, pour s'aſſurer de ſes lu-

mieres. *Salomon* ſatisfit pleinement à toutes ſes difficultés. Il y a lieu de penſer qu'il attira cette princeſſe au culte du vrai Dieu. La reine éblouie de tout l'éclat de la magnificence de *Salomon*, mais plus enchantée encore des charmes de ſa ſageſſe, envia le bonheur de ceux qui pouvoient puiſer ſans ceſſe à cette ſource intariſſable de lumieres. Elle fit de magnifiques préſens à ce roi, qui de ſon côté lui en offrit de plus grands, & la combla d'honneurs. Les ſentimens ſont partagés ſur le pays d'où vint cette reine; quelques-uns prétendent qu'elle régnoit en Arabie, & d'autres en Ethiopie. Ceux qui ſuivent ce dernier ſentiment, diſent que Saba eſt l'ancien nom de la ville de Meroë, ainſi nommée de la ſœur de *Cambyſe*, que l'iſle de Meroë eſt quelquefois compriſe dans l'Ethiopie, qu'elle eſt au midi de la Paleſtine, & que l'eunuque baptiſé par *Philippe*, étoit officier d'une princeſſe du même pays. Ceux qui la font venir d'Arabie, outre pluſieurs raiſons qu'ils apportent de leur ſentiment, ſe fondent ſur ce que les préſens d'or, d'argent, d'aromates, de pierres précieuſes que fit cette princeſſe à *Salomon*, ſe trouvent plus facilement dans l'Arabie que dans l'iſle de Meroë.

NICÉARQUE, l'un des plus habiles peintres de l'antiquité. On admiroit ſur-tout, I. Une *Vénus* au milieu des trois *Graces*. II Un *Cupidon*. III. Un *Hercule* vaincu par l'*Amour*. Les auteurs anciens parlent de ces trois morceaux comme de trois chef-d'œuvres.

I. NICEPHORE, (Saint) martyr d'Antioche ſous l'empereur *Valérien*, vers l'an 260, étoit ſimple laïque. Une amitié auſſi tendre que chrétienne l'avoit lié avec le prêtre *Saprice*. Ils eurent le malheur de ſe brouiller, & la perſécution s'étant allumée au moment de leur déſunion, *Saprice* fut condamné à avoir la tête tranchée. Son ennemi fit tout ce qu'il put pour ſe réconcilier avec lui; mais *Saprice* ne voulut point lui pardonner, & renonça à la religion chrétienne. Alors *Nicéphore* ſe déclara Chrétien, & eut la tête tranchée à la place de *Saprice*.

II. NICEPHORE, (S.) patriarche de Conſtantinople, ſuccéda à *Taraiſe* en 806. Il défendit avec zele le culte des ſaintes Images, contre l'empereur *Léon l'Arménien*, qui l'exila en 815 dans un monaſtere, où il mourut ſaintement en 828, à 70 ans. On a de lui: I. *Chronologia Tripartita*, traduite en latin par *Anaſtaſe* le Bibliothécaire. C'eſt une Chronologie depuis la création du monde juſqu'au temps où vivoit le Saint. On y a fait quelques additions dans les ſiecles poſtérieurs. Le P. *Goar*, Dominicain, la publia à Paris en 1632, avec des notes à la ſuite de *George Syncelle*. On la trouve dans la *Bibliotheque des Peres*, & dans l'*Hiſtoire Byzantine*, Veniſe, 1729. II. *Hiſtoria Breviarium*, publié par le P. *Petau*, en 1616, in-8°, & traduit par le préſident *Couſin*. Cet abrégé hiſtorique, écrit d'une maniere trop ſeche & trop ſuccinte, mais exacte, s'étend depuis la mort de l'empereur *Maurice* juſqu'à *Léon IV*: il a été réimprimé au Louvre en 1648, in-fol., & fait partie de la *Byſantine*. III. La *Sticométrie*, c'eſt-à-dire, l'énumération des livres ſacrés; elle eſt ordinairement jointe à la *Chronologie*. Les *Antirrhétiques* ou Ecrits contre les Iconoclaſtes, dont quelques-uns ſe trouvent dans la *Bibliotheque des Peres*. La Préſence réelle y eſt établie de la maniere la plus claire & la plus préciſe. V. *Dix-ſept Canons* inſérés dans la Collection des Conciles, &c. Dom *Anſelme Banduri* avoit projeté de donner une édition

de tous les ouvrages de *S. Nicéphore*; mais la mort l'en a empêché. Il en avoit publié le *Prospectus* en 1705, qui a été inséré tout entier dans la *Bibliotheque Grecque* de *Fabricius*, tom. VI, page 640. Ces ouvrages sont des monumens de la saine critique & de l'érudition de *Nicéphore*, qui étoit aussi grand évêque, qu'écrivain judicieux... Il ne faut pas le confondre avec NICÉPHORE CALIXTE, dont nous avons une *Histoire Ecclésiastique* en grec, qui va jusqu'en 610, Paris, 1630, 2 vol. in-fol. Celui-ci florissoit au XIVe. On lui reproche d'être trop crédule. Il rapporte beaucoup de faits qui ressemblent à des fables.

III. NICEPHORE, fils d'*Artabasde* & d'*Anne* sœur de *Constantin Copronyme*, reçut le titre d'empereur, lorsque le sénat & le peuple de Constantinople l'eurent donné à son pere en 472. *Constantin Copronyme* vint les attaquer, les vainquit & leur fit crever les yeux. *Nicéphore* avoit beaucoup de mérite, & il s'étoit signalé par son courage... Il ne faut pas le confondre avec NICÉPHORE, 2e fils de *Constantin Copronyme*, honoré du titre de César par son pere en 769. *Constantin VI*, son neveu, jaloux du crédit que ses talens & ses vertus lui donnoient à Constantinople, lui fit crever les yeux en 792; &, comme s'il eût été encore à craindre dans cet état, l'impératrice *Irene* le fit mourir, 5 ans après, à Athenes, où il avoit été exilé.

IV. NICÉPHORE Ier, empereur d'Orient, surnommé LOGOTHETE, auparavant intendant des finances & chancelier de l'empire, s'empara du trône en 802 sur l'impératrice *Irene*, qu'il relégua dans l'isle de Mételin. Il envoya des ambassadeurs à *Charlemagne*, & fit un traité avec ce prince pour régler les bornes de leurs empires. Un de ses premiers soins fut d'établir une chambre de justice contre ceux qui avoient pillé le peuple; mais, au lieu de rendre aux pauvres le bien qu'on leur avoit enlevé, il se l'appropria. Pour s'affermir sur le trône & perpétuer le sceptre dans sa famille, il déclara Auguste, l'an 802, son fils *Stauracе*. Une telle précaution, loin d'arrêter les révoltes, ne fit qu'exciter les mécontens. Plusieurs périrent dans l'exil par le poison ou par le dernier supplice. Ces cruautés allumerent la haine générale. Les troupes d'Asie proclamerent empereur *Bardane*, surnommé *le Turc*, patrice & général d'Orient. Le nouvel empereur, désespérant de faire entrer Constantinople dans sa révolte, propose à *Nicéphore* de se dépouiller de la pourpre impériale, s'il veut lui accorder son pardon. L'empereur, prenant le masque de la clémence, se contente de l'enfermer dans un monastere; mais quelque temps après, il lui fait crever les yeux & poursuit ses complices. Des affaires importantes interrompirent ces exécutions. Les Sarrasins ravagent la Cappadoce, prennent Tyane; *Nicéphore* marche contre eux, & est battu; il en obtint la paix en 804, moyennant un tribut annuel de 33 mille pieces d'or. Libre des horreurs de la guerre, il désola ses peuples pendant la paix. On établit un impôt sur toutes les denrées & sur tous les chefs de famille. Le droit de feu fut taxé, & peu s'en fallut que ses sujets ne payassent l'air qu'ils respiroient. Un assassin déguisé en moine se glissa dans le palais, pour délivrer la terre de ce fléau; mais il fut découvert, & condamné à une prison perpétuelle. Cependant les Bulgares ravageoient la Thrace. *Nicéphore* prend les armes, & met tout à feu & à sang dans la Bulgarie. *Crumne*, roi de ces peuples,

ferme les paſſages qui pouvoient lui ſervir de retraite, le pourſuit, taille ſon armée en pieces & le tue, le 25 Juillet 811. Il pouſſa la vengeance juſqu'à faire enchâſſer ſon crane pour lui ſervir de coupe. Il n'y a point de termes qui expriment l'horreur que le nom de *Nicéphore* préſente à l'eſprit. „ Fier, avare, vindicatif à „ l'excès, il ne craignit plus rien, „ (dit l'abbé *Guyon*) quand il crut „ avoir acquis le droit de tout „ oſer. On ne fait ce qu'il aimoit „ davantage, ou l'or, ou le ſang „ des peuples ". Eſclave de ſes penchans, il ne connut ni l'humanité, ni la religion, & fut un monſtre ſous le dais.

V. NICEPHORE II, (PHOCAS) d'une des plus anciennes familles de Conſtantinople, ſe ſignala, dès ſa plus tendre jeuneſſe, par ſes exploits. Craint des ennemis, aimé des ſoldats & reſpecté des peuples, il fut élevé à l'empire par ſes troupes; & l'impératrice *Théophanon*, veuve de *Romain le Jeune*, lui donna ſa main en 963. Il forma dès-lors le projet de ramaſſer tous les membres épars de l'empire Romain. Il attaqua les Sarraſins, qui étoient le premier obſtacle à ſes projets. Il prit ſur eux pluſieurs places, & les chaſſa de la Cilicie, d'Antioche & d'une partie de l'Aſie. Son zele pour la diſcipline contribua beaucoup à ſes conquêtes; il retenoit le ſoldat dans le devoir, moins par le châtiment que par ſon exemple; évitant les femmes, ſupportant les rigueurs des ſaiſons, & couchant ſur la dure. Si *Nicéphore* fut la terreur des ennemis, il fut le fléau des citoyens. Il augmenta tous les impôts, confiſqua les biens des particuliers, altéra les monnoies, & fit paſſer dans les camps toutes les richeſſes de l'état. Ses ſujets, las d'avoir un tyran à leur tête, & ſa femme, non moins laſſe d'avoir pour époux l'homme le plus laid & le plus cruel de l'empire, conſpirerent contre lui. *Jean Zimiſcès* eſt introduit, caché dans une corbeille, avec cinq autres conjurés, dans la chambre de l'empereur qui dormoit. Ce prince eſt éveillé au bruit des poignards & mis à mort le 11 Décembre 969, après avoir régné 6 ans & quelques mois.

VI. NICEPHORE, III, (BOTONIATE) paſſoit pour être un des deſcendans des *Fabius* de l'ancienne Rome. Il montra quelques talens avant que de monter ſur le trône; mais dès qu'il y fut élevé, en 1077, par l'armée qu'il commandoit en Orient, on ne vit plus en lui qu'un vieillard foible & imprudent. *Nicéphore Bryenne*, nommé empereur lui-même en Occident par ſes troupes, ayant refuſé de reconnoître *Nicéphore Botoniate*, celui-ci envoya, contre ſon rival, *Alexis Comnene*, qui le prit priſonnier. *Botoniate* eut la cruauté de lui faire crever les yeux. Un autre rebelle, vaincu par *Alexis*, eſſuya le même traitement. Une 3e conjuration ſe forma en Aſie: *Nicéphore* envoya de nouveau *Alexis* pour la diſſiper; mais les ſoldats l'ayant proclamé, le 1er Avril 1081, empereur lui-même, il ôta le ſceptre à *Botoniate* & le relégua dans un couvent, où il mourut peu de temps après. *Nicéphore* quitta la pourpre avec autant d'indifférence, qu'il l'avoit aimée paſſionément.

VII. NICEPHORE CARTOPHILAX, c'eſt-à-dire, *Garde des Archives*, auteur Grec, floriſſoit au commencement du IXe ſiecle. Il nous reſte de lui quelques Ouvrages, dans la *Bibliotheque des*

Peres, & dans le *Recueil du Droit Grec Romain*.

NICEPHORE BRYENNE. *Voyez* BRYENNE.

VIII. NICEPHORE BLEMMIDAS, ſavant abbé Grec du Mont Athos, refuſa le patriarchat de Conſtantinople en 1255, & fut favorable aux Latins. On a de lui deux *Traités de la proceſſion du Saint-Eſprit*, imprimés avec d'autres *Théologiens Grecs*, à Rome, 1652 & 1659, 2 vol. in-4°.

IX. NICEPHORE GREGORAS, bibliothécaire de l'égliſe de Conſtantinople au XIVe ſiecle, eut beaucoup de part aux affaires de ſon temps. On a de lui une *Hiſtoire des Empereurs Grecs*, farcie d'inexactitudes & écrite d'un ſtyle barbare, depuis l'an 1204 juſqu'en 1341. La meilleure édition de cet ouvrage eſt celle du Louvre, en grec & en latin, en 2 vol. in-folio, 1702. *Voy. II.* BOIVIN.

X. NICEPHORE, dit CALLISTE, parce qu'il étoit fils de *Calliſte*, vivoit au XIVe ſiecle, ſous l'empire d'*Andronic Paléologue l'Ancien*, auquel il dédia ſon *Hiſtoire Eccléſiaſtique depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt, juſqu'à la mort de l'empereur Phocas en 610*. Cette Hiſtoire, imprimée à Paris 1630, 2 vol. in-fol., renferme des faits qu'on ne trouve pas ailleurs; mais quelques-uns paroiſſent avoir été inventés par l'auteur. Tel eſt le portrait qu'il fait de la *Sainte Vierge*, & dont on ne voit aucune trace dans les anciens. Il dit qu'elle étoit d'une taille médiocre, le teint de la couleur du froment, les cheveux blonds, les yeux vifs, la prunelle tirant ſur le jaune, les ſourcils noirs & en demi-cercle, le nez aſſez long, les levres vermeilles, les doigts & les mains longs, l'air ſimple & modeſte, les habits propres ſans faſte & de la couleur naturelle de la laine. Il eſt encore le premier, ſelon D. *Calmet*, qui ait dit bien expreſſément que *S. Luc* étoit peintre & qu'il avoit peint la *Sainte Vierge*.

I. NICERON, (Jean-François) religieux Minime, natif de Paris, & mort à Aix le 22 Septembre 1646, à 33 ans, s'appliqua à l'optique & fut ami du célebre *Deſcartes*. Ce jeune auteur donnoit les plus grandes eſpérances, lorſqu'il fut moiſſonné à la fleur de ſon âge. Au milieu des occupations & des voyages qui devoient le diſtraire, il ſut ménager les moindres momens pour les conſacrer à l'étude. On a de lui: I. L'*Interprétation des Chiffres*, ou *Regles pour bien entendre & expliquer ſolidement toutes ſortes de Chiffres ſimples*, traduite de l'italien d'*Antonio-Maria Coſpi*, in-8°, 1641. II. La *Perſpective curieuſe*, ou *Magie artificielle des effets merveilleux de l'Optique*, avec la *Catoptrique* du Pere *Merſenne*, Paris, 1652, in-fol. III. *Thaumaturgus Opticus*, in-folio, 1646. L'ouvrage précédent n'eſt qu'un eſſai, qui eſt beaucoup développé dans celui-ci.

II. NICERON, (Jean-Pierre) parent du précédent, né à Paris, comme lui, en 1685, entra dans la congrégation des Clercs-réguliers de Saint-Paul, connus ſous le nom de *Barnabites*. Après avoir profeſſé les humanités, la philoſophie & la théologie dans ſon ordre, il ſe conſacra à la chaire, à la direction & au cabinet. Les langues vivantes & les langues mortes lui devinrent familieres. Il s'adonna ſurtout avec ſuccès à la bibliographie & à l'hiſtoire littéraire. Il mourut à Paris le 8 Juillet 1738, à 53 ans. Les gens de lettres le regretterent autant pour ſes connoiſſances que pour la franchiſe & la bonté de ſon caractere. Gai ſans

la plus légere ombre de diſſipation, il étoit ſérieux quand il devoit l'être. Il parloit peu, mais bien, & toujours à propos. Quand la converſation étoit animée, il ſavoit y donner de nouveaux agrémens, par des ſaillies, ni étudiées, ni affectées. Quoiqu'il eût l'ouïe un peu dure, il ne répondoit jamais le contraire de ce qu'il falloit répondre, parce qu'il écoutoit avec tranquillité, & qu'il entendoit de l'eſprit & des yeux. Il préféroit les converſations des gens de lettres, où il pouvoit s'inſtruire, à celles des gens du monde qui l'intéreſſoient peu. Il n'avoit cependant pas dans celles-ci un air emprunté; & dans les premieres, il cherchoit plus à faire briller l'érudition des autres, qu'à montrer la ſienne. Avec les jeunes gens, ſur-tout, il s'étudioit à leur donner de l'eſprit, & en général il ſavoit ſe proportionner à tous les eſprits. Si ſon ardeur pour l'étude faiſoit qu'il ſe trouvoit toujours bien dans ſon cabinet, la prudence guidoit néanmoins ſon travail. Il prévenoit l'épuiſement & le dégoût, par des délaſſemens utiles, après leſquels il ſe remettoit à l'étude avec plus d'activité. Ami ſincere, il ſe plaiſoit à rendre ſervice à tout le monde. Il paroiſſoit ſi indifférent pour tout ce qu'on appele *Grandeurs*, que quoiqu'il eût vu ſa famille illuſtrée par des alliances honorables, par des charges & des emplois de diſtinction, on ne l'entendit preſque jamais en parler. Ses ouvrages ſont: I. *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Hommes Illuſtres dans la République des Lettres*, avec un *Catalogue raiſonné de leurs Ouvrages*, à Paris, chez *Briaſſon*, in-12. Le 1er volume de cette compilation parut en 1727. Les autres ont été donnés ſucceſſivement juſqu'au XXXIXe, qui a paru en 1738; le XLe parut en 1739. On a donné, depuis, 3 autres volumes, dans leſquels il y a pluſieurs articles qui ne ſont point du Pere *Niceron*. Quoique ſon ſtyle ſoit négligé, & qu'il ne démêle pas avec beaucoup de fineſſe les caracteres de ſes différens perſonnages, on ne peut que louer ſon travail. Ses recherches ſont en général utiles, & ſouvent curieuſes. L'auteur ne promet dans ſon titre que les vies des *Hommes Illuſtres*; mais il y a fait entrer une foule d'Auteurs, dont pluſieurs ne ſont que médiocres ou mépriſables. Il eſt aiſé de voir qu'il ne s'eſt jamais renfermé dans le plan annoncé par le titre de ſon livre, & qu'à meſure qu'il avoit raſſemblé des faits ſur un écrivain, il en publioit la vie, ſoit qu'il fût illuſtre ou obſcur. Pour donner des Mémoires exacts & curieux, il auroit fallu lire avec ſoin les ouvrages de chaque auteur. Le Pere *Niceron* l'a fait quelquefois; mais, preſſé de fournir ſa carriere, il a ſouvent copié les fautes des Journaliſtes & des Bibliographes. Heureuſement, dans des Supplémens donnés de loin en loin, il en a corrigé pluſieurs, & a fait des additions importantes. On lui a encore reproché de n'avoir point gardé l'ordre des temps. Son recueil forme 44 volumes, parce que le Xe a deux parties qui ſe relient ſéparément. II. Le *Grand Fébrifuge, où l'on fait voir que l'*Eau commune *eſt le meilleur remede pour les Fievres, & vraiſemblablement pour La Peſte*, traduit de l'anglois de *Jean Hanckock*, in-12. Ce livre eut beaucoup de cours. La meilleure édition eſt celle de Paris, chez *Cavelier*, en 1730, ſous le titre de *Traité de l'Eau commune*, en 2 vol. in-12. III. La *Converſion de l'Angleterre au Chriſtianiſme, comparée avec ſa*

prétendue *Réformation*, traduite de l'anglois, in-8°. IV. Traduction des *Réponſes de* Woodward *au docteur* Camérarius, *ſur la Géographie Phyſique* ou *Hiſtoire naturelle de la Terre*, in-4°. V. *Voyages de Jean Owington*, 1725... *Voyez* ſon *Eloge* (par l'abbé *Goujet*) dans le tome XLe de ſes *Mémoires pour l'Hiſtoire des Hommes Illuſtres*.

NICET, (Flavius NICETIUS) l'un des plus éloquens orateurs & juriſconſultes des Gaules, ſortoit d'une famille de ſénateurs. A la cérémonie du conſulat d'*Aſtere*, faite à Lyon en 449, il harangua le peuple, & l'enchanta par les agrémens de ſon éloquence. *Sidoine Apollinaire* étoit lié avec cet homme célebre, & trouvoit en lui un conſeil dans les affaires les plus épineuſes, & un encouragement dans le travail. Ses talens étoient relevés par toutes les qualités du cœur, & ſur-tout par une grande modeſtie.

I. NICETAS, (S.) de Céſarée en Bithynie, ſouffrit beaucoup ſous l'empire de *Léon l'Arménien*, qui perſécuta en lui ſes vertus & ſon zele pour la Foi & pour le culte des ſaintes Images. Il fut abbé des Acemetes, dans le monaſtere de Médicée ſur le Mont Olympe, & mourut en 824.

II. NICETAS-SERRON., diacre de l'Egliſe de Conſtantinople dans le XIe ſiecle, puis évêque d'Héraclée, eſt connu par pluſieurs ouvrages. On lui attribue : I. Une *Chaîne* des Peres Grecs ſur le livre de *Job*, Londres, 1637, in-folio, en grec & en latin. II. Une autre ſur les *Pſeaumes*. III. Une 3e ſur le *Cantique des Cantiques*. IV. Des *Commentaires* ſur une partie des Œuvres de *Saint Grégoire* de Nazianze. Il recueillit, dans ces différentes compilations, les paſſages des plus ſavans écrivains de l'Egliſe Grecque.

III. NICETAS-ACHOMINATE, hiſtorien Grec, ſurnommé *Choniate*, parce qu'il étoit de Chone, ville de Phrygie, exerça des emplois conſidérables à la cour des empereurs de Conſtantinople. Après la priſe de cette ville par les François, en 1204, il ſe retira à Nicée, où il mourut en 1206. On a de lui : I. Une *Hiſtoire* depuis 1118 juſqu'à 1205. Cet ouvrage, traduit en latin par *Jérôme Wolf*, & en françois par le préſident *Couſin*, eſt plus agréable dans ces copies que dans l'original. Son ſtyle eſt emphatique, obſcur, embarraſſé; mais il y a aſſez d'exactitude dans les faits. On le trouve dans le corps de l'*Hiſtoire Byzantine*, édition du Louvre, où on l'imprima en 1657, in-fol. II. *Tréſor*, ou *Traité de la Foi Orthodoxe*; & d'autres ouvrages.

NICIAS, capitaine Athénien, s'éleva par ſon mérite aux premieres places de ſa patrie. Il ſe ſignala dans la guerre du *Peloponneſe*, qu'il eut la gloire de terminer. La République ayant réſolu d'armer contre la Sicile, il fut nommé général avec *Eurimédon* & *Démoſthenes*. Ces trois généraux formerent le ſiége de Syracuſe, qui ſe défendit pendant plus de deux ans ſans ſe rendre. La conſternation ſe mit parmi les aſſiégeans. Réſolus de lever le ſiége & de ſe retirer, ils haſardent en vain un combat ſur mer, pour forcer les paſſages que l'ennemi tenoit fermés. Ils ſont obligés de ſe ſauver par terre. L'armée, épuiſée de fatigues, eſt accablée par les Syracuſains. *Demoſthenes* & *Nicias* ſe rendent, avec le reſte de leurs troupes, à condition qu'on leur laiſſera la vie, & qu'on ne pourra les retenir dans une priſon perpétuelle. On le leur promet, & on les met à mort l'an 413 avant

Jeſus-Chriſt. Athenes pleura ſur-tout *Nicias*, guerrier auſſi prudent que brave. Il étoit reſpecté par ſes compatriotes & craint par ſes ennemis. On connoit encore deux *Nicias* fort célebres, l'un peintre à Athenes, qui réuſſiſſoit ſur-tout à peindre les femmes. *Pline* dit qu'il travailloit avec tant d'application, que ſouvent il oublioit de manger. L'autre étoit un grammairien ami de *Pompée* & de *Ciceron* qui en parle avec éloge dans une lettre à *Atticus* & dans une autre à *Dolabella*.

I. NICOCLES, fils & ſucceſſeur d'*Evagoras*, roi de Chypre & de Salamine, l'an 374 avant Jeſus-Chriſt, étoit un prince magnifique & voluptueux. C'eſt à lui qu'*Iſocrate* adreſſe ſes deux Diſcours intitulés : *Nicoclès*.

II. NICOCLÈS, roi de Paphos, régnoit ſous la protection de *Ptolomée*, fils de *Lagus*; mais il abandonna le parti de ſon bienfaiteur pour prendre celui d'*Antigone*. *Ptolomée*, voulant intimider les princes qui auroient pu ſuivre ſon exemple, chargea quelques officiers qu'il avoit en Chypre de le faire mourir. Ceux-ci, ne pouvant ſe réſoudre à exécuter cet ordre par eux-mêmes, preſſerent vivement *Nicoclès* de les prévenir par une mort volontaire. C'eſt le parti qu'il prit; & ſe voyant ſans reſſource, il ſe tua lui-même. La reine ne pouvant ſurvivre à ſa douleur, après avoir donné de ſa propre main le coup mortel à ſes filles, & avoir exhorté les autres princeſſes ſes belles-ſœurs, à ne pas ſurvivre au malheur qui venoit d'arriver au roi leur frere, s'ôta la vie auſſi à elle-même. La mort de ces princeſſes fut ſuivie de celle de leurs époux, qui, avant de ſe tuer, mirent le feu aux quatre coins du palais. Telle fut l'horrible & ſanglante tragédie qui ſe paſſa en Chypre, l'an 310 avant Jeſus-Chriſt.

III. NICOCLÈS, poëte ancien, dont on a ſouvent répété ce ſarcaſme contre les médecins: » Ils » ſont heureux, (diſoit-il dans une » de ſes pieces) parce que la lu» miere éclaire leurs ſuccès, & » que la terre cache leurs fautes «.

NICOCRATE, *Voyez* les Tables Chronologiques, *art.* ARGOS.

NICOCRÉON, *Voyez* ANAXARQUE.

NICODÈME, diſciple de Jeſus-Chriſt, étoit un ſénateur Juif de la ſecte des Phariſiens. Le Sauveur ayant annoncé qu'il falloit renaître de nouveau pour entrer dans le Ciel, *Nicodéme* fut étonné; mais le divin Maître voulut bien lui dire qu'il étoit queſtion de la renaiſſance ſpirituelle, qui devoit ſe faire par le baptême: dès-lors *Nicodéme* s'attacha à lui, & devint un de ſes plus zélés diſciples, mais en ſecret. Il ſe déclara ouvertement, lorſqu'il vint avec *Joſeph* d'Arimathie pour rendre les derniers devoirs à *J. C.* crucifié. Ils embaumerent ſon corps & l'enterrerent. L'Écriture ne nous apprend plus rien de *Nicodéme*. La tradition ajoute, qu'ayant reçu le baptême, avant ou après la Paſſion, les Juifs le dépoſerent de ſa dignité de ſénateur, l'excommunierent & le chaſſerent de Jéruſalem. Ils vouloient même, dit-on, le faire mourir; mais, en conſidération de *Gamaliel* ſon parent, ils ſe contenterent de le charger de coups, & de piller ſon bien: alors il demeura juſqu'à ſa mort chez *Gamaliel*, qui le fit enterrer auprès de *Saint Etienne*. Leurs corps furent trouvés en 415, avec celui de *Gamaliel*. Il y a un Evangile ſous le nom de *Nicodéme*, plein d'erreurs & de fauſſetés qui a été compoſé par les Manichéens.

I. NICOLAÏ, (Nicolas de) gentilhomme Dauphinois, mort à Paris en 1583, mit au jour, en 1568, l'Hiſtoire de ſes voyages, ſous le titre de : *Diſcours & Hiſtoire véritable des navigations & voyages faits en Turquie*, réimprimés à Anvers, 1586, in-folio, avec des figures, qui rendent ce livre cher : elles ſont en bois, & gravées d'après *le Titien*. L'Hiſtoire eſt aſſez curieuſe, mais elle eſt quelquefois inexacte.

II. NICOLAÏ, (Philippe) Luthérien emporté, né dans le Landgraviat de Heſſe, vers la fin du XVIe ſiecle, connu par deux Satires atroces contre le pontife Romain, intitulées, l'une, *De duobus Antichriſtis, Mahumete & Pontifice Romano*, Marpurg, 1590, in-8°... L'autre, *De Antichriſto Romano, perditionis filio, Conflictus*, Roſtoch, 1609, in-8°. L'exactitude avec laquelle on a ſupprimé ces deux libelles, les a rendus rares, ſur-tout le premier, & ils ne méritent guere d'être recherchés.

III. NICOLAÏ, (Jean) Dominicain, né à Mouza dans le diocèſe de Verdun en 1594, prit le bonnet de docteur de Sorbonne en 1632. Pendant 20 ans qu'il profeſſa la théologie à Paris, il ſe diſtingua également par ſes lumieres & par ſes vertus. Il mourut le 7 Mai 1673, à 78 ans, dans le couvent de Saint-Jacques dont il avoit été prieur. On a de lui : I. Une excellente édition de la *Somme de S. Thomas*, avec des notes, & de tous les ouvrages de ce ſaint docteur, Lyon, 1660, & années ſuivantes, 19 volumes in-folio. Il avoit paſſé une partie de ſa vie à concilier les principes de ce Pere avec ceux des théologiens qui ne ſont pas de ſon école. II. Cinq *Diſſertations* pleines d'érudition, ſur pluſieurs points de la diſcipline eccléſiaſtique, contre *Launoy*, in-12. L'auteur critiqué répondit brutalement, qu'*il craignoit moins ſa plume que ſon canif*. III. *Judicium, ſeu Cenſorium Suffragium de propoſitione Antonii Arnaldi*, in-4°. C'eſt le jugement de la faculté de théologie de Paris, contre la propoſition d'*Arnauld*, DEFUIT GRATIA PETRO, &c. Le Pere *Nicolaï* donna auſſi cet écrit en françois, ſous le titre d'*Avis délibératif*; & il combattoit la doctrine de *Janſenius*, quoiqu'il fît profeſſion de ſoutenir celle des Thomiſtes, & de rejeter les ſentimens de *Molina*. IV. *LUDOVICI Juſti XIII triumphalia Monumenta*. C'eſt un Poëme latin de *Charles Beys*, que *Nicolaï* traduiſit en françois. Cet ouvrage ſemé d'emblêmes, de figures, & de vers latins & françois, les uns & les autres aſſez mauvais, valut à l'auteur une penſion de 600 l. V. Des *Theſes* ſur la Grace, attaquées par *Nicole* dans la *Cauſa Arnaldina*. VI. Quelques autres écrits, où il s'éloigne quelquefois des ſentimens reçus... On trouve encore *Philippe* & *Michel* NICOLAÏ, profeſſeurs de théologie renommés, dont on a des Ouvrages. Le premier mourut en 1608; le ſecond en 1656, à Tubinge.

I. NICOLAS, proſélyte d'Antioche, qui de Païen s'étant fait Juif, embraſſa enſuite la religion Chrétienne, & fut choiſi pour être un des *Sept* premiers *Diacres* de l'Egliſe de Jéruſalem. La mémoire de ce diacre eſt flétrie par l'accuſation, vraie ou fauſſe, intentée contre lui, d'être l'auteur, ou du moins d'avoir donné occaſion à la ſecte des *Nicolaïtes*. Ceux qui le font coupable, prétendent que *Nicolas* ayant été blâmé par les Apôtres de ce qu'il avoit repris ſa femme dont il s'étoit ſéparé pour garder la continence, ſe fit des principes oppoſés à la vérité & à la

pureté, & ſe livra aux derniers excès. D'autres ſoutiennent avec plus de raiſon, qu'il ne donna jamais dans ces abominations; mais que quelques libertins, abuſant de certaines expreſſions équivoques échappées à *Nicolas*, avoient donné lieu à une héréſie qu'ils appelerent de ſon nom pour l'accréditer. On dit que *Nicolas* fut établi évêque de Samarie. Les ſectaires qui ſe parerent de ſon nom, avoient des ſentimens extravagans ſur la Divinité & ſur la création. Ils admettoient la communauté des femmes, & pratiquoient ſans ſcrupule toutes les impiétés du Paganiſme.

II. NICOLAS, (S.) évêque de Myre en Lycie, étoit honoré par un culte public dès le VIe ſiecle; mais il n'y a rien de bien certain ſur les circonſtances de ſa vie & de ſa mort. On trouve une bonne Diſſertation ſur *S. Nicolas*, dans les *Mémoires de Littérature & d'Hiſtoire* du Pere *Deſmolets*, tome I, page 106. Il y eſt prouvé contre *Tillemont* & *Baillet* que le ſaint évêque de Myre vivoit ſous *Conſtantin le Grand*, & qu'il aſſiſta au premier concile général de Nicée. *Voy.* auſſi ſon *Hiſtoire* par D. *Deliſle*, 1745, in-12.

III. NICOLAS DE TOLENTIN, (S.) né à Tolentin en 1239, fut chanoine de cette ville. Il entra enſuite dans l'ordre des *Auguſtins*, & s'acquit une grande réputation par ſes auſtérités. Il mourut à Tolentin le 10 Septembre 1310, & fut inſcrit peu de temps après dans le catalogue des Saints.

IV. NICOLAS Ier, dit *le* GRAND, étoit fils de *Théodore*, & diacre de l'Egliſe de Rome, ſa patrie. Il fut élu pape après *Benoît III*, le 24 Avril 858, & fut ſacré le même jour dans l'Egliſe de Saint-Pierre, en préſence de l'empereur *Louis II*. Il envoya des légats à Conſtantinople en 860, pour examiner l'affaire de *S. Ignace*, & frappa d'anathême *Photius*. Cette démarche fut l'origine du ſchiſme déplorable qui ſubſiſte encore entre l'Egliſe Grecque & l'Egliſe Latine. *Nicolas* animé par un zele ardent, excommunia enſuite *Lothaire*, roi de Lorraine, & *Valdrade*, concubine de ce prince. Les évêques de France n'eurent aucun égard à ſes cenſures, & ne voulurent pas le reconnoître pour juge. Les ſoins que ſe donna le pape pour la propagation de la Foi, produiſirent la converſion de *Bogoris*, roi des Bulgares. Ce prince embraſſa la religion Chrétienne, avec une partie de ſa nation, en 865. Il envoya l'année d'après ſon fils à Rome, accompagné de pluſieurs ſeigneurs, chargés de demander des évêques & des prêtres, & de conſulter le pape ſur pluſieurs queſtions de religion. *Nicolas* fit une ample réponſe à leur conſultation, & leur accorda tout ce qu'ils demandoient. Il envoya en même temps trois légats à Conſtantinople; mais, ayant été arrêtés & maltraités ſur les frontieres de l'Empire, ils furent obligés de revenir ſur leurs pas. Les affaires venoient de changer de face à Conſtantinople. *Photius* triomphoit; il aſſembla un concile, dans lequel il prononça une ſentence de dépoſition contre *Nicolas*, & d'excommunication contre ceux qui communiqueroient avec lui. Ce ſchiſmatique prétendoit que *quand les Empereurs avoient paſſé de Rome à Conſtantinople, la primauté de l'Egliſe Romaine & ſes privilèges avoient paſſé à l'Egliſe de C. P.* Le pape écrivit aux évêques de France, en 867, pour les informer de ces prétentions extravagantes, des calomnies que les Grecs vomiſſoient contre l'égliſe de Rome, & des reproches injuſtes qu'ils lui faiſoient,

ſoient. » Avant que (dit le pape) » nous leur euſſions envoyé nos » légats, ils nous combloient de » louanges, & relevoient l'auto- » rité du ſaint-Siége : mais depuis » que nous avons condamné leurs » excès, ils ont parlé un langage » tout contraire, & nous ont char- » gé d'injures : & n'ayant trouvé, » graces à Dieu, rien de perſon- » nel à nous reprocher, ils ſe » ſont aviſés d'attaquer les tradi- » tions de nos Peres, que jamais » leurs ancêtres n'ont oſé repren- » dre «. Il mourut le 13 Novembre de la même année, regardé comme un des plus grands pontifes. Son zele, ſa fermeté, ſa charité, lui ont mérité une place dans le Martyrologe Romain. On a de lui un grand nombre de *Lettres* ſur différens points de morale & de diſcipline, qu'on a recueillies à Rome, en 1542, in-fol.

V. NICOLAS II, (*Gerard de Bourgogne*) étoit né dans cette province. Ses talens & ſes vertus le firent élever ſur le ſiége de Florence, & enſuite ſur celui de Rome, où il fut placé le 28 Décembre 1058, & couronné le 18 Janvier 1059. C'eſt le premier pape dont l'Hiſtoire ait marqué le couronnement. Une faction lui oppoſa *Jean* évêque de Vélétri, connu ſous le nom de *Benoît X*; mais il le fit dépoſer par les évêques de Toſcane & de Lombardie, aſſemblés à Sutri. Un ſecond concile, convoqué à Rome, régla qu'à la mort du pape, les évêques-cardinaux traiteroient enſemble les premiers de l'élection, qu'ils y appelleroient enſuite les clercs-cardinaux, & enfin que le reſte du clergé & du peuple y donneroit ſon conſentement. » On choiſira (ajoute le » Décret) dans le ſein de l'Egliſe » même, s'il s'y trouve un ſujet » capable; ſinon, dans une autre: » ſauf l'honneur dû à notre cher » chef fils *Henri*, qui eſt maintenant roi, & qui ſera, s'il plaît » à Dieu, empereur, comme nous » lui avons déjà accordé; & on » rendra le même honneur à ſes » ſucceſſeurs, à qui le ſaint-Siége » aura perſonnellement accordé le » même droit «. *Nicolas* paſſa enſuite dans la Pouille, à la priere des Normands, qui lui reſtituerent les domaines de l'Egliſe Romaine, dont ils s'étoient emparés. Le pape y fit un traité avec eux, après avoir levé l'anathême qu'ils avoient encouru. *Richard*, l'un de leurs chefs, fut confirmé dans la principauté de Capoue, qu'il avoit conquiſe ſur les Lombards. *Robert Guiſchard*, autre chef de ces conquérans, fut confirmé dans le duché de la Pouille & de la Calabre, & dans ſes prétentions ſur la Sicile, qu'il enlevoit aux Sarraſins. Il promit au pape une redevance annuelle, & ſe rendit ſon vaſſal : c'eſt l'origine du royaume de Naples, ſelon *Fleuri*. Les Normands travaillerent auſſi-tôt à délivrer Rome des ſeigneurs qui la tyranniſoient depuis ſi long-temps, & à raſer les forteresſes qu'ils avoient aux environs. *Nicolas* mourut peu de temps après, en 1061, avec la réputation d'un aſſez bon politique. Il garda le ſiége de Florence pendant ſon pontificat. On a de lui IX *Lettres* concernant les affaires de France.

VI. NICOLAS III, (*Jean Gaetan*) de l'illuſtre famille des *Urſins*, étoit cardinal diacre, lorſqu'il obtint la tiare le 25 Novembre 1277, après *Jean XXI*. Sa prudence étoit ſi connue, qu'avant ſon élection on ne l'appeloit que le *Cardinal compoſé*, CARDINALIS COMPOSITUS. Il travailla avec zele à la converſion des ſchiſmatiques & des Païens. Il envoya des légats

à *Michel Paléologue*, empereur d'Orient, & des miſſionnaires en Tartarie; mais ſes ſoins produiſirent peu de fruit. Ce pontife avoit de grandes qualités, mais ſon attachement exceſſif à ſes parens, & les injuſtices qu'il commit pour les enrichir, ternirent l'éclat de ſes vertus. Il ne s'oublia pas moins dans la haine injuſte qu'il conçut contre *Charles d'Anjou*, roi de Sicile, qui avoit mépriſé ſon alliance. Il obligea ce roi à ſe démettre de ſes charges de vicaire de l'Empire & de gouverneur de Rome. Sa vengeance n'étant pas encore aſſouvie, il fit (dit-on) avec le roi d'Aragon une ligue, qui produiſit bientôt après l'horrible maſſacre connu ſous le nom de *Vêpres Siciliennes*. *Nicolas* ne fut pas témoin de cette horreur: car il étoit mort deux ans auparavant, d'une attaque d'apoplexie, le 22 Août 1280. Ce pontife aimoit la vertu & les lettres, & les récompenſoit dans ceux qui les cultivoient. On lui attribue un traité, *De electione dignitatum*.

VII. NICOLAS IV, (N. *de Rubeis*) général des Freres Mineurs, ſous le nom de *Frere Jérôme*, né à Aſcoli dans la Marche d'Ancone, fut élevé ſur le ſiége pontifical le 22 Février 1288. Il renonça deux fois à ſon élection, & n'y conſentit qu'avec beaucoup de peine. Le commencement de ſon pontificat fut marqué par une ambaſſade d'*Argon*, kan des Tartares. Ce prince demandoit le baptême, & promettoit de faire la conquête de Jéruſalem pour les Chrétiens; mais ces projets s'évanouirent. La Paleſtine étoit alors en proie à la fureur des Muſulmans. Acre fut priſe & pillée; les Chrétiens de Tyr abandonnerent leur ville ſans la défendre: enfin les Latins perdirent tout ce qui leur reſtoit dans ce pays. A ces nouvelles, *Nicolas* redoubla ſes efforts pour exciter le zele des princes Chrétiens. Il donna des Bulles pour une nouvelle Croiſade; il fit aſſembler des conciles: mais ſa mort arrivée le 4 Avril 1292, après 4 ans de regne, rendit tous ſes ſoins inutiles. Ce pontife joignoit à des intentions pures, les talens néceſſaires pour remplir ſa place. Il ſavoit ce qu'on pouvoit ſavoir de ſon temps. Il érigea, en 1289, l'univerſité de Montpellier, & compoſa pluſieurs ouvrages: I. Des *Commentaires* ſur l'Ecriture. II. — ſur le Maître des *Sentences*. III. Pluſieurs *Bulles* en faveur des Franciſcains ſes confreres, &c.

VIII. NICOLAS V, (*Thomas de Sarzanne*, cardinal, évêque de Bologne, né dans un bourg près de Luni, fut élu pape malgré lui après *Eugene IV*, le 16 Mars 1447. Son premier ſoin, dès qu'il fut aſſis ſur le trône pontifical, fut de travailler à la paix de l'Egliſe & de l'Italie: il y réuſſit heureuſement. Les Allemands le reconnurent, & renoncerent à toute communication avec l'antipape *Félix IV*. *Charles VIII*, roi de France, approuva auſſi cette élection, & envoya rendre obéiſſance au nouveau pape par une magnifique ambaſſade, que *Mezerai* croit avoir donné lieu à la pompe & à la dépenſe de ces grandes ambaſſades d'obédience, que les rois envoient à chaque mutation de pontife. L'antipape *Félix* ſe prêta à la paix, & fut traité généreuſement par *Nicolas*, qui le nomma doyen des cardinaux. Cette modération lui acquit l'eſtime & l'amitié des grands. Les princes d'Italie ſe reprocherent d'être en guerre, tandis que Dieu donnoit la paix à ſon Egliſe, après un ſchiſme auſſi long que déplorable. L'année 1450 fut célebre par l'ouverture du Jubilé. Cette ſolennité attira tant de monde

à Rome, que pluſieurs perſonnes furent étouffées dans les égliſes & ailleurs. [*Voyez* FRÉDERIC IV, n° *v.*] Juſqu'alors *Nicolas* avoit gouverné avec beaucoup de bonheur ; mais la conjuration formée contre lui & contre les cardinaux par un *Etienne Porcario*, & la priſe de Conſtantinople par les Turcs, en 1453, empoiſonnerent ſa félicité. Il avoit exhorté pendant long-temps les princes & les peuples à ſecourir les Grecs ; mais ſon zele ne produiſit aucun fruit. Les malheurs des Chrétiens Orientaux lui cauſerent une triſteſſe ſi vive, qu'il en mourut le 24 Mars 1455, à 57 ans, après avoir tenu huit ans le ſaint-Siége. Les belles-lettres, enſévelies pendant pluſieurs ſiécles ſous la barbarie Gothique, reſſuſciterent avec éclat. *Nicolas* les cultiva, & répandit ſes bienfaits ſur ceux qui s'y conſacrerent. Sa bibliotheque fut enrichie des plus beaux manuſcrits grecs & latins, recueillis, par ſon ordre, dans tous les lieux du monde. Il fit traduire les ouvrages grecs, & récompenſa magnifiquement ceux à qui il confioit ces traductions & la recherche des livres. On prétend qu'il promit 5000 ducats à celui qui lui apporteroit l'Evangile de *S. Matthieu* en hébreu. Des ouvrages publics élevés à Rome & ailleurs, des palais, des Egliſes, des Ponts, des fortifications, les Grecs réfugiés & les pauvres gentilshommes ſecourus avec libéralité, les filles mariées honorablement, les bénéfices & les charges conférés au ſeul mérite : tout dépoſe en faveur de l'inclination de ce pontife pour le bien du peuple, pour l'honneur des lettres & pour la gloire de la Religion. Les bons citoyens qui voudront connoître plus particuliérement *Nicolas V*, doivent conſulter ſa *Vie*, publiée en 1742, à Rome, in-4°, en latin, par l'abbé *Géorgi*, chapelain de *Benoît XIV*. Cet ouvrage intéreſſant, compoſé ſur les monumens les plus authentiques, fait honneur au héros & au panégyriſte.

IX. NICOLAS DE DAMAS, philoſophe, poëte & hiſtorien du temps d'*Auguſte*, & l'un des plus ſavans hommes de ſon ſiecle, jouit d'une grande réputation. Il ne nous reſte que des fragmens de ſes Ouvrages, publiés par *Henri de Valois*, à Paris, 1634, in-4°.

X. NICOLAS *le Grammairien*, patriarche de Conſtantinople en 1084, s'employa fortement avec l'empereur *Alexis Comnene*, pour diſſiper une ſecte, eſpece de Manichéens, qui s'étoit formée depuis pluſieurs années. Il mourut en 1111. On a de lui des *Décrets* & une *Epitre ſynodale* dans les *Baſiliques* de *Fabrot*... Il faut le diſtinguer du patriarche NICOLAS, que *Léon VI*, empereur de Conſtantinople, fit dépoſer, parce qu'il avoit excommunié ce prince qui convoloit en quatriemes noces.

XI. NICOLAS DE CLAIRVAUX, fut diſciple & ſecrétaire de *S. Bernard*. Il ſe retira enſuite dans le monaſtere de Montiramey, où il mourut vers 1180. On a de lui un volume de *Lettres* qui ſont utiles pour la connoiſſance des affaires de ſon temps. On les trouve dans la *Bibliotheque des Peres*.

XII. NICOLAS DE METHONE, ainſi appelé, parce qu'il étoit évêque de cette ville, qu'il régla ſelon les Canons & qu'il édifia par ſes vertus, dans le XIe ſiecle. Il l'éclaira auſſi par ſa ſcience. On trouve dans l'*Auctuarium* de la Bibliotheque des Peres, un *Traité* de cet évêque *ſur la vérité du Corps & du Sang de* Jeſus-Chriſt *en l'Euchariſtie* : & dans ALLATIUS, un *Traité de la Proceſſion du Saint-Eſprit*.

XIII. NICOLAS DE CUSA, *Cu-*

ſanus, né en 1401 à Cuſa, village ſitué ſur la Moſelle, au dioceſe de Treves, étoit fils d'un pêcheur. Le comte *de Manderscheidt* l'ayant pris à ſon ſervice dès ſon enfance, lui trouva des diſpoſitions, & l'envoya à Deventer pour le faire étudier. *Nicolas de Cuſa* fit des progrès conſidérables. Il fréquenta enſuite les plus célebres univerſités d'Allemagne & d'Italie, prit à Padoue le bonnet de docteur en droit canon, à l'âge de 22 ans, & ſe rendit habile non-ſeulement dans les langues, mais auſſi dans les ſciences. Il ſe paſſionna ſur-tout pour la ſcolaſtique & pour la métaphyſique ancienne, qui domine un peu trop dans ſes ouvrages. Ce défaut les rend obſcurs & abſtraits, quoiqu'ils ſoient écrits d'ailleurs d'un ſtyle net & facile, ſans affectation & ſans vains ornemens. Il paroît conſtant qu'il n'a fait profeſſion dans aucun ordre religieux. Il devint curé de Saint-Florentin à Coblentz, puis archidiacre de Liége. Il aſſiſta en cette qualité, l'an 1431, au concile de Bâle, dont il fut un des plus grands défenſeurs. *Eugene IV*, inſtruit de ſon mérite, ſe l'attacha, & l'envoya en qualité de légat à Conſtantinople, puis en Allemagne & en France. Après la mort de ce pape, *Cuſa* ſe retira dans ſon archidiaconé de Liége. Mais *Nicolas V*, zélé protecteur des gens de lettres, le tira de la retraite pour l'honorer de la pourpre, en 1448, & lui donna l'évêché de Brixen dans le Tirol. Le nouveau cardinal aſſiſta à l'ouverture du Jubilé, en 1450, & fut envoyé légat *à latere*, vers les princes d'Allemagne, pour les porter à faire la paix entre eux & à tourner leurs armes contre *Mahomet II*, qui menaçoit la Chrétienté. Il fit publier en même-temps dans ce pays les Indulgences du Jubilé, & ſe comporta dans ſa légation avec tant de prudence, de vertu & de déſintéreſſement, qu'il mérita l'eſtime & la vénération des peuples. Rien n'étoit plus ſimple que ſon équipage. Il étoit monté ſur une mule. Son domeſtique étoit très-peu nombreux. Sa cour n'étoit pas compoſée de flatteurs, mais de gens de lettres. Les princes & les prélats alloient au-devant de lui avec une foule de peuple, & *Cuſa* n'en étoit que plus modeſte. Il refuſa tous les préſens qui lui furent offerts, & voulut que ceux de ſa ſuite l'imitaſſent dans ce déſintéreſſement. L'Allemagne ne l'admira pas moins, lorſqu'il y fut envoyé de nouveau, en qualité de légat, par les papes *Calixte III* & *Pie II*. Ce dernier pontife fit ce qu'il put pour reconcilier *Cuſa* avec l'archiduc *Sigiſmond*, qui s'étoit brouillé avec lui à l'occaſion d'un monaſtere où le cardinal avoit voulu introduire la réforme en retournant à Rome vers *Calixte III*. *Sigiſmond* fit les plus belles promeſſes; mais à peine le cardinal *de Cuſa* eut-il remis le pied dans ſon dioceſe, qu'il fut enlevé & mis en priſon par ordre de l'archiduc. De ce moment, on ceſſa l'office divin dans preſque tout ſon dioceſe. Le pape excommunia *Sigiſmond*, & celui-ci relâcha enfin le cardinal *de Cuſa*, à des conditions injuſtes & très-dures. Ce grand homme, rendu à ſes ouailles, mourut quelque temps après à Todi, le 11 Août 1454, à 53 ans. Toutes ſes Œuvres furent imprimées à Bâle, en 1565, en 3 tomes in-fol. On trouve dans le premier vol.: I. Les *Traités Théologiques* ſur les *Myſteres*. II. Trois livres *De la docte ignorance*, dont il fait l'apologie. III. Un écrit touchant la *Filiation de Dieu*. IV. Des *Dialogues* ſur la *Geneſe* & ſur la *Sageſſe*... Le 11e vol. comprend: I. De ſavantes *Exercitations*. II. La

Concordance Catholique, en trois livres. III. Pluſieurs Traités de controverſe, dont l'un, intitulé l'*Alcoran criblé*, offre ſous un titre bizarre des choſes judicieuſes; & l'autre intitulé, *Conjectures ſur les derniers Temps*, traduit en françois, 1700, in-8°, eſt une rêverie extravagante. L'auteur y place la défaite de l'*Antechriſt* & la glorieuſe réſurrection de l'Egliſe avant l'année 1734. Le IIIe vol. renferme des ouvrages de *Mathématiques*, de *Géométrie* & d'*Aſtronomie*. On ſait que le cardinal *de Cuſa* tâcha de reſſuſciter l'hypotheſe du mouvement de la terre, oubliée depuis *Pythagore*; mais ſes efforts eurent peu de ſuccès; *Copernic* & *Galilée* furent plus heureux. C'étoit un homme ſavant & pieux, poſſédé de cette heureuſe avidité de ſavoir qui fait tout embraſſer, mais en même temps un eſprit faux & viſionnaire, qui ſe laiſſoit dominer par une imagination déréglée. Il fut ſingulier dans ſes ſentimens, ſubtil juſqu'à ſe rendre inintelligible, ennemi du naturel & du ſimple, amateur de l'allégorie juſqu'au plus ridicule excès. Sa *Vie* a été imprimée à Treves, en 1730, par le P. *Hartzeim*, Jéſuite: elle eſt en latin & ſagement écrite. *Voyez* l'art. I. CHARLIER, à la fin.

XIV. NICOLAS DE LYRE, ainſi nommé du lieu de ſa naiſſance, petite ville de Normandie au dioceſe d'Evreux. On a dit qu'il étoit né Juif, & qu'il avoit commencé d'étudier ſous les rabbins: mais le *P. Berthier* révoque en doute cette origine hébraïque. Quoi qu'il en ſoit, la grace ayant touché ſon cœur, il prit l'habit des Freres Mineurs l'an 1291. Il vint à Paris, où il fut reçu docteur, & expliqua long-temps l'Ecriture-ſainte dans le grand couvent de ſon ordre. Ses talens lui concilierent l'eſtime de la reine *Jeanne*, comteſſe de Bourgogne, femme du roi *Philippe V* dit *le Long*. Cette princeſſe le nomma parmi les exécuteurs de ſon teſtament, fait l'an 1325. Il mourut à Paris le 23 Octobre 1340, dans un âge avancé, après avoir été provincial de ſon ordre. On a de lui: I. Des *Poſtilles* ou petits *Commentaires* ſur toute la Bible, qui ont été autrefois très-conſultés. L'édition la plus rare eſt de Rome, 1472, en 7 tomes in-fol.; & la meilleure, d'Anvers, 1634, 6 vol. in-fol. Ces Commentaires ſont refondus dans la *Biblia maxima*, à Paris, 1660, 19 vol. in-fol. Il y en a une traduction françoiſe, Paris, 1511 & 1512, 5 vol. in-fol. La méthode de *Nicolas de Lyre* eſt eſtimable. Le ſens littéral eſt ſon premier objet: viennent enſuite les divers ſentimens des rabbins; & il ne manque pas de les réfuter, quand ils mêlent leurs fables aux vérités des livres ſaints. On peut lui reprocher qu'à cet égard il entre quelquefois dans des détails inutiles. On trouve auſſi qu'il n'eſt pas aſſez en garde contre la philoſophie de ſon temps; il la ramene fréquemment, il ſubtiliſe trop, & s'appuie ſouvent ſur *Ariſtote*. II. Une *Diſpute* contre les Juifs, in-fol. III. Un *Traité* contre un Rabbin, qui ſe ſervoit du Nouveau Teſtament pour combattre la religion Chrétienne; & d'autres ouvrages. Cet auteur poſſédoit la langue hébraïque, auſſi bien qu'on pouvoit la poſſéder dans un temps où cette étude n'étoit pas commune. Il étoit d'ailleurs ſimple, modeſte & très-attaché à ſon ordre & à l'égliſe. On lui donna dans les écoles le titre de *Docteur utile*: dénomination auſſi vraie que peu faſtueuſe.

XV. NICOLAS DE PISE, architecte & ſculpteur, floriſſoit au milieu du XIIIe ſiecle. C'eſt lui qui conſtruiſit à Boulogne l'égliſe & la

couvent des FF. Prêcheurs, après avoir fini un tombeau de marbre pour enſévelir le corps de *S. Dominique*, inſtituteur de cet ordre; il fut auſſi fort employé à Piſe, & dans pluſieurs autres villes célebres d'Italie.

XVI. NICOLAS EYMERICK, Dominicain de Gironne, mort dans ſa patrie en 1399, fut inquiſiteur général contre les Vaudois ſous le pape *Innocent VI*, puis chapelain de *Grégoire XI* & juge des cauſes d'héréſie. Son principal ouvrage eſt intitulé: *Le Directoire des Inquiſiteurs*. Cet ouvrage, imprimé à Rome, 1687, in-fol.; & à Veniſe, 1607, offre des maximes extraordinaires, développées dans des Commentaires qui ne le ſont pas moins. Des trois parties qui compoſent ce livre, la premiere eſt conſacrée à établir le pouvoir de l'Inquiſition ſur les hérétiques & les fauteurs d'héréſie; & la derniere explique la forme de procéder contre eux. Les particuliers ne ſont pas ſeulement ſoumis à ce tribunal; le *Directoire* y ſoumet les rois eux-mêmes. Il eſt vrai que ceux-ci ſont jugés ſecrétement. Les ennemis de l'Inquiſition ont ajouté que le ſaint-office députoit des *Clément*, des *Barriere*, des *Ravaillac*, pour exécuter ſes ſentences. C'eſt une calomnie abſurde. Quelle puiſſance pourroit ſouffrir ce tribunal dans ſes états, s'il ſe permettoit des choſes ſi abominables? Il eût été plus ſage de faire ſentir les conſéquences dangereuſes que peuvent avoir les principes du *Directoire*, ſans ajouter des menſonges ridicules, qui ne prouvent rien, parce qu'ils prouvent trop. M. l'abbé *Morellet* a donné, en 1762, in-12, un Abrégé du *Directoire* & du *Commentaire*.

XVII. NICOLAS DE MUNSTER, auteur d'une ſecte qui s'appeloit *Famille* ou *Maiſon d'Amour*, ſe prétendit d'abord inſpiré, & ſe donna enſuite pour un homme déifié. Il ſe vantoit d'être plus grand que JESUS-CHRIST, *qui* (diſoit-il) *n'avoit que ſon type* ou *ſon image*. Vers l'an 1540, il tâcha de pervertir *Théodore Volkars-Kornhert*. Leurs diſputes furent auſſi fréquentes qu'inutiles; car quand *Nicolas* ne ſavoit plus que répondre à *Théodore*, il avoit recours à l'Eſprit, *qui lui ordonnoit* (diſoit-il) *de ſe taire*. Cet enthouſiaſte ne laiſſa pas de ſe faire bien des diſciples, qui, comme lui, ſe croyoient des hommes déifiés. *Nicolas* fit quelques livres: tels furent l'*Evangile du Royaume*; la *Terre de Paix*, &c. La ſecte de la *Famille d'Amour* reparut en Angleterre l'an 1604. Elle préſenta au roi *Jacques I*, une confeſſion de foi, dans laquelle elle ſe déclare ſéparée des *Browniſtes*. Cette ſecte fait profeſſion d'obéir aux magiſtrats, de quelque religion qu'ils ſoient: c'eſt un point fondamental chez eux.

NICOLAS, (Gabriel) *Voyez* REINIE.

XVIII. NICOLAS, (Auguſtin) avocat de Beſançon, devint conſeiller-d'état du duc *Charles* de Lorraine, dont il avoit ſollicité l'élargiſſement auprès du roi d'Eſpagne, & fut pourvu d'une charge de maître des requêtes au parlement de Dole, à la ſollicitation de Don *Louis de Haro*. Il mourut à Beſançon en 1695. Il écrivoit facilement en vers & en proſe. On a de lui: I. Des *Poéſies*, réimprimées à Beſançon en 1693. Elles prouvent qu'il avoit la vanité des poëtes, mais non qu'il en eût les talens. II. Une *Relation de la derniere révolution de Naples*, Amſterdam, 1660, in-8°, aſſez bonne & vraie; une autre *de la Campagne de 1664 en Hongrie*, avec diverſes *Pieces hiſtoriques*. III. *Diſſertation morale &*

juridique ; ſavoir : *Si la Torture eſt un moyen ſûr de vérifier les crimes ſecrets* ? à Amſterdam, 1682, in-12. Ce livre, difficile à trouver, eſt le meilleur, ou le moins médiocre, de ceux qu'a produits *Nicolas*.

NICOLAS LE CALABROIS, *Voy.* II. GONSALVE (Martin).

NICOLAS DE PALERME, *Voy.* TUDESCHI.

I. NICOLE, (Claude) conſeiller du roi, puis préſident de l'élection de Chartres, ſa patrie, cultiva les Muſes juſqu'à ſa mort, arrivée le 22 Novembre 1685, à 74 ans. On a de lui un *Recueil de Vers*, en 2 vol. in-12, réimprimés à Paris en 1693. Le ſtyle en eſt foible & languiſſant. On y trouve des imitations de différens morceaux de *Virgile*, d'*Horace* d'*Ovide*, de *Juvenal*, de *Perſe*. Ce ſont les chef-d'œuvres d'*Apelle*, copiés par un peintre d'enſeignes.

II. NICOLE, (Pierre) parent du précédent, naquit à Chartres le 3 Octobre 1625. La nature lui accorda un eſprit pénétrant & une mémoire heureuſe. Avec de telles diſpoſitions, ſes progrès ne purent qu'être rapides. Dès l'âge de 14 ans il poſſédoit parfaitement le latin & le grec. Son pere, ſous les yeux duquel il avoit fait ſes humanités, l'envoya à Paris pour faire ſon cours de philoſophie & de théologie. Il s'adonna à ces deux ſciences avec d'autant plus de fruit, que ſon eſprit avoit la maturité, la profondeur & la juſteſſe qu'elles demandent. Ce fut pendant ſon cours qu'il connut les cénobites de Port-royal. Ils trouverent en lui ce qu'ils cherchoient avec tant d'empreſſement, l'eſprit, les mœurs & la docilité. *Nicole* donna une partie de ſon temps à l'inſtruction de la jeuneſſe qu'on élevoit dans cette ſolitude. En formant des éleves diſtingués, il ſe forma lui-même. Il acquit une facilité extrême d'écrire en latin. Après ſes trois années ordinaires de théologie, il ſoutint ſa Tentative avec un ſuccès peu commun. Le jeune théologien ſe préparoit à entrer en Licence ; mais les querelles que les *Cinq Propoſitions* avoient allumées dans la faculté de théologie de Paris, le déterminerent à ſe contenter du Baccalauréat qu'il reçut en 1649. Plus libre alors, ſes engagemens avec Port-royal devinrent plus ſuivis & plus étroits ; il fréquenta cette pieuſe & ſavante maiſon ; il y fit même d'aſſez longs ſéjours, & travailla avec le grand *Arnauld* à pluſieurs écrits pour la défenſe de *Janſenius* & de ſa doctrine. En 1664, il ſe rendit, avec ce célebre écrivain, à Châtillon, près de Paris, & y conſacra ſon temps à défendre l'Egliſe de deux ennemis ligués contre elle, les Calviniſtes & les Caſuiſtes relâchés. Il ſortit de temps en temps de cette retraite, pour aller tantôt à Port-royal, tantôt à Paris. Au commencement de 1676, ſollicité d'entrer dans les ordres ſacrés, il conſulta *Pavillon*, évêque d'Alet, auprès duquel il s'étoit rendu. La déciſion qu'il lui demandoit fut bientôt donnée. Pour entrer dans les ordres ſacrés, il avoit beſoin du conſentement de l'évêque de Chartres ; & ce prélat, prévenu contre ſes opinions, le lui refuſoit. L'évêque d'Alet lui fit enviſager ce refus, comme une diſpoſition de la providence, qui vouloit le retenir dans l'état de ſimple clerc. Il eſt donc faux que, s'il ne ſortit point de cet état, ce fut parce que ſa timidité l'avoit empêché de répondre à un examen qu'il avoit ſubi à Arles : anecdote qu'on trouve dans pluſieurs *Ana*, mais

dont on ne voit la preuve nulle part. Une *Lettre* qu'il écrivit l'année d'après, 1677, pour les évêques de Saint-Pont & d'Arras, au pape *Innocent XI*, contre le relâchement des Caſuiſtes, attira ſur lui un orage qui l'obligea de quitter la capitale. La mort de la ducheſſe *de Longueville*, la plus ardente protectrice du Janſéniſme, arrivée en 1679, lui donna du dégoût pour la France. *J'ai perdu*, dit-il, *tout mon crédit; j'ai même perdu mon Abbaye, car cette Princeſſe étoit la ſeule qui m'appelât M. l'Abbé.* Il quitta ſon pays au printemps de la même année. Cette retraite fut un peu forcée; mais, après différentes courſes, il obtint la liberté de revenir à Chartres, ſa patrie, & quelque temps après à Paris. L'illuſtre fugitif profita du repos dont il jouiſſoit après la tempête, pour enrichir l'Egliſe de différentes productions. Il entra, à la fin de ſes jours, dans deux querelles célebres: celle des Etudes Monaſtiques, & celle du Quiétiſme. Il défendit les ſentimens de *Mabillon* dans la 1re, & ceux de *Boſſuet* dans la 2e; mais ſans donner dans les emportemens ordinaires aux écrivains polémiques. *Je n'aime pas*, diſoit-il, *les guerres civiles* *. Les deux dernieres années de ſa vie furent fort languiſſantes, & enfin il mourut d'une ſeconde attaque d'apoplexie, le 16 Novembre 1695, à 70 ans. *Nicole* eſt le *Boëce* ou le *Rodrigues* de la France. Ses *Eſſais de Morale* ont produit beaucoup de bien. La juſteſſe & la méthode brillent dans cet ouvrage. Si la marche de l'auteur eſt lente, elle eſt toujours ſûre. Ses raiſonnemens ſont pleins d'une force, qui vaut quelquefois autant que la chaleur. Il va de principe en principe, de conſéquence en conſéquence: *Auſſi*, (diſoit un incré-

duſe, *quand on le lit, il faut prendre garde à ſoi; ſi on lui paſſe quelque choſe, on eſt bientôt confondu: arrêtez-le dès le premier pas.* Cet homme, ſi fort la plume à la main, étoit un ſecond *la Fontaine* dans la converſation: il ſentoit lui-même qu'il n'y brilloit pas. Il diſoit, au ſujet de *Tréville*, homme d'eſprit & qui parloit bien: *Il me bat dans la chambre; mais je ne ſuis pas plutôt au bas de l'eſcalier, que je l'ai confondu.* Peu de philoſophes ont eu plus de candeur d'ame; ſimple, timide, ſans aucun uſage du monde, il amuſoit ſouvent, par ſes naïvetés, les Solitaires de Port-royal. Une Demoiſelle étoit venue le conſulter ſur un cas de conſcience. Au milieu de l'entretien, arrive le Pere *Fouquet* de l'Oratoire, fils du fameux ſurintendant; *Nicole*, du plus loin qu'il l'apperçoit, s'écrie: *Voici, Mademoiſelle, quelqu'un qui décidera la choſe*; & ſur le champ il conte au Pere *Fouquet* toute l'hiſtoire de la Demoiſelle, qui rougit beaucoup. On fit des reproches à *Nicole* de cette imprudence; il s'excuſa ſur ce que cet Oratorien étoit ſon confeſſeur. *Puiſque je n'ai*, dit-il, *rien de caché pour ce Pere*, Mademoiſelle *ne doit pas être réſervée pour lui.* Ce célebre écrivain étoit enfant à bien des égards. Il fut logé très-long-temps au fauxbourg Saint-Marcel. Quand on lui en demandoit la raiſon: *C'eſt*, répondoit-il, *que les ennemis qui ravagent tout en Flandres, & menacent Paris, entreront par la Porte Saint-Martin avant que de venir chez moi.* La crainte continuelle qu'il ne lui tombât quelque tuile ſur la tête, l'empêchoit de paroître dans les rues. Les nombreux ouvrages ſortis de ſa plume ſont: LES ESSAIS de Morale, en 14 vol. in-12, à Paris 1704, parmi leſquels on trouve 3 volumes de

* *Voy.* IV. ARNAULD.

Lettres. Il regne dans cet ouvrage un ordre qui plaît, & une ſolidité de réflexion qui convainc ; mais l'auteur ne parle qu'à l'eſprit : il eſt ſec & froid. Son Traité des *Moyens de conſerver la paix dans la Société*, mérite d'être diſtingué ; » Mais » cette paix (dit *Voltaire*) eſt peut-» être auſſi difficile à établir, que » celle de l'Abbé *de Saint-Pierre*«. Les *Réflexions Morales ſur les Epîtres & Evangiles de l'année*, en cinq vol. in-12, ſont compriſes dans les 14 vol. des *Essais de Morale*. Et ſi on y joint les *Inſtructions Théologiques* ſur les *Sacremens*, 2 vol. ; ſur le *Symbole*, 2 vol. ; ſur le *Pater*, 1 vol. ; ſur le *Décalogue*, 2 vol. ; & ſur le *Traité de la Priere*, 2 vol., cela forme 23 vol. On ne peut mieux faire connoître le mérite de ces *Inſtructions Théologiques*, qu'en rapportant le jugement des Journaliſtes de *Trévoux* (Février 1707). On y reconnoît, (diſent-ils,) » M. *Nicole*, au ſoin d'ap-» profondir les matieres, & de » les rédiger dans un bel ordre ; » à la préciſion des idées, à la » juſteſſe des concluſions tirées » des principes ; enfin à la ſéche-» reſſe preſque inſéparable de cette » exactitude géométrique dont il » fait profeſſion ; on doit ajouter, » à une grande connoiſſance du » cœur humain, & à une ex-» preſſion toujours pure. On voit » bien qu'il a toujours ſuivi l'or-» dre du Catéchiſme Romain. Son » deſſein a été de dégager la théo-» logie des ſubtilités & des lon-» gueurs de l'école, & de la met-» tre à la portée des gens du » monde, & de certains eccléſiaſ-» tiques trop occupés pour s'en-» gager dans des études profondes : » il a été au-delà de ſon projet ; » & les ſavans peuvent lire ſes » *Inſtructions*, comme le ſyſtême » théologique d'un auteur de ré-» putation. L'ouvrage eſt écrit en » forme de dialogues ; c'eſt la meil-» leure maniere de compoſer les » inſtructions : cette méthode con-„ tribue beaucoup à les rendre „ claires & préciſes ". Ce grand moraliſte avoit peu de talent pour les ſermons, encore moins pour les panégyriques, quoiqu'il eût fait quelques diſcours de ce genre pour ſes amis, entre autres pour l'abbé *de Roquette*, contre lequel on fit cette épigramme :

On dit que l'Abbé Roquette
Prêche les Sermons d'autrui ;
Moi qui ſais qu'il les achette,
Je ſoutiens qu'ils ſont à lui.

Nicole auroit pu le mieux ſervir. Il n'avoit aucun talent pour l'éloquence de la chaire : „ il falloit „ qu'il eût quelque choſe à prou-„ ver & à démêler ; ſans cela il „ tomboit ", comme il le dit lui-même. II. *Traité de la Foi humaine*, compoſé avec *Arnauld*, 1664, in-4°; Lyon, 1693, in-12. C'eſt, ſuivant de bons juges, un chef-d'œuvre en ſon genre. III. *La Perpétuité de la Foi de l'Egliſe Catholique touchant l'Euchariſtie*, à Paris, 1670, 1672 & 1674, 3 vol. in-4°, avec *Arnauld*, qui y a eu très-peu de part. IV. *Les Préjugés légitimes*, contre les Calviniſtes. V. *Traité de l'Unité de l'Egliſe*, contre le miniſtre *Jurieu*. VI. *Les Prétendus-Réformés convaincus de Schiſme* ; & quelques ouvrages de controverſe, tous infiniment eſtimables pour la profondeur & la ſolidité. VII. *Les Lettres imaginaires & viſionnaires*, 2 vol. in-12, 1657 ; il y en a dix-huit. Elles furent commencées en 1664, & finies en 1666. L'auteur y réfute les rêveries de *des Marêts* de *Saint-Sorlin*. VIII. Un très-grand nombre d'Ouvrages pour la défenſe de *Janſénius* & d'*Arnauld*. IX. Pluſieurs

Ecrits contre la morale des Caſuiſtes relâchés. X. Quelques-uns ſur la *Grace générale*, recueillis en 4 vol. in-12, avec les écrits d'*Arnauld*, de *Queſnel* & des autres théologiens qui ont combattu ce ſyſtême. Il y en a une édition de 1715, en 2 vol. in-12, avec une Préface de l'éditeur. XI. Un choix d'Epigrammes latines, intitulé : *Epigrammatum delectus*, 1659, in-12. [*Voyez* II. LANCELOT, vers la fin.] XII. *Traduction latine* des *Lettres Provinciales*, avec des notes &c. ſous le nom de *Wendrock*. Tout ce qu'a fait *Nicole* ſous ce nom, a été traduit en françois par Mlle de *Joncoux*. La 1re édition des *Provinciales latines* parut en 1658 ; la 4e, qui eſt beaucoup plus ample, eſt de l'année 1665. *Paſcal* revit cette verſion dont on a loué la fidélité & l'élégance, mais non pas la pureté. Sa latinité eſt, dit-on, celle de *Térence* qu'il avoit lu pluſieurs fois, & ſur laquelle il avoit formé ſon ſtyle. „ A cela (dit *d'Alembert*,) je n'ai qu'une queſtion „ à faire : Croit-on que le ſtyle „ épiſtolaire doive être le même „ que celui de la comédie " ? Seroit-ce en effet louer un auteur de Lettres écrites en françois, & ſurtout de Lettres théologiques, de dire qu'en le liſant on croit lire *Moliere* ? XIII. *Belga percontator*, contre la relation Anti-Janſénienne de *Marca*, 1657, in-4°... Voy. l'*Hiſtoire de la Vie & des Ouvrages de* NICOLE, 1733, in-12, par l'abbé *Goujet* ; le Tome XXIX des *Mémoires* de *Niceron* ; & le nouveau *Moréri*, dans lequel il y a une liſte exacte des productions de cet écrivain célebre. Il ſeroit à ſouhaiter qu'on en donnât une édition complete, du moins de celles qui peuvent intéreſſer le public impartial, également ennemi du Janſéniſme & du Moliniſme.

III. NICOLE, (François) né à Paris en 1683, montra beaucoup de génie pour les mathématiques. Il donna, en 1706, à l'académie des ſciences, un *Eſſai ſur la théorie des Roulettes*, qui le fit recevoir l'année ſuivante dans cette compagnie. Il commença, en 1717, un *Traité du Calcul des Différences finies*, ſur lequel il a donné enſuite beaucoup de Mémoires. En 1729, il donna à l'académie un *Traité des Lignes du IIIe ordre*, plus complet que celui de *Newton*. En 1727 il ſe fit adjuger, & céda à l'Hôtel-Dieu de Lyon un prix de 3000 livres, que M. *Mathulon* avoit dépoſées pour celui qui démontreroit la fauſſeté d'une Quadrature du cercle qu'il croyoit avoir trouvée. Cet habile académicien mourut le 10 Janvier 1758, d'un éryſipele ; à 75 ans. Quelque profond qu'il fût dans la géométrie, il n'avoit aucune ſéchereſſe : il vivoit dans la meilleure compagnie, & y étoit toujours gai & aimable.

NICOLLE DE LA CROIX, (Louis-Antoine) mort le 14 Septembre 1760, à Paris ſa patrie, à 56 ans. C'étoit un eccléſiaſtique de mœurs pures & d'un ſavoir aſſez étendu. On a de lui : I. *Méthode d'étudier, tirée des Ouvrages de S. Auguſtin*, traduite de l'italien de *Ballerini*, 1760, in-12. II. *Géographie Moderne*, 1756, réimprimée avec des augmentations conſidérables en 1763, 2 vol. in-12, par *Barbeau des Bruyeres*. Cet ouvrage eut beaucoup de ſuccès, quoiqu'il y eût quelques fautes, & on le lit avec fruit ; il eſt inſtructif, clair, méthodique. III. *Abrégé de la Géographie à l'uſage des jeunes perſonnes*, petit vol. in-12. C'eſt un extrait de ſa Géographie Moderne.

NICOLO *DEL ABBATE*, peintre, né à Modene en 1512. On lui a donné le ſurnom *del Abbate*, parce

qu'il étoit élève du *Primatice*, abbé de Saint-Martin. Le *Primatice* ayant connu le mérite de *Nicolo*, l'amena avec lui en France, l'an 1552, & l'y employa à peindre à freſque ſur ſes deſſins, dans le château de Fontainebleau. *Nicolo* excelloit ſurtout dans le coloris; ſes deſſins, arrêtés d'un trait de plume & lavés au biſtre, ſont la plupart terminés. Son goût de deſſin approche de celui de *Jules Romain* & du *Parmeſan*. La chapelle de l'Hôtel Soubiſe eſt ornée des peintures de *Nicolo* : il a auſſi fait pluſieurs deſſus de porte à l'Hôtel de Toulouſe. On voit au Palais-royal un de ſes tableaux, repréſentant l'*Enlévement de Proſerpine*.

NICOLO-FRANCO, *Voyez* II. FRANCO.

NICOLOSIO, (Jean-Baptiſte) Sicilien, mort à Rome en 1670, étoit très-verſé dans les mathématiques & la géographie, & mérita l'eſtime d'*Alexandre VII*. On a de lui : I. *Hercules Siculus ſive Studium geographicum*, 2 vol. II. *Guida allo ſtudio geografico*. III. *La Theorica del globo terreſtre*. IV. *Orbis deſcriptio*, en dix grandes cartes. V. Une *Deſcription de l'état de l'Egliſe*. VI. — *du royaume de Naples*. VII. Des *Cartes* avec des notes pour l'*hiſtoire d'Alexandre*, par *Quinte-Curce*, &c.

I. NICOMEDE Ier, roi de Bithynie, fils de *Zipoëte*, fondateur de cette monarchie, monta ſur le trône après ſon pere l'an 278 avant Jeſus-Chriſt. Il traita ſes freres avec la cruauté d'un tyran. On prétend que c'eſt lui qui bâtit Nicomédie, à laquelle il donna ſon nom.

II. NICOMEDE II, ſurnommé par dériſion *Philopator*, petit-fils du précédent, ôta le ſceptre à *Pruſias* ſon pere, qu'il fit aſſaſſiner dans un temple où il s'étoit réfugié, l'an 148 avant Jeſus-Chriſt. Il régna enſuite en paix. La fin de ſa vie fut agitée par la crainte de la puiſſance de *Mithridate*, dont il avoit épouſé la ſœur, veuve d'*Ariarathe*. Il fit paroître un jeune homme, qu'il diſoit être troiſieme fils d'*Ariarathe*. Les Romains, pour mortifier les deux rois rivaux, ôterent la Cappadoce à *Mithridate*, & la Paphlagonie à *Nicomede*, qui mourut l'an 90 avant Jeſus-Chriſt. Ce monarque ſe concilia l'amour de ſes ſujets par la douceur de ſon caractere & par les qualités qui font un bon roi; mais ſa gloire fut ſouillée par le meurtre de ſon pere & par ſon ambition.

III. NICOMEDE III, fils du précédent & ſon ſucceſſeur, fut détrôné par ſon frere aîné, appelé *Socrate*, puis par *Mithridate*; mais les Romains le rétablirent. Il mourut ſans enfans, l'an 75 avant Jeſus-Chriſt, laiſſant les Romains héritiers de ſon royaume de Bithynie, qui fut réduit en province.

IV. NICOMEDE, géometre célebre par l'invention de la courbe appelée *Conchoïde*, qui ſert également à la réſolution des deux problêmes de la duplication du cube, & de la triſection de l'angle. Il vivoit peu-après *Eratoſthene*, puiſqu'il badinoit ce géometre ſur le mécaniſme de ſon Méſolabe; & que *Geminus*, qui vivoit dans le ſecond ſiecle avant Jeſus-Chriſt, avoit écrit ſur cette *Conchoïde*, dont ce *Nicomede* étoit néanmoins réputé l'inventeur. Ceux qui l'ont placé 4 ou 5 ſiecles après Jeſus-Chriſt, ignorent ces faits, qui déterminent à-peu-près le temps où il vivoit.

NICON, (S.) moine du xe ſiecle, ſurnommé *Métanoïte*, travailla, avec autant de zele que de fruit, à la converſion des Arméniens. Il laiſſa un *Traité* ſur la Religion de ces peuples, qu'on

trouve dans la *Bibliotheque des Peres*. Il mourut en 998, à Corinthe.

NICOT, (Jean) né à Nîmes d'un notaire de cette ville, quitta ſa patrie de bonne heure, & s'introduiſit à la cour, où ſon mérite lui procura les bonnes graces de *Henri II* & de *François I*. On le nomma ambaſſadeur en Portugal; à ſon retour il apporta en France la plante qu'on appele *Nicotiane* de ſon nom. Cette plante, qui a fait quelque bien & tant de mal, eſt connue aujourd'hui ſous le nom de *Tabac*, qu'elle tire de l'iſle Tabago. Elle fut préſentée à la reine *Catherine de Médicis*, & de là lui vint ſon nom d'*Herbe à la reine*. On l'appela auſſi *Herbe du Grand-Prieur*, parce que le grand-prieur en prenoit beaucoup. (*Voyez* GOHORRI.) *Nicot* mourut à Paris en 1600, laiſſant pluſieurs ouvrages manuſcrits. I. Un *Traité de la Marine*, où il avoit recueilli tous les termes des Mariniers. II. *Tréſor de la Langue Françoiſe tant ancienne que moderne*. Ce Dictionnaire qui eut beaucoup de cours dans ſon temps, ne parut qu'après la mort de l'auteur, en 1606, in-fol.

NIDER, (Jean) Dominicain, qui aſſiſta au concile de Bâle, & qui mourut vers l'an 1440, eſt connu par ſon *Formicarium*, où il y a beaucoup de choſes touchant les ſortiléges. Nous avons auſſi de lui *De reformatione Religioſorum*, Anvers, 1611, in-8°.

NIDHARD, *ou* NITHARD, (Jean-Everard) né au château de Falkenſtein en Autriche, l'an 1607, entra dans la Société des Jéſuites en 1631. Appelé à la cour de l'empereur *Ferdinand III*, il fut confeſſeur de l'archiducheſſe *Marie*, qu'il ſuivit en Eſpagne lorſqu'elle épouſa *Philippe IV*. Ce monarque conçut tant d'amitié & d'eſtime pour lui, qu'il voulut le faire décorer de la pourpre romaine. Après la mort de *Philippe*, la reine-mere lui donna la charge d'Inquiſiteur général & le fit entrer dans le miniſtere. Le Pere *Nidhard* n'avoit rien d'un miniſtre & d'un Jéſuite, à ce que diſoient ſes ennemis, que la hauteur & l'ambition, & étoit plus capable de dominer ſur l'ame foible de ſa pénitente, que de gouverner un Etat. Il oſa dire un jour au duc *de Lerme*, ſon rival en crédit & en pouvoir: *C'eſt vous qui me devez du reſpect, puiſque j'ai tous les jours votre Dieu dans mes mains, & votre Reine à mes pieds*. Tandis que le Jéſuite & le duc ſe diſputoient l'autorité, le tréſor étoit ſans argent, les places de la monarchie en ruine, les ports ſans vaiſſeaux, les armées ſans diſcipline & ſans chef, mal conduites. Cependant il ſe forma un parti contre *Nidhard*, ſuſcité par le duc *de Lerme*, & ſoutenu par Dom *Juan d'Autriche*, fils naturel de *Philippe IV*; & malgré la protection de la reine, il fallut que ſon confeſſeur cédât à l'orage. Le miniſtre diſgracié ſe retira à Rome, où il fut ambaſſadeur d'Eſpagne auprès du pape. *Clément X* l'éleva au cardinalat en 1672, & lui donna l'archevêché d'Edeſſe. Le cardinal *Nidhard* mourut le 1er. Février 1681, à l'âge de 73 ans. On a de lui quelques Ouvrages ſur *la Conception immaculée* de la *Sainte Vierge*, imprimés à Paris, 1677, 2 vol. in-12. Quelques ex-Jéſuites ſe ſont plaints de l'impartialité que nous avons miſe dans le portrait du Pere *Nidhard*. Tous les hiſtoriens le peignent comme nous, entre autres M. l'abbé *Millot*, qui parle de l'*arrogance*, de l'*incapacité orgueilleuſe* de ce miniſtre, *ſous qui tout empira*. Il ſeroit bien ſingulier qu'un hiſtorien ex-Jéſuite pût faire de tels aveux, & que la vérité fût interdite à un lexicogra-

phe, qui ne tient ni aux Jéſuites, ni aux anti-Jéſuites.

NIEREMBERG, (Jean-Euſebe de) Jéſuite, Allemand d'origine, naquit à Madrid en 1590, & y mourut le 7 Avril 1658, à 68 ans. C'étoit un homme pénitent, auſtere même, & très-laborieux. Il a beaucoup écrit; & la plupart de ſes ouvrages de piété, compoſés, ſoit en eſpagnol, ſoit en latin, ont été traduits en diverſes langues, & quelques-uns en françois. Le Traité du *Diſcernement du Temps & de l'Eternité*, ou *De la différence du Temps & de l'Eternité*, n'a pas ſeulement été mis en françois par le P. *Brignon*; il l'a été auſſi en arabe par le Pere *Fromage*, de la même ſociété. Celui de ſes ouvrages qui eſt le plus recherché des curieux, eſt ſa *Curioſa y Filoſofia de las Maravillas de Naturaleza*, à Madrid, 1643, in-4°. On a encore de lui: I. L'*Eloge des Jéſuites*, en eſpagnol, Madrid, 1643, 6 vol. in-fol. II. Traité de l'*Origine de l'Ecriture-Sainte*, Lyon, 1641, in-fol. III. *Hiſtoria Naturæ*, Anvers, 1635, in-folio.

NIEUHOFF, (Jean de) auteur Hollandois, né vers le commencement du dernier ſiecle, à qui nous devons une Relation eſtimée, de ſon *Ambaſſade de la part de la Compagnie Orientale des Provinces-Unies vers l'Empereur de la Chine*. Cette Relation curieuſe eſt en hollandois. *Jean le Carpentier* en a donné une bonne traduction en françois, in-folio, Leyde, 1665: cette édition eſt rare, & le livre eſt recherché.

NIEUWENTYT, (Bernard) né à Weſtgraafdyck, en Nort-Hollande, l'an 1654, marqua, dès ſa premiere jeuneſſe, de l'inclination pour les ſciences; mais, avec le déſir de tout ſavoir, il eut la ſageſſe de ſe borner. Il s'attacha d'abord à l'art de raiſonner juſte, & il pénétra enſuite dans ce que les mathématiques ont de plus profond. Il paſſa à la médecine & au droit, & ſes progrès dans ces deux ſciences ne furent pas moins rapides. Il devint, par ſon application continuelle, & en ſecondant l'étendue de ſon génie, bon philoſophe, grand mathématicien, médecin célebre, magiſtrat habile & équitable. Plus attentif à cultiver les ſciences, qu'avide des honneurs du gouvernement, il ſe contenta de les mériter. Il fut cependant conſeiller & bourgmeſtre de la ville de Purmerende, où il demeuroit, ſans briguer des emplois qui l'auroient tiré de ſon cabinet. Ce ſavant mourut le 30 Mai 1718, à 63 ans. Quoiqu'il fût d'un caractere naturellement froid, il ne laiſſoit pas d'être agréable en converſation. Ses manieres engageantes lui gagnoient l'amitié de ceux qui jouiſſoient de ſa ſociété, & ſa douceur ramenoit ſouvent à ſon avis des perſonnes qui en paroiſſoient fort éloignées. Ses principaux ouvrages ſont: I. Un Traité en hollandois, traduit en françois par *Noguès* ſous ce titre: *L'Exiſtence de Dieu démontrée par les Merveilles de la Nature*, in-4°, Paris, 1740. Cet ouvrage, excellent en ſon genre, s'il étoit moins diffus, & ſi l'auteur ne ſe trompoit quelquefois dans les vues qu'il prête au Créateur, eſt diviſé en III parties, dans leſquelles il traite de la ſtructure du corps humain, des Elémens, des Aſtres & de leurs divers effets. C'eſt une eſpece de Phyſique, dans laquelle ce ſage écrivain tourne tout à la gloire de l'Être-ſuprême & de ſes ouvrages. II. Une *Réfutation de Spinoſa*, in4°, en hollandois. III. *Analyſis Infinitorum*, à Amſterdam, 1695, in-4°. IV. *Conſiderationes ſecundæ circa Calculi differentialis principia*, à Amſter-

dam, 1696, in-4°. (*Voyez* HERMANN.) Il avoit donné, deux ans auparavant, une *Brochure* ſur la même matiere.

I. NIGER-PERATE, fut un des plus vaillans hommes de ſon temps parmi les Juifs. Il commandoit dans la province d'Idumée au commencement de la guerre de ce peuple contre les Romains, & il ſe ſignala dans pluſieurs rencontres, principalement contre *Ceſtius Gallus*, à Gabaon & à Aſcalon. *Simon* & *Jean* ayant uſurpé toute l'autorité dans Jéruſalem, *Niger*, dont les talens excitoient leur jalouſie, fut un des premiers qu'ils accuſerent d'intelligence avec les Romains. Ils lui firent mille outrages, & le traînerent enfin hors des murailles de Jéruſalem, où ils le firent aſſommer à coups de pierre, ſans vouloir lui permettre de ſe juſtifier des crimes dont il étoit accuſé.

II. NIGER, (*C. Peſcennius-Juſtus*) gouverneur de Syrie, ſe ſignala par ſa valeur & ſa prudence. Les légions Romaines le ſaluerent empereur à Antioche vers la fin d'Avril 193, ſur la nouvelle de la mort de *Pertinax*. *Niger* reſpectant & chériſſant la mémoire des bons princes, ſe propoſa d'imiter *Tite*, *Trajan*, *Antonin*, *Marc-Aurele*. Il avoit des vues, de la fermeté, & une douceur ſoutenue & animée par la vigueur du courage. La fortune ne l'enivra point; il dédaigna même les flatteries que la baſſeſſe prodigue à la puiſſance. Un orateur ayant voulu célébrer ſon avénement à l'empire par un panégyrique: *Compoſez plutôt*, lui dit NIGER, *l'éloge de quelque fameux Capitaine qui ſoit mort, & retracez à nos yeux ſes belles actions pour nous ſervir de modele. C'eſt ſe moquer que d'encenſer les vivans, ſur-tout les Princes, dont il y a toujours quelque choſe à craindre ou à eſpérer. Pour moi, je veux faire du bien pendant ma vie, & n'être loué qu'après ma mort...* Niger ne jouit du commandement qu'environ un an; il perdit pluſieurs batailles contre *Sévere*, & enfin l'empire avec la vie dans les premiers mois de l'an 195 de Jeſus-Chriſt. (*Voyez* I. CLÉMENT.) Ce prince n'avoit pas dû ſon élévation à ſa naiſſance, qui étoit honnête, mais médiocre. Sorti d'une famille de chevaliers Romains, né probablement à Aquinum, où ſon grand-pere exerça l'emploi d'intendant des *Céſars*, il prit dans ſa jeuneſſe quelque teinture des lettres. Se ſentant plus de courage & d'ambition que de fortune, il ſe conduiſit dans les différens degrés de la milice par leſquels il paſſa, de maniere à mériter les éloges de *Marc-Aurele*. Sous *Commode*, il ſe ſignala dans une guerre contre les Barbares voiſins du Danube. Il fut auſſi employé dans la guerre des Déſerteurs qui avoient inondé les Gaules, & il y réuſſit ſi bien, que *Sévere*, alors gouverneur de la Lyonnoiſe, lui rendit auprès de l'empereur, le plus glorieux témoignage, l'appelant un *homme néceſſaire à la République*. Il parvint au conſulat par une voie honorable, c'eſt-à-dire, ſur la recommandation des officiers qui ſervoient ſous ſes ordres. Sa fermeté à maintenir la diſcipline étoit ſi connue, que *Sévere* lui-même, ſon ennemi déclaré & ſon vainqueur, le citoit pour modele à ceux à qui il donnoit le commandement des troupes. Jamais un ſoldat de *Niger* n'exigea d'un ſujet de l'empire, ni bois, ni huile, ni corvée; ou, ſi quelques-uns violerent en ce point les défenſes de leur général, ils en furent ſévérement punis. Il ordonna que l'on tranchât la tête à dix ſoldats, qui avoient mangé une poule volée par

l'un d'eux. Les murmures de l'armée l'ayant empêché de faire exécuter un ordre ſi ſévere, il voulut du moins que les coupables rendiſſent chacun dix poules pour celle qui avoit été enlevée: il les condamna de plus à ne point faire de feu de toute la campagne, à ne manger rien de chaud, & à ſe contenter d'eau & de nourritures froides; & il leur donna des ſurveillans, qui les obligeaſſent à obſerver la loi qu'il leur impoſoit... Il ſe montroit ennemi déclaré de tout ce qui reſſentoit le luxe & la molleſſe dans une armée. Ayant remarqué des ſoldats, qui, pendant qu'on étoit en marche pour aller à l'ennemi, buvoient dans une taſſe d'argent, il interdit l'uſage de toutes pieces d'argenterie dans le camp. Il diſoit que la vaiſſelle de bois devoit ſuffire, & qu'il ne falloit pas que les Barbares, s'ils venoient à s'emparer des bagages, puſſent tirer vanité d'une argenterie conquiſe ſur les Romains. Il ne ſouffroit point de boulanger dans l'armée durant les expéditions, & il réduiſoit au biſcuit les ſoldats & les officiers. Il proſcrivit le vin, voulant qu'on ſe contentât de vinaigre mêlé avec de l'eau, ſuivant l'ancien uſage. On peut juger qu'une telle réforme déplaiſoit beaucoup aux troupes. Mais *Niger* tint ferme, & des ſoldats qui gardoient les frontieres de l'Egypte lui ayant demandé du vin: *Que dites-vous*, leur répondit-il? *Vous avez le Nil, & le vin vous eſt néceſſaire!* Dans une autre occaſion, des troupes vaincues par les Sarraſins, s'excuſerent ſur l'épuiſement de leurs forces. *Belle raiſon*, leur dit-il, *vos vainqueurs ne boivent que de l'eau!* ..... & il ne preſcrivit rien, qu'il ne le pratiquât lui-même. Il ſut à la fin ſe faire craindre des ſoldats, & aimer des peuples.

NIGIDIUS FIGULUS (*Publius*) bon humaniſte, habile philoſophe & grand aſtrologue, paſſa pour le plus ſavant des Romains après *Varron*. Ses talens lui procurerent les charges de préteur & de ſénateur. Il fut utile à *Cicéron* pour diſſiper la conjuration de *Catilina*; mais ayant pris le parti de *Pompée* contre *Céſar*, il fut exilé, & mourut dans ſon exil, l'an 45 avant Jeſus-Chriſt. *Cicéron*, qui fait de lui le plus grand éloge, lui écrivit une belle lettre de conſolation. *S. Auguſtin* dit qu'il fut ſurnommé *Figulus*, c'eſt-à-dire, *Potier*, parce qu'il ſe ſervit d'un exemple tiré de la roue de Potier, pour répondre à cette queſtion qu'on lui faiſoit contre l'Aſtrologie: *Pourquoi la fortune de deux Enfans jumeaux n'eſt-elle pas la même?* Il ne nous reſte de ſes Ecrits que des fragmens. Il écrivoit d'une maniere ſi abſtraite, que ſes contemporains les négligerent.

I. NIGRISOLI, (Jérôme) ſavant médecin, mort à Ferrare en 1689, à 69 ans, a fait imprimer à Guaſtalla, 1665, *Progymnaſmata Medica*. Il pratiqua ſon art avec ſuccès.

II. NIGRISOLI, (François-Marie) mort à Ferrare le 10 Décembre 1727, à 79 ans, étoit fils du précédent, & ne ſe rendit pas moins habile que ſon pere dans la médecine. Il laiſſa pluſieurs ouvrages, dont la plupart furent bien accueillis: entre autres un *Traité du Quinquina*, en latin, Ferrare, 1700, in-4°, & *Pharmacopœa Ferrienſis*.

NIHUSIUS, (Barthold) né l'an 1589 à Wolpe, dans les états de Brunſwick, d'une famille Luthérienne, embraſſa, à Cologne, la religion Catholique vers 1622. Après avoir eu pour premier emploi la direction du collége des Proſélytes, il devint abbé d'Ilfeld en 1629, puis ſuffragant de l'archevêque de Mayence, ſous le titre d'évêque de Myſie. Il

mourut au commencement de Mars 1657, à 66 ans. On a de lui : I. *Annotationes de Communione Orientalium ſub ſpecie unicâ*, in-4°, à Cologne, 1648. II. *Tractatus chorographicus de nonnullis Aſiæ provinciis ad Tigrim, Euphratem, &c.*, 1658, in-8°; & d'autres ouvrages de littérature, de théologie, de controverſe & d'hiſtoire.

NIKON, né en 1613, d'une famille obſcure, dans le gouvernement de Novogorod en Ruſſie, embraſſa l'état monaſtique, devint ſucceſſivement archimandrite, métropolite de Novogorod, & enfin patriarche de Ruſſie en 1652. Le czar *Alexiowitz* lui donna toute ſa confiance. Il introduiſit dans l'Egliſe Ruſſe le chant, à l'exemple de l'Egliſe Grecque, & aſſembla une eſpece de concile pour la reſtitution du Texte Sacré. Il avoit remarqué dans les exemplaires dont on ſe ſervoit beaucoup de paſſages altérés, peu conformes à la verſion des Septante. On raſſembla les anciennes verſions ſlaves, dont quelques-unes avoient au moins cinq ſiecles d'antiquité. Les moines du Mont Athos, & les Grecs de l'Orient fournirent beaucoup de copies des Livres ſaints. Il y fut prononcé que l'ancienne verſion ſlavone étoit fidelle, & qu'il ne s'y étoit gliſſé des fautes que par la multiplication des copies. On en fit une nouvelle édition à Moskou, que *Nikon* ſigna. Ces changemens cauſerent une diviſion dans cette égliſe. Ceux qui étoient attachés aux anciens uſages, furent aplés *Raskolniki*. Ce ſchiſme n'eſt pas encore fini. La faveur dont *Nikon* jouiſſoit auprès du prince, fut ſuivie d'une diſgrace qui lui donna le loiſir de raſſembler différentes Chroniques, de les confronter, de les corriger l'une par l'autre, & peut-être de les altérer : il en compoſa une *Hiſtoire* qui conduit juſqu'au regne du czar *Alexiowitz*. Saint-Pétersbourg, 1767, 2 v in-4°.

I. NIL, (S.) *Nilus*, diſciple *S. Chryſoſtome*, avoit une gran réputation de piété dès le comme cement du ve ſiecle. On dit qu étoit de Conſtantinople, & de premiere nobleſſe. Après avoir deux enfans de ſon mariage, il ſépara de ſa femme, & ſe ret dans la ſolitude avec ſon fil nommé *Théodule*, laiſſant ſa fil avec ſa femme à Conſtantinople. alla au déſert du Mont Sinaï, & vécut long-temps avec des Moin d'une ſainteté exemplaire. Ils demeu roient dans des cavernes ou dans de cellules qu'ils bâtiſſoient eux-mêm éloignées les unes des autres. La plu part ne mangeoient point de pain, mais ſeulement des fruits ſauvages & des herbes crues ; quelques-uns n mangeoient qu'une fois la ſemaine. Ils avoient un prêtre, & s'aſſem bloient le Dimanche dans l'égliſe, pour recevoir la communion & s'entretenir des vérités ſaintes de la religion. Des Sarraſins attaquerent les Solitaires de Sinaï, en tuerent pluſieurs, en emmenerent d'autres captifs, & donnerent à quelques-uns de ceux qui étoient plus âgés la liberté de ſe retirer. *S. Nil* fut de ces derniers ; mais ſon fils *Theodule* fut emmené captif. On l'expoſa en vente, & perſonne n'en voulant donner ce que les Sarraſins demandoient, ces barbares vouloient le mettre à mort. A force de larmes, il obtint qu'on l'achetât. Il fut revendu à l'évêque d'Eluze, qui ayant reconnu ſon mérite, l'éleva à la cléricature. *S. Nil* alla chercher ce cher fils chez l'évêque d'Eluze, qui n'uſa de ſon autorité de maître, que par la violence qu'il fit au pere & au fils de leur impoſer les mains pour l'ordre ſacré de la prêtriſe. L'Hiſ-

toire

coire ne nous apprend plus rien de *S. Nil*; mais il y a apparence qu'il écrivoit encore vers l'an 450, temps auquel on place ordinairement ſa mort. Parmi ſes ouvrages, on eſtime principalement ſes *Epitres* & ſes *Exhortations à la vie ſpirituelle*. L'édition de ſes Œuvres, donnée par *Allatius* & *Suarès*, en 2 vol. in-fol., à Rome, 1668 & 1678, commence à devenir rare en France. Elle eſt en grec & en latin.

II. NIL, archevêque de Theſſalonique dans le XIVe ſiecle, écrivit contre la primauté du pape. *Barlaam*, après avoir écrit en faveur du ſiége de Rome, adopta l'erreur de *Nil*, & la ſoutint dans un Traité ſemblable pour le fond à celui de ce ſchiſmatique. Ces deux Traités ont été réunis par *Saumaiſe* en un vol. in-4°, imprimé chez *Elzevir* en 1645. Ce commentateur infatigable y a ajouté des notes & quelques autres Traités. En 1608 il en avoit donné une édition in-8°, moins ample que celle que nous venons de citer.

III. NIL, ſurnommé DOXOPATRIUS, *Archimandrite*, (c'eſt-à-dire, abbé d'un monaſtere Grec) compoſa, par ordre de *Roger* roi de Sicile, à la fin du XIe ſiecle, un *Traité des cinq Patriarchats*, de Rome, d'Antioche, d'Alexandrie, de Jéruſalem & de C. P. *Etienne le Moine* en a donné une édition en grec & en latin, Leyde, 1685, in-4°.

NINIAS *ou* NINUS *le Jeune*, fils de *Ninus* & de *Sémiramis*, monta, vers l'an 2108, ſur le trône d'Aſſyrie, après ſa mere, qui avoit abdiqué l'empire, ou, ſelon quelques auteurs, qu'il avoit fait mourir, parce qu'elle l'avoit ſollicité au crime. Quoi qu'il en ſoit, il ne fut pas plutôt affermi dans ſes états, qu'il en abandonna le ſoin à ſes miniſtres, & ſe renferma parmi ſes femmes dans ſon palais, où il mena la vie la plus voluptueuſe, ne ſe faiſant voir que très-rarement en public. On lui donne 38 ans de regne. Ses ſucceſſeurs ne ſuivirent que trop l'exemple de ce prince lâche & fainéant; auſſi connoît-on à peine leurs noms juſqu'à *Sardanapale*.

NINON, *Voyez* LENCLOS.

NINUS, premier roi des Aſſyriens, étoit, dit-on, fils de *Belus*. Il fit la conquête de pluſieurs pays, depuis l'Egypte juſqu'à l'Inde & la Bactriane; & à ſon retour, il bâtit Ninive, ville célebre, ſituée ſur le bord oriental du Tigre. Après ce grand ouvrage, *Ninus* marcha à la tête d'une armée formidable contre les Bactriens, qu'il n'avoit encore oſé attaquer. Il ſe rendit maître d'un grand nombre de villes, & ſinguliérement de Bactres, capitale du pays. Il dut en partie la priſe de cette place forte à *Sémiramis*, femme d'un de ſes premiers officiers. *Ninus* conçut une forte paſſion pour cette héroïne, & l'épouſa après la mort de ſon mari, qui s'étoit tué pour prévenir les terribles menaces de ſon puiſſant rival. Le roi laiſſa en mourant le gouvernement de ſon royaume à *Sémiramis*, vers l'an 2122 avant J. C., après un regne de 52 ans. Nous remarquerons ici, que l'hiſtoire de *Ninus* & de ſes ſucceſſeurs eſt vraiſemblablement peu digne de croyance. » *Cté-*
» *ſias* de Gnide, médecin de *Cyrus*
» *le Jeune*, eſt le pere de toutes
» les fauſſetés tant de fois écrites
» ſur l'empire Aſſyrien. *Diodore de*
» *Sicile*, contemporain de *Céſar*,
» a copié les récits de *Céſar*; plu-
» ſieurs hiſtoriens poſtérieurs ont
» copié *Diodore*; une ſource cor-
» rompue a infecté preſque tous
» les canaux de l'hiſtoire. De quel
» poids peut donc être l'autorité
» du médecin de *Cyrus*? *Ariſtote*
» le jugeoit indigne de croyance «.
Tout le monde avoue que ſon Hiſ-

toire des Indes étoit pleine de fictions, qu'il atteſtoit hardiment comme témoin oculaire. Convaincu d'impoſture à cet égard, il ne devoit pas en impoſer ſur d'autres objets, & il le devoit d'autant moins, que ſon Hiſtoire d'Aſſyrie avoit elle-même des caracteres frappans d'abſurdité. [*Voyez* NINIAS... SÉMIRAMIS.]

NIOBÉ, fille de *Tantale*, ſœur de *Pélops*, & femme d'*Amphion* roi de Thebes. Enorgueillie de ſe voir une puiſſante reine & mere de quatorze enfans, (*Homere* ne lui en donne que douze, ſix garçons & ſix filles), oſa non-ſeulement ſe préférer à *Latone* qui n'en avoit que deux, mais encore défendre qu'on lui fît des ſacrifices. La déeſſe irritée de l'orgueil de *Niobé*, implora le ſecours de ſes enfans, *Apollon* & *Diane*, qui pour venger l'outrage fait à leur mere, percerent à coups de fleches tous les enfans de *Niobé* ſous ſes yeux. Alors cette mere infortunée fut pénétrée d'une ſi vive douleur à la vue de ce ſpectacle, qu'elle en demeura immobile, & les Dieux la changerent en rocher près de la ville de Sipile ſa patrie. Elle eſt différente de *Niobé* fille de *Phoronée*, & mere d'*Argus* & de *Pelaſgus*.

NIPHUS, (Auguſtin) né à Jopoli dans la Calabre, vers 1473, fit la plus grande partie de ſes études à Tropéa. Son pere & ſa mere lui ayant été enlevés, il entra chez un bourgeois de Seſſa, pour être précepteur de ſes enfans. Il ſuivit enſuite ſes diſciples à Padoue, où il s'appliqua à la philoſophie ſous *Nicolas Vernia*. De retour à Seſſa, il réſolut de s'y fixer, & y épouſa une fille vertueuſe, nommée *Angelella*, dont il eut pluſieurs enfans. Quelques temps après on lui donna une chaire de philoſophie à Naples. A peine y fut-il arrivé, qu'il compoſa un Traité *De Intellectu & Dæmonibus*, dans lequel il ſoutenoit qu'il n'y a qu'un ſeul entendement. Cet écrit ſouleva auſſi-tôt tout le monde, ſur-tout les religieux, contre *Niphus*; il lui en auroit peut-être coûté la vie, ſi *Pierre Barocci*, évêque de Padoue, n'eût détourné l'orage en l'engageant à publier ſon Traité avec des corrections. Il parut en 1492, in-fol., avec les changemens néceſſaires; & fut réimprimé en 1503 & en 1527. *Niphus* donna depuis ce temps au public une ſuite d'autres ouvrages, qui lui acquirent une grande réputation. Les plus célebres univerſités d'Italie lui offrirent des chaires avec des honoraires conſidérables. Il eſt conſtant qu'il avoit mille écus d'or d'appointement, lorſqu'il profeſſoit à Piſe, vers 1520. Le pape *Leon X*, admirateur de ſes talens, le créa comte Palatin, lui permit de joindre à ſes armes celles de la maiſon de *Médicis*, & lui donna le pouvoir de créer des maître-ès-arts, des bacheliers, des licenciés & des docteurs en théologie & en droit civil & canonique, de légitimer des bâtards & d'anoblir trois perſonnes. Les lettres-patentes de ces priviléges ſinguliers ſont du 15 Juin 1521. Ce ſavant auteur mourut vers l'an 1550, âgé de plus de 70 ans. C'étoit un philoſophe d'aſſez mauvaiſe mine; mais il parloit de bonne grace, aimoit la bonne chere & les plaiſirs. Il avoit le talent d'amuſer par ſes contes & par ſes bons mots. Son enjouement lui procura de l'accès auprès des grands ſeigneurs & des dames de conſidération, & il profita de cet accès pour ſatisfaire les paſſions dont il étoit dévoré. On prétend que, dans un de ces enthouſiaſmes que lui inſpiroit l'orgueil, il dit à *Charles-Quint*: *Je ſuis Empereur des Lettres*,

comme vous êtes Empereur des Soldats. Ce prince lui ayant demandé » comment les Rois pouvoient bien » gouverner leurs états « ? *Ce ſera*, (lui répondit-il,) *en ſe ſervant de mes ſemblables* [les *Philoſophes.*] On a de lui : I. Des *Commentaires* latins ſur *Ariſtote* & *Averroès*, en 14 vol. in-fol. II. Des *Opuſcules de Morale & de Politique*, Paris, 1645, in-4°. III. Des *Epîtres*. IV. Un *Traité de l'immortalité de l'Ame* contre *Pomponace*, &c. 1618, in-fol. V. *De amore, de pulchro, Veneris & Cupidinis venales*, Leyde, 1641, in-16. VI. Un Traité très-rare : *De falſâ Diluvii prognoſticatione, quæ ex conventu omnium Planetarum qui in Piſcibus continget, anno 1524, divulgata eſt*, Rome, 1521, in-4°. Tous ces ouvrages ſont écrits en latin, d'un ſtyle diffus & incorrect.

NIRÉE, roi de Samos, dont la beauté étoit paſſée en proverbe, formoit un parfait contraſte avec *Therſite*, l'homme le plus laid du camp des Grecs.

I. NISUS, roi de Mégare en Achaïe, avoit, parmi ſes cheveux blancs, un cheveu de couleur de pourpre ſur le haut de ſa tête, d'où dépendoit, ſelon l'Oracle, la conſervation de ſon royaume. *Scylla*, ſa fille, ayant conçu de l'amour pour *Minos*, qui aſſiégeoit Mégare, coupa adroitement à ſon pere, pendant qu'il dormoit, le cheveu fatal, & alla le porter à *Minos* qui peu après ſe rendit maître de la ville. *Niſus* en conçut tant de dépit, qu'il ſécha de douleur, & les Dieux touchés de compaſſion le changerent en épervier. *Scylla* ſe voyant méprisée de *Minos* qui manqua à ſa parole en partant ſans elle, ſe jeta de déſeſpoir dans la mer pour le ſuivre, & y périt. Les Dieux l'ayant changée en alouette, l'épervier fondit auſſi-tôt ſur elle, & devint ſon plus cruel ennemi.

II. NISUS, héros Troyen, qui ſuivit *Enée* en Italie. Ayant voulu venger la mort de ſon ami *Euriale*, tué par les Rutules, il fut la victime de l'amitié & de ſon courage.

NITARD, *Voyez* NIDHARD.

NITARD, abbé de Saint-Riquier, d'une ancienne maiſon, étoit attaché à *Charles le Chauve*, qui eſtimoit ſon ſavoir & ſes vertus. Nous avons de lui, dans le recueil de *du Cheſne*, une *Hiſtoire des Guerres* entre les trois fils de *Louis le Débonnaire*. Elle eſt utile pour connoître les événemens de ſon ſiecle. Il mourut vers 853.

NITIUS, *Voyez* ROSSI.

NITOCRIS, reine de Babylone, rompit le cours de l'Euphrate, & fit bâtir un pont ſur ce fleuve. Elle ſe fit élever un tombeau au-deſſus d'une des portes les plus remarquables de la ville, avec ces paroles : *Si quelqu'un de mes ſucceſſeurs a beſoin d'argent, qu'il ouvre mon Sépulcre, & qu'il en puiſe autant qu'il voudra ; mais qu'il n'y touche point ſans une extrême néceſſité : ſinon, ſa peine ſera perdue.* Le tombeau demeura fermé juſqu'au regne de *Darius*, fils d'*Hyſtaſpes*, qui l'ayant fait ouvrir, vers l'an 116 avant Jeſus-Chriſt, au lieu des tréſors immenſes qu'il ſe flattoit d'en tirer, n'y trouva qu'un cadavre & cette inſcription : *Si tu n'étois inſatiable d'argent & dévoré par une baſſe avarice, tu n'aurois pas violé la ſépulture des Morts.*

I. NIVELLE, (Jean *de* MONTMORENCY, ſeigneur de) fils aîné de *Jean de Montmorency*, grand-chambellan de France ſous *Charles VII*, embraſſa, avec *Louis* ſon frere, le parti du comte *de Charolois*, contre le roi *Louis XI*, dans la guerre du *Bien public*. Son pere fut ſi indigné de cette rebellion, qu'après l'avoir fait ſommer, à ſon de trompe, pour rentrer dans ſon

devoir, ſans qu'il comparût, il le traita de *Chien*; d'où eſt venu ce proverbe, encore à la mode aujourd'hui : *Il reſſemble au chien de Jean de Nivelle, il s'enfuit quand on l'appelle.* Ce ſeigneur mourut en 1477, à 55 ans. Il étoit biſaïeul du comte *Philippe de Hornes* & du baron *de Montigny*, que le duc *d'Albe* fit décapiter (en 1568 & 1570) avec le comte *d'Egmont*, durant la guerre des Pays-Bas.

IL. NIVELLE DE LA CHAUSSÉE, (Pierre-Claude) naquit à Paris en 1692, d'une famille riche. Il fit ſes premieres claſſes au collége des Jéſuites, ſa rhétorique & ſa philoſophie au Pleſſis. Né dans le ſein de la fortune, il eut le courage d'écarter toutes les illuſions qui l'entouroient, & de ſe livrer à l'amour de l'étude. Il répandit ſon ame dans ſes vers, qu'il ne montroit qu'à ſes intimes amis. Il négligeoit même depuis long-temps les talens qu'il avoit reçus de la nature, lorſque *la Motte*, cet eſprit ſi fécond en paradoxes ingénieux, fit paroître ſon ſyſtême de la poéſie en proſe. *La Faye*, quoiqu'ami de ce poëte détracteur de la poéſie, prit le parti de *la Chauſſée* dans ſa querelle. Ce fut ce qui donna naiſſance à ſon *Epître à Clio*: ouvrage plein d'une ſaine critique, ſage, mais froid, & ſans cette énergie qui caractériſe les Epîtres des *Boileau*, des *Rouſſeau* & des *Voltaire*. Animé par le ſuccès de ce petit Poëme, il ſe livra au théâtre. Les lauriers qu'il y cueillit, lui mériterent une place à l'académie Françoiſe. Il y fut reçu en 1736. Son diſcours de remercîment, moitié proſe & moitié vers, fut applaudi. Cet ingénieux académicien mourut le 14 Mars 1754, âgé de 62 ans. Si les auteurs ſe peignent dans leurs écrits, *la Chauſſée* devoit être un homme aimable & un honnête-homme. Quant à ſon mérite dramatique, cet auteur a de la raiſon, de la nobleſſe, du ſentiment, du pathétique, & il tourne bien un vers. Il s'eſt exercé avec ſuccès dans le comique larmoyant. On peut mettre à la tête de ſes Comédies l'*Ecole des Meres*, le premier des Drames romaneſques, au goût des bons juges. Une mere qui voit les ſottiſes de ſon fils, qui les ſent, & qui ne peut s'empêcher de les favoriſer, forme un contraſte très-ſaillant avec la fermeté du bon *Argant*, homme ſimple, ſage & ſans ridicule. *Mélanide* fut le triomphe de *la Chauſſée*; elle eſt pleine de ſentiment & de chaleur. Le peu de comique qui s'y trouve eſt noble, & naît du fond du ſujet. Le célebre *Piron*, jaloux de voir *Mélanide* jouir du même ſuccès que la *Métromanie*, plaiſanta beaucoup ſur les Comédies attendriſſantes, qu'il comparoit à de froids Sermons. *Tu vas donc entendre prêcher le Pere* LA CHAUSSÉE? dit-il un jour à un de ſes amis, qu'il rencontra allant à *Mélanide*. On lui attribua même des couplets fort piquans, dont M. *Collé* eſt le véritable auteur. Le comique larmoyant y eſt repréſenté comme un genre fantaſque, comme une comédie bâtarde, flaſque avorton de la tragédie, & qui n'a de ce dernier genre que le ton pleureur & l'ennui. On y dit aſſez injuſtement des pieces de *la Chauſſée*, que les plans ſemblent faits par *la Grange*, & les vers par l'abbé *Pellegrin*. On finit par ce couplet:

Révérend Pere la Chauſſée,
Prédicateur du ſaint Vallon,
Porte ta morale glacée
*Loin des neuf Sœurs & d'*Apollon.
Ne crois pas, Corin *dramatique*,
A la Muſe du vrai comique

Devoir tes paſſagers ſuccès :
Non, la véritable Thalie
S'endormit à chaque hottélie
Que tu fis prêcher aux François.

Maximien, trag., a des beautés ; ainſi que le *Préjugé à la mode*, qui eſt très-intéreſſant. Après ces 4 pieces, auxquelles on pourroit joindre encore la *Gouvernante*, piece en cinq actes, on ne voit plus chez lui que des ouvrages très-médiocres, où regne un mauvais goût de Roman, qui déprime beaucoup le talent de *La Chauſſée*. Rien de vrai, rien de naturel, point de ces plans heureux, qui ſe développent ſans peine, & qui nous offrent une action qui attache ſans fatiguer. *La Chauſſée*, même dans le genre larmoyant, n'a pas rempli entiérement ſa carriere. Que l'on compare tout ſon Théâtre au ſeul *Georges Barneveld* ou *le Marchand de Londres*, & l'on verra combien le François en ce genre eſt inférieur à l'Anglois. Son ſtyle, dans ſes mauvaiſes pieces, eſt lâche, diffus, traînant & ſouvent froid. Malgré ces obſervations ſéveres, il aura un rang diſtingué ſur le Parnaſſe ; il ſera regardé comme un des premiers auteurs dans une branche du Théâtre qui étoit morte, & qu'il a fait revivre... Voici, ſuivant les auteurs du *Supplément à l'Encyclopédie*, à quelle occaſion il reſſuſcita ce genre. Quelques perſonnes s'amuſoient à jouer dans un château quelques petites Comédies, qui tenoient de ces farces qu'on appelle *Parades*. On en fit une en 1732, dont le principal perſonnage étoit le fils d'un Négociant de Bourdeaux, très-bon-homme, & Marin fort groſſier, lequel ayant perdu ſa femme & ſon fils, venoit ſe remarier à Paris, après un long voyage dans l'Inde. Sa femme étoit une impertinente, qui étoit venue faire la grande dame dans la capitale, manger une bonne partie du bien acquis par ſon mari, & marier ſon fils à une demoiſelle de condition. Le fils, beaucoup plus impertinent que la mere, ſe donnoit des airs de ſeigneur ; & ſon plus grand air étoit de mépriſer beaucoup ſa femme, laquelle étoit un modele de vertu & de raiſon. Cette jeune femme l'accabloit de bons procédés ſans ſe plaindre, payoit ſes dettes ſecrétement quand il avoit joué & perdu ſur ſa parole, & lui faiſoit tenir de petits préſens très-galans ſous des noms ſuppoſés. Cette conduite rendoit notre jeune homme encore plus fat. Le Marin revenoit à la fin de la piece, & mettoit ordre à tout. Une Actrice de Paris, fille de beaucoup d'eſprit, nommée Mlle *Quinault*, ayant vu cette farce, conçut qu'on en pourroit faire une comédie très-intéreſſante, & d'un genre tout nouveau pour les François, en expoſant ſur le théâtre le contraſte d'un jeune homme qui croiroit en effet que c'eſt un ridicule d'aimer ſa femme, & d'une épouſe reſpectable qui forceroit enfin ſon mari à l'aimer publiquement. Elle preſſa *Voltaire* d'en faire une piece régulière, noblement écrite ; mais ayant été refuſée, elle demanda permiſſion de donner ce ſujet à *la Chauſſée*, jeune homme qui faiſoit très bien des vers, & qui avoit de la correction dans le ſtyle. Ce fut ce qui valut au public le *Préjugé à la mode*. Cette piece, quoiqu'attendriſſante & bien écrite, étoit froide après celles de *Moliere* & de *Regnard* ; elle reſſembloit, (dit un homme de goût,) à un homme un peu peſant, qui danſe avec plus de juſteſſe que de grace. L'auteur voulut mêler la plaiſanterie au ſentiment : mais ſes railleries ſont preſque toujours froides & forcées. Les

ont été imprimées à Paris, 1763 ; en 5 petits vol. in-12.

III. NIVELLE, (Gabriel-Nicolas) prêtre, prieur commendataire de Saint-Geréon, diocese de Nantes, né à Paris, mourut le 7 Janvier 1761, âgé de 74 ans. Comme il aimoit la retraite & l'étude, il s'étoit retiré de bonne heure au Séminaire de *Saint-Magloire*, d'où il fut obligé de sortir en 1723, époque des changemens arrivés à ce Séminaire ; son opposition à la Bulle *Unigenitus* le fit renfermer 4 mois à la Bastille, en 1730. Il a publié : I. Les *Relations de ce qui s'est passé dans la Faculté de Théologie de Paris, au sujet de la* Constitution *Unigenitus*, 7 vol. in-12. II. *Le Cri de la Foi*, 3 vol. in-12, 1719. III. *La Constitution* Unigenitus *déférée à l'Eglise Universelle*, ou *Recueil général des Actes d'appel*, 1757, 4 vol. in-fol. L'Histoire Romaine est moins volumineuse que cette compilation. L'éditeur y a ajouté des préfaces historiques, des observations qui en lient les parties, & l'analyse des ouvrages considérables qu'il n'a pas cru devoir faire entrer dans son entier. IV. Un *Catalogue* manuscrit *de tous les Ouvrages faits sur le Jansénisme & la Constitution, jusqu'en 1738*. On le conserve dans la bibliotheque du roi ; & on en a suivi l'ordre dans l'arrangement du Catalogue de cette bibliotheque, tom. II. *de la Théologie.. Voy.* son Eloge dans le *Supplément au Nécrologe des Défenseurs de la vérité*, 1763, in-12.

NIXES, (*Nixi Dii*) Dieux qu'on invoquoit dans les accouchemens difficiles, & quand on croyoit qu'il y avoit plusieurs enfans. Ils étoient au nombre de trois.

NIZOLIUS, (*Marius*) grammairien Italien de Bersello dans le Modénois, contribua beaucoup à la renaissance des lettres, dans le XVIe siecle, par son esprit & par son érudition. On a de lui : I. *De veris principiis & verâ ratione philosophandi contra pseudo-Philosophos, Libri IV*, à Parme, 1553, in-4°. Il y attaque vivement les scolastiques, non-seulement sur la barbarie de leurs termes, mais aussi sur leurs ridicules opinions en plusieurs points. » Les faux Philosophes, (dit *Fontenelle*,) » étoient tous les scolastiques, » passés & présens ; & *Nizolius* » s'éleve avec la derniere hardiesse » contre leurs idées monstrueuses » & leur langage barbare, jusques-» là qu'il traite *S. Thomas* lui-» même de *Borgne entre des Aveugles*. La longue & constante admiration qu'on avoit eue pour *Aristote*, ne prouvoit, disoit-il, » que la multitude des sots & la » durée de la sottise «. Le célebre *Leibnitz*, charmé de l'élégance & de la solidité de cet ouvrage, en donna en 1670, une nouvelle édition in-4° ; mais, en homme impartial, il prit à certains égards la défense d'*Aristote* & de *S. Thomas*. II. *Thesaurus Ciceronianus*, ou *Apparatus linguæ latinæ è scriptis Tullii Ciceronis collectus*, in-fol. C'est un bon Dictionnaire latin, composé des mots & des expressions de *Cicéron*, par ordre alphabétique. *Nizolius* est un des premiers qui a composé ces sortes de Dictionnaires des écrits de *Cicéron*. Quoique cet ouvrage ne soit qu'une compilation, l'auteur avoit un génie fort supérieur à celui des simples compilateurs. III. *Observationes in Ciceronem*, à Bâle, 1548, in-fol. Ces remarques philologiques sont utiles, & les éditeurs de l'Orateur Romain en ont profité.

NOADIAS, *Voyez* SEMEIAS.

I. NOAILLES, (Antoine de) chevalier de l'ordre du roi, gentilhomme ordinaire de sa chambre,

gouverneur de Bourdeaux, d'une illuſtre & ancienne maiſon du Limouſin, qui poſſede depuis un temps immémorial la terre & le château de Noailles, ſitué près de Brives, naquit en 1504. Son mérite l'éleva aux places d'ambaſſadeur d'Angleterre, de chambellan des enfans de France, & d'amiral de Guienne, puis de France, en 1543. Il ménagea, pendant ſon ambaſſade d'Angleterre, la treve faite à Vaucelles entre *Henri II* & *Philippe II*, rois de France & d'Eſpagne. A ſon retour il chaſſa les Huguenots de la ville de Bourdeaux, dont ils s'étoient emparés; & mourut le 11 Mars 1562, à 58 ans, regardé comme un homme également propre aux négociations & aux armes.

II. NOAILLES, (François de) frere du précédent, évêque de Dax, & l'un des plus habiles négociateurs de ſon ſiecle, fut ambaſſadeur en Angleterre, à Rome, à Veniſe, & à Conſtantinople, où il rendit de grands ſervices à la Chrétienté. Il mourut à Bayonne le 16 Septembre 1585, à 66 ans. *Henri III* & *Catherine de Médicis* le conſultoient dans les affaires les plus épineuſes. Ce fut ſur ſon avis qu'ils réſolurent de porter la guerre en Eſpagne, pour délivrer la France de ce fléau. Ses *Ambaſſades* en Angleterre, & celles de ſon frere, ont été imprimées à Paris en 1763, 3 vol. in-12.

III. NOAILLES, (Anne-Jules de) duc & pair & maréchal de France, &c., étoit fils d'*Anne de Noailles*, en faveur duquel le comté d'Ayen fut érigé en duché-pairie au mois de Décembre 1663. Il naquit en 1650, fut fait premier capitaine des gardes du corps en ſurvivance de ſon pere, eut le commandement de la maiſon du roi en Flandres, l'an 1680, commanda en chef dans le Rouſſillon & la Catalogne en 1689, & fut fait maréchal de France au mois de Mars 1693. Il gagna la bataille du Ther le 27 Mai de l'année ſuivante, prit les villes de Palamos, de Gironne, & mourut à Verſailles le 20 Octobre 1708, à 59 ans. Ce ſeigneur ſe diſtingua par la réunion des qualités qui forment l'honnête homme, l'homme d'eſprit & le général. Il fut auſſi recommandable par ſon amour pour la religion, que par ſon zele ardent pour le bien de l'Etat.

IV. NOAILLES, (Adrien Maurice, duc de) fils du précédent, vit le jour en 1678. Né avec des talens pour la guerre, il ſervit de bonne heure, & ſe trouva à tous les ſiéges que le duc ſon pere fit dans la Catalogne en 1693 & 1694. Il ſe ſignala enſuite ſous le duc de *Vendôme* dans la même province, paſſa en Flandres l'an 1696, & continua d'y montrer ſa valeur & ſa prudence. Ces deux qualités le firent choiſir en 1700, pour accompagner le roi d'Eſpagne juſqu'à Madrid. Perſonne n'ignore les ſervices diſtingués qu'il rendit en Catalogne pendant la guerre de la ſucceſſion d'Eſpagne. On le diſtinguoit dès-lors comme un homme dont les talens & les qualités étoient au-deſſus du commun. » Une belle » ame, un eſprit ſupérieur, une » gaieté charmante, beaucoup d'a- » mabilité & beaucoup de culture; » l'amour du roi & de la patrie, » le zele du bien public, une ar- » deur prodigieuſe pour le travail, » une émulation vive pour tout » ce qui eſt digne d'éloges, for- » moient, (dit M. l'abbé *Millot*) » le fonds de ſon caractere. Ses dé- » fauts même tenoient à de gran- » des qualités. Une conception ra- » pide lui faiſoit voir d'un coup » d'œil trop d'objets, pour ne pas » le rendre quelquefois indécis,

» ou trop lent à ſe décider. La » paſſion de bien faire, le déſir de » mériter les ſuffrages, lui inſpi- » roient une ſorte d'inquiétude ſur » les jugemens d'autrui, capable » d'altérer ſon ame, quand il ſe » croyoit en butte à des injuſtices. » Ardent pour tous les devoirs, » il étoit ſujet à s'emporter quand » on ne les rempliſſoit pas; mais » ſa colere étoit celle d'un homme » vertueux, qui ſe calme aiſément » & qui pardonne ſans peine. Uni » à Madame *de Maintenon*, par ſon » mariage avec Mademoiſelle *d'Au- » bigné*, & encore plus par une » eſtime & une amitié mutuelles, » il étoit, plus que perſonne, à » portée de tout obtenir, & il am- » bitionnoit ſur-tout de mériter... » Il faiſoit de la morale un objet » eſſentiel de ſes études, à l'âge » où les paſſions effacent ſou- » vent l'idée de la vertu. Quel » philoſophe déſavoueroit ce qu'il » écrivoit en 1702 à Madame » *de Maintenon*? *L'Homme aime la* » *liberté, & n'en peut jamais arracher* » *de ſon cœur le déſir, quoiqu'il faſſe* » *chaque jour tous ſes efforts pour la* » *perdre. La différence qu'il y a parmi* » *les hommes, eſt que les uns ſont* » *enchaînés avec des chaînes d'or, &* » *les autres avec des chaînes de fer;* » *& ceux qui ſont dans les plus émi-* » *nentes dignités, ſont obligés de re-* » *connoître que s'ils ont des biens &* » *des honneurs qui les flattent & les* » *diſtinguent du commun, ils ont des* » *peines plus cuiſantes que les autres.* » *Une contrainte, qui ne les abandonne* » *jamais, venge aſſez les autres hom-* » *mes des préférences de la fortune*«. En approfondiſſant la morale, il ne négligeoit pas la littérature, & en formant des correſpondances littéraires avec les ſavans & les beaux eſprits de ſon ſiecle, il cultivoit en même temps la ſcience militaire. Général des armées du roi en Rouſſillon, il y remporta en 1708 & 1709, pluſieurs avantages ſur les ennemis. A la fin de 1710 & dans le cœur de l'hiver, il ſe rendit maître de Gironne, une des plus importantes places de la Catalogne. Ce ſervice ſignalé fut récompenſé en 1711, par *Philippe V*, du titre de Grand d'Eſpagne de la premiere claſſe. *Louis XIV*, non moins ſenſible à ſon mérite que ſon petit-fils, l'avoit fait brigadier en 1702, maréchal de camp en 1704, lieutenant général en 1706; & il avoit été reçu duc & & pair en 1708. Les diſputes au ſujet de la Bulle *Unigenitus*, aigrirent *Louis XIV* contre le cardinal ſon oncle; mais il marqua toujours la même amitié au neveu. Le roi ne put pourtant s'empêcher de lui dire: » Que le nom de *Noailles* excitoit » quelquefois de fâcheuſes idées » dans ſon eſprit«. Le duc répondit, en courtiſan habile: *Sire, je changerai de nom, ſi Votre Majeſté me l'ordonne. J'ai appris de mes pere à n'avoir d'autre volonté que celle de mes maîtres*; & il conſerva la faveur juſqu'à la mort du monarque. Le régent employa alors ſes talens. *Noailles* réuniſſant en lui le double mérite d'homme de guerre & d'homme-d'état, fut nommé préſident du conſeil des finances en 1715, & conſeiller au conſeil de Régence en 1718. L'entrée du cardinal *du Bois* à ce conſeil en 1721, après ſa nomination à la pourpre, occaſionna une diſpute; & cette diſpute fut pour *Noailles* la cauſe d'une diſgrace paſſagere. Le chancelier, le maréchal *de Villeroy*, le duc *de Noailles*, refuſoient d'accorder la préſéance aux cardinaux. On écrivit, on s'échauffa, & cette petite querelle ſe termina par des lettres de cachet. » Le jour même » qu'elle commença, *Noailles*, » ayant rencontré au Louvre le

» cardinal *du Bois*, lui dit (ſelon » les *Mémoires de la Régence*) : *Cette » journée ſera fameuſe dans l'Hiſtoire, » Monſieur !* on n'oubliera pas d'y » marquer, *que votre entrée dans le » Conſeil en a fait déſerter les Grands » du Royaume... D'Agueſſeau* fut exilé » pour la ſeconde fois ; & *Noailles* » le fut enſuite malgré l'affection » du prince à ſon égard, parce que » ſes principes ne s'accordoient » point avec ceux du miniſtere. » *Du Bois* lui avoit fait ſa cour » ſous le regne de *Louis XIV* ; il » lui mandoit les nouvelles pen- » dant la campagne de Catalogne » de 1711 ; il lui témoignoit dans » ſes lettres un grand déſir de lui » plaire & de s'aſſurer de ſa pro- » tection. Ce même homme devint » l'auteur de ſa diſgrace. Le fils » de l'apothicaire d'un grand ſei- » gneur, né dans une de ſes terres, » auſſi vicieux que le ſeigneur » étoit diſtingué par ſon mérite, » remporta ſur lui ce triomphe ! » Parmi tant de jeux bizarres de » la fortune, ce n'étoit point le » moins étonnant. *Noailles* con- » ſerva pendant ſon exil un cré- » dit extraordinaire, & l'employa » en faveur de la nobleſſe de ſa » province : tout ce qu'il deman- » doit au régent, il étoit preſque » ſûr de l'obtenir. *Du Bois* étant » mort au mois d'Août 1723, le » duc *d'Orléans*, qui ne dédaigna » point de prendre après lui la » qualité de premier miniſtre, rap- » pela d'exil le duc *de Noailles*, » qu'il avoit toujours aimé au- » tant qu'il l'eſtimoit. A la pre- » miere entrevue il l'embraſſe ten- » drement, lui proteſte que ſa diſ- » grace n'eſt venue que *de ce co- » quin de cardinal du Bois*, pour » me ſervir de ſes propres termes. » *Eh bien ! que dirons-nous ?* ajou- » te-t-il avec une ſorte d'embar- » ras. *Noailles* répond, en homme » d'eſprit : *PAX VIVIS, REQUIES » DEFUNCTIS !* (MÉM. du ma- » réchal *de Noailles*, ſous l'année » 1723) «. Pendant que *Noailles* préſida au conſeil des finances, il fit des réformes utiles. Il étoit tout neuf dans cette adminiſtration ; mais il étoit appliqué, ardent au travail, capable de s'inſtruire de tout & de travailler dans tous les genres. En 1724, il fut nommé chevalier des ordres du roi. Dans la guerre de 1733, il ſervit au ſiége de Philipſbourg, pendant lequel il fut honoré du bâton de maréchal de France. Il eut le commandement des troupes pendant l'hiver de 1734, & obligea les Allemands d'abandonner Worms, dont ils s'étoient emparés. Nommé, en 1735, général en chef des troupes Françoiſes en Italie, il alla cueillir de nouveaux lauriers. Si la guerre de 1741 ne prouva pas ſon bonheur, elle montra du moins ſes talens. L'affaire d'Etinghen en Allemagne, dont un événement malheureux fit manquer le ſuccès en 1743, avoit été préparée par la plus ſavante manœuvre, & ménagée avec une intelligence digne des plus grands capitaines. Enfin, dans la derniere guerre, ſon grand âge ne lui permettant pas d'être à la tête d'une armée, il entra dans le miniſtere, & ſervit l'état de ſes conſeils. Ce citoyen illuſtre mourut à Paris le 24 Juin 1766, âgé de près de 88 ans. Il joignoit à beaucoup de facilité d'eſprit, l'art de développer ſes penſées avec force & avec élégance. Perſonne n'a écrit des Dépêches mieux que lui. Si nous le conſidérons comme général, les vrais connoiſſeurs ont toujours admiré ſon talent pour les plans de campagne ; mais ils lui ont reproché d'avoir manqué de vigueur dans l'exécution. Nul homme n'eſt ſans

défauts, (dit M. l'abbé *Millot.*) Quelquefois indécis à force de prévoyance, quelquefois trop vivement agité par les contradictions ou par de juſtes ſujets d'inquiétude, il put en certaines conjonctures perdre des momens favorables. Il put auſſi paroître timide, lorſqu'il n'étoit que prudent. Quoi qu'il en ſoit, depuis ſes premieres campagnes juſqu'aux dernieres, on vit des traits frappans d'activité & de courage, & des réſolutions également promptes & heureuſes, couronnées par le ſuccès.... De ſon mariage, célébré en 1698, avec *Françoiſe d'Aubigné*, fille unique du comte *d'Aubigné*, frere de Madame *de Maintenon*, il eut deux fils, l'un & l'autre maréchaux de France; l'un, ſous le nom de *Noailles*, & l'autre ſous celui de *Mouchi*. Ils avoient appris de leur pere à remplir tous leurs devoirs, & à ſe diſtinguer par les travaux militaires comme par les vertus ſociales. C'eſt ainſi qu'en parle M. l'abbé *Millot*, qui a publié ſes *Mémoires* en 1777, en 6 vol. in-12. On les a lus avec empreſſement, parce qu'ils ſont curieux, inſtructifs & ſagement écrits. La froideur & l'uniformité de ſtyle qu'on a reproché au rédacteur, étoit difficile à éviter dans un livre qui eſt une eſpece de journal, & où il faut ſans ceſſe couper la narration par les extraits des *lettres* de *Louis XIV*, de *Louis XV*, de *Philippe V*, du duc *d'Orléans*, de Madame *de Maintenon*, de pluſieurs généraux & de divers miniſtres. En ſupprimant ces lettres & les réflexions qu'elles font naître, la diction auroit été plus intéreſſante & plus rapide; mais on auroit perdu du côté de l'inſtruction ce qu'on auroit gagné du côté de l'agrément.

V. NOAILLES, (Louis-Antoine de) frere d'*Anne-Jules*, dont nous avons parlé au n° III, naquit le 27 Mai 1651. Il fut élevé dans la piété & dans les lettres. Appelé à l'état eccléſiaſtique, il en remplit les devoirs avec un zele ſi exemplaire, que ſa mere, femme d'une haute vertu, n'eut point d'autre confeſſeur que lui. Après avoir fait ſa Licence en Sorbonne avec diſtinction, il prit le bonnet de docteur en 1676. Le Roi, inſtruit de ſon mérite, le nomma à l'évêché de Cahors en 1679. Il fut transféré à Châlons-ſur-Marne l'année d'après, & rappela dans ces deux villes, par ſa ſollicitude paſtorale, la mémoire des évêques des premiers ſiecles de l'Egliſe. L'archevêché de Paris étant venu à vaquer, en 1695, *Louis XIV* jeta les yeux ſur lui pour remplir ce ſiége important. *Noailles* héſita à l'accepter. Il repréſenta au Roi, „ qu'il ſeroit accablé de contra„ dictions dans la capitale; qu'il „ auroit pour ennemis les Jéſuites, „ dont il n'épouſeroit pas les paſ„ ſions, & les Janſéniſtes, dont „ il combattroit les ſentimens. „ *Voilà bien des ennemis*, lui dit le Roi; *mais vous pouvez compter ſur toute mon autorité... Noailles* ayant accepté, *Louis XIV* dit aux courtiſans: *Si j'avois connu un homme plus digne de cette place, l'Evêque de Châlons ne l'auroit pas eue.* Le nouvel archevêque, plus indifférent ſur ſon élévation que ſur celle de ſa famille, ſe ſervit d'un tour à peu près pareil, pour avoir pour ſucceſſeur à Châlons l'abbé *de Noailles* ſon frere. *Sire*, dit-il au Roi, *ſi je connoiſſois un meilleur ſujet, je vous le propoſerois.* L'archevêque de Paris continua comme il avoit commencé à Châlons: il fit d'excellens Réglemens pour le gouvernement de ſon diocèſe & pour la réforme de ſon clergé; mais ce qu'il avoit prévu lui arriva. Il

perdit la tranquillité dont il avoit joui dans ſon premier évêché. *Noailles* avoit donné, en 1685, n'étant encore qu'évêque de Châlons, une approbation authentique aux *Réflexions Morales* du P. *Queſnel*, ou plutôt il en avoit continué l'approbation; car ſon prédéceſſeur, *Félix Vialart*, l'avoit accordée pour ſon dioceſe. Devenu archevêque de Paris, il chargea pluſieurs docteurs d'examiner ce livre; & ce fut après cette réviſion, que parut l'édition de 1699. Ce n'eſt pas qu'il penſât comme *Queſnel*; il avoit condamné, en 1696, le livre de l'abbé *de Barcos*, intitulé: *Expoſitions de la Foi Catholique touchant la Grace*; mais ayant approuvé d'abord le livre de l'Oratorien, il ſe crut engagé d'honneur à le défendre. Les ennemis de cet ouvrage lui parurent les ſiens. La guerre ne tarda pas à s'allumer entre lui & les Jéſuites. Le Pere *Doucin* en donna le ſignal en 1698. Il publia le fameux problême: *Auquel falloit-il croire, ou de M.* de Noailles, *archevêque de Paris, condamnant l'expoſition de la Foi*; ou *de M.* de Noailles, *évêque de Châlons, approuvant les Réflexions Morales*? Cette méchanceté, attribuée aux Jéſuites, ne le diſpoſa pas favorablement pour eux. Il avoit dit au Pere *Bourdaloue*, qu'*il vouloit toujours être l'ami des Jéſuites & jamais leur valet*; & il ne fut bientôt ni l'un ni l'autre. Dans l'aſſemblée de 1700, à laquelle il préſida, il fit condamner 127 propoſitions tirées de différens Caſuiſtes, parmi leſquels pluſieurs étoient Jéſuites. La pourpre, dont il fut honoré cette même année, loin de déſarmer l'envie, ne fit que l'exciter. Lorſque le nouveau cardinal vint remercier *Louis XIV*, qui lui avoit fait obtenir cette grace, ce prince lui dit: *Je ſuis aſſuré, Monſieur le Cardinal, que j'ai eu plus de plaiſir à vous donner le Chapeau, que vous n'en avez eu à le recevoir.* Malgré ce propos obligeant, ce prince ne tarda pas à être indiſpoſé contre lui. On propoſa, en 1701, un problême théologique, qu'on appela le CAS DE CONSCIENCE PAR EXCELLENCE. *Pouvoit-on donner les Sacremens à un homme qui auroit ſigné le Formulaire, en croyant dans le fond de ſon cœur que le Pape & même l'Egliſe, peuvent ſe tromper ſur le fait?* Quarante docteurs ſignerent qu'on pouvoit donner l'abſolution à cet homme. Le cardinal *de Noailles* ordonna qu'on crût le droit d'une foi divine, & le fait d'une foi humaine. Les autres évêques exigerent la foi divine pour le fait. *Clément XI* crut terminer la querelle, en donnant, en 1705, la Bulle *Vineam Domini*, par laquelle il ordonna de croire le fait, ſans expliquer ſi c'étoit d'une foi divine ou d'une foi humaine. L'aſſemblée du Clergé de la même année reçut cette Bulle, mais avec la clauſe que *les évêques l'acceptoient par voie de jugement.* Cette clauſe, ſuggérée par le cardinal *de Noailles*, indiſpoſa *Clément XI* contre lui. Cependant le cardinal voulut faire ſigner la Bulle aux religieuſes de Port-royal des Champs. Elles ſignerent, mais en ajoutant que „ c'é„ toit ſans déroger à ce qui s'é„ toit fait à leur égard à la paix „ de *Clément XI* ". Cette déclaration fut mal interprétée. Le Roi demanda une Bulle au Pape pour la ſuppreſſion de ce monaſtere, & en 1709 il fut démoli de fond en comble. Le cardinal *de Noailles*, qui avoit dit pluſieurs fois que Port-royal étoit le *ſéjour de l'innocence*, ſe prêta à ſa deſtruction, parce qu'il crut voir enſuite que c'étoit celui de l'opiniâtreté. L'année d'auparavant (1708), *Clément XI*

avoit porté un décret contre les *Réflexions Morales* ; mais le parlement de Paris y ayant trouvé des nullités, il ne fut point reçu en France. Les foudres lancés contre *Quesnel* ne produisirent leur effet qu'en 1713, année dans laquelle la fameuse Conſtitution *UNIGENITUS* vit le jour. Cette Bulle fut ſollicitée en partie par le Pere *le Tellier*, confeſſeur du roi. Ce Jéſuite, homme dur, ſombre, ardent, vindicatif, inflexible, étoit mal perſonnellement avec le cardinal de *Noailles*. Il remua toute l'Egliſe de France, & dreſſa des Mandemens & des Lettres contre l'ouvrage de *Queſnel*, que des évêques devoient ſigner & lui renvoyer avec un cachet volant. Une lettre de l'abbé *Bochart*, neveu de l'évêque de Clermont, découvrit cette manœuvre. *Noailles* au déſeſpoir en demande juſtice au roi, au duc de *Bourgogne*, à Mad^e de *Maintenon*, & n'eſt écouté de perſonne. Le cardinal archevêque, opprimé par un Jéſuite, s'en prit à tous les Jéſuites : il leur ôta le pouvoir de prêcher & de confeſſer. *Le Tellier*, dans les premiers mouvemens du reſſentiment, dit, à ce qu'on prétend, qu'*il falloit qu'il perdît ſa place, ou le Cardinal la ſienne.* Il n'eſt pas ſûr qu'il tint ce propos, rapporté dans le *Dictionnaire de Ladvocat* & ailleurs ; mais on le lui prêta, & on peut juger par-là de quoi on le croyoit capable. Enfin la *Bulle UNIGENITUS* arriva, & cette guerre civile n'en fut que plus vive. Une partie de la nation accueillit peu favorablement ce décret. Une nombreuſe aſſemblée d'évêques fut convoquée à Paris ; les uns accepterent la Bulle, moyennant quelques explications ; les autres ne voulurent ni de la Bulle, ni des correctifs. Le card. de *Noailles* ſe mit à la tête de ces derniers, qui étoient au nombre de ſept. *Louis XIV*, croyant que ſa conſcience l'obligeoit à écouter ſon confeſſeur contre ſon archevêque, défendit à celui-ci de paroître à la cour, & renvoya les évêques ſes adhérens dans leurs dioceſes. Le cardinal, exilé de Verſailles, n'en eut que plus de partiſans à Paris. Beaucoup de perſonnes, de tous les corps de l'Etat, ſe joignirent à lui contre Rome & la Cour ; mais quoique la Bulle n'eût pas d'abord la pluralité des ſuffrages, elle fut enfin enregiſtrée par la Sorbonne & par le Parlement. Les ennemis du cardinal triomphoient. On prétend que le confeſſeur du Roi propoſa de donner une Déclaration, par laquelle „ tout „ Evêque qui n'auroit pas reçu la „ Bulle purement & ſimplement, „ ſeroit tenu d'y ſouſcrire, ou „ pourſuivi à la requête du Pro„ cureur général ". Mais après la mort de *Louis XIV*, en 1715, tout changea de face. Le duc d'*Orleans*, régent du royaume, exila *le Tellier*, & mit le cardinal de *Noailles* à la tête du conſeil de conſcience. Ce prélat étant bien accueilli à la cour du Régent, tous les évêques oppoſés à la Bulle appelerent & réappelerent à un futur Concile. *Noailles* appela auſſi en 1717 : mais il ne vouloit point d'éclat, & ſon appel fut imprimé malgré lui. Le régent déteſtoit ces querelles ; il ordonna le ſilence aux deux partis. Cette loi du ſilence, toujours recommandée & toujours violée, ne fut obſervée par aucun. La cour de France & la cour de Rome ſe conſumoient inutilement en négociations, lorſque le *Syſtême des Finances* calma les eſprits, & tourna leur activité vers les eſpérances que la fortune donnoit. *Law* fit, lui ſeul, ce que

ment d'évêques, ni *Louis XIV*, ni le Pape, n'avoient pu faire. Ces momens favorables furent employés à réunir l'Egliſe de France, trop long-temps & trop ſouvent déchirée. Le cardinal archevêque ſe prêta à tout; il rétracta ſon appel, & ſon Mandement de rétractation fut affiché le 20 Août 1720. Cette réunion du Clergé de France fut principalement l'ouvrage du nouvel archevêque de Cambrai, *du Bois*, fils d'un apothicaire, depuis cardinal & premier miniſtre. Ceux qui furent fâchés de l'acceptation du cardinal de *Noailles*, obſervèrent qu'il étoit alors avancé en âge, & que des perſonnes attachées à la cour le gouvernoient totalement; mais les gens ſages crurent cette ſoumiſſion ſincere. En effet, il accepta purement & ſimplement la Conſtitution par un mandement du 1er Octobre 1728. Il mourut le 4 Mai de l'année ſuivante, à 78 ans. Dans l'épitaphe qu'on grava ſur un marbre noir près de ſon tombeau, on diſoit de lui:

Sollicitudine paſtor, charitate pater,
In oratione aſſiduus, in labore indefeſſus,
In cultu modeſtus, in victu ſimplex;
Sibi parcus, in exteros ſanctè prodigus;
A teneris ad ſenium æqualis idemque,
Semper prudens, mitis, pacificus,
Vitam tranſegit benefaciendo.

En effet ſes charités étoient immenſes; ſes meubles vendus & toutes les autres dépenſes payées, il ne laiſſa pas plus de 500 livres. Ses ennemis ne purent refuſer de voir en lui les meilleures intentions. Il aimoit le bien & le faiſoit. Ecriture-ſainte, Peres de l'Egliſe, Tradition, Théologie poſitive, Théologie morale, il ſavoit tout ce qu'un évêque doit ſavoir. Doux, agréable dans la ſociété, brillant même dans la converſation, ſenſible à l'amitié, plein de candeur & de franchiſe, il attachoit le cœur & l'eſprit. S'il ſe laiſſa quelquefois prévenir, c'eſt qu'il jugeoit des autres par l'élévation de ſon ame, & cette ame étoit incapable de tromper. Ses adverſaires crurent voir en lui un mélange de grandeur & de foibleſſe, de courage & d'irréſolution; & il faudroit en juger ainſi, s'il étoit vrai qu'il exiſtât deux Actes de ſa main, datés de 1728 & 1729, où il proteſtât contre toute acceptation arrachée à ſa vieilleſſe. Plein de bonne-foi, il ſoutenoit des gens qu'on accuſoit d'en manquer. Il favoriſoit ceux qu'on appelle *Janſéniſtes*, ſans l'être lui-même. L'idée ſeule de faction le révoltoit; il aimoit la paix, & il auroit voulu la donner à l'Egliſe. Un évêque, en lui faiſant une viſite, lui dit: *Je viens me ranger à votre parti.* — *Je ne ſuis*, répondit l'archevêque choqué du terme, *d'aucun autre parti que de celui de Jeſus-Chriſt.* Malgré ces diſpoſitions, ſon épiſcopat fut continuellement agité. Montant par un méchant eſcalier pour aller voir une réparation qu'on avoit faite au haut de l'égliſe de Notre-Dame: *Jamais*, dit-il, *on n'a fait paſſer Archevêque par d'auſſi mauvais chemins que moi.* Son adminiſtration prouve très-bien que, pour gouverner à la ſatisfaction de tout le monde, il ne ſuffit pas d'être vertueux. On lui doit en partie l'établiſſement de la maiſon des *Prêtres* de Saint François de Sales: (*Voyez* WITASSE.) *Gaſton-Jean-Baptiſte-Louis de* NOAILLES, ſon frere, qui lui ſuccéda dans l'évêché de Châlons, avoit les mêmes ſentimens que lui, & y étoit plus attaché. Il mourut en 1720, à 52 ans. Le cardinal *de Noailles*, ſon frere, lui fit ériger un tombeau

avec une épitaphe, où on lui donnoit des éloges mérités:

In ſermone verax, aſper in victu, in cultu ſimplex,
In utroque facilis, in caſtimonia ſeverus,
In oratione aſſiduus, in eleemoſynis profuſus.

On voit que les deux freres ſe reſſembloient. Nous avons parlé des vertus & des lumieres de l'évêque de Châlons au commencement de cet article. Nous ajouterons qu'il avoit moins de douceur que l'archevêque de Paris, & qu'il étoit ardent & entier dans tout ce qu'il vouloit, ſur-tout s'il croyoit le vouloir pour le bien de l'Egliſe ou de ſon dioceſe.

NOBILIUS, *Voyez* FLAMINIUS, n° III.

I. NOBLE, (Euſtache le) né à Troyes en 1643, d'une famille diſtinguée, s'éleva par ſon eſprit à la charge de procureur-général du parlement de Mets. Il jouiſſoit d'une réputation brillante & d'une fortune avantageuſe, lorſqu'il fut accuſé d'avoir fait à ſon profit de faux actes. Il fut mis en priſon au Châtelet, & condamné à faire amende-honorable & à un banniſſement de 9 ans. *Le Noble* appela de cette ſentence qui n'étoit que trop juſte, & il fut transféré à la conciergerie. *Gabrielle Perreau*, connue ſous le nom de la *Belle Epiciere*, étoit alors en cette priſon, où ſon mari l'avoit fait mettre pour ſon inconduite. *Le Noble* la conſult, l'aima, & ſe chargea d'être ſon avocat. Cette femme ne fut pas inſenſible; une figure prévenante, beaucoup d'eſprit, une imagination vive, une facilité extrême de parler & d'écrire, tout en lui annonçoit l'homme aimable. Les deux amans en vinrent aux dernieres foibleſſes. La *Belle Epiciere* demanda à être enfermée dans un couvent, pour y accoucher ſecrétement, entre les mains d'une ſage-femme, que *le Noble* y fit entrer comme penſionnaire. Le fruit de ſes déſordres parut bientôt au jour, & elle fut transférée dans un autre couvent, d'où elle trouva le moyen de ſe ſauver. *Le Noble* s'évada auſſi quelque temps après de la Conciergerie, en Avril 1695, pour rejoindre ſa maîtreſſe. Ils vécurent enſemble quelque temps; mais ils changeoient ſouvent de quartier & de nom, de peur de ſurpriſe. Pendant cette vie errante, elle accoucha de nouveau. *Le Noble* fut repris & mis en priſon, où il fut jugé comme fauſſaire, le 24 Mars 1698, & condamné derechef à faire une amende-honorable dans la chambre du Châtelet, & à un banniſſement de 9 ans. Sa maîtreſſe fut jugée au mois de Mai ſuivant, &, par l'arrêt, *le Noble* fut chargé de 3 enfans déclarés bâtards. Malgré ce nouvel incident, il obtint la permiſſion de revenir en France, à condition de ne point exercer de charge de judicature. Les malheurs de *le Noble* ne l'avoient point corrigé. Il fut déréglé & diſſipateur toute ſa vie, qu'il termina dans la miſere le 31 Janvier 1711, à 68 ans. Il fallut que la charité de la paroiſſe Saint-Severin fît enterrer cet homme, qui avoit fait gagner plus de 100 mille écus à ſes imprimeurs. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, recueillis en 19 volumes in-12, par *Brunet*, imprimeur de Paris. On peut les diviſer en trois claſſes; dans la 1re nous placerons les ouvrages ſérieux, dans la 2e les ouvrages romaneſques, & dans la 3e les ouvrages poétiques. On a de lui dans le premier genre: L'*Hiſtoire de l'établiſſement de la Re-*

publique de Hollande ; c'eſt un extrait, fait avec trop de précipitation, de l'Hiſtoire de *Grotius*, en 2 vol. in-12, Paris, 1689 & 1690. Cet ouvrage, peu favorable aux Hollandois, fut proſcrit dans les Etats de la république, quoique l'auteur eût dit la vérité, ou plutôt parce qu'il l'avoit dit. II. *Relation de l'Etat de Gênes*, Paris, 1685, in-12; ouvrage ſuperficiel. III. *Traité de la Monnoie de Mets*, in-12. L'auteur y donne un Tarif de ſa réduction avec celle de France. IV. *Diſſertation Chronologique de l'année de la naiſſance de Jeſus-Chriſt*, Paris, 1693, in-12. V. *Le Bouclier de la France*, ou les *Sentimens de* Gerſon *& des Canoniſtes touchant les différens des Papes & des Rois de France*; cet ouvrage a auſſi paru ſous le titre de l'*Eſprit de Gerſon*. VI. Une *Traduction des Pſeaumes*, en proſe & en vers, avec des Réflexions & le texte latin à côté; ce qui forme un vol. in-8°, à trois colonnes. VII. *Entretiens politiques ſur les Affaires du temps*: ouvrage périodique, plein de ſaillies heureuſes & de plaiſanteries baſſes, qui eut le plus grand ſuccès dans ſa naiſſance... On a de lui dans le ſecond genre: I. *Hiſtoire ſecrete de la Conjuration des* Pazzi *contre les* Médicis. II. La *Fauſſe Comteſſe d'Iſambert*. III. *Milord Courtenai*. IV. *Epicaris*. V. *Idegerte, Reine de Norwege*. VI. *Zulima*. VII. *Mémoires du Chevalier Balthazar*. VIII. *Aventures Provinciales*. IX. Les *Promenades*. X. *Nouvelles Africaines*. XI. Le *Gage touché*. XII. L'*Ecole du Monde*; ouvrage qui renferme beaucoup de bonne morale, mais écrit avec la légéreté propre à une production frivole. XIII. L'*Hiſtoire du détrônement de Mahomet IV*. Ces différens ouvrages ſont moitié romaneſques & moitié hiſtoriques. On y trouve de loin en loin quelques morceaux intéreſſans; mais le total n'en vaut rien ordinairement. Le ſtyle, preſque toujours facile & abondant, manque de préciſion, de pureté, d'élégance & de délicateſſe. On voit cependant, à travers ces défauts, de l'eſprit, du feu, & des connoiſſances variées... On a de lui dans le troiſieme genre: I. Des *Traductions* rampantes, en vers, des Satires de *Perſe*, & de quelques Odes d'*Horace*. II. Des *Contes* & des *Fables*, en 2 vol. in-12. Cet ouvrage, pluſieurs fois réimprimé, ne méritoit pas tant d'empreſſement. Il y regne une prolixité froide, un ton familiérement bas, un ſtyle languiſſant. Les moralités n'y ſont pas rendues avec fineſſe, & les images y ſont mal choiſies. Ces *Fables* eurent pourtant quelque vogue dans le temps, parce qu'elles étoient relatives aux événemens qui faiſoient la matiere de ſes paſquinades. III. Des *Comédies*, qu'on ne joue plus; le bon comique y domine moins que la poliſſonnerie. IV. Des *Epîtres*, des *Stances* & des *Sonnets*, qui ne ſont guere au-deſſus du médiocre. *Le Noble* a encore traduit les curieux *Voyages* de *Gemelli Carreri*, Paris, 1727, 6 vol. in-12. Il fit ces quatre vers pour ſon portrait:

Nobilitas ſi clara dedit nomenque genuſque;
Clarior ingenio, nobiliorque micat.
Invida Fortunæ ſic ſpernes tela malignæ:
Per ſcopulos Virtus ſæpiùs aſtra petit.

II. NOBLE, (Pierre le) ſubſtitut du procureur-général du parlement de Rouen, mort en 1720, a donné un *Recueil de Plaidoyers* ſur des ſujets utiles ou curieux.

NOCETI, (Charles) Jéſuite, né

à Ponte-Moli, enſeigna la théologie au collége romain, fut donné pour coadjuteur au P. *Turano*, pénitencier de Saint-Pierre, & fut un des examinateurs des évêques. Il mourut à Rome en 1759. On a de lui *Veritas vindicata* en 2 vol. C'eſt une critique de la *Theologia Chriſtiana* du P. *Concina*, qui fit beaucoup de bruit. *Noceti* étoit bon poëte, comme on le voit par ſes églogues & par les *Poëmes* ſur l'*Arc-en-Ciel* & l'*Aurore Boréale*.

NODINUS, NODITIS, *ou* NODUTUS, Dieu qui préſidoit aux moiſſons lorſqu'elles germoient, & que les nœuds ſe formoient aux chaumes.

NODOT, (N.) auteur qui n'eſt connu que par des *Fragmens de Pétrone*, qu'il prétendit avoir trouvés à Belgrade en 1688, & qu'il publia à Paris en 1694. Les ſavans ſe ſont partagés ſur l'authenticité de ces Fragmens, dans leſquels on trouve des expreſſions, que ni *Cicéron*, ni *Virgile*, ni *Horace* n'ont jamais employées : *Voyez* II. PETRONE.

NOÉ, fils de *Lamech*, naquit l'an 2978 avant Jeſus-Chriſt. Il fut juſte, & trouva grace devant le Seigneur, qui voyant la malice des hommes, réſolut de faire périr par un Déluge tout ce qui reſpiroit ſur la terre. Dieu ordonna donc à *Noé* de bâtir une Arche pour ſe ſauver du Déluge, lui & toute ſa famille, avec des bêtes & des oiſeaux de toute eſpece, mâles & femelles. Il marqua lui-même la forme, les meſures & les proportions de ce grand vaiſſeau : il devoit être de la figure d'un coffre, long de 300 coudées, large de 50 & haut de 30, enduit de bitume, & diſtribué en trois étages, dont chacun devoit avoir pluſieurs loges. Le premier pour les animaux à quatre pieds, le ſecond pour les proviſions, & le troiſieme pour les oiſeaux & la famille de *Noé*. Il y avoit une porte au premier étage, & une grande fenêtre au troiſieme, outre pluſieurs petites pour donner du jour à tous les étages. Quelques-uns en mettent quatre, dont le plus bas étoit deſtiné à recevoir les immondices de l'Arche. Dans chacun de ces étages, il y avoit différens compartimens, ſéparés par des cloiſons pour les différentes eſpeces d'animaux, & pour les proviſions néceſſaires. De toutes les deſcriptions qui ont été faites de l'Arche, celle de M. *le Pelletier* paroît la plus commode & la plus vraiſemblable. Il fait voir que l'Arche, diſpoſée dans ſon ſyſtême, pouvoit contenir à l'aiſe tous les hommes, animaux & oiſeaux qui devoient y être renfermés, avec les proviſions néceſſaires pour les nourrir pendant un an, & que les perſonnes qui étoient dans l'Arche pouvoient en avoir ſoin chaque jour. *Noé* crut à la parole de Dieu, & exécuta tout ce qu'il avoit commandé. Après qu'il eut fait porter dans l'Arche toutes les choſes néceſſaires pour la vie des hommes & des animaux, ſept jours avant le Déluge, Dieu lui ordonna d'y entrer avec ſa femme, ſes trois fils & leurs femmes, & des animaux de toute eſpece. Il étoit alors âgé de 600 ans. Le jour de la vengeance étant venu, la mer ſe déborda de tous côtés, & il tomba une pluie horrible pendant 40 jours & 40 nuits. Toute la terre fut inondée, & tout périt, excepté ce qui étoit dans l'Arche. Après que les eaux eurent couvert la face de la terre pendant 150 jours, Dieu fit ſouffler un grand vent, qui commença à faire diminuer les eaux. Sept mois après le commencement du Déluge, l'Arche ſe repoſa ſur les montagnes d'Arménie ou le mont Ararath, près la ville d'Erivan.

vun. Le dixieme jour du xe mois, les ſommets des montagnes ſe découvrirent; & 40 jours s'étant paſſés depuis que l'on eut commencé à les appercevoir, *Noé* ouvrit la fenêtre de l'Arche, & lâcha un corbeau, qui ne rentra plus. Il envoya enſuite la colombe, qui n'ayant pu trouver où aſſeoir ſon pied, revint dans l'Arche : ſept jours après il la renvoya de nouveau, & elle revint, portant dans ſon bec un rameau d'olivier dont les feuilles étoient toutes vertes. *Noé*, déterminé à quitter l'Arche, en ſortit un an après qu'il y fut entré. Son premier ſoin fut de dreſſer un autel au Seigneur, & de lui offrir en holocauſte un de tous les animaux purs qui étoient dans l'Arche. Dieu fit une alliance éternelle avec lui, & voulut que l'Arc-en-ciel en fût comme le ſigne. Soit que ce météore n'exiſtât point avant le Déluge comme quelques auteurs le prétendent; ſoit que ne paroiſſant que dans des temps pluvieux, il fût plus propre que tout autre ſigne, à rappeler la promeſſe faite à Noé, & à le raſſurer contre une nouvelle inondation. Cette grande cataſtrophe du globe, décrite dans les ſaintes lettres avec tous les caracteres de la vérité, empreinte pour ainſi dire dans tous les traits qui forment le tableau de la nature actuelle, s'eſt conſervée dans le ſouvenir de toutes les nations. » Point de vérité hiſtorique (dit un » critique moderne) mieux prou» vée que celle du Déluge. *Be» roſe* le Chaldéen nous parle de » l'Arche qui s'arrêta vers la fin » du Déluge ſur une montagne » d'Arménie. *Nicolas de Damas*, » dans le 96e livre de ſes hiſ» toires, dit qu'au temps du dé» luge, il y eut un homme qui, » arrivant avec une arche ou un » vaiſſeau ſur une haute mon» tagne d'Arménie, échappa à ce » fléau univerſel, & que ſes reſtes » de cette arche ſe ſont long-temps » conſervés ſur cette montagne. » *Abydene*, auteur d'une Hiſtoire » des Chaldéens & des Aſſyriens, » donne de ce Déluge quantité de » détails ſemblables à ceux qu'en » donne *Moyſe*. Qu'on liſe le » Traité de *Lucien* ſur la Déeſſe » Syrienne, on y trouvera toutes » les circonſtances de ce terrible » événement auſſi clairement & » auſſi énergiquement expoſées que » dans le livre de la Geneſe, ce » qui ne peut être que l'effet de » la tradition générale établie alors » chez les Orientaux. On verra » les mêmes choſes dans le 1er » livre des Métamorphoſes d'O» vide. *Varron* parle du temps qui » s'écoula depuis *Adam* juſqu'au » Déluge, *ab hominum principio ad cataclyſmum*. Les Chinois diſent » qu'un certain *Puen-Cuus* échappa » ſeul avec ſa famille du Déluge » univerſel. *Jean* de *Laët* & *Leſ» carbot* rapportent la tradition » conſtante du Déluge parmi les » Indiens de l'Amérique. *Boulan» ger* convient que la plupart des » uſages de l'antiquité ſont autant » de monumens de la révolution » arrivée ſur notre globe par le » Déluge. Les divers déluges, dont » les hiſtoriens & les mytho» logiſtes ont fait mention, ne » ſont dans le fait que celui de » *Noé*, défiguré par des traits qui » n'empêchent pas qu'on ne le » reconnoiſſe très-diſtinctement ». Après le Déluge, *Noé* ſe mit à cultiver la terre, & il planta la vigne. Elle étoit connue avant ce temps-là; mais il fut le premier qui la planta avec ordre, & qui découvrit l'uſage qu'on pouvoit faire du raiſin en exprimant ſa liqueur. Ayant donc fait du vin, il en but, & comme il n'en avoit

point encore éprouvé la force, il s'enivra, & s'endormit dans ſa tente. *Cham* ſon fils, l'ayant trouvé découvert d'une maniere indécente, s'en moqua & en donna avis à ſes freres, qui, marchant en arriere, couvrirent d'un manteau la nudité de leur pere. *Noé*, à ſon réveil, apprenant ce qui s'étoit paſſé, maudit *Chanaan*, fils de *Cham*, dont les deſcendans furent dans la ſuite exterminés par les Iſraélites, & bénit *Sem* & *Japhet*. Ce ſaint homme vécut encore 350 ans depuis le Déluge, & mourut à l'âge de 950, l'an 2029 avant Jeſus-Chriſt. Quelques commentateurs ont cru que l'Arc-en-ciel ne paroiſſoit point avant le Déluge, parce que le texte ſacré nous apprend que Dieu l'établit pour être un ſigne que le Déluge n'inonderoit plus. D'autres aſſurent que l'Arc-en-ciel étant un météore naturel, il avoit paru dans les premiers ſiecles du monde; mais qu'après le Déluge il commença d'être un ſigne ſuivant l'ordre de Dieu, ce qu'il n'étoit pas auparavant... On demande ſi *Noé* eut des enfans après le Déluge, ou s'il n'y eut que *Sem*, *Cham* & *Japhet* qui multiplierent le genre humain. Dieu ayant béni *Noé*, & lui ayant commandé de croître & de multiplier, il n'eſt pas croyable que ce patriarche n'ait pas contribué à repeupler la terre, pendant les 350 ans qu'il vécut depuis. *Cajetan* ſemble être de ce ſentiment; mais *Pererius* & d'autres ſoutiennent le contraire, parce que l'Ecriture ne parle que de *Sem*, de *Cham* & de *Japhet*. Les Rabbins rapportent à ce ſujet une fable, ſemblable à celle de *Cœlus* & de *Saturne*. Ils diſent que *Cham* employa un ſecret magique pour rendre ſon pere ſtérile pendant qu'il dormoit. Les Chaldéens donnent à *Noé* un fils, nommé *Junithum*; mais ce *Junithum* étoit un petit-fils de *Noé*, & non pas ſon véritable fils. On a donné le nom de *Noachides* aux deſcendans de *Noé* & les préceptes des *Noachides* ſont ceux que les Juifs diſent avoir été donnés à *Noé* & à ſes enfans, leſquels ne renferment que le droit naturel, & ſont d'une pratique indiſpenſable pour tous les hommes. Ces préceptes ſont au nombre de ſept. Le premier défend l'idolâtrie; le ſecond ordonne de bénir le nom de Dieu; le troiſieme défend l'homicide; le quatrieme condamne l'adultere & l'inceſte; le cinquieme défend le larcin; le ſixieme commande de rendre la juſtice & d'y obéir; le ſeptieme défend de manger la chair qui aura été coupée d'un animal qui étoit encore en vie.

NOE, (Le Pere la) *Voy.* MENARD, n° IV.

NOEMA, fille de *Lamech* & de *Sella* ſa 2e femme, paſſa pour avoir inventé la maniere de filer la laine & de faire la toile. Quelques-uns ont cru qu'elle avoit épouſé *Noé*; & d'autres, qu'elle étoit la même que la *Minerve* des Grecs, nommée auſſi *Nemanoun*.

NOEMI, femme d'*Elimelech*, de la tribu de Benjamin, ayant été obligée de ſuivre ſon mari dans le pays des Moabites, l'y perdit, & maria ſes 2 fils *Chélion* & *Mahalon*, à *Orpha* & à *Ruth*, filles Moabites. Ces deux jeunes époux étant morts ſans laiſſer d'enfans, *Noémi* réſolut de retourner dans la Judée. *Ruth* ne voulut point la quitter, & elles arriverent enſemble à Bethléem, dans le temps que l'on commençoit à couper les orges. *Ruth* alla glaner dans le champ de *Booz*, homme fort riche, & le proche parent d'*Elimelech*, qui l'invita à ſuivre ſes moiſſonneurs & à manger avec

eux. *Ruth*, de retour à la maiſon, ayant appris à *Noémi* ce qui s'étoit paſſé, celle-ci l'avertit que *Booz* étoit ſon proche parent, & elle lui donna un expédient pour le déterminer à l'épouſer. *Ruth* ſuivit le conſeil de ſa belle-mere, & parvint à ſe marier avec *Booz*, dont elle eut un fils nommé *Obed*, qui fut un des ancêtres de Jeſus-Chriſt.

NOET, *Noëtus*, héréſiarque du IIIe ſiecle, fut maître de *Sabellius*. Il enſeigna que Jeſus-Chriſt, n'étoit pas différent du Pere; qu'il n'y avoit qu'une ſeule perſonne en Dieu, qui prenoit tantôt le nom de Pere, tantôt celui de Fils, qui s'étoit incarné, qui étoit né de la Vierge, & avoit ſouffert ſur la croix. Ayant été cité devant les prêtres, il deſavoua d'abord ſes erreurs. Il ne changea cependant pas d'avis, & ayant trouvé le moyen de faire adopter ſes rêveries à une douzaine de perſonnes, il les profeſſa hautement, & ſe fit chef de ſecte; il prit le nom de *Moyſe*, & donna le nom d'*Aaron* à ſon confrere. Ses ſectateurs s'appellerent *Noëtiens*. Leurs erreurs étoient les mêmes que celles de *Praxeas* & de *Sabellius*.

NOGARET, *Voy.* I. VALETTE.

NOGARET, (Guillaume de) fut chargé par *Philippe le Bel*, d'aller ſignifier au pape *Boniface VIII* l'appel au futur concile, des Bulles dont le roi ſe plaignoit. Il s'acquitta de ſa commiſſion avec beaucoup de dureté, [*Voyez* BONIFACE VIII.] & revint en France, où il eut les ſceaux en 1307, & la place de chancelier l'année ſuivante. Il ſollicita l'abſolution pour les violences qu'il avoit laiſſé commettre contre le pape: il ne l'obtint qu'à condition de paſſer en la Terre-ſainte, & de n'en pas revenir; mais il mourut avant que de partir.

I. NOGAROLA, (Iſotta) fille ſavante de Vérone, poſſédoit les langues, la philoſophie, la théologie, & même les Peres de l'Egliſe. Le cardinal *Beſſarion* fit exprès le voyage de Vérone pour s'entretenir avec elle. *Iſotta* étoit en relation avec la plupart des ſavans de ſon temps. Ses lettres les charmoient, par la profondeur du ſavoir & par les graces du ſtyle. Elle mourut en 1468, à 38 ans. Elle laiſſa un *Dialogue* ſur la queſtion: *Qui* d'Adam *ou d'*Eve *avoit péché le plus griévement en mangeant du fruit défendu?* Elle prit le parti de la premiere femme, contre *Louis Foſcaro*, qui défendit vivement le premier homme, & qui auroit pu mieux employer ſon temps.

II. NOGAROLA, (Louis) Véronois, d'une famille illuſtre, ſe rendit très-habile dans la langue Grecque, & s'acquit beaucoup de réputation par ſes *Traductions* de pluſieurs livres grecs, en latin. Il parut avec éclat au concile de Trente, eut des emplois honorables dans ſa patrie, & mourut à Vérone en 1559, âgé d'environ 50 ans. On a de lui divers ouvrages.

NOIR, (Le Prince) *Voyez* EDOUARD, n° X.

NOIR, (Jean le) fameux chanoine & théologal de Séez, étoit fils d'un conſeiller au préſidial d'Alençon. Il prêcha à Paris & en province avec réputation. Il eût pu jouir tranquillement de ſa gloire; mais ſon zele inconſidéré le brouilla avec ſon évêque, qui avoit donné un mandement pour la publication du Formulaire. Il l'accuſa de pluſieurs erreurs dans des écrits publics. Il dénonça un Catéchiſme publié dans le dioceſe par le ſieur *Enquiſſen*, ſous ce titre: *Le Chrétien champêtre*. On y liſoit en termes

exprès, qu'*il y avoit quatre Perſonnes Divines, qui devoient être l'objet de la dévotion des Fidelles : ſavoir*, JESUS-CHRIST, S. Joſeph, Ste. Anne & S. Joachim... *Que Notre-Seigneur étoit dans le Saint Sacrement de l'Autel, comme un poulet dans la coque d'un œuf.* Le refus que fit l'évêque de Séez de ſatisfaire à cette réquiſition, porta le théologul à accuſer juridiquement ce prélat de favoriſer les erreurs. Il préſenta ſa requête au roi, & l'accompagna d'une dénonciation de pluſieurs propoſitions qu'il croyoit hérétiques. *Le Noir* publia à ce ſujet des écrits où il franchiſſoit toutes les bornes de la modération, non-ſeulement à l'égard de ſon évêque, mais encore à l'égard de ſon métropolitain. On nomma des commiſſaires pour le juger, &, ſur la repréſentation de ſes libelles, il fut condamné le 24 Avril 1684, à faire amendé-honorable devant l'Egliſe métropolitaine de Paris, & aux galeres à perpétuité. Quelques jours après ce jugement on fit courir une *Complainte* latine, dans laquelle on diſoit, » qu'il » étoit *Noir* de nom, mais *Blanc* par » ſes vertus & ſon caractere «. Cependant la peine des galeres ayant été commuée, il fut conduit à Saint-Malo ; puis dans les priſons de Breſt, & enfin dans celles de Nantes où il mourut le 22 Avril 1692. On a de lui pluſieurs ouvrages, qui ſont écrits d'un ſtyle vif & ſingulier, mais remplis d'injures & d'emportement. Les principaux ſont : I. *Recueil de ſes Requêtes & Factums*, in-fol. ; l'on y trouve une éloquence impétueuſe, & une connoiſſance du droit peu commune. II. *Traduction de l'Echelle du Cloître*. III. *Les Avantages inconteſtables de l'Egliſe ſur les Calviniſtes*, in-8°. IV. *Les nouvelles Lumieres Politiques ou l'Evangile nouveau du Cardinal* Pallavicini *dans ſon Hiſtoire du Concile de Trente*, 1676, in-12 : écrit qui fit ſupprimer la Traduction françoiſe que l'on préparoit de l'Hiſtoire de *Pallavicini*. V. *L'Héréſie de la domination Epiſcopale que l'on établit en France*, in-12. VI. *L'Evêque de Cour*, in-12. VII. *Proteſtation contre les Aſſemblées du Clergé de 1681*, in-4°, & pluſieurs autres, tant imprimés que manuſcrits, dont le plus curieux eſt un écrit contre le *Catéchiſme de Séez*. » Cet homme illuſtre, (dit l'abbé » *Barral*,) n'avoit point l'humeur » farouche, l'aigreur & l'emportement que ſes ennemis lui attribuent ; il étoit au contraire doux, » humain, ſociable ; ſi l'on remarque de la vivacité dans ſes écrits, » elle vient de ſon grand zele pour » la vérité & la diſcipline eccléſiaſtique, pour l'intérêt deſquelles » il avoit bien compris toute l'étendue du mal que fait dans l'égliſe » l'héréſie de la domination épiſcopale, & il s'étoit voué à la » combattre «. Ce paſſage n'a pas beſoin de commentaire. Il eſt ſeulement étrange qu'un homme d'un caractere doux, ſoit violent dans ſes ouvrages.

NOLASQUE, *Voyez* PIERRE, n° XXII.

NOLDIUS, (Chriſtian) né à Hoybia en Scanie l'an 1626, fut nommé en 1650, recteur du collége de Landſcroon, charge qu'il remplit pendant quatre ans. Il voyagea enſuite en Allemagne, en Hollande, en Angleterre & en France, & retourna dans ſa patrie en 1657. Trois ans après il obtint la place de gouverneur des enfans du ſeigneur de Gerſtorff, grand-maître de la cour de Danemarck. *Noldius* devint, en 1664, miniſtre & profeſſeur de théologie a Copenhague, où il mourut le 22 Août 1683, a 57 ans. On a de lui pluſieurs ouvrages ; les principaux ſont : I. *Concordantiæ Particularum Hebræo-Chaldaïcarum* : ouvrage

eſtimé, dont la meilleure édition eſt celle d'Iene, en 1734, in-4°. II. *Hiſtoria Idumæa*, ſeu *De vita & geſtis Herodum Diatribe*. III. *Sacrarum Hiſtoriarum & Antiquitatum Synopſis*. IV. *Logica*. V. Une nouvelle édition de l'hiſtorien *Joſephe*, &c. *Noldius* étoit en commerce de littérature avec grand nombre d'hommes ſavans. C'eſt l'un des premiers qui ont ſoutenu que *les Diables ne peuvent faire aucun miracle, pour introduire ou autoriſer le vice*. C'étoit un homme ſans ceſſe occupé de ſes études; les matieres d'érudition recherchée avoient pour lui un attrait ſingulier. Il ne ſe bornoit pas, comme tant d'autres ſavans, à faire uſage de ſa mémoire; il ſavoit ſe ſervir auſſi de ſon eſprit & de ſa raiſon.

I. NOLIN, (Denys) avocat au parlement de Paris, quitta le barreau pour s'appliquer à l'étude de l'Ecriture-ſainte. On a de lui: I. *Lettre de N. Indès, théologien de Salamanque, où l'on propoſe la maniere de corriger la verſion grecque des* Septante, *avec des éclairciſſemens ſur quelques difficultés*, à Paris, 1708, in-12. II. Deux *Diſſertations*, l'une ſur les *Bibles Françoiſes* juſqu'à l'an 1541, & l'autre ſur l'*éclairciſſement du Phénomene littéraire*, & *Lettre critique* de la Diſſertation anonyme & des Lettres de *Richard Simon*, touchant les antiquités des Chaldéens & des Egyptiens, in-12. *Nolin* mourut en 1710, après avoir mené une vie occupée & édifiante. Sa Bibliotheque, choiſie avec ſoin, fut après ſa mort le partage des pauvres de ſa paroiſſe, dont il avoit été le conſolateur & le pere.

II. NOLIN, (Jean-Baptiſte) géographe de Paris, mort le 1er Juillet 1762, âgé de 76 ans. Il travailloit avec application, & donnoit de la netteté & de la grace à ſes Cartes. On eſtime, pour leur exactitude, celles ſur-tout qui portent le nom du ſieur *Tillemond*, c'eſt-à-dire, M. *du Trélage*. Son fonds de géographie eſt aujourd'hui épuiſé, & l'on a peine à en recouvrer les meilleurs morceaux.

NOLLET, (Jean-Antoine) diacre, licencié en théologie, maître de Phyſique & d'Hiſtoire naturelle des Enfans de France, profeſſeur royal de Phyſique au collége de Navarre; membre de l'académie des ſciences de Paris, de la ſociété royale de Londres, de l'inſtitut de Bologne, de l'académie des ſciences d'Erfort; naquit à Pimbré, diocèſe de Noyon, le 17 Novembre 1700, de parens honnêtes, mais peu accommodés des biens de la fortune. Au défaut des richeſſes, ils voulurent aſſurer à leur fils l'avantage d'une bonne éducation. Ils le mirent au collége de Clermont en Beauvoiſis, enſuite à Beauvais pour y achever ſes humanités. Les ſuccès qu'il eut dans ſes claſſes, les déterminerent à l'envoyer à Paris pour y faire ſa philoſophie. Ils le deſtinoient dès-lors à l'état eccléſiaſtique: des mœurs pures & ſéveres, beaucoup d'application au travail, leur parurent des preuves ſuffiſantes de vocation. Le jeune *Nollet* obéit ſans répugnance au choix de ſes parens. Le goût qu'il avoit annoncé pour la Phyſique, dès qu'il avoit été capable de montrer quelque inclination, n'étoit pas devenu ſa paſſion dominante. Il le ſacrifia à l'étude de la théologie ſcolaſtique, & s'y livra tout entier pendant ſon cours de licence en 1728. A peine eut-il reçu le diaconat, qu'il ſollicita & obtint une diſpenſe pour prêcher. Ce nouveau genre d'occupation ne put cependant lui faire perdre entiérement de vue les premiers objets de ſes études. Inſenſiblement le partage de ſon temps ſe fit, même ſans qu'il s'en apperçût, d'une maniere plus égale. L'amour

des ſciences l'emporta, & dès ce moment il ſe livra à l'étude de la Phyſique avec une ardeur, que l'eſpece de privation dans laquelle il vivoit depuis ſi long-temps, avoit encore augmentée. Il fut reçu de la ſociété des Arts, établie à Paris ſous la protection de feu M. le comte *de Clermont*. En 1730, l'abbé *Nollet* travailla conjointement avec *Reaumur* & *du Fay*, de l'académie des ſciences. En 1734 il fit un voyage à Londres avec MM. *du Fay*, *du Hamel* & *de Juſſieu*. Son mérite le fit recevoir de la ſociété royale, ſans qu'il eût brigué cet honneur. Deux ans après il paſſa en Hollande, où il ſe lia étroitement avec *Deſaguliers*, *s'Graveſande* & *Muſſchembroëck*. De retour à Paris, il reprit le cours de Phyſique expérimentale qu'il avoit ouvert en 1735, & qu'il a continué juſqu'en 1760. Ce ſont ces cours de Phyſique qui ont fait naître l'idée des cours particuliers en d'autres genres, tels que ceux de Chimie, d'Anatomie, d'Hiſtoire naturelle, &c. En 1738, M. le comte *de Maurepas* fit agréer au cardinal *de Fleury* l'établiſſement d'une chaire publique de Phyſique expérimentale à Paris, dont l'abbé *Nollet* fut nommé le premier profeſſeur. Au commencement de 1739, il fut reçu à l'académie royale des Sciences, & au mois d'Avril ſuivant, le roi de Sardaigne voulant établir une chaire de Phyſique à Turin, appela l'abbé *Nollet* dans ſes états. De là il fit un voyage en Italie. En 1744, il eut l'honneur d'être appelé à Verſailles, pour donner à Monſeigneur le Dauphin des leçons de Phyſique expérimentale auxquelles le roi & la famille royale aſſiſterent ſouvent. Les qualités de ſon cœur & celles de ſon eſprit lui mériterent la confiance du prince ſon éleve. Un jour qu'il étoit venu à Paris pour une cérémonie, il le fit avertir qu'il dînoit aux Tuileries. L'abbé *Nollet* s'y étant rendu pour y faire ſa cour, Monſeigneur le Dauphin eut la bonté de lui dire, dès qu'il l'apperçut : *Binet eſt plus heureux que moi, il a été chez vous...* Ce prince n'a pas ceſſé, juſqu'à ſa mort, de donner à l'ingénieux Phyſicien des preuves de la bienveillance la plus marquée. Il auroit déſiré qu'il ſongeât un peu plus au ſoin de ſa fortune. Il l'engagea à aller faire ſa cour à un homme en place, dont la protection pouvoit lui être utile. L'abbé *Nollet* lui fit une viſite & lui préſenta ſes ouvrages. Le protecteur dit froidement, en jetant les yeux deſſus, „ qu'il ne liſoit pas ces ſortes d'ou„ vrages ". *Monſieur*, (lui répondit l'abbé *Nollet*,) *voulez-vous permettre que je les laiſſe dans votre antichambre? Il s'y trouvera peut-être des gens d'eſprit qui les liront avec plaiſir...* Au mois d'Avril 1749, il fit un grand voyage en Italie, y ayant été envoyé pour faire des obſervations. L'abbé *Nollet* parut à Turin, à Veniſe, à Bologne, comme le député des Phyſiciens du reſte de l'Europe. Les merveilles de l'Electricité ne furent pas le ſeul objet de ſes recherches pendant le peu de ſéjour qu'il fit en Italie : toutes les parties de la Phyſique, les Arts, l'Agriculture, &c. furent également de ſon reſſort. A ſon retour par Turin, le roi de Sardaigne, toujours pénétré de ſon mérite, lui fit offrir l'ordre de *Saint-Maurice*, qu'il ne crut pas devoir accepter ſans la permiſſion de ſon maître. En 1753, le roi établit une chaire de Phyſique expérimentale au collége royal de Navarre, & en nomma profeſſeur l'abbé *Nollet*. En 1757, il obtint du roi le brevet de maître de Phyſique & d'Hiſtoire naturelle des Enfans de France. Au mois d'Août de la même année, il fut

nommé profeſſeur de Phyſique expérimentale à l'école des éleves de l'Artillerie, établie alors à la Fère. Au mois de Novembre ſuivant, il fut reçu penſionnaire de l'académie royale des Sciences. M. *de Cremille*, directeur général de l'Artillerie & du Génie, ayant fait établir à Mezieres, en 1761, un cours de Phyſique expérimentale, l'abbé *Nollet* en fut nommé profeſſeur. Ce célebre & laborieux phyſicien, qui a rendu à la Phyſique les ſervices les plus importans, par les vues nouvelles dont il a enrichi cette ſcience & particuliérement l'Electricité, mourut à Paris, le 25 Avril 1770, à 70 ans. Il fut regretté du public éclairé, & de ſes amis: ſon caractere doux & ſon cœur bienfaiſant lui en avoient attaché un grand nombre. Il quittoit ſouvent les ſociétés brillantes de Paris, pour aller ſecourir ſa famille qui étoit peu riche. Ses ouvrages ſont: I. Pluſieurs *Mémoires*, inſérés dans ceux de l'académie des Sciences; on en diſtingue un ſur l'*Ouïe des Poiſſons*, qui eſt très-eſtimé. II. *Leçons de Phyſique expérimentale*, 6 vol. in-12: livre bien fait, & auſſi agréable qu'utile. III. *Recueil de Lettres ſur l'Electricité*, 3 vol. in-12, 1753. IV. *Eſſai ſur l'Electricité des Corps*, 1 vol. in-12. V. *Recherches ſur les cauſes particulieres des Phénomenes Electriques*, 1 vol. in-12. VI. *L'Art des expériences*, 3 vol. in-12, avec figures, 1770. [*Voy.* MORIN, n° VIII; & III. BOYLE.]

NOMIUS, fils d'*Apollon* & de *Cyrene*. On adoroit auſſi ſous ce nom *Jupiter* & *Apollon*, comme Dieux protecteurs des campagnes, des pâturages ſur-tout, & des bergers.

NOMPAR de CAUMONT, *V.* FORCE.

I. NONIUS, ſénateur Romain, contemporain de *Marc-Antoine*, poſſédoit une opale, eſtimée 20 mille ſeſterces; & la priſoit infiniment plus qu'un des plus grands tréſors de la vie, la liberté. Le ſomptueux Triumvir lui ayant demandé ſon magnifique bijou, *Nonius* aima mieux quitter les délices de Rome, que de ſe deſſaiſir d'une pierre brillante à la vérité, mais dont le refus pouvoit avoir des ſuites très-funeſtes pour le poſſeſſeur. Il en fut quitte pour l'exil.

II. NONIUS-MARCELLUS, grammairien, & philoſophe Péripatéticien, de Tivoli, fut un des plus ſavans hommes de ſon temps. Nous avons de lui un Traité de la propriété du diſcours latin, ſous ce titre: *De proprietate Sermonum*, dont les éditions de 1471 & 1476 ſont très-rares. Ce grammairien eſt eſtimé, parce qu'il rapporte divers fragmens des anciens Auteurs, que l'on ne trouve point ailleurs. Son *Traité* fut réimprimé à Paris, en 1614, in-8°, avec des notes pleines d'érudition par *Joſias Mercier*.

NONIUS, (Ferdinand) *Voyez* NUNEZ.

I. NONNIUS *ou* NONIUS, (Pierre), en eſpagnol *Nunnez*, médecin & mathématicien Portugais, natif d'Alençar-do-ſal, fut précepteur de Dom *Henri* fils du roi *Emmanuel*. Il enſeigna les mathématiques dans l'univerſité de Coïmbre, avec une réputation extraordinaire. On a de lui: I. Deux livres *De arte Navigandi*, Coïmbre, 1573, in-folio, qui furent très-bien reçus à la cour du roi de Portugal, parce qu'ils ſervoient aux grands deſſeins qu'avoit ce prince de pouſſer ſes expéditions maritimes en Orient. II. *De Crepuſculis*, in-4°. III. *Opera Mathematica*, Bâle, 1592, in-folio, parmi leſquels on diſtingue un *Traité d'Algebre* qu'il eſtimoit beaucoup, & qu'il dédia, en 1564, à ſon ancien diſciple, le prince *Henri*, cardinal-infant, &c.

Nonnius mourut en 1577, à 80 ans. Il paſſa pour un des plus habiles hommes de ſon temps. Il poſſédoit les hautes ſciences ; il ſavoit les langues, &, ce qui eſt encore plus eſtimable, il ne ſe prévaloit pas trop de ſes connoiſſances.

II. NONNIUS, (Louis) médecin d'Anvers, au XVIIe ſiecle, ſe ſignala par ſon habileté dans ſon art, & par une érudition peu commune. On a de lui : I. Un excellent Traité intitulé : *Dieteticon*, ſive *De re cibaria*, in-8° ; ouvrage utile & agréable. II. Un *Commentaire* fort étendu, en 1 volume in-folio, 1620, ſur les médailles de la Grece, ſur celles de *Jules Céſar*, d'*Auguſte* & de *Tibere*. Il contient les deux ouvrages de *Goltzius* ſur le même ſujet. III. *Hiſpania*, ſive *Populorum & Urbium accuratior deſcriptio*, à Anvers, in-8°, 1607 : deſcription néceſſaire pour la connoiſſance de l'ancienne Eſpagne. IV. Un *Commentaire* ſur la *Grece*, les *Iſles*, &c, de *Goltzius* ; ouvrage ſavant. V. *Ichthyophagia*, ſive *De Piſcium eſu*, in-8°, Anvers, 1616 : il y fait voir que le poiſſon eſt un aliment très-ſalutaire aux perſonnes ſédentaires, aux vieillards, aux malades, & aux gens de foible complexion, parce qu'il fait un ſang de moyenne conſiſtance, propre à leur tempérament. VI. Des *Poéſies* aſſez foibles.

NONNUS, poëte Grec du Ve ſiecle, de Panople en Egypte, eſt auteur, I. D'un *Poëme* en vers héroïques, en 48 livres, intitulé : *Dionyſiaca*, græc. & latin. *ex verſione Lubini*, Hanau, 1605, in-8°, Leyde, 1610, in-8° ; la premiere édition à Anvers, chez *Plantin*, 1569, in-8°, eſt fort rare. II. D'une *Paraphraſe*, en vers, ſur l'*Evangile de Saint Jean*, 1677, in-8°, & dans la Bibliotheque des Peres. Cette Paraphraſe peut ſervir de commentaire. Elle eſt fort claire, mais très-peu poétique.

NOODT, (Gérard) profeſſeur en droit à Nimegue, lieu de ſa naiſſance, puis à Francker, à Utrecht, & enfin à Leyde, où il mourut le 15 Août 1725, à 78 ans. C'étoit un homme bien fait, d'une ſanté robuſte, d'un travail infatigable, pacifique, nullement égoïſte. Il porta dans l'étude du droit l'eſprit philoſophique, mais il le pouſſe quelquefois trop loin. Il ne ſe montra pas cependant entêté de ſes ſentimens, ni fâché qu'on ne les adoptât point. Lorſque ſes étudians s'en éloignoient dans leurs diſputes, il leur indiquoit lui-même ce qu'ils pouvoient avoir oublié de favorable à leur opinion. Quand il ne trouvoit rien de ſatisfaiſant ſur certaines difficultés qui ſe rencontrent dans l'explication ou dans la conciliation des lois, il ne décidoit rien ; il avouoit de bonne foi ſon ignorance. *Ce n'eſt pas ma coutume*, diſoit-il, *d'enſeigner aux autres ce que j'ignore moi-même.* Mais (dit le Pere *Nicéron*) » lorſqu'une » fois, en ſuivant les regles de la » critique, il étoit bien convaincu » du ſens & de la véritable étendue » d'une loi ; quoiqu'il y remarquât » quelque choſe de contraire, ou » à l'équité, ou à d'autres lois » auſſi claires, il ne s'en mettoit » pas en peine, & ne ſe tourmentoit pas pour faire violence aux termes par des adouciſſemens forcés, ou par des » conciliations précaires, comme » le font la plupart des commentateurs «. Il avoit beaucoup lu les originaux de la juriſprudence Romaine, & les auteurs de l'antiquité, qui ſervent à les éclaircir ; c'eſt ce qu'on voit par ſon ſtyle pur, mais trop concis. Il eſt difficile à entendre pour ceux qui ne ſont pas verſés dans la lecture de

Pline & de *Tacite*. On a de lui de ſavans *Traités* ſur des matieres de juriſprudence dont il donna un recueil à Leyde, en 1724, in-fol. *Noodt* poſſédoit les belles-lettres, l'hiſtoire, les langues, &c. *Barbeyrac* a traduit & commenté le *Traité* de *Noodt* ſur le pouvoir des Souverains & la liberté de conſcience, Amſterdam, 1715, in-12. Dans le premier, *Nood* parle de l'autorité des rois en républicain outré; dans le ſecond, il prêche une tolérance abſolue, tant eccléſiaſtique que civile, & ne veut pas qu'on inquiete ceux qui s'efforcent d'introduire de nouvelles religions dans un état; il n'en excepte pas même l'idolâtrie déclarée.

NORADIN, fils de *Sanguin*, (autrement *Emadeddin*,) Soudan d'Alep & de Ninive, mé par ſes eunuques au ſiége de Calgembar en 1145; partagea les états de ſon pere avec *Seiffodin*, ſon frere aîné. La ſouveraineté d'Alep étoit tombée dans le partage de *Noradin*: il l'augmenta par ſes armes & par ſa prudence, & devint un des plus puiſſans princes d'Aſie. C'étoit alors le temps des Croiſades: *Noradin* ſignala ſa valeur contre les Croiſés, (*Voyez I.* AMAURI.) défit *Joſſelin*, comte d'Edeſſe, ſe rendit maître de ſes états, & le fit priſonnier, après avoir vaincu *Raimond*, prince d'Antioche, dans une bataille, où ce dernier fut tué. Le conquérant tourna enſuite ſes armes contre le ſultan d'Icone, qui fut vaincu à ſon tour. Celui d'Egypte détrôné par *Margan*, ayant appelé *Noradin* à ſon ſecours, lui donna occaſion de le dépouiller lui-même. *Syracon*, général de ſes armées, ſe fit établir ſoudan d'Egypte, au préjudice de *Noradin* ſon maître; mais ce nouveau ſoudan mourut en 1170. Il laiſſa pour ſucceſſeur le grand *Saladin*. Celui-ci épouſa, dit-on, la veuve de *Noradin*, qui étoit mort en 1174, avec la réputation d'un grand capitaine. Il n'avoit rien de barbare que le nom. Sa valeur étoit ſoutenue par beaucoup de prudence, de religion & de généroſité. *Baudouin*, roi de Jéruſalem, ayant été empoiſonné par ſon médecin, à l'âge de 32 ans, *Noradin* refuſa de tirer avantage de cette mort: *Compatiſſons plutôt*, dit-il, *à la douleur qu'elle cauſe, puiſqu'on pleure la mort d'un Prince qui ne laiſſe point d'égal après lui.* De pareils traits honoreroient la nation la plus civiliſée.

NORBERG, *Voy.* NORDBERG.

I. NORBERT, (*S.*) né l'an 1082 à Santen dans le duché de Cleves, d'une des plus illuſtres familles d'Allemagne, paſſa à la cour de l'empereur *Henri V*, ſon parent. Il y brilla par les agrémens de ſon eſprit & de ſa figure, & y plut par l'enjouement & la vivacité de ſon caractere. La cour produiſit ſur ſes mœurs l'effet qu'elle devoit produire; elle les adoucit & les corrompit. *Norbert*, touché par la grace, ſe retira du ſein de la corruption, ſe démit de ſes bénéfices, vendit ſon patrimoine & en donna le prix aux pauvres. Dégagé de tous les liens qui le retenoient au monde, il s'en alla de ville en ville prêcher le royaume de Dieu. *Barthelemi*, évêque de Laon, lui ayant donné un vallon ſolitaire nommé *Prémontré*, il s'y retira en 1120, & y fonda l'ordre des chanoines-réguliers qui porte le nom de ce déſert. Ses ſermons, appuyés par ſes exemples, lui attirerent une foule de diſciples; il leur donna la regle de *Saint-Auguſtin*, & l'habit blanc qui étoit celui des clercs, mais tout de laine & ſans linge. Cette nouvelle milice eccléſiaſtique

gardoit un ſilence perpétuel, jeûnoit en tout temps, & ne faiſoit qu'un repas par jour & très-frugal. Cet ordre confirmé ſix ans après, en 1126, par *Honorius II*, avoit alors huit abbayes fondées, outre *Prémontré*. Quoiqu'il ait mis divers adouciſſemens à la premiere rigueur de ſon inſtitution, c'eſt un de ceux qui ſervent le plus utilement l'Egliſe. Si on excepte quelques maiſons où l'eſprit du ſiecle s'eſt introduit, la régularité, l'application à l'étude, des mœurs pures, un zele actif & éclairé diſtinguent encore les enfans de *S. Norbert*. Ils ont dans pluſieurs pays un grand nombre de cures à adminiſtrer, & ils s'acquittent de cet emploi important avec beaucoup de fruit & d'édification. Il eſt naturel que des hommes qui ont pris dans le ſein de la vie religieuſe les grands principes de charité, de zele, de déſintéreſſement, ſoient propres aux fonctions paſtorales. C'eſt ſans doute cette conſidération, qui durant pluſieurs ſiecles, a fait choiſir les évêques dans les monaſteres. *S. Norbert*, ayant été appelé à Anvers pour combattre l'héréſiarque *Tanchelin*, ſe diſtingua contre lui. L'archevêché de Magdebourg ayant vaqué, le clergé & le peuple le choiſirent pour le remplir. Il appela ſes chanoines dans cette ville, & leur vie auſtere étonna ceux du chapitre de Magdebourg, ſans les changer. Le deſſein de réforme que leur archevêque méditoit, les anima, pendant un temps, d'une haine ſi violente, qu'ils attenterent pluſieurs fois ſur ſa vie. L'occaſion du concile de Reims le rappela en France, pour quelque temps; & après avoir eu la conſolation de voir ſa maiſon de *Prémontré* peuplée de 500 religieux, il alla mourir dans ſa ville épiſcopale, le 6 Juin 1134, à 52 ans. *Grégoire XIII* le plaça dans le catalogue des Saints en 1584. Il ne faut pas juger de *S. Norbert* par ce qu'en dit *Abailard*, ſon ennemi, qui le repréſente comme ſéduiſant le peuple par de faux prodiges. L'archevêque de Magdebourg s'étoit trop montré contraire aux erreurs du théologien du Paraclet, pour que celui-ci lui pardonnât le zele qui ſervit à le faire condamner. On attribue à *S. Norbert* des *Sermons* & trois livres de ſes *Viſions*; mais il y a apparence que ce dernier ouvrage a été enfanté par quelque tête moins bien réglée que celle de *S. Norbert*. Son ordre poſſede un grand nombre de cures & pluſieurs bénéfices conſidérables. *Voyez* l'*Hiſtoire* de ce ſaint archevêque par Don *Hugo*, qui a auſſi écrit celles des *Prémontrés*.

II. NORBERT, (le Pere) Capucin, dont le vrai nom étoit *Pierre Pariſot*, naquit à Bar-le-Duc, l'an 1697, d'un tiſſerand, à ce que dit *Chévrier*, qui ne lui a peut-être donné cette origine que pour amener le ſarcaſme, que *Pariſot quitta la navette pour le Rudiment*. Quoi qu'il en ſoit, il fit ſa profeſſion chez les Capucins de Saint-Mihiel, en 1716. Le provincial allant à Rome, pour aſſiſter à l'élection d'un général, en 1734, emmena avec lui le Pere *Norbert* en qualité de ſecrétaire. Le capucin Lorrain, avec l'air lourd, avoit le caractere intrigant. Les cardinaux, dont il ſe procura la bienveillance, lui firent avoir la place de procureur-général des miſſions étrangeres. En 1736 il étoit à Pondichery, bien accueilli par *Dupleix*, qui le fit nommer curé de cette ville. Les Jéſuites auxquels il faiſoit ombrage, vinrent à bout de lui faire perdre ſa cure. Des Indes orientales il paſſa en Amérique. Après y avoir exercé les fonc-

tions du miniſtere pendant deux ou trois ans, il revint à Rome en 1744. Il s'y occupa de ſon ouvrage ſur les Rits Malabares ; mais craignant les intrigues des Jéſuites, il ſe retira à Lucques, où il fit paroître ſon livre en deux volumes in-4°, ſous le titre de *Mémoires hiſtoriques ſur les Miſſions des Indes.* Cet ouvrage mal écrit, mais plein de faits curieux, fit une grande ſenſation, parce qu'il devoiloit tous les moyens dont les miſſionnaires de la Société ſe ſervoient pour faire des néophytes, & pour les conſerver malgré leur attachement aux ſuperſtitions & aux préjugés de leur enfance. L'abbé *des Fontaines*, ſurpris de cette levée de bouclier de la part d'un Capucin, dont l'ordre paſſoit pour attaché aux Jéſuites, lui appliqua ces mots connus: *Et tu quoque, Brute!* qu'il traduiſit malignement & injuſtement ainſi: *Et toi auſſi, Brute!* Quelques confreres du Pere *Norbert* déſapprouverent, dit-on, ſa hardieſſe. La crainte d'être expoſé à des tracaſſeries clauſtrales, & peut-être l'inconſtance, l'obligerent de paſſer à Veniſe, en Hollande, en Angleterre, où il établit à trois milles de Londres deux manufacteres de Tapiſſeries, l'une d'après les Gobelins, l'autre d'après celle de Chaillot. De là il ſe rendit en Pruſſe, & dans le duché de Brunſwick. Ce fut dans ce dernier aſile qu'il reçut du pape, en 1759, un Bref qui lui permettoit de porter l'habit de prêtre ſéculier. Il prit le nom d'abbé *Platel*, reparut en France, & la quitta pour paſſer en Portugal, où ſes démêlés avec les Jéſuites lui procurerent une penſion conſidérable. Enfin il revint en France faire réimprimer ſon grand Ouvrage contre les Jéſuites, en 6 volumes in-4°. Il rentra dans l'ordre des Capucins à Commerci, en ſortit de nouveau, & ſe retira enfin dans une chambre d'un miſérable village de Lorraine, où il finit ſa vie errante en 1770, à 73 ans. Ceux qui l'ont connu dans les derniers temps, nous aſſurent que dans la ſociété c'étoit un fort bon homme, ſans fiel & ſans méchanceté, quoique les Jéſuites l'aient peint avec quelque raiſon ſous d'autres couleurs. Il eſt vrai que, lorſqu'il étoit queſtion d'eux, ſa bile s'échauffoit; mais les perſécutions qu'il en avoit eſſuyées, ne lui permettoient point, à ce qu'il diſoit, d'entendre avec tranquillité prononcer leur nom. Au reſte, ſes écrits anti-Jéſuitiques, ne ſont que de prolixes compilations, qui n'auroient pas peut-être été achetées ſans la haine qu'on portoit alors aux membres de la ſociété éteinte. Il écrivoit à-peu-près comme il parloit, ſans correction & ſans graces. *Chevrier* donna ſa *Vie*, en 1762, in-12; c'eſt un tiſſu de méchancetés.

NORDBERG, (J. A.) chapelain de *Charles XII*, mort en 174... ſuivit ce prince dans toutes ſes campagnes. Il en a écrit l'*Hiſtoire*. Cet ouvrage fut traduit du ſuédois en françois, par M. *Warmholtz*, & imprimé à la Haye en 1743, in-12. Il fut recherché, à cauſe des remarques critiques de l'hiſtorien ſur ceux qui avoient parlé avant lui de ſon héros. Cette Hiſtoire eſt d'ailleurs aſſez mal écrite. Il eſt vrai, dit *Voltaire*, que c'eſt un ouvrage bien mal digéré & bien mal écrit, dans lequel on trouve trop de petits faits étrangers à ſon ſujet, & où les grands événemens deviennent petits, tant ils ſont mal rapportés. C'eſt un tiſſu de reſcrits, de déclarations, de publications qui ſe font d'ordinaire au nom des rois quand ils ſont en guerre;

Elles ne ſervent jamais à faire connoître le fonds des événemens. Elles ſont inutiles au militaire & au politique, & ſont ennuyeuſes pour le lecteur. Un écrivain peut ſeulement le conſulter quelquefois dans le beſoin, pour en tirer quelques lumieres, ainſi qu'un architecte emploie des décombres dans un édifice.

NORDEN, (Fréderic-Louis) capitaine de vaiſſeau, alla en Egypte, où il prit les deſſins des monumens de l'ancienne Thebes. Après avoir voyagé en Angleterre, il vint à Paris, où il mourut en 1742. Les *Mémoires* de cet habile voyageur ont été imprimés à Copenhague en 1755, 2 vol. in-fol. en françois. Il ſont très-curieux & très-importans, ſur-tout pour ceux qui aiment l'antiquité. On y voit les deſſins des Monumens qui ſubſiſtent dans la Thébaïde. Ce voyageur mérite plus de croyance que ceux qui l'avoient précédé.

NORÈS, (Jaſon de) littérateur, poëte & philoſophe, né à Nicoſie dans l'iſle de Chypre, fut dépouillé de ſes biens par les Turcs, qui s'emparerent de ſa patrie en 1570. Il ſe retira à Padoue, où il enſeigna la philoſophie morale avec beaucoup de réputation. Ce ſavant avoit cette dureté de caractere, que l'on contracte quelquefois dans la pouſſiere de l'école. C'étoit un de ces hommes infatués d'*Ariſtote*, qui diſcutent tout & ne ſentent rien. Le *Paſtor Fido* de *Guarini* parut: les Paſtorales étoient devenues la lecture à la mode dans toute l'Italie. *Norès*, qui ne goûtoit pas ces ſortes de productions, attaqua celle de *Guarini*, qui le foudroya par une brochure imprimée à Ferrare en 1588. *Norès* répliqua deux ans après, & le poëte lui préparoit une réponſe encore plus piquante que la premiere, lorſque ſon adverſaire mourut cette année, de la douleur que lui cauſa l'exil de ſon fils unique, banni pour avoir tué un Vénitien dans une querelle. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, les uns en italien & les autres en latin. Les principaux des italiens ſont: I. La *Poétique*, à Padoue, 1588, in-4°; cette édition eſt rare. II. Un *Traité de la République*, 1578, in-4°, qu'il forme ſur le modele de celle des Vénitiens, ſes ſouverains. III. Un *Traité du Monde & de ſes Parties*, à Veniſe, 1571, in-8°. IV. *Introduction aux trois Livres de la Rhétorique* d'*Ariſtote*, Veniſe, 1584, in-4°, eſtimée. V. *Traité de ce que la Comédie, la Tragédie & le Poëme héroique peuvent recevoir de la Philoſophie morale*, &c. Ceux qu'il a écrits en latin ſont: I. *Inſtitutio in Philoſophiam Ciceronis*, Padoue, 1576, in-8°. II. *Brevis & diſtincta Summa Præceptorum de arte diſcendi, ex Libris Ciceronis collecta*; Veniſe, 1553, in-8°: bon ouvrage. III. *De Conſtitutione partium humanæ & civilis Philoſophiæ*, in-4°. IV. *Interpretatio in Artem Poeticam Horatii*, &c. On remarque dans tous ces ouvrages beaucoup de méthode & de clarté, une profonde érudition, des expreſſions heureuſes, un ſtyle élevé, mais quelquefois emphatique. *Pierre de Norès*, ſon fils, ſucceſſivement ſecrétaire de pluſieurs cardinaux, homme-de-lettres & homme-d'affaires, laiſſa divers ouvrages manuſcrits, entre autres, la *Vie* du pape *Paul IV*, en italien.

NORFOLCK. (Le Duc de) *Voy.* VIII. ELIZABETH.

NORIS, (Henri) né à Vérone le 29 Août 1631, d'une famille originaire d'Irlande, montra, dès ſon enfance, beaucoup d'eſprit &

d'application à l'étude. Son pere fut ſon premier maître, & il eut la conſolation de voir dans ſon fils un éleve qui donnoit les plus grandes eſpérances. Son goût pour les ouvrages de *S. Auguſtin* l'engagea à prendre l'habit des Hermites qui portent le nom de ce Pere de l'Egliſe. Le général, inſtruit de ſon mérite, l'appela à Rome. Le jeune *Noris* paſſoit le jour & une partie de la nuit dans la bibliotheque. Il étudioit ordinairement 14 heures par jour, & il continua ce travail juſqu'à ce qu'il fût honoré de la pourpre. Ses talens le firent choiſir pour profeſſer dans différentes maiſons de ſon ordre. Il s'en acquitta avec tant de ſuccès, que le grand-Duc de Toſcane l'appela à Florence en 1674, le prit pour ſon théologien & lui confia la chaire d'hiſtoire eccléſiaſtique dans l'univerſité de Piſe. Le premier ouvrage qu'il donna au public, fut ſon *Hiſtoire Pélagienne*, imprimée à Florence en 1673, in-fol. Cet ouvrage eut le ſort des bons livres : il excita l'envie, & fit un nom à ſon auteur. On lança une foule d'écrits contre lui ; il répondit. La querelle s'échauffa, & fut portée au tribunal de l'inquiſition. Son ouvrage y fut mis au creuſet, & en ſortit ſans la moindre flétriſſure. Les ennemis de la doctrine de *S. Auguſtin* ſont revenus depuis à la charge. Le Jéſuite *de Colonia* l'a mis dans ſa *Bibliotheque Janſéniſte*. Le grand-inquiſiteur d'Eſpagne ſuivit l'exemple de cet écrivain peu modéré, & plaça, en 1747, l'*Hiſtoire Pélagienne* dans l'index des livres proſcrits par le Saint-Office. Le grand pape *Benoît XIV* s'éleva en 1748 contre cette cenſure, dans une Lettre à cet inquiſiteur, qui n'y eut aucun égard. Son ſucceſſeur, plus ſage, défendit en 1758, ſous peine d'excommunication, de ſe prévaloir jamais de cette eſpece de flétriſſure, & l'annulla par un décret ſolennel... *Clément X* vengea *Noris* de ſes adverſaires, en le nommant qualificateur du Saint-Office. *Innocent XII*, marchant ſur les traces de ce pontife, l'appela à Rome en 1692, & le nomma ſous-bibliothécaire du Vatican. Cet emploi l'approchant du cardinalat, l'envie aboya plus que jamais. Le livre fut examiné de nouveau, & les témoignages des examinateurs furent ſi avantageux, que le pape le fit conſulteur de l'Inquiſition, & bientôt après cardinal en 1695. Ses ennemis firent ce mauvais diſtique ſur ſon élévation :

Romano ſi dignus erat Noſtriſius *oſtro*,
Debuit Yprenſi trina corona dari.

Si l'on fait cardinal *Noris*, ce ſavant homme.
On doit placer *Janſen* ſur le trône de Rome.

Les devoirs de ſa dignité abſorberent une partie de ſon temps, & le laborieux *Noris* regretta ſouvent l'obſcurité de ſon cloître. Le cardinal *Caſanate*, bibliothécaire du Vatican, étant mort en 1700, le cardinal *Noris* eut ſa place. Il fut nommé, deux ans après, pour travailler à la réforme du Calendrier ; mais il ne put pas s'occuper long-temps de ce grand ouvrage : il commençoit à ſentir les atteintes d'une hydropiſie incurable. La mort l'enleva à la république des lettres le 23 Fevrier 1704, à 73 ans. Le cardinal *Noris* paſſe avec raiſon pour un des hommes à qui l'Italie doit le plus, en fait de littérature. Son eſprit étoit pénétrant & plein de vivacité ; ſa mémoire heureuſe, & ornée des plus beaux traits de l'Hiſtoire ſacrée & profane. Une cri-

tiqué preſque toujours judicieuſe, une grande exactitude, un ſtyle aſſez pur & ſouvent élégant, caractériſent ſes productions. Ses Ouvrages ont été recueillis en 1729 à 1732, à Vérone, en 5 vol. in-fol. Les principaux ſont : I. *Hiſtoriæ Pelagianæ libri duo.* II. *Diſſertatio Hiſtorica de Synodo quintâ œcumenicâ.* III. *Vindiciæ Auguſtinianæ.* IV. *Diſſertatio de Uno ex Trinitate in carne paſſo.* V. *Apologia Monachorum Scythiæ, ab Anonymi Scrupulis vindicata.* VI. *Anonymi Scrupuli circà veteres Semi-Pelagianorum Sectatores, evulſi ac eradicati.* VII. *Reſponſio ad Appendicem Auctoris Scrupulorum.* VIII. *Janſeniani erroris Calumnia ſublata.* IX. *Somnia Franciſci* Macedo. X. *Epochæ Syro-Macedonum*; imprimées ſéparément, in-fol. & in 4°. C'eſt avec le ſecours des médailles que l'illuſtre auteur éclaircit les différentes époques des Syro-Macédoniens. Cet ouvrage important, le fruit des recherches les plus laborieuſes, eſt marqué au coin d'une profonde érudition & d'une grande exactitude. XI. *De duobus Nummis* Diocletiani & Licinii, *Diſſertatio duplex* : production digne de la précédente. XII. *Parænefis ad Patrem Harduinum.* Le cardinal *Noris* avoit relevé les extravagances de ce Jéſuite dans pluſieurs de ſes écrits ; il le fait dans celui-ci d'une maniere particuliere. Ce n'eſt pas le ſeul homme contre lequel il ait écrit. Il aimoit aſſez les guerres de plume ; ſenſible à la critique & aux éloges, il ſe permettoit, contre ſes cenſeurs, les railleries & les injures, & on les lui rendoit de maniere à l'inquiéter. XIII. *Cœnotaphia Piſana Cäii & Lucii Cæſarum*, in-fol... Il y a une édition de l'*Hiſtoire Pélagienne*, de Louvain, à laquelle on joignit 5 Diſſertations hiſtoriques, avec les écrits dont nous avons parlé aux n°s II & III. Les freres *Ballerini* ont écrit ſa vie.

NORMANT, (Alexis) célebre avocat au parlement de Paris, étoit fils d'un procureur au même parlement. Né avec beaucoup d'élévation d'eſprit, un diſcernement ſûr, & un amour ſincere du vrai, il joignoit à ces dons précieux de la nature, le talent de la parole, la beauté de l'organe, & les graces de la repréſentation. Son mérite diſtinctif étoit l'art de diſcuter avec autant de fermeté que de nobleſſe, plutôt que cette éloquence vive & touchante, qui pare toutes les idées d'une grace toujours nouvelle ; mais cette éloquence auroit peut-être été déplacée au barreau. Avant que de ſe charger d'une cauſe, il l'examinoit en juge impartial, avec la plus grande ſévérité : quand il en avoit une fois ſenti l'injuſtice, il n'y avoit nulle ſorte d'autorité dans le monde qui pût l'engager à la défendre. Il devint le conſeil des maiſons les plus illuſtres, & l'arbitre des grands différens. *Normant* avoit l'eſprit pénétrant & juſte. Il démêloit par-tout le vrai, autant par ſentiment & par inſtinct, que par étude & par réflexion. Auſſi dit-on communément de lui, *qu'il devinoit la Loi & qu'il devinoit juſte.* Cette juſteſſe d'eſprit & la droiture de ſon cœur lui avoient fait une telle réputation, que ſes parties le prenoient ſouvent pour juge de leurs différens. Il excelloit ſur-tout dans l'art de la conciliation. Bon & affable à tous les hommes, il ne ſe refuſoit pas à la ſociété des grands, au milieu deſquels il exerçoit cet empire flatteur que donne l'art de plaire, joint à une grande réputation. Il couvroit la ſcience d'un avocat, de toutes les graces d'un

homme du monde, & de l'attrait bien plus puiſſant encore des ſentimens généreux. Sa généroſité étoit telle, qu'il ſuffiſoit d'avoir du mérite ou des beſoins pour avoir droit à ſon cœur. Ayant conſeillé à une dame de ſes clientes de placer ſur une certaine perſonne une ſomme de 20,000 livres, & quelques années après cette perſonne étant devenue inſolvable, il ſe crut obligé de reſtituer ces 20,000 liv. Il mourut le 4 Juin 1745, à 58 ans. *Voyez* COCHIN, n° I.

NORTHOFF, (Levold a) né dans le comté de la Marck le 21 Janvier 1278, devint chanoine de l'égliſe de Liége, & abbé ſéculier de Viſé en 1322. Il préſida à l'éducation d'*Engelbert*, fils du comte de la Marck, l'accompagna dans ſes voyages en Italie, obtint des bénéfices à Rome, & paſſa le reſte de ſa vie au ſervice des comtes de la Marck. Il étoit encore en vie en 1360. On a de lui *Origines Marckanas ſive Chronicon comitum de Marcka & Altena.* Cet ouvrage, écrit d'un ſtyle barbare, a été corrigé, mis en bon latin & enrichi de notes ſavantes par *Henri Meibomius*, Hanovre, 1613, in-folio; puis inſéré dans *Scriptores rerum Germanicarum*, tom. I, édit. de 1688.

NORTHUMBERLAND, *Voy.* I. GRAY (Jeanne).

I. NOSTRADAMUS, (Michel) né à Saint-Remi en Provence, l'an 1503, d'une famille autrefois Juive, prétendoit être de la tribu d'*Iſſachar*, parce qu'il eſt dit dans les Paralipomenes: *De filiis quoque Iſſachar viri eruditi, qui nôverant omnia tempora.* Après avoir été reçu docteur en médecine à Montpellier, il parcourut la France & ſe maria à Agen. Devenu veuf, il retourna en Provence, & obtint une penſion de la ville d'Aix, qu'il avoit ſecourue dans un temps de contagion. Il ſe fixa enſuite à Salon, & s'y maria une 2e fois. Le loiſir dont il jouit dans ſa nouvelle retraite, l'engagea à ſe livrer à l'étude, & ſur-tout à celle de l'aſtronomie. Il ſe mêla de faire des prédictions, qu'il renferma dans des Quatrains rimés, diviſés en centuries. La premiere édition de cet ouvrage extravagant, imprimé à Lyon en 1555 in-8°, n'en contient que ſept. Leur obſcurité impénétrable, le ton prophétique que le rêveur y prend, l'aſſurance avec laquelle il y parle, joint à ſa réputation, les firent rechercher. Enhardi par ce ſuccès, il en publia de nouvelles: il mit au jour en 1558 la VIIIe, IXe & Xe Centuries, qu'il dédia au roi *Henri II.* C'étoit alors le regne de l'aſtrologie & des prédictions. Ce prince, & la reine *Catherine de Médicis*, entêtés tous les deux de cette folie, voulurent voir l'auteur; & le récompenſerent comme un grand homme. On l'envoya à Blois pour tirer l'horoſcope des jeunes princes. *Noſtradamus*, ſe tira le mieux qu'il put de cette commiſſion difficile; mais on ne fait point ce qu'il dit. *Henri II* étant mort l'année d'après, d'une bleſſure reçue dans un tournois, on appliqua à ce triſte événement le 35e quatrain de la premiere centurie de *Noſtradamus*:

Le Lion jeune le vieux ſurmontera
En champ bellique par ſingulier duel;
Dans cage d'or les yeux lui crevera.
Deux plaies une, puis mourir: mort cruelle!

Cette ſottiſe augmenta beaucoup la réputation du prophete, qui s'étoit retiré à Salon, comblé d'honneurs & de biens. Ce fut dans cette ville

qu'il reçut la viſite d'*Emmanuel* duc de Savoie, de la princeſſe *Marguerite* ſa femme, & quelque temps après de *Charles IX*. Ce monarque lui fit donner 200 écus d'or, avec un brevet de médecin ordinaire du roi, & des appointemens. *Noſtradamus* mourut ſeize mois après, en 1566, à Salon; regardé par le peuple comme un homme qui connoiſſoit autant l'avenir que le paſſé, quoiqu'aux yeux des philoſophes il ne connût ni l'un ni l'autre. *Naudé* comparoit ſes prophéties, dont la plupart peuvent être appliquées à différens événemens, » au ſoulier de *Théramene*, » qui alloit bien à tous les pieds «. *Gaſſendi* rapporte, (dans le premier volume de ſa *Phyſique*,) que dans un voyage qu'il fit à Salon en 1638, *Jean-Baptiſte Suffren*, juge de cette ville, lui communiqua l'horoſcope d'*Antoine Suffren* ſon pere. Cet horoſcope étoit écrit de la propre main de *Noſtradamus*. Charmé de cette découverte, le philoſophe voulut examiner cette piece; il interrogea *Suffren* ſur les circonſtances de la vie de ſon pere, & elles ſe trouverent préciſément toutes contraires aux prédictions de l'aſtrologue médecin. Le prétendu prophete diſoit, que *Suffren* porteroit une longue barbe & fort crêpée, & il ſe fit toujours raſer; qu'il auroit les dents mal propres & rongées par la rouille, & il les eut juſqu'à ſa mort très-blanches; que dans ſa vieilleſſe il ſeroit fort courbé, & au contraire il porta toujours ſon corps fort droit; qu'à ſa 19e année il auroit une ſucceſſion étrangere, & il n'eut jamais que celle de ſon pere; que ſes freres lui dreſſeroient des embûches, & que dans ſa 37e année il ſeroit bleſſé par ſes freres utérins: mais il n'en eut jamais, & ſon pere n'eut qu'une femme; qu'il ſe marieroit hors de la province, & il ſe maria à Salon même. Qu'à ſa 25e année ſes maitres lui apprendroient la théologie, les ſciences naturelles; qu'il s'appliqueroit ſur-tout à la philoſophie occulte, à la géométrie, à l'arithmétique, à l'éloquence: il n'étudia que la juriſprudence, dont le charlatan Provençal ne dit mot. Que dans ſa vieilleſſe, il aimeroit la navigation, la muſique, les inſtrumens: il ne s'embarraſſa, ni jeune ni vieux, de toutes ces ſciences: il ne fit jamais aucun voyage ſur mer, & mourut l'an 1597, quoique *Noſtradamus* ne fixât ſa mort qu'en 1618. Cet horoſcope eſt une des meilleures preuves de la folie des aſtrologues; mais il ne guérira perſonne, ni les fourbes qui ſéduiſent, ni les ſimples qui ſont ſéduits. Le tombeau de *Noſtradamus* eſt dans l'égliſe des Cordeliers, chargé d'une magnifique Epitaphe que le temps a effacée. On y traite ſa plume de *divine*. Ses partiſans diſent encore aujourd'hui que tout ce qu'il a prédit lui avoit été révélé: cela pourroit être; mais ce n'étoit ſûrement que par le demon du délire. *Noſtradamus*, avant que de faire des Prophéties, avoit débité une poudre purgative, qui ſeule auroit été capable de l'enrichir en France, où l'on court après tous les nouveaux remedes, & où ces remedes font ordinairement des malades ſans nombre. Outre ſes XII *Centuries*, imprimées en Hollande, 1668, in-12, & réimprimées pluſieurs fois pour le peuple & pour les eſprits qui ſont peuple, avec la Vie de l'auteur; on a de lui des ouvrages de *Médecine*, qui ne valent pas mieux que ſes Prédictions. [*Voy.* CHAVIGNI.] *Jodelle* a fait ces deux vers ſur ce faux prophete:

Noſtra

Noſtra damus cùm falſa damus, nam fallere noſtrum eſt;
Et cùm falſa damus, nil niſi noſtra damus.

Salon, patrie de *Noſtradamus*, donna le jour, dans le ſiecle dernier, à un autre inſenſé. C'eſt le nommé *François* MICHEL, maréchal-ferrant. Ce prétendu devin s'adreſſa à l'intendant de Provence, pour lui annoncer qu'un ſpectre, qui lui étoit apparu, lui avoit ordonné d'aller révéler au Roi les choſes les plus importantes & les plus ſecretes. On eut la bonté de le faire partir pour la cour dans le mois d'Avril 1697. Les uns aſſurent, qu'il parla à *Louis XIV*; d'autres diſent, que le Roi refuſa de le voir. Mais ce qu'il y a de vrai (ajoute-t-on) c'eſt qu'au lieu de l'envoyer aux petites-maiſons, il obtint de l'argent pour ſon voyage, & l'exemption des tailles & des autres impoſitions royales. C'eſt apparemment tout ce que vouloit cet impoſteur, qui fit beaucoup de bruit dans le temps. *Voyez* le tome VI de l'*Hiſtoire de Louis XIV* par *Larrey*.

II. NOSTRADAMUS, (Jean) frere puîné du précédent, exerça long-temps la charge de procureur au parlement de Provence, & l'exerça avec honneur. Il cultivoit les Muſes Provençales, & faiſoit des *Chanſons* aſſez peu délicates, mais qui plaiſoient dans un temps groſſier. On a de lui une plate rapſodie, pleine de fables & d'abſurdités, ſous le titre de *Vies des anciens Poëtes Provençaux*, à Lyon, 1575, in-8°. *Jean Juge* perdit ſon temps à les traduire en italien.

III. NOSTRADAMUS, (Céſar) fils aîné de *Michel*, né à Salon en 1555, mort en 1629, à 74 ans, ſe mêla de rimer. Le recueil de ſes productions en ce genre parut à Toulouſe en 1606 & 1608, 2 vol. in-12. Il laiſſa auſſi une *Hiſtoire & Chronique de Provence*, in-fol. à Lyon, 1614. C'eſt une compilation fort mal écrite, & qui n'eſt eſtimable que pour les recherches qu'elle renferme.

IV. NOSTRADAMUS, (Michel) appelé *le Jeune*, frere du précédent, ſe livra à l'aſtrologie comme ſon pere. Il fit imprimer ſes Prophéties dans un *Almanach*, en l'année 1568. Ses oracles lui coûterent cher. *La Mothe le Vayer* dit qu'il prédit que le Pouzin devant lequel on avoit mis le ſiége en 1629, périroit par le feu; que, pour ne pas paſſer pour faux-prophete, on le vit, lors de la priſe de cette place, mettre le feu partout dans le tumulte du pillage; & que *Saint-Luc* indigné lui fit paſſer ſon cheval ſur le ventre & le tua. Mais l'abbé *le Clerc* doute de ce fait, attendu que *Noſtradamus* avoit alors 74 ans. *Michel Noſtradamus* faiſoit paſſablement des vers Provençaux.

NOSTRE *ou* NÔTRE, (André le) né à Paris en 1613, mort dans la même ville en Septembre 1700, à 87 ans, ſuccéda à ſon pere dans l'emploi d'intendant des Jardins des Tuileries. Il mérita, par ſes rares talens, d'être nommé chevalier de l'ordre de *Saint-Michel*, contrôleur-général des Bâtimens de Sa Majeſté, & deſſinateur des Jardins. Choiſi par *Fouquet* pour décorer les Jardins du château de Vaux-le-Vicomte, il en fit un ſéjour enchanté, par les ornemens nouveaux & pleins de magnificence qu'il y prodigua. On vit alors, pour la premiere fois, des portiques, des berceaux, des grottes, des treillages, des labyrinthes, &c. embellir & varier les ſpectacles des grands Jardins. Le roi témoin de

ces merveilles, lui donna la direction de tous ſes Parcs. Il embellit par ſon art Verſailles, Trianon; & fit à Saint-Germain cette fameuſe Terraſſe, qu'on voit toujours avec une nouvelle admiration. Les Jardins de Clagny, de Chantilly, de Saint-Cloud, de Meudon, de Seaux, le Parterre du Tibre, les Canaux qui ornent ce lieu champêtre à Fontainebleau, ſont encore ſon ouvrage. Il demanda à faire le voyage d'Italie, dans l'eſpérance d'acquérir de nouvelles connoiſſances; mais ſon génie créateur l'avoit conduit à la perfection: il ne vit rien de comparable à ce qu'il avoit fait en France. Ce fut à Rome que *le Nôtre* connut le cavalier *Bernini*, qui avoit alors une penſion de 2000 écus, pour travailler à la Statue équeſtre de *Louis XIV*. Il engagea ce prince à faire venir cet ouvrage en France, malgré la voix publique qui le blâmoit. Le pape *Innocent XI*, inſtruit de ſon mérite, voulut le voir, & lui donna une aſſez longue audience, ſur la fin de laquelle *le Noſtre* s'écria, en s'adreſſant au pape: *J'ai vu les deux plus grands hommes du monde*, VOTRE SAINTETÉ, *& le* ROI *mon Maître.* — *Il y a grande différence*, (dit le Pape:) *le Roi eſt un grand Prince victorieux; je ſuis un pauvre Prêtre, ſerviteur des ſerviteurs de Dieu... Le Noſtre*, charmé de cette réponſe, oublia qui la lui faiſoit; & frappant ſur l'épaule du pape, lui répondit à ſon tour: *Mon Révérend Pere, vous vous portez bien, & vous entendez tout le ſacré collége.* Le pape, qui entendoit le françois, rit du pronoſtic. *Le Noſtre*, charmé de plus en plus de ſa bonté, & de l'eſtime particuliere qu'il témoignoit pour le roi, ſe jeta au cou du pape & l'embraſſa. C'étoit au reſte ſa coutume d'embraſſer tous ceux qui publioient les louanges de *Louis XIV*; & il embraſſoit le roi lui-même, toutes les fois que ce prince revenoit de la campagne. *Voltaire* dit que le conte des embraſſades faites au pape & au roi eſt très-faux, & qu'il le tient de *Collineau*, éleve de *le Noſtre*. Quoi qu'il en ſoit, *le Noſtre* ayant un jour trouvé le roi dans les jardins de Marli, ce monarque monta dans ſa chaiſe couverte, trainée par des Suiſſes, & voulut que *le Noſtre* prit place dans une autre à-peu-près ſemblable. Ce vénérable vieillard, les larmes aux yeux, ſe voyant à côté du roi, & remarquant *Manſard*, ſurintendant des Bâtimens, qu'il avoit produit à la cour, marchant à pied, s'écria: *SIRE, en vérité mon bonhomme de pere ouvriroit de grands yeux, s'il me voyoit dans un char auprès du plus grand Roi de la Terre. Il faut avouer que Votre Majeſté traite bien ſon Maçon & ſon Jardinier.* En 1675, *LOUIS XIV* lui ayant accordé des lettres de nobleſſe & la croix de *Saint-Michel*, voulut lui donner des armes; mais il répondit qu'il avoit les ſiennes, qui étoient trois limaçons couronnés d'une pomme de chou. *SIRE*, ajouta-t-il, *pourrois-je oublier ma bêche? Combien doit-elle m'être chere! N'eſt-ce pas à elle que je dois les bontés dont Votre Majeſté m'honore?... Le Noſtre* avoit beaucoup de vivacité dans l'eſprit, un goût infini pour les arts en général, & particuliérement pour la peinture. Il a enrichi le cabinet du roi, de quelques morceaux d'un prix ineſtimable. *Sa Vie* a été publiée par ſon neveu *Deſgots*.

NOTGER, iſſu d'une illuſtre famille de Suabe, embraſſa la vie monaſtique de Saint Gal, & s'y diſtingua tellement par ſon érudition, qu'il fut appelé dans le célebre monaſtere de Stavelot pour y enſeigner les hautes ſciences. Il fut en-

ſuite fait abbé de Saint-Gal; & enfin élevé ſur le ſiége épiſcopal de Liége l'an 971. Il s'y ſignala par toutes les vertus qui ſont l'ornement de l'épiſcopat. Il mourut l'an 1007. *Aubert le Mire* croit qu'il a compoſé avec *Herigere*, abbé de Lobbes, mort l'an 1007, l'*Hiſtoire des Evêques de Liége*; mais il eſt plus que vraiſemblable que *Herigere* la compoſa ſeul, à la ſollicitation de *Notger*. Elle eſt inſérée dans les *Geſta Pontificum Leodienſium* de *Chapeauville*.

NOTHUS, *Voyez* III. DARIUS.

NOTKER, (S.) *le Begue*, moine de Saint-Gal, mort le 6 Avril 912, eſt auteur d'un *Martyrologe* publié dans les *Antiquæ Lectiones* de *Henri Canifius*, mais pas en entier. On conſerve quelques manuſcrits de *S. Notker* dans la bibliotheque de Saint-Gal. I. Les *Vies* des SS. Gal & Fridolin abbé. II. *Paraphraſe*, en langue teutonique, des *Pſeaumes*. *Lambecius*, pour en donner une idée, a inſéré la paraphraſe du premier Pſeaume dans ſon *Commentaire de la Bibliotheque de Vienne*, liv. 2, chap. 5. On trouve pluſieurs ouvrages de ce Saint dans le *Novus Theſaurus Monumentorum* de dom *Pez*, Ausbourg, 1721 à 1729, 5 vol. in-folio.

NOTRE-DAME, (les Religieuſes de) *Voyez* LESTONAC.

NOTRE-DAME DE LA MISÉRICORDE, (les Religieuſes de) *Voyez* YVAN.

NOVARINI, (Louis) religieux Théatin de Vérone, mort en 1650, à 56 ans, exerça les premiers emplois de ſon ordre, & ſe fit aimer des princes & des ſavans de ſon temps. „ Il ſavoit ſuffire à tout, „ (dit *Nicéron*) & ménager ſi bien „ ſon temps, qu'il en a trouvé aſſez „ pour compoſer un nombre prodigieux d'ouvrages qui font connoître qu'il avoit extrêmement „ lu, & fait de grands recueils de „ ſes lectures. On aſſure qu'il ſavoit fort bien les langues grecque, hébraïque & ſyriaque, & „ il ne manque pas de faire parade „ de ſa ſcience en ce genre dans „ ſes ouvrages. Sa vivacité naturelle ne lui permettoit pas de „ polir ſes productions. Il mettoit indiſtinctement ſur le papier „ tout ce qu'il trouvoit dans ſes „ recueils ſur le ſujet qu'il avoit „ à traiter, ſoit bon, ſoit mauvais. „ L'envie même d'employer tout „ ce qu'il avoit ramaſſé, le jetoit „ ſouvent dans des écarts, qui ne „ ſervent qu'à enfler ſes livres. „ Auſſi ſongeoit-il plutôt à faire „ de gros & nombreux ouvrages, „ qu'à en compoſer de bons.... ". Les Principaux ſont: I. Des *Commentaires* ſur les IV Evangiles & ſur les Actes des Apôtres, 4 vol. in-fol. II. *Electa Sacra*, 6 vol. in-fol. III. *Adagia Sanctorum Patrum*, &c., 2 vol. in-fol. IV. *Calamita de cuori*, à Vérone, 1647, in-16. C'eſt ſous ce titre ſingulier qu'il a écrit la VIE de *J. C.* dans le ſein de la Sainte Vierge. V. *Paradiſo di Betelemmé*, Vérone, 1646, in-16. C'eſt la VIE de *J. C.* dans la crêche. Ces deux derniers ouvrages ſont recherchés pour leur ſingularité.

NOVAT, *Novatus*, prêtre de l'égliſe de Carthage au IIIe ſiecle, étoit un homme perfide, arrogant, dévoré par une extrême avarice & qui pilloit effrontément les biens de l'Egliſe, des pupilles & des pauvres. Il crut éviter la punition de ſes crimes, en ſe joignant au diacre *Félicîſſime* contre *S. Cyprien*, & prétendit avec lui qu'on devoit recevoir les *Laps* à la communion, ſans aucune pénitence. Etant allé à Rome en 251, il s'unit avec *Novatien*, & embraſſa l'erreur de celui-ci, diamétralement oppoſée à celle qu'il avoit ſoutenue en Afrique;

Cette union cauſa non-ſeulement le premier ſchiſme, mais fit encore une héréſie : *Voyez* l'article ſuivant.

NOVATIEN, philoſophe Païen, ſe trouvant dangereuſement malade, demanda le baptême, & on le lui conféra dans ſon lit. Etant relevé de ſa maladie, il fut quelque temps après ordonné prêtre, contre les regles canoniques & contre l'avis de ſon évêque. Son éloquence lui acquit une grande réputation. Cet ambitieux portoit ſes vues ſur le ſiége de Rome, & il fut ſi outré de ſe voir préférer *Corneille* après la mort du pape *Fabien*, qu'il publia des calomnies atroces contre ſon ſucceſſeur. S'étant uni avec *Novat*, ils firent venir trois évêques ſimples & ignorans; & les ayant fait boire, ils les obligerent d'ordonner *Novatien* évêque de Rome. Cette ordination irréguliere produiſit un ſchiſme funeſte, qui dégénéra en héréſie : car *Novatien* ſoutint que l'Egliſe n'avoit pas le pouvoir de recevoir à la communion ceux qui étoient tombés dans l'idolâtrie, & ſe ſépara de *Corneille*. Ses premiers diſciples n'étendirent pas plus loin la ſévérité de leur diſcipline. Dans la ſuite ils exclurent pour toujours ceux qui avoient commis des péchés pour leſquels on étoit mis en pénitence; tels étoient l'adultere, la fornication : ils condamnerent enſuite les ſecondes noces. La ſévérité de *Novatien* à l'égard de ceux qui étoient tombés dans l'idolâtrie, étoit en uſage : ainſi il ne faut pas s'étonner de ce qu'il trouva des partiſans, même parmi les évêques; mais preſque tous l'abandonnerent. Il y avoit encore des *Novatiens* en Afrique du temps de *S. Léon*, & en Occident juſqu'au VIIIe ſiecle. Les *Novatiens* prirent le nom de *Cathares*, c'eſt-à-dire, *purs*; ils avoient un grand mépris pour les Catholiques, & lorſque quelqu'un d'eux embraſſoit leur ſentiment, ils le rebaptiſoient. *Novatien* ne faiſoit que renouveler l'erreur des Montaniſtes : [*Voyez* MONTAN.] Sa ſévérité venoit en partie de ſon caractere dur & auſtere. Il étoit Stoïcien, & il avoit une mauvaiſe ſanté. On lui attribue le *Traité de la Trinité*, le *Livre des Viandes Juives*, qui ſont parmi les Œuvres de *Tertullien*; & une *Lettre*, qu'on trouve parmi celles de *S. Cyprien*. C'eſt lui, & non pas *Novat*, qui a donné ſon nom aux héréticques appelés *Novatiens*.... *Jackſon* a publié à Londres en 1728, in-4°, une édition de tous les Ouvrages de *Novatien*.

NOUCHIREVAN, roi de Perſe, prince très-enclin à la colere, donna ſujet au trait ſuivant, qui mérite d'être rapporté. Il avoit condamné à la mort un de ſes pages, pour avoir répandu ſur lui, par mégarde, de la ſauce en le ſervant à table. Le page ne voyant aucune eſpérance de pardon, verſa le plat tout entier ſur ce maître implacable. *Nouchirevan*, plus étonné qu'indigné d'une pareille audace, en voulut ſavoir la raiſon. *Prince*, lui dit le page, *j'ai voulu que ma mort ne fut aucun tort à votre renommée. Vous paſſez pour le plus juſte des Monarques; mais vous perdriez ce titre, ſi la Poſtérité ſavoit que vous avez condamné un de vos Sujets pour une faute ſi légere... Nouchirevan*, revenu à lui-même, eut honte de ſon arrêt ſanguinaire, & lui fit grace.

I. NOUE, (François de la) ſurnommé *Bras-de-fer*, gentilhomme Breton, naquit en 1531 d'une maiſon ancienne. Il porta les armes dès ſon enfance, & ſe ſignala d'abord en Italie. De retour en France, il embraſſa le parti des Calviniſtes, auxquels il rendit les plus grands ſervices. Ce héros prit Orléans ſur les Catholiques en 1567, conduiſit l'arriere-garde à la bataille de Jar-

nac en 1569, & ſe rendit maître de Fontenai, d'Oléron, de Marennes, de Soubiſe & de Brouage. Ce fut à la priſe de Fontenai qu'il reçut au bras gauche, un coup qui lui briſa l'os. On le lui coupa à la Rochelle, & on lui en fit un de fer, dont il ſe ſervoit très-bien pour manier la bride de ſon cheval. Envoyé dans les Pays-Bas en 1571, il y ſurprit Valenciennes. A ſon retour en France, après l'affreuſe journée de la *Saint-Barthelemi*, le roi le nomma général des troupes envoyées pour le ſiége de la Rochelle: il s'en ſervit pour fortifier le parti des rebelles. Le remords que lui cauſa cette perfidie, lui inſpira la réſolution de chercher une mort honorable dans les ſorties que firent les aſſiégés. Il ſe mêla une fois ſi avant, qu'il eût été tué ſans un gentilhomme nommé *Marcel*, qui ſe mit au-devant du coup dont il alloit être percé. Pendant ce ſiége il propoſa à diverſes repriſes des voies de conciliation entre les deux partis. Le miniſtre *la Place*, Proteſtant, d'un caractere inquiet, outré de cette modération, prodigue à ce héros pacifique les noms les plus odieux, & finit par lui donner un ſoufflet. *La Noue* calme juſque dans ſes premiers mouvemens, ſe borne à renvoyer le brutal à ſa femme, *pour remédier*, dit-il, *au dérangement de ſa raiſon*. Sa valeur & ſa vertu n'éclaterent pas moins, en 1578. Il paſſa au ſervice des Etats-généraux dans les Pays-Bas, fit priſonnier le comte *d'Egmont* à la priſe de Ninove, & inſpira une telle ardeur aux ſoldats, que, loin de piller, ils négligerent même de recevoir leur paye. On leur annonça que leurs ſoldes étoient arrivées à Menin; ils repondent: „ qu'ils ne ſavent point perdre, à „ compter de l'argent, un temps „ qu'ils peuvent employer à vain„ cre ". Le courage de *la Noue* ne l'empêcha pas d'être fait priſonnier en 1580, & il n'obtint ſa liberté que cinq ans après. Pendant les troubles de la Ligue, il ſe ſignala contre les furieux fauteurs de cette confédération. Les Ligueurs entreprirent le ſiége de Senlis en 1589. Comme les Royaliſtes n'avoient pas de forces ſuffiſantes pour attaquer les aſſiégeans, ils ſe bornerent à vouloir faire entrer dans la place des munitions de guerre & de bouche. Les marchands ne veulent pas les livrer ſans argent, & les Traitans refuſent de l'avancer. *Oh! oh!* (dit le brave & vertueux *la Noue*) *ce ſera donc moi qui ferai la dépenſe! Garde ſon argent quiconque, l'eſtimera plus que ſon honneur. Tandis que j'aurai une goutte de ſang & un arpent de terre, je l'emploîrai pour la défenſe de l'état où Dieu m'a fait naître.* Il engage auſſi-tôt la terre des Tournelles aux marchands qui doivent fournir les munitions... *La Noue* continua de ſervir avec gloire ſous *Henri IV*. Ce héros bienfaiſant périt au ſiége de Lambale, en 1591, d'un coup de mouſquet, dans le temps qu'il étoit monté ſur une échelle, pour reconnoître ce qu'on faiſoit dans la place. *La Noue* fut pleuré des Catholiques & des Proteſtans. Aux vertus du citoyen & aux qualités du guerrier, il joignoit les connoiſſances de l'homme de lettres. Il laiſſa des *Diſcours politiques & militaires*, 1587, in-4°, qu'on eſtime encore, & qui ont été imprimés pluſieurs fois. Il les compoſa pendant ſa priſon. *Amirault*, miniſtre Proteſtant, a écrit ſa *Vie*, Leyde, 1661, in-4°. Ce livre offre des recherches; mais il loue ſon héros pour les choſes les plus ordinaires de la vie. D'ailleurs ſon ſtyle eſt dur, incorrect, & ſes réflexions languiſſantes... [*Voyez* I. MONTLUC, *à la fin.*]

II. NOUE, (Odet de la) fils aîné du précédent, fut employé avec diſtinction au ſervice de *Henri IV*, qui l'aimoit beaucoup, & qui lui en donna des preuves, lorſque ce prince fit ſon entrée à Paris en 1594. Des ſergens venoient d'arrêter l'équipage, pour des engagemens que ſon pere avoit pris pour ſoutenir le parti d'*Henri IV*. Il alla ſe plaindre au roi de cette inſolence : *La Noue*, lui dit publiquement le roi, *il faut payer ſes dettes ; je paye bien les miennes*. Enſuite, le tirant à l'écart, il lui donna ſes pierreries pour les engager aux créanciers à la place de ce qui avoit été ſaiſi. Ce brave officier mourut vers 1618. Il eſt auteur de quelques *Poéſies Chrétiennes*, Geneve, 1594, in-8°, qui prouvent plus de piété que de génie.

III. NOUE, (Staniſlas-Louis de la) comte de *Vair*, de la même maiſon que les précédens, naquit au château de Nazelles, près Chinon, en 1729. Il étoit le 5e de 6 freres, qui tous, à l'exemple de leurs ancêtres, ont ſervi l'état avec diſtinction. Entré dès l'âge de 12 ans au ſervice, il ſe ſignala dans nombre d'actions de la guerre de 1741, & continua de ſe diſtinguer dans celle de 1756, au point qu'il obtint le commandement d'un corps de 1600 volontaires, à la tête deſquels il ſe fit beaucoup de réputation. Il fut tué à l'affaire de Saxenhauſen en 1760, à l'âge de 31 ans, & mérita ce mot de *Louis XV*, équivalent aux plus belles oraiſons funebres : *Je viens de perdre un homme qui ſervit devenu le* Laudon *de la France*. Le comte *de Vair*, habile à ſe concilier l'eſtime & l'attachement de ſes égaux & de ſes ſupérieurs, ne l'étoit pas moins à captiver la confiance & l'affection du ſoldat. Il cultivoit auſſi les belles-lettres, ſans négliger les devoirs & l'étude de ſa profeſſion. On a de lui un livre intitulé : *Nouvelles Conſtitutions Militaires, avec une Tactique adaptée à leurs principes*; grand in-8°, imprimé à Francfort en 1760, & accompagné de 20 planches en taille-douce. Il s'y montre zélé partiſan de l'*Ordre profond*. Sa *Vie* a été écrite par M. le vicomte *de Touſſain*, major de cavalerie, qui l'a dédiée aux trois princes enfans de S. A. S. Monſeigneur le duc *de Chartres*, ſous le titre de : *Précis hiſtorique ſur le Comte* de Vair, *commandant les Volontaires de l'armée*, in-8°, Rennes, 1782.

IV. NOUE, (N... la) fameux financier ſur la fin du dernier ſiecle, effaçoit les plus grands ſeigneurs du royaume par ſon faſte & ſes dépenſes exceſſives. Il fit démolir & reconſtruire pluſieurs fois le ſuperbe Hôtel qu'il faiſoit bâtir ; & lorſqu'il fut achevé, tout Paris courut en foule repaître ſa curioſité de ce magnifique édifice. Un Gaſcon s'étant promené dans tous les appartemens, apperçut une porte qu'on n'ouvroit point. Il demanda ce que c'étoit ? » C'eſt, » lui dit-on, un eſcalier dérobé «. — *Juſtement*, repartit le Gaſcon ; *dérobé, comme tout le reſte de la maiſon*... Les malverſations de *la Noue* le firent condamner quelque temps après, en 1705, à 9 ans de galeres, & à être mis au pilori. La nuit d'avant le jour qu'il ſubit ſa ſentence, on afficha au pilori ce quatrain :

D'un Financier, jadis laquais,
Ainſi la fortune ſe joue :
Je vous montre aujourd'hui LA NOUE,
Vous verrez bientôt BOURVALAIS.

La prédiction ſe vérifia pour *Bourvalais* à certains égards : [*Voyez* ce mot.] Il étoit cependant plus ſage,

& généreux ſans être prodigue. *La Noue* étoit au contraire un fou ſans conduite, à qui ſes biens immenſes avoient tourné la tête, & qui ne reſſembloit à *Bourvalais* que par l'obſcurité de ſon extraction & la rapidité de ſa fortune.

V. NOUE, (Jean-Sauvé de la) vit le jour à Meaux en 1701. Entraîné par ſon goût pour le théâtre, il ſe fit comédien au ſortir du collége, & débuta à Lyon par les premiers rôles, à l'âge de 20 ans. Ayant obtenu un privilége de lever une troupe de comédiens pour le théâtre de Rouen, il y reſta 5 ans, & paſſa de là à Lille. Sollicité, au nom du roi de Pruſſe, de ſe rendre à Berlin, il leva une nouvelle troupe. La guerre qui ſurvint, fit échouer ce projet. Il fut obligé non-ſeulement de congédier ſes acteurs, mais encore de les payer à ſes dépens. Il revint alors à Paris, & débuta à Fontainebleau le 14 Mai 1752 par le *Comte d'Eſſex*. On trouva ſon jeu naturel, rempli d'intelligence, de nobleſſe, de ſentiment, quoiqu'il eût contre lui la figure & la taille. Comme il étoit à la fois auteur & acteur, la cour le chargea d'un Diverti[ſ]ſement pour les fêtes du mariage de Monſeigneur le Dauphin. Il ſe trouva le concurrent de *Voltaire*, qui compoſa pour cette fête la *Princeſſe de Navarre*. *La Noue* fit *Zélifca*, qui lui valut la place de répétiteur des Spectacles des petits appartemens, avec 1000 livres de penſion. Le duc *d'Orléans* lui donna la direction de ſon théâtre à Saint-Cloud, à-peu-près dans le même temps. Dégoûté de la vie de comédien, il la quitta pour achever quelques ouvrages dont il avoit préparé le canevas; mais la mort l'enleva le 15 Novembre 1761, âgé de 60 ans. Ses mœurs, ſon caractere & ſa probité le faiſoient rechercher par les perſonnes les plus reſpectables. Les *Œuvres de Théâtre* de *la Noue* ont été publiées à Paris chez *Duchſne*, 1765, in-12. Les pieces qui compoſent ce recueil, ſont: I. *Mahomet Second*, tragédie, 1739. Le ſtyle de cette piece eſt fort inégal, le dialogue enflé & peu dramatique; les ſcenes en ſont trop peu liées, & le dénouement n'eſt pas heureux. Elle eut cependant quelque ſuccès ſur le théâtre; mais elle le perdit à la lecture. II. *Zelifca*, comédie-ballet, en trois actes & en proſe, 1746. III. *Le Retour de Mars*. Cette piece eſt ſemée d'alluſions fines & de traits agréables. IV. *La Coquette corrigée*, comédie en vers & en cinq actes, 1757. Cette piece, qui eſt la meilleure de *la Noue*, reçut quelques applaudiſſemens ſur le théâtre Italien, où elle fut jouée. Quoique ce ne ſoit pas un chef-d'œuvre, elle a néanmoins de grandes beautés: on la donne ſort ſouvent en province, & elle devroit paroître ſur le premier théâtre de la nation, par préférence à tant de pieces éphémeres qui ne la valent pas. V. L'*Obſtiné*, en un acte & en vers, comédie poſthume, qui n'a pas été jouée. VI. Quelques *Pieces fugitives*, qui terminent le recueil de ſes Œuvres.

VI. NOUE, (le Pere) Minime, *Voyez* MERSENNE, vers la fin.

NOVES, (Laure de) *Voyez* LAURE.

NOULLEAU, (Jean-Baptiſte) né à Saint-Brieux en 1604, de parens diſtingués dans la magiſtrature, entra dans la congrégation de l'Oratoire, & devint archidiacre de Saint-Brieux en 1639, puis théologal en 1640. Il prêcha avec applaudiſſement à Saint-Malo, à Paris & dans pluſieurs autres villes.

Son zele imprudent l'ayant engagé dans de fauſſes démarches, *la Barde*, ſon évêque, l'interdit de toutes fonctions eccléſiaſtiques dans ſon dioceſe. *Noulleau* compoſa pluſieurs *Ecrits* & *Factums* pour ſa défenſe; mais ne pouvant réuſſir à faire lever ſon interdit, il fit pendant trois ans ſept lieues par jour, pour ſe rendre à Saint-Quel, dans le dioceſe de Dol, afin d'y dire la meſſe. Les fatigues de ces fréquens voyages, & la rigueur de ſes auſtérités, hâterent ſa mort, arrivée vers 1672, âgé d'environ 68 ans. On a de lui : I. *Politique Chrétienne & Eccléſiaſtique, pour chacun de tous Meſſieurs de l'Aſſemblée générale du Clergé*, en 1665 & 1666, in-12; livre oublié. II. *L'Eſprit du Chriſtianiſme dans le Saint Sacrifice de la Meſſe*, in-12. III. *Traité de l'extinction des Procès*, in-12. IV. *De l'uſage canonique des biens de l'Egliſe*, in-12, &c.

NOURRISSON, *Voyez* LORRAIN, n° II. & CHEMIN.

NOURRY, (Dom Nicolas le) né à Dieppe en 1647, Bénédictin de la congrégation de *Saint-Maur*, en 1665, s'appliqua avec ſuccès à l'étude de l'antiquité eccléſiaſtique. Ce ſavant religieux, également eſtimable par ſes mœurs & par ſes connoiſſances, mourut à Paris le 24 Mars 1724, à 77 ans. A la piété tendre qui l'animoit, il joignoit un caractere bon & officieux. L'édition des Œuvres de *Caſſiodore* eſt le fruit de ſon travail & de celui de Dom *Garet* ſon confrere. Il travailla, avec Dom *Jean du Cheſne* & Dom *Julien Bellaiſe*, à l'édition des Œuvres de *S. Ambroiſe*, qu'il continua avec Dom *Jacques Friches*. On a de lui 2 vol. ſous le titre d'*Apparatus ad Bibliothecam Patrum; Pariſiis*, in-folio, 1703 & 1715. Le premier vol. eſt rare, & le ſecond plus commun, on les a joints à la *Bibliotheque des Peres* de *Marguerin*, *de la Bigne*, Lyon, 1677, 27 vol. in-fol. & avec l'*Index* de *Siméon de Sainte-Croix*, Gênes, 1707, in-fol. Le tout forme 30 vol. Il y en a qui y joignent *Bibliotheca Patrum primitivæ Eccleſiæ*, à Lyon, 1680, in-folio. La collection de Dom *le Nourry* renferme des Diſſertations remplies de recherches curieuſes & ſavantes ſur la vie, les écrits & les ſentimens des Peres, dont il éclaircit un grand nombre de paſſages difficiles. La ſaine critique & la bonne théologie dont cet ouvrage eſt rempli, ont fait regretter aux ſavans qu'il n'ait pas exécuté ſon projet d'une 2e édition de la *Bibliotheque des Peres* ſuivant le même plan. On a encore de lui une Diſſertation ſur le traité *De Mortibus perſecutorum*, à Paris, 1710, in-8°, Il prétend, mal-à-propos, que ce Traité n'eſt point de *Lactance*, mais de *Lucius Cæcilius*, » Le ſtyle du » Pere *le Nourry*, (dit *Dupin*,) » eſt ſimple, pur & facile. Il eſt » exact dans ſes citations, modeſte » dans ſa critique, & juſte dans » ſes conjectures «.

I. NOYER, (Du) *Voy.* CASTEL, n° III.

II. NOYER, (Anne-Marguerite PETIT, femme de M. du) naquit à Nimes vers l'an 1663. Sa mere étoit de la famille du Pere *Cotton*, confeſſeur d'*Henri IV*. Après avoir abjuré le Proteſtantiſme dans lequel elle étoit née, elle épouſa M. *du Noyer*, gentilhomme de beaucoup d'eſprit & d'une famille diſtinguée. Quoiqu'elle ne ſe piquât pas d'une fidélité ſcrupuleuſe envers ſon époux, elle étoit extrêmement jalouſe. Cette paſſion, jointe à ſon penchant pour le Calviniſme, mit la diſunion dans leur ménage. Madame *du Noyer* paſſa en Hollande avec ſes deux filles, pour

profeſſer plus librement la religion qu'elle avoit quittée. Sa plume fut une reſſource dans ce pays de liberté. Elle écrivit des *Lettres Hiſtoriques d'une Dame de Paris à une Dame de Province*, en 5 vol. in-12. Les dernieres éditions ſont en 9 petits in-12, parce qu'on y a ajouté les *Mémoires* de Madame *du Noyer* & une Suite à ſes *Lettres*. Elles ſont ſemées d'anecdotes dont quelques-unes ſont vraies, mais la plupart fauſſes ou haſardées. Elle ramaſſoit les ſottiſes de la province, & on les prenoit dans les pays étrangers pour les nouvelles de la cour. Elle écrivoit avec plus de facilité que de délicateſſe. Son ſtyle eſt diffus, & ſes plaiſanteries ne ſont pas toujours de bon aloi. L'exemple de Madame *du Noyer* fut ſuivi par une foule de barbouilleurs de papier, qui ſe métamorphoſerent en Hollande en miniſtres & en plénipotentiaires, & qui, dans des écrits ſatiriques, inſulterent les Souverains en prétendant les gouverner. Madame *du Noyer* mourut en 1720, avec la réputation d'une femme auſſi bizarre qu'ingénieuſe. Elle avoit paru à la cour, où elle ſe couvrit de ridicules par ſa hauteur, & avoit vécu long-temps en province, où elle recueillit des riſées par de faux airs de cour. Ses *Mémoires*, imprimés ſéparément en un volume in-12, ne donnent pas une grande idée de la ſolidité de ſon caractere, quoiqu'elle les eût écrits, en partie, pour faire ſon apologie. On a imprimé une Satire contre elle, aſſez plate, intitulée: *Le Mariage précipité*, comédie en 3 actes, en proſe, Utrecht, 1713, in-12.

I. NOYERS, (Hugues de) évêque d'Auxerre en 1183, étoit d'un caractere fort vif. Il eut des démêlés avec *Pierre de Courtenai*, comte d'Auxerre, qui le forcerent à l'excommunier. Le comte, pour s'en venger, chaſſa tous les eccléſiaſtiques de l'Egliſe cathédrale. L'excommunication, qui dura aſſez long-temps, fut enfin levée, à condition que le comte déterreroit un enfant qu'il avoit enterré dans une ſalle de l'évêché, & qu'il l'apporteroit pieds nus & en chemiſe dans le cimetiere; ce qui fut exécuté à la vue de tout le peuple. *Hugues* mourut en 1206.

II. NOYERS, (Milès de) arriere-petit-neveu du précédent, fut fait maréchal de France en 1302 par *Philippe le Bel*, auquel il rendit de grands ſervices. Il ſe démit de cet état pour être porte-oriflamme; & en cette qualité il ſe trouva l'an 1328 à la bataille de Caſſel. L'avis qu'il donna à propos, avant l'action, à *Philippe de Valois*, près d'être enlevé par les Flamands, fut la cauſe du ſalut de ce prince & de la victoire. Il combattit auſſi à la bataille de Creci en 1346. Il avoit conſeillé au roi de remettre le combat au lendemain. Son avis fut goûté, mais il ne fut pas ſuivi, & les Anglois furent vainqueurs. Il fut nommé exécuteur du teſtament de *Louis Hutin*, & mourut en 1350.

NOYERS, (Des) *Voyez* SUBLET.

NUIT, Déeſſe des Ténebres, étoit fille du *Chaos*, & femme de l'*Erebe*. Elle enfanta pluſieurs monſtres qui aſſiégeoient l'entrée des enfers. *Héſiode* compte parmi ſes enfans, le *Travail*, la *Miſere*, les *Deſtins*, les *Parques*, les *Heſpérides*, *Néméſis*, la *Tromperie*, l'*Amour*, les *Contentions*, la *Vieilleſſe* & la *Mort*. *Virgile* met auſſi à la porte du royaume de *Pluton*, une foule de monſtres mal-faiſans qui ſont à-peu-près les mêmes. Les

peintres & les poëtes repréſentent la *Nuit* avec des habits noirs parſemés d'étoiles, tenant à ſa main un ſceptre de plomb, & traînée dans un char d'ébene, par deux chevaux dont les ailes reſſemblent à celles des chauve-ſouris.

NUMA-POMPILIUS, fut élu par le ſénat Romain, pour ſuccéder à *Romulus*, l'an 714 avant Jeſus-Chriſt. C'étoit un homme d'environ 40 ans, plein de probité & d'honneur. Retiré à la campagne depuis long-temps, il ne s'occupoit que de l'étude des lois & du culte religieux. Le mariage qu'il avoit fait avec *Tatia*, fille de ce *Tatius* qui partageoit la royauté avec *Romulus*, n'avoit pu l'engager à quitter ſa retraite pour venir jouir des honneurs qui l'attendoient dans Rome. Il fallut, pour lui faire accepter le ſceptre, que ſes proches & ſes compatriotes joigniſſent leurs inſtances à celles des ambaſſadeurs Romains. *Numa* n'avoit point les qualités guerrieres de ſon prédéceſſeur; mais il fut un grand roi par ſes ſeules vertus politiques. Les Romains étoient naturellement féroces & indociles; il leur falloit un frein: *Numa* le leur donna, en leur inſpirant l'amour pour les lois & le reſpect pour les Dieux. Il s'étoit répandu une opinion qu'il avoit des entretiens ſecrets avec la Nymphe *Egérie*: il en profita, pour faire croire au peuple qu'il ne faiſoit rien que par les conſeils de cette Nymphe. Le plus beau trait de la politique de *Numa*, eſt la diſtribution qu'il fit des citoyens Romains par arts & par métiers. Juſqu'alors Rome avoit été comme partagée en deux factions, à cauſe de la diſtinction qui ſubſiſtoit toujours entre les Romains & les Sabins. Par la nouvelle diſtribution, chacun ſe trouva porté à oublier les anciennes partialités, pour ne plus ſonger qu'aux intérêts du corps où il étoit entré. Pour attacher de plus en plus les Romains à la culture des terres, il les diſtribua par bourgades, leur donna des inſpecteurs & des ſurveillans. Il viſitoit ſouvent lui-même les travaux de la campagne, & élevoit aux emplois ceux qu'il connoiſſoit laborieux, appliqués & induſtrieux. Il mourut l'an 672 avant Jeſus-Chriſt, après un regne de 42 ans. Ce bon roi emporta avec lui les regrets, non-ſeulement de ſes ſujets, mais encore des peuples voiſins. Ils s'empreſſerent tous d'aſſiſter à ſes funérailles: eſpece de triomphe qu'il avoit bien mérité; puiſqu'il fit plus pour le bonheur des Romains, que *Romulus* pour leur grandeur. Parmi les établiſſemens que ce prince fit pour la Religion, on peut remarquer: I. Le *Collége des Pontifes*. Le premier d'entre eux étoit appelé le Souverain Pontife. II. Celui des *Flamines*, ainſi nommés à cauſe du voile, couleur de feu, qu'ils portoient (*Flammeum.*) III. Celui des *Veſtales*, Vierges conſacrées au culte de la Déeſſe *Veſta*. IV. Celui des Prêtres *Saliens*. V. Celui des *Augures*. VI. Il diſtingua les jours en faſtes & néfaſtes, c'eſt-à-dire, en jours de fêtes & en jours ouvrables. VII. Enfin, il diviſa l'année en douze mois. Pluſieurs auteurs ont cru que ce prince étoit parvenu à reconnoître l'exiſtence d'un ſeul vrai Dieu; qu'il en faiſoit mention dans ſes livres; qu'il défendit de repréſenter la divinité ſous aucune forme corporelle, & qu'en conſéquence les Romains n'eurent, pendant plus d'un ſiecle & demi, aucunes ſtatues dans leurs Temples. Mais tout ce que nous apprenons du culte religieux de ce peuple, ne ſert point à confirmer cette opinion; & l'idée que l'hiſtoire nous a laiſſée

de *Numa Pompilius*, la contredit ouvertement. Preſque toutes ſes inſtitutions ſe reſſentent des erreurs du paganiſme; mais quelque défectueuſes, quelque ridicules même qu'elles puiſſent être, elles ſont infiniment au-deſſus des principes d'une philoſophie irréligieuſe. » Telle eſt (dit *Voltaire*) la foi-» bleſſe du genre-humain, & telle » eſt ſa perverſité, qu'il vaut mieux » ſans doute pour lui d'être ſub-» jugué par toutes les ſuperſtitions » poſſibles, pourvu qu'elles ne » ſoient point meurtrieres, que de » vivre ſans religion. L'homme a » toujours eu beſoin d'un frein; » & quoiqu'il fût ridicule de ſa-» crifier aux Sylvains, aux Naïa-» des, il étoit bien plus utile d'a-» dorer ces images fantaſtiques de » la Divinité, que de ſe livrer à » l'athéiſme «. La conformité des ſentimens de *Numa* avec quelques principes de *Pythagore*, a induit quelques hiſtoriens dans l'erreur, que le légiſlateur des Romains étoit diſciple du philoſophe de Crotone; mais cet anachroniſme eſt inſoutenable. *Numa* régnoit plus de cent ans avant que *Pythagore* eût ouvert ſon école.

NUMENIUS, philoſophe Grec du IIe ſiecle, natif d'Apamée, ville de Syrie, ſuivoit les opinions de *Pythagore* & de *Platon*, qu'il tâchoit de concilier enſemble. Il prétendoit que *Platon* avoit tiré de *Moïſe*, ce qu'il dit de Dieu & de la création du monde. *Qu'eſt-ce que Platon*, diſoit-il, *ſinon* Moïſe *parlant Athénien?*.. Il ne nous reſte de *Numenius* que des fragmens, qui ſe trouvent dans *Origene*, *Euſebe*, &c. Ce philoſophe étoit un modele de ſageſſe.

NUMERIEN, (*Marcus-Aurelius Numerianus*,) empereur Romain, fils de *Carus*, ſuivit ſon pere en Orient, étant déja Céſar; & il lui ſuccéda avec ſon frere *Carin*, au mois de Janvier 284. Il fut tué par la perfidie d'*Arrius Aper*, ſon beau-pere, au mois de Septembre ſuivant. Cet empereur poſſédoit toutes les qualités du cœur & de l'eſprit. Les affaires de l'état étoient ſon unique occupation, & les ſciences ſon ſeul amuſement. [*Voyez* III. NEMÉSIEN.] Il ſe faiſoit aimer de ſes ſujets & admirer des ſavans, qui l'ont fait paſſer pour le plus habile de ſon temps. *Aper* poignarda *Numérien* dans ſa litiere, qu'il fit refermer après. Il l'accompagnoit, comme ſi le prince eût été vivant, dans l'eſpérance de trouver une occaſion favorable de ſe faire déclarer empereur; mais la puanteur du cadavre trahit ſon crime, & il en ſubit ſur le champ la peine.

NUMERIUS, gouverneur de la Gaule Narbonnoiſe: *Voyez* DELPHIDIUS.

NUMITOR, étoit fils de *Procas* roi d'Albe, & frere d'*Amulius*. *Procas* en mourant, l'an 795 avant Jeſus-Chriſt, le fit héritier de ſa couronne avec *Amulius*, à condition qu'ils régneroient tour-à-tour d'année en année; mais *Amulius* s'empara du trône, & donna l'excluſion à *Numitor*, dont il fit mourir le fils nommé *Lauſus*. Il contraignit enſuite *Rhea Sylvia*, fille unique de *Numitor*, d'entrer parmi les Veſtales. Cette princeſſe étant devenue enceinte malgré ces précautions, publia que c'étoit du Dieu *Mars*, & accoucha de *Remus* & de *Romulus*. Lorſqu'*Amulius* en fut inſtruit, il fit enfermer la mere dans une étroite priſon, & jeter les enfans dans le Tibre. Ceux qui étoient chargés de cet ordre, crurent qu'il ſuffiroit de les expoſer dans leur berceau ſur ce fleuve: en effet, après avoir flotté quelque temps au gré des eaux, ils furent jetés

à bord, où ils reſterent juſqu'à ce qu'une louve deſcendue des montagnes voiſines, accourut aux cris des enfans & les allaita. Lorſqu'ils furent en âge, ils chaſſerent l'uſurpateur du trône & y rétablirent leur aïeul l'an 754 avant Jeſus-Chriſt.

NUNDINA, Déeſſe que les Romains invoquoient quand ils donnoient un nom à leurs enfans: ce qu'ils faiſoient le *neuvieme jour* après leur naiſſance.

NUNEZ *ou* NONIUS, (Ferdinand) critique Eſpagnol, connu auſſi ſous le nom de *Pincianus*, parce qu'il étoit de Pincia près de Valladolid, introduiſit le premier en Eſpagne le goût de l'étude de la langue grecque. Ce ſavant étoit modeſte. Quoiqu'il fût de l'illuſtre maiſon des *Guzmans*, il ne crut pas ſe déshonorer en profeſſant les belles-lettres à Alcala & à Salamanque. Il mourut en 1552, dans un âge fort avancé, emportant des regrets auſſi vifs que ſinceres de tous les gens de bien. Il ordonna qu'on ne mettroit ſur ſon tombeau que ces mots: *LA MORT EST LE PLUS GRAND BIEN DE LA VIE.* On eſtime ſur-tout ſes *Commentaires* ſur *Pline*, ſur *Pomponius Mela*, & ſur *Séneque*. On lui doit auſſi en partie la *Verſion* latine des Septante, imprimée dans la Polyglotte de *Ximenès*. Le roi *Ferdinand le Catholique* le mit à la tête de ſes finances.

NUNEZ, *Voyez* I. NONNIUS... BLASCO... & BALBOA.

NUZZI, *Voyez* MARIO.

NYCTIMUS, fils de *Lycaon*. *Jupiter* l'épargna, quand il foudroya ſes freres avec ſon pere. Ce fut de ſon temps qu'arriva le Déluge de *Deucalion*.

NYDER, (Jean) Dominicain Allemand, profeſſa la théologie à Paris, & alla mourir à Nuremberg vers l'an 1440. Son *Diſpoſitorium moriendi*, in-4°, ſans nom de ville & ſans date, eſt très-rare.

NYMANNUS, (Grégoire) profeſſeur d'anatomie & de botanique à Wirtemberg ſa patrie, mourut le 8 Octobre 1638, à 43 ans. On a de lui: I. Un *Traité* latin *de l'Apoplexie*, Wirtemberg, 1629 & 1670, in-4°, eſtimé. II. Une *Diſſertation* recherchée & curieuſe, ſur la vie du *Fœtus*, ibid. 1628, in-4°. Leyde, 1644, in-12. Ce docteur y prouve qu'un enfant vit dans le ſein de ſa mere par ſa propre vie; & que, ſa mere venant à mourir, on peut le tirer ſouvent de ſon ſein encore vivant & ſans l'offenſer.

NYMPHES, Déeſſes, filles de l'*Océan* & de *Téthys*, ou de *Nérée* & de *Doris*: ſes unes, appelées *Océanitides*, ou *Néréïdes*, demeuroient dans la mer: les autres, appelées *Naïades*, habitoient les fleuves, les fontaines & les rivieres; celles des forêts ſe nommoient *Dryades*, & les *Hamadryades* n'avoient chacune qu'un ſeul arbre ſous leur protection: les *Napées* régnoient dans les bocages & les prairies, & les *Oreades* ſur les montagnes: celle des lacs s'appeloient *Limniades*. Remarquez que tous ces noms ſont tirés du grec. On faiſoit des ſacrifices aux *Nymphes*, mais on n'y verſoit point de ſang. On leur offroit ſeulement du lait, du miel, de l'huile, des fleurs & du vin.

NYNAULD, (Jean de) auteur peu connu, dont nous avons un Livre curieux ſous ce titre: *De la Lycanthropie, transformation & extaſe des Sorciers*, à Paris, 1615, in-8°. Il y a des contes bien ſinguliers dans cet ouvrage peu commun.

NYXES, *Voyez* NIXES.

O

O, (François D') ſeigneur de *Frénes*, d'une famille illuſtre de Normandie, s'acquit les bonnes graces de *Henri III* par toutes les baſſeſſes de courtiſan. Il devint un de ſes favoris, & fut l'un des trois ſeigneurs de la cour, que ce prince appeloit *ſes enfans*; les autres étoient *Joyeuſe* & *d'Epernon*. *D'O*, élevé par *Henri III* à l'emploi important de ſurintendant des finances, l'engagea à accabler ſon peuple d'impôts : c'étoit tous les jours quelque nouvel édit burſal. Son luxe dévora long-temps la ſubſtance du peuple. Quand on lui parloit de miſere & de miſérables : *N'en faut-il pas*, diſoit-il ? *Ils ſont auſſi néceſſaires dans la vie, que les ombres dans un Tableau.* Après la mort de *Henri III* en 1589, il s'attacha à *Henri le Grand*. On dit qu'après la journée d'Ivri, *Biron* & lui empêcherent ce monarque d'aller à Paris pour des intérêts particuliers, auxquels ils ſacrifierent l'intérêt général. Cette ville ayant ouvert ſes portes à *Henri IV*, il en donna le gouvernement à *d'O*, qui mourut en 1594, *ayant l'ame & le corps également gâtés de toutes ſortes de vilainies.* Le roi ſe conſola d'autant plus aiſément de ſa perte, qu'outre que le ſurintendant vouloit le tenir en tutelle, il faiſoit d'effroyables diſſipations, & que rien ne pouvoit ſuffire à ſa rapacité. Cet homme ſi faſtueux n'étoit pas encore abandonné des médecins, dit *Sully*, que ſes parens & ſes domeſtiques, (qu'il avoit cependant toujours affectionnés,) le dépouillerent au point, que, long-temps avant ſon dernier ſoupir, il n'y avoit plus un ſeul meuble dans ſa chambre : il ne lui reſtoit que le lit où il expira. Le Brave *Crillon* apprenant qu'il étoit à l'extrêmité dit tout haut à une dame de la cour : *A l'heure qu'il eſt, le pauvre d'O va rendre ſon ame à tous les diables. S'il faut que chacun rende ſes comptes là-haut, je crois que le cher d'O ſe trouvera bien empêché pour fournir de bons acquits.* Au reſte il ſignoit ordinairement *François O*, & non *d'O*; & il trouvoit mauvais qu'on alongeât ſon nom de moitié par l'addition d'une lettre.

OANNÈS, OANÈS *ou* OEN, un des Dieux des Syriens. On le repréſentoit ſous la figure d'un monſtre à deux têtes, avec des mains & des pieds d'homme : le corps & une queue de poiſſon. On croyoit qu'il étoit ſorti de la Mer-Rouge, & qu'il avoit enſeigné aux hommes les arts, l'agriculture, les lois, &c.

OATÈS, (Titus) Anglois, né vers 1619, fut d'abord miniſtre de l'Egliſe Anglicane, puis Jéſuite, enſuite Apoſtat, & enfin Athée. Après avoir demeuré quelque temps en France, il retourna en Angleterre & s'y ſignala par des calomnies atroces. Il accuſa juridiquement, en 1678, les Catholiques Anglois d'avoir conſpiré contre la vie du roi *Charles II* & des Proteſtans Anglois, de concert avec le Pape, les Jéſuites, les François & les Eſpagnols, pour établir par cet horrible attentat la ſeule religion Catholique en Angleterre. „ Le général des Jéſuites, (dit le P. *d'Orléans*, qui ſe moque avec

raiſon de ces ridicules & odieuſes imputations) „ étoit reconnu le „ chef de l'entrepriſe. Ce chef au „ reſte étoit ſi ſûr du ſuccès de „ ſon noir projet, qu'il avoit en„ voyé par avance aux principaux „ des conjurés des lettres patentes „ ſignées de ſa main, pour poſſé„ der les premieres charges de la „ cour, de l'armée & des tribu„ naux d'Angleterre. Il en avoit „ envoyé une au baron *d'Arondel* „ de grand-chancelier, une ſe„ conde au comte *de Powis* de „ grand-tréſorier du royaume: mi„ lord *Bellaſis* & milord *Peters* „ avoient le commandement des „ armées, & le chevalier *Godol„ phin* étoit fait garde du ſceau „ privé; d'autres avoient d'autres „ emplois. Le meurtre du roi & „ celui des Proteſtans ne devoient „ guere coûter qu'une heure, tant „ les meſures étoient bien priſes; „ & s'il en fût reſté quelques-uns „ plus prompts à ſe cacher & à „ fuir, ils devoient être ſuivis, „ exterminés juſqu'au dernier par „ une armée de deux cent mille „ hommes, partie levée dans le „ pays, partie envoyée de deçà „ la mer, payée par le pape, & „ animée par une indulgence plé„ niere à concourir à tant d'atten„ tats. Ailleurs on enfermeroit „ comme des foux, des témoins „ qui viendroient dépoſer de ſi „ ridicules chimeres; en Angle„ terre on les crut, ou, ce qui „ eſt pis, on feignit de les croire". Malgré l'abſurdité de l'accuſation, les preuves démonſtratives de l'impoſture, les variations des témoins, milord *Stafford*, d'autres perſonnes de mérite & quelques Jéſuites furent mis à mort, comme convaincus du crime de haute trahiſon. En vain ſeize étudians de Saint-Omer avoient atteſté qu'*Oatès* étoit avec eux au collége de cette ville dans le temps qu'il juroit avoir été à Londres. Leur témoignage, dit M. l'abbé *Millot*, ne leur attira que des railleries. L'un d'eux ayant dit que le fait étoit certain, qu'il devoit s'en rapporter à ſes ſens: *Vous autres Papiſtes*, répliqua le chef de juſtice, *on vous apprend de bonne heure à ne pas croire vos ſens.* Ce qui mit le comble à l'horreur de cette ſcene, c'eſt que le ſcélérat *Oatès* obtint une penſion. Mais, ſous le regne de *Jacques II*, leur mémoire fut réhabilitée, & *Oatès* condamné comme parjure à une priſon perpétuelle, & à être fuſtigé par la main du bourreau quatre fois l'année, & mis ces jours-là au pilori. Ce châtiment fut exécuté juſqu'en 1689, que le prince *d'Orange* s'étant emparé de la couronne d'Angleterre, le fit ſortir de priſon & lui rendit ſa penſion. Ce malheureux mourut à Londres le 23 Juillet 1705. On a de lui quelques ouvrages. Ce fut à l'occaſion de cette horrible & ridicule accuſation, que le miniſtre *Jurieu* publia ſon livre de la *Politique du Clergé*, auquel *Arnauld* répondit par l'*Apologie des Catholiques*. Il y juſtifie les Catholiques & en particulier l'archevêque de Paris, le Pere *de la Chaiſe* & les autres Jéſuites. Cette Apologie lui fit d'autant plus d'honneur, qu'elle tendoit à ſaver ceux qu'*Arnauld* regardoit comme ſes plus cruels ennemis. Nous n'aurions pas fait cet article ſi long, ſi les calomnies d'*Oatès* n'étoient répétées dans quelques livres, (comme dans le *Moréri* de Hollande, 1740,) & par quelques vieillards imbécilles.

OBADIAS, *Voyez* ABDIAS.

I. OBED, fils de *Booz* & de *Ruth*, pere d'*Iſaï* & aïeul de *David*, naquit vers l'an 1275 avant Jeſus-Chriſt.

II. OBED, *Voyez* OBED.

OBED-EDOM, Hébreu diſtingué par ſes vertus, vers l'an 1045 avant l'ere Chrétienne. Ce fut dans ſa maiſon que le roi *David* dépoſa l'Arche d'alliance, lorſqu'il la faiſoit tranſporter à Jéruſalem. *David* frappé & épouvanté de la punition d'*Oza*, & ne ſe croyant pas digne de la recevoir auprès de lui, la fit porter chez *Obed-edom* : elle n'y reſta que trois mois ; car *David* s'appercevant que la famille d'*Obed-edom* étoit comblée de bénédictions, fit tranſférer ce ſacré dépôt à Jéruſalem.

OBIZZI, (Lucrece de gli Orologgi, femme d'*Enée* marquis d') dans le Padouan, s'eſt rendue auſſi célebre au dernier ſiecle par ſa pudicité que l'ancienne *Lucrece*. Vers l'an 1645, pendant que le marquis *d'Obizzi* étoit à la campagne, un gentilhomme de la ville, éperdument amoureux de la marquiſe, entra dans ſa chambre, où elle étoit encore au lit avec ſon fils *Ferdinand*, âgé de cinq ans. Le gentilhomme prit la précaution de tranſporter l'enfant dans une chambre voiſine, & ſollicita enſuite la mere de condeſcendre à ſes déſirs ; mais n'ayant pu rien gagner, ni par careſſes, ni par menaces, il la poignarda. On fit arrêter le meurtrier, qui nia toujours ſon crime. On ſe contenta de le tenir en priſon pendant 15 ans, au bout deſquels il en ſortit. Mais peu de mois après, le jeune marquis *d'Obizzi* vengea la mort de ſa mere, en tuant d'un coup de piſtolet ſon adultere & lâche aſſaſſin. Ayant ainſi ſatisfait ſon reſſentiment, il paſſa au ſervice de l'empereur, qui le fit ſucceſſivement marquis du Saint-Empire, commandant de Vienne, conſeiller-d'état & maréchal-général de camp. Il mourut à Vienne en 1710, après 50 ans de ſervice, avec une grande réputation de valeur & de probité.

OBLATES, *Voyez* I. FALCONIERI, & II. FRANÇOISE.

OBRECHT, (Ulric) habile profeſſeur en droit à Strasbourg, étoit petit-fils de *Georges Obrecht*, profeſſeur en droit comme lui, mort en 1612 à 66 ans, après avoir publié quelques ouvrages. Le Luthéraniſme étoit la religion de leur famille. *Ulric* ſe fit Catholique après la priſe de Strasbourg par les François, & *Louis XIV* le fit *Préteur Royal* de cette ville en 1685. Les langues grecque, latine, hébraique, les antiquités, l'hiſtoire, la juriſprudence, lui étoient familieres. Il parloit, dit-on, de tous les perſonnages de l'hiſtoire, comme s'il avoit été leur contemporain, de tous les pays comme s'il y avoit vécu, & des différentes lois comme s'il les avoit établies. Mais on ſent qu'en cela, comme dans ce qu'on raconte des mémoires extraordinaires, il y a ſouvent de l'exagération. Cependant *Boſſuet*, charmé de voir tant de connoiſſances réunies dans un ſeul homme, le nomma *Epitome omnium ſcientiarum*. On a de lui : I. *Prodromus rerum Alſaticarum*, in-4°, 1681 ; livre curieux pour l'Hiſtoire d'Alſace & de Strasbourg. II. *Excerpta Hiſtorica de naturâ ſucceſſionis in Monarchiâ Hiſpaniæ*, en 3 parties, in-4°. Il y prouve que la couronne d'Eſpagne eſt héréditaire, & que les lois la déferent à *Philippe V*. III. *Mémoire* concernant la ſûreté publique de l'Empire. IV. Une édition de *Quintilien*, avec des remarques, 2 vol. in-4°. V. Verſion de la *Vie de Pythagore* par *Jamblique*. Ce ſavant mourut le 6 Août 1701 à 55 ans, conſumé par un travail opiniâtre, qui avoit peu-à-peu affoibli ſes forces.

OBREGON, (Bernardin) inſtituteur des *Freres Infirmiers Minimes*, qui ont ſoin des malades dans les Hôpitaux en Eſpagne, naquit à Las-Huelgas, près de Burgos, en 1540; d'une famille ancienne. *Bernardin* vécut d'abord dans la diſſipation qu'entraîne le parti des armes qu'il avoit embraſſé; mais un exemple de vertu dans un homme de la lie du peuple, qui le remercia d'un ſoufflet, toucha ſon cœur. Il renonça au monde en 1568, & forma ſa congrégation, qu'il inſtruiſit autant par ſon exemple que par ſes diſcours. Ce ſaint homme mourut dans ſon Hôpital-général de Madrid, le 6 Août 1599, à 59 ans. Le peuple appela *Obregons*, les religieux établis par cet homme vertueux.

OBSEQUENS, (*Julius*) écrivain Latin, que l'on conjecture avoir vécu un peu avant l'empire d'*Honorius*, vers l'an 395 de Jeſus-Chriſt, compoſa un livre *De Prodigiis*, qui n'eſt qu'une liſte de ceux que *Tite-Live* a inſérés très-mal-à-propos dans ſon Hiſtoire. *Obſequens*, auſſi crédule que lui, emprunte ſouvent les expreſſions de cet hiſtorien, ſans corriger ſes erreurs. Il ne nous reſte qu'une partie de cet ouvrage, auquel *Conrad Lycoſthenes* a fait des additions pour ſuppléer à ce qui manque dans l'original. Les meilleures éditions de *Julius Obſequens*, ſont celles où les additions de *Lycoſthenes* ſont diſtinguées du texte. C'eſt ainſi que *Scheffer* dirigea l'édition qu'il en donna à Amſterdam en 1679. Elle a été réimprimée à Leyde en 1720, in-8°, & on la joint aux Auteurs *cum notis Variorum*.

OBSTAL, *Voy.* VAN-OBSTAL.

OCCAM *ou* OCKAM, (Guillaume) théologien ſcolaſtique, de l'ordre des Cordeliers, étoit Anglois & diſciple de *Scot*. Il fut le chef des *Nominaux*, & s'acquit une ſi grande réputation, qu'on le ſurnomma *le Docteur invincible*. On auroit dû plutôt le nommer le *Docteur querelleur*. Il imagina de nouvelles ſubtilités, pour mettre aux priſes de nouveaux champions de l'école. Il entra dans les querelles des papes & des empereurs; &, à la priere de ſon général *Michel de Cezene*, il écrivit en fanatique pour *Louis de Baviere* contre *Jean XXII*. *Occam* eut, dit-on, l'imprudence de dire à ce prince: *Seigneur, défendez-nous de l'antipape*, Jacques de Cahors, *avec votre épée, & nous ſaurons bien vous défendre contre lui avec notre plume.* (*Hist. d'Allemagne* par M. de *Montigni*, qui cite *Trithême.*) Il auroit été beau en effet qu'il y eût eu une bataille pour faire adopter les idées des *Nominaux*. Le ridicule auteur de cette ſecte philoſophique fut accuſé d'avoir enſeigné avec *Cezene*, que JESUS-CHRIST ni ſes Apôtres n'avoient rien poſſédé, ni en commun, ni en particulier. C'eſt ce qui donna lieu à cette plaiſante queſtion, qu'on appela *le Pain des Cordeliers*. Il s'agiſſoit de ſavoir ſi le domaine des choſes qui ſe conſumoient par l'uſage, comme le pain & le vin, leur appartenoit? *ou* s'ils n'en avoient que le ſimple uſage ſans domaine, leur regle ne leur permettant pas d'avoir rien en propre? *Nicolas III*, voulant les enrichir ſans la choquer, ordonna qu'ils n'auroient que l'uſufruit des biens qui leur ſeroient donnés, & que le fonds ſeroit à l'Egliſe Romaine. *Jean XXII* révoqua la Bulle de *Nicolas III*. Le pape, en parlant de *Michel de Cezene*, le traita d'opiniâtre, de téméraire, d'inſenſé, de fauteur de *Louis* de Baviere & des hérétiques, de ſerpent venimeux que

l'Egliſe

l'Égliſe nourriſſoit dans ſon ſein : il le déclara enſuite excommunié, lui & ſes complices, & le dépoſa de ſa charge. On vit alors de quelle eſtime jouiſſoit ce général des Cordeliers dans toute l'Europe. Les rois de France, d'Angleterre, d'Aragon, de Naples, de Majorque, les archevêques, les évêques, & les plus grands ſeigneurs de tous ces royaumes, écrivirent au pape en ſa faveur, le priant de ne pas pouſſer à bout un homme, dont la ſcience & la vertu étoient généralement reconnues. Les lettres arriverent trop tard, & le coup étoit déjà porté. Ce fut alors que *Michel de Cezène* ne garda plus de meſures, & ſe mit à écrire contre le pape avec toute l'amertume d'un homme irrité. *Occam* ſeconda ſon reſſentiment ; mais il ſe repentit enſuite, & ſe fit abſoudre des cenſures pontificales. Il mourut en 1347, laiſſant différens *Ouvrages*, Paris, 1476, 2 vol. in-fol. qui prouvent un eſprit ſubtil, mais bizarre.

OCCASION, Divinité allégorique, qui préſide au moment le plus favorable pour réuſſir dans une entrepriſe. On la repréſentoit ſous la figure d'une femme nue, ou d'un jeune homme chauve par derriere, un pied en l'air, & l'autre ſur une roue, tenant un raſoir d'une main & une voile de l'autre, & quelquefois marchant avec viteſſe ſur le tranchant d'un raſoir ſans ſe bleſſer. Les anciens lui donnoient le Repentir pour fidelle compagnon.

OCCATOR, un des Dieux des laboureurs, préſidoit à cette partie de l'agriculture, qui conſiſte à *herſer* les terres labourées.

OCCHIALI, *Voy.* LOUCHALI.

OCÉAN, Dieu Marin, fils du *Ciel* & de *Veſta*, pere des fleuves & des fontaines, épouſa *Téthys*, dont il eut pluſieurs enfans. Les anciens Païens l'appeloient le Pere de toutes les choſes, parce qu'ils croyoient qu'elles en étoient engendreées ; ce qui eſt conforme au ſentiment de *Thalès*, qui établit l'eau pour premier principe.

OCELLUS, ancien philoſophe Grec de l'école de *Pythagore*, étoit natif de Lucanie, ce qui lui a fait donner le nom de *Lucanus*. Il deſcendoit d'une ancienne famille de Troye en Phrygie, & vivoit longtemps avant *Platon*. Il compoſa un *Traité des Rois & du Royaume*, dont il ne nous reſte que quelques fragmens ; mais le livre *de l'Univers*, qu'on lui attribue, eſt parvenu tout entier juſqu'à nous, & il y en a pluſieurs éditions en grec & en latin. Les meilleures ſont celles qui ſe trouvent dans les *Opera Mythologica*, Cambridge, 1670, in-8°, *ou* Amſterdam 1688, in-8° ; & ſéparément, Amſterdam, 1661, in-8°. Il s'efforce vainement d'y prouver l'éternité du Monde. Le marquis *d'Argens* a traduit & commenté cet ouvrage en 1762, in-12. Son but n'eſt pas ſeulement d'éclaircir le texte, mais de répandre plus de jour ſur les anciens ſyſtêmes. Ses remarques ſont autant de petits Traités, qui développent la ſuite des anciennes opinions, & qui en préſentent, pour ainſi dire, la filiation. On ſouhaiteroit ſeulement un peu plus de correction dans le ſtyle, & moins de hardieſſe dans ſa façon de penſer. L'abbé *Batteux* a depuis traduit l'ouvrage d'*Ocellus*, dans ſon *Hiſtoire des Cauſes premieres*, 1769, in-8° ; & ſa verſion eſt regardée comme plus exacte que celle du marquis *d'Argens*.

OCHIN, (Bernardin) *OCHINUS* ou *OCELLUS*, né à Sienne en 1487, entra jeune chez les religieux de l'Obſervance de *Saint-François* ; mais il les quitta bien-tôt, pour s'appliquer à l'étude de la médecine. Touché quelque temps d'un nouveau

déſir de faire pénitence, il rentra dans l'ordre qu'il avoit abandonné, & s'y diſtingua, par ſon zele, ſa piété & ſes talens. La réforme des Capucins venoit d'être approuvée; il l'embraſſa en 1534, contribua beaucoup au progrès de cet ordre naiſſant, & en fut général. Sa vie paroiſſoit réguliere & ſa conduite édifiante. Ses auſtérités, ſon habit groſſier, ſa longue barbe qui deſcendoit juſqu'au deſſous de ſa poitrine, ſon viſage pâle & décharné, une certaine apparence d'infirmité & de foibleſſe affectée avec beaucoup d'art, & l'idée que tout le monde avoit de ſa ſainteté, le faiſoient regarder comme un homme merveilleux. Ce n'étoit pas ſeulement le peuple qui en portoit ce jugement: les plus grands ſeigneurs & les princes ſouverains le révéroient comme un Saint. Lorſqu'il venoit dans leur palais, ils alloient au devant de lui, & lui rendoient de grands honneurs, qu'ils accompagnoient de marques diſtinguées d'affection & de confiance. Cet hypocrite avoit recours à toutes ſortes d'artifices pour confirmer l'opinion ſi avantageuſe que l'on avoit conçue de lui. Il alloit toujours à pied dans ſes voyages, & lorſque les princes le forçoient de loger chez eux, la magnificence des palais, le luxe des habits & toute la pompe du ſiecle, ſembloient ne lui rien faire perdre de ſon amour pour la pauvreté & pour la mortification. On ne parloit que de ſa vertu dans toute l'Italie, & cette réputation facilitoit les progrès du nouvel ordre. Il étoit ſavant, quoiqu'il ne fût pas beaucoup de latin; & quand il parloit ſa langue naturelle, il s'énonçoit avec tant de grace & de facilité, que ſes diſcours raviſſoient tous ſes auditeurs. Lorſqu'il devoit prêcher en quelque endroit, le peuple s'y aſſembloit en foule: les villes entieres venoient pour l'entendre. On fut très-ſurpris, quand on vit tout-d'un-coup cet homme ſi renommé, quitter le généralat des Capucins, embraſſer l'héréſie de *Luther*, & aller à Geneve épouſer une fille de Lucques, qu'il avoit ſéduite en paſſant par cette ville. L'orgueil le précipita dans cet abyme. Il ne put réſiſter au dépit de n'avoir point obtenu un chapeau de cardinal, qui avoit toujours été l'objet de ſon ambition. Il verſa des flots de bile ſur tous ceux qui l'attaquerent, comme on peut en juger par un écrit de *Catharin* contre lui, & par la réponſe. Voici le titre de l'un & de l'autre: *Rimedio alla peſtilente Dottrina di Bern.* Ochino *da Ambr. Catarino*, Roma, 1545, in-8°.... *Riposta d'*Ochino *alle Beſtemmie d'Ambr. Catarino*, 1546, in-8°. Ce ſéducteur paſſa enſuite en Angleterre, où il inſpira aux jeunes gens du goût pour les nouvelles erreurs, & du mépris pour les pratiques de l'Egliſe les plus anciennes. La religion Catholique étant rentrée dans ce royaume avec la reine *Marie*, il fut obligé de ſe retirer à Strasbourg, & de là, en 1555, à Zurich, où il fut miniſtre de l'Egliſe Italienne. Ses *Dialogues* en faveur de la Polygamie, traduits en latin par *Caſtalion*, Bâle, 1563, 2 vol. in-8°, lui firent perdre ſa place. Au reſte il eſt faux que ce fut par libertinage qu'il pencha pour l'opinion de la pluralité des femmes. Il étoit veuf & avoit 76 ans. Il pouvoit donc ſe remarier, & un ſeptuagénaire avoit bien aſſez d'une épouſe. Quoi qu'il en ſoit, après avoir erré de pays en pays, il ſe retira en Pologne. On l'inſtalla miniſtre près de Cracovie. Quelques marchands Italiens, curieux de voir ſi cet homme qui s'étoit acquis tant de réputation dans toute l'Italie par ſes prédica-

tions, étoit encore le même, lui firent une viſite. Il leur parla en fanatique; il ſe donna comme un vrai apôtre de J. C., qui avoit ſouffert plus de peines & de travaux pour le nom & la gloire du Seigneur, & pour éclaircir les myſteres de la religion, qu'aucun des XII apôtres. Il dit, que ſi Dieu ne lui avoit pas donné comme à eux le don des miracles, on ne devoit pas pour cela ajouter moins de foi à ſa doctrine, parce qu'il l'avoit reçue de Dieu même. Il prêcha en Pologne les maximes de ſes Dialogues & de ſes autres livres, entre autres: » Qu'il n'avoit jamais » lu dans l'Ecriture ſainte, que le » SAINT-ESPRIT fût Dieu, & qu'il » aimeroit mieux rentrer dans ſon » cloître que de le croire. Que » JESUS-CHRIST n'étoit pas le » grand Dieu, mais ſeulement le » Fils de Dieu; & qu'il n'avoit cette » qualité, que parce qu'il avoit été » aimé & gratifié de Dieu plus que » n'ont été les autres hommes; que » ce n'eſt que par flatterie & par » une pure invention monacale, » qu'on l'a appelé Dieu. Que comme » on ne nomme *MARIE*, *Mere de* » *Dieu*, *Reine du Ciel*, *Maîtreſſe des* » *Anges*, que par flatterie; auſſi les » moines ont-ils établi & prêché » par une pure flatterie, la conſubſtantialité de Jeſus-Chriſt, ſa » coéternité & ſon égalité avec » ſon Pere... Qu'un homme marié » qui a une femme ſtérile & infirme, & de mauvaiſe humeur, » doit d'abord demander à Dieu » la continence; que ce don, demandé avec foi, ſera obtenu: » mais que ſi Dieu ne l'accorde » point, ou qu'il ne donne point » la foi néceſſaire pour l'obtenir » avec ſuccès, on pourra ſuivre, » ſans péché, l'inſtinct que l'on » connoîtra certainement venir de » Dieu «. [FABRE, *Hiſtoire Eccléſiaſtique*, livre 68.] *Ochin* débitoit ces pernicieuſes maximes en Pologne, lorſque *Commendon* y arriva en 1564 en qualité de nonce du pape *Pie IV* auprès de *Sigiſmond-Auguſte*. Ce prélat ſe ſervit de ſon crédit pour le faire chaſſer. *Ochin* chercha un aſile à Slaucow dans la Moravie, & il ny trouva que la miſere & l'opprobre. Il y mourut la même année, 1564, de la peſte, à 77 ans, également haï des Proteſtans & des Catholiques... Rien n'eſt plus ridicule, (dit le Pere *Niceron*,) ni plus romaneſque, que ce qu'on lit dans les *Annales des Capucins* ſur la mort de cet ex-général de l'Ordre. On lui fait finir ſes jours à Geneve. „ Il ne faut pas » omettre ce qu'on y trouve ſur » ce ſujet, quand ce ne ſeroit que » pour faire voir la hardieſſe qu'ont » certains auteurs de forger des » choſes entiérement éloignées de » toute vraiſemblance... *Ochin* demeurant à Geneve, (diſent les » Annales) tomba malade, & ſentit » de grands remords, qui l'obligerent à faire venir ſecrétement » un curé du voiſinage à qui il » confeſſa ſes péchés & demanda » d'être réuni à l'égliſe Catholique » en abjurant l'héréſie qu'il avoit » prêchée pendant 15 ans. Le curé » lui adminiſtra le ſacrement de Pé» nitence, & lui repréſenta qu'il » falloit faire une rétractation pu» blique de ſes héréſies. *Ochin* pro» mit de le faire dès qu'il ſeroit » guéri, ou, s'il ne guériſſoit pas, » de déclarer nettement ſa conver» ſion à ſes diſciples & à ceux qui » le viendroient voir. Ayant été » abſous & réuni à l'Egliſe ſous » cette condition, il ſouhaita com» munier; mais le prêtre, trouvant „ du péril à lui porter le Viatique, „ le conſola par ces paroles de „ *S. Auguſtin*: *CREDE, ET MANDUCASTI.* Le malade ne tarda

„ guere à déclarer ſon changement „ à ſes diſciples qui vinrent le voir, „ & les exhorta fortement à quitter „ comme lui les héréſies qu'il leur „ avoit enſeignées. Ils crurent „ d'abord qu'il rêvoit; mais ayant „ reconnu qu'il parloit ſérieuſe- „ ment, ils en avertirent les ma- „ giſtrats. Ceux-ci leur comman- „ derent de s'informer s'il perſiſtoit „ dans ſes ſentimens, & en ce cas, „ de le tuer. Les diſciples exécu- „ terent cet ordre; car, dès qu'ils „ eurent entendu le beau diſcours „ qu'il leur tint touchant ſa réſi- „ piſcence, ils le poignarderent „ dans ſon lit. D'autres aſſurent „ que, par un décret des magiſ- „ trats, on le traîna hors de la „ ville & on le lapida... ". (MÉMOIRES *de Niceron*, tome 19.) Si *Zacharie Boverius*, auteur des *Annales des Capucins*, a défiguré ainſi les autres faits qui concernent ſon ordre, il auroit mieux fait d'être romancier qu'hiſtorien... On a d'*Ochin* un grand nombre d'ouvrages, dont il n'eſt pas fort néceſſaire de donner le catalogue. Les principaux ſont: I. Des *Sermons Italiens*, en 5 vol. in-8°, Baſle, 1562, très-rares & chers. II. Des *Commentaires* ſur les Epîtres de *S. Paul*. III. *Dialogo del Purgatorio*, 1556, in-8°. Il eſt traduit en françois & en latin; mais l'édition italienne eſt plus recherchée. IV. *Diſputa intorno alla preſenza del Corpo di G. C. nel Sacramento della Cena*, Baſilea, 1561, in-8°; le même en latin, avec un *Traité du Libre Arbitre*, in-8°. V. *Sinceræ & veræ Doctrinæ de Cœnâ Domini defenſio*, Tiguri, 1556, in-8°. VI. *Il Catechiſmo*, 1561, in-8°. VII *Liber adverſùs Papam*, 1549, in-4°. VIII. D'autres *Satires* ſanglantes contre la cour de Rome & contre les dogmes Catholiques. Tous les ouvrages de cet Apoſtat ayant été ſupprimés par les papes, ſont peu communs. On peut en voir une liſte plus détaillée dans le *Dictionnaire Typographique*. Le plus rare & le plus ſingulier eſt ſes *Apologi nelli quali ſi ſcuoprano gli abuſi errori della Sinagoga del Papa e de ſoi Preti, Monaci e frati*; à Geneve, 1554, in-8°; il n'y a que le 1er livre d'imprimé, contenant 100 Apologues. On recherche encore ſon *Eſpiſtole alli Senori della Città di Siena*: Geneva, 1543, in-8°. Elle eſt traduite en françois.

OCHNUS, inſigne fainéant de la Fable, qui fut condamné, dans le Tartare, à tordre une corde de jonc, qu'un âne rongeoit à meſure qu'elle étoit faite. On a voulu peindre apparemment ſous cet emblême, & le travail inutile, & l'extrême fainéantiſe.

I. OCHOSIAS, fils & ſucceſſeur d'*Achab* roi d'Iſraël, fut auſſi impie que ſon pere. Il commença à régner l'an 898 avant J. C. La 2e année de ſon regne, il tomba d'une fenêtre & ſe froiſſa tout le corps. Il envoya auſſi-tôt conſulter *Béelzébub*, Divinité des habitans d'Accaron, pour ſavoir s'il releveroit de cette maladie. Alors *Elie* vint au-devant de ſes gens par ordre du Seigneur, & les chargea de dire à leur maître, que puiſqu'il avoit mieux aimé conſulter le Dieu d'*Accaron* que celui d'*Iſraël*, il ne releveroit point de ſon lit; mais qu'il mourroit très-certainement. Les gens d'*Ochoſias* retournerent ſur leurs pas, & dirent à ce prince ce qui leur étoit arrivé. Le roi, reconnoiſſant que c'étoit *Elie* qui leur avoit parlé, envoya un capitaine avec 50 hommes pour l'arrêter. Cet officier, impie comme ſon maître, ayant parlé au Prophete d'un ton menaçant, le ſaint homme, embraſé d'un zele ardent pour l'honneur de Dieu inſulté en ſa perſonne,

lui demanda qu'il tirât une vengeance éclatante de l'insolence de ses ennemis, & il fut exaucé sur-le-champ : un feu lancé du Ciel consuma l'officier avec sa troupe. La même chose arriva à un second, que le malheur du premier n'avoit pas rendu plus sage. Le 3e qui fut envoyé, se jeta à genoux devant *Elie*, & le pria de lui conserver la vie. L'Ange du Seigneur dit alors au Prophete, qu'il pouvoit aller avec ce capitaine sans rien craindre. Il vint donc trouver *Ochosias*, auquel il annonça sa mort prochaine en punition de son impiété. Il mourut en effet l'an 896 avant Jesus-Christ.

II. OCHOSIAS, roi de Juda, étoit le dernier fils de *Joram* & d'*Athalie*. Ce prince étoit âgé de vingt-deux ans, lorsqu'il commença à regner. Il marcha dans les voies de la maison d'*Achab*, dont il descendoit par sa mere, fille de ce roi impie, & ce fut la cause de sa perte. Il alloit à Ramoth de Galaad avec *Joram* roi d'Israël, pour combattre contre *Hazaël* roi de Syrie ; & *Joram* ayant été blessé dans le combat, retourna à Jezraël pour se faire traiter de ses blessures. *Ochosias* se détacha de l'armée pour aller lui rendre visite. Mais *Jehu*, général des troupes de *Joram*, s'étant soulevé contre son maître, courut pour le surprendre à Jezraël, sans lui donner le temps de se reconnoître. *Joram* & *Ochosias*, qui ignoroient son dessein, allerent au-devant de lui ; mais le premier ayant été tué d'un coup de fleche, *Ochosias* prit la fuite. *Jehu* le fit poursuivre, & ses gens l'ayant atteint à la montée de Gaver, près de Jeblaan, le blesserent mortellement. Il eut encore assez de force pour aller à Mageddo, où ayant été trouvé, il fut amené à *Jehu*, qui le fit mourir l'an 884 avant Jesus-Christ.

OCHUS, *Voyez* III DARIUS... & III. ARTAXERCÈS.

OCQUETONVILLE, (Raoul d') *Voyez* l'art. *II. ORLÉANS*.

OCTAVE, *Voy.* I. AUGUSTE.

I. OCTAVIE, petite-niece de *Jules-César* & sœur d'*Auguste*, fut mariée en premieres noces avec *Claudius-Marcellus*, & en secondes avec *Marc-Antoine*. Ce mariage fut le lien de la paix entre ce Triumvir & *Auguste*. C'étoit une femme d'une rare beauté & d'un plus rare mérite. *Marc-Antoine*, loin d'y être sensible, se rendit en Egypte auprès de *Cléopâtre*, dont il étoit éperdument amoureux. *Octavie* voulut arracher son époux à cette passion, en allant le trouver à Athenes ; mais elle en reçut le plus mauvais accueil, & un ordre de s'en retourner à Rome. *Auguste*, outré de cet affront, résolut de s'en venger. La généreuse *Octavie* tâcha d'excuser son époux dans l'espérance de renouer quelque négociation entre lui & son frere : mais tous ses soins furent inutiles. Après la défaite entiere de *Marc-Antoine*, elle vécut auprès d'*Auguste*, avec tous les agrémens dûs à son mérite. Son fils *Marcellus*, qu'elle avoit eu de son premier mari, (jeune homme qui donnoit de grandes espérances, & qui étoit regardé comme l'héritier présomptif de l'empire,) épousa *Julie* fille d'*Auguste* ; mais il mourut à la fleur de son âge. *Octavie*, plongée dans une profonde douleur, mourut de chagrin, onze ans avant Jesus-Christ. Cette perte fut un deuil public. *Auguste* prononça un discours funebre, qui étoit un éloge de ses vertus. Les gendres d'*Octavie* porterent eux-mêmes son cercueil ; & le peuple Romain dont elle étoit la gloire & les délices, auroit rendu des honneurs divins à sa

mémoire, ſi l'empereur avoit voulu le permettre. Elle eut de *Marc-Antoine*: *Antonia* l'aînée, qui épouſa *Domitius Ænobarbus*; & *Antonia* la jeune, femme de *Druſus*, frere de *Tibere*.

II. OCTAVIE, fille de l'empereur *Claude* & de *Meſſaline*, fut fiancée à *Luceus Silanus*; mais ce mariage fut rompu par les intrigues d'*Agrippine*, qui lui fit épouſer *Néron* à l'âge de 16 ans. Ce Prince la répudia peu de temps après, ſous prétexte de ſtérilité. *Poppée*, qu'il prit après elle, accuſa *Octavie* d'avoir eu un commerce criminel avec un de ſes eſclaves. On mit à la queſtion toutes les ſervantes de cette princeſſe. Quelques-unes, ne pouvant réſiſter à la violence des tourmens, la chargerent du crime dont elle étoit fauſſement accuſée; mais la plupart des autres eurent la force de la déclarer innocente. Cependant *Octavie* fut envoyée en exil dans la Campanie; mais les murmures du peuple obligerent *Néron* à la faire revenir. On ne ſauroit exprimer la joie qu'on fit éclater dans Rome pour ce rappel, ni les honneurs que le peuple fit à cette princeſſe. *Poppée* ſe crut perdue, ſi *Octavie* ne périſſoit; elle ſe jeta aux pieds de *Néron*, & obtint enfin ſa mort, ſous divers prétextes. *Octavie* fut reléguée dans une iſle, où on la contraignit de ſe faire ouvrir les veines, à l'âge de vingt ans; & on lui coupa la tête, qui fut portée à ſon indigne rivale.

OCTAVIEN, antipape, de la famille des comtes *de Freſcati*, ſe fit élire en 1159 par deux cardinaux, après la mort d'*Adrien IV*, & prit le nom de *Victor IV*. Il fut ſoutenu par l'empereur *Fréderic I*, protecteur de cet antipape. Il convoqua un concile en 1160, à Pavie, où *Alexandre III* fut dépoſé. Ce pape contraint de fuir en France, laiſſa le trône pontifical à ſon uſurpateur qui mourut à Lucques en 1164, également haï & mépriſé.

OCYPETE, une des Harpies, ainſi appelée de ſon vol rapide, habitoit les iſles Strophades avec ſes ſœurs *Ælio* & *Celeno*.

OCYROE, nymphe, fille de *Chiron le Centaure* & de *Charicle*, étoit née ſur les bords d'un fleuve rapide, comme ſon nom, qui eſt grec, le ſignifie. Les poëtes diſent que peu ſatisfaite d'avoir été inſtruite dans tous les ſecrets de la nature, elle voulut ſe mêler de prédire l'avenir, & que les dieux irrités de ſon audace, la changerent en jument.

ODAZZI, (Jean) peintre & graveur, né à Rome en 1663, mort dans la même ville en 1731 à 68 ans, apprit d'abord à graver de *Corneille Blaëmaërt*. Il paſſa de cette école dans celles de *Ciro-Ferri* & *du Bacici*. Son mérite le fit recevoir de l'académie de *Saint-Luc*, & le pape lui donna l'ordre de Chriſt. Ce peintre étoit infatigable dans le travail, & peignoit avec une rapidité ſinguliere. Son deſſin eſt correct; ſes peintures à freſque ſont ſur-tout fort eſtimées. La plupart de ſes ouvrages ſe voient à Rome; il a principalement travaillé pour les égliſes: la Coupole du Dôme de *Vellatri*, peinte de la main de ce maître, eſt un morceau qui le place au rang des artiſtes diſtingués. *Odazzi* ſe fit une fortune conſidérable par ſon travail; mais il ruina ſa ſanté, par une trop grande attention à la conſerver.

ODED *ou* OBED, prophete, qui s'étant trouvé à Samarie dans le temps que *Phacée*, roi d'Iſraël, revenoit dans cette ville avec 200 mille priſonniers que les Iſraélites avoient faits dans le royaume de Juda, alla au-devant des victorieux, leur reprochant leur inhumanité & leur fureur contre leurs freres que

Dieu avoit livrés entre leurs mains. Les ſoldats ſe laiſſerent toucher par les paroles du prophete. La compaſſion & le déſintéreſſement prirent tout-à-coup dans leurs cœurs la place de la cruauté & de l'avarice : ils rendirent la liberté aux captifs, & abandonnerent le riche butin qu'ils avoient fait.

ODENAT, roi des Palmyréniens, naquit à Palmyre, ſuivant les uns, d'une famille bourgeoiſe, &, ſuivant d'autres, d'une famille de princes. Il s'étoit exercé, dès ſon enfance, à combattre les lions, les léopards & les ours. Cet exercice anima ſon courage & devint un des fondemens de ſa fortune. Après cette fameuſe journée, où l'empereur *Valérien* fut pris & traité avec tant d'ignominie par *Sapor* roi de Perſe, l'an 260, l'Orient conſterné tâcha de fléchir cet inſolent vainqueur. *Odenat* lui envoya des députés chargés de préſens, avec une lettre, dans laquelle il lui proteſtoit qu'il n'avoit jamais pris les armes contre lui. *Sapor*, indigné qu'un auſſi petit prince eût oſé lui écrire, & ne fût pas lui-même venu lui rendre hommage, déchire ſa lettre, fait jeter ſes préſens dans la riviere, & jure » qu'il ruinera bientôt tout ſon » pays, & qu'il le fera périr lui » & toute ſa famille, s'il ne vient » pas ſe jeter à ſes pieds les mains » liées derriere le dos «. *Odenat*, indigné à ſon tour prit le parti des Romains, & fit la guerre à *Sapor* avec tant de ſuccès, qu'il lui enleva ſa femme & ſes tréſors. Il ruina enſuite le parti de *Quietus*, fils de *Macrien*, & demeura fidelle aux Romains. L'empereur *Gallien* crut ne pouvoir mieux récompenſer ſes ſervices, qu'en l'aſſociant à l'empire. En 264 il lui donna les titres de Céſar & d'empereur, & celui d'Auguſtes à la reine *Zénobie* ſa femme & à leurs enfans. *Odenat* fit mourir *Baliſte* qui s'étoit révolté, prit la ville de Téſiphon, & ſe préparoit à marcher contre les Goths qui ravageoient l'Aſie, lorſqu'une conſpiration, formée dans ſa propre maiſon, mit fin à tous ſes projets. *Odenat* avoit eu d'une premiere femme un fils, nommé *Hérodien*, auquel il témoignoit une prédilection marquée, & qu'il faiſoit jouir de tous les droits d'aîneſſe ſur ſes freres, nés de *Zénobie*. *Hérodien* étoit néanmoins peu digne de l'affection d'un pere tel qu'*Odenat*. Ce jeune prince n'étoit connu que par ſon goût pour le luxe & la molleſſe. Son pere, qui auroit dû réprimer ce penchant, le favoriſoit par une complaiſance aveugle. Après ſes premieres victoires ſur *Sapor*, il donna à ſon fils, & les concubines du roi de Perſe, qu'il avoit fait priſonnieres, & tout ce qu'il avoit amaſſé de richeſſes dans ſon expédition : or, étoffes précieuſes, diamans & pierreries. *Zénobie* ſouffrit impatiemment la préférence que donnoit *Odenat* à ſon fils aîné ſur les enfans qu'il avoit eus d'elle ; & il n'eſt pas hors de vraiſemblance qu'elle joignoit ſon reſſentiment à celui de *Meonius*, neveu d'*Odenat*, & aigri contre ſon oncle pour une cauſe aſſez légere dans ſon origine. Dans une partie de chaſſe, *Meonius*, par une vivacité peu meſurée, tira le premier ſur la bête, &, malgré la défenſe d'*Odenat*, répéta juſqu'à deux & trois fois ce manque de reſpect. *Odenat* irrité lui fit ôter ſon cheval : ce qui étoit un grand affront parmi ces nations ; & *Meonius* s'étant emporté juſqu'à le menacer, s'attira enfin un traitement rigoureux, & fut mis dans les chaînes. Il réſolut de ſe venger ; mais, pour y réuſſir, il diſſimula ſa colere. Il recourut humblement

à *Hérodien*, & le pria de lui obtenir ſa grace. Il ne ſe vit pas plutôt en liberté, qu'il trama une conſpiration contre ſon oncle & contre ſon libérateur ; &, profitant de l'occaſion d'une fête que donnoit *Odenat* pour célébrer le jour de ſa naiſſance, il l'attaqua au milieu de la joie du repas & de la bonne chere, & le tua avec ſon fils. Cette ſcene tragique ſe paſſa à Emeſe, & eſt placée par *Tillemont* ſous l'an de Jeſus-Chriſt 267. *Zénobie* gouverna, après lui, ſous le titre de reine d'Orient.

ODESPUN DE LA MESCHINIERE, (Louis) prêtre de Chinon, en Touraine, après avoir été employé par le Clergé de France, en recueillit les *Mémoires*, dont il donna 2 volumes in-folio en 1646 ; mais d'autres collections, plus amples & mieux faites, ont éclipſé la ſienne. Il fit paroître auſſi, la même année, une collection des *Conciles de France* tenus depuis celui de Trente, in-folio, qui ſert de ſuite à ceux du Pere *Sirmond*, en 3 volumes in-folio, & auxquels on joint les *Supplémens* de *la Lande*, 1666, in-folio. Nous ignorons le temps de ſa mort.

ODET DE COLIGNI, *Voyez* II. COLIGNI.

ODETTE DE CHAMPDIVERS, *Voyez* CHAMPDIVERS.

ODIEUVRE, (Michel) né en Normandie, d'abord tailleur, puis maître peintre & marchand de tableaux & d'eſtampes à Paris, s'eſt rendu recommandable par ſa belle ſuite de 600 Portraits de perſonnes illuſtres, qui forment les ſix volumes de l'*Europe Illuſtre* de M. *Dreux du Radier*. *Odieuvre* les a fait graver à ſes frais ; & ſa collection eſt curieuſe, non-ſeulement par les eſtampes, mais encore par les diſcours qui accompagnent chaque portrait. *Odieuvre* mourut en 1756 à Rouen, où il étoit allé pour ſon commerce.

ODILON, (Saint) V^e^ abbé de Cluny, fils de *Bérault le Grand*, ſeigneur de Mercœur, naquit en Auvergne l'an 962. Dès ſon enfance il fit des progrès dans les lettres & dans la vertu. Le déſir de mener une vie plus parfaite, lui inſpira la réſolution de ſe retirer à Cluny. *S. Maycul* jeta les yeux ſur lui pour lui ſuccéder : *Odilon* fut le ſeul qui déſapprouva ce choix. La réputation que lui firent ſes vertus, vint juſqu'à l'empereur *S. Henri*, qui l'appeloit ſouvent à ſa cour pour jouir de ſes pieux entretiens. L'impératrice *Ste. Adélaïde*, les rois de France *Hugues Capet*, *Robert* & *Henri*, *Rodolphe* roi de Bourgogne, *Sanche* & *Garcias* rois de Navarre, *Caſimir* roi de Pologne, eurent auſſi pour *Odilon* une tendre affection & une confiance filiale. Ils lui écrivoient & lui envoyoient ſouvent des préſens pour cultiver ſon amitié. Les faveurs des grands n'affoiblirent point ſa modeſtie. Son humilité étoit ſi grande, qu'il refuſa l'archevêché de Lyon & le *Pallium* dont *Jean XIX* voulut l'honorer. Ce ſaint abbé mourut à Sauvigni en Bourbonnois le 31 Décembre 1048, à 87 ans, après avoir répandu ſon ordre en Italie, en Eſpagne & en Angleterre. *Odilon* étoit d'une taille médiocre, mais relevée par un air noble, plein d'autorité & de graces. La blancheur de ſes cheveux donnoit une nouvelle majeſté à ſon viſage, pâle & exténué par les jeûnes. Les larmes que ſa piété douce & touchante lui faiſoit verſer, n'éteignirent point la vivacité de ſes yeux. Sa vertu, quoique auſtere, n'avoit rien de rebutant. Exact ſans rigueur, complaiſant ſans affectation, enjoué même ſans diſſipation, inſinuant

ſans artifice, il ſut ſe rendre agréable à Dieu & aux hommes. Plus pere que ſupérieur, il fit aimer la regle, & par-là il la fit obſerver. Son caractere dominant étant une bonté extrême, il fut appelé *le Débonnaire*. Son nom eſt immortel dans l'Egliſe par l'inſtitution de la *Commémoration générale des Trépaſſés*. Cette pratique paſſa des monaſteres de Cluny dans d'autres égliſes, & fut enfin adoptée par l'égliſe univerſelle. On raconte diverſement la révélation qu'on dit y avoir donné lieu. Dans le doute, il eſt plus prudent d'attribuer cette inſtitution à la piété de l'illuſtre abbé de Cluny, qu'à des viſions incertaines. On a de lui, dans le recueil intitulé, *Bibliotheca Cluniacenſis*, 1614, in-folio: I. La *Vie* de *S. Mayeul*. II. Celle de *Ste. Adelaide*, impératrice. III. des *Sermons* qui marquent une grande connoiſſance de l'Ecriture-ſainte. IV. Des *Lettres*. V. Des *Poéſies... S. Odilon*, (dit le Pere *Longueval*,) s'eſt peint lui-même dans ſes ouvrages. On y retrouvre ſon eſprit, ſon caractere, ſa piété. Autant cet écrivain fut ſoigneux de cultiver lui-même les lettres, autant le fut-il de les favoriſer & d'exciter les talens dans ſon ordre. Comme *S. Odilon* mourut, dit *Baillet*, un peu avant minuit d'entre 1048 & 1049, on a mis quelquefois ſa fête au 31 Décembre. On la place dans les Vies des Saints au 1 Janvier, & on la célebre le jour ſuivant dans l'ordre de Cluny. Il ne faut pas le confondre avec ODILON, moine de Saint-Médard de Soiſſons, dont on a un *Traité ſur les tranſlations des Reliques des Saints*, dans les *Acta Benedictinorum* de *Mabillon*. Celui-ci vivoit à-peu-près dans le même temps que le premier.

ODIN fut, à la fois, prêtre, conquérant, monarque, orateur & poëte. Il parut dans le Nord, environ 70 ans avant Jeſus-Chriſt. Le théâtre de ſes fameux exploits, fut principalement le Danemarck: il avoit la réputation de prédire l'avenir & de reſſuſciter les morts. Quand il eut fini ſes expéditions glorieuſes, il retourna en Suede, &, ſe ſentant près du tombeau, il ne voulut pas que la maladie tranchât le fil de ſes jours, après avoir ſi ſouvent bravé la mort dans les combats. Il convoqua tous ſes amis, les compagnons de ſes exploits; il ſe fit, ſous leurs yeux, avec la pointe d'une lance, neuf bleſſures en forme de cercle; & au moment d'expirer, il déclara qu'il alloit dans la Scythie prendre place parmi les Dieux, promettant d'accueillir un jour avec honneur dans le Paradis tous ceux qui s'expoſeroient courageuſement dans les batailles, ou qui mourroient les armes à la main. (*Hiſtoire des Gouvernemens du Nord*, traduite de l'anglois de M. *Williams*.)

ODOACRE, roi des Hérules, fut élevé en Italie & garde de l'empereur. Sa naiſſance étoit ſi obſcure, qu'on ne ſait quel pays lui donna le jour. Après diverſes aventures, il devint chef des Hérules. Une taille avantageuſe, & beaucoup de hardieſſe & de courage, lui firent un nom. L'empire Romain touchoit à ſa ruine. Les Skhires, les Hérules, les Turcilinges, & pluſieurs Barbares dont le nom ſeroit oublié auſſi-tôt qu'il ſeroit lu, compoſoient la plus grande partie de la milice Romaine. Ces Barbares ſe ſouleverent tous à la fois, & prirent pour chef *Odoacre*. Ce général fut bientôt reconnu par une partie de l'empire, las de la tyrannie d'*Oreſte* & de ſon fils *Auguſtule*. *Oreſte*, à cette nouvelle, ſe ſauva à Pavie, ville forte; mais *Odoacre*, connoiſſant que ſon élé-

vation dépendoit de la perte du tyran, l'y pourſuivit, prit la ville, la pilla, la brûla, & fit mettre à mort ſon ennemi. Le vainqueur paſſa de là à Rome, où il ſe fit proclamer roi d'Italie, & enſuite à Ravenne, où il trouva *Auguſtule*. Ce prince fut exilé dans la Campanie, après avoir été dépouillé des marques de la dignité impériale. Ce fut ainſi que périt l'empire d'Occident & que Rome fut forcée de ſe ſoumettre à un roi, dont le titre avoit été ſi odieux pendant tant de ſiecles. Cette étonnante révolution arriva l'an 476. La terre changeoit alors de face; l'Eſpagne étoit habitée par les Goths; les Anglois-Saxons paſſoient dans la Bretagne; les Francs s'établiſſoient dans les Gaules; les Allemands s'emparoient de la Germanie; les Hérules & les Lombards reſtoient maîtres de l'Italie. La barbarie les accompagna partout. Les monumens de ſculpture & d'architecture furent détruits; les chef-d'œuvres de poéſie & d'éloquence d'Athenes & de Rome furent négligés, les beaux-arts ſe perdirent, & la plupart des hommes, plongés dans une groſſiere férocité, ne ſurent ni penſer ni ſentir. *Odoacre*, maître de l'Italie, eut *Théodoric* à combattre. Il fut battu trois fois, & aſſiégé dans Ravenne, en 490. Il n'obtint la paix, qu'à condition qu'il partageroit l'autorité avec ſon vainqueur. [illegible]ic lui avoit promis avec ſerment de ne lui ôter ni la couronne, ni la vie; mais peu de jours après, l'ayant invité à un feſtin, il le tua de ſa propre main, & fit périr tous ſes officiers & tous ſes parens, en 493. *Odoacre* étoit un prince plein de magnanimité & de douceur. Quoiqu'Arien, il ne maltraita point les Catholiques. Il fut uſer modeſtement de ſa fortune, & n'eut rien de barbare que le nom. S'il établit pluſieurs impôts onéreux, il y fut forcé par la néceſſité de récompenſer ceux à qui il devoit le ſceptre.

ODOARD, *Voy. III.* ODON.

I. ODON, (*S.*) né dans le Maine en 879, fut chanoine de Saint-Martin de Tours en 899, moine à Baume en Franche-Comté en 909, & ſecond abbé de Cluny en 927. Sa ſainteté & ſes lumieres répandirent beaucoup d'éclat ſur cet ordre. Le ſaint abbé étoit l'arbitre des princes ſéculiers & des princes de l'Egliſe. Son zele pour la diſcipline monaſtique, le fit appeler dans les monaſteres d'Aurillac en Auvergne, de Sarlat en Périgord, de Tulles en Limouſin, de Saint Pierre-le-vif à Sens, de Saint-Julien à Tours, & dans pluſieurs autres, qu'il ſoumit à une exacte réforme. Appelé enſuite en Italie, il y donna le ſpectacle de ſes vertus, & y forma pluſieurs communautés nombreuſes. Ce ſaint abbé mourut le 18 Novembre 942, à 64 ans, auprès du tombeau de *Saint Martin*. Le monaſtere de Cluny reçut, ſous ſon adminiſtration, des donations ſi conſidérables, qu'il en reſte 188 chartres. On a de lui: I. Un *Abrégé des Morales de S. Grégoire* ſur *Job*. II. Des *Hymnes* en l'honneur de *S. Martin*. III. Trois livres du *Sacerdoce*. IV. La *Vie de S. Gerard*, comte d'Aurillac. V. Divers *Sermons*, &c. La *Bibliotheque de Cluny*, collection publiée par Dom *Marrier*, 1614, Paris, in-fol., renferme les différens ouvrages de *S. Odon*. On trouve dans le même recueil la *Vie* du pieux abbé, écrite par un de ſes diſciples appelé *Jean*.

II. ODON, fils d'*Herluin de Conteville*, fut nommé l'an 1049 à l'évêché de Bayeux, par *Guillaume*

le *Bâtard*, duc de Normandie. Il n'étoit âgé que d'environ 14 ans; mais les bonnes qualités qu'on voyoit éclore en lui, & l'autorité du duc ſon frere utérin qui l'avoit nommé, firent paſſer par-deſſus les regles preſcrites par les canons. L'an 1066, *Guillaume* ayant réſolu de conquérir par les armes le royaume d'Angleterre, dont *Harald* s'étoit emparé à ſon préjudice, l'évêque de Bayeux fit équiper à ſes frais 100 vaiſſeaux, & voulut l'accompagner dans cette périlleuſe entrepriſe. Le conquérant le fit ſon lieutenant pour gouverner ce royaume en ſon abſence. Ebloui de l'éclat de ce poſte important, *Odon* ſe livra à une prodigalité & à des dépenſes inouies; &, pour fournir au luxe de ſa table & de ſes équipages, il accabla les peuples d'impôts exceſſifs, qui les firent révolter. Au lieu d'adoucir la colere du roi en leur faveur, il lui conſeilla de les dépouiller de leurs terres, qui furent partagées aux Normands, & eut pour ſa part juſqu'à 253 fiefs dans différens cantons, outre le château de Douvres & le comté de Kent, dont il avoit déjà été gratifié. Ces grands biens lui firent naître l'idée, à l'occaſion de quelques fauſſes prédictions, de ſe faire pape. Il amaſſa, par toutes ſortes d'extorſions, des ſommes immenſes en Angleterre, & il ſe fit acheter & meubler un palais à Rome; mais, au moment qu'il ſe diſpoſoit à partir avec des troupes qu'il avoit gagnées, il fut arrêté par ordre du roi, indigné de ſes concuſſions, & fut conduit à Rouen, où il reſta enfermé juſqu'à la mort de ce prince. Sa priſon ne fut pas capable de le rappeler à lui-même. Après avoir ſemé la diviſion entre les princes ſes neveux, il ſe mit à la tête d'un gros parti pour arracher le ſceptre à *Guillaume le Roux*, en faveur de ſon frere *Robert*; mais il ne réuſſit qu'à perdre tous les biens qu'il avoit en Angleterre, & à être renvoyé avec mépris en Normandie. Le duc *Robert*, pour lequel il avoit tout ſacrifié, le prit pour ſon principal miniſtre. Il ne pouvoit faire un plus mauvais choix. Ce prélat ambitieux remplit l'état de troubles par ſes cabales, & manqua de le bouleverſer; mais il n'eſt pas vrai, comme l'ont avancé quelques hiſtoriens, qu'il ſe ſoit oublié au point de donner la bénédiction nuptiale à *Philippe* roi de France, & à *Bertrade*, que ce prince avoit enlevée à ſon mari, *Foulques* comte d'Anjou. Enfin, déchiré par les remords, haï & mépriſé, *Odon* s'enrôla dans la premiere Croiſade; & étant parti l'an 1096 avec le duc *Robert* pour la Terre ſainte, il mourut en chemin l'année ſuivante à Palerme en Sicile.

III. ODON *ou* ODOARD, évêque de Cambrai, né à Orléans, mourut en 1113. On a de lui une *Explication du Canon de la Meſſe*, Paris, 1640, in-4°; & d'autres *Traités* imprimés dans la *Bibliotheque des Peres*. Sa vie fut remplie par le travail & les bonnes œuvres.

ŒBALUS, fils de *Cynortas*, roi de Sparte, *Voy.* GORGOPHONE.

ŒBARE, écuyer de *Darius*, procura la couronne de Perſe à ſon maître, après la mort de *Smerdis*, en lui enſeignant le moyen de faire hennir ſon cheval avant ceux de ſes compétiteurs. *Voy.* II. DARIUS.

ŒBOAS, héros grec, remporta le prix de la courſe aux Jeux Olympiques dans la VIIe Olympiade. Les Achéens, lui érigerent une Statue, que les vainqueurs aux jeux couronnoient après leur victoire.

ŒCOLAMPADE, (Jean) naquit au village de Reinſperg, dans la Franconie, en 1482. Il apprit aſſez

bien le grec & l'hébreu, & acquit diverſes connoiſſances. L'amour de la retraite & de l'étude l'engagea à ſe faire religieux de *Sainte-Brigitte* dans le monaſtere de *Saint-Laurent* près d'Ausbourg; mais il ne perſévéra pas long-temps dans ſa vocation. Il quitta ſon cloître pour ſe rendre à Bâle, où il fut fait curé. La prétendue réforme commençoit à éclater; *Œcolampade* en adopta les principes, & préféra le ſentiment de *Zuingue* à celui de *Luther* ſur l'Euchariſtie. Il publia un traité intitulé: *De l'expoſition naturelle de ces paroles du Seigneur*, CECI EST MON CORPS, c'eſt-à-dire, ſelon lui, le *Signe*, la *Figure*, le *Type*, le *Symbole*. Les Luthériens lui répondirent par un livre intitulé: *Syngramma*, c'eſt-à-dire, *Ecrit commun*; compoſé, à ce qu'on croit, par *Brentius*. *Œcolampade* en publia un ſecond, intitulé: *Anti-Syngramma* qui fut ſuivi de divers Traités contre le *Libre-Arbitre*, l'*Invocation des SS.*, &c. A l'exemple de *Luther*, *Œcolampade* ſe maria, quoique prêtre, à une jeune fille dont la beauté l'avoit touché. Voici comment *Eraſme* le raille ſur ce mariage. *Œcolampade*, dit-il, *vient d'épouſer une aſſez belle fille: apparemment que c'eſt ainſi qu'il veut mortifier ſa chair. On a beau dire que le Luthéraniſme eſt une choſe tragique; pour moi, je ſuis perſuadé que rien n'eſt plus comique: car le dénouement de la piece eſt toujours quelque mariage, & tout finit en ſe mariant, comme dans les Comédies... Eraſme* avoit beaucoup aimé *Œcolampade*, avant qu'il eût embraſſé la Réforme. Il ſe plaignit que, depuis que cet ami étoit entré dans un parti, il ne le connoiſſoit plus; & qu'au lieu de la candeur, dont il faiſoit profeſſion tant qu'il agiſſoit par lui-même, il n'y trouvoit plus que diſſimulation & artifice. *Œcolampade* eut beaucoup de part à la réforme de Suiſſe; il mourut à Bâle le 1er Décembre 1531, à 49 ans On lit entre autres choſes ſur ſon Epitaphe dans le temple de cette ville: *Auctor Evangelicæ Doctrinæ, in hac Urbe primus & Templi hujus verus Epiſcopus.* Expreſſions bien dignes de l'orgueilleux réformateur, mais bien au-deſſous de la ſimplicité évangélique! On a de lui des *Commentaires* ſur pluſieurs livres de la *Bible*, in-fol.; & d'autres ouvrages, qui paſſerent dans leur temps pour être écrits avec force.

ŒCUMENIUS, auteur Grec du xe ſiecle. On a de lui des *Commentaires* ſur les *Actes* des Apôtres, ſur l'Epître de *S. Jacques*, &c... & d'autres ouvrages, recueillis avec ceux d'*Arétas*, par *Fréderic Morel*, à Paris, 1630, en 2 vol. in.fol., grec-latin. Il ne fait preſque qu'abréger *Saint Chryſoſtome*, & il le fait avec aſſez peu de choix.

ŒDIPE, roi de Thebes, fils de *Laïus* & de *Jocaſte*. L'Oracle avoit prédit à *Laius* que ſon fils le tueroit, & épouſeroit ſa mere. Pour éviter de tels crimes, *Laïus* donna *Œdipe*, auſſi-tôt après ſa naiſſance, à un de ſes officiers, pour le faire mourir; mais cet officier, touché de compaſſion, l'attacha par les talons à un arbre. Un berger paſſant par-là prit l'enfant, & le porta à *Polybe* roi de Corinthe, qui l'éleva comme ſon fils. L'Oracle ayant menacé *Œdipe* des malheurs dont *Laïus* avoit déjà été averti, il s'exila de Corinthe, croyant que c'étoit ſa patrie. Il rencontra un jour *Laius* dans la Phocide, ſans le connoître, eut querelle avec lui, & le tua. De là il alla à Thebes, & y expliqua l'énigme du *Sphinx*. Il falloit répondre à cette queſtion: *Quel eſt l'animal qui marche à quatre pieds le matin, qui ne ſe ſert que de deux ſur le midi, & qui marche à trois vers le ſoir?* *Œdipe* répondit, que l'animal dont

il s'agiſſoit étoit l'*Homme*, qui dans ſon enfance ſe traînoit ſur les mains & ſur les pieds; dans la force de ſon âge, il n'avoit beſoin que de ſes deux jambes; mais dans la vieilleſſe, il ſe ſervoit de *bâton*, comme d'une troiſieme jambe pour ſe ſoutenir. Le *Sphinx*, outré de dépit de ce qu'on avoit deviné cette énigme, ſe briſa la tête contre un rocher : c'eſt ainſi que Thebes en fut délivrée. *Jocaſte*, la reine, devoit être le prix de celui qui vaincroit ce monſtre; & il épouſa ainſi ſa propre mere. Les Dieux, irrités de cet inceſte, frapperent les Thébains d'une peſte, qui ne ceſſa, que quand le berger qui avoit ſauvé *Œdipe*, vint à Thebes, le reconnut, & lui fit découvrir ſa naiſſance. *Œdipe*, après ce terrible examen, ſe creva les yeux de déſeſpoir, & s'exila de ſa patrie. *Etéocle* & *Polynice*, ſi célebres chez les Grecs, étoient nés du mariage inceſtueux d'*Œdipe* & de *Jocaſte*, auſſi bien qu'*Antigone* & *Iſmene*. L'abbé *Gedoyn* dit qu'*Œdipe* n'eut point d'enfans de *Jocaſte*; mais qu'il avoit eu ces quatre-là d'*Euryganée*, fille de *Périphas*. Les malheurs d'*Œdipe* ont fourni un ſujet de Tragédie à pluſieurs de nos Poëtes. Celle de *Voltaire* eſt la meilleure, quoique défectueuſe à pluſieurs égards.

I. OELHAF, (Nicolas-Jérôme) théologien de Nuremberg, étudia dans pluſieurs univerſités d'Allemagne, & dans celles de Strasbourg & d'Utrecht. Il devint dans ſa 38e année paſteur à Lauſſen, où il mourut en 1675. Il a écrit ſur le *Droit naturel* & ſur la *Prédeſtination*. Il a fait auſſi une *Réfutation* du *Traité de l'état des Ames après la mort, &c.* Ses ouvrages ſont reſtés dans ſon pays.

II. OELHAF, (Tobie) juriſconſulte, né auſſi à Nuremberg, fut vice-chancelier de l'académie d'Altorf, où il mourut, en 1666, âgé de 65 ans. On a de lui des écrits ſur les *Monnoies*, ſur les *formes* & les *eſpeces des Républiques*; ſur les *Donations*, les *Magiſtrats*, les *Principes du Droit*, les *Appellations*, où il a ſemé beaucoup d'érudition.

III. OELHAF, (Nicolas) médecin, a écrit en latin ſur les *Plantes* des environs de Dantzig, 1643 ou 1646, in-4°. Il y a eu d'autres ſavans du même nom; mais ils ſont peu connus en France.

I. ŒNOMAUS, fils de *Mars*, étoit roi d'Elie & de Piſe. Ayant appris de l'oracle que ſon gendre le feroit mourir, ne vouloit accorder ſa fille *Hippodamie* à aucun de ceux qui la demandoient, qu'à condition qu'ils remporteroient ſur lui la victoire à la courſe des chars; & que s'ils étoient vaincus, ils périroient de ſa main. Déjà treize jeunes gens avoient eu le malheur de ſuccomber, lorſque *Pélops* fils de *Tantale*, ſe mit ſur les rangs. Mais avant que d'entrer en lice, il eut ſoin de corrompre *Myrtile* écuyer du Roi, qui mit au char de ſon maître un eſſieu ſi foible, qu'ayant caſſé au milieu de la carriere, *Œnomaüs* fut renverſé & briſé de ſa chute. Se voyant près de mourir, il conjura *Pélops* de le venger de la perfidie de ſon écuyer. En effet, ce jeune prince, au lieu de donner à *Myrtile* la récompenſe qu'il lui avoit promiſe, & qu'il demandoit avec hauteur, le précipita dans la mer.

II. ŒNOMAUS, philoſophe & orateur Grec du 11e ſiecle. Piqué d'avoir été trompé pluſieurs fois, par l'Oracle de Delphes, il fit un *Recueil des Menſonges* de ce lieu fameux. *Euſebe* nous a conſervé, dans ſa *Préparation Evangélique*, une partie conſidérable de ce Traité, où ces prétendus Oracles ſont réfutés avec beaucoup d'eſprit & de ſolidité.

ŒNONE, une des Nymphes du Mont Ida, ſe livra à *Apollon*, qui lui donna une parfaite connoiſſance de l'avenir & de la médecine. Elle épouſa *Pâris*, qui l'abandonna bientôt, & à qui elle prédit qu'il ſeroit la cauſe de la ruine de Troye. Lorſque ce prince fut bleſſé par *Philoctete*, il alla la trouver ſur le Mont Ida; mais elle le reçut mal. Bleſſé une 2e fois par *Pyrrhus*, il y retourna & en fut traité comme la premiere. Cependant elle le ſuivit de loin, dans le deſſein de le guérir; mais il mourut de ſa bleſſure avant qu'elle arrivât: elle ſe pendit de déſeſpoir avec ſa ceinture, ou, ſuivant d'autres, ſe jeta dans le bûcher de *Pâris*: elle en avoit un fils, nommé *Corinthus*.

ŒNOPEUS *ou* ŒNOPION, roi de l'iſle de Chio, fit crever les yeux à *Orion* qui avoit ſéduit ſa fille.

ŒNOTRUS, un des fils de *Lycaon*, donna ſon nom à une contrée d'Italie où il vint s'établir. Quelques-uns rapportent le nom d'*Œnotrie*, qui fut donné à cette contrée, à un ancien roi des Sabins, nommé auſſi *Œnotrus*.

ŒNUS, fils de *Lycimnius*, frere d'*Alcmene*, ayant été tué par les fils d'*Hippocoon*, *Hercule* vengea ſa mort ſur le pere & ſur les enfans.

OFFA, roi des Merciens en Angleterre, ſuccéda à *Ethelbald* ſon oncle, l'an 757 de Jeſus-Chriſt. Il aſſaſſina lâchement *Ethelbert*, roi des Anglois orientaux, qu'il avoit attiré chez lui, ſous prétexte de lui faire épouſer ſa fille. Il eut enſuite des différens avec *Charlemagne*; mais *Alcuin*, moine ſavant & politique, les réconcilia. *Offa* fit faire un large foſſé, pour la défenſe d'une partie de ſes états; & après diverſes conquêtes, il retourna à Dieu par une ſincere pénitence. Enfin, il remit le trône à *Egfrid*, ſon fils. Il mourut peu de temps après, l'an 796; illuſtré par ſon courage & ſes conquêtes, & haï pour ſa cruauté & ſon ambition. Ce prince, dans un voyage qu'il fit à Rome, augmenta le tribut établi par *Ina* pour l'entretien du collége Anglois; mais il fut depuis aboli par *Henri VIII*, lorſqu'il ſe ſépara de la communion de Rome.

OG, étoit roi de Baſan, ou de cette partie de la *Terre-promiſe* qui étoit au-delà du Jourdain, entre ce fleuve & les montagnes de Galaad. Les Iſraélites, voulant entrer dans la Terre-promiſe, *Og*, pour s'y oppoſer, vint au-devant d'eux avec tous ſes ſujets juſqu'à Edraï. *Moyſe* l'ayant attaqué par l'ordre de Dieu, le vainquit & le tua, paſſa au fil de l'épée tous ſes enfans & tout ſon peuple, ſans qu'il en reſtât un ſeul. Les Iſraélites ſe mirent en poſſeſſion de ſon pays, ruinerent 60 villes fortes, & en exterminerent tous les habitans. *Og* étoit ſeul reſté de la race de *Raphaïm*. On peut juger de la taille de ce Géant, par la grandeur de ſon lit, qu'on a conſervé long-temps dans la ville de Rabbath, capitale des Ammonites. Il étoit de 9 coudées de long, & de 4 de large, c'eſt-à-dire, de 15 pieds 4 pouces & demi de long ſur 5 pieds 10 pouces de large.

OGER *le Danois*, appelé auſſi OTGER & AUTCAIRE, eſt célebre dans les anciens Romans. Il rendit de grands ſervices à *Charlemagne*, & fut auſſi aimé qu'eſtimé par ce prince & par ſa cour. Le Ciel lui ayant ouvert les yeux ſur les preſtiges du monde, il ſe fit religieux dans l'abbaye de *Saint-Faron* de Meaux, où il attira un de ſes amis, nommé *Benoît*. Ils moururent tous deux au XIe ſiecle, avec de grands ſentimens de piété.

OGER, *V.* AUGER & CAVOYE.

I. OGIER, (Charles) naquit à

Paris en 1595, d'un procureur au parlement. Dégoûté de la profeſſion d'avocat qu'il avoit d'abord embraſſée, il ſuivit le comte *d'Avaux*, ambaſſadeur en Suede, en Danemarck & en Pologne. De retour en France, il s'appliqua à différens ouvrages, & mourut à Paris le 11 Août 1654, à 59 ans. On a de lui une Relation de ſes voyages ſous ce titre : *Iter Danicum, Suecicum, Polonicum*, in-8°, à Paris, 1636. Quoique cette Relation ſoit minutieuſe, elle offre bien des choſes intéreſſantes ſur les pays qu'il avoit parcourus, ſur leurs uſages, leurs mœurs, & les hommes célebres qu'il avoit viſités.

II. OGIER, (François) frere du précédent, embraſſa l'état eccléſiaſtique, & ſuivit le comte *d'Avaux*, lorſqu'il alla ſigner la paix en 1648. L'abbé *Ogier* s'étoit ſignalé dans la querelle de *Balzac* avec le Pere *Goulu*. Il publia l'Apologie du premier, ou plutôt ſon panégyrique. On vit alors ce qu'on voit preſque toujours dans les écrits polémiques, l'exagération des deux côtés. L'agreſſeur de *Balzac* en avoit fait un pygmée, & ſon apologiſte en fit un géant. La louange parut ſi prodiguée dans cette Apologie, qu'on ſoupçonna *Balzac* d'avoir été aſſez vain pour la compoſer, & d'être lui-même le ſacrificateur & l'idole. On crut y reconnoître ſa maniere : on prétend même qu'il ne s'en cachoit pas, & qu'il diſoit hautement : *Je ſuis le pere de cet ouvrage ; Ogier n'en eſt que le parrain. Il a fourni la ſoie, & moi le canevas.* L'abbé *Ogier*, fâché qu'on lui enlevât la gloire de ſon ouvrage, rompit avec *Balzac*. La chaire l'occupa autant que le cabinet, & il y parut avec éclat. Cet écrivain mourut à Paris, le 28 Juin, 1670, dans un âge aſſez avancé. On a de lui : I. *Jugement & Cenſure de la Doctrine curieuſe de François* Garaſſe, *Jéſuite*, 1623, in-8°. Cette critique fut bien accueillie. II. *Actions publiques*, en 2 vol. in-4° : ce ſont de médiocres Sermons applaudis dans le temps. III. Des *Poéſies*, répandues dans différens recueils. Le temps a beaucoup affoibli le mérite de ſes ouvrages. Ses *Sermons* ne le placeroient aujourd'hui qu'au troiſieme rang.

III. OGIER, (Jean) *Voyez* GOMBAULD.

OGILBI, (Jean) en latin *Ogilvius*, auteur écoſſois, né au commencement du dernier ſiecle, s'appliqua à la géographie & à la littérature tant ſacrée que profane. Ses principaux ouvrages ſont : I. *Biblia Regia Anglica*, Cambridge, 1660, grand in-fol. Cette édition magnifique eſt ornée de très-belles gravures en taille-douce, & accompagnée du livre des *Prieres* & des *Offices* Anglois. Les curieux la recherchent beaucoup pour ſa beauté & ſa rareté. II. Une *Edition* de *Virgile*, avec des notes & de belles planches, qui la rendent chere ; Londres, 1663, in-folio. III. Un *Atlas*, qui lui mérita le titre de coſmographe du roi d'Angleterre. IV. Pluſieurs *Verſions* en anglois d'Auteurs anciens.

OGNA SANCHA, comteſſe de Caſtille, vivoit vers l'an 990. Etant veuve, elle devint paſſionnément amoureuſe d'un prince Maure. Pour l'épouſer, elle forma le deſſein d'empoiſonner ſon fils *Sanche Garcias*, comte de Caſtille, qui pouvoit s'y oppoſer. *Garcias* en fut averti. Il étoit à table, lorſqu'on lui préſenta du vin empoiſonné par l'ordre de cette princeſſe. Il diſſimula ce qu'il ſavoit, & par civilité la pria de boire la premiere. *Ogna* voyant ſon crime découvert, & déſeſpérant d'en obtenir le pardon, but de ce qui étoit

dans la coupe, & mourut peu de temps après. On dit que de là vient la coutume de Caſtille, de faire boire les femmes les premieres : ce qui s'obſerve encore aujourd'hui en divers endroits d'Eſpagne.

OGYGÈS, fils de *Neptune* & d'*Aliſtra*, régna dans la Grece, où il fonda pluſieurs villes. De ſon temps un déluge affreux ſubmergea toute l'Attique & toute l'Achaïe. On en place l'époque communément à l'an 248 avant le déluge de *Deucalion*.

OIHENART, (Arnauld) avocat au parlement de Navarre, au dernier ſiecle, étoit natif de Mauléon. On a de lui : *Notitia utriuſque Vaſconiæ*, Paris, 1638 ou 1656, in-4° ; c'eſt la même édition de ce livre fort ſavant, & qui n'eut pas autant de ſuccès qu'il méritoit.

OISEAU, *Voy.* LOYSEAU.

I. OISEL, (Jacques) né à Dantzig en 1631, d'une famille originaire de France, mort le 20 Juin 1686, à 55 ans, devint profeſſeur du droit public & du droit des Gens, dans l'univerſité de Groningue. Il lia une étroite amitié avec *Puffendorff*, raſſembla une belle bibliotheque, & entretint un commerce de littérature & d'amitié avec pluſieurs ſavans. On a de lui quelques ouvrages qui marquent beaucoup d'érudition : I. Des *Corrections* & des *Notes* ſur divers Auteurs. II. Un Traité intitulé : *Theſaurus ſelectorum Numiſmatum antiquorum æris expreſſorum*, à Amſterdam, 1677, in-4° ; curieux, inſtructif & peu commun. III. *Catalogue* de ſa Bibliotheque, imprimé en 1686.

II. OISEL, (Antoine l') *Voyez* LOISEL.

OKOLSKI, (Simon) Jacobin Polonois du ſiecle dernier, auteur d'une Hiſtoire de ſa nation, ſous ce titre : *Orbis Polonus* ; à Cracovie, 1641, in-fol. 3 vol. Cet ouvrage eſt rare ; mais l'auteur y montre la partialité ordinaire à ceux qui ont écrit l'hiſtoire de leur patrie. Il eſt d'ailleurs plein de ſavantes recherches ſur l'origine des Sarmates, & ſur celle des plus anciennes familles Polonoiſes, qui enleverent preſque toute l'édition. *Okolski* devint provincial de ſon ordre en Pologne l'an 1649.

OKSZI, (Staniſlas) *Orichovius*, gentilhomme Polonois, né dans le dioceſe de Prémiſlaw, étudia à Wirtemberg ſous *Luther* & ſous *Mélanchthon*, puis à Veniſe ſous *Egnace*. De retour en ſa patrie, il entra dans le clergé & devint chanoine de Prémiſlaw. Son éloquence & ſa fermeté le firent ſurnommer le *Demoſthenes Polonois*. Mais ſon attachement aux erreurs de *Luther*, cauſa de grands maux au clergé. Il fut excommunié par ſon évêque, & il n'en devint que plus furieux. Enfin il rentra dans l'Egliſe Catholique au ſynode tenu à Varſovie en 1561, & fit imprimer ſa *Profeſſion de Foi*. Depuis ce temps-là il s'éleva avec zele contre les Proteſtans, & publia un grand nombre de livres de controverſe. Ceux qu'il fit *pour obtenir aux Prêtres la liberté de ſe marier*, ſont curieux & recherchés : on les imprima avec d'autres *Opuſcules*, en 1563 in-8°. On lui doit auſſi les *Annales du regne de Sigiſmond-Auguſte*, in-12, en latin.

OLAHUS, (Nicolas) né à Hermanſtad en 1493, d'une famille qui deſcendoit des princes de la Moldavie, après avoir rempli différens emplois comme eccléſiaſtique & comme négociateur, il fut nommé par *Ferdinand*, frere de *Charles-Quint* & roi de Hongrie, évêque de Zagrab & chancelier

telier du royaume de Hongrie, & placé enſuite ſur le ſiége d'Agrie en 1548. Il répara les maux que l'héréſie avoit faits dans ce vaſte dioceſe. Pendant le fameux ſiége de cette ville, en 1552, il anima les généraux & les ſoldats à la défendre courageuſement contre l'ennemi du nom Chrétien. Ses libéralités & ſes diſcours ne contribuerent pas peu à faire lever le ſiége de cette ville. *Ferdinand* le nomma enſuite à l'archevêché de Strigonie en 1553; il occupa ce ſiége pendant 15 ans, & s'appliqua ſans relâche à faire fleurir dans ſon dioceſe la religion & les bonnes mœurs. Il tint deux conciles nationaux à Tyrnau, dont les actes ont été imprimés à Vienne en 1560, in-4°. C'eſt par ſa munificence & celle de l'empereur que ſe forma le collége des Jéſuites à Tyrnau, le premier qui fut établi en Hongrie; il fonda encore dans la même ville un ſéminaire pour les jeunes clercs. En 1562, il fut fait palatin du royaume; & après avoir couronné Maximilien en qualité de roi de Hongrie, il mourut à Tyrnau l'an 1568. On a de ce ſavant & pieux prélat: I. Une *Chronique de ſon temps*. II. Une *Hiſtoire d'Attila*, Presbourg, 1538. III. Une *Deſcription de la Hongrie*, Presbourg, 1735. On trouve ſa *Vie* très-détaillée dans l'Hiſtoire des Palatins de Hongrie, par le *P. Muſzka* Jéſuite, Tyrnau, 1752, in-fol.

I. OLAUS MAGNUS, *Voy.* MAGNUS, n° II.

II. OLAUS RUDBECK, *Voyez* RUDBECK.

OLDECORN, Jéſuite plus connu en Angleterre ſous le nom de *Hall*, étoit né en 1561. Après avoir fait ſes études à Rheims & à Rome, il entra dans la ſociété de Jeſus. Ses ſupérieurs l'envoyerent, en 1588, en Angleterre en qualité de miſſionnaire. Il en rempliſſoit les fonctions depuis dix-ſept ans, lorſque la conjuration des poudres éclata. *Jacques I* ayant trompé les Catholiques dans les eſpérances qu'il leur avoit fait concevoir, quelques furieux conçurent l'horrible deſſein de ſe venger, par un ſeul coup, du roi & de leurs principaux ennemis. *Catesby*, gentilhomme de la province de Northampton, imagina de faire ſauter la grand'chambre du parlement, lorſque *Jacques* y ſeroit avec les princes & les différentes chambres. Ce ſcélérat s'étant aſſocié une vingtaine de conjurés, leur fit promettre le ſecret par les plus horribles ſermens. Pour calmer leur conſcience agitée, il conſulta *Oldecorn*, qui décida, dit-on, qu'on pouvoit, pour défendre la cauſe des Catholiques contre les Hérétiques, envelopper dans la ruine des coupables quelques innocens. Mais nous ne voyons point, (dit M. l'abbé *Millot*,) de preuve certaine d'un fait ſi atroce. Quoi qu'il en ſoit, les conjurés louerent une maiſon, qui avoit une cave placée directement ſous la chambre des aſſemblées. Trente-ſix barils de poudre, tranſportés ſecrétement dans cette cave, préparoient la plus horrible tragédie, lorſqu'un des conjurés découvrit le ſecret par ſon imprudence. *Oldecorn*, accuſé d'avoir été l'approbateur de cet affreux complot, fut condamné à être pendu. Cette ſentence fut exécutée à Worceſter le 17 Avril 1606. *Garnet* ſon confrere périt par le même ſupplice. Le Pere *Jouvenci*, qui les regarde comme des martyrs, prétend que non-ſeulement ces deux Jéſuites n'eurent aucune part à la conjuration; mais qu'ils tâcherent

de détourner les conjurés de leur affreux deſſein.

OLDENBURG, (Henri) habile gentilhomme Allemand, natif du duché de Brême, étoit conſul à Londres pour la ville de Brême, dans le temps du long parlement de *Cromwell*. Il étudia dans l'univerſité d'Oxford en 1656, & fut enſuite précepteur du lord *Guillaume Cavendish*. Lorſque la ſociété royale de Londres fut établie, il en fut ſecrétaire & aſſocié. Son goût pour les hautes ſciences l'unit d'une étroite amitié avec *Robert Boyle*, dont il traduiſit en latin pluſieurs ouvrages ; & cette amitié fut conſtante. Enfin il mourut à Charlton dans la province de Kent, en 1678. C'eſt lui qui a publié les *Tranſactions Philoſophiques* des 4 premieres années, en IV tomes : ſavoir, depuis le N° 1er, 1664, juſqu'au N° CXXXVI, 1667.

OLDENBURGER, (Philippe-André) enſeigna le droit & l'hiſtoire à Geneve avec réputation. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages, dont pluſieurs ſont : I. *Theſaurus Rerumpublicarum totius Orbis*, en 4 vol. in-8° : livre qui, quoique imparfait, eſt utile & curieux pour la connoiſſance des nouvelles monarchies & de leurs intérêts. II. *Limnæus enucleatus*, in-folio, eſtimé & néceſſaire pour l'étude du droit public de l'Empire. III. *Notitia Imperii*, ſive *Diſcurſus ad inſtrumenta Pacis Oſnabrugo-Monaſterienſis*, in-4°, ſous le nom de *Philippe-André Burgoldenſis*. IV. Un Traité des moyens de procurer un état tranquille aux Républiques, ſous ce titre : *Tractatus de rebuſpublicis turbidis in tranquillum ſtatum reducendis*. Tous ces ouvrages furent goûtés de ceux qui aiment l'érudition recherchée. Ce ſavant mourut à Geneve en 1678, emportant les regrets de tous ceux qui l'avoient connu. Comme il prit différens noms en publiant ſes ouvrages, les uns l'ont ſoupçonné de vouloir ſe faire encenſer ſous le maſque ; d'autres ont penſé qu'il avoit voulu éviter par-là les tracaſſeries du métier d'auteur.

OLDENDORP, (Jean) religionnaire, natif de Hambourg, enſeigna le droit à Cologne, puis à Marpurg, où il mourut l'an 1561. Il étoit neveu du célebre *Albert Krantzs*. On a de lui divers écrits de juriſprudence, peu connus.

OLDFICLD, (Anne) célebre comédienne Angloiſe, morte à Londres en 173... fut enterrée à l'abbaye de Weſtminſter avec les grands hommes de ſa nation. Elle méritoit du moins d'être avec les poëtes les plus renommés, puiſqu'elle avoit donné ſur la ſcene un nouvel éclat à leurs ouvrages. Son génie vif & facile ſaiſiſſoit l'eſprit de tous les rôles. Dans le tragique, ſa beauté, ſa figure noble & ſon port majeſtueux étoient tempérés par une voix touchante & par une ſenſibilité tendre. Dans le comique ſon enjouement plein de graces, & ſes attraits piquans charmoient tous les ſpectateurs ; hors du théâtre, elle ſe faiſoit aimer par des manieres honnêtes & un cœur généreux.

OLDHAM, (Jean) Anglois, étoit fils d'un miniſtre non-Conformiſte, qui l'éleva avec ſoin, & l'envoya étudier à Oxford. Il y devint bon humaniſte, & s'appliqua avec ardeur à la poéſie & aux belles-lettres. Après avoir préſidé à l'éducation de pluſieurs jeunes ſeigneurs, il alla jouir du fruit de ſes travaux à Londres. Il y partagea ſon temps entre l'étude, la ſociété & la table. *Dryden*, & tout ce que l'Angleterre poſſédoit

le plus aimable & de plus illuſtre, le rechercherent. Sa converſation avoit des agrémens infinis. Ce littérateur mourut de la petite-vérole en 1683, à 30 ans. *Dryden* immortaliſa la mémoire de ſon ami par un Poëme funebre, dans lequel il l'appela le *Marcellus* du Parnaſſe Anglois. On a de lui : I. Des *Poéſies*, qui mériterent les ſuffrages du public. On a recueilli ſur-tout ſes *Satires* contre les Jéſuites. II. Des *Traductions* de divers Auteurs, dont quelques-unes approchent des originaux.

I. OLEARIUS, (Adam) né en 1603, à Stzenvick dans les Pays-Bas, d'un tailleur d'habits, profeſſa quelque temps à Leipzig avec beaucoup de ſuccès. Il quitta ce poſte pour paſſer dans le Holſtein, où le prince *Fréderic* le nomma ſecrétaire de l'ambaſſade qu'il envoyoit au Czar & au roi de Perſe. Cette courſe dura près de ſix ans, depuis 1633 juſqu'en 1639. *Olearius*, de retour à Gottorp, fut fait, en 1650, bibliothécaire, antiquaire & mathématicien du duc. Il remplit ces poſtes avec applaudiſſement juſqu'à ſa mort, arrivée en 1671, à 68 ans. Ce ſavant joignoit à la connoiſſance des mathématiques, celle des langues Orientales & ſur-tout du Perſan. Egalement propre aux choſes utiles & aux arts agréables, il poſſédoit la muſique, & jouoit avec goût de pluſieurs inſtrumens. Son caractere étoit enjoué, & on aimoit à jouir de ſa ſociété. On lui doit : I. Une *Relation de ſon Voyage*, auſſi exacte que bien détaillée. On en a une Traduction françoiſe par *Wiquefort*, dont la meilleure édition eſt celle de 1726, en 2 vol. in-fol. II. Une *Chronique* abrégée du Holſtein, in-4°. III. La *Vallée des Roſes de Perſe*. C'eſt un recueil d'hiſtoires agréables, de bons-mots & de maximes, tirés des livres Perſans. Tout n'y eſt pas ſaillant ; mais il y a quelques penſées heureuſes.

II. OLEARIUS, (Godefroi) docteur en théologie, & ſurintendant de Hall, mort en 1687, à 81 ans, eſt auteur d'un *Corps de Théologie* à l'uſage des Luthériens...

Jean OLEARIUS ſon fils, profeſſeur de rhétorique, puis de théologie, à Leipzig, fut l'un des premiers auteurs des Journaux de cette ville ſous le titre d'*Acta Eruditorum*. Il étoit né à Hall en Saxe en 1639, & il mourut à Leipzig en 1713, à 74 ans, après avoir exercé les emplois les plus diſtingués de l'univerſité. On a de lui : I. Une *Introduction à la Théologie*. II. Une *Théologie poſitive, polémique, exégétique & morale, &c. &c.*

III. OLEARIUS, (Godefroi) naquit à Leipzig en 1672, de *Jean Olearius*, qui profeſſoit la langue grecque dans cette ville. Après ſes études il voyagea en Hollande & en Angleterre. La réputation de l'academie d'Oxford, & la bibliotheque Bodléienne, l'attirerent dans ce royaume. Il y demeura plus d'un an, occupé à ſe perfectionner dans la connoiſſance de la philoſophie, de la langue grecque & des antiquités ſacrées. De retour à Leipzig avec une abondante moiſſon, il fut agrégé au premier collége de cette ville, nommé profeſſeur en langues grecque & latine, puis en théologie, obtint un canonicat, & eut la direction des étudians, & la charge d'aſſeſſeur dans le conſiſtoire électoral & ducal. Il mourut de phthiſie le 10 Novembre 1715, âgé de 43 ans. On a de lui : I. *Diſſertatio de adoratione Patris per Jeſum-Chriſtum*, in-4°, 1709. Il y réfute une des

principales erreurs des Sociniens, qui refuſoient à Jeſus-Chriſt le titre & les fonctions de médiateur entre Dieu & les hommes. II. Une bonne *Edition* de *Philoſtrate*, en grec & en latin, in-fol. 1709, à Leipzig. Les notes ſont près de la moitié de cette édition; les unes ſont grammaticales, les autres hiſtoriques, & toutes partent d'une main ſavante, exercée à manier les bons livres. III. La *Traduction* latine de l'*Hiſtoire de la Philoſophie* de *Thomas Stanley*, in-4°, à Leipzig, 1712. Cet ouvrage, bon en lui-même, eſt encore meilleur par les additions & les corrections du traducteur. IV. *Hiſtoire Romaine & d'Allemagne*, Leipzig, 1699, in-8°. Ce n'eſt qu'un abrégé.

OLEASTER, (Jérôme) habile Dominicain Portugais, natif du bourg de Azambuja, aſſiſta au concile de Trente, en qualité de théologien de *Jean III* roi de Portugal. Il refuſa à ſon retour un évêché, fut inquiſiteur de la Foi, & exerça les principales charges de ſon ordre dans ſa province. On a de lui des *Commentaires* ſur le *Pentateuque*. La bonne édition de cet ouvrage, imprimé à Lisbonne, 1556-1558, 5 parties en un vol. in-fol., eſt recherchée, parce qu'elle n'a point paſſé par les mains des inquiſiteurs. Il eſt rare d'en trouver toutes les parties exactement raſſemblées, vu qu'elles parurent en différentes années. On a encore d'*Oleaſter* des *Commentaires* ſur *Iſaie*, Paris, 1628, in-fol. Le latin, le grec & l'hébreu étoient auſſi familiers à *Oleaſter*, que ſa propre langue. Il mourut en 1563, en odeur de ſainteté.

OLEN, poëte Grec, plus ancien qu'*Orphée*, étoit de Xanthe, ville de Lycie. Il compoſa pluſieurs *Hymnes*, que l'on chantoit dans l'iſle de Délos aux jours ſolennels. On dit qu'*Olen* fut l'un des fondateurs de l'Oracle de Delphes, qu'il y exerça le premier la fonction de prêtre d'*Apollon*, & qu'il rendoit des Oracles en vers; mais tous ces faits ſont très-incertains.

OLESNIKI, (Sbignée) l'un des plus grands hommes que la Pologne ait produits, iſſu d'une noble & ancienne famille, fut ſecrétaire du roi *Ladiſlas Jagellon*. Ce fut en cette qualité qu'il ſuivit ce monarque dans ſes expéditions militaires. Il fut aſſez heureux pour lui ſauver la vie, en renverſant d'un tronçon de lance un cavalier qui venoit droit à ce prince. Il embraſſa enſuite l'état eccléſiaſtique, & obtint l'évêché de Cracovie & le chapeau de cardinal. *Ladiſlas* l'employa dans les ambaſſades & dans les affaires les plus importantes. Ce prince lui laiſſa en mourant, pour marque de ſa bienveillance, l'anneau qu'il avoit reçu autrefois de la reine *Hedwige*, ſa premiere femme, comme le gage le plus cher & le plus précieux de ſon amitié. *Oleſniki* lui marqua bientôt ſa reconnoiſſance: dès qu'il fut mort, il fit élire à Poſnanie, en 1434, le jeune *Ladiſlas*, ſon fils aîné, qui fut depuis roi de Hongrie, & qui périt malheureuſement à la bataille de Varnes en 1444. Le cardinal évêque de Cracovie fit enſuite élire *Caſimir*, frere du jeune *Ladiſlas*, & rompit l'élection où quelques Polonois avoient élu *Boleſlas*, duc de Moſcovie. Cet illuſtre prélat finit tranquillement ſes jours à Sandomir, le 1er Avril 1455, à 66 ans. Une régularité exemplaire, & une fermeté inflexible, qui n'avoit en vue que les intérêts & la gloire de la religion, du roi & de ſa patrie, formoient ſon caractere. Il laiſſa en mourant tous ſes biens

aux pauvres, dont il avoit été le pere pendant ſa vie.

OLGIATI, *V.* LAMPUGNANI.

OLIER, Jean-Jacques) inſtituteur, fondateur & premier ſupérieur de la communauté des Prêtres & du Séminaire de Saint-Sulpice à Paris, étoit ſecond fils de *Jacques Olier*, maître des requêtes. Il naquit en 1608. Après avoir fait ſes études en Sorbonne, il fit un voyage à Notre-Dame de Lorette. De retour à Paris, il ſe lia très-étroitement avec *Vincent de Paul*, inſtituteur des Lazariſtes. Son union avec ce Saint lui inſpira l'idée de faire des miſſions en Auvergne, où étoit ſituée ſon abbaye de Pébrac. Son zele y produiſit beaucoup de fruit. Quelque temps après, le cardinal *de Richelieu* lui offrit l'évêché de Châlons-ſur-Marne, qu'il refuſa. Il projetoit de fonder un Séminaire, pour diſpoſer aux fonctions ſacerdotales les jeunes gens qui embraſſent l'état eccléſiaſtique, lorſqu'on lui propoſa la cure de Saint-Sulpice. Après s'être démis de ſon abbaye, il accepta cette cure comme un moyen propre à exécuter ſes deſſeins, & en prit poſſeſſion en 1642. La paroiſſe de Saint-Sulpice ſervoit alors de retraite à tous ceux qui vivoient dans le déſordre. De concert avec les eccléſiaſtiques qu'il avoit emmenés avec lui de Vaugirard, où ils avoient vécu quelque temps en communauté, il travailla à la réforme des mœurs avec autant de zele que de ſuccès. Sa paroiſſe devint la plus réguliere de Paris. On ſait combien les duels étoient alors fréquens; il vint à bout d'en arrêter la fureur. Il engagea pluſieurs ſeigneurs à faire publiquement dans ſon Egliſe, un jour de Pentecôte, une proteſtation qu'ils ſignerent, de ne donner ni accepter aucun appel, & de ne ſervir jamais de ſeconds; ce qu'ils exécuterent très-fidellement. Cet exemple fut ſuivi de pluſieurs autres ſeigneurs, avant même que l'autorité du roi eût arrêté le cours de ce déſordre. Au milieu de tant de travaux, il n'abandonna pas le projet de fonder un Séminaire. Comme le nombre des Prêtres de ſa communauté s'étoit très-multiplié, il crut trouver une occaſion favorable, & commença à les partager. Il en deſtina une partie à la direction du Séminaire, pour la fondation duquel il obtint des Lettres-Patentes en 1645. L'autre partie continua à l'aider dans les fonctions du ſaint miniſtere. Quoique partagés pour deux objets différens, ces eccléſiaſtiques n'ont jamais formé & ne forment encore aujourd'hui qu'un même corps. Ce qu'il y a de remarquable dans cette œuvre, c'eſt que, depuis ſon établiſſement, on n'a jamais manqué de ſujets, malgré le grand nombre qu'en exige l'étendue de la paroiſſe, le Séminaire de Paris & ceux des provinces, & quoiqu'ils n'y ſoient attirés par aucun intérêt, ni retenus par aucun engagement. En 1646, il fit commencer la conſtruction de l'Egliſe de Saint-Sulpice; mais le vaiſſeau de cette Egliſe n'étant pas aſſez grand pour le nombre des paroiſſiens, il fit, de concert avec ſon ſucceſſeur, jeter de nouveaux fondemens, en 1655, pour l'Egliſe que nous voyons aujourd'hui. Ce pieux fondateur s'étant démis de ſa cure, en 1652, ſe retira dans ſon Séminaire, & travailla à faire de ſemblables établiſſemens dans quelques dioceſes. Il envoya pluſieurs de ſes eccléſiaſtiques dans l'iſle de Montréal en Amérique, pour travailler à la converſion des Sauvages. Après s'être ſignalé par ces différens établiſſemens, il mourut ſaintement le 2 Avril 1657, à 49 ans. *Olier* étoit un homme d'une charité

ardente & d'une piété tendre, & on pouvoit le propoſer pour modele à tous les eccléſiaſtiques. On a de lui quelques ouvrages de ſpiritualité, entre autres des *Lettres*, publiées à Paris, in-12, 1674, remplies d'onction; mais dans leſquelles on déſireroit quelquefois une dévotion moins minutieuſe & plus éclairée. Le Pere *Giry* a donné un court Abrégé de ſa *Vie* en un petit vol. in-12, d'après des Mémoires que lui avoit communiqués *Leſchaſſier*, un des ſucceſſeurs d'*Olier* dans la place de ſupérieur du Séminaire.

OLIMPO, (Balthaſar) poëte Italien du XVIe ſiecle, dont on a: *Pegaſea in ſtanſe amoroſe*, Venet. 1525, in-8°. *La gloria d'Amore*, 1530, in-8°. Le recueil de ſes *Œuvres*, avec les deux pieces précédentes, 1538 & 1539, a 8 parties en 2 vol. in-8°. Comme il y a des variantes, on recherche auſſi les deux premieres.

OLINA, (Jean-Pierre) naturaliſte de Novare au XVIe ſiecle, dont on a un traité curieux ſur divers oiſeaux, intitulé: *Vercelliera*. L'auteur s'eſt attaché à expliquer la nature & la propriété de pluſieurs ſortes d'oiſeaux, ſur-tout des chantans. Ce traité, eſtimé par ſa ſingularité, & les planches de *Tempeſte* & de *Villamene* qui le décorent, fut imprimé à Rome en 1622, in-4°.

OLIVA, *Voyez* GABRIELI.

I. OLIVA, (Alexandre) général de l'ordre de *Saint-Auguſtin*, & célebre cardinal, né à Saſſoferrato de parens pauvres, prêcha avec réputation dans les premieres villes d'Italie. Son ſavoir, ſa vertu, & ſur-tout une modeſtie extrême au milieu des applaudiſſemens, lui mériterent l'amitié & l'eſtime de *Pie II*, qui l'honora de la pourpre & le nomma à l'évêché de Camerino. Ce pontife l'employa dans pluſieurs négociations importantes, & il eut autant à ſe louer de ſa dextérité que de ſa prudence. Ce vertueux cardinal mourut à Tivoli le 21 Août 1463, à 55 ans. On a de lui: I. *De Chriſti ortu Sermones centum*. II. *De Cœnâ cum Apoſtolis factâ*. III. *De peccato in Spiritum ſanctum*. Ces ouvrages ſont des monumens de ſon érudition & de ſa piété. Son caractere étoit fort doux, & il y avoit autant d'agrément à vivre avec lui que de plaiſir à le lire.

II. OLIVA, (Jean-Paul) général des Jéſuites, natif de Gênes, d'une famille illuſtre qui a donné deux doges à cette république, fit conſtruire & peindre l'égliſe des Jéſuites, qui eſt une des plus belles de Rome. Il mourut dans cette ville en 1681, à 82 ans. On a de lui un Recueil de *Lettres*, & d'autres ouvrages, qui furent plus applaudis par ſes confreres que par le public.

III. OLIVA, (Jean) né en 1689 à Rovigo dans les états de Veniſe, embraſſa l'état eccléſiaſtique, & fut élevé au ſacerdoce en 1711. Son goût & ſon talent décidés pour la littérature, le firent nommer à la place de profeſſeur d'humanités à Azolo, qu'il occupa pendant 8 ans. Il alla à Rome en 1715, où il fut bien accueilli par *Clément XI*. Après la mort de ce pape, il eut la place de ſecrétaire du conclave: place qui lui procura la connoiſſance du cardinal de *Rohan*, qui ſe l'attacha, & le fit ſon bibliothécaire en 1722. Le cardinal n'eut qu'à ſe louer de ce choix. Sa bibliotheque devint le centre de l'érudition & l'aſile des ſavans étrangers. Trente-ſix années de recherches continuelles enrichirent prodigieuſement le dépôt confié à l'infatigable abbé *Oliva*. Il le conſerva juſqu'à ſa mort, arrivée à Paris le 19 Mars 1757, à 68 ans. On doit à ſa plume laborieuſe & ſavante: I. Un *Diſcours* latin, qu'il prononça dans le col-

lège d'Azolo, *ſur La néceſſité de joindre l'étude des Médailles anciennes à l'Hiſtoire des faits.* II. Une *Diſſertation* ſur la manière dont les études s'introduiſirent chez les Romains, & ſur les cauſes qui firent decheoir les lettres parmi eux. III. Une autre *Diſſertation* ſur un monument de la Déeſſe *Iſis*. Ces trois ouvrages ont été publiés à Paris, in-8°, 1758, chez *Martin*, ſous le titre d'*Œuvres diverſes* de l'abbé *Oliva*. IV. Une *Edition* d'un manuſcrit de *Silveſtri* ſur un ancien monument de *Caſtor* & de *Pollux*, avec la *Vie* de l'auteur, in-8°. V. Une *Edition* in-4° de pluſieurs *Lettres* du *Pogge*, qui n'avoient pas encore paru. VI. Une *Traduction* françoiſe des *Farfalloni* de l'abbé *Lancelotti* : plaiſanterie ingénieuſe, qui eut beaucoup de ſuccès à Rome. Cette traduction n'a pas été imprimée. VII. Un *Catalogue* manuſcrit de la bibliotheque du cardinal *de Rohan*, en 25 vol. in-fol. VIII. La *Traduction*, en italien, du *Traité des Etudes* de l'abbé *Fleury*.

OLIVARES, (Gaſpar de *Guzman* comte d') duc de Sanlucar, d'une illuſtre maiſon d'Eſpagne, acquit une grande faveur auprès de *Philippe IV* en lui procurant le moyen de ſatisfaire ſon goût pour les femmes. Après avoir été ſon favori, il devint ſon premier miniſtre à la place du duc d'*Uzeda*, qu'il eut l'adreſſe de ſupplanter, & jouit d'une autorité preſque abſolue pendant vingt-deux ans. Il ſignala le commencement de ſon miniſtere par des réglemens utiles. Une ordonnance de 1624 ſupprimoit les deux tiers de juſtice & de finance. Pour favoriſer la population, il exempta les nouveaux mariés de charges publiques pour quatre ans ; & de tout impôt pour la vie, quiconque auroit eu ſix enfans mâles. Il permit même les mariages ſans le conſentement des parens : permiſſion dangereuſe, que l'extrême dépopulation du royaume pouvoit ſeule juſtifier. Il défendit aux habitans des provinces de venir à Madrid ou à Séville, ſans y avoir des affaires importantes, ſous peine d'une amende conſidérable. Il promit exemption des taxes aux artiſans & aux laboureurs étrangers qui s'établiroient en Eſpagne. Mais, au lieu de maintenir ces ſages lois & de faire fleurir le royaume par le commerce, il ne s'occupa que des moyens d'en tirer de l'argent pour ſoutenir la guerre avec les puiſſances voiſines. Sa dureté inflexible fut cauſe que la Catalogne ſe révolta, pour conſerver les priviléges qu'on vouloit lui enlever. Les Portugais, pouſſés à bout par de mauvais traitemens, ſecouerent auſſi le joug de cette cruelle domination, & reconnurent pour roi, l'an 1640, le duc *de Bragance*. Les Eſpagnols battus ſur terre par les François, & ſur mer par les Hollandois, & n'éprouvant par-tout que des malheurs, s'en prirent à la négligence du miniſtre. Leurs plaintes parvinrent juſqu'au trône. On fut obligé de renvoyer, l'an 1643, le miniſtre, au moment où, délivré de ſon plus redoutable rival, le cardinal *de Richelieu*, il auroit pu rétablir les affaires du gouvernement. *Olivarès* alloit être rappelé, s'il n'eût pas précipité ſes eſpérances, dit *Henault* : » Car, en » voulant ſe juſtifier par un écrit » qu'il publia, il offenſa pluſieurs » perſonnes puiſſantes, dont le reſ» ſentiment fut tel, que le roi ju» gea à propos de l'éloigner en» core davantage, en le confinant » à Toro, où il mourut de chagrin, » en 1643, ſans enfans, quoiqu'il » eût été marié trois fois «. Dom *Louis de Haro*, ſon neveu, fut l'héritier de ſes biens & de ſa faveur. On a la *Relation de ſa diſgrace*, tra-

duite de l'italien par *André Félibien*, 1650, in-8°, & l'*Hiſtoire de ſon Miniſtere*, traduite de l'eſpagnol du comte *de la Roca*, 1673, in-12. D. *Guzman* étant comte d'Olivarès & duc de Sanlucar, il prenoit le titre de comte-duc, comme *Richelieu* prenoit celui de cardinal-duc... *Voyez les articles XIX.* PHILIPPE IV, roi d'Eſpagne, & FONTRAILLES.

I. OLIVE, (Pierre-Jean) Cordelier de Serignan dans le dioceſe de Beziers, étoit un partiſan zélé de la pauvreté & de la déſappropriation des biens. Les religieux de ſon ordre, ennemis du joug qu'il vouloit leur impoſer, chercherent des erreurs dans ſon *Traité de la Pauvreté* & dans ſon *Commentaire* ſur l'*Apocalypſe*. Ils crurent en avoir trouvé pluſieurs, qui furent cenſurées ſur leur dénonciation. *Olive* expliqua ſa doctrine au chapitre général tenu à Paris en 1292, & ſes accuſateurs furent confondus. Il mourut à Narbonne l'an 1297, en odeur de ſainteté.

II. OLIVE, (N... d') conſeiller au parlement de Toulouſe, avoit d'abord été avocat. On a de lui un recueil d'Arrêts & de ſes Plaidoyers, intitulé : *Actions Foreníes*, in-4°. On l'a partagé depuis, & l'on a donné les Arrêts avec des additions, ſéparément des Plaidoyers. *Bretonnier* le loue comme un homme qui étoit à la fois orateur & juriſconſulte, dont le ſtyle eſt élégant & le raiſonnement ſolide.

OLIVET, (Joſeph Thoulier d') né à Salins en 1682, fut élevé par ſon pere, depuis conſeiller au parlement de Beſançon. Il entra de bonne heure chez les Jéſuites, où il avoit un oncle diſtingué par ſon ſavoir. Après y avoir eſſayé ſes talens en divers genres, comme poëte, comme prédicateur, comme humaniſte, il quitta cette compagnie célebre à l'âge de trente-trois ans. Quelque temps avant ſa ſortie des Jéſuites on voulut lui confier l'éducation du prince des Aſturies; il aima mieux venir à Paris, vivre dans le ſein des lettres. Il ſe fit en peu d'années une telle réputation, que, lorſqu'il étoit occupé à rendre les derniers ſoins à ſon pere mourant, l'académie Françoiſe le choiſit abſent, par la ſeule conſidération de ſon mérite, en 1723. Il n'eut beſoin que d'un ami, pour répondre à cette compagnie de ſon déſir. L'étude de la langue françoiſe devint alors ſon amour de préférence, ſa penſée habituelle; mais il n'oublia pas les langues anciennes. Il s'attacha ſur-tout à *Cicéron*, pour lequel il conçut une admiration qui tenoit de l'enthouſiaſme. [*Voy.* I. CREBILLON, *vers la fin.*] La cour d'Angleterre lui propoſa de faire une magnifique édition des Ouvrages de cet orateur. Ayant montré les lettres qu'on lui écrivoit à ce ſujet, au cardinal *de Fleury*, & oubliant les riches promeſſes de l'étranger, il conſacra à l'éducation de Monſeigneur le *Dauphin* le travail qu'il eût offert au duc *de Cumberland*. Cet ouvrage, long & pénible, parut en 9 vol. in-4°, en 1740, à Paris, avec des commentaires choiſis, purement écrits & pleins d'érudition. L'abbé d'*Olivet* avoit eu dès ſa jeuneſſe les liaiſons littéraires les plus étendues & les plus illuſtres. Il compta au nombre de ſes amis, l'évêque de Soiſſons, & toute la maiſon de *Sillery*, le ſavant *Huet*, le Pere *Hardouin*, le Pere *de Tournemine*, *Deſpréaux*, *Rouſſeau*, le préſident *Bouhier*, &c. *Newton* & *Pope* le traiterent à Londres comme *Clément XI* l'avoit traité à Rome, avec une diſtinction qui ſuppoſoit une haute eſtime. Il avoit l'accès le plus familier chez le cardinal *de Fleury*; l'évêque *de Mirepoix* l'écoutoit avec

confiance. Les deux prélats furent plus d'une fois étonnés de ſon zele pour les autres, & de ſon indifférence pour lui-même. Comme il ſe contentoit de peu, il laiſſa de grandes épargnes à ſa mort arrivée le 8 Octobre 1768, à 86 ans. » On » a eu raiſon de louer, (dit le *Nécrologe des Hommes célebres de France*) » l'égalité d'ame qu'il a conſervée » dans les deux mois de ſa maladie, » & l'indifférence avec laquelle il » a vu ſa fin approcher. C'étoit un » homme attaché à la religion, & » dont les mœurs étoient ſéveres. » Il aimoit la ſociété & ſavoit s'y » rendre aimable par les ſaillies » d'une gaieté franche ; d'ailleurs » un peu entiché de ſes opinions, » les défendant avec vivacité & » avec chaleur «. Conſidéré comme littérateur, on voit en lui un excellent critique, un grammairien conſommé, un traducteur exact. Savant ſans pédanterie & ſans faſte, il n'avoit pas moins de goût que de ſavoir ; & il défendit les beautés nobles & ſimples des anciens contre la dépravation qu'occaſionna dans les lettres le faux bel-eſprit de quelques écrivains modernes. Ses ouvrages ſont : I. *Entretiens de Cicéron ſur la nature des Dieux*, traduits en françois, 1765, 2 vol. in-12. Le préſident *Bouhier* eut part à cette verſion, dont les notes ſont ſavantes. II. La Traduction des *Philippiques* de *Démoſthenes* & des *Catilinaires* de *Cicéron*, élégante & fidelle, conjointement avec le préſident *Bouhier*, 1765, in-12. III. *Hiſtoire de l'Académie Françoiſe*, pour ſervir de ſuite à celle de *Peliſſon*, in-12 : ouvrage eſtimable pour les recherches, mais dont le ſtyle eſt quelquefois languiſſant. L'auteur entre d'ailleurs dans de petits détails, indignes de la gravité de l'hiſtoire ; & il n'a pas le talent qu'avoit *Fontenelle*, de peindre avec autant de fineſſe que d'énergie le caractere de ſes perſonnages. IV. Les *Tuſculanes* de *Cicéron*, 2 vol. in-12, dont trois ſont traduites par l'abbé d'*Olivet*, & les deux autres par le préſident *Bouhier*. V. *Remarques ſur Racine*, in-12. [*Voyez* l'article de ce grand poëte, & celui de l'abbé DES FONTAINES.] VI. *Penſées de Cicéron pour ſervir à l'éducation de la Jeuneſſe*, in-12. Toutes les traductions de l'abbé *d'Olivet* ſont eſtimées, quoiqu'écrites avec une élégance froide, & que cette chaleur douce & vive qu'on éprouve en liſant *Cicéron*, ne s'y faſſe preſque pas ſentir ; mais il eſt fidelle au ſens, & ſon ſtyle eſt clair & nombreux. Ce fut le haſard qui le fit traducteur. Il s'agiſſoit de revoir quelques verſions de l'abbé *de Maucroix*. L'habile littérateur les refit d'un bout à l'autre, & les donna au public ſous le nom de *Maucroix*. Lorſque dans la ſuite il voulut revendiquer ſon propre bien, il eut à combattre, & fut obligé de produire ſes titres. Sa traduction des *Entretiens de Cicéron ſur la Nature des Dieux*, & l'édition du fameux Traité d'*Huet* De *la foibleſſe de l'Eſprit humain*, lui attirerent quelques démêlés, & l'engagerent à brûler une *Hiſtoire de l'Académie d'Athenes*, qui auroit figuré avec celle de l'Académie Françoiſe, & qui auroit été plus intéreſſante. VII. Il publia le recueil des poéſies latines de ſes amis *Maſſieu*, *Huet*, la *Monnoye* & *Fraguier*, & y joignit une *Idylle* de ſa façon, ſur l'origine des Salines de Franche-Comté : c'eſt une Métamorphoſe dans le goût de celles d *Ovide*. On lui attribue auſſi la *Vie de l'abbé de Choiſy*.

OLIVETAN, (Robert) parent du fameux *Calvin*, fit imprimer à Neuf-Châtel en 1535, in-fol., une *Traduction* françoiſe *de la Bible*, la premiere qui ait été faite ſur l'hé-

breu & ſur le grec. Elle eſt écrite d'un ſtyle dur & barbare, & n'eſt pas trop fidelle. Le caractere de l'impreſſion eſt gothique, & la diction ne l'eſt pas moins. Sa rareté eſt ſon ſeul mérite. *Calvin* paſſe pour avoir eu la plus grande part à cette traduction. *Olivetan* ſurvécut peu à ſa publication ; car on prétend qu'elle fut cauſe qu'on l'empoiſonna à Rome l'année d'après. On réimprima la *Bible* d'*Olivetan* à Geneve, 1450, in-4°, revue par *Jean Calvin* & *N. Malingre*. Cette édition eſt encore plus rare que la premiere. On l'appelle la *Bible de l'Epée*, parce que c'étoit l'enſeigne de l'imprimeur.

I. OLIVIER *de Malmesbury*, ſavant Bénédictin Anglois au XIe ſiecle, s'étant appliqué à la mécanique, voulut imiter *Dédale* & voler, Il s'élança du haut d'une tour ; mais les ailes qu'il avoit attachées à ſes bras & à ſes pieds, n'ayant pu le porter qu'environ 120 pas loin de cette tour, il ſe caſſa les jambes en tombant, & mourut à Malmesbury l'an 1060. Cette expérience, quoique malheureuſe, prouve qu'il n'eſt point impoſſible à l'homme de ſe ſoutenir quelque temps en l'air. On ſait que les efforts du célebre *Dante*, *de Bacville*, de *Paul Guidotti*, d'un Jéſuite de Padoue, d'un Théatin de Paris, &c. eurent auſſi du ſuccès ; en 1782, le mécanicien *Blanchard* parvint à s'élever à une certaine hauteur. Il ne faut cependant pas conclure de là que nous planerons un jour dans les airs comme les aigles des Alpes ; preſque tous les hommes volans, dont nous venons de parler, furent fracaſſés de leur chute, & la découverte alla à vau-l'eau. *M. Monge*, chanoine régulier de la congrégation de France, dans un *Mémoire ſur l'Imitation du vol des Oiſeaux*, lu à l'académie de Lyon en 1773, a très-bien démontré que les efforts de l'homme n'atteindront jamais à cette dangereuſe imitation, qui mettroit la plus deſtructive confuſion dans toutes les affaires de ce bas-monde. *M. de la Lande*, dans une *Lettre adreſſée* (en 1782) *aux Auteurs du Journal des Savans*, a prouvé la même choſe : *Pennis non homini datis*. Hor. [*Voyez* DANTE Jean-Baptiſte.]

II. OLIVIER, (Séraphin) natif de Lyon, étudia à Bologne en droits civil & canon. Etant allé à Rome, il y fut connu par *Pie IV*, devint auditeur de Rote, & exerça cet emploi pendant quarante ans. *Grégoire XIII* & *Sixte V* l'employerent en diverſes nonciatures. *Clément VIII* lui donna, en 1604, le chapeau de cardinal, à la recommandation du roi *Henri IV*. Il fut évêque de Rennes, après la mort du cardinal *d'Oſſat*. On a de lui : *Deciſiones Rotæ Romanæ*, en 2 vol. in-fol., à Rome, 1614 ; & à Francfort, avec des additions & des notes, en 1615. *Olivier* mourut en 1609, âgé de 71 ans.

III. OLIVIER DE LEUVILLE, (Jacques) fils d'un procureur au parlement de Paris, qui amaſſa de grands biens, parvint par ſon mérite à la charge d'avocat-général, & enſuite à la préſidence du premier tribunal de la nation. Il s'y ſoutint avec honneur, fut eſtimé des rois *Louis XII* & *François I*, & termina ſa carriere en 1519, après avoir ſignalé ſa geſtion par des ſervices diſtingués.

IV. OLIVIER, (François) fils du précédent, & préſident-à-mortier au parlement de Paris, étoit un magiſtrat habile, éloquent, judicieux, ſincere, bon ami, d'un courage inflexible, & d'une force d'eſprit qui ne ſe relâchoit jamais dans ce qu'il devoit à ſon roi & à ſa patrie. *François I* lui donna

en 1545, la place de chancelier de France ; mais la ducheſſe *de Valentinois* lui fit ôter les ſceaux, ſous *Henri II* qu'elle gouvernoit. L'auſtérité de ſes mœurs, & les entraves qu'il mettoit aux libéralités du roi, lui avoient attiré cette dangereuſe ennemie. Mais ce qui lui nuiſoit plus que tout le reſte, auprès des avides courtiſans, c'étoit ſon opiniâtreté à rejeter tous les projets de finance trop onéreux au peuple, & le peu de ſoin qu'il ſe donnoit pour imaginer de nouvelles taxes. On prit occaſion d'une fluxion qui étoit tombée ſur les yeux du chancelier, & qui l'avoit forcé de ſuſpendre pendant quelques jours les expéditions, pour lui demander la démiſſion de ſa place, moyennant une récompenſe telle qu'il voudroit l'exiger. *Olivier* répondit, » qu'il étoit parvenu au grade de » Chancelier de France, par de » longs travaux, & des ſervices » importans rendus à l'Etat dans » plus d'un genre ; que depuis » qu'il en étoit revêtu, il s'en » étoit acquitté d'une maniere irré- » prochable ; qu'il ſommoit ceux » qui cherchoient à le dépouiller, » de déclarer publiquement en quoi » il avoit démérité : que le poſſé- » dant à juſte titre, & ſous la » ſauve-garde des lois, il ne » conſentiroit jamais que perſonne, » de ſon vivant, en prît le titre » & en touchât les gages ; mais » que n'ayant jamais eu en vue » que de ſervir l'état, & de con- » tenter le roi, il verroit ſans » peine qu'un autre, plus heureux » peut-être, mais non plus zélé » que lui, en exerçât les fonc- » tions, & qu'il donneroit à cet » égard toutes les facilités qu'on » pourroit déſirer «. Il ſe démit donc de la commiſſion de Garde-des-ſceaux, qu'on érigea en titre d'office ; & il vécut paiſiblement dans une retraite honorable. Rappelé à la cour par *François II*, en 1559, il s'y trouva lorſque l'empereur *Ferdinand I* envoya l'évêque de Trente en France, pour y demander la reſtitution de Mets, Toul & Verdun. L'ambaſſadeur de *Ferdinand* avoit gagné la plupart des membres du conſeil. Le chancelier, qui y préſidoit, déconcerta ſes meſures, en propoſant de trancher la tête à celui qui favoriſeroit ſes demandes. Ce digne magiſtrat mourut à Amboiſe le 30 Mars 1560. Sa poſtérité maſculine finit à *Charles Olivier*, mort en 1671, à 22 ans.

V. OLIVIER, (Jean) oncle du chancelier de France, fut évêque d'Angers en 1532. De ſimple religieux étant devenu grand-aumônier au monaſtère de Saint-Denys, & enſuite abbé de Saint-Creſpin & de Saint-Médard de Soiſſons, il permuta cette derniere abbaye pour l'évêché d'Angers, où il partagea ſon temps entre les fonctions paſtorales & les lettres. On a de lui un Poëme latin, intitulé : *Jani Olivarii Pandora*, Paris, 1542, in-12 ; & Rhelms, 1618, in-8°. Cet ouvrage acquit à l'auteur parmi ſes contemporains une réputation qui a un peu dégénéré. Il fut traduit en françois par *Gabriel-Michel de Tours*, dès qu'il parut, in-12. Ce prélat littérateur gouverna ſon diocèſe avec autant de zele que de lumieres, & fit le bien ſans faſte & ſans oſtentation : il mourut en 1540. Il ne faut pas le confondre avec un autre Jean OLIVIER ou *Olivarius* de Gand, profeſſeur d'éloquence & de la langue grecque à Douai, mort à Cambrai vers l'an 1624, qui nous a laiſſé pluſieurs *Poëmes* eſtimés, & une bonne Edition de S. *Proſper*, enrichie de variantes, plus

ample & plus correcte que celles qui avoient paru juſqu'alors, Douai, 1577, & réimprimée pluſieurs fois depuis.

VI. OLIVIER, (Claude-Matthieu) avocat au parlement d'Aix, né à Marſeille en 1701, parut avec éclat dans le barreau. Il contribua beaucoup à l'établiſſement de l'académie de Marſeille, dont il fut un des premiers membres. C'étoit un homme d'un eſprit vif & facile. Quelques heures enlevées à ſon amour pour la ſociété & les plaiſirs, lui ſuffiſoient ſouvent pour ſe mettre en état de parler & d'écrire, même ſur des cauſes importantes; mais ſes ouvrages ſe ſentoient ordinairement de cette précipitation. Exceſſif en tout, après avoir donné 15 jours à étudier le Code & le Digeſte, ou à ſe remplir des beautés de *Démoſthènes*, d'*Homere*, de *Cicéron*, de *Boſſuet*, il en abandonnoit 15 autres, ſouvent un mois entier, à une vie déſoccupée & frivole. Il mourut en 1736, a 35 ans, après avoir publié: I. *L'Hiſtoire de* Philippe, *roi de Macédoine, & pere* d'Alexandre *le Grand*, 2 vol. in-12. Nul écrivain n'a ſi bien développé l'Hiſtoire du ſiecle de *Philippe*, les intérêts des peuples de la Grece, leurs mœurs & leurs coutumes; mais ſon ouvrage manque d'art. Les digreſſions ſont trop fréquentes, & quelquefois ennuyeuſes. Le ſtyle n'eſt nullement hiſtorique. Il eſt, en général, ſec, découſu, & ſur le ton de diſſertation. On y rencontre cependant des morceaux pleins de feu & de graces, & des tours vraiment originaux. La maladie dont ſon cerveau fut attaqué, & qui le fit languir pendant pluſieurs années, l'empêcha d'y mettre la derniere main. II. *Mémoire ſur les ſecours donnés aux Romains par les Marſeillois, pendant la* IIe *Guerre Punique.* III. *Mémoire ſur les ſecours donnés aux Romains par les Marſeillois, durant la Guerre contre les Gaulois...* Voy. auſſi l'article de KRETZCHMER.

OLIVIER-MAILLARD, *Voyez* MAILLARD.

OLLENIX, *Voy.* MONTREUX.

OLON, (SAINT-) *Pidou.*

OLONE, (Louis *de la Trimouille*, comte d') né en 1626, ſe trouva à la bataille de Nortlingue en 1645, commanda les chevau-légers à la majorité de *Louis XIV*, & mourut en 1686, ſans laiſſer d'enfans. Il avoit épouſé, en 1652, *Catherine-Henriette d'Angennes*, parente de la maréchale *de la Ferté.* C'eſt cette dame, morte en 1714, que le comte *de Buſſy* n'a rendue que trop fameuſe dans ſon *Roman ſatirique.* Le frere du comte *d'Olone* termina cette branche en 1690. Sa fille en a fait paſſer les biens dans la maiſon de *Montmorency... Voyez* I. RAGINE.

OLONNOIS, (Jean-David l') fameux aventurier du XVIIe ſiecle, naquit près d'Olonne en Poitou, dont il conſerva le nom. Il quitta la France dès ſa jeuneſſe, & s'embarqua à la Rochelle, où il s'engagea à un habitant des iſles de l'Amérique. Lorſqu'il fut ſorti de ſervitude, il ſe retira ſur la côte de Saint-Domingue, où il ſe joignit aux Boucaniers. Après avoir mené ce genre de vie pendant quelque temps, il voulut aller faire des courſes avec les aventuriers François qui ſe retiroient à l'iſle de la Tortue, proche la grande Iſle Eſpagnole. Il fit fort peu de voyages comme ſoldat; car ſes camarades le prirent bientôt pour commandant, & lui donnerent un vaiſſeau avec lequel il fit quelques priſes. Les Eſpagnols armerent contre lui, tuerent preſque tout ſon monde, & le bleſ-

ſerent ; il ſe mit parmi les morts, & ſauva ſa vie par ce ſtratagême. Dès qu'ils furent retirés, il prit l'habit d'un Eſpagnol qui avoit été tué dans le combat, & s'approcha de la ville de Campeſche. Il trouva le moyen d'y parler à quelques eſclaves, auxquels il promettoit la liberté s'ils vouloient lui obéir. Ces eſclaves amenerent le canot de leur maître à *l'Olonnois*, qui ſe ſauva à la Tortue ; enſuite il ſe préſenta avec deux canots, devant la Havane. Le gouverneur de cette iſle envoya contre lui une frégate de dix pièces de canon. L'*Olonnois* s'en rendit maître, & coupa lui-même la tête à tous les Eſpagnols, les faiſant paſſer devant lui l'un après l'autre, & ne pardonnant qu'au dernier, qu'il envoya au gouverneur de la Havane pour lui annoncer qu'il lui préparoit le même traitement. Cet homme, auſſi cruel qu'intrépide, fut pris, après pluſieurs autres exploits, par les Indiens ſauvages, qui le hacherent par quartiers, le firent rôtir & le mangerent.

OLYBRIUS, (*Anicius*) de l'ancienne & illuſtre famille des *Anices*, épouſa *Placidie*, ſœur de l'empereur *Valentinien III*, qui l'envoya en Italie à la tête d'une armée. Le général *Ricimer* s'y étoit révolté contre l'empereur *Anthemius*. Le rebelle, au lieu de combattre *Olybrius*, le fit proclamer empereur au commencement d'Avril 472, après avoir détrôné *Anthemius*. *Olybrius* reſta paiſible poſſeſſeur de l'empire d'Occident, mais il n'eut pas le temps d'exécuter rien de mémorable. Il mourut le 23 Octobre, après un regne très-court. Ce prince étoit recommandable par ſon courage, ſes mœurs, ſa piété & ſon patriotiſme. Il laiſſa une fille, nommée *Juliene*, qui épouſa le patrice *Aréobinde* ; celui-ci refuſa l'empire d'Orient, que le peuple de Conſtantinople, mécontent de la conduite de l'empereur *Anaſtaſe*, vouloit lui faire accepter.

OLYMPIAS, ſœur d'*Alexandre* roi des Epirotes, femme de *Philippe* roi de Macédoine, & mere d'*Alexandre le Grand* [*Voy.* CALLIXENE.] eſt auſſi connue par ſon eſprit que par ſon ambition. Son époux l'ayant ſoupçonnée d'infidélité, la répudia, pour épouſer *Cléopâtre*, niece d'*Attale*. *Olympias* fut d'autant plus ſenſible à ſa chute, que les cérémonies du mariage de ſa rivale furent magnifiques. *Attale* eut l'imprudence de dire, au milieu d'un repas donné pendant le cours de ces fêtes brillantes : » Qu'il » ne lui reſtoit plus qu'à prier les » Dieux d'accorder un légitime » ſucceſſeur au roi *Philippe* «. *Alexandre* fils de *Philippe*, piqué de cette double inſulte pour ſa mere & pour lui : *Miſérable !* lui dit-il, *me prends-tu pour un bâtard ?* & lui jeta en même temps ſa coupe à la tête. Après la mort de *Philippe*, à laquelle on ſoupçonna *Olympias* d'avoir eu part, elle accourut de l'Epire, où elle s'étoit réfugiée auprès du roi ſon frere, & vint cabaler en Macédoine. Se rappelant avec indignation l'outrage ignominieux qu'on lui avoit fait, elle raſſembla les membres épars du meurtrier de ſon mari, lui mit une couronne d'or ſur la tête ; & après lui avoit fait rendre les derniers devoirs, elle plaça l'urne qui contenoit ſa cendre, à côté de celle du roi de Macédoine. Tous ſes ſoins ſe bornerent alors à gouverner ſon fils, qui n'aimoit pas à l'être. Elle le railla quelquefois ſur ſa vanité. *Alexandre* ayant pris le titre de Fils de *Jupiter* dans une lettre qu'il lui écrivoit, elle lui

répondit : *Qu'ai-je fait, pour que vous vouliez me mettre mal avec Junon ?* Le conquérant Macédonien étant mort, ſa mere tâcha de recueillir une portion de ſon empire. *Philippe Aridée*, & ſa femme *Euridice*, exciterent des troubles dans la Macédoine : *Olympias* les fit mourir cruellement l'un & l'autre. Elle ordonna encore le ſupplice de *Nicanor*, frere de *Caſſandre*, & de cent des principaux Macédoniens attachés à ſon parti. Tant de cruautés ne demeurerent pas impunies. *Olympias* s'étoit retirée dans Pydna, avec le jeune roi *Alexandre*, *Roxane* ſa mere, & *Theſſalonice* ſœur *d'Alexandre le Grand*. *Caſſandre* vint l'y aſſiéger par terre & par mer. *Olympias*, après avoir ſouffert, avec un courage invincible, toutes les extrémités d'une famine cruelle, ayant perdu toute eſpérance de ſecours, fut enfin contrainte de ſe rendre à diſcrétion. *Caſſandre*, pour s'en défaire d'une maniere moins odieuſe, inſpira aux parens des principaux officiers qu'*Olympias* avoit fait mourir pendant ſa régence, de l'accuſer dans l'aſſemblée des Macédoniens. Ils le firent, & après qu'on les eut ouïs, elle fut condamnée, quoiqu'abſente, à mourir, ſans que perſonne prît ſa défenſe. Elle demanda inutilement à plaider ſa cauſe dans l'aſſemblée publique. *Caſſandre*, craignant que le ſouvenir de *Philippe* & d'*Alexandre*, pour qui les Macédoniens conſervoient du reſpect, ne leur fît changer tout-à-coup de ſentiment, envoya ſur le champ deux cents ſoldats pour la tuer. Mais quelque déterminés qu'ils fuſſent, ils ne purent ſoutenir l'éclat de la majeſté qui partoit des yeux & du viſage de la princeſſe, & ils ſe retirerent ſans avoir exécuté leurs ordres. Il fallut employer, pour ce meurtre, les parens de ceux qu'elle avoit fait mourir. Ils furent ravis de ſatisfaire leur vengeance particuliere, en faiſant leur cour à *Caſſandre*. Ainſi périt, l'an 316 avant Jeſus-Chriſt, la fameuſe *Olympias*, fille, ſœur, femme & mere de rois.

OLYMPIODORE, philoſophe Péripatéticien d'Alexandrie, ſous *Théodoſe le Jeune*, a fait des *Commentaires* ſur quelques Traités d'*Ariſtote*, 1551, in-fol., ainſi que ſur *Platon*; & une *Vie de Platon*, où il y a bien des choſes qui ne ſe trouvent pas dans *Diogene Laërce*. Jacques *Windet* a traduit cette Vie en latin, & l'a enrichie de ſavantes notes.

OLYMPO, *Voyez* OLIMPO.

I. OMAR 1er, ſucceſſeur d'*Aboubekre*, & ſecond calife des Muſulmans, après *Mahomet* ſon gendre, commença ſon regne l'an 634 de Jeſus-Chriſt. Ce prince fut un des plus rapides conquérans qui aient déſolé la terre. Il prit d'abord Damas, capitale de la Syrie, & chaſſa les Grecs de cette province & de la Phénicie. Il tourna enſuite ſes armes vers Jéruſalem, & la reçut à compoſition, après un ſiége opiniâtre. Dans le même temps, ſes lieutenans s'avançoient en Perſe, & défaiſoient en bataille rangée *Izdegerde*, le dernier des rois idolâtres de cette grande monarchie. Cette victoire fut ſuivie de la priſe de Moedain, la capitale de l'empire des Perſes. *Amrou*, un de ſes lieutenans, battit les troupes de l'empereur *Heraclius*; Memphis & Alexandrie ſe rendirent; l'Egypte entiere & une partie de la Libye furent enlevées aux Romains. C'eſt dans cette conquête que fut brûlée la fameuſe bibliotheque d'Alexandrie, monument des connoiſſances & des erreurs des hommes, commencée

par *Ptolomée Philadelphe*, & augmentée par tant de rois. Alors les Sarraſins ne vouloient d'autre ſcience que celle de l'*Alcoran*; mais ils faiſoient déjà voir que leur génie pouvoit s'étendre à tout. L'entrepriſe de renouveler en Egypte l'ancien canal creuſé par les rois, rétabli enſuite par *Trajan*, & de rejoindre ainſi le Nil à la Mer-Rouge, eſt digne des ſiecles les plus éclairés. Un gouverneur d'Egypte entreprit ce grand travail ſous le califat d'*Omar*, & en vint à bout. Rien ne réſiſtoit aux armes des Muſulmans : ils pouſſerent leurs conquêtes bien avant dans l'Afrique, & même, ſuivant quelques-uns, juſqu'aux Indes. *Omar* ne jouit pas long-temps de ſes conquêtes; il fut aſſaſſiné l'an 644 de Jeſus-Chriſt, à 63 ans, par un eſclave Perſan. Son aſſaſſin s'appeloit FIROUZ. Il vint un jour porter ſes plaintes à *Omar* contre ſon maître, qui exigeoit tous les jours de lui 2 drachmes d'argent. C'étoit le plus ſouvent tout ce qu'il pouvoit gagner par ſon travail. *Omar* lui demanda combien de métiers il ſavoit; & ayant appris qu'il étoit architecte, charpentier, ſculpteur, il lui dit que cette ſomme n'étoit pas exceſſive, & que ſon maître pouvoit l'obliger à lui donner trois drachmes, puiſqu'il avoit trois profeſſions. Il ajouta qu'il vouloit l'employer à conſtruire des moulins-à-vent, pour moudre le blé des greniers publics. *Firouz*, irrité de la réponſe d'*Omar*, & frémiſſant de colere, lui dit : *Je vous ferai un moulin dont on parlera, tant que la roue de celui du Ciel tournera ſur la tête des hommes... Omar*, entendant ces paroles, dit à ſes courtiſans : *Il ſemble que cet homme me menace?* & ſon ſoupçon fut juſte. L'eſclave prit ſi bien ſon temps, qu'il le frappa quelques jours après d'un coup de couteau au-deſſous du nombril, dont il mourut trois jours après. Les grands le prierent de ſe choiſir un ſucceſſeur; mais leurs inſtances furent inutiles. Il répondit ſeulement : *Si* Salem *étoit encore en vie, je l'aurois préféré à tous les autres.* On lui propoſa d'élever ſon fils à cette dignité ; mais il s'en défendit avec vivacité, diſant que *c'étoit bien aſſez qu'il ſe fût trouvé dans ſa famille un homme qui eût bien voulu ſe charger d'un tel fardeau.* Pendant ſon regne, qui ne fut que d'environ dix ans, les Arabes ſe rendirent maîtres de 36000 villes, places ou châteaux, détruiſirent 4000 Temples des Chrétiens ou Idolâtres, firent bâtir 1400 Moſquées pour l'exercice de leur religion. L'enthouſiaſme les animoit autant dans leurs conquêtes, que le déſir de dominer & de s'enrichir. *Omar* ſe bornoit dans ſa table & ſes vêtemens au ſeul néceſſaire, ne ſe nourriſſant que de pain d'orge, ne buvant que de l'eau, & pratiquant toutes les auſtérités preſcrites par l'*Alcoran*. Le Mahométiſme n'a point eu d'apôtre plus zélé & plus vertueux que ce guerrier. Il fut le premier qui rendit le califat électif, voulant que le mérite ſeul pût élever à cette dignité, & ſe contentant de demander pour ſon fils une place dans le conſeil d'état. Ce fut lui qui bâtit le grand Caire.

II. OMAR II, XIIIe calife, de la race des *Ommiades*, ſuccéda à ſon couſin *Soliman* l'an 717 de Jeſus-Chriſt. Il attaqua Conſtantinople avec toutes les machines & toutes les ruſes de guerre imaginables; mais il fut obligé d'en lever le ſiége, & ſa flotte ayant été ſubmergée par une horrible tempête, il perſécuta cruellement les Chrétiens de ſon empire. Son zele

outré pour ſa religion en étoit le motif; car d'ailleurs il étoit équitable: en voici une preuve remarquable. Les *Ommiades* ſes prédéceſſeurs avoient établi des malédictions ſolennelles contre la mémoire d'*Ali*, afin de la rendre exécrable à tous les peuples. *Omar* voulut abolir ces anathêmes, parce qu'il les croyoit injuſtes. C'étoit rouvrir la route du trône aux *Alides*. Pour ſe garantir de cette révolution, ſa famille le fit empoiſonner auprès d'Emeſe, ville de Syrie, l'an 720 de Jeſus-Chriſt, après un regne de deux ans cinq mois.

OMEIS, (Magnus-Daniel) né à Nuremberg, obtint par ſon ſavoir la place de profeſſeur en éloquence, en morale & en poéſie à Altorf, où il mourut le 22 Novembre 1708, à 63 ans. On a de lui: I. *Ethica Pythagorica.* II. *Ethica Platonica, cui acceſſit Speculum virtutum quotidiè conſulendum.* III. *Theatrum virtutum & vitiorum ab* Ariſtotele *omiſſorum.* IV. *Juvenci Hiſtoria Evangelica cum notis.* Ces ouvrages ne ſont guere conſultés aujourd'hui.

OMER, (S.) *Audomarus*, né dans le val de Goldenthal, près de Conſtance, ſur le haut Rhin, d'une famille noble & riche, ſe retira dans ſa jeuneſſe au monaſtere de Luxeuil, & fut nommé évêque de Térouane par le roi *Dagobert*, en 636. Il travailla avec zele à rétablir la diſcipline dans ſon dioceſe, & bâtit le monaſtere de Sithin, auquel *S. Bertin*, qui en fut le ſecond abbé, donna ſon nom. Sa mort fut ſainte comme ſa vie; elle arriva en 668.

OMONT, *Voyez* AUMONT.

OMPHALE, reine de Lydie, & femme d'*Hercule*, répondit à l'amour de ce héros, parce que, ſelon la Fable, il tua, près du fleuve Sangaris, un Serpent qui déſoloit ſon royaume. *Hercule* eut tant de paſſion pour cette princeſſe, qu'il prénoit ſa quenouille & s'amuſoit à filer avec elle.

OMPHALIUS, (Jacques) natif d'Andernach, dans l'électorat de Cologne, fut un habile juriſconſulte, & conſeiller du duc *de Cleves*. Il mourut en 1570. On a de lui pluſieurs ouvrages en latin, qui contiennent un grand fonds de littérature. Les plus connus ſont: I. *De officio & poteſtate Principis.* II. *De elocutionis imitatione & apparatu.*

ONAM, *Voyez* HONAM.

ONAN, fils de *Juda*, & petit-fils de *Jacob*. *Juda* ayant donné *Thamar* pour femme à *Her* ſon fils aîné, celui-ci mourut ſans avoir d'enfans; alors *Juda* fit épouſer *Thamar* à *Onan* ſon ſecond fils, afin qu'il fît revivre le nom de ſon frere. Mais *Onan* empêcha par une action déteſtable que *Thamar* ne devînt mere, & le Seigneur le frappa de mort.

ONÉSICRITE, philoſophe à la ſuite d'*Alexandre le Grand*. Ce prince l'envoya vers les Sophiſtes Indiens avec leſquels il eut de longues conférences, ſur-tout avec *Calanis* le plus célebre de tous, qu'il détermina à le ſuivre juſqu'en Perſe, où après avoir donné de grandes preuves de ſageſſe, il quitta la vie en ſe faiſant brûler vif en préſence de toute l'armée des Macédoniens.

ONESIME, Phrygien, eſclave de *Philémon*, ami de *S. Paul*, fit un vol conſidérable à ſon maître, ſe ſauva & rencontra *S. Paul* à Rome. Cet Apôtre le convertit, & lui donna une Lettre pour *Philemon*, qui, ravi de voir ſon eſclave Chrétien, le combla de biens en le mettant en liberté. On croit que *S. Paul* le fit évêque de Bérée

en

en Macédoine, où il couronna ſa vie par le martyre.

ONESIPHORE, diſciple de *S. Paul*, ſouffrit le martyre avec *S. Porphyre*: il fut traîné à la queue d'un cheval.

ONGOSCHIO, *Voy.* FIDERI.

I. ONIAS I, ſucceſſeur de *Jeddoa* ou *Joaddus*, obtint le ſouverain pontificat l'an 324 avant Jeſus-Chriſt. Pendant ſon gouvernement, *Ptolomée*, ſurnommé *Soter*, fils de *Lagus*, prit Jéruſalem par trahiſon, un jour de Sabbat, que les Juifs l'avoient reçu dans la ville comme ami.

II. ONIAS II, grand-prêtre l'an 242 avant Jeſus-Chriſt, étoit un homme de peu d'eſprit & d'une avarice ſordide. Il refuſa de payer le tribut de 20 talens d'argent que ſes prédéceſſeurs avoient toujours payé aux rois d'Egypte, comme un hommage qu'ils faiſoient à cette couronne. *Ptolomée Evergete*, qui régnoit alors, envoya à Jéruſalem un de ſes courtiſans pour demander les arrérages qui montoient fort haut, menaçant cette ville, en cas de refus, d'abandonner la Judée à ſes ſoldats, & d'y envoyer d'autres habitans à la place des Juifs. Ces menaces mirent l'alarme dans Jéruſalem. *Onias* fut le ſeul qui ne s'en effraya point; & les Juifs alloient éprouver les derniers malheurs, ſi *Joſeph*, neveu du grand-prêtre, n'eût détourné l'orage par ſa prudence. Il ſe fit députer à la cour d'Egypte: il ſut ſi bien gagner l'eſprit du roi & de la reine, qu'il ſe fit donner la ferme des tributs du roi dans les provinces de Céléſyrie & de Paleſtine. Cet emploi le mit en état d'acquitter les ſommes dues par ſon oncle, & fut le ſalut de ſa nation. *Onias* eut pour ſucceſſeur *Simon II*, ſon fils.

III. ONIAS III, fils de *Simon*, & petit-fils d'*Onias II*, fut établi dans la grande ſacrificature après la mort de ſon pere, vers l'an 209 avant Jeſus-Chriſt. C'étoit un homme juſte, qui a mérité que le *Saint-Eſprit* lui donnât les plus grandes louanges. Sa piété & ſa fermeté faiſoient obſerver les lois de Dieu dans Jéruſalem, & inſpiroient aux rois mêmes & aux princes idolâtres, un grand reſpect pour le Temple du Seigneur. C'eſt ſous lui qu'arriva l'hiſtoire d'*Héliodore*. Un Juif nommé *Simon*, outré de la réſiſtance qu'*Onias* apportoit à ſes injuſtes entrepriſes, fit dire à *Seleucus*, roi de Syrie, qu'il y avoit dans les tréſors du Temple des ſommes immenſes, qu'il pouvoit très-facilement verſer dans le ſien. Le roi, ſur cet avis, envoya à Jéruſalem *HÉLIODORE*: [*Voyez* ce mot.] Le perfide *Simon*, toujours plus animé contre *Onias*, ne ceſſoit de le faire paſſer pour l'auteur de tous les troubles, qu'il excitoit lui-même. *Onias* craignant les ſuites de ces accuſations, ſe détermina à aller à Antioche pour ſe juſtifier auprès du roi *Seleucus*: ce prince mourut ſur ces entrefaites. *Antiochus Epiphanes*, ſon frere, lui ayant ſuccédé, *Jaſon*, frere d'*Onias*, qui déſiroit avec ardeur d'être élevé à la ſouveraine ſacrificature, l'acheta du roi à prix d'argent, & en dépouilla ſon frere, qui ſe retira dans l'aſile du bois de Daphné. Ce ſaint homme n'y fut pas en ſureté; car *Menelaüs*, qui avoit uſurpé ſur *Jaſon* la ſouveraine ſacrificature, & pillé les vaſes d'or du Temple, fatigué des reproches que lui en faiſoit *Onias*, le fit aſſaſſiner par *Andronic*, gouverneur du pays. Ce meurtre révolta tout le monde. Le roi lui-même, ſenſible à la mort d'un ſi grand homme, ne put retenir ſes larmes, & la vengea ſur l'auteur,

qu'il fit tuer au même lieu où il avoit commis cette impiété... *Onias* laiſſa un fils, qui, ſe voyant exclus de la dignité de ſon pere par l'ambition de *Jaſon* & de *Menelaüs*, ſes oncles, & par l'injuſtice des rois de Syrie, ſe réfugia en Egypte auprès du roi *Ptolomée Philometor*. Ce prince lui accorda la permiſſion de faire bâtir un Temple au vrai Dieu dans la préfecture d'Héliopolis. Il appela ce Temple *Onion*, & le conſtruiſit ſur le modele de celui de Jéruſalem, y établit des Prêtres & des Lévites, qui faiſoient le même ſervice & pratiquoient les mêmes cérémonies que dans le vrai Temple. Le roi lui aſſigna de grandes terres & de forts revenus, pour l'entretien des Prêtres, & pour les beſoins du Temple. Après la ruine de Jéruſalem, *Veſpaſien*, craignant que les Juifs ne ſe retiraſſent en Egypte & ne continuaſſent à faire les exercices de leur religion dans le Temple d'Héliopolis, le fit dépouiller de tous ſes ornemens, & en fit fermer les portes.

IV. ONIAS, Juif d'une vertu éminente, obtint de Dieu par ſes prieres la fin d'une cruelle famine, qui affligeoit ſes compatriotes; mais il n'obligea que des ingrats. Voyant la guerre allumée pour le pontificat entre *Hyrcan* & *Ariſtobule*, il ſe retira dans une caverne, pour ne point prendre part à ces horreurs, l'un & l'autre parti étant compoſé de Juifs. Il fut cependant accuſé d'être de celui d'*Hyrcan*. Comme on voulut le forcer à maudire *Ariſtobule* & les ſacrificateurs attachés au Temple, le ſaint homme fit cette priere: *Grand Dieu, puiſque ceux-ci ſont votre Peuple & ceux-là vos Sacrificateurs, je vous conjure de n'exaucer ni les uns ni les autres!* Le peuple furieux l'accabla auſſitôt de pierres; & ce crime fut puni peu après par le même fléau, dont Dieu, à ſa conſidération, les avoit délivrés.

ONKELOS, ſurnommé le *Proſélyte*, fameux rabbin du premier ſiecle, eſt auteur de la premiere *Paraphraſe Chaldaïque* ſur le Pentateuque. On dit dans le Talmud, qu'il fit les funérailles du rabbin *Gamaliel*, & que pour les rendre plus magnifiques, il y brûla des meubles pour la valeur de plus de 20,000 livres. C'étoit la coutume des Hébreux de brûler le lit & les autres meubles des rois après leur mort. On obſervoit la même cérémonie aux funerailles des préſidens de la Synagogue, tels qu'étoit *Gamaliel*.

ONOMACRITE, poëte Grec, que l'on croit auteur des Poéſies attribuées à *Orphée* & à *Muſée*, floriſſoit vers l'an 516 avant Jeſus-Chriſt. Il fut chaſſé d'Athenes par *Hipparque*, un des fils de *Piſiſtrate*.

ONOSANDER, philoſophe Platonicien, dont il nous reſte un traité *Du devoir & des vertus d'un Général d'Armée*, que *Rigault* a publié en 1600, in-4°, en grec, avec une bonne traduction latine. *Blaiſe de Vigenere* l'a traduit en françois, in-4°, & ſa verſion eſt rare: elle parut à Paris en 1605. M. le baron *de Zurlauben* en a donné une meilleure dans ſa *Bibliotheque Militaire*, 1760, 3 volumes in-12. Il y en a une édition grecque & françoiſe, de Nuremberg, 1762, in-folio, qui eſt eſtimée.

ONSEMBRAY, *Voyez* PAJOT.

ONUPHRE PANVINI, *Voyez* PANVINI.

OORT, *Voyez* WAN-OORT.

OPHIONÉE, chef des Démons qui ſe révolterent contre *Jupiter*, au rapport de *Phérécyde* de Scyros: d'où quelques Mythologiſtes ti-

barres ont conclu, aſſez mal-à-propos, que les anciens Païens ont eu quelque connoiſſance de la chute de *Lucifer*. Ce mot grec ſignifie *Serpent*; ce qui a encore contribué à accréditer ſon ſyſtême.

OPHNI & PHINÉES, enfans du grand-prêtre *Héli*, furent ſi impies & ſi méchans, que l'Ecriture leur a donné le nom de *Fils de Bélial*. Le pere étoit ſage & vertueux; mais ſa foibleſſe puſillanime & ſa criminelle complaiſance, fut, en quelque ſorte, la cauſe des débordemens de ſes enfans, & il en fut puni avec eux. Ces infames faiſoient violence aux femmes & aux filles qui venoient au Temple, s'approprioient les offrandes, & exigeoient des contributions pour rendre la juſtice, ou plutôt l'injuſtice. Le pere en fut ſouvent averti, & il n'eut jamais le courage ni la force d'y remédier. Enfin, Dieu irrité lui envoie le Prophete *Samuel*, & lui fait annoncer que bientôt il lui arriveroit des malheurs ſi grands, que tous ceux qui les apprendroient en ſeroient effrayés. En effet la guerre s'étant allumée entre les Iſraélites & les Philiſtins, on en vint à une bataille: c'étoit là le moment des vengeances de Dieu. Vingt mille Iſraélites reſterent ſur le champ de bataille; l'Arche d'alliance, cette ſauve-garde qui aſſuroit ordinairement la victoire, tomba entre les mains des ennemis; & les deux fils du pontife, *Ophni* & *Phinées*, furent trouvés au nombre des morts noyés dans leur ſang. On apporte en tremblant la fatale nouvelle au pere, qui, frappé comme d'un coup de foudre, tombe à la renverſe; ſa cervelle ſe répand ſur le pavé, & il expire à l'inſtant. Ainſi périrent le pere & les fils, victimes, les uns de leurs injuſtices ſacrileges, & l'autre, de ſa foibleſſe aveugle pour d'indignes enfans.

OPILIUS, (*Aurelius*) habile grammairien, auteur d'un ouvrage intitulé, *Libri Muſarum*, floriſſoit l'an 94 avant J. C. Ce recueil n'eſt pas venu juſqu'à nous.

I. OPITIUS, (Martin) poëte de Breſlaw, s'eſt fait un nom célebre par ſes Poéſies latines, & encore plus par ſes Poéſies allemandes. On a de lui des *Sylves*, des *Epigrammes*, un Poëme du *Véſuve*, les *Diſtiques de Caton*, &c. Ses vers allemands, qui l'ont mis à la tête des poëtes de ſa nation, ſont également naturels & brillans. Ils ont été recueillis à Amſterdam en 1698. Les latins l'avoient été en 1631 & 1640, in-8°. L'auteur mourut de la peſte à Dantzig, le 13 Août 1639, aimé & eſtimé.

II. OPITIUS, (Henri) théologien Luthérien, né à Altenbourg en Miſnie l'an 1642, fut profeſſeur en langues orientales & en théologie à Kiel, où il mourut en 1712, à 70 ans. On a de ce ſavant un grand nombre d'ouvrages ſur les antiquités Hébraïques; il ternit ſa réputation en voulant établir le rapport de la langue grecque avec les langues orientales, ſelon la méthode que *Waſmuth* avoit ſuivie pour montrer la liaiſon que tous les dialectes de l'Orient ont entre eux. Cette envie bizarre d'aſſujettir la langue grecque aux mêmes regles que l'hébreu, l'engagea à donner quelques livres ridicules. *Opitius* étoit d'ailleurs un des hommes les plus ſavans de ſa ſecte & de ſon ſiecle. On ne recherche de lui que ſa *Biblia Hebraïca*, Kiel, 1719, in-4°, 2 vol.

OPMÉER, (Pierre) natif d'Amſterdam, ſe diſtingua par ſon érudition, & par ſon zele pour la défenſe de la religion Catholique.

On a de lui : I. Un *Traité de l'Office de la Meſſe.* II. L'*Hiſtoire des Martyrs de Gorcum & de Hollande*, Leyde, 2 vol. in-8°. C'eſt l'hiſtoire des Catholiques les plus zélés, dont les Hollandois ont verſé le ſang pour cimenter l'héréſie & la révolte. III. Une *Chronique depuis le commencement du Monde*, juſqu'en 1569, avec des ſupplémens par *Laurent Beverlinck*, juſqu'en 1611, Anvers, 1611, 2 vol. in-fol, avec figures. Cet ouvrage eſt un des meilleurs qu'on ait en ce genre, le ſtyle en eſt net & fort intelligible. *Opméer* a le plus ſouvent puiſé dans les ſources : tous ſes ouvrages ſont écrits en latin. Cet écrivain mourut à Delft en 1595, âgé de 69 ans.

OPORIN, (Jean) imprimeur de Bâle, vit le jour en 1507. Il fut plus favoriſé de la nature que de la fortune : obligé d'être maître d'école pour avoir du pain, il tranſcrivit des manuſcrits, & ſe mit en état d'être correcteur d'imprimerie, & enfin imprimeur lui-même. Il enrichit la république des lettres de pluſieurs ouvrages des Anciens, imprimés avec une exactitude ſcrupuleuſe, & ornés de Tables très-amples. Il mourut le 6 Juillet 1568, à 61 ans. Il s'étoit impoſé, dans ſa jeuneſſe, le joug du mariage. Sa premiere femme étoit une furie ; la ſeconde étoit une prodigue ; il eut le bonheur de les perdre, & il paſſa en paix le reſte de ſes jours avec deux autres femmes plus ſages, qu'il épouſa ſucceſſivement. On a de lui : I. De ſavantes *Scholies* ſur différens ouvrages de *Cicéron*. II. Des *Notes* pleines d'érudition ſur quelques endroits de *Démoſthènes*. III. L'édition de 38 *Poëtes Bucoliques*.

OPPEDE, (Jean Meynier, baron d') premier préſident au parlement d'Aix, ſa patrie, ſuccéda dans cette place à *Chaſſenæux*, & joignit à ſa charge la lieutenance générale de Provence & le commandement militaire en l'abſence du comte *de Grignan*. Ce magiſtrat guerrier ſe ſignala par un zele cruel. Le parlement d'Aix avoit ordonné, le 18 Novembre 1540, par un arrêt ſolennel, que toutes les maiſons de Mérindol, occupées par les hérétiques nommés *Vaudois*, ſeroient entiérement démolies, ainſi que les châteaux & les forts qui leur appartenoient. Dix-neuf des principaux habitans de ce bourg furent condamnés à périr par le feu. Les Vaudois effrayés députerent vers le cardinal *Sadolet*, évêque de Carpentras, prélat philoſophe, qui les reçut avec bonté, & intercéda pour eux. *François I*, touché par leurs repréſentations, leur pardonna, à condition qu'ils abjureroient leurs erreurs. On n'abjure guere par force ce qu'on a ſucé avec le lait. [*Voy.* CHASSENEUX.] *D'Oppede*, irrité de l'opiniâtreté de ces eſprits inflexibles, fit exécuter, en 1545, l'arrêt dont on avoit ſuſpendu l'exécution. Il falloit des troupes : *d'Oppede* & l'avocat-général *Guerin*, s'étant fait une petite armée, fondirent ſur les villages de Cadenet, de Pertuis, de la Motte, de Saint-Martin, de Villelaure, de Lourmarin, de Genſon, de Tremezines, de la Roque, de Cabrieres, de Mérindol ; tuerent tout ce qu'ils rencontrerent ; brûlerent les maiſons, les granges, les moiſſons & les arbres. Les fugitifs furent pourſuivis à la lueur de l'embraſement. Il ne reſtoit dans le bourg de Cabrieres que 60 hommes & 30 femmes. Ils ſe rendent, ſous la promeſſe qu'on épargnera leur vie ; mais à peine ſe ſont-ils rendus, qu'on les maſſacre. Quelques femmes réfugiées dans une Égliſe, en ſont tirées par l'ordre de l'implacable *d'Oppede* ; il les enferme dans une grange, à la

quelle il fait mettre le feu. » Lorſ-
» qu'elles ſe préſentoient à la fe-
» nêtre pour ſe jeter en bas, (dit
» le continuateur de *Fleury*,) on les
» repouſſoit avec des fourches, ou
» on les recevoit ſur les pointes
» des hallebardes. Ceux qui ſe ſau-
» verent dans les montagnes ne fu-
» rent pas plus heureux : la faim &
» les bêtes farouches les dévorerent,
» parce qu'on leur coupa tous les
» chemins. On les aſſiégea, comme
» des lions dans un fort ; on dé-
» fendit, ſous peine de la vie, de
» leur donner aucuns alimens. Ces
» miſérables députerent vers *d'Op-*
» *pede* pour obtenir de lui la per-
» miſſion d'abandonner leurs biens,
» & de ſe retirer la vie ſauve dans
» les pays étrangers. Le baron *de*
» *la Garde*, quoique auſſi cruel que
» l'autre, paroiſſoit fléchi ; mais le
» préſident lui répondit bruſque-
» ment, qu'*il les vouloit tous prendre*
» *ſans qu'aucun n'échappât, & les en-*
» *voyer habiter les Enfers*. Huit cents
» perſonnes périrent dans cette
» action. On alla enſuite à la Coſte,
» dont le ſeigneur avoit promis
» aux habitans qu'il ne leur ſeroit
» fait aucun dommage, pourvu
» qu'ils portaſſent leurs armes dans
» le château, & qu'ils abattiſſent les
» murailles de la ville en quatre
» endroits. Ces bonnes gens, trop
» crédules, firent ce qui leur étoit
» ordonné ; mais à l'arrivée du pré-
» ſident, les fauxbourgs furent brû-
» lés, la ville fut priſe, & les ha-
» bitans taillés en pieces, ſans qu'il
» en reſtât un ſeul. Les femmes &
» les filles, qui, pour ſe dérober
» à la premiere furie du ſoldat,
» s'étoient retirées dans un jardin
» proche le château, furent toutes
» violées, & ſi cruellement trai-
» tées, que pluſieurs moururent
» de faim ou de triſteſſe, ou des
» tourmens qu'on leur fit ſouffrir.
» Ceux qui étoient cachés dans
» Muſſi, ayant été enfin décou-
» verts, éprouverent le même ſort
» que les autres ; & ceux qui er-
» roient dans les forêts & ſur les
» montagnes déſertes, cherchoient
» plutôt la mort que la vie dans
» leur retraite, ayant perdu leurs
» biens, leurs femmes & leurs en-
» fans. Il y eut vingt-deux bourgs
» ou villages ſaccagés ou brûlés ».
(Et non 44, comme le dit le con-
tinuateur du petit *Dictionnaire Hiſto-*
rique de *Ladvocat*) Lorſque les flam-
mes furent éteintes, la contrée,
auparavant floriſſante & peuplée,
fut un déſert affreux où l'on ne
voyoit que des cadavres. Le peu
qui échappa, ſe ſauva vers le Pié-
mont. *François I* eut horreur de
cette deſtruction atroce. L'arrêt,
dont il avoit permis l'exécution,
portoit ſeulement la mort de 19
hérétiques : *d'Oppede* & *Guérin* en
firent périr plus de 4000 par le
fer & par le feu, hommes, femmes
& enfans : [*Voyez* I. GUERIN.] Les
ſeigneurs dont les villages & les
châteaux avoient été conſumés par
les flammes, demanderent juſtice
au roi, qui recommanda expreſſé-
ment à ſon fils *Henri II*, en mou-
rant, de faire punir les auteurs de
cette barbarie. L'affaire fut portée,
en 1551, au parlement de Paris.
Jamais cauſe ne fut plus ſolennel-
lement plaidée ; elle tint 50 au-
diences conſécutives. Le préſident
d'Oppede parla avec tant de force,
& fit agir tant de protecteurs, qu'il
fut renvoyé abſous. Il toucha ſur-
tout beaucoup par ſon Plaidoyer,
qui commençoit par ces mots : *Ju-*
dica me, DEUS, *& diſcerne cauſam*
meam de gente non ſanctâ. Il tâcha
de prouver qu'il n'avoit fait qu'exé-
cuter les ordres de *François I* con-
tre les ſectaires ; & que le roi avoit
ordonné, qu'au cas qu'ils refuſaſ-
ſent d'abjurer l'héréſie, on les exter-
minât, comme Dieu avoit ordonné

à *Saül* d'exterminer tous les Amalécites. C'eſt ainſi que cet homme dur & inflexible abuſoit de l'Ecriture-ſainte pour autoriſer ſes horreurs. Mais les gens ſages le ſoupçonnoient d'avoir des motifs perſonnels de haine contre les *Vaudois*. Un de ſes fermiers, (dit *M. Garnier*,) lui avoit dérobé le prix de ſa terre, & s'étoit caché parmi eux. La comteſſe *de Cental*, qui n'étoit devenue riche que parce qu'elle avoit peuplé ſes terres d'habitations Vaudoiſes, avoit rejeté avec mépris l'offre de ſa main. Ce reſſentiment ſecret, qu'il ſe diſſimuloit à lui-même, put bien le porter aux atrocités dont il ſe ſouilla. C'étoit d'ailleurs un homme d'une probité & d'une intégrité incorruptibles; il exerça ſa charge avec beaucoup d'honneur juſqu'à ſa mort, arrivée en 1558. Les écrivains Proteſtans, & après eux le préſident de *Thou* & *Dupleix*, diſent que la Juſtice divine le punit de ſa cruauté, en le faiſant mourir dans des douleurs horribles. *Maimbourg* dit: » que la vraie » cauſe de ſes douleurs fut la tra» hiſon d'un opérateur Proteſtant, » qui le ſonda avec une ſonde » empoiſonnée, pour venger ſa » ſecte «; mais il ne donne aucune preuve de ce fait. On a de lui une *Traduction* françoiſe de *VI Triomphes* de *Pétrarque*.

OPPENORT, (Gilles-Marie) architecte, mort à Paris en 1730, eſt regardé par les connoiſſeurs comme un génie du premier ordre dans l'art qu'il a profeſſé. Aucun maître n'a poſſédé, dans un degré plus éminent, le deſſin convenable à cet art. Le duc *d'Orléans*, régent du royaume, juſte eſtimateur des talens, lui donna la place de directeur général de ſes bâtimens & jardins. *Oppenort* a laiſſé des *Deſſins*, dont *M. Huquier*, artiſte connoiſſeur, a gravé, avec beaucoup de propreté & d'intelligence, une ſuite conſidérable.

OPPIEN, poëte Grec, natif d'Anazarbe, ville de Cilicie, floriſſoit dans le IIe ſiecle ſous le regne de l'empereur *Caracalla*. Ce poëte a compoſé pluſieurs ouvrages, où l'on remarque beaucoup d'érudition, embellie par les charmes & la délicateſſe de ſa verſification. Nous avons de lui cinq livres *de la Pêche*, & quatre *de la Chaſſe*. L'empereur *Caracalla*, touché des beautés de ſa poéſie, lui fit donner un écu d'or pour chaque vers du *Cynegaïcon* ou *Traité de la Chaſſe*. C'eſt de là que les vers d'*Oppien*, dit-on, furent appelés *Vers dorés*. Ce poëte fut moiſſonné par la peſte dans ſa patrie, au commencement du IIIe ſiecle, à l'âge de 30 ans. Ses compatriotes firent graver ſur ſon tombeau cette inſcription: *Les Dieux ne ſe ſont hâtés de rappeler* Oppien *à la fleur de l'âge, que parce qu'il avoit déjà ſurpaſſé les mortels*. La meilleure édition de ſes Poëmes, (imprimés dès 1478, in-4°) eſt celle de Leyde, 1597, in-8°, en grec & en latin, avec des notes de *Rittershuys* pleines d'érudition. On a une Traduction en mauvais vers françois, par *Florent Chrétien*, du Poëme *de la Chaſſe*, 1575, in-4°; & en proſe, par *Fermat*, à Paris, 1690, in-12.

OPPIUS, (Caïus) eſt auteur, ſelon quelques-uns, des *Commentaires ſur les guerres d'Alexandrie, d'Afrique & d'Eſpagne*, attribués à *Hirtius*. [*Voyez* ce mot.] On croit auſſi qu'il a fait un *Traité des Hommes illuſtres*.

OPPORTUNE, (Sainte) abbeſſe de Montreuil dans le dioceſe de Séez, étoit d'une famille illuſtre, & ſœur de *S. Godegrand*, évêque de ce ſiége. Elle mourut le 22 Avril 770, après avoir paſſé ſa vie dans les exercices de la pénitence.

OPS, fille du *Ciel* & de *Veſta* ſœur & femme de *Saturne*, eſt la même que *Rhée* & *Cybele*. *Cicéron* la prend pour la *Terre*, parce que c'eſt elle qui produit les choſes néceſſaires à la ſubſiſtance des hommes. [*Voyez* CYBELE.]

I. OPSOPÆUS, (Vincent) Allemand, écrivain du XVIe ſiecle, dont nous avons en latin un Poëme bachique, intitulé : *De arte bibendi*, Francfort, 1578, in-8°, qui plut à ceux de ſa nation.

II. OPSOPÆUS, (Jean) né à Breten, dans le Palatinat, en 1556, fut correcteur de l'imprimerie de *Wechel*, qu'il ſuivit à Paris, & auquel il fut fort utile par ſes connoiſſances. Son zele pour les nouveaux hérétiques le fit mettre deux fois en priſon. Il ſe conſacra à la médecine, & il y fit de ſi grands progrès, qu'étant de retour en Allemagne, on lui donna une chaire de profeſſeur en cette ſcience à Heidelberg. Il y mourut en 1596, à 40 ans. Il avoit un frere nommé *Simon*, qui excella dans la pratique de l'art de guérir, comme lui brilloit dans la théorie. On a de *Jean* divers Traités d'*Hippocrate*, avec des traductions latines, corrigées, & des remarques tirées de divers manuſcrits. On lui doit encore le Recueil des *Oracles des Sybilles*, Paris, 1607, in-8°.

OPSTRAET, (Jean) né à Beringhen, dans le pays de Liége, en 1651, profeſſa d'abord la théologie à Louvain, enſuite au ſéminaire de Malines. L'archevêque de cette ville, inſtruit de ſon attachement à *Janſenius* & à *Queſnel*, le renvoya comme un homme qu'il croyoit dangereux. De retour à Louvain, il entra dans les querelles excitées par les écrits de *Steyaërt*, & fut banni par lettre-de-cachet, en 1704, de tous les états de *Philippe V*. Revenu à Louvain deux ans après, lorſque cette ville paſſa ſous la domination de l'empereur, il fut fait principal du collége de *Faucon*. Il mourut dans cet emploi le 29 Novembre 1720, à 69 ans. Ce ſavant avoit de l'eſprit, de la lecture, & écrivoit aſſez bien en latin lorſqu'il le vouloit; mais ſouvent il s'accommodoit exprès au ſtyle, plus précis & moins pur, des Scolaſtiques. Sa vie exemplaire & ſon déſintéreſſement le rendirent le modele des Janſéniſtes de Hollande, ainſi que ſes lumieres l'en avoient rendu l'oracle. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en latin & en françois, recherchés avec avidité par les partiſans de *Queſnel*. Les principaux ſont : I. *Theſes Theologicæ*, 1706. On y trouve (ſuivant le Lexicographe des *Livres Janſéniſtes*,) cette plaiſanterie baſſe & impie, » Que les Meſſes » pour les Morts ſervent bien plus » au Réfectoire, qu'au Purga» toire «; mais c'eſt une calomnie. II. *Diſſertation Théologique ſur la maniere d'adminiſtrer le Sacrement de Pénitence*, contre *Steyaërt*, in-12. III. *La vraie Doctrine touchant le Baptême laborieux*, 3 vol. in-12, contre le même. IV. *Inſtructions Théologiques* pour les jeunes Théologiens. V. *Le bon Paſteur*, où l'on traite des devoirs des Paſteurs. Ce livre a été traduit en françois, par *Hermant*, curé de Maltot près Caen, en 2 volumes in-12. VI. *Le Théologien Chrétien*, mis en françois par *Saint-André de Beauchesne*, fils d'un préſident-à-mortier du parlement de Grenoble, & imprimé avec quelques retranchemens & quelques additions, à Paris, en 1723, ſous ce titre : *Le Directeur d'un jeune Théologien*, in-12. VII. *Inſtructions Théologiques ſur les Actes humains*, 3 vol. in-12. VIII. *Théologie Dog-*

matique; *Morale*, *Pratique & Scolaſtique*, en 3 vol. in-12. IX. *Traité des Lieux Théologiques*, en 3 volumes in-12. C'eſt un des plus eſtimés. X. *Diſſertation Théologique ſur la Converſion du Pécheur.* Ce livre a été traduit en françois, mais avec beaucoup de liberté, par l'abbé de *Natte*; & imprimé pluſieurs fois ſous ce titre : *Idée de la Converſion du Pécheur.* La dernière édition françoiſe eſt de 1732, en 2 vol. in-12, avec des additions qui ne ſont pas du traducteur.

OPTAT, évêque de Mileve, ville de Numidie en Afrique, ſous l'empire de *Valentinien* & de *Valens*, a un nom célebre dans l'Egliſe, quoiqu'il n'y ſoit guere connu que par ſes ouvrages : *S. Auguſtin*, *S. Jérôme*, *S. Fulgence* le citent avec éloge. » *Optat*, (dit le premier,) » pourroit être une preuve de la » vérité de l'Egliſe Catholique, ſi » elle s'appuyoit ſur la vertu de » ſes miniſtres «. Nous n'avons d'*Optat* que *VII Livres du Schiſme des Donatiſtes*, contre *Parménien*, évêque de cette ſecte. Cet ouvrage eſt une marque de ſon érudition & de la netteté de ſon eſprit. Son ſtyle eſt noble, véhément & ſerré. La meilleure édition de ce livre eſt celle du docteur *du Pin*, en 1700, in-fol. L'éditeur l'a enrichie de courtes notes au bas des pages, avec un recueil de tous les Actes des Conciles, des Lettres des évêques, des Edits des empereurs, & des Actes des martyrs, qui ont du rapport à l'hiſtoire des Donatiſtes, diſpoſés par ordre chronologique juſqu'au temps de *Grégoire le Grand.* On trouve à la tête une Préface ſavante & bien écrite, ſur la vie, les Œuvres & les différentes éditions d'*Optat.* Avant celle de *du Pin*, on eſtimoit l'édition qu'en avoit donné *Gabriel Aubeſpine* avec des annotations, à Paris en 1631, & ceſſe de *le Prieur*, 1679.

ORANG-ZEB, *Voyez* AURENG-ZEB.

I. ORANGE, (Philibert de Châlons, prince d') né en 1502, quitta le ſervice de *François I* en 1520, piqué de ce qu'à Fontainebleau le maréchal-des-logis de la cour, par ordre du roi, l'avoit délogé pour faire place à un ambaſſadeur de Pologne, & paſſa à celui de l'empereur. Il perdit par ce changement ſa principauté d'Orange, que le roi fit ſaiſir, ainſi que le gouvernement de Bretagne, qu'il avoit eu dès le berceau. L'empereur l'en dédommagea en lui donnant la principauté de Melphes, le duché de Gravina, pluſieurs autres terres en Italie & en Flandres, & l'ordre de la Toiſon-d'or. Il fit ſes premieres armes à la repriſe de Tournai ſur les François, en 1521, & commanda toute l'infanterie Eſpagnole au ſiége de Fontarabie en 1522. Ayant été fait priſonnier par *André Doria*, en 1524, il fut envoyé à la tour de Bourges, où il reſta juſqu'au traité de Madrid, après la bataille de Pavie, par lequel l'empereur lui fit rendre ſa principauté. Il fut général de l'armée impériale en 1527, prit Rome qu'il ſaccagea après la mort du connétable *de Bourbon*, & perdit la vie le 3 Août 1530, dans un combat en Toſcane près de Piſtoye, où il commandoit les troupes de l'empereur contre les Florentins, alors en guerre avec le pape. Il n'avoit pas encore atteint l'âge de 28 ans, & il ne laiſſa qu'une fille, qui porta ſes titres & ſes biens dans la maiſon de *Naſſau.*

II. ORANGE, *Voy.* CHARNACÉ... NASSAU... & GUILLAUME n° III.

ORANTES, (François) Cor-

delier Eſpagnol, mort en 1584; aſſiſta, en qualité de théologien, au concile de Trente, où il prononça un ſavant *Diſcours* en 1562. Il fut enſuite confeſſeur de D. *Juan* d'*Autriche*, puis évêque d'Oviedo en 1581. On a de lui, en latin, un *Livre contre les Inſtitutions de Calvin*, &c.

ORATOIRE d'ITALIE, (Les Peres de l') *Voyez* NERI. — *DE FRANCE*, *Voyez* BERULLE.

ORBAY, *Voyez* DORBAY.

ORBELLIS, (Nicolas de) Cordelier, natif d'Angers, mort en 1455, laiſſa un *Abrégé de Théologie ſelon la doctrine de Scot*, in-8°.

ORBILIUS, ancien & célebre grammairien de Bénévent, parvint à un ſi grand âge, que l'on dit qu'il oublia tout ce qu'il ſavoit; & comme il ne ſavoit que des mots, il n'oublia pas grand'choſe.

ORCAN, *Voyez* ORKAN.

ORCUS, dieu des Enfers, le même que *Pluton*, ainſi appelé du grec Ὄρκος, tombeau ou ſépulchre. Les anciens donnoient ce nom à toutes les divinités de l'enfer, même à *Cerbere*. Il y avoit de ce nom un fleuve de Theſſalie qui ſortoit des marais du Styx, dont les eaux étoient ſi épaiſſes, qu'elles ſurnageoient comme de l'huile ſur celles du fleuve Pénée dans lequel elles ſe déchargeoient. Ce fleuve auroit bien pu donner une idée aux poëtes des demeures infernales.

ORDELAFFI, *Voyez* CIA.

ORDRIC VITAL, originaire d'Orléans, né en Angleterre en 1075, fut amené, à l'âge de 10 ans, en Normandie, & élevé dans l'abbaye d'Ouche, (*Saint-Evroult*) après que ſon pere, qui étoit prêtre & veuf, eut embraſſé l'état monaſtique. Il en prit lui-même l'habit à onze ans, & quoiqu'il eût reçu le ſous-diaconat dès 16 ans, il ne fut élevé au ſacerdoce que dans ſa 33ᵉ année. Il paſſa toute ſa vie dans l'état de ſimple religieux, n'étant occupé que de ſes devoirs & de l'étude. Il mourut après 1143. Nous lui devons une *Hiſtoire Eccléſiaſtique* en 13 livres, que *Ducheſne* a fait imprimer dans les *Hiſtoriæ Normannorum Scriptores*, Paris, 1619, in-fol. Cet ouvrage contient, parmi quantité de fables adoptées dans le ſiecle d'*Ordric*, beaucoup de faits très-intéreſſans qu'on ne trouveroit pas ailleurs, tant par rapport à la Normandie & à l'Angleterre, que par rapport à la France. Ce ſeroit un grand ſervice rendu à la littérature, que de publier la nouvelle édition préparée par D. *Beſſin*, que l'on conſerve à l'abbaye de Saint-Ouen de Rouen.

OREGIUS, (Auguſtin) philoſophe & théologien, né à Florence de parens pauvres, alla à Rome pour y faire ſes études. On le plaça dans une petite penſion bourgeoiſe, où il éprouva les mêmes ſollicitations que le patriarche *Joſeph*, & ne fut pas moins fidelle à ſon devoir. Il fuit de la maiſon de ſon hôteſſe, & eut le courage de paſſer une nuit d'hiver dans la rue, ſans habits. Le cardinal *Bellarmin*, inſtruit de ſa vertu, le fit élever dans un collége de penſionnaires de la premiere qualité à Rome. *Oregius* fut chargé par le cardinal *Barberin*, d'examiner quel étoit le ſentiment d'*Ariſtote* ſur l'immortalité de l'ame; & c'eſt pour ce ſujet qu'il publia, en 1631, ſon livre intitulé: *Ariſtotelis vera de rationalis Animæ immortalitate Sententia*, in-4°. Enfin ce cardinal étant devenu pape ſous le nom d'*Urbain VIII*, l'honora de la pourpre en 1634, & lui donna l'archevêché de Bénévent, où il mourut en 1635, à 58 ans.

On a de ſa plume les Traités *de Deo*, *de Trinitate*, *de Angelis*, *de Opere ſex dierum*; & d'autres Ouvrages, imprimés à Rome en 1637 & en 1642, in-folio, par les ſoins de *Nicolas Oregius*, ſon neveu. Le cardinal *Bellarmin* l'appeloit ſon *Théologien*, & le pape *Urbain VIII* ſon *Docteur*.

ORELLANA (François) eſt, comme on le croit communément, le premier Européen qui a reconnu la riviere des Amazones. Il s'embarqua, en 1539, aſſez près de Quito, ſur la riviere de Coca, qui plus bas prend le nom de Napo. De celle-ci il tomba dans une autre plus grande, & ſe laiſſant aller ſans autre guide que le courant, il arriva au Cap du Nord, ſur la côte de la Guyane, après une navigation de près de 1800 lieues. *Orellana* périt 10 ans après, avec trois vaiſſeaux qui lui avoient été confiés en Eſpagne, ſans avoir pu retrouver l'embouchure de ſa riviere. La rencontre qu'il fit, en la deſcendant, de quelques femmes armées, dont un cacique Indien lui avoit dit de ſe défier, la fit nommer riviere des *Amazones*.

ORESME, (Nicolas) docteur de Sorbonne, & grand-maître du collége de Navarre, natif de Caen, fut précepteur de *Charles V*, qui lui donna, en 1377, l'évêché de Liſieux. On l'avoit député à Avignon, en 1363, vers le pape *Urbain V*, à qui il perſuada de ne pas retourner à Rome. *Oreſme*, de retour dans ſon dioceſe, y fit fleurir la ſcience & la piété. Les belles-lettres, la philoſophie, la théologie & les bonnes œuvres, remplirent entiérement ſa vie, qu'il termina ſaintement en 1382. Ses ouvrages les plus connus ſont: I. Un *Diſcours* contre les déréglemens de la cour de Rome. II. Un Traité, eſtimé, *De communicatione Idiomatum*. III. Un *Diſcours* contre le changement de la Monnoie. IV. Un Traité *De Antichriſto*, imprimé dans le tome IXe de l'*Ampliſſima Collectio* du P. *Martenne*: il eſt plein de réflexions judicieuſes. V. Sa *Traduction* de la *Morale* & de la *Politique d'Ariſtote*, qu'il entreprit, ainſi que la ſuivante, par ordre du roi *Charles V*. VI. Celle du Traité de *Pétrarque*. Des *Remedes de l'une & de l'autre fortune*. On le fait auteur encore d'une *Traduction Françoiſe de la Bible*, qui eſt également attribuée à *Raoul de Preſle* & à *Guyars des Moulins*.

I. ORESTE, roi de Mycenes, fils *d'Agamemnon* & de *Clytemneſtre*; ſa ſœur *Electre* craignant qu'*Egiſthe* qui avoit tué *Agamemnon* & déshonoré *Clytemneſtre*, ne le fit mourir, l'envoya ſecrétement chez *Strophius* roi de Phocée, qui le fit élever avec ſon fils *Pylade* dont il devint dès-lors l'ami inſéparable. Après y être reſté douze ans, il revint à Argos avec quelques Phocéens envoyés par *Strophius*, qui avoient ordre d'annoncer la mort d'*Oreſte* dans la ville. *Electre* qui étoit du complot, l'introduiſit avec les Phocéens chez ſa mere *Clytemneſtre* qu'il tua d'abord, & enſuite *Egiſthe* pour venger la mort de ſon pere. De là paſſant en Epire dans le temple de Delphes, il y poignarda *Pyrrhus*, au pied de l'autel où il alloit épouſer *Hermione*, & voulut enlever cette princeſſe; mais toujours agité des Furies depuis ſon parricide, l'Oracle lui ordonna d'aller dans la Tauride, pour ſe purifier de ſes crimes. Il partit, accompagné de *Pylade*, ſon intime ami, qui ne voulut jamais le quitter; & lorſqu'ils furent arrivés, ils furent arrêtés par ordre de *Thoas*, roi de cette contrée, pour être ſacrifiés. *Oreſte*

ayant été désigné pour l'être le premier, *Pylade* voulut inutilement prolonger la vie de son ami, en mourant à sa place ; mais dans le moment qu'*Oreste* alloit recevoir le coup de couteau, *Iphigénie* sa sœur, prêtresse de *Diane*, le reconnut. Ils tuerent *Thoas* & prirent la fuite. *Pylade* épousa *Iphigénie*, & *Oreste Hermione*, dont il gouverna les états. Il mourut de la morsure d'une vipere, vers l'an 1144 avant J. C.

II. ORESTE, préfet d'Alexandrie, *Voyez* HYPATIE.

III. ORESTE, général Romain ; *Voy.* NEPOS & *II.* GLYCERE.

IV. ORESTE, tyran de Rome, *Voyez* AUGUSTULE & ODOACRE.

ORFANEL, (Hyacinthe) Dominicain Espagnol, né à Valence en 1578, fut brûlé vif dans sa mission du Japon, en 1622, à 44 ans. Il est auteur d'une *Histoire de la prédication de l'Evangile au Japon*, depuis 1602 jusqu'en 1621. Cet ouvrage exact & curieux fut imprimé à Madrid en 1633, in-4°.

ORGAGNA, (André de Cicconé) peintre, sculpteur & architecte, natif de Florence en 1329, mourut en 1389, âgé de 60 ans. C'est comme peintre qu'il s'est rendu recommandable : il avoit un génie facile, & ses talens auroient pu être plus considérables, si ce maître eût eu devant les yeux de plus beaux ouvrages que ceux qui existoient de son temps. C'est à Pise qu'il a le plus travaillé ; il y a peint un *Jugement Universel*, dans lequel il a affecté de représenter ses amis dans la gloire du Paradis, & ses ennemis dans les flammes de l'Enfer.

ORGEMONT, (Pierre d') de Lagny-sur-Marne, conseiller au parlement de Paris sous le roi *Philippe de Valois*, s'éleva par son mérite. Il devint successivement maître des requêtes de l'Hôtel, second président au même parlement, chancelier de Dauphiné, premier président, & enfin chancelier de France en 1373. Ce qu'il y a de singulier, c'est que, suivant les Actes anciens de la chambre des Comptes de Paris, il fut élu chancelier de France par voie de scrutin en présence du roi *Charles V.* Il exerça cette charge jusqu'au mois d'Octobre 1380, que son grand âge l'obligea de remettre les sceaux au roi. Il mourut à Paris en 1389, avec une grande réputation d'intégrité. Sa postérité masculine finit à *François*, mort au siége de Chorges en 1587.

ORGEVILLE, *Voyez* MORAINVILLIERS.

ORIBASE DE PERGAME, disciple de *Zénon* de Chypre, & médecin de *Julien l'Apostat*, qui le fit questeur de Constantinople. Il fut exilé sous les empereurs suivans, & se fit estimer des Barbares même par sa vertu. On le rappela dans la suite. Il mourut au commencement du ve siecle. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, imprimés à Basle en 1557, en 3 vol. in-fol. ; & dans les *Artis Medicæ Principes* d'*Etienne*, le plus estimé est son livre des *Collections*, entrepris à la priere de *Julien*. L'auteur avoit puisé, pour former ce recueil, dans *Galien* & dans les autres médecins. Il étoit en 72 livres, dont il ne nous reste plus que 17. Son *Anatomie* parut à Leyde en 1735, in-4°.

ORICELLARIUS, *Voyez* RUCCELLAI, n° *II.*

ORICHOVIUS, *V.* OKSZI.

ORIENTIUS, écrivain ecclésiastique, & évêque d'Elvire en Espagne dans le VIe siecle, cultiva la morale & la poésie. Dans la *Bibliotheque des Peres* & dans

le *Tréſor* du P. *Martenne*, on trouve de lui des *Averiſſemens aux Fidelles*, en vers, dont la poéſie foible eſt relevée par l'excellence des préceptes qu'il y donne.

ORIFICUS, *Voy.* AURIFICUS.

ORIFLAMME, *Voyez* au ſujet de cet étendard, *l'article de* LOUIS le Gros, *vers la fin.*

I. ORIGENE, naquit à Alexandrie l'an 185 de Jeſus-Chriſt, & fut ſurnommé *Adamantinus*, à cauſe de ſon aſſiduité infatigable au travail. Son pere, *Léonide*, l'éleva avec ſoin dans la religion Chrétienne & dans les ſciences, & lui apprit de très-bonne heure l'Ecriture-ſainte. *Origene* donna des preuves de la grandeur de ſon génie dès ſa plus tendre jeuneſſe. *Clément Alexandrin* fut ſon maître. Son pere ayant été dénoncé comme Chrétien, & détenu dans les priſons, il l'exhorta à ſouffrir le martyre plutôt que de renoncer au Chriſtianiſme. A 18 ans il ſe trouva chargé du ſoin d'inſtruire les fidelles à Alexandrie. Les hommes & les femmes accouroient en foule à ſon école. La calomnie pouvoit l'attaquer; il crut lui fermer la bouche en ſe faiſant eunuque, s'imaginant être autoriſé à cette barbarie par un paſſage de l'Evangile. Après la mort de *Septime Sévere*, un des plus ardens perſécuteurs du Chriſtianiſme, arrivée en 211, *Origene* alla à Rome, & s'y fit des admirateurs & des amis. De retour à Alexandrie, il y reprit ſes leçons, à la priere de *Demetrius* qui en étoit évêque. Une émotion qui arriva dans cette ville, le fit retirer en ſecret dans la Paleſtine. Cette retraite l'expoſa à la jalouſie & au reſſentiment de ſon évêque. Les prélats de la province, l'engagerent, à force d'inſtances, d'expliquer en public les divines Ecritures. *Demetrius* le trouva ſi mauvais, qu'il ne put s'empêcher d'en écrire aux évêques de Paleſtine, comme d'une nouveauté inouie. *Alexandre*, évêque de Jéruſalem, & *Théoctiſte de Céſarée*, juſtifierent hautement leur conduite. Ils allégueront, » que c'étoit une coutume ancienne & générale, de » voir des évêques ſe ſervir indifféremment de ceux qui avoient » du talent & de la piété; & que » c'étoit une eſpece d'injuſtice, de » fermer la bouche à des gens à » qui Dieu avoit accordé le don » de la parole «. *Demetrius*, inſenſible à leurs raiſons, rappela *Origene*, qui continua d'étonner les fidelles par ſes lumieres, par ſes vertus, par ſes veilles, ſes jeûnes & ſon zele. L'Achaïe ſe trouvant affligée de diverſes héréſies, il y fut appelé peu de temps après. En paſſant à Céſarée de Paleſtine, il fut ordonné prêtre par les évêques qui s'y trouverent. Ce fut là le commencement des perſécutions qui empoiſonnerent ſa vie, & celui des troubles de l'Egypte, & des diſputes qui déchirerent ſi long-temps l'Egliſe. *S. Alexandre* défendit *Origene*, qui vint reprendre à Alexandrie ſes exercices ordinaires; mais *Demetrius*, dont la réconciliation n'étoit que feinte, ayant aſſemblé deux Conciles, le dépoſa du ſacerdoce, lui défendit d'enſeigner dans Alexandrie, l'obligea d'en ſortir & l'excommunia. Cette condamnation fut approuvée à Rome, ainſi que par preſque tous les autres évêques: mais les Egliſes de la Paleſtine, de l'Arabie, de la Phénicie & de l'Achaïe, entretinrent toujours communion avec *Origene*. Cependant *Demetrius* écrivoit de tous côtés pour le rendre odieux. Ce fut ſur la peinture qu'en fit cet évêque, que l'Egliſe Romaine le condamna. *Origene* s'en plaignit à

ſes amis, déſavoua les erreurs qu'on lui imputoit, & ſe retira à Céſarée en Paleſtine. *Théoctiſte*, qui en étoit évêque, l'y reçut comme ſon maître, & lui confia le ſoin d'interpréter les Ecritures. Son perſécuteur étant mort l'an 231, *Origene* jouit du repos & de la gloire qu'il méritoit. *Grégoire Thaumaturge* & *Athénodore* ſon frere ſe rendirent auprès de lui, & en apprirent les ſciences humaines & les vérités ſacrées. Une ſanglante perſécution s'étant allumée ſous *Maximin* contre les Chrétiens, & particuliérement contre les prélats & les docteurs de l'Egliſe, *Origene* demeura caché pendant deux ans. La paix fut rendue à l'Egliſe par *Gordien*, l'an 237; *Origene* en profita pour faire un voyage en Grece. Il demeura quelque temps à Athenes, & après être retourné à Céſarée, il alla en Arabie, à la priere des évêques de cette province. Leur motif étoit de retirer de l'erreur l'évêque de Boſtres, nommé *Bérylle*, qui nioit que » Jeſus-Chriſt » eût eu aucune exiſtence avant » l'Incarnation, voulant qu'il n'eût » commencé à être Dieu qu'en » naiſſant de la Vierge «. *Origene* manía cette affaire avec une dextérité ſinguliere. Il parla ſi éloquemment à *Bérylle*, qu'il rétracta ſon erreur & qu'il remercia depuis *Origene*. Les évêques d'Arabie l'appelerent enſuite à un Concile qu'ils tenoient contre certains hérétiques, qui aſſuroient que » la mort » étoit commune au corps & à » l'ame «. *Origene* y aſſiſta, & il traita la queſtion avec tant de force, qu'il ramena au chemin de la vérité tous ceux qui s'en étoient écartés. Cette déférence des évêques pour *Origene*, ſur un point qu'on croit être la principale de ſes erreurs, l'en juſtifie pleinement. *Dece* ayant ſuccédé, l'an 249, à l'empereur *Philippe*, alluma une nouvelle perſécution. *Origene*, regardé comme la principale colonne de l'Egliſe, fut mis en priſon. On le chargea de chaînes; on lui mit au cou un carcan de fer & des entraves aux pieds; on lui fit ſouffrir pluſieurs autres tourmens & on le menaça ſouvent du feu: mais on ne le fit pas mourir, dans l'eſpérance d'en abattre pluſieurs par ſa chute. *Origene*, épuiſé par les tourmens & les auſtérités, mourut à Tyr, peu de temps après, l'an 254, dans ſa ſoixante-neuvieme année. Peu d'auteurs ont autant travaillé que lui; peu d'hommes ont été autant admirés & auſſi univerſellement eſtimés, qu'il le fut pendant long-temps. Perſonne n'a été plus vivement attaqué & pourſuivi avec plus de chaleur, qu'il l'a été pendant ſa vie & après ſa mort. On peut dire qu'*Origene* mérita en partie ces divers traitemens. Qui n'auroit admiré un homme qui, dès ſa plus tendre jeuneſſe, compta au nombre de ſes diſciples, tout ce qu'il y avoit de ſavans parmi les Chrétiens, & de philoſophes parmi les Païens; qui, à peine ſorti de l'enfance, fut jugé capable d'être mis à la tête de l'école célebre d'Alexandrie, école qui ſous lui devint celle du martyre? Sa vertu ainſi que ſon génie fut ſi précoce, que *Léonide* ſon pere alloit baiſer ſa poitrine lorſqu'il dormoit, comme le ſanctuaire de l'Eſprit divin. Un tel homme méritoit, ſans doute, l'eſtime que tant d'illuſtres perſonnages conçurent pour lui. Mais il fut très-blâmable d'avoir voulu accommoder les vérités de la Religion avec les idées des Platoniciens. C'eſt ſur-tout dans ſon livre des *Principes* contre les Hérétiques, qu'il expoſe un ſyſtême tout fondé ſur

la philoſophie de *Platon*, & dont le principe fondamental eſt que *toutes les peines ſont médicinales.* Malgré cela on peut penſer avantageuſement de lui, puiſqu'il ne propoſoit ſes opinions qu'en doutant, & que d'ailleurs, comme il s'en plaint lui-même, les Hérétiques de ſon temps avoient falſifié ſes ouvrages. On lui a reproché, ſans raiſon, qu'il étoit favorable au Matérialiſme. Il réfute expreſſément ceux qui croyoient que *DIEU étoit corporel.* Il dit que *DIEU n'eſt ni un corps, ni dans un corps*; qu'*il eſt une ſubſtance ſimple, intelligente, exempte de toute compoſition, qui, ſous quelque rapport qu'on l'enviſage, n'eſt qu'une ame, & la ſource de toutes les Intelligences. Si DIEU*, dit-il, *étoit un corps, comme tout corps eſt compoſé de matiere, il faudroit auſſi dire, que DIEU eſt matériel; & la matiere étant eſſentiellement corruptible, il faudroit encore dire que DIEU eſt corruptible.* Peut-on croire qu'un homme tel qu'*Origene*, qui conduit le Matérialiſme juſqu'à ces conſéquences, puiſſe être incertain ſur l'immortalité de l'Être-ſuprême? On ne s'eſt pas contenté de calomnier ſa doctrine; on a calomnié ſa conduite. On a prétendu que pour ſortir de priſon, il fit ſemblant d'offrir de l'encens à l'idole *Sérapis* à Alexandrie; mais c'eſt une impoſture, forgée par les ennemis de ce grand homme, & raportée trop légérement par *S. Epiphane*... Ses ouvrages ſont: I. Une *Exhortation au Martyre*, qu'il compoſa pour animer ceux qui étoient dans les fers avec lui. II. Des *Commentaires ſur l'Ecriture-Sainte.* Il eſt peut-être le premier qui l'ait expliquée toute entiere. Les explications d'*Origene* étoient de trois ſortes: des *Notes* abrégées ſur les endroits difficiles: des *Commentaires* étendus, où il donnoit l'eſſor à ſon génie: & des *Homélies* au peuple, où il ſe bornoit aux explications morales, pour s'accommoder à la portée de ſes auditeurs. Il nous reſte une grande partie des Commentaires d'*Origene*; mais la plupart ne ſont que des traductions fort libres. L'on y voit par-tout un grand fonds de doctrine & de piété. Il travailla à une édition de l'Ecriture à 6 colonnes, qu'il intitula *Hexaples.* La 1re contenoit le Texte hébreu en lettres hébraïques; la 2e, le même Texte en lettres grecques, en faveur de ceux qui entendoient l'Hébreu ſans le ſavoir lire; la 3e renfermoit la verſion d'*Aquila*; la 4e colonne, celle de *Symmaque*; la 5e, celle des *Septante*; & la 6e, celle de *Théodotion.* Il regardoit la verſion des Septante comme la plus authentique, & celle ſur laquelle les autres devoient être corrigées. Les *Octaples* contenoient de plus deux Verſions grecques, qui avoient été trouvées depuis peu, ſans qu'on en connût les auteurs. *Origene* travailla à rendre l'édition des *Septante* ſuffiſante pour ceux qui n'étoient point en état de ſe procurer l'édition à pluſieurs colonnes. III. On avoit recueilli de lui plus de mille *Sermons*, dont il nous reſte une grande partie. Ce ſont des diſcours familiers qu'il prononçoit ſur le champ; & des notaires écrivoient pendant qu'il parloit, par l'art des notes qui s'eſt perdu. Il avoit ordinairement 7 ſecrétaires, uniquement occupés à écrire ce qu'il dictoit. IV. Son livre des *Principes.* Il l'intitula ainſi, parce qu'il prétendoit y établir des principes auxquels il faut s'en tenir ſur les matieres de la religion, & qui doivent ſervir d'introduction à la théologie. C'eſt, de tous les Ouvrages d'*Origene*, celui où il ſuit le plus le raiſonnement humain & la philoſo-

phie de *Platon*. Nous ne l'avons que de la verſion de *Rufin*, qui déclare lui-même y avoir ajouté ce qui lui a plu, & en avoir ôté ce qui lui paroiſſoit contraire à la doctrine de l'Egliſe, principalement touchant la Trinité. On ne laiſſe pas d'y trouver encore des principes pernicieux. V. Le *Traité* contre *Celſe*. Cet ennemi de la Religion Chrétienne avoit publié contre elle ſon *Diſcours de vérité*, qui étoit rempli d'injures & de calomnies. *Origene* n'a fait paroître dans aucun de ſes écrits autant de ſcience chrétienne & profane que dans celui-ci, ni employé tant de preuves fortes & ſolides. On le regarde comme l'Apologie du Chriſtianiſme la plus achevée & la mieux écrite que nous ayons dans l'antiquité. Le ſtyle en eſt beau, vif & preſſant; les raiſonnemens bien ſuivis & convaincans; & s'il y répete pluſieurs fois les mêmes choſes, c'eſt que les objections de *Celſe* l'y obligeoient, & qu'il n'en vouloit laiſſer aucune ſans les avoir entiérement détruites. *Origene* entreprit cette Réponſe, à la ſollicitation de ſon ami *Ambroiſe*. Il la commence en diſant, » qu'il auroit » peut-être été plus à propos d'imi» ter JESUS-CHRIST qui ne répon» doit aux calomnies de ſes enne» mis que par la ſainteté de ſa vie » & par la grandeur de ſes mira» cles «. A peine *Origene* avoit-il été enlevé à l'Egliſe, qu'il s'éleva des diſputes ſur ſon orthodoxie. Dans le IVe ſiecle, les Ariens ſe ſervirent de ſon autorité pour prouver leurs erreurs. *S. Athanaſe*, *S. Baſile* & *S. Grégoire* de Nazianze le défendirent, comme ayant parlé d'une maniere orthodoxe ſur la divinité du Fils. *S. Hilaire*, *Tite* de Boſtes, *Dydime* d'Alexandrie, *S. Ambroiſe*, *Euſèbe* de Verceil, & *S. Grégoire* de Nyſſe, ont cité ſes ouvrages avec éloge: mais *Théodore* de Mopſueſte, *Apollinaire* & *Céſaire*, ne lui furent pas favorables; & *S. Baſile* dit expreſſément (*De Spiritu Sancto*, chap. 20) » qu'il n'a pas » penſé ſainement ſur la divinité » du Saint-Eſprit «. Dans le même ſiecle où s'éleva la diſpute ſur l'orthodoxie d'*Origene*, *Jean* de Jéruſalem & *Rufin* firent ſon Apologie, & *S. Chryſoſtome* ſe joignit à eux. *S. Epiphane* & *S. Jérôme* au contraire l'attaquerent vivement. *Théophile* d'Alexandrie perſécuta les moines de Nitrie, qu'il accuſa d'Origénifme, & qu'il condamna dans un Concile d'Alexandrie. Son jugement fut approuvé par le pape *Anaſtaſe I* & par la plupart des évêques d'Occident; mais *Origene* eut quantité de défenſeurs en Orient. Dans le VIe ſiecle, l'empereur *Juſtinien* ſe déclara ennemi de ſa mémoire, écrivit une lettre à *Mennas* contre ſa doctrine, donna un Edit contre lui l'an 640, le fit condamner dans un concile tenu la même année à Conſtantinople, dont les Actes ont été recueillis avec ceux du Ve Concile général. *Juſtinien* dans ſon édit expoſe les erreurs imputées à *Origene*; & les rapporte à ſix chefs, » 1° *Sur la Trinité* : Le Pere eſt » plus grand que le Fils, le Fils » que le Saint-Eſprit, & le Saint» Eſprit plus grand que tous les » autres Eſprits. Le Fils ne peut » voir le Pere, ni le Saint-Eſprit » ne peut voir le Fils; & ce que » nous ſommes à l'égard du Fils, » le Fils l'eſt à l'égard du Pere. » 2° *Sur la Création* : La puiſſance » de Dieu eſt bornée; & il n'a pu » faire qu'un certain nombre d'Eſ» prits & une certaine quantité de » matiere, dont il pût diſpoſer. Les » genres & les eſpeces ſont co» éternels à Dieu. Il y a eu, & il y » aura pluſieurs Mondes; en ſorte » que Dieu n'a jamais été ſans créa-

» tures. 3° Les Subſtances raiſonnables n'ont jamais été attachées » à leurs corps que pour être punies; » & les Ames des hommes en particulier ont été d'abord des Intelligences pures & ſaintes, qui » s'étant dégoûtées de la contemplation divine & tournées au » mal ont été jetées dans des » corps pour en recevoir la punition. 4° Le Ciel, la Lune, les » Etoiles & les Eaux qui ſont ſur » les Cieux, ſont animées & raiſonnables. 5° A la réſurrection, » les corps humains ſeront de figure ronde, comme la plus parfaite. 6° La punition des méchans Hommes & des Démons » finira, & ils ſeront rétablis dans » leur premier état... ". On peut conſulter ſur les erreurs attribuées à *Origene* : I. Les *Vies* de *Tertullien* & d'*Origene*, par le ſieur *de la Motthe*, (c'eſt-à-dire, par *Thomas*, ſieur *du Foſſé*) imprimées à Paris en 1675. II. *Du Pin*, dans ſa *Bibliotheque des Auteurs Eccléſiaſtiques*. III. *D. Cellier*, Hiſtoire *des Auteurs Sacrés & Eccléſiaſtiques*, tomes 2 & 3, article *Pamphile*. IV. *Doucin*, Jéſuite, *Hiſtoire de l'Origéniſme*. Le ſavant *Huet* a publié ce qui reſte des Commentaires d'*Origene* ſur le nouveau Teſtament, en grec & en latin, 2 vol. in-fol., avec la *Vie* d'*Origene* & des notes eſtimées. Cet ouvrage fut imprimé à Rouen en 1668. On en a fait une 2e édition à Paris en 1679, & une 3e en Allemagne, en 1685. Dom *de Montfaucon* a donné les *Hexaples* en 1713, en 2 vol. in-folio. On a actuellement une édition complete des Œuvres d'*Origene*, en 4 vol. in-fol. Cette édition a été commencée par le P. *Charles de la Rue*, Bénédictin, mort en 1739, & continuée par D. *Ch. Vincent de la Rue*, ſon neveu, qui a donné le 4e & dernier volume, à Paris, en 1759. *Voyez* le *Masius*.

II. ORIGENE, dit *l'Impur*, étoit Egyptien. Il enſeigna, vers l'an 290, que le *Mariage étoit de l'invention du Démon*; qu'il étoit permis de ſuivre tout ce que la paſſion pouvoit ſuggérer de plus infame, afin que l'on empêchât la génération par telle voie que l'on pourroit inventer, même par les plus exécrables moyens. *L'Impur* eut des ſectateurs, qui furent rejetés avec horreur par toutes les Egliſes. Ils ſe perpétuerent cependant juſqu'au ve ſiecle. On ne ſait qu'elle raiſon a eu le continuateur de *Ladvocat*, pour donner à cet hérétique le ſurnom d'*Empereur*, & pour taire cette bévue dans ſes Errata périodiques.

III. ORIGENE, philoſophe Platonicien, diſciple & ami de *Porphyre*, étudia la philoſophie ſous *Ammonius*. Il avoit fait un *Panégyrique* de l'empereur *Gallien*, que nous n'avons plus.

ORIGNY, *Voyez* Dorigny.

ORIGNY, (Pierre-Adam d') mort le 9 Septembre 1774, à Rheims ſa patrie, entra de bonne heure au ſervice. Une bleſſure qu'il reçut à l'attaque des lignes de Wiſſembourg en Allemagne, le contraignit de le quitter, après avoir obtenu une penſion & la croix de Saint-Louis. Il s'adonna à l'étude de l'Hiſtoire, & produiſit *l'Egypte ancienne*, & la *Chronologie des Egyptiens*, l'une en 1762, l'autre en 1765, chacune en 2 vol. in-12. On y trouve des recherches laborieuſes & importantes; mais comme il tâche de faire valoir un ſyſtême particulier, il avance bien des conjectures fauſſes & des idées inſoutenables. Le ſavant M. *Paſſ* l'a quelquefois très-bien réfuté dans ſes Recherches ſur les Egyptiens. *D'Origny* s'occupoit,

dupoit, quand il eſt mort, d'une *Hiſtoire générale d'Egypte*, depuis ſa fondation juſqu'à ſa ruine entiere.

I. ORIOL, (Pierre) Cordelier, natif de Verberie-ſur-Oiſe en Picardie, enſeigna la théologie à Paris avec tant de réputation, qu'il fut ſurnommé *le Docteur éloquent*. Il devint provincial dans ſon ordre, puis archevêque d'Aix en 1321. Il vivoit encore en 1345. Quelques-uns ont prétendu qu'il fut cardinal. On a de lui des *Commentaires* fort ſubtils *ſur le Maître des Sentences*, Rome, 1595 & 1605, 2 vol. in-fol.; & un *Abrégé* de la Bible, intitulé *Breviarium Bibliorum*, Paris, 1508 & 1685, in-8°.

II. ORIOL, *Voyez* AURIOL.

ORIOLLE, (Pierre d') chancelier de France & ſeigneur de Loiré en Aunis, étoit fils du maire de la Rochelle. Il s'éleva par ſon mérite, & fut employé dans les affaires les plus importantes, depuis 1472 juſqu'en 1483. Il mourut en 1485, regardé comme un homme integre & intelligent. *Louis XI*, quelque temps avant ſa mort, deſtitua *d'Oriolle*, & le fit premier préſident de la chambre des Comptes, place bien inférieure à celle de chancelier; mais, ſous ce roi cruel & bizarre, il n'y avoit d'autres lois que ſa volonté.

ORION, étoit fils de *Neptune* & de la nymphe *Euryale*. Cependant *Ovide* le fait fils d'un pauvre homme nommé *Hirée*, chez lequel *Jupiter*, *Neptune* & *Mercure* voyageant ſur la terre, allerent loger. Les dieux voulant le récompenſer de l'hoſpitalité qu'il leur avoit donnée avec joie, promirent de lui accorder ce qu'il leur demanderoit. *Hirée* qui étoit vieux & ſans enfans ſouhaita d'avoir un fils. Auſſitôt *Jupiter* & ſes deux compagnons verſerent de leur urine ſur une peau de taureau nouvellement immolé, & ordonnerent à leur hôte de l'enfouir en terre pendant neuf mois, après leſquels il iroit la retirer. *Hirée* ayant exécuté les ordres des dieux, trouva au bout de neuf mois le petit Orion enveloppé dans cette peau. Quand il fut grand, il apprit d'*Atlas* l'aſtronomie, & apporta de Lybie en Grece la connoiſſance des aſtres & du mouvement des cieux. Il fut en même temps grand chaſſeur, & ſi fier de ſon adreſſe & de ſes forces, qu'il ſe vantoit de terraſſer toutes ſortes de bêtes. La *Terre* indignée de ſon inſolence, fit naître un ſcorpion dont la piqûre le fit mourir. *Diane* qui l'aimoit, le plaça au rang des aſtres. *Horace* écrit au contraire que cette déeſſe le perça à coups de fleches, parce qu'il avoit oſé attenter à ſon honneur; d'autres diſent à celui de la nymphe *Opis* qui étoit de ſa cour, & le mettent dans les enfers, comme a fait *Homere* dans l'*Odyſſée*. Quoi qu'il en ſoit, on le connoit au ciel pour une conſtellation qui excite des tempêtes à ſon lever & à ſon coucher.

ORITHYE, fille *d'Erechthée* & reine des *Amazones*, fut enlevée par *Borée*, & eut de lui *Zethès* & *Calais*. Il y eut une autre ORITHYE, reine des *Amazones*, célebre par ſa valeur & par ſa vertu. Elle voulut venger ſes ſœurs qui avoient été inſultées par *Hercule* & par *Théſée*; mais le ſuccès ne répondit pas à ſon courage. Les hiſtoriens placent ces héroïnes dans la Sarmatie ſur le fleuve Thermodon en Cappadoce. Elles ne recevoient parmi elles aucun homme; mais elles ſe rendoient une fois l'an ſur la frontiere pour y recevoir les careſſes de leurs voiſins. Elles gardoient les filles dont elles devenoient enceintes, & rendoient

les enfans mâles aux peres. On ajoute qu'elles ſe brûloient une mamelle pour tirer mieux de l'arc, & conſervoient l'autre pour la nourriture de leur fruit. On prétend qu'elles étendirent leur domination juſqu'à Epheſe, en Aſie; mais qu'ayant voulu repaſſer en Europe, elles furent défaites par les Athéniens. Quelques critiques traitent l'exiſtence des *Amazones* de fable, & la croient fondée ſur l'uſage que ces femmes avoient de ſuivre leurs maris à la guerre... *Voy. l'Hiſtoire des Amazones*, par l'abbé *Guyon*.

ORKAN, fils *d'Ottoman*, empereur des Turcs, s'empara du trône en 1326, après s'être défait de ſes freres aînés. Il étendit conſidérablement les bornes du puiſſant empire que ſon pere avoit fondé. Il ouvrit l'Europe à ſes ſucceſſeurs, par la priſe de Gallipoli & de pluſieurs villes ſur les Grecs, & par l'alliance qu'il fit avec l'empereur *Jean Cantacuzène*, qui lui donna ſa fille *Théodora* en mariage. Son regne fut long & cruel. Il commença par un fratricide, s'établit ſur la deſtruction du prince de Caramanie, dont il épouſa la fille, & ſur la mort de ſon beau-frere, fils unique de ce prince, qu'il tua de ſa propre main; & finit violemment dans une bataille contre les Tartares, ou, ſelon quelques-uns, du chagrin que lui cauſa, en 1360, la mort de *Soliman* ſon fils aîné.

ORLAND LASSUS, *Voy.* LASSUS, n° II.

ORLANDIN, (Nicolas) Jéſuite né à Florence en 1556, fut recteur du collége de Nole, & mourut à Rome en 1606, à 50 ans. Il a compoſé en latin *l'Hiſtoire de la Compagnie de Jeſus*, imprimée à Cologne en 1615, & à la Rochelle en 1620, en 2 vol. in-fol. Pour compléter cet ouvrage, il faut y joindre celui d'*Imago primi ſæculi*, Anvers, 1640, in-folio; les 4 vol. de *Sacchini*, & le vol. du P. *Jouvency*, 1710, in-folio.; & le vol. du P. *Cordara*, 1750, in-fol. Le latin d'*Orlandin* eſt pur, élégant, ſon ſtyle nombreux, & d'une cadence agréable. L'auteur, homme attaché à ſon ordre, a travaillé ſur des Mémoires fournis par ſes ſupérieurs. Sa narration ne doit pas être ſuſpecte aux Jéſuites; mais les ennemis de cette célebre ſociété ont reproché à l'hiſtorien le récit des viſions, des prédictions, &c. L'auteur n'oublie jamais qu'il eſt Jéſuite... *Voyez* MONTALBANI, *à la fin*.

ORLAY, *Voyez* VAN-ORLAY.

ORLÉANS, (La Pucelle d') *Voyez* JEANNE D'ARC, n° X.

I. ORLÉANS (Ducs d'), Voici les princes qui ont porté ce nom.

Philippe II, fils de *Philippe VI* dit *de Valois*, mort ſans poſtérité en 1383.

Louis, fils de *Charles V*, aſſaſſiné en 1407, eut ce titre: *Voyez* ci-deſſous, n° II.

Il eut un fils nommé *Charles*: *Voyez* ci-deſſous, n° III.

Le titre de *Duc d'Orléans* paſſa ſucceſſivement à deux fils de *François I*, dont le ſecond fut *Henri II*... à *Gaſton*, 3e fils de *Henri IV* (*Voyez GASTON*, n° III)... & enfin à un fils de *Louis XIII*, nommé *Philippe*, mort en 1701, qui eut *Philippe*. *Voyez* les deux PHILIPPES, n° XXI & XXII.

Le dernier fut pere de *Louis*: *Voy.* ci-deſſous n° IV. Son fils porte actuellement le titre de *Duc d'Orléans*.

II. ORLÉANS, (Louis DE FRANCE, duc d') comte de Valois, d'Aſt, de Blois, &c. fils du roi *Charles V*, naquit en 1371, & eut beaucoup de part au gouvernement pendant le regne de *Charles VI*

ſon frere. *Jean* duc de *Bourgogne*, oncle du roi, jaloux de l'autorité du duc *d'Orléans*, le fit aſſaſſiner à Paris le 23 Novembre 1407 : [*Voy.* JEAN, n° LXVII.] Le chef des aſſaſſins, nommé *Raoul d'Ocquetonville*, gentilhomme Normand, lui décharge d'abord un grand coup de ſabre, qui lui abat le poignet. Il crie qu'*il eſt le Duc d'Orléans*. On lui répond, que *c'eſt à lui-même qu'on en veut*; & ſur-le-champ, la troupe des meurtriers fond ſur lui & le perce de pluſieurs coups, avec un de ſes écuyers, qui avoit tâché de couvrir de ſon corps celui de ſon maître. Ainſi finit, à l'âge de 36 ans, un prince qui paſſoit pour le plus bel homme du royaume, le plus éloquent, le plus affable. Sa taille étoit majeſtueuſe, ſon air noble & prévenant. Il avoit le talent de la parole, l'eſprit vif & aiſé, & aimoit la littérature & les gens de lettres. Il abuſa un peu de ces heureuſes diſpoſitions. Il ſe livra aux plaiſirs; il écouta ſon ambition, & fut la victime de l'ambition d'un autre. Le meurtre du duc *d'Orléans* fut l'origine de la fameuſe diviſion, ſi fatale à la France, entre les maiſons *d'Orléans* & de *Bourgogne*.

III. ORLÉANS, (Charles duc d') fils de *Louis* de France duc *d'Orléans*, & de *Valentine de Milan*, porta le titre de *Duc d'Angoulême* durant la vie de ſon pere, qui périt victime de la trahiſon du duc de Bourgogne. *Charles* ſe trouva à la malheureuſe bataille d'Azincourt en 1415, où il fut fait priſonnier. De retour en France, après avoir été retenu 25 ans en Angleterre, il entreprit la conquête du duché de Milan, qui lui appartenoit du chef de ſa mere; mais il ne put ſe rendre maître que du comté d'Aſt : (*Voy.* II. SFORCE.) Ce prince aima les lettres, & les cultiva avec ſuccès. On a de lui un recueil de *Poéſies*, dont pluſieurs ont été inſérées dans les *Annales Poétiques*, où l'on découvre un vrai talent. Il mourut à Amboiſe en 1465, laiſſant un fils, *Charles* duc *d'Angoulême*, qui épouſa *Louiſe* de Savoie, mere de *François I*, depuis roi de France, [*Voy.* II. FRANÇOIS.] & de *Marguerite de Valois*, depuis reine de Navarre, [*Voy.* VII. MARGUERITE & I. *GAILLARD.*] De *Marie de Cleves*, Charles *d'Orléans* eut, entre autres enfans, *Louis*, qui fut le roi LOUIS XII : *Voyez* ce mot, n° XVII; & IV. JEANNE de *France*.

IV. ORLÉANS, (Louis duc d') premier prince du ſang, né à Verſailles le 4 Août 1703, de *Philippe*, depuis régent du royaume, reçut de la nature un eſprit pénétrant, propre à tout, & beaucoup d'ardeur pour l'étude. Sa jeuneſſe fut aſſez diſſipée; mais après la mort de ſon pere & celle de ſon épouſe, il quitta le monde pour ſe conſacrer entiérement aux exercices de la pénitence, aux œuvres de charité, & à l'étude de la religion & des ſciences. En 1730 il prit un appartement à l'abbaye Sainte-Genevieve, & s'y fixa totalement en 1742. Il ne ſortoit de ſa retraite que pour ſe rendre à ſon conſeil au Palais-royal, ou pour aller viſiter des hôpitaux & des égliſes. Marier des filles, doter des religieuſes, procurer une éducation à des enfans, faire apprendre des métiers, fonder des colléges, répandre ſes bienfaits ſur les miſſions, ſur les nouveaux établiſſemens : voilà les œuvres qui remplirent tous les inſtans de la vie de ce prince, juſqu'à ſa mort, arrivée le 4 Février 1752, à 48 ans & demi. La reine dit en apprenant cette triſte nouvelle : *C'eſt un bienheureux qui laiſſe après*

lui beaucoup de malheureux. Le duc *d'Orléans* cultiva toutes les ſciences ; il poſſédoit l'Hébreu, le Chaldéen, le Syriaque, le Grec, l'Hiſtoire ſainte, les Peres de l'Egliſe, l'Hiſtoire univerſelle, la Géographie, la Botanique, la Chimie, l'Hiſtoire naturelle, la Phyſique, la Peinture. On a de lui grand nombre d'ouvrages en manuſcrit. Les principaux ſont, ſuivant l'abbé *Ladvocat*, de qui nous empruntons ces particularités : I. Des *Traductions littérales*, des *Paraphraſes* & des *Commentaires* ſur une partie de l'*Ancien-Teſtament*. II. Une *Traduction* littérale des Pſeaumes, faite ſur l'Hébreu, avec une paraphraſe & des notes. Cet ouvrage eſt un des plus complets de ce pieux & ſavant prince. Il y travailloit encore pendant la maladie qui l'enleva, & il y mit la derniere main peu de temps avant ſa mort. On y trouve des explications ſavantes & ingénieuſes, & une critique ſaine & exacte. Il eſt accompagné d'un grand nombre de diſſertations très-curieuſes & remplies d'érudition, dans l'une deſquelles il prouve clairement que » les notes Grecques ſur les » Pſeaumes, qui ſe trouvent dans » la Chaîne du P. *Cordier*, & » qui portent le nom *de Théodore* » *d'Héraclée*, ſont *de Théodore de* » *Mopſueſte* « : découverte que ce prince éclairé a faite le premier, & qui eſt due à ſa grande pénétration & à ſes recherches. III. Pluſieurs *Diſſertations* contre les Juifs, pour ſervir de réfutation au fameux livre hébreu intitulé : *Le Bouclier de la Foi.* Le duc *d'Orléans* n'étant point ſatisfait de la réfutation de ce livre par *Gouſſet*, entreprit lui-même de le réfuter ; mais il n'a point eu le temps d'achever cette réfutation, qui eſt beaucoup meilleure que celle de *Gouſſet*, & répond mieux aux difficultés des Juifs qu'il a examinées. IV. Une *Traduction littérale des Epîtres de S. Paul*, faite ſur le Grec, avec une paraphraſe, des notes littérales & des réflexions de piété. V. Un *Traité contre les Spectacles.* VI. Une *Réfutation* ſolide du gros ouvrage François intitulé : *Les Hexaples.* VII. Pluſieurs autres *Traités & Diſſertations* curieuſes, ſur différens ſujets. Il ne voulut jamais, par modeſtie, faire imprimer aucun de ſes écrits. *Louis Philippe* Duc *d'Orléans*, ſon fils, né le 12 Mai 1725, mort le 18 Novembre 1785, a été bien caractériſé dans les vers ſuivans :

Que Philippe en effet mérite bien nos pleurs !
Digne par ſes vertus du ſang qui le fit naître,
Il ſut être à la fois noble & ſimple en ſes mœurs,
Pere, ami, citoyen, tendre époux & bon maître.

Ses bonnes actions, ſur-tout dans les dernieres années de ſa vie, nous fourniroient un long article. Un particulier qui avoit ſa confiance viſitoit, à ſa priere, les priſons, pénétroit dans les triſtes réduits de la miſere, payoit les dettes des peres de famille détenus dans les liens, faiſoit des penſions à des veuves, aſſuroit la ſubſiſtance des orphelins, ſecouroit de vieux ſoldats, ou d'anciens officiers. Le ſecret cachoit tant de bienfaits.

ORLÉANS, (autres Princes & Princeſſes de la maiſon d') *Voyez* ANTOINETTE ; DUNOIS ; LONGUEVILLE ; & VALENTINE.

V. ORLÉANS, (Louis) ou *plutôt* DORLÉANS, avocat au parlement de Paris, ſe ſignala par ſon fanatiſme. La Ligue le choiſi

pour ſon avocat, & le députa aux états, où il parla d'une maniere emportée. De retour à Paris, il écrivit & il déclama contre *Henri IV.* Dans un Libelle publié en 1593, ſous le titre d'*Expoſtulatio Ludovici Dorléans*, ce bon roi eſt appelé *fœtidum Satanæ ſtercus*. L'évêque de Senlis, *Roſe*, mit de ſa propre main des notes marginales à cet écrit en ſigne d'approbation; le parlement l'obligea de les rétracter, & condamna l'ouvrage au feu. *Dorléans*, apprenant la converſion du roi, devint plus furieux, & compoſa une autre Satire, qui fit univerſellement déteſter l'ouvrage & l'auteur. Ce malheureux, chaſſé de la capitale, n'y revint qu'après un exil de neuf années. Ses diſcours ſéditieux le firent arrêter & mettre à la Conciergerie. *Henri IV*, par un excès de bonté, le fit ſortir. Quand on eut repréſenté à ce grand prince que cet avocat avoit déclamé d'une maniere injurieuſe dans ſes ouvrages contre la reine ſa mere, & qu'on lui en eut lu quelques endroits, il s'écria: *Oh le méchant! Mais il eſt revenu ſur la foi de mon paſſe-port, je ne veux point qu'il ſoit maltraité: D'autant plus*, diſoit-il encore, *qu'on ne devoit pas plus lui vouloir de mal & à ſes ſemblables, qu'à des furieux quand ils frappent, & à des inſenſés quand ils ſe promenent tout nus.... Dorléans* ſortit donc de ſa priſon, & fit imprimer en 1604 un *Remercîment au Roi*, dans lequel il lui donna autant d'éloges qu'il lui avoit donné de malédictions. Ce miſérable fanatique mourut à Paris en 1629, à 87 ans. On lui attribue la *Réponſe des vrais Catholiques François*, à l'*Avertiſſement des Catholiques Anglois*, de Louis Dorléans, *pour l'excluſion du Roi de Navarre de la Couronne de France*; 1588, in-8°: libelle qu'il ſuppoſe avoir traduit du latin. L'auteur exhale ſa haine en déclamations pleines d'amertume. Il y a dans ce libelle un grand nombre de faits calomnieux, en particulier contre *Louis de Bourbon*, prince de *Condé*, chef des Calviniſtes en France, qu'on accuſe fauſſement d'avoir fait frapper une monnoie à ſon coin, où il prenoit le nom de *Louis XIII*, roi de France. On a encore de lui: I. *Défenſe des Catholiques unis contre les Catholiques aſſociés aux Réformés*, 1586, in-8°. II. *Premier & Deuxieme Avertiſſemens des Catholiques Anglois*, 1590, in-8°. III. *Banquet du Comte d'Arete*, 1594, in-8°: autre Satire ſanglante contre *Henri IV*. IV. *Diſcours ſur les Ouvertures du Parlement*, au nombre de vingt-neuf, pleins de traits groſſiérement ſatiriques. V. Des *Commentaires* ſur *Tacite* & *Séneque*. C'eſt la ſageſſe commentée par la folie.

VI. ORLÉANS, (Pierre-Joſeph d') Jéſuite, né à Bourges en 1641. Après avoir profeſſé les belles-lettres, il fut deſtiné par ſes ſupérieurs au miniſtere de la chaire. S'étant enſuite conſacré à l'Hiſtoire, il travailla dans ce genre juſqu'à ſa mort, arrivée à Paris le 31 Mars 1698, dans ſa 57e année. Le P. *d'Orléans* parlant avec feu & avec eſprit, & ayant eu des ſuccès en littérature, étoit bien accueilli dans le grand monde. Il voulut un jour ramener *NINON de Lenclos* à une vie plus réglée & à une foi plus ferme. Cette fille célebre lui ayant dit qu'elle doutoit de bien des articles de notre religion, on a prétendu que le Jéſuite lui avoit répondu: *Hé bien, Mademoiſelle, en attendant que vous ſoyez convaincue, offrez toujours à Dieu votre incrédulité.* Le P. *d'Orléans* ne fit pas ſans doute une

réponſe ſi nitiſe ; il lui dit vraiſemblablement : *Priez Dieu d'éclairer votre incrédulité.* Mais la réponſe, ainſi rendue, n'auroit pas fourni au poëte *Rouſſeau* le ſujet d'une épigramme... Les principaux ouvrages du P. *d'Orléans*, ſont : I. *Hiſtoire des Révolutions d'Angleterre*, dont la meilleure édition eſt celle de Paris, 1693, 3 vol. in-4°, & 4 vol. in-12. Le Pere *d'Orléans* avoit une imagination vive, noble & elevée : elle paroit dans cet ouvrage ; mais il étoit Jéſuite, & cette qualité s'y montre encore plus. Depuis le regne de *Henri VIII*, on ſent qu'il eſt quelquefois plus déclamateur qu'hiſtorien. On lit dans les Œuvres completes de l'abbé *de Voiſenon*, (derniere édition) une ſinguliere anecdote ſur l'auteur de cet ouvrage. „ Le „ P. *d'Orléans* préſenta ces *Révo-* „ *lutions* au Régent, qui, frappé „ de la conformité du nom, crut „ que cela ne venoit pas en droi- „ ture. Il queſtionna le Jéſuite, „ qui écarta ſes ſoupçons, en „ aſſurant que ſa famille étoit d'une „ très-bonne nobleſſe d'Orléans. „ *N'en a-t-elle pas obligation à quel-* „ *qu'un de mes ancêtres*, reprit le „ prince ? — *Monſeigneur*, (lui ré- „ pliqua modeſtement le Pere) *je* „ *ſais que ma famille exiſtoit long-* „ *temps avant que le Roi eût donné* „ *l'apanage au premier des Ducs d'Or-* „ *léans* ". Cette anecdote eſt ou haſardée, ou mal énoncée, & elle préſente un anachroniſme d'autant plus évident, qu'on ſait que *Philippe d'Orléans* ne fut nommé à la régence que 17 ans après la mort de l'auteur des *Révolutions d'Angleterre*. A moins que l'abbé *de Voiſenon* n'ait voulu parler du pere du Régent, ou qu'il n'ait cru dire que ce fut au prince depuis Régent, que le Jéſuite préſenta ſon ouvrage. II. *Hiſtoire des Révolutions d'Eſpagne*, Paris, 1734, en 3 vol. in-4°, & 5 vol. in-12 ; avec la continuation par les Peres *Arthuis* & *Brumoi*. Cette Hiſtoire eſt digne de la précédente à certains égards. Le ſtyle en eſt élégant ; les portraits brillans & corrects ; les réflexions juſtes & ingénieuſes ; les faits bien choiſis. Peu d'hiſtoriens ont ſaiſi, comme ce Jéſuite, ce qu'il y a de plus piquant & de plus intéreſſant dans chaque ſujet. III. Une *Hiſtoire* curieuſe de deux conquérans Tartares, *Chunchi* & *Can-hi*, qui ont ſubjugué la Chine, in-8°. IV. *La vie du Pere Cotton*, Jéſuite, in-12. Il a omis pluſieurs traits, rapportés dans la Vie du même Jéſuite par le P. *Rouvier*. V. Les *Vies du Bienheureux* Louis *de Gonzague* & de quelques autres Jéſuites, in-12. VI. La *Vie de Conſtance*, premier miniſtre du roi de Siam, in-12 ; elle eſt accuſée d'infidélité, mais il a écrit ſur les mémoires que lui fournirent les ambaſſadeurs envoyés par *Louis XIV*. VII. Deux volumes de *Sermons*, in-12, qui, quoiqu'ils ne ſoient pas du premier mérite, offrent quelques traits éloquens ; mais ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'on y trouve moins de chaleur que dans ſes Hiſtoires, quoique le genre de la chaire en comportât bien davantage. On remarque moins d'invention dans les plans, moins d'art dans l'arrangement ; la morale en eſt peſante, & le ſtyle négligé. La raiſon de cette différence eſt, qu'il cultivoit l'hiſtoire par goût, & la prédication par devoir.

ORLÉANS, (le Pere d') *Voyez* CHÉRUBIN.

VII. ORLÉANS DE LA MOTTE, (Louis-François-Gabriel d') l'un des plus vertueux évêques du dix-huitieme ſiecle, naquit à Carpentras l'an 1683, d'une famille noble,

ſucceſſivement chanoine théologal de l'égliſe de cette ville, grand-vicaire d'Arles, adminiſtrateur du dioceſe de Senez, il fut nommé, l'an 1733, évêque d'Amiens. Il ne dut cette dignité qu'à ſes qualités perſonnelles; jamais en effet il n'avoit approché de la cour, & la capitale (choſe peut-être unique dans ce ſiecle,) ne l'avoit pas vu une ſeule fois. Ses vertus ſe manifeſterent avec un nouvel éclat, après ſa promotion. La principale fut ſon humilité. *Les hommes*, diſoit-il, *nous louent pour la moitié de notre devoir que nous faiſons, & nous devons trembler pour l'autre moitié que nous ne faiſons pas.* Vivant ſans faſte & comme un ſimple prêtre, à peine avoit-il les meubles néceſſaires pour ſes beſoins. Il n'étoit que dépoſitaire de ſes revenus, dont les pauvres étoient, pour la plus grande partie, les uſufruitiers. Dans les ſaiſons les plus rudes, il rejetoit tout adouciſſement. *L'âpreté des ſaiſons*, ſelon lui, *eſt une eſpece de Pénitence publique que Dieu impoſe aux hommes; il n'y a qu'une diſpoſition anti-chrétienne qui peut ſeule chercher à en éviter les rigueurs.* Ses viſites paſtorales dans les campagnes, étoient pour lui une miſſion continuelle. Il prenoit plaiſir à s'entretenir avec le peuple laborieux, qui, ſelon un auteur moderne, expie les crimes des grands. Ce digne évêque, accablé ſous le poids des années & des infirmités, mourut à l'âge de 91 ans, le 10 Juillet 1774. „ Comme un „ nouveau *François de Sales*, il al„ lioit à l'aménité du caractere, la „ vivacité de l'eſprit le plus aimable: bienfaiſant, charitable „ comme lui, le plaiſir de ſoula„ ger les malheureux étoit un be„ ſoin pour ſon cœur: comme lui „ enfin, homme ſans préjugés, „ prélat ſans ambition, M. *d'Orléans de la Motte*, fut tout à-la„ fois le modele des paſteurs, „ l'exemple de ſon clergé, l'apô„ tre de ſon dioceſe, & les dé„ lices des gens de bien ". La gravité paſtorale & l'auſtérité chrétienne n'avoient point étouffé en lui la plaiſanterie honnête, & même piquante, que l'occaſion faiſoit briller pour un moment, comme une lueur rapide, ſur ſa bouche ingénue. Entre autres ſaillies vives qu'on lui attribue, nous rapporterons celle-ci. Une Dame lui diſoit un jour: *Mais, Monſeigneur, paſſez-moi un peu de rouge.* — *Oui, Madame, je vous le permets, pourvu que vous n'en mettiez que ſur une joue*... Des perſonnes accoutumées à venir chez lui, avoient pris l'habitude de ſe tourner le derriere vers la cheminée, après avoir relevé les baſques de leur habit, pour ſe chauffer plus à leur aiſe. Cette habitude, ſi fort adoptée par nos petits-maîtres, parut indécente au prélat. *Je ſavois bien*, leur dit-il avec ſon air enjoué, *que les Picards avoient la tête chaude; mais je ne ſavois pas qu'ils euſſent le derriere froid*... Ses *LETTRES Spirituelles* ont été imprimées à Paris en 1777, en un vol. in-12. Elles renferment le double avantage de l'inſtruction & de l'agrément. Tout y reſpire la candeur, la droiture, le déſir du bien, & ſur-tout cette noble ſimplicité qui caractériſoit cet illuſtre évêque. On a publié ſa vie en 1786. *Article fourni.*

ORLETON, *Voyez* V. ADAM.

ORME, *Voy.* LORME.

ORMÉA, (le Marquis *Ferreri* d') d'une famille noble de Mondovi, s'étant attaché à la juriſprudence & y ayant réuſſi, fut fait intendant de Suze, & enſuite général des finances du roi de Sardaigne

Victor-Amédée. Envoyé enſuite à Rome, il termina les anciennes conteſtations du Saint-Siége avec la cour de Turin. La place de ſecrétaire des affaires internes fut la récompenſe de ce ſervice important. Lorſque le roi *Victor* eut abdiqué la couronne, *Charles-Emmanuel* l'honora de l'ordre de l'Annonciade, lui confia le miniſtere des affaires étrangeres, & le fit, en 1742, *Chancelier de robe & d'épée.* Le marquis *d'Orméa*, mort depuis quelques années, méritoit toutes les dignités dont il étoit revêtu. Ce miniſtre infatigable dans le travail, d'un eſprit pénétrant & d'une prudence conſommée, étoit encore agréable dans la converſation, & avoit autant de majeſté que d'agrément dans la figure.

I. ORMESSON, (Olivier le *Févre* d') d'une famille illuſtre dans la robe, étoit fils d'*André le Févre d'ormeſſon*, mort en 1665, doyen des conſeillers au parlement de Paris. Il fut digne de ſon pere par ſa probité & ſes talens, & fut regardé comme le magiſtrat le plus integre de la cour de *Louis XIV.* Il réſiſta avec fermeté, (dit le préſident *Henault*,) aux miniſtres qui vouloient faire périr le ſurintendant *Fouquet*, dont il étoit chargé de rapporter le procès : [*Voyez* I. FOUQUET.] Ni les menaces, ni les promeſſes de la place de chancelier, ne purent lui faire ſuivre d'autres avis que celui que la vérité lui dictoit. *Louis XIV* n'oublia jamais cette belle action ; & quand on lui préſenta ſon petit-fils, il lui dit : *Je vous exhorte à être auſſi honnête homme que le Rapporteur de M. Fouquet.* Il mourut le 4 Novembre 1686.

II. ORMESSON, (André *le Févre* d') fils du précédent & de *Marie de Fourcy*, naquit en 1644. Il fut formé aux belles-lettres & à la connoiſſance du droit par le célebre abbé *Fleury.* Il fut ſucceſſivement avocat du roi au Châtelet, conſeiller au Grand-conſeil, & maître-des-requêtes. La place de contrôleur-général lui fut offerte, & il la refuſa. Il n'accepta que l'intendance de Lyon. Il viſita ſa province avec ſoin, ſéjourna dans les plus petites villes & dans les villages. Il pénétra même dans des lieux où depuis 50 ans on n'avoit point vu d'intendant, uniquement pour y recevoir les plaintes des pauvres qui n'auroient pu l'aller trouver à Lyon. Accablé de travail & d'auſtérités, & d'ailleurs d'une complexion délicate, il ſuccomba à l'âge de 40 ans, & mourut en 1684. Sa fille épouſa depuis l'immortel chancelier *d'Agueſſeau.*

III. ORMESSON, (Henri François-de-Paule *le Févre* d') fils du précédent, & d'*Eléonore le Maître*, naquit en 1681. Le duc *d'Orléans*, régent, le fit entrer dans le conſeil de régence. Bientôt après il fut nommé plénipotentiaire du roi pour régler les limites de la Lorraine. Il fut ſucceſſivement conſeiller d'état, intendant des finances, & conſeiller au conſeil ſouverain des finances. Le trait ſuivant caractériſe bien la candeur de ſon ame. Lorſque l'illuſtre *d'Agueſſeau* fut exilé ſous la régence, il ſe retira dans ſa terre de Freſnes, où *d'Ormeſſon* ſon beau-frere alloit ſouvent partager ſa ſolitude. M. le Régent, qui conſervoit toujours à *d'Agueſſeau* ſon eſtime & même ſon amitié, dit un jour en préſence d'une partie de la cour, qu'*il vouloit avoir l'avis du Chancelier ſur une affaire importante.* Tout le monde garda le ſilence, & trembla d'avoir aucune liaiſon avec un homme diſgracié. *D'Ormeſſon* prit la

parole, & offrit au Régent » de » ſe charger de ſa commiſſion, » parce qu'il partoit pour Freſnes » en ſortant du conſeil... «. Les courtiſans ſe regardoient les uns les autres, & murmuroient de cette imprudence. M. le Régent s'en apperçut, &, après avoir dit à *d'Ormeſſon* qu'il lui donneroit volontiers ſes dépêches, il ſe retourna & dit : *Meſſieurs, j'aime bien mieux cette noble franchiſe, que votre fauſſe prudence & votre diſſimulation.* Ce magiſtrat mourut le 20 Mars 1756, laiſſant des fils dignes de lui.

I. ORNANO, (Alphonſe d') maréchal de France & colonel général des Corſes qui ſervoient en France, étoit Corſe lui-même. Il étoit fils du fameux *SAN-PIETRO Baſtelica* : [Voyez le 1er mot.] Malgré la réputation que celui-ci s'étoit acquiſe par ſes exploits, le nom de *Baſtelica*, après la mort de ſa femme, devint ſi odieux, qu'*Alphonſe* ſon fils fut contraint de le quitter, pour prendre celui d'*Ornano*, nom de la famille de ſa mere. Il fut envoyé à Lyon après le maſſacre du duc *de Guiſe*, pour ſe ſaiſir du duc *de Mayenne* ; mais, au moment qu'il y entroit par une porte, le duc s'enfuit par une autre. C'eſt ce général qui diſpoſa, en 1594, Grenoble, Valence & les autres villes du Dauphiné, à ſecouer le joug de la Ligue. *Leſdiguieres* & lui avoient fait dans cette province une guerre opiniâtre aux Ligueurs. Ces deux héros étoient égaux en valeur, en âge, en mérite ; mais cette égalité fit naître entre eux la jalouſie, & il fallut que *Henri IV* les ſéparât. *D'Ornano* demeura lieutenant de roi en Dauphiné : *Leſdiguieres*, le fut en Provence ; mais le premier eut ſur le ſecond l'avantage d'être fait maréchal de France en 1595, & *Leſdiguieres* ne le devint qu'en 1608. *Alphonſe d'Ornano* mourut le 2 Janvier 1610, âgé de 62 ans, avec la réputation d'un grand homme de guerre, & plus encore avec celle d'avoir toujours chéri la vérité, & de n'avoir jamais craint de la dire en face aux rois.

II. ORNANO, (Jean-Baptiſte d') fils aîné du précédent, gouverneur de *Gaſton* de France, frere unique du roi *Louis XIII*, s'acquitta ſi bien de cet emploi, qu'il ſut à la fois corriger les mauvaiſes habitudes du jeune *Gaſton*, & gagner ſa confiance. *D'Ornano* fut en grande conſidération juſqu'en 1624, qu'il ſuggéra à ce prince, qui n'avoit pas encore 16 ans, le déſir d'entrer au conſeil, afin d'y entrer lui-même. Il fut éloigné de la cour ; néanmoins, par les bons offices de la reine *Marie de Médicis*, qui craignoit que cet incident ne brouillât *Louis XIII* & *Gaſton*, *d'Ornano* y fut rappelé & fait maréchal de France à la priere de ſon pupille, le 7 Avril 1626 ; mais on ne fut pas long-temps à s'en repentir. A peine *d'Ornano* eut-il ce qu'il ſouhaitoit, qu'il recommença ſes menées : malheureuſes intrigues, qui quelques mois après le conduiſirent en priſon, (*Voy.* ALIGRE.) & qui donnerent occaſion de lui faire faire ſon procès. Pendant qu'on y travailloit, il mourut à Vincennes le 9 Novembre de la même année, à 45 ans, de poiſon, ſelon quelques-uns, & ſelon d'autres, d'une fievre maligne & d'une rétention d'urine. C'étoit un maréchal de grace, qui reçut le bâton ſans avoir ſervi ; il fut entre ſes mains une marote. Sa poſtérité s'éteignit à la fin du dernier ſiecle.

III. ORNANO, (Vanina d') *Voyez* SAN-PIETRO.

ORNEVAL, *Voy.* DORNEVAL.

OROBIO, (Iſaac) fameux Juif

Eſpagnol, fut élevé dans la religion Judaïque par ſon pere & par ſa mere, quoiqu'ils fiſſent profeſſion extérieure de la religion Catholique. Il étudia la philoſophie ſcolaſtique à la mode d'Eſpagne, & y fit de ſi grands progrès, qu'il fut fait lecteur en mathématiques dans l'univerſité de Salamanque. *Orobio* s'appliqua enſuite à la médecine, & l'exerça même avec ſuccès. Mais ayant été accuſé de Judaïſme, il fut mis dans les priſons de l'Inquiſition, où il ſouffrit pendant trois ans des tourmens horribles, ſans rien avouer. Sa liberté lui ayant été rendue, il paſſa en France, & demeura quelque temps à Toulouſe, exerçant la médecine, & profeſſant extérieurement la religion Catholique. *Orobio*, las de porter le maſque, ſe retira à Amſterdam, quitta le nom de *D. Balthaſar* qu'il avoit porté juſqu'alors, reçut la circonciſion & mourut en 1687 dans l'indifférence de toutes les religions. Les trois petits écrits qu'il compoſa en latin, à l'occaſion de la fameuſe conférence qu'il eut avec *Philippe de Limborch* ſur la religion Chrétienne, ſont imprimés dans l'ouvrage de ce dernier, intitulé : *Amica Collatio cum erudito Judæo*; Goude, 1687, in-4°. On a d'*Orobio*, *Certamen philoſophicum adversùs Spinoſam*, Amſterdam, 1684, in-4°, & d'autres ouvrages en manuſcrit, qui marquent de l'érudition. Son caractere étoit doux & honnête.

ORODES, roi des Parthes, ſuccéda à ſon frere *Mithridate*, auquel il ôta le trône & la vie. Les Romains lui ayant déclaré la guerre, il vainquit *Craſſus*, l'an 53 avant Jeſus-Chriſt, prit l'enſeigne des Romains, & fit un très-grand nombre de captifs. On ajoute qu'il fit fondre de l'or dans la bouche de ce général Romain, pour lui reprocher ſon avarice inſatiable, qui lui avoit fait commettre tant d'injuſtices & de ſacriléges. Les Romains ſe vengerent de la défaite de *Craſſus*, ſur *Pacore* fils d'*Orodes*, qui manqua d'en perdre l'eſprit. Comme le monarque Parthe étoit alors vieux & hydropique, 30 enfans qu'il avoit eus de différentes femmes, le ſolliciterent pour avoir la ſucceſſion. *Phraate*, l'aîné de tous, l'emporta ſur ſes freres. C'étoit un monſtre : il n'eut pas plutôt la couronne, qu'il voulut empoiſonner celui qui la lui avoit donnée ; mais le poiſon, bien loin de lui être mortel, fit évacuer (dit-on) ſon hydropiſie. Alors l'indigne *Phraate* l'étrangla de ſes propres mains, l'an 35 avant Jeſus-Chriſt. Ainſi mourut *Orodes*, après 50 ans de regne : prince illuſtre par ſon courage, s'il n'avoit ſouillé ſa gloire par ſon ambition & ſa cruauté.

OROMAZE, le Principe ou le Dieu du bien, ſelon *Zoroaſtre*, qui admettoit un autre Principe ou auteur du mal, nommé *Arimanes*. Ce légiſlateur repréſentoit le *bon Principe* comme environné de feu ; c'eſt pourquoi il voulut qu'on entretînt un feu perpétuel en ſon honneur, & qu'on rendît un culte religieux au Soleil.

ORONCE FINÉ, *Voyez* FINÉ.

ORONOKO, — BEHN.

OROSE, (Paul) prêtre de Tarragone en Catalogne, fut envoyé par deux évêques eſpagnols, l'an 414, vers *S. Auguſtin*. Il demeura un an avec ce ſaint Docteur, & fit auprès de lui de grands progrès dans la ſcience des Ecritures. Il alla de ſa part, en 1415, à Jéruſalem pour conſulter *S. Jérôme* ſur l'origine de l'ame. A ſon retour il compoſa, par le conſeil de l'illuſtre évêque d'Hippone, ſon *Hiſtoire*, en VII livres, depuis le commencement du monde, juſqu'à l'an 316 de *Jeſus-Chriſt*. Cet ouvrage, plus dogma-

tique qu'hiſtorique, plein d'inexactitudes & de bruits populaires, ne donne pas une grande idée de l'hiſtorien; mais il pourra être utile à ceux qui le liront avec diſcernement. La 1re édition eſt de 1471, in-fol. Les meilleures ſont celles de 1615, in-4°; de 1738, publiée à Leyde par *Havercamp*; & de 1767, in-4°. On a encore de lui: I. Une *Apologie* du *Libre-arbitre* contre *Pélage*. II. Une *Lettre* à *S. Auguſtin*, ſur les erreurs des Priſcillianites & des Origéniſtes.

ORPHANEL, *Voy.* ORFANEL.

ORPHÉE, fils d'*Apollon*, & de *Calliope*, (d'autres diſent d'*Æagre* roi de Thrace, & de *Polymnie*) jouoit ſi bien de la lyre, que les arbres & les rochers émus quittoient leurs places, les fleuves ſuſpendoient leur cours, & les bêtes féroces s'attroupoient autour de lui pour l'entendre.

Sylveſtres homines ſacer interpreſque deorum,
Cædibus & victu fœdo deterruit Orpheus;
Dictus ob hoc lenire tigres rabidoſque leones.
Hor. *Art. Poet.*

Eurydice, ſa femme, étant morte de la morſure d'un ſerpent le jour même de ſes noces, en fuyant les pourſuites d'*Ariſtée*; *Orphée* deſcendit aux Enfers pour la redemander, & toucha tellement *Pluton*, *Proſerpine* & toutes les Divinités infernales, par les accords de ſa lyre, qu'ils la lui rendirent, à condition qu'il ne regarderoit pas derriere lui, juſqu'à ce qu'il fût ſorti des Enfers. Ne pouvant maîtriſer ſon impatience, il ſe retourna pour voir ſi ſa chere *Eurydice* le ſuivoit; mais elle diſparut auſſi-tôt. Depuis ce malheur il renonça aux femmes. Son indifférence irrita ſi fort les *Bacchantes*, qu'elles ſe liguerent contre lui, le mirent en pieces, & jeterent ſa tête dans l'Hebre. Les Muſes recueillirent ſes membres diſperſés, & leur rendirent les honneurs funebres. Il fut métamorphoſé en cygne par ſon pere, & ſon inſtrument fut placé au nombre des conſtellations. On repréſente ordinairement *Orphée* une lyre ou un luth à la main. Nous avons ſous ſon nom des *Hymnes*, & d'autres *Pieces de Poéſie*, dont la 1re édition eſt de Florence, 1500, in-4°. Les meilleures ſont: Celle d'Utrecht, 1689, in-8°; *Cum notis Variorum*, Leipzig, 1764, in-8°: & dans les *Miſcellanea Græcorum Carmina*, de *Maittaire*, Londres, 1722, in-4°; mais il eſt conſtant qu'elles ſont ſuppoſées. Son *Poëme des Argonautes* eſt d'*Onomacrite*, qui vivoit du temps de *Piſiſtrate*.

ORPHIREUS, *Voy.* s'GRAVESANDE.

ORRERY, *Voy.* BOYLE, n°s II & III.

I. ORSATO, (Sertorio) *Urſatus*, né à Padoue en 1617, d'une des premieres familles de cette ville, fit paroître de bonne heure d'heureuſes diſpoſitions pour les lettres & les ſciences. La poéſie fut pour lui un amuſement, & la recherche des antiquités & des inſcriptions anciennes une occupation ſérieuſe. Sur la fin de ſes jours, il fut chargé d'enſeigner la phyſique dans l'univerſité de Padoue, & il s'en acquitta avec beaucoup de ſuccès. Le doge & le ſénat de Veniſe voulurent bien agréer l'hommage de ſon *Hiſtoire de Padoue*. En leur préſentant cet ouvrage, il leur fit un long diſcours, pendant lequel il lui ſurvint un beſoin naturel qu'il maîtriſa, & qui lui cauſa une rétention d'urine dont il mourut le 3 Juillet 1678, à 61 ans. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages eſtimés, les uns en latin, & les autres en italien. Les principaux de ceux qui ſont en latin,

ſont : I. *Sertum philoſophicum, ex variis Scientiæ naturalis floribus confertum*, 1635, in-4°. II. *Monumenta Patavina*, 1652, in-fol. III. *Commentarius de notis Romanorum* : ouvrage utile, & très-rare avant qu'on l'eût réimprimé à Paris en 1723, in-12. On le trouve auſſi dans le tome XIe de *Grævius*. IV. *Prænomina, Cognomina & Agnomina antiquorum Romanorum*. V. *Deorum Dearumque Nomina & attributa*. VI. *Lucubrationes in quatuor Libros Meteororum Ariſtotelis*. VII. *Orationes & Carmina*. Voici les principaux de ceux qu'il a compoſés en italien. I. *Hiſtoire de Padoue*, en deux parties, 1678, in-fol. II. *Marmi eruditi*, à Padoue, 1662 & 1719, in-4° ; ouvrage curieux, auſſi en deux parties. III. *Cronologia di Reggimenti di Padova*, revue avec des notes, 1666, in-4°. IV. Des *Poéſies Lyriques*, 1637, in-12. V. Des *Comédies*, & d'autres Pieces de poéſies, &c. L'académie des *Ricovrati* & d'autres compagnies littéraires l'avoient mis au nombre de leurs membres.

II. ORSATO, (Jean-Baptiſte) habile médecin & antiquaire, né à Padoue en 1673, & mort en 1720, à 47 ans, cultiva les belles-lettres & la médecine avec un ſuccès égal. On a de lui : I. *Diſſertatio epiſtolaris de Lucernis antiquis*. II. Un petit Traité *De Sternis veterum*. III. *Diſſertatio de Patera antiquorum*. Il regne dans ces ouvrages une profonde érudition.

I. ORSI, (Jean-Joſeph) philoſophe, né à Bologne en 1652, de *Mario Orſi* patrice de cette ville, étudia avec ſoin les belles-lettres, la philoſophie, le droit & les mathématiques, & s'appliqua auſſi à la poéſie. Il avoit ſur-tout du goût pour la morale. Sa maiſon étoit une eſpece d'académie, où pluſieurs gens de lettres ſe raſſembloient régulièrement. Leurs conférences littéraires commençoient toujours par un repas, aſſaiſonné du ſel de l'eſprit & de celui de l'enjouement. Le but de ces conférences étoit de comparer la morale des anciens philoſophes avec celle des premiers écrivains Chrétiens. En 1712, il alla s'établir à Modene, & y continua ſes exercices académiques. Il ſe ſignala ſur-tout dans l'art des Sonnets Italiens. La netteté, la légéreté, le tour & la liaiſon des phraſes formoient le caractere des ſiens. Il mourut en 1733, à 81 ans, après avoir été marié deux fois. Il avoit des ſentimens de religion, qui avoient un peu modéré ſon tempérament, naturellement bilieux & emporté. On a de lui : I. Des *Sonnets* ingénieux, des *Paſtorales* & pluſieurs *Pieces* de poéſie. II. La *Défenſe* de quelques auteurs Italiens, entre autres du *Taſſe*, contre le *P. Bouhours*. III. Des *Lettres*. IV. La *Traduction* de la *Vie* du comte *Louis de Sales*, écrite en françois par le Pere *Buffier*, Jéſuite. Nous avons dit qu'*Orſi* étoit d'un caractere fort vif, & ſa vivacité paroît aſſez dans ſes ouvrages polémiques. [*Voyez* l'art. II. MAFFEY, (Scipion) n° III de ſes ouvrages.]

II. ORSI, (François-Joſeph-Auguſtin) cardinal, né dans le duché de Toſcane, en 1692, prit l'habit de *Saint-Dominique*, & profita des leçons & des exemples des hommes pieux & ſavans que renfermoit cet ordre. Après avoir profeſſé la théologie, & rempli l'emploi de maître du ſacré palais, il fut honoré de la pourpre Romaine par *Clément XIII*, en 1759. Son élévation ne changea rien au caractere de ſon ame ſimple, modeſte, ni à celui de ſon eſprit uniquement occupé de l'étude & du zele pour la gloire de l'Egliſe. Il eſt principalement connu par une *Hiſtoire Eccléſiaſtique*, en 20 vol. in-4°.

& in-8°; un peu prolixe, mais très-bien écrite en italien. Le XXe volume de ce ſavant ouvrage a été publié en 1761, année de la mort de cet illuſtre cardinal. Il contient la fin du VIe ſiecle, depuis l'an 587, juſqu'à l'an 600. On voit quelle auroit été l'étendue de ce livre, ſi l'auteur l'avoit pouſſé juſqu'à nos jours. Cet écrivain connoiſſoit les principaux auteurs François de l'Hiſtoire Eccléſiaſtique, tels que *Fleury* & *Tillemont*: il a profité, avec raiſon, de leurs ouvrages. Cette Hiſtoire eſt continuée par le P. *Philippe-Ange Becchetti* du même ordre. Le tome XXI de cette continuation a paru à Rome en 1779, in-4°, & renferme l'Hiſtoire de l'Egliſe juſqu'à l'an 1179. On a encore de lui, *Infallibilitas act. Romani Pontificis*, 1741, 3 vol. in-4°.

ORSILOQUE, fils d'*Idoménée*, avoit ſuivi ſon pere à la guerre de Troye avec les autres princes de la Grece. S'étant oppoſé de toutes ſes forces à ce qu'*Ulyſſe* n'eût aucune part au butin de cette ville, ce prince lui paſſa ſon épée à travers du corps, & le tua. C'eſt auſſi le nom d'un capitaine Troyen dont parle *Virgile*.

ORSINI, *Voyez* II. FULVIUS.

ORTE, (N... vicomte d') gouverneur de Bayonne pendant le vertige ſanguinaire de la *Saint-Barthélemi*, ſe ſignala dans la ville par la même fermeté généreuſe & humaine, que l'évêque *Hennuyer* dans Liſieux; que le préſident *Jannin* à Dijon; que le conſul *Villars* à Nîmes, & quelques autres hommes ſages, en petit nombre. *Charles IX* avoit envoyé des ordres dans toutes les provinces pour exterminer les Huguenots. Tandis que la plupart des gouverneurs étoient aſſez féroces ou aſſez lâches pour obéir, *d'Orte* écrivit au roi ce billet, digne d'un Spartiate: « SIRE, » j'ai communiqué la lettre de » Votre Majeſté à la garniſon & » aux habitans de cette ville. Je » n'y ai trouvé que de braves ſol- » dats, de bons citoyens, & pas un » bourreau ».

ORTELIUS, (Abraham) né à Anvers en 1527, ſe rendit habile dans les langues & dans les mathématiques, & ſur-tout dans la géographie. Il fut ſurnommé *le Ptolomée de ſon temps*. Juſte *Lipſe*, & la plupart des grands hommes du XVIe ſiecle, eurent des liaiſons de littérature & d'amitié avec ce ſavant. Il mourut à Anvers, ſans avoir été marié, le 26 Juin 1598, à 72 ans. On a de lui d'excellens ouvrages de géographie. Les principaux ſont: I. *Theatrum orbis Terrarum*, pluſieurs fois imprimé, & augmenté par *Jean-Baptiſte Vrientius* qui l'a publié en latin, eſpagnol & italien. Michel *Coignetus* en a donné un Abrégé. II. *Synonyma Geographia*, 1578, in-4°; cet ouvrage a été donné avec des additions ſous le titre de *Theſaurus Geographicus*, 1578 & 1596, in-fol. III. *Aurei ſæculi Imago*, 1598, in-4°. C'eſt une deſcription des mœurs & de la religion des Germains, avec des figures. IV. *Itinerarium per nonnullas Galliæ Belgicæ partes*, par *Ortelius* & Jean *Viviane*, 1588, in-8°; Iene 1684; avec les Opuſcules de *Conrard Peutinger*. V. *Syntagma herbarum encomiaſticum*, Anvers, 1614, in-4°. Juſte *Lipſe* lui a fait cette épitaphe:

Brevis terra cùm capit,
Qui ipſe orbem terrarum cepit,
Stylo & tabulis illuſtravit,
Sed mente contempſit
Quâ cœlum & alta ſuſpexit,
Conjians adverſùm ſpes aut metus:
Amicitiæ cultor, candore, fide, officiis;

cruellement ſentir, prit la ville, maſſacra tous ſes habitans, & la réduiſit en un monceau de pierres. *Oſée* fut pris, chargé de chaînes, & envoyé en priſon. Les Iſraélites furent transférés en Aſſyrie, à Hala & à Habor, villes du pays des Medes, près de la riviere de Gozan, où ils furent diſperſés parmi des nations barbares & idolâtres, ſans eſpérance de réunion. C'eſt ainſi que finit le royaume d'Iſraël, l'an 721 avant J. C., 250 ans après ſa ſéparation de celui de Juda.

I. OSIANDER, (André) né en Baviere l'an 1498, apprit les langues & la théologie à Wirtemberg & à Nuremberg, & fut l'un des premiers diſciples de *Luther*. Il devint enſuite profeſſeur & miniſtre de l'univerſité de Konigsberg. Il ſe ſignala parmi les Luthériens par une opinion nouvelle ſur la *Juſtification*. Il ne vouloit pas, comme les autres Proteſtans, qu'elle ſe fît par l'imputation de la juſtice de Jeſus-Chriſt, mais par l'intime union de la juſtice ſubſtantielle de Dieu avec nos ames. Il ſe fondoit ſur ces paroles, ſouvent répétées dans *Iſaïe* & dans *Jérémie* : LE Seigneur eſt votre juſtice. Selon *Oſiander*, de même que nous vivons par la vie ſubſtantielle de Dieu, & que nous aimons par l'amour eſſentiel qu'il a pour lui-même ; nous ſommes juſtes par la juſtice eſſentielle qui nous eſt communiquée ; & par la ſubſtance du Verbe incarné, qui eſt en nous par la foi, par la parole & par les Sacremens. Dès le temps qu'on dreſſa la Confeſſion d'Ausbourg, il avoit fait les derniers efforts pour faire embraſſer cette doctrine par tout le parti, & il la ſoutint avec une audace extrême à la face de *Luther*, dans l'aſſemblée de Smalkade. On fut étonné de ſa témérité ; mais comme on craignoit de faire éclater de nouvelles diviſions dans le parti où il tenoit un rang conſidérable par ſon ſavoir, on le toléra. Il avoit un talent particulier pour divertir *Luther*. Il faiſoit le plaiſant à table, & y diſoit des bons mots ſouvent très-indécens. *Calvin* dit que, toutes les fois qu'il trouvoit le vin bon, il en faiſoit l'éloge, en lui appliquant cette parole que Dieu diſoit de lui-même : *Je ſuis celui qui ſuis*, EGO SUM QUI SUM ; ou ces autres mots : *Voici le Fils de Dieu vivant*. Il ne fut pas plutôt en Pruſſe, qu'il mit en feu l'univerſité de Konigsberg, par ſa nouvelle doctrine ſur la Juſtification. Cet homme turbulent mourut le 17 Octobre 1552, à 54 ans. Son caractere emporté reſſembloit à celui de *Luther*, auquel il plaiſoit beaucoup. Il traitoit d'*ânes* tous les théologiens qui n'étoient pas de ſon avis, & il diſoit orgueilleuſement qu'*ils n'étoient pas dignes de décrotter ſes ſouliers*. Ses principaux ouvrages ſont : I. *Harmonia Evangelica*, in-fol. II. *Epiſtola ad* Zwinglium *de Euchariſtiâ*. III. *Diſſertationes duæ, de Lege & Evangelio & Juſtificatione*. IV. *Liber de imagine Dei, quid ſit*.

II. OSIANDER, (Luc) fils du précédent, fut comme lui miniſtre Luthérien, & hérita de ſon ſavoir & de ſon orgueil. Ses principaux ouvrages ſont : I. Des *Commentaires* ſur la Bible, en latin. II. Des *Inſtitutions de la Religion Chrétienne*. III. Un *Abrégé* en latin *des Centuriateurs de Magdebourg*, 1592 & 1604, in-4°. IV. *Enchiridia controverſiarum Religionis cum Pontificiis*, *Calvinianis & Anabaptiſtis*, à Tubinge, 1605, in-8°. Il mourut en 1604... Il faut le diſtinguer de *Luc* OSIANDER, chancelier

ſier de l'univerſité de Tubinge ; mort en 1638 , à 68 ans. Il eſt auteur d'un grand nombre d'ouvrages ; entre autres : I. *Juſta Defenſio de quatuor quæſtionibus quoad omnipræſentiam humanæ* CHRISTI *naturæ*. II. *Diſputatio de omnipræſentiâ* CHRISTI *hominis*. III. Des *Oraiſons funebres* en latin. IV. *De Baptiſmo*. V. *De regimine Eccleſiaſt*. VI. *De viribus liberi Arbitrii*, &c.

III. OSIANDER, (André) petit-fils du diſciple de *Luther* , fut miniſtre & profeſſeur de théologie à Wirtemberg. On a de lui : I. Une *Edition* de la Bible avec des obſervations. II. *Aſſertiones de conciliis*. III. *Diſputatio in Librum Concordiæ*. IV. *Papa non Papa* , ſeu *Papæ & Papicolarum Lutherana Confeſſio* , in-8°. Tub. 1599. V. *Reſponſa ad Analyſin Gregorii de Valentia* , *de Eccleſiâ* , &c. Il mourut en 1617 , à 54 ans.

IV. OSIANDER, (Jean-Adam) théologien de Tubinge , mort en 1697 , tint la plume d'une main infatigable. On a de lui : I. Des *Obſervations* latines ſur le livre de Grotius *De jure Belli & Pacis*. II. *Commentaria in Pentateuchum* , *Joſue* , *Judices* , *Ruth* , *& duos libros Samuelis* , trois vol. in-fol. III. *De Jubilæo Hebræorum* , *Gentium & Chriſtianorum*. IV. *De Aſylis Hebræorum* , *Gentilium & Chriſtianorum* , dans le tom. VI du *Tréſor* de Gronovius. V. *Specimen Janſeniſmi*. VI. *Theologia caſualis* , *de Magiâ* , Tubinge, 1687, in-4°, &c.

OSIAS, *Voyez* AZARIAS.

OSIO, *Voyez* OSIUS, n° II.

OSIRIS , fils de *Jupiter* & de *Niobé* , régna ſur les Argiens ; puis ayant cédé ſon royaume à ſon frere *Egialée* , il voyagea en Egypte , dont il ſe rendit maître. Il épouſa enſuite *Io* ou *Iſis*. Ils établirent d'excellentes lois parmi les Egyptiens , & y introduiſirent les arts utiles. *Tibulle* regarde *Oſiris* comme l'inventeur de la charrue :

Primus aratra manu ſolerti fecit
Oſiris,
Et teneram ferro ſollicitavit humum.

Les Egyptiens l'adoroient ſous divers noms, comme *Apis* , *Serapis* , & ſous les noms de tous les autres Dieux. Les ſymboles ou les marques par leſquelles on déſignoit *Oſiris* , ſont une mitre ou bonnet pointu , & un fouet à la main. Quelquefois , au lieu d'un bonnet, on lui mettoit ſur la tête un globe, ou une trompe d'éléphant , ou de grands feuillages. Aſſez ſouvent , au lieu d'une tête d'homme , on lui donnoit une tête d'épervier , avec une croix , ou un T attaché à ſa main par le moyen d'un anneau. *Voyez* MEZRAÏM.

I. OSIUS, évêque de Cordoue en 295 , étoit né en Eſpagne l'an 257. Il eut la gloire de confeſſer Jeſus-Chriſt, ſous l'empereur *Maximien-Hercule* , qui le trouva inébranlable. La pureté de ſes mœurs & de ſa foi lui concilia l'eſtime & la confiance du grand *Conſtantin* , qui le conſulta dans toutes les affaires eccléſiaſtiques. *Oſius* profita de ſon crédit auprès de ce prince, pour l'engager à convoquer le concile de Nicée l'an 325 , auquel il préſida , & dont il dreſſa le *Symbole*. L'empereur *Conſtance* ne reſpecta pas moins que ſon pere cet illuſtre confeſſeur : ce fut à ſa priere qu'il convoqua le concile de Sardique , en 347. Mais ce prince s'étant laiſſé prévenir par les Ariens & les Donatiſtes , il devint l'ennemi déclaré de celui dont il avoit été juſqu'alors l'admirateur. Il le fit venir à Milan , où il réſidoit , pour l'engager à favoriſer l'Arianiſme. *Oſius* reprocha avec force à l'empereur ſon penchant pour cette ſecte, &

obtint la permiſſion de renoncer à ſon Egliſe. Les Ariens en firent des plaintes à *Conſtance*, qui écrivit à ce reſpectable prélat des lettres menaçantes, pour le porter à condamner *S. Athanaſe*. *Oſius* lui répondit par une lettre, qui eſt un chef-d'œuvre de la magnanimité épiſcopale. » J'ai confeſſé, *dit-il*, » JESUS-CHRIST dans la perſécution que *Maximien*, votre aïeul, » excita contre l'Egliſe; ſi vous » voulez la renouveler, vous me » trouverez prêt à tout ſouffrir, » plutôt que de trahir la vérité & » de conſentir à la condamnation » d'un innocent. Je ne ſuis ébranlé » ni par vos lettres, ni par vos » menaces. Ne vous mêlez pas » (ajouta-t-il) des affaires eccléſiaſtiques; ne commandez point » ſur ces matieres, mais apprenez » plutôt de nous ce que vous » devez ſavoir. Dieu vous a confié l'empire, & à nous ce qui » regarde l'égliſe. Comme celui » qui entreprend ſur votre gouvernement, viole la loi divine; » craignez auſſi, à votre tour, » qu'en vous arrogeant la connoiſſance des affaires de l'égliſe, » vous ne vous rendiez coupable » d'un grand crime. Il eſt écrit: » *Rendez à Céſar ce qui eſt à Céſar: & à Dieu ce qui eſt à Dieu.* Il ne » nous eſt pas permis d'uſurper » l'empire de la terre, ni à vous, » Seigneur, de vous attribuer » aucun pouvoir ſur les choſes » ſaintes «. L'empereur, nullement touché de ce langage, le fit encore venir à Sirmich, où il le tint un an comme en exil, ſans reſpect pour ſon âge qui étoit de 100 ans. Les prieres ne produiſant rien ſur lui, on eut recours aux menaces, & des menaces on en vint aux coups. Cet illuſtre vieillard, accablé ſous le poids des tourmens & de l'âge, ſigna la Confeſſion de foi dreſſée par *Potamius*, *Urſace* & *Valens*, au ſecond concile de Sirmich, l'an 357. Exemple encore moins étonnant qu'effrayant de la fragilité humaine, contre laquelle la plus ſolide vertu ne doit jamais nous raſſurer. Dès qu'il eut acquieſcé à ce qu'on prétendoit, il obtint la liberté de retourner en Eſpagne, où il mourut bientôt après; mais en pénitent, & dans la communion de l'égliſe, comme *S. Athanaſe* & *S. Auguſtin* nous l'apprennent. A l'article de la mort, il proteſta d'une maniere authentique & par forme de teſtament, contre la violence qui l'avoit abattu, anathématiſa l'Arianiſme avec le plus grand éclat; & il exhorta tout le monde à en concevoir la même horreur.

II. OSIUS *ou* OSIO, (Félix) né à Milan en 1587, ſavant dans les langues & les belles-lettres, ſe diſtingua par ſon éloquence. Il fut long-temps profeſſeur de rhétorique à Padoue, où il mourut le 29 Juillet 1631, à 44 ans. On a de lui divers ouvrages en proſe & en vers. Les principaux ſont: I. *Romano-Græcia.* II. *Tractatus de Sepulchris & Epitaphiis Ethnicorum & Chriſtianorum.* III. *Elogia Scriptorum illuſtrium.* IV. *Orationes.* V. *Epiſtolarum Libri duo.* VI. Des Remarques ſur l'*Hiſtoire* de *Muſſati.* VII. Un Recueil des Ecrivains de l'*Hiſtoire* de Padoue, &c. *Théodat Osius*, ſon frere, eſt auſſi auteur de divers *Traités.* Leur famille a produit pluſieurs autres hommes diſtingués. Elle prétendoit avoir été conſidérable dès le temps de *S. Ambroiſe.* C'eſt de cette branche qu'étoit ſorti, ſelon eux, le cardinal *Staniſlas Oſius*, ou plutôt *Hosius*: *Voy.* ce mot.

OSMA, *Voyez* PIERRE d'*Oſma*, n° XXVIII.

I. OSMAN I *ou* OTHMAN, empereur des Turcs, fils d'*Achmet I*,

ſuccéda à *Muſtapha* ſon oncle, en 1618, à l'âge de 12 ans. Il marcha en 1621 contre les Polonois, avec une armée formidable; mais ayant perdu plus de 80 mille hommes & 100 mille chevaux en différens combats, il fut obligé de faire la paix à des conditions déſavantageuſes. Il attribua ce mauvais ſuccès aux Janiſſaires, & réſolut de les caſſer pour leur ſubſtituer une milice d'Arabes; cette nouvelle s'étant répandue, ils ſe ſouleverent, ſe rendirent au nombre de trente mille à la place de l'Hippodrome, & renverſerent *Oſman* du trône, le 19 Mai 1622. On rétablit *Muſtapha*, qui fit étrangler le jeune empereur le lendemain. Il n'y a que trop d'exemples d'un pareil forfait parmi les Turcs. Telle eſt la deſtinée de leurs rois: du trône ils paſſent à l'échafaud ou à la priſon.

II. OSMAN II, empereur des Turcs, parvint au trône après la mort de ſon frere *Mahomet V*, en 1754, à l'âge de 56 ans. Son regne, peu fertile en évènemens, fut terminé par ſa mort arrivée le 29 Novembre 1757, à 59 ans. Il renouvela, ſous des peines grieves, la défenſe à ſes ſujets de boire du vin.

OSMAN, *Voyez* OTHMAN... & RIPPERDA.

OSMOND, (S.) né en Normandie d'une famille noble, joignit à une grande connoiſſance des lettres, beaucoup de prudence, & les qualités guerrieres. Après la mort de ſon pere, qui étoit comte de Séez, il diſtribua aux Egliſes & aux pauvres la plus grande partie de ſes revenus, & ſuivit, l'an 1066, *Guillaume le Conquérant* en Angleterre. Ce prince récompenſa *Oſmond* en le faiſant comte de Dorſet, puis ſon chancelier, & dans la ſuite évêque de Salisbury. Il corrigea la Liturgie de ſon dioceſe, la purgea de pluſieurs termes barbares & groſſiers, & la mit dans un ordre commode. Cette Liturgie ainſi corrigée, devint dans la ſuite celle de tout le royaume d'Angleterre. Ce prélat, également recommandable par ſes connoiſſances & par ſon zele, mourut en Décembre 1099, & fut canoniſé 350 ans après par le pape *Calixte III.*

OSORIO, (Jérôme) natif de Lisbonne, apprit les langues & les ſciences à Paris, à Salamanque & à Bologne, & devint archidiacre d'Evora, puis évêque de Silves & des Algarves. L'infant Dom *Louis*, qui lui avoit confié l'éducation de ſon fils, l'en récompenſa en lui procurant ces dignités. Ce ſavant s'exprimoit avec tant de facilité & d'éloquence, qu'on le ſurnomma *le Cicéron de Portugal.* Il mourut à Tavila dans ſon dioceſe, le 20 Août 1580, à 74 ans, en allant appaiſer une ſédition qui s'y étoit élevée. Ses mœurs & ſon érudition juſtifierent l'eſtime dont les rois de Portugal l'honorerent. Il nourriſſoit dans ſon palais pluſieurs hommes ſavans & vertueux. Il ſe faiſoit toujours lire à table, &, après le repas, il recueilloit les ſentimens de ſes convives ſur ce qu'on avoit lu. On a de lui: I. Des *Paraphraſes* & des *Commentaires* ſur pluſieurs livres de l'Ecriture-ſainte. II. *De Nobilitate civili.* III. *De Nobilitate Chriſtianâ.* IV. *De Gloriâ.* V. *De Regis inſtitutione.* VI. *De rebus*, Emmanuelis, *Luſitaniæ Regis, virtute & auſpicio geſtis, Libri XII*, 1575, in-fol., Lisbonne, traduit en françois par *Simon Goulard*, ſous le titre d'*Hiſtoire de Portugal*, 1581, 1587, in-fol. & in-8°. VII. *De Juſtitiâ cœleſti.* VIII. *De Sapientiâ*, &c. Tous ces ouvrages, que les moraliſtes pourroient lire avec fruit, ont été recueillis & imprimés à Rome en 1592, en 4 tomes in-fol.

cette édition eſt fort rare. *Jérôme Oſorio*, ſon neveu, & chanoine d'Evora, a écrit ſa *Vie*.

OSSAT, (Arnaud d') naquit en 1536 à Caſſagnabere, petit village près d'Auch, de parens pauvres : les uns veulent que ſon pere fît le métier d'opérateur, d'autres qu'il fut maréchal-ferrant ; mais ce qu'il y a de vrai, c'eſt que *d'Oſſat* ſe trouva ſans pere, ſans mere & ſans bien à l'âge de 9 ans. Il ne dut ſon élévation qu'à lui-même. Placé au ſervice d'un jeune ſeigneur de ſon pays, appelé *Caſtelnau de Magnoac*, de la maiſon de *Marca*, qui étoit auſſi orphelin, il fit ſes études avec lui ; mais il le ſurpaſſa bientôt & devint ſon précepteur. On les envoya à Paris en 1559, & on y joignit deux autres enfans, couſins-germains de ce jeune ſeigneur. *D'Oſſat* les éleva avec ſoin juſqu'au mois de Mai 1562, que, leur éducation étant finie, il les renvoya en Gaſcogne. Il acheva de s'inſtruire dans les belles-lettres, apprit les mathématiques, & fit à Bourges un cours de droit ſous *Cujas*. De retour à Paris, il ſuivit le barreau, & s'y fit admirer par une éloquence pleine de force. Ses talens lui firent des protecteurs, entre autres *Paul de Foix*, pour lors conſeiller au parlement de Paris. Il obtint, par leur crédit, une charge de conſeiller au préſidial de Melun. Ce fut alors qu'il commença à jeter les fondemens de ſa fortune. *Paul de Foix*, devenu archevêque de Toulouſe, & nommé ambaſſadeur à Rome par *Henri III*, emmena avec lui *d'Oſſat*, en qualité de ſecrétaire d'ambaſſade. Après la mort de ce prélat, arrivée en 1584, *Villeroy* ſecrétaire d'état, inſtruit de ſon mérite & de ſon intégrité, le chargea des affaires de la cour de France. Le cardinal *d'Eſt*, protecteur de la nation Françoiſe, le fut auſſi de *d'Oſſat*. Le roi lui fit offrir une charge de ſecrétaire-d'état, qu'il refuſa avec autant de modeſtie que de ſincérité. *Henri IV* dut à ſes ſoins ſa réconciliation avec le Saint-Siége & ſon abſolution, qu'il obtint, après bien des peines, du pape *Clément VIII*. Ses ſervices furent récompenſés par l'évêché de Rennes, par le chapeau de cardinal en 1598, enfin par l'évêché de Bayeux en 1601. Après avoir ſervi ſa patrie en ſujet zélé & en citoyen magnanime, il mourut à Rome le 13 Mars 1604, à 68 ans. Le cardinal *d'Oſſat* étoit un homme d'une grande pénétration. Il prenoit ſes meſures avec tant de diſcernement, que, dans toutes les affaires & les négociations dont il fut chargé, il eſt impoſſible de trouver une fauſſe démarche. Il ſut allier, dans un degré éminent, la politique avec la probité, les grands emplois avec la modeſtie, les dignités avec le déſintéreſſement. Nous avons de lui un grand nombre de *Lettres*, qui paſſent, avec raiſon, pour des chef-d'œuvres de politique. On y voit un homme ſage, profond, meſuré, décidé dans ſes principes & dans ſon langage : [*V.* I. PERRON.] La meilleure édition eſt celle d'*Amelot de la Houſſaye*, à Paris, en 1698, 2 vol. in-4° & 5 vol. in-12. Quoique les affaires dont traite *d'Oſſat*, ſoient moins intéreſſantes aujourd'hui qu'autrefois, les politiques peuvent toujours en faire uſage, ſur-tout pour ſe former aux négociations avec la cour de Rome : c'eſt ce qui engagea *Jérôme Canini* à les traduire en italien, Veniſe, 1629, in-4°. Le cardinal *d'Oſſat*, diſciple de *P. Ramus*, compoſa dans ſa jeuneſſe, pour la défenſe de ſon maître, un ouvrage ſous ce titre : *Expoſitio Arnaldi Oſſati in diſputationem Jacobi Carpentarii de methodo*, 1564, in-8°. Le ſtyle en eſt pur,

vif, les réflexions judicieuſes & les ſaillies piquantes. *Jacques Charpentier* répondit à *d'Oſſat*, mais par des injures, ſuivant la méthode de ceux qui n'ont rien de mieux à dire.

OSSIAN, Barde ou Druide Ecoſſois au IIIe ſiecle, prit d'abord le parti des armes. Après avoir ſuivi ſon pere *Fingal* dans ſes expéditions, principalement en Irlande, il lui ſuccéda dans le commandement. Devenu infirme & aveugle, il ſe retira du ſervice, & pour charmer ſon ennui, il chanta les exploits des autres guerriers, & particuliérement ceux de ſon fils *Oſcar*, qui avoit été tué en trahiſon. *Malvina*, veuve de ce fils, reſtée auprès de ſon beau-pere, apprenoit ſes vers par cœur, & les tranſmettoit ainſi à d'autres. Ces *Poéſies* & celles des autres Bardes ayant été conſervées de cette maniere pendant 1400 ans, M. *Macpherſon* les recueillit dans le voyage qu'il fit au nord de l'Ecoſſe & dans les iſles voiſines, & les fit imprimer avec la verſion angloiſe, à Londres, en 1765, 2 vol. in-fol. Elles ont été traduites depuis en françois par M. *le Tourneur*, 1777, 2 vol. in-8°, avec des notes.

OSSONE, *Voyez* GIRON.

OSSUN, — AUSSUN.

OSTADE, *Voy.* VAN-OSTADE.

OSTERVALD, (Jean-Fréderic) né en 1663 à Neufchâtel, d'une famille ancienne, fut fait paſteur dans ſa patrie en 1699. Il forma alors une étroite amitié avec *Jean-Alphonſe Turretin* de Geneve, & 2 ans après avec *Samuel Werenfels* de Bâle; & l'union de ces trois théologiens, qu'on appela le *Triumvirat des Théologiens Suiſſes*, a duré juſqu'à la mort. *Oſtervald* n'étoit pas celui des trois qui valoit le moins. Ses talens, ſes vertus, & ſon zele à former des diſciples & à rétablir la diſcipline eccléſiaſtique, le rendirent le modele des paſteurs réformés. Il mourut en 1747, à 84 ans, & ſa mort inſpira des regrets à tous les bons citoyens. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux ſont: I. *Traité des Sources de la corruption*, in-12. C'eſt un bon Traité de morale. II. *Catéchiſme* ou *Inſtruction dans la Religion Chrétienne*, in-8°. Ce Catéchiſme, très-bien fait dans ſon genre, ſi l'on excepte les matieres relatives au calviniſme, a été traduit en allemand, en hollandois & en anglois. L'*Abrégé de l'Hiſtoire ſainte*, qui eſt à la tête, fut traduit & imprimé en arabe, pour être envoyé aux Indes Orientales, par les ſoins de la Société royale, pour la propagation de la Foi. Cette Société, établie à Londres, admit l'auteur au nombre de ſes membres. III. *Traité contre l'Impureté*, in-12, écrit avec beaucoup de ſageſſe, & dans lequel il n'apprend pas le vice, en voulant le corriger, comme font trop ſouvent des moraliſtes & des caſuiſtes indiſcrets. IV. Une édition de la *Bible* françoiſe de Geneve, avec des *Argumens & des Réflexions*, in-fol. V. Un Recueil de *Sermons*, in-8°. *Jean-Rodolphe* OSTERVALD ſon fils aîné, paſteur de l'Egliſe Françoiſe à Bâle, qui ſoutient avec honneur la réputation de ſon pere, a donné au public un Traité intitulé: *Les devoirs des Communians*, in-12, eſtimé des Proteſtans.

OSTIENSIS, *Voyez* HENRI *de Suze*, n° XXIV.

I. OSWALD, (S.) roi de Northumberland en Angleterre, fut obligé, après la mort d'*Edelfrid* ſon pere, de ſe réfugier chez les Pictes, & de là en Irlande, parce qu'*Edwin*, ſon oncle, s'étoit emparé de ſon royaume. Il ſe fit Chrétien durant ſa retraite, revint enſuite dans ſon pays, défit *Cerda-*

walla, roi des anciens Bretons, dans une grande bataille où il perdit la vie. *Oſwald* réunit enſuite les deux royaumes de Northumberland, & donna l'exemple de toutes les vertus d'un prince Chrétien. *Penda*, roi de Mercie, lui ayant déclaré la guerre, *Oſwald* arma pour le repouſſer; mais il fut tué dans la bataille de Marſefelth, en 643.

II. OSWALD, (Eraſme) profeſſeur d'hébreu & de mathématiques à Tubinge & à Fribourg, mort en 1579, à 68 ans, publia une *Traduction* du Nouveau Teſtament en hébreu, & d'autres ouvrages.

OSYMANDYAS, fameux roi d'Egypte, fut, ſelon quelques auteurs, le premier monarque qui raſſembla un grand nombre de livres pour en faire une Bibliotheque. Il donna à cette curieuſe collection le titre de *Pharmacie de l'Ame*. De tous les monumens des rois de Thebes, celui d'*Oſymandyas* étoit un des plus ſuperbes. Il étoit compoſé de la Bibliotheque dont nous venons de parler, de Portiques, de Temples, de vaſtes Cours, du Tombeau du roi & d'autres bâtimens. On ne peut lire ſans ſurpriſe ce que *Diodore* raconte de la magnificence preſque incroyable de ce monument, & des ſommes immenſes qu'il avoit coûté. Entre autres merveilles, on y voyoit une Statue dans la poſture d'une perſonne aſſiſe, & qui étoit la plus grande de toute l'Egypte, la longueur d'un de ſes pieds étant de plus de ſept coudées. Ce qui rendoit cette piece un vrai chef-d'œuvre, n'étoit pas ſeulement l'art du ſculpteur, mais auſſi la beauté de la pierre, qui étoit parfaite dans ſon genre. On y liſoit l'Inſcription ſuivante: *Je ſuis* OSYMANDYAS, *Roi des Rois; celui qui voudra me diſputer ce titre, qu'il me ſurpaſſe dans quelqu'un de mes ouvrages.* Ce prince ſoumit les Bactriens qui s'étoient révoltés. On ne ſait pas au juſte en quel temps il vivoit. Tout ce que *Diodore* en dit, c'eſt qu'il fut un des princes qui régnerent entre *Menès* & *Myris*; mais ſi ce qu'il dit de la Bibliotheque d'*Oſymandyas* eſt véritable, ſon regne doit avoir été plus récent.

OTACILIA, (*Maria Otacilia Severa*) femme de l'empereur *Philippe*, étoit Chrétienne, & elle rendit ſon époux favorable aux Chrétiens. Ses traits étoient réguliers, ſa phyſionomie modeſte, & ſes mœurs furent d'autant plus réglées, qu'elle avoit embraſſé une religion qui inſpire toutes les vertus. Le Chriſtianiſme ne put cependant la guérir de l'ambition: elle étoit entrée dans les vues de *Philippe*, qui parvint au trône par le meurtre de l'empereur *Gordien*. Son époux ayant été tué, elle crut mettre ſon fils en ſureté dans le camp des Prétoriens; mais elle eut la douleur de le voir poignarder entre ſes bras. Elle acheva ſes jours dans la retraite.

OTHELIO, (Marc-Antoine) *Othelius*, natif d'Udine, & mort en 1628, enſeigna avec ſuccès le droit à Padoue juſqu'à l'âge de 80 ans. Ses écoliers lui donnoient ordinairement le nom de *Pere*, qu'il méritoit par ſon extrême douceur. On a de lui: I. *Conſilia*. II. *De Jure dotium*. III. *De Pactis*. IV. Des *Commentaires* ſur le Droit Civil & Canonique.

OTHMAN, *ou* OSMAN, 3e calife des Muſulmans depuis *Mahomet*, monta ſur le trône après *Omar*, l'an 644 de J.C., dans ſa 70e année. Il fit de grandes conquêtes par *Moavias*, général de ſes armées, & fut tué dans une ſédition l'an 656. Ce prince, doué des plus grands talens, fut combattre & gouver-

ter. Attentif à la conſervation de la foi Muſulmane, il ſupprima pluſieurs copies défectueuſes de l'*Alcoran*, & fit publier ce livre d'après l'original qu'*Abubeker* avoit mis en dépôt chez *Aysha*, l'une des veuves du prophete. *Ali*, chef des révoltés, lui ſuccéda.

OTHMAN Ier, *V.* OTTOMAN.

I. OTHON, (*Marcus Salvius*) empereur Romain, naquit à Rome l'an 32 de J. C. d'une famille qui deſcendoit des anciens rois de Toſcane. *Néron*, dont il avoit été le favori & le compagnon de débauches, l'éleva aux premieres dignités de l'empire. Nommé gouverneur du Portugal, *Othon* ſe fit eſtimer des grands dans ce poſte, & chérir des petits. Après la mort de *Néron*, l'an 68 de J. C., il s'attacha à *Galba*, auprès duquel il rampa en vil courtiſan. *Othon* ſe perſuadoit que cet empereur l'adopteroit; mais, *Piſon* lui ayant été préféré, il réſolut d'obtenir le trône par la violence. Sa haine contre *Galba* & ſa jalouſie contre *Piſon*, ne furent pas les ſeuls motifs de ſon projet. Il étoit accablé de dettes, contractées par ſes débauches; & il regardoit la poſſeſſion de l'empire comme l'unique moyen de s'acquitter. Il dit même publiquement, que *s'il n'étoit au plutôt Empereur, il étoit ruiné ſans reſſource*; & qu'*après tout, il lui étoit indifférent de périr, ou de la main d'un ennemi dans une bataille, ou de celle de ſes créanciers, prêts à le pourſuivre en Juſtice.* Il gagna donc les gens de guerre, fit maſſacrer *Galba* & *Piſon*, & fut mis ſur le trône à leur place, l'an 69. Le ſénat le reconnut, & les gouverneurs de preſque toutes les provinces lui prêterent ſerment de fidélité. Durant les changemens arrivés à Rome, les légions de la baſſe-Germanie avoient décerné le ſceptre impérial à *Vitellius*. *Othon* lui propoſa en vain des ſommes conſidérables, pour l'engager à renoncer à l'empire: tout fut inutile. *Othon* voyant ſon rival inflexible, marcha contre lui, & le vainquit dans trois combats différens; mais, ſon armée ayant été entiérement défaite dans une bataille générale livrée près de Bedriac, entre Crémone & Mantoue, il ſe donna la mort, le 15 Avril de la même année 69, à 37 ans.

» OTHON (dit *Crevier*) fit paroître dans les dernieres heures » qui précéderent ſa mort, le même » flegme, & les mêmes attentions » pour les autres, que *Caton*, à » qui d'ailleurs il reſſembloit ſi » peu. D'un air ſerein, d'un ton » ferme, réprimant les larmes & » les plaintes déplacées de ceux » qui l'environnoient, il leur parla » à tous avec douceur, les exhortant ou les priant, ſuivant les » différences du rang & de l'âge, » de partir promptement, & de ne » point aigrir par leurs retardemens » la colere du vainqueur. Il fit » donner des bateaux & des voitures à ceux qui s'en alloient. Il » brûla les mémoires & les lettres » qui contenoient des témoignages » d'un zele trop vif pour lui, ou » des reproches capables d'offenſer » *Vitellius*. Il diſtribua l'argent, » mais avec diſcrétion & ſageſſe, » & non pas comme un homme » qui ne ménage plus rien parce » qu'il va mourir. Comme il vit » que le jeune *Salvius Cocceianus*, » ſon neveu, étoit tremblant & » extrêmement affligé, il s'appliqua » à le conſoler, louant ſon bon » cœur, & blâmant ſes craintes «. *Vitellius*, lui diſoit-il, *à qui je conſerve toute ſa famille, ſeroit-il aſſez ingrat & aſſez impitoyable pour ne pas épargner la mienne? Je mérite la clémence du vainqueur par ma prompti-*

tude à le délivrer d'un rival... » *Othon* » écrivit auſſi à ſa ſœur un billet » de conſolation, & il recom- » manda le ſoin de ſes cendres à » la veuve de *Néron*, *Statilia Meſſalina*, [*Voy.* II. MESSALINE]. » qu'il ſe propoſoit d'épouſer. Il » prit enſuite quelque repos. Mais » lorſqu'il ne penſoit plus qu'à » mourir, une émeute ſubite parmi » les ſoldats, qui troubloient par des » menaces la retraite des ſénateurs, » le rappela à d'autres ſoins. » *Ajoutons encore*, dit-il, *une nuit à* » *notre vie.* Il ſortit, &, répri- » mandant avec ſévérité les auteurs » de la ſédition, il donna au- » dience à ceux qui prenoient » congé de lui, juſqu'à ce que » toutes les meſures fuſſent priſes » pour leur départ «. Ses dernieres paroles, avant de ſe donner le coup mortel : *Il vaut mieux qu'un ſeul périſſe pour tous, que tous pour un ſeul*, attendrirent ſon armée juſques aux larmes. Pluſieurs ſoldats vinrent baiſer ſes mains & ſes pieds, & après une infinité de regrets, mêlés de louanges, ils ſe tuerent eux-mêmes ſur le bois élevé pour ſon bûcher. On ne ſait ſi *Othon* méritoit ces marques de douleur. Etroitement lié avec *Néron*, il avoit eu part à ſes crimes ainſi qu'à ſes plaiſirs. Ses complaiſances pour ce monſtre de cruauté, ont fait penſer à pluſieurs hiſtoriens, qu'il auroit plutôt été un tyran qu'un bon empereur. Ce fut (dit encore *Crevier*) un caractere étrangement mêlé de bien & de mal. Son attentat contre la vie de ſon prince, ſes débauches outrées, ſa molleſſe, qui alloit juſqu'à prendre ſoin de ſon ajuſtement & de ſon teint, comme une femme coquette, ſont des faits avérés. La modération & la douceur qui honorerent ſon regne, peuvent être attribuées en partie aux périls continuels auxquels il fut expoſé pendant la courte durée de ſon empire. On pourroit le regarder comme un homme extrême, de qui l'on avoit tout à craindre s'il eût ſuivi ſes premiers penchans, & tout à eſpérer s'il eût tourné vers la vertu les reſſources de ſon eſprit.

II. OTHON Ier, empereur d'Allemagne, dit *le Grand*, fils aîné de *Henri l'Oiſeleur*, naquit en 912, & fut couronné à Aix-la-Chapelle en 936. Le nouvel empereur ne fut tranquille ſur le trône, qu'après avoir eſſuyé beaucoup de contradictions de la part de ſa mere *Mathilde*. Cette princeſſe s'efforçoit d'y placer ſon frere cadet *Henri*, ſous prétexte qu'au temps de la naiſſance d'*Othon*, *Henri l'Oiſeleur* n'étoit encore que duc de Saxe ; au lieu que le jeune *Henri* étoit fils de *Henri l'Oiſeleur*, roi d'Allemagne. La couronne, devenue pour ainſi dire héréditaire aux ducs des Saxons, rendit ce peuple extrêmement fier. *Eberhard*, duc de Franconie, entreprit de les humilier par la force des armes ; mais *Othon* l'humilia lui-même. Il fut condamné à une amende de 100 talens, & ſes complices à la peine du Harnefcar. Ceux de la haute nobleſſe que l'on condamnoit à cette peine, étoient obligés de charger un chien ſur leurs épaules, & de le porter ſouvent juſqu'à une diſtance de 2 lieues. La petite nobleſſe portoit une ſelle, les eccléſiaſtiques un grand miſſel, & les bourgeois une charrue. *Othon* fut non-ſeulement ſe faire reſpecter au-dehors ; mais il rétablit au-dedans une partie de l'empire de *Charlemagne* ; il étendit, comme lui, la religion Chrétienne en Germanie par des victoires. Les Danois, peuple indomptable, qui avoient ravagé la France & l'Allemagne, reçurent ſes lois. Il

ſoumit la Bohême en 950, après une guerre opiniâtre, & c'eſt depuis lui que ce royaume fut réputé province de l'Empire. *Othon* s'étant ainſi rendu le monarque le plus conſidérable de l'Occident, fut l'arbitre des princes. *Louis d'Outremer*, roi de France, implora ſon ſecours contre quelques ſeigneurs François qui s'érigeoient en ſouverains & en petits tyrans. L'Italie vexée par *Bérenger II*, uſurpateur du titre d'Empereur, appelle *Othon* contre ce rebelle. Les Italiens vouloient avoir deux maîtres, pour n'en avoir réellement aucun; mais *Othon* paroît, & ils ſe ſoumettent. *Bérenger* prend la fuite. L'empereur fit marcher enſuite à Rome; on lui ouvre les portes, & *Jean XII* le couronne empereur en 962. *Othon* étant entré en Italie comme *Charlemagne*, & s'y étant conduit de même, prit les noms de *Céſar* & d'*Auguſte*, & obligea le pape à lui faire le ſerment de fidélité. Le clergé & la nobleſſe Romaine ſe ſoumirent à ne jamais élire de pape qu'en préſence des commiſſaires de l'empereur. *Othon* confirma en même temps les donations de *Pepin*, de *Charlemagne* & de *Louis le Débonnaire*, ſans ſpécifier quelles étoient ces donations ſi conteſtées. Le pape ne vouloit ſe donner qu'un protecteur; il s'étoit donné un maître, & il lui fut bientôt infidelle. Il ſe ligua contre l'empereur avec *Bérenger* même, réfugié chez des Mahométans qui venoient de ſe cantonner ſur les côtes de Provence. Il fit venir le fils de ce *Bérenger* à Rome, tandis qu'*Othon* étoit à Pavie. *Jean XII* n'étoit pas aſſez puiſſant pour ſoutenir cette entrepriſe hardie, & l'empereur l'étoit aſſez pour le punir. Il paſſa à Rome, fit dépoſer le pontife, & élire *Léon VIII* à ſa place en 963. Le nouveau pape, le ſénat, les principaux du peuple, le clergé de Rome, ſolennellement aſſemblés dans *Saint-Jean* de Latran, accordèrent à perpétuité à *Othon* & à tous ſes ſucceſſeurs le droit de nommer au ſaint-Siége, ainſi qu'à tous les archevêchés & évêchés de ſes royaumes. On fit en même temps un *Décret*, portant » que les » Empereurs auroient le droit de » ſe nommer tels ſucceſſeurs qu'ils » jugeroient à propos «. C'eſt ainſi que l'empire d'Occident échut aux princes Allemands, qui l'ont toujours poſſédé depuis. A peine *Othon* étoit retourné en Allemagne, que les Romains voulurent être libres. Ils mirent en priſon leur nouveau pape, créature de l'empereur. Le préfet de Rome, les tribuns, le ſénat, voulurent faire revivre les anciennes lois; mais ce qui dans un temps eſt une entrepriſe de héros, devient dans d'autres une révolte de ſéditieux. *Othon* revole en Italie, fait pendre une partie du ſénat; le préfet de Rome, qui avoit voulu être un *Brutus*, fut fouetté dans les carrefours, promené nu ſur un âne, & jeté dans un cachot où il mourut de faim. Les dernieres années d'*Othon* furent occupées par une guerre contre les empereurs d'Orient. Il avoit envoyé des ambaſſadeurs pour amener en Allemagne la fille de l'empereur Grec, fiancée à ſon fils *Othon II*; mais le traître *Nicéphore II* fit aſſaſſiner les ambaſſadeurs, & s'empara des préſens dont ils étoient chargés. *Othon*, à la tête d'une armée, ſe jeta ſur la Pouille & la Calabre, qui appartenoient encore aux Grecs. L'armée de *Nicéphore* fut défaite, & les priſonniers renvoyés à Conſtantinople avec le nez coupé. *Jean Zimiſcès*, ſucceſſeur de *Nicéphore*, fit la paix avec *Othon*, & maria

ſa niece *Théophanie* avec le jeune *Othon II.* L'empereur d'Allemagne mourut peu de temps après, le 7 Mai 973, avec la gloire d'avoir rétabli l'empire de *Charlemagne* en Italie; mais *Charles* fut le vengeur de Rome, au lieu qu'*Othon* en fut le vainqueur & l'oppreſſeur, & ſon empire n'eut pas de fondemens auſſi fermes que celui de *Charlemagne*. *Othon* avoit d'ailleurs de grandes qualités, beaucoup de courage, une piété ſervente, une extrême droiture, & un amour ardent pour la juſtice. C'eſt à lui principalement que le clergé d'Allemagne eſt redevable de ſes richeſſes & de ſa puiſſance; il lui conféra des duchés & des comtés entiers, avec la même autorité que les princes ſéculiers y exerçoient. On dit qu'*Othon* avoit coutume de jurer par ſa barbe, qu'il laiſſoit croître juſqu'à la ceinture ſuivant la mode du temps.

III. OTHON II, ſurnommé *le Sanguinaire*, ſuccéda à *Othon I*, ſon pere, à l'âge de 18 ans, le 13 Mai 973. Sa mere *Adélaïde* profita de ſa jeuneſſe pour s'emparer des rênes de l'état; mais *Othon*, laſſé de la dépendance où elle le tenoit, l'obligea de quitter la cour. A peine a-t-elle diſparu, que la guerre civile eſt allumée. Le parti d'*Adélaïde* fait couronner empereur le jeune *Henri* duc de Baviere. *Harold*, roi de Dannemarck, & *Boleſlas* duc de Bohême, profitent de ces troubles. *Othon*, ſeul contre tous, réduit ces différens ennemis, & punit les rebelles. Les limites de l'Allemagne & de la France étoient alors fort incertaines. *Lothaire*, roi de France, crut avoir des prétentions ſur la Lorraine, & les fit revivre. *Othon* aſſembla près de 60 mille hommes, déſola toute la Champagne & alla juſqu'à Paris. On ne ſavoit alors ni fortifier les ſonnieres, ni faire la guerre dans le plat-pays; les expéditions militaires n'étoient que des ravages. *Othon* fut battu à ſon retour au paſſage de la riviere d'Aine. *Géoffroi*, comte d'Anjou, le pourſuivit ſans relâche dans la forêt des Ardennes, & lui propoſa, ſuivant les regles de la chevalerie, de vider la querelle par un duel. *Othon* refuſa le défi, ſoit qu'il crût ſa dignité au-deſſus d'un combat avec *Géoffroi*, ſoit qu'étant cruel il ne fût point courageux. Enfin l'empereur & le roi de France firent la paix en 980; & par cette paix, *Charles*, frere de *Lothaire*, reçut la baſſe-Lorraine avec quelque partie de la haute. Pendant qu'*Othon* s'affermiſſoit en Allemagne, les Romains avoient voulu ſouſtraire l'Italie au joug Germanique. L'antipape *Boniface VII* avoit invité les empereurs Allemands à venir reprendre Rome: *Othon* paſſe les Alpes, & fait rentrer, en 981, les rebelles dans leur devoir, après avoir fait égorger les principaux. Il falut enſuite combattre les Grecs, ligués avec les Sarraſins, qui inondoient la Pouille & la Calabre. Les deux armées ſe trouverent en préſence auprès de Buſentelle, bourgade au bord de la mer. Il fallut livrer bataille. Mais à peine eut-on donné le ſignal, que la plupart d'entre eux, & ſur-tout les Romains & les Bénéventins, lâcherent le pied, & abandonnerent les Germains à la fureur des Grecs, qui en firent un horrible carnage. *Othon* ne ſe ſauva qu'avec peine. Il eut le bonheur de trouver ſur le rivage de la mer, une barque, dans laquelle il ſe jeta avec précipitation. Mais il crut n'avoir évité un danger que pour tomber dans un autre, lorſqu'il eut reconnu qu'il étoit parmi des pirates. Cependant, comme il entendoit le grec, &

qu'il le parloit même assez bien, les pirates ne le reconnurent point, & le mirent en liberté, moyennant une grosse rançon qu'il leur promit, & que l'impératrice, qui fut avertie de cette aventure, lui fit tenir dans un petit port de Sicile. Les Grecs & les Sarrasins, au lieu de marcher droit à Rome, s'amuserent à prendre les places de la Pouille & de la Calabre, que l'empereur avoit ramenées sous son obéissance. Ce prince eut donc le temps de mettre sur pied une nouvelle armée, avec laquelle il résolut d'abord de châtier les Bénéventins de leur trahison. Il s'empara de leur ville, l'abandonna au pillage pendant trois jours, & y fit mettre le feu. Il passa ensuite en Lombardie, pour y lever de nouvelles troupes, & pour y recevoir celles qu'il attendoit de son pays. Toutes ses forces étant réunies, il se trouva à la tête d'une armée presque aussi nombreuse que la premiere, avec laquelle il marcha contre les Grecs & les Sarrasins. La fortune se déclara cette fois en sa faveur, & il fit de ses ennemis une si grande boucherie, qu'on l'appela *la Pâle Mort des Sarrasins*, PALLIDA MORS SARACENORUM. Après cette grande victoire, il tint une assemblée à Véronne, où il fit élire roi son fils *Othon*, qui n'avoit pas trois ans. Il retourna ensuite à Rome, & y mourut le 7 Décembre 983, suivant les uns, d'une fleche empoisonnée; suivant d'autres, de déplaisir; enfin, selon quelques-uns, d'un poison que lui fit prendre sa femme. Ce prince, dont le regne ne fut que de dix années, n'égaloit point son pere; il avoit moins de grandes qualités, & le peu qu'il en possédoit, étoit terni par son caractere cruel & perfide. On prétend que, lorsqu'il arriva à Rome, en 981, il invita à dîner les principaux sénateurs & les partisans du rebelle *Crescentius*, & les fit tous égorger au milieu du repas. C'étoit renouveler les temps de *Marius*, & c'étoit tout ce qui restoit de l'ancienne Rome.

IV. OTHON III, fils unique du précédent, né en 980, avoit à peine atteint l'âge de 3 ans, quand son pere mourut. Les états d'Allemagne, prévoyant les troubles qui arriverent quelque temps après, se hâterent de le faire sacrer à Aix-la-Chapelle en 983. *Henri*, duc de Baviere, rebelle sous *Othon II*, le fut sous *Othon III*. Il s'empara de la personne du jeune empereur, usurpa la régence durant sa minorité; mais les Etats la lui enleverent, & la donnerent à la mere de ce prince. L'Italie fut encore déchirée par les factions sous ce regne. *Crescentius* remplit Rome de troubles & de désordres. *Othon*, appelé en Italie par le pape *Jean XV*, chasse les rebelles, & est sacré par *Grégoire V*, successeur de *Jean XV* qui venoit de mourir. A peine fut-il de retour en Allemagne, que *Crescentius* chassa de Rome le pape *Grégoire V*, & mit à sa place *Jean XVI*. Cet antipape, de concert avec le rebelle, projetoit de rétablir les empereurs Grecs en Italie. *Othon*, obligé de repasser les Alpes, assiége & prend Rome, dépose l'antipape & le fait mutiler. *Crescentius*, attiré hors du château Saint-Ange, sur l'espérance d'un accommodement, eut la tête tranchée en 998, avec douze de ses gens. Son corps fut pendu par les pieds comme celui d'un scélérat. *Grégoire V*, que l'empereur avoit rétabli, mourut en 999. *Othon III* mit à sa place *Gerbert* son précepteur, archevêque de Ravenne, qui prit le nom de *Silvestre II*. Ce fut à la priere de ce pontife que l'empereur donna

cette année 999, à l'Egliſe de Verceil, la ville même de Verceil, avec toute la puiſſance publique : premier exemple de l'autorité ſéculiere donnée à une égliſe ſans aucunes bornes. *Othon*, de retour en Allemagne, paſſa en Pologne, & donna au duc *Boleſlas* le titre de roi. Il ſe rendit de nouveau en Italie, pour arrêter les progrès des Sarraſins, & ceux des défenſeurs de la liberté Italienne, plus dangereux que les Sarraſins. Son voyage de Rome faillit à lui être funeſte ; le peuple l'aſſiégea dans ſon palais, & tout ce qu'il put faire contre cette populace mutinée, fut de s'enfuir, tandis qu'il lui faiſoit faire des propoſitions d'accommodement. Il mourut ſans gloire au château de Paterno dans la Campanie, le 28 Janvier 1002, à 22 ans, après un regne de 18. Sa mort laiſſa plus indécis que jamais le long combat de la Papauté contre l'Empire, des Romains contre l'un & l'autre, & de la liberté Italienne contre la puiſſance Allemande. C'eſt ce qui tenoit l'Europe toujours attentive. C'eſt-là le fil qui conduit dans le labyrinthe de l'Hiſtoire d'Allemagne. Quelques auteurs anciens prétendent qu'*Othon III* diſtribua l'Allemagne en 4 duchés, 4 archevêchés, 4 margraviats, conſervant en tout le nombre de *quatre* ; mais rien n'eſt plus fabuleux que cette diviſion prétendue, imaginée par quelque petit eſprit... *Voy.* VIII. MARIE.

V. OTHON IV, dit *le Superbe*, fils de *Henri le Lion*, duc de Saxe, fut élu empereur en 1197, & reconnu par toute l'Allemagne en 1208. Pour s'affermir ſur le trône, il alla recevoir la couronne impériale en Italie. Le pape *Innocent III* la lui donna, après lui avoir fait jurer qu'il lui abandonneroit le fameux héritage de *Mathilde*, & nommément la Marche d'Ancone & le duché de Spolette. Malgré ce ſerment, *Othon* réunit à ſon domaine les terres de *Mathilde*. Le pape le menaça de l'excommunication ; l'empereur, à la tête d'une armée, s'empara de la Pouille. Alors *Innocent* lance ſes foudres. L'archevêque de Mayence, à qui il adreſſe cette excommunication, la publia en Allemagne ; & invita les princes à procéder à une nouvelle élection en faveur de *Fréderic*, roi de Sicile, fils de *Henri VI*. *Othon* vole en Allemagne pour appaiſer les troubles, convoque la diete de Nuremberg, & après avoir déclamé beaucoup contre le ſaint-Siége, il ſe ſoumet au jugement des princes, & leur abandonne l'empire. *Fréderic*, appuyé par *Innocent III* & par le roi de France *Philippe-Auguſte*, ſe fit couronner à Mayence, & toute l'Allemagne ſe joignit à lui. *Othon IV*, trop foible pour lui réſiſter, quoique ſoutenu par l'Angleterre, ſe retira dans ſes terres de Brunſwick. L'eſpérance de renverſer le principal appui de *Fréderic II*, le fit entrer dans la ligue du comte de Flandres contre le roi de France ; mais ſon armée fut entiérement défaite à la bataille de Bouvines, le 2 Juillet 1214. Cette perte ruina ſes affaires ; & ne lui permit plus de ſonger à celles de l'empire. Il s'enferma dans le château de Hantzbourg, où il mena une vie privée juſqu'à ſa mort, arrivée le 19 Mai 1218. *De Prades* dit fauſſement qu'il mourut déſeſpéré, & qu'il ſe fit étouffer par ſon cuiſinier. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt qu'il fut plus heureux dans la retraite que ſur le trône, ſur lequel il n'avoit eu ni aſſez de courage, ni aſſez de prudence. *Heiſſ* rapporte, au ſujet de ſon élection à l'empire, qui lui fut diſputée par *Philippe* de Suabe, une

particularité qu'on ne trouve que chez lui. *Othon* étoit en Angleterre auprès de ſon oncle *Richard I*, lorſqu'il apprit ſa nomination. *Richard* lui fit préſent, (ſelon *Heiſſ*,) de 50 chevaux chargés de cent cinquante mille marcs d'or, & lui conſeilla de prendre ſon chemin par la France, pour attirer *Philippe-Auguſte* dans ſon parti. *Philippe* fit ſentir à *Othon* qu'il regardoit ſon entrepriſe comme chimérique... » J'apprends, (lui dit *Philippe*,) que vous êtes appelé à » l'empire. — Il eſt vrai, répartit » *Othon*; mais il n'en ſera que ce » qu'il plaira à Dieu. — Croyez-» vous de bonne foi, (répliqua le » roi de France) que vous parvien-» drez à cette dignité ? Pour moi, » je doute fort que vous en veniez » à bout, & ſi vous vouliez me » céder celui de vos chevaux de » charge qu'il me plaira de pren-» dre, je conſens, ſi vous êtes em-» pereur, à vous donner le choix » des trois principales villes de » mon royaume; de Paris, d'Eſ-» tampes, ou d'Orléans «. *Othon*, piqué de cette raillerie, accepta la gageure, & laiſſa au roi le plus beau de ſes chevaux avec ſa charge. Il ſe rendit auſſi-tôt en Allemagne, où, du vivant de *Philippe* de Suabe ſon compétiteur, il ne put parvenir à l'empire. Il eſt vrai qu'il y fut élevé après la mort de ce prince. Alors, (dit *Heiſſ*,) *Othon* envoya une ambaſſade ſolennelle à *Philippe-Auguſte*, pour le prier de lui remettre Paris, qu'il choiſiſſoit, diſoit-il, en conſéquence de la gageure faire entre eux. *Philippe-Auguſte* répondit aux ambaſſadeurs, qu'il y avoit long-temps que la gageure n'exiſtoit plus, puiſqu'*Othon* n'avoit pas emporté la couronne ſur ſon concurrent, & qu'il ne l'avoit que par ſa mort. Cette réponſe piqua *Othon*; & ce fut-là, ſuivant l'hiſtorien Allemand, la cauſe de leur inimitié. Mais je crois, (dit M. de *Montigni*) que ſa qualité de neveu de *Richard* roi d'Angleterre, ſuffiſoit pour lui attirer la haine du roi de France: du moins eſt-ce le ſentiment de *Spener*, du P. *Daniel*, du P. *d'Orléans*, de *Rapin Thoiras*, de *Maimbourg* & de *Fleury*, dont aucun ne parle ni des 50 chevaux chargés de cent cinquante mille marcs d'or, ni du voyage d'*Othon* à la cour de France, ni de ſa converſation avec *Philippe-Auguſte*, ni de leur ridicule gageure... *Othon* ne laiſſa aucun enfant de ſes deux femmes. La premiere fut *Marie de Brabant*, ſa parente, qu'il répudia; la ſeconde, *Béatrix de Suabe*, morte quatre jours après ſon mariage. Ce prince étoit d'une très-grande taille & d'une force extraordinaire: qualités qui ſemblent avoir été attachées de tout temps, à la maiſon de Saxe.

VI. OTHON *ou* HATTON, archevêque de Mayence, eſt célebre par une hiſtoire qu'on trouve dans preſque tous les annaliſtes Allemands. On prétend que, dans une famine, il fit enfermer beaucoup de pauvres qui, preſſés de la faim, lui demandoient l'aumône, & les fit brûler vifs. Dieu punit ſa cruauté; car les rats & les ſouris l'incommoderent tellement, qu'il fut obligé de ſe réfugier dans une tour qu'il fit bâtir au milieu du Rhin & qu'on appelle encore aujourd'hui *Mauſthurn* (tour des ſouris). Cette précaution fut inutile; les ſouris l'y pourſuivirent. Le P. *Serarius*, dans ſon ouvrage *de Rebus Moguntinis*, a tâché de prouver la fauſſeté de cette hiſtoire; mais il fut vivement attaqué dans une ſavante Diſſertation qui parut dans le *Journal de Verdun*. *Lenglet du Freſnoi* a placé la même hiſtoire dans ſes *Tablettes chronologiques*,

le fameux *Miſſon*, qui certainement n'étoit pas trop porté à croire aux miracles, aſſure qu'on ne peut la combattre par des raiſons ſolides, (*Voyage d'Italie*, tom. 1, p. 58). Pour détruire l'argument tiré de l'invraiſemblance, il amene l'exemple de *Popiel II* roi de Pologne, & diverſes hiſtoires rapportées par *Pline* & par *Varron*. Enfin ſi Dieu a rempli de grenouilles le palais d'un roi ſuperbe & obſtiné (*Edidit terra illorum ranas in penetralibus regum ipſorum*. Pſ. 104), il n'eſt pas ridicule de croire qu'il a puni un prince cruel & avare par des ſouris. La ville de Coſa qui n'eſt pas fort éloignée de Montalte en Italie, fut tellement dévaſtée par les ſouris, que ſes habitans furent obligés de l'abandonner, comme le rapporte *Rutilius Nomatianus Gallus*:

Dicuntur cives quondam migrare coacti,
Muribus infeſtas deſeruiſſe domos.

Enfin l'hiſtoire d'*Oton* fût-elle fauſſe, il ſeroit à ſouhaiter qu'elle fût vraie pour effrayer les cœurs durs & les ames atroces.

VII. OTHON, (S.) évêque de Bamberg & apôtre de Poméranie, naquit en Suabe vers 1069. Formé de bonne heure à la vertu par des exemples domeſtiques, engagé dans le clergé, choiſi par l'empereur *Henri IV* pour être le chapelain de ſa ſœur *Judith* reine de Pologne, il revint en Allemagne après la mort de cette princeſſe, & devint chapelain & chancelier de *Henri IV*, puis évêque de Bamberg l'an 1100. Il convertit *Uratiſlas*, duc de Poméranie, avec une grande partie de ſes ſujets, & mourut à Bamberg le 30 Mai 1139, à 70 ans. Ses vertus, ſon zele, ſes lumieres furent l'admiration de l'Allemagne. On a de lui une *Lettre à Raſchal. II.* *Voyez* ſa *Vie* écrite par D. *Anſelme Meiller*, abbé d'Ensdorf dans le Haut-Palatinat, ſous ce titre: *Mundi miraculum, S. Otho*, &c. Bamberg, 1739, in-4°.

VIII. OTHON DE FRISINGUE, ainſi nommé parce qu'il étoit évêque de cette ville au XIIe ſiecle, étoit fils de *Léopold* marquis d'Autriche, & d'*Agnès*, fille de l'empereur *Henri IV*. Il vint en France faire ſes études dans l'univerſité de Paris, & s'y diſtingua. L'amour de la ſolitude lui fit choiſir le monaſtere de Morimond, dont il devint abbé. Nommé évêque de Friſingue en 1138, il accompagna l'empereur *Conrad* dans la Terre-ſainte. On a de lui une *Chronique* en ſept livres, depuis le commencement du monde juſqu'en 1146. Cet ouvrage qui peut être utile malgré les fables dont il fourmille, a été continué juſqu'en 1210, par *Othon de Saint-Blaiſe*. Mais ſi *Othon* a ſouffert, (dit le P. *Fontenai*,) des défauts de ſon temps, il y a montré que l'eſprit, le ſentiment, l'énergie, ſont de tous les temps. Il y a en effet, dans ſa *Chronique*, quelques tableaux peints avec nobleſſe & des réflexions dictées par le jugement. On la trouve dans les Recueils de *Piſtorius* & de *Muratori*, ainſi que deux autres productions du prélat Allemand; la 1re eſt un *Traité* de la fin du Monde & de l'Antechriſt, & la 2e une *Vie* de l'empereur *Frideric Barberouſſe*, en 2 livres, dans laquelle il loue beaucoup ce prince. *Othon de Friſingue* mourut à Morimond le 12 Septembre 1158, après avoir rempli dignement la carriere épiſcopale.

OTHONIEL, fils de *Cenez*, & parent de *Caleb*, ayant pris Dabir, autrement Cariath-Sepher, épouſa *Axa*, fille de *Caleb*, que celui-ci avoit promiſe en mariage à quiconque prendroit cette ville des Chananéens. Les Iſraélites ayant été

aſſujettis pendant huit ans par *Chuſan-Raſathaïm*, roi de Méſopotamie, *Othoniel* ſuſcité de Dieu, vainquit ce prince, & après avoir délivré de ſervitude les Iſraëlites, il en fut le juge, & les gouverna en paix l'eſpace de 40 ans. Sa mort, arrivée l'an 1344 avant Jeſus-Chriſt fit couler les larmes des Iſraélites.

OTROKOTSI FORIS, (François) hongrois, fit ſes études à Utrecht, & fut miniſtre dans ſa patrie : après bien des diſgraces occaſionnées par ſon attachement à l'erreur, il embraſſa la religion catholique, enſeigna le droit à Tyrnau, mit en ordre les archives de l'égliſe de Strigonie, & mourut à Tyrnau l'an 1718. On a de lui : I. Pluſieurs Ouvrages polémiques imprimés en Hollande, dont il rougit enſuite & qu'il réfuta lui-même. II. *Origines Hungaricæ*, Franeker 1693, 2 vol. in-8°, ouvrage plein de recherches. Il y faut joindre *Antiqua religio Hungarorum verè chriſtiana & catholica*, Tyrnau, 1706, in-8°, que le même auteur fit, lorſqu'il fut revenu de ſes préjugés.

OTTER, (Jean) né en 1707, à Chriſtianſtadt, ville de Suede, d'une famille commerçante, engagée dans les erreurs du Luthéraniſme, fit de bonne-heure ſon étude principale des langues. Il apprit d'abord celles du Nord, dont il joignit la connoiſſance à l'étude des humanités. Quand la paix de Neuſtadt eut rendu, en 1724, le calme à la Suede, il alla étudier dans l'univerſité de Lunden, où il ſe livra deux ans à la phyſique & à la théologie. Ce fut alors qu'il commença à avoir des doutes ſur la religion qu'il profeſſoit. Il paſſa en France, où il fit ſon abjuration. Le cardinal *de Fleury* l'accueillit avec diſtinction, lui donna un emploi dans les Poſtes, & l'envoya dans le Levant en 1734, d'où il ne revint qu'au bout de dix ans. Le fruit qu'il retira de ſes courſes, fut une connoiſſance profonde des langues Turque, Arabe, Perſane, & de la géographie, de l'hiſtoire & de la politique des états qu'il avoit fréquentés. Il avoit auſſi travaillé avec ſoin à remplir un autre objet de ſa miſſion, qui étoit de rétablir le commerce des François dans la Perſe. La cour de France ne tarda pas à récompenſer ſon zele & ſes travaux. Outre une penſion qui lui fut d'abord accordée, on l'attacha à la bibliotheque royale, en qualité d'interprete pour les langues Orientales. On le nomma, au mois de Janvier 1746, à une chaire de profeſſeur royal pour la langue arabe ; & en 1748, il fut admis dans l'académie des inſcriptions & belles-lettres. *Otter* avoit tout ce qu'il falloit pour remplir ces différens poſtes, avec autant d'honneur pour lui que d'utilité pour le public ; mais il n'en jouit pas long-temps. Epuiſé par ſes voyages & par la continuité de ſes travaux, il mourut la même année, dans la 41e année de ſon âge. Il venoit de publier ſon *Voyage en Turquie & en Perſe, avec une Relation des expéditions de Thamas-Kouli-kan*, en 2 vol. in-12, enrichis d'un grand nombre de notes intéreſſantes, & écrits d'un ton ſec & d'un ſtyle peſant. Il avoit lu dans l'académie des belles-lettres un 1er *Mémoire ſur la Conquête de l'Afrique par les Arabes*, & il a laiſſé le 2e fort avancé.

OTTFRIDE *ou* OTFRIDE, *Otfridus*, moine Allemand, vers le milieu du IXe ſiecle. Il paſſa la plus grande partie de ſa vie au monaſtere de Weiſſembourg en baſſe-Alſace, & fit de grands progrès dans la littérature ſacrée & profane. Il

épura la langue Allemande qu'on appeloit alors *Théodiſque* ou *Tudeſque*. Il fit dans cette vue une Grammaire, ou plutôt il perfectionna celle que *Charlemagne* avoit commencée. Pour faire tomber les chanſons profanes, il mit en vers Tudeſques rimés les plus beaux endroits de l'Evangile. Comme ces vers pouvoient ſe chanter, ils ſe répandirent beaucoup, & produiſirent l'effet qu'il en attendoit. *Ottfride* a fait auſſi des *Sermons*, des *Leures*, des *Poéſies mêlées*, & d'autres ouvrages, qui prouvent plus en faveur de ſa piété qu'en faveur de ſon goût... *Voyez* les *Antiquités Teutoniques* de *J. Schilter*.

OTTO GUERICK, *Voy.* GUERIKE.

OTTOBONI, (Pierre) *Voyez* ALEXANDRE VIII, n° XIV.

OTTOCARE II, roi de Bohême, obtint l'Autriche & la Stirie par ſon mariage avec *Marguerite d'Autriche*, à l'excluſion de *Fréderic* de Bade, fils de la ſœur aînée de *Marguerite*; & acquit, à prix d'argent, la Carinthie, la Carniole & l'Iſtrie en 1262. Fier de ſes richeſſes & de ſa puiſſance, il porta la guerre en Pruſſe, en Hongrie, & eut pluſieurs avantages ſur ſes ennemis. *Rodolphe*, comte de Hapſbourg, ayant été élu empereur en 1273, le ſomma de rendre hommage pour les fiefs qui étoient de ſa dépendance. Sur ſon refus, ce prince le cita à la diete de l'empire pour rendre raiſon de ſes acquiſitions injuſtes; mais il ne comparut ni par lui-même, ni par autrui. Ce mépris irrita tellement les princes Impériaux, qu'on réſolut de lui déclarer la guerre. L'empereur marcha donc vers l'Autriche; *Ottocare* ne ſe fiant pas au ſuccès d'une bataille, & craignant les démarches de *Fréderic* de Bade, demanda la paix, conſentit de céder l'Autriche, & prêta hommage à genoux pour la Bohême & pour les autres terres qu'il poſſédoit: [*Voyez* RODOLPHE I, n° II.] Mais la reine ſon épouſe & quelques eſprits brouillons lui ayant reproché une ſi lâche démarche, il rompit la paix, & s'empara de l'Autriche avec une puiſſante armée. L'empereur ſe mit en campagne pour le combattre avec toutes ſes troupes Allemandes & Hongroiſes, qu'il avoit ramaſſées. La bataille ſe donna à Marckfeld près de Vienne, l'an 1278, & *Ottocare* la perdit avec la vie, après 25 ans de regne.

OTTOMAIO, (Jean-Baptiſte, dell') poëte Italien du XVIe ſiecle, eſt auteur de 51 *Canzoni*, qui furent inſérées ſans ſa participation dans l'édition que donna *Grazzini* en 1555, du 2e livre de *Berni*, intitulé: *De tuti i Triomfi*, &c. L'auteur les fit ſupprimer de ce recueil par l'autorité des magiſtrats de Florence, & les publia en 1556, in-8°, y ajoutant 4 nouvelles Chanſons. Cependant, malgré ce ſupplément, on préfére l'édition du Recueil de *Grazzini*, à cauſe des changemens que fit *Ottomaïo* dans la ſienne pour la différencier de la 1re: les curieux les raſſemblent toutes les deux.

OTTOMAN *ou* OTHMAN I, premier empereur des Turcs, étoit un des émirs ou généraux d'*Alaëdin*, dernier ſultan d'Iconium. Ce ſouverain étant mort ſans poſtérité, *Ottoman* partagea ſes états avec les autres généraux, comme autrefois les capitaines d'*Alexandre le Grand*. Une partie de la Bithynie & de la Cappadoce lui échurent. Il ſut conſerver ſes poſſeſſions par de nouvelles conquêtes, qu'il fit ſur les Grecs du côté de la Lycie & de la Carie, & prit la qualité de Sultan en 1299 ou 1300. Il fit de la ville de Pruſe la capitale de ſon

empire

empire naiſſant, & mourut en 1326. La bonté ſingulière de ce ſultan & la ſageſſe de ſon gouvernement ont paſſé en proverbe chez les Turcs. Quand leurs Empereurs montent ſur le trône, au milieu des acclamations, on ne manque jamais de leur ſouhaiter, entre les vertus dignes d'un ſouverain, la bonté d'*Ottoman*.

OTTOMAN, (le Pere) *Voyez* IBRAHIM.

OTWAY, (Thomas) poëte Anglois, né en 1651 à Trottin dans le Suſſex, fut élevé à Wincheſter & à Oxford; puis alla à Londres, où il ſe livra tout entier au théâtre. Il étoit en même temps auteur & acteur. Ses Tragédies ſont plus eſtimées que ſes autres pieces. On fait ſur-tout beaucoup de cas de l'*Orphelin*, de *Veniſe ſauvée*, & de *Don Carlos*. Quelques beautés qu'il y ait dans ces Pieces, vraiment pathétiques & touchantes, *Otway* y laiſſa gliſſer des irrégularités & des bouffonneries dignes des farces monſtrueuſes de *Shakeſpear*. Dans ſa *Veniſe ſauvée*, il introduit le ſénateur *Antonio* & la courtiſane *Naki*, au milieu des horreurs de la conſpiration du marquis *de Bedmar*. L'amoureux vieillard fait, auprès de ſa courtiſane, toutes les ſingeries d'un vieux débauché impuiſſant & hors de bon ſens. Il contrefait le taureau & le chien; il mord les jambes de ſa maîtreſſe, qui lui donne des coups de pied & des coups de fouet. Dans cette même piece le ſon d'une cloche ſe fait entendre: & cette terrible extravagance qui ne ſeroit que riſible ſur le théâtre de Paris, réuſſit à jeter l'effroi dans l'ame des ſpectateurs Anglois. Son ſtyle eſt d'ailleurs trop empoulé & trop rempli de l'enflure Aſiatique. Ce poëte mourut en 1685, à 34 ans. On a recueilli ſes *Œuvres*, à Londres, 1736, 2 vol. in-12.

OUDAR, *Voyez* BIEZ & HOUDAR.

OUDENHOVEN, (Jacques) miniſtre Proteſtant, né à Bois-le-Duc, mort vers l'an 1683, fit ſa principale étude de l'hiſtoire de ſon pays. Ses ouvrages écrits en Flamand ſont: I. *Deſcription de la ville & mairie de Bois-le-Duc*, 1670, in-4°. Il y parle des Catholiques avec partialité. II. *Deſcription de la ville de Heuſden*, Amſterdam, 1743, in-4°. III... *de Dordrecht*, Harlem, 1670, in-8°. IV. *Origine & antiquités de la ville de Harlem*, 1671, in-12. V. *Antiquités Cimbriques*, Harlem, 1682; on y trouve des choſes curieuſes touchant les différentes inondations arrivées en Hollande. VI. *Deſcription de la Hollande ancienne ou de la Sud-Hollande*, 1654, in-4°.

I. OUDIN, (Céſar) fils de *Nicolas Oudin*, grand-prévôt de Baſſigny, fut élevé à la cour du roi de Navarre, qui fut depuis *Henri IV*. Ce prince l'employa en diverſes négociations importantes, & lui donna la charge de ſecrétaire & d'interprete des langues étrangeres, en 1597. Il mourut en 1625, avec la réputation d'un citoyen zélé & d'un homme intelligent. On a de lui des *Grammaires* & des *Dictionnaires pour les langues Italienne & Eſpagnole*, dont on ne ſe ſert plus.

II. OUDIN, (Antoine) fils du précédent, ſuccéda à ſon pere dans la charge d'interprete des langues étrangeres. *Louis XIII* l'envoya en Italie; le pape *Urbain VIII* ſe faiſoit un plaiſir de s'entretenir avec lui. De retour en France, il fut choiſi pour enſeigner la langue Italienne à *Louis XIV*. Nous avons de lui quelques ouvrages: I. *Curioſités Françoiſes pour ſervir de ſupplément aux Dictionnaires*, in-8°. C'eſt un recueil de nos façons de parler

proverbiales. II. *Grammaire Françoiſe rapportée au langage du temps*, in-12. Elle n'eſt plus d'aucune utilité. III. *Recherches Italiennes & Françaiſes*, 2 vol. in-4°. IV. *Le Tréſor des deux langues, Eſpagnole & Françoiſe*, in-4°. 1655. Il mourut en 1653.

III. OUDIN, (Caſimir) né à Mezieres ſur la Meuſe en 1638, entra chez les Prémontrés en 1656, & s'appliqua principalement à l'étude de l'Hiſtoire eccléſiaſtique. *Louis XIV* paſſant par l'abbaye de Bucilly en Champagne, *Oudin*, chargé de le complimenter, plut à ce prince. Le roi étant entré le 1er Mars 1680 dans la ſalle de l'abbaye, après un temps nébuleux, le ſoleil parut tout-à-coup. Un rayon, paſſé au travers des vitres, donna à-plomb ſur le portrait du roi; ce qui donna occaſion à ces deux vers qu'il fit ſur-le-champ :

Solem vere novum nunc Sol antiquus adorat,
Et Martem primum Martia prima dies.

Le roi fut ſurpris de trouver, dans un lieu ſi ſauvage, un homme qui eût tant d'eſprit. Mais *Oudin* ne ſoutint pas l'idée que ſon diſtique avoit donné de lui. Car *Louis XIV* lui ayant demandé quelle charge il avoit dans la maiſon? il répondit avec la derniere de toutes les impoliteſſes, qu'*il portoit ſon Mouſquet; & que quand il ne pouvoit le porter, il le trainoit*. Le roi indigné le fit retirer, & ne voulut plus le voir. Cependant ſon général le chargea de viſiter toutes les abbayes de ſon ordre, pour tirer des archives ce qui pourroit ſervir à ſon Hiſtoire. Il s'en acquitta avec ſuccès, & vint à Paris en 1683, où il ſe lia avec pluſieurs ſavans illuſtres. *Oudin* ayant eſſuyé quelques mécontentemens, ſe retira à Leyde en 1690, embraſſa la Religion Prétendue Réformée, & y fut ſous-bibliothécaire de l'univerſité. Ses principaux ouvrages ſont : I. *Commentarius de Scriptoribus Eccleſiæ antiquis, illorumque ſcriptis*, &c. à Leipzig, 1722, 3 vol. in-fol.: compilation qui prouve beaucoup de recherches, mais pleines de fautes & d'inexactitudes. II. *Veterum aliquot Galliæ & Belgii Scriptorum Opuſcula ſacra nunquam edita*, 1692, in-8°. III. Un *Supplément des Auteurs Eccléſiaſtiques omis par Bellarmin*, in-8°, 1688, en latin. IV. *Le Prémontré défroqué*, &c. Ce ſavant finit ſa carriere à Leyde en Septembre 1717, à 79 ans. Il avoit de la chaleur dans l'eſprit & de l'inquiétude dans le caractere.

IV. OUDIN, (François) né l'an 1673 à Vignori en Champagne, fit ſes études à Langres, & entra chez les Jéſuites en 1691. Après avoir profeſſé les humanités & la théologie avec un ſuccès diſtingué, il ſe fixa à Dijon & y paſſa le reſte de ſes jours, partagé entre l'étude & le commerce des gens de lettres. C'eſt dans cette ville qu'il mourut d'une hydropiſie de poitrine le 28 Avril 1752, âgé de 79 ans. Le P. *Oudin* avoit fait une étude particuliere de l'Ecriture-ſainte, des Conciles & des Peres, ſur-tout de *Saint Jean-Chryſoſtome*, de *Saint Auguſtin* & de *Saint Thomas*, qui avoient pour lui un attrait particulier. Les vertus du religieux ne cédoient point en lui aux connoiſſances du ſavant. Il étoit ſi zélé pour l'éducation de ſes écoliers, qu'il conſacroit ſouvent une partie de ſa penſion pour le ſoulagement de ceux qui étoient dans la miſere. Il employoit le reſte à acheter des livres en tout genre de littérature. Le Latin, le Grec, l'Eſpagnol, le Portugais, l'Italien & l'Anglois lui

étoient familiers. Il étoit profondément verſé dans la connoiſſance des antiquités profanes & ſacrées, & des médailles. Il joignit à une érudition étendue, les graces de la belle littérature, beaucoup de juſteſſe dans l'eſprit, une ardeur infatigable pour le travail, & une facilité merveilleuſe à faire des vers latins. Ses principaux ouvrages en ce genre ſont : Une piece intitulée *Somnia*, imprimée in-8° & in-12, pleine d'élégance & de bonne poéſie, qu'il compoſa à 22 ans : une autre ſur le *Feu* ; des *Odes* ; des *Mimes* ; des *Elégies*, dont la plupart ſont imprimées dans le recueil intitulé *Poëmata Didaſcalica*, en trois vol. in-12, & les autres ſont dignes de l'être. Ses ouvrages en proſe ſont plus conſidérables. Les plus connus ſont : I. *Bibliotheca Scriptorum Societatis Jeſu*. Il en avoit achevé les quatre premieres lettres quand il eſt mort, & il a laiſſé plus de 700 articles pour le reſte de l'ouvrage. Ce livre, bien exécuté, eſt déſiré par tous les amateurs de l'Hiſtoire littéraire ; mais il intéreſſe moins le public, depuis la deſtruction de la Société. La *Bibliotheque des Ecrivains Jéſuites* avoit été commencée par le Pere *Ribadeneira*, & pouſſée juſqu'en 1618. Elle fut continuée par le pape *Philippe Alegambe* juſqu'en 1643, & par *Sotwel* juſqu'en 1673. Les PP. *Bonanni*, *de Tournemine* & *Kervillars* furent enſuite ſucceſſivement chargés d'en compoſer la ſuite ; mais n'ayant rien donné au public, & ayant ſeulement recueilli quelques Mémoires informes, on crut que le *P. Oudin* s'en acquitteroit mieux, & on ne ſe trompa point. II. Un *Commentaire* latin ſur l'Epître de *Saint Paul* aux Romains, in-12, où il a principalement ſuivi les explications de *Saint Chryſoſtome*. III. Des *Etymologies Celtiques*. IV. Un bon *Eloge du Préſident Bouhier*, en latin. V. Des *Commentaires* ſur les Pſeaumes, *S. Matthieu*, & ſur toutes les Epîtres de *Saint Paul*. VI. *Hiſtoria Dogmatica Conciliorum*, in-12. VII. Les *Vies d'Antoine Vieyra*, de *Melchior Inchofer*, de *Denys Petau*, de *Fronton du Duc*, de *Jules-Clément Scotti*, de *Jacques Billy* & de *Jean Garnier*. Ces ſept Vies ſont imprimées dans les *Memoires* du *P. Niceron*. La converſation de l'auteur de tant de ſavans ouvrages, ne pouvoit être qu'inſtructive & variée. Sa mémoire lui rappeloit une infinité de faits ; ſon eſprit lui fourniſſoit des penſées fines & ingénieuſes. Il parloit volontiers des ſavans & des ouvrages ; il citoit ſur-tout, avec une juſteſſe admirable, les plus beaux endroits des anciens poëtes qu'il avoit remarqués. Il diſoit quelquefois que » dans ſa jeuneſſe les belles-lettres » avoient eu pour lui des charmes » inexprimables, & que dans ſa » vieilleſſe elles adouciſſoient encore les infirmités & les chagrins » attachés à cet âge «. M. *Michault*, célebre littérateur de Dijon, ami du *P. Oudin*, a conſacré à la mémoire de ce ſavant Jéſuite une partie du 2e volume de ſes *Mélanges Hiſtoriques & Philoſophiques*, imprimés à Paris, en 1754, en 2 vol. in-12.

OUDINET, (Marc-Antoine) médailliſte, né à Rheims en 1643, brilla beaucoup dans le cours de ſes études par l'étendue de ſa mémoire. En rhétorique, il apprit toute l'*Eneide* de *Virgile* en une ſemaine. Nommé profeſſeur en droit dans l'univerſité de Rheims, il rempliſſoit cette place avec honneur, lorſque *Raiſſant*, ſon parent, garde des médailles du cabinet du roi, l'engagea à venir partager ce ſoin avec lui. *Oudinet* ſe rendit avec empreſſement à ſes invitations, & obtint ſa place quelques années après. Il mit beaucoup d'ordre & d'arrangement dans ce précieux dépôt, eſt

pour récompenſe une penſion du roi de 500 écus, fut reçu de l'académie des inſcriptions & belles-lettres en 1701, & mourut à Paris en 1712, à 68 ans, conſumé par le travail. Une politeſſe douce & aimable relevoit ſon ſavoir. Il avoit beaucoup de religion, & cette vertu ne ſe bornoit pas à ſon eſprit; elle éclatoit encore dans ſa conduite. On a de lui, dans la collection académique, trois *Diſſertations* eſtimées: l'une *ſur l'origine du nom de Médailles*; l'autre ſur les *Médailles d'Athenes & de Lacédémone*; & la 3e *ſur deux Agathes* du Cabinet du roi.

OUDRI, (Jean-Baptiſte) peintre, mourut à Paris ſa patrie le 1er Mai 1755, âgé d'environ 74 ans. Il apprit les principes de ſon art ſous le célebre *Largillieres*, & il retint de ce maître des principes ſûrs pour le coloris, qu'il a communiqués dans une aſſemblée de l'académie de peinture dont il étoit membre, & l'un des profeſſeurs. On connoît le talent ſupérieur de *Oudri* pour peindre des animaux; ſes compoſitions en ce genre ſont de la plus grande vérité & admirablement traitées. On a gravé les *Fables de la Fontaine*, in-fol., 4 vol. d'après ſes deſſins ébauchés; mais ceux qui les ont finis n'avoient pas ſes talens. Il a fait pour le roi des *Chaſſes*, qui ſont l'ornement de pluſieurs châteaux de Sa Majeſté, entre autres de la Meute. *Oudri* connoiſſoit ſi bien la magie de ſon art, qu'il s'eſt plu ſouvent à peindre des objets blancs, ſur des fonds blancs, & ces tableaux ſont d'un bon effet. Ce maître eût pu réuſſir dans l'Hiſtoire, comme il eſt aiſé d'en juger par pluſieurs morceaux qui lui font honneur. Il dirigea la manufacture de Beauvais; & l'on en vit ſortir des tapiſſeries auſſi brillantes que les tableaux qui leur avoient ſervi de modele. Le roi lui avoit accordé une penſion & un logement aux galeries du Louvre.

OUEN, (S.) *Audoënus*, archevêque de Rouen en 640, s'acquit une grande conſidération par ſon ſavoir & ſes vertus. Il employa l'autorité que lui donnoient ſon caractere & ſes lumieres, pour établir la paix entre les princes François. Ce fut au retour d'une de ces négociations qu'il mourut à Clichi, près Paris, le 14 Août 683, âgé de 74 ans. Il s'étoit trouvé au concile de Châlons la 4e année de ſon épiſcopat. Il eſt auteur de la *Vie de Saint Eloy*, traduite en françois, 1693, in-8°.

OVERBEKE, (Bonaventure Van) deſſinateur & antiquaire Hollandois, né à Amſterdam en 1660. Il avoit conçu un goût ſi grand pour les antiquités, qu'il fit trois fois le voyage de Rome, où il prit les deſſins des précieux reſtes de l'ancienne magnificence de cette ville. Il deſſina d'abord les monumens qui ſubſiſtent en entier, puis il crayonna ceux qui ſont endommagés ſans y rien ajouter, & il en obſerva toutes les proportions avec la plus grande exactitude. De retour dans ſa patrie, il grava lui-même ſes deſſins, recueillit les deſcriptions qu'on en trouve dans les meilleurs antiquaires, pour les placer à côté. Il y joignit les noms & les médailles des papes qui ont rétabli quelques-uns de ces monumens, & les inſcriptions anciennes & modernes qui s'y rapportent. Il mourut l'an 1706 dans ſa ville natale. Ce recueil qui étoit d'abord en flamand, a été traduit en latin & en françois. On l'a publié en latin ſous ce titre: *Reliquiæ antiquæ urbis Romanæ*, &c., à Amſterdam, 3 vol. in-fol. Chaque volume eſt compoſé de 50 planches & d'autant de deſcriptions. On l'a donné en fran-

çois à Amſterdam en 1709 & en 1763, en 3 vol. in-fol.

OVERALL, (Jean) d'abord profeſſeur en théologie à Cambridge, puis doyen de Saint-Paul à Londres, devint, en 1614, évêque de Coventry & de Lich-Field, & quatre ans après évêque de Norwich. Il tâcha de concilier, par lettres, les controverſes de Hollande ſur la Prédeſtination & ſur le Libre-Arbitre. On trouve quelques-unes des ſiennes dans le recueil intitulé: *Epiſtolæ præſtantium Virorum*, à Amſterdam, 1704, in-fol. Ce prélat termina ſa carriere en 1619, emportant l'eſtime & les regrets des gens de bien.

OUGHTRED, (Guillaume) né à Eaton vers 1573, fut élevé au collége-royal de Cambridge, dont il fut membre environ 12 ans. Il reçut enſuite la prêtriſe, & devint recteur d'Adelbury, où l'on dit qu'il mourut de joie en apprenant le rétabliſſement du roi *Charles II*, au mois de Mai 1660, à 87 ans. On a de lui pluſieurs ouvrages de mathématiques, dont *Wallis* fait un grand éloge. Son *Arithmetica* parut à Londres en 1648, in-8°. Ses mœurs & ſes ſentimens le rendoient cher & reſpectable aux honnêtes gens.

OVIDE, (*Publius Ovidius Naſo*) chevalier Romain, naquit à Sulmone, dans la contrée des Péligniens, aujourd'hui l'Abruzze, l'an 43 avant J. C.

Mantua Virgilio *gaudet*, *Verona* Catullo :
Pelignæ dicar gloria gentis ego.

Son pere, qui le deſtinoit au barreau, l'envoya à Rome de bonne heure. Ses talens s'étoient déjà développés : le ſéjour de cette ville, la patrie du goût & des arts, les perfectionna. De Rome il paſſa à Athenes à l'âge de 16 ans, pour connoître toutes les fineſſes de la langue & de la littérature grecque. La poéſie avoit des attraits infinis pour lui. Son pere, craignant que la paſſion des vers ne l'arrachât à la fortune que lui promettoient ſes talens, voulut en vain qu'il ſe conſacrât à l'éloquence. *Ovide* étoit né poëte, & il le fut malgré ſon pere & malgré ſes propres intérêts : (*Et quod tentabam ſcribere, verſus erat...*) Cependant pour ne pas paroître dédaigner entiérement les conſeils de ſon pere, il revint à Rome où il étudia les orateurs. Il ſe mit ſous la diſcipline d'*Arellius Fuſcus* & de *Porcius Latro*, qui donnoient des leçons de rhétorique. Ce fut en ce temps-là qu'il compoſa des déclamations dont parlent pluſieurs auteurs. Mais ſon penchant pour la poéſie l'emporta, & ſans attendre la mort de ſon pere, il ſe réconcilia avec les Muſes. Ayant fixé ſon ſéjour à Rome, il s'y fit bientôt un grand nombre d'amis tous illuſtres par leur nobleſſe & par leur mérite, fut eſtimé & honoré à la cour d'*Auguſte*. Il étoit encore fort jeune, lorſqu'il ſe maria pour la premiere fois ; mais il ne garda pas long-temps cette premiere femme, il la répudia pour en épouſer une ſeconde qu'il répudia de même. On ignore quand il en épouſa une troiſieme ; on ſait ſeulement qu'il conſerva à celle-ci ſon eſtime & ſon cœur. *Ovide* auroit pu être heureux ; mais, tourmenté par le démon de la poéſie & par celui de l'amour, il éprouva bientôt les malheurs que ces deux paſſions cauſent ordinairement. Non content de chanter l'objet de ſes flammes, il voulut réduire en ſyſtême l'*Art d'aimer*. Il publia un Poëme ſous ce titre. *Auguſte*, irrité contre l'auteur, prit le prétexte de cet ouvrage pour le reléguer, à l'âge de 50 ans,

à Tomes (aujourd'hui Tomis *ou* Tomiſwar) ſur le Pont-Euxin. L'endroit de ſon exil étoit aſſez agréable pour les habitans du pays; mais les montagnes qui ſont au Sud, & les vents du Nord & de l'Eſt qui ſouffient du Pont-Euxin, le froid & l'humidité des forêts & du Danube, rendoient cette contrée inſupportable à un homme né en Italie. On ignore le véritable crime d'*Ovide*. C'étoit apparemment (ſuivant *Voltaire*) d'avoir vu quelque choſe de honteux dans la maiſon d'*Auguſte*. Comment cet empereur auroit-il pu exiler *Ovide* pour ſon Poëme de l'*Art d'aimer*, lui qui aimoit & qui protégeoit *Horace*, dont les Poéſies ſont ſouillées de tous les termes de la plus infame proſtitution? Il eſt vraiſemblable qu'*Octave* alléguoit une raiſon prétendue, n'oſant parler de la véritable. Une preuve, (dit l'auteur cité,) qu'il s'agiſſoit de quelque inceſte, de quelque aventure ſecrete de la famille impériale; c'eſt que *Tibere*, ce monſtre de laſciveté comme de diſſimulation, ne rappela point *Ovide*. Mais (diſent ceux qui n'adoptent pas les conjectures de *Voltaire*) en ſuppoſant qu'*Auguſte* eût brûlé d'un amour inceſtueux pour ſa fille, auroit-il pris aſſez mal ſes meſures pour ſe laiſſer ſurprendre? Et ſi *Ovide* avoit été témoin de ſon crime, *Auguſte* étoit-il homme à ſe refuſer un homicide pour cacher ſa turpitude à l'univers? N'étoit-ce pas plutôt un moyen de plus de le faire connoître, que d'en punir le confident par un ſimple exil, qui n'enchaînoit ni ſa langue, ni ſa plume? N'eſt-il pas plus vraiſemblable qu'*Ovide* ſoupirant en ſecret pour *Livie*, chaſte épouſe d'*Auguſte*, commit une indiſcrétion ſemblable à celle d'*Acteon*, & qu'il vit au bain cette nouvelle *Diane*? Les vers ſuivans ne ſemblent-ils point confirmer cette conjecture?

Cur aliquid vidi? Cur noxia lumina feci?
Cur imprudenti cognita culpa mihi eſt?
Inſcius Acteon *vidit ſine veſte* Dianam;
Præda fuit canibus non minus ille ſuis.

Voyez encore, ſur la diſgrace de l'auteur de l'*Art d'aimer*, la Lettre que M. *Poinſinet de Sivry* a publiée dans *le Mercure de France* (Avril, 1773, 1re partie, page 181 & ſuivantes,) dans laquelle il veut prouver que la cauſe de l'exil d'*Ovide* eſt fondée ſur un tout autre motif que celui qu'on allegue communément, (le commerce inceſtueux d'*Auguſte* avec *Julie* ſa fille.) Cette Lettre contient des raiſons qui paroiſſent plauſibles. Quoi qu'il en ſoit de la cauſe des malheurs d'*Ovide*, il les ſentit vivement. Il tourna ſans ceſſe ſes regards vers Rome, & demanda en vain grace à *Auguſte* & à *Tibere*. Les éloges qu'il leur prodigue ſont ſi outrés, qu'ils exciteroient encore aujourd'hui l'indignation, s'il les eût donnés à des princes légitimes, ſes bienfaiteurs; mais il les donnoit, (dit un homme d'eſprit,) à des tyrans, & à ſes tyrans. Choſe étrange que les louanges, & les louanges des poëtes! Il eſt bien clair qu'*Ovide* ſouhaitoit de tout ſon cœur que quelque *Brutus* délivrât Rome de ſon *Auguſte*; & il lui ſouhaite, en vers, l'immortalité! Lorſqu'il apprit ſa mort, il pouſſa la folie & la baſſeſſe juſqu'à lui conſacrer une eſpece de Temple, où il lui offroit tous les matins de l'encens. On lui pardonneroit cet aviliſſement, ſi la reconnoiſſance l'avoit produit; mais il eſt très-probable que ce n'eſt que la lâcheté & le défaut de courage,

Ovide faiſoit un Dieu d'*Auguſte*, parce qu'il eſpéroit de toucher *Tibere* & d'en faire un homme. Malgré ſes baſſeſſes, il mourut dans ſon exil, l'an 17 de J. C., à 57 ans, dont il en avoit paſſé 7 loin de Rome. Il s'étoit fait lui-même cette Epitaphe :

Hic ego qui jaceo, tenerorum luſor amorum,
Ingenio perii Naſo *poeta meo.*
At tibi qui tranſis, ne ſit grave, quiſquis amaſti,
Dicere : Naſonis *molliter oſſa cubent.*

On prétendit, en 1508, avoir trouvé ſon tombeau à Stain en Autriche, avec ces quatre vers :

Hic ſitus eſt vates, quem divi Cæſaris ira
Auguſti, *patriâ cedere juſſit humo.*
Sæpe miſer voluit patriis occumbere terris,
Sed fruſtra ! hunc illi fata dedêre locum.

Mais cette Epitaphe, qui n'a rien du ſiecle d'*Auguſte*, a fait penſer que la découverte du tombeau d'*Ovide* étoit une pure ſuppoſition, pour illuſtrer un lieu aſſez peu connu. Les ouvrages qui nous reſtent de ce poëte, ſont : I. Les *Métamorphoſes*. C'eſt, dit-on, ſon chef-d'œuvre. *Ovide* ſembloit le penſer lui-même, car il aſſure qu'il durera éternellement :

Jamque opus exegi, quod nec Jovis ira, nec ignes
Nec poterit ferrum, nec edax abolere vetuſtas.

Mais quel nom peut-on donner à cet ouvrage ? Ce n'eſt point un Poëme épique ; ce genre de poéſie a des regles, & *Ovide* n'en connoit point dans ſon ouvrage. Ce n'eſt point non plus un Poëme hiſtorique ; c'eſt plutôt une ingénieuſe compilation, dont l'invention étoit due aux poëtes anciens ; & les ornemens à *Ovide*. Le nom de Poëme didactique convient encore moins à cette production bizarre ; ce ſont des peintures ſans gaze, des amours des Dieux & des hommes. Ces tableaux ſont d'autant plus propres à corrompre les mœurs, qu'*Ovide* les expoſe d'une maniere pathétique, tendre & touchante, & les embellit de plus vives couleurs de la poéſie. Nous avons la Traduction des *Métamorphoſes* par l'abbé *Banier*, à Amſterdam, 1732, 2 vol. in-fol., figures de *Picart* ; & réimprimée à Paris avec de nouvelles figures fort bien exécutées, 1767 & ſuiv., 4 vol. in-4°. Elles ſont auſſi en 3 vol. in-12, de Hollande & de Paris. M. *de Fontanelle* en a donné une nouvelle verſion, en 2 vol. in-8°, qui eſt eſtimée. *Thomas Corneille* a traduit en vers françois les *Métamorphoſes* ainſi que les *Epîtres* amoureuſes & une partie des *Elégies*. M. *de Saint-Ange* a déjà publié une nouvelle verſion, auſſi en vers, des trois premiers chants des *Métamorphoſes*. II. Ses *Faſtes*, en VI livres, dans leſquels, à travers pluſieurs morceaux négligés & quelques écarts, on découvre une imagination belle, noble & riante. Le *P. Rapin* regardoit cette production comme du meilleur goût, & la plus judicieuſe de celles qui ſont ſorties de la plume de ce poëte. C'eſt un ouvrage d'une grande érudition, mais de cette érudition puiſée dans la plus belle antiquité. III. Les *Triſtes* & les *Elégies* : elles ſont pleines de graces touchantes. L'auteur donne du relief aux plus petites choſes ; mais il manque ſouvent de préciſion & de nobleſſe, & en cherchant les ornemens de l'eſprit, il perd le langage de la nature. Le *P. Kervillars*, Jéſuite, a traduit les *Triſtes* & les *Faſtes*, en trois vol. in-12 ; & l'on pré-

pare actuellement une nouvelle *Verſion* de ces dernieres, avec notes & figures, 4 vol. in-8°. IV. Les *Héroïdes*, pleines d'eſprit, de bonne poéſie & de volupté. [*Voyez* MEZIRIAC.] V. Les 3 livres des *Amours*, qu'on peut joindre à ſes trois chants ſur l'*Art d'aimer*. L'un & l'autre ouvrage, en plaiſant beaucoup à l'eſprit, ſont très-propres à gâter le cœur. Le poiſon y eſt préparé avec tout l'art poſſible. VI. *Ibis*, Poëme ſatirique, ſans fineſſe, & où le ſel eſt trop délayé. VII. Des fragmens de quelques autres ouvrages. VIII. Il avoit fait une tragédie de *Médée*, qui ne nous eſt point parvenue; » mais il y » a tout lieu de croire (dit *M.* » *d'Arnaud*) qu'*Ovide* qui eſt très» ſouvent hors du ſentiment, eût » été un mauvais auteur drama» tique «. La nature n'avoit point été avare à l'égard d'*Ovide*; ſon eſprit eſt vif & fécond, ſon imagination belle & riche, mais ſans frein; les expreſſions ſemblent courir au-devant de ſa penſée, &, embarraſſé du choix, il la noie ſouvent, pour ne rien perdre de ſon eſprit, dans une mer de mots harmonieux. Avec les grandes qualités & les défauts brillans dont nous venons de parler, *Ovide* gâta le goût des Romains; il prodigua les fleurs, les ſaillies & les pointes. Ce défaut plut à ſon ſiecle: il lui donna le ton. La belle nature fut négligée; on courut après le faux brillant. Ce ne fut pas aſſez de ce qui plaît aux yeux; on chercha ce qui les éblouit... Les premieres éditions de ſes *Œuvres* completes, ſont de Rome, 1471, deux vol. in-fol.; & de Bologne, même année, in-fol. Les bonnes ſont d'*Elzevir*, 1629, 3 vol. in-12... *Cum notis Variorum*, 1662, 3 vol. in-8°, à cauſe des figures; mais moins ample que celles de 1670, 1683 & 1702, *ad uſum Delphini*; de Lyon, 1686 & 1689, 4 vol. in-4°; & avec les notes de *Burmann*, 1727, 4 vol. in-4°. Il y a encore celle de 1762, en trois vol. in-12, à Paris, chez *Barbou*: elle eſt faite ſur l'édition de *Nic. Heinſius*, & on a profité des corrections d'un exemplaire qu'avoit poſſédé *Politien*. *Martignac* a traduit toutes les *Œuvres d'Ovide*, en 9 vol. in-12, avec le latin.

OVIEDO, (Jean Gonſalve d') né à Madrid vers l'an 1478, fut élevé parmi les pages de *Ferdinand*, roi d'Aragon, & d'*Iſabelle*, reine de Caſtille, & il ſe trouva à Barcelone en 1493, lorſque *Chriſtophe Colomb* revint de ſon premier voyage à l'iſle Haïti, qu'il nomma *Hiſpaniola*, aujourd'hui *Saint-Domingue*; il lia une étroite ſociété avec lui & avec ſes compagnons, s'inſtruiſant avec ſoin de tout ce qui regardoit les nouvelles découvertes. Il rendit de grands ſervices à l'Eſpagne pendant la guerre de Naples; c'eſt ce qui détermina *Ferdinand* à l'envoyer à l'iſle de Haïti en qualité d'intendant & d'inſpecteur général du commerce dans le Nouveau Monde. Les ravages que la maladie vénérienne avoit faits pendant les guerres de Naples, l'engagerent à s'y appliquer à la recherche des remedes les plus efficaces contre cette maladie, que l'on croyoit venue des Indes Occidentales. Il étendit ſes recherches à tout ce qui concerne l'hiſtoire naturelle de ces contrées; & à ſon retour en Eſpagne, il publia *Summario de la Hiſtoria general y natural de las Indias Occidentales*, qu'il dédia à *Charles-Quint*. Il augmenta depuis cet ouvrage, & le donna au public ſous le titre de *La Hiſtoria general y natural de las Indias Occidentales*, Salamanque, 1535, in-fol. Elle a été traduite

en italien, & enſuite en françois; Paris, 1556, in-fol. C'eſt dans cet ouvrage qu'*Oviedo* dit que la vérole eſt endémique dans l'iſle de Haïti, & que de là elle a paſſé en Europe. Il y vante beaucoup l'uſage du bois de gayac pour la guériſon de cette maladie; mais ſoit que le mal ſoit aujourd'hui plus intraitable, ſoit que le remede n'ait jamais eu l'efficace qu'on lui attribue, il a beaucoup perdu de ſon crédit.

OULTREMAN, (Pierre d') Jéſuite, mort à Valenciennes ſa patrie, le 23 Avril 1656, à 65 ans, a donné pluſieurs ouvrages au public, entre autres: I. *Vie de Pierre l'Hermite & de pluſieurs Croiſés*, Valenciennes, 1632; in-8°. II. *La Conſtantinople Belgique*, Tournai, 1643, in-4°. C'eſt l'hiſtoire de *Baudouin* & *Henri* empereurs de Conſtantinople. III. *Hiſtoire de la ville & comté de Valenciennes*, Douai, 1639, in-fol. Il n'eſt proprement que l'éditeur de cet ouvrage, qu'il a corrigé & augmenté. *Henri d'Oultreman*, ſon pere, ſeigneur de Rombiſe, l'un des premiers magiſtrats de Valenciennes ſa patrie, mort dans cette ville en 1605, à 49 ans, & en eſt l'auteur. *Pierre d'Oultreman* avoit un frere, Jéſuite comme lui, mort en 1652, & auteur du *Pedagogue chrétien*, corps complet de la morale chrétienne, pluſieurs fois réimprimé in-4°, & embelli d'hiſtoires dont pluſieurs ne ſoutiennent pas l'épreuve de la critique.

OURS, (Des) *Voyez* MENDAJORS.

OUSEL, (Philippe) né à Dantzig en 1671, d'une famille originaire de France, devint miniſtre de l'Egliſe Allemande de Leyde; puis profeſſeur en théologie à Francfort-ſur-l'Oder, en 1717. Il remplit cette chaire avec diſtinction juſqu'à ſa mort, arrivée en 1724, à 53 ans. Il conſerva, juſqu'au dernier moment, une préſence d'eſprit admirable. Son collegue lui rappelant pendant ſa derniere maladie des paſſages de l'Ecriture-ſainte en latin ou en allemand pour ſa conſolation, il corrigeoit la verſion ſur l'hébreu ou ſur le grec, avec la même exactitude que ſi ſon lit eût été une chaire de philoſophie ſacrée. Ses principaux ouvrages: I. *Introductio in Accentuationem Hebræorum metricam*, in-4°. Il ſoutient dans la Préface de cet ouvrage, que les points & les accens hébreux ſont auſſi anciens que les livres de l'Ecriture-ſainte. Cette ſingularité l'engagea dans quelques diſputes littéraires. II. *De Accentuatione Hebræorum proſaïca*, in-8°. III. *De Lepra*, in-4°, 1709... Un autre OUSEL, (Jacques) parent du précédent, a laiſſé des Notes eſtimées ſur l'*Octavius* de *Minutius Felix*. Elles ont été inſérées en entier, avec celles de *Meurſius*, dans l'édition *Variorum* de 1672, in-8°.

OUSTRILLE, (S.) *Voyez* AUSTREGESILE.

OUTRAM, (Guillaume) théologien Anglois du dernier ſiecle, dont nous avons un Traité eſtimé ſous ce titre: *De ſacrificiis Judæorum Libri duo*, à Londres, 1677, in-4°. L'auteur y diſſerte ſur les ſacrifices de la Loi ancienne & ſur ceux des Gentils, & finit par celui de la Croix. Les préjugés de ſa ſecte l'ont engagé à rejeter celui de la Meſſe.

OUTREIN, (Jean d') miniſtre Proteſtant, né à Middelbourg en 1662, fut profeſſeur en philoſophie & en antiquités ſacrées dans l'*Illuſtre Ecole* de Dordrecht, & mourut miniſtre à Amſterdam le 24 Février 1722. On a un très-grand nombre d'ouvrages aſcétiques & philologiques de ce miniſtre, la

plupart en flamand. I. *Goutte eſquiſſe des Vérités divines*, Amſterdam, 1736, in-12, que les Proteſtans ont traduit en différentes langues. II. *Eſſai d'Emblêmes ſacrés*, 1700, 2 vol. in-4°. III. Pluſieurs Diſſertations ſur différens paſſages de l'Ecriture-Sainte. On y voit de l'érudition, mais ſouvent placée mal-à-propos.

OUTREMER, (Louis d') *Voyez* LOUIS, n° IX.

OUVILLE, *Voyez* LOUVILLE.

OUVILLE, (Antoine le Metel, ſieur d') frere de l'abbé *de Boiſrobert*, & fils d'un procureur de la cour des Aides de Rouen, étoit ingénieur-géographe. Il cultiva moins les mathématiques que la poéſie. On a de lui diverſes *Comédies*, imprimées depuis 1638 juſqu'en 1650 : elles ſont au-deſſous du médiocre. Celle intitulée l'*Abſent de chez ſoi* parut telle à l'abbé *de Boiſrobert*, qui le dit à ſon frere. Celui-ci en appela au parterre. Une autre de ſes pieces ayant été ſifflée, *Boiſrobert* lui demanda s'il s'en rapportoit encore au parterre? *Non*, (répondit *d'Ouville*,) *il n'a pas le ſens commun. — Eſt-ce d'aujourd'hui que vous vous en apperceveż*, (repartit *Boiſrobert?*) *Pour moi, je m'en étois apperçu dès votre premiere piece...* Il eſt beaucoup plus connu par un recueil de *Contes*, qui, quoique inférieurs à ceux de *la Fontaine*, ont eu du ſuccès. La pudeur n'y eſt guere ménagée.

OUVRARD, (René) chanoine de Tours, habile dans les belles-lettres, la philoſophie, les mathématiques, la théologie, & dans la muſique, mourut en ſa patrie l'an 1694, aimé pour ſon caractere & reſpecté pour ſa conduite. Ses ouvrages ſont : I. *Secret pour compoſer en Muſique par un art nouveau.* II. *Biblia Sacra, 529 carminibus mnemonicis comprehenía.* Le même ouvrage en françois. III. *Motifs de réunion à l'Egliſe Catholique*, &c. IV. *Calendarium novum perpetuum & irrevocabile.* Le docteur *Arnauld* ne faiſoit pas grand cas de ce dernier ouvrage. On voit ſur la tombe d'*Ouvrard* les deux vers ſuivans, de ſa compoſition :

Dum vixi, divina mihi laus unica cura :
Poſt obitum ſit laus divina mihi unica merces !

Mon ſoin fut ici-bas de louer le Seigneur :
Que ce ſoin, dans le Ciel, faſſe tout mon bonheur.

I. OWEN, (Jean) *Audoënus*, né à Armon, dans le comté de Caërnarvan en Angleterre, ſe rendit habile dans les belles-lettres, & fut obligé de tenir l'école pour ſubſiſter. Il ſoutint cet état d'indigence avec une fermeté qui fit honneur à ſa philoſophie. C'eſt principalement dans la poéſie qu'il excella. Il mourut à Londres en 1622. Ses compatriotes le laiſſerent paſſer ſa vie dans la miſere, & après ſa mort ils lui ont élevé un tombeau dans l'Egliſe de Saint-Paul. C'eſt le ſort de preſque tous les gens de lettres. Perſécutés ou mépriſés lorſqu'ils vivent, ils ſont adorés lorſqu'ils ne ſont plus. On voit ſur le monument d'*Owen* ſon buſte de cuivre, couronné de lauriers, avec ces vers au bas :

Parva tibi Statua eſt, quia parva ſtatura, Jupellex
Parva; volat parvus magna per ora liber.
Sed non parvus honos, non parva eſt gloria, quippè
Ingenio haud quicquam eſt majus in orbe tuo.
Parva domus texit, templum ſed grande; Poëtæ
Tùm verè vitam, cùm moriuntur, agunt.

En effet les grands écrivains ne commencent à vivre qu'en mourant. On a de lui un grand nombre d'*Epigrammes*, Elzévir, 1625, in-16, qui ſont eſtimées, mais qui ne ſont pas toutes dignes de l'être. *Owen* a raiſon de dire, au commencement de ſon ouvrage :

Qui legis iſta, tuam reprehendo, ſi mea laudas
Omnia, ſtultitiam; ſi nihil, invidiam.

Si tu n'approuvois rien, ou ſi tu louois tout,
Tu ſerois, cher Lecteur, envieux ou ſans goût.

On fait cas de la pureté & de la ſimplicité de ſon ſtyle. Ses pointes ſont aſſez naturelles, à quelques-unes près : on peut dire même qu'elles ſont trop naturelles : car la plupart manquent de ce trait vif & ſaillant qui fait l'épigramme. *Le Brun* a fait un choix des meilleures, & les a publiées en vers françois, 1709, in-12. Il a retranché avec raiſon, celles dans leſquelles l'auteur déclame contre les moines, les eccléſiaſtiques & la cour de Rome. Les ennemis de cette cour n'ont point manqué de répéter ſes bons-mots. Par exemple, dans une de ſes Epigrammes, *Owen* dit qu'*il eſt incertain que S.* Pierre *ait été à Rome, mais qu'on eſt ſûr du voyage de* Simon... C'eſt une ſaillie qui a été copiée par l'auteur du *Dictionnaire Philoſophique*. *Owen* tourne cependant quelquefois ſes pointes contre les incrédules & les faux philoſophes ; témoin cette épigramme contre les Athées.

Nulla domus Domino caruit. Vos hanc ecine tantam
Nullius Domini creditis eſſe domum ?

II. OWEN, (Jean) élevé à Oxford, prit les ordres ſelon le rit Anglican ; mais dans le temps de la puiſſance du parlement, il prêcha avec la fureur d'un enthouſiaſte contre les évêques, les cérémonies, &c. Il fut miniſtre dans le parti des Non-Conformiſtes. *Owen*, ſur la fin de 1649, fit l'apologie des meurtriers du roi *Charles I*, prêcha contre *Charles II* & contre tous les royaliſtes. Il devint enſuite doyen de l'Egliſe de Chriſt à Oxford, & vice-chancelier de cette ville. On le dépouilla de ces deux places quelques années après. Il mourut le 24 Août 1683, à 67 ans, à Éling près d'Acton. On a de lui un très-grand nombre d'Ouvrages de controverſe, remplis d'emportement, & indignes d'être lus par les gens raiſonnables.

I. OXENSTIERN, (Axel) grand chancelier de Suede, & premier miniſtre d'état de *Guſtave-Adolphe*, [Voyez l'*article* de ce monarque] mérita la confiance de ce prince par ſon génie & ſon intégrité. Il eut, après la mort de ce héros, tué à la bataille de Lutzen en 1632, l'adminiſtration des affaires des Suédois & de leurs alliés en Allemagne, en qualité de directeur général ; mais la perte de la bataille de Nortlingue l'obligea de paſſer par la France pour pouvoir s'en retourner en Suede, où il fut l'un des cinq tuteurs de la reine pendant ſa minorité. Toutes les affaires de ce royaume s'y gouvernerent principalement par ſon conſeil, juſqu'à ſa mort. Le chancelier étoit ſavant dans la politique & dans les belles-lettres. On lui attribue le 2e vol. de l'*Hiſtoire de Suede* en allemand. Son fils *Jean* OXENSTIERN, ambaſſadeur & plénipotentiaire à la paix de Munſter, en 1648, ſoutint dignement la réputation de ſon pere. *Gabriel* OXENSTIERN, grand-maréchal de Sued : ; *Benoît* OXENSTIERN, grand chancelier de Suede, & principal miniſtre d'état de ce

royaume, tous les deux de la même famille que le précédent, ſe firent un nom par leur mérite.

II. OXENSTIERN, (N... comte d') petit-neveu d'*Axel Oxenſtiern*, mourut fort âgé en 1707, dans ſon gouvernement du duché de Deux-Ponts. Il ſe fit connoître par les voyages qu'il fit dans preſque tous les pays de l'Europe. Il embraſſa la religion Catholique en Italie. Son eſprit étoit naturellement très-enjoué; mais un mariage malheureux, les douleurs de la goutte, la perte de ſes biens qu'il avoit conſumés dans le luxe des cours, remplirent ſa vieilleſſe d'amertume. C'eſt alors qu'il écrivit ſes *Penſées ſur divers ſujets, avec des Réflexions morales* imprimées à la Haye, chez *Van-Duren*, en 1754, 2 vol. in-12. *Bruzen de la Martiniere*, qui dirigea cette édition, en retoucha le ſtyle, qui étoit celui d'un étranger; mais il y laiſſa bien des trivialités, dont le lecteur eſt quelquefois dédommagé par des penſées ſolides & des traits agréables.

OXFORD, (Le Comte d') *Voy.* GEORGE I & WALPOLE.

OZANAM, (Jacques) né à Bougneux en Breſſe, l'an 1640, d'une famille Juive d'origine, fut deſtiné par ſon pere à l'état eccléſiaſtique. Il entreprit ſon cours de théologie par obéiſſance; mais, après la mort de ſon pere, il quitta la clérícature par amour pour les mathématiques. Cette ſcience avoit toujours eu beaucoup d'attraits pour lui, & dès l'âge de 15 ans, il compoſa un ouvrage ſur cette matiere, qui reſta manuſcrit; mais où il trouva, dans la ſuite, des choſes dignes de paſſer dans ſes ouvrages imprimés. Il ſe mit à enſeigner à Lyon, & il y fit quelques bons mathématiciens. La paſſion du jeu l'agitoit preſque autant que celle des ſciences ſpéculatives. Il jouoit bien & heureuſement; mais il ne gagnoit que pour donner. Deux étrangers qui étoient au nombre de ſes éleves, n'ayant point reçu de lettres de change pour ſe rendre à Paris, ils en témoignerent leur chagrin à leur maître. *Ozanam* leur prêta ſur le champ cinquante piſtoles, ſans vouloir de billet. Arrivés à Paris, ils firent part d'une action ſi noble au pere du chancelier *d'Agueſſeau*, qui appela dans la capitale le généreux mathématicien. Son nom fut bientôt connu; il étoit jeune, aſſez bien fait, aſſez gai, quoique mathématicien. Des aventures de galanterie vinrent le chercher. Le célibat lui paroiſſant un état dangereux, il épouſa une femme preſque ſans bien, qui l'avoit touché par ſon air de douceur & de modeſtie. Ces belles apparences ne le tromperent point; ce qui eſt auſſi heureux que rare. Ses études ne l'empêcherent pas de goûter, avec elle & avec ſes enfans, les plaiſirs purs & ſimples attachés aux noms de mari & de pere; plaiſirs preſque entiérement réſervés pour les familles obſcures. Il eut juſqu'à 12 enfans, dont la plupart moururent, & il les regretta comme s'il eût été riche. A l'âge de 61 ans, c'eſt-à-dire en 1701, il perdit ſa femme, & avec elle tout le repos & le bonheur de ſa vie. La guerre, qui s'alluma auſſi-tôt pour la ſucceſſion d'Eſpagne, lui enleva preſque tous ſes éleves, & le réduiſit à un état fort triſte. Ce fut alors qu'il entra dans l'académie des ſciences, où il voulut bien prendre la qualité d'*Eleve*, qu'on avoit ſans doute deſſein de relever par un homme de cet âge & de ce mérite. Sa ſituation ne lui fit pas perdre ſa gaieté naturelle, ni une ſorte de plaiſanterie, qui le délaſſoit d'autant mieux qu'elle étoit

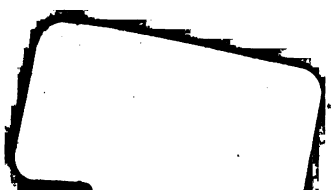
moins recherchée. Il mourut d'apoplexie le 17 Avril 1717, à 77 ans. Un cœur naturellement droit & ſimple avoit été en lui une grande diſpoſition à la piété. La ſienne n'étoit pas ſeulement ſolide, elle étoit tendre, & ne dédaignoit pas ces petites pratiques, qui paroiſſent être plus à l'uſage des femmes que des hommes. Il ne ſe permettoit pas d'en ſavoir plus que le peuple en matiere de religion. *Il appartient*, (diſoit-il ſouvent,) *aux Docteurs de Sorbonne de diſputer, au Pape de prononcer, & aux Mathématiciens d'aller en Paradis en ligne perpendiculaire... Ozanam* ſavoit trop d'aſtronomie pour donner dans l'aſtrologie judiciaire; & il réfutoit courageuſement tout ce qu'on lui offroit pour l'engager à tirer des horoſcopes; car preſque perſonne ne ſait (dit *Fontenelle*) combien on gagne à ignorer l'avenir. Une fois ſeulement il ſe rendit aux prieres d'un comte de l'Empire, qu'il avoit bien averti de ne le croire pas. Il dreſſa le thême de ſa nativité; & enſuite, ſans employer les regles de l'aſtrologie, il lui prédit tous les bonheurs qui lui vinrent à l'eſprit. En même temps le comte fit faire auſſi ſon horoſcope par un médecin très-entêté de cet art, qui s'y croyoit fort habile, & qui ne manqua pas d'en ſuivre exactement & avec ſcrupule toutes les regles. Vingt ans après le ſeigneur Allemand apprit à *Ozanam* que toutes ſes prédictions étoient arrivées, & pas une du médecin. Cette nouvelle lui fit un plaiſir tout différent de celui qu'on prétendoit lui faire. On vouloit applaudir à ſon grand ſavoir en aſtrologie; & on le confirmoit ſeulement dans la penſée qu'il n'y a point d'aſtrologie... Il compoſoit avec une extrême facilité, quoique ſes études roulaſſent ſur des ſujets difficiles. Ses ouvrages ſont: I. Un *Dictionnaire des Mathématiques* ou *Idée générale des Mathématiques*, 1691, in-4°. L'auteur y donne, par occaſion, la ſolution d'un très-grand nombre de problêmes. II. Un *Cours de Mathématiques*, en 5 vol. in-8°, publié en 1693. III. *Récréations Mathématiques & Phyſiques*: ouvrage curieux, réimprimé en 4 vol. in-8°, en 1724. On y trouve pluſieurs problêmes utiles & agréables, d'Arithmétique, de Géométrie, d'Optique, de Gnomonique, de Coſmographie, de Mécanique, de Pyrotechnie & de Phyſique; avec un *Traité* des Horloges élémentaires. IV. *Méthode facile pour arpenter*, in-12. On y apprend l'art de meſurer toutes ſortes de ſuperficies, de toiſer exactement la maçonnerie, les vidanges des terres & tous les autres corps; avec le *Toiſé* du bois de charpente & un *Traité* de la ſéparation des terres. V. L'*Uſage du Compas de Proportion*, in-12. VI. *Nouveaux Elémens d'Algebre*, in-4°. » L'Algebre d'*Ozanam*, » (dit *Leibnitz*) me paroît bien meil» leure que celles qu'on a vues de» puis quelque temps, qui ne font » que copier *Deſcartes* & ſes com» mentateurs. Je ſuis bien aiſe qu'il » faſſe revivre une partie des pré» ceptes de *Viete*, qui méritoient » de n'être pas oubliés «. VII. *Géométrie pratique*, in-12. La nouvelle Géométrie n'y paroît point, c'eſt-à-dire, celle qui s'eſt élevée ſi haut par le moyen de l'infini; on n'y trouve que l'ancienne, mais approfondie avec beaucoup de travail.

OZIAS, *Voyez* AZARIAS.

OZIER, *Voyez* HOZIER.

OZOLLES, *Voyez* PEYRE.

OZUN-AZEMBEC, *Voy.* USUM-CASSAN.

Fin du Tome Sixieme.

AUG 27 1930